НК
I

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME V. — 1er SEPTEMBRE 1911.

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1911unse_3

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME CINQUIÈME

SCOLASTICAT — SOC. DE MARIE

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1911

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LES FRONTIÈRES DU CŒUR[1]

PREMIÈRE PARTIE

I

— Doucement, doucement, petite !

Marthe Ellangé leva ses beaux yeux bruns vers le vieux visage qui grommelait, et sourit :

— Pardon, grand-père ! Je ne pensais plus...

— A mes soixante-dix-huit ans, hein?

— Oh ! tu ne les parais pas !...

Le commandant redressa son buste voûté. Ses larges épaules se carrèrent dans la redingote vert sombre, sanglée à la taille ainsi qu'une tunique militaire. La Légion d'honneur épanouit largement à la boutonnière sa rosette pourpre. Un éclair de malice brilla sous les paupières lourdes.

— Ta ! ta ! ta !...

Elle rougit :

— C'est qu'aussi nous sommes en retard. Il doit être là depuis un quart d'heure déjà...

— C'est beau, l'amour !... Mais veux-tu que je te dise?... Ne nous pressons pas trop. L'attente a du bon. Elle attise le désir...

— Oh ! grand-père, voilà un an que nous nous attendons !...

(1) *Copyright by* Victor Margueritte, 1911.

— Vous ne vous en aimerez que mieux. Vois-tu, petite, les poètes ont quelquefois raison :

> L'absence est à l'amour comme est au feu le vent
> Qui éteint le petit et avive le grand !

Mais où diable sont passés les autres?

— Perdus! Encore une fois!... Je suis sûre qu'ils le font exprès...

Il haussa les épaules, montra le fleuve humain qui les charriait, l'incessant remous de la foule, montante et descendante. Toutes les nations y mêlaient leurs caractères, leurs costumes, leurs idiomes. Une rumeur d'océan grondait, un roulement de marée sous l'énorme voûte de l'allée centrale, le cintre vitré d'où tombait l'étouffante chaleur de juin. Comme une gaze dorée, un voile de poussière flottait, palpable, sur la profondeur des galeries. Elles ouvraient de toutes parts, riches de merveilles, leurs étendues circulaires. Les têtes au loin moutonnaient, innombrables. Une odeur âcre et puissante prenait à la gorge, une griserie alourdissait l'émanation de cette gigantesque fournaise où se pressaient cent mille êtres. L'Exposition de 1867, ce dimanche-là, battait son plein.

— Ouf! fit-elle.

Ils venaient de sortir de la rue de Belgique, entraient dans l'avenue d'Europe. Derrière eux s'apaisait, assourdi, le bruit du monstrueux palais aux toits de verre. On eût dit, posé à plat, avec ses dômes annelés, un immense coquillage ovale, dont diminuait, murmure formidable et confus, le bourdonnement marin. La splendeur du jour tombant les enveloppa. La fraîcheur des verdures, semées de constructions claires, leur semblait douce. Le commandant mit sa main en cornet sur ses yeux rougis, tourna de côté et d'autre sa tête branlante. Ses grosses moustaches hérissaient sur la peau grenue, pareille à une antique pierre rongée de lichen, leur broussaille blanche. Cuit par tous les soleils et ratatiné par l'âge, l'ancien soldat de Napoléon, le colon brésilien, le vieux rentier amiénois n'était plus qu'une ruine. Mais il avait encore fière mine, avec sa haute et corpulente stature, sa joue balafrée, son air rude et bon...

— Décidément, je ne les vois plus.

Une moue plissa les lèvres de Marthe. Grande, mince, avec son buste plein et ses hanches rondes, elle faisait, au bras du

vieillard, un étonnant contraste. Une large paille d'Italie, dont les rubans de velours noir retombaient sur le chignon bas, encadrait son visage pur et ses cheveux châtains. Ses vingt-trois ans, qui avaient encore la grâce de la jeune fille et déjà la maturité de la femme, respiraient la santé, la distinction, la force. Elle avait le teint mat et les dents très blanches, l'éclat d'un beau fruit doré. Un regard volontaire et doux, toute son âme, brillait dans ses yeux marrons, admirables. Ils se firent durs.

— Père n'aime pas Otto, et maman redoute un mariage qui m'éloignerait d'elle... S'il ne tenait qu'à eux, nous ne rencontrerions pas M. Rudheimer aujourd'hui.

Le commandant frappa le sol de sa canne à pomme d'or.

— Mais puisque je te dis, moi, que tu l'épouseras!...

— Je le sais bien... Aussi, ce qui me chagrine, ce n'est pas la crainte de l'avenir. Je suis sûre d'être très heureuse avec Otto. La Hesse n'est pas si loin de Paris, ni d'Amiens!... Et Marbourg est une ville charmante. Tu la connais, puisque tu y as tenu garnison...

— Un nid à hiboux! Tout a trois siècles... Ça a peut-être changé, depuis...

— Tout est en place, encore plus vieux!... Marbourg? Mais je l'adore! Je m'y vois déjà, dans ma petite maison de la Burgerstrasse...

Elle soupira :

— Non, ce qui me peine, c'est que mon fiancé...

— Ton fiancé, ton fiancé!...

— Mais grand-papa, ce n'est pas seulement le billet de faire-part qui lie, ni l'échange de l'anneau... Notre sentiment est de ceux que n'augmentent en rien ces consécrations officielles... J'ai sa parole, il a la mienne, cela suffit... Eh bien! qu'on n'ait pas voulu tenir compte de ma volonté, que depuis un an on continue à considérer Otto comme un étranger, et notre promesse comme nulle... voilà ce qui me froisse et m'irrite!... Il n'y a que toi qui me comprennes!... Et Frida... Quant à mes frères!...

Louis, l'avocat, et l'aîné Jacques, le lieutenant, voyaient d'un mauvais œil leur sœur rêver d'un tel mariage, qui l'exilait.

Elle serra tendrement le bras auquel elle avait l'air de se suspendre et que, filiale, elle soutenait.

— On discute, on ergote, comme si ma résolution n'était pas prise. Il y a quinze jours qu'Otto est là, et il n'y a pas de

jour où papa ne lui fasse sentir qu'il n'est pas encore de la famille et qu'il n'en sera qu'à contre gré. Jacques et Louis ne se sont pas même souciés de venir à Paris, pour le rencontrer; maman se renfrogne dès qu'elle l'aperçoit. Pauvre maman!... C'est triste, va, de sentir qu'il faut tourmenter ceux qu'on aime, pour conquérir son bonheur.

— Pffh!...

Le jonc pesant tournoya, aux mains noueuses. Son moulinet fit s'écarter deux Anglaises, réprobatrices. Un groupe d'Indiens passa. Graves, sous leurs turbans et leurs vêtemens blancs, leurs traits étaient si nets qu'ils paraissaient découpés dans le bronze. Un feu dormait dans leurs regards noirs. La fustanelle d'un Grec élargit ses plis, sur des guêtres rouges. Des Hollandais placides coudoyaient une bande de belles Scandinaves, aux longues lignes et au parler criard. Leurs cheveux d'or bouclaient sur leurs cous de cygne.

— Petite, dit le commandant, l'essentiel est de conquérir son bonheur. A chaque individu sa conscience, et à chaque génération ses idées. Crois-tu que, quand j'ai quitté Amiens pour la guerre, à dix-sept ans, — l'année d'Iéna, — et quand, après Waterloo, j'ai mis le cap sur le Brésil, mes parens n'ont pas pleuré? Les Ellangé étaient médecins de père en fils. J'ai faussé compagnie à la seringue et au bistouri. Et les heures les meilleures de ma vie ont été celles que j'ai brûlées, gamin, à courir l'Europe derrière le Tondu, puis, homme, à planter et à récolter le café, à Sao-Paulo... Sans compter que là-bas j'ai trouvé aussi la fortune, qui m'a permis de faire une douce fin aux vieux, quand je suis revenu, avec Pépita...

Il contempla à la dérobée Marthe rêveuse. Tout le regard de sa grand'mère!...

— Tu as ses yeux... Ah! si tu l'avais connue!...

Ému, il revivait la longue existence commune, sans un nuage, malgré la différence de l'âge et des races. Il entendait la voix chantante, sa gutturale langueur... Puisqu'il avait été heureux avec une Portugaise, pourquoi Marthe ne le serait-elle pas, à son tour, avec un Allemand?

Elle évoquait le pastel qui décorait sa chambre, au-dessus de la commode. Dans l'or fané du cadre, la brune figure souriait, sous l'ondulation des bandeaux épais, ainsi qu'une madone ardente. Marthe songea au lien obscur de l'hérédité,

source des êtres, abîme sans fond... Ainsi la lumière qui rayonnait du tendre regard de l'aïeule, et dont elle avait scruté, tant de fois, la flamme éteinte, vivait en elle, rallumée. Et le regard dont elle-même enveloppait hardiment l'avenir, ce regard où flambait son âme, son âme à elle, ce regard qui pour la première fois lui semblait fixer, posséder le présent, ce n'était qu'un reflet, le legs mystérieux du passé!... Elle rit :

— Alors, grand-père, je ferai comme toi! Je conquerrai mon bonheur.

— Comment cela?

— Tu vas voir... Six heures déjà! Dépêchons-nous.

— Six heures? Où prends-tu ça?

Elle désigna, dans l'axe, au bout du Champ-de-Mars bordé de palissades, le cadran lointain de l'École Militaire.

— Ah! bon.

Ils passèrent devant la statue de Léopold I et l'annexe des Beaux-Arts. Elle l'entraînait, toute à sa hâte, à son envie d'une explication définitive. Son père et sa mère devaient être déjà, avec Frida Lehmann, au ralliement : La Grande Serre, dans le Jardin réservé. Pourvu qu'Otto ne fût pas arrivé encore, qu'elle pût arracher aux siens, d'abord, leur consentement!... Le commandant la suivait, en tirant la jambe. Il était plus alerte, autrefois, — cinquante-deux ans de moins! — lorsqu'il arpentait ce même sol, à la tête de sa compagnie (Vélites de la Jeune Garde). Que de fois il avait levé les yeux vers l'horloge, dont sans relâche continuaient de tourner les aiguilles inlassables. Depuis Louis XVI elles avaient vu passer, sur la plaine herbeuse, les grandes fêtes de la Révolution et de l'Empire. Elles avaient mesuré le temps aux revues de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. Elles le mesuraient encore aux fastes de Napoléon III, à cette Foire du Monde où s'étalaient, avec tant de pompe et de profusion, la gloire et la richesse de la France.

Le commandant embrassa, d'un orgueilleux coup d'œil, le parc étranger qui s'étendait à sa droite; couronnés de drapeaux multicolores, les pavillons de la Prusse et des petits États de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Norvège, du Portugal et de la Suisse dressaient, à travers les massifs, leurs pittoresques architectures. Plus loin, autour du Palais Central, amas prodigieux de toutes les industries et de tous les arts du pays, cœur

fiévreux de Paris et capitale de l'Univers, — c'étaient la Suède, l'Autriche, l'Italie, la Russie. Plus loin encore, ainsi qu'une ceinture de faubourgs, les États pontificaux, la Turquie, la Perse, les républiques d'Amérique et la Chine. Jean-Pierre Ellangé se crut revenu aux temps héroïques. Un parterre de rois siégeait à l'Opéra, faisait sa cour aux Tuileries : aujourd'hui le Tsar et le Roi de Prusse, demain l'Empereur d'Autriche et le Sultan. Au trot de sa victoria timbrée de l'aigle, l'Empereur impassible, tunique barrée du grand cordon, défilait, parmi le cortège des souverains. La beauté de l'Impératrice resplendissait, sur l'éblouissement des bals. Les lauriers de Sébastopol et de Magenta, séchés à peine par le soleil du Mexique, faisaient au règne un triomphal trophée. Oubliés, les mauvais jours de l'Invasion, le cauchemar des bottes cosaques et du talon prussien!... Est-ce qu'il avait vraiment, lui, Jean-Pierre, vécu cela? Non, les victoires se groupaient, fidèles, au pied du trône. L'N couronné rutilait comme autrefois, sur le velours violet, frémissant d'abeilles...

Une sonnerie de clairons, par delà les casernes, crépita, distincte, dans l'air sonore. La vision de l'armée surgit... La France, de nouveau, était à l'apogée! Une ivresse le transporta, suivie d'une brusque mélancolie. Il se sentit très las, près de sa fin... Tant de pays, d'époques traversés!... Bientôt ses yeux se fermeraient... Que ce fût sur cette magnificence!...

— Hé là! hé là! tu me donnes chaud!

Ils arrivaient, en longeant l'aquarium d'eau douce, aux abords de la Grande Serre. Elle érigeait au milieu du Jardin Réservé, sur une base de calcaires entourée de nappes jaillissantes, son portique de treillages et ses toits courbes. Les oriflammes qui pendaient immobiles, au haut des mâts, soudain voletèrent dans l'azur. Une brise soufflait, caressant l'air gris saturé de chaleur. Le soleil couchant plaquait, aux vitres en fusion, de grandes écailles d'or...

— Les voilà, murmura Marthe.

Elle venait de les apercevoir dans la nef, devant le hérissement des plantes tropicales. Un énorme et sombre bouquet de cactus, d'euphorbes, de palmiers, de bananiers, de lataniers, d'aloès, de lianes enchevêtrait, dans un inextricable fouillis, leurs larges palmes, leurs raquettes velues, leurs dards. M. et Mme Ellangé se tenaient debout, au guet, l'air mécontent. Près

d'eux, confortablement tassée au creux d'un banc d'osier, la bonne Frida Lehmann somnolait.

Marthe s'avança vivement vers sa mère qui, de son côté, faisait quelques pas à leur rencontre, tandis que M. Ellangé, afin de marquer son détachement, allait s'asseoir, exagérant sa gravité ordinaire, près de l'institutrice.

— Otto n'est pas encore arrivé, déclara Mme Ellangé, d'un ton de reproche. C'est inconcevable!... Quand on donne un rendez-vous...

— Tant mieux, petite mère.

Elle ne s'attardait pas à l'excuser. Elle irait droit au but, les minutes étaient précieuses...

— Il vaut mieux qu'il soit en retard. J'aurai ainsi le temps de vous parler, à toi, et à père...

Mme Ellangé la sonda, décontenancée. Cette contre-attaque la laissait sans défense. Femme excellente, dont la faiblesse était sans limites pour ceux qu'elle aimait, elle subissait, en toute cette affaire, l'habituel ascendant de son mari. Elle avait à quarante-cinq ans, avec ses bandeaux gris et son visage poupin, petite et grasse, l'air ingénu d'une petite fille. Dans ses prunelles bleu de lin se lisait une absolue bonté, et dans toute sa personne, discrète et confite, une étonnante absence de volonté. Elle avait deux maîtres, qu'elle vénérait sans réserves, son mari et Dieu. Et deux passions : son ménage, qu'elle tenait soigneusement en mains, et sa fille qui, dès l'adolescence, lui avait échappé. Elle n'avait pas eu sur elle plus d'influence que sur ses fils, Jacques, Louis, poussés à la diable, et exerçant déjà, gamins, leur tyrannie d'hommes.

— Mais...

Elle invoquait, du regard, le secours du commandant et aussitôt battit en retraite, en l'entendant affirmer :

— Marthe a raison. Il faut en finir...

— C'est à Lucien qu'il faut dire cela! soupira-t-elle.

M. Ellangé, en voyant sa fille se diriger vers lui, d'un pas assuré, fit face. Long, sec, le visage osseux entre les favoris presque blancs, le teint jaune et le regard clair, il se leva, avec la dignité qui seyait à un Procureur impérial. M. Ellangé, dans sa froideur et sa sécheresse qui dissimulaient une rare érudition juridique et un esprit élevé, semblait l'incarnation même de la magistrature debout, toujours prête à requérir. Il avait plus

de cœur qu'il n'en montrait, le goût très vif de la littérature, surtout latine, et une connaissance pénétrante de la politique et de l'histoire.

— Eh bien! pas de fiancé, Mademoiselle?

Il ajouta entre ses dents :

— S'il pouvait ne jamais revenir...

— Oh! père, protesta Marthe, c'est mal!

— Mein gott!

— Lucien!...

— Laisse-moi, ma bonne, ordonna M. Ellangé. Et vous, Fraülein, je vous dispense de faire votre partie.

Mme Ellangé se laissa choir, bouleversée, auprès de Frida Lehmann. Les mains croisées sur ses genoux, celle-ci regardait aux prises, avec inquiétude, son élève, presque sa fille (ne l'avait-elle pas pétrie, formée, moralement et spirituellement?) et le dur jouteur qu'était le magistrat. Ils s'affrontaient, les lèvres serrées, le menton raidi. D'un regard confiant, Marthe enjoignit le silence à l'institutrice : Frida ne pouvait lui être d'aucune aide à cette heure...

M. Ellangé prenait aujourd'hui sa revanche sur l'influence depuis des années exercée. Si Marthe s'était éloignée de leurs idées, si elle avait aussi fortement subi l'empreinte allemande, cet amalgame de sensibilité romanesque, de bon sens pratique et d'esprit de suite, c'était « Mlle Lehmann » qui en était cause. Attachez-vous donc aux gens!... Ah! il avait été bien inspiré, le jour où, cherchant pour sa fille une gouvernante et ému par les malheurs de Frida, orpheline et sans le sou, il l'avait fait venir de la Hesse sur la recommandation du père Rudheimer... Quel besoin avait-il d'écrire à cet animal de pasteur, une relation d'autrefois, à l'École de droit... Et quelle idée d'avoir voulu faire apprendre l'allemand à Marthe! Voilà où cela les avait menés... Au diantre, avec leurs systèmes, tous les philosophes d'Outre-Rhin, dont, comme un autre, il avait subi le prestige et qu'il maudissait à présent, avec toutes les rêveries des poètes... Au diantre, Kant et Gœthe, Hegel, Klopstock et Heine... Et au diantre Frida Lehmann! Il lança, à son tour, un coup d'œil sévère sur la bonne face tachée de son, sur les cheveux filasse, et sur le corps replet que la gourmandise et la paresse physique avaient envahi. Lourde enveloppe d'une belle âme.

— Père, dit Marthe résolument, nous avons assez tergi-

versé. Otto repart pour l'Allemagne à la fin de la semaine. Sa clientèle le réclame. Hier, en nous quittant, il n'était pas plus avancé que le premier jour... Cette situation ne peut durer plus longtemps. Nous nous aimons depuis...

— Ton voyage à Marbourg! je sais...

Ah! ces trois mois de vacances, il y a quatre ans! Confiée à Frida qui, depuis son arrivée à Amiens, n'avait pas revu la Hesse, c'est alors que Marthe s'était éprise d'Otto!... Quelle erreur d'avoir organisé ce séjour, où, sous prétexte de se perfectionner dans l'étude de la langue, elle s'était familiarisée avec le milieu, avait remarqué le médecin!... Et quelle faiblesse d'avoir consenti à ce qu'elle retournât, l'été d'après!... Mais pouvait-on supposer?... Il détesta le sentiment de Marthe, semé, poussé, grandi sans qu'il le devinât... Cette dissimulation, puis, après l'aveu, cet entêtement le mettaient hors de lui.

Elle reprit, très calme :

— Nous nous aimons depuis quatre ans. Et nous nous le sommes dit depuis un... C'est alors que je t'ai ouvert mon cœur...

— Un peu tard!

— Le jour même où j'ai commencé d'y lire. Jusque-là, est-ce que je savais?... C'est l'aveu d'Otto qui m'a révélée à moi-même. Eh bien! tu m'as demandé alors de réfléchir, de patienter... Je l'ai fait. Pendant douze mois... Une longue épreuve! Maintenant, nous nous sommes revus. Nous nous aimons plus fortement encore, si c'est possible. Vous avez pu apprécier, maman et toi, durant cette quinzaine, le caractère et la valeur de M. Rudheimer... Son père n'attend que le signal d'être agréé par vous, pour faire la demande. Que décidez-vous?

M. Ellangé plaisanta :

— Que diable! Il te faut une réponse comme cela, tout de suite?

Elle trancha :

— Tout de suite!

— Eh bien!... Eh bien!...

Il eut un geste brusque.

Elle vit la partie compromise par sa vivacité, se fit plus tendre :

— Quoi! petit père? As-tu quelque chose à reprocher à Otto?

— A lui? Rien. C'est un loyal et honnête garçon. Je lui crois le cœur aussi généreux, et l'esprit aussi vif qu'il est loisible à un Germain. Il aime le travail, et son métier, qui est beau. C'est un véritable homme de science...

— Tu vois, tu vois bien!...

— Mais, ma pauvre enfant, il n'y a pas que l'amour! Il y a le mariage. As-tu pesé ce que serait ta vie là-bas, loin de ton pays, loin des tiens, sans amies, isolée dans un air irrespirable, une existence où tout choquera tes goûts, tes habitudes... Toi, si française, en dépit de la culture que tu dois à Mlle Lehmann... (le nom lui râcla la gorge)... toi, catholique, dans ce trou luthérien de Marbourg où, depuis M. le conseiller aulique jusqu'au dernier étudiant à bonnet rouge, chacun te regardera comme une mécréante, où les vieilles femmes te montreront au doigt...

— Tu sais combien Otto est libéral. Ces sujets-là ne seront jamais abordés entre nous. Je suis sûre qu'il respectera ma conscience, comme je respecterai la sienne. Et quant aux autres... le monde...

Elle les balayait d'un geste.

— Vous aurez beau faire... L'individu ne peut se soustraire au milieu qui l'enveloppe, qui l'a formé, et qui, petit à petit, te déformera... Si tu l'épouses, tu es perdue pour nous!

— Jamais, père, puisque je vous chérirai toujours autant... Partir, oui, c'est une triste loi... « Tu quitteras ton père et ta mère. » C'est écrit. Ne faut-il pas que les oiseaux s'envolent du nid?... Un jour ou l'autre, je devrai m'éloigner du foyer pour fonder une famille à mon tour.

— Évidemment. Mais Otto n'est pas le seul à t'aimer. Je connais un brave garçon...

— Inutile, père!... le lieutenant Charbolyé, n'est-ce pas?... Votre marotte à Jacques et à toi... Mais puisque je ne l'aime pas, moi! Tu ne peux pourtant me condamner à un mariage où l'affection ne serait pas partagée!

— Tu te serais envolée moins loin...

— Il n'y a pas de frontières pour l'affection, ni le souvenir.

— Il y en a!... Tu seras perdue pour nous .. et pour la patrie où tu es née...

Elle se recueillit, puis religieusement :

— Ma patrie! mais je l'emporterai avec moi, je la ferai connaître, aimer... Ainsi je la servirai mieux qu'en vivant paisible dans une maison d'Amiens...

— Tu la serviras mieux en devenant Prussienne?... Et tes fils? Tes fils qui, eux, naîtront étrangers, asservis à la loi de Berlin... Tes fils qui, peut-être un jour devront porter les armes contre tout ce que tu aimes... et abandonnes, si gaiement!...

— Mes fils... non! non!

— Insouciante! Aujourd'hui te cache demain. Derrière Hegel, il y a Moltke. Mais, regarde, réfléchis. Ce n'est pas un Hessois que tu épouserais, c'est un Prussien, puisque, depuis le traité de Prague, il n'y a plus de Hesse-Électorale... La Prusse s'étend jusqu'au Mein. Et sais-tu ce que depuis soixante ans, patiemment, tenacement, elle veut et prépare, la Prusse?... La revanche d'Iéna. *Hodie mihi, cras tibi!* La violence appelle la violence. Pour eux, nous sommes l'ennemi héréditaire, l'*Erbfeind*, comme tu dis... Certes, Otto ne nous hait pas, au contraire... Les Rudheimer ont toujours aimé la France, et ils ont du mérite... Car la France n'a pas toujours aimé Marbourg... Demande plutôt à ton grand-père... En 1807... Il y était!...

Il s'adressa au commandant qui, par discrétion, s'était effacé, et, jugeant le débat sur sa fin, revenait après un tour de serre le long des vasques. Elles encerclaient, d'une éclatante ceinture, le massif central, la forêt barbare en miniature. Rouges, roses, jaunes, bleues, blanches, par touffes, par cordons, par mosaïques, embaumaient là, en plates-bandes, toutes les fleurs de juin. Sur leur banc, Mme Ellangé et Frida, hypnotisées, écoutaient.

— Ça, avoua le commandant, on a quelque peu détérioré bastions et casemates... Tonnerre! quelle explosion!... De belles fortifications, ma foi! Rasées, nettoyées!... Il y avait des pans de mur dans tous les jardins du voisinage... D'énormes blocs, sautés comme des puces... C'est que ces diables-là nous avaient délogés du château... Alors, comme représailles, le Tondu a fait démolir toutes les forteresses, sur le territoire hessois...

— Tu comprends, Marthe, ce que dans ces conditions peut éprouver la Hesse, devenue Prusse! De la rancune, additionnée à de la haine. Car la Prusse nous hait. La haine! Je la lis dans la bonhomie courtoise de son roi, hôte effacé, malgré Sadowa, par les Majestés Impériales... Je la lis dans le sourire de ce grand cuirassier blanc, visage de dogue prêt à mordre... Guil-

laume, Bismarck, mais ils nous jalousent, ils nous détestent! Leur exposition, tu l'as vue? Des canons, et quels canons! De toutes les tailles et de tous les calibres... L'arsenal Krupp! Une façon de dire : « Attention! A qui le tour! » La victoire leur a donné confiance dans leur force. L'appétit leur est venu, avec les dents... Tu te mures dans ton rêve. Regarde l'horizon! Oui, ouvre donc une carte d'Europe, sapristi! C'est effarant, le chemin qu'ils ont fait. Enterrée la Confédération germanique! L'Allemagne n'est plus à Vienne, mais à Berlin... Le Holstein, le Sleswig, le Hanovre, la Hesse-Électorale, le Duché de Nassau, Francfort désormais prussien, et la Prusse à la tête de la Confédération du Nord... Les États du Sud travaillés, incertains... Tu me diras que je vois bien noir? Non, non, mon enfant. La guerre est fatale... Demain ou dans vingt ans, je ne sais. Mais un jour! Et ce jour-là...

— Je ne veux pas y penser. C'est impossible.

— L'Histoire a ses lois et les événemens leur cours. Rien n'y fait. La Prusse grandit. Gare à qui la gêne! Après le Danemark, après l'Autriche, la France...

— Qu'ils y viennent! ricana le commandant.

Le Procureur impérial reprit le pas sur l'historien :

— Oh! je suis tranquille!... On y regarde à deux fois, avant de se mesurer à un Napoléon... Mais enfin, quoi que Marthe dise, c'est possible. Et mon devoir est de lui faire envisager, devant un tel acte, toutes les conséquences... Je ne fais plus appel à son cœur, mais à son patriotisme et à sa raison...

Le grand-père montra au père le front barré de sa fille, ses yeux tristes, mais obstinés :

— Alors, la cause est entendue. Tu peux conclure!

— Est-ce vrai? s'écria douloureusement M. Ellangé. Ta mère et moi, nous ne t'aurions tant aimée, nous ne t'aurions élevée que pour te perdre!... Non, cela ne sera pas! Nous ne te laisserons pas faire ton propre malheur...

— Mon bonheur, père!... Le bonheur de ma vie! J'aime Otto de toute mon âme. Je suis payée de retour. Voilà ce qui me donne la force de lutter contre vous, si pénible que cela soit. Pourquoi sacrifierais-je une certitude de joie, par crainte de douleurs qui jamais peut-être ne viendront? Française je suis, Française de cœur je resterai. Et votre fille, toujours... votre fille reconnaissante...

— Attends encore! C'est une folie.

— Est-ce vous qui vivrez ma vie? Je serai malheureuse, dis-tu? Enfin, admettons! Eh! bien, je le serai mille fois moins qu'en renonçant à l'amour d'Otto, en vieillissant seule, loin de lui...

— Qui peut dire son lendemain?

— Et toi, père, que dirais-tu si je pensais que tu eusses été capable, aimant maman, d'épouser une autre femme?... Non! Seule je serai responsable de ma conduite; seule je dois en être juge.

— Tu oublies qu'à défaut du respect tu me dois l'obéissance. Je m'opposerai...

— Tu ne me pousseras pas à cette extrémité!... Tu ne me forceras pas à user des moyens que me donne le code!...

— Marthe! fit durement M. Ellangé.

Et la voix altérée de la mère gémit, en écho :

— Marthe!

— Pardon, père, mais j'irais jusqu'aux sommations, s'il le fallait.

M. Ellangé serra les poings, défia sa fille d'un regard asséné droit. Elle le bravait, silencieusement. Alors la colère du père tomba. Il fut tout amertume.

— Marthe, tu me fais beaucoup de peine!...

Un abîme les séparait. Cruellement, il mesura le désaccord éternel, fossé fatal creusé entre les générations : les vieux tournés vers hier, les jeunes vers demain. De toutes ses forces il tenait au passé, il se cramponnait au présent, d'où elle se détachait, élancée à l'avenir. Ils cessaient de voir ce qui dans l'ensemble les unissait, pour repasser, dans le plus petit détail de la pensée, ce qui les divisait. Ils doutaient, à cette minute, de leur affection même. Et comme il la traitait d'ingrate, elle accusait, avec rancœur, son égoïsme.

Nerveusement, le commandant fouettait, du bout de sa canne, une fougère arborescente qui n'en pouvait mais. Il toussa, puis, avec autorité :

— Lucien, mon fieu, mon consentement est aussi nécessaire que le tien, n'est-ce pas? J'ai beau être au rancart, c'est à moi de parler d'abord.

M. Ellangé le contempla, inquiet. Il avait pour son père une vénération que l'âge, après avoir comblée, diminuait. Le vieux baissait... Qu'allait-il dire?

Le commandant tapota la joue de Marthe.

— Tiens, fillette, voilà ma bénédiction ! J'autorise, moi. La guerre, les frontières, les races, tout ça, connu ! En réalité, il n'y a que des hommes et des femmes, partout les mêmes... Et j'en ai vu, tu peux m'en croire !... Vous vous aimez, c'est l'essentiel. L'amour supplée à tout.

Et se tournant vers M. Ellangé :

— Apprends ça, conscrit.

Le Procureur chercha du renfort dans les yeux de sa femme. Mais Mme Ellangé, domptant son trouble, ne sut que balbutier :

— Écoute, Lucien... puisque Marthe a bien réfléchi ?... Pour moi, si affreuse que soit cette séparation...

Déjà sa fille était assise près d'elle, lui entourait la taille, d'un bras câlin... M. Ellangé désigna, d'un air de blâme, des passans qui les remarquaient.

— Allons plus loin, cette scène est ridicule.

Un terrible combat se livrait en lui. Muets, ils firent quelques pas, en groupe. Enfin M. Ellangé rompit le lourd silence.

— Soit !... Vous l'aurez tous voulu. Je cède...

— Ah ! Père...

— Mais malgré moi, et convaincu...

Elle joignait les mains :

— Ne me déchire plus !

Il s'inclina de mauvaise grâce.

— C'est fini. Vous vous marierez quand vous voudrez. J'ai rempli mon devoir, en t'avertissant...

Il était si ému que, contre toutes convenances, il prit par le bras sa femme, l'entraîna, non sans se donner le plaisir d'ajouter :

— Pas plus d'Otto que sur la main ! Tout cela était combiné sans doute...

— Je te jure...

Il tira sa montre ironiquement.

— Sept heures moins le quart. Il ne nous reste plus qu'à nous rendre au second point de ralliement. A tout à l'heure, si l'on se perdait encore !

Ils prirent les devans. On devait, si l'on n'avait pu se joindre plus tôt, dîner ensemble au restaurant russe, Otto, pouvant être pris, jusque-là, par des visites officielles. Marthe

marchait joyeuse, côte à côte avec Frida, toute pâle encore de la secousse. Et derrière eux venait le commandant, les dominant de la tête. Il vivait une heure glorieuse, poitrinait avec orgueil, en humant l'air chaud où le soleil couché suspendait une poussière d'or. Des nuées pourpres au loin flottaient. Une longue rumeur montait du Champ-de-Mars en fête. On eût dit un soir de victoire.

— Otto ! cria Marthe.

Elle venait de l'apercevoir, au coin de l'Aquarium d'eau de mer. Sa grande taille se découpait dans la lumière déclinante. Elle aima tout de lui, le balancement de ses poings robustes et de ses épaules larges, l'air mâle et reposé du visage, encadré par la barbe rousse, la rougeur des lèvres humides, les yeux frais couleur de source, le vaste front semblable au grès blanc de la roche. L'heure s'arrêta. Le lieu s'abolit...

— Mon cher cœur ! disait Otto, en lui serrant les mains. Du regard, anxieusement, il l'interrogea. Elle sentait la chère pensée descendre en elle, comme une eau vive.

— Vous pouvez écrire à votre père, il n'y a plus qu'à fixer la date.

Leurs bras se touchèrent. Et il leur sembla que leurs corps aussi ne faisaient qu'un... Ils allaient, insensibles à tout ce qui n'était pas le ravissement de leur extase. Ils étaient seuls. Frida, le commandant?... Évanouis... Tout à l'heure on les retrouverait, on rentrerait dans la réalité... Leur rêve emplissait le monde. Le couchant leur était plus beau qu'une aurore.

— Où sommes-nous? demanda Marthe.

Ils suivaient une pente rapide, sous des voûtes suintantes. Par momens s'ouvraient, derrière d'épaisses vitres, d'irréelles visions. Anfractuosités de récifs, algues ondulant dans une eau glauque, des mousses, d'étranges buissons de feuilles qui bougent, toute une flore visqueuse, et, frôlant d'un coup de queue l'éponge rouge des madrépores, la fuite glissante d'un monstrueux poisson, l'éclair d'une nageoire et d'un ventre de pierreries... Ils erraient à travers des décors d'apocalypse, dans les profondeurs du sol et de la mer. Elle les enveloppait de son obsession, pesait, grondait au-dessus de leurs têtes. Par instant elle apparaissait toute entre deux rocs, à travers une fulgurante crevasse... Un grouillement de bêtes hideuses, un fouillis végétal et vivant, des ombres, des lueurs, tout l'inconnu, tout

l'infini... Une angoisse les oppressait, une peur obscure et délicieuse, avec le sentiment, quand même, d'être deux, et d'être forts.

Ils respirèrent, en retrouvant au seuil de la caverne, la clarté, le mouvement, le bruit. Ils découvraient à nouveau l'Univers. Le tapis des pelouses fut la savane verte, un peuplier, toutes les forêts. Leur sang battait, comme une fanfare. L'azur, d'un vert très pâle à l'Occident, se fonçait au zénith, jusqu'à la plus sombre améthyste. Leurs fronts et leurs mains moites pressentirent la caresse de la nuit. Elle se mêlait, invisible, aux derniers reflets du jour. Mais tous déjà la sentaient et l'appelaient.

Lorsqu'ils passèrent devant le Palais des colibris, les douces bestioles commençaient à s'endormir, dans leurs hautes cages de glaces. Quelques oiselets tournoyaient encore, avec de faibles cris. Leurs ailes étincelaient, rubis volans, zigzags d'émeraudes et de saphirs, puis s'éteignaient, une à une...

Et une à une, les lumières pointillaient l'ombre, oscillaient l'étendue, où de toutes parts montait, en un seul brouhaha fait de mille vociférations, l'allégresse des chants et le tumulte des orchestres. Bientôt le ciel d'été tout entier scintilla, un de ces ciels de velours bleu, profonds et tièdes, où les étoiles palpitent comme un crible de diamans. Paris au loin s'allumait. L'Exposition ne fut plus qu'un seul embrasement. Partout des feux, en festons, en lignes géométriques, en guirlandes, en bouquets. Des fusées s'élevèrent, giclant en jets, crevant en boules, pleuvant en étincelles. De grands phares, tournans et fixes, dardaient leurs traînées jaunes... Ce fut une hallucinante et soudaine magie, l'éblouissement d'un conte de fées.

Otto songea : « Babylone ! » Noyés dans la foule, ils avançaient tous deux, vers leur destin.

— Mon amour ! disait parfois Otto.

— Mon amour ! répondait Marthe.

Puis ils se taisaient, pour mieux goûter leur harmonie.

II

La fille de ménage déposa sur la table le plat creux où s'entassait la pyramide fumante des laberknödel.

— Ils sont magnifiques, déclara le pasteur. Est-ce vous, Marthe, qui avez présidé à leur confection ?

— Et qui voulez-vous que ce soit? s'écria Frida Lehmann, avec enthousiasme.

Le pasteur dodelina de la tête :

— Oh ! je le sais bien... Notre chère fille n'a son égale dans aucun ménage de Marbourg.

Les yeux clairs riaient d'aise, dans la large figure grasse. Sa barbe blanche taillée en carré, comme celle d'Otto, s'étalait sur sa serviette. Il en avait glissé le coin entre le col de la longue redingote et le gilet, afin de préserver son habit le plus beau. Rudheimer ne paraissait pas la soixantaine : les épaules carrées, le teint fleuri, l'air cordial, en dépit de l'autorité de son ministère.

— Magnifiques ! répéta Mme la femme du pasteur. Notre petite Marthe est maintenant tout à fait une fine maîtresse de maison.

— A votre école, mère !...

Mme Rudheimer se rengorga modestement, dans son corsage de soie puce, où retombait, en trois tours, une lourde chaîne d'or aux mailles plates ; et son double menton plissa, sur la broche-camée qui ornait son col, d'une énorme agathe. Du même regard affectueux elle embrassait son fils et sa bru : ils formaient un beau couple, avec leur rayonnement de bonheur et de santé. Tombées, les préventions qu'elle avait pu avoir, sa crainte de la frivolité, de la moquerie, de l'indépendance françaises ! Marthe s'était, en somme, tout de suite façonnée à son existence conjugale. Elle y apportait le sérieux et la modestie d'une véritable Allemande. Elle écoutait les conseils avec déférence, et les suivait avec bonne humeur... Tout en mâchant, à petits coups gourmands, Mme Rudheimer louait le juste dosage des boulettes. Une main experte avait seule pu amalgamer de la sorte le pain, le lait, le foie de veau, la graisse de bœuf, les œufs et la farine, sans oublier oignons, persil, ail, thym et noix muscade... Réellement, c'était parfait.

— N'est-ce pas, Frida ?

Mlle Lehmann en convint sans difficulté, trouva même un mot flatteur pour la succulence du bouillon dans lequel avait cuit ces fondans laberknödel. Et, se renversant sur sa chaise à dossier de bois sculpté, elle résuma ainsi le sentiment de tous :

— Qu'il est agréable, mes chers amis, de se trouver en

famille, pour goûter une jouissance permise, durant un aussi beau jour de fête!

Par la fenêtre ouverte entrait tout le ciel du printemps. C'était, après l'hiver rude, les crépuscules de neige et de brume, un enchantement. Les cloches de Pâques carillonnaient, dans l'azur déjà tiède; car cette fin d'avril, remarqua Otto, avait une étonnante douceur. L'odeur des jardins de Marbourg, où partout s'arrondissaient les arbres en fleurs comme de gros bouquets roses et blancs, montait du flanc de la colline. Ils ne pouvaient l'apercevoir, de leurs places, le vieux logis de la Burgerstrasse surplombant la ville; mais ils imaginaient l'antique petite cité escaladant la pente raide avec ses maisons séculaires, le pittoresque entassement de ses pignons et de ses tourelles, la tache claire des enclos et des parcs, et, tout en bas, la coulée bleue de la Lahn, avec les deux tours de Sainte-Élisabeth élançant leurs flèches, comme des prières. Les trois Rudheimer et Frida sentaient, à cette image, une douce émotion les remuer. C'était ici leur terre natale, le lieu béni de leur enfance. Ils aimaient ces arbres et ces pierres qui les avaient vus naître, puis grandir, parmi lesquels ils vieillissaient paisibles, et qui les verraient mourir. Avant eux toutes ces choses qui avaient une âme, leurs parens et leurs grands-parens les avaient aimées et contemplées, ils en avaient subi le charme et l'exemple. Ainsi s'était nouée, ainsi se perpétuait entre ce paysage plein de souvenirs, et ceux qui maintenant y vivaient, une solide chaîne dont chacun chérissait au fond de son cœur le poids lourd et léger.

Bien qu'elle n'eût point les mêmes raisons de s'attendrir, Marthe goûtait sans réserve la joie de cette minute. Elle donna une pensée aux siens, imagina leur occupation, en ce moment même. Que faisaient-ils? Elle évalua la différence des heures, car jamais plus maintenant ses actes ne concordaient avec les leurs... Mais qu'importait le vain tic-tac des horloges, pourvu que les cœurs battissent toujours à l'unisson! Sans doute on sortait de la messe. Elle revit sa mère marchant majestueusement au bras du procureur impérial. L'ampleur de la crinoline les contraignait à s'écarter l'un de l'autre; les basquines de dentelles découpaient leurs pointes sur la soie bruissante, bombant en cloche. Derrière eux venait Louis dans sa jaquette du bon faiseur. Il plastronnait en ayant l'air de dire : « Signé

Dusautoy. » Et, le dépassant de son képi galonné, Jacques, pimpant dans son uniforme neuf de lieutenant, où brillait la médaille du Mexique, frisait sa moustache et saluait les belles. Dans la rue des Trois-Cailloux, on retrouverait le Commandant en train de faire les cent pas...

Comme c'était loin! Elle avait beau ne découvrir en son affection nul changement, — car elle était de ces cœurs qui se donnent une fois pour toutes et sur qui n'ont de prise l'éloignement ni l'absence, — elle se demandait si ce n'était pas une autre qu'elle qui avait ainsi traversé tant de fois, le dimanche, l'étroite petite place de la Cathédrale? Elle ou une autre qui avait suivi l'émouvant office, dans la haute nef pleine de chants et de lumières? Elle ou une autre qui avait croisé, salué tous ces gens dont les noms et les visages lui étaient encore familiers, dont les personnes lui semblaient abolies?... Elle ou une autre qui avait habité tant d'années le familial et silencieux hôtel, cette chambre à lambris Louis XVI, dont les carreaux verdâtres donnaient sur le boulevard du Mail?...

Sa vraie existence datait du jour où elle avait pénétré dans la maison d'Otto. Est-ce qu'en changeant de pays elle n'avait pas retrouvé une famille et une patrie?... Le passé ne subsistait pour elle que dans l'affectueux souvenir gardé à son grand-père, à sa mère, à son père, à ses frères... De tout le reste de sa vie antérieure, rien ne demeurait qu'une vision nette, mais aussi détachée d'elle, aussi sèche que cette écorce qui tombe du tronc verdissant des platanes. Il semblait qu'elle eût fait peau neuve, et qu'elle vît, en arrière comme autour d'elle, avec des yeux différens.

Par la fenêtre à meneaux, où se découpait un grand pan d'azur, elle apercevait au loin la terre hessoise, la ligne bleue des forêts et des monts. Il lui semblait n'avoir jamais connu d'autre horizon. Plus que les froides et droites rues d'Amiens, et que la vallée plate de la Somme, lui plaisaient le tortueux lacis des ruelles de Marbourg, l'échelle de ses escaliers et de ses rampes. L'herbe poussait ça et là entre le cailloutage poli. Nul trottoir; une rigole au centre par où sinuait le filet gras des eaux ménagères et cascadait le torrent des pluies. Il y avait si peu d'espace entre les maisons que leurs faîtes se touchaient. Ventrues, penchées, tassées, avec des pots de fleurs piquant de

vert et de rouge leurs noires façades de pierre, elles avaient l'air de très vieilles personnes tant bien que mal alignées ; les unes redressaient leurs tailles étroites sous les pignons à gradins qui les coiffaient de bonnets pointus, d'autres s'accroupissaient, larges et basses, sous des toits à auvens, dans des robes de couleur crasseuse, un vétuste badigeon d'ocre sombre, de vert pomme pâli, de rose tourné au jaune. Parfois, aux fines colonnettes d'un jour ogival, tournait le frais feuillage d'une capucine. Des cages d'oiseaux pépiaient aux rebords d'appui. Des poutres sculptées, des potences de fer où grinçaient les enseignes, des gargouilles à gueules d'animaux chimériques çà et là issaient des murs lézardés, des galeries gothiques. Comme des souricières, de rares boutiques ouvraient au ras du pavé leurs antres obscurs. Depuis le XIIIe jusqu'au XVIIIe siècle se succédaient, du haut en bas de la colline, les ancestrales demeures, témoins du temps révolu, et qui duraient, immobilisées là. Le château des ducs de Thuringe dominait l'ensemble de sa masse seigneuriale.

Marthe, quand elle se promenait dans ce dédale, se figurait errer à travers la légende, une mort parlante. De place en place, des jardins s'espaçaient, on voyait dépasser la cime des tilleuls ou la noirceur rectiligne d'un if. Des graminées fleurissaient la ruine du mur, et sur la crête rougissaient les fines tiges des pariétaires. Un lézard filait sous le velours brun d'une mousse. Elle se hissait alors sous une borne ou bien, à un tournant, elle s'arrêtait. Tout le panorama de Marbourg, d'un coup, s'étendait, en étages, jusqu'au serpent scintillant de la Lahn, avec sa ceinture de prairies et d'allées, le moutonnement heureux des croupes voisines : l'Augustenberg, le Landberg, le Frauenberg, le Kirchspitze... Une telle harmonie, un si suave caractère de paix et de noblesse enveloppaient ces lieux qu'invinciblement ils évoquaient, dans la mémoire de Marthe, un de ces décors qu'on voit aux purs tableaux des primitifs : une ville forte d'Italie suspendue à quelque montagne de Toscane ou d'Ombrie... Coins de rêve où, jeune, elle aimait à situer une vie, et où voilà qu'elle réalisait la sienne !

— Et maintenant, s'enquit Frida, soigneuse de son péché mignon, quel mets sera digne de couronner le festin ?

— N'êtes-vous pas honteuse, chère mademoiselle Lehmann, plaisanta M. Rudheimer, de célébrer d'une façon aussi matérielle

la résurrection de Notre-Seigneur?... Et se peut-il vraiment qu'il vous reste un peu d'appétit?

— Cela dépend, dit-elle, de l'entremets. Cependant la recherche des œufs, sous les buis du labyrinthe, m'a, je l'avoue, creusé l'estomac. Diaboliquement, Otto en avait semé dans toutes les allées du jardin... J'ai fait une assez bonne récolte.

Elle montra, sur le buffet, l'amoncellement des œufs de sucre peint, des œufs de toutes tailles, depuis celui de l'autruche, jusqu'à ceux, minuscules, du vaneau. Sur eux veillait, oreilles hautes, le lièvre de carton qu'elle s'enorgueillissait d'avoir découvert dans les choux du potager.

C'était, depuis son départ pour la France, en 1859, la première fête de Pâques qu'elle passait à Marburg. De dix ans plus vieille, elle se croyait rajeunie de trente, redevenue fillette. Son âme d'enfant brillait dans son regard candide. Elle avait été reprise très vite, et pénétrée toute par l'atmosphère d'autrefois, ces coutumes dont elle ne s'était déshabituée qu'en surface, et qui tiennent au sang, par mille fils invisibles. Sa vivacité comme sa largeur d'esprit, dues à l'ouverture d'un autre horizon et au contact d'un autre peuple, s'étaient ralenties, rapetissées à la mesure du cercle originel. Alourdie, incurieuse, elle ne lisait plus, pensait moins, redevenue une vieille fille provinciale depuis un an qu'elle réhabitait Marbourg. Elle y avait suivi Marthe au printemps de 1868, date où le mariage avait été consommé.

Mme Rudheimer cligna du côté de la porte de la cuisine, et désignant la fille de ménage qui apparaissait, en élevant à bout de bras une soupière rebondie :

— Oh! Oh! Frida, parions que voilà une Bier-Suppe.

Mais Mlle Lehmann sourit à cette taquinerie. Non, si délicieuse que fût une bonne soupe de bière cuite, très beurrée et sucrée, très liée à la farine et à la crème, avec des œufs battus et des raisins secs, et un peu de vanille et de citron, non, ce ne pouvait être cela!... Marthe n'eût point commis cette hérésie de terminer par le commencement. Et d'avance, Frida se pourléchait, en escomptant l'une de ces « délicatesses » où son élève excellait.

— Un simple Dampfundeln, dit Marthe gaiement, mais à la silésienne.

— Cela est estimable aussi, n'est-il pas vrai? fit Otto, tout en

allant quérir, sur la desserte, une vénérable bouteille du Rhin à long col, dont la cire était si vieille qu'elle ne se distinguait plus de la robe poudreuse.

Marthe enfonçait, dans le dôme de légère pâte, cuite à la vapeur, une cuillère agile.

— Ainsi ? demanda-t-elle en tendant à Mlle Lehmann une assiette monumentale. Un peu de sauce encore?

Et, libérale, elle arrosa de beurre fondu la tranche énorme. Cependant Otto, fixant la bouteille entre ses jambes, la débouchait précautionneusement. Puis, ayant flairé le liège, il versa lentement, dans le service de Bohême en cristal vert gravé, le vin couleur de topaze, en annonçant avec respect :

— Liebfraumilch 1844.

— L'année de ma naissance, murmura Marthe.

Tous, soulevant leur verre, humaient le parfum liquide, en attendant que M. Rudheimer portât, comme de raison, une solennelle santé. Il regarda son fils, puis avec une voix qui tremblait un peu, il souhaita, en se tournant vers Marthe :

— A une autre naissance, aussi heureuse!

Elle inclina la tête, et tous burent, en silence.

Quand ils reposèrent leurs verres, M. Rudheimer montra, d'un coup d'œil, à sa femme, Otto et Marthe qui ne s'étaient pas quittés des yeux, suivaient ensemble la grande route de l'avenir... Un sourire grave éclairait leurs visages. Sans doute, pleins de foi religieuse dans la vie, imaginaient-ils au loin, gambadant devant eux, le fils qui naîtrait de leur chair et qui, à son tour, porterait le nom et l'âme d'un Rudheimer?... Alors, comme un reflet, le même sourire gagna le pasteur et sa femme, ranima leurs traits pâlis, fatigués par l'âge. Et ce fut une minute si riche de pensée, si consolante et si profonde, que nulle parole n'eût pu l'exprimer...

Mais Frida, au bout d'un instant assez long, rompit le charme.

— A mon tour, je porterai d'autres santés. Pourquoi ne buvons-nous qu'à une seule ? Il ne faut pas s'arrêter lorsqu'on est en si bon chemin... Ma chère Marthe, mon cher Otto... à tous les petits Rudheimer qui viendront !... Au moins, je l'espère !

Tous alors rirent de bon cœur. Et M. Rudheimer déclara qu'on voyait, au tour d'esprit de Mlle Lehmann, combien elle avait fréquenté la bonne société française, et même gauloise.

Mais Otto s'était levé, et, versant jusqu'à la dernière goutte

à chacun sa rasade, il proposa de faire raison à Celui qui dispensait tous les biens, au Seigneur à qui ils devaient d'être ainsi réunis, et dans la main de qui était leur sort. Il exauçait les justes prières, sous quelque nom qu'on l'invoquât, pourvu que ce fût avec sincérité et ferveur. Otto parlait ainsi, dans une pensée de compréhension et de tolérance, aussi bien pour la catholique Marthe et la calviniste Frida que pour leur propre croyance, à eux luthériens. M. Rudheimer, imité par tous, repoussa sa chaise et, debout, chanta les paroles du cantique :

Ein feste Burg ist unser Gott...

Affectueusement, Marthe avait pris la main d'Otto. Elle la lui serra. Jamais aucun dissentiment ne s'était élevé et ne s'élèverait entre eux à ce sujet. Elle était reconnaissante à son mari et à son beau-père de n'avoir jamais cherché à forcer là-dessus ses sentimens. Elle continuait à pratiquer régulièrement ses devoirs dominicaux à la petite église où se célébrait le culte romain. Il ne s'y retrouvait guère plus de quatre à cinq cents fidèles, les huit mille autres habitans de Marbourg professant tous, à l'exception de quelques dissidens comme Frida, la même foi que les Rudheimer. Parfois Otto accompagnait sa femme à la messe, et plus souvent encore, elle le suivait à l'office, surtout lorsque M. Rudheimer prononçait le prêche, à Sainte-Élisabeth. En dépit de la froideur de la cérémonie, la vieille cathédrale, vouée au protestantisme depuis quatre siècles, respirait toujours l'ardeur catholique d'où, tout d'une pièce, et la première des églises gothiques d'Allemagne, avant Mayence, avant Cologne, elle était jaillie. Elle était encore si belle, il se dégageait de ses trois nefs si pures, de sa forêt de colonnes, de ses vitraux lumineux, une telle impression de paix, de grandeur et d'harmonie, que le bonheur de Marthe s'y épanouissait plus volontiers, dans une exaltation recueillie. Ainsi, malgré la différence de communion, communiaient-ils encore dans la beauté de l'art et dans la profondeur de la religion... N'était-elle pas identique dans le but?... Dès lors qu'importait la forme? L'amour éblouissait, d'une égale clarté, leurs intelligences avides de se fondre...

Lorsque, après avoir reconduit chez eux leurs parents, Otto et Marthe se retrouvèrent, en compagnie de Frida, sur le pavé raboteux de l'Engelgasse, ils décidèrent de descendre jusqu'à la

route de Wehrda, afin de jouir, en se promenant dans la campagne, des dernières belles heures du jour. Mais Mlle Lehmann se mit à geindre. Son estomac!... Poussive, elle redoutait le rude chemin du retour. Elle s'arrêterait en passant devant la demeure de son amie, la femme de M. le docteur en philosophie Trammer, *lector publicus der Musik und Universitats Musick Direcktor*. Rien ne valait, pour la digestion, la béatitude d'entendre au piano M. Trammer exécuter une fugue de Bach... Les mains croisées sur le ventre et la tête cachée au velours du fauteuil, quelle bonne posture pour errer, en liberté, dans le champ infini de la rêverie! Cela valait toutes les promenades à Wehrda.

Marthe embrassa, tendrement, en la quittant, sa vieille amie. Ce qui ne l'empêcha pas, quand la porte se fut refermée, de saisir le bras d'Otto et de l'appuyer contre son cœur :

— Je suis contente d'être enfin seule avec toi, dit-elle...

Quoiqu'elle ne s'en fût jamais rendu compte, tant son affection pour Otto l'absorbait, la présence de Frida lui avait été pourtant infiniment utile, au début. Mlle Lehmann avait facilité, ouaté les premières heures, fatales, de dépaysement. Elle avait acclimaté Marthe à des usages dont, abandonnée à elle seule, celle-ci eût senti davantage l'anguleux et l'imprévu. Grâce à Frida, un peu de l'atmosphère du passé et d'Amiens l'avait suivie, juste ce qu'il fallait pour l'aider à s'habituer au présent, à ces mœurs qu'elle n'avait fait qu'entrevoir à ses séjours précédens, et auxquelles il fallait maintenant qu'elle se pliât toute, pour être heureuse. Elle avait pris le sage parti de ne point comparer, pour n'avoir pas à regretter. Elle s'était efforcée de comprendre le pourquoi de chaque chose et le comment de chaque être; ainsi était-elle parvenue à tirer des choses comme des êtres ce qu'ils avaient de bon. Persuadée que le bonheur, c'est de s'accommoder de ce qu'on possède, surtout lorsqu'on possède enfin ce qu'on a tant désiré, elle bornait sa joie à faire celle d'Otto, d'autant plus volontiers qu'elle goûtait ce bonheur parfait, rêve suprême de toutes les femmes : être aimée, sans réserve.

Le long de l'étroite rue, que coupaient çà et là des raccourcis d'escaliers, une foule endimanchée circulait : fantassins hessois, professeurs de l'Université, étudians aux cheveux d'Absalon, beaucoup le front balafré d'un coup de sabre. Ils arbo-

raient fièrement à leurs casquettes, diverses selon les associations, la couleur de leur brasserie. Le soleil d'avril couvrait la ville entière d'un manteau de clarté, tissé d'un or si vierge qu'il rendait aux plus vieux visages des maisons un air de fête, et aux humains un éclat d'aube. C'était le renouveau des âmes et de la terre.

Chemin faisant, Otto et Marthe ne cessaient d'échanger des saluts. M. le recteur et son épouse passaient dans un sillage de respect; ou bien un professeur du gymnase cédait le pas à quelque titulaire de l'une des quatre Facultés, ou bien quelque fonctionnaire de l'ancienne cour, confirmé dans la nouvelle administration prussienne, mesurait à ses subordonnés une inclinaison de tête. Une hiérarchie étroite, contre laquelle Marthe, jadis si frondeuse, ne songeait pas à se rebeller, réglementait tous les rapports. Otto, fils unique d'une ancienne famille de pasteurs, privatdocent à la Faculté de Médecine, et de surcroît praticien le plus réputé, jouissait d'une grande considération dans ce petit centre luthérien et universitaire. Comme en beaucoup d'autres villes d'Allemagne, l'existence tournait autour de la cité académique. Fondée en 1527, cent ans avant celle de Giessen, sa voisine et sa rivale, l'Université était le cœur et le cerveau de Marbourg.

Marthe avait fini par être aussi familière avec les habitudes de ce petit monde que la sœur d'un étudiant de première année, un Fuchs ivre de servitude et d'orgueil. Le « renard » des brasseries de Marbourg, où se vidait, par chopes d'un litre, la bière déjà célèbre au temps d'Érasme, c'était le « melon » des promotions de Saint-Cyr... Son frère lui avait conté autrefois ces tribulations ; même obéissance due aux anciens, mêmes farces et brimades !... Elle retrouvait, dans les souvenirs de son mari, ce curieux assemblage de discipline passive et d'autorité grotesque dont s'amusaient l'une et l'autre jeunesse, celle des Universités allemandes plus militarisée encore que celle de l'École militaire française. Elle connaissait par le menu la composition de chaque Burschenschaft, en quoi ces corporations bourgeoises se différenciaient du Verein, où les nobles seuls étaient admis. Elle savait quelles couleurs d'écharpes et de bérets les signalaient, quel ordre présidait à leurs cortèges, quelles salles enfumées leur servaient de quartiers généraux, abritaient leurs drapeaux, et leurs beuveries, quel tapage s'y menait, lorsqu'un

Commers réunissait, en fête solennelle, la Burschenschaft. Les chants bachiques tournaient à la ronde, les voix reprenaient au refrain, faisaient trembler les carreaux de la brasserie. C'était alors la grande orgie, le sol jonché de dormeurs ivres...

Elle s'étonnait qu'un peuple aussi cultivé, et dont elle admirait, en philosophie, en littérature, en musique, le haut génie, pût former sa jeunesse avec ces bas plaisirs. Deux fois par semaine, beuglé à pleins gosiers dans le silence des soirs d'hiver, elle entendait monter, de la Kneipe voisine, le couplet réglementaire : *Gaudeamus igitur — juvenes dum sumus...* ou bien le chœur dont elle scandait, malgré elle, les paroles...

Sa! Sa! Sa! frères allemands,
Poussez un joyeux vivat,
Chantez vos chansons les plus gaies.
Que celui qui peut crier, crie!
Ici au milieu des brocs de bière
Se console et se guérit le cœur malade.
Oh! bonne bière,
Délice de la vie,
Tu nous procures cent mille joies!

Otto hochait la tête avec indulgence, au souvenir de ses propres folies : cela l'avait-il empêché d'aimer la science et de réussir sa vie?... C'était en se touchant le coude, aux lourdes tables des Kneipe, que se cimentait la camaraderie qui unissait ainsi que des frères, ces étudians venus de tous les coins de l'Allemagne. C'était dans le labeur et le plaisir communs que se tramait, de ville à ville, et d'État à État, le solide lien des cerveaux et des cœurs. Toutes les Universités ne formaient qu'un même creuset, où bouillonnait le génie en formation de la race. Scories et métal pur, c'est là que se forgeait, c'est de là que sortirait, intégrale, la patrie teutonne... Marthe n'en sursautait pas moins, quand le brutal tumulte interrompait leur entente, la tiède intimité de l'heure, sous la lampe, soit qu'elle jouât à son mari les sonates qu'il préférait, Beethoven ou Haydn, soit qu'elle poursuivît quelque lecture commencée. Tous les soirs, quand elle n'ouvrait pas son piano, elle lisait à haute voix, alternant les classiques allemands avec les derniers romans parisiens. Elle s'étonnait de ne plus leur trouver le même intérêt que jadis, habituée qu'elle était à penser en allemand et à ne presque plus employer la langue maternelle que lorsqu'elle

écrivait aux siens ou encore, de temps à autre, lorsqu'elle parlait avec Frida ou bien avec Otto. Celui-ci l'en priait souvent, afin de s'entretenir lui-même en bon courant. Mais, d'ordinaire, c'était toujours en allemand qu'ils échangeaient leurs impressions, tramaient entre eux le canevas serré des mille petits faits de la vie. C'était en allemand qu'ils commentaient aussi leurs lectures, agrandissaient le champ commun où moissonne l'esprit, et où ils vagabondaient, heureux de se sentir en confiance, en découverte, en enrichissement réciproques.

— Halte! commanda Otto. Retourne-toi, regarde, est-ce que cela ne vaut pas le plus joli coin de France?

Ils venaient d'atteindre le jardin de roses qui entoure la cathédrale, et où déjà commençaient à se former les boutons. Les hautes flèches, surmontées du cavalier et de l'étoile, se dessinaient, noires, sur le ciel indigo. L'herbe fraîche était émaillée de primevères. Des moineaux criards tournoyaient, s'abattaient, s'envolaient par bandes. Leurs essaims se cognaient aux fenestrages pleins de nids, aux galeries trilobées, au creux des statues et des gargouilles.

Docilement, Marthe se retourna. Marbourg, sur le promontoire de sa colline, hérissait, jusqu'aux tours massives du château, la découpure de ses clochetons et de ses toits. On eût dit, avec le pavois de l'azur, les jardins renaissans, les vergers neigeux, un tableau de ville ancienne, une miniature bleue et or, sur la grande page d'un missel. En arrière ondulaient les hauteurs boisées, la sombre chaîne des monts où verdissait à peine le feuillage nouveau, comme une frémissante dentelle.

— Je ne connais rien de plus ravissant, et de plus suave, avoua-t-elle. On conçoit qu'Élisabeth de Hongrie ait aimé ici achever sa vie...

Elle avait, à force de rencontrer, à tout endroit, le souvenir de la sainte, pris en amitié sa douce figure. Elle ne songeait pas, sans une surprise mélangée de sympathie, à cette vie tourmentée d'un démon mystique. Elle tentait d'évoquer le long visage encadré de nattes, les mains jointes sur le corsage plat, les yeux brillants de foi et de renoncement... Étrange aventure que celle de cette fillette royale, épousant à quatorze ans le landgrave de Thuringe et donnant sur le trône l'exemple de toutes les vertus. Veuve à vingt ans et dépouillée par son beau-frère, elle refuse l'appui des barons, abandonne ses trois filles,

se voue au service des lépreux et des pauvres de Marbourg, et meurt en 1231, à vingt-quatre ans, dans une abjecte et sublime misère, une folie d'humilité... Quelle vision céleste, quel vertige d'infini ravageaient cette âme, en proie à l'absolu détachement du siècle, et de la terre !... Otto, au contraire, dans la rigueur de son protestantisme, ne comprenait pas l'attrait de cette romanesque figure, ni l'idolâtrie dont, jusqu'à Luther, l'Allemagne avait entouré son culte, ni l'empereur Frédéric II déposant sur sa châsse une couronne d'or, ni l'affluence des pèlerins autour des restes vénérés...

Borné par son éducation scientifique comme par l'austérité de sa foi à ce que sa raison seule pouvait admettre, il ricanait, à l'idée des pseudo-miracles, du cadavre distillant une huile embaumée... Il se sentait, comme au temps de la Réforme, un peu de l'âme sauvage de Philippe de Hesse, arrachant les reliques du sanctuaire... Il gardait, sur cette matière, l'âpreté batailleuse qui avait animé ses ancêtres, aux jours lointains où le château de Marbourg bruissait de conciliabules, où, dans la salle des chevaliers, Luther et Zwingle, Mélanchthon et Œcolampade, dissertaient sur des points de doctrine...

— Ah ! dit-il, il y avait longtemps qu'on n'avait parlé de Sainte-Élisabeth !... Parions que tu as retrouvé ce matin, au fond de l'armoire, le livre de M. de Montalembert?

— C'est vrai, dit-elle.

Elle rit de bonne grâce, quoiqu'elle ne s'expliquât guère, chez un homme aussi intelligent qu'Otto, cette sorte d'incompréhension, sur un point particulier. Un des seuls mouvemens d'humeur qu'elle lui eût vus, depuis son arrivée à Marbourg, c'était cette innocente biographie qui l'avait causé. Elle l'avait apportée d'Amiens, avec quelques autres volumes, curieuse de relire sur place l'histoire de la sainte, dont elle s'était engouée à son premier voyage... Mais sèchement Otto la lui avait enlevée des mains, en lui donnant à la place le *Faust* de Gœthe.

— Il faut nourrir sa pensée, avait-il dit, avec de la moelle, et non avec de la viande creuse.

Et lui-même il avait rangé Montalembert sur la planche la plus haute d'un placard poudreux. Elle l'y remettrait, dès ce soir... Qu'Élisabeth de Hongrie se rendormît dans le passé ! Elle n'avait nulle envie d'entrer en lutte, pour une autre... Seul importait le bonheur présent; l'essentiel était de le conserver

intact. Son amour, si robuste, lui paraissait aussi précieux qu'une fleur de serre. Elle lui épargnait tout heurt. Elle le soignait ainsi qu'une plante fragile.

Ils se dirigeaient vers les remparts et la porte basse, quand une très vieille femme qui passait, leva les bras au ciel, en apercevant Otto.

— La mère Krautzheim, dit Marthe.

— Herr doctor, herr doctor! balbutiait la vieille courbée en deux... J'allais chez vous. La mère du petiot est bien malade.

Elle désigna, pendue à son cou dans une sorte de tablier de grosse toile qui lui battait le flanc, une forme pelotonnée. C'était l'enfant, porté à la mode de Marbourg. Otto n'avait jamais pu obtenir qu'on laissât les nouveau-nés dans leurs berceaux, plutôt que de les trimballer de la sorte, comme des bêtes.

— Je vous ai dit cent fois de ne pas prendre ainsi votre petit-fils!

— Donnez-le-moi, dit Marthe.

Suivie d'un œil méfiant par la vieille qui s'en dessaisissait à regret, elle soulevait, couchait dans ses bras le marmot qui ouvrit, referma les yeux. Elle entourait, d'une étreinte maternelle, ce paquet de chair tiède où l'incendie de la vie couvait, comme un tison sous la cendre. Qu'est-ce qu'elle serait, cette flamme?

— Veux-tu? consulta Otto.

— Bien sûr! fit-elle.

Spontanément elle renonçait à leur promenade. Otto aima ce gai sacrifice. Jamais elle n'avait murmuré, quand les nécessités de son métier l'avaient appelé, à toute heure, au dehors. Elle lui en adoucissait le dur exercice, par sa belle humeur et ses prévenances. Toujours, en rentrant, il trouvait sa pipe prête, les pantoufles chauffant auprès du poêle de faïence... Elle l'accueillait avec un tendre sourire, s'intéressant aux malades, à la réussite de ses soins. Elle participait à ses charités. Quelle profession valait celle-là, pour son constant altruisme, son obscur et entier dévouement?

Sans rien dire, ils suivaient la vieille. Ils contournèrent les grilles du jardin des roses, pénétrèrent sur la petite place qui sépare la cathédrale de la rivière. Des constructions centenaires bordaient l'aire étroite: murs noirs et mornes, tout blasonnés d'écussons sculptés. C'étaient les restes du couvent et de l'hospice

jadis fondés par Sainte-Élisabeth, et qui longtemps avaient servi de siège au Grand-Bailliage de l'Ordre Teutonique. Ils n'enfermaient plus que la solitude et la ruine. Il semblait, en pénétrant là, qu'on respirât l'air moisi, l'ombre d'une cave. Une échoppe s'adossait à la sombre infirmerie, dont le pignon à gradins dentelait le ciel. Marthe, en avançant dans cette nécropole, baissait les épaules, comme si elle y eut senti peser la misère et la mort. Un râle continu montait de la porte entr'ouverte.

Quand elle eut franchi le seuil, d'abord elle ne distingua rien. Il n'entrait presque aucun jour à travers la taie des carreaux et le vantail qu'en hâte la vieille avait repoussé, comme si elle avait craint que quelqu'un d'invisible, derrière eux, ne se glissât. Marthe posa d'abord son fardeau dans le moïse de bois vermoulu contre lequel elle avait buté. L'enfant réveillé promena un regard étonné, puis, bavant, se mit à sucer son hochet de bois. La plainte s'élevait toujours, essoufflée et rauque, du grabat que maintenant Marthe distinguait et sur lequel Otto était penché. Au fond de la pièce, un bougeoir de cuivre luisait, accrochant un reflet, sur le manteau de la haute cheminée où pendait, au bout d'une immense crémaillère, une toute petite marmite noire, sur un feu de tourbe. Lourdement le silence pesa, coupé par le halètement régulier de la pauvre poitrine. Otto se releva, en secouant la tête. Il tenait le poignet amaigri, palpait le pouls, sa montre en main. Marthe considéra avec pitié la pâle face renversée sur le coussin, les yeux hagards, d'un feu de fièvre.

La voix de l'aïeule gémit, chevrotante :

— Eh bien ! herr doctor?...

Mais, bourrue et rude, celle d'Otto la réconfortait. Le temps de retourner chez lui, et il redescendait... Avec une potion calmante, qui ferait merveille... Sa femme, en attendant, resterait là, pour surveiller la mère et le petit... Et le lait, est-ce qu'il y en avait encore?... Non? Il allait en rapporter.

— Tu entends, Marthe, je reviens.

Il lui lança un coup d'œil complice... Qu'ils adoucissent au moins cette fin douloureuse, qu'ils assistassent cette pauvreté, ce désespoir !

— Va, je t'attends, asquiesça-t-elle.

Elle connaissait la triste destinée de ces femmes. La mère Krautzheim, sans un sou, était à la charge de la charité publique, seule au monde avec sa petite-fille. Celle-ci, une orphe-

line, ouvrière d'une faïenceric, avait été séduite et abandonnée par un garçon de Cassel... la mère allait mourir, d'une péritonite... Et il ne resterait que la vieille, et le tout petit... Marthe agita, au-dessus du moïse, la médaille qui pendait à son bracelet d'or. Alors, remuant ses petites jambes dans le maillot qui tressautait, le poupon se mit à baver plus fort : il riait aux anges. Son « rrr-rrr » alternait avec le souffle bas de l'agonisante... Muette, la grand'mère, affalée devant l'âtre, regardait fumer la tourbe, d'un œil vide.

Quand Otto fut de retour au bout de trois quarts d'heure, avec la bouteille de lait et la fiole, la malade s'agitait, toute en sueur. Les vomissemens l'avaient reprise... Elle but, inconsciente, la potion endormante, se rabattit prostrée, comme déjà morte. Doucement le docteur glissait dans la main de la vieille un peu d'argent ; puis, avec une hâte déguisée, tous deux lentement sortaient, s'éloignaient...

Le jour leur parut une délivrance.

— Pauvres gens, dit Marthe.

Et plus violemment encore qu'elle n'avait fait jusque-là, elle serra de nouveau contre son cœur le bras de son mari. Elle éprouvait le besoin de s'étayer contre sa force. Elle eût voulu aussi l'étreindre, de toute sa tendresse. Elle soupira :

— Comme tu es bon !

Sur le parvis de Sainte-Élisabeth, de jolies filles passaient, en chantonnant, blondes et grasses, avec leur petit bonnet de velours noir et leurs amples jupons courts. Leurs mollets gonflaient les bas blancs ; leurs pieds frétillaient, dans les souliers à boucles. Ce soir, comme on danserait !... Ardemment, gravement, Marthe songeait au souffle brûlant qui allait s'éteindre, sur le grabat, et au souffle frais, qui s'élevait, dans le berceau... Elle épousait d'un pas souple la lente marche d'Otto ; elle respirait, de tout son être, la douceur du soir printanier, la claire beauté du soir de Pâques, cette heure où elle venait de toucher le fond de la souffrance humaine, et où elle reprenait pied, sur le fond divin de l'amour.

III

Les heures, les jours, les mois passaient, nouant plus court entre eux le lien des goûts et des habitudes. A présent Marthe

était tout à fait accoutumée, une vraie dame hessoise. On ne la remarquait plus, dans les rues de Marbourg, où la première année son pas alerte et sa robe française attiraient les regards. Mme la femme du recteur et Mme la femme de l'Universitadts Musik Direcktor saluaient, comme une des leurs, Mme la femme du Privatdocent Otto Rudheimer ; elle avait renoncé aux teintes claires, adopté la soie marron qui allait à la couleur de ses cheveux et de ses yeux. Elle portait, comme Mme Rudheimer, une chaîne d'or en sautoir et une broche au cou : un gros médaillon d'émail et d'améthyste. On y voyait, en l'ouvrant, une petite photographie d'Otto placée dans l'un des cadres, et, dans l'autre, une boucle rousse, nouée d'un ruban bleu. Elle la devait à l'amitié de sa belle-mère...

Comme elle s'était rompue à toutes les formes de l'existence matérielle, — pour certaines, ce n'avait pas été sans peine : que de nuits sans sommeil par exemple, dans le lit étroit aux matelas en galette, aux serviettes en guise de draps, à l'édredon en place de couvertures ! — elle s'était adaptée à toutes les nuances de l'existence morale... Le milieu, petit à petit, l'imprégnait, cette atmosphère de labeur austère et de simplicité familiale, la gravité luthérienne. Elle avait acquis plus de sérieux et de réflexion, devenue sévère aux autres depuis qu'elle l'était pour elle-même... Elle jugeait des choses de France, et des petits événemens de famille, dont les lettres de sa mère et de ses frères lui apportaient régulièrement l'écho, avec un recul et une élévation qui la faisaient plus exigeante. Elle ne regrettait rien du passé. Son existence était désormais attachée à celle d'Otto, comme le lierre à l'arbre.

Elle aimait, autant que si elle y fût née, sa maison, Marbourg et la Hesse. Elle s'intéressait à l'histoire locale, à la formation et au développement de sa patrie nouvelle, la petite Thuringe et la grande Allemagne. Elle ne voyait pas plus loin que l'heure présente. L'avenir n'était-il pas contenu, tout entier, dans leur affection ? Et tout ce qui n'était pas sa vie intérieure, en quoi cela pouvait-il la toucher, et l'atteindre ? Chaque soleil qui se levait lui semblait un nouveau siècle ; la veille recommençait, chaque matin. Demain, c'était encore hier...

L'été vint, l'Université ferma ses portes. Et comme Mme Rudheimer se plaignait depuis quelque temps d'une grandissante anémie, Otto jugea qu'une cure d'eaux salées lui serait bonne.

Que dirait Marthe si l'on allait installer les vieux à Nauheim, au pied du Taunus? Ensuite, on pourrait, par la ligne Mayn-Weser, gagner Francfort, d'où l'on remonterait le Rhin, jusqu'à Bâle. Et de là, on partirait pour l'Italie... A moins que de Strasbourg, on ne préférât se diriger sur Paris et Amiens?...

Ils étaient en train de prendre leur café au lait avec des tartines de miel, sur le balcon de la salle à manger, lorsque, tout en bourrant sa première pipe, Otto fit cette proposition. Marthe battit des mains, et sans hésiter :

— L'Italie! l'Italie!

L'idée d'avoir son cher Otto plus à elle encore, à travers l'émerveillement d'un tel voyage, l'enivrait. Sans doute elle était heureuse de l'existence ainsi établie, elle partageait son mari, sans jalousie, avec ses beaux-parens. Mais ces heures où le monde était en tiers, ce n'était que l'enveloppe de son bonheur; et son bonheur, c'était celles qu'ils passaient, seule à seul. Otto alors s'animait. Sous le masque des apparences et de la profession, un jeune visage, toujours prêt à sourire et à rire, était caché. Ce n'était plus le même homme, mais un grand enfant, amoureux et gamin, dont la vivacité rendait plus séduisante encore, au contraste, la tendresse réservée.

Il aspira, puissamment, la fumée bleue, l'éparpilla, en lente bouffée :

— L'Italie!

A ses yeux de Germain, trempé aux durs climats, ce fut l'éternel mirage : les plaines dorées, la volupté du ciel, les villes de poésie et d'art... Tout cela, le découvrir ensemble, quelle joie!

— Quand part-on, s'écria-t-elle. Demain? Tout de suite?

— Là! Là! le temps que je finisse ma pipe!

Elle s'était levée, avait couru à la grande armoire du couloir. Quelles robes choisirait-elle? Celle-ci... celle-ci encore! Elle soulevait des jupes de mousseline et de dentelles blanches...

— Tiens! celle-là, c'est celle que je portais le fameux jour, à l'Exposition... quand nous avons fixé la date de notre mariage... tu te rappelles?

— Chère! chère!...

— Je ne l'ai jamais remise... Deux ans déjà!

Elle renversa la tête, Otto était derrière elle. Elle sentait à sa taille peser les mains aimées, et à son cou un souffle chaud

courir, dans les cheveux follets de sa nuque. Il baisait, à petits coups, la peau ambrée, au-dessous de l'oreille...

— Finis! Tu me chatouilles...

Elle lui rendit, en un seul, tous ses baisers; et un bras passé autour de son cou, elle appuya sa tête sur son épaule.

— Écoute, on partira au contraire sans malle... Pas de gros bagages, c'est encombrant... Chacun notre sac, et ta valise!... Rien que nos habits de voyage... Et le linge, on l'achètera en route... Qu'en dis-tu?...

Il rit, à l'idée de ce qu'une telle conception avait de primesautier, de peu bourgeois, et approuva, avec son sens pratique :

— C'est alors que nous serons libres et que nous pourrons tout voir!...

Une joie d'enfant transportait Marthe quand le train s'ébranla et que disparut la masse rouge de la gare. Il était convenu que d'abord on passerait huit jours à Nauheim, où Otto avait retenu des chambres, Park-Strasse. Mais à peine sa belle-mère avait-elle commencé le traitement, l'ivresse du voyage empêchait Marthe de tenir en place. Otto se fût volontiers attardé à la pêche, dans les trous poissonneux de l'Ousa... Elle lui en voulut de prendre un plaisir dont elle n'était pas, et de retarder, fût-ce de quelques heures, celui qu'ils devaient goûter ensemble. Elle avait hâte de fuir, et de l'emmener. Pour la première fois, elle sentait que, si complète qu'eût été jusque-là leur entente, trop d'élémens étrangers en faisaient partie; Otto, loin des siens et du cadre absorbant de sa vie, lui appartiendrait davantage...

Elle dit adieu, avec un soupir de soulagement, aux sources mousseuses jaillissant en pyramides de neige, au parc élégant et banal. Le joli décor de Nauheim, qu'elle eût aimé en d'autres temps, avec sa colline et son lac, lui parut plein de l'ennui des petites stations thermales, où l'on traîne dépaysement et maladie. M. et Mme Rudheimer, debout sur le quai du départ, et agitant leurs mouchoirs, furent soudain distans, effacés. Elle recomposait en vain leurs visages familiers, le vieux et touchant couple s'épaulant l'un à l'autre; elle ne ressentait, au fond de son cœur, d'autre émotion que celle de l'habitude prise, et qui, sans secousse, cessait. Marbourg, ses beaux-parens, cela ne faisait donc pas partie intégrante d'elle-même?... Elle quitta la portière et referma la vitre. Ils étaient seuls. Otto achevait

de ranger, dans le filet, les parapluies et les cannes ferrées.

— Assieds-toi là, dit-elle.

Ils se blottirent dans un coin. Le paysage défilait, comme s'il eût été soulevé, balayé au vent rapide de leur course. Et c'était une sensation délicieuse que de se sentir immobiles, au cœur même de la vitesse qui, loin de tous, les emportait, vers un autre univers. Elle leva les yeux; son mari resserra son bras autour de sa taille. Son univers, il était là, elle l'étreignait!...

— Sais-tu, Otto, que nous partons pour notre voyage de noces?

A l'inverse des coutumes, elle avait préféré, dès le lendemain du mariage célébré à Amiens, gagner Marbourg, à petites étapes; Strasbourg, Francfort... Le troisième jour, elle pénétrait dans sa petite maison de la Burgerstrasse, que depuis elle n'avait pas quittée... Il serait temps de voyager plus tard, quand elle serait tout à fait façonnée à sa vie nouvelle... Il n'y avait pas de rêve qui valût l'apprentissage d'une douce réalité. Le voyage de noces, c'était bon, pensait-elle, pour ceux qui ne portent pas en eux la poésie, et qui la vont chercher bien loin, quand elle est là, sous la main, dans l'humilité des choses quotidiennes... A présent qu'ils se connaissaient au point de n'avoir plus rien de celé l'un à l'autre, et de se comprendre tout entiers d'un regard, ne jouiraient-ils pas mieux cent fois de ces heures de distraction et de renouvellement?... Tout serait bénéfice à leurs esprits, habitués à penser de même.

Aimantés par l'attrait du nouveau, la magie italienne, ils décidaient de remettre aux vacances de 1870 l'excursion des bords du Rhin, filaient d'une traite jusqu'à Bâle, et de Bâle à Lucerne où la diligence, au débarquer de Fluelen, leur parut, après chemin de fer et bateau, un saut charmant dans le passé. Ils s'élevaient petit à petit, à longues heures, vers la passe du Saint-Gothard; la route sinuait, abrupte, dans les gorges étroites au fond desquelles bouillonnait la Reuss. On voyait au fond du gouffre son eau bleue cascader, l'écume courir, sur la roche. Des pans de neige éternelle éblouissaient, suspendus aux parois à pic. Plus bas, des champs d'un jaune sale s'écroulaient, amas récent d'une avalanche... Quand leurs regards se levaient, la montagne surplombait leur petitesse de sa formidable masse blanche, de son chaos de glaces et de granit, escaladant à perte

de vue l'azur. Et quand leurs regards se baissaient, c'était pour mesurer l'abîme. Ils se rapprochaient avec une peur instinctive, sentaient leur faiblesse, en face des élémens. Comme la vie humaine était peu de chose, et comme elle avait de prix! Ils sortirent avec soulagement de la terrible route en lacets, respirèrent en atteignant Faido, où l'Italie commence. Le Tessin, et ses rochers énormes à travers les vieux châtaigniers, leur sembla doux comme une églogue. La vallée s'élargit et s'abaissa. Ils entraient dans la terre promise.

Ce fut dès lors un émerveillement. Tout les amusait, le pittoresque de la rue et des costumes, la cuisine des *trattorie*, la belle humeur et la volubilité du langage. Ils passaient de longues heures dans les musées des villes, découvraient avec le même battement de cœur les chefs-d'œuvre chers à leur pensée. Ceux où revivaient, avec le plus d'intensité, des visages humains, touchaient Marthe. Otto préférait les tableaux de cérémonies, de mœurs, d'histoire; il en expliquait, avec érudition, les détails. Ils erraient à travers les salles, selon leur fantaisie, et sans guides. Dehors, c'était encore, à chaque coin de rue, l'évocation saisissante d'autrefois. Les vieux palais semblables à des forteresses, les églises pleines de statues et de fresques prolongeaient l'hallucination. Mais par-dessus tout, ils aimaient la douceur de la campagne, cette mollesse et cette grandeur de lignes qui donnent aux horizons italiens leur caractère unique de grâce et de beauté sensuelles...

Ils connurent Venise dans l'enthousiasme de sa libération récente, Florence orgueilleuse de son éclat de capitale, Bologne et Rome encore endormies sous le règne papal, mais frémissantes du réveil unitaire. Otto prit plaisir à rencontrer, un peu partout, les personnes marquantes que, grâce aux relations de Marthe et aux siennes, il pouvait joindre. Il s'intéressait, passionnément, à ce grand mouvement des nationalités qui soulevait l'Italie, comme, de l'autre côté des monts, tous les cerveaux allemands...

— Tu comprends! disait-il à Marthe, lorsqu'ils avaient causé, à l'hôtel, ou chez lui, avec quelque professeur d'Université ou quelque médecin... Au-dessus de la ville natale, qui est la vraie patrie, il y a une patrie morale, une espèce d'entité vivante; elle groupe, en un même faisceau, tous les êtres qui parlent la même langue et qui ont le même idéal... leur agglomération

est fatale; les contingences de la politique ont beau la retarder, il faut un jour qu'elle se réalise. Tu t'étonnes souvent qu'un Hessois, qu'un Poméranien, qu'un Saxon ou qu'un Bavarois puissent s'entendre, parce qu'ils ont autant de nationalités diverses? Mais c'est comme si tu t'étonnais que la Picardie, la Bretagne, l'Anjou, la Gascogne, la Provence aient fait la France!... C'est maintenant au tour de l'Italie et de l'Allemagne.

Elle écartait ces rêveries, non qu'elle n'en reconnût la justesse, mais, toute à la griserie de la minute présente, elle eût préféré jouir de la seule exaltation d'eux-mêmes; elle bornait son bonheur à l'amour sans cesse renaissant du fond de leur être, au merveilleux décor où ils se promenaient, dans la lumière. Et puis, cette intrusion du monde n'allait pas sans un formidable cortège de convulsions et de guerres; ces horizons ouvraient sur une histoire tragique... Que de luttes, que de sang et de larmes! Quel formidable effort pour que le moindre changement se réalisât!... Elle eût voulu que le temps autour d'eux suspendît son vol; qu'après avoir vécu ces heures de plénitude, dans le pays du soleil, ils pussent continuer, rentrés à Marbourg, à vivre dans l'ignorance et l'oubli leur chère petite vie de solitude et de retraite; un soleil égal enveloppait, jusqu'au déclin, la sérénité de leur tendresse...

Quand ils montèrent à Turin dans le wagon qui les ramenait vers le col du Simplon, un soir d'une incroyable splendeur flottait sur la plaine lombarde. Marthe, sans raison, était triste. Sa mélancolie s'augmentait de tout le contentement d'Otto. Il se frottait les mains avec continuité... Elle le contemplait, surprise qu'il ne partageât point, comme d'ordinaire, le même sentiment qu'elle... Elle ne pouvait lui en vouloir. La joie de son mari n'était-elle pas faite du légitime plaisir de retrouver les siens, la maison de leur amour?... Sa sécurité ne venait-elle pas de la confiance et du réconfort qu'il trouvait en cet amour?... Et pourtant, elle lui reprochait, tout bas, de ne pas accorder l'aumône d'un regret à ces deux mois qui s'achevaient, à la période la plus heureuse de leur vie, désormais derrière eux, évanouie, close... Sans doute, ils connaîtraient d'autres heures, aussi émouvantes. En retrouveraient-ils d'une pénétration si complète, d'une solitude si douce?...

— Ne te frotte donc pas les mains ainsi! dit-elle. Cela m'agace.

Il la regarda, surpris. Presque jamais il ne l'avait vue nerveuse. Qu'avait-elle? Elle le lui dit. Mais il n'y avait pas là de quoi s'attrister ; il eut un gros rire, et se frotta les mains de plus belle. Alors elle remarqua, pour la première fois, qu'il les avait lourdes, avec des ongles carrés, et, sur la droite, un bouquet de poils roux, au-dessus d'une large lentille.

Septembre finissait quand ils rentrèrent dans leur appartement de Burgerstrasse. Il luisait, ciré à neuf, avec une bonne odeur de propreté. Des dahlias et des roses, les dernières, fleurissaient dans la potiche de Delft, sur la table de la salle à manger. L'existence reprit, égale. Des lettres pressantes d'Amiens appelèrent en vain Marthe ; ce serait pour l'an prochain !... Elle jouissait, après la fatigue du voyage, l'énervement tombé, du calme de Marbourg ; un automne chaud, dont les ciels avaient une légèreté printanière, baignait la petite ville. Et ce repos lumineux était doux, infiniment... Elle était heureuse, évoquait seulement plus volontiers, entre eux, la mignonne frimousse du petit Hermann, qui sans doute, un jour prochain, s'annoncerait...

M. et Mme Rudheimer montraient, à heures régulières, leurs personnes méthodiques. L'affection de Marthe ne pouvait s'empêcher de trouver à leurs gestes, toujours mesurés, et à leurs visages que la vieillesse et l'austérité durcissaient, quelque chose de mécanique et d'immobile qui faisait penser à des automates, plutôt qu'à des êtres de chair et d'os. Elle les aimait bien pourtant, à cause d'Otto. Comme la vieille Frida, en revanche, était vivante, malgré la cinquantaine qui faisait tout gris ses cheveux de chanvre, et glaçait l'eau bleue du regard !... Il redevenait humide quand elle souriait à Marthe ou à quelque plat fumant, bien cuisiné... Otto se réjouissait de reprendre bientôt ses cours, à la réouverture de l'Université. Il professerait cette année sur la pathogénie des maladies nerveuses, et consacrait plus de temps à la préparation de ses leçons... Marthe, sur sa prière, avait dû le laisser seul, plus d'une fois, pour rédiger ses notes ; il passait aussi une partie des matinées à la bibliothèque de l'Université.

Elle trompait son attente en allant visiter les malades pauvres, à qui elle portait des vêtemens chauds qu'elle tricotait en prévision de l'hiver, du bouillon, ou quelques pâtisseries. Ce n'étaient pas les misères qui manquaient !... Plus d'une dé-

tresse, comme celle de la vieille Krautzheim, la requérait. Elle n'aimait plus retourner sur la place du Grand-Bailliage, depuis que grand-mère et petite-fille étaient mortes... Parfois elle allait voir le bambin, à l'hospice où on l'avait recueilli. Les besognes les plus rudes de la charité ne la rebutaient pas. Elle songeait souvent que, sans mari et sans enfant, elle eût aimé comme sainte Élisabeth se dévouer à la douleur des autres...

Sainte-Élisabeth!... L'admirable église, de plus en plus, l'invitait aux méditations... Fréquemment, partie pour la chapelle catholique, il arrivait que ses pas la portassent au parvis de la cathédrale. Elle ne se rassasiait pas d'admirer, jusqu'à la première galerie, la masse des tours carrées, flanquées de piliers et de tourelles, d'où jaillissaient les hautes pyramides octogones, effilées en flèches; entre ces prodigieux jets de pierre qu'avait élancés vers le ciel l'ardeur de la foi médiévale, s'espaçait le portail, ciselé, fouillé avec toute l'ingénuité, toute la richesse, toute l'élégance de l'art gothique. Marthe comparaît aux plus belles sculptures d'Amiens, la Vierge du tympan tenant dans ses bras l'enfant divin, et de ses pieds écrasant les péchés et les vices. Une treille chargée de fruits, un rosier chargé de fleurs et d'oiseaux, naissent d'elle, se recourbent autour des anges agenouillés...

Marthe, rêveuse, songeait au profond symbole : cette femme, au sourire si pur, portant un Jésus bouclé, n'était-ce point la maternité souveraine, à qui la nature entière rend hommage? Insensiblement la qualité de son amour pour Otto se modifiait; aussi ardent, il devenait plus grave. Elle concevait qu'il n'était pas à lui-même sa propre fin, et qu'il avait un but, immortel. L'enfant, prolongement d'eux-mêmes! L'enfant où se réincarneraient leurs vies; l'enfant de leur amour et de leurs espérances... Elle ne se demandait pas si elle aimait moins Otto, il lui semblait qu'elle l'aimait mieux.

Elle entrait alors dans la haute nef. De la triple voussure aux deux rangs de colonnes une paix froide tombait, la tristesse d'un temple désaffecté. Le chœur seul, avec ses vitraux anciens et le rétable du maître-autel, donnait l'impression vivante d'autrefois, gardait, à peu près intacte, l'âme des siècles passés, alors que fumait l'encens, et que l'harmonie des voix se mêlait à la chanson des orgues... Marthe, assise sur une chaise, derrière un pilier, se croyait revenue aux heures de son enfance,

aux longues attentes du catéchisme et de la confession, dans un des bas-côtés de la cathédrale d'Amiens... Qui lui eût dit alors qu'elle vivrait le meilleur de sa vie dans une ville étrangère, où elle s'accoutumerait au point que l'étranger pour elle, maintenant, c'était le pays où elle était née, et d'où tant d'événemens la séparaient, tant de façons de sentir, tant de lieues? Quand elle passait, devant les autels abandonnés du transept, au-dessus desquels de curieuses peintures retraçaient l'histoire de la sainte, ou quand elle levait les yeux vers les fenêtres latérales, elle ne pouvait réprimer un serrement de cœur; la rougeur d'une humiliation lui montait aux joues... C'étaient des Français qui avaient mutilé ces autels, fracassé, aux arcs ogivaux, les gemmes des verrières. Les soldats de Louis XIV avaient établi là, pendant la guerre de Trente ans, un magasin à fourrages. Plus tard, les intendans de Jérôme, roi de Westphalie, avaient arraché de la sacristie la châsse plaquée d'argent massif et fait sauter, de leur sertissure, cent dix-sept pierres précieuses... C'était le temps où grand-père Ellangé, jeune sous-lieutenant frais sorti des pages, tenait garnison à Marbourg, faisait en conquérant sonner ses éperons sur les mêmes pavés qu'elle foulait aujourd'hui... Laquelle de ces maisons l'avait hébergé?... Dire qu'un des siens avait comme elle ici été jeune, qu'il y avait été victorieux, aimé, haï peut-être? Retours étranges de la destinée!... Tournant mystérieux de la vie...

C'étaient les seules minutes où elle pensait aux prédictions de son père, la guerre un jour fatale, entre la France et la Prusse... La Prusse! elle ne se doutait seulement point qu'elle existât, dans ce coin perdu qui était Hesse, et Marbourg avant tout... C'était de l'Allemagne qu'elle entendait toujours parler entre eux étudians comme professeurs, de la grande, une et sainte Allemagne, et non de la Prusse, dont on n'aimait pas beaucoup dans le pays la tutelle forcée, l'esprit dur et dominateur. La guerre!... Non! Cauchemar imbécile... Sa sentimentalité de jeune femme, qui jamais jusque-là ne s'était émue, sinon d'orgueil, au souvenir des exploits passés du commandant et des exploits présens et futurs du frère aîné, se révoltait à l'idée seule d'un conflit possible entre ses deux patries. Elle ne voyait jadis qu'un aspect, côté France et côté gloire. Elle voyait à présent l'autre face de la médaille, côté Allemagne et côté horreur. Mais ce n'était, dans son esprit, que des traits fulgu-

rans aussitôt évanouis, semblables à ces éclairs de chaleur qui traversent un beau ciel... Elle se rejetait, avec d'autant plus de violence dans la tranquillité quotidienne.

Elle eut cependant, un soir où son mari n'était pas rentré de ses visites, une pénible alerte. Une missive aux larges timbres bleus et à l'adresse de Herr Reserv-Stabs-Arzt Otto Rudheimer, arriva de Cassel avant le dîner. Elle la posa sur sa serviette avec une peur méfiante. Que lui voulait-on ?...

— Rien, affirma-t-il... Tranquillise-toi. Ce n'est pas encore cette fois que tu devras graisser pour de bon mes bottes !... Non, non, rien, quelque exercice...

Il exagérait son ton de plaisanterie, un peu pâle pourtant à l'image brusquement surgie de la Nation en armes, cette nation prussienne dont il subissait plus qu'il ne les chérissait, les lois... Que lui, homme de pensée et de science, et de paisible travail, lui dont tous les efforts s'acharnaient à disputer toujours un peu plus de vies humaines à la mort, pût être contraint soudain à cette nécessité affreuse, la guerre, la guerre meurtrière, et qu'il dût considérer cela comme un devoir supérieur, c'était terrible! Il répugnait, par goût, à l'âpre politique prussienne, et première victime de la belliqueuse ambition de Berlin, il se considérait, comme beaucoup de Hessois du Nord, bien plus en sympathie avec ses frères d'Outre-Rhin, ceux de la Hesse-Darmstadt, dont le grand-duc faisait cause commune avec les souverains des autres États du Sud...

Il déchira vivement l'enveloppe.

— Oui, c'est ce que je disais... Les troupes de Cassel exécutent une manœuvre d'automne... On en profite pour faire une application du service de santé tout entier, avec sa réserve, comme en temps de guerre. Soins sur le champ de bataille, évacuation sur les hôpitaux de campagne, etc. Il ne faut pas me plaindre. C'est la première fois, depuis l'annexion, que je suis convoqué... Il va falloir, tout de même, passer l'inspection de mon uniforme.

Elle dîna sans appétit, chagrinée par l'imprévu de la séparation. Pourtant, devant la bonne humeur d'Otto, sa mauvaise impression se dissipait. Et elle s'amusa même, comme une enfant, à sortir, de la malle de camphrier qu'on descendit le lendemain, de la chambre de débarras, les effets militaires, avec la casquette et la courte épée. Elle exigea qu'il s'en revêtit sur-

le-champ, battit des mains ; sous l'accoutrement, bien que les boutons fussent ternis et le drap fripé, il avait vraiment une allure martiale!

Il en rit le premier, en frisant son épaisse moustache rousse.

— Sais-tu, dit-il, que nous autres Hessois, descendans des Cattes, nous sommes les vrais héros germains? Ce sont les guerriers cattes qui ont anéanti, entre l'Ems et la Lippe, les légions de Varus. Tacite ne tarit pas d'éloges sur notre compte. Il est vrai que Tacite, au dire de certains, n'aurait jamais écrit que la *Vie d'Agricola* et que ses fameux commentaires seraient un manuscrit apocryphe, tout entier fabriqué au XIVe siècle par le Pogge. Il est difficile de se fier à l'Histoire!...

Sa gaîté revenue, Marthe mettait en état, elle-même, l'uniforme conjugal. La convocation, d'abord redoutée, finit en partie de plaisir... Elle accompagnait, avec Frida, M. le médecin-major de réserve jusqu'à Cassel, et tandis qu'Otto s'exerçait à ses fonctions éventuelles, elle visitait, en compagnie de Mlle Lehmann, l'ex-capitale de la Hesse électorale et du royaume de Westphalie. Le musée, l'Auegarten avec son orangerie, ses pièces d'eau et ses boulingrins, la rue Royale aussi brillante que la rue de la Paix, tout leur eût paru magnifique. si les étonnans jardins de Wilhemshöhe n'avaient, dans la splendeur finissante d'octobre, révélé à leur admiration l'un des extraordinaires lieux du monde. Au-dessus du palais banal, ancienne résidence d'été de l'électeur, s'érigeait le prodigieux parc, mêlant à l'escarpement de la montagne et à la sauvagerie géante de la forêt vierge, l'ordonnance d'un Versailles pompeux et rococo. A travers la profondeur des noirs massifs, elles virent s'ouvrir la grotte de Polyphème et tomber la cascade d'Enfer; çà et là luisaient comme des miroirs verdis, les bassins immenses ; le plus haut jet d'eau de l'Europe jaillissait du Grand Lac. Marthe traîna, de la nouvelle cascade au Temple de Mercure, et du Temple au château des Géants, Frida congestionnée. Elle n'eut de répit que lorsqu'elles s'arrêtèrent, rompues, auprès de l'Hercule Farnèse qui couronne le château, d'une si formidable masse que dans la seule rondeur de la cuisse, ainsi qu'en un belvédère étrange, huit à neuf personnes peuvent grimper, et se tenir...

— Je ne regrette pas ma fatigue, disait Frida, dans le train qui les ramenait tous trois à Marbourg. Avouez que rien ne surpasse cela, Potsdam, ni Versailles même, et que Frédéric ni

Louis, pour grands qu'ils aient été, n'ont pas fait mieux que notre petit landgrave Charles?...

Otto et Marthe l'approuvèrent, avec une patriotique fierté. Tunique, épée et casquette, le soir même, avaient réintégré la malle de camphrier. Et de cet épisode, il ne resta en définitive, dans le souvenir de Marthe, qu'une sensation heureuse. Elle ne quitta presque plus la maison. Les jours s'abrégeaient, la lampe s'allumait plus tôt, l'hiver insensiblement était venu.

Ce furent les bonnes et longues soirées autour du poêle, les lectures reprises, et, surtout, le piano rouvert... Ce que Marthe trouvait exquis, dans le caractère d'Otto, c'était cette aptitude aux joies sentimentales et spirituelles, à l'infini du rêve. Il y avait deux hommes en lui, et en cela comme il était bien de sa race! Un rêveur d'une part, grand écouteur de musique et grand faiseur de théories, et de l'autre un positif, un homme d'action... Elle s'étonnait toujours que ce fût le même, celui qu'elle voyait, dans le détail de ses actes, si précis, si appliqué, si méticuleux, et celui que du coin de l'œil elle guettait, quand, assise devant le clavier où s'ouvrait un cahier de Mendelssohn ou quelque partition de Wagner, elle laissait voltiger ses doigts, au gré vertigineux du rythme, sur les touches vivantes... Comme elle le ressentait alors, le génie profond de l'Allemagne! Quelle autre nation, mieux que celle-ci, avait tiré, de la lyre humaine, des accents plus divins? La douce, la puissante, l'enivrante musique, ce baume et ce philtre, c'était ici sa vraie patrie. Les plus grands évocateurs d'infini, n'étaient-ce pas Beethoven et Mozart?... Et de quel élan ne se sentait-elle pas jetée vers Otto, lorsqu'elle l'apercevait, au coin du piano, le front incliné sous la lampe, les yeux clos, écoutant chanter en lui l'âme natale et l'hymne universel! Ils ruisselaient d'elle, comme d'une source. Minute de fusion suprême, d'essor immatériel, en plein ciel. Tous deux s'envolaient, du même coup d'aile.

Jamais encore, depuis qu'ils passaient leurs soirs à ce délice, ils ne s'étaient sentis plus amis, même aux premiers jours de leur possession physique. Cet hiver-là, dans l'intimité de ces heures où ils n'avaient pas besoin de parler pour s'entendre, leur communion fut si absolue et si forte que Marthe, d'ordinaire plutôt renfermée, se découvrit un besoin d'expansion, de confidences. Elle se surprenait à chanter, au milieu de quelque

ouvrage domestique. Elle harcelait Frida de taquineries affectueuses; elle écrivit à Amiens de longues et amusantes lettres, où son bonheur se reflétait, tout le long des pages... Elle ne s'aperçut qu'il y avait eu un mois de décembre et de janvier, de la brume et de la neige, que quand février mit aux carreaux un frissonnant soleil, et que les giboulées de mars fouettèrent l'azur...

Le printemps s'affirma. Et bien que ce fût le second qu'elle voyait à Marbourg, il s'annonçait si beau qu'il lui sembla le voir naître, dans son cœur, pour la première fois. Pâques ramena sa traditionnelle fête, ses cloches et ses œufs peints, et, dans les verres de cristal gravé, l'or clair des vins du Rhin. M. Rudheimer avait porté, à nouveau, le toast où il exprimait, discrètement, l'espoir de tous. On l'avait écouté avec une attention un peu malicieuse, une complicité attendrie, la santé de Marthe, depuis quelques jours, ayant donné l'éveil. Ce fut trois semaines après, un matin, en se levant, que Marthe, pâlie et changée, porta la main à son flanc.

— Otto!... Otto! cria-t-elle.

Elle étendit les bras vers lui, en souriant, avec des yeux pleins de larmes. Il achevait de nouer, devant la glace, sa cravate noire. Il s'arrêta interdit, hésitant...

— C'est cela? murmura-t-il...

— Oui, écoute...

Elle lui prit la main, l'appuya sur la fine chemise. Mais pieusement il s'était agenouillé, collait au vêtement tiède son oreille attentive...

— Oui, dit-il, oui, c'est cela!

Leurs âmes s'exaltaient, dans un même sursaut d'orgueil. Et en même temps, une émotion si délicieuse et si nouvelle leur pénétrait le cœur, qu'ils se retenaient, afin de ne pas pleurer. Otto balbutia :

— Ma chère femme!

Il serrait contre sa forte poitrine le corps charmant, ainsi qu'un trésor sacré. L'un de ses bras soutenait la taille déjà lourde, l'autre la tête extasiée et ployante. Une larme de joie filtrait au coin des paupières de Marthe; elle mouilla les cils, et coula, sur le cerne nacré. Alors, sans mot dire, il baisa, l'un après l'autre, les yeux voilés. Ils palpitèrent sous ses lèvres; c'était quelque chose de doux, de tiède, de vivant; par eux il

baisait l'âme, toute la pensée et tout l'espoir du cher être, qui était sien... Dire que, bientôt, ils seraient trois !

Le temps dès lors coula, sans qu'ils s'en rendissent compte Avril, mai, juin ne furent qu'un bref enchantement. Pleines de la constante pensée, les heures duraient des minutes : il fallait couper, coudre, blanchir, ranger l'abondante layette. La maison entière tournait autour de cette petite vie future, à laquelle tout était d'avance soumis et réglé. Le pasteur, rajeuni dans sa longue redingote noire, montrait un visage invariablement jovial, et Mme Rudheimer retrouvait, au fond de ses tiroirs, toute une provision de dentelles et de hochets. Ils avaient servi à Otto, après avoir servi à son père... Ils serviraient encore au fils du fils d'Otto !

La veille du jour où Marthe devait se mettre en route pour Amiens, — car déjà c'était la fin de juin, et les Ellangé réclamaient leur fille, tandis qu'elle était valide encore et pouvait voyager sans imprudence, — Mme Rudheimer, aidée par la chambrière et le pasteur qui passait les robes, fit soigneusement les malles. Non ! que Marthe ne se baissât pas ! qu'elle ménageât ses forces !... Otto, bien que ses vacances ne commençassent qu'à la fin de juillet, avait résolu d'accompagner Marthe. Sans manquer à ses cours, un congé du vendredi au lundi devait lui permettre d'aller jusqu'à Amiens, et d'en revenir... Ainsi il serait plus tranquille, malgré la présence de Frida Lehmann qui, elle aussi, était du voyage... — La dernière fois qu'elle verrait la France ! Elle avait voulu profiter de l'occasion. Enfin l'heure du départ sonna. Marthe son chapeau sur la tête et son sac à la main sortait de sa chambre. Mme Rudheimer la retint :

— Regarde, Marthe ! dit-elle.

Elle montra le lit nuptial, pimpant sous les rideaux de coton blanc où, le matin même, elle avait pris soin de nouer, de ses vieilles mains maladroites, un beau ruban vert de soie neuve, couleur d'espérance :

— Regarde ! chère fille aimée ! Quand tu seras revenue, le petit Hermann n'aura plus qu'à venir... Le lit est prêt... Il vous attend !

VICTOR MARGUERITTE.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LE HAUT COMMANDEMENT

M. le général Goiran, ministre de la Guerre, répondant au Sénat à une question de M. de Tréveneuc sur le commandement de l'armée et le rôle du généralissime, s'exprimait ainsi : « Il n'y a pas de généralissime, il n'y a qu'un vice-président du Conseil supérieur de la Guerre.... Le gouvernement doit conserver, en cas de guerre, la haute direction de l'ensemble des opérations ; son exécuteur est le ministre de la Guerre. Il y a des commandans de groupes d'armées ; à chaque commandant de groupes d'armées on donne une mission ; pour la remplir, il a toute liberté d'action. »

Ces paroles émurent profondément l'opinion publique et les deux Chambres, car partout l'on avait pris l'habitude d'attribuer au vice-président du Conseil supérieur de la guerre le titre de généralissime, avec l'idée que cet officier serait investi, en cas de guerre, du commandement de toutes les forces de notre armée de terre. Cette conception était erronée, et la réponse du général Goiran, cause fortuite de la chute du ministre Monis, était sinon opportune, du moins exacte, comme nous le verrons lorsque nous parlerons de l'organisation du haut commandement en France après la guerre de 1870. En réalité, le vice-président du Conseil supérieur de la Guerre était le commandant désigné du groupe principal de nos armées, c'est-à-dire du groupe du Nord-Est dans l'éventualité d'une guerre contre l'Allemagne.

Des polémiques nombreuses d'où la passion politique ne fut malheureusement pas exclue, s'élevèrent de tous côtés jusqu'au jour où le gouvernement prit le parti de régler enfin d'une façon précise, par deux décrets du 28 juillet 1911, la question du haut commandement. Cependant la publication de ces décrets ne mit pas fin aux discussions, car ils ne pouvaient donner satisfaction à toutes les intransigeances qui forment, en définitive, les deux extrêmes suivans.

Les uns, ennemis du gouvernement établi, voudraient qu'un chef militaire fût maître absolu en tout ce qui concerne l'organisation et l'emploi de la force armée, indépendamment de toute action gouvernementale. D'autres, qui n'ont que méfiance et suspicion à l'égard des chefs de l'armée, voudraient leur enlever presque tout pouvoir, jusqu'à la conduite des opérations militaires.

Avant de discuter très sommairement ces deux opinions opposées et irréductibles, il semble utile de bien définir les termes dont nous nous servirons.

Le *haut commandement* comprend l'ensemble des officiers généraux commandant des unités supérieures au corps d'armée, avec leurs états-majors propres, avec tous les organes spéciaux dont ils font partie ou qui sont soumis à leur autorité (Conseil supérieur de la Guerre, Comité d'état-major, École supérieure de Guerre, Centre des Hautes Études militaires) et enfin de l'état-major général de l'armée.

En cas de guerre, les forces françaises de l'armée de terre seraient réparties suivant les nécessités en armées et en groupes d'armées ayant chacun un théâtre d'opérations distinct. D'après le décret sur le service des armées en campagne, « le commandant de toutes les troupes réunies sur un même théâtre d'opérations est un général de division qui a le titre de *commandant en chef*. Il reçoit du président de la République une commission temporaire. » Le commandant d'une armée qui opère isolément prend aussi le titre de *commandant en chef*.

Ainsi, en cas de conflit avec l'Allemagne, nous aurions un groupe principal d'armées opérant sur notre frontière du Nord-Est et commandé par un officier général commandant en chef qui, jusqu'à ces derniers temps, était le vice-président du Conseil supérieur de la Guerre. Puis, sur d'autres théâtres d'opérations, nous aurions, soit des armées, soit des groupes d'armées secon-

daires commandés chacun par un commandant en chef désigné suivant les prévisions.

Chacun de ces commandans en chef aurait, ou du moins devrait avoir, le pouvoir de conduire en toute indépendance les opérations militaires dans la région qui lui est attribuée et avec les moyens d'action qui lui sont confiés. Le titre de généralissime ne pourrait s'appliquer qu'à l'officier général ayant la direction de toutes les armées, par suite le droit de modifier leur composition et leur répartition, de donner à chacun des directives particulières. Il n'y a pas à proprement parler de généralissime en France; c'est le gouvernement, c'est-à-dire son représentant militaire, le ministre de la Guerre qui, d'après le décret portant règlement sur le service des armées en campagne, arrête l'ordre de bataille, c'est-à-dire la formation des troupes en armées et groupes d'armées. Cette disposition déjà ancienne, mais peu connue du public, explique l'émotion qu'a pu causer à certains esprits la perspective de voir les opérations militaires d'*ensemble* dans la main du gouvernement, dont aucun membre peut-être ne sera militaire.

De là à vouloir, comme certains le prétendraient, ôter au gouvernement toute action sur la préparation et la conduite de la guerre, il y a loin; on arriverait ainsi à une absurdité; je m'excuse d'avoir à le montrer.

Il est certain d'abord que l'organisation de l'armée dépend non seulement de nécessités militaires, mais aussi de considérations sociales et financières dont l'État ne peut se désintéresser : l'élément militaire ne saurait avoir la prétention de constituer l'armée uniquement d'après ses vues personnelles.

Ensuite, avant d'utiliser cette armée organisée, il faudra la mobiliser, puis la concentrer. La mobilisation consiste à faire passer sur place tous les corps d'armée du pied de paix au pied de guerre; la concentration consiste à diriger tous les corps d'armée sur des points désignés d'avance, en les répartissant suivant les nécessités résultant de la situation diplomatique spéciale que seul le gouvernement peut prévoir et connaître. Prenons un exemple pour éclairer le débat. Dans la perspective d'une guerre contre l'Allemagne, le gouvernement seul peut savoir sur quelles alliances, sur quelles ententes il a le droit de compter, connaître quels sont ses adversaires. Dans la situation que nous crée l'incident d'Agadir, suivant les dispositions de

l'Espagne à notre égard, nous aurions à maintenir vers les Pyrénées une armée plus ou moins forte ou bien nous pourrions dégarnir notre frontière du Sud; en dehors du gouvernement, qui pourrait prendre une décision à cet égard? La neutralité de la Belgique, celle de la Suisse, sont-elles absolument assurées? Ces pays ont-ils pris des dispositions suffisantes pour faire respecter leur neutralité par nos ennemis? L'armée anglaise viendra-t-elle nous prêter son concours, où et à quel moment? A quelle époque l'armée russe sera-t-elle prête? L'Italie marchera-t-elle immédiatement contre nous? A chaque situation créée par notre diplomatie répondra une répartition de forces adéquates.

On ne saurait donc prétendre que le gouvernement puisse laisser à un officier général seul le soin d'établir le plan de concentration. En revanche, du plan de concentration, c'est-à-dire de la manière dont les troupes sont groupées en armées, dépend fatalement aujourd'hui la conduite des premières opérations, car, aussitôt la concentration des troupes opérée, ce qui sera l'affaire de quelques jours seulement, les hostilités commenceront avec la plus grande vigueur. Il n'en était pas de même autrefois : les préliminaires d'une campagne se prolongeaient fort longtemps en raison de la lenteur de marche des armées; le commandant en chef, arrivé sur son théâtre d'opérations particulier, avait toujours le temps de modifier les dispositions de ses troupes; il était certes plus maître qu'aujourd'hui de la conduite initiale de la guerre. Cette considération nous amène à cette conclusion que, maintenant plus que jadis, il est essentiel que le gouvernement, maître en quelque sorte du mode de concentration des troupes, soit parfaitement éclairé par les chefs qui doivent prendre le commandement des armées. Cette entente est une nécessité, pour ainsi dire moderne. On parle toujours, par exemple, de la supériorité de l'offensive. Comment le général commandant en chef du groupe principal de nos forces pourrait-il prendre l'offensive, si la concentration de l'armée française est plus lente que celle de l'adversaire? Comment le pourrait-il encore, si, contrairement au principe stratégique de l'économie des forces, on a donné trop d'importance aux armées destinées à la garde de nos côtes et de nos frontières secondaires, affaiblissant de la sorte la force du groupe du Nord-Est?

Jusqu'ici, je n'ai considéré que l'armée de terre, mais, en réalité, nos deux armées de terre et de mer doivent coopérer à une action d'ensemble, et leurs opérations doivent être coordonnées en vue d'un but commun, non seulement après la déclaration de la guerre, mais même dans la période de préparation. Je vais essayer de le faire comprendre.

En ce moment, il est question de compenser le défaut de notre natalité par l'organisation de la conscription en Algérie et la formation de réserves de troupes noires, avec l'intention, en cas de guerre, de ramener en France, d'une part, une fraction de notre 19e corps d'armée, d'autre part, des unités composées de troupes arabes et de troupes noires. Ce projet n'est réalisable que si nous avons la liberté de la Méditerranée pendant un temps suffisant, et ceci ne peut avoir lieu que si toute notre flotte de combat est concentrée dans cette mer et domine les flottes réunies de l'Autriche et de l'Italie.

Or, dans les discussions qui se produisent depuis quelque temps sur l'emploi de nos forces navales, les uns, comme M. de Lanessan (Projet de résolution déposé le 22 juin dernier), veulent fractionner notre flotte en deux parties, l'une dans la Méditerranée, l'autre dans l'Océan; d'autres la voudraient entièrement concentrée dans l'Océan ou la Manche. Si l'une de ces deux solutions était adoptée, il serait inutile de compter sur notre 19e corps d'armée, sur nos forces algériennes et sur nos troupes noires pour la campagne de France ; il serait donc tout à fait inutile de dépenser les sommes énormes que coûteront la conscription en Algérie et le recrutement d'une armée noire. On voit donc que, dès le temps de paix, l'organisation de notre armée de terre et qu'aux premiers momens de la guerre la conduite des opérations initiales dépendent étroitement de la répartition et de l'utilisation de nos forces navales, question qui ne saurait être tranchée ni par un généralissime, ni par un amiralissime, s'il en existait, mais par le gouvernement seul. Je tire de cette nécessité une seconde conclusion : le gouvernement doit être éclairé par des compétences militaires et maritimes pour prendre une décision appropriée aux circonstances.

Enfin, pendant la guerre elle-même, la situation des belligérans ne peut-elle pas se modifier? Des alliances peuvent se rompre ou se former; des débarquemens sur nos côtes peuvent se produire, etc. ; encore ici, l'intervention du gouvernement

s'impose dans la répartition des forces au cours même d'une campagne.

Quant à l'opinion extrême qui prétendrait enlever au général commandant en chef un groupe d'armées ou une armée la conduite des opérations militaires et faire diriger de loin ces opérations par le gouvernement ou ses conseillers, elle n'est pas défendable. Cela ne veut pas dire qu'elle ne l'emportera pas, malgré son absurdité même, car, assez récemment encore, on a vu l'ingérence malheureuse et maladroite du gouvernement dans les expéditions militaires au Maroc et en Afrique. Il est toujours bon de rappeler les hommes à l'observation des principes reconnus justes dans tous les temps et que Bonaparte exprimait si nettement dans sa lettre au Directoire du 25 floréal an IV : « Il faut pour cela non seulement un général, mais encore que rien ne le gêne dans sa marche et ses opérations. J'ai fait la campagne sans consulter personne ; je n'eusse rien fait de bon s'il eût fallu me concilier avec la manière de voir d'un autre. J'ai remporté quelques avantages sur des forces très supérieures et dans un dénuement absolu de tout, parce que, persuadé que votre confiance se reposait sur moi, ma marche a été aussi prompte que ma pensée. Si vous m'imposez des entraves de toute espèce, s'il faut que je réfère de tous mes pas aux commissaires du gouvernement, s'il ont le droit de m'ôter ou de m'envoyer des troupes, s'ils ont le droit de changer mes mouvemens, n'attentez plus rien de bon... Je ne puis rendre à la patrie des services essentiels qu'investi entièrement et absolument de votre confiance. »

Chaque commandant en chef doit être absolument libre de conduire les opérations militaires ; les membres du gouvernement eux-mêmes le pensent. Auront-ils toujours le sang-froid nécessaire pour ne pas s'immiscer dans l'exécution ? Nous ne pouvons à cet égard avoir que des espérances, non des certitudes. N'avons-nous pas vu récemment la funeste influence du pouvoir central russe sur les opérations de la guerre de Mandchourie ? N'est-il pas à craindre que les enseignemens de l'histoire ne soient oubliés demain ?

En résumé, on ne saurait refuser au gouvernement une action sur la préparation et la conduite de la guerre dans son ensemble ; mais, dans une démocratie, où il peut se faire qu'aucun nombre du gouvernement n'ait la compétence mili-

taire nécessaire, il convient de mettre à sa disposition un organe spécial qui lui permette de prendre des décisions éclairées et judicieuses.

Quelques mots sur la manière dont le haut commandement fut organisé et fonctionna à différentes époques ne seront peut-être pas inutiles.

*
* *

Dans un État monarchique, l'instruction militaire constitue l'une des parties les plus importantes de l'éducation du souverain; celui-ci exerce habituellement le commandement de toutes les forces de terre et de mer; c'est un véritable généralissime. Lorsque ce monarque possède une grande valeur militaire, ou lorsqu'il est bien secondé par un homme de guerre dont il suit volontiers les conseils, ce procédé procure certes le rendement maximum de la machine militaire et les meilleurs résultats. Nous verrons plus loin ce système fonctionner sous deux formes différentes, en France sous Napoléon, en Allemagne pendant la campagne de 1870-1871.

Les régimes démocratiques, généralement soupçonneux, craignent toujours de donner des pouvoirs trop étendus à leurs généraux et sont hostiles à la conception d'un généralissime. Alors, ou bien le pouvoir central assume lui-même la tâche de diriger l'ensemble des mouvemens : tel fut le cas sous le Directoire; ou bien il délègue son pouvoir non à un homme, mais à une collectivité, comme le fit la Convention au Comité de Salut Public. Il y a là un certain danger parce que les collectivités tendent toujours à intervenir dans la conduite même des opérations militaires, comme nous l'avons vu par la lettre de Bonaparte.

Cependant l'inconvénient résultant de l'absence d'un généralissime disparaît parfois lorsque, dans la collectivité chargée de la direction d'ensemble de la guerre, se trouve un homme supérieur qui possède, avec la compétence voulue, assez d'autorité morale pour dominer ses collègues et leur imposer sa volonté. Cela s'est produit sous la Convention, où les décisions militaires du Comité de Salut Public étaient dictées par le grand Carnot, appelé à juste titre l'*organisateur de la victoire*. Il fut en fait, à cette époque, un véritable généralissime sans le titre. Non seulement il déterminait la répartition des forces,

réglait le mouvement des armées, mais il leur inculquait une doctrine nouvelle parfaitement appropriée à la situation politique et militaire, au tempérament national, et, on peut bien le dire aussi, aux vrais principes de la stratégie. C'est lui qui revint à l'idée de tous les grands capitaines, idée méconnue dans les armées du XVIIIe siècle, de l'*économie des forces* et de l'*emploi des masses* pour frapper de formidables coups au point décisif. Plus tard, Napoléon appliquera ce même principe avec toute l'ampleur de son vaste génie.

Comme le disait fort bien le général Bonnal dans ses conférences à l'École de Guerre, « la cause principale du revirement des idées sur la guerre qui s'est produit en France, en 1791, doit être attribuée à l'excitation et au développement consécutif des forces morales... On comptait aux armées de la République que le salut de la France résidait uniquement dans l'extermination de ses ennemis. *Mort aux tyrans!* devint le cri de guerre de la Nation et alors s'évanouit piteusement la doctrine des positions et des manœuvres dites savantes. » Mais les diverses armées qui opéraient sur un même théâtre étaient restées indépendantes les unes des autres et recevaient directement leurs instructions de Paris. Si les conséquences fâcheuses qui devaient résulter de ce système vicieux furent parfois évitées, c'est que, comme le dit Bonnal, « dans les armées républicaines, généraux, officiers et soldats avaient hautement surpassé leurs adversaires en talens et en vertus militaires, » et il rappelle l'appréciation de Soult sur les armées de cette époque : « Je puis bien le dire, c'est l'époque de ma carrière où j'ai le plus travaillé et où les chefs m'ont paru le plus exigeans. Aussi, quoiqu'ils n'aient pas toujours mérité d'être pris pour modèles, beaucoup d'officiers généraux qui, plus tard, ont pu les surpasser, sont sortis de leur école... Jamais les armées n'ont été plus obéissantes, ni animées de plus d'ardeur; c'est l'époque des guerres (1794) où il y a eu le plus de vertu parmi les troupes. »

Dès le Consulat, Bonaparte devint le chef des armées, mais il ne le fut pleinement qu'à partir de 1805. Alors tout est dans sa main puissante; il est à la fois généralissime et amiralissime; lui seul dirige tout; il n'accepte aucune aide ; il donne des ordres qui doivent être ponctuellement exécutés par tous. « Tenez-vous-en strictement aux ordres que je donne, écrit-il... moi seul sais ce que je dois faire. » Une pareille unité de direc-

tion porta tous ses fruits tant que les généraux n'eurent qu'à commander des corps d'armée, mais, dès qu'il leur fallut, à partir de 1812, conduire des armées éloignées du maître, ces chefs devinrent insuffisans ; leur éducation militaire n'était pas faite. Quant aux officiers d'état-major, avec la méthode personnelle de commandement de Napoléon, ils n'étaient, pour ainsi dire, que des agens de transmission, incapables d'aider le haut commandement. Aussi, le maître disparu, il n'y eut plus aucun disciple initié à sa méthode. En 1870, nous avons payé cher cette ignorance de la grande guerre dans laquelle étaient restés nos généraux.

Pendant la brillante époque napoléonienne, comment le commandement était-il organisé chez nos adversaires? A la tête des armées se trouvaient des monarques, des princes ou des généraux qui, n'ayant ni confiance en eux-mêmes, ni autorité effective sur leurs subordonnés, hésitant par cela même à prendre une décision, passaient leur temps à rassembler des conseils de Guerre incapables eux-mêmes de proposer une solution convenable. La campagne de 1806 montre où conduit la direction par des conseils auliques quand il s'agit de la guerre.

Nous allons voir, en examinant brièvement l'organisation du haut commandement dans le royaume du Prusse, comment le leçon d'Iéna y fut interprétée. On avait compris la nécessité d'un commandement suprême, c'est-à-dire d'un généralissime; mais en même temps, on avait reconnu l'inconvénient de la méthode trop personnelle de Napoléon. Celle-ci ne convient qu'à un homme de génie et, même supérieurement appliquée, elle a le tort de ne rien laisser après la disparition de l'homme. Les Allemands ont pensé qu'on ne peut pas toujours trouver un génie et que souvent le généralissime sera de moyenne envergure ; il convient donc de l'étayer d'un état-major fortement imbu d'une doctrine ferme ; c'est à former cet état-major qu'on s'est appliqué dès que les circonstances le permirent. On nomma un chef d'état-major général *permanent*, car, pour former un corps et fonder une doctrine, il faut beaucoup de temps et une continuité de vues qui ne va pas avec des changemens incessans. Dès 1857, de Moltke fut chef d'état-major général de l'armée et il conserva ces fonctions pendant une trentaine d'années. L'éducation militaire des jeunes officiers d'état-major, commencée à l'Académie de Guerre, se continuait à l'état-major

de l'armée sous la haute direction de de Moltke, dont les idées pénétraient le corps tout entier, grâce à sa méthode d'enseignement par l'étude de cas concrets sur la carte et sur le terrain.

La création d'un véritable état-major de guerre est l'œuvre de de Moltke qui a pu, à la fin de sa vie, dire avec une certaine vérité et une fierté justifiée, en parlant de la guerre future : « Notre force sera dans la direction, dans le haut commandement, en un mot, dans le grand état-major. Cette force, la France peut nous l'envier, elle ne la possède pas. » Depuis lors, ces paroles ont heureusement cessé d'être vraies.

L'état-major général de l'armée ainsi très fortement constitué étudiait les mesures à prendre en cas de guerre avec les différentes puissances et dans les situations diplomatiques les plus variées. Le chef de l'état-major présentait à l'approbation du gouvernement des mémoires qu'il adressait en conséquence tantôt au ministre de la Guerre, tantôt au président du Conseil. On voit par là que le gouvernement ne restait nullement étranger aux conceptions militaires du chef d'état-major général. Dans la période de 1857 à 1870, on ne compte pas moins de vingt mémoires de de Moltke, rien qu'en ce qui concerne l'éventualité d'une guerre avec la France.

Au début de la campagne de 1866 contre l'Autriche, le chef d'état-major général n'avait pas encore reçu toute l'autorité d'un généralissime effectif et les ordres rédigés par lui étaient notifiés aux troupes par le Ministre de la Guerre. Comme cette disposition donnait lieu à des retards, un ordre du Roi, en date du 2 juin, donna à de Moltke toute indépendance relativement au Ministre de la Guerre qui n'est plus chargé, en Allemagne, que des questions administratives : recrutement, armement, habillement, alimentation, solde, construction des forteresses, mobilisation (1). Le chef d'état-major général est le véritable chef de l'armée, mais sous l'autorité nominale ou effective de Sa Majesté.

En 1870, l'autorité du vieux roi Guillaume était plutôt nominale. Toutefois, les ordres du chef d'état-major étaient toujours rédigés sous une forme impersonnelle et comme une

(1) Sous la Révolution et sous l'Empire, nos ministres de la Guerre n'étaient aussi que les grands pourvoyeurs de l'armée.

émanation du souverain (1); de Moltke était bien le généralissime effectif, car il dirigeait toutes les armées. C'est ainsi que de Versailles, il écrit au commandant de l'armée de Metz, le 23 octobre, pour lui dicter les conditions à imposer à la garnison dont on attend la capitulation et pour lui faire connaître l'utilisation de l'armée de Metz après la capitulation.

Néanmoins, Guillaume Ier, chef du gouvernement, reste le généralissime nominal; il est lui-même à l'armée et tous les ordres sont donnés en son nom; mais il est accompagné pendant toute la campagne de son ministre des Affaires étrangères, le comte de Bismarck, et l'on peut dire que le siège du gouvernement et du pouvoir civil était alors au grand quartier général.

Dès qu'une question n'était pas purement et exclusivement militaire, le chef de l'état-major ne la traitait plus seul. Il faisait des propositions. Par exemple, depuis le 23 janvier 1871, des négociations étaient engagées entre le chancelier et M. Jules Favre en vue d'un armistice; de Moltke avait établi à cet égard un projet qui pût être utilisé pour la rédaction définitive de la partie militaire de cet accord (n° 653 de sa correspondance). On voit encore ici l'intervention du gouvernement dans la conduite de la guerre et il ne saurait en être autrement dans tous les pays.

L'unité de doctrine dans tout le commandement et dans l'état-major allemand, qui peut se résumer en deux mots,

(1) Voici quelques exemples pris dans la correspondance de de Moltke :

N° 250. Au commandant en chef de la 3e armée, Reims.

Reims, le 6 septembre 1870, 7 heures du soir.

« On a l'honneur de prier le commandant en chef d'examiner s'il n'y a pas lieu de renforcer la cavalerie, etc. »

N° 258. Au commandant en chef de la subdivision de l'armée de la Meuse.

Reims, le 7 septembre 1870, 7 heures du soir.

« On a l'intention de porter ultérieurement la subdivision de l'armée de la Meuse contre le front nord de Paris, etc. »

N° 274. Aux commandans des 1re, 2e et 3e armées.

Reims, le 17 septembre 1870.

« Par décision de Sa Majesté, le service des étapes sera jusqu'à nouvel ordre réglé ainsi qu'il suit, etc. »

N° 360. Au commandant en chef de la 3e armée.

Versailles, le 1er novembre 1870.

« On a l'honneur de faire connaître au commandant en chef que, par ordre de Sa Majesté, la 5e division d'Infanterie, etc. »

offensive et *solidarité*, s'est affirmée dans la guerre contre la France par des faits que le chef d'état-major général, auteur de la doctrine, n'avait certes pas prévus. Les premières batailles, les deux du 6 août et celles des 14 et 16 août, ont été engagées, non par le haut commandement, mais par des généraux en sous-ordres ou par de simples officiers d'état-major, tous si fortement imbus de *l'esprit offensif* qu'ils ne craignaient pas d'aller de l'avant et d'attaquer, même contrairement aux intentions du généralissime, sûrs qu'ils étaient d'être immédiatement soutenus par toutes les unités voisines marchant délibérément au canon et appliquant dans toute sa rigueur et dans toute sa logique le principe de la *solidarité*. Le succès fut la récompense de l'audace, d'une audace que l'on pouvait parfois qualifier d'irréfléchie.

Je ne parlerai pas du commandement français en 1870. Dans un remarquable article fort documenté, paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1910, M. Émile Ollivier fait un tableau saisissant de la manière dont le commandement fut improvisé au milieu d'intrigues qui mettaient d'avance la zizanie entre les différens chefs. Il en résulta ce manque de solidarité regrettable qui, le 6 août, isola le corps Froissard, le fit succomber sous le nombre et laissa échapper pour nous l'occasion d'une victoire certaine.

En 1866, les troupes autrichiennes sont réparties sur deux théâtres d'opérations ; l'empereur François-Joseph envoie de Vienne ses instructions d'une part à l'archiduc Albert en Italie, d'autre part au Feldzeugmeister Benedek en Bohême. L'empereur est généralissime ; Benedek et l'archiduc sont commandans en chef chacun dans sa région. Il y a unité de direction par le chef du gouvernement, mais chaque général conduit les opérations comme il l'entend.

Dans une guerre future, il est probable que le haut commandement allemand fonctionnerait comme en 1870 ; toutefois, l'Empereur actuel aurait peut-être une action plus effective et plus personnelle que son ancêtre sur la conduite générale de la guerre.

*
* *

Après nos désastres, dus en partie à la supériorité du haut commandement ou plus exactement à la perfection de l'état-

major général de l'Allemagne, nous avons cru devoir imiter l'organisation de nos adversaires en l'adaptant néanmoins à notre tempérament et à nos institutions.

En vue de former un nouveau corps d'état-major, mieux préparé à sa mission de guerre, nous avons créé une *École supérieure de Guerre* qui employa d'abord les méthodes d'instruction de l'Académie de guerre de Berlin, mais les éleva bientôt à un haut degré de perfectionnement.

Ultérieurement on créa, sous la présidence du Ministre de la Guerre, le *Conseil supérieur de la Guerre* composé des officiers généraux désignés pour le commandement des différentes armées et d'autres sans commandement éventuel ; ces officiers recevaient une lettre de service permanente. Le Conseil supérieur de la Guerre devait être consulté sur toutes les questions se rattachant à la préparation à la guerre, notamment sur le plan de concentration ; ce plan était établi par l'état-major général de l'armée suivant les vues du ministre qui n'était pas astreint à tenir compte des avis du Conseil supérieur de la Guerre.

Le vice-président de ce conseil était le commandant désigné du groupe d'armées du Nord-Est ; cet officier était mis au courant du plan de concentration, mais il n'avait aucune action sur l'élaboration de ce plan qui pourtant lui imposait, en quelque sorte, ses premières opérations. C'était là, à tous points de vue, une situation regrettable et une cause de conflits entre le vice-président du Conseil supérieur et le chef d'état-major général, conflits d'autant plus dangereux qu'à la mobilisation, ce dernier partait en campagne comme major général du commandant en chef du groupe d'armées du Nord-Est. Les membres du Conseil supérieur de la guerre ayant un commandement éventuel en cas de mobilisation étaient chargés de l'inspection des corps d'armée entrant dans la composition de leur armée ; mais cette inspection était bisannuelle et limitée à quelques jours seulement. Ils étaient aidés par une sorte de bureau militaire composé d'un officier supérieur et de deux capitaines, noyau de leur futur état-major ; leurs chefs d'état-major de guerre, qui conservaient d'ailleurs en temps de paix le commandement d'une brigade ou d'un régiment, étaient désignés, mais mis seulement à leur disposition pour quelques rares exercices sur la carte ou sur le terrain. On comprend tous les inconvéniens

d'un pareil système : les chefs d'état-major auraient quitté leur commandement à la mobilisation, d'où une désorganisation fâcheuse des unités intéressées; d'autre part, les généraux en chef et leurs chefs d'état-major, se connaissant à peine, ne pouvaient avoir ni l'unité de vues, ni la confiance réciproques indispensables au succès.

Nous venons de voir qu'à la mobilisation le chef de l'état-major général de l'armée devait partir en campagne; de la sorte, le ministre de la Guerre n'avait plus alors sous la main l'homme qui connaissait toutes les ressources disponibles et qui pouvait le mieux l'aider dans la lourde tâche que lui impose l'entretien constant des armées combattantes et des services de l'arrière.

Un *Comité consultatif d'état-major* devait s'occuper des questions relatives au fonctionnement technique des services d'état-major.

En 1906, on créa un nouvel organe consultatif, le *Conseil supérieur de la défense nationale*, destiné à coordonner l'action des différens départemens ministériels et à faciliter l'étude en commun des questions touchant à la défense. Placé sous la présidence du chef du gouvernement, il comprenait les ministres des Affaires étrangères, de la Guerre, de la Marine, des Finances et des Colonies. Ce n'était donc qu'un diminutif du conseil des ministres. Un comité, composé du directeur des Affaires politiques au ministère des Affaires étrangères et des chefs d'état-major de l'Armée et de la Marine, était adjoint au Conseil supérieur de la défense nationale. A ce comité était annexé un secrétariat, composé du secrétaire du Conseil supérieur de la guerre assisté de trois officiers supérieurs désignés par les ministres de la Guerre, de la Marine et des Colonies. Mais ce comité et ce secrétariat, où ne figuraient que des personnes déjà surchargées de travail dans leurs départemens respectifs, ne constituait pas un organe permanent et productif. Bref, le conseil supérieur de la défense nationale n'a, pour ainsi dire, jamais fonctionné.

Plus tard encore, on institua un *Centre de Hautes Études militaires* où de jeunes officiers supérieurs, spécialement choisis, viennent, pendant plusieurs mois, s'occuper d'études stratégiques sous la direction du Conseil supérieur de la Guerre et de l'état-major de l'armée. Cette institution est destinée à for-

mer les aides du haut commandement, et l'on compte aussi trouver dans l'avenir, parmi eux, quelques-uns de nos commandans en chef préparés à leur difficile mission. Ce cours d'études stratégiques a fonctionné pour la première fois en 1911; évidemment, il y eut bien quelques tiraillemens au début; la doctrine stratégique n'était pas encore bien fixée et ne s'affirmera que peu à peu (il en fut de même à l'École supérieure de guerre pour la doctrine tactique); l'état-major de l'armée n'était jusqu'alors ni bien organisé ni bien préparé en vue de devenir un organe d'instruction ; enfin l'École de guerre où l'on eût trouvé d'excellens élémens fut délibérément mise à l'écart. Néanmoins, on peut affirmer que le cours des Hautes Études est de nature à nous donner dans quelques années d'excellens résultats.

Telle était l'organisation du haut commandement jusqu'en cette année 1911.

On peut lui reprocher peut-être de n'avoir pas poussé assez loin, à certains égards, l'imitation de l'organisation allemande. Ainsi la durée des cours à notre École de guerre est de deux années seulement ; l'Académie de guerre d'Allemagne conserve trois années ses élèves. De plus, nos jeunes brevetés, au sortir de l'École, au lieu de continuer leur instruction à l'état-major de l'armée, sont placés immédiatement dans les états-majors des brigades, des divisions et des corps d'armée.

Cependant, les professeurs de notre École de guerre, se reportant aux enseignemens de l'histoire militaire, particulièrement des campagnes napoléoniennes, ont déterminé et fait adopter une doctrine tactique ferme qui ne fut consacrée officiellement qu'en 1895, lors de la publication du décret sur le service des armées en campagne. Jusqu'à cette époque, il y avait une assez grande diversité d'opinions parmi nos officiers généraux qui n'avaient point travaillé en commun.

Il en est résulté qu'au début, la doctrine enseignée à l'École s'est trouvée souvent en opposition avec celle appliquée dans les corps où servaient nos brevetés. Mais les principes de notre règlement ont pénétré, lentement il est vrai, mais sûrement, dans les milieux militaires et, s'il reste encore quelques divergences de vues, il ne faut pas s'en exagérer l'importance (1). On

(1) Il ne faudrait pas entendre, par cette expression de doctrine, que tous les esprits dussent être coulés dans le même moule; que tout cas concret dût recevoir de tous une unique et même solution. Ce serait une absurdité. La doctrine

eût été plus vite et plus sûrement si l'on avait copié de plus près l'institution prussienne en faisant passer tous les brevetés par le grand état-major de l'armée où ils auraient complété leur instruction. Malgré cela, on se serait encore heurté à une difficulté inhérente à nos institutions, à l'instabilité du chef d'état-major général qui change beaucoup trop souvent pour que l'on puisse réaliser la continuité de vues indispensable à l'établissement d'une doctrine ; celle-ci ne peut se former dès lors que par la *tradition*. C'est ainsi que la doctrine tactique a été établie à l'École de guerre, c'est ainsi que se formera la doctrine stratégique au Centre des Hautes Études militaires.

Enfin, le chef d'état-major allemand est, comme on l'a vu, le généralissime effectif; c'est lui qui prépare la guerre, c'est lui qui la conduit sous la haute autorité de son souverain. En France, ni le gouvernement, ni le parlement ne consentiraient à donner une pareille autorité à un officier général ; comme l'a dit le général Goiran, *nous n'avons pas de généralissime*. D'ailleurs, s'il en existait un, il serait, lui aussi, trop instable pour imprimer une impulsion durable, car, pris parmi les généraux ayant une certaine ancienneté, il n'aurait jamais que peu d'années à remplir ces hautes fonctions avant d'être atteint par l'inexorable limite d'âge.

Cela paraît être tout d'abord une cause d'infériorité militaire pour les États démocratiques ; en fait, il n'en est rien, car la doctrine ne dépend pas alors d'un seul homme qui peut se tromper, elle est le résultat d'une tradition, comme je viens de l'exposer, et la tradition est plus durable que l'œuvre d'un homme.

établit certains principes généraux immuables dont chacun de nous doit être pénétré, par exemple, le principe de l'*offensive* et celui de l'*économie des forces*; puis, elle expose d'autres principes qui, eux, sont soumis à la loi d'évolution et, par conséquent, doivent varier avec les circonstances, entre autres avec les progrès de l'armement. Seulement, la doctrine donne les lois générales de l'évolution tactique qui permettent de ne pas faire fausse route lorsque des changemens s'imposent. Par exemple, l'étude approfondie de l'histoire montre que, plus l'armement se perfectionne, plus l'offensive offre d'avantages ; on peut donc condamner *a priori* toute théorie qui, fondée sur les propriétés meurtrières d'armes nouvelles, conclurait à la supériorité de la défensive. Une autre loi, bien démontrée par les faits, est que les progrès de l'armement rendent plus difficile chaque jour la prise de contact avec l'adversaire et plus longs les préliminaires de tout engagement; de cette loi on peut déduire que les organes de contact doivent se modifier. C'est ainsi que les détachemens mixtes (de couverture ou de contact) dont l'emploi eût été une lourde faute il y a moins d'un siècle, deviennent aujourd'hui d'un usage fréquent et de plus en plus justifié.

Puis, tandis qu'en Allemagne l'officier d'état-major consacre tout son temps à l'étude des campagnes et à la préparation à la guerre, nos officiers brevetés sont absorbés par des travaux de chancellerie, par la vie de bureau qui dégoûte les jeunes et atrophie les qualités militaires indispensables aux auxiliaires du commandement.

Enfin, probablement par crainte des personnalités, nous avons abusé des Comités et des Conseils destinés à donner des avis sans avoir aucune responsabilité.

Les collectivités consultatives ne peuvent émettre qu'une opinion *moyenne* et sont incapables de conceptions d'une certaine hardiesse ; or, en guerre, aussi bien dans la préparation que dans l'exécution, il faut oser, beaucoup oser. En outre, les collectivités sont, en général, opposées à tout progrès rapide et semblent ignorer que la vitesse est, à l'époque actuelle, l'un des facteurs les plus importans du succès (1). Le Conseil supérieur de la Guerre, par exemple, doit être consulté sur le plan de concentration. Ce plan, élaboré méthodiquement, suivant les procédés que nous avons empruntés aux Allemands, est certes parfaitement conçu, fort bien étudié dans tous ses détails ; il répond au mieux aux idées didactiques en cours, mais notre concentration méthodique a le défaut d'être plus lente que celle de nos adversaires probables et nous sommes par cela même réduits à la défensive initiale. Si un officier, aujourd'hui, proposait un plan de concentration nous permettant de gagner quelques jours et de prendre vigoureusement l'offensive avant

(1) En 1866, le canon prussien modèle 1864, en acier à chargement par la culasse, avait fait ses preuves comme excellente arme de guerre. On ne l'ignorait pas en France, et le Comité d'artillerie fut chargé de faire des études pour établir un nouveau matériel de campagne de valeur au moins égale à celle du matériel allemand. Mais les travaux du Comité, dont beaucoup de membres étaient sceptiques, tandis que d'autres ne voulaient pas se rendre à l'évidente nécessité de faire quelque chose, avançaient avec une lenteur désespérante. L'Empereur, qui prévoyait peut-être déjà la guerre, finit par perdre patience et confia personnellement au général de Reffye, l'inventeur de la mitrailleuse, l'exécution d'un programme que presque tous les artilleurs d'alors croyaient irréalisable; ce programme était le suivant : « Faire un canon en bronze, se chargeant par la culasse et tirant avec la poudre noire, supérieur au canon prussien modèle 1864. » Il fallait le bronze, parce que les usines françaises ne pouvaient pas, à cette époque, fournir de l'acier à canons, et la poudre noire ordinaire, parce qu'on en possédait un stock considérable. Ce problème, jugé insoluble, fut pourtant résolu en quelques mois par le général de Reffye qui présentait, peu de temps avant la déclaration de la guerre, des canons de 5 et de 7 remplissant toutes les conditions imposées; mais il était trop tard pour en doter notre artillerie qui fit la cam-

les Allemands, mais reposant sur des principes nouveaux, hardis, voire audacieux, on peut être certain que le Conseil supérieur de la Guerre désapprouverait cette conception ; et pourtant, je ne serais pas éloigné de penser que l'auteur d'une telle proposition aurait raison contre tous ; je tendrais à lui donner raison pour trois motifs : 1° son plan s'accorderait au mieux avec le tempérament de notre race ; 2° il faut s'efforcer de faire ce à quoi l'ennemi ne s'attend pas ; 3° l'audace est toujours un réconfortant moral pour celui qui ose, et un déprimant pour l'adversaire. Aussi, je ne puis dire assez combien je suis personnellement opposé à toute institution de Conseils et de Comités consultatifs ; le général Brun en a supprimé un certain nombre ; il a fort bien fait, et je regrette qu'il n'ait pas été jusqu'au bout dans cette voie.

Est-ce à dire que l'autorité supérieure (gouvernement, ministre, général commandant en chef, etc.) ne doive s'éclairer d'aucun avis? Telle n'est point ma pensée, mais cette autorité doit procéder comme le faisait Napoléon, qui consultait *individuellement* les hommes compétens, comme le recommandait aussi tout spécialement Bugeaud. Les leçons de l'histoire qui a condamné les conseils auliques ne seront-elles donc jamais écoutées ?

*
* *

Les discussions récentes soulevées à la tribune du Parlement

pagne dans des conditions d'infériorité que seuls des techniciens peuvent juger à leur réelle valeur. Quelques canons de Reffye, fabriqués pendant la guerre, servirent à Paris, mais le modèle n'en fut définitivement arrêté et mis en service qu'après la paix. Il est regrettable que l'Empereur ait attendu un peu tard pour s'adresser à une personnalité, et non au Comité d'artillerie, afin de réaliser une réforme qui s'imposait à bref délai.

Plus tard le canon de campagne à tir rapide fut, au Comité d'artillerie, l'objet d'une hostilité longtemps irréductible ; il fallut que le Ministre de la Guerre passât outre et commandât la mise en fabrication, malgré les avis de ce Comité.

On trouve des résistances de même ordre au Comité d'état-major. Depuis une vingtaine d'années, la plupart des professeurs de l'École de guerre, des commandans de cette école et deux inspecteurs éminens demandaient l'élévation de la durée du service des officiers à leur entrée à l'École et la suppression du classement de sortie. Ces deux réformes, peu révolutionnaires cependant, ont toujours effrayé le Comité d'état-major et restent encore en suspens. On dit que la dernière va peut-être aboutir bientôt !

Je me borne à ces exemples ; on pourrait les multiplier. Les comités, les conseils, les commissions, irresponsables pourtant, sont d'une timidité déplorable, incapables de faire grand et de faire vite. Ce sont des freins puissans à tous les progrès, et ils sont d'autant plus dangereux que nous vivons à une époque où les progrès marchent à pas de géant.

ont montré la nécessité de procéder à la réorganisation du haut commandement des armées de terre et amené le Président de la République à signer deux décrets, l'un sur le Conseil supérieur de la Guerre et l'État-major de l'armée, l'autre sur le Conseil supérieur de la défense nationale. Le rapport du Ministre de la Guerre qui précède le premier de ces décrets, fait ressortir, en les résumant, les inconvéniens de la situation actuelle : « l'État-major de l'armée, chargé de toute la préparation à la guerre, travaille d'une manière indépendante et sans relations directes avec l'officier général destiné à prendre le commandement du groupe principal de nos armées. »

... Enfin, la constitution actuelle de l'État-major de l'armée n'assure pas « pour le cas de guerre à la fois au Ministre un auxiliaire d'une autorité suffisante, au commandant en chef, un major général compétent. »

Le but du décret est « de mieux assurer l'unité de direction et de pensée en coordonnant tous les efforts vers un but commun. »

En voici les dispositions principales :

Un officier général membre du Conseil supérieur de la Guerre reçoit le titre de *chef d'état-major général* et sera le commandant en chef désigné du groupe d'armées du Nord-Est; il assume ainsi le rôle anciennement dévolu au vice-président du Conseil dont le titre est supprimé. L'ancien chef d'état-major général de l'armée prend le titre de *chef d'état-major de l'armée.* Ces changemens de noms paraissent un peu puérils et ne constituent pas une réforme bien utile. En revanche, le chef d'état-major général, commandant éventuel du principal groupe d'armées, a maintenant la *direction* de l'état-major de l'armée; il s'occupe de toutes les questions de préparation à la guerre. A cet effet, l'état-major de l'armée se subdivise en trois groupes : les deux premiers ont pour objet uniquement la préparation à la guerre, le troisième étant chargé des affaires courantes. Le premier groupe comprend : 1° le bureau des opérations militaires et de l'instruction générale de l'armée (ancien 3e bureau); 2° le bureau d'études de l'organisation et de la tactique des armées étrangères (ancien 2e bureau); 3° le bureau des chemins de fer et des étapes (ancien 4e bureau).

Le deuxième groupe comprend : 1° le bureau de l'organisa-

tion et de la mobilisation de l'armée (ancien 1er bureau); 2° la section d'Afrique; 3° la section historique.

Le troisième groupe comprend: 1° la section du personnel du service d'état-major; 2° la section chargée des affaires du service courant de l'état-major; 3° les sections d'administration.

Telle est la réforme capitale; elle est fort heureuse. Cependant le décret n'est peut-être pas suffisamment clair. Le chef d'état-major général est-il indépendant du Ministre, comme en Allemagne, pour toutes les questions de préparation à la guerre? A-t-il seul la haute main sur les deux premiers groupes de l'état-major? Cela semblerait ressortir des termes suivans du décret : « Le chef d'état-major de l'armée seconde le chef d'état-major général pour toutes les questions de préparation à la guerre et traite directement avec le Ministre des affaires de service courant. Cette formule manque de précision. Bref, en temps de paix, le chef d'état-major de l'armée reçoit l'impulsion de deux supérieurs; il y a là une situation qui peut devenir délicate. En cas de mobilisation, *il reste auprès du Ministre*. Le premier sous-chef d'état-major de l'armée, qui dirige en temps de paix le premier groupe de l'état-major, devient, en cas de guerre, le major général du groupe des armées du Nord-Est. Ces innovations sont fort sages, car, à la mobilisation, elles laissent au Ministre un auxiliaire précieux et donnent au principal commandant en chef un major général bien orienté et parfaitement au courant des intentions de son chef.

Lorsque, par de nouvelles mesures encore à l'étude, le Ministre aura enlevé à nos officiers brevetés le travail de chancellerie et aura dirigé toute leur activité vers la guerre, nous aurons un état-major de valeur supérieure à l'état-major allemand, en raison même de la supériorité incontestable de notre corps d'officiers au point de vue de l'instruction générale.

Le décret modifie l'organisation du Conseil supérieur de la Guerre : *a*) Il enlève aux fonctions des membres de ce Conseil leur caractère permanent : « Les lettres de commandement dont ceux-ci sont détenteurs ne sont plus valables à l'avenir que pour une seule année. » Cette mesure est motivée dans le rapport de la manière suivante : « Il importe de ne conserver à la tête de nos armées que des généraux en pleine possession de

leurs moyens et de se réserver la possibilité de faire entrer au Conseil supérieur des personnalités nouvelles ayant affirmé des qualités supérieures de commandement. Cette revision annuelle des lettres de service aura, en outre, l'avantage de tenir les activités toujours en haleine. » Ces argumens sont de faible valeur ; en effet, une loi récente permet toujours au Ministre de se débarrasser des officiers généraux qui ne sont plus en possession de leurs moyens et, par conséquent, de tenir les activités toujours en haleine ; d'autre part, il y aurait inconvénient à modifier trop fréquemment la composition du Conseil et de changer annuellement le chef d'état-major général, car la continuité des vues en souffrirait très gravement. *b*) Le décret met, dès le temps de paix, à la disposition des membres du Conseil supérieur de la Guerre pourvus d'un commandement d'armée, au lieu de leur cabinet militaire actuel, le chef d'état-major et le chef du bureau des opérations militaires qui leur sont normalement attachés en temps de guerre et un capitaine. On ne peut qu'approuver cette disposition qui permettra aux commandans en chef désignés d'avance « d'apprécier leur personnel au cours des voyages d'état-major, inspections et travaux d'études. Poursuivant un labeur commun, chefs et états-majors arriveront à créer entre eux cette confiance réciproque, indispensable en campagne. » Il n'est pas à craindre, d'ailleurs, que ces chefs d'état-major d'armée restent oisifs ; leurs attributions essentielles, définies par le décret, suffisent largement à employer l'activité d'officiers jeunes, vigoureux, allans, pleins d'entrain, comme seront choisis, il faut l'espérer, ces auxiliaires du haut commandement : 1° préparation à la guerre de leurs états-majors au moyen de voyages et de travaux d'études ; 2° participation aux tournées d'inspection des membres du Conseil supérieur de la Guerre ; 3° collaboration, sous la direction du chef d'état-major général, aux travaux du Centre des Hautes Études militaires.

Le Conseil supérieur de la Guerre, comprenant dix généraux, doit se réunir en principe une fois par mois et chaque fois qu'il est nécessaire de le consulter. Il est obligatoirement consulté : « sur l'organisation générale de l'armée, sur les méthodes générales d'instruction, sur les dispositions essentielles de la mobilisation, sur le plan de concentration, sur l'établissement de nouvelles voies stratégiques, sur l'adoption

de nouveaux engins de guerre, sur la suppression ou la création des places fortes, sur la défense des côtes et, d'une manière générale, sur toutes les mesures pouvant affecter la constitution de l'armée et la préparation à la guerre. »

On a proposé d'astreindre les commandans d'armée à rester au centre des troupes qu'ils auraient à commander en campagne. C'est une utopie; les corps d'armée constituant une armée peuvent, sur le territoire, se trouver fort éloignés les uns des autres, car ils sont groupés en armées d'après la facilité des transports de concentration; il n'y a donc pas de *région d'armée*, si je puis m'exprimer ainsi; c'est à Paris que les commandans en chef sont le mieux au centre de leurs troupes; c'est à Paris qu'ils pourront le plus facilement être réunis sous la direction du chef d'état-major général pour traiter des cas concrets sur la carte, diriger le cours des hautes études militaires et faire des échanges d'idées qui doivent toujours se clore par un résumé du chef d'état-major général, sous la haute autorité du ministre de la Guerre président.

Seulement, ce que je déplore, c'est : 1° de faire de la réunion d'un certain nombre de généraux un conseil consultatif; 2° de voir ce Conseil comprendre dix membres, ce qui est beaucoup trop : plus un Conseil est nombreux, plus ses avis sont ternes et fades, à moins que l'un de ses membres n'ait, par de très grands services rendus au pays, acquis une autorité morale incontestable sur tous ses collègues; ce cas ne se présente pas après une longue période de paix.

Enfin le décret modifie la composition et les attributions du Comité d'état-major. Ce Comité, placé sous la présidence du chef d'état-major général, comprend : « Le chef d'état-major de l'armée, vice-président, les chefs d'état-major d'armée, le commandant de l'École supérieure de guerre, les officiers généraux ou supérieurs remplissant en temps de guerre les fonctions de chef d'état-major auprès des membres du Conseil supérieur de la Guerre non pourvus de commandemens d'armées. » Ses attributions essentielles sont : « 1° L'étude de toutes les questions concernant le fonctionnement technique de l'état-major dont est saisi le ministre; 2° l'examen de toutes les modifications reconnues nécessaires par ses membres au cours de leurs inspections annuelles en tant que chefs d'état-major d'armée; 3° la réalisation de mesures ayant pour but l'amélioration du fonctionne-

ment des états-major d'armée et des états-majors subordonnés; 4° la préparation aux examens d'entrée et de sortie de l'École supérieure de guerre. »

Il suffit de lire cette énumération des attributions du Comité d'état-major pour voir que son utilité est fort contestable. Je le verrais disparaître avec une réelle satisfaction. Pour les trois premières attributions ci-dessus, le Ministre trouverait dans les rapports d'inspections tous les avis susceptibles de l'éclairer; pour les examens de l'École supérieure de guerre, il n'a qu'à donner mission, chaque année, à un certain nombre d'officiers qu'il choisira. Le Comité d'état-major est, à mon avis, un organe inutile et dangereux à la fois, comme toutes les collectivités consultatives.

Le second décret apporte quelques changemens au Conseil supérieur de la Défense nationale. Il a paru nécessaire au ministre, et on ne saurait que l'approuver, de faire assister aux séances de ce Conseil avec voix consultative, outre les chefs d'état-major de l'Armée et de la Marine, le chef d'état-major général, le vice-amiral inspecteur général des escadres et l'officier général président du Comité consultatif de défense des colonies.

Le Comité et le secrétariat ont été remplacés par une *section d'études comprenant* les officiers supérieurs chargés du bureau des opérations dans les trois départemens ministériels intéressés, mis à la disposition du Président du Conseil supérieur de la Défense nationale. « Cette section se réunit sur la convocation du Président du Conseil, étudie et prépare toutes les questions qui doivent être soumises aux délibérations. Les trois officiers qui la composent peuvent assister aux séances du Conseil comme secrétaires adjoints. Le Conseil se réunit deux fois par an obligatoirement. »

On voit que l'on n'a pas sensiblement remédié aux inconvéniens que j'ai signalés. C'est encore un Conseil consultatif qui est chargé d'éclairer le gouvernement, en temps de paix, sur toutes les mesures de préparation à la guerre intéressant plusieurs départemens ministériels. Une fois la guerre engagée, ce même conseil subsistera-t-il? En tout cas, il sera tronqué par le départ des officiers de terre et de mer les plus importans qui seront allés prendre leur commandement. Seront-ils remplacés? D'autre part, la section d'études, d'après les termes

mêmes du décret, n'est pas un organe *permanent* de travail, et j'en considère la permanence comme une nécessité, car les études importantes auxquelles elle devra se livrer ne doivent jamais être interrompues.

Personnellement, je suis partisan d'une solution tout autre. Étant donné que le gouvernement doit avoir une action sur la préparation et sur l'exécution de la guerre dans son ensemble, que la répartition des forces terrestres et navales entre les armées et entre les escadres est de son ressort, j'estime qu'il convient de mettre à sa disposition, non un conseil, mais un organe militaire permanent, qu'on appellera *État-major de la Défense nationale* ou autrement, mais un organe comprenant un chef qui dirige et des officiers qui travaillent incessamment sous ses ordres.

Ce chef aurait, en tout temps, à élaborer des plans de campagne dans les différentes éventualités à prévoir, comme de Moltke le faisait de 1857 à 1870 et à soumettre ces plans au gouvernement.

Les états-majors de l'Armée et de la Marine organiseraient leurs plans particuliers d'après les directions du gouvernement ainsi bien éclairé. Le chef d'état-major général de l'armée et le vice-amiral inspecteur général des escadres devraient être, à mon avis, les chef et sous-chef d'état-major de la Défense nationale; on éviterait de la sorte toute cause de conflit entre eux et les états-majors de l'Armée et de la Marine. En cas de guerre, les deux officiers ci-dessus désignés iraient prendre le commandement de leur armée et de leur escadre; mais tous les autres officiers de l'état-major de la Défense nationale restant à Paris, l'organe continuerait à fonctionner régulièrement; la tradition assurerait la continuité de vues nécessaires. Un conseil donne des avis généralement médiocres; un état-major mûrit chaque question et la traite bien parce que c'est l'œuvre d'un seul homme, et non d'une collectivité.

Dans son rapport sur le budget de la Guerre de 1907, M. Messimy compte peu sur le Conseil supérieur de la Défense nationale, à l'égard duquel il s'exprime dans les termes suivans (p. 216) : « Les Commissions, dans leurs rares délibérations, sont impropres à jouer le rôle d'organe directeur et à donner l'impulsion unique si désirable; à l'ère du désordre va succéder l'ère des Commissions interministérielles : il n'est pas certain que ce régime nouveau, quoique supérieur à l'ancien,

soit assez fort pour empêcher le retour à l'anarchie. » Rien n'est plus juste, à mon avis. M. Messimy estime que la seule manière de faire « pour conduire à des résultats positifs est la création d'un ministère de la Défense nationale. » La discussion de cette proposition sortirait du cadre de cette étude.

En résumé, si j'ai adressé quelques critiques aux deux décrets qui viennent de paraître sur le haut commandement en France, je reconnais qu'ils constituent un très grand progrès sur le passé. Il nous reste à examiner la question des personnalités.

*
* *

C'est dans le choix des personnalités que la passion politique exerce la plus fâcheuse influence, on ne saurait le méconnaître. Les institutions ne valent que par les hommes qui les mettent en œuvre; c'est dans le choix de ces hommes que le Gouvernement ne saurait apporter trop de soin. Certes, il a le droit et le *devoir* d'exiger de tous les officiers le loyalisme le plus absolu, mais il se tromperait étrangement en le cherchant parmi ceux qui font avec ostentation étalage de leur dévouement au Gouvernement établi et aux institutions existantes. Dans ma longue carrière, j'ai connu, sous l'Empire, des officiers plus impérialistes que l'Empereur, et d'autres, plus tard, affirmant avec beaucoup de bruit leur républicanisme à toute épreuve. J'ai reconnu que presque tous n'étaient que des arrivistes; les uns, sans valeur militaire et sentant leur incapacité, ne voient d'autre moyen d'avancement que les témoignages d'une ardeur politique aussi chaude que feinte; d'autres, de valeur réelle, sont possédés d'une ambition exagérée qui ne peut être satisfaite que par les mêmes procédés. Les uns et les autres sont les ennemis les plus dangereux d'une démocratie; la plupart n'hésiteraient pas à changer d'opinion suivant les circonstances; ils sont prêts aux coups d'État. Certains des plus chauds partisans du boulangisme ne sont-ils pas devenus les républicains les plus intransigeans? En 1792, Dumouriez se coiffait du bonnet phrygien au club des Jacobins; l'année suivante, il trahissait la République et la Patrie. Cet exemple devrait donner à réfléchir à nos gouvernemens; ils devraient comprendre que les officiers les plus loyaux sont ceux qui, craignant l'intrusion de la politique dans l'armée, n'étalent pas leurs sentimens et se taisent. Ces officiers, d'un loyalisme sûr, sont de beaucoup les plus nombreux; mais

ils travaillent sans bruit; ce sont ces serviteurs modèles que la République doit rechercher pour le haut commandement; ils ne trahiront pas la confiance mise en eux, même si leurs traditions de famille ne leur permettent pas d'admirer sans réserve toutes nos institutions. Ils servent la Patrie et n'oublieront pas que la France est représentée par le Gouvernement qu'elle s'est volontairement donné et qu'ils respectent. Appelés dans un Conseil, ces officiers n'hésiteront pas à donner leur opinion, fût-elle contraire à celle des puissans du jour; mais, dans l'exécution, ils obéiront ponctuellement et sans réserve, car ils sont guidés par le sentiment du devoir; ils pourront être ardens et indépendans dans les discussions; ils seront toujours fidèles dans l'action.

Il y eut malheureusement des époques récentes où des ministres se sont laissés hypnotiser par des officiers politiciens et les ont appelés à de hautes situations, malgré leur incapacité notoire. Il nous faut, disaient-ils, une armée républicaine. Il convient de préciser ce que doit être l'armée française aujourd'hui. Tous les hommes valides de la nation sont appelés dans l'armée qui est, suivant une juste expression, la *Nation armée*. Dès lors, au point de vue politique, elle doit renfermer en son sein, et dans tous les grades, toutes les opinions, et à peu près dans la même proportion que dans le pays entier. Aujourd'hui, il est indiscutable que la nation est républicaine, l'armée l'est certainement aussi; cette conception d'une armée républicaine est justifiée à tous égards. Mais certains sectaires en ont une toute différente; pour eux, l'armée doit bien comprendre tous les citoyens, le service militaire étant une charge commune à tous; mais ils voudraient interdire l'accès des grades élevés à tous les hommes qui n'ont pas leurs idées politiques; ils cherchent, et malheureusement ils arrivent parfois, à faire porter au commandement des grandes unités des officiers qui font parade de sentimens politiques exagérés et le plus souvent faux, et à en écarter d'autres de la plus haute valeur. Il y a là un vrai danger pour l'armée qui risque ainsi d'être médiocrement commandée, un vrai danger pour la République, que nous voulons forte et durable, et qui peut être à la merci d'ambitieux sans scrupules.

La vertu militaire la plus indispensable à celui qui commande, c'est la grandeur, la noblesse du caractère; le caractère

d'un chef doit être fortement trempé, car il devra prendre des décisions viriles, entraînant le sacrifice de nombreuses vies humaines, décisions d'où dépendront son honneur, et, plus encore, le salut même du pays. Comment obtenir une pareille résolution d'un courtisan habitué à toutes les compromissions qu'il croit profitables?

La République doit aimer et pousser les hommes de caractère et choisir les chefs de son armée d'après leur valeur professionnelle et surtout d'après leur valeur morale. Elle trouvera dans ses rangs tous les hommes aptes aux plus hauts commandemens; elle y trouvera, car ils y sont légion, des hommes au loyalisme éprouvé qui méritent toute sa confiance. Laissons l'armée à sa noble et belle mission ! Écartons d'elle toutes nos dissensions politiques. Je ne serais pas éloigné de penser que telles sont, du reste, les vues de hautes personnalités qui ont une action prépondérante aujourd'hui dans les Conseils du Gouvernement et au Parlement.

*
* *

En résumé, la nouvelle organisation du haut commandement constitue un progrès réel qu'on ne saurait contester sans mauvaise foi; elle est néanmoins perfectible, comme toutes les choses humaines. Notre doctrine tactique a été l'œuvre de notre École supérieure de guerre; notre doctrine stratégique sera l'œuvre du Centre de Hautes Études militaires. L'une et l'autre se maintiendront chez nous par la tradition dans ces deux institutions, tout en sachant évoluer, comme j'ai essayé de le montrer. Il y aura donc bientôt unité de vues complète dans notre armée. Les institutions sont bonnes et l'on en tirera le meilleur parti, si l'on choisit bien les hommes mis à leur tête, et j'estime, en toute conscience, que, malgré les paroles de de Moltke, nous n'aurons prochainement rien à envier aux Allemands en tout ce qui touche le haut commandement et nos états-majors, tout au contraire.

Général H. Langlois.

SUR LE NIL

Samedi, 12 mai.

Il est près de cinq heures du matin. A cette heure-là, au mois de mai, Le Caire est encore endormi.

Par la rue Kasr-en-Nil, avec un ânier et son âne qui transporte mes bagages et mes provisions, je descends vers le pont de Boulak et le quai de la rive gauche, où l'on s'embarque pour Assouan. La rue est à peu près déserte. Cette grande artère européenne de la ville neuve a fermé ses magasins et ses hôtels pour touristes. L'escalier monumental du *Savoy* semble conduire à une nécropole. Çà et là, les portiers berbérins, enveloppés dans un carré de laine blanche, sont couchés en travers des seuils. Quelques-uns, qui viennent de s'éveiller, se soulèvent, se prosternent pour la prière. Dans les jardins des hôtels, sur les branches des cèdres et des acacias, les corneilles-à-manteau s'ébrouent, en poussant d'étranges cris sauvages. Elles s'envolent tout à coup, se posent au milieu de la chaussée, et leurs ailes, rabattues comme des chappes, sont glacées de reflets d'aurore.

C'est un moment de fraîcheur exquise. Mais on sent que cette fraîcheur sera brève. Là-bas, du côté du fleuve, de fines poussières vibrent en une buée d'or, et, du côté de l'Est, les contours du Mokattam, avec la coupole de sa mosquée et les aiguilles de ses deux minarets, se découpent en traits durs sur le ciel uniformément bleu et sans profondeur, — le ciel mat et comme solidifié des jours de grande chaleur, où le paysage figé, souligné de noir, a l'air d'être peint sur de la porcelaine.

Depuis près d'un mois, le khamsin, le vent chaud du désert, souffle sans discontinuer. C'est fou de s'aller jeter dans la fournaise de la Haute-Égypte, par une température et à une époque comme celles-ci. Ce printemps égyptien est déjà brûlant comme nos plus torrides étés. Mais je me dis que, peut-être, dans cette flamme, le Nil se montrera à moi avec une splendeur qu'il n'a point pour ses pèlerins d'hiver. Mes yeux y verront sans doute ce que d'autres n'auront point vu. Le Nil est un monde. La lumière du Sud est inépuisable en féeries. Chacun de nous, comme un poète qui chante sa strophe dans un chœur, n'en peut fixer qu'un reflet instable. Moi aussi, je veux chanter ma strophe. Et puis, il en est de ces pays si beaux comme des femmes trop aimées. On croit toujours en être le premier amoureux, et, dans l'illusion magnifique de cet amour, on se persuade que le monde n'a commencé d'aimer qu'avec vous.

*
* *

Derrière les lions de bronze qui gardent l'entrée du Grand Pont, j'aperçois la cheminée fumante, un des tambours et la roue à palettes du bateau en partance. Hélas! ce ne sera pas la classique *dahabieh*, le bateau à voiles qui, depuis des temps immémoriaux, monte et descend le Nil. Je l'avoue : c'est un vulgaire *Cook*, — mais un *Cook* désaffecté, qui ne promène plus de touristes. En été, la flottille de la fameuse agence est vouée à d'obscurs services : elle ne véhicule que des marchandises et des colis humains de condition inférieure : des fellahs, de petits fonctionnaires, quelquefois des soldats.

Tandis qu'une cohue drapée de cotonnade bleue envahit l'entrepont, on veut bien, par faveur, m'ouvrir, tout en haut du steamer, la partie réservée aux voyageurs d'hiver. Quarante cabines sollicitent mon choix. Quatre salles de bain sont à ma disposition, et aussi une vaste salle à manger, à demi déménagée, il est vrai, mais où trône toujours, au-dessus de la servante, le portrait de Thomas Cook, le fondateur de la Compagnie et l'actuel Roi du Nil. Moyennant trois livres égyptiennes, tout ce domaine est à moi. J'en suis le seul occupant, avec un domestique et le mécanicien du bord, un grand diable d'Anglais, hébété par l'alcool et la chaleur, qui passe ses journées dans la soupente, à cuver son eau-de-vie. Seul, sans promiscuités à craindre, sans le bruit insupportable des conversations, le va-et-

vient des passagers, l'odieux tête-à-tête avec des figures étrangères !

J'inspecte la maison flottante dont je vais être l'hôte pendant toute une semaine. On dirait un chalet à deux étages, avec un balcon circulaire, protégé du soleil par une large couverture en saillie et par des tentes de coutil. Éparpillés sur le balcon, des fauteuils plians creusent leurs hamacs de toiles propices à la sieste et aux longues contemplations. C'est vraiment la maison de rêve, la maison roulante, devant qui

Les grands pays muets longuement s'étendront.

Voir, contempler, sans hâte, sans but, pendant des jours et des nuits, — pour la seule volupté de la vision : je m'y prépare avec un frémissement de joie... Mais, déjà, voici que j'ai peur d'être écrasé par le khamsin qui recommence !

*
* *

Le bateau s'ébranle. Il accélère peu à peu sa vitesse. Malgré le courant d'air de la marche, la sensation de chaleur devient plus véhémente à mesure que le soleil monte. Les parois des cabines sont tièdes sous la main et, quand on y entre, une haleine âpre de germoir vous coupe la respiration. Même dans la salle à manger, plus aérée, il faut se réfugier, pour trouver un peu d'ombre, du côté droit, le côté de la rive occidentale. Toutes fenêtres ouvertes, je regarde, d'un œil distrait, se dérouler la banlieue industrielle du Caire : cheminées d'usines, ponts en fer, grues métalliques, voies étroites où circulent des wagonnets. Dans ce cadre trop moderne et trop encombré, les pyramides de Gizeh se rapetissent, et, derrière les tas de charbon alignés le long des berges, elles apparaissent enfin au regard qui les cherche, comme de simples monticules de sables, détachés de la grande chaîne lybique.

...Mais une vaste nappe d'eau limoneuse se déploie derrière les stores des fenêtres. Les rives se reculent : la largeur du fleuve est telle que les embarcations éparpillées n'y sont plus que des taches imperceptibles. Alors, seulement, c'est le Nil, dans toute son immensité, — une vision qui déroute l'œil habitué aux proportions classiques des fleuves méditerranéens. Cette masse d'eau énorme qui ressemble à une mer intérieure, qui se perd dans un ciel sans limites, vous stupéfie d'abord. On s'imagine

que l'impression unique qu'on en reçoit est faite du sentiment de cette énormité. Puis, bientôt, on distingue ce qui rend l'aspect du Nil si singulier, si réellement prodigieux. Certes, il y a d'autres grands fleuves au monde, peut-être plus grands que celui-ci. Mais le prodige du Nil, c'est de couler dans un désert. Un désert avec de l'eau, voilà le miracle de l'Égypte. Quiconque a senti, dans ses moelles, l'aridité brûlante des sables et, dans ses yeux, le rafraîchissement de cette grande eau miraculeuse, ne s'étonne plus qu'aujourd'hui encore le Nil soit un dieu pour les fellahs et qu'ils lui fassent des sacrifices.

La chaleur monte toujours. La houle ardente de la méridienne flamboie d'une rive à l'autre, emplit tout l'horizon. Les vaguelettes du large étincellent comme des éclaboussures de cuivre en fusion. C'est le moment le plus dur, celui où le paysage, écorché par une lumière trop tranchante, est le plus blessant au regard. Les tons chimiques y dominent : jaunes-soufre, verts de chlores ou de sulfates, qui s'étendent, comme des marbrures de décomposition, dans des blancs d'ivoire, des jaunes-paille, des blonds de poussière. Les cultures encore très vertes, champs de fèves, champs de pastèques, sont à demi voilées sous une espèce de fumée sulfureuse. Les pyramides naines, qui défilent, en groupes intermittens depuis Gizeh, fument comme des meules en ignition. De loin en loin surgissent des éminences calcaires, pareilles aux murs et aux pylônes trapus de l'architecture pharaonique, — toutes blanches avec des striures blondes ou violâtres, saupoudrées de safran clair. Là-bas, sur la rive gauche, en face de la pyramide turriforme de Meïdoum, des plages livides aux oxydations étranges, comme empoisonnées de vert-de-gris, agonisent dans la crudité de la lumière.

Une torpeur invincible vous étreint. Et puis des barques passent, légères, aux envergures d'oiseaux; et, de leurs grandes voiles triangulaires, ainsi que d'un frissonnant éventail, il semble qu'une fraîcheur va descendre. Mais l'air brûle toujours; et toujours, à l'infini, sur les deux rives, les oasis se déroulent, d'un vert si nébuleux, si volatilisé par la chaleur, qu'on doute, comme devant un mirage qui se lève...

Une détente. Le rayonnement de la lumière s'adoucit, sans

que la chaleur soit moins forte. Les lignes et les couleurs des choses commencent à devenir suaves.

Derrière les cultures, les champs de fèves, les champs de pastèques, dans une fumée de soufre, tout à coup, une longue bande rose se déploie et brille avec douceur : c'est la chaîne arabique, toute blonde, qui se nuance des reflets du couchant. La fumée de soufre se dissipe lentement, et à mesure que l'atmosphère s'éclaircit, du côté de l'Arabie, des cirques de montagnes apparaissent qui flamboient dans l'effacement des lignes violâtres, comme des bûchers aux flammes jaunes et roses qui brûlent en plein jour.

Puis, les nuances vives s'amortissent graduellement. Le ciel se brouille de vapeurs, se mélancolise. Il est d'un gris de nacre, à peine teinté de bleu, comme un ciel du Nord, et les oasis, qui courent sans fin sur les deux berges, semblent des rideaux de saules ou de peupliers au bord d'un fleuve de France. La douceur éteinte, languissante, du paysage ouaté de brume rappelle nos plus doux crépuscules.

Mais voici toute une procession de *dahabiehs* qui s'avancent, leurs grandes voiles obliques dressées dans le ciel comme des lames de faux. De loin, on dirait d'énormes cuves rondes ou ovales. Elles sont chargées de blé et d'oignons jusqu'au bord, et des femmes sont accroupies dans le blé, toutes noires sous les plis flottans de leurs haïcks... Les embarcations passent, s'allongent, s'effilent. On dirait, maintenant, des galères grecques ou latines avec leurs proues très hautes, arrondies, recourbées et aiguisées en becs. Quelques-unes sont peintes comme des boîtes de momies, d'autres grossièrement tatouées comme une peau de Nubien. Les réminiscences se mêlent aux sensations immédiates, les visions du présent et du passé se confondent. Parmi toutes ces formes fuyantes, on sent très loin dans le temps et dans l'espace...

Nous allons. Les lignes de la terre et les couleurs du ciel se succèdent, se détruisent en une perpétuelle métamorphose. Puis un moment s'affirme, où tout semble figé, à la façon d'une pièce de métal refroidie. Il est près de huit heures du soir. Le soleil a disparu derrière les crêtes lybiques, et, à mesure qu'il s'enfonce de l'autre côté de l'horizon, la terre se vide de sa lumière, comme un corps dont l'âme se retire. Plus rien ne luit. Un paysage mort, squelettique, couleur de chaux, occupe l'étendue.

Où sommes-nous ? Je ne sais pas, je ne veux pas le savoir. Nous passons, en cette minute, devant une baie déserte, entourée de falaises à pic, qui blémissent dans le crépuscule et qui l'encerclent d'une façon étrange, comme un cratère mort de la Lune. Au centre, une barque immobile et solitaire, dont la haute voile se reflète immensément, et plonge, obélisque sans fin, dans le miroir pâle des eaux embuées de fièvre.

Nous passons lentement, doucement, comme en rêve.

Et soudain, sur la gauche, se dessine un interminable estuaire aux rives submergées par une mer de plomb. La vision est d'une simplicité presque effrayante. Entre la zone assombrie des eaux et la zone plus claire du ciel, court à perte de vue, d'un mouvement rigide et implacablement rectiligne, une étroite bande d'un noir d'ébène, mince pellicule de terre, débris de continent détruit, qui va sombrer dans l'abîme ; et, vers le Sud, à la limite où le ciel et le fleuve se rejoignent, un gouffre béant au delà duquel il n'y a plus rien. Une échappée en plein ciel : on est hors de la planète...

Alors, sous ce ciel opaque, étouffé de chaleur, où pas une scintillation ne palpite, dans le gris indistinct qui m'environne, je songe à une nuit d'étoiles contemplée, quelques jours auparavant, dans les sables de Gizeh, aux pieds du Sphinx, nuit de velours et d'or, nuit limpide comme un autre azur, nuit merveilleuse, auprès de laquelle pâlissent, dans mes souvenirs, mes plus belles nuits africaines.

Il n'y avait pas un être humain, ce soir-là, dans la cuvette sablonneuse où le colosse est à demi enlizé. Derrière lui, le triangle formidable de le pyramide de Khéphrem tombait d'une chute écrasante, comme perpendiculaire ; et, derrière Khéphrem, se haussaient les crêtes du désert lyrique, hérissées de pierres tranchantes, qui se découpaient en dents de scie sur un ciel vert, teinté de nacre. C'était la solitude de la haute mer, le silence accablant des espaces désertiques.

D'abord, la masse du Sphinx s'ébaucha confusément dans la noirceur de la pyramide prochaine. Une lune orangée montait, toute gonflée, sous un voile de nuages blancs. Et ce fut l'ascension lente du globe vermeil. Peu à peu, la tête du colosse émergea de l'ombre, s'éclaira vaguement. Le profil se dégageait, lourd profil de nègre aux narines aplaties, à l'expression bes-

tiale. Puis l'ovale du visage resplendit, si baigné de clarté que ses affreuses mutilations disparaissaient dans le rayonnement total, et, bientôt, sous la splendeur lunaire, la lourde face fut un pur miroir dressé vers les astres.

La croupe repliée du monstre, comme écrasée sous le poids de Khéphrem, semblait se perdre au loin, dans les profondeurs des sables. Mais la tête victorieuse se levait, d'un puissant effort, vers les étoiles. Et l'on aurait dit la tête de la planète Terre, haletant sous sa charge de montagnes, de peuples et de cités, et traînant derrière elle ses continens et ses océans inconnus, parmi tous les embrasemens et tous les éblouissemens stellaires.

*
* *

Dimanche, 13 mai.

A l'aube, au sortir de la cabine asphyxiante, il fait presque frais sur le balcon du bateau. Mais l'atmosphère est trouble, l'horizon obstrué de lourdes nébulosités bleuâtres.

Tout à coup, sur la droite, une vision singulière s'ébauche.

En haut d'une berge couleur d'ocre, comme imbibée de sang caillé, parmi des fleurs d'opium, aux tiges roides, aux durs calices bigarrés de rouge et de jaune, une femme surgit, enveloppée d'un haïck noir. Elle est immobile au sommet de la berge. Une de ses mains, la paume tendue, sort de l'amas de ses draperies, et, de l'autre, elle écarte l'extrémité du haïck qui recouvre sa tête. Son visage très brun se montre à demi dans l'ouverture de l'étoffe entrebaillée. C'est le geste et l'attitude des statues romaines d'Isis écartant son voile. Immobile, parmi les fleurs d'opium, elle est là comme une figure symbolique du Sommeil ou de la Mort. Autour d'elle, tout est inerte et silencieux, et sa haute silhouette funèbre se détache sur un ciel jaune, que l'on croit voir à travers un morceau de topaze...

Nous approchons : la vision s'efface dans les tourbillons de poussière charriés par le khamsin. L'éclat du soleil en est amorti, mais le souffle du Sud, qui, de minute en minute, augmente d'intensité, est tellement brûlant que je suis obligé de regagner ma couchette.

Toute la journée, je vais être prisonnier entre les cloisons de la cabine, suant sur mon matelas comme sur la plaque

chauffée d'un hammam. Pourtant, je me console de ne rien voir, parce que je sais bien qu'à cette heure-là, dans la désolation du dehors, il n'y a rien à voir : le ciel, la terre et l'eau ont disparu sous un linceul uniforme de lumière trouble et de poussières corrosives.

Torpeur morne, coupée de rêves sans suite, qui achèvent la déroute du cerveau. A deux heures, la chaleur du khamsin devient si intolérable que j'abandonne ma couchette pour me plonger dans une baignoire. Elle est pleine d'une eau bourbeuse, l'eau brune et grasse du Nil, toute chargée de limon. Mais ce bain de boue, indéfiniment prolongé, est un délice, au prix du bain de feu qui m'attend sur le pont. Je somnole dans ma baignoire, bercé par le mouvement doux du bateau. Là-bas, au dehors, des villes et des villages défilent dans le vent et la poussière. Je n'en saurai ni le nom ni la figure. Je n'ai plus la force de bouger... De temps en temps, un choc mou arrête brusquement la marche du steamer : c'est un banc de sable. Alors, pendant des heures, l'équipage, armé de gaffes, travaille sous l'ardeur du soleil, pour dégager la coque du bâtiment. Une sorte de complainte, entrecoupée par les commandemens brefs du *raïs*, rythme l'effort des matelots : Iallah ! Iallah !... La carcasse retentit de grands coups sourds, le ventre de la carène frotte, glisse sur les fonds vaseux : Iallah !... Et, soudain, le bateau repart, de son mouvement doux et régulier, comme un oiseau qui reprend son vol.

*
* *

Lundi, 14 mai.

Cinq heures du matin sur le balcon qui surplombe le tambour. Le vent brûlant s'est calmé. Néanmoins, l'atmosphère pacifiée reste très lourde, d'une opacité presque matérielle.

Simplifié par les brumes qui l'enveloppent, le paysage garde toujours sa nudité géométrique : trois zones superposées, l'eau, la terre, le ciel, séparées les unes des autres par deux lignes rigides qui courent à l'infini et qui se perdent dans les vapeurs de l'horizon. Les premiers plans ont une couleur cendreuse, qui, graduellement, se fonce jusqu'au violet sombre vers les fonds des montagnes encore invisibles. En ce moment, le Nil est immobile et lisse comme une eau morte. Le ciel d'argent s'arrondit comme une coupole solide. Un silence

angoissant pèse sur l'étendue, et toute cette nature éteinte et morne a l'air de se recueillir dans on ne sait quelle attente...

Les montagnes violettes de la chaîne arabique se dessinent sur le ciel d'aurore, se veloutent d'une couleur de pensée. Le soleil a percé les brumes flottantes; il monte, et, soudain, c'est, par tout l'espace, un ruissellement de splendeur. La terre est toute d'or sous l'azur allégé du ciel. Les contours des berges sont comme frottés d'ambre liquide. De l'or coule le long des mâts des dahabiehs. Toutes voiles déployées, elles planent, comme de gros oiseaux d'or, sur le fleuve embrasé. Du haut du balcon, au-dessus du sillage qui fait, dans la moire orangée des eaux, une longue déchirure mauve, je contemple, les yeux ivres de lumière : toutes mes souffrances de la veille sont payées.

Dans cette richesse et cette beauté triomphante de l'aube, les êtres et les choses, touchés par l'engourdissement du khamsin, semblent renaître. Des battemens d'ailes, des pépiemens se répondent d'une rive à l'autre. Les trous des rochers sont pleins de tourterelles et de martins-pêcheurs, qui prennent leur volée. Au bord des berges, des enfans nus s'ébrouent dans l'eau vaseuse, s'éclaboussent en poussant de petits rires aigus, qui rebondissent jusqu'à nous, sur l'eau calme du fleuve, comme des ricochets.

On dirait des statuettes de bois ou d'albâtre bruni, telles qu'on en voit derrière les vitrines du musée du Caire. Le torse grêle, les épaules larges, les pectoraux en saillie sur le tronc, comme des gorgerins incrustés d'émaux, ils ressemblent trait pour trait aux petits fellahs d'il y a trois mille ans, qui ont servi de modèles aux sculpteurs et aux peintres des Pharaons. Et ils ressemblent aussi à leurs ancêtres des syringes et des hypogées, ces hommes aux maigreurs de sauterelles qui, en ce moment, sous le haut mur calcaire de la falaise, sont attelés à une corde de hâlage. Et le bateau archaïque, qu'ils traînent dans l'eau pesante, est tout pareil aux barques d'Ammon, qui sont peintes sur les tombeaux enfouis, là-bas, au milieu des sables.

Devant ce paysage du Nil, si raréfié par momens qu'il se dépouille de tout caractère particulier, je pouvais me croire hors du monde, dans une région abstraite qui ne connaît d'autres accidens que les jeux élémentaires de l'ombre et de la lumière. Ces silhouettes humaines me rappellent que je suis dans un pays où tout est marqué, au contraire, d'une empreinte si fortement

individuelle qu'elle défie les siècles, — sur la terre d'Égypte, où rien ne meurt...

Il me semble qu'au sortir d'une féerie, je rentre dans la réalité. L'Égypte moderne elle-même réapparaît à côté de l'antique. Dans l'atmosphère purifiée, des bâtisses, qui se confondaient hier avec la blancheur des terrains, leurs contours s'évaporant dans les tourbillons de la poussière, s'accusent, aujourd'hui, en lignes précises et déplaisantes : gros cubes en platras qui sont des palais administratifs, obélisques de briques qui sont des cheminées d'usines, — sucreries ou distilleries, — pylônes aplatis en boue noire du Nil, qui sont des huttes de fellahs.

Vers le soir, un mur, percé d'arches colossales, coupe en deux tout l'horizon, émerge du lit de fleuve; c'est le barrage d'Assiout. Nous nous engageons dans un canal latéral qui franchit la digue. Mais il est trop tard : l'écluse est fermée. Il faut s'arrêter, passer là toute la nuit. Au fond du canal, entre les deux parois de maçonnerie qui nous enferment comme une fosse étroite, — dans l'air étouffant, sans autre vue que le ciel plein d'étoiles au-dessus de nos têtes, — nous attendons l'aube, et le départ vers l'inconnu...

*
* *

Mardi, 15 mai.

Les manœuvres ont été longues. Lorsque enfin nous sortons de l'écluse, le soleil est déjà haut. Alors, sous le grand ciel libre, une vision extraordinaire se déploie.

Le fleuve élargi, étalé, arrondi comme un golfe, n'est plus qu'une immense coupe limpide sertie dans la bordure vermeille des rivages, — moins une coupe d'eau pure qu'une coupe de lumière, épanouie dans la fraîcheur du matin, pour désaltérer on ne sait quelle soif divine. Cette lumière jeune a une légèreté, une allégresse, qu'elle va perdre, tout à l'heure, dans le morne et lourd éclat de la méridienne. Ce n'est déjà plus l'aube, ce n'est pas encore le plein midi. Minute fugitive, qui fait éclore au regard tout un pays fabuleux de cristal et d'or. Vrai paysage spirituel, purifié des vains accidens de la matière, immense, lumineux et simple comme un concept métaphysique, où l'or des sables, le cristal de l'eau se perçoivent à peine, où les lignes et les surfaces se résolvent en splendeurs fluides.

Et, tandis que nous passons devant la montagne d'Assiout creusée de spéos comme une énorme ruche funéraire, je pense que ce lieu éblouissant du monde fut autrefois Lycopolis, et que Lycopolis fut la patrie de Plotin, le thaumaturge, le mystique et le saint du néo-platonisme, l'homme « qui avait honte d'avoir un corps. » Quand, plus tard, sur un mode inspiré, ce voyant célébrait l'épiphanie de l'Intelligence et l'ascension vers l'Un de l'âme soulevée par l'Amour, il se souvenait sans doute d'une minute semblable à celle-ci : le lever du soleil sur la terre d'Égypte. Ici, — comme chez l'ascète philosophe, — les formes des choses, sublimées par la lumière, ont perdu leur corps : elles ne sont plus que des symboles intelligibles, — des apparences de cristal et d'or...

Ce qui fait la beauté sans pareille de cette vallée du Nil, c'est la simplicité presque géométrique de sa structure. Des surfaces planes pour capter les reflets, des angles aigus pour les briser, quelques lignes parallèles pour reculer à l'infini la perspective, — avec ces élémens si pauvres, elle crée des harmonies et des mélodies de couleurs d'une somptuosité et d'une ampleur incomparables. La Mer et le Désert sont les deux grands miroirs du ciel. La vallée du Nil a les deux miroirs : son fleuve et son désert, où se recueillent, s'exaltent et s'alanguissent toutes les nuances du jour.

L'enchantement se perpétue. Il est dix heures du matin. Nous approchons d'un village perdu, dont les cases noires émergent d'un bouquet de palmiers.

Dans une petite anse, à quelques brasses de la berge, une dahabieh est à l'ancre. Il y a un mort sur le pont. Du balcon du steamer, on distingue, sous les plis d'un suaire de soie verte, la forme d'un cadavre, étendu tout au long d'une civière, que six hommes soutiennent de leurs épaules. Autour du mort, pêle-mêle, se presse une foule drapée de bleu. Au-dessus de la foule, les hautes vergues obliques de la dahabieh se découpent dans le ciel, comme des signaux funèbres. Une psalmodie pieuse s'élève et s'abaisse, par intervalles. De la rive, des enfans troussés jusqu'à la ceinture, les pieds dans l'eau, accourent en brandissant des palmes. Debout, contre un des mâts de l'embarcation, dominant les passagers de toute sa tête, un adolescent, bouche ouverte, regarde le mort.

On lève l'ancre, et, lentement, la barque mortuaire incline ses grandes ailes blanches. Avec ses palmes et ses chants, elle glisse sur l'eau molle, elle s'en va, par ce beau matin de printemps, vers des plages de lumière...

Aujourd'hui, vraiment, il y a de la joie éparse dans l'air, qui est toujours sec et chaud, mais non plus étouffant. Partout, sur les deux rives, des baignades de fellahs, des abreuvages de troupeaux. Çà et là les croupes luisantes des buffles émergent de l'eau, pareilles à des quartiers de roches noires. Les enfans se roulent dans le sable, et leurs petites chairs brunes et roses grouillent comme des vers sortis de la vase. D'autres, sur la falaise, tout le corps enveloppé, jusqu'au menton, d'un lambeau de cotonnade, — les pieds et les mains invisibles, — ont l'air de serpens qui dansent. Une femme squelettique les garde, longue et mince dans son haïck noir... Soudain, un souffle passe, la silhouette rigide sous les draperies qui s'envolent et qui palpitent, se dresse comme une torche funèbre dans le vent et la fumée.

Tout s'allume, tout vibre au milieu de cette atmosphère extraordinairement pure. Le corps est à l'aise, les nerfs se tonifient, l'humeur s'équilibre. La moindre sensation paraît neuve et délicieuse. Boire un peu d'eau devient une volupté. A l'arrière du bateau, dans le courant d'air du sillage, un *zir*, grande amphore d'argile, est suspendu. Des gargoulettes suantes sont disposées tout autour. Et c'est exquis d'approcher seulement de ses lèvres le goulot poreux du vase, où de la poussière craque sous la dent, puis de savourer la première gorgée qui se précipite, fraîcheur tranchante, dans le gosier aride.

L'esprit même est plus souple, plus dispos. L'imagination se réveille. Les mots affluent dans la mémoire, s'ordonnent en consonances harmoniques avec l'émotion naissante, comme des mélodies sans suite qui se succèdent sous les doigts distraits d'un musicien.

Le soleil s'abaisse. Et, progressivement, la chaîne arabique, qui s'était éloignée de nous depuis Assiout, se rapproche de la rive orientale.

Elle s'allonge indéfiniment, à la façon d'une ligne de remparts, un mur sans fin, dont les stratifications de la roche mar-

queraient les assises de pierres superposées. Mais ce mur n'est point opaque, il est léger et transparent, il a des souplesses d'étoffes précieuses, où glissent des reflets blonds, jaunes, verts, roses, bleus lie de vin. C'est le chatoiement des soies délicates et vives qui fleurissent de leurs broderies les voiles d'Orient. Parfois, vers le Sud, parmi les blonds, les jaunes, les ocres et les roses de la terre, une bande de laque foncée s'allume pour s'évanouir presque aussitôt.

Nous entrons décidément dans les pays roses : un rose, par momens, à peine saisissable, un rose pareil à l'afflux rapide du sang sous l'épiderme ; et, à d'autres momens, un rose fouetté d'ambre et de lilas, les lilas d'avril, les premières corolles qui éclosent, encore laiteuses du printemps.

Tandis que le bateau s'avance vers Sôhag, tous ces reflets ténus se fondent dans les flammes exaspérées du couchant. En quelques minutes, l'incendie crépusculaire s'éteint. Le fond du ciel est d'un violet sombre, le Nil apaisé est une mer de scabieuses, mauve aux endroits frissonnans, couleur d'abricot mûr, teinté, çà et là, de brunissures d'acier poli, aux endroits calmes, où l'eau morte resplendit comme un miroir.

Il fait nuit maintenant.

A l'avant du bateau, couché contre le bastingage, les yeux perdus dans les pâleurs nacrées du firmament, j'entends le balancier de la machine battre le rythme de la marche, et, à travers le fracas des eaux rejetées par l'étrave, j'écoute la chanson continue de l'écume aux flancs de la carène. La hampe du pavillon s'érige toute droite, à la proue, tel un bras impérieux tendu vers les profondeurs de l'horizon. De son mouvement doux, toujours égal, le steamer semble planer dans l'espace indistinct. D'une extrémité à l'autre, l'ossature de sa charpente frémit de la ferveur de son vol. Il va, sans bruit, sans heurt. Par delà les eaux tranquilles, immenses, peuplées de formes illusoires, des blancheurs vagues s'ébauchent sous les palmiers des oasis enchantées par la nuit : villes inconnues, que l'on devine à peine et qui s'embellissent de tout le mystère nocturne... Puis, soudain, en un glissement d'apparition, les hautes voiles en lames de faux surgissent. Elles sont là, tout près. Leur ombre descend sur nous. Elles nous frôlent, avec un sourd grondement de toile, la pointe aiguë de leurs vergues

va toucher le balcon, — et, lentement, elles se fondent, fantômes aériens, dans les vapeurs du fleuve.

Partout, sur la vaste nappe miroitante, des formes étranges se lèvent et s'évanouissent, en un mouvement vertigineux de naissances et de destructions.

Tout à coup, le silence se déchire, et le hululement de la sirène monte, comme une clameur d'angoisse, au milieu du vent chaud et de la fumée.

*
* *

Mercredi, 16 mai.

Cinq heures du matin. L'aube est divinement fraîche. Vers l'Est, une rougeur rampe au bord du ciel. Des fumées roses s'étirent dans la blondeur des sables.

Nous sommes en vue de Béliana, le petit port, où l'on descend pour visiter les ruines d'Abydos. Couleur de groseille, des maisons peintes s'essaiment sur la berge. La ville s'éveille. Avec des battemens d'ailes éperdus, les tourterelles s'échappent des trous des pylônes. Des femmes, la cruche sur l'épaule, vont à l'aiguade... Et c'est, tout de suite, la monotonie des cultures, et, bientôt, le désert. Une dernière rangée de palmiers se déploie sur une longue bande de terre noire, si étroite et si mince, qu'elle semble une baguette d'ébène appliquée sur la glace unie du fleuve.

L'eau du Nil est lustrée, sans une ride, comme une soie rose tramée d'argent. De chaque côté du bateau, un pli liquide se déroule, divergeant de plus en plus vers le large, et, dans cette féerie lumineuse de l'aurore, on dirait un manteau précieux qui traînerait à la proue d'une trirème parée en fête.

Et, à mesure que nous pénétrons dans les pays roses, les couleurs s'avivent de rehauts vermeils. Sous la trame subtile de l'air, nuancé de laque et de carmin, il y a de l'or qui brille. Nulle part, sans doute, l'inerte matière n'apparaît plus splendide, plus allégée, plus suave au regard. Comme nous approchons de Kéneh, des montagnes lilas et blanches, faiblement rosées, couronnent l'horizon. Les cimes sont baignées d'une grande lueur neigeuse, de sorte que l'on croit voir, par-dessus les étages de l'âpre chaîne arabique, des glaciers inondés de lumière.

*
* *

Jeudi, 17 mai.

Louqsor : le beau nom ! Comme il sonne ! Comme il est prometteur de merveilles !

Nous y arrivons au lever du soleil. De loin, je reconnais le célèbre temple d'Ammon, qui, tout au bord de la berge, espace le damier de ses colonnes papyriformes; j'aperçois la double mitre d'un colosse royal, enseveli jusqu'à mi-corps dans les excavations des fouilles. Du lit du fleuve, du haut du balcon du steamer, cela paraît petit, puéril comme un jeu de construction abandonné sur la rive. En revanche, ce qui semble réellement monumental, ce sont les façades composites des grands hôtels. Ils écrasent tout autour d'eux. Louqsor est un centre d'hivernage presque à l'égal du Caire. La brique et le platras des caravansérails cosmopolites y éclipsent le granit des temples millénaires.

Le bateau fait, à Louqsor, une escale de quelques heures. Il faut descendre, errer au hasard dans les rues de la bourgade moderne, unique vestige de la grande Thèbes aux cent portes.

De cette première visite trop hâtive, je ne garde qu'une impression confuse de fraîcheur, d'intimité, de magnificence aussi. Venelles ombragées, si accueillantes et si voluptueuses au sortir du grand soleil des berges ! Petites rues blanchies à la chaux, où les animaux apprivoisés montrent une douceur extrême. Les colombes et les passereaux se perchent familièrement sur le rebord des fenêtres. Les chats ne s'enfuient point au passage de l'homme : ils semblent aussi sûrs de son respect qu'au temps où il les adorait et embaumait leurs cadavres. Et, dans la campagne vite atteinte, parmi les chaumes des champs moissonnés, c'est un grouillement de rats, si nombreux, si insolens, si ostensiblement les maîtres du sol, qu'on songe à une nouvelle plaie d'Égypte... Et puis les jardins pleins de fleurs et d'arbres qui, à de certains tournans, prennent des aspects de forêts vierges. Pêle-mêle de lauriers-roses, d'hibiscus, de jasmins, d'arums, d'iris jaunes et rouges, de papyrus. Et, par-dessus tout cela, l'odeur entêtante des citronniers qui suent leur sève. L'air est lourd sous ces fourrés, la terre fendillée meurt de soif. Bientôt les branches des arbustes et les lianes des plantes grimpantes, dépouillées de leurs feuilles par le hâle de l'été, ne seront plus

que des squelettes. Mais, dans ce flamboiement meurtrier du désert, cette illusion de verdure exubérante est quelque chose de si miraculeux et de si doux !

Le bateau repart. Il est midi. Autour de nous, les montagnes de la plaine de Thèbes forment comme un cercle de brasiers qui brûlent en plein jour. Suivant les caprices des ombres, certaines semblent éteintes, écrasées sous un amas de cendres blanches. D'autres, translucides, paraissent éclairées en dedans, — cloisons de cristal, plus limpides que l'air, véritables serres de diamant, où éclosent des fleurs lumineuses, invisibles à force de splendeur.

L'heure est accablante. Midi : l'heure blanche du Sud ! Le paysage pulvérisé par le rayonnement solaire n'est plus qu'un tourbillon de couleurs évanescentes : gris, jaune-soufre, vert livide. L'eau est blême comme une vitre dépolie. Le ciel trouble s'arrondit en un immense globe de lampe, d'où tombe une lueur diffuse, voilée et papillotante, douloureuse au regard. Tout se brouille et se dissout. Les formes solides, les lignes précises s'effacent. On dirait que la terre est mangée par le ciel et l'eau.

Sur la rive, dans un halo de poussière, un pauvre chien, au museau effilé de chacal, court, comme un fou, sous le soleil, et n'a même plus la force d'aboyer. L'équipage dort, écroulé dans l'entrepont, où le courant d'air du sillage atténue à peine l'ardeur infernale de la machine.

Le soir, au crépuscule, la féerie quotidienne recommence. L'eau du Nil s'est muée en une sorte d'élément immatériel, — fluide, impondérable et diaphane comme l'éther.

La nuit est venue. Le lit de la rivière a disparu sous un amas de mousselines translucides. On vogue en plein ciel. A travers la pénombre claire, les voiles-fantômes surgissent toujours, et les dahabiehs qui passent revêtent des apparences chimériques. On ne sait plus si ce sont des barques ou des litières royales, sous leurs courtines et leurs bouquets de plumes, — ou des bêtes marines aux muffles difformes et aux nageoires géantes.

A minuit, le firmament, nettoyé de ses vapeurs et de ses poussières flottantes, est criblé d'étoiles qui se répètent dans le

fleuve en reflets frissonnans. Un autre gouffre constellé se creuse sous le balcon du bateau. En haut, en bas, partout, on est enveloppé d'un fourmillement d'astres. Parfois, une étoile filante jaillit dans l'étendue, en même temps qu'un grand poisson de feu coupe le cristal liquide et se perd dans les profondeurs des eaux embrasées.

*
* *

Vendredi, 18 mai.

Dès avant l'aube, le Khamsin se déchaîne avec une rage inouïe. Les poussières nous envahissent, se collent aux mains, au visage, s'écrasent sous les dents. Le paysage s'efface de plus en plus. C'est une grande tache toute blanche enveloppée de fumées blondes, qui, par momens, s'échevèlent, bondissent, en dessinant, sur le ciel livide, des formes étranges qui fuient comme au galop et qui s'évanouissent dans la fournaise trouble de l'espace. On dirait que les *chevaux pâles* de l'Apocalypse sont lâchés dans le ciel.

Sans cesse, des traînées de poussière se soulèvent sur les deux rives du fleuve, elles courent, pareilles à des flammes sur le bord d'un mur incendié. Sous les coups furieux du vent, les berges s'effritent. De grands morceaux se détachent, tombent dans l'eau avec un bruit pesant, ou bien cela glisse en une chute ténue, comme une pincée de sable par le trou d'un sablier. La terre, balayée par le vent, semble sur le point de se dissoudre.

Çà et là, quand le tourbillon s'affaisse, on aperçoit des ibis blancs et noirs, blottis dans les trous des roches, la tête sous l'aile, une patte repliée et l'autre dressée comme une tige, — oiseaux funèbres sur une berge de l'Hadès. Des hommes à la peau d'ébène sillonnée de tatouages, aux cheveux rares et crépus, vêtus d'un simple pagne, courbent l'échine sous le fouet de la rafale, ou s'aplatissent au ras du sol.

Le type et le caractère nubiens s'accentuent. Nous entrons maintenant dans les pays noirs.

Après midi, la chaleur est foudroyante.

Il est inconcevable, vraiment, qu'on puisse respirer dans cette flamme. Et pourtant, on n'en est point abattu. Au contraire, les sens hyperesthésiés vibrent au moindre ébranlement, l'esprit

est d'une alacrité, d'une lucidité extraordinaires. C'est une sorte d'ivresse du feu. La conscience élargie reflète les plus infimes sensations, et, en même temps, la pensée, douée d'une agilité insolite, s'évade hors du flux des images et se joue parmi les abstractions logiques avec une facilité merveilleuse. Le moi s'étonne de sa fécondité, de la liberté souveraine qui lui est venue, de sa puissance de domination.

Et, en même temps aussi, il sent, avec une angoisse qui va jusqu'à l'épouvante, l'écoulement irrésistible de tout. Comme le sable des berges, l'émotion présente va couler dans le fleuve sans fond de l'oubli. Je voudrais fixer, avec sa couleur, son intensité et la courbe signifiante de son élan, cette minute de mon âme vécue dans l'horreur et l'allégresse du soleil nubien. Mais je sais bien que jamais je ne retrouverai *cela*, cela qui fait de cette minute un sursaut de vie unique, — et que déjà, en ce moment même où je la vis, les mots échouent pour le traduire. Et je songe à tout ce qui gît, au fond de ma mémoire, de décoloré et de mort, — débris de mon âme passée, cadavres des minutes auxquelles, dans une exaltation passagère, j'attachais un sens presque divin. Et voici que, des profondeurs à demi abolies de ma vie africaine, il m'arrive des réminiscences douces à pleurer, et douloureuses aussi, à force d'être impuissantes à revivre. Je revois le golfe d'Alger, les villas et les fermes du Sahel, et, — dans une aube de printemps encore trempée de l'humidité nocturne, — tout à coup, j'entends sonner les cloches du Carmel : tintement angélique que je peux bien nommer, avec toute la reconnaissance de mon cœur, mais que je n'entendrai jamais plus, comme ce matin-là !

Oui, sans doute, le torrent du présent m'emporte. Je suis soulevé par la houle de la vie ardente qui m'entraîne avec ses couleurs et ses formes. Mais combien de temps encore mes sens seront-ils assez vibrants et assez neufs pour en être émus, ma conscience assez vigoureuse et assez claire pour en étreindre le reflet? Quelle détresse m'attend, quand mon âme s'en ira, faible et nue, par les corridors glacés de la vieillesse!...

Je rêve devant le paysage trouble, — pâle, d'une pâleur d'ossemens. La chaleur âpre me prend aux narines. Je défaille, à bout de souffle. Ce pays vous tue. On voudrait fuir, — et, pourtant, rester ici toujours.

A travers un halo de poussière rougeâtre, j'entrevois à peine le petit temple de Kom-Ombô, dont le portique semble baigner dans le fleuve. Image de vétusté et d'abandon, évocation brève d'une Égypte décrépite, finie, ensevelie sous les sables. Et, de distance en distance, les ibis noirs, dressés sur une patte, se tiennent solitaires, au bord de l'eau morte, — oiseaux funèbres d'une lande stygienne.

*
* *

La nuit tombante obscurcit encore les rives du fleuve cimmérien.

Bientôt, une agitation inaccoutumée emplit tout le bateau. La sirène se met à hurler longuement, avec insistance, comme pour appeler à l'aide ou signaler un danger invisible. Là-bas, bien loin, des lumières s'allument en files parallèles et régulières. Des espaces d'eau luisent sombrement autour de nous. Nous sommes près d'Assouan et de la première cataracte. Le steamer s'arrête ici. Il faut descendre pour ne plus remonter.

A tâtons, dans l'ombre, nous débarquons sur une langue de terre basse, dont le sol est mou comme celui d'une lagune. Des silhouettes diaboliques nous entourent en gesticulant. Ce sont les âniers berbérins qui vont nous conduire à la ville, éloignée d'une demi-lieue : car le Nil n'a plus assez d'eau, en cette saison, pour que nous puissions aborder à quai.

Les hommes noirs s'emparent de nous et de nos bagages. Au milieu du vent chaud qui nous souffle sa poussière dans la bouche, ils se disputent, ils crient, nous hissent de force sur leurs montures. Enfin, au galop des ânes, nous partons, dans les ténèbres brûlantes, vers un nouvel inconnu...

LOUIS BERTRAND.

LEVASSEUR

I. — LA CARRIÈRE ET LA VIE

Au lendemain du jour où les funérailles de Levasseur nous avaient réunis dans cette cour du Collège de France, dont chaque pierre évoque le souvenir des hommes illustres qui y enseignèrent, il nous fut donné de revoir le cabinet du second étage, où, durant huit années, l'administrateur de cette grande maison a vécu. C'est là que se poursuivait son fécond labeur, au milieu des livres et des documens soigneusement rangés, devant ce bureau où il était assis la plume à la main, couvrant les pages d'innombrables manuscrits de cette écriture fine et régulière que nous connaissions si bien, corrigeant des épreuves, accumulant dans des notes le trésor de son expérience et de ses réflexions. Parfois nous le trouvions debout devant une autre table, plus haute, où il s'accoudait, enveloppé de la robe de chambre qu'il ne quittait que pour revêtir la redingote du professeur et aller porter la bonne parole aux divers auditoires qui se pressaient à ses leçons, au Collège de France, au Conservatoire des arts et métiers, à l'École des sciences politiques. Toute l'existence du grand savant était là : ses volumes de prix du lycée et du concours général, qu'il a légués à ses petits-fils, et dont il était justement fier, car dans l'écolier modèle germaient déjà les qualités d'ordre, de méthode, de clarté, qui distinguèrent l'homme à un si haut point ; puis ses propres ouvrages, dont la collection forme une bibliothèque et dont nous énumérerons les principaux en parcourant les divers domaines sur lesquels s'exerça sa merveilleuse activité, ensuite

les cartes, les atlas, les livres, classés le long des murailles : il en tenait le catalogue à jour et il y puisait les renseignemens dont il avait besoin lorsque sa fidèle mémoire ne les lui fournissait pas sur-le-champ. Cette vie simple et régulière laissait intactes les forces de l'homme, et permettait à sa belle intelligence de s'épanouir pleinement, de se consacrer tout entière à l'étude, pour laquelle il garda, jusqu'au dernier jour, une véritable passion.

Ce qui frappe tout d'abord et confond presque l'esprit lorsqu'on essaie de comprendre et de raconter l'œuvre de Levasseur, c'est l'immensité de l'effort et la multiplicité des sujets auxquels il s'est appliqué. Pour apporter quelque clarté dans notre exposé, nous le diviserons en examinant successivement en lui le géographe, l'historien, le statisticien et le démographe, l'économiste, l'agronome, l'académicien et l'homme. Nous sentons ce que cette ordonnance a d'artificiel. Plus d'un travail de notre regretté maître relève de plusieurs des sciences dans lesquelles il excella : il a appliqué à chacune d'elles ses méthodes de statistique; dans combien de ses livres la géographie et l'histoire ne se prêtent-elles pas un mutuel appui ! Ses théories d'économiste s'appuient sur les faits qu'il a enregistrés; sa carrière d'académicien l'a conduit à entretenir ses confrères tour à tour de chacun des objets que notre énumération sépare. Nous ne pouvons nous empêcher de penser à cette jolie anecdote que M. de Foville rappelait à la fête des quatre-vingts ans de son confrère : un savant allemand lui demandait un jour si Levasseur le géographe était parent du statisticien et de l'économiste, et, stupéfait d'entendre une réponse affirmative, ne parvenait pas à concevoir que le même homme eût mené à bien tant de tâches diverses. Néanmoins, il nous a semblé que notre méthode permettait d'apporter quelque lumière dans le sujet, dussions-nous risquer de voir les routes se croiser à plus d'un carrefour et des chemins de traverse nous ramener parfois au point de départ.

Levasseur était né à Paris, le 8 décembre 1828, rue Vivienne, où son père était fabricant de bijoux. Il fit ses études primaires à l'école communale des Batignolles, à l'école Delahaye, rue Sainte-Anne, puis rue de la Pépinière; en octobre 1839, il entra dans la classe élémentaire du collège Bourbon, devenu en 1848 lycée Bonaparte et en 1870 lycée Condorcet : il y

poursuivit pendant dix ans ses études, qui le menèrent à l'École normale supérieure, où il fut reçu le 30 octobre 1849. Au mois de décembre suivant, il était bachelier ès sciences physiques, et, en juillet 1850, licencié ès lettres. Il était entré à l'École avec l'intention de devenir professeur de philosophie; mais, sur le conseil de Chéruel, il se tourna du côté de l'histoire. C'est pendant le séjour de trois ans à la maison de la rue d'Ulm qu'il se fit connaître à la fois de ses camarades et de ses maîtres, unanimes dans le jugement qu'ils portaient sur lui. Lorsque M. Lavisse lui rappelait, il y a trois ans, les notes d'alors, où s'accumulaient les témoignages flatteurs sur son caractère droit et sûr, son application énergique et régulière, son zèle infatigable, sa méthode judicieuse, sa moralité irréprochable, il traçait le portrait de celui que nous avons connu et aimé. Ce fut à l'École normale qu'il contracta quelques-unes de ces amitiés précieuses qui ont été la joie et la fierté de sa vie, et parmi lesquelles celle de Gréard a tenu une si grande place.

En septembre 1852, il fut envoyé au lycée d'Alençon, où il fut professeur de troisième, puis de seconde. Le 13 juin 1854, il était reçu docteur ès lettres; en octobre, promu agrégé des lycées pour l'enseignement des lettres et chargé de la classe de rhétorique au lycée de Besançon; en décembre 1855, il était professeur de seconde au lycée Saint-Louis, à Paris; le 25 février 1861, professeur d'histoire au lycée Napoléon; il fit aussi des cours au collège Chaptal. En 1868, il était chargé d'un cours complémentaire d'histoire des faits et doctrines économiques au Collège de France. Il avait quarante ans : il était à moitié de sa vie : ce fut à ce moment qu'il entra dans la carrière où il devait remporter de si éclatans succès et exercer, dans sa plénitude, la merveilleuse activité de son infatigable esprit. Le 1er octobre 1871, un décret créait au Collège de France une chaire de doctrines économiques; le 18 décembre, Levasseur en était nommé titulaire; en 1876, elle fut transformée en chaire de géographie, histoire et statistique économiques; il l'occupa pendant quarante-trois années; il y a fait son dernier cours peu de semaines avant sa mort. Et comme il le rappelait lui-même, lors de cette fête de 1908 dont le souvenir se dresse à chaque instant devant nous, parce que les discours qui y furent prononcés forment comme une biographie anticipée de Levasseur, il n'a jamais

interrompu les leçons données dans cette glorieuse demeure, devenue, dès lors, le centre principal de ses études.

Un autre enseignement qu'il inaugura en cette même année 1871, qui marque une page si tragique de notre histoire et de si nobles efforts de la part de tant de bons Français pour se remettre à l'œuvre et refaire la patrie, fut celui de la géographie et de la statistique à l'École des sciences politiques : le grand universitaire s'associait ainsi à la création de Boutmy, à cette libre initiative qui devait avoir de si féconds résultats. Là aussi, le maître est resté à la tâche jusqu'à la dernière heure : peu de jours avant de s'aliter pour ne plus se relever hélas ! il faisait passer des examens rue Saint-Guillaume. Il avait été du petit nombre de ces audacieux qui prirent part aux humbles débuts d'une école où se pressent aujourd'hui des élèves du monde entier. A cette époque lointaine, où les professeurs ne comptaient pas toujours plus d'années que leurs élèves, où les maîtres qui allaient bientôt illustrer leur nom étaient presque inconnus, il apporta à l'œuvre commune, avec une expérience précoce, l'autorité de sa jeune renommée (1). Enfin, en 1876, il était nommé professeur d'économie politique et de législation industrielle au Conservatoire des arts et métiers, où il succédait à Wolowski. M. de Foville a merveilleusement caractérisé cet enseignement : « Le professeur par excellence, l'universitaire modèle, c'est M. Levasseur, et nous avons tous été, plus ou moins, ses auditeurs et ses élèves, les uns dans cet illustre Collège de France qui a fini, — et c'était justice, — par devenir sa maison ; les autres, au Conservatoire des arts et métiers, où le peuple parisien venait, le soir, assiéger sa chaire ; d'autres encore à l'École libre des sciences politiques, où une jeunesse d'élite ne se lasse pas de l'applaudir. Mener ainsi de front, dans des milieux si différens, trois cours d'importance capitale, pourrait sembler une tâche excessive, même à qui bornerait là son ambition. Or l'orateur qui a groupé, autour de sa sobre et lumineuse éloquence, tant de générations successives, ne fait qu'un avec l'infatigable écrivain. »

Levasseur ne se contentait pas de prodiguer les trésors de sa science aux hommes et aux jeunes gens accourus de tous côtés pour suivre ses leçons. Depuis 1867, il prenait une part

(1) Anatole Leroy-Beaulieu, Discours du 6 décembre 1908.

active aux travaux de l'Association pour l'instruction secondaire des jeunes filles, fondée par Duruy, et dont il devint le président en 1881. Chaque année, depuis lors, il présidait l'ouverture des cours, dont l'objet était de faire profiter les femmes des méthodes et des ressources dont l'Université dispose pour l'instruction des jeunes gens. Le soin et la précision avec lesquels il rendait compte de ce qui touchait cette branche de l'enseignement, montrent l'intérêt qu'il y portait.

Nous n'énumérerons pas les sociétés françaises et étrangères dont Levasseur fit partie. Les corps savans du monde entier se disputaient l'honneur de le compter parmi leurs membres : à beaucoup il apporta, sous une forme ou l'autre, le précieux concours de sa collaboration. Ce fut le cas, pour n'en citer que quelques-unes, des Sociétés de statistique de Londres, de géographie de Londres, des Pays-Bas, de Lisbonne, de Roumanie, de Berne, d'Italie, de Russie, de Madrid, de la Suisse orientale, de Genève. L'Académie hongroise des sciences, l'Académie royale des Lincei à Rome, l'Académie royale des sciences de Suède, l'Académie impériale des sciences à Vienne lui ouvrirent leurs portes. Le nom de Levasseur était connu dans le monde entier ; partout le savant était respecté, l'homme admiré et aimé. Dans toutes les sciences auxquelles il s'est adonné, ses travaux faisaient autorité. Nous allons essayer de les passer en revue.

II. — LE GÉOGRAPHE.

Levasseur est un de ceux qui ont le plus fait pour développer en France le goût et l'enseignement d'une science que nous passions autrefois pour ignorer. Je croirais volontiers, pour ma part, que la définition que les humoristes donnaient jadis du Français, « un homme décoré qui ne sait pas la géographie, » ne reposait que sur une amusante hypothèse, et j'ai toujours pensé que Napoléon Ier et ses lieutenans connaissaient bien la carte de l'Europe. Il n'en est pas moins vrai que, vers le milieu du XIXe siècle, l'enseignement public reléguait cette science au second plan, et que l'intervention d'hommes comme Levasseur exerça la plus heureuse influence sur cette partie des programmes de nos écoles. Dès 1862, son travail sur les *Grandes routes du commerce* faisait pressentir l'esprit dans lequel il allait

aborder l'étude du globe : il comptait y faire entrer non seulement la description matérielle des lieux, l'aspect physique des terres et des eaux, mais l'analyse des activités qui s'exercent à la surface des unes et des autres, des richesses qu'elles renferment et des moyens qu'elles fournissent aux hommes de produire et d'échanger. Son *Précis de géographie*, paru en 1863, résumait la science dans les détails de laquelle il allait pénétrer : il lui faisait en 1866 une place dans son Plan d'études et programmes de l'enseignement secondaire spécial. L'année précédente, en 1865, il avait, dans une de ces conférences du soir qui attiraient à la Sorbonne un public nombreux, fait connaître *les découvertes récentes de l'Afrique*. A cette époque, le continent noir était encore, dans sa plus grande partie, la terre mystérieuse. Les générations d'aujourd'hui, qui vivent dans la connaissance immédiate et approfondie des questions africaines, à qui non seulement les livres d'enseignement, mais les journaux fournissent à chaque instant des cartes d'un monde où bien peu de coins sont restés inexplorés, souriraient en voyant l'une de celles qui servaient aux écoliers d'alors : en dehors de l'Égypte, de l'Algérie et du Cap, de grands espaces blancs n'étaient sillonnés que de quelques lignes représentant le cours plus ou moins hypothétique de grands fleuves, tels que le Niger, le Congo, l'Orange et le Zambèze. Le jeune professeur devinait que l'activité du monde allait se porter vers ces étendues ; il devançait le mouvement en attirant l'attention de son auditoire sur les pionniers qui s'élançaient vers des bords encore redoutables, vers des plaines et des montagnes étranges qui allaient être si rapidement et si brillamment conquises.

En 1868, il publie une *Carte pour servir à l'intelligence de la France et de ses colonies*. Ce seul titre n'est-il pas toute une révolution dans la science géographique, telle que la professaient, dans un esprit que nous nous permettrons d'appeler quelque peu scolastique, nos excellens maîtres d'alors, qui cumulaient l'enseignement de l'histoire et de la géographie, et, plus ou moins volontairement, s'absorbaient dans le premier au détriment du second ? L'intelligence de la France ! c'était un programme que cette façon de présenter un document, une carte qui, jusque-là, n'était qu'un prétexte à descriptions plus ou moins détaillées, tandis que le maître entendait maintenant s'en servir pour expliquer à ses élèves les multiples phénomènes

qui, dans la succession des temps, s'étaient produits sur cette partie du globe. La même année paraissait *la France et ses colonies: géographie et statistique*. Ici encore, la science géographique s'étend singulièrement; elle embrasse une série de données précieuses qui en rehaussent la portée aux yeux des élèves et leur montrent le fruit qu'ils peuvent en tirer. En 1869, dans un volume intitulé la *Géographie de la France*, Levasseur réunit les notions essentielles sur le sol, la superficie, la position astronomique, la géologie, le relief, les eaux, les côtes, le climat, l'histoire depuis celle des Gaules, la formation territoriale, les divisions politiques, les frontières, l'agriculture, les terres, les végétaux, les animaux, les industries extractives, mécaniques, chimiques, l'alimentation, le vêtement et la toilette, le logement et l'ameublement, les transports, les besoins intellectuels, le commerce intérieur et extérieur, les voies de communication, la navigation maritime, les monnaies et les mesures, les grandes villes, les travaux publics, l'armée, la marine et les autres grands services publics, la population enfin. On voit quelle ampleur prenait cet enseignement.

Après la guerre, Levasseur, de plus en plus soutenu par l'opinion publique, qui réclamait, parmi bien d'autres réformes, la refonte de nos programmes universitaires, publie dès 1871 l'*Étude et l'enseignement de la géographie*, et ensuite ses *Rapports sur l'enseignement de la géographie et ses programmes*. En 1872 paraît sa petite géographie à l'usage du département de la Seine. En 1873, il fournit un rapport sur la *Géographie à l'Exposition universelle de Vienne*. La même année, son étude sur *la Terre* faisait suite à celle de 1871 sur *l'Europe*. Ces divers ouvrages ont été réunis sous le titre de *Précis de géographie générale*, et complétés par la publication de l'*Atlas de géographie physique, politique et économique*.

A côté de ces travaux, destinés à l'enseignement secondaire et supérieur, Levasseur, préoccupé des écoles primaires, ne dédaigne pas de préparer lui-même les instrumens qui formeront les instituteurs à cet enseignement nouveau tel qu'il l'a conçu. Il leur montre le chemin, et leur met en mains la méthode à suivre. Il publie une série d'ouvrages dont les titres indiquent l'objet et la portée : *Petite géographie pour le département de Seine-et-Oise*, *Globe terrestre à l'échelle de 1/40 000 000e*, *Instructions sur la manière de se servir du globe terrestre* pour

donner aux enfans les premières notions sur la terre, le ciel, le soleil et la lune, *Premières notions sur la Géographie*, *Géographie des écoles primaires*, *Géographie élémentaire des cinq parties du monde ;* puis toute une série de cartes, cartes murales, cartes muettes, cartes en relief, cartes hypoplastiques.

En 1878, joignant la parole au livre, il fait à la Sorbonne, aux instituteurs délégués à l'Exposition universelle, une conférence sur l'*Enseignement de la Géographie dans l'école primaire*, dont les maîtres d'école emportèrent le souvenir vivant, qui, pendant de longues années a pu leur servir de guide dans leurs leçons. En 1879, son *Rapport sur le commerce et le tonnage relatifs au canal interocéanique* dégage les données du problème du trafic du futur Canal de Panama. Les nouvelles d'Amérique affirment que les travaux de percement seront terminés en 1913. C'eût été une joie pour Levasseur que d'assister à l'inauguration de cette grande œuvre et de pouvoir vérifier lui-même l'exactitude de ses hypothèses.

Dans une brochure éditée en 1884, il revient sur *l'importance de la géographie physique pour l'étude des forces productives des nations*. Fort d'une expérience de plus en plus étendue, il parle avec une autorité grandissante des rapports nécessaires entre des sciences qui, jusque-là, restaient séparées, et il montre l'action directe et réciproque de facteurs en apparence éloignés les uns des autres. L'inauguration du buste de Crevaux à Nancy, en 1885, lui fournit l'occasion d'exposer les *Découvertes des Français dans l'Amérique du Sud* et de glorifier l'œuvre accomplie par nos compatriotes dans cette partie du monde. Une carte du Brésil, publiée en 1886, témoigne de l'intérêt avec lequel, à cette époque de sa vie, il s'occupait de cette contrée : l'amitié qui le liait au grand empereur Dom Pedro ajoutait pour lui à cette étude un attrait particulier. Enfin, en 1886, il publie un travail sur l'*Australasie*, ainsi qu'une *Statistique de la superficie et de la population des contrées de la terre*, dans laquelle il associe la statistique et la démographie à la géographie proprement dite.

Ce n'est pas seulement dans son cabinet que Levasseur s'y adonnait. Cet homme d'étude était un intrépide et enthousiaste voyageur. S'armant du piolet du montagnard, il entreprend, avec l'ardeur juvénile qu'il apportait à toutes ses actions, l'ascension du Mont-Blanc. Un accident survenu en

cours de marche ne l'empêche pas d'aller jusqu'au bout de l'expérience, à la suite de laquelle il publia *Les Alpes et les grandes ascensions*, puis, dans l'annuaire du Club alpin français, une *Étude sur les chaînes et massifs du système des Alpes*. Après cette incursion sur le domaine de ce que nous appellerons la géographie appliquée, Levasseur n'en continua qu'avec plus d'énergie à consacrer à cette science une bonne partie de sa féconde activité. Son travail sur *Le Brésil*, en 1889, contient une partie géographique des plus intéressantes. En 1890, il écrit une *Introduction à la géographie de l'Argentine*, de M. de Lutzina. En 1891, il publie un *Grand atlas de géographie physique et politique*, le *Cours de géographie de l'enseignement primaire supérieur*. Au cinquième Congrès international des sciences géographiques, tenu à Berne en 1891, il communique une *Note sur la méthode d'enseignement de la géographie*. Puis il publie une *Géographie et statistique de la France et de ses colonies*. Arrêtons-nous un instant à cet ouvrage, qui aurait suffi à fonder la réputation d'un savant, et dont la préface débute par une phrase touchante dans sa simplicité :

En publiant *la France et ses colonies*, l'auteur s'est proposé de faire connaître son pays... Le territoire d'un pays civilisé n'est pas seulement l'œuvre de la nature. L'homme l'a façonné pendant des siècles en y construisant des maisons et des villes, des ports, des routes, des canaux, des chemins de fer, en y aménageant les eaux, en le défrichant et en le couvrant de cultures, en y creusant des mines, en y établissant des industries : il lui a ainsi donné un aspect tout différent de celui qu'il avait primitivement... En inscrivant comme sous-titre les mots *Géographie et statistique*, nous avons voulu indiquer les principaux caractères de l'ouvrage. L'alliance de la géographie et de la statistique date de loin. Dès le XVIe siècle, des écrivains avaient compris que seule elle pourrait procurer à la science les matériaux d'une description de l'état politique et des ressources des empires, et ils avaient tenté, prématurément, de sceller cette alliance à une époque où la géographie physique était encore très peu avancée et où la statistique n'existait pour ainsi dire pas.

Après avoir exposé la structure scientifique de l'œuvre, le patriote conclut par ces belles paroles :

L'histoire et la géographie du pays natal ont un attrait particulier, qui ajoute encore à l'intérêt scientifique. Quand un Français étudie l'histoire de France, il voit la suite des événemens heureux ou malheureux qui forme le tissu des destinées de sa patrie ; il remarque les noms et les faits glo-

rieux, il constate les fautes commises par la nation et par le gouvernement... La géographie et la description économique de la France inspirent des sentimens analogues. Ce n'est pas sans émotion que le Français voit la formation et les agrandissemens successifs, et, à certaines époques, l'amoindrissement du territoire national. Il se félicite de l'accroissement de la richesse de son pays, il s'inquiète des arrêts que les crises lui ont fait subir. J'ai moi-même ressenti cette émotion chaque fois que j'ai traité, dans mes cours du Collège de France, des matières telles que celles qui font l'objet du présent ouvrage... Je souhaite qu'après l'avoir lu, un Français reste convaincu qu'il est citoyen d'un État grand, malgré ses malheurs, qui a une forte organisation et de puissantes ressources, quoiqu'il en ait parfois abusé, que ses progrès dans le passé sont un garant de son avenir, et que cet avenir dépend moins de la nature, qui a généreusement doté la France et qui est restée depuis les premiers âges historiques et restera la même pendant bien des siècles encore, que du bon ordre social, de l'activité laborieuse de la population et de la sagesse du gouvernement.

De pareilles pages ne sont-elles pas à méditer par ceux qui ont charge des destinées du pays, et n'avons-nous pas le droit de dire que le géographe qui concevait ainsi sa mission élevait cette science au rang le plus haut?

En 1892, il donne à la *Grande Encyclopédie* un article sur l'Europe. En 1894, il écrit la *Préface du Lexique géographique du monde entier*, une étude sur *La question des sources du Mississipi*. Dans les comptes rendus du sixième Congrès international de géographie, tenu à Londres en 1893, nous trouvons un article sur *La géographie dans les écoles et à l'Université;* dans le bulletin de la Société de géographie commerciale en 1896, un exposé des *Ressources de la Tunisie*. En 1898, le *Journal des voyages* reçoit une *Introduction à notre France*. En 1900, paraît une *Géographie industrielle de la France en 1789;* en 1902, une étude sur *l'Océanie;* en 1901, une autre sur l'*Indo-Chine française*. En 1904, il écrit, pour l'Annuaire du bureau de longitudes, un chapitre *Géographie et statistique*, dans lequel il revient sur l'idée des services que ces deux sciences sont appelées à se rendre réciproquement. En 1905, il encadre l'ouvrage intitulé *le Mexique au début du XXe siècle*, dû à la collaboration de plusieurs auteurs, dans une introduction et des conclusions magistrales. Il explique le but de cette collaboration :

J'ai accepté la mission qui m'a été confiée de surveiller l'ensemble de la publication et d'en former le lien par une introduction et une conclusion, parce qu'il me paraissait, comme à tous mes collaborateurs, juste

et utile de propager, en Europe comme en Amérique, la connaissance du Mexique contemporain, en disant quel essor un gouvernement libéral et pacifique lui a permis de prendre, et de l'enregistrer dans une œuvre française qui, en attestant la sympathie naturelle des deux nations latines, montrera au monde que le temps a entièrement dissipé le nuage que la politique personnelle d'un régime passé avait soulevé.

La conclusion n'est pas moins intéressante; Levasseur y passe en revue les sujets traités et ajoute :

Depuis trente ans, le Mexique est entré dans une ère nouvelle, ère d'indépendance qu'il ignorait pendant la période coloniale, et en même temps ère de paix intérieure qu'il ne connaissait plus depuis l'émancipation... Les capitaux, si la sécurité continue à les attirer, et les hommes, si l'instruction les forme, — les hommes dont la capacité et l'énergie économique sont, de toutes les causes de richesse et de civilisation, la plus efficiente, — ne feront pas davantage défaut, et une production plus abondante et plus variée approvisionnera le marché mexicain, en le reliant plus fortement par l'échange aux autres nations. Ce seront autant de causes d'accroissement de richesse pour le Mexique, en même temps que ce sera un bien pour la civilisation et pour le commerce du monde. La prospérité d'une nation ne doit pas porter ombrage aux autres nations. Au contraire, en considérant les phénomènes au point de vue particulier du commerce extérieur, — lequel n'est qu'un des aspects du vaste et complexe problème du progrès matériel, intellectuel et moral de l'humanité, — on constate que les échanges sont plus actifs avec les peuples qui s'enrichissent qu'avec ceux qui restent pauvres. Tous les États ne conservent pas nécessairement et indéfiniment le même rang ; mais tous peuvent prendre leur part dans le progrès général, et chacun tend et doit tendre à faire sa part la meilleure possible, sans pour cela amoindrir celle des autres.

Levasseur ne perdait pas une occasion de proclamer les grandes vérités qui se dégageaient de ses études et qui éclairaient le moindre de ses travaux. Des sommets où il planait, il embrassait les évolutions des peuples, sans que la largeur de ses vues nuisît à la précision de ses recherches. Toujours et partout, il suit le même procédé : il étudie minutieusement le thème qu'il s'est proposé ; il en analyse les élémens, puis, lorsqu'il a mis en lumière toutes les données du problème, il conclut ; il donne au lecteur son opinion, avec les nuances que comportent souvent les choses humaines, et en même temps avec la netteté d'un esprit lucide et puissant : sans négliger aucun des côtés multiples d'un sujet, il en discerne les idées maîtresses. Enfin, par une généralisation fortement motivée et qui découle naturellement de son étude, il enlève le lecteur aux

contingences de l'heure et il le convie à le suivre sur les hauteurs où règnent les harmonies économiques.

A toutes les époques de sa vie, Levasseur a été occupé de questions géographiques. Nul mieux que lui n'a connu notre globe. Après avoir étudié la configuration de chaque pays, il portait son attention sur les habitans ; il voyait les races s'implanter, se succéder, se transformer au cours des siècles; il observait l'action de l'homme sur la nature, qui lui fournit ce dont il a besoin, à condition qu'il travaille, qu'il arrache des entrailles de la terre les métaux et le combustible, qu'il laboure et sème pour récolter, qu'il construise les usines, qu'il capte les eaux. Levasseur a été un grand géographe, parce qu'il n'était pas que cela, parce qu'il mettait au service de ses études géographiques sa science d'historien, d'économiste, et, avant tout, ses méthodes de statistique, qui éclairent d'un jour si complet ses travaux descriptifs.

III. — L'HISTORIEN

En 1861, à l'âge de 33 ans, Levasseur était nommé professeur d'histoire au lycée Napoléon, qui a repris aujourd'hui le nom de Henri IV ; la même année, il était appelé à siéger au Comité des travaux historiques ; il devint en 1904 vice-président, puis président de la Commission centrale du Comité des Travaux historiques et scientifiques. Depuis le commencement jusqu'à la fin de sa carrière, il a consacré une partie de son labeur à l'histoire, mais plus spécialement à l'histoire financière et économique. C'est cette direction que prenaient ses études dès le début de sa vie universitaire : sa thèse de doctorat ès lettres, soutenue en 1854, avait pour sujet *Recherches historiques sur le système de Law*. Elle est demeurée classique; Levasseur y étudiait une époque restée fameuse, mais qui n'avait pas encore été racontée avec la précision, avec l'abondance de faits et de documens qui rendent si précieux les livres sortis de cette plume loyale. Il nous fait parcourir, jour par jour, les étapes successives du « Système » qui parut d'abord apporter à la France une prospérité merveilleuse, qui eût rendu de grands services, si Law était resté fidèle à son programme, mais qui ne tarda par à dégénérer en catastrophe. L'orgie de papier provoqua les pires excès du despotisme économique, le plus fragile d'ail-

leurs de tous les despotismes : il se heurte à des obstacles infranchissables, contre lesquels se brisent les édits des monarques absolus. Le jeune savant montrait, avec une sûreté remarquable, où mènent les violations des lois économiques, et faisait comprendre pourquoi la France, après la cruelle expérience de cette Banque royale, fut si longtemps réfractaire aux essais d'organisation d'un régime fiduciaire analogue à ceux qui florissaient déjà au XVIIIe siècle dans plusieurs pays d'Europe.

Le deuxième livre de Levasseur fut également un ouvrage historique : c'est l'*Histoire des classes ouvrières en France depuis la conquête de Jules César jusqu'à la Révolution.* Une fois de plus, c'était un sujet économique que l'auteur avait choisi, sujet auquel il ne cessa, pendant un demi-siècle, de travailler avec acharnement, revoyant, complétant, perfectionnant sa première édition, jusqu'à la transformer pour ainsi dire en une œuvre nouvelle, comme en témoigne la deuxième édition imprimée en 1900. C'était entreprendre une belle tâche que de refaire l'histoire nationale à la lumière de cette idée qui paraissait alors nouvelle ; étudier la vie du peuple, l'évolution des humbles, l'effort incessant du travailleur des champs et de celui des villes ; dégager les causes qui les font agir ; montrer comment les besoins, les instincts de la masse déterminent des mouvemens politiques dont les causes étaient jusque-là restées cachées.

Je n'ai jamais perdu de vue, écrivait-il dans sa préface de 1900, le sujet sur lequel j'ai eu souvent l'occasion d'écrire dans des revues et de parler dans mes cours. Ce n'est pas sans émotion que j'ai, dans ma vieillesse, repassé la charrue sur des sillons que j'avais tracés dans ma jeunesse.

Puis il expose pourquoi il lui a semblé possible d'écrire l'histoire des classes ouvrières ; il revendique le rôle de l'architecte, responsable de la qualité des matériaux qu'il a choisis et de l'emploi qu'il en a fait. Il divise l'œuvre en sept livres, correspondant aux époques de la Gaule barbare et de la Gaule romaine, des invasions et de la formation du régime féodal du Ve au XIe siècle, de l'émancipation de la bourgeoisie aux XIIe et XIIIe siècle, de la guerre de Cent Ans, de la Renaissance, du XVIIe siècle, du XVIIIe siècle. A travers cette longue série d'années, il poursuit l'histoire économique, qui descend dans des régions plus intimes et plus obscures de la vie sociale que l'histoire politique. Il nous montre les effets de la civilisation ro-

maine en Gaule ; les invasions qui, jusqu'au xe siècle, mirent le pays dans un état plus misérable que sous la domination de Rome. Les villes perdent alors leur importance ; la féodalité s'organise, le château fort domine la contrée. Ensuite la bourgeoisie s'émancipe : les villes franches reçoivent des privilèges ; les corps de métier sont, pour les artisans, un moyen de se défendre à la fois contre l'oppression et contre la concurrence. C'est eux qui constituèrent la première tentative d'organisation industrielle depuis la disparition du collège antique, après que, pendant un intervalle de plusieurs siècles, les travailleurs eurent été, pour la plupart, réduits à l'état de serfs.

Grâce à la découverte de l'Amérique, le capital mobilier devint assez abondant et assez hardi pour former des entreprises. En 1789, la grande industrie avait déjà poussé de profondes racines. Les capitaux auxquels elle faisait appel étaient fournis principalement par la bourgeoisie. Les ouvriers se divisaient : 1° en ouvriers sédentaires non engagés dans le compagnonnage ; 2° en ouvriers enrôlés dans le compagnonnage, c'est-à-dire ayant fait leur tour de France et fixés ensuite dans une localité ; 3° en ouvriers des manufactures ; 4° en ouvriers ruraux. Le tableau que Levasseur nous trace de la France à cette époque le mène au seuil de son *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France de 1789 à 1870*, digne suite de la première, plus malaisée à écrire, parce que le travail industriel, émancipé par la Révolution, s'est alors développé et a exercé son influence, non seulement sur la richesse, mais sur l'éducation, sur les mœurs, sur la politique et jusque sur les spéculations philosophiques et les systèmes sociaux. Ces deux volumes, qui n'embrassent qu'une période de 81 ans, comprennent plus de texte que celle des dix-huit siècles qui l'ont précédée. A cette seule différence nous pouvons mesurer l'étape parcourue : la Révolution, le Premier Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, la deuxième République, le Second Empire, ont fourni à l'auteur plus de matière que la période gallo-romaine et celle de trois dynasties de rois. Et encore n'a-t-il parlé ni de l'agriculture, ni de la classe agricole, et n'a-t-il abordé les questions relatives au commerce, à la circulation et à l'échange des richesses que dans la mesure où elles éclairaient les problèmes industriels.

Levasseur ne s'en tint pas là. Poursuivant son œuvre jusqu'au bout, il publia en 1907 les *Questions ouvrières et indus-*

trielles en France sous la troisième République, qui forment la suite et la conclusion de ce que nous pourrions appeler, d'un titre plus bref, l'*Histoire des travailleurs en France*. C'est un sujet qu'à aucun moment de sa carrière il ne perdit de vue. Il disait avec raison qu'à mesure qu'il se rapprochait de l'époque contemporaine, les difficultés de l'œuvre augmentaient. Celui qui est dans la mêlée voit de trop près les détails pour bien discerner les traits essentiels. Et cependant, ce cinquième volume ne le cède en rien aux précédens, tant l'impartialité de l'auteur, sa claire vision des hommes et des choses, lui ont donné la recul nécessaire à l'historien. Nul mieux que lui ne nous a exposé les progrès de l'industrie française depuis 1870, la législation qui la régit, les moyens de communication, le commerce intérieur et extérieur, l'évolution des doctrines économiques et socialistes, les lois ouvrières, les salaires et le coût de la vie, la fortune nationale, les associations professionnelles, les institutions de prévoyance, de patronage et d'assistance.

Cet admirable travailleur semble avoir toujours été attiré par une sympathie particulière vers d'autres travailleurs : il allait de préférence, dans l'histoire de l'humanité, à celle des hommes modestes, ignorés en tant qu'individus, dont l'effort collectif et incessant assure la vie des sociétés. A chaque page de ses écrits, à chaque moment de son existence, nous retrouvons cette idée, qui en forme comme un des *leitmotive*. La seule bibliographie de l'*Histoire des classes ouvrières*, rédigée par l'auteur, forme la matière d'un in-8° publié en 1903.

En 1863, Levasseur étudie *Les quatre âges de la civilisation en Écosse*, et parcourt l'histoire de ce royaume, que des liens intimes rapprochèrent longtemps de la France. Il publie en 1863 un *Précis d'histoire de France*, plusieurs fois remanié dans la suite. Au cours des années suivantes, c'est la géographie qui l'absorbe : il est préoccupé, après la guerre, d'en réorganiser l'enseignement. Ce n'est guère qu'en 1882 qu'il revient aux travaux proprement historiques par une *Notice historique sur l'ancien prieuré Saint-Martin-des-Champs et sur le Conservatoire des Arts et Métiers*, installé dans les mêmes bâtimens. Le *Résumé historique de l'enseignement de l'économie politique et de la statistique en France*, en 1892, l'*Aperçu de l'histoire économique de la valeur et du revenu de la terre en France* renouent la chaîne de ses travaux historiques. Sa der-

nière œuvre a été cette *Histoire du commerce*, à laquelle il travaillait depuis longtemps et dans laquelle il a exposé, avec sa clarté et sa richesse de documentation coutumières, les évolutions des échanges, les grands courans du trafic et le développement de plus en plus rapide des transactions qui rapprochent les hommes et unissent les nations.

Voici comment un de ses éminens confrères, Gabriel Monod, dans une lettre écrite au lendemain de sa mort, le jugeait et le rapprochait d'un autre grand historien. « Il était, avec Duruy, celui des universitaires qui m'a inspiré le plus d'affection et d'admiration. Il laisse presque achevée cette *Histoire du commerce*, commencée à un moment où l'on pouvait croire qu'il avait acquis le droit au repos. Mais il ne pouvait cesser de travailler, de produire et de se dévouer qu'en cessant de vivre. » C'est en mettant la dernière main à une œuvre historique que Levasseur a fini sa tâche terrestre, montrant d'une façon pour ainsi dire matérielle l'admirable unité de sa vie.

IV. — LE STATISTICIEN ET LE DÉMOGRAPHE

C'est peut-être dans la statistique que Levasseur a marqué le plus profondément sa place et qu'il a rendu le plus de services. Par la masse et l'importance de ses travaux, il était devenu comme le représentant officiel de la statistique en France. C'est ici en effet que son esprit clair, méthodique, aidé par une mémoire admirable et une logique rigoureuse, trouva le plus souvent à exercer son action.

Dès 1856, en donnant une *Méthode pour mesurer la valeur de l'argent*, il montre comment il comprend la statistique; il ne s'agit pas pour lui d'entasser des colonnes de chiffres, mais de dégager ceux qu'il vaut la peine de recueillir, de les classer, de les grouper suivant des règles précises. En 1870, il publiait, sous le titre de *Vade mecum du statisticien*, des *Tableaux concernant la France et ses colonies*, qui réunissent les élémens essentiels à la connaissance de notre pays et de ses domaines extra-européens. La plupart de ses ouvrages géographiques étaient d'ailleurs en même temps statistiques.

Les *Statistiques de l'enseignement primaire*, dressées à différentes reprises par ses soins, attestent l'intérêt qu'il portait à cette partie de l'instruction publique, qui a fait, depuis 1870,

des progrès si considérables : dans la préface du livre qu'il publia en 1897 sur *L'enseignement primaire dans les pays civilisés*, il déclare que la première pensée de l'ouvrage remontait à plus de vingt ans. Après avoir donné, pour les principaux pays, des renseignemens complets sur les écoles normales, maternelles, primaires, sur les maîtres et les élèves, les cours d'adultes et les illettrés, il rapproche et compare l'histoire, l'organisation et les résultats de l'enseignement primaire dans les divers pays, en l'envisageant successivement au point de vue politique, social, moral, pédagogique. En manière de conclusion, il dresse le programme des publications qu'il souhaite voir assurées par les soins de chaque État : 1° dépenses faites pour l'enseignement public; 2° nombre des écoles primaires ordinaires, avec distinction des écoles publiques et des écoles privées, des écoles de garçons, de filles et des écoles mixtes, des écoles complémentaires; 3° nombre des maîtres, en distinguant les maîtres principaux et les maîtres adjoints; 4° nombre des élèves des écoles primaires ordinaires; 5° nombre des personnes sachant lire et écrire. Après avoir exprimé ces vœux, Levasseur récapitulait les idées maîtresses de son œuvre et passait en revue les éléméns qui lui ont paru exercer une influence sur l'organisation de l'enseignement primaire : religion, climat, politique, richesse, intervention ou non-intervention de l'État, gratuité, qualité des maîtres, nature des locaux, matériel de l'enseignement, âge des écoliers. Son analyse pénétrante ne laisse échapper aucun des facteurs qui agissent : avec une impartialité qui ne se dément jamais, il en expose l'importance, et, par des exemples empruntés aux diverses nations, il démontre l'exactitude de ses assertions.

Pendant de nombreuses années, il a publié, dans l'*Annuaire du bureau des longitudes*, des tableaux statistiques relatifs à la Terre, à l'Afrique, à l'Asie, à l'Océanie, à l'Amérique, à la France, aux possessions et colonies françaises. Le chapitre « géographie statistique » du dernier annuaire, chapitre qui ne comprend pas moins de 200 pages, a encore été revu par l'infatigable collaborateur, qui nous y donne les positions géographiques des lieux les plus importans, l'altitude des points principaux, la longueur des cours d'eau, la superficie des lacs, la superficie et la population des diverses parties du monde.

En 1885, il publie une étude sur la *Statistique officielle en*

France. La même année, dans le volume que la Société de statistique anglaise édita à l'occasion de son jubilé, le savant français avait été invité à fournir une communication : il répondit à cette invitation flatteuse par un article sur la *Statistique graphique*. En 1886 et 1887 parurent ses remarquables *Statistiques de la superficie et de la population des contrées de la terre*, documens fondamentaux pour les études de démographie.

Le 23 janvier 1889, il faisait, à une réunion d'officiers, une conférence sur la *Statistique*, *son objet*, *son histoire*, et il apprenait aux futurs chefs de nos armées quelle méthode il convient d'employer pour connaître les élémens de la force des nations. Les 21 et 28 décembre de la même année, toujours prêt à payer de sa personne lorsqu'un intérêt public était en jeu, il reparaissait devant le même cercle militaire et traitait la question des *Céréales*, essentielle pour le ravitaillement des troupes et, par suite, pour les opérations de guerre.

Son ouvrage sur la *Population française*, qui ne comprend pas moins de trois volumes, est une de ses œuvres maîtresses, où sont rassemblés des documens historiques et démographiques du plus haut prix. Il débute par une *Introduction sur la statistique* qui contient l'exposé des idées de l'auteur sur cette science, ses méthodes et le degré de probabilité de ses résultats : elle est, selon lui, un mode de comptabilité qui a pour objet, en vue de l'établissement du bilan social, certaines catégories de faits sociaux. Quand ils n'émanent pas d'une administration publique ou ne sont pas soumis à l'enregistrement, il faut les réunir par des procédés particuliers d'investigation ou de dénombrement. La statistique doit, d'une part, colliger les faits enregistrés par voie administrative; d'autre part, établir des enquêtes pour les faits qui ne sont pas enregistrés officiellement, en dresser le compte et en discuter les résultats.

Après avoir narré l'histoire de la population française depuis les origines, l'auteur en compare l'état et le mouvement à ceux des autres populations d'Europe; il en étudie la répartition; il mesure les rapports qui résultent des divers mouvemens, âge, longévité, survie. Il n'oublie pas la statistique morale, vice et crime, instruction et éducation, et affirme que le libre arbitre, « fondement de la moralité, » n'est pas incompatible avec l'existence des lois démographiques. Une dernière partie traite des lois de la population et de l'équilibre des nations : c'est la

plus importante. La population y est considérée dans ses relations avec la richesse. La doctrine de Malthus, qui doit être placée « dans son temps et dans son milieu, » n'a pas été confirmée par l'expérience moderne, qui nous montre au contraire la richesse augmentant plus vite que le nombre des habitans. Le paupérisme, l'assistance, la fécondité forment les sujets d'autant de chapitres, qui mènent à la comparaison de la France avec les autres pays. En terminant son œuvre, Levasseur cherche à en dégager la philosophie :

En matière de population, comme en mainte étude sociale, il importe de dégager son esprit de tout préjugé de circonstance.

Déjà, en 1892, il reconnaît que la natalité est le côté faible de la démographie française; et les années qui se sont écoulées depuis cette date n'ont fait qu'aggraver la situation. S'attendant à une diminution nouvelle plutôt qu'à un accroissement de la population, il ajoutait :

Les vœux raisonnables qu'il est permis à un Français de former aujourd'hui pour sa patrie sont la formation de la jeunesse par une bonne instruction acquise dans les écoles et par de solides habitudes de moralité et de travail prises au foyer paternel, à l'église et à l'atelier; l'amour de la famille et la pratique des vertus qui lui sont propres; le respect de la liberté avec laquelle toutes les formes légitimes d'association sont compatibles; dans l'ordre démographique, une diminution de mortalité, un léger excédent des naissances sur les décès, l'assimilation d'une partie des étrangers, le soin de l'éducation physique. Ce qu'il faut souhaiter et ce à quoi doivent tendre tous nos efforts, c'est une population saine de corps et d'esprit, fournissant, par le prolongement de la vie moyenne, une carrière plus longue et partant plus utile.

La *Relation générale de l'état et du mouvement de la population*, présentée en 1890 à l'Académie des sciences, montrait en quelques traits essentiels les lois auxquelles obéissent, à travers les âges, les mouvemens des races humaines. C'est une leçon du même ordre que donnait le *Rapport sur les méthodes et les résultats de la statistique de l'enseignement primaire de quatorze Etats de l'Europe*, présenté à la session de l'Institut international tenue à Vienne en 1891 : il compare la marche suivie par les différens gouvernemens et les élémens sur lesquelles s'appuient leurs conclusions. Son ouvrage en trois volumes, paru la même année, sur *la France et ses colonies*,

est une étude de statistique géographique, dans laquelle il a perfectionné encore les dispositions adoptées dans ses précédens traités sur le même sujet. Au premier congrès italien de géographie, tenu à Gênes en 1892, il fournit une étude de démographie, l'*Expansion de la race européenne hors d'Europe depuis la découverte de l'Amérique*. La même année, il résume l'*Enseignement de la statistique en France depuis 1882*. En 1893, dans un compte rendu de la *Quatrième session de l'Institut international de statistique et de l'Exposition de Chicago*, il examine les travaux d'un certain nombre de ses confrères, Au mois de janvier 1894, il faisait de nouveau profiter ses lecteurs de la moisson d'informations qu'il avait rapportées d'Amérique, en leur donnant une étude sur le *Département du travail et les bureaux de statistique du travail aux États-Unis*. En septembre 1894, au congrès d'hygiène et de démographie de Budapest, il fait une conférence sur l'*Histoire de la démographie*. En 1897, il fournit à la Revue économique russe une *Note sur l'Institut international de statistique*, que personne n'aurait écrite avec plus d'autorité et de compétence que celui qui pouvait justement dire : *Quorum pars magna fui*.

Dans ses réflexions *Sur l'état actuel de la démographie*, il mesurait le degré d'avancement d'une science, à laquelle il avait apporté une si précieuse contribution. En 1902, en collaboration avec son éminent confrère Bodio, il publie la *Statistique de la superficie et de la population des contrées de la terre*, sujet déjà traité par lui seul en 1886 et 1887; il y ajoute une étude sur la *Population des États-Unis*. Il explique les *Procédés de la statistique agricole*, et fait un *rapport*, dans le Bulletin de la Société nationale d'agriculture, *sur les résultats de la Statistique agricole dans les principaux États producteurs*.

Levasseur a tracé les règles qui doivent guider le statisticien et défini le rôle d'une science dont personne n'a plus que lui élargi le domaine et ennobli le but.

La statistique (1), qui n'a commencé à jouer un rôle sérieux que dans notre siècle, est devenue nécessaire pour les études sociales et pour le gouvernement des États. Son importance continuera à croître, malgré les critiques qu'on lui adresse, et dont les unes, bien fondées et nombreuses, proviennent de sa propre insuffisance; les autres, plus fréquentes peut-

(1) Communication à la Société de statistique anglaise en 1885.

être encore, ont pour cause l'ignorance ou la légèreté de ceux qui la consultent. Le mouvement qui fait participer de nos jours à la vie politique un plus grand nombre de citoyens qu'autrefois tend à augmenter sa clientèle; il importe que les statisticiens secondent le mouvement, et qu'en vue de la plus grande diffusion possible de leurs travaux, ils ne négligent pas un des instrumens les plus propres à en vulgariser les résultats.

V. — L'ÉCONOMISTE

C'est à un travail économique que Levasseur avait consacré son premier effort d'historien. Les recherches sur le système de Law le mettaient aux prises avec les questions de circulation fiduciaire et métallique : il a toujours manifesté pour elles une prédilection que l'on s'explique en réfléchissant que c'est là une des parties de l'économique où il est possible d'arriver à la plus grande précision, et où dès lors son esprit logique se trouvait le plus à l'aise. Il embrassait d'ailleurs avec une égale autorité l'ensemble de la science, à laquelle ses études spéciales, sa culture générale, sa connaissance des ouvrages et des théories de la plupart des économistes français et étrangers, l'avaient admirablement préparé. Dès 1868, il publiait un cours d'économie rurale, industrielle et commerciale en tête duquel il inscrivait ces paroles d'une si profonde vérité:

L'économie politique est une science mal connue. Tous les hommes vivent au milieu des phénomènes qu'elle étudie et beaucoup s'imaginent pouvoir en parler d'une manière compétente au nom de leur seule expérience, sans s'être donné la peine de l'apprendre.

C'est pourquoi, dans la première partie du livre, il exposait les notions fondamentales, c'est-à-dire les principes et l'enchaînement des lois. Vingt-cinq ans plus tard, son *Précis d'économie politique* résumait les élémens de la production, de la distribution, de la circulation et de la consommation des richesses. Il terminait par un chapitre consacré à l'application de l'économie politique à la législation financière, dans lequel il rappelait qu'il importe de mesurer la dépense à la recette, et non la recette à la dépense, et d'attendre, pour perfectionner les services publics, une « plus-value naturelle des revenus de l'État. » C'est la méthode du sens commun, inverse de celle

qui est en honneur chez les Parlemens modernes. On pourrait les renvoyer au *Précis d'économie politique*.

De 1868 à 1876, Levasseur professa au Collège de France un cours d'histoire des faits et doctrines économiques. C'est dans le souvenir de cet enseignement, en même temps que dans les nombreuses publications qui l'ont accompagné, que se trouvent les renseignemens les plus fidèles sur ses opinions économiques. Lui-même, dans la préface de *L'ouvrier américain*, a pris soin de nous les indiquer :

> J'appartiens, écrivait-il, à l'école libérale, celle qu'on nomme parfois classique et, plus improprement, orthodoxe : il ne saurait y avoir d'orthodoxie dans la science, et il n'y a de classique que le vrai.

Dès sa première leçon, le professeur indiquait le caractère qu'il se proposait de donner à son enseignement. Aux sciences exactes, qui ont l'heureux privilège de n'être contestées par personne, il opposait les sciences morales, qui traitent d'un être intelligent et libre, ce qui fait à la fois leur gloire et leur infirmité. Il n'en réussit pas moins à préciser le rôle de l'économie politique, et nous montre la prédominance du facteur humain : c'est le travail de l'homme qui crée le produit et rend le service; c'est la science, résultat de l'intelligence de l'homme appliquée à la connaissance des lois du monde physique et du monde moral, qui rend le travail fructueux. La nature et l'homme sont les deux pôles de l'œuvre économique, mais l'un est le pôle passif, l'autre le pôle actif. Pour Levasseur, la science économique est une science d'observation : dans sa leçon d'ouverture de 1873, il déclare que l'économie politique, née de l'étude des faits, doit constamment se retremper dans cette étude, et il pense lui rendre service « en interrogeant en son nom l'histoire et la géographie. » Il a fourni surtout des travaux d'économie politique appliquée, plutôt que des ouvrages de théorie pure. Nous avons parlé de ses essais monétaires, dont le premier en date est son livre de 1858 sur la *Question de l'or* : il témoignait d'une remarquable sagacité en une matière difficile. Il commence par passer en revue l'histoire des métaux précieux, en indiquant les variations du rapport de valeur entre l'or et l'argent ; puis il explique la rupture d'équilibre amenée en 1848 par la découverte des gisemens californiens et australiens, qui produisirent jusqu'à 750 millions de francs d'or en 1856, et

il conclut, de l'étude minutieuse des principaux centres miniers du monde, que « l'or et l'argent ne sont pas près de manquer, et que l'avenir promet à l'un et à l'autre une production presque sans limite. »

En écrivant ces lignes il y a 53 ans, le jeune universitaire se montrait autrement perspicace que l'Autrichien Suess qui, vers la fin du XIXe siècle, affirmait encore que la disette du métal jaune était imminente. Chemin faisant, Levasseur expliquait la nature et le rôle de la monnaie, les lois qui règlent la valeur des métaux précieux, l'influence de l'or sur la condition des personnes et le prix des marchandises. Puis il montrait les inconvéniens d'un double étalon et concluait hardiment à la démonétisation de l'argent, « pour sortir de la situation fausse dans laquelle nous a placés notre législation. » Il énumérait les raisons qui militent en faveur du métal jaune : sa valeur est moins variable que celle de l'argent ; il a des qualités physiques supérieures ; il est la monnaie des peuples riches ; il est adopté par l'Angleterre et les États-Unis.

L'intérêt du présent et celui de l'avenir, écrivait-il en terminant son livre que l'on pourrait croire écrit en 1911, nous commandent de prendre l'or pour étalon monétaire.

Il est à regretter que le gouvernement impérial n'ait pas suivi ce conseil : il nous eût épargné les difficultés dont nous ne sommes pas encore sortis au XXe siècle.

En 1902, Levasseur rédigeait, pour la nouvelle série des Ordonnances des rois de France, un *Mémoire sur les monnaies du règne de François Ier*, dans lequel il décrit les pièces en usage, expose la fabrication et l'administration des monnaies, les changemens de valeur, malheureusement chroniques à cette époque, les tarifs auxquels les monnaies étrangères étaient admises dans le royaume. En terminant, il envisage la monnaie au point de vue de sa valeur intrinsèque, légale, commerciale et sociale. Il aimait ainsi, même lorsqu'il écrivait une monographie, à élargir son sujet ; il manquait rarement de le généraliser et d'exposer quelque grande vérité économique, dont la démonstration ressortait du cas particulier qu'il avait étudié.

Ce qui fait la belle unité de son œuvre économique, c'est le souci constant du bien public qu'il ne cessa d'y apporter. Il jugeait que son premier devoir était de s'attaquer aux pro-

blèmes contemporains, et de mettre la science au service de ses compatriotes, en fournissant au législateur les matériaux dont il a besoin pour ses travaux et à la nation les élémens qui lui permettent de s'éclairer. Homme de son temps, préoccupé au plus haut point des luttes sociales qui tourmentent nos vieilles nations, il n'épargnait aucun effort pour les adoucir. En 1909, il explique le génie de son livre *Salariat et salariés*:

Convaincu qu'il est utile de travailler à éclairer sur cette matière l'opinion et à dissiper, s'il est possible, des préjugés inconsciens ou des erreurs systématiques par l'exposé des faits et par la discussion des idées, je les reprends sous une forme plus condensée et plus didactique.

Et dans sa conclusion, il revenait à son pays, sur lequel sa pensée s'arrêtait toujours avec une sorte de tendresse filiale inquiète :

Une nation telle que la nation française peut subir des épreuves pénibles et prolongées; elle ne saurait périr, et elle peut trouver, par l'effet même d'une dépression, la tension du ressort qui la relèvera. La coordination est ce qui manque le plus aujourd'hui; mais l'énergie individuelle, en matière économique, est loin d'être énervée.

Levasseur aimait à proclamer que l'économie politique est une science, une science morale ou plutôt physico-morale, puisqu'elle traite à la fois de la richesse et de l'homme. Il acceptait la définition de « science de la richesse, » qui exprime bien ce sur quoi portent ses investigations, mais il la complétait en ajoutant qu'elle étudie les lois d'après lesquelles les hommes produisent et consomment la richesse en échangeant des services. Il range « l'économique » parmi les sciences d'observation ; elle s'applique, d'après lui, à des phénomènes internes et des phénomènes externes : les premiers, qui sont de nature psychologique et que perçoit la conscience, comprennent les désirs, les besoins, les mobiles intimes de nos actes économiques. Les seconds consistent en forces productives, en richesses naturelles, en actes relatifs à la production, à la répartition, à la circulation, à la consommation des richesses, en rapports établis entre les hommes par le travail et l'échange. Fidèle à la tendance synthétique de son esprit, Levasseur proclamait l'importance de la statistique et de l'histoire pour l'économiste, dont elles sont, disait-il, la lumière; mais il répondait à ceux qui, comme List, prétendent distinguer une économie humaine,

nationale, individuelle, « qu'il n'y a pas plus d'économie politique nationale que de physique ou de chimie nationale. » La science économique est une, ajoutait-il, mais les intérêts économiques et les expériences économiques des particuliers, des groupes sociaux et des États, sont multiples et divers. Comme toutes les sciences sociales, elle est en développement continu : ses lois peuvent être presque toutes établies par l'observation directe des phénomènes extérieurs et par l'observation psychologique des besoins de l'homme. La méthode descriptive et historique paraissait à Levasseur précieuse pour contrôler les résultats de l'observation, nécessaire pour faire comprendre la relation des phénomènes économiques avec l'ensemble de la vie sociale : mais il blâmait l'usage excessif qu'en font ceux qui, au lieu de l'employer concurremment avec l'analyse de chaque ordre de phénomènes, tentent de la substituer à cette méthode.

L'un de ses desseins favoris était de faire pénétrer dans les études économiques le sens historique et le sens géographique : convaincu que le développement de la richesse a son enchaînement, ses phases, qu'il obéit à des lois de relation aussi bien que les institutions qui régissent le gouvernement des sociétés, et que ce développement est lié, dans une certaine mesure, à l'ensemble des conditions physiques d'un pays, il rêvait de faire des économistes historiens, des historiens et des géographes économistes, d'éclairer les trois sciences par les lumières dont elles se pénètrent réciproquement. L'histoire du commerce, de l'industrie, de la population, conduisent à des conclusions économiques. Dans les sociétés naissantes, l'homme met en œuvre les matières et les forces qu'il a sous la main : elles ne lui marquent pas de limites infranchissables, mais elles sont un indice certain du point de départ et de la direction de son développement. La physique du globe est un des termes du problème économique. L'autre est l'homme, qui ne peut rien sans la nature ; mais celle-ci n'est qu'une force latente, tant que le travail humain ne l'a pas fécondée. Cette idée du rôle de l'intelligence dans la production a toujours été chère à Levasseur : dès 1867, il en faisait le sujet d'une conférence populaire à l'asile de Vincennes sous le patronage de l'Impératrice Eugénie.

Ce grand économiste était aussi un sociologue. Lorsqu'en 1897 il faisait au Musée social un rapport sur un concours qui

avait eu pour sujet la *Participation aux bénéfices*, non seulement il prenait soin de définir cette participation avant d'analyser les mémoires présentés; mais, après avoir rempli cette double tâche, il ne considérait pas que son devoir fût accompli : dans une troisième partie de son rapport, qui n'est pas la moins intéressante, il s'efforçait d'éclairer l'opinion sur l'état actuel de la participation : prudemment, il concluait qu'elle est un mode recommandable d'organisation du travail, mais qu'il faut ne l'appliquer qu'à bon escient. Quelles que soient les difficultés et les lenteurs de la propagande, il conseillait de la poursuivre, tout en évitant les enthousiasmes irréfléchis et les espoirs exagérés ; il rappelait qu'il convient de garder, dans le jugement que nous portons sur les transformations économiques, une juste mesure. C'est sur ce mot, qui pourrait servir de devise à son œuvre, que nous terminerons le chapitre consacré à Levasseur économiste. Dans une science où il est particulièrement malaisé de se garder des théories absolues et des déductions erronées, personne mieux que lui n'a su observer la modération des idées et dégager la vérité du choc des opinions contraires.

VI. — L'AGRONOME

A ceux qui savent quel intérêt Levasseur apportait aux questions de production agricole, il ne paraîtra pas étonnant que nous consacrions quelques lignes à la partie de son œuvre qui touche plus spécialement l'économie rurale. En l'admettant en 1885 au nombre de ses membres, et en le nommant ensuite président, la Société nationale d'Agriculture rendit un hommage mérité au savant qui, s'il n'avait pas, comme la plupart de ses nouveaux confrères, l'expérience de la gestion personnelle d'un domaine, avait approfondi les problèmes qui les occupent et pouvait en discuter la solution avec une compétence devant laquelle tous s'inclinaient. Si M. Louis Passy, secrétaire perpétuel de la Société, avait raison de dire que l'agriculture est un cadre dans lequel se sont groupées toutes les sciences auxquelles s'appliquait l'infatigable ardeur de Levasseur, celui-ci, à son tour, pouvait répondre que, sans être cultivateur, il n'était pas de coin de la ferme, de façon de la terre qui n'attirât son attention. Il avait fait sa première éducation terrienne de

la manière que Fourier l'imaginait pour les enfans de son phalanstère, par le seul attrait de la curiosité. Plus tard, chargé de préparer les programmes de géographie de l'enseignement secondaire, il y introduisit la géographie agricole. Parmi les innombrables statistiques qu'il a dressées, il a, jusqu'à sa dernière heure, tenu à jour celles des récoltes mondiales : il en notait les variations avec un soin extrême, sachant quelle influence elles exercent sur la vie économique des nations. Plus d'une fois, il est allé s'enfermer dans le domaine légué en 1825 à la Société d'agriculture par M. Delamarre; il se plaisait à y étudier sur place une exploitation rurale et forestière. Dans quelques pages intitulées *Une semaine au château d'Harcourt*, il décrit les bâtimens et la terre, raconte la vie qu'il y mène et met en lumière les résultats obtenus. Nous avons retrouvé, dans ses papiers, une série de croquis et de dessins, non dénués de grâce, qui complètent le manuscrit. Une des premières communications qu'il fit à la Société nationale avait pour objet *La valeur de la production agricole :* elle occupa trois séances en 1891 et fournit d'amples matériaux à la discussion du sujet. En 1891, il étudie *La récolte de l'année en Russie* : nulle part le résultat de la moisson ne joue un plus grand rôle que dans l'empire moscovite; la vie économique y est suspendue à l'évolution climatérique, à la germination et à la floraison du blé, du seigle, de l'avoine. Des pays plus avancés supportent mieux un déficit dans la récolte annuelle : ils en ressentent néanmoins les effets. C'est ainsi que la mauvaise récolte de 1910 a fait baisser de plus de 200 millions de francs l'encaisse métallique de la Banque de France. Mais, là où le capital accumulé est moins considérable, la question des ressources monétaires que procure l'exportation et de la situation des paysans est primordiale. C'est donc avec raison que Levasseur choisissait une contrée où, la terre représentant la richesse principale, la récolte est un facteur essentiel.

Ses études sur *La valeur et le revenu de la terre en France depuis le XIIIe siècle* figurent dans les mémoires de 1892 de la Société nationale d'Agriculture, à laquelle il continuait à consacrer une partie de son labeur. Son étude de 1893 sur *La politique douanière de la France* traite en première ligne des tarifs sur les objets d'alimentation, qui jouent le rôle que l'on sait dans les préoccupations des agriculteurs. Au mois de no-

vembre de la même année, il publie, dans la Réforme sociale, un article sur l'*Agriculture aux États-Unis*. Dès son retour d'Amérique, il avait hâte de communiquer le résultat de ses recherches sur l'importance de la production rurale dans la grande République, que des observateurs superficiels s'imaginent être avant tout un pays industriel. La valeur annuelle moyenne des récoltes y dépasse 40 milliards de francs. Au mois de mars 1894, à la séance générale du Congrès des sociétés savantes, il revient à la question et prononce un *Discours sur l'Agriculture aux États-Unis*. Au mois de juin 1894, il donne au *Correspondant* un article sur le même sujet: presqu'en même temps, la *Revue du commerce et de l'industrie* publie de lui un article sur *Le commerce des produits agricoles aux États-Unis*. Son tableau de *La dette hypothécaire aux États-Unis*, inséré dans le Bulletin de finances et de législation comparées, apportait de précieux renseignemens sur la situation des propriétaires fonciers en Amérique. Il reprenait les divers aspects d'un problème, le creusant, l'étudiant sous toutes ses faces, complétant ses propres idées. C'est ainsi qu'après les articles que nous venons d'énumérer, il fit paraître son ouvrage sur *L'agriculture aux États-Unis*. Il y expose comment ont été organisés à Washington la statistique, puis le département de l'agriculture; il mentionne les services rendus par les stations d'expériences réparties dans les divers États, qui entretiennent une correspondance active avec les fermiers et contribuent à la publication de journaux et de livres agricoles. Un progrès notable s'est accompli depuis la guerre de sécession dans la mécanique et l'outillage agricoles de l'Amérique : plus de la moitié des terres cultivées appartient à des fermes d'une étendue de moins de 40 hectares; les fermes sont, en majorité, exploitées par le propriétaire du sol; on fertilise dans l'ouest des terres que le défaut de pluie semblait vouer à la stérilité; la production des céréales est très abondante par rapport à la population, 16 hectolitres par habitant au lieu de 6 en France, si bien que les États-Unis sont la plus grande fabrique de substances alimentaires qui existe dans le monde.

En janvier 1898, revenant à son pays, Levasseur expose *Les progrès de l'agriculture française dans la seconde moitié du XVIIIe siècle*. Sa *Comparaison des forces productives des États de l'Europe*, publiée la même année, contient une partie agricole

des plus importantes. En 1902, dans *Les procédés de la statistique agricole dans les principaux pays producteurs*, il recherche la meilleure méthode à suivre. Il fait connaître les procédés de la statistique agricole, les compare, et en déduit des observations et des conseils. Il indique les réserves qu'il convient de faire sur l'exactitude des chiffres, mais il reconnaît la valeur relative des renseignemens fournis qui, d'une année à l'autre, permettent d'utiles comparaisons. Cette prédilection pour les questions agricoles a valu à Levasseur l'amitié d'un de nos hommes politiques qui se sont honorés par leur attachement au sol natal, celui qui écrivait naguère un livre sur *le Retour à la terre* et qui, au lendemain de la mort de son collègue de la Société d'Agriculture, rendait hommage « au vénéré et éminent Levasseur, une des plus belles intelligences, un des plus fermes esprits, un des plus nobles caractères que j'aie connus. Mêlé très activement à l'étude et à la discussion de toutes les questions qui ont absorbé sa vie, personne ne peut mieux que moi, disait-il, rendre justice à sa prodigieuse faculté d'assimilation, à sa hauteur de vues, à l'indépendance de son esprit, à son amour de la vérité. J'étais plein d'admiration pour ce vieillard que l'étude rajeunissait et que la passion du bien public a soutenu jusqu'à la dernière heure. »

VII. — L'ACADÉMICIEN

Si nous nous arrêtons à ce que fut Levasseur « académicien, » ce n'est pas seulement parce qu'il appartint pendant 43 années à l'Institut de France, mais parce qu'il remplit ses devoirs de membre de cette illustre compagnie avec un zèle et une assiduité qui resteront légendaires. Il apparut de bonne heure comme désigné pour s'asseoir sous la coupole. Avant d'y siéger, il vit plusieurs de ses œuvres récompensées par ses futurs confrères. Dès 1858, il obtenait un prix à l'Académie des sciences morales et politiques, sur le rapport de la section d'histoire : le sujet du concours était la *Condition des classes ouvrières de France du XIIe siècle jusqu'en 1789*. En 1860, il reçoit, sur le rapport de la section d'économie politique, un autre prix, pour son travail sur l'*Accroissement récent et soudain des métaux précieux*. En 1864, un troisième prix lui est décerné, sur le rapport de la section de morale, pour une étude sur les *Changemens*

survenus en France depuis 1789 dans la condition des classes ouvrières. Le 4 avril 1868, l'Académie l'appelle à elle et le nomme membre de la section d'économie politique, de finances et de statistique. Depuis ce jour, il l'associa à ses travaux, dont il aimait à lui donner la primeur. Que de fois il lui communiqua des chapitres du livre qu'il préparait! Lorsqu'il revenait d'un voyage à l'étranger, il lui donnait, sans retard, le récit de ce qu'il avait vu, les prémices des ouvrages dont il rapportait le plan. Dans la bibliographie formidable de son œuvre, le nombre des travaux académiques proprement dits ne s'éloigne guère de la centaine.

Ce seul chiffre indique la façon dont il comprenait les devoirs que, dès le premier jour, il avait considérés comme lui incombant en sa qualité de membre de l'Institut. Il était à l'honneur, il voulait être à la peine, et nul n'a pris une plus large part aux multiples occupations de la vie académique. Il en acceptait avec joie toutes les obligations, ne reculait devant aucune besogne, se chargeant d'études et de rapports qui, à d'autres que lui, eussent pu paraître écrasans, lorsqu'ils s'ajoutaient à un énorme labeur personnel, mais qui n'étaient qu'un jeu pour cet écrivain infatigable. Ses confrères éprouvaient parfois comme un remords de lui laisser accomplir des tâches qui semblaient devoir retarder la publication d'œuvres dont l'achèvement importait à la science et à l'enseignement. Mais ils ne tardaient pas à être rassurés, en voyant que tout cheminait de conserve : le professeur continuait ses cours; les volumes promis paraissaient à la date annoncée; et les rapports clairs, complets, étaient lus aux séances du samedi et imprimés dans les *Annales*. Ils tenaient l'Académie au courant de nombre de questions chères à Levasseur, et qui se rattachent aux idées maîtresses dont sa puissante pensée était toujours occupée. Ainsi, la population et les problèmes qu'elle soulève apparaissent à maintes reprises dans la liste de ses communications. Dès 1872, il l'étudie dans ses rapports avec le territoire; en 1886, au point de vue de l'expansion de la race européenne; en 1888, il en fournit une statistique mondiale; en 1891, il examine la fécondité de la population française, les causes des progrès de la population en général et les obstacles qui en arrêtent l'essor; il recherche les limites de sa densité; il revient ensuite sur le recensement de 1891. En 1893, il remonte à l'histoire romaine pour étudier

la façon dont était assurée la subsistance du peuple, question étroitement liée à celle de la population. En 1903, il discute le projet Toutée relatif au même problème.

Un autre sujet dont il a régulièrement entretenu l'Institut est celui de l'enseignement, et en particulier de l'enseignement primaire, qu'il aborde dès 1871, sur lequel il revient en 1873, 1874, 1876, 1880. En 1894, il étudie l'enseignement de l'économie politique. En 1900, il clôture le siècle par un rapport sur l'enseignement primaire au cours des cent dernières années; en 1905, il fournit encore un volume de statistique sur ce sujet.

De l'agriculture, il parlait à l'Académie dès 1870, lorsqu'il l'entretenait des forces productives des nations européennes, puis, en 1883, à propos de celles des Républiques sud-américaines. En 1892, il lui présente l'histoire de la valeur et du revenu de la terre du XIIIe au XVIIIe siècle; en 1895, il enrichit les *Annales* de nombreuses communications sur l'agriculture aux États-Unis; en 1898, il expose les progrès de l'agriculture française dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

L'Académie a eu également sa bonne part de ses études sur les questions ouvrières. Dès ses débuts, il lui parle de la France industrielle. Plus tard, en 1897, il lui communique de nombreux chapitres de son livre sur l'ouvrier américain; en 1898, il commence à lui exposer les sources principales de l'histoire des classes ouvrières et de l'industrie; en 1899, il lui rend compte de ses recherches à ce sujet dans les archives provinciales; il étudie les ouvriers du temps passé. En 1900, il l'entretient du travail à la main et à la machine.

Et, tout en associant ainsi ses confrères à ses travaux personnels, il trouvait le temps d'examiner les ouvrages envoyés aux concours pour les prix académiques. Plus souvent qu'à son tour, il s'acquitta de cette mission, qui lui imposait l'obligation de lire de nombreux livres, d'épais manuscrits, dont il extrayait la substance et présentait les conclusions avec une exactitude rigoureuse : jamais l'Académie n'eut sous les yeux d'élémens plus complets pour se former un jugement; jamais les concurrens ne furent plus certains de voir leurs travaux examinés avec un soin méticuleux et une sereine impartialité. C'était lui aussi qui, en sa qualité de doyen de la section, présentait le rapport sur les titres des candidats, lors des élections académiques; il le faisait avec le même tact, la même justesse, la même conscience.

VIII. — L'HOMME

Notre étude serait bien incomplète si, après avoir essayé de retracer les divers aspects du talent si souple et si puissant de Levasseur, nous ne parlions pas de l'homme lui-même, de cet être si captivant par sa simplicité, sa droiture, son inaltérable égalité d'humeur, qui accueillait ses amis avec ce bon et large sourire qui illuminait sa belle figure, et dont nous avons peine à croire que le charme nous soit ravi à jamais. Tous ceux qui l'ont connu, soit qu'ils aient eu l'honneur insigne d'être admis dans son intimité, soit qu'ils aient, en qualité de disciples ou d'admirateurs, obtenu l'une de ces audiences que sa bienveillance ne refusait jamais, gardent l'impérissable souvenir d'un abord dont la cordialité n'avait rien de banal. Celui dont l'œuvre fut une manière d'encyclopédie, trouvait le temps de tout lire. Il était au courant de nos moindres travaux ; il ne cessait de s'instruire et était heureux de trouver, dans les plus modestes écrits de ceux qui étaient fiers de se dire ses élèves et qui ne se sentaient pas toujours le droit de s'intituler ses collègues, un renseignement dont il voulait bien leur dire qu'il faisait son profit, un fait nouveau, une précision sur un point laissé par lui de côté. Ai-je besoin d'ajouter que ce qu'il butinait ainsi chez autrui était peu de chose à côté du fruit de ses recherches personnelles, et que c'était à nous chaque jour de lui adresser des remerciemens pour les trésors d'érudition qu'il amassait et prodiguait dans ses écrits? Presque tous constituent par excellence ce que les Allemands appellent des *Nachschlagsbuecher*, c'est-à-dire des ouvrages à consulter, des mines inépuisables, où de longues suites de générations trouveront les élémens de leurs travaux. Il semble, à tout bien considérer, que le choix des sujets de ses livres et la manière dont il les traitait eussent quelque rapport avec la noblesse de son caractère et l'idéal de sa vie. Comme il l'a dit lui-même dans son testament moral, dans ces pages d'une si haute philosophie, où il retrace sa carrière en même temps qu'il confesse ses croyances, il a toujours cherché la vérité; et il l'a cherchée, non pour l'enfermer dans une main qui ne s'ouvre pas, mais pour la répandre avec ardeur autour de lui, pour en faire profiter l'humanité, pour faciliter aux autres les étapes de la route laborieuse qu'il

frayait et où il conviait ses auditeurs et ses lecteurs à le suivre.

Nul plus que lui n'a eu en vue le bien public; on peut presque dire qu'il lui sacrifiait parfois jusqu'au souci de l'élégance littéraire, tant il accumulait de faits et de chiffres dans les chapitres, les livres, les tomes de ses copieux ouvrages; tant il avait soin de ne rien omettre, de ne rien laisser dans l'ombre de ce qu'il pensait pouvoir être utile aux étudians qui jureraient sur sa parole, de tous ceux qui acceptaient les yeux fermés, — et avec raison, — les résultats de ses enquêtes. Non seulement il n'était pas de ceux qui gardent jalousement une découverte, mais il prenait plaisir à tenir ses amis, jour par jour, au courant de son labeur. Chaque fois que l'un de nous allait le voir, il constatait le progrès de l'œuvre qui était alors sur le chantier. Levasseur communiquait à l'Académie, à des Revues françaises, étrangères, internationales, des chapitres du livre qu'il écrivait : la bonne parole se répandait ainsi de tous côtés et donnait au public un avant-goût de l'ouvrage près de paraître et qui prenait ensuite sa place dans les bibliothèques.

Cette générosité, ce désintéressement n'étaient pas seulement la marque distinctive du savant; c'était le fonds même de la nature de Levasseur. On sait comment, après avoir éclairé de ses conseils une des grandes entreprises conçues par le génie d'un de nos compatriotes, il refusa le prix légitime de ses avis et voulut n'avoir agi que dans l'intérêt supérieur de l'humanité, dont ce grand et difficile travail devait un jour améliorer la condition. Les préoccupations d'un certain ordre semblaient ne pas même l'effleurer. En tout cas, elles n'exercèrent jamais la moindre influence sur sa conduite; et, s'il a pu dire avec une légitime fierté que par son labeur il avait assuré la vie des siens, il n'a jamais fait entrer en ligne de compte, à aucun moment de sa carrière, les considérations d'intérêt personnel. C'est dans des récompenses d'un autre genre qu'il goûtait le fruit de ses efforts. Il n'était pas insensible, et il le laissait voir avec une simplicité touchante chez un homme de sa valeur, aux distinctions qui lui furent, nous ne dirons pas prodiguées, mais apportées de toutes parts. A côté des témoignages officiels, il en reçut à mainte reprise d'autres, plus précieux encore. Au mois de décembre 1908, dans une salle du Collège de France, ses collègues, ses disciples, ses amis s'étaient réunis pour fêter ses quatre-vingts ans. Les discours qui furent pro-

noncés à cette occasion sont encore dans toutes les mémoires : des représentans de chacune des écoles où il professait, des corps savans dont il faisait partie, prirent la parole ; et ce qu'il y eut de plus beau dans cette cérémonie où tous les cœurs battaient à l'unisson, c'est le sentiment universel que les éloges décernés à l'envi au héros de la journée étaient justes, et que pas une expression n'avait dépassé la mesure de la vérité. La réponse que fit aux orateurs l'homme auquel tant d'hommages s'adressaient fut digne d'eux et de lui : il résuma sa vie en dictant pour ainsi dire à l'avance l'épitaphe à inscrire sur son tombeau : « J'ai fait ce que j'ai pu. » Oui certes, il l'a fait, et dans la mesure la plus large, la plus complète; il a fait tout ce qu'il a pu, et il a pu beaucoup. Il n'a pas perdu une minute des années qu'il a passées sur cette terre, toujours fidèle à sa belle devise : *Scire et prodesse;* savoir et être utile, savoir, enseigner et répandre à flots la lumière autour de lui.

Mille traits pourraient être cités ici qui montreraient le fond de cette âme pure et droite. Jamais il ne refusait un conseil, une direction à ceux qui les lui demandaient. Un jour, c'est un étudiant étranger qui vient l'entretenir d'un travail qu'il poursuit : le maître s'avise qu'il a là, dans un dossier, des élémens destinés à lui servir à lui-même pour une prochaine publication. Il n'hésite pas un instant; il les communique au jeune homme qui va profiter, avant l'heure, des matériaux amassés par son maître, et dont celui-ci lui fait le généreux abandon. L'heureux bénéficiaire de ce don inestimable eut le tort, paraît-il, d'oublier de rapporter les papiers qui lui avaient été confiés. Pensez-vous que Levasseur fut guéri ? Vous le connaîtriez mal. L'année suivante, une occasion semblable se présente : une fois de plus, il vide ses tiroirs et prodigue, sans compter, les trésors d'une collaboration anonyme, que les plus grands savans eussent volontiers cherché à s'assurer. Combien pourrait-on citer de ces traits où l'homme se révèle, cet homme dans lequel étaient venues s'incarner toutes les vertus d'une race probe, forte et sérieuse, dont il fut le type le plus achevé !

Parmi les innombrables témoignages de sympathie adressés à la famille de Levasseur au moment de sa mort, nous en retiendrons un, qui nous a semblé particulièrement touchant et qui emprunte un prix plus grand encore au lieu d'où il est daté, Lutterbach, en Alsace : « Un ancien élève de seconde (1859-1860)

du lycée Saint-Louis adresse à la famille de son excellent professeur l'expression de ses sentimens émus, à l'occasion de la perte qu'elle vient de faire avec les lettres et la science françaises. Il a toujours conservé vivant le souvenir du jeune maître qui se donnait tout entier à son enseignement et à ses élèves, et dont la classe offrait un intérêt si grand et si soutenu que les punitions y étaient inconnues. Tous, nous aimions M. Levasseur. L'écrivain l'a suivi avec l'intérêt le plus sympathique dans la belle et longue carrière qu'il a fournie et à laquelle il rend hommage. Hommage de reconnaissance, hommage du cœur, si ce n'est du talent et de la notoriété. » Il nous serait aisé de multiplier ces citations : mais cette lettre d'un élève qui, après un demi-siècle, témoigne d'un pareil attachement, nous a paru caractéristique. Aussi bien Levasseur était-il un des types les plus parfaits de ce savant moderne dont, au jour des funérailles, le ministre de l'Instruction publique, rendant hommage à sa mémoire, traçait le portrait : un apôtre qui se consacre à la recherche de la vérité et qui oublie tout dans la poursuite de ce noble but.

Gardons-nous de croire, cependant, que celui dont nous évoquons la grande figure fût étranger à aucun des problèmes qui, de tout temps, occupèrent les penseurs. Le statisticien qui poursuivait l'étude des faits, l'historien qui en racontait l'enchaînement, le géographe qui décrivait notre globe, l'économiste qui dégageait les lois de la richesse et de sa distribution, n'étaient pas le tout de Levasseur : il fut un moraliste. N'oublions pas que sa première vocation l'avait entraîné vers la philosophie. Il se plaisait aux méditations que de tout temps a provoquées le mystère de notre destinée. Lorsqu'il allait s'enfermer dans le manoir d'Harcourt, ce n'était pas seulement pour y vaquer, dans le calme de cette paisible retraite, à ses travaux ordinaires ; c'était pour concentrer ses idées sur ce qui forme l'éternel objet des réflexions humaines. C'est durant l'un de ces séjours qu'il écrivit le testament où il confesse sa foi spiritualiste, en séparant le côté humain des religions de ce qui en forme l'essence supérieure et divine.

En lisant ces lignes empreintes d'une si noble sincérité, nous n'avons pu nous défendre d'une émotion profonde. Nous nous sentions en présence d'un des représentans de cette humanité supérieure, de cet idéal vers lequel tendent les générations

successives. Parmi ceux qui méritent d'être cités comme les modèles de l'attachement au devoir dans ce qu'il a de plus pur et de plus désintéressé, nous mettrons à l'une des premières places le

Justum et tenacem propositi virum,

comme le désignait si heureusement l'inscription tracée au bas de son effigie, sur la médaille de son jubilé. Ce juste, acharné à son labeur, inflexiblement attaché à l'exécution de chacune des tâches qu'il s'était assignées, ne s'est jamais écarté de la ligne droite. Il a été, de son vivant, récompensé par l'universel respect dont il était entouré. Sa mémoire sera conservée et vénérée par tous ceux qui l'ont connu. Elle sera perpétuée par des ouvrages qui, pendant longtemps, serviront de guide à la jeunesse et d'auxiliaire aux travailleurs de tout âge. Mais au-dessus du professeur dont la parole vibre dans notre souvenir, au-dessus de l'écrivain dont la plume a couvert tant de pages qui resteront, nous plaçons l'homme, l'homme au cœur droit, à la ferme raison, au mâle courage, dont nous voudrions fixer l'image à tout jamais, afin qu'elle demeure vivante aux yeux des générations futures et qu'elle apprenne aux Français de demain comment une existence paisible, tout entière consacrée au travail, à la poursuite de la vérité, au développement de la science, donne à celui qui la mène la satisfaction la plus haute que l'homme puisse goûter ici-bas, celle du devoir accompli.

RAPHAEL-GEORGES LÉVY.

L'ANTIQUITÉ ROMAINE

ET

LA POÉSIE FRANÇAISE A L'ÉPOQUE PARNASSIENNE

A l'heure la plus chaude de la grande bataille romantique, un poète impétueux, et d'ailleurs médiocre, s'écriait d'un ton de lassitude irritée :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

Cet appel éploré a-t-il été entendu ? Beaucoup de gens paraissent le penser. A les en croire, grâce précisément aux compagnons de lutte de celui qui proférait cette exclamation, la littérature française aurait enfin, et pour jamais, secoué le poids dont l'accablaient les souvenirs de la Grèce et de Rome ; autant l'influence ancienne avait été primordiale dans notre poésie classique, autant elle serait absente de la poésie moderne ; celle-ci, quant à son inspiration, serait allemande, ou anglaise, ou italienne, ou espagnole, ou médiévale, ou tout simplement « actuelle, » bref, tout ce que l'on voudra, mais gréco-latine, non pas. Cette opinion, — dont on s'autorise souvent pour traiter dédaigneusement la tradition antique, comme une chose périmée qui, depuis plus d'un siècle, « aurait fait son temps, » — cette opinion nous semble on ne peut plus discutable. Il est permis de se demander si les poètes du XIXe siècle, tout en connaissant plus de littératures et de civilisations qu'un Ronsard ou un Racine, ont renié de parti pris celles que, depuis tant d'années, on avait coutume de vénérer; s'ils ont rompu, ou seulement un peu détendu, le lien qui unissait notre poésie à ses plus loin-

taines origines; et s'ils ne doivent rien à cette antiquité tour à tour tant exaltée et tant honnie.

Nous ne nous poserons pas cette question en ce qui concerne les romantiques : elle serait trop complexe, et appellerait des réponses différentes suivant les individus, peut-être même, pour chaque individu, suivant les jours et les heures. Nous avons montré déjà (1) que Victor Hugo, disciple pieux de Virgile, admirateur passionné de Juvénal, imitateur par surcroît de Lucain et d'Horace, ne saurait passer pour un fils ingrat de la Muse latine : pourtant il est assez significatif que, dans l'immense défilé des générations disparues qu'est la *Légende des siècles*, le monde romain soit à peine mentionné. Même incertitude pour les autres protagonistes du romantisme. Lamartine se souvient de Tibulle dans telle de ses *Méditations*, et, dans la *Chute d'un ange*, de Lucrèce, comme ailleurs d'Ossian et de Byron. Musset fait saluer par sa Muse « la Grèce, sa mère, où le miel est si doux, » ce qui ne l'empêche pas de rimer surtout des *Contes d'Espagne et d'Italie*. Alfred de Vigny décrit, avec une application minutieuse, une scène de mœurs romaines, et, dans le reste de son œuvre, n'a pas l'air de beaucoup songer à l'antiquité latine, — ce que l'on peut regretter, car qui donc était plus capable que l'auteur de la *Mort du Loup* de sympathiser avec la grande fierté stoïcienne des Sénèque et des Lucain? Sainte-Beuve enfin, humaniste et latiniste renforcé, est aussi le traducteur ou l'adaptateur des Lakistes anglais. On dirait vraiment que tous ces écrivains sont à la fois attirés et repoussés par les choses antiques : elles les séduisent par leur recul prestigieux, par la matière qu'elles offrent à l'admiration, à l'émotion ou à la rêverie; et en même temps ils en ont peur parce qu'ils les croient trop exploitées, vulgarisées à tout jamais. Tant de froides et pâles copies qu'on a prétendu en faire leur en cachent en partie la beauté intrinsèque, — en partie seulement, — et, somme toute, ils ne sont, envers la Grèce et Rome, ni des héritiers dociles, ni des révolutionnaires acharnés.

Mais, après cette génération un peu indécise, une autre vient, qui, plus résolument, se remet à l'école de l'antiquité. Ce mouvement de réaction en faveur des formes d'art gréco-romaines, ce « néo-paganisme, » comme on l'a quelquefois ap-

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1911.

pelé, s'est prolongé jusqu'au dernier quart du XIXe siècle, produisant des conséquences plus ou moins durables selon les cas, mais non négligeables à coup sûr. La Grèce, nous devons l'avouer, en a bénéficié plus que Rome : mais ces deux noms, pour les Néo-Latins que nous sommes, sont bien difficiles à séparer. Comme disait Sainte-Beuve,

La Muse des Latins, c'est de la Grèce encore.

Ce qui sert l'une profite toujours à l'autre quelque peu. D'ailleurs, Rome aussi, Rome prise en elle-même et non pas seulement comme interprète et continuatrice de la glorieuse Hellas, a attiré bien des regards. Sur l'école parnassienne, par exemple, l'action de l'hellénisme a été plus éclatante, plus profonde aussi ; — et, pour le dire en passant, il serait à souhaiter qu'on se mît à l'étudier avec précision, autrement qu'en répétant de vagues épithètes laudatives, ou en citant quelques vers, toujours les mêmes, d'*Hypatie* et de *Khirôn;* — mais l'influence latine a existé aussi. La déterminer le mieux possible, voir comment les principaux de nos poètes, durant la dernière moitié du XIXe siècle, ont compris et senti Rome, comment ils ont décrit ses spectacles et évoqué son esprit, voilà ce que nous voulons essayer.

I

On nous permettra de remonter jusqu'à un homme qui n'a point fait partie de l'école parnassienne, qui l'a ignorée et en est demeuré peu connu, mais qui en peut être appelé le précurseur, et qui, dans le domaine qui nous intéresse, a donné un exemple très curieux; nous voulons parler de Louis Bouilhet. « Précurseur, » du reste, Bouilhet l'a été en bien des choses, avec plus de velléités que de réussites parfaites, plus d'idées que de moyens d'art propres à les réaliser. De même qu'il a pressenti l'intérêt que pouvait offrir à des Occidentaux blasés l'art littéraire de l'Extrême-Orient, de même qu'il s'est essayé, un des tout premiers, à la grande poésie scientifique, il a su se rendre compte, à une époque où l'on ne s'en avisait guère, de l'attrait que présenterait une évocation du vieux monde romain : il l'a tentée, — bien ou mal, c'est ce que nous verrons tout à l'heure, — mais enfin il l'a tentée, et c'est ainsi qu'en même temps que l'auteur du *Barbier de Pékin* ou des *Fossiles*, il a été celui du

Danseur Bathylle et de *Melænis*. C'est à ce titre que nous allons l'envisager.

Il a d'abord cette originalité de constituer une exception au fait général que nous venons de signaler : il est beaucoup plus latin que grec. Flaubert, dans l'enthousiaste et tendre notice qu'il lui a consacrée, vante sa connaissance profonde de la langue latine : « Il écrivait dans cette langue, dit-il, presque aussi facilement qu'en français. » Flaubert ne dit rien de sa science du grec, par où nous avons le droit de supposer qu'elle devait être, ou peu s'en faut, inexistante. Au surplus, son tempérament personnel, avec ce qu'il avait de vigueur un peu dure et de savoureuse causticité, devait le disposer à mieux comprendre la force romaine que la grâce ionienne ou l'élégance attique. Rappellerons-nous à ce propos que les plus illustres poètes de sa province, Malherbe et Corneille, se sont trouvés bien plus à leur aise dans leur commerce avec l'esprit latin qu'avec le génie grec ? Quoi qu'il en soit de cette analogie, qu'il serait peut-être périlleux de vouloir trop généraliser, il est certain du moins, que la Grèce n'a rien ou presque rien suggéré à Louis Bouilhet, tandis que Rome lui a fourni, outre le conte de *Melænis*, plusieurs pièces plus courtes, mais non moins probantes, éparses dans *Festons et Astragales* et dans les *Dernières chansons*.

Il faut d'abord reconnaître que, s'étant donné comme objet de ressusciter la civilisation romaine à peu près de la même manière que d'autres avaient ressuscité celle de l'Espagne ou de l'Allemagne du moyen âge, Bouilhet s'est mis à la tâche avec beaucoup de conscience et une très sûre préparation. Ses bonnes études de latiniste, qui l'avaient mis à même de connaître de près les auteurs et les choses de Rome, l'ont préservé presque toujours des fausses notes, si choquantes dans la poésie historique, et des banalités, qui ne sont pas moins désagréables. Quand il nous montre la belle Metella, éprise d'un danseur, marchant au hasard « comme une bacchante en délire, » ne voyons pas dans cette comparaison un pur lieu commun : c'est exactement celle dont se sert Virgile pour dépeindre la folie de Didon ; elle est donc bien d'une tonalité antique. Ou bien encore, lorsqu'il fait dire à Melænis :

> Tu saurais ce que vaut la femme furieuse !
> Et la torche d'hymen, la torche aux cheveux d'or,
> Pourrait prêter sa flamme à ton bûcher de mort !

le premier de ces trois vers est encore une traduction de Virgile, et l'antithèse qu'expriment les deux autres, ce *concetto* qui semble à première vue d'une ingéniosité si moderne, n'est pas du tout un anachronisme : de telles oppositions entre la torche nuptiale et la torche funèbre sont fréquentes chez Properce et Ovide. Le scénario du ballet cosmographique et mythologique décrit au troisième chant de *Melænis* est pris dans Apulée. L'allusion au favori de l'Empereur :

> . . . . . Que demain, dans la boue et l'affront,
> Les portefaix jaloux au Tibre traîneront

est empruntée à Juvénal... Il est superflu de poursuivre le détail de ces réminiscences : le peu que nous en avons dit suffit pour montrer combien la mémoire de Louis Bouilhet est imprégnée de ce qu'il a lu dans ses chers auteurs latins, et combien il est apte, par conséquent, à tracer des mœurs romaines une peinture, non fantaisiste et arbitraire, mais documentée, précise et vraie.

C'est en effet à quoi il s'applique avec une insistance minutieuse, un peu lourdement appuyée peut-être, intéressante pourtant à force de probité. Ce qu'il y a de meilleur dans *Melænis*, ce qui mérite d'en survivre, malgré les pâles imitations de Musset et les complications grossièrement mélodramatiques de l'intrigue, ce sont les scènes de la vie romaine par lesquelles l'auteur nous fait passer, et dont l'intrigue, à vrai dire, n'est que le prétexte : ici un repas chez un riche édile, et là une orgie vulgaire dans un cabaret de bas étage ; ailleurs un combat de gladiateurs, une fête de banlieue, un cortège nuptial, et ainsi de suite. Et aucun de ces épisodes n'est traité à la légère. Chez l'édile Marcius, le poète note tout ce qui peut arrêter le regard : les statues qui servent de lampadaires, les deux mimes africains

> Frappant de leur pied noir les pavés de couleur,

la peinture qui décore le plafond et qui représente une chasse, le nombre et l'attitude des convives :

> Stellio, parasite, approuvait de la voix
> Deux philosophes grecs qui disputaient sur l'âme,
> Des chevaliers causaient de leurs limiers crétois,
> Et, près d'un historien fardé comme une femme,
> Faisaient étinceler les bagues de leurs doigts.

Mais, qu'il s'agisse d'un festin populacier dans une taverne, il ne dédaigne pas non plus d'enregistrer le menu servi au muletier de Capoue :

> Un hachis de raisins et de viande pressée,
> Plus un morceau de porc, une andouille épicée,
> Et des pois gris nageant parmi des cervelas.

La première fois qu'il nous présente son héroïne Marcia, il n'omet aucune particularité de son costume, pas même les croissans d'émeraude qui ornent ses bottines rouges, quitte à refaire le même travail de description, et aussi complètement, lorsqu'il la représente dans sa toilette de mariée. Le héros du roman, Paulus, se fait gladiateur : aussitôt deux ou trois strophes nous font connaître l'équipement des gladiateurs et leurs diverses catégories. Il va aux bains : excellente occasion pour cataloguer tous les ustensiles dont il se sert, « la fiole en corne de gazelle, » « la ratissoire d'or, » « l'ampoule d'eau glacée, » sans oublier les vases, les trépieds et la grande table de marbre supportée par un léopard d'ivoire. A voir cette exactitude infaillible et inlassable, il semble que le poète se propose d'être instructif : ses œuvres, *Melænis* surtout, rappellent un peu ces romans historico-archéologiques dont le bon abbé Barthélemy avait jadis donné la formule, et où, depuis, d'ingénieux compilateurs se sont efforcés de dépeindre « Rome au siècle d'Auguste... » ou à tel siècle que l'on voudra. Elles ont plus de relief, à coup sûr, et plus de style ; mais elles n'en diffèrent pas en leur fond. Si nous ne craignions d'exagérer, nous dirions qu'elles font quelquefois l'effet d'un *Dictionnaire d'antiquités* adroitement découpé et mis en vers, — en beaux vers le plus souvent.

On peut ne pas aimer beaucoup cette poésie de tapissier, de couturier ou de commissaire-priseur. Mais d'abord, les reproches qu'on pourrait faire à Bouilhet ne tombent pas sur lui seul : la plupart des romantiques, au théâtre ou dans le roman, lui avaient donné l'exemple ; et son ami Flaubert n'a guère procédé d'autre manière. Le bric-à-brac romain de *Melænis* n'est pas plus copieusement étalé ni plus longuement inventorié que le bric-à-brac carthaginois de *Salammbo*. — De plus, si chacune des scènes, prise à part, laisse trop clairement apercevoir l'intention descriptive et énumérative, toutes, en se rapprochant, finissent

par composer un tableau de l'existence à Rome sous Commode, auquel il ne manque pas grand'chose d'essentiel, et qui ne laisse pas d'être pittoresque et vivant. — Enfin, il arrive de temps en temps que le poète ne se contente pas du décor matériel ; il cherche à pénétrer, sous ces apparences extérieures, la réalité morale. Il ne fait pas, il est vrai, de psychologie bien subtile, mais enfin il parvient à montrer, en même temps que les choses de Rome, un peu de l'âme romaine.

Le portrait qu'il en trace n'est pas, en général, très flatteur. Les Romains de l'époque impériale lui apparaissent dominés par toute espèce de vices, mais surtout par deux principaux, la débauche et la cruauté. Débauche, que cet amour excessif du luxe, dont les raffinemens énervans sont décrits presque à chaque page de *Melænis*. Débauche, que cette passion morbide pour les histrions qui fait le thème du *Danseur Bathylle*. Débauche, que cette conception anormale de l'amour, indiquée avec une franchise à la fois si hardie et si sobre dans la curieuse pièce intitulée *Étude antique*. Débauche enfin, que cette prodigieuse gloutonnerie sur laquelle le poète revient sans cesse avec une verve inépuisée, à la hauteur vraiment de l'appétit de ses héros.

Ici, la satire du poète s'atténue d'indulgence, il rit complaisamment aux prouesses de table de ses personnages : il semble que de si bons mangeurs ne puissent être de méchantes gens... Mais que ce gros gourmand de Marcius soit dérangé de son festin, le voilà qui frappe en furieux, à tort et à travers, tuant deux ou trois esclaves au hasard. Ce court épisode, — de même que l'éloge, tout ensemble séduisant et cruel, du métier de gladiateur, — permet de mesurer ce qui subsiste, chez les plus voluptueux raffinés de Rome, de brutalité foncière, de mépris féroce pour la vie humaine. Nous n'avons pas ici à discuter la vérité de cette peinture : il nous suffira d'en remarquer l'accord avec celle que nous offrent les satiriques et les moralistes de l'antiquité latine. La prédication stoïcienne d'un Sénèque, notamment, s'attaque avec éloquence aux défauts que Louis Bouilhet a mis en lumière, à la sensualité sous toutes ses formes, et à la cruauté.

Ce n'est pas à dire, au surplus, que Bouilhet n'ait vu à Rome qu'un peuple de goinfres et de bourreaux : il y a reconnu, encore survivans, quelques vestiges des belles vertus d'autrefois. Il a

célébré, dans des vers où l'on retrouve l'écho à peine affaibli de Virgile et de Juvénal, les joies austères et sereines de la vie domestique, et cet admirable type historique de la matrone romaine, de la *materfamilias :*

Elle sera mêlée aux mères sérieuses,
Chaste, grave, et parfois guidant avec fierté
Un beau groupe d'enfans qui saute à son côté.
. . . . . .
Oh ! qui dira la paix et le bonheur tranquille !
La maison reluisante et les baisers d'époux !
Les Pénates, au feu séchant leur corps d'argile,
Et l'essaim des valets, et le cercle immobile
Des aïeux, sur le seuil rongé du temps jaloux !
. . . . . .
Elles vivaient ainsi, les mères d'Étrurie,
Celles du Latium et du pays sabin,
Gardant comme un trésor, loin du tumulte humain,
Le travail, la pudeur, les dieux et la patrie !

Dans ces fortes et larges strophes, Bouilhet a vraiment ressaisi l'une des plus constantes et des plus nobles inspirations de l'ancienne société romaine : il a traduit toute la poésie de la *gens*. Celle de la cité ne lui est pas non plus restée étrangère. Qui ne se rappelle le beau poème du *Berceau*, très concis, et si puissant néanmoins, et ce raccourci vigoureux où, dans le groupe étroit formé par la louve et les deux jumeaux, le poète fait tenir toute la destinée de l'empire futur ?

Rome tressaille à ta mamelle,
L'avenir rugit sous tes flancs !

Les grands écrivains du siècle d'Auguste, poètes ou historiens, Virgile, Horace, Properce, Tite-Live, avoueraient cette glorieuse apothéose de la *lupa Martia ;* leur lointain disciple a bien su s'approprier la passion qui les animait tous, l'orgueil viril et confiant de l'impérialisme romain.

Quand on le voit exprimer avec tant d'énergie le respect de la famille et celui de la patrie, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il ait laissé dans l'ombre un autre sentiment qui n'est pas moins latin, le respect des dieux. La religion, qui tenait tant de place dans la vie antique, n'en occupe aucune dans *Melænis*. Plus tard, Bouilhet semble s'être aperçu de cette lacune : il a médité, si l'on en croit Flaubert, divers ouvrages,

poétiques ou romanesques, sur les païens du ve siècle ; et il a écrit la *Colombe*. Ce poème, si émouvant, avec la description du temple en ruines et du vieux prêtre qui vient apporter

Sur le dernier autel la dernière hécatombe,

ce poème n'est pas, à la vérité, plus spécialement romain que grec ; c'est plutôt une évocation de tout le paganisme expirant ; c'est plus encore une méditation, pleine de recueillement, sur la décadence des religions successives. Tel qu'il est, il suffit à nous faire pressentir de quelle main, pieuse sans superstition et hardie sans sacrilège, Louis Bouilhet aurait pu toucher à ces majestueux et mélancoliques problèmes des religions antiques.

Le temps lui en a manqué, plus que le désir ou la claire aperception. Mais, si l'on s'en tient à ce qu'il a pu réaliser, son rôle, du point de vue où nous nous plaçons, est de ceux que l'on ne saurait oublier. Non seulement il a eu l'idée que l'antiquité latine pouvait être, tout aussi bien qu'une autre civilisation, matière de poésie ; mais de cette poésie, il a exprimé quelques aspects. Le décor bigarré, et, comme disent les peintres, « amusant, » des choses romaines, — çà et là, des traits de mœurs qui montrent au vif la corruption de l'époque impériale, — deux ou trois fois, un hommage solennel et pathétique à la grandeur morale de la vieille Rome, — voilà ce qu'il a su trouver dans l'étude, passionnément poursuivie, des textes latins : c'en est assez pour qu'il n'ait pas perdu sa peine.

II

Entre Louis Bouilhet, libre parnassien avant la lettre, et Leconte de Lisle, le chef et le maître de l'école, les ressemblances ne manquent pas, — ne fût-ce que leur commune idée d'une poésie fondée sur l'histoire des âges disparus, et leur commun respect de l'antiquité classique. Cependant une différence les sépare, importante pour l'étude que nous poursuivons ici, importante aussi, croyons-nous, par ce qu'elle nous révèle de leurs deux esprits. Louis Bouilhet, nous avons essayé de le montrer, était beaucoup plus latin que grec : c'est le contraire pour Leconte de Lisle. Il est superflu de redire tout ce qu'il

doit à la Grèce, tandis que Rome n'a qu'une faible part dans son œuvre, et une part plus faible encore peut-être dans sa pensée. Si cette disproportion était fortuite, il suffirait de la signaler au passage : mais il vaut la peine d'y insister si, comme il nous semble bien, elle a sa cause première dans certaines tendances, — disons même : dans certaines erreurs, — de l'auteur des *Poèmes Antiques*.

Ce n'est pas en effet par caprice, ni sans y avoir réfléchi, qu'il s'est décidé à laisser dans l'ombre l'antiquité latine, tandis qu'il projetait sur l'Hellade l'aveuglante lumière de son imagination épique. Il pensait vraiment que cette seconde antiquité était trop inférieure pour mériter son attention. « Depuis Homère, Eschyle et Sophocle, écrivait-il dans sa préface de 1852, la décadence et la barbarie ont envahi l'esprit humain. En fait d'art original, le monde romain est au niveau des Daces et des Sarmates. » Il ne dit pas « en fait d'art : » l'hyperbole serait trop paradoxale ; il dit « en fait d'art original ; » le mot prend toute sa valeur si on le rapproche des théories qui régnaient alors dans la critique, et auxquelles Leconte de Lisle avait apporté l'adhésion de son dogmatisme intransigeant. C'était un article de foi pour tous les historiens de la littérature, depuis Voss et Schlegel, qu'une seule forme de poésie, — de poésie épique spécialement, — était digne de ce beau nom : celle qui était « naturelle, » instinctive, spontanée, jaillie subitement de l'inspiration populaire et des entrailles même de la nation. Toutes les œuvres nées ainsi, l'*Iliade* comme le *Ramayana*, et la *Chanson de Roland* comme l'*Iliade*, étaient infiniment vénérables ; toutes les autres, quelque inégale qu'en fût la valeur d'exécution, étaient rejetées en bloc comme « savantes » et artificielles. Entre l'*Énéide* et la *Henriade*, voire la *Pucelle* de Chapelain, il ne pouvait y avoir qu'une différence de talent : peu de chose en vérité ! Nous sommes un peu revenus de cette simplification outrancière : nous admettons fort bien qu'une épopée puisse être belle sans être le résultat d'une collaboration anonyme et inconsciente, ou, pour mieux dire, nous ne croyons plus guère à cette collaboration ; maints indices, comme ceux qu'a rassemblés M. Bréal dans son étude si spirituelle *Pour mieux comprendre Homère*, nous font apercevoir, dans les poèmes réputés les plus « primitifs, » des œuvres de réflexion et déjà même d'artifice. Mais en 1852 la distinction qui, de plus

en plus, pour nous s'efface, s'imposait encore tyranniquement. Or, à cet égard, la Grèce offrait une riche floraison de poésie dite « primitive, » Rome aucune. L'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient saluées par les historiens, et par Leconte de Lisle après eux, comme les produits de toute une foule obscure qui avait eu du génie sans le savoir et le vouloir : chez les Latins, cette littérature « populaire » existait si peu que certains critiques s'étaient résolus à la supposer de toutes pièces ; Niebuhr prétendait qu'il avait dû y en avoir une et qu'elle avait péri, d'autres démontraient qu'elle n'avait pas dû naître ; mais le plus certain était qu'on ne pouvait la trouver nulle part. Nous en prenons volontiers notre parti, mais pour les gens d'alors, c'était une tare ineffaçable, et c'en était déjà assez pour détourner de Rome un poète nourri des doctrines historiques à la mode.

A cela s'ajoutait une autre raison. Pour peu que l'on feuillette les *Poèmes Antiques* et les *Poèmes Barbares*, on voit très vite que Leconte de Lisle s'est proposé d'écrire beaucoup moins l'histoire générale de l'humanité que son histoire religieuse. A toute époque et dans toute forme de civilisation, ce sont les croyances et les cultes qui ont le plus sollicité sa curiosité méditative. Sur ce point encore, Rome devait lui paraître peu intéressante ; non que ce ne soit pas une cité religieuse : bien au contraire, la piété y a joué un rôle primordial, que Fustel de Coulanges a magistralement défini ; mais cette piété s'est traduite par des actes, par des habitudes morales et sociales, et de cela Leconte de Lisle n'a cure. Ce qu'il aime, c'est l'instinct religieux en tant qu'il invente et crée, en tant qu'il met en jeu l'imagination humaine, en tant qu'il est poétique. Or nul peuple peut-être n'a eu l'âme moins mythologique que les Romains : leurs rares légendes indigènes du Latium, toutes ternes et sèches, ont été oubliées de très bonne heure lorsqu'ils ont connu les belles fables helléniques. Dès lors, que peuvent-ils fournir à Leconte de Lisle ? Quel nom divin, quel mythe, quel symbole offrent-ils à son évocation ? De quels échantillons imposans, charmans ou bizarres, enrichiraient-ils ce « Musée des religions » que forme le recueil des *Poèmes Antiques* et des *Poèmes Barbares ?* On a beaucoup plaisanté l'affectation que mettait Leconte de Lisle à écrire Zeus ou Arès au lieu de Jupiter ou Mars : mais en vérité, il y avait là plus qu'une manie de pédantisme puéril. Par cette réforme du vocabulaire, il don-

nait à entendre que, pour lui, la religion et la poésie des Latins n'étaient que de pâles reflets de la religion et de la poésie des Hellènes : et qui donc perdrait son temps à épier le reflet quand il peut contempler la source de lumière ?

Avec un tel parti pris, il n'est pas surprenant que Leconte de Lisle n'ait pas emprunté beaucoup de thèmes aux œuvres et aux choses romaines. Les pièces suggérées par l'inspiration latine ne sont guère plus de quatre ou cinq, bien moins nombreuses que les poèmes « indous, » ou « grecs, » ou « médiévaux, » à peine plus que les pièces « écossaises » ou « persanes. » Ce sont des exceptions. Encore presque toutes sont-elles des chansons bucoliques, ou des descriptions, dont la couleur n'a rien de très déterminé, de très strictement local. L'*Eglogue* n'est latine que par les noms de ses personnages, Gallus et Cynthia, qui pourraient tout aussi bien s'appeler Ménalque et Amaryllis ; *Fultus hyacintho* n'est latin que par son titre, mais, en réalité, contient un tableau franchement grec par la fine précision et la beauté du relief ; *Phidyle* est sicilienne, grecque par conséquent encore ; et les *Eolides* éveillent le souvenir de Théocrite au moins autant que de Virgile. Restent les *Etudes Latines*, qui procèdent d'Horace, mais d'Horace pris justement là où il est le plus traducteur et imitateur des Grecs, le moins national de cœur, et où sa poésie exhale la moins forte odeur de terroir. Ce choix est donc significatif. A la littérature purement romaine, à l'épopée, au grand lyrisme patriotique ou religieux, Leconte de Lisle n'a rien pris ; il s'est contenté de retraduire Anacréon à travers Horace, et ses *Études Latines* sont encore des « Études Grecques. »

C'est ce que ferait encore mieux apparaître une confrontation attentive de ces poésies avec leurs modèles. Sans doute, il y aurait quelque pédantisme à rapprocher, vers par vers, le texte latin et la transcription française, quelque injustice aussi, puisque Leconte de Lisle a prétendu faire œuvre d'adaptateur et non de traducteur. Cependant, à voir ce qu'il conserve et ce qu'il laisse tomber, on discerne sans peine les préférences et les répugnances de sa propre nature. Or, sur une vingtaine d'odes, trois ou quatre seulement correspondent avec une réelle fidélité à celles de l'auteur latin : l'hymne à Apollon et à Diane (qui, chez Horace lui-même, est exclusivement imprégné de mythologie hellénique) et les odelettes à Licymnie, à Glycère et à

Lydé. Dans toutes les autres, on relèverait des omissions d'autant plus probantes qu'elles ne peuvent guère ne pas être volontaires. C'est, par exemple, le début de l'ode à Thaliarque, si pittoresque chez le poète romain, avec la vision du Soracte qui se dresse tout blanc d'une épaisse neige. C'est, dans les odes à Néère et à Lydie, les allusions aux guerres actuelles avec les Scythes, les Parthes ou les Cantabres. Leconte de Lisle paraît aussi un peu effarouché par le réalisme, familier ou brutal, qu'Horace garde jusqu'en ses vers lyriques : la Phidyle latine offrait aux dieux une truie en sacrifice; celle de Leconte de Lisle ne leur apporte plus que de l'encens, des fruits et des bandelettes. A plus forte raison s'abstient-il de transcrire exactement les conseils d'Horace à la vieille Chloris (qu'il appelle du reste Pholoé par suite d'une étourderie) : Horace parle assez crûment à cette pauvre courtisane flétrie par l'âge; il lui dit qu'elle n'en a pas pour longtemps, qu'elle n'est qu'une « petite vieille, » *vetula*, et que c'est fini de rire; chez le poète français, cette image rude et déplaisante est voilée d'une grâce délicate, charmante d'ailleurs, mais bien moins franche :

L'âge vient : il t'effleure en son vol diligent,
Et mêle en tes cheveux semés de fils d'argent
Le pâle asphodèle à tes roses.

D'autre part, les conseils de sagesse, de modération, qu'Horace joint volontiers à ses exhortations amoureuses, disparaissent également (*Phyllis*); son affectation de joie sarcastique à se sentir guéri de l'amour pendant que d'autres en souffrent n'est pas rendue non plus; et qui enfin reconnaîtrait, dans les « yeux pleins de langueur » de Néère, la « gaminerie délicieuse, » *grata protervitas*, que l'épicurien latin s'amusait à contempler? Mais tout cela, cette ironie un peu mordante dans l'expression des choses de l'amour, ces préceptes de moraliste et ces trivialités de réaliste, c'est probablement ce qu'Horace avait ajouté aux odelettes érotiques des lyriques ioniens ou alexandrins; c'est ce qu'il tenait de son pays et de sa race : il n'est donc pas indifférent de noter combien peu Leconte de Lisle a été séduit par ces côtés d'originalité nationale. A prendre ses *Études Latines* dans leur ensemble, on peut dire qu'il en a éliminé toute la peinture des sites romains, toutes les mentions des choses romaines, et tous les traits de

caractère romain. De ces odes anacréontiques, qui elles-mêmes ne sont pas tout Horace, — qui à son tour n'est pas toute la poésie latine, — il ne donne donc qu'une image incomplète et atténuée, une image plus élégante et plus fine, plus « attique » que nature.

Est-ce à dire que l'influence latine ne se soit pas exercée sur lui ? Nous ne le pensons pas ; elle a, au contraire, été très réelle, à condition qu'on la cherche, non dans les œuvres imitées, dans les thèmes empruntés, mais dans certaines tendances de style et habitudes de facture. On la trouvera alors, non seulement dans les *Études Latines*, mais dans tous les *Poèmes Antiques*, et peut-être même dans toute l'œuvre de Leconte de Lisle. Cette poésie ferme et forte, un peu dure, un peu roide aussi, cette poésie savante et volontaire, où l'art réfléchi se révèle toujours, et où l'effort se trahit quelquefois, a plus d'affinités avec Rome qu'avec la Grèce : les vrais Hellènes ont plus d'aisance et de souplesse, plus de cette fluidité souriante qui manque assez souvent à l'auteur de *Niobé* et de *Quaïn*. Ses vers pleins et précis, ses strophes au contour vigoureusement arrêté, sont d'un homme qui a dû pratiquer dans sa jeunesse Virgile et Horace, Lucain et Juvénal, et qui s'en est souvenu même lorsque sa foi littéraire lui a fait préférer Homère ou Eschyle. Et cela n'a rien d'étonnant. Chacun de nous, alors qu'il croit suivre une doctrine librement choisie, reste malgré lui l'esclave des premières œuvres qui lui ont révélé la beauté. La contradiction n'est donc qu'apparente entre les faits que nous avons observés dans les poèmes de Leconte de Lisle et le caractère général que nous avons cru reconnaître dans son art : disciple avoué, panégyriste enthousiaste, imitateur résolu des Grecs, il a été pourtant aussi le continuateur inconscient des Latins.

III

Cette contradiction ne se retrouve pas chez le plus fidèle et le plus habile de ses disciples, José-Maria de Heredia. Lui aussi a une allure de style qui n'est pas sans rappeler l'art littéraire romain : si l'on nous disait que c'est en lisant beaucoup de vers latins, en en faisant aussi sans doute, qu'il s'est créé cette forme pleine et concise, nous n'en serions pas autrement sur-

pris. Du moins peut-on supposer que si, du séjour d'éternelle gloire où ils reposent,

. . . . . parmi
Les Ombres que la Lyre a faites fraternelles,

les bons poètes de Rome ont eu connaissance des *Trophées*, ils ont dû les aimer à plus d'un titre : Horace, pour l'exacte symétrie de leur architecture ; Properce, pour la vigueur condensée de leurs phrases ; Lucain, pour leur fierté héroïque et sonore. Même le défaut qu'on a quelquefois reproché à Heredia, l'ingéniosité trop subtilement artificieuse de l'élocution et de l'arrangement, fait songer à certains auteurs de la décadence latine, à un Martial ou à un Stace. Et quant à sa qualité maîtresse, le soin minutieux et persévérant servi par d'heureuses trouvailles, comment la mieux caractériser que par ce mot d'un critique romain sur un poète romain, *curiosa felicitas?* Seulement, à la différence de Leconte de Lisle, Heredia ne se contente pas de ressembler naturellement aux maîtres Latins : il va aussi vers eux par un libre choix de sa volonté, non pas toujours certes, mais assez souvent. Il n'a aucun parti pris, pas plus contre eux que contre tout autre groupe d'écrivains. Son objectivité tranquille de poète historien ne connaît ni préférences passionnées, ni préjugés de doctrine : pourvu qu'une civilisation ou une littérature puisse lui offrir l'occasion de quelques miniatures épiques comme il aime à en peindre, tout lui est bon. De fait, Rome figure en belle place dans les *Trophées :* plus de vingt sonnets lui sont consacrés, moins, il est vrai, qu'à « la Grèce et la Sicile, » mais autant qu'au « moyen âge et à la Renaissance, » et bien plus qu'à « l'Orient et aux Tropiques. » L'élève de Leconte de Lisle comble ainsi la lacune que son maître avait laissé subsister.

Il la comble d'autant mieux que ses sonnets romains, s'ils ne sont pas extrêmement nombreux, sont assez divers pour pouvoir, par leur juxtaposition, constituer un miroir exact et complet de l'antiquité latine. Voulons-nous pénétrer dans la vie familière, rustique et humble, des petites gens des faubourgs ou de la campagne ? *Villula* et surtout les cinq pièces de *Hortorum deus* nous en feront connaître les plaisirs et les préoccupations. Mais tout à côté, par un contraste adroitement ménagé, *Le tepidarium* nous montrera le luxe morbide et les voluptés

alanguissantes des classes raffinées. Sommes-nous séduits par les grands souvenirs historiques, par l'inégalable épopée de la conquête universelle ? Deux des épisodes les plus frappans en revivront à nos yeux, la guerre punique dans *La Trebbia* et *Après Cannes*, la dernière guerre civile dans le triptyque d'*Antoine et Cléopâtre*. Mais il ne faut pas que la prestigieuse majesté de la Ville Éternelle nous fasse oublier les peuples si variés qui s'abritent sous l'autorité de l'Empire : les *Sonnets épigraphiques*, issus d'une promenade aux Pyrénées, nous remettront en mémoire tous ceux qu'autrefois ces montagnes virent passer, Garumnes à demi romanisés ou Romains en exil, Hunnu, fils d'Ulohox, l'esclave fugitif Geminus, et la « triste Sabinula. » De toutes les parties de la société latine, il n'en est pour ainsi dire pas une sur laquelle le poète ne jette au moins un rapide coup d'œil.

Rapide, mais décisif et pénétrant. Son désir de tout voir n'exclut pas le souci d'approfondir. L'image qu'il donne des choses romaines en ses brèves évocations ne peut sembler superficielle qu'à des lecteurs superficiels eux-mêmes ; elle nous paraît au contraire posséder deux qualités qui vont rarement ensemble, mais qui, lorsqu'elles s'unissent comme ici, se font réciproquement valoir : d'un côté, la précision technique des détails matériels, d'autre part, l'intelligence de ce qui est essentiel et fondamental. La peinture tracée dans *Villula*, par exemple, est très latine par les particularités extérieures, par le lieu, le site, la faune ou la flore, mais, — et nous avouons que ceci nous intéresse davantage, — elle est latine aussi par l'âme. Ce vieux paysan qui se contente de son étroite maisonnette héréditaire et de son petit bois, joyeux de brûler un ou deux fagots tous les hivers et de manger quelques grives l'été, attaché profondément à la terre qui l'a vu naître, sans poésie, sans rêve, sans grand idéal, mais sans regrets stériles, c'est un type d'humanité fréquent jadis, dont la sagesse un peu courte n'a été ni sans utilité, ni sans mérite : les deux sentimens primordiaux qui le composent, modération et fidélité à la tradition, ont été maintes fois exaltés par les poètes de Rome, et le talent de l'auteur est de les faire apercevoir tout entiers, reflétés par cette petite destinée individuelle, comme tout le ciel se reflète dans une goutte d'eau. Pareillement, dans *Hortorum deus*, Heredia multiplie les traits spéciaux et locaux : il énumère les fruits

que protège le Priape rustique, « les raisins, l'olive et l'aubergine, » et les dons que lui offrent ses pauvres adorateurs, la violette, les pavots, les verts épis de l'orge, et, deux fois par an,

Le sang d'un jeune bouc impudique et barbu.

Il n'omet pas non plus les incidens amusans, comme la menace du dieu aux enfans maraudeurs :

Vos reins sauront alors tout ce que pèse un Dieu
De bois dur emmanché d'un bras d'homme qui frappe.

Mais ces petites choses pittoresques, anecdotiques, un peu comiques même, ne l'empêchent pas de voir plus avant dans les mœurs latines, d'en noter les tendances et les vertus capitales :

Les fils sont beaux, la femme est vertueuse, et l'homme,
Chaque soir de marché, fait tinter dans sa main
Les deniers d'argent clair qu'il rapporte de Rome.

Ce procédé est peut-être encore plus remarquable, parce qu'il est plus difficile à appliquer, dans les sonnets franchement historiques, sur la Trebbia ou Cannes. Là, il s'agit de nous donner l'impression, dans un cadre exigu, de quelque chose d'immense, l'âme et la vie d'un peuple entier au moment le plus tragique de sa destinée. Le poète sait bien que c'est là son véritable objet, et ne s'en laisse pas détourner par tout ce qu'il peut rencontrer de curieux sur la route. Sans doute il ne néglige pas de recueillir quelques menus détails archéologiques, surtout lorsqu'ils lui fournissent un prétexte à de jolis tours de force de versification, comme le « lectisterne » qui rime si curieusement avec « Linterne » et « consterne, » ou l'« ergastule » avec « Gétule. » Sans doute aussi il met en bonne place, à la fin d'un quatrain ou d'un tercet, des vers qui sont uniquement descriptifs, très heureusement descriptifs du reste, de ces vers qui enferment tout un tableau, achevé, mais à peu près sans pensée :

Partout sonne l'appel clair des buccinateurs.
. . . . . .
Le piétinement sourd des légions en marche.
. . . . . .
Le chef borgne monté sur l'éléphant Gétule.

Et enfin, peintre attentif de la vérité la plus particulière, la plus strictement propre à une époque déterminée, il ne manque pas de mentionner certains faits qui importent surtout à la couleur locale, comme les prodiges dont s'alarme la crédulité des vaincus et dont il copie presque la liste chez Tite-Live,

La foudre au Capitolin
Tombe, le bronze sue, et le ciel rouge est terne.

Mais, en même temps que l'artiste, en lui, se complaît au spectacle des réalités disparues, le psychologue sait démêler les sentimens par lesquels ses personnages sont assez près de nous pour que nous puissions encore sympathiser avec eux. La confiance outrecuidante des Romains au début de la guerre, leur élan irréfléchi contre un ennemi beaucoup plus rusé qui, « pensif et triomphant, » savoure déjà sa victoire, puis, après les premières défaites, leur attente angoissée d'une défaite pire encore, le deuil, la supplication exhalée vers les dieux, toute cette crise morale, dont Tite-Live nous a déroulé longuement les agitations terribles, apparaît ici résumée en quelques phrases d'une brièveté pleine de sens et de force.

Il faudrait interpréter de même les trois sonnets sur Antoine et Cléopâtre. Ce serait en restreindre fâcheusement la portée que de n'y voir, comme on le fait souvent, que des sortes de panneaux décoratifs. On peut les prendre comme tels, certainement, et ils sont admirables pour le relief du dessin et la magie chatoyante des tonalités. Mais pour qui se rappelle l'évolution de la société romaine, cette histoire, qui n'a d'abord l'air que d'être une histoire d'amour dans un cadre d'une somptuosité voluptueuse, prend une valeur symbolique extraordinaire. Qu'est-ce que cet Antoine, « guerrier désarmé, » ivre de parfums et de caresses, qui retrouve un instant, un « soir de bataille, » sa vigueur d'autrefois, mais qui très vite retourne à son esclavage sensuel, se consolant de sa défaite et de l'empire à jamais perdu, pourvu qu'il puisse bercer le sommeil d'une enfant lascive? qu'est-ce, sinon un exemplaire remarquable de la vieille âme romaine, positive et militaire, forte et brutale même, qui s'est laissé peu à peu captiver et dissoudre par la mollesse perfide de l'Asie? Tous les moralistes anciens ont déploré cette conquête corruptrice des vainqueurs par les vaincus ; tous les historiens modernes, de Michelet à Ferrero, en ont savamment disserté :

Heredia nous la fait sentir, toucher presque, en une vision aussi suggestive pour la pensée que vivante pour les yeux.

Jusque dans les *Sonnets épigraphiques*, — bien que l'inspiration en soit plus occasionnelle et en paraisse plus mince, — on retrouverait ce don d'envelopper dans la description des réalités contingentes quelque réflexion plus profonde. Voici, par exemple *La source*. En nous représentant le pâtre nomade qui verse sur la dalle de la voie romaine un peu de l'eau qu'il a puisée dans le creux de sa main, croit-on que le poète ait seulement cédé au désir de noter une attitude pittoresque? Non, il a voulu nous faire mesurer la puissance cachée des vieilles superstitions indigènes que le paganisme gréco-latin recouvre sans les anéantir, — et même, pourquoi ne pas généraliser davantage? — la durée pour ainsi dire indéfinie des rites primitifs au milieu de croyances plus évoluées. Tout ce que les historiens, exégètes, sociologues et anthropologistes ont pu dire des « survivances » religieuses est condensé dans ce beau vers :

Il a fait malgré lui le geste héréditaire.

Voici encore le sonnet *Aux montagnes divines*, et celui de l'*Exilée*. Nous y rencontrons quelques-uns de ces vers « archéologiques, » si l'on peut dire, qui séduisent surtout l'érudit ou l'artiste :

Ayant fui l'ergastule et le dur municipe.
. . . . . .
Et le Flamine rouge avec son blanc cortège.

Mais le cas de l'esclave Geminus ou celui de Sabinula, bannie par César, servent surtout à nous rappeler les bases d'injustice et de violence sur lesquelles a reposé l'édifice romain. Le dernier sonnet en particulier est merveilleux par l'art de reconstituer toute une existence, toute une âme, en partant d'un simple et bref indice, et cela sans fiction, sans roman, rien que par la méditation réfléchie de la vie antique. Ce sonnet de Sabinula n'est pas seulement, comme M. Jules Lemaître l'en a loué, le plus émouvant du recueil, c'en est aussi peut-être le plus magistralement et profondément historique.

En somme, c'est dans cette alliance entre la large synthèse et l'exactitude minutieuse, que réside l'heureuse originalité de Heredia. Sans les détails matériels qu'il nous donne sur eux, et

qui nous permettent de nous représenter très positivement les plus petites choses de leur existence, ses personnages risqueraient d'être de vagues abstractions conventionnelles, un peu comme le « Romain en soi » dont on a tant disserté au XVIIe siècle et au XVIIIe. Réciproquement, si ces indications précises de costume, de mobilier, d'institutions, de mœurs, n'étaient pas vivifiées par une intention de peinture psychologique et profondément humaine, elles dégénéreraient vite en une froide érudition, amusante pour les seuls spécialistes, dépourvue de toute vaste portée. Entre ces deux dangers, Heredia se tient très fermement à égale distance. Ne sacrifiant ni la couleur locale ni la vérité morale, il concilie, par le plus parfait équilibre, l'interprétation classique et l'interprétation réaliste de l'antiquité romaine.

IV

Un tel équilibre n'est pas très facile à garder, et l'on peut se demander si tel des émules de Heredia, M. Richepin par exemple, a toujours réussi à s'y maintenir. M. Richepin est certainement parmi les poètes de la fin du XIXe siècle, un de ceux qui connaissent le mieux les hommes, les choses et les œuvres de la vieille Rome. Sa solide éducation de très bon élève et de très brillant normalien, fort en thème, en discours et en vers latins, a survécu à ses révoltes de « gueux » et de « Touranien, » à ses aventures de romanichel, et à toutes les crises intellectuelles, esthétiques, morales et sentimentales par lesquelles il est passé. Beaucoup plus encore que Leconte de Lisle ou Heredia, il a reçu de l'antiquité latine sa forme d'art personnelle, avec toutes ses qualités, ses excès et ses lacunes. « Il est, écrivait M. Jules Lemaître il y a une quinzaine d'années, le plus latin de nos poètes français. Nul n'est plus nourri du lait fort de la Louve. Il a, du latin, la ferme syntaxe, la précision un peu dure, la couleur en rehauts, la sonorité pleine et rude; jamais de vague ni de demi-teintes. » Rien n'est plus vrai, et l'on pourrait ajouter que les caractères les plus romantiques en apparence de M. Richepin, la surabondance du développement, la brutalité des images, l'outrance des hyperboles, lui viennent peut-être autant des poètes latins, — de certains poètes latins du moins, — que de Victor Hugo lui-même. De-

vant les formidables et truculentes invectives des *Blasphèmes*, Virgile, Horace même, seraient certes effarouchés, mais Lucain et Juvénal y reconnaîtraient sans peine l'application exagérée de leurs procédés d'amplification oratoire. D'autre part, dans ce même recueil des *Blasphèmes*, comment oublier que les plus beaux vers sont encore des traductions de Lucrèce? c'est la définition du changement universel :

> Chaque chose paraît quand elle (la Nature) forme un être
> Et s'en va quand le sort de l'être est résolu.
> Mais tout naît pour mourir et tout meurt pour renaître.
> Rien de ce qui devient ne devient absolu.

ou, ailleurs, la lamentation sur le sort misérable de l'homme naissant :

> Bleui, couvert de sang et d'ordure, il arrive
> Comme un marin noyé rejeté sur la rive.
> Où sont donc tes bontés pour lui dans ce moment?
> Aussi, son premier cri, c'est un vagissement
> Lugubre, comme si dans les choses futures
> Il voyait ce qu'il doit endurer de tortures.

Dans les passages les plus graves, comme dans les plus violens, la rhétorique poétique de M. Richepin se ressent toujours de son origine latine. Il doit donc beaucoup à l'antique Rome, et il a essayé de lui payer sa dette en nous en restituant quelques coins fort curieux, non pas dans de courts poèmes à la façon de Leconte de Lisle et de Heredia, mais dans son drame de *La Martyre* et dans ses *Latineries* en prose. Que vaut, ici et là, l'image qu'il nous en offre?

La couleur proprement romaine, au début de *La Martyre*, est à la fois assez exacte et assez piquante. Certains vers sonnent d'une façon vraiment latine aux oreilles des humanistes, comme ceux où le vieux philosophe Zythophanès félicite le poète Glaucus de savoir si bien

> Croiser le lourd spondée et l'allègre dactyle,

et exprime son désir de pouvoir, sans souffler un mot,

> Ouïr des balatrons et voir des funambules,

ou bien comme celui du cuisinier Bdella présentant son nouveau gâteau :

> Artologanus triple à la pulpe de zomphe.

Citerons-nous aussi, au deuxième acte, la mise en scène bruyante de la « popine » dans le quartier de Suburre, la gaîté populacière et gloutonne des buveurs, les hoquets, les gros mots, les coups de gueule et les coups de poing, et, dans une salle voisine, les plaintes des gueux affamés ou infirmes que tout à l'heure l'apôtre chrétien viendra consoler? Il y a là comme une suite de gravures, franches et nettes, vraies par le ton de l'ensemble et par la plupart des particularités, où visiblement s'est complu un bon érudit bien documenté sur les bas-fonds de Rome.

Peut-être y a-t-il même quelque excès en ce sens : pour apprécier ces petites scènes, il faut être, comme l'auteur, passablement au courant des données de l'érudition. Une connaissance sommaire des mœurs antiques, telle qu'elle se rencontre chez beaucoup d'esprits cultivés, ne suffit ni pour bien juger du mérite des descriptions de M. Richepin, ni pour pénétrer le sens de tout ce qu'elles contiennent.

Il faut, pour les comprendre, avoir fait ses études,

des études assez spéciales même, et poussées assez loin. En outre, de cette humanité grouillante, le poète ne nous rend guère que l'extérieur : nous voyons bien ce que mangent ces gens-là et ce qu'ils boivent, comment ils se divertissent et comment ils se battent, nous savons moins bien ce qu'ils peuvent être en leur tréfond. Au surplus, M. Richepin ne nous retient pas fort longtemps en leur compagnie. La peinture de la vie plébéienne n'a dans sa pensée qu'une valeur épisodique : très développée, très circonstanciée surtout, tant que le drame n'est pas noué, elle s'atténue aussitôt que l'action capitale s'engage, et il ne reste plus que les protagonistes, les deux chrétiens Johannès et Aruns, la patricienne Flammeola et le philosophe Zythophanès.

De ceux-ci la vérité historique mérite davantage d'être discutée. Une chose notamment est très bien vue : c'est l'antithèse, personnifiée dans Aruns et Johannès, entre deux groupes ou deux familles d'esprits chrétiens, les forts et les doux, les violens et les tendres. Cette opposition a existé en fait dans les premiers siècles de l'Église, comme toujours et comme partout : les noms de Tertullien et de saint Cyprien, si l'on veut, peuvent symboliser les deux tendances contraires et coexistantes. Aruns

dans sa prédication rigoriste, dans l'intransigeance de sa doctrine, l'âpreté de ses reproches et la férocité de ses imprécations, reproduit bien le type des puritains de la primitive Église, d'un Tertullien, d'un Commodien, d'un saint Jérôme. Johannès est d'une vraisemblance plus discutable. Ce qu'il y a d'essentiel en lui, et de meilleur, la pitié fraternelle pour les maux du corps et pour ceux de l'âme, est un sentiment que les chrétiens du IIe siècle n'ont pas ignoré; mais, en général, ils ne l'ont pas exprimé avec des recherches d'esthètes raffinés, et ils n'y ont mêlé ni les élans d'enthousiasme éperdu, ni, encore moins, les troubles de sensualité presque maladive que l'on peut démêler dans la dévotion du héros de M. Richepin. Qu'on lise, — puisque tout à l'heure nous prononcions son nom, — les lettres de saint Cyprien : la bonté y est ferme, la tendresse virile, la piété raisonnable, le mysticisme même sain et équilibré. Voilà le vrai christianisme latin, auprès duquel les extases de Johannès paraissent d'une « religiosité » bien moderne. Elles n'en sont peut-être pas moins intéressantes : il est probable que, sur le théâtre, un vrai saint du IIe siècle, d'une austérité prudente et grave, ne séduirait pas autant que le poète tour à tour séraphique et charnel que nous a présenté M. Richepin. — Il a sans doute cédé à un besoin analogue de rajeunissement en concevant comme il l'a fait sa Flammeola : malgré son nom, déniché dans quelque inscription des Catacombes, elle est surtout une femme de nos jours, blasée, curieuse, coquette, perverse un peu, avec un arrière-fond de sincérité ingénue, personnage très vivant en soi et très captivant, mais que l'on situerait plus volontiers dans un salon de la plaine Monceau que dans un palais du Cœlius ou de l'Aventin. — Son cher Zythophanès, lui aussi, est très voisin de nous : par sa souplesse de dialectique, son scepticisme fuyant et sa parole fleurie, il ressemble plus à un Renan ou à un Anatole France qu'aux philosophes lourdement consciencieux qu'Aulu-Gelle nous fait connaître dans ses *Nuits Attiques*. — Bref, l'exactitude de la reconstitution historique, très complète dans les scènes épisodiques, est plus mêlée quand il s'agit des caractères principaux, et ne pouvait pas ne pas l'être. Pour retenir l'attention du public sur ce conflit, — éternel et si beau, — entre l'amour humain et l'amour divin, un poète du XIXe siècle ne pouvait pas mettre en jeu des personnages qui fussent exclusivement du IIe ; il lui fallait unir, à des

traits de mœurs antiques, des passions que nos contemporains pussent comprendre, parce qu'au fond elles sont les leurs.

Libre de la forme dramatique dans ses *Contes de la décadence romaine*, M. Richepin a pu être plus strictement fidèle à la couleur locale. « En une prose aux cadences latines, » comme il le dit lui-même, avec une harmonie de périodes, une abondance de développement, un luxe de métaphores et une habileté d'arrangement des mots où les rhéteurs romains reconnaîtraient une prestigieuse application de leurs préceptes, il a raconté un certain nombre d'anecdotes fictives, mais où tout est, sinon puisé chez les auteurs anciens, du moins conforme à ce qu'ils nous apprennent. Le mérite archéologique de ces contes, comme leur mérite de style, est très précieux, et peut faire les délices des connaisseurs, mais de ceux-là seulement. Leur valeur est encore restreinte en un autre sens; nous voulons dire qu'ils ne sont pas très variés de sujet. A part un ou deux, tous roulent sur des histoires de magiciennes, de gladiateurs ou de « monstres. » Que M. Richepin se soit passionné pour cette classe de la société romaine, qui lui rappelait les objets de sa plus chère admiration, saltimbanques, lutteurs et « phénomènes » de foire, on n'en sera point étonné sans doute. Qu'il ait même eu raison, en tant qu'historien, de noter le goût très vif des Romains de l'Empire pour les spectacles du cirque et de l'amphithéâtre, cela ne fait pas de doute : ce goût a existé, attesté par maint satirique, poussé jusqu'à la maladie, à la folie. Mais, dans la décadence même, et dans les temps les plus pourris, il y a eu autre chose. A nous narrer avec tant de volupté comment Publius Metellus Scaurus donna en mariage sa fille unique à un homme-tronc de Libye, ou comment Labrax le père tua Labrax le fils pour l'honneur de la gladiature, et vingt autres anecdotes du même genre, l'auteur s'expose à nous donner du siècle où il nous transporte une idée incomplète et par suite fausse. Par goût ou par système, il ne voit du monde romain qu'un seul aspect, toujours le même, l'aspect le plus extraordinaire, le plus propre à provoquer notre étonnement et à chatouiller notre curiosité, il est vrai, mais aussi le plus déconcertant, tour à tour le plus atroce ou le plus répugnant, et en dernière analyse le moins humain. On ne peut qu'être ébloui par la force et l'adresse qu'il emploie à décrire ces bizarreries, mais on ne doit pas oublier que même

alors c'étaient des bizarreries, et non le jeu normal de la vie quotidienne. Après avoir lu ces *Contes*, — ou encore les *Latineries* imitées de Juvénal, de Martial ou de Pétrone, si savoureuses, mais si scabreuses! — on reconnaîtra en M. Richepin, croyons-nous, le peintre le plus savant et le plus vivant à la fois de la Rome impériale, mais dans un domaine tout limité et exceptionnel.

V

M. Richepin n'est pas le seul poète de la fin du XIXe siècle qui ait eu l'idée de faire représenter un drame à sujet « romain; » déjà, une vingtaine d'années auparavant, la Comédie Française avait représenté la *Rome vaincue* de M. Alexandre Parodi, une pièce qui s'intitulait courageusement « tragédie, » et à laquelle cette étiquette vieillie ne devait pas porter malheur, puisque le succès s'en est prolongé jusqu'à l'heure présente.

Si la mode était encore aux parallèles, il serait aisé d'en esquisser un entre *Rome vaincue* et la *Martyre* : celle-là aussi simple, nue et sévère de ton que celle-ci est bariolée et chatoyante : la première, vraie « tragédie » en effet, avec une sobriété d'action, une gravité d'éloquence, une hauteur de sentimens, un goût pour les discussions morales et politiques, qui rappellent le théâtre cornélien, la seconde, toute fleurie de détails pittoresques et de joliesses de style ; l'une, enfin, pour reprendre les termes jadis consacrés, inspirée par le spectacle de la « grandeur » des Romains et de leurs fortes vertus primitives, l'autre suggérée par leur « décadence, » par les excès et les vices de la corruption impériale, et par le déséquilibre mental qui en a été la conséquence. Dirons-nous que l'auteur de *Rome vaincue* s'est abstenu de prêter à ses personnages ces sentimens modernes dont nous signalions tout à l'heure l'intrusion dans les rôles de Johannès et de Flammeola? Pas complètement peut-être : en mettant sur la scène, à cette date de 1876, la défaite et le relèvement d'une grande nation, il était bien difficile qu'un Français de cœur et d'adoption, comme l'était M. Parodi, ne songeât pas à une autre « vaincue... » Et qui donc, dans le public d'alors, aurait pu entendre parler de Cannes sans se rappeler Sedan, et sans s'approprier les belles leçons de courage et de constance données par les héros de la

tragédie? Le poète, d'ailleurs, ne se défendait point de cette allusion si reconnaissable. Il la proclamait au contraire dans la très curieuse dédicace au *Pic Martial* qui sert d'épilogue à sa pièce :

> J'ai chanté les Français en chantant les Romains,
> On peut un jour les vaincre : on ne peut de leurs mains
> Arracher le grand sceptre.

Mais cette préoccupation actuelle et patriotique, si elle a donné à l'œuvre plus d'ardeur passionnée, n'en a point faussé la couleur. M. Parodi a pensé aux Français, il a voulu les consoler et les glorifier : mais ce ne sont pas des Français qu'il a représentés, ni des modernes, ce sont bien des Romains, un peu embellis et grandis peut-être, tels du moins qu'ils voulaient se montrer, tels que les voyaient leurs descendans, tels, par exemple, que les a dépeints la piété d'un Tite-Live.

Rien n'est invraisemblable historiquement dans cette noble tragédie. Le thème sur lequel elle repose, — la colère des dieux déchaînée contre Rome par le sacrilège d'une Vestale et apaisée par la punition de la prêtresse infidèle, — est tiré des croyances les plus habituelles de la Rome archaïque : les annales fourniraient vingt exemples de sacrifices expiatoires de cette espèce. Les sentimens que cette aventure met en jeu sont aussi de la plus parfaite vérité : l'émoi des hommes d'État patriciens devant une catastrophe pour eux inexplicable, leur chagrin à l'idée qu'une de leurs filles a pu violer ses sermens, mais en même temps leur résolution de châtier la coupable quelle qu'elle soit, — l'énergie de Fabius, obligé de prononcer lui-même la sentence contre sa fille adoptive, — la résignation de la victime, consentant au supplice pour le transformer en expiation volontaire et méritoire, — la tristesse de ses bourreaux, qui ne les empêche pas d'aller jusqu'au bout de leur mission terrible, — et, dominant tout cela, pénétrant tout cela, un irrésistible amour de cette patrie romaine à laquelle tous doivent s'immoler, — ces divers états d'âme sont bien ceux que la lecture des historiens latins nous a rendus familiers. M. Parodi n'a pas voulu, cédant au goût de notre époque, multiplier les touches de prétendue « couleur locale : » il a mis dans sa pièce juste assez de particularités de costume et de vocabulaire, de gestes et de rites, pour la dater précisément, juste assez et pas davantage,

mais, ce qui est bien plus important, il a ressaisi les principes même de la vie romaine, la conception morale qui présidait aux actes des Latins du temps d'Hannibal.

Cette attention respectueuse du poète à la vérité des mœurs apparaît surtout dans les endroits où il pourrait le plus être tenté de s'en départir. Une scène très frappante, à cet égard, est celle où Fabius et le poète Ennius discutent sur le sacrifice humain qui va s'accomplir, Ennius en contestant la légitimité au nom de la raison et de la nature, Fabius lui répondant par l'intérêt de l'État et la fidélité au *mos majorum* : très beau sujet de controverse, éternel en sa substance, et susceptible de s'élargir à l'infini. Là justement est le danger. Sur cette opposition entre la tradition et le progrès, entre l'autorité religieuse et le libre examen, entre l'utilité sociale et les droits de l'homme, il serait facile d'écrire une scène de pièce à thèse d'un accent tout actuel. M. Parodi s'en est bien gardé. Sans doute il n'a pas dissimulé l'importance profonde et durable de ces grandes questions; elle éclate à la fin du dialogue, dans un brusque et puissant échange de répliques :

La Patrie avant tout! — Non, non; avant tout, l'homme!

Mais ces idées très générales sont revêtues dans sa pièce d'une forme franchement antique. Tel vers de Fabius est imprégné de la plus pure moelle de la morale latine :

Ce qu'ont fait les aïeux doit être respecté;

et quant à Ennius, le poète lui fait tenir si peu le langage d'un libre penseur ou d'un humanitariste du XIXe siècle, qu'une bonne partie des argumens qu'il lui prête sont copiés sur les fragmens authentiques que nous avons conservés du vieil auteur latin. Là mieux qu'ailleurs, croyons-nous, on peut apercevoir ce qui est la marque distinctive de *Rome vaincue*, ce qui en fait, — malgré quelque rudesse et gaucherie d'exécution, — une œuvre digne de vivre : l'union d'une très forte sincérité morale et d'une très loyale conscience historique.

VI

Cette probité dans l'étude de l'antique que nous avons rencontrée chez Heredia, dans les meilleures pages de Richepin, et dans la tragédie de M. Parodi, nous la retrouvons dans les

poèmes « romains » qui sont peut-être ce qu'il y a de plus achevé dans l'œuvre de M. Frédéric Plessis. On ne peut, il est vrai, dire que cette œuvre soit tout entière d'inspiration romaine : on y saisit la trace d'une vive admiration pour la Grèce héroïque et pour la Renaissance italienne, d'un attachement obstiné aux paysages familiers, bretons ou normands, des préoccupations contemporaines enfin et des passions patriotiques et politiques les plus actuelles. Cependant, quelle que soit la diversité des thèmes qu'il a traités dans ses poèmes, M. Plessis n'a pas craint de les mettre tous sous la protection de Rome, d'évoquer dans sa pièce liminaire, comme on eût dit jadis, « l'ombre de Gallus » et « l'âme de Virgile, » et de se promettre que ses vers

Revivront dans la vie éternelle de Rome
Et dans l'écho sacré des chants virgiliens.

Cet hommage est une indication que la critique ne saurait négliger. On sait au surplus que M. Plessis est latiniste en même temps que poète, latiniste à l'ancienne mode et à la nouvelle tout ensemble, avec le goût délicat des humanistes du XVIIe siècle et la précision documentaire des érudits du XIXe : sa double personnalité s'est récemment affirmée dans un très bon livre sur la *Poésie latine*, qui possède cette originalité, rare aujourd'hui, que des poètes y sont jugés par un poète après avoir été commentés par un philologue; mais déjà les recueils de vers de M. Plessis laissaient apparaître cette exceptionnelle et féconde union.

Si on les parcourt, suivant le dessein que nous nous sommes assigné, pour y relever les vestiges de l'influence latine, on remarque d'abord, comme il est naturel, un assez grand nombre de traductions ou d'adaptations presque littérales, dans lesquelles l'exactitude du sens ne fait nul obstacle à la ferme et souple aisance de la langue. On s aperçoit en particulier que le traducteur semble porté, par un attrait tout spécial de « connaisseur, » vers les parties les moins connues et les plus curieuses de la poésie romaine. De Properce, par exemple, qui passe non sans raison pour l'un des auteurs latins les plus difficiles à entendre, M. Plessis a transposé quelques-unes des plus belles élégies : sur l'humilité des débuts de Rome comparée à sa future grandeur, sur le chaste amour d'Ælia Galla, sur l'ombre de Cornélie, etc. Il a aussi mis en vers français quel-

ques épitaphes versifiées que nous ont conservées des inscriptions latines. Et, comme celles-ci sont extraites d'un recueil érudit publié par lui-même et par quelques-uns de ses élèves, comme Properce a été le sujet de sa thèse de doctorat, nous prenons ici sur le vif son intention de faire marcher d'un même pas les deux travaux auxquels il a voué sa vie, afin que sa Muse française puisse bénéficier de ses recherches sur la Muse romaine.

Quelquefois, s'accordant un peu plus de liberté, il s'arrête pour considérer, non plus la lettre du texte des poètes anciens, mais l'esprit qui se dégage de leurs ouvrages : la traduction fait place à l'évocation. Il essaie de faire revivre quelques scènes, quelques épisodes de l'histoire romaine, la vieillesse attristée d'Orbilius, le maître d'Horace, ou la rude et belle mort de l'empereur Septime-Sévère dans Eboracum. Ce dernier tableau, notamment, est d'une touche énergique et puissamment vraie : en retraçant la vie de ce dur batailleur, vainqueur de tant de rivaux, défenseur acharné des frontières de l'empire, terrassé à la fin par la vieillesse et assombri par la prévision des crimes que commettra son fils, M. Plessis réussit à représenter en lui, non seulement ce qu'il a réellement été, mais tout un aspect de l'histoire romaine, cet âpre effort du monde romain que toutes les menaces attaquent, qui résiste et ne veut pas périr, et périt pourtant, moins par les chocs du dehors que par les vices intérieurs. L'Antoine de Heredia synthétisait la force romaine paralysée par la mollesse asiatique : le Septime-Sévère de M. Plessis incarne la lente, laborieuse et stoïque agonie de l'empire romain. Et voici, avec plus de généralisation encore, dans *Itala tellus*, une sorte de résumé du rôle joué dans le monde par le peuple roi : avec beaucoup d'éloquence, — avec beaucoup de justesse aussi, croyons-nous, — comme s'il voulait s'élever contre le préjugé qui a si souvent fait prendre les Romains pour des Barbares à peine dégrossis, M. Plessis les loue d'avoir aimé d'un amour égal la puissance matérielle et celle de l'intelligence. Il salue en Rome la « mère des poètes » autant que la « mère des généraux. »

C'est toi qui nous menas aux bords de la lumière,
Car tu vivifiais la force par l'esprit.
Tu sauvas l'Occident de sa torpeur première :
Ce qu'il connut de bien, c'est de toi qu'il l'apprit.

Enfin, dans quelques pièces, renouvelant un essai des poètes de la Renaissance, M. Plessis ne demande guère à ses chers Latins qu'un cadre pour y insérer des pensées toutes personnelles et toutes modernes. C'est ainsi qu'il se sert d'une fiction empruntée à Properce, — un dialogue entre un astrologue et un poète, — pour raconter sa vie et méditer sur son avenir. Un sonnet sur Marcellus, le Marcellus de Virgile, se termine par une évidente et mélancolique allusion au Prince impérial :

> Du moins, c'est entouré des tiens que tu mourus !
> Tu n'as pas, sous les coups du Cantabre ou du Mède,
> Appelé vainement tes compagnons à l'aide !

Un mot d'Horace, *quid debeas, Roma, Neronibus*, suggère toute une série de sonnets sur la destinée des Bonaparte. Et, sous les traits de l'épicurien Fuscus, ce que M. Plessis raille et flétrit, c'est l'égoïsme dédaigneux des prétendus « intellectuels, » leur mépris pour les hommes d'action militaire ou politique. Qu'il y ait dans tous ces petits poèmes quelque chose d'hybride, nous en convenons volontiers. Du moins y peut-on voir une dernière expression du goût de M. Plessis pour la poésie romaine Dans la mêlée de nos agitations, il n'a pu oublier ses vieux maîtres. Et il lui a plu, sans doute, en abritant sous le patronage de Properce ou d'Horace sa foi d'homme de parti, de démontrer qu'on peut tout trouver chez les Latins..., même les plus « réactionnaires » de nos doctrines politiques.

La partie de la *Lampe d'argile* qui a pour sous-titre *Retour vers l'Antique* est dédiée à M. Anatole France, et ceci peut nous être une occasion de regretter que l'élégant auteur des *Noces corinthiennes* n'ait pas daigné regarder l'antiquité latine aussi attentivement que l'antiquité grecque. Il ne lui a guère consacré qu'un sonnet suggéré par un tableau de Gérôme, *Un sénateur romain*, et aussi, si l'on veut, le petit poème de Leuconoé : encore son héroïne, sensuelle et mystique, « violette de Zanthe » transportée aux bords italiens, perpétuellement enivrée par les cultes orgiaques d'Adonis, d'Atys, d'Isis ou de Mithra, est-elle bien orientale pour représenter vraiment l'âme romaine à la veille du christianisme? En réalité, dans ce petit groupe de poètes érudits qu'a pendant quelque temps unis une amitié si tendre et une si fervente communion dans l'humanisme, M. Anatole France s'est porté de préférence vers

la Grèce, M. de Nolhac vers la Renaissance italienne et française, Rome a été le domaine de M. Plessis, et nous venons de voir comment il l'a cultivé.

VII

Que l'érudition, si reconnaissable chez un Richepin ou un Plessis, n'ait pas autant de place dans l'œuvre d'un Sully Prudhomme, on ne saurait s'en étonner. Mais on ne peut être surpris non plus que cette haute et forte intelligence se soit arrêtée à méditer quelques instans sur l'empire romain comme sur toutes les grandes choses, et ait tenu à en dire son opinion. Cette opinion se résume dans une de ces formules que Sully Prudhomme a su si bien créer, formules pleines et ramassées d'algébriste autant que de styliste :

> J'aime la grâce attique et la force romaine.

La force, voilà pour lui la marque distinctive de la Ville Éternelle, de tout ce qu'elle a fait et de tout ce qu'elle a laissé, du rôle qu'elle a joué dans le monde. Et tout de suite, quand on connaît l'âme infiniment délicate et tendre de Sully Prudhomme, on peut prévoir que cette définition n'ira pas sans impliquer quelque blâme. En effet, devant les ruines prodigieuses du Colisée, le poète est frappé de la grandeur latine, mais non conquis par elle :

> Je n'ai rien éprouvé qui m'ait subjugué l'âme,

dit-il un peu surpris, mais bientôt il s'explique cette indifférence, ou, pour mieux dire, cette hostilité envers le monument gigantesque de la puissance impériale ; c'est qu'il n'y a pas senti ce qu'il estime plus que tout, une intention morale, un appel de justice et de fraternité humaine :

> Ces hommes étaient forts ! Que m'importe, après tout ?
> Quand même ils auraient pu faire tenir debout,
> Un viaduc allant de Rome à Babylone...
> Je ne saluerais pas la force sans l'amour !

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si ce jugement sur la domination romaine n'est pas un peu bien sommaire, si les conquérans de l'univers, éclairés par la pensée grecque, n'ont pas

mis dans l'exercice de leur pouvoir plus d'équité généreuse que Sully Prudhomme ne paraît le croire, s'il n'oublie pas injustement les belles devises, — qui n'ont pas été seulement de vaines paroles, — de *pax romana* et de *caritas generis humani*. Fondée ou non historiquement, cette protestation contre la dureté excessive de l'autorité romaine décèle une conscience trop noble, trop scrupuleuse, trop émue par les maux humains, pour que l'on n'en sache pas gré au poète, même si l'on refuse de s'y associer complètement.

Elle n'est au reste qu'une réserve, une précaution en quelque sorte, comme si Sully Prudhomme avait peur de s'aventurer au delà des limites permises en admirant les Romains : mais, d'une manière générale, il les admire. Il rappelle avec enthousiasme

Que le beau, c'est l'honnête en langage romain.

Il exalte « l'orgueil du droit, l'âpreté du vouloir, la prudence économe, » qui siégeaient sur le front de Caton. Il vante les tombeaux de la Voie Appienne, expressions d'une si sereine conception de la mort, et si éloignée des angoisses modernes, et quand il rappelle quel abri solide ces massives constructions promettaient « au vieux nom de famille, » il paraît bien être entré dans la façon de penser et de sentir des Métellus et des Scipions. Cette vieille morale des sénateurs latins, s'il la juge un peu trop rude envers les vaincus, il en comprend du moins la virilité grave et majestueuse, et il lui rend hommage.

Il apprécie encore mieux cette « force » du génie romain quand elle se met au service de la raison, de ce qu'il considère comme la vérité, et c'est ce qu'il trouve chez Lucrèce. Lucrèce a certainement été pour Sully-Prudhomme ce que Virgile et Juvénal avaient été pour Hugo, un des principaux éveilleurs d'idées et d'inspirations poétiques. Combien il l'a assidûment pratiqué, nous le savons par la traduction qu'il a donnée du premier livre du *De rerum natura*, et par les confidences qu'il a faites à ce propos : il proclame qu'il est sans cesse revenu à l'œuvre lucrétienne « comme au meilleur gymnase », toutes les fois qu'il avait besoin de retremper ses forces, qu'il a demandé « au plus robuste et au plus précis des poètes, » — on notera au passage ces deux épithètes, qui conviennent si bien à Lucrèce en particulier, mais qui caractériseraient très bien aussi l'esprit latin

dans son ensemble, — qu'il lui a demandé « le secret d'assujettir le vers à l'idée. » Voilà certes un beau témoignage de reconnaissance : nous ne savons pourtant s'il n'est pas encore insuffisant, et si Sully Prudhomme ne doit pas à Lucrèce quelque chose de plus que ce qu'il déclare ici. Les qualités de style et de facture ne sont pas les seules qu'il ait acquises au contact du poète-philosophe latin : en le traduisant, il a appris à écrire, mais en le lisant il a appris à penser, ou tout au moins sa pensée a pris ainsi une direction où elle ne se serait sans doute pas engagée sans Lucrèce.

S'il n'avait pas connu le *De rerum natura*, on peut douter qu'il eût osé aborder la véritable poésie philosophique ; — entendons par là, non pas ces vagues méditations de métaphysique nuageuse, où la plupart des romantiques s'élançaient à corps perdu, mais ces dissertations méthodiques et rigoureuses, où les problèmes sont nettement posés et logiquement débattus, et où la pensée s'appuie sur les plus sûres données de la science et de la psychologie. Parler en vers de l'habitude ou de la mémoire, de la chimie, de la télégraphie sous-marine, du kantisme ou du darwinisme, c'était une entreprise qui, vers 1870, pouvait paraître singulièrement hardie : avec sa docilité un peu effacée, — et aussi avec ses troubles sentimentaux, — Sully Prudhomme n'aurait sans doute pas risqué cette tentative, s'il n'avait eu un exemple glorieux et cher pour se rassurer. Mais il avait Lucrèce. Lucrèce lui attestait qu'on peut faire de beaux vers sur les sujets les plus abstraits et les plus techniques, à la condition de s'y intéresser de toute son âme. Lucrèce lui attestait que la poésie, loin de perdre à suivre la science, ne peut qu'y gagner, attendu que la vérité est plus belle que n'importe quelle fiction : ne sont-ils pas intimement lucrétiens, ces vers admirables qui terminent le *Lever du soleil* ?

> Le ciel a fait l'aveu de son mensonge ancien,
> Et depuis qu'on a mis ses piliers à l'épreuve,
> Il apparaît plus stable affranchi de soutien,
> Et l'univers entier vêt une beauté neuve.

Que dis-je ? être précis et savant, consacrer son talent à la vérité, — et, par là même, à l'utilité des autres hommes, — prouver, au lieu de rêver, ce n'est pas seulement un droit pour le poète, c'est un devoir, le devoir le plus impérieux : voilà

encore ce que lui criait son maître, et ce qu'il a entendu. Si jamais il a été tenté de s'hypnotiser dans la contemplation dissolvante de ses douleurs, il a été rappelé par le souvenir du *De rerum natura* à une conception plus virile de son rôle. Relisons cette noble, cette éloquente et vibrante *Lettre à Alfred de Musset* où il oppose, à l'égoïste plainte du romantisme, la poésie qu'il veut créer, scientifique et sociale, toute pratique et positive : il ne nomme personne pour la symboliser, mais à qui songe-t-il, sinon à Lucrèce, et aussi sans doute à ce Chénier qu'il invoquera plus tard, mais qui lui-même avait puisé dans Lucrèce l'idée de son *Hermès?* Otez l'influence lucrétienne, Sully Prudhomme aurait été sans doute le délicieux et douloureux élégiaque des *Solitudes* et des *Vaines Tendresses*, mais il n'aurait écrit ni *La roue*, ni *Dans l'abîme*, ni *Le rendez-vous*, ni le *Zénith*, ni peut-être même la *Justice* ou le *Bonheur* (1).

S'il a reçu de Lucrèce la confirmation de sa vocation philosophique, il lui a dû aussi non pas toute sa philosophie, mais une partie de ses doctrines ou de ses tendances. Ne retrouve-t-on pas l'accent du disciple d'Épicure dans cette explosion de joie triomphante, au début du *Zénith*, devant les conquêtes de l'intelligence humaine et les défaites de la religion?

Saturne, Jupiter, Vénus n'ont plus de prêtres...
Nous avons arraché sa barre à l'horizon,
Résolu d'un regard l'empyrée en poussière,
Et chassé le troupeau des idoles grossières
Sous le grand fouet d'éclairs que brandit la Raison.

Ce cri, et cette métaphore, pourraient être de Lucrèce, et toute cette incrédulité fière et hautaine, grave pourtant et en un sens religieuse, point légère et persifleuse à la manière voltairienne. Et, dans les stances *Sur la mort*, ou dans les *Destins*, voici

(1) On nous objectera peut-être que nous faisons la part bien belle à Lucrèce, qu'il n'est pas à lui seul toute la poésie philosophique, et que Sully Prudhomme a donc pu être guidé par d'autres modèles. Mais lesquels? la poésie philosophique des Grecs a péri; et celle des modernes, chez un Voltaire ou un Chénier, est elle-même une imitation du *De rerum natura*. En fait, toutes les fois que nos poètes veulent exprimer avec précision quelque doctrine philosophique ou quelque découverte scientifique, ils reviennent à Lucrèce. On en trouverait au besoin la preuve dans quelques belles strophes des *Parques*, où M. Ernest Dupuy a si vigoureusement retracé toutes les conquêtes de la science humaine, et dont la poésie sobre et concise, si forte de pensée autant que de couleur, révèle à n'en pas douter une influence lucrétienne.

encore un sentiment que Lucrèce a bien connu, la résignation du savant au déterminisme impassible de la nature :

> Dans l'éternel retour des fins aux origines,
> Je m'abandonne en proie aux lois de l'univers.
> . . . . . .
> Rien n'est bon, ni mauvais ; tout est rationnel.

Assurément, Sully Prudhomme ne s'en tient pas là : au-dessus de cette acceptation passive, il a l'adhésion volontaire à l'ordre général, — qui rappelle plutôt le stoïcisme, — et, plus haut encore, il a l'élan chrétien, mystique, vers le sacrifice qui sera « le suprême essor. » Sa pensée est trop complexe, trop inquiète aussi, pour tenir à l'aise dans le cadre étroit de la doctrine épicurienne. Mais celle-ci, interprétée par l'âme ardente de Lucrèce, est au moins un des élémens qui ont nourri son intelligence. C'est pour la poésie philosophique latine, un honneur non médiocre que d'être pour quelque chose dans la formation du plus pénétrant de nos poètes philosophes.

Il serait oiseux de prolonger cette étude ; il serait dangereux surtout de la pousser jusqu'à une date plus proche de nous. Les poètes dont nous avons parlé, plus ou moins érudits de leur métier, avaient tous ceci de commun qu'ils avaient fait de fortes études classiques, de celles que l'on ne peut oublier à travers tous les hasards de la vie. La génération plus récente, élevée autrement, ne peut évidemment avoir subi les mêmes influences : l'autres sont venues, très puissantes, très bienfaisantes souvent, mais dissemblables. L'action du génie latin sur la poésie française est-elle épuisée? Renaîtra-t-elle jamais? Du moins, dans ces œuvres du XIXe siècle finissant que nous avons interrogées, nous a-t-elle semblé s'exercer avec éclat. Une bonne partie des mérites de la poésie historique, voire de la poésie philosophique, entre 1850 et 1900, vient de là. Si c'est le dernier service que Rome ait rendu à notre littérature, ce n'est pas le plus méprisable.

René Pichon.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT

ET LA POLICE ROYALE

LETTRES INÉDITES

(1816-1820)

I

Déjà célèbre au début de la Restauration par ses voyages et ses travaux, le baron Alexandre de Humboldt, né à Berlin en 1769, habitait Paris depuis 1807. Quoique sujet prussien, il était venu s'y fixer au retour de ses explorations dans l'Amérique du Sud. Il y avait même publié plusieurs de ses ouvrages et il y comptait de nombreux amis, non seulement dans le monde scientifique, mais aussi dans cette haute société qui était alors la plus brillante parure de notre pays, grâce à quelques femmes qu'on y voit au premier rang. La duchesse de Duras, madame Récamier, la duchesse de Broglie, la duchesse de Mouchy, la marquise de Montcalm, sa sœur la marquise de Jumilhac, la marquise de Castellane, d'autres encore, se faisaient gloire, on le sait, d'attirer dans leur salon des hommes tels que Chateaubriand, Benjamin Constant, le peintre Gérard, pour ne citer que ceux-là. Elles les comblaient d'attentions, de prévenances, voire de flatteries. Payées de retour par ces courtisans de leur esprit ou de leur beauté et sans parler de leur plus illustre émule, Mme de Staël, qui n'a dû sa renommée qu'à elle-même, elles leur doivent, malgré le temps écoulé depuis qu'elles ne sont plus, de n'être pas des inconnues pour nous.

Alexandre de Humboldt était l'un des favoris de ces grandes charmeuses, et, quoique professant des opinions libérales, prisé au plus haut degré par les plus royalistes d'entre elles. Cette faveur lui avait été assurée par sa réputation d'explorateur audacieux, par son savoir qui était immense, par le charme de sa conversation, par l'intérêt des souvenirs qu'il avait l'art d'y répandre, par l'éclat de ses travaux et le retentissement de ses découvertes ethnographiques, par sa fidélité à ses amis. Familiarisé avec notre langue qu'il parlait aussi bien que la sienne, il se faisait pardonner d'être étranger par le prix qu'il attachait à l'estime et à la considération des Français, aussi bien pour lui-même que pour ses ouvrages. Son patriotisme prussien ne l'empêchait pas d'aimer Paris comme sa propre patrie. En un mot, il avait su captiver les cœurs non moins que les esprits, et, de toutes parts, il recevait quotidiennement le témoignage du goût que, dans la société aristocratique et le monde savant, on professait pour lui.

Très répandu dans Paris, écrivant force lettres, en recevant de nombreuses, Alexandre de Humboldt était pour la police une proie tout indiquée, un gibier de choix. Il y avait chance qu'en s'emparant de ses papiers et en lisant sa correspondance, on eût les échos des salons et des milieux diplomatiques. Cette surveillance présenterait en outre un autre avantage. Le baron Alexandre ne correspondait pas seulement avec Paris, mais aussi avec Berlin, avec Londres, avec Vienne. Son principal correspondant à l'étranger était son propre frère, le baron Guillaume, son aîné de deux ans, savant comme lui, mais qui avait abandonné momentanément la science pour la carrière politique.

Ayant débuté dans cette carrière comme ministre de Prusse à Rome et occupé dans son pays, à Francfort notamment, de hautes fonctions administratives, il figure, de 1815 à 1820, sur les divers théâtres où se jouaient alors les destinées de la France. Lors de la première invasion, il suit le roi de Prusse à Paris ; il est un peu plus tard au Congrès de Vienne avec le chancelier Prince de Hardenberg qui s'est fait le protecteur des deux frères. Il retourne ensuite à Francfort d'où il est nommé représentant de la Prusse à Londres. On le retrouve au Congrès d'Aix-la-Chapelle et bientôt après, il atteint enfin le point culminant de sa carrière, en entrant dans le Cabinet Prussien que

préside Hardenberg. Trop libéral pour se soumettre à la politique autoritaire que le chancelier veut faire prévaloir dans les contrées rhénanes attribuées à la Prusse par le Congrès de Vienne, il se sépare de cet homme d'État pour retourner à la science qui ne lui sera pas moins favorable qu'à son frère, bien qu'il lui ait fait trop souvent des infidélités.

De tous les points où le conduisent ses déplacemens, il écrit à ce frère qu'il admire autant qu'il l'aime ; celui-ci lui répond toujours et si nous le savons, si nous connaissons leurs lettres, c'est grâce à l'habileté de cette police, qui va jusque dans le cabinet d'Alexandre, quand il est absent, copier les originaux des unes et les minutes des autres. Elle estime que cette correspondance où les Humboldt se parlent librement, révéleront des intrigues politiques qu'on soupçonne et prouveront qu'elles pèsent d'un grand poids sur la marche des événemens.

En parcourant d'abord quelques rapports de ces policiers qui restent pour nous des inconnus, on pourra mesurer le plus ou moins d'importance de leurs découvertes et décider si oui ou non, elles présentent une utilité suffisante pour légitimer l'emploi des moyens bas et honteux auxquels ils ont recouru.

« *13 février 1817.* — Le baron de Humboldt vient de terminer une très longue lettre à son frère, sur la situation actuelle des esprits en France. L'agent l'a eue entre les mains pendant quelques momens, et a remarqué qu'elle était rédigée dans un sens extrêmement libéral, ou plutôt jacobin. Cette lettre doit partir demain par le courrier du comte de Goltz ; l'agent fera tout ce qui dépendra de lui pour tâcher d'en procurer copie, parce qu'il la dit très intéressante.

« Une chose singulière, c'est que, pendant que M. de Humboldt consigne ainsi ses pensées ultra-philosophiques, il fait l'ultra-royaliste chez Mme de Duras et chez M. de Chateaubriand. Une telle duplicité de conduite et de langage n'est guère honorable pour un savant tel que lui.

« Avant-hier Mme de Staël a écrit au baron de Humboldt, le billet suivant :

« Mon cher baron, il faut, mais il faut absolument que vous « veniez dîner mercredi avec M. de Chateaubriand et d'autres « purs comme lui. Il le faut, entendez-vous. »

« Voici la réponse littérale du baron de Humboldt à Mme de Staël.

« Je vois que vous me traitez en ultra, mais de l'église des « ultra-réformés par Mme de Duras et M. de Chateaubriand. En « Angleterre et aux États-Unis, on nomme les sectes des per- « suasions. En France, on ne veut pas croire à la justesse de « l'expression. J'accepte avec la plus vive reconnaissance votre « aimable invitation pour mercredi. Je suis ultra et archi-ultra « dans les sentimens passionnés de vénération que je vous « porte. »

« De son côté, Mme de Rumfort (1) avait invité M. de Humboldt pour aujourd'hui, mardi, avec des libéraux; mais il ne peut s'y rendre, étant engagé, et il lui a répondu par le billet suivant :

« Je suis bien vivement peiné, madame, de ne pouvoir « accepter votre aimable invitation; mais, je suis engagé pour « demain, et je ne puis me démettre. Je ne manquerai pas « d'aller vous offrir mes hommages dans la soirée, au concert. « Je vis comme un missionnaire de l'Orénoque, ayant beaucoup « à écrire sur les matières du temps. Je n'ai été à aucun des « trois bals chez M. Newenham, chez le comte de Goltz et chez « Lady Mansfield. Quelle vertu ! »

« *4 juillet 1818.* — Aujourd'hui, à quatre heures après-midi, le baron de Humboldt est allé chez la sœur du duc de Richelieu, Mme de Montcalm, et on croit qu'ils sont allés dîner ensemble à la campagne, car Mme de Montcalm lui a écrit une lettre hier, par laquelle elle prie M. le Baron de Humboldt de lui conserver quelques instans entre trois et six heures pour lui demander des conseils sur un objet qui l'occupe depuis quelque temps et elle le prie de garder le secret sur cet objet très important de sa consultation. »

« *6 juillet.* — Mme de Montcalm a écrit, vendredi soir, la lettre suivante à M. de Humboldt; le baron s'est rendu avant-hier à quatre heures, chez cette dame :

« Je regrette bien que M. de Humboldt m'ait procuré si « peu de plaisir de le voir en toute sûreté, à Paris ; je le prie de « me conserver un matin (entre trois et six heures) quelques ins- « tans, désirant lui demander des conseils, sur un objet parti- « culier qui m'occupe beaucoup, et le priant de me garder le

(1) Veuve en premières noces de l'illustre Lavoisier, guillotiné sous la Terreur, elle s'était remariée au célèbre économiste, le comte de Rumford et redevint veuve en 1814.

« secret sur l'objet très important de ma consultation. Je lui « rendrai ensuite son entière liberté. En le priant d'excuser mon « importunité, je ne pourrais me la reprocher, puisqu'elle me « procurera le plaisir de renouveler à M. de Humboldt, l'assu- « rance de mes sentimens (1). »

« *9 juillet.* — Je ne sais si on pourra avoir sans inconvénient la lettre de Mme de Montcalm; dans tous les cas, ce ne pourra être que demain. En attendant, j'envoie le rapport original du domestique, qui assure avoir copié sur place la lettre, le plus fidèlement possible.

« Je n'ai pas le moindre doute sur l'existence de cette lettre, sauf quelques mots que le domestique aura pu estropier, car il est fort ignorant. Cet homme, du reste, a toujours été de bonne foi. Par exemple, la lettre de M. de Humboldt, datée de Londres, le 30 juin, m'a été apportée en original, je l'ai lue, et elle a été transcrite exactement.

« En relisant le billet de Mme de Montcalm, je vois bien une chose qui m'étonne, c'est le rendez-vous demandé entre trois et six heures du matin. Le rapport ci-joint du domestique prouve qu'on a voulu dire le soir, puisque ce jour-là, à quatre heures (samedi dernier), M. de Humboldt est allé voir Mme de Montcalm.

« P. S. — Je quitte l'agent qui est en relations journalières avec le domestique; pas le moindre doute que la lettre de Mme de Montcalm est bien réelle. Il était présent quand elle a été copiée. Au surplus, rien ne prouve que cette lettre ait trait à la politique; mais, quant à la chose même, j'en suis sûr, autant que si j'avais vu l'original. »

On voit combien se trompait le duc de Richelieu lorsqu'il affirmait qu'il n'y avait aucun rapprochement entre sa sœur et Alexandre de Humboldt. Il est d'ailleurs d'autres billets qui prouvent qu'ils étaient en relations. En voici un :

« M. de Humboldt est bien sûr du regret, et même de la peine que j'ai éprouvée en apprenant qu'il avait passé chez moi, et que je n'avais pas profité de son obligeance. J'étais descendue chez ma sœur (2) qui recevait quelques personnes auxquelles

(1) Au bas de la copie de cette lettre, le duc de Richelieu a écrit : « Je voudrais parier qu'il n'y a pas un mot de vrai; ma sœur n'a pas le moindre rapprochement avec M. de Humboldt. »

(2) La marquise de Jumilhac, dont le fils hérita du titre de duc de Richelieu.

elle aurait été heureuse que M. de Humboldt voulût bien se joindre. J'espère qu'il sera assez bon pour me dédommager de cette privation, afin de m'aider à guérir la méfiance que j'ai eue de moi-même. »

A lire cette prose cérémonieuse et compassée, on est enclin à penser que la femme qui l'écrivait eût été à sa place parmi les précieuses et ne pouvait inspirer une amitié bien vive. Très différentes nous apparaissent d'autres femmes alors à la mode, qui enguirlandaient Humboldt comme elles enguirlandaient Chateaubriand, afin de le maintenir dans leur intimité. Telle par exemple la marquise de Prie, à qui Humboldt écrit le 5 janvier 1819, au moment où elle rentre à Paris :

« Est-ce bien vrai que la plus aimable, la plus spirituelle des marquises veuille me voir ? J'irai me jeter à ses pieds pour obtenir mon pardon. Mais, accoutumé à ne pas trop me fier aux amnisties, le cœur tout plein encore de tout ce que vous avez dit contre moi à mon frère, à Vienne, en me voyant rester dans cette Babylone moderne « lors de l'arrivée du monstre, » je veux un pardon plus formel avant de me présenter chez vous, madame. En Chine, on resserre les grands coupables par les solstices d'hiver; c'est alors que l'extension a lieu parmi les chrétiens; on pardonne, à la même époque, même à des libéraux comme moi ; daignez donc vous prononcer sur mon sort. Je demande deux lignes de cette jolie écriture, et surtout que vous ne me fassiez pas de reproches, à cause d'une certaine réponse que je vous dois, et que j'ai remise d'une saison à l'autre, cherchant une occasion sûre de vous donner l'état des partis. Veuillez donc, madame, me pardonner, avant que je quitte l'Europe (car enfin ce sera pour de bon) et si Lady Morgan, Mme Benjamin Constant, et Mme Dupin vous laissent quelques instans libres, daignez me les accorder. »

Le Cabinet Noir livre à la police, le surlendemain, cette lettre et la réponse de Mme de Prie :

« *Ce mercredi soir, 6, dix heures.* — Je reçois votre charmant billet, et je n'ai presque pas achevé de le lire que je m'empresse d'y répondre par un mot à la hâte. Une personne, comme vous, n'a jamais besoin de pardon, et vous le savez bien. Voilà pourquoi vous craignez si peu de vous rendre coupable. Je suis, tous les jours, visible de dix heures à midi, et de trois à cinq. Je soupire, depuis trois mois, après vous, monsieur,

dans cette *Gabbia di motti*. C'est assez vous dire que la paix est faite, mais pour des reproches... attendez-vous à en recevoir, car vous m'avez causé trop de chagrin, et Dieu sait si j'avais besoin d'en avoir aussi de votre part; mais, ils ne seront pas amers. »

Au mois de juin suivant, Humboldt est obligé de refuser une invitation à dîner de Mme de Prie pour le lundi; mais il se met à ses ordres pour un jour d'après. Et elle de répondre :

« Me voici à vous tenir ma parole, selon ma louable coutume. C'est à vous à tenir la vôtre, monsieur. Rappelez-vous que je plie bagage, que je n'aurai bientôt plus un verre, ni une assiette disponible; ainsi, vous devriez bien venir dîner avec moi après demain 28. Vous y trouverez une aimable dame, sans son conservateur de mari; mais il faudra que vous ayez la complaisance de vous trouver chez moi à quatre heures et demie, devant nous mettre à table à cinq heures précises, pour faire une course à la campagne après. Si vous êtes assez aimable pour cela, vous me ferez un bien grand plaisir, et je crains bien que ce ne soit le dernier, car comment compter sur un voyageur tel que vous, monsieur, moi pauvre bête de femme bien nulle! mais sur laquelle vous savez bien que vous pourrez toujours compter pour une estime et un attachement invariables. »

Il y a aussi des reproches dans ce billet de la duchesse de Broglie, la noble fille de Mme de Staël :

« Vous m'abandonnez tout à fait, cela est bien mal : voilà quinze jours que je ne vous ai vu. Pourquoi me tenez-vous une telle rigueur? On prétend que vous êtes sujet à vous dégoûter des personnes ; si tel était mon cas, cela m'affligerait beaucoup. Venez me rassurer, demain soir, si vous êtes libre. Mille amitiés. »

La réponse de Humboldt prouve que le reproche lui est allé au cœur:

« Je me rendrai à l'aimable invitation de Mme la duchesse. Elle attribue à la légèreté tudesque ce qui est l'effet de ma position. Me dégoûter, et de votre maison, quel blasphème! Me dégoûter de M. de Broglie qui est l'espoir de la France, l'objet de mon attachement le plus affectueux! En vous écrivant, on ne doit parler que de lui. »

Il y a dans ces propos beaucoup d'affection et beaucoup d'admiration. C'est ce double sentiment que ressent Humboldt pour

tout ce qui touche aux de Broglie. Il le leur prouve encore quand meurt Mme de Staël. La police n'a pu mettre la main sur les lettres qu'il leur écrit à ce moment, ni sur les condoléances qu'il adresse à Benjamin Constant. Mais elle s'empare de la réponse de celui-ci (1) :

« Mille remerciemens, mon excellent ami, et du beau présent, et de la lettre qui l'accompagne. Je suis bien peu en état encore de profiter de l'un et de répondre à l'autre. Le sentiment que j'éprouve devient plus oppressif à mesure qu'il semble devenir moins déchirant. Il y a au fond de mon cœur une apathie sombre et pesante dont je crois qu'il me sera bien plus impossible de me relever, que de la douleur la plus vive. Je n'ai plus de courage à rien, parce que, sans le savoir, même après une longue absence et une séparation presque habituelle, je rapportais tout à Mme de Staël, et que je n'ai aucune pensée qui ne me la rappelle et qui n'aille se briser sur son cercueil. Ce que vous dites est cruellement vrai ; les couches interposées par le temps sont soulevées par la mort, et le passé apparaît avec une vie qui fait pâlir et qui détruit celle qu'on croit rester.

« Reconnaissance et triste, mais bien tendre amitié.

B. C. »

Les relations d'Alexandre de Humboldt dans la société de Paris sont, on le voit, aussi nombreuses que variées. Mais les femmes y tiennent la plus grande place. Lorsqu'en 1819, Réal, l'ancien conseiller d'État de l'Empire, proscrit en 1815, voit, grâce à Decazes, cesser son exil, sa fille, Mme Lacuée, écrit à Humboldt :

« J'aurais été bien heureuse, monsieur le baron, si j'avais été la première à vous annoncer le rappel du comte Réal, mon père. J'avais entendu dire que M. de Humboldt n'était plus à Paris, et je regrettais de ne pouvoir vous faire part de mon bonheur, car je ne songeais qu'à celui qui, dans un temps bien douloureux pour moi, s'était intéressé d'une manière si bonne et si aimable au sort de mon pauvre exilé. Ce fut hier seulement que j'appris que vous étiez encore dans notre capitale. Je m'empresse de réparer de suite un malentendu que je vous supplie de ne pas prendre pour un oubli qui serait impardon-

(1) Quoique j'aie publié cette lettre, il y a déjà plusieurs années, elle est trop à sa place ici pour que je ne la reproduise pas.

nable à la fille de M. Réal, envers M. le baron de Humboldt. »

Dans le même dossier se trouvent, en assez grand nombre, des billets dont la police, en les reproduisant, ne donne pas la signature, mais qu'elle attribue à la duchesse de Duras :

« Je resterai chez moi, ce soir jeudi. Venez, je vous prie, d'abord pour que j'aie le plaisir de vous voir, et puis parce que j'aurai un de vos compatriotes, le prince Auguste de Prusse. Il est tombé des nues, hier au soir, aux Tuileries. Il venait chercher la duchesse d'Escars, qui était à la campagne ; il m'a trouvée au lieu d'elle : nous avons été à l'Opéra, et puis je l'ai engagé à venir prendre le thé ce soir, car il me paraît tout triste de ne pas voir un visage de connaissance à Paris. Ne me manquez donc pas ce soir ; j'ai besoin de vous pour rendre la vie à ce pauvre prince, et pour lui dire comment il peut s'amuser. Amitié vraie et solide pour la vie. »

« Vous êtes donc décidé à ne pas venir me demander à dîner chez moi deux jours de suite ? Cela n'est pas amical ; j'aurais une autre ambition, c'est que vous dînassiez ici, toutes les fois que vous ne dînez pas chez des étrangers ; nous sommes loin de compte comme vous voyez. Au reste, je suis souvent si triste et si maussade que je trouve bien simple qu'on redoute les engagemens de l'amitié avec moi, et pourtant il y a quelque douceur à compter solidement sur l'intérêt de ses amis ; après cela, ils sont aimables s'ils peuvent, cela vient en seconde ligne. Oui, je dois aller à Neuilly et j'espère toujours vous y mener à 8 heures trois quarts. »

« Je suis désolée que vous soyez venu, hier au soir, inutilement ; c'est ce soir que je serai chez moi. Tâchez de me donner un petit moment. C'est demain que je m'en vais à Mouchy. Amitié. »

« J'arriverai lundi ; si vous voulez me voir dans la soirée, vous me ferez plaisir, mais pas avant 9 heures. Amitiés. »

« Faites-moi dire de vos nouvelles. Je ne compte pas sur vous, ce soir. M. de Chateaubriand dîne demain chez moi ; venez-y, si vous êtes mieux, et faites-moi dire si vous y viendrez. »

« Je suis toute souffrante, et resterai chez moi. Si vous êtes guéri, venez me voir, ce soir, mais pas tard ; si vous êtes toujours malade, faites-moi dire de vos nouvelles. Mille amitiés. »

« J'ai oublié hier de vous demander de me garder votre

dîner de dimanche. Faites-moi dire si vous pourrez venir. Sans rancune. »

Le dernier mot de ce billet arrache à Humboldt une protestation.

« De la rancune ! M'en croyez-vous capable ? Ne peut-on avoir pour vous la plus sincère estime, vous accorder toute confiance, sans se rencontrer dans toutes les nuances de nos diverses opinions politiques ? Je dis dans les nuances, car il y a des doctrines fondamentales d'équité, de fidélité, de justice, de liberté civile, dans lesquelles il faut toujours se rencontrer, parce qu'elles touchent au caractère et à la moralité de l'homme... me voilà solennel comme un Allemand !

« A propos du dîner, hélas ! Mme la duchesse, je ne suis pas libre dimanche ; je donne moi-même à dîner, ce qui m'arrive une fois tous les quatre ans, à M. Abel, ce naturaliste naufragé de l'*Alceste*, qui a décrit le dernier voyage en Chine avec lord A... Mais, s'il y avait un temps, avant que vous me supposiez dans le trimestre des trois péchés de protestantisme, ultra-libéralisme et romantisme, où vous me permettiez de dîner en petit comité de famille, daignez me donner un jour, par exemple, jeudi, vendredi ? Ordonnez, disposez de moi. Si j'effraye par mes principes, je n'effrayerai pas de mes coudes. »

Quelques jours plus tard, Humboldt écrit encore à sa noble amie :

« Je ne suis pas venu vous remercier de votre aimable souvenir, parce qu'une petite fièvre de rhume me retient chez moi depuis deux jours. Cela ne sera pas long, et je ne manquerai pas au dîner de Mme la duchesse, dimanche. Que cette mort de M. de Saint-Marcellin est affreuse ! Elle se lie à tant d'autres idées (1)...

« Je n'ai pas de nouvelles de mon frère (2), et je ne conçois rien à ce renouvellement des ministres. Nous n'avons pas les catacombes de ce conseil qui ne s'assemble jamais. Pour ne pas chasser un ministre de suite, on lui propose un entresol tout en lui faisant accroire qu'il est resté le maître de la maison. C'est un mauvais principe pour les unités, que les Aristotes

(1) Officier des Gardes du corps, fils naturel de Fontanes, M. de Saint-Marcellin avait péri dans un de ces duels si fréquens à cette époque entre royalistes et bonapartistes.

(2) Depuis peu de temps, membre du Cabinet prussien, Guillaume de Humboldt allait être contraint d'en sortir.

politiques exigent dans un ministère classique. J'attends des lettres. Celles que l'on a reçues annoncent que mon frère doit traiter, au nom du Roi avec les anciens États, pour leur vacciner une constitution impitoyablement libérale. Que d'expérience *in corpore vivo* sous toutes les zones ! »

Dans les papiers de Humboldt dont s'empare la police, se trouvent aussi des lettres signées La Fayette et datées de son château de La Grange :

« Il y a bien longtemps, mon cher ami, écrit le général en juin 1817, que je n'ai eu le plaisir de vous voir et de recevoir de vos nouvelles ; je viens vous demander un service que vous m'accorderez à bien des titres. Nous avons un portrait charmant de notre admirable M. de Tessé, une image de sa jeunesse où l'on retrouve encore ses traits et son regard. Mon fils l'a fait restaurer avec soin, et nous l'avons placé dans le salon de la Grange ; mais nous l'avons vu se gâter peu à peu, sans deviner la cause de ce dépérissement. Ce ne sont pas les changemens de costume que M. de Tessé avait fait faire, il y a plusieurs années. Serait-ce la restauration, le changement de toile opéré par les personnes, a-t-on dit, les plus habiles en ce genre ? Peut-être est-ce l'humidité de nos murs de grès, dont le tableau n'était séparé que par le plâtre et un papier. Dans ce cas, après qu'il aurait été rétabli, je le placerais sur la glace du salon, où il serait à l'abri de l'influence du grès. Mais, avant tout, il faut le réparer, sans nuire à la ressemblance de sa jeunesse, où nous aimons à rechercher celle des derniers temps. Il faut un artiste habile et un excellent ami. J'ai pensé que vous trouveriez quelque jouissance à prendre des soins pour le portrait de notre cher M. de Tessé, et j'ai chargé le porteur de cette lettre de le déposer chez vous, ou dans le lieu que vous lui indiqueriez.

« Nous sommes entourés, ici, de misères affreuses, assaillis par une mendicité menaçante, et, depuis une dizaine de jours, agités par une fermentation de marchés, qui n'attirera pas les vendeurs et qui pourra être suivie d'une crise terrible. La multitude a dicté le prix que l'autorité a prononcé. Les simples citoyens se bornent à soulager autant qu'ils le peuvent les maux individuels, laissant aux administrateurs le soin des mesures générales ; mais je crains bien que cela ne finisse très mal.

« J'ai été, ce matin, bien agréablement distrait de nos in-

fortunes par la révolution aussi admirable qu'inattendue de la République brésilienne. Il me semble que les nouveaux États embrassent bien plus franchement les doctrines américaines du Nord, qu'on ne l'aurait fait dans les ci-devant colonies espagnoles. Celles-ci doivent beaucoup gagner à cette aventure, sous le rapport de leur indépendance, même de leur organisation. J'ai besoin de savoir ce que l'on en pense; donnez-moi, je vous prie, votre avis particulier. Si j'ai le bonheur de vivre encore dix ans, j'aurai vu dans un demi-siècle, non seulement l'affranchissement, mais la liberté de l'Amérique entière. Oh! quel événement glorieux! Quelle leçon pour nos petits tyrans de l'ancien monde!

« J'ai été, l'autre jour, fort effrayé d'un article du *Journal général* qui faisait craindre la perte de mon aimable lady Morgan; mais, comme il parle de publications posthumes qui auraient eu le temps d'être traduites, et que j'ai reçu une lettre de son mari, de la fin de mars, où il m'écrit qu'elle achève un voyage sur la France, nous nous sommes rassurés, mes enfans et moi. Je vois, par les journaux, que deux traductions se font en même temps. Avez-vous entendu parler de cet ouvrage et de son auteur, qu'une gazette, aussi mal instruite que le journal, assurait être à Paris?

« Mon fils, sa femme et ses enfans sont partis pour nos montagnes d'Auvergne; mes filles se proposent d'y aller au milieu du mois; je resterai ici pour tondre mon troupeau, et, après le grand dîner du 14 juillet, j'irai rejoindre ma famille, jusqu'à l'époque de la moisson. Il est probable que je ferai une petite visite à Paris et dans les environs, dans le courant de juin. J'en profiterai pour vous voir ainsi que tous mes bons et fidèles amis; mais, est-ce que vous ne viendrez pas à La Grange?

« On m'écrit que Mme de Staël va un peu mieux. Lui parlez-vous souvent? Quelle est son opinion sur l'octroyement constitutionnel qui va être fait à la nation prussienne? Que pense-t-elle de la situation actuelle de la France? »

Nous n'avons pas la réponse d'Alexandre de Humboldt à cette lettre. Mais en voici une qu'il écrit à La Fayette en septembre 1818, au moment d'aller à Londres voir son frère qui s'y trouve comme ministre de Prusse et à Aix-la-Chapelle où l'a mandé le chancelier, prince de Hardenberg, qui siège dans le Congrès :

« *13 septembre.* — L'incertitude de ne plus trouver mon frère à Londres et la nécessité de me rendre dans la sainte ville (Aix-la-Chapelle) d'après l'invitation de M. de Hardenberg, ont singulièrement accéléré mon départ de Paris. Il ne me reste que le temps de me rappeler, dans cette dernière nuit, à M. le général de La Fayette, dont la bienveillance est d'un si grand prix pour moi. Je serai absent pendant six semaines, dont je compte passer trois en Angleterre, car je voudrais respirer aussi peu que possible de cet air de Congrès. Il paraît que l'on ne s'y occupera ni de la pacification des colonies espagnoles à coup de baïonnettes, ni du projet de mon ami le capitaine Symnes, qui veut voyager avec moi dans l'intérieur du globe, où luit un soleil souterrain. Il me paraît que l'influence des puissances européennes sur Buenos-Ayres sera à peu près comme celle qu'elles exercent sur l'ouverture du Pôle ! Les événemens se développent inévitablement, et je pense que le genre humain gagnera de vigueur et de santé malgré ses médecins. Adieu, mon cher et respectable général (1). »

En même temps que cette lettre, la police communique celle du prince de Hardenberg à Humboldt, à laquelle celui-ci fait allusion dans la sienne. Elle est datée d'Aix-la-êChapelle, le 4 septembre :

« J'ai lu votre lettre, avec ce vif intérêt que vous n'avez jamais cessé de m'inspirer, mon cher Humboldt, et que je vous conserverai *ad cineres usque*. Je me suis longtemps entretenu avec M. Mendelsohn de vos occupations, de l'ardeur infatigable avec laquelle vous vous y livrez en recueillant toujours de nouveaux succès ; de vos projets, de votre santé, du souvenir que vous continuez de vouer à vos amis et à votre patrie. Vous voulez bien me ranger parmi ceux qui, depuis longtemps, vous sont le plus sincèrement attachés ; accordez-moi donc la satisfaction de vous embrasser ici, j'ai grand besoin de vous entretenir sur mille sujets, et vous pensez bien que, dans le nombre, se trouve celui de convenir avec vous sur les moyens de vous être utile et de faciliter vos plans. Ce serait au commencement d'octobre qu'il faudrait venir. Paris est si peu éloigné, et vous

(1) On lit en marge de cette copie l'annotation suivante de la main d'un policier : « Cette lettre avait été laissée par M. de Humboldt, le jour de son départ, à M. Kunth, son secrétaire, pour la porter et la recommander aux soins de M. le comte de Tracy, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 44. »

y rencontrerez plusieurs de vos anciens amis. Je pars demain pour visiter encore une partie de la province, mais je serai de retour avant le 26 (1). »

Au reçu de cet appel du chancelier, Humboldt avait annoncé à ses amis son prochain départ et hâté ses préparatifs. Il se mit en route pour Londres, le 14 septembre, avec le dessein d'y rester cinq ou six jours auprès de son frère, avant de repartir pour Aix-la-Chapelle et l'espoir d'être présenté au prince Régent qu'il n'avait pu voir lors d'un précédent voyage. L'agent secret qui donnait ces nouvelles croyait que le savant Prussien emportait au Congrès un long mémoire sur les colonies hispano-américaines qu'il avait autrefois visitées.

II

Dans les pages qui précèdent, on n'a vu figurer qu'Alexandre de Humboldt et quelques-unes des personnalités parisiennes avec qui il était en relations. Avec les lettres qui suivent, son frère le baron Guillaume entre en scène. Il va nous montrer quelles étaient, à la date où elles furent écrites, les préoccupations d'un diplomate prussien, frère d'un grand savant, et, par surcroît, savant lui-même, estimé comme philologue et assez versé dans les arts et les lettres pour avoir mérité l'amitié des écrivains les plus considérables de son pays, celle de Schiller notamment. Il suffit de lire ces confidences pour deviner combien confiante et tendre était l'intimité qui régnait entre les deux frères, combien vive l'admiration de l'aîné pour le plus jeune, et la sollicitude du plus jeune pour cet aîné dont les soucis ne le préoccupaient pas moins que les siens et dont il suivait la carrière avec orgueil, comme si les mérites qui en justifiaient le succès eussent été supérieurs à ceux qui lui avaient assuré à lui-même une renommée universelle.

« *Bourgouine, 10 février 1817.* — Milles grâces, mon cher Alexandre, de tes aimables lettres du 3 janvier, et de l'excellent ouvrage qui les accompagnait ; il a fait mes délices ici, et je ne saurais te dire combien j'admire que tu aies su manier d'une façon aussi supérieure une langue morte, en l'adaptant à des matières que les anciens n'ont jamais traitées avec une certaine

(1) « M. de Humboldt est parti ce matin, 14 septembre, pour Londres, d'où il se rend à Aix-la-Chapelle. » (*Annotation de la police.*)

profondeur ; tu as très bien fait de ne pas trop suivre les conseils de ceux qui se piquent d'une grande pureté dans les langues anciennes, mais qui n'ont que cet avantage seulement; on perd toujours par là en originalité, et je n'ai nulle part observé que tes ouvrages manquent de correction. Wolf (1) est avec raison enchanté de ta dédicace. Je lui ai envoyé, sur-le-champ, les exemplaires, ainsi que les autres que tu avais destinés pour Berlin. Quant au fond, je n'en parle pas. Il est du plus haut intérêt comme tout ce que tu écris, et ne se rencontre nulle autre part aussi bien.

« Je suis ici depuis les derniers jours de janvier, et j'y reste jusqu'au premier mars, je m'y trouve à merveille. Ma femme et mes filles sont bien portantes ; Caroline même souffre moins. Hermann et Adélaïde sont venus nous voir, et nous passons des journées fort gaies et fort agréables. Quant à mes affaires, je n'ai que celles des réclamations des particuliers, vis-à-vis de la France, qui ne me quittent nulle part, et celles de mes terres. Au reste, tu sauras déjà que je n'ai été nullement appelé à Berlin. J'avais demandé et obtenu un congé pour me rendre à mes terres ; je l'avais sollicité pour trois mois, mais je n'ai pu quitter Francfort que le 11 janvier, et il faut que je sois à Berlin au commencement de mars, puisque ma femme veut partir pour l'Italie au commencement d'avril, et qu'il faut pourtant un peu se préparer à un tel voyage.

« On persiste à dire que j'irai à Londres, ce printemps ; je n'en sais rien encore. On a voulu me donner vingt-cinq mille écus d'appointemens. J'ai écrit, après quelques pourparlers avec le chancelier, directement au Roi, et j'ai demandé 5000 livres sterling. Cela va donner beaucoup d'embarras, car on ne sait que faire de moi, et l'on avait, pour bien des raisons, désigné la mission de Londres. Je n'ai pas dit le plus petit mot sur ce que je devais devenir, si je n'allais pas à Londres, et j'ai écrit au chancelier qu'il m'était parfaitement indifférent, quelle que fût la résolution que prît le Roi. Je prévois facilement à quoi on se décidera. Si l'on ne me traite pas comme je le désire, je demanderai sans difficulté ma retraite entière ; c'est au fond ce que je préférerais. Ma fortune n'est pas grande, mais tellement rangée que je puis très bien vivre dans l'indépendance. Je me

(1) Frédéric-Auguste Wolf, philologue allemand.

suis privé, depuis des années, de tous les livres dont je pouvais avoir besoin, même pendant de longues études, mais j'ai fait d'assez grandes dépenses d'autre part ; sans cela, il ne me manquerait donc rien absolument, pas même de me trouver infiniment mieux que dans les affaires si épineuses du moment, qui n'ont jamais été de mon goût.

« Si d'un autre côté, comme cela est très possible, on satisfait à mes demandes, et qu'on m'envoie en Angleterre, je n'en serai pas mécontent non plus. Il y a, à côté des affaires, des études bien importantes à faire dans ce pays, qui me manquent à présent, et auxquelles je m'abandonnerais alors. J'y passerais quelques années avec beaucoup d'intérêt.

« Je t'ai déjà écrit dernièrement, cher Alexandre, que je ne compte pas passer par Paris, en me rendant à Londres, mais que je me flatte pourtant que tu voudras venir me trouver dans les Pays-Bas, pour m'accompagner, et pour rester quelque temps avec moi à Londres. Ce serait un plan délicieux et auquel j'attache le plus grand prix. Je viendrais plus tard moi-même à Paris, après avoir pris une maison à Londres, et m'y être complètement installé. »

Quelques semaines plus tard Guillaume était nommé à Londres, et de là il écrit à son frère :

« *Londres, 23 octobre 1817.* — Tu dois avoir reçu une lettre, mon cher Alexandre, longtemps après que les tiennes étaient parties. Tu y auras vu que je n'ai pas passé par Calais, mais que j'ai préféré le trajet le plus long. Si j'étais seul comme à présent, je serais tenté de le faire toujours. On voit si peu la mer qu'il serait mal fait de ne pas profiter des occasions où cela peut se faire sans inconvénient. J'ai passé délicieusement ma journée entre (*illisible*) et Harwik. La mer était agitée, mais le ciel s'éclaircissait de temps en temps : je n'ai pas quitté le tillac, excepté pour dîner, jusqu'à onze heures que je me suis couché. Je n'ai pas eu le moindre sentiment de malaise, quoique tout le monde autour de moi fût malade. J'ai vu déjà plusieurs fois Hamilton et Canning, ils m'ont parlé avec grande affection de toi : mais il n'est pas facile, à peine possible de cultiver beaucoup leur société. A présent encore, tout le monde est à la campagne et ne reste que peu d'heures pour soigner quelques affaires.

« Je suis infiniment heureux de voir que tu penses sérieu-

sement à venir me voir ici, mon très cher Alexandre. J'ai pris une maison qui sera assez grande pour te loger, parce que je sais que tu n'es pas difficile sur ce point, car tu sais que les maisons d'ici n'offrent guère de grandes pièces. Mais je voudrais que tu attendisses encore quatre à six semaines avant que de venir, à moins que tu n'y sois déterminé par les raisons importantes que tu m'as fait connaître.

« Pour ton portrait, je désirerais l'avoir ici; je crains seulement qu'il ne souffre en étant deux fois emballé et déballé. Parles-en un peu à Steuben (1) lui-même. Je suis infiniment touché de toutes tes bontés, mon cher Alexandre, et tu peux être sûr que je les reconnais entièrement. Il nous sera impossible de faire la moindre des choses pour A... Je n'ai aucun fonds pour lui.

« Pour mes livres, c'est-à-dire ceux que j'aurais voulu avoir avec moi, ils sont à Francfort, dans six grandes caisses. J'ai hésité à les apporter ici, et j'ai aussi bien fait, car comment placer cela? Je ne pensais pas non plus faire un triage, car il aurait fallu tout déranger. Au reste, je doute que je travaille ici précisément pour faire imprimer. Tu n'as pas idée combien les affaires et les occupations qu'entraîne une mission produisent un gaspillage estimable de temps. Cela est encore plus le cas ici qu'ailleurs, où, à cause des énormes distances, on perd une bonne partie de la journée dans les rues, soit à pied, soit en voiture. Mais, ce qui est le principal, c'est que je ne crois pas que je sois longtemps ici, et je suis bien aise d'étudier plus particulièrement les objets qui tiennent à ce pays.

« J'ai vu avec plaisir que tu as été consulté pour les affaires de l'Amérique; personne ne connaît en Europe ce pays aussi bien que toi. Il est singulier que l'Amérique occupe tant à présent les puissances européennes et même celles qui comme nous, n'y ont presque aucun intérêt. On voit facilement qu'il y a dans ce soin pour l'Amérique beaucoup de sentimens entièrement européens. »

« *Londres, 27 octobre.* — Je t'ai écrit à Douvres, aujourd'hui, étant incertain si ces lignes te trouveraient encore à Paris (2). Je suis enchanté de ta résolution de venir ici tout de

(1) Le baron de Steuben, peintre allemand, qui s'était fixé à Paris où il mourut en 1856 et que ses œuvres rapprochent de l'école française.

(2) Alexandre était parti la veille pour Londres.

suite. J'ai la plus grande impatience de te revoir. Tout est arrangé pour le mieux. Ne loge pas chez R... Je demeurerai, dès après-demain soir, dans une maison Portland Place 17. Tu trouveras ta chambre toute préparée, et je te prie de descendre, dans tous les cas, chez moi. Je suis bien fâché de ne pouvoir loger également Arago; les maisons anglaises sont si ridiculement petites! Mais je lui conseille de se loger à Moring hôtel Street, Manchester Square. Il sera près de nous et également bien. »

Le dossier que nous compulsons reste muet jusqu'à la fin d'août 1818. A cette date, Guillaume, qui n'a pas quitté Londres, y attend de nouveau son frère et se réjouit de le revoir après une séparation de dix mois.

« *Londres, 27 août.* — Je ne saurais assez te remercier de ton aimable lettre du 22, et de la certitude que tu y donnes de t'embrasser sous peu. Te voir bientôt; te voir pour le moins pendant trois semaines, te posséder chez moi, dans ma maison, tout cela m'enchante et me rend également heureux. »

Le séjour d'Alexandre à Londres fut abrégé par la nécessité où se trouvait Guillaume de se rendre au Congrès d'Aix-la-Chapelle. Là, les occupations de celui-ci se multiplièrent et l'absorbèrent. Ce n'est que bien après la fermeture du Congrès qu'il put se rappeler au souvenir de son frère.

« *Francfort, 14 décembre.* — Je te demande mille fois pardon de ne pas t'avoir écrit jusqu'à ce jour, mais j'ai tellement été par voies et par chemins, depuis que j'ai quitté Aix-la-Chapelle, que je n'ai guère eu de loisir. D'ailleurs, dans les premiers jours, je n'avais rien à te dire qui pût t'intéresser beaucoup.

« Je me flatte que tu seras arrivé heureusement à Paris, et que tu y continues tes travaux avec une ardeur redoublée; j'espère aussi que l'impression va à ton gré. A propos, qui est donc un certain sir Jackson qui est tombé ici chez moi, prétendant te connaître, et savoir toutes nos relations avec feu M. Storn? Il n'a été qu'un quart d'heure chez moi, et n'a pas cessé de faire des questions sur tout ce qui nous regarde. Comme cela ne me paraissait pas trop plaisant, je lui ai répondu assez froidement, je n'ai rien pu apprendre ici à son égard.

« J'ai eu le fameux entretien avec qui tu sais (1), première-

(1) Le chancelier prince de Hardenberg, avec qui il s'était trouvé en désaccord sur la politique du moment et à qui il avait donné sa démission de ministre à Londres.

ment, l'avant-veille de mon départ, et une petite demi-heure avant le sien. On m'a fait quatre propositions : Les deux que tu connais, l'Australie et le partage du Ministère de l'Intérieur. J'ai refusé péremptoirement ce dernier, et j'ai montré les difficultés du premier. En troisième lieu, on m'a proposé de retourner à Londres pour une année, et de me donner, pour me dédommager des frais du double ménage, telle somme que je demanderais ; refus net de ma part. Enfin, d'aller à Rome (mais après avoir fini ici), pour négocier le Concordat. J'ai dit que ce serait blesser tout ce que je dois à N... qui s'y trouve, et qui est mon ami. On a été fort mécontent, disant que je ne voulais céder en rien, et on a fait l'aveu remarquable que mon attitude serait trop indépendante, si j'étais seulement au Conseil d'État et par conséquent sans appointemens. Depuis ce jour, jusqu'au moment où nous nous sommes quittés à Coblentz, les démonstrations extérieures ont toujours été les mêmes ; mais, quoiqu'il eût dit qu'il voulait reprendre la conversation en chemin, il ne l'a pas fait ; je ne l'ai plus vu seul ; il m'a embrassé tendrement, en montant en voiture, et c'est ainsi que nous nous sommes séparés.

« Il n'y a guère de doute que les offres et les propositions qu'on pourra encore me faire seront de même nature, sous différentes formes ; mais je déclinerai fortement tout ce que je ne pourrai point faire accorder avec mes principes et mes convenances. Pour le moment, on me laissera probablement tranquille. Les affaires dont j'ai été chargé me retiendront ici aisément jusqu'à la fin de février et je répands que je veux aller, après, passer quatre semaines aux terres de ma femme : j'écarte, par là, tout soupçon d'empressement de me rendre à Berlin. J'ai vu Schlegel (1) à B... ; il paraît s'y plaire, et y sera sans doute très utile.

« Il serait superflu de dire que son amour-propre continue à être des plus actifs ; mais ce qui m'était nouveau, et ce que je plains, c'est qu'il s'adonne à des recherches dans lesquelles il entre infiniment de détails purement mécaniques, ce qui lui fait négliger ses talens poétiques, etc. Les antiquités de Trèves sont remarquables, et le chancelier a fait beaucoup pour les faire déblayer et nettoyer.

(1) Guillaume de Schlegel, le célèbre critique allemand qui fut l'ami de Mme de Staël.

« Muffling (1) est allé à Bruxelles, chargé d'une négociation. Je crois qu'il finira par avoir une place à Londres. C'est, selon moi, le meilleur choix qu'on puisse faire dans ce moment.

« Adieu, mon cher Alexandre : je désire vivement que nous ne soyons pas longtemps sans nous revoir de nouveau, et je me flatte que tu viendras à Berlin avant ton grand voyage. »

On a pu voir que jusqu'à ce jour, la police n'avait découvert dans les papiers d'Alexandre de Humboldt que de rares lettres de lui. Mais, elle ne tarda pas à reprendre sa revanche. Dès le début de 1819, elle était plus heureuse et pouvait faire connaître ce que le savant prussien pensait du Cabinet Dessoles qui venait de succéder au Cabinet Richelieu. Ce qu'il en pensait, il le confiait à son frère :

« *9 janvier 1819.* — Les dernières semaines ont été ici fort orageuses. Comme sur les affaires importantes, il faut s'exprimer avec franchise, mon opinion est que la tranquillité de la France est beaucoup plus probable avec le ministère actuel qu'avec le ministère soit mixte, soit ultra, que l'on a voulu former. L'imbécillité de ceux qui, dans cette affaire, ont eu la chute de leurs ennemis en main, et qui n'ont pu ni su en profiter, pendant trois jours, est au-dessus de tout ce que l'on a vu dans la journée des dupes. A force de crier que la France était en danger, qu'il fallait changer les lois que l'on venait de faire l'an passé (celle des élections et du recrutement), on a été sur le point d'agiter sérieusement les provinces. Les ultras se vantaient déjà de leur triomphe, des changemens qu'ils allaient opérer, et quelques heures après, les personnes qu'on allait chasser sont montées en grade, et le parti vaincu a été plus maître du terrain que jamais. Ce conflit des passions, cette multitude d'hommes qui crevaient d'envie d'être ministres, et qui refusaient, parce que l'ensemble du ministère qu'on allait former (mosaïque d'hommes de tous les partis) ne leur inspirait pas de confiance, tout cela était un spectacle très instructif.

« Le nouveau ministère agira dans le sens de la masse de la nation. On ne touchera point à la Charte, et je crois que l'année se passera beaucoup plus tranquillement que si le ministère avait été disposé à agir dans le sens opposé. Voilà mon opinion individuelle; elle est diamétralement opposée à celle de tous les

(1) Le général prussien baron de Muffling, gouverneur de Paris en 1815, pendant le séjour des Alliés.

voyageurs allemands qui retournent à Francfort; opposée surtout à celle de tous les diplomates, à l'exception de sir Charles Stuart.

« Tu n'es pas facilement effrayé, mon cher ami; c'est pour cela que je t'ai écrit avec cette franchise. La France restera très tranquille, s'il n'y a point un choc extérieur. Il est probable que la première nouvelle de la retraite du duc de Richelieu paraîtra hostile aux étrangers. Il est si facile de parler du triomphe des Jacobins ! Quiconque connaît les ressorts de cette petite révolution ministérielle, sait qu'il n'y a rien de haineux pour l'étranger dans toute l'affaire. »

En même temps qu'il rassurait son frère sur la situation des affaires de France, Alexandre de Humboldt se préoccupait de ce frère bien-aimé qu'il savait quasi-brouillé avec Hardenberg et au sujet duquel les journaux publiaient les commentaires les plus contradictoires. Sans nouvelles directes de lui, il en demandait à Frédéric de Schoell qui, après avoir été longtemps attaché à la légation de Prusse à Paris, résidait maintenant à Berlin comme conseiller intime, en possession de la confiance du chancelier.

« *4 février.* — Je suis en peine, monsieur, de la position future de mon frère ; je n'en ai aucune nouvelle directe, et j'ose vous prier de m'en dire quelque chose. Savez-vous quelque chose de Francfort? Pourrais-je voir la gazette officielle qui annonce sa nomination. Ah ! quel déplorable renouvellement de ministres, et comment mon frère, qui sait refuser, peut-il accepter un entresol dans la maison de M. S. (1). Le rédacteur d'un article qui a paru aujourd'hui dans le *Journal des Débats* sera extrêmement désagréable à mon frère. Il a frappé et il frappera tous ceux qui lui sont attachés. Ces mots en italique : *Le Baron de Humboldt n'est pas Ministre de l'Intérieur*, semblent être mis comme de ces grandes nouvelles qui peuvent consoler les hommes monarchiques ; c'est comme si on leur disait : n'en croyez rien, la patrie n'est pas en danger. Avec un peu de décence et de bienveillance, on aurait pu dire que c'était par erreur que... etc. De grâce, dites-moi si vous savez quelque chose immédiatement de Berlin sur la position des choses. »

Quelques jours plus tard, le signataire de cette missive pres-

(1) Le baron de Schuckmann, homme d'État prussien, directeur de la police à Berlin et qui fut, durant peu de temps, ministre de l'Intérieur.

sante, toujours en quête d'informations, interrogeait son frère, alors à Francfort.

« *15 février.* — Ma dernière lettre, cher ami, t'a été portée par un secrétaire d'ambassade du comte de Goltz à Francfort (1) ; elle traitait longuement du nouveau ministère. J'espère que tu l'as reçue. En attendant, les gazettes françaises (et je ne puis m'en procurer d'autres), disent que tu es ministre de l'Intérieur, puis elles disent après que tu ne l'es pas! J'ai compris que, comme la Prusse n'a pas les catacombes du Conseil, dans lesquelles on enterre en France les ministres déchus, on a voulu laisser à M. de Schuckmann un entresol, tout en lui faisant accroire qu'il est encore maître de la maison. J'ai peine à croire que tu aies approuvé cette funeste répartition des ministères; et comme je n'ai pas de nouvelles, je pense que tout est encore incertain. Donne-moi, je te conjure, quelques éclaircissemens. Un article dans le *Journal des Débats*, qui commence comme un coup de canon : « M. de H... n'est pas ministre de l'Intérieur, etc., » n'est point de Goltz, mais, d'après ce que je sais avec certitude, de Schoell. La rudesse du style et l'inconvenance du ton me l'avaient fait soupçonner. Déjà Schoell m'a dit qu'il n'y avait mis aucune importance, et qu'il avait voulu seulement rectifier une erreur. Il a la main heureuse !

« Je te ferai passer mon ouvrage sur l'Égypte, mais comme je suis pauvre d'argent dans ce moment, permets que je le fasse relier ici à tes frais, et qu'à tes frais de même, je te l'envoie. »

Au mois de juillet 1819, la lettre suivante, adressée par Alexandre de Humboldt au chancelier de Prusse, prince de Hardenberg, vint prouver à la police combien le préoccupait la situation de son frère. Guillaume avait consenti, après de longues hésitations, à faire partie du ministère prussien, avec l'espoir d'y faire prévaloir ses idées libérales. Mais il semble que le chancelier ne le lui avait ouvert que dans le dessein de le ramener aux siennes et de l'annihiler en les lui imposant, résolu à le briser, s'il ne réussissait pas à les lui faire accepter.

« *Paris, 30 juillet 1819.* — Monseigneur, depuis un grand nombre d'années, depuis 1793, où V. A. a daigné m'attacher à sa personne et m'honorer de sa confiance, je ne lui ai jamais

(1) C'est la lettre du 9 janvier qu'on a lue ci-dessus. Il est à remarquer que, quoique confiée à un secrétaire d'ambassade, elle avait été retenue par la police, le temps d'en prendre copie.

écrit sans avoir à lui parler de ma reconnaissance. Chaque année a été signalée par des bienfaits. Le plus grand m'a paru cette bienveillance constante, cet intérêt non interrompu par lesquels vous avez encouragé les premiers essais de ma jeunesse, les travaux plus mûrs d'un temps où l'on apprend à dompter son imagination et à reconnaître les véritables biens de la vie. L'expression de ma reconnaissance doit avoir de la monotonie; je connais cependant assez votre cœur pour savoir qu'elle ne vous déplaît pas, que vous aimez à voir de temps en temps cette écriture qui vous rappelle d'autres époques bien éloignées de la vie.

« J'ai reçu les douze cents écus que Votre Altesse a daigné me faire assigner pour l'achat des instrumens et des livres; j'en rendrai le compte le plus détaillé. Jamais gouvernement n'a agi d'une manière plus libérale et plus délicate envers un homme de lettres. J'aime à vous devoir ce qui m'arrive de bien dans ce monde. Je le dis à tout ce qui m'entoure, les épanchemens me sont un besoin. Daignez agréer l'hommage renouvelé de mes sentimens d'affection, de respect et de reconnaissance. J'aurai l'honneur de vous adresser sous peu la première esquisse de mon plan de voyage (1). Je ferai même ce plan en double, l'un sous la forme officielle, l'autre dans une lettre adressée au Prince chancelier d'État.

« Je suis à attendre le retour de M. Amédée Jaubert (2) qui est encore à la campagne pour se délasser des fatigues de sa course aux bords de la mer Caspienne. C'est lui qui a été chercher ces chèvres de Cachemyre, qui ont coûté au gouvernement 400000 francs. (Il y en a trois cents en vie). Je suis tellement harcelé de lettres que l'on m'adresse sur mon voyage depuis six mois que je ne puis m'en tirer sans secrétaire. J'ai cru que je serais un peu plus tranquille, en répondant que je vais par le Cap de Bonne-Espérance, et que je retourne par terre. Les dilettanti voyageurs craignent heureusement les longues navigations, je compte cependant faire tout le contraire de ce que je dis. J'apprends avec beaucoup d'assiduité le persan, j'ai des leçons tous les jours. Je compte aller par Constantinople, où les rochers volcaniques des Dardanelles ont été mal vus jus-

(1) Il préparait déjà son grand voyage d'exploration dans l'Asie centrale qu'il ne put faire qu'en 1829.

(2) Un des plus brillans élèves de l'orientaliste Silvestre de Sacy.

qu'ici, par Angora, Erzeroum, et l'Ararath en Perse, mesurer barométriquement toute la Perse, du Nord au Sud, du Manzanderan au golfe Persique, vous envoyer du vin de Schiraz, et passer par Bander-Abassi dans l'Inde. Je pourrai par cette route fournir beaucoup de renseignemens utiles à mon pays sous le rapport de la teinture, des fabriques de laine et de commerce. L'idée de Votre Altesse de réunir les diverses questions d'utilité publique est aussi juste que facile à mettre à profit.

« Voilà, à ce que le comte de Goltz me dit, mon frère en chemin pour Berlin! Ce serait manquer à cette franchise dont vous m'avez toujours fait un devoir, si je ne vous parlais pas de ce qui m'agite si vivement en ce moment. Je crains que cette hésitation que mon frère a montrée, avant d'accepter la place que Votre Altesse lui a destinée, n'ait fait naître de nouveau quelque malentendu. Je vous suis trop attaché, cher Prince, pour ne pas juger avec la plus grande impartialité tout ce qui regarde les intérêts d'un frère qui m'est cher. Ma reconnaissance pour vous, mon dévouement pour la personne du Roi qui ne cesse d'être si bon pour moi, m'en font un devoir. J'ai sans cesse agi dans le sens qui a rapport au désir énoncé par Votre Altesse dans notre dernière conversation confidentielle à Aix-la-Chapelle. Je vous conjure de traiter mon frère avec cette confiance dont vous lui avez donné tant de marques affectueuses. Un homme qui porte le nom que je porte n'a jamais d'autres intérêts que ceux qui occupent vos pensées.

Il peut y avoir eu divergences d'opinion sur les moyens par lesquels le même but doit être atteint; mais je connais, par une si longue et ancienne expérience, l'étendue de vos vues, la noblesse de vos sentimens que je ne crains jamais que les divergences d'opinions dans les affaires les plus graves puissent vous blesser. M'avez-vous jamais retiré votre bienveillance, j'ose dire votre amitié, parce que, soit par la ténacité des illusions de ma première jeunesse, soit par un manque d'expérience du monde, j'ai différé avec Votre Altesse dans des idées de détail sur les modifications du plan constitutionnel? Je sais que mon frère a le plus vif désir de mettre en œuvre tout ce que la nature lui a donné de talent et de forces pour vous seconder dans le grand œuvre qui doit couronner vos travaux antérieurs. Vous avez été content de sa manière d'agir à Vienne, vous le serez à Berlin. Je compte tant sur la proximité

de cette douce habitude de pouvoir l'entendre à chaque heure du jour! Je sais que vous rendrez la plus éclatante justice au talent, à la prudence, au patriotisme de mon frère. Je sais aussi qu'il ne pourra jamais s'éloigner d'une personne à laquelle, lui et moi, nous devons les marques de la plus douce et plus constante affection.

« Vous avez été placé si haut par la Providence pour influer sur les affaires générales du monde, que j'attends avec confiance l'issue d'une lutte engagée par une coupable exagération de quelques têtes mal organisées. J'ai appris avec une vive satisfaction qu'en même temps que des mesures de rigueur ont été prises contre ceux qui veulent cimenter la liberté avec le sang et rendre odieux tout ce qui peut élever et ennoblir les hommes, vous avez soumis au Roi les bases d'une constitution d'États. Les temps dans lesquels nous vivons sont très extraordinaires. Séjournant dans un pays dans lequel les grandes querelles qui ébranlent les diverses classes de la société sont à peu près vidées, et où règne dans ce moment un grand désir de calme et de tranquillité, je ne juge sans doute que bien imparfaitement de l'état de ma patrie; mais je pense comme Votre Altesse que les rigueurs nécessaires pour ne pas laisser écrouler l'édifice social ne peuvent (parce qu'elles sont des moyens physiques) remédier que momentanément à un mal moral.

« Les constitutions établies dans quelques États d'Allemagne ont compliqué les questions, parce qu'elles ont été formées d'après des idées très divergentes. On a tâché de persuader à une partie de la nation que les grandes puissances ont une tendance concertée à gêner le développement de la pensée, à empêcher la discussion sur des objets d'un intérêt général, à s'effrayer d'un enthousiasme qui a produit tour à tour de grands malheurs et de belles actions chez des peuples de race germanique. Cet état d'irritation, véritable ou factice, cessera dès que, par les sages institutions que vous méditez, on offrira d'autres alimens à l'esprit public; il cessera d'avoir de l'importance, dès que les hommes mûrs, les propriétaires, qui ont intérêt au calme et à la stabilité, seront appelés dans les conseils des souverains. Une publicité autorisée, je dirai encouragée par le gouvernement, fait cesser les trames coupables ourdies dans le secret. Un noble attachement à des familles régnantes qui ont gouverné avec douceur, émancipé les classes inférieures du

peuple, introduit une égalité de droits parmi les citoyens, plus parfaite que celle dont jouissent les États les plus anciennement constitués, cet attachement, dis-je, éloigne en Allemagne les craintes d'une révolution funeste. Mais il est des états de malaise et de tiraillement dont l'influence croissante ne laisse pas aussi d'entraver la marche des gouvernemens : des mesures utiles paraissant alors aux Princes les mieux intentionnés des concessions qui peuvent encourager, enhardir les malveillans et placés entre les peuples et les Princes, les plus grands hommes d'État ne pourraient plus à la longue trouver l'issue de ces labyrinthes de préventions et d'erreurs. Cette crainte, monseigneur, n'est pas celle qui m'agite ; je connais la difficulté de votre position, mais je sais aussi ce que vous possédez d'élévation dans la pensée, d'indépendance d'opinion, d'ascendant sur les esprits.

« En relisant cette lettre, je me suis demandé si je devais la laisser partir. Je pense qu'elle ne renferme rien qui ne respire le vif attachement que je vous porte. Faites-moi la grâce de ne pas dire à mon frère que j'ai parlé de lui ; je ne veux pas que vous répondiez sur aucun des objets que j'ai traités, je sais respecter votre temps ; mais je serais pourtant rassuré si vous daigniez m'écrire deux lignes de votre main pour me dire que cette lettre ne vous a pas déplu. Je puis demander cette grâce à votre ancienne amitié pour moi.

« J'entends dire à tous ceux qui nous arrivent que jamais vous n'avez été mieux portant, jugez du plaisir que cela me cause. »

Cette lettre était partie depuis quelques jours lorsque Alexandre en reçut une de Guillaume qui lui annonçait son entrée prochaine au pouvoir, mais laissait pressentir de prochains embarras ministériels par suite de la divergence d'opinions qui existait entre le chancelier et lui.

« *Berlin, 13 août 1819.* — Cher Alexandre, je suis ici depuis quinze jours, et j'entrerai en fonctions très prochainement. Il ne me reste que peu de moment, et je ne puis te dire que ce qui pourra principalement t'intéresser dans ma nouvelle position.

« Le Chancelier est aimable et amical au possible, mais comme je trouve assez singulier qu'il s'imagine qu'il ait pu premièrement me maltraiter en quelque façon et qu'il n'ait besoin

après que de se radoucir de son côté, pour que je m'empresse de renouer nos anciennes liaisons, c'est moi plutôt qui me tiens sur un pied de réserve avec lui.

« Le Roi m'a vu seul, le matin après son arrivée, et m'a fait dîner ce même jour avec lui, tandis qu'ordinairement, en pareille occurrence, il s'épargne l'importunité d'une audience. Tout le monde a remarqué qu'il a parlé à table de préférence avec moi, et il a témoigné à Witzleben son contentement de la manière dont je lui avais parlé le matin. Comme c'est uniquement par la confiance du Roi que je puis agir avec succès, tu croiras facilement que je ne négligerai rien pour me le concilier.

« Ma femme et tous mes enfans, excepté Hermann, sont encore à Ems, et je ne les attends que dans sept à huit semaines de retour ici. La santé de ma femme ne va pas mal, mais pas non plus aussi bien que je l'aurais espéré.

« L'envoi de l'ouvrage de Raynouard que je dois sans doute à tes bontés, m'a fait beaucoup de plaisir. Je joins à ces lignes ma réponse pour le comte de Pradel. Je me souviens très bien de l'avoir connu en 1815, mais je n'en ai pas fait mention dans ma lettre ; ce sont des souvenirs qu'il n'est pas agréable de rappeler.

« Les mesures de rigueur qu'on prend ici et en Allemagne, ne sont ni conformes à mes goûts, ni, selon moi, sages et adaptées aux circonstances. Il est heureux pour moi qu'elles aient été prises avant mon arrivée. Je ne doute pas non plus que le moment ne vienne bientôt où je pourrai m'expliquer dans le Ministère qui partage, au reste, mon opinion à leur égard.

« Schoell a donné à sa femme, en badinant conjugalement, un petit coup avec deux doigts sur la main, et elle en a reçu deux plaies dont elle souffre depuis quinze mois ; on a cru qu'il faudrait lui couper les doigts. Quelle gentillesse aimable ! Il est au reste, plus gras et plus gai que jamais.

« Le chancelier, qui ne vient plus dans le conseil des ministres, pense faire de Schoell son envoyé et plénipotentiaire auprès de nous ; mais nous protesterons contre cette manière de traiter les Ministres. Je l'ai déjà fait sentir au prince.

« La princesse de Hardenberg est tombée, le 1er août, en dansant une polonaise avec Wittgenstein. Elle ne peut plus marcher depuis cet accident. »

Au mois de janvier suivant, le signataire de cette lettre n'était plus ministre. Revenu à ses savantes études, il y cherchait une diversion aux graves ennuis que lui avait causés son passage au pouvoir. Alexandre, en le félicitant de s'être jeté dans le travail, lui demandait quelques détails sur les circonstances de sa chute.

« *22 janvier 1820.* — Le courrier ne donne les lettres qu'au moment où les bureaux du comte de Goltz ne veulent presque plus recevoir de paquets, de sorte que j'ai eu à peine le temps, cher ami, de te remercier de tes deux aimables lettres des 2 et 14 janvier, la première contenant la grande nouvelle qui occupe ici tous les esprits, et qui a beaucoup contribué à la célébrité de ton nom. Je m'attendais à cet événement, et je désirerais qu'un jour, je puisse avoir une légère notion des causes les plus rapprochées. Comme je regarde toutes les lettres fermées à cachet volant comme peu sûres, je ne toucherai pas cette corde, ni rien de ce qui tient à la politique. Tu peux ainsi, par conséquent, être sûr que je ne puis influer, de la manière la plus éloignée, sur les absurdes récits des journaux. Je ne vois jamais les personnes qui les font, et je sens combien toute espèce d'influence de ce genre contrarierait la noblesse de ton caractère.

« J'ajoute seulement, quoique ce soit presque un incident politique, qu'avec ta lettre du 2 janvier, j'en ai reçu une du 8 janvier de la main du prince de Hardenberg. Il ne m'avait pas écrit depuis six mois, ni répondu sur une lettre très détaillée que je lui avais écrite. Depuis, je lui avais envoyé un volume. Il m'a écrit que ma lettre du 30 juillet (celle sur les mesures politiques) est allée droit à son cœur, qu'il a plus que jamais le besoin de se rapprocher de moi, de resserrer des liens si anciens. Puis il ajoute :

« Mon cher Humboldt, c'est une bien vive peine que de me « voir dans la nécessité de vous mander que l'amitié qui me « liait à M. votre frère n'a pu se rétablir lors de son arrivée, « je l'ai prié avec instance d'être de nouveau pour moi ce qu'il « fut, pendant plusieurs années. Il a cru devoir suivre une ligne « tout à fait différente. C'est une des expériences les plus dou- « loureuses de ma vie, mais je n'ai rien à me reprocher. Con- « servez-moi, vous, toute votre amitié, et comptez toujours sur « la mienne. Je crois que votre présence aurait détourné mainte « circonstance fâcheuse ! »

« L'ouvrage d'Égypte, cher ami, est en route depuis cinq semaines. Je suis sûr qu'il te fera grand plaisir. Ne veux-tu pas acheter, ici, le Strabon de Du Theil? Les notes sur l'Égypte et les rectifications de ce que l'ouvrage renferme d'inexact, par rapport à des citations des anciens, rendent ce Strabon précieux. N'en as-tu pas quelques volumes déjà?

« Je vois avec ravissement que tu es tout à l'étude, et à celle des langues américaines. C'est comme une marque de ton amitié pour moi. Je ferai traduire ton mémoire en français, et je désire que nous ayons bientôt quelque ouvrage de toi : cela paraîtra très piquant.

« Je commence à voir clair dans le persan, depuis que je suis forcé de travailler, à haute voix, aux deux cours de Sacy et de Langlès (1), devant le public ; cela stimule beaucoup. J'apprends aussi l'arabe chez Sacy. Je t'invite, pour avoir une idée de quelques rapprochemens de ces idiomes avec les langues américaines, de relire les commencemens des chapitres de la belle grammaire arabe de Sacy, et de son précis de grammaire générale philosophique, troisième édition. Il y a des rapports entre les langues américaines et syriaques très curieux, non seulement par les incorporations, mais aussi par cette grande division de langues pour laquelle les unes ont beaucoup de formes de verbes, d'autres beaucoup de formes et de temps à la fois. »

Le jour où Alexandre répétait à son frère ce que lui avait écrit à son sujet le prince de Hardenberg, il répond au chancelier :

« *22 janvier.* — Monseigneur, je ne trouve pas d'expressions pour témoigner assez vivement ma reconnaissance à Votre Altesse pour tout ce que sa lettre, en date du 8 janvier, renferme pour moi de consolant et d'affectueux. Je ne pouvais craindre que la franchise avec laquelle je m'étais exprimé sur l'état moral des peuples ait pu vous déplaire. Vous pouvez blâmer mes opinions ; mais, je le sais, vous avez toujours rendu quelque justice à la pureté de mes sentimens.

« Ce qui est arrivé par rapport à mon frère m'a profondément affligé, et par l'attachement que je lui porte, et par les liens qui, dès ma première jeunesse, m'unissent à votre existence

(1) Silvestre de Sacy et Langlès professaient à la Sorbonne les langues orientales, et notamment l'arabe et le persan.

politique dans le monde. Je ne connais que les résultats, je me perds à deviner les causes. Je ne conçois plus rien à la marche des affaires, et les rapports mensongers des journaux me déroutent chaque jour davantage. Mais ces liens seront-ils entièrement rompus? Quitterai-je l'Europe dans cet état d'incertitude? L'éloignement de mon frère me rend doublement nécessaire votre appui puissant. J'ai montré, je crois, dans toutes les occasions, un dévouement sans bornes pour la personne du Roi. Il me serait douloureux de penser que ce que le temps et quelques travaux ont cimenté, puisse se briser dans la tempête des opinions.

« Je vois avec un plaisir mêlé d'étonnement que Votre Altesse a eu le loisir de lire mon volume. Tout ce que votre lettre renferme à ce sujet, m'a comblé de joie. J'espère pouvoir bientôt vous offrir un nouveau volume. J'ai été assez heureux pour regagner ma liberté comme auteur. Mes anciens libraires ont consenti à résilier le traité. »

On a vu qu'en transmettant à son frère les propos du prince de Hardenberg, Alexandre de Humboldt lui exprimait le désir d'être informé des causes de sa chute. Guillaume se hâta de répondre aux questions.

« *Berlin, 3 février 1820.* — Mille grâces, mon cher Alexandre, pour ta lettre détaillée et amicale du 22 janvier, et les livres que tu m'as envoyés : ils me sont doublement précieux à présent puisque je puis en faire usage librement. Je ne saurais te dire combien je me félicite du loisir dont je jouis. Je sors très peu ; mes occupations et tout le reste de mon temps dans l'intérieur de ma famille, sont les seules choses auxquelles je me livre. Tu n'as pas d'idée combien le travail est pénible, lorsque, comme c'est mon cas, on a été éloigné de ses études, pendant un grand nombre d'années; mais je réussirai à m'y remettre entièrement, et je me flatte que je n'en serai plus détaché. Je regarde ma carrière politique comme finie, et je désire vivement que ce soit. Dans le moment actuel, je ne m'occupe absolument de rien qui y soit relatif; je ne lis même pas les papiers publics, et je ne connais que par les récits des autres ce qu'on me fait l'honneur de dire de moi.

« Je n'ai jamais supposé, mon cher frère, que tu y eusses la moindre part, je connais trop bien ta manière d'agir pour cela. Il est naturel que les gazettes débitent beaucoup de contes

et de mensonges, et surtout sur le motif de mon éloignement des affaires. Personne ne s'imagine que cette mesure n'a eu aucune cause particulière, qu'elle n'a été précédée par aucun événement, aucune querelle, aucune division même : on inventera donc des raisons, et on fera des histoires.

« Tu voudrais avoir, cher Alexandre, une légère notice des causes les plus rapprochées de ma catastrophe ; je puis certainement satisfaire cette demande, sans dévoiler aucun mystère, et sans m'exposer à aucun inconvénient dans le cas très probable que cette lettre soit lue avant qu'elle ne te parvienne. D'après tout ce que je sais historiquement, et ce que je puis concevoir moi-même par conjectures, il n'y a eu absolument d'autre raison que celle que le prince de Hardenberg a cru que la diversité d'opinions entre lui et moi était trop prononcée, et mon influence sur le ministère, malgré l'opposition dans laquelle je me trouvais avec lui, trop grande pour qu'il pût conduire l'administration d'après son système, aussi longtemps que je serais en place. Il a voulu, de plus, se débarrasser de mon opposition dans le ministère et dans le Conseil d'État, pour les nouveaux impôts qui vont être créés à présent : je ne le blâme pas en ceci; je trouve, au contraire, qu'il a très bien fait ; il aurait seulement fait mieux encore s'il ne m'avait jamais appelé au ministère. Il devait voir, par tout ce que je lui avais dit à Aix-la-Chapelle, et écrit, de Francfort, au Roi, que nous ne pouvions pas nous trouver dans les relations où il voulait me placer, sans qu'un de nous changeât entièrement de principes et de systèmes. Je n'ai jamais, étant ministre, agi dans un sens d'opposition aussi direct que j'ai parlé et écrit alors. J'ai toujours su tenir exactement la ligne entre ce qu'on peut écrire et ce qu'on peut faire. J'ai toujours senti ce que m'imposait ma place même, et j'ai agi avec la plus grande délicatesse, sans cependant altérer en rien ni mes principes ni mes opinions.

« Ce que le prince de Hardenberg t'a écrit ne m'étonne guère : il l'a dit à plusieurs personnes ici ; c'est de toute fausseté; ce n'est pas lui qui a à se plaindre, c'est moi, et ceux qui nous connaissent tous les deux savent bien à qui de nous deux il faut supposer plus de constance dans l'amitié. Tu me ferais plaisir, si tu voulais lui répondre là-dessus ces mots à peu près : « J'ai été fort peiné sur ce que vous me dites sur mon frère. Il « m'a écrit que ses principes et ses opinions sur la manière dont

« il aurait fallu conduire les affaires en général, et particulière-
« ment dans le moment actuel, avaient été si opposés aux vôtres,
« qu'il n'avait pas pu s'accorder avec vous là-dessus, sans blesser
« sa conscience et ses devoirs envers le Roi, qu'il lui avait été
« douloureux sans doute de ne plus se trouver sur le même pied
« avec vous, mais qu'il n'avait aucun reproche à se faire à cet
« égard; qu'il avait, au contraire, depuis son départ de Londres,
« et plus encore pendant son séjour à Francfort, tellement à se
« plaindre de vous, que l'impression n'avait pu en être effacée par
« les simples protestations d'amitié, et du désir de renouer les
« anciennes liaisons que vous lui aviez faites à son arrivée à
« Berlin, sans même les accompagner d'une marque réelle de
« confiance. »

« C'est ainsi qu'on renvoie la balle. Je ne tiens cependant pas beaucoup à ce que tu lui dises cela. Je suis sûr qu'en aucun cas, tu ne lui répondras qu'il a raison, et voilà ce qui me suffit. Il est inconcevable comme on peut mêler et confondre ainsi les intérêts de l'État et ses rapports personnels. Aucun des hommes qui me connaissent depuis longtemps pourrait-il s'imaginer qu'il n'avait, après m'avoir vraiment maltraité, qu'à me donner une place et des appointemens, et à me dire quelques phrases amicales pour m'engager à oublier non seulement ce qui s'est passé, mais même mes maximes et mes principes.

« Je plains, au reste, beaucoup le prince de Hardenberg. Il s'attire une immensité d'affaires et de désagrémens sur le déclin de ses jours, et n'est point secondé comme il devrait l'être dans son poste. Quant à moi, il t'en souvient combien je lui ai dit à Aix-la-Chapelle, à lui et à A..., que je ne pouvais pas me trouver dans le ministère à présent; tu te souviens aussi qu'en oubliant entièrement la manière dont j'avais été traité, j'ai été le plus amicalement du monde avec le Prince. Tu pourrais, si tu ne veux pas lui dire ce que je viens d'écrire, lui rappeler ceci.

« Voilà, mon cher Alexandre, ce que j'avais à te dire sur ce sujet; je n'y reviendrai plus à présent. Il est ennuyeux d'en parler, et Dieu sait que je n'ai pas le moindre petit ressentiment contre le Prince. Je ne me rapprocherai certainement pas personnellement de lui, mais je désire sincèrement qu'il ait tous les succès et toutes les satisfactions possibles : je désire seulement qu'il trouve des hommes qui puissent, d'accord avec lui,

conduire les affaires. Ce que je puis t'assurer, c'est qu'il ne m'a jamais fait plus de bien qu'en m'éloignant du ministère, et je dis bien cordialement le matin et le soir : *Deus nobis hæc otia fecit.* »

Au reçu de cette lettre, Alexandre s'empressa de s'acquitter envers Hardenberg de la commission dont l'avait chargé son frère.

« *19 février 1820.* — Depuis que vous m'avez communiqué, cher et respectable prince, les tristes nouvelles de mon frère, j'ai eu de lui une seule lettre détaillée. Pas de plaintes, pas d'amertume. Il m'a écrit « qu'il sentait la peine que je devais « éprouver à cause de mon double attachement à vous et à lui, « que ses opinions sur la manière de conduire les affaires en « général, et principalement dans le moment actuel, avaient été « si opposées aux vôtres, qu'il aurait cru blesser sa conscience « et ses devoirs envers le Roi, en les abandonnant ; qu'il lui « avait été douloureux, sans doute, de n'avoir plus été sur le « même pied avec vous comme jadis, mais qu'il croyait n'avoir « aucun reproche à se faire à cet égard ; qu'il croyait avoir à se « plaindre de votre manière de le traiter pendant son séjour à « Francfort, que des impressions de cette nature étaient difficiles « à effacer, et que, depuis son arrivée à Berlin, les expressions de « votre bienveillance n'avaient été accompagnées d'aucune de « ces marques de confiance que vous lui aviez données en « d'autres temps. »

« Voilà, mon cher et respectable ami, vous me permettrez encore cette expression de ma première jeunesse, voilà ce que mon frère m'écrit sur ce funeste malentendu. Toute la tournure de la lettre de mon frère indique d'ailleurs qu'il veut entièrement se jeter dans les études. Il me demande des livres sur les langues... Puisse ce dissentiment, qui me chagrine tant, ne pas être sans remède! Les temps dans lesquels nous vivons offrent de graves circonstances. Des événemens aussi épouvantables que ceux dont nous avons été témoins ici, augmentent la défiance et les alarmes des Princes (1). Cette disposition des esprits chez les gouvernans et les gouvernés, rend difficile la position des hommes d'État qui veulent reconstituer l'édifice de la Société, ébranlé dans ses bases. La route est ténébreuse !

(1) Le duc de Berry venait d'être assassiné.

Quale per incertam lunam sub luce maligna
Est iter in silvis, ubi coelum condidit umbra
Juppiter, et rebus nox abstulit atra colorem.

« Virgile ne pensait pas aux lumières du siècle, dont on accuse la maligne influence. Ici les différens partis s'agitent pour exploiter la consternation générale à leur profit. Vous avez une manière de voir plus noble, plus grande, plus indépendante. Que Dieu vous fasse voir des jours plus heureux. »

Le courrier qui emportait à Berlin cette lettre pour Hardenberg, en emportait aussi une pour Guillaume.

« *Paris, 19 février.* — Le bon temps, mon cher Guillaume, où l'on a un frère qui n'est plus ministre, et qui peut vouer aux lettres et aux plus douces affections de l'amitié, un temps qu'il ne pouvait consacrer qu'aux affaires publiques! Je suis heureux d'avoir souvent de tes lettres, et des lettres qui me retracent vivement l'inconcevable activité de ton esprit. Je n'ai point aujourd'hui le loisir de te répondre comme je le désire, surtout sur l'objet des langues dans lesquelles je suis pourtant bien ignorant, mais qui m'intéressent plus vivement que jamais. Je m'en tiens dans ma réponse à ce qu'il y a de plus urgent.

« Tes explications sur les causes de ta retraite ont entièrement assouvi ma curiosité. Dans tous les grands événemens de la vie, on suppose des causes saillantes; on oublie que les plus grands effets se produisent tout naturellement par la force des choses, par l'opposition des caractères et des opinions. Je m'étais figuré, comme les journalistes, des grandes querelles dans le Conseil d'État, des divergences d'opinions sur Carlsbad, Mayence, la Landwher, les Finances, etc. Eh bien! il n'y a rien de tout cela.

« Comment as-tu pu croire un instant que je te donnerais tort? On s'est rapproché de moi après que j'eus énoncé très énergiquement mes opinions sur les affaires politiques. On m'a écrit avec une extrême tendresse. J'ai répondu dès lors que je connaissais la sévérité de tes principes et qu'il t'était moralement impossible de les sacrifier, même à l'amitié. Aujourd'hui, dans ce même courrier, j'ai pris occasion de revenir sur ce sujet, écrivant au Prince, à propos de cet épouvantable et féroce attentat contre la malheureuse famille des Bourbons : j'ai placé en entier dans ma lettre au Prince les dix lignes que tu avais guillemetées. Je ne veux pas rompre, cela me paraîtrait

inutile et même inconvenant dans ma position ; mais, rien dans ce monde ne me retiendra jamais de défendre celui qui est le plus cher à mon cœur.

« Voici, cher frère, le reçu signé ; cela est dans l'ordre, et très nécessaire pour ne pas laisser dans l'incertitude tes enfans. Tu sais d'ailleurs, cher ami, que je te dois encore 500 francs. — Je t'embrasse. »

Cette lettre est la dernière du dossier qui contient la correspondance des Humboldt. Elle ne démentira pas l'idée qu'on a pu se faire, en lisant les précédentes, de l'affection que s'étaient vouée l'un à l'autre les deux frères, de leur caractère et de leurs talens réciproques. Elle achèvera surtout de démontrer, en ce qui touche le baron Alexandre, que loin d'être hostile à la France et aux institutions qu'elle s'était données, comme l'en accusait la police, il en aimait les mœurs, les habitudes, la langue ; qu'il en parlait avec bienveillance ; qu'il souhaitait pour ses propres travaux comme pour lui-même l'estime et la considération de cette société française qui l'avait accueilli avec les égards et l'admiration dus à son génie, et qu'en conséquence, il ne méritait pas les indignes traitemens que lui infligeaient à son insu les agens attachés à ses pas. Ces traitemens seraient sans excuse à nos yeux s'ils n'avaient eu pour résultat de nous faire connaître, à presqu'un siècle de distance, des papiers dont on ne contestera pas l'intérêt, et qui probablement n'auraient jamais vu le jour, sans les procédés policiers de cette époque, lesquels d'ailleurs allaient disparaître, condamnés par leur indélicatesse et leur inutilité.

Ernest Daudet.

LES ENFANCES

DE

GIACOMO LEOPARDI[1]

I

Sa première enfance fut heureuse.

Pourtant, au dehors, c'était le trouble et la terreur. Jamais Recanati ne connut des jours pires qu'en cette année 1798, où il naquit. On avait d'abord appris d'étranges nouvelles sur les choses de France : que les gens de Paris avaient détrôné leur roi ; puis, qu'ils l'avaient décapité. Pris d'une sorte de délire furieux, les Français, disait-on, ne s'étaient pas contentés de se déchirer entre eux : cette nation jadis si policée, qui se vantait d'être la première au monde par la douceur de ses mœurs et les raffinemens de sa culture, devenue tout d'un coup sauvage et barbare, avait déclaré la guerre à l'Europe. Ses armées avaient franchi les Alpes ; elles avaient remporté des victoires, vers le Nord, en Lombardie. Continuant leur marche impétueuse, elles osaient s'avancer maintenant contre les États du Pape. Les

(1) Sept volumes d'un *Journal* où Giacomo Leopardi notait au jour le jour l'évolution de sa pensée, et un volume encore d'écrits inédits, publiés en Italie au cours de ces dernières années, renouvellent les questions qui touchent au grand poète de la douleur. Tout est à refaire en France sur son compte : tout, et le récit de sa jeunesse d'abord.

Nous tenons à remercier bien vivement le comte Ettore Leopardi, qui nous a donné libre accès dans sa demeure, à Recanati. Et nous rendons volontiers justice, d'autre part, à l'excellent livre de Chiarini, *Vita di G. Leopardi*, 1905, qui nous a servi sur plus d'un point.

églises retentissaient des prières qu'on adressait à Dieu pour détourner leur venue ; et on voyait les images sacrées des madones remuer les yeux, annonçant des miracles. Mais les miracles ne s'étaient pas produits ; les troupes pontificales avaient fui dès qu'elles avaient aperçu l'ennemi. Les Français arrivent ; les Français sont à Lorette, où ils pillent le trésor sacré ; les Français montent à Recanati.

C'est Monaldo lui-même, le père de Giacomo, qui doit les recevoir comme représentant de la municipalité, satisfaire à leurs exigences, trouver pour eux des vivres et trouver de l'argent. Il pourrait voir passer, traversant au galop de son cheval la longue rue tortueuse de la petite ville, le général en chef Bonaparte, s'il ne s'abstenait par dédain de montrer même de la curiosité envers un tel brigand. Ces pillards, qui vident sa bourse, menacent sa vie. Car après l'établissement de la République romaine, des insurgés qui battent la campagne s'emparent de Recanati et nomment Monaldo gouverneur : si bien qu'au retour des Français, il est condamné à mort, obligé de s'enfuir et de se tenir caché. Absous, il revient : on veut brûler sa maison. On épargne sa maison : mais on exige de lui une forte indemnité de guerre ; et comme il ne se hâte point, on l'arrête. Que d'émotions ! Et quelle haine contre les envahisseurs ! Quelle joie, lorsque, à la fin de 1799, les Autrichiens rétablissent l'ordre ! La joie est brève : voici de nouveau les Français ; à la première conquête, hâtive et provisoire, succède un établissement régulier et durable : Monaldo se retire en sa demeure et refuse de prendre part aux affaires publiques jusqu'à la chute de Napoléon.

Mais en vérité, pendant les premières années, les enfans ne se préoccupent guère des réalités extérieures. Lorsqu'ils se sont familiarisés avec leur entourage immédiat, dont ils font d'abord la découverte et ensuite l'inventaire, leur imagination prend tout d'un coup l'essor, et les voilà en plein rêve. Ils ne sont pas sensibles à ce que les hommes appellent des nouveautés, puisque tout leur est sujet d'étonnement. Peu leur importe qu'il y ait autour d'eux la guerre ou la paix, puisqu'ils suivent passionnément le combat éternel des géans et des fées. Les péripéties des drames qu'ils inventent sont autrement palpitantes, et leur semblent autrement vraies, que les nouvelles du dehors ! Sans doute Giacomo éprouva, dès qu'il s'éveilla à la vie consciente,

cette horreur des Français qui demeura toujours en lui comme un instinct primitif. Il comprit obscurément qu'il y avait par le monde de très méchantes gens, qu'il devait détester pour le chagrin qu'ils causaient à son père. Mais sa vie n'en fut pas assombrie. Une vaste demeure, où l'on peut se mouvoir et courir à l'aise; un beau jardin, avec des allées qui paraissent larges comme des routes, et des bosquets plus grands que des forêts; une sœur, des frères, compagnons toujours prêts : que faut-il de plus à un enfant pour être heureux? Lorsqu'on fermait les livres et les cahiers, la leçon finie, c'était une course folle à travers les longs couloirs. Giacomo, l'aîné; Carlo, d'un an plus jeune que lui; Paolina, la fille; et un peu plus tard, Luigi, criaient, riaient, bondissaient, se livraient aux jeux qui séduisent d'ordinaire les petits, et à d'autres encore, plus beaux, que Giacomo était habile à inventer. On ne se contentait pas, en effet, d'échanger des coups dans les règles : la bataille prenait une allure épique; l'un devenait César, l'autre Pompée : c'était le seul cas où Giacomo-Pompée consentît à être battu. Mieux encore, on jouait au triomphe. Il faudrait avoir l'esprit mal fait, pour ne pas voir combien les chariots qui servent à sortir les plantes des serres, le printemps venu, ressemblent à des chars antiques! Le triomphateur montait donc sur le char solennel, et se laissait traîner avec majesté par les esclaves, fils du jardinier. Carlo était réduit au rôle modeste de licteur; et Paolina applaudissait. Quelquefois, cousins et cousines venaient renforcer la troupe; le vacarme commençait avant qu'on fût descendu au jardin, et Monaldo, qui travaillait dans la bibliothèque, au rez-de-chaussée, devait intervenir pour qu'on fît moins de bruit. Quelquefois, au contraire, on allait chez les cousins faire visite : vite, on organisait des jeux dans un coin du salon; et quand il fallait les interrompre pour partir, volontiers, on aurait pleuré.

Ce qu'il faut retenir, c'est l'étonnante précocité de Giacomo, qui se révèle dans ses amusemens mêmes ; non point précocité factice, fruit d'un dressage savant, qui transforme les enfans en petits vieillards; mais spontanéité d'une nature richement douée : presque trop richement. Toutes ses émotions étaient violentes; il entrait dans des colères terribles, qui terrorisaient ses frères; il tombait dans d'étranges accès de sensibilité. La musique produisait sur lui des impressions si vives, qu'il ne pou-

vait l'entendre sans se trouver mal. Il était avide de beauté; un jour qu'il se trouvait dans un cercle de dames, après avoir contemplé tous les visages, il déclarait avec mépris « qu'il n'y avait pas seulement là une figure sur laquelle on pût reposer les yeux. » Il n'avait pas encore huit ans. Les conversations triviales des domestiques le mettaient hors de lui, et il quittait la place plutôt que de les entendre. Il se passionnait pourles histoires, les belles histoires que les enfans suivent des yeux dans le monde de l'invisible; et il ennuyait les grandes personnes pour qu'on lui en racontât; ou bien il en cherchait lui-même dans les livres, car il sut lire de très bonne heure, et de très bonne heure aima la lecture. Son imagination travaillait; il en composait d'autres, à profusion, qu'il disait à son frère Carlo le soir, à l'heure où les parens croient leurs fils endormis, ou bien le matin en s'éveillant. Elles duraient pendant plusieurs jours, parfois pendant plusieurs semaines, à la façon des romans qu'il inventait comme Pascal inventait la géométrie. Les personnages n'en étaient pas fantastiques; ce n'étaient même pas les animaux de la fable, le renard rusé ou le chien bon enfant : mais de petites caricatures, qui devaient leurs élémens à l'observation du réel. Tous les gens de la maison et de la famille y passaient : le tyran Amostante, Monaldo ; Lelio la tête dure, qui comprend péniblement et retient mal, qui se montre gauche et maladroit dans toutes les circonstances de la vie : Carlo; et Filzero le beau parleur, que rien n'embarrasse, qui se jette à dessein dans les situations les plus difficiles pour avoir la gloire d'en sortir à son honneur, le héros qui bat tout le monde sans se laisser battre par personne : Giacomo.

Et sa mère? Nous voudrions voir ici quelque douce figure, qui sortît peu à peu de la pénombre pour illuminer cet horizon d'enfant. Nous nous rappelons ce que tant de grands poètes doivent à leur mère ; en quels termes un Hugo a loué la sienne; quels mots tendres un éternel railleur, comme Heine, a su trouver pour parler de la bonne créature qui l'attendait fidèlement à son foyer. Nous nous rappelons Juliette Manzoni dirigeant l'éducation de son fils : comment elle apporte dans sa vie, avec la tendresse et le charme nécessaires aux jeunes âmes avides d'aimer, le culte du beau et celui du vrai; comment elle veut partager avec lui tous ses plaisirs et toutes ses peines, et comment elle l'appelle à Paris, parce qu'elle est malheureuse quand

ils ne respirent pas ensemble le même air. Est-il besoin même de parler de ceux qui furent illustres? S'il n'est personne qui ne songe avec émotion à celle qui le berça, c'est par une sorte de reconnaissance que nous voudrions louer, dans la première enfance de Giacomo Leopardi, l'influence d'une mère. — Or Adélaïde Antici était une maîtresse femme, qui ne s'amusait pas aux niaiseries du sentiment. Elle avait autre chose à faire. Elle s'était aperçue, au bout de peu d'années de mariage, que Monaldo était un piètre administrateur, et que, s'il continuait à régir ses biens de la sorte, la misère menacerait. Libre de sa fortune à dix-huit ans, il avait commencé tout de suite à la gaspiller, par vanité, pour faire le grand seigneur; les événemens de la Révolution l'avaient encore réduite : maintenant, la spéculation achevait de la dissiper. Il s'était avisé, en effet, de risquer un grand coup sur les grains : et les grains avaient baissé, au moment précis où ils devaient monter. Puis, il s'était agi de bonifier la campagne romaine : mais les colons étaient morts à la peine; et de tout l'argent avancé par Monaldo dans l'entreprise, rien n'était resté. Alors Adélaïde Antici prit le gouvernement de la maison. Elle força son mari à subir une sorte de conseil judiciaire; à remettre ses pouvoirs aux mains d'un administrateur; à abdiquer: et elle régna.

Elle régna pour reconstituer la fortune des Leopardi; ce fut sa tâche. Tous durent se plier à son autorité despotique. Monaldo, dont le plus grand défaut peut-être était l'orgueil, trembla devant sa femme. Il avait une tendance naturelle à croire qu'il avait toujours raison : il n'osa plus avoir raison avec elle, et se contenta de marquer son pouvoir sur ses enfans, en second. Ceux-ci ne reçurent jamais de leur mère une caresse ou un sourire. Ils ne trouvaient cette atmosphère de bonté, qui seule leur permet de respirer à l'aise, que lorsqu'ils se rendaient chez leur grand'mère, avant le repos du soir. Ils arrivaient, bruyans et joyeux, dans l'appartement qui lui était réservé; ils lui sautaient au cou, impatiens d'épancher leur tendresse; et la vieille dame faisait taire son vieux cavalier servant, fidèle à lui rendre ses devoirs, pour donner raison à ses petits-enfans. Lorsqu'elle mourut, ce fut tout; ils n'eurent plus personne pour être chéris. Adélaïde Antici avait organisé sa maison comme un couvent. Par raison d'économie, plus de fêtes, ni de distractions : les plus légitimes lui parurent superflues. Seules, les

cérémonies de l'Église furent considérées comme des divertissemens permis. Elle était la froideur et l'austérité mêmes; elle se persuadait que les expansions du sentiment sont coupables, parce qu'il ne faut pas accorder aux créatures une part de l'affection qui doit revenir tout entière à Dieu. Son pouvoir accru, l'âpreté de l'épargne, la lutte entreprise pour désintéresser péniblement la foule des créanciers, la fierté même de la victoire, accentuèrent les défauts naturels de son caractère : de vigilante, elle devint tracassière; et de sévère, rude. Femme irréprochable, femme admirable à sa façon, qui se proposa un devoir à remplir et n'eut jamais un instant de lassitude ou de faiblesse! Mais femme redoutable aussi, contre laquelle s'élève le triple témoignage de son mari, de sa fille et de son fils ! De son mari, lorsque Monaldo, rappelant ses souvenirs, songe avec mélancolie qu'il l'a épousée contre le gré de ses parens, et que Dieu l'en a puni :

Le Seigneur, dans l'amplitude de sa miséricorde, ne pouvait m'accorder une compagne plus sage, affectueuse et pieuse, que cette bonne épouse. Vingt-six années de mariage déjà écoulées n'ont pas démenti un seul instant sa conduite irréprochable et admirée de tous; et cette femme forte, appliquée uniquement aux devoirs et aux charges de son état, n'a jamais connu d'autre volonté, d'autres plaisirs ou d'autres intérêts que ceux de sa famille et de Dieu. Les obligations que je professe lui avoir sont innombrables, comme est illimitée l'affection que je ressens pour elle; et son entrée dans ma famille a été une vraie bénédiction. Donc, aurais-je eu le bonheur de me soustraire à la main qui châtie visiblement tous les fils qui offensent leurs parens, et se marient contre leur avis? Non, non. Je restai inexorable aux larmes que ma chère mère versa à mes pieds, et j'en suis puni terriblement. Les traits des vengeances divines sont inépuisables, et tremblent les fils qui ont l'audace de les provoquer! Le naturel et le caractère de ma femme, et mon naturel et mon caractère, sont aussi différens que le ciel et la terre sont loin l'un de l'autre. Celui qui est marié connaît la valeur de cette circonstance, et que celui qui ne l'est pas ait bien soin de n'en pas faire l'épreuve!

De sa fille, dans sa correspondance avec une de ses amies :

Maman est une personne ultra rigoriste, un excès véritable de perfection chrétienne ; vous ne pouvez imaginer la dose de sévérité qu'elle met dans tous les détails de la vie domestique. C'est vraiment une femme excellente, et très exemplaire; mais elle s'est fait des règles d'austérité absolument impraticables...

On n'en peut plus, on n'en peut plus. Je souhaite que vous veniez seulement passer un jour chez moi, pour voir comment on peut vivre sans vie, sans âme, sans corps.

De Giacomo, dans ses *Pensées :*

... J'ai connu intimement une mère de famille qui n'était pas du tout superstitieuse, mais très ferme et très exacte dans la foi chrétienne et dans les exercices de la religion. Non seulement elle n'avait pas de compassion pour les parens qui perdaient leurs enfans en bas âge, mais elle les enviait intimement et sincèrement, parce qu'ils s'étaient envolés au paradis sans danger, et avaient délivré les parens de l'embarras de les élever. Se trouvant plusieurs fois en danger de perdre ses fils à cet âge-là, elle ne priait pas Dieu de les faire mourir, parce que la religion ne le permet pas; mais elle jouissait du fond du cœur; et voyant son mari pleurer ou s'affliger, elle se repliait sur elle-même, et éprouvait un déplaisir sincère et sensible. Elle était très ponctuelle dans les services qu'elle rendait à ces pauvres malades; mais au fond de son âme, elle désirait que ces soins fussent inutiles; et elle en vint à confesser que la seule crainte qu'elle éprouvât en interrogeant et en consultant des médecins, était de recevoir d'eux des avis d'amélioration. En voyant chez ces malades quelque signe de mort prochaine, elle ressentait une joie profonde, qu'elle s'efforçait de dissimuler seulement aux yeux de ceux qui la condamnaient; et le jour de leur mort, s'il arrivait, était pour elle un jour de gaîté et de joie; et elle ne pouvait comprendre pourquoi son mari était assez peu sage pour s'affliger... (*Pensieri*, I, p. 411.)

C'est sous cette impression que se termine la première enfance de Giacomo Leopardi. La nature lui donne une âme sensible à l'excès, une imagination avide de s'exercer, une intelligence vive et forte, dont on ne rencontre guère d'exemple chez les enfans de son âge. Mais la jeune plante humaine, si précoce et déjà si exquise, aurait besoin d'être cultivée avec amour. Il faudrait autour d'elle beaucoup de tendresse et de bonté; elle veut des soins éclairés et affectueux; elle ne les trouve pas. Elle va s'étioler et se déformer, dans un milieu qui n'est pas fait pour elle, moins heureuse même que ces pousses sauvages qui croissent sans contrainte au libre vent du ciel.

II

Le voici installé, comme à demeure, dans la bibliothèque. Elle fait l'orgueil de Monaldo, qui l'a fondée, et qui l'accroît tous les jours. Il raconte lui-même dans cette curieuse *Autobiographie* où il a versé toutes ses confidences, qu'il eut de bonne heure la passion des livres ; qu'il acheta d'abord, pêle-mêle et

sans discernement, tous ceux qu'il rencontra sur son chemin; qu'il suivit les ventes et les marchés, curieux de l'utile aussi bien que du rare. Il acquit à peu de frais les collections dont les couvens se débarrassaient, au moment de l'invasion française; et d'autres encore, au moment de la dissolution des ordres monastiques : si bien qu'il réunit le plus beau fonds qu'homme de province pût se vanter de posséder. Il répartit ses 16000 volumes en quatre belles salles, soigneusement ordonnées; et il écrivit sur la porte d'entrée en grands caractères: *Filiis, amicis, civibus Monaldus de Leopardis bibliothecam.* Les amis et les hôtes, à vrai dire, ne vinrent guère, car on se souciait peu de culture intellectuelle à Recanati : mais de ce vaste royaume, Giacomo fut le roi.

Plus que le vieux précepteur, qui commença l'éducation des fils après celle du père, don Giuseppe Torres; plus que l'abbé Santini, appelé à lui succéder, ses vrais maîtres, ce sont les livres, qu'il va lui-même prendre sur les rayons, à son gré. On le voit qui plie sous le poids des in-folio, trop lourds pour ses jeunes bras. Ni sa sensibilité, ni son imagination ne trouvent matière à s'exercer : alors les forces vives de sa nature, qu'il faut qu'il dépense, s'appliquent à l'érudition. L'étude devient pour lui une passion, dans toute la force du terme. Il travaille comme on aime. Il a une soif ardente d'apprendre vite, de savoir beaucoup, d'embrasser toutes les connaissances humaines. Il s'engage, par une sorte de nécessité, dans la seule voie qu'il trouve ouverte devant lui; et on l'y pousse. On tire vanité de cet enfant prodige, qui est en même temps un enfant sage; on fait valoir la précocité de ses connaissances. On donne des séances académiques, où l'on réunit les membres de la famille, et où l'on interroge le petit Luigi sur l'histoire sainte, Paolina sur le latin, les deux aînés sur les belles-lettres, sur la philosophie, sur l'histoire, sur tout : Giacomo brille. Encore est-ce lui qui aide secrètement les autres à faire leurs compositions; et il a inventé un alphabet par signes, qui lui permet de souffler les réponses à ses frères, dans les cas embarrassans. La plus solennelle de ces cérémonies a lieu en 1812 : un programme imprimé, distribué à l'avance aux amis et aux parens, annonce que les jeunes Leopardi sont prêts à défendre contre tout venant cent vingt propositions de métaphysique, de morale, de chimie et d'histoire naturelle, tant en italien qu'en latin. Le précepteur

peut désormais abandonner son élève : il en sait plus long que lui.

Comme Giacomo a toujours attaché une importance extrême aux productions de son esprit et qu'il a pris soin d'en garder des copies et d'en dresser des catalogues, nous pouvons le suivre dans sa carrière d'écolier. Mais le mot convient à peine ici, s'il est vrai qu'à onze ans, il est déjà capable de traduire en vers les deux premiers livres des Odes d'Horace ! Il s'exerce dans les genres les plus différens ; il écrit nombre de dissertations latines, à l'âge où les autres abordent à peine les déclinaisons. On le voit qui assouplit son style et enrichit son vocabulaire en traitant toute sorte de sujets : il montre que la vertu est la seule et unique noblesse ; ou bien il dépeint l'hiver ; ou bien il se lamente avec Ève sur la mort d'Abel ; ou bien il prie saint François de Sales de délivrer son âme des tentations : *Obsecratio divo Francisco Salesio, ut animam ab illecebris tueatur.* Ses vers italiens révèlent une gymnastique analogue, qui le rend maître de tous les procédés de l'art. Il met une sorte de coquetterie à varier les mètres et les rythmes : les sonnets ou les odes, les canzoni ou les fables, les *sciolti*, les *martelliani*, la *terza rima*, n'ont plus de secret pour lui. Qu'on étudie à ce point de vue son *Caton en Afrique*, écrit en 1810 : le sujet se développe dans une série de petits poèmes, de forme différente, dont quelques-uns constituent de véritables tours de force de virtuosité. — Cependant il n'est pas d'écrivain de mérite qui ne tienne à honneur de compter dans ses œuvres au moins une tragédie. Giacomo sait que son père lui-même a tenté une entreprise si honorable et si périlleuse. Il a eu entre les mains le volume qui devait être le premier de ses œuvres complètes, et qui contient, avec des poésies lyriques et une comédie, une tragédie intitulée *Montezuma*. Monaldo a dû interrompre la publication, au moment de la réforme financière : mais il a dans ses cartons deux tragédies encore, tout achevées. Le fils se pique donc d'émulation ; il ébauche, sans la finir, une *Vertu indienne ;* puis il mène à bien un *Pompée en Égypte*, qu'il offre à son père dans un français savoureux : « Très cher père, encouragé par votre exemple, j'ai entrepris d'écrire une tragédie. Elle est cette que je vous present. Je ne ai pas moins profité des votres œuvres que du votre exemple. En effet il paraît dans la première des votres tragédies un monarque des Indies occidentelles, et un

monarque des Indies orientelles paraît dans la mienne. Un Prince Roïal est le principal acteur du seconde entre les votres tragedies, et un Prince Roïal soutient de le même la partie plus intéressant de la mienne. Une trahison est particulièrement l'objet de la troisième, et elle est pareillement le but de ma tragedie. Si je sois bien, ou mal réussi en ce genre de poésie, ceci est cet, que vous devez juger. Contraire ou favorable que soit le jugement, je serai toujours votre très humble fils, Jacques. » On serait étonné que l'œuvre fût bonne; et en effet elle ne l'est pas. Tout se passe en discours ; l'action manque, et, davantage encore la psychologie. Les vers sont très faciles, sans relief et sans éclat. Telle qu'elle est, elle ne semble pas inférieure à des centaines de tragédies analogues, écrites vers le même temps par ses contemporains, qui ne peuvent pas invoquer l'excuse d'avoir treize ans.

Avec les progrès de l'âge, l'érudition pure l'emporte décidément sur les belles-lettres : c'est la conséquence fatale de son genre de vie. Il apprend le grec sans maître, si vite et si bien, qu'il écrit une lettre dans cette langue à l'un de ses oncles, au bout de quatre mois. Au bout d'un an, il a traduit les œuvres d'Esichios de Milet, expliqué en latin le commentaire de Porphyre sur la vie de Plotin : il fait relier les trois cent cinquante-deux pages de ce volumineux manuscrit, et l'offre à son père : « Aujourd'hui, 31 août 1814, ce travail m'a été donné par Jacques, mon fils aîné, qui n'a pas eu de maître de grec, et qui est âgé de seize ans, deux mois, et deux jours... » Il se met ensuite à l'hébreu, avec la même facilité. Efforts presque surhumains; études « folles et désespérées, » ainsi qu'il devait lui-même les appeler plus tard ! Lorsque son frère Carlo s'éveille par hasard au milieu de la nuit, il le voit à genoux devant la table de travail, profitant de la dernière lueur de la lampe qui va s'éteindre pour apprendre quelque chose encore, apprendre toujours. Il serait long de suivre ici le détail des œuvres énormes qu'il compose pour déverser son savoir. Cette *Histoire de l'Astronomie*, qu'il esquisse en 1812 et reprend en 1813, suffirait seule à donner une idée de son immense labeur. Il s'agit de reprendre toutes les théories que les philosophes ou les mathématiciens ont émises sur ce sujet, depuis l'origine des civilisations ; de faire sortir de l'oubli une foule d'auteurs que non seulement le vulgaire ignore, mais que les érudits mêmes ne

connaissent pas ; de comprendre les doctrines les plus arides, exprimées quelquefois dans les langues les plus barbares ; et d'ordonner enfin l'amas de cette matière confuse en un exposé qui devienne accessible à tous. Il passe du sacré au profane, des rhéteurs aux Pères de l'Église ; il ne quitte Julius Sextus Africanus que pour Marcus Cornelius Fronton. Lorsqu'on apprend, en effet, que l'illustre Mai vient de découvrir les œuvres de Fronton sur un palimpseste, il est le premier à les traduire, avec un discours sur la vie et sur les œuvres de l'auteur ressuscité ; lorsque ce même Angelo Mai publie les fragmens de Denys d'Halicarnasse, il est le premier à les traduire encore : et sa science se trouve assez prête et assez sûre, pour en remontrer à celui même qui les a trouvés. Devant tant de preuves d'une érudition prodigieuse, on reste confondu ; et à l'admiration qu'on éprouve se mêle un sentiment d'effroi.

Car la nature, dont il semblait ainsi violer les lois, devait lui rappeler sa puissance. Elle se vengeait sur son corps du développement paradoxal de son esprit. Elle l'épuisait par la fatigue. De l'enfant joyeux, qui aimait à s'ébattre dans le grand jardin, elle faisait peu à peu un adolescent pâle, malingre et chétif. Elle transformait en maladie l'effort exaspéré de ces nerfs toujours tendus par l'attention. Elle le condamnait irrémédiablement à une vie misérable, et telle, qu'il devait se croire à tout moment près de la mort. Elle n'arrêtait pas là son travail, elle compliquait, elle raffinait son œuvre de déchéance par l'ironie. Il lui plaisait de tenir courbé pour toujours celui qui se penchait ainsi sur les livres ; et de Giacomo Leopardi, l'enfant prodige, elle faisait un bossu.

Lui-même ne s'apercevait pas des progrès du mal. Celui qui aurait eu le devoir de veiller pour son fils semblait fermer les yeux. Ce fut au point que l'oncle de Giacomo, l'oncle installé à Rome, auquel il avait été si heureux d'adresser sa première lettre en grec, crut devoir présenter à Monaldo des remontrances. « Permettez-moi, lui écrivait Carlo Antici le 15 juillet 1813, de vous faire part de mes appréhensions au sujet de la santé de votre fils. Ne savez-vous pas que l'étude excessive use la vie, surtout quand on s'y livre en pleine adolescence ? Passe encore si Giacomo donnait quelque trêve à cette application qui l'épuise, en pratiquant les exercices physiques ! Mais quand je sais que son profond labeur n'a d'autre distraction que les

cérémonies sédentaires de l'Église, je tremble à l'idée que vous avez un fils, et moi un neveu, qui possède une âme forte dans un corps frêle. Rappelez-vous le proverbe : Mieux vaut un chien vivant qu'un lion mort. En outre, les progrès merveilleux qu'il fait dans toutes les sciences vous conseillent de le placer dans un milieu digne de lui ; il faut qu'il trouve des maîtres capables de lui fournir la nourriture intellectuelle que son esprit réclame. Envoyez-le à Rome, maîtresse de tout savoir, reine du monde ! Je le prendrai chez moi, et vous n'aurez même pas à redouter la dépense... » Monaldo répond que ces critiques sont justes, et que ces conseils sont sages. Mais quoi ? Il n'a pas le courage de se séparer de son fils ; ce serait pour lui un trop pénible sacrifice. Qu'on laisse passer le temps, qui peut-être fournira un jour les résolutions opportunes ; et que Giacomo continue à vivre tranquille dans le pays où la Providence l'a placé. — L'oncle revient à la charge ; le père lui oppose un nouveau refus. Et le mal est irréparable.

C'est vers 1815 qu'il faut placer le terme de cette seconde enfance. C'est bien une enfance encore ; des habitudes plus que des volontés ; des influences subies, plutôt que des directions librement choisies ; un esprit qui ne connaît pas sa propre nature, et se trompe sur sa véritable vocation. L'homme est si loin de sa forme définitive, que de tous les traits qu'on distingue maintenant dans son caractère, il semble que pas un ne doive demeurer. Leopardi, qui, quelques années plus tard, niera la Providence et reprochera à l'Être suprême d'avoir mis au monde des créatures pour le plaisir de les torturer, écrit son *Essai sur les erreurs populaires des anciens* pour prouver qu'il n'y a point de salut hors la foi. « O religion très aimable ! » s'écrie-t-il en manière de conclusion, « j'ose dire qu'il n'a pas de cœur ; qu'il ne sent pas les doux frémissemens d'un amour tendre qui satisfait et ravit ; qu'il ne connaît pas l'extase dans laquelle jette une méditation suave et touchante, celui qui ne t'aime pas avec transport, celui qui n'est pas entraîné vers l'objet ineffable du culte que tu enseignes. Apparaissant dans la nuit de l'ignorance, tu as foudroyé l'erreur, tu as assuré à la religion et à la vérité une position qu'elles ne perdront jamais. Tu vivras toujours, et l'erreur ne vivra jamais avec toi. Quand elle nous attaquera, quand, nous couvrant les yeux de sa main ténébreuse, elle menacera de nous précipiter dans les

abîmes obscurs que l'ignorance ouvre devant nos pas, nous nous tournerons vers toi, et nous trouverons la vérité sous ton manteau. L'erreur fuira comme le loup de la montagne poursuivi par le pasteur, et ta main nous conduira vers le salut... » C'est le style des sermons qu'il écoute pieusement ; celui des discours qu'il prononce lui-même à la Congrégation des nobles. L'habit ecclésiastique qui bientôt sera insupportable à ses épaules, ne lui pèse pas ; il en a été revêtu dès sa plus tendre jeunesse, suivant la coutume italienne ; s'il aspire à un changement, c'est avec l'espérance que le noir deviendra violet quelque jour, et peut-être même rouge ; il continuera la tradition des grands prélats savans, qui unissaient le culte des lettres à l'amour de Dieu. — Leopardi, qui en 1817 jettera le grand cri de patriotisme qui s'appelle la canzone *All' Italia*, est en 1815 nettement opposé à l'unité. Après l'échec de la tentative de Murat, il éprouve le besoin d'écrire un discours, où il flétrit ce Français brouillon qui a prétendu faire de l'Italie une nation. Les différens États de la péninsule sont en réalité les plus heureux du monde, sous le gouvernement paternel de princes éclairés : qu'ils restent comme ils sont. Il est impossible de les réunir, d'abord ; et quand l'union serait possible, elle serait inutile, voire dangereuse : car qui, après tant de troubles, voudrait payer par de nouvelles guerres la vaine satisfaction de voir renaître le nom de patrie ? — Leopardi, qui sera le philosophe du pessimisme, n'est encore ni philosophe, ni pessimiste. C'est un érudit, qui songe complaisamment à la carrière glorieuse ouverte devant lui, et qui se trouve heureux dans le présent, parce qu'il le considère comme une simple préparation aux félicités du lendemain : « Le bonheur suprême que l'homme peut atteindre en ce monde, c'est quand il vit tranquillement dans son état, avec une espérance calme et certaine d'un avenir beaucoup meilleur. Car comme cette espérance est certaine, et comme l'état dans lequel il vit est bon, il n'est ni agité ni troublé par l'impatience de jouir de ce futur si beau qu'il imagine. Cet état divin, je l'ai goûté à seize et à dix-sept ans, pendant quelques mois, par intervalles : je me trouvais tranquillement occupé dans mes études, sans aucun dérangement, avec l'espérance certaine et tranquille d'un très joyeux avenir... » (*Pensieri*, I, 187.)

Prenons-y garde pourtant : ces sentimens, pour être les

plus visibles, ne sont pas les seuls ; il en est d'autres qui sont encore à demi cachés dans les ombres de sa conscience, où ils s'apprêtent à succéder aux premiers. Déjà ils commencent à se révéler, presque malgré lui. En politique, n'est-ce pas beaucoup que le problème de l'unité soit posé ? Les écrivains de la vieille génération, qui restent de purs artistes de la forme, ne le soupçonnent pas ; ou s'ils le soupçonnent, ils l'évitent avec prudence. L'aborder franchement, au contraire, c'est montrer qu'on n'est pas insensible aux passions qui remuent le pays ; qu'on se jette dans la mêlée, sans crainte, par élan ; et qu'on veut mettre les ressources de l'art au service des idées contemporaines. Le sens de ses paroles changera : mais au moins a-t-il commencé à parler. Les bruits du dehors arrivent jusqu'aux paisibles salles de la bibliothèque et troublent leur silence ; le présent devient plus fort que le passé ; il émeut, il séduit l'adolescent ; il l'arrache à l'étude des civilisations mortes, et l'appelle aux combats d'aujourd'hui. — Voyez encore comment l'esprit critique apparaît, dans les œuvres mêmes qui sont destinées à défendre la tradition. Cet *Essai sur les erreurs populaires des anciens*, qui se terminait par une profession de foi si capable de satisfaire Monaldo, commençait par une phrase qui aurait dû l'inquiéter. « Croire une chose parce qu'on l'a entendu dire, et qu'on n'a pas pris la peine de l'examiner, fait tort à l'intelligence humaine... » Lorsque Giacomo appliquera au contenu de son esprit la maxime qu'il pose ainsi lui-même, c'en sera fait des autorités qu'il suit. — Il nous dit qu'il vit tranquille dans son état, parce qu'il espère la gloire. Mais quand la gloire a-t-elle permis qu'on vécût tranquille dans son état ? L'attraction qu'elle exerce n'est-elle pas le principe de toutes les activités, et la cause de tous les changemens ? Or il l'aime passionnément ; il est possédé par elle. Il la désire à la façon des Latins, ses ancêtres : non pas une gloire dont il soit seul à jouir, par la conscience de son mérite personnel ; mais une gloire que la collectivité reconnaisse, et qui ait quelque chose de social ; comme Cicéron ou comme Pétrarque, il entend que son nom vole un jour sur les lèvres des hommes. Il en résulte qu'à un moment donné, la célébrité que procure l'érudition, trop limitée, trop technique, ne lui paraîtra pas un but suffisant pour ses efforts ; il reviendra à la poésie. Aussi bien la source de ses vers n'a-t-elle jamais été tarie ; tout au plus est-elle intermittente,

pendant ces années de philologie. Au moment où il est le plus occupé à faire œuvre de science, le voilà qui tombe en admiration devant Virgile ou Horace qu'il cite. Impossible de s'y tromper ; celui qui a écrit dans son enfance tant de sonnets et d'odes, qui a pris un si vif plaisir à jouer avec les difficultés du métier, n'oubliera jamais les Muses. Sa production aura peut-être perdu son caractère de spontanéité : mais peut-être aussi sera-t-elle plus belle et plus rare, pour être moins facile. — Par la même nécessité logique, il faut encore qu'il sorte de son milieu ; il voudra, pour la conquête de la gloire, de plus vastes champs ; il brûlera de paraître sur l'immense scène du monde. Recanati ne lui suffira plus. Qu'on le retienne alors ; qu'on le condamne à rester emprisonné dans une ville minuscule, presque un village, loin de la foule que, dans ses rêves, il voit en train de couronner le génie : on fera de lui un malheureux d'abord, ensuite un révolté. — Et puis, tout ceci dit, reste sa difformité physique, qui est l'essentiel. Son âme découvrira bientôt son corps, son pauvre corps disgracié. Elle s'étonnera de sentir derrière elle ce lourd fardeau de misère ; elle sera forcée d'interrompre son vol ; appesantie, entravée, elle pleurera en même temps la réalité de son malheur et ses illusions déçues. Le moment de la révélation, qui transformera la douleur latente en désespoir éclatant, ne peut pas ne pas venir.

Ainsi tout se mêle et se confond : ce qui n'est plus tout à fait lui-même ; et ce qui n'est pas encore tout à fait lui. Pour que sa personnalité achève de se dégager, des temps d'épreuve sont nécessaires : les voici.

III

Deux années suffisent pour précipiter la crise, de 1815 à 1817. Lorsque le long travail silencieux d'un esprit qui mûrit touche à son terme, on voit une activité presque fiévreuse se manifester ; les événemens extérieurs eux-mêmes arrivent à point nommé, comme pour donner à la poussée intérieure l'occasion de se produire. Tout était prêt ; tout aboutit.

Giacomo Leopardi est surpris, en s'analysant, de constater qu'il redevient sensible à la beauté formelle ; c'est ce qu'il

appelle lui-même sa conversion littéraire. Eh quoi ! il a pu négliger Homère, Virgile, Dante, et les mépriser même ? Il a pu écrire, sans être choqué, dans une langue pleine de lourdeurs, d'impropriétés, de gallicismes ? Il s'est complu dans la société d'auteurs barbares ? Faute grave, qu'il importe de réparer ! Il reprend en main les grands classiques, et se met à les traduire pour lutter avec eux ; il s'attaque au premier livre de l'*Odyssée*, au second de l'*Énéide*, à Hésiode ; il revoit ses brouillons, corrige, rature, peine, écolier laborieux qui veut faire des progrès. Non point qu'il dédaigne tout d'un coup l'érudition : c'est l'érudit, au contraire, qui compose de toutes pièces un hymne grec à Neptune, et le donne comme retrouvé dans un manuscrit ancien ; c'est l'érudit qui jouit pleinement du succès de cette innocente et pédante supercherie : tout le monde savant est en émoi. Mais, précisément, cette complexité même est curieuse ; tantôt ses préoccupations anciennes, et tantôt ses tendances nouvelles l'emportent ; on aime à saisir l'effort qu'il fait pour se dégager. Il se dégage si bien, qu'il passe d'un défaut à un autre, pire : de la négligence à l'affectation. Il est curieux des mots plus que des idées ; puriste, il écrit comme Cesari, le grand maître de l'école, qui se faisait fort d'exprimer toutes les pensées modernes dans la langue du XIVe siècle ; il compose des sonnets qui sont un pastiche du vieux dialecte toscan ; il n'a plus seulement le culte du vocabulaire pré-classique, il en a la superstition. Ce serait presque un danger, si nous ne savions que de tels excès ne sont jamais graves ni durables chez les grands esprits.

De même que sa conscience littéraire se transforme, de même sa vie morale s'inquiète et se trouble. Tout d'un coup, c'en est fait de la belle tranquillité dans laquelle il avait vécu. Il est saisi par l'idée qu'il va mourir, peut-être aujourd'hui, peut-être demain, à coup sûr dans un avenir très rapproché. Cette crainte maladive, qui s'explique assez par son état physique, s'empare de lui tout entier et ne lui laisse plus de trêve. Et comme il devient auteur, comme il se met à trouver dans ses sentimens, même les plus intimes et les plus profonds, matière à littérature, il éprouve le besoin de traduire en poésie cette anxiété. Il écrit au début de 1816 une idylle, *Les Souvenirs ;* et vers la fin de la même année, un poème en cinq chants, *L'Approche de la mort*. L'idylle subit l'influence de Gessner,

qui n'avait pas encore cessé de faire les délices de l'Italie, comme celles de toute l'Europe : c'est l'histoire d'un pauvre paysan, qui a perdu son fils à la fleur de l'âge : l'enfant est mort, tandis que le père courait à la ville pour chercher des remèdes. Le poème subit l'influence de Monti, prince des poètes alors vivans, qui vient de remettre à la mode les visions dantesques. Dans une lande déserte, après un orage qui a bouleversé toute la nature, Leopardi voit apparaître un ange descendu du ciel. Il lui montre le défilé des âmes coupables, que l'Amour, l'Avarice, l'Erreur, la Guerre, ont conduites à leur perte. Puis la scène change ; il lui fait admirer maintenant le séjour des justes, que le Christ et la Vierge illuminent de leur présence. Il y a là trop d'artifice, le lecteur sent vite le procédé, et se lasse. Mais la pièce serait mauvaise tout entière, qu'elle ne laisserait pas d'avoir une importance capitale, puisqu'elle marque l'avènement de Leopardi au lyrisme. Or une partie au moins en est excellente, la dernière, celle où il oublie l'exemple trop frappant d'un maître trop admiré pour parler en toute abondance de cœur. « La flamme de la vie languit dans ma poitrine ; je vais, les lèvres muettes et le visage blême ; avant d'avoir vu vingt fois la neige couvrir mon toit, vingt fois les hirondelles faire leur nid, je suis condamné à la mort. Et je pleure sur la brièveté de mon destin. Je regardais l'avenir, et, souriant, j'attendais la renommée. Car la nature ne m'a pas donné un esprit misérable ; tout enfant que je suis, je connais mes forces ; j'ai des ailes sûres pour voler. Je suis poète ; je brûle, je frémis, je désire, je sens en moi l'ardeur de la poésie divine. Hélas ! mon nom mourra. Je mourrai comme si je n'étais jamais né ; et le monde ne saura même pas que j'étais dans le monde. Je mourrai sans laisser plus de traces qu'un souffle sur l'eau. O chères muses, ô douces études, adieu ! Et toi aussi, adieu, ô gloire ! C'est pour toi que j'ai travaillé et peiné ; c'est toi seule que j'aurais recherchée au monde. Mais je ne t'ai pas possédée ; et je ne te posséderai pas... »

Cependant, vers la même époque, une occasion de la saisir venait de se présenter : voici qu'en 1816 encore des communications s'établissent entre le monde et lui. On sait l'effort qui fut tenté à Milan au moment de la réaction autrichienne. Dans la capitale lombarde s'était réfugiée la pensée de toute l'Italie. Faute de pouvoir agir, on écrivait ; faute de parler politique,

on discutait littérature, avec la conviction qu'établir l'unité des esprits, c'était préparer l'unité matérielle. Avec l'appui du gouvernement, qui aimait mieux surveiller et diriger ce mouvement irrésistible que de s'opposer inutilement à lui, on avait fondé une grande revue, la *Bibliothèque italienne*, qui devait concentrer, pour ainsi dire, le patriotisme de tous les écrivains et de tous les lecteurs. Des provinces les plus lointaines, les collaborateurs les plus illustres avaient promis leur concours : jamais on n'avait vu dans la péninsule entreprise mieux conduite, ou qui fît concevoir de plus belles espérances. Un autre journal, le *Spectateur*, rédigé sur le modèle du *Spectateur* de Malte-Brun, tenait les esprits au courant des nouveautés de la littérature européenne. La Toscane était endormie, Rome morte; la réaction sévissait à Naples : à Milan renaissait l'espoir. Or Monaldo, pour les besoins de sa bibliothèque, était en relations constantes avec le premier des libraires de la place, Stella. Il eut l'idée d'utiliser ces rapports pour la publication des œuvres de son fils, et envoya comme exemple l'*Essai sur les erreurs populaires des anciens*, et la traduction de Fronton. A vrai dire, la *Bibliothèque italienne* n'accepta ni l'un, ni l'autre, ni même un article que Giacomo envoya directement, et qui est précieux pour nous. Mme de Staël, venue en Italie pour guérir son jeune mari Rocca, avait fait paraître, dans la grande revue milanaise, un article sur les traductions. Elle blâmait la manière italienne d'embellir en traduisant; elle conseillait l'imitation des Anglais et des Allemands plutôt que celle des Français. Une âpre polémique s'en était suivie; et Giacomo, du fond de sa province, essayait d'élever la voix pour répondre à Mme de Staël. Voix trop faible et trop lointaine : on ne l'entendit pas. Mais au mois d'août, Stella, qui faisait une tournée commerciale à travers l'Italie, vint à Recanati, et fit personnellement la connaissance de son correspondant. Et il lui ouvrit l'accès du *Spectateur*. Avec quelle émotion le jeune écrivain ne dut-il pas recevoir le numéro de la revue qui contenait son premier article ! Quel bonheur de se voir imprimé, de se savoir lu d'un bout à l'autre de l'Italie, et hors de l'Italie même ! Toute cette science, si péniblement acquise, allait trouver son emploi légitime; toutes ces réserves accumulées allaient s'épancher au dehors; ce grand désir d'être estimé et loué était enfin comblé. Seulement, il était naturel que ce premier succès lui en fît souhaiter d'autres; et que ce

pas vers l'inconnu, loin de calmer le trouble et l'impatience de son esprit, l'accrût.

Aussi bien — tant il est vrai qu'en ces quelques mois, les faits décisifs s'accumulent et se pressent ! — allait-il trouver le confident qui lui était nécessaire, pour qu'il achevât de s'analyser lui-même. Il avait bien son frère Carlo, bonne âme, toujours disposé à l'écouter. Mais Carlo était un dédoublement de Giacomo, dont il subissait l'impérieuse influence. A Giacomo, il fallait, au contraire, une personne qui ne le connût pas, et devant laquelle il dût s'expliquer ; une sorte de confesseur, avec assez de bienveillance pour ne pas l'effaroucher, assez de liberté d'esprit pour le comprendre, assez d'autorité pour le forcer à parler. Tel fut le rôle que joua Giordani. L'étranger connaît à peine son nom, il ne le compte pas parmi les écrivains illustres qu'il honore en Italie ; et les Italiens même, avec le recul du temps, ne lui accordent plus sans réserve la gloire dont il jouit vivant. Pourtant cette gloire fut immense. Il fut le maître des prosateurs ; il fut le dictateur littéraire de son époque : et il le fut, par un privilège singulier, sans qu'aucune œuvre importante vînt justifier sa réputation. Des essais, des critiques d'art, des discours, des panégyriques, rien de plus, sinon des esquisses et des ébauches qui ne virent pas le jour. Mais il possédait le secret de la forme belle, que tous pouvaient admirer, le vulgaire aussi bien que l'élite ; il se tint en dehors des partis qui déchiraient la république des lettres, pour prêcher la concorde dans l'amour commun de l'Italie ; il montra, en vertu d'un très sûr instinct des nécessités contemporaines, que la patrie, créatrice et gardienne du beau, retrouverait ses droits à devenir politiquement nation, si elle retrouvait d'abord la vertu de produire le beau. On lui en savait gré ; et on lui assignait un rang à part au milieu des plus illustres. Aussi Giacomo, ayant fait imprimer sa traduction de l'*Odyssée*, et voulant obtenir l'approbation des doctes, l'envoya-t-il à Mai, à Monti, et à Giordani. Les deux premiers répondirent par des lettres aimables et banales ; Giordani, par une lettre réservée et défiante. Les expressions trop admiratives dont son correspondant inconnu s'était servi lui faisaient craindre quelque raillerie. Mais on lui apprit qu'il s'agissait là d'un tout jeune homme, de noble famille, perdu dans une petite ville des Marches, plein d'amour pour les lettres et déjà très savant. Alors il lui écrivit

une seconde fois, le 12 mars 1817, sur un ton d'affectueuse sympathie. Et Giacomo, touché, lui ouvrit tout son cœur.

Les belles, les tristes lettres qu'il lui envoie ! si simples et si passionnées ! si amères et si touchantes ! si pleines de cette tendresse offerte, que ceux qui l'entouraient ne voulaient pas recueillir ! et, pour qui suit les phases de la crise qu'il traverse, si curieuses ! Un point demeure fixe : l'amour de la gloire. La passion n'a pas changé depuis les jours de sa première enfance, elle est seulement devenue plus consciente et plus certaine. C'est elle, avoue-t-il, qui le rattache à l'existence; si par impossible sa vie se prolonge, il la consacrera aux belles-lettres, maîtresses de renommée. Giordani ne peut lui faire de plaisir plus sensible, qu'en lui déclarant qu'il voit dans sa personne le parfait écrivain que l'Italie réclame. Mais pour tout le reste, le rebelle apparaît. Il est rebelle à la vie qu'il mène; il hait Recanati de toutes ses forces, farouchement, obstinément. Air malsain, habitans grossiers, mœurs barbares, tout se réunit pour faire de la ville un objet d'horreur. Personne pour l'apprécier, ou seulement pour le comprendre : c'est le règne de la bêtise et de la stupidité. Il est excédé; il étouffe dans cette atmosphère pesante ; il veut partir, ou, pour mieux dire, s'évader. Il est rebelle aux croyances politiques de son père. « Ma patrie est l'Italie ; et pour elle, je brûle d'amour, remerciant le ciel de m'avoir fait Italien... » Qu'on se rappelle, après cette formule, ce qu'il écrivait deux ans plus tôt contre Murat : et qu'on mesure ainsi le chemin parcouru. Il n'est pas encore ouvertement rebelle à la religion : mais il commence à s'éloigner d'elle. Il a pris un parti qu'il n'abandonnera plus : celui de renoncer à la carrière ecclésiastique, celui de déposer, aussitôt qu'il le pourra, l'habit de prêtre. Certes, on ne saurait dire qu'il entende, du même coup, rejeter la foi. Mais songeons aux habitudes prises, à toute son enfance consacrée aux fonctions du sacerdoce, aux vues de sa famille, aux espérances qu'il avait lui-même conçues : et reconnaissons l'importance d'une telle renonciation

Il n'a pas encore dit son dernier mot; il ne s'est pas encore livré jusqu'au fond de son être : Giordani, qui le sent, le presse d'achever sa confidence. Giacomo parle de sa « très malheureuse et horrible vie. » Pourquoi? quelles raisons un enfant de dix-neuf ans a-t-il de tenir un pareil langage? Qu'il s'explique ! Nous sommes à la source première du pessimisme léopardien,

de cette *infelicità* qui imprégnera toute l'œuvre du poète et du penseur. Écoutons-le parler. Ce qui le rend malheureux, d'abord, c'est cette santé chancelante, qui le tient suspendu entre la vie et la mort. A sa faiblesse, aux souffrances générales de son corps épuisé, se sont ajoutés des maux d'yeux qui le rendent presque aveugle. Se lever tard, par nécessité; se promener jusqu'à l'heure du déjeuner, sans ouvrir la bouche; recommencer jusqu'à l'heure du dîner; à peine une heure, une demi-heure de lecture, qui ne lui est même pas possible tous les jours : telle est sa vie, pendant les premiers mois de 1817. Ce qui le rend malheureux, ensuite, et peut-être davantage, c'est sa propre pensée. Il découvre, en s'analysant pour Giordani et devant lui, que le travail perpétuel de son intelligence le torture et le martyrise; il est pareil à une machine qui s'userait en fonctionnant, et que rien ne peut arrêter. Il n'a comme distraction que l'étude, qui, à vrai dire, n'en est pas une : et pour le moment, cette précaire ressource elle-même lui est enlevée. Il est la victime de son propre esprit, incapable de se « divertir, » condamné par une fatalité interne à une activité dévorante. Se consumant ainsi lui-même, il détruit les objets auxquels il s'applique. Il dénonce, en effet, la frivolité des occupations humaines, et l'inanité des croyances. Les illusions dans lesquelles les autres se réfugient se dissipent une à une devant sa recherche obstinée; et il n'a plus d'abri. Reste l'ennui, reste la mélancolie, fruits d'une âme malade dans un corps contrefait.

Enfin, au mois de décembre 1817, ce fut la dernière épreuve, celle de l'amour. L'idylle est innocente et touchante, faite de détails menus et de nuances subtiles; il nous en a lui-même laissé le récit dans un *Journal d'amour*, qu'il se mit à écrire aussitôt après l'événement. Elle s'appelait Gertrude Cassi, et elle avait vingt-six ans : beauté vigoureuse, à la Junon. Venue pour mettre sa fille en pension dans un couvent de Recanati, elle était descendue dans la famille Leopardi, dont elle était quelque peu parente. Giacomo « commençait à sentir l'empire de la beauté; » il lui semblait, depuis plus d'un an, « qu'un sourire de femme tombant sur lui devait être chose très étrange, et merveilleusement douce et flatteuse... » Le premier soir, le jeudi, il la regarda pendant tout le repas, sans mot dire. Le lendemain, une fois le dîner fini, il espéra qu'il pourrait jouer aux cartes avec elle, afin de lui parler : mais on l'appela pour

faire une partie d'échecs, et il dut s'éloigner. Elle finit cependant par se rapprocher, et par s'intéresser à la partie; et dès lors, Giacomo fit tous ses efforts pour battre son adversaire; il eut la joie de s'apercevoir, en lui expliquant la marche du jeu, qu'elle était intelligente. Le samedi, il l'entretint plus longuement, et réussit à la faire rire par ses mots d'esprit. Le lendemain matin, ce fut le départ. Traduisons une page de son récit, puisqu'on ne l'a jamais traduit en français; et notons comment, à la douleur réelle, se mêle le souci littéraire d'observer, de prendre des notes, de conserver même des documens pour des œuvres futures :

En entendant passer des gens d'aussi bonne heure, tout d'un coup j'eus conscience que les hôtes se préparaient au départ; et plein de patience et d'impatience, en entendant d'abord passer les chevaux, puis arriver la voiture, puis des gens aller et venir, j'ai attendu un bon moment, j'ai tendu l'oreille avec avidité, croyant à tout instant que c'était la Dame qui descendait, pour entendre sa voix une dernière fois; et je l'ai entendue. Ce départ n'est pas arrivé à me déplaire, parce que je prévoyais que j'aurais passé une triste journée, si nos hôtes avaient prolongé leur séjour. Et maintenant, je la passe avec les sentimens que j'ai dits; et il s'y joint une petite douleur aiguë qui me prend chaque fois que je me rappelle les jours passés, — souvenir plus mélancolique que je ne saurais dire, — et qui me prend aussi quand le retour des mêmes heures et des mêmes circonstances de la vie me rappelle les heures et les circonstances de ces jours-ci, voyant autour de moi un grand vide, et sentant mon cœur se serrer amèrement. Et mon cœur très tendre, tendrement et subitement s'ouvre, mais il ne s'ouvre que pour son objet. . . . . .

Si c'est l'amour, et je n'en sais rien, c'est la première fois que je l'éprouve à l'âge de faire quelque réflexion à son sujet; et me voici, à l'âge de dix-neuf ans et demi, amoureux. Et je vois bien que l'amour doit être une chose très amère; et que malheureusement (je parle de l'amour tendre et sentimental) j'en serai toujours l'esclave. Et pourtant, cette affection présente..., je suis bien certain que le temps avant peu la guérira : et je ne sais trop si j'en suis heureux ou malheureux, sauf que la sagesse me fait dire que j'en suis heureux. Voulant donner quelque satisfaction à mon cœur, et ne sachant ni ne voulant faire autre chose que d'écrire, et ne pouvant écrire autre chose aujourd'hui, j'ai essayé des vers; et les trouvant rebelles, j'ai écrit ces lignes, avec l'intention, aussi, d'observer minutieusement l'essence de ce sentiment, et de pouvoir retrouver toujours avec précision l'impression de la première entrée véritable de cette passion souveraine dans mon cœur (1)...

Cette pure et fraîche confession, cette pénétrante analyse, se

(1) *Diario d'amore*, Scritti varii inediti, 1906, p. 168-169

prolongent jusqu'au moment où la passion s'apaise, et où Giacomo se sent assez maître de lui pour avouer à Carlo son premier amour. Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il se regardait anxieusement dans le miroir, pour voir s'il y avait tout de même en lui quelque chose qui pût plaire. Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'en allant conduire au couvent la fille de Gertrude Cassi, dans un couloir, il essaya de se casser la tête contre le mur. L'expérience était faite; il savait que son corps contrefait le rendait incapable à jamais d'inspirer l'amour.

Aussi les enfances de Leopardi sont-elles terminées; l'homme est apparu avec tous ses traits; les productions de son génie vont voir le jour. La canzone *All'Italia*, en effet, est toute proche; en 1819, d'après son propre témoignage, il commence à transformer son expérience personnelle en théorie du monde.

IV

C'est ici. De l'endroit favori où le poète allait s'asseoir, sur l'escarpement de la colline, vers le couchant, on découvre un paysage admirable. Toutes les pentes qui descendent à la plaine, toute la plaine, forment un immense jardin richement cultivé. Les blés, les vignes, les oliviers, les mûriers, alternent en longues bandes diversement colorées, que viennent couper les filets blancs des routes. Point de ces arbres noirs qui endeuillent les campagnes, cyprès ou pins : beaucoup d'arbres fruitiers, au contraire, à la floraison rose ou blanche. Les maisons des paysans ne se groupent pas, craintives, autour des clochers : elles s'essaiment en liberté, chacune au milieu de ses champs. Tout est joie, sous la lumière très pure; tout est mouvement et vie. Passent les grands bœufs blancs, qui remontent indolemment vers la cité; passent les petits chevaux fougueux, traînant à bride abattue des carrioles semblables à des jouets d'enfans; passent les femmes revenant des fontaines, la cruche d'eau droite sur la tête; passent deux par deux, en promenade, de minuscules abbés qui n'ont pas douze ans. Au loin, assez loin pour que l'isolement altier de Recanati n'en soit pas diminué, surgissent d'autres collines, aux ondulations douces et légères; puis une ligne de montagnes noires, qui se détachent en vigueur; et derrière elles, la neige éclatante des hautes cimes des Apennins.

Ainsi au caractère paisible d'une nature riche et comme humanisée, succède peu à peu le caractère grandiose d'une nature demeurée farouche.

De l'autre côté, à l'Orient, la mer. Entre le monstrueux rocher d'Ancône que les gens du pays comparent à une baleine prête à se jeter dans les vagues, et les contreforts des montagnes, apparaît la large trouée de l'Adriatique. La plaine s'étend paresseusement vers la plage, en s'attardant autour de Lorette, orgueilleuse de son dôme. Par les temps clairs, on peut apercevoir, au delà du détroit, la Dalmatie. Ces flots, ces voiles, ces terres étrangères entrevues par momens, tout ce mystère des lointains, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour donner aux adolescens qui rêvent le goût des départs et la nostalgie de l'infini ?

Chose étrange, au milieu de ce paysage heureux, la ville est triste. Entourée de murs et de bastions comme une place forte qui défierait l'ennemi, resserrée sur le plateau qui coupe le sommet de la colline et sur ses éperons, elle est formée presque tout entière d'une longue rue étroite, qui semble changer de direction par caprice. Sa physionomie, — si les lieux ont une physionomie comme les hommes, — est plutôt revêche qu'austère. Elle offre l'aspect des grands bourgs qui ont été jadis très prospères, et qu'un brusque déplacement du commerce européen a ruinés. On se souvenait encore, du temps de Monaldo, de ces marchés immenses, qui de leurs provinces lointaines attiraient tant d'étrangers, voire les Bourguignons et les Flamands. Mais on savait aussi qu'ils avaient cessé de venir ; que Lorette, devenue tout à coup célèbre par miracle, avait voulu son indépendance et s'était détachée de la cité : et que c'était vers elle que les longues théories des pèlerins se dirigeaient maintenant. Aussi le visiteur cherche-t-il en vain, dans la cité déchue, ce pittoresque qu'il est habitué à trouver dans les petites villes italiennes. Les maisons, bâties de briques rougeâtres ou grisâtres, sans style et sans art, manquent de caractère. Ni harmonie, ni paradoxe ; ni coquetterie, ni grandeur.

Cependant on marche ici au milieu des souvenirs ; et la tristesse ou la banalité des choses, loin de nuire à l'émotion, l'augmentent. Voici la petite église de Montemorello, où Giacomo fut baptisé, où il servit la messe, où il brûla l'encens. Voici l'église des Capucins, toute proche : quelques-unes des nobles

familles de la ville avaient l'habitude d'envoyer leurs enfans au couvent pendant les heures de récréation ; Giacomo, l'hiver, vint y jouer à la loterie; l'été, à la balle ou aux boules. Voici le palais des Antici, qui porte un nom latin sur sa porte sculptée : Raphaël Anticus; froid, sévère, et rude, comme s'il y avait une harmonie entre son architecture rigide et le caractère d'Adélaïde Antici, mère de Giacomo. En continuant à suivre la longue rue centrale, on arrive à San Vito, la cathédrale; à droite de l'entrée, l'Oratoire : ici la Congrégation des nobles tenait ses assises; ici Giacomo prêcha. Franchissons la porte Marine, et descendons de quelques pas : nous sommes à Santa Maria di Varano, l'église des tombeaux. De grandes pierres sépulcrales disent, dans leur langage d'apparat, qu'elles recouvrent les corps du comte Monaldo Leopardi; et d'Adélaïde Antici, sa femme; et de Paolina, leur fille; et de Luigi et Pier Francesco, leurs fils; et que leur vie fut ornée de toutes les vertus; et que leur âme est au ciel. Et voici encore, en rentrant dans la ville, l'église des Ursulines avec le couvent : c'est toujours un pensionnat renommé, et les mères y viennent toujours conduire leurs filles, ainsi que fit jadis Gertrude Cassi. Au centre du pays se dresse l'énorme tour carrée de l'ancien hôtel de ville. Les habitans ont abattu le vieil édifice pour en construire un nouveau plus digne, à ce qu'ils croient, de servir de cadre à la statue du poète. Mais ils ont respecté la tour; l'horloge n'a pas changé ; c'est la même qui faisait entendre, il y a cent ans, sa voix sonore, et insistait tous les quarts d'heure sur l'accablante monotonie du temps.

De tous les palazzi qui font contraste avec les demeures des petites gens, le palais Leopardi est sans contredit le plus curieux. Il est l'œuvre d'un oncle chanoine, qui fut l'architecte de la famille. La ligne courbe de sa façade n'est pas sans une certaine harmonie paradoxale ; la corniche légèrement surplombante, les lucarnes, les fenêtres, les balcons, les multiples portes, le vert des auvens qui tranche sur la couleur mate des briques, amuseraient l'œil d'un artiste. Le porche a de la grandeur; l'escalier qui mène aux appartemens, immense et savant, est plein de majesté. Ce qui frappe d'abord, lorsqu'on pénètre dans la bibliothèque, c'est l'armoire où sont renfermés les cahiers de Leopardi enfant. On lit, à travers la vitre, une de ses narrations, — une narration comme tous les écoliers en écrivent :

Vous décrirez un incendie... « La lune roulait toute pâle dans le ciel et faisait de brusques apparitions à travers les nuages déchirés. Tout était silencieux, et les corps fatigués reposaient dans un sommeil tranquille, quand, à l'improviste, je suis réveillé par des rumeurs insolites qu'on entend confusément résonner dans l'air. Je me lève en toute hâte, je descends les escaliers, et déjà je suis hors des murailles domestiques. Oh! quel spectacle digne en vérité de compassion s'offre à moi! Je vois, non loin, tout embrasé et entouré par les flammes, le toit d'un de mes très chers amis. Le feu dévorant en peu de temps l'abat, et l'égalise au sol... » La grosse écriture enfantine montre l'application de l'élève laborieux. Tout à côté, entre autres reliques, cette traduction des odes d'Horace qui fut son premier orgueil, en 1809 : on remarque le soin qu'il prenait d'imiter l'aspect extérieur des livres dans son manuscrit : non pas des lettres vulgaires, mais de grandes majuscules, comme à l'impression ; il ne manque même pas l'élégante bordure dont on encadrait volontiers les titres à l'époque. Ainsi, à onze ans, ce qui le séduisait comme un mirage, c'était l'espoir et déjà l'illusion d'être auteur.

Aux murs sont suspendus les portraits de famille : Giacomo lui-même, dont la figure émerge d'un col romantique ; Paolina ; Monaldo, revêtu d'un bel habit brodé qui s'entr'ouvre pour laisser voir le blanc du jabot et de la cravate. Casquée de cheveux noirs, ornée d'une aigrette comme d'un plumet, engoncée jusqu'au menton dans sa robe, Adélaïde Antici jette devant elle un regard sévère. Les traits sont durs, le nez gros, les lèvres épaisses ; l'artiste ne l'a pas flattée : on la trouve telle qu'on se la figurait par avance, toute virile ; c'est en vain que, par crainte d'être injuste, on cherche une expression de douceur dans ses yeux froids.

On parcourt les salles de la bibliothèque, pieusement laissées dans leur état. On passe devant l'armée des livres, recouverts les uns de papier colorié, les autres de parchemin, admirablement tenus. Des divisions bien ordonnées les séparent suivant leurs affinités; des écriteaux annoncent qu'on trouve ici les poètes, et là les théologiens : des boîtes de fiches contiennent leur inventaire. Les livres à l'index sont dans une armoire grillée, que l'on n'ouvrait qu'à bon escient; elle contient les œuvres de Giordani, à côté de la *Nouvelle Héloïse*. Cette mesure

de prudence n'atteignait pas Giacomo, pour qui son père avait demandé à Rome la permission de tout lire : pas de grille pour lui, sauf quand ses propres ouvrages prirent place derrière elle, plus tard. Dans une alcôve se trouve une manière de petit musée, où Monaldo collectionnait les objets rares qu'il trouvait d'occasion : émaux, ivoires, miniatures, médailles, statuettes, en général curieux et bien choisis.

Monaldo travaillait dans une salle à part, où pendant plus de vingt ans il vint tous les jours écrire ou lire, et où il mourut. Giacomo travaillait dans une des salles de la bibliothèque. On voit sa table de travail, si étroite qu'il devait avoir peine à y ranger les feuilles de son grand papier. On prend en main ses livres familiers : sur quelques-uns, on retrouve la trace de son écriture. On relit ses articles dans le *Spectateur;* et sur le papier jauni, on compte les fautes d'impression qu'il corrigeait lorsqu'il recevait sa revue. On s'approche de la fenêtre où il entendit, à l'aube d'un dimanche de décembre, les allées et venues des domestiques, les pas des chevaux, le bruit du carrosse, et la voix de celle qu'il aima pour la première fois. On a l'illusion que le temps s'est arrêté ; qu'on est reporté de cent ans en arrière, en 1811, le jour où il offrait à son père, gravement, *Pompée en Égypte.* — A parler des enfances de Leopardi sous le toit même qui les abritèrent, on croit les revivre auprès de lui ; et quand une porte s'ouvre, on s'attend presque à le voir entrer.

PAUL HAZARD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La question du Maroc reste toujours la première dans les préoccupations européennes; elle n'est pas résolue; elle ne le sera probablement pas de sitôt. Pendant plusieurs semaines, tous les regards sont restés tournés vers Berlin où l'on savait que M. de Kiderlen et M. Jules Cambon cherchaient laborieusement les bases d'une entente. Ils ne les ont pas encore trouvées puisqu'on a appris, un matin, que leur conversation était interrompue. Le fait, en lui-même, ne nous paraît pas avoir une grande importance. Les négociations vont reprendre, et il n'est pas mauvais, après plusieurs semaines de tension nerveuse, que les négociateurs se soient donné quelques jours de répit, de repos, de réflexion. Espérons que MM. de Kiderlen et Jules Cambon trouveront enfin le terrain d'entente sur lequel leurs deux gouvernemens se mettront d'accord. En attendant, le mieux pour la presse est de garder une grande réserve, car elle s'exposerait, en donnant des nouvelles inexactes, à introduire dans le débat des élémens qui en troubleraient la marche.

Un point cependant semble se dégager des bruits qui courent : c'est que M. Jules Cambon a reçu pour instructions de demander tout d'abord au gouvernement impérial quelle sera demain, dans sa pensée, la situation respective de la France et de l'Allemagne au Maroc. Cette question de méthode a son intérêt. L'Allemagne attend de nous des concessions territoriales au Congo et au Gabon, et nous en avons admis le principe; mais après avoir tant parlé de compensations pour elle, le moment est venu d'en parler aussi pour nous. Que nous donnera l'Allemagne au Maroc? A la vérité, elle ne peut rien nous y donner, puisqu'elle n'y possède rien, mais elle peut nous y reconnaître, soit dans les limites de l'Acte d'Algésiras, soit même hors de ces limites, une situation qu'elle nous a contestée

jusqu'ici. Nous nous contenterions fort bien, pour notre compte, de l'Acte d'Algésiras largement interprété : s'il est vrai, comme le gouvernement de la République l'a toujours soutenu, qu'il nous a autorisés à occuper la rive droite de la Moulouya, à organiser la Chaouïa et à aller militairement à Fez, il est assez élastique pour suffire à tous nos besoins. Mais notre interprétation n'ayant pas été admise par l'Allemagne, qui nous reproche d'avoir violé nos engagemens, il y a lieu de préciser les choses de manière à éviter désormais tout malentendu. Que nous ayons eu ou non le droit strict de faire ce que les circonstances nous ont obligés à faire, il faut que ce droit, avec toutes les conséquences qui en découlent, cesse de nous être disputé, de manière que le passé soit liquidé une fois pour toutes et l'avenir préparé. S'agit-il d'établir à Fez un protectorat muni de tous ses organes ? Non, l'œuvre que nous avons à accomplir au Maroc peut s'inspirer, dans quelque mesure, des exemples qui nous ont été donnés et que nous avons donnés nous-mêmes ailleurs ; celui des Anglais en Égypte est, notamment, de nature à nous fournir des indications utiles ; mais c'est une œuvre nouvelle et *sui generis* qui s'impose à nous dans un pays qui ne ressemble à aucun autre et où nous devons être vraiment créateurs. Le danger pour nous est de vouloir trop entreprendre à la fois. Au risque d'étonner nos lecteurs, nous leur dirons que l'Allemagne nous a, sans le vouloir, rendu service en nous obligeant à ne pas aller trop vite au Maroc. Les difficultés qu'elle nous a suscitées nous ont permis d'en apercevoir d'autres, dont, au début, notre gouvernement ne paraissait pas se douter. S'en doute-t-il aujourd'hui davantage ? Nous le saurons quand nous connaîtrons ses instructions à M. Jules Cambon. Elles doivent se borner à demander à l'Allemagne la reconnaissance de ce qui nous est nécessaire au Maroc : rien de moins, mais aussi rien de plus, car si nous demandions et si nous obtenions davantage, nous nous imposerions à nous-mêmes des difficultés nouvelles et nous risquerions de provoquer, chez d'autres puissances, des susceptibilités analogues à celles que nous aurions plus ou moins éteintes en Allemagne. Qui sait alors si on ne nous demanderait pas des compensations ailleurs qu'à Berlin ? Mais, pour en revenir à ce que nous avons dit plus haut, il est naturel, logique, légitime, qu'avant d'entamer le chapitre des compensations territoriales nous connaissions nettement l'avantage que l'Allemagne nous attribue. C'est le pays du *do ut des*, donnant donnant : on ne saurait donc y être surpris que nous voulions savoir ce qu'on nous donne, avant d'en débattre le prix.

Jusqu'à présent, la presse allemande a feint de croire que le développement de notre influence et l'affermissement de notre situation au Maroc constituaient pour nous un bien inappréciable. Elle justifiait ses nouvelles exigences en disant que le poids de la France à Fez renverserait tout l'équilibre africain et qu'il convenait de se prémunir contre un pareil danger. Ce thème épuisé, elle en aborde un autre qui peut donner à croire que nous nous acheminons vers un accord. Après avoir, en effet, amplifié et magnifié la valeur du Maroc pour nous, elle commence à la déprécier. Un article du *Lokal Anzeiger* est, à ce point de vue, très significatif. Il est tout pacifique; il exclut l'hypothèse d'une solution violente; il répète que l'Allemagne n'a aucun intérêt à prendre pied au Maroc où elle ne voit qu'un chantier pour son industrie et un marché pour ses produits : que la France lui assure l'égalité économique, elle sera satisfaite. Et le journal ajoute : « Est-il vraiment désirable d'obtenir plus? Que ferions-nous du Sous? La possession d'un pays si difficile à défendre, muni de mauvais ports ouverts, peuplé d'une population si abondante que toute immigration y serait impossible, serait-elle autre chose qu'un défaut à notre cuirasse impénétrable? Quant à la France, la possession du Maroc portera à dix millions le nombre de ses sujets mahométans, et, par conséquent, peu loyaux. Cela accroîtra-t-il vraiment la force de la République? Une pareille solution ne lui apportera-t-elle pas, au contraire, bien des élémens de faiblesse? » Ces élémens de faiblesse, nous les avons signalés nous-mêmes, mais c'est la première fois qu'un journal allemand parle du Maroc comme d'une vipère à déposer discrètement dans notre giron. Le *Lokal Anzeiger* aurait pu ajouter que, pour pacifier et organiser un pays à la fois guerrier et anarchique, il nous faudra dépenser beaucoup de temps, d'argent et de vies humaines et que, la besogne une fois faite, l'Allemagne en profitera économiquement sur un pied d'égalité parfaite avec nous. Que va-t-elle donc nous demander pour le cadeau suspect qu'elle nous fait? Que veut-elle exiger en récompense de son prodigieux désintéressement?

Nos journaux ont publié, ces jours derniers, des cartes qui contiennent très probablement des inexactitudes, mais où certainement tout n'est pas fantaisie: elles marquent de hachures les parties du Congo et du Gabon que l'Allemagne revendique, et le premier coup d'œil montre qu'il s'agit de plus du tiers de notre colonie. En échange, elle nous céderait, dans le voisinage du lac Tchad, cette partie de ses possessions qu'on appelle le « bec de canard, » parce qu'elle en

a grossièrement la forme. Les avantages réclamés par l'Allemagne sont certainement hors de proportion avec ceux dont elle nous concède le droit de nous assurer à titre très onéreux. Ce qui fait encore pencher fortement la balance en sa faveur, c'est que, toujours d'après les cartes récemment publiées, nous lui donnerions accès à la mer. Ce rêve qu'elle caresse, dont elle poursuit la réalisation depuis si longtemps, serait enfin réalisé. Oh! petitement, pour commencer. Il s'agit d'un territoire qui partirait de l'Oubanghi et viendrait aboutir au rivage de l'Océan entre Libreville, qui nous resterait, et la Guinée espagnole. Mais il paraît difficile de croire que l'Allemagne se contentera longtemps de ce couloir étroit, et cette disposition contient à coup sûr les germes de difficultés futures soit pour l'Espagne, soit pour nous. Encore une fois, tout cela est excessif, et si l'Allemagne ne réduit pas ses prétentions, la négociation mettra longtemps à atteindre son but. On peut même se demander si elle l'atteindra jamais. Alors quoi? Une nouvelle consultation des puissances deviendra-t-elle nécessaire? Reprendrons-nous tous le chemin de quelque Algésiras? Personne ne le souhaite, tout le monde marcherait à contre-cœur; on dirait volontiers à l'Allemagne et à la France : Arrangez-vous comme vous vous voudrez, et laissez-nous la paix. En dehors de l'Espagne qui, pour le moment, reste étrangère aux difficultés pendantes et, après avoir mis la main sur le lot qu'elle convoitait, attend les événemens sans impatience, l'Angleterre seule les surveille avec une attention intense. Le reste de l'Europe y prend moins d'intérêt. Peut-être cet intérêt se réveillerait-il autour du tapis vert d'une conférence : pour le moment il sommeille, et tout le monde souhaite qu'un accord direct s'établisse entre Paris et Berlin, prêt à l'homologuer s'il ne porte pas atteinte à la situation des tiers. Cet accord direct, si désirable, si désiré, il appartient à l'Allemagne de le rendre possible.

Nous avons parlé de l'Angleterre, on en parle encore bien davantage en Allemagne. Des symptômes nombreux montrent que, dans ce dernier pays, l'exaspération va toujours en augmentant contre le premier. C'est un nouveau service que nous a rendu l'Angleterre d'avoir provisoirement détourné sur elle la mauvaise humeur qui s'était d'abord amassée contre nous. Au surplus, qu'a-t-elle à craindre de l'Allemagne? Rien, au moins pour le moment, et elle reste indifférente aux éclats de colère dont on l'assaille. Jamais, écrivent les journaux allemands, nous n'oublierons l'explosion de haine qui s'est déchaînée en Angleterre contre nous. Ici encore, il faut entendre le

Lokal Anzeiger, dont l'article auquel nous avons déjà fait un emprunt est le plus curieux qui ait été publié en Allemagne dans ces derniers temps. « La France, dit-il, notre ennemie héréditaire et traditionnelle, que nous avons combattue avec l'épée au cours de tant de siècles, a décidément des raisons réelles d'aversion contre nous, ou tout au moins des raisons qu'elle croit réelles. Nous y sommes accoutumés. Nous avons appris à compter avec cette aversion ; mais la dernière semaine nous a révélé plus clairement que jamais quels adversaires irréductibles et acharnés nous avons de l'autre côté de la mer du Nord. La politique hostile de l'Angleterre, qui nous barre le chemin partout et ne manque aucune occasion de nous nuire et de paralyser nos progrès, est pour nous le véritable danger. A quoi servent toutes les niaiseries sentimentales des comités de rapprochement, les phrases solennelles de fraternité et d'affinités de races, les visites réciproques ? Que prouvent-elles contre de tels faits ? » Il semble que de pareils sentimens, hautement avoués, devraient s'exprimer par des cris de guerre ; mais l'Allemagne se contient, elle sait qu'elle n'est pas prête, elle remet à l'avenir le triomphe de ses destinées. « Dans vingt ans, dit le *Lokal Anzeiger*, elle sera plus encore qu'aujourd'hui l'arbitre du vieux monde. Calculons un peu : sa richesse aura doublé, sa population sera de 90 millions. Que sera la France ? Que sera l'Angleterre, avec ses problèmes sociaux dont chacun renferme un germe de mort ? » L'Allemagne estime donc qu'elle a tout intérêt à prendre patience, et nous nous en réjouissons, car le temps est un grand maître, qui arrange bien des choses.

La haine même ne dure pas toujours, et par exemple le *Lokal Anzeiger* se trompe lorsqu'il voit dans la France l'ennemie héréditaire et traditionnelle de l'Allemagne. Quelle qu'ait été l'histoire des deux pays, les mauvais souvenirs en étaient effacés, au moins de notre côté, avant 1870, et c'est seulement de cette époque récente que datent les souvenirs nouveaux qui, en effet, nous séparent. L'Angleterre a d'autres motifs de voir d'un œil peu bienveillant le développement maritime de l'Allemagne : contre qui, en effet, est-il une menace, sinon contre elle ? Les alliances, les amitiés qui se forment entre les peuples ne sont pas affaire de sentiment, elles résultent de la force latente qui est dans la solidarité des intérêts. Le rapprochement de la France et de l'Angleterre était dans la nature des choses, et il est singulier que les Allemands, qui sont de grands historiens, s'en montrent étonnés et indignés. Il est d'ailleurs heureux que l'Allemagne repousse l'idée de dénouer la crise actuelle par la guerre et

qu'elle aime mieux attendre vingt ans, sûre qu'elle se croit d'être alors infiniment plus forte qu'aujourd'hui, tandis que l'Angleterre et la France seront beaucoup plus faibles. Si ces prophéties, qu'on nous permettra de juger douteuses, contribuent, même provisoirement, au maintien de la paix, qu'elles soient les bienvenues. Mais l'humeur peut changer; les points de vue peuvent se modifier; les hommes, les gouvernemens, les peuples sont mobiles : le plus sûr pour tous est d'être constamment prêts.

On vient de voir que le *Lokal Anzeiger* dénonçait en Angleterre la présence de problèmes sociaux dont chacun renfermait un germe de mort. C'est une vue bien pessimiste de la situation actuelle de l'Angleterre. Ce grand pays, dans son histoire tourmentée, a traversé des crises plus graves que celles d'aujourd'hui, et il en est sorti toujours plus fort, doué qu'il est d'une vigueur robuste que rien n'a pu abattre et d'un bon sens qui a pu subir des éclipses, mais non pas des altérations prolongées. Ceci dit, nous sommes les premiers à reconnaître que l'Angleterre, qui continue de montrer une si admirable maîtrise d'elle-même dans sa politique extérieure, traverse en ce moment une épreuve politique et une épreuve sociale dont l'évolution future échappe aux prévisions.

De la crise politique, nous avons parlé bien souvent. Le conflit douloureux qui s'est élevé entre la Chambre des Communes et la Chambre des lords a eu un moment d'arrêt à la mort d'Édouard VII. On n'a pas voulu placer d'emblée le nouveau roi en face d'un problème qui semblait insoluble, mais la trêve ne pouvait pas être de longue durée, et les deux partis hostiles cantonnés comme dans des forteresses, l'un dans la Chambre des Communes et l'autre dans la Chambre des Lords, n'ont pas tardé à reprendre les armes qu'ils avaient un moment déposées. Une tentative de conciliation entre leurs principaux représentans ayant échoué, la bataille a recommencé de plus belle. Après les élections dernières, le gouvernement et sa majorité n'ont voulu tenir aucun compte à la Chambre des Lords du vote du budget auquel elle s'était résignée, et ils ont repoussé systématiquement toutes les propositions de réforme constitutionnelle sur lesquelles lord Lansdowne, M. Balfour et lord Roseberry s'étaient mis d'accord. La réforme proposée était pourtant très sérieuse, très profonde, presque révolutionnaire; elle aurait satisfait, à un autre moment, les radicaux les plus exigeans; mais le gouvernement n'était pas libre; il avait besoin des Irlandais, et ceux-ci, devenus les maîtres

de la situation, avaient à prendre leur revanche des maux héréditaires dont ils avaient été accablés. On a vu là un éclatant exemple de cette « justice immanente » des choses qui, il faut bien le dire, aboutit quelquefois à corriger une injustice par une autre. Quoi qu'il en soit, le *parliament bill* a été envoyé à la Chambre des Lords comme un ultimatum auquel elle ne pouvait rien changer. Le caractère en est connu : au lieu de participer à la confection des lois sur le pied d'égalité avec les Communes, les Lords perdaient définitivement le droit d'amender les lois fiscales et, pour les autres, ils ne conservaient plus qu'un veto suspensif : elles devenaient définitives au bout d'un certain temps, si les Communes le voulaient ainsi. Il est naturel que la Chambre des Lords ait résisté aussi longtemps qu'elle l'a pu à un bill qui faisait d'elle, en matière d'impôt, une simple Chambre d'enregistrement et qui, en toute autre matière, ne lui permettait qu'une opposition à terme. On sait par quel moyen le gouvernement a fait plier et céder sa résistance. Il avait été souvent question du dernier moyen, de l'*ultima ratio* dont il n'hésiterait pas à faire usage, s'il y était contraint : il arracherait au Roi la nomination des cinq cents lords dont l'intrusion dans la Chambre haute ferait passer la majorité d'un parti à l'autre. Mais le Roi y consentirait-il? Les unionistes ont voulu en douter jusqu'au bout ; ils déclaraient, non sans raison, que c'était là un véritable coup d'État contre la Constitution, violent et brutal dans le présent, absurde dans l'avenir, puisque, si le pays leur rendait un jour la majorité dans la Chambre des Communes, il faudrait nommer derechef cinq cents pairs pour la leur rendre aussi dans la Chambre des Lords, définitivement submergée sous cet afflux nouveau. Le problème moral qui s'est imposé au Roi a certainement rempli sa conscience d'anxiété : où était son devoir? Enfin, à la veille du vote définitif que les lords devaient émettre, M. Asquith a écrit une lettre à M. Balfour pour lui notifier qu'il avait la promesse royale. Cette promesse, le Roi a tenu à ce que la Chambre des Lords sût qu'il l'avait donnée avec répugnance; il le lui a fait dire officiellement; mais qu'importe? La promesse était faite, et la répugnance que le Roi avait eue à la faire prouvait seulement qu'il avait dû se soumettre, comme la Chambre des Lords devait le faire un peu plus tard, ce qui n'était de nature à relever le prestige ni de la Couronne, ni de la haute assemblée qui avait été à travers l'histoire de l'Angleterre son principal appui.

Le même cas de conscience s'est, en effet, posé à la Chambre des Lords. Que faire? Fallait-il repousser le bill et obliger le Roi à nommer

cinq cens pairs? Fallait-il, au contraire, que la majorité s'abstînt au moment du vote et laissât la minorité voter le bill à elle seule? Cruel problème! On pouvait l'envisager sous ses deux aspects et, comme il y a toujours des esprits divers dans une assemblée, il était inévitable que la majorité se partageât. Elle l'a fait : les esprits absolus ont été pour la résistance, les esprits modérés pour l'abstention. Parmi ces derniers, il faut compter les deux chefs du parti conservateur, lord Lansdowne et M. Balfour; et parmi les premiers les fils de lord Salisbury représentant la vieille aristocratie anglaise qui aimait mieux mourir que d'être humiliée, et le fils de M. Chamberlain, représentant dans le parti unioniste l'intransigeance du radicalisme converti. Les argumens de lord Lansdowne et de M. Balfour, tirés du simple bon sens, étaient à notre avis irréfutables. En toutes choses politiques il faut voir la fin. Quelque amoindrie qu'elle soit après le vote du bill, la Chambre des Lords subsiste et, si ses pouvoirs sont diminués, sa composition reste la même; elle conserve intacte sa majorité qui, plus tard, si le pays envoie à la Chambre des Communes une majorité conservatrice, pourra, d'accord avec elle, revenir sur quelques-unes des mesures prises aujourd'hui. La Chambre des Lords conserve ainsi son importance sociale, ce qui est pour elle un grand avantage, et elle garde le moyen de reconquérir un jour, au moins en partie, ce qui lui est enlevé de son importance politique. Le veto suspensif qu'on lui reconnaît n'est d'ailleurs pas une arme sans portée; il permet au pays de réfléchir, d'entendre les argumens pour et contre, d'arriver mieux instruit et mieux préparé aux élections prochaines. Il était difficile que ces argumens ne produisissent pas de l'effet sur la majorité unioniste des lords, mais la minorité de cette majorité est restée intraitable et a annoncé quand même l'intention, qu'elle a réalisée, de repousser le bill. Heureusement, elle n'a pas été assez forte pour l'empêcher de passer à un petit nombre de voix, et une épreuve pire que toutes les autres a été épargnée à l'Angleterre. Le Roi n'a pas eu à nommer cinq cents pairs, grande déception pour les candidats qui assiégeaient M. Asquith, afin d'être mis sur la liste, mais grand soulagement pour les gens sensés de tous les partis. Si, en effet, la mesure répugnait au Roi, elle ne plaisait pas davantage au gouvernement qui, après s'être mis dans l'obligation de la prendre, préférait de beaucoup en être dispensé. Tout le monde désirait qu'au dernier moment une main détournât ce calice dont les lèvres sentaient de loin l'amertume. Les Irlandais seuls et quelques socialistes souhaitaient que

l'humiliation de la Chambre des Lords fût poussée jusqu'au bout. Sur ce point donc la crise est finie, mais elle recommencera bientôt sur un autre. Si les Irlandais ont exigé que le *parliament bill* passât tel quel, c'est afin d'obtenir le vote du *Home rule*. L'opposition des Lords ne pourra plus, désormais arrêter la réforme que pour un temps, mais la bataille sera chaude et le pays soumis à de nouvelles agitations.

Ces agitations, purement politiques, ne sont pas les plus redoutables de toutes : l'Angleterre vient d'en traverser d'autres dont nous ne pouvons dire aujourd'hui qu'un mot, alors qu'elles mériteraient une longue étude, mais sur lesquelles nous craignons fort d'avoir à revenir bientôt. Des grèves se sont produites, d'abord à Liverpool, puis à Londre s'et sur d'autres points du territoire, qui ont pris tout de suite le caractère d'un danger public et d'un danger très grave. La première a été celle des dockers ; elle a été courte parce qu'on s'est empressé de donner satisfaction aux grévistes ; mais la seconde, qui a éclaté presque au moment où la première cessait, a eu plus d'importance, car elle englobait toute l'industrie des transports, y compris les chemins de fer. Cette grève générale des chemins de fer, dont nous avons été menacés plusieurs fois en France mais qui ne s'y est jamais réalisée, a été plus menaçante en Angleterre et, là comme chez nous, le gouvernement a pris des mesures immédiates en vue d'assurer le fonctionnement des services indispensables à la vie publique. On le lui a reproché à Londres, comme on l'avait fait à Paris ; il s'est défendu par les mêmes argumens que le nôtre et avec plus d'énergie encore. M. Winston Churchill n'a pas pu dire, comme M. Briand chez nous, qu'il n'avait pas sur les mains une goutte de sang, car le sang avait coulé, mais il a assuré, et suivant toutes les vraisemblances avec raison, que ce malheur en avait épargné au pays un plus grand. La Chambre des Communes l'a approuvé à une forte majorité. Toutefois, et bien que le mouvement gréviste ait été plus étendu en Angleterre qu'en France, il s'en faut de beaucoup qu'il y ait été général. Un tiers seulement des cheminots se sont mis en grève et le service des transports, quoique ralenti, n'a pas été suspendu : le gouvernement avait d'ailleurs pris ses dispositions pour en assurer le fonctionnement si la grève s'était développée, ou si elle avait duré davantage.

Le point le plus curieux dans cette grève, est que le motif qui la provoquée ne tenait nullement à la situation matérielle des ouvriers ; ils ne demandaient ni une augmentation de salaires, ni une diminution des heures de travail, mais seulement que leurs

syndicats fussent reconnus par les Compagnies et entrassent en rapport sans intermédiaires avec elles. Une première grève des chemins de fer avait déjà failli éclater en 1907 : elle avait été tout de suite arrêtée par M. Lloyd George, alors ministre du Commerce, dont ce succès a commencé la grande fortune politique. L'expédient imaginé alors par M. Lloyd George pour mettre d'accord les Compagnies et leurs agens n'a pourtant pas été en faveur bien longtemps : c'est contre lui, en effet, que le soulèvement d'hier s'est produit. Il s'agissait d'un Conseil de conciliation devant lequel patrons et employés devaient porter leur cause : en somme, c'était l'application de l'idée de l'arbitrage. Mais les ouvriers n'ont pas tardé à trouver que cette organisation tournait à leur détriment : elle leur donnait le plus souvent tort et diminuait l'importance de leurs syndicats qui ne pouvaient plus débattre leurs intérêts directement avec les patrons : en fait, le nombre des affiliés aux syndicats avait diminué depuis 1907 dans une proportion notable. En conséquence, les ouvriers demandaient, ou plutôt exigeaient que les Compagnies reconnussent les syndicats et en reçussent les représentans. C'est une chose singulière, et qui rend bien difficile toute organisation du travail, que les brusques changemens qui se produisent dans l'esprit des ouvriers, impressionnables, mobiles, incertains des principes auxquels ils doivent s'arrêter, un jour partisans des conseils d'arbitrage, le lendemain n'en voulant plus et préférant mettre face à face les patrons et les syndicats, dans l'espoir que les seconds auraient plus d'action sur les premiers, si cette action était directe et immédiate. C'est donc pour leurs syndicats que les ouvriers ont combattu, et ils l'ont emporté. On leur a fait des promesses ; on a crié victoire à leurs oreilles ; ils l'ont crié eux-mêmes. En fait, rien n'a été résolu définitivement : il a été seulement convenu qu'une commission nommée par le gouvernement résoudrait les questions d'organisation qui avaient été posées. La solution, bien entendu, sera conforme aux désirs des ouvriers. M. Lloyd George, qui avait joué un si grand rôle en empêchant de naître une première grève, n'en a pas joué un moindre en étouffant la nouvelle dans son germe ; il est partisan de l'intervention du gouvernement dans les conflits du travail et il ne se fait pas faute de se jeter lui-même entre les combattans pour les réconcilier ; cela lui a réussi jusqu'à présent, mais avons-nous besoin de dire que le procédé n'est pas sans péril ?

Quoi qu'il en soit, bien des choses ont sombré dans cette dernière aventure. Nous étions habitués à admirer l'organisation économique

de l'Angleterre presque autant que son organisation politique, et l'une subit aujourd'hui les mêmes épreuves que l'autre. Si la Chambre des Lords est découronnée, les *trade-unions* sont battues en brèche, leur autorité sur les ouvriers fléchit, on ne leur obéit plus, elles sont débordées par les élémens violens du parti. Il semble bien cependant que, au moins cette fois, les ouvriers n'aient pas voulu pousser le mouvement jusqu'au bout, peut-être parce qu'ils n'avaient pas pu entraîner la majorité d'entre eux, peut-être parce qu'ils sentaient la gravité de leur mouvement. A mesure qu'on se battait, on négociait, et la paix a été rapidement faite. Tout le monde ne l'a pourtant pas acceptée tout de suite et on a continué de se battre sur plusieurs points pendant quelques jours encore. Dans le pays de Galles, qui est celui de M. Lloyd George, de nouveaux désordres ont eu lieu : on y signale, en outre, le commencement d'une campagne antisémite d'une nature assez inquiétante. La Commission gouvernementale dont nous avons parlé réussirait-elle à apaiser ces flots agités? Sans doute : mais nous serions surpris que ce fût d'une manière définitive et, à vrai dire, le scepticisme, sur ce point, est assez répandu.

La situation intérieure de l'Angleterre est donc assez troublée. Toutefois, au milieu des difficultés qui l'assaillent, le gouvernement a conservé son sang-froid et sa fermeté. S'il n'a pas guéri des maux qui sont profonds et à l'origine desquels il n'a peut-être pas été complètement étranger, il s'est opposé au désordre et a pris rapidement toutes les mesures pour y mettre fin. Ces mesures ont été efficaces, au moins pour le moment : quant à l'avenir, à chaque jour suffit sa peine.

Parlerons-nous de la *Joconde?* Certes, la disparition de l'admirable portrait de Mona Lisa est pour tous les Français cultivés un motif de douleur profonde, et ce sentiment serait partagé par le monde entier, si le tableau ne se retrouvait pas. De pareilles œuvres peuvent être, en effet, ici ou là, dans tel ou tel musée, mais elles appartiennent à l'humanité dont elles enrichissent le patrimoine et leur perte est un malheur universel. Mais la question qui se pose aujourd'hui est de savoir comment la *Joconde* a pu être volée, comment un escroc audacieux a pu pénétrer dans le Salon carré du Louvre et en sortir sans être aperçu avec le tableau sous le bras. Un pareil fait est si extraordinaire qu'on l'aurait cru impossible : pour qu'il ait pu se produire, il faut qu'il y ait eu, ou insuffisance dans le personnel des gardiens, ou négligence coupable, ou connivence criminelle et en tout

cas, comme tout le monde le répète, une indiscipline générale qui a fait de la négligence et du laisser-aller une déplorable habitude. On en voit aujourd'hui les suites.

Les journaux parlent de sanctions sévères qui seront prises; ils désignent même les victimes; mais quand on aura choisi quelques boucs émissaires, nous doutons fort qu'on ait pourvu au mal, car il est partout et l'administration des Beaux-Arts n'est pas seule à en être atteinte. Ce sont nos mœurs administratives et politiques qui en sont la cause; elles ont diminué partout l'autorité, la responsabilité, le sentiment du devoir que chacun ne remplit plus qu'avec nonchalance et par à peu près. Les choses vont ainsi, elles continuent d'aller plus ou moins longtemps, jusqu'au jour où une catastrophe subite en fait apercevoir l'étendue et la profondeur : alors tout le monde s'exclame, les spécialistes donnent leurs avis et les imaginations battent les champs. Le vrai est que la *Joconde* a été volée parce que, personne ne croyant qu'elle pouvait l'être, elle n'était pas gardée. Tous ceux qui sont entrés au Louvre ont vu un gardien uniquement affecté aux diamans de la couronne et au Régent, qui peuvent avoir une grande valeur commerciale, mais dont la valeur d'art est à peu près nulle; en revanche, des salles entières n'ont qu'un seul gardien, dont l'attention s'assoupit souvent et ne saurait exercer sur tous les points et à tous les momens une surveillance efficace. Il n'est personne qui n'ait été frappé quelquefois de la facilité avec laquelle on pourrait emporter un objet plus ou moins précieux. La *Joconde* semblait devoir échapper à ce danger par la place très en vue qu'elle occupait : mais tout peut arriver et tout arrive. On prendra certainement des mesures pour empêcher le retour de pareils accidens, et nous espérons qu'elles seront suffisantes, mais rien ne nous consolera de la perte de la *Joconde*. Si elle ne rentre pas au Louvre, l'administration actuelle, disons même le régime actuel en restera frappé dans l'histoire de l'art d'une éternelle condamnation.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

LES FRONTIÈRES DU CŒUR[1]

DEUXIÈME PARTIE [2]

IV

A travers les hautes fenêtres ouvertes sur le boulevard du Mail, la magnificence du soir entrait, et en même temps la confuse rumeur d'Amiens en fête, les musiques lointaines de la foire Saint-Jean. Ce n'était pas encore la nuit avec son répit de fraîcheur, mais cette heure indécise où le jour se prolonge et où pourtant déjà les étoiles scintillent. L'azur peu à peu se fonçait, tournait à l'ombre, sans que la chaleur s'apaisât. Pas un souffle d'air dans la lourde masse des arbres, déjà noirs. Aux bouts de table d'argent, la flamme des bougies brûlait immobile et droite.

Nul ne parlait, et il régnait néanmoins, dans la salle à manger en fête, une douceur profonde faite du rapprochement des cœurs; ils s'entendaient dans ce silence!... Les regards attendris de M. et Mme Ellangé se posaient sur Marthe. Elle avait bien changé... Pourtant dans le visage plus plein, plus grave, les traits d'autrefois leur apparaissaient; la malice des yeux rappelait cette jeunesse qui, il n'y avait pas si longtemps, bousculait tout, ici. Jacques et Louis, de chaque côté de leur sœur, goûtaient, après le bavardage du jour entier, leurs intarissables

(1) *Copyright by* Victor Margueritte, 1911.
(2) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

confidences, une joie émue à la retrouver enfin, presque telle qu'ils l'avaient connue. D'abord, quand elle était arrivée avec Otto, il y avait eu, entre tous, et en dépit des embrassades, une espèce de gêne, de froideur inévitables. Elle s'y attendait. Son mari n'était-il pas, pour chacun des siens, doublement étranger? Ils le connaissaient à peine... Et d'ailleurs mal, avec des préventions, leurs préjugés... Elle comptait sur son second séjour, quand il viendrait la retrouver en août. Alors, avec sa bonté, sa belle humeur et sa science, il conquerrait la famille en secret jalouse, il se ferait définitivement accepter, bientôt aimer... Elle éprouvait, par elle-même, la nécessité que quelques heures passassent, le temps de reprendre, avec les habitudes d'aujourd'hui, celles d'autrefois, de se découvrir à nouveau... Une circonstance imprévue avait, en ce qui la concernait, précipité la fusion : Otto, souffrant de violentes névralgies, avait dû se coucher en arrivant, garder le lit le lendemain... Tandis qu'il reposait, elle avait eu ainsi de longues heures à donner, successivement à la curiosité et à l'affection de tous.

— C'est mon tour, Marthe, disait Mme Ellangé, quand le Procureur ou ses fils l'avaient accaparée, plus du temps normal...

Le Commandant, qui, à la droite de sa bru, tirait avec vivacité sur sa pipe, — signe indéniable d'émotion, — embrassa d'un bref coup d'œil la table familiale, où Marthe faisait vis-à-vis à sa mère, puis, ayant expiré d'un long souffle toutes ses bouffées à la fois, il déclara :

— C'est tout de même bon de se sentir les coudes !... Sais-tu qu'on t'avait crue perdue, petiote !... Te revoilà, c'est l'important.

Elle souffrit moins de ce que ces paroles disaient, que de ce qu'elles ne disaient pas. La justesse même du reproche le lui faisait trouver plus injuste... Oui, elle avait peu écrit et pensé moins encore, elle avait manqué de tendresse et de confiance vis-à-vis d'eux... Et cependant, elle ne se sentait point honteuse, ayant obéi à la loi la plus forte, celle de son instinct de femme. Les devoirs de l'épouse ne passent-ils pas avant ceux de la fille et de la sœur?... Elle souffrit aussi, malgré sa joie d'être là, dans leur tendresse partagée, qu'Otto n'y fût point. Et qui sait si cette absence ne contribuait pas, peut-être, à leur satisfaction.

— J'espère, dit Mme Ellangé, toujours bonne, qu'Otto écrira

dès demain à Marbourg, pour que son congé soit prolongé! Au moins le temps de se remettre... Quel dommage que ses cours ne soient pas terminés encore!

Jacques observa :

— Il aurait mieux fait de te laisser venir seule, avec Frida; cela lui aurait évité la fatigue d'un voyage.

Dans la gentillesse de l'attention, un peu d'ironie perçait : le dédain du militaire, fier de sa santé et de sa force. Et puis, un médecin malade! Il y avait là quelque chose d'un peu comique... Il se leva, bien pris dans son uniforme. Marthe ne put s'empêcher de lui sourire. La tunique, évidemment, lui seyait mieux qu'à Otto

— Elle va bien, Mlle Lehmann? s'enquit Louis.

Plus artiste et plus cultivé que son frère, l'avocat avait toujours eu une sympathie pour l'ancienne gouvernante. Il la taquinait, mais il l'aimait, à cause de sa crédulité et de sa gaucherie.

— Elle aussi on la reverra avec plaisir!

Frida, discrète, avait, sous prétexte d'achats et de visites, quitté à Paris ses compagnons de route. Elle rallierait Amiens un peu plus tard.

Le Commandant, en l'honneur de Marthe, tendit alors son petit verre à Mme Ellangé, qui faisait mine de refermer, avec la vieille clef pendue à sa chaîne de cou, le couvercle de la cave à liqueurs, posée devant elle.

— Du kirsch! On a bu au papa et à la maman. Il faut maintenant trinquer à un sacré petit diable de bonhomme dont il me semble qu'on n'a pas beaucoup parlé encore!

— Grand-père a raison, dit M. Ellangé. Un peu de kirsch aussi, pour moi.

— Et nous!...

Gaiement, les deux frères réclamaient du cognac, tandis que Marthe consentait à reprendre une larme de cacao.

— Là! à peine!... Merci!

— C'est de la veuve Amphoux, tu sais! fit Mme Ellangé en soulevant avec précaution le carafon carré. Ma foi, j'en reprends aussi.

— A mon arrière-petit-fils! prononça le Commandant. A Jean-Pierre Rudheimer. Ce gaillard-là sera un buveur de kirsch!

Marthe revit un autre repas, elle réentendait les paroles d'un autre toast. Les bons visages du pasteur et de sa femme se dessinèrent dans l'intimité de la petite salle à manger de Marbourg. Là aussi était sa famille. Son cœur allait, troublé, de l'une à l'autre. Mais un lien plus fort la rattachait, à cette minute, à ceux de qui elle était née. Elle se leva et vint embrasser sa mère. Tandis qu'elles causaient à mi-voix, les hommes, ayant vidé leur verre d'un trait, reprenaient le débat qu'avait interrompu le dîner. Jacques disait le mauvais effet produit, sur les officiers du 43e, par le discours de Jules Favre, prononcé le 30 juin au Corps législatif, à propos du projet de loi appelant sous les drapeaux 90 000 hommes de la classe 70. Il venait d'être reproduit par *le Mémorial d'Amiens*. Louis prit sur le guéridon le numéro du jour, dimanche 3 juillet, le déplia avec une moue. Républicain, autant par conviction que par ce penchant naturel de la jeunesse à être et à faire de l'opposition, à prendre le contre-pied des idées reçues, il lisait, de préférence, *le Progrès de la Somme*.

— Voyons ça!

— Thiers, au moins, dit le lieutenant, fait amende honorable. Ce n'est pas comme tes gueux de rouges! Il avoue que le maréchal Niel avait raison, au lendemain de Sadowa, en voulant augmenter nos effectifs. Il reconnaît que la condition de la paix, c'est notre force. Au lieu d'être, comme jadis, en face d'une Allemagne fédérale impuissante à l'attaque, nous sommes en présence d'un pouvoir militaire formidable. Pas plus que ton Jules Favre, je ne vois l'intérêt qu'aurait la Prusse à se jeter sur nous, avec les quarante millions d'hommes qu'elle représente, depuis ses traités offensifs avec les États du Sud... Mais de là à bêler au désarmement, ainsi que font ces messieurs de l'opposition, et à refuser de voter le chiffre du contingent, il y a un abîme!... N'est-ce pas, père?... Tu as beau hocher le tête, mon petit Louis... Tu défends Favre par amour-propre d'avocat. Regarde à terre! et souviens-toi de la fable. C'est avec ces billevesées, que l'astrologue se réveille au fond du puits.

— M. Thiers a beau n'être qu'un orléaniste impénitent, opina le Procureur, il est ici dans le vrai : on ne respecte que les forts. Aussi suis-je tranquille! Si gourmande que soit la politique de M. de Bismarck, elle balancera avant de s'attaquer à un aussi gros morceau que la France : *faucibus hæsit*...

Le Commandant allumait une nouvelle pipe. Il grommela :

— Pas malin de faire une bouchée de l'Autriche... Ça s'était vu déjà. Vienne!... Peuh! On a promené ses guêtres plus d'une fois sur le Prater. Mais Blücher aux Champs-Élysées, c'est une autre paire de manches! Ça ne se voit pas deux fois dans un siècle. Et puis, ils s'étaient mis à plusieurs, pour l'Invasion! Un roi de Prusse, c'est vrai. Plus deux Empereurs... la Sainte-Alliance!

— Je ne voudrais pas, reprit le lieutenant, faire de peine à Marthe, en insistant sur un sujet dont l'idée seule doit la bouleverser. Mais elle sera la première à te rappeler, grand-père, qu'il peut y avoir une Sainte-Alliance plus redoutable que celle des souverains, c'est celle des peuples de même race, armés pour le même combat... Notre sœur vient de vivre deux ans en Allemagne, elle sait bien ce qu'on y pense.

Il se tut. Chacun attendait, tourné vers Marthe. Mais elle, comme frappée de stupeur, regardait au fond de sa pensée l'affreux spectre se lever. Ainsi, à peine arrivée, et le cœur plein de douces choses, toute au souvenir et à l'espoir, voilà qu'elle se heurtait à ce cauchemar... Il prenait forme, chacun l'envisageait comme une réalité possible, probable même, une échéance dont la date seule était obscure. Ainsi la monstruosité dont son père, naguère, l'avait si durement avertie, et dont, avec force, afin de préserver son bonheur, elle avait presque toujours réussi jusque-là à repousser l'image, voici qu'elle surgissait, et s'imposait!... Il avait suffi de quitter le nid où elle s'abritait, la tête cachée dans son amour, sans vouloir entendre ni voir. Il avait suffi qu'elle touchât du pied le sol de son enfance, et qu'elle rentrât dans la maison de sa jeunesse, pour sentir sol et maison trembler, dans un souffle de catastrophe.

Jacques attesta :

— N'est-ce pas, Marthe, qu'il n'y a de l'autre côté du Rhin, — de quelque nom qu'on la divise, Prusse, Bavière ou Saxe, — qu'une seule terre : l'allemande, et que tous les Allemands sont prêts à verser leur sang, pour l'unité?

— Oui, murmura-t-elle... *Fur Deutschland's Vertheidigung!*

Les mots sonnèrent, mystérieusement, ainsi qu'une formule fatidique.

— Pour l'unité de la terre allemande... c'est cela! Tu entends, grand-père...

— J'entends, fit le Commandant, et toi, écoute...

Il se mit à siffloter, brèche-dents, un vieil air de marche. C'est au son de cette musique-là qu'on était entré dans Berlin et dans Vienne! Ses yeux riaient, narquois.

Louis soupira :

— C'est une grande force, qu'une grande idée!

Mais M. Ellangé conclut :

— Il y a quelque chose de plus fort encore qu'une grande idée; c'est une grande force, au service d'une grande idée. Je souhaite comme toi la paix, parce qu'il n'y a pas d'idée plus belle, et parce qu'au fond, malgré tant de guerres survenues à la traverse, l'Empire, c'est la paix; mais j'ajoute, avec M. Thiers : la paix, c'est la force. Or, nous avons la force. Donc...

Il dédaigna d'achever, satisfait de son syllogisme, et proposa :

— Si nous montions un peu, près d'Otto, au cas où nous ne le fatiguerions pas trop?...

Mais Jacques obvia une réunion inévitable, un punch d'adieu, à un camarade qui permutait. Il n'avait aucune sympathie, décidément, pour la personne ni pour les idées de ce gros homme roux, qui était son beau-frère.

— Je vais avertir, dit le Commandant.

Il demeurait, à quatre-vingt-un ans, un habitué fidèle du Cercle militaire. Son égoïsme sénile, un moment réjoui de revoir Marthe, avait repris le dessus. Sa vie était réglée, minutieusement, comme un cadran, tournait dans un cercle de petites occupations invariables. Marthe baisa gentiment la vieille peau, grenue comme de la pierre. Une longue poignée de main l'unit à Jacques.

— Bonsoir à Otto, fit-il.

Elle évoqua, face à face, dans leurs uniformes ennemis ces deux hommes : son frère et son mari... Allons! quelle folie... quand rien ne menaçait... et lorsque tant de sujets de conversation...

Ce soir-là, après que M. et Mme Ellangé se furent retirés avec Louis, et que, le Commandant étant rentré vers minuit, tout bruit dans l'hôtel eut cessé, Marthe, déshabillée, demeura longtemps à la fenêtre.

Le souffle inégal, la chère présence d'Otto, derrière elle, emplissaient la chambre. Une tiédeur flottait, éparse, avec le

parfum de la nuit. Elle entra, et en même temps qu'elle, la grande paix silencieuse, la beauté de la ville endormie, les champs où la moisson se hérissait drue, la fraîcheur des hortillonnages, tout le décor familier du paysage natal... Que d'heures elle avait ainsi passées à rêver, jeune fille, durant les insomnies de l'été! Elle retrouva, sans effort, ses pensées anciennes, tout ce qui avait été son premier moi, du temps qu'elle avait des jupes demi-longues, et une natte dans le dos; Frida n'était pas encore entrée dans sa vie... Elle allait à la pension de Mlle Lavergne, rue des Corps-Nuds-Sans-Têtes. Elle récitait La Fontaine et le catéchisme. Ses frères étaient les modèles des hommes... Elle ne croyait pas qu'on pût devenir autre chose qu'un magistrat ou qu'un officier. M. Ellangé, alors avocat général, le Commandant, héros de l'épopée napoléonienne, limitaient pour elle l'horizon de la société, comme Amiens celui du monde. Sa mère, avec son dévouement, sa grâce soumise, incarnait tout le rôle et la mission de la femme... Et puis, avec Mlle Lehmann, étaient venues d'autres idées... la découverte... Plus de frontières, ni d'entraves. Joie de tout voir, tout aimer, tout comprendre... Volonté de se réaliser selon son rêve... de n'épouser que l'être élu...

Elle se pencha sur le sommeil de son mari. Il respirait avec peine, oppressé par un mauvais rêve, qu'il chassait machinalement de la main. Elle se fit toute petite, s'allongea dans le vaste lit. Elle retrouvait avec délice des matelas épais, un sommier souple. Demain avec le jour elle se lèverait, pour la première messe de la cathédrale. Elle en avait revu avec émotion la masse surgir, écrasante, du seuil de la petite place, cet entassement de portails, de pignons, de galeries, de tours, énorme futaie de pierre qui l'avait ressaisie toute, autant par la simplicité de sa grandeur mystique que par sa floraison fabuleuse. Mais, distraite par la présence et les saluts de la ville entière, elle n'avait pu se recueillir. Seule, dans l'abside déserte, elle prierait avec l'officiant... Elle demanderait à Dieu de permettre que son bonheur continuât... que rien n'en vînt troubler la quiétude... Elle essaya en vain de s'endormir, se retourna nerveusement, en pensant à la seconde vie qui s'agitait en elle, et qui attestait sa force, en la martelant à coups sourds.

Otto, après avoir traîné jusqu'au mercredi avec un peu de

fièvre, reprenait bonne mine, et quittait la chambre. Une dépêche de Marbourg lui avait enlevé tout tracas : le recteur voulait qu'il se guérît, ne revînt qu'à son heure. Mais, pressé par le devoir, il parlait déjà de repartir à la fin de la semaine. Ce ne serait qu'une allée et venue... Aux premiers jours d'août, il serait là. Quel bon temps on passerait au bord de l'Hallu, dans le jardin de Pont-Noyelles ! Il avait gardé un souvenir délicieux de la vieille maison, — bien de famille des Ellangé, où ils avaient séjourné le mois de leurs fiançailles, — et du verger aux pruniers bas, dont les branches lourdes traînaient dans l'herbe.

— Tu te souviens, après l'Exposition ?...

Leurs lèvres partageaient le fruit juteux, et sa saveur odorante se mêlait au goût furtif de leur baiser...

Ce fut le jeudi matin que Mlle Lehmann arriva, ayant prolongé ses courses à travers les magasins de Paris... Otto et Marthe allèrent la chercher à la gare. D'étranges nouvelles, depuis la veille, circulaient. Il n'était bruit que de la candidature, au trône d'Espagne, d'un prince prussien. Le maréchal Prim la lui avait offerte ; l'acceptation de Léopold de Hohenzollern n'était suspendue, disait-on, qu'à l'assentiment du chef de la maison, le roi Guillaume.

Au dîner, la veille, M. Ellangé avait discuté avec Otto les périls de cette éventualité. Où le docteur ne voyait qu'une offre flatteuse pour son pays, sans retentissement possible sur la politique générale, le Procureur, avec son sens avisé des lois historiques, démêlait une possibilité brusque de conflit : eh quoi, un proconsul de Berlin aux Pyrénées !... Des voyageurs, revenus de Paris dans la soirée, avaient même colporté les termes d'une énergique déclaration que le duc de Gramont aurait lue à la tribune... Plutôt que supporter un prince allemand sur le trône de Charles-Quint, plutôt que voir rompre ainsi l'équilibre européen, et mettre en péril les intérêts et l'honneur de la France, « nous saurions, messieurs, remplir notre devoir sans hésitations ni faiblesse... » Sur quoi, Louis n'avait pu s'empêcher de s'écrier :

— Mais alors, papa, le bel espoir du plébiscite ?... Le pays assoiffé de travail et de paix ?... Car la masse n'avait voté qu'en souvenir de la vieille chanson, tu sais ?... « L'Empire, c'est la paix ?... » Il me semble bien plutôt que l'Empire, c'est, de plus en plus, la guerre.

— Et après ?... avait tranché le Commandant...

Et après ! Marthe entendait encore le froid de ces mots dans ses entrailles, en lisant, dans *le Mémorial*, sur le quai de la gare, les termes du belliqueux discours du ministre des Affaires étrangères...

Otto, sombre, replia le journal. Si la candidature du prince se confirmait, avec le belliqueux point d'honneur de la France et l'ombrageuse ambition prussienne, c'était l'irréparable. Qu'allait-on devenir?... Le train au loin siffla, sa fumée parut; les plaques tournantes bientôt sous les lourds wagons résonnèrent. Frida Lehmann montrait à la portière son visage rougeaud, encadré de boucles blanches.

Elle arrivait toute trépidante de la fièvre qui agitait Paris. Elle se prenait le front, comptait avec affairement ses innombrables paquets. « Je n'ai rien oublié? Si !... Ah ! mon Dieu, mon sac à main, sur la banquette !... Et mon billet? Où est passé mon billet?... Tu as mon carton à chapeau, chère Marthe? *Mein Gott!* mon pauvre Otto, ces nouvelles sont épouvantables !... » Elle semblait une vieille enfant, désemparée et bruyante. Sa mise, son accent faisaient tourner les têtes. On chuchotait, et de mauvais regards déjà enveloppaient leur groupe. La tournure d'Otto, quelques mots échangés en allemand les signalaient à l'hostilité sourde. Déjà l'idée de la guerre gagnait de proche en proche, le feu couvait, courait...

Les jours passèrent dans un malaise lourd, une anxiété grandissante. On évitait d'aborder, à table, ce sujet qui les obsédait tous, de sa hantise. Marthe, toute blanche, dévorée de crainte, feignait l'entrain, mais sa gaieté fébrile sonnait faux, et l'on retombait en de profonds, intolérables silences, où les pensées se donnaient si violemment cours que les mots, bientôt d'eux-mêmes, reprenaient... Phrases banales, dont chacun essayait de tromper son tourment, et qui ne trompaient personne. Seuls, Jacques et le Commandant gardaient un visage riant. Le vieux en avait vu bien d'autres ! Quant au lieutenant, il avait beau prendre sur lui, quand il rentrait, surexcité, de la caserne... il ne pensait égoïstement qu'à l'aventure, à sa carrière, à la gloire. Sa confiance lui masquait l'envers... Otto, ne sachant que décider, inclinait à se mettre tout de suite en route, — savait-on ce qui pouvait survenir ? Mais, répugnant à laisser

dans ces conditions sa femme derrière lui, il hésitait, tardait, d'heure en heure... Il se possédait mal, ne parvenait pas à s'imaginer regagnant Marbourg sans Marthe... Marthe! Sa place, en temps de guerre, était au foyer, près des vieux. A la femme de garder la maison du mari...Mais l'emmener ainsi, sur de simples bruits, déformés, amplifiés sans doute, écourter inutilement ses vacances, ce séjour dont elle se promettait tant de plaisir?... Il gardait pour lui ses réflexions. Pourtant il ne doutait point qu'elle ne se soumît, spontanément, à son devoir... Mais à quoi bon lui faire d'avance de la peine? En parlant de ses maux, on leur donne forme, on les irrite.

Un moment on respira; le prince de Hohenzollern renonçait à sa candidature, et le roi de Prusse approuvait ce désistement. Ce fut, sur tous les visages, une éclaircie. Les yeux brillèrent, d'un espoir ardent. Marthe se prit, stupéfaite, à chanter un vieil air populaire, dont elle avait perdu le souvenir, et qui surgissait soudain, d'une case de sa mémoire... M. Ellangé répéta, en se frottant les mains, une phrase de l'Empereur, que venait de lui répéter à lui-même le préfet.

— Sa Majesté, en apprenant que l'ambassadeur d'Espagne venait d'apporter au duc de Gramont la bonne nouvelle, a déclaré : « La guerre deviendrait maintenant une absurdité, sans nécessité. »

On déboucha le soir une bouteille de champagne. Et tous, gaiement, trinquèrent. Mlle Lehmann assise à côté de Louis ne put retenir ses larmes quand en silence on leva les verres. Un poids écrasant s'envolait de tous les cœurs. On envisageait avec soulagement l'avenir. Il semblait qu'Otto fût redevenu de la famille. Les Ellangé, inconsciemment, lui faisaient fête, comme s'ils eussent voulu effacer la mauvaise impression des derniers jours, et comme si, malgré eux et malgré lui, Otto, depuis cette probabilité de guerre, était devenu virtuellement l'Ennemi, eût incarné toutes les préoccupations, toutes les animosités.

Court répit. L'horizon redevenait subitement noir. On chuchotait que le parti de l'Impératrice voulait la guerre, que le duc de Gramont avait demandé au baron de Werther, le chargé d'affaires prussien, une promesse écrite du Roi, un engagement d'empêcher toute candidature ultérieure d'un prince de sa maison; que Benedetti, notre ambassadeur, avait ordre d'en

réclamer, à Ems, la garantie... De nouveau, Marthe vit son existence suspendue, le fléau déchaîné, tout perdu. On vivait dans une intenable atmosphère d'hostilité déguisée, mais si sensible que Mlle Lehmann elle-même, pour hors du monde qu'elle fût, la ressentit.

— Je partirai dès demain, dit-elle à Marthe. Crois-moi, ma chérie, il est temps de retourner chez nous...

Elle avait dit ces mots dans la simplicité de son cœur ; mais, mesurant leur portée au bouleversement de Marthe, elle se reprit, balbutia :

— Pardon ! j'oubliais que tu es une Allemande de fraîche date, et que tu laisseras ici une partie de ton cœur...

Marthe baissa la tête, sans répondre. Elle n'avait fait jusque-là que souffrir, sans essayer de voir clair en elle. Jamais encore elle ne s'était posé la question... Et voilà que la question surgissait, terrible. Si demain la guerre était déclarée, si Otto était appelé sous les armes, il faudrait le suivre... Sa place désormais était là-bas, dans la patrie nouvelle... Elle ne discutait point cette nécessité. Ainsi le voulait la loi, et son cœur... Et pourtant, à l'idée de rester seule, avec les vieux Rudheimer, dans la petite maison de la Burgerstrasse, à l'idée de se sentir isolée, loin d'Otto, et loin d'Amiens, une douleur la déchirait... Tandis que son mari suivrait l'armée, en soignant les blessés, elle attendrait fiévreusement les nouvelles... Où les batailles se livreraient-elles ? Secrètement elle souhaitait que ce ne fût pas sur la terre française... qu'une douleur de patriote fût épargnée à sa douleur d'épouse !...

En vain, le Commandant, pour la rassurer, arguait-il d'une foudroyante campagne :

— Ton mari ne craint rien, petiote. Ce n'est pas un vrai combattant... Alors !... Et quant au résultat, tu peux être tranquille, cette querelle-là sera réglée en cinq sec... Une promenade militaire !... Le temps de leur rendre leur Sadowa !...

Mais elle secouait la tête, en essuyant ses yeux...

Elle était en train d'aider Frida à bourrer sa malle, quand Otto, ayant frappé avec hésitation, entra. Il tenait à la main une dépêche. Elle était de son père... Il la tendit, sans rien dire, à sa femme. Elle la prit en tremblant, et lut : « Vous conseille retour immédiat, chacun ici se prépare... »

— Qu'en penses-tu ? interrogea Otto au bout d'un instant.

Elle chercha son regard, y plongea franchement le sien. Otto la contemplait avec tristesse, mais avec une entière confiance. Si grand que fût le sacrifice, — tout ce qu'elle allait laisser derrière elle! — elle fut, tout de suite, résolue; elle se montrerait digne de tant d'estime et d'affection.

— Je suis prête à te suivre, dit-elle.

Il lui prit les mains, l'attira contre sa poitrine.

— Ce sont de cruelles heures, chère Marthe. Nous saurons les supporter avec courage.

Il élevait son âme vers le Très-Haut. Il ne ressentait nulle haine contre qui que ce fût, un peu de surprise peinée seulement d'être traité chez les Ellangé, ses parens, comme un hôte à charge, un intrus dont à la fois on espérait le départ, tout en le redoutant, puisque avec lui s'en allait Marthe!... La France babillarde et légère, il n'avait contre elle nulle rancune, malgré la colère sourde qu'il voyait autour de lui, et contre tout ce qui portait le nom d'allemand, grandir. Hier encore, la guerre, fantôme lointain, comme à tout homme sensé, lui faisait horreur; mais aujourd'hui où elle se dressait tangible, inéluctable, le sentiment profond de la discipline, et surtout la vision de la grande entité prenant corps se substituaient à sa pensée individuelle. L'image de la patrie allemande, le vaste rêve collectif près de se réaliser, la Germanie debout, dans son unité victorieuse, cela effaçait, dominait, justifiait tout!

On était le 15 au matin, les malles étaient bouclées et le départ fixé à trois heures de l'après-midi. Dans la salle à manger, M. et Mme Ellangé échangeaient avec Otto et Marthe des propos décousus. Depuis la veille, les événemens se précipitaient. Une dépêche du comte de Bismarck aux diverses chancelleries avait coupé les ponts. « Le roi de Prusse, annonçait-elle, se refusait à recevoir dorénavant l'ambassadeur de France. » Les visites s'étaient succédé les derniers jours, sans résultat. Guillaume se dérobait, définitivement, à l'outrageante exigence. Cette fois, sans rémission possible, c'était la guerre. « *Alea jacta est,* » avait dit solennellement M. Ellangé...

Tous avaient les yeux rouges, et plus d'émotion encore qu'ils n'en laissaient voir. Louis se promenait nerveusement de long en large, tandis que le Commandant, assis à une petite table devant la fenêtre ouverte, nettoyait avec minutie, en sifflotant, sa pipe. Il passait, dans le tuyau de merisier, un fil d'archal,

puis soufflait après avoir gonflé ses joues. Rien d'autre au monde, pour le vieillard, n'existait.

— Mlle Lehmann ne rentre pas, dit enfin le Procureur. Si l'on se mettait à table?...

Elle était sortie vers onze heures, pour faire ses adieux à la cathédrale et au musée.

— Et Jacques? s'enquit Marthe.

— Il a dit qu'on ne compte pas sur lui. Il est si occupé...

Tous pensèrent à la caserne, bourdonnante comme une ruche; bien que la mobilisation n'eût pas été décrétée encore, on s'y préparait à force. Distributions, revues, Jacques ne savait plus où donner de la tête... Et ce fut une évocation si pénible que Louis, pour faire diversion, se mit à plaisanter Frida absente, sa distraction légendaire...

— A table, décida Marthe. Tu viens, grand-père?

— Voilà! voilà!

Le Commandant, ayant essayé sa pipe par quelques aspirations, se levait, alerte, quand un bruit confus monta, du boulevard du Mail.

— Qu'est-ce que c'est? fit Louis.

Et se penchant, à côté de son grand-père, sur la barre d'appui de la fenêtre, tous deux regardèrent.

— Oh!

— Diable!...

Au double cri, on se levait vivement, des chaises tombèrent. Mme Ellangé inquiète, gémissait : « Ah! mon Dieu! » Elle était devenue d'une excessive nervosité depuis les derniers événemens, allait toujours au pire. M. Ellangé gardait, au contraire, jusque dans les mouvemens les plus vifs, une froideur affectée, la majesté professionnelle.

— Encore quelque prétendu espion, déclara-t-il, ou bien quelque porteur de fausses nouvelles...

La rue en était perpétuellement agitée. Des bruits sensationnels la parcouraient, propageant leurs ondes. On s'attroupait, on repartait. Remous tournoyans, stagnations brusques... De la foule frémissante montait un incessant murmure, coupé de vociférations et de chants... « A Berlin!... Vive la France!... *Allons! enfans de la Patrie!...* » Cette fois ce n'était pas l'habituelle troupe de badauds. On ne distinguait pas à travers les arbres ce qui se débattait, au milieu du groupe hurlant qu'une

centaine de curieux escortaient. Mais les clameurs de colère, les menaces se percevaient nettement : « A mort la Prussienne! C'est une espionne! Il faut la pendre... »

Ce fut Marthe qui, la première, reconnut Frida, à sa capote de paille ornée de cerises. Des poings se tendaient vers elle, essayaient de la frapper au visage. Elle marchait, blême comme un linge, elle d'ordinaire si rouge, entre deux agens de police qui avaient le plus grand mal à la défendre. Ses grands yeux tendres, écarquillés d'effroi, contemplaient avec égarement la meute déchaînée. Otto, les poings serrés d'indignation, les lèvres blanches, considérait la scène, sans un mot.

— Frida, s'écria Marthe... C'est une indignité!... Oh! père, tu ne toléreras pas une abomination pareille!

M. Ellangé, révolté, jetait sa serviette qu'il tenait encore à la main, et s'élançait, au secours de l'excellente fille. Derrière lui le Commandant et Louis se précipitèrent...

— Les misérables! criait l'avocat. Si on les laissait faire, ils déshonoreraient la France.

— Reste, grand-père! supplia Marthe.

Mais déjà le Commandant avait franchi le seuil. Marthe bientôt le vit déboucher sur le boulevard, se hâtant pour rattraper le Procureur et Louis, qui couraient vers le cortège gesticulant. Il n'était plus qu'à une soixantaine de mètres et M. Ellangé allait le rejoindre, avec Louis, quand Marthe poussa un cri perçant, Frida venait de s'affaisser, entre les bras des agens de police... — « C'est une frime!... Elle est morte!... A la lanterne!... Qu'on l'achève!... »

Le tumulte subitement s'enfla, puis s'apaisa presque aussitôt. Les groupes s'ouvraient. On avait reconnu le Procureur... On attendit, avec une curiosité encore houleuse, mais qui vite tournait à la stupeur et au désarroi... Les noms, la présence, la caution des trois Ellangé, aimés et connus, du grand-père au petit-fils, agissaient sur la foule prompte aux reviremens. Mais plus encore la vue du pauvre gros corps plié en deux, comme une loque. Les agens le soutenaient avec peine, tête en avant et bras ballans, les cerises du chapeau balayaient la poussière. Louis relevait Frida, on l'étendit. M. Ellangé ausculta le cœur, épia le souffle, et se redressa tout pâle... « C'est fini... Elle est morte. » Alors on s'écarta, on se découvrit.

Otto et Marthe, cramponnés à la fenêtre, comprirent... Ils se

taisaient, le cœur étouffant. Pourtant ils n'y pouvaient croire. Mme Ellangé se tordit les mains. Précédé du Procureur et du Commandant, le groupe funèbre venait vers eux. Un des agens tenait les pieds; Louis avec l'autre agent était à la tête...

Les deux femmes, descendues en hâte, reçurent au seuil du vestibule ce qui restait de Frida Lehmann. On coucha la dépouille sur un canapé du salon, en attendant qu'un lit mortuaire fût dressé. Otto inutilement essaya des tractions de la langue, une piqûre... Il se releva, montra le ciel splendide, à travers les carreaux.

— Elle est là! dit-il.

Et comme Mme Ellangé sanglotait : « Est-ce possible? » il ajouta :

— L'émotion, la terreur... Une embolie, sans doute!

Des heures passèrent, dans l'affairement de la besogne sinistre, les détails de la suprême toilette.

— Et votre départ, mes enfans? dit Mme Ellangé, comme cinq heures sonnaient.

Otto jeta un coup d'œil sur le corps inerte. Quelle décision prendre? Le ramener à Marbourg? Mais la longueur des formalités, l'embarras, l'impossibilité peut-être du transport, pour peu que la situation se compliquât?... L'enterrer à Amiens?... Oui, plutôt? Il eût voulu pouvoir rester quelques jours avec sa femme, rendre à leur vieille amie les derniers devoirs... Mais d'autres devoirs, plus impérieux, le requéraient. Mme Ellangé devina ses scrupules, et supplia :

— Au moins, laissez-moi Marthe, si vous ne pouvez prolonger votre propre séjour... Elle vous rejoindra, dès que ce sera possible...

La brutalité et le coup sur coup des sensations étourdissaient Otto. Il balança s'il différerait son retour jusqu'après la triste cérémonie, plutôt que de laisser Marthe en arrière... Après tout, une lueur de raison retiendrait peut-être les deux peuples, sur la pente du gouffre? La collision était-elle absolument inévitable? Il se prenait à espérer, quand Louis rentra à la fin de l'après-midi avec M. Ellangé. Ils arrivaient du Palais, où le premier président leur avait appris que le sort en était jeté. Au Sénat, à la Chambre, l'après-midi même, le ministre des Affaires étrangères et le garde des Sceaux avaient lu la déclaration du Gouvernement; ils avaient été acclamés. Thiers de-

mandant qu'au moins on prît le temps de la réflexion, Jules Favre et E. Arago, réclamant communication du texte des dépêches, avaient été réduits au silence, couverts de huées et d'injures — « Pourtant, observa Louis, nous avions gain de cause, sur le fond. C'est pour une question de forme, comme a eu le courage de le dire Thiers, que vont être versés des torrens de sang ! » Il se tut. Le Commandant rentrait, en chantonnant : *Veillons au salut de l'Empire!* Il était émerillonné par deux verres de vermout, pris à la santé de Sa Majesté et au succès de ses armes.

On se mit à table, sans Jacques. Il avait fait dire qu'il dînait au cercle, où l'enthousiasme était grand. L'entrain du Commandant tomba vite. On mangea dans un silence glacé. La mort n'y pesait pas moins que l'inconnu. Au chagrin du jour s'ajoutait l'épouvante du lendemain. Les mets dépêchés, et comme on pliait les serviettes, sans se soucier du grand-père qui n'en était encore qu'au rôti, et continuait de mâcher, avec une lenteur méthodique, on apporta une dépêche.

— Pour M. Rudheimer, dit la femme de chambre, à mi-voix.

— Vous permettez ?

Il rompit la bande. Tous les regards étaient fixés sur lui. L'attente parut longue. Il relut par deux fois, plia le papier, et posant dessus sa lourde main, il dit enfin :

— Mon père m'avertit que j'ai reçu mon ordre de mobilisation. Je dois partir.

Il se leva. Et à l'exception du Commandant, qui attirait à lui le compotier de pêches, tous firent de même. Mme Ellangé avait de grosses larmes qui lui coulaient le long de la joue. Le Procureur toussa, pendant que Louis, s'approchant de Marthe, lui mettait les bras autour du cou.

— Et toi, sœurette ?

— Je suivrai Otto.

Elle dénoua le bras de son frère, et vint se ranger, simplement, auprès de son mari. Face à face, les deux groupes se tenaient immobiles, et les yeux baissés. On n'entendait qu'un bruit régulier de mastication. Le Commandant dégustait sa pêche, après l'avoir soigneusement pelée... Le silence parut interminable, au déchirement de leurs douleurs. Otto enfin prononça :

— Merci, chère femme. Mais je partirai seul... Reste auprès de ta mère, afin de l'aider. Dès que Frida Lehmann reposera dans le sein de l'Éternel, alors tu te mettras en route... Peut-être serai-je encore à Marbourg. Sinon tu devras m'y attendre. Car là désormais est ta place.

Le mot tomba comme un couperet. Chacun l'écoutait descendre dans sa chair saignante : il tranchait, creusait... Le Commandant s'était levé. Son regard allait, sans émotion apparente, d'un groupe à l'autre, Les Rudheimer, les Ellangé !... En eux s'opposaient deux nations et deux races. Ils étaient si près qu'ils eussent pu se toucher, comme s'il n'y avait pas entre eux la scission définitive, presque un abîme déjà... Quelles phrases eussent exprimé ce qu'ils sentaient?... Ils savouraient, jusqu'à la lie, leur impuissance, connaissant que tout, à présent, était vain, et quelle fatalité tragique était sur eux.

V

Une fièvre intense avait accablé Marthe, après l'enterrement de Frida. Elle avait dû s'aliter, au retour du cimetière. Elle passa une nuit brûlante, du délire succédait à ses torpeurs.

— Qu'est-ce qu'elle a, docteur?

Avec anxiété, Mme Ellangé interrogeait le bon Nichamy. Il descendait lourdement les marches. Il s'arrêta sur le palier, et avec un regard à l'étage en dessus, — on pouvait l'entendre? — il déclara :

— Je crains un érysipèle.

— Grave?

— J'espère que non. Si elle ne se tracasse pas trop...

Mme Ellangé haussa les épaules :

— Comment voulez-vous?... Et dans son état?...

Médecin de l'Hôtel-Dieu, et depuis trente ans soignant la famille, le docteur Nichamy, savant et bon, cachait, sous son épaisse enveloppe de pachyderme, la délicatesse la plus affectueuse. Il prit les mains de Mme Ellangé.

— Ma pauvre dame! Mais Marthe est jeune. La belle santé prendra le dessus... A quel mois de sa grossesse en est-elle?

Mme Ellangé compta :

— Le cinquième... C'est pour novembre.

M. Nichamy esquissa un geste rassurant.

— D'ici là!... Elle a le temps de rejoindre Marbourg.

Mme Ellangé leva les yeux au ciel... Quelle calamité!... Et cette guerre! C'était à devenir fou.

— Bah! bah!... Elle sera finie depuis belle lurette, à ce moment. Vos fils vont bien? Jacques?

— Il part demain matin, avec le 43e.

— Où vont-ils?

— Thionville, dit-on... 4e Corps, général de Ladmirault.

— Dieu soit avec eux!... Je partage tous vos tourmens.

Le docteur Nichamy s'éloigna, courbant son vaste dos. Il se réjouissait à cette heure de n'être qu'un vieux garçon, sans enfans... Partout, dans chaque famille, c'étaient les mêmes angoisses... Pauvres gens!... Nulle part, pourtant, le drame n'était plus déchirant qu'ici... Le visage torturé de Marthe l'obsédait...

On l'avait, pour la commodité des soins, installée dans son ancienne chambre de jeune fille, communiquant avec celle de Mme Ellangé. Par intervalles où la fièvre la laissait prostrée, mais lucide, elle contemplait avec étonnement les murs, le papier aux rayures roses, les fleurs des rideaux qu'elle avait tant de fois comptées, les cuivres clairs de la commode, et, dans son cadre d'or fané, le doux et brun visage de la grand'mère... L'étrangère!... Ses yeux luisaient, avec une malice heureuse. Rien! jamais, n'en avait troublé le calme. Aucun tourment n'avait bouleversé sa vie... Et Marthe songeait : « Ma destinée ne ressemble pas à la sienne! Pourquoi toutes les douleurs à l'une? Ce n'est pas juste! »

Par momens, elle se croyait redevenue petite. Alors, la tête renversée sur l'oreiller, les tempes bourdonnantes, avec la stupeur d'être la même et pourtant une autre, — tellement une autre! — elle revivait certaines heures de sa vie passée, une maladie qu'elle avait faite, à seize ans... la longue convalescence d'une typhoïde... Est-ce que ce temps-là avait existé vraiment, est-ce qu'elle avait été cette pâle silhouette dont une photographie, déjà jaunie, lui rappelait l'image, là, sur la cheminée?... Pouvait-on changer à ce point, d'apparence et d'âme?... Et puis, par bouffées, la fièvre lui montait au visage. Un tourbillon d'idées rouges et noires lui voilait le jour. Elle revoyait Frida titubant au milieu de ces fous; Jacques, dans la fumée, brandissait un drapeau, elle entendait le crépitement de la fusillade,

le lourd tonnerre des canons... Otto devant lui surgissait, et lui enfonçait un sabre, en pleine poitrine... Son mari, son frère !... Et pourquoi, oui, pourquoi ?

Les coups de marteau de la céphalalgie lui broyaient le front, de lancinantes douleurs la traversaient, en zigzag d'éclairs... Et puis, une volonté brusque la dressait sur son séant. S'habiller, prendre le train, partir... Il fallait à tout prix rejoindre Otto,... là-bas, où était sa place.

Elle venait de s'assoupir, brisée, quand la porte s'entrebâilla.

— Chut! fit Mme Ellangé, du seuil. Elle dort.

— J'aurais pourtant bien voulu l'embrasser.

Marthe reconnaissait les voix, dans l'espèce d'évanouissement où elle flottait... Sa mère, Jacques... Elle ouvrit les yeux. Le lieutenant s'était approché. Debout près du lit, il l'enveloppa d'un long regard d'adieu. Elle y lut la tendresse et la pitié, soudain reprit conscience d'elle-même en même temps que de ses maux.

— Tu pars ? murmura-t-elle.

— Demain matin, à quatre heures... Au revoir, Marthon, je suis peiné de te laisser malade, et pourtant je suis content que tu sois là, près de nous...

Elle perçut l'intention. Mais, assez consciente pour en souffrir, elle se sentait trop lasse, pour riposter. Elle tournoyait comme une épave, au gré des événemens. Il continua :

— Je ne sais quand je te reverrai, maintenant...

La phrase ouvrit son double sens, ainsi qu'un carrefour d'ombre... Marbourg si lointain... Et aussi l'inconnu formidable, les chausse-trapes du lendemain sanglant ! Son frère, ce hardi garçon, plein de force et de vie, vers quel destin s'en allait-il ?... Et le reverrait-elle seulement jamais ?... Toute leur enfance se leva... Les jeux militaires, à Pont-Noyelles, lui, l'aîné, général d'armée, le gentil Louis, soldat, elle cantinière... Un jour, Jacques l'avait menée au cirque, et, dans la bousculade d'une alerte d'incendie, il l'avait sauvée, tenue en l'air à bout de bras... Une autre fois, pour lui cueillir une branche de jasmin, il s'était foulé le poignet en escaladant le balcon du premier... Il lui avait appris à ramer sur l'étang ; les rames se prenaient dans les longues tiges des nénuphars, et il riait, en recevant au visage le rejaillissement des gouttelettes.

Elle eut un pauvre sourire et soupira :

— Espérons !

Il brusqua l'au revoir, avec cette vivacité qui cache chez tant d'êtres rudes une émotion profonde. De tout son cœur fervent, elle le suivait, l'accompagnait... Elle se réveilla au petit matin, quand Mme Ellangé traversa la chambre, sur la pointe du pied. Elle allait à la gare avec toute la famille, la vieille Julie resterait près de Marthe. Son bonnet tuyauté, sa vieille face ridée, semblable à une pomme de reinette grise, se montrèrent timidement.

— Entrez ! entrez ! Julie, dit Mme Ellangé. Je n'oublie rien ?

Elle vérifia son sac ; une gourde plate, pour la poche, pleine de vieux rhum, mille francs en billets dans un portefeuille, et une médaille bénite, cousue dans la doublure... Marthe se retourna :

— Embrasse-le bien, maman.

Des portes claquèrent. La maison retomba au silence. Un ciel vert pâlit, à la fente des rideaux. On entendait, par instans, les cuivres d'une musique en marche... Le 43e, Jacques en tête de sa section !... Ils devaient passer place Saint-Denis... Marthe, éveillée, compara le départ presque honteux d'Otto. Il avait pris congé de tous, froidement, le soir, à la porte du salon mortuaire où Frida reposait, à la lueur des cierges... Et elle l'avait, seule, mené à la gare. Ils s'étaient promenés sur le quai, près d'une heure, en attendant le train. Enfin la minute cruelle avait sonné, ils s'étaient étreints en pleurant, et, tandis que les wagons s'ébranlaient, elle suivait avec détresse le buste penché, le visage déjà confondu dans la nuit... La lanterne rouge d'arrière à son tour fila, se rétrécit, disparut... Il lui sembla que sa vie s'en allait à vau-l'eau, sombrait... Il lui avait fallu toute sa force morale pour réagir. Dans trois jours, sa besogne funèbre accomplie, elle partirait, à son tour... Mais ce serait pour trouver à Marbourg une séparation nouvelle... Quelle vie mènerait-elle, sans Otto, dans sa maison déserte ? Quel accueil réserverait la petite ville à sa nationalité d'emprunt ?... N'y serait-elle pas alors vraiment la Française, l'ennemie ?... N'importe ? Le devoir avant tout... Et voilà qu'elle était immobilisée là, maintenant, pour des semaines peut-être... Sans l'avoir une dernière fois serrée contre son cœur, Otto s'éloignerait de la maison où elle était née à l'amour, où la petite existence qui se

façonnait en elle était née à la vie. Vie précaire, comme toutes les vies à présent, dans cet imbécile ouragan, cette tourmente de mort! Elle finit par rouler au sommeil, comme une pierre au gouffre. L'aurore empourprait le ciel, d'une splendeur écarlate.

Elle vécut des journées animales... Les nouvelles lui parvenaient, mais dénuées de sens. On conta devant elle le triomphant départ du 43e. Porté par des jeunes gens, un arc de feuillage, balançant ses lanternes vénitiennes, précédait les tambours. Partout des habitans aux fenêtres, des feux de Bengale au coin des rues où s'échelonnait la garde nationale mobile... Les poignées de main, les vivats, l'espoir qui exaltait tous les cœurs... Elle se laissait aller, le long des heures, comme une barque au courant. L'énorme tumulte de la nation retentissait dans le calme quotidien, à toute heure troublée ; bruits des premiers coups de fusil, chaos des approvisionnemens, du matériel, des formations de guerre... Des sociétés de secours aux blessés s'organisaient. Les souscriptions allaient leur train. Louis, qui eût pu se faire remplacer, avait pris son service à la citadelle, demandé à être inscrit pour le grade de caporal, à la batterie d'artillerie de la garde mobile. Excellent chasseur, il devait à son grand-père des notions et le goût de la balistique, faisait partie depuis longtemps, de la Société de Tir Amiénois. De temps à autre, il se montrait, élégant, dans son uniforme de mobiles : la capote retouchée, le pantalon noir à bande rouge, tombant bien.

Marthe, la tête emmitouflée d'ouate, avait pris son mal en patience. Elle vivait hors de l'heure présente, redevenue l'enfant faible, que sa mère câline. Une semaine ainsi passa. Bien que les armées ne fussent pas encore aux prises, elle commençait à s'inquiéter de n'avoir pas encore reçu de lettre d'Otto, à qui on avait télégraphié sa maladie, l'impossibilité où elle était de bouger, avant longtemps... Enfin, un billet de lui arriva... Il disait sa peine de la savoir malade, loin de chez elle. Qu'elle se soignât bien, et se rétablît vite, pour retourner, aussitôt qu'elle le pourrait, à Marbourg! Il ne serait tranquille que lorsqu'il la saurait au port... De lui, peu de détails. Les troupes de Hesse, Nassau et Thuringe formaient un corps dans l'armée du Prince Royal de Prusse. Il était attaché au lazareth d'une division d'infanterie. Il allait bien, écrirait chaque fois qu'il le pourrait...

Au commencement d'août, Marthe, le visage désenflé, la fièvre réduite, voulut se lever. Elle avait hâte que la convalescence vînt; l'arrière-pensée de son retour ne la quittait pas, Mais elle était si faible qu'elle put à peine aller, en chancelant. jusqu'à sa chaise longue. A mesure qu'elle s'éloignait de la commotion brusque : Frida s'affaissant sous les poings tendus et les cris de mort, elle sentait sa tristesse et son écœurement grandir. La révolte tournait au dégoût. Une neurasthénie profonde l'envahissait... Ainsi c'était à ce niveau de brutes que des Français pouvaient tomber... Cette irascibilité, cette crédulité, cette sauvagerie, voilà quelles étaient aujourd'hui les mœurs de ce peuple-enfant, incapable de maîtriser ses nerfs et de diriger sa pensée!... Elle jugeait avec une sévérité, non de Française, mais d'Allemande, influencée dans sa critique par le parti pris germain dont, inconsciemment, elle subissait la force. Les vraies vertus de la race, gaie, chevaleresque, généreuse, prompte à la colère, mais moins qu'à la pitié, étaient pour elle oblitérées; elle voyait noir, à travers le crêpe épais de son deuil.

Août commença, avec la torpeur de chaudes journées. Les mouches bourdonnaient, piquaient, irritantes. Marthe les chassait, d'une main moite et lasse. On subissait, volets clos, la longueur des heures. Elles étaient suspendues à l'arrivée des journaux. Plus de lettres, sinon d'inintéressantes. Fiévreusement, on guettait les cachets, l'écriture... Et puis on laissait tomber, tournoyer le pli, comme une feuille morte... On se souciait bien de tout ce qui n'était pas la guerre, le gigantesque chaos de ces centaines de mille hommes achevant de s'amasser aux frontières, et dans ce confus grouillement de fourmilière, les êtres chers... Otto!... Jacques!... La vie quotidienne avait cessé d'être. M. Ellangé n'allait plus au Palais de Justice que comme à une corvée, sans intérêt, sans but... Existait-il encore des procès? Comment des gens s'acharnaient-ils à leurs petites affaires? Quels différends valaient d'être examinés, quand un pareil débat dressait face à face deux grands peuples, et qu'une cause seule importait : le présent, l'avenir, la vie de la France...

Louis, tout à son métier nouveau, était plein de fièvre et d'entrain. Les galons de laine de caporal tranchaient vivement sur le drap sombre de ses manches. On le voyait peu, et Marthe le regrettait. Si brèves que fussent ses visites, elle en recueillait

un apaisement, tant il mettait de délicatesse aux moindres phrases, évitant le rappel de tout ce qui l'eût pu blesser...

Mais tout, en dépit de l'attention des siens, la blessait. C'était le reproche tacite de son père, la secrète amertume qu'elle devinait : « Si tu m'avais écouté, si tu n'avais pas voulu ce mariage!... » C'était la perpétuelle, unique pensée de sa mère : elle ne tremblait que pour un seul, n'avait que cette hantise : Jacques! Otto, pour elle, ne comptait pas... C'était surtout la froide et dure sérénité du Commandant. Depuis l'Exposition, il avait bien changé. C'était étonnant à quel point il s'était racorni, durci!... Sa partiale tendresse d'antan, pour sa petite-fille, — le portrait de Pépita! — s'était évanouie, avec toute une part de souvenirs. Il y avait, dans la mémoire du vieillard, d'inquiétantes lacunes, de grands trous d'ombre. Les années les plus proches étaient celles qu'il se rappelait le moins. Il ne vivait plus qu'avec les souvenirs lointains de sa jeunesse, le temps glorieux de l'Empire. Il tournait le dos aux siens, aux tristesses et aux inquiétudes de l'heure présente. Nulle émotion sur ce visage aux traits glacés. Jean-Pierre Ellangé ne se chauffait plus qu'au soleil des morts. Son existence se passait au Cercle, à d'interminables parties de dominos ou de manille, avec de vieux officiers en retraite. Il n'apparaissait aux repas que pour vaticiner Iéna, l'écrasement de la Prusse. Le piètre succès de Sarrebrück lui parut l'annonce de la plus foudroyante campagne. Quand il disait : « L'Empereur... », la lourde image de Napoléon III vieilli s'effaçait ; au fond des yeux hallucinés surgissait l'Autre, avec la redingote et le petit chapeau! Les victoires volaient, dans une rumeur de tocsins, une gloire d'apothéose...

Marthe, les yeux fixés sur le petit calendrier où mélancoliquement elle rayait un jour après l'autre, piqua, de la pointe de son crayon, le lundi 8. Elle était assise dans son lit, déjà lavée, coiffée pour la visite matinale de M. Nichamy.

— Après-demain, docteur?... Ne croyez-vous pas que je serai assez bien pour commencer mon voyage?

M. Nichamy haussa les épaules et dit :

— Peut-être, peut-être... Mais par où passeriez-vous ?

Il darda ses petits yeux perçans, sous les grosses paupières tombantes. Marthe anxieusement l'interrogeait. Alors il se détourna, vers Mme Ellangé. Elle tournait la cuiller, dans un bol

de lait, afin de faire fondre le sucre. Elles ne savaient rien?

— Vous n'avez donc pas lu le journal? M. Ellangé ne vous a pas dit?...

— Non! s'écria Marthe, agitée. Qu'y a-t-il?

— Eh bien! la voie de Strasbourg me semble impossible. Il y a eu avant-hier, le 4, un grand combat, à Wissembourg. La division Abel Douai a été battue, le général tué. L'armée du Prince royal de Prusse a envahi le territoire... Le maréchal de Mac-Mahon occupe une forte position, une grande rencontre est imminente. Il est impossible à une femme seule de se hasarder de ce côté. Les trains sont encombrés par les transports militaires. Marchent-ils encore seulement?

— C'est effrayant! gémit Mme Ellangé.

Une stupeur l'assommait : Battus? On avait été battus?... Et les Prussiens étaient en France!...

— Et par Metz? demanda Marthe.

— Même affolement... Vous tomberez en pleine bagarre. Je ne prends pas sur moi de vous autoriser, déprimée comme vous êtes, à prendre ce chemin.

— Alors je passerai par la Belgique...

— Oui, par la Belgique, peut-être...

Mme Ellangé posa vivement le bol sur la table de nuit. Et s'armant de courage :

— Mais dites-lui donc, docteur, que c'est de la folie! J'ai essayé de la raisonner. Elle n'est pas en état de supporter une pareille fatigue. Et puis quand elle arriverait, malade, à Marbourg, la belle avance! Pour n'y trouver que ses beaux-parens!... Des étrangers, en somme!... Pour végéter, seule, loin de tout, de tous... sans aucune nouvelle de nous, de ses frères, de son pays!... N'est-ce pas qu'elle ferait bien mieux de venir se reposer, pendant tout le mois, à Pont-Noyelles?... Voilà les vacances judiciaires qui vont commencer. Nous serions au frais, dans la vieille maison... Elle pourrait s'allonger sous les sapins ou bien dans le verger, le soir, au bord de l'Hallu...

Mais Marthe obstinément faisait signe que non, en agitant la tête. Alors Mme Ellangé, à bout de force et d'argumens, se tut.

— On en recausera dans deux jours, reprit M. Nichamy. Les heures en ce moment comptent triple. Qui sait ce qui peut se produire, d'un instant à l'autre?... Qui sait ce qui se passe sur la Sarre, à Metz, Strasbourg?...

— De grandes choses, mon bon ami, de grandes choses!

C'était le Commandant qui, descendant de sa chambre, avait entendu leurs voix, dans la chambre de Marthe. Il jetait la réponse, en passant, et l'on entendit décroître, dans l'escalier, son pas alerte et son sifflement. Il se jouait ainsi, sans arrêt, d'anciens airs militaires, sonneries de caserne ou refrains de bivouac.

Marthe, le surlendemain, se remémorait, avec une ironie rageuse, les paroles de son grand-père. Le *Mémorial d'Amiens* tremblait dans sa main... Oh! cette scène! Elle la reverrait longtemps. On était en train de prendre le petit déjeuner, dans la salle à manger, et un silence de blâme pesait... « Je partirai décidément mercredi, venait-elle d'annoncer. Par Bruxelles, Liège et Cologne... — Tu es libre! » avait répondu sèchement M. Ellangé. Alors Julie était entrée portant le courrier... Rien que des journaux, toujours... M. Ellangé avait fait sauter la bande, et aussitôt poussé un cri. Marthe, d'un élan, était près de lui, avait arraché le journal, lisait... A Forbach, le corps d'armée du général Frossard, à Reichshoffen, l'armée de Mac Mahon avaient subi deux grandes défaites.

— Qu'est-ce que tu dis, petite, qu'est-ce que tu dis? murmura le Commandant.

D'une voix blanche, le cœur battant, elle reprenait. Une à une tombaient, comme un glas, les dépêches signées : Napoléon. Et à chaque fois que le nom illustre résonnait, au bas des notifications de désastre, un tic douloureux faisait tressaillir le visage fossile du grand-père. Il semblait qu'une balle l'atteignait. Bientôt il baissa le front, et, farouche, s'absorba dans son mutisme.

Le choc était d'autant plus inattendu que la veille d'étonnantes rumeurs avaient agité Paris : prise de Landau, du Prince royal de Prusse et de vingt mille prisonniers! Un délire s'était emparé de la capitale. Tandis que la rente montait à la Bourse, les fenêtres se pavoisaient de drapeaux. Partout on chantait victoire ; Marie Sasse, reconnue dans une voiture, jetait à la foule les accens triomphans de *la Marseillaise*. Elle retentissait sur toutes les places. En vain, vers une heure, une dépêche de Metz, disant que Mac Mahon n'avait point bougé, calmait l'enthousiasme, en vain cinq cents énergumènes, furieux du coup exécuté à la Bourse, se ruaient dans la corbeille et la saccageaient; l'impression demeurait bonne. On espérait. C'est là

dessus que tombaient, coup sur coup, les écrasantes nouvelles. Inlassablement Marthe relisait. D'abord c'était l'appel de l'Impératrice-Régente au courage de la France ; puis, par bribes, télégraphiées au fur et à mesure du Grand Quartier Impérial, la vérité dans son décousu tragique. Aux deux extrémités du front, sous la poussée formidable des armées allemandes, depuis longtemps exercées et prêtes, s'émiettaient, se disloquaient nos forces.

Si quelques corps intacts se groupaient encore autour de Metz, l'Alsace était éventrée. L'armée du Prince royal, déjà victorieuse à Wissembourg, achevait de culbuter ce qu'elle avait devant elle. Mac Mahon en déroute reculait sur Nancy... Forbach, Reichshoffen, double coup de tonnerre, au bruit duquel on se réveillait! Jusque-là, engourdie dans son habitude de la victoire, la nation avait attendu que ses héros lui moissonnassent l'ordinaire brassée de lauriers. L'extraordinaire désarroi du début, les lenteurs et l'enchevêtrement de l'organisation, partiellement révélés, ne l'avaient nullement troublée. Tout s'arrangerait... Et voilà qu'au contraire soudain tout s'effondrait! Le gouvernement impérial, hier si impérieux encore, balbutiait comme s'il sentait sous ses pieds le sol brusquement manquer, un abîme s'ouvrir...

M. Ellangé, désillusionné, blême, errait dans la pièce, avec un pas silencieux d'ombre. Le Commandant, sans mot dire, était sorti. Marthe pleurait, dans une affreuse incertitude. Otto?... Qu'était-il devenu? Pourvu qu'il n'eût pas pris part à la bataille, qu'il n'eût pas été blessé!... Et en même temps elle songeait, avec une douleur et une humiliation dont l'aigu la surprit, à la douleur et à l'humiliation de la patrie... Ainsi, l'armée de la Prusse était entrée, elle avançait en France... et sans que Marthe sût pourquoi, elle sentait au fond de son cœur comme un piétinement, il lui sembla qu'on l'arrachait; qu'on la chassait hors d'elle-même. Mme Ellangé, aplatie, ne bougeait point. Mais une joie la consolait, dans son chagrin. Le 43e, le corps de Ladmirault n'avaient pas donné... Jacques ne craignait rien.

On vécut, cette semaine-là, dans une exaltation constante. D'heure en heure, l'étendue des revers et la gravité de la situation apparaissaient mieux. Une courte scène, très pénible, mit aux prises M. Ellangé et Louis. Il était venu, entre deux exercices, goûter à la maison, prendre une heure de repos. La veille, une séance tumultueuse avait eu lieu au Corps législatif. Sénat

et Chambre avaient été rappelés, par décret, et une session extraordinaire ouverte. Une autre guerre mettait aux prises le régime vaincu et l'opposition, la France frémissante. Le ministère Ollivier avait démissionné. L'Impératrice avait dû improviser, en hâte, un ministère Palikao. Aprement, M. Ellangé critiquait l'attitude de Jules Favre, sa proposition de rappeler à Paris l'Empereur, inutile aux armées, et de donner pleins pouvoirs à une Commission de quinze représentans du peuple... Qu'on armât toutes les gardes nationales de France, y compris la sédentaire, fort bien! Mais que la Patrie en danger ne donnât point au monde, à cette heure solennelle, le spectacle de ses dissensions politiques.

— On ne tente pas de jeter bas un gouvernement, quand il essaie de sauver le pays! déclara M. Ellangé.

— Mais quand il le perd? objecta Louis.

— C'est un crime qu'une révolution en présence de l'ennemi!

— A moins que ce ne soit une nécessité vitale.

— Messieurs les républicains prennent une lourde responsabilité. Je pense comme Granier de Cassagnac. Si j'étais au pouvoir, je les livrerais sur-le-champ au Conseil de guerre...

— Père, le langage de la force n'a de sens que s'il s'appuie sur la force...

— Nous l'avons encore.

— Dieu t'entende!...

Marthe penchait, de cœur et de pensée, pour son frère. Avec ce besoin qu'a la jeunesse de prendre le contre-pied des lois établies, et par sympathie aussi pour Louis, dont les convictions généreuses répondaient davantage à sa nature, elle redevenait, comme autrefois à la maison, avant son mariage, de l'opposition. M. Ellangé personnifiait l'Empire et le passé! Louis c'était la République et l'avenir... Elle se trouvait d'anciennes colères, sa foi de jadis. Toute à la succession précipitée de la minute, elle ne reparlait plus d'un immédiat départ, y pensait moins. Et puis, si lasse encore, avec le fardeau qu'elle sentait peser un peu plus lourd à son flanc, était-ce si prudent d'affronter le difficile voyage, l'inconnu du lendemain?... M. Nichamy le lui déconseilla, avec une insistance affectueuse. Qu'elle suivît l'idée excellente de sa mère!... Une quinzaine à Pont-Noyelles, dans le silence, dans la verdure, lui feraient le plus grand

bien, achèveraient sa convalescence. Alors, sans crainte, elle pourrait dire adieu aux siens, si elle estimait que sa conscience l'exigeât.

Sa conscience? Marthe n'y descendait plus qu'avec trouble. Évidemment, elle était mieux soignée, elle se tourmentait moins peut-être ici qu'elle ne l'eût fait à Marbourg. Si elle avait eu des nouvelles d'Otto, elle eût été moins harcelée de doutes. Pourtant son silence ne lui semblait pas de mauvais augure. S'il avait été, par impossible, blessé à Reichshoffen, elle le saurait à présent. Que devenait-il? Que faisait-il?... Elle l'imaginait amaigri par son dur métier de veilles, de soins, de dévouement. Elle eût voulu être fixée. Ainsi elle eût pu attendre, avec non moins d'angoisse, certes, mais avec plus de résignation, que les heures passassent... Elles couraient au-dessus d'eux comme des nuages noirs, dans un ciel d'orage. Une électricité agitait chacun; on ne tenait pas en place, les nerfs vibrans, sous l'attente incessante de la foudre. Les nouvelles se succédaient, en éclairs, ouvraient dans l'ombre des perspectives sinistres. Trois lettres de Jacques arrivèrent, dépeignant l'énervement des troupes, le haut commandement affolé, l'Empereur à charge. M. Ellangé évitait de parler de lui, ou, lorsqu'il avait à le faire, n'employait plus l'appellation de naguère. « Sa Majesté » lui semblait un anachronisme. Une dérision! alla jusqu'à dire Louis, sans que le Procureur osât protester, autrement que pour la forme. On eût pu croire qu'il n'y avait plus de Napoléon, si les décrets signés de l'Impératrice régente n'en avaient évoqué le fantôme. Mais ces papiers mêmes, et le nom d'Eugénie, n'éveillaient point d'écho. Les souverains se survivaient ainsi que des ombres, seule comptait la Nation, le grand corps de la France surprise, mais debout, rassemblée par le malheur, se préparant, s'armant...

Le 15 août, M. Ellangé, après avoir assisté à la messe de la Saint-Louis, rejoignit, à Pont-Noyelles, sa femme et sa fille. On ne célébra pas la fête de l'Empereur. Ni réception ni feux d'artifice, ni salves. Un tel rite eût semblé injurieux, au deuil universel. Le Procureur, avant de monter dans son cabriolet, recommanda à la vieille Julie de veiller sur le Commandant. Il avait avec entêtement refusé de quitter Amiens, et sa chambre, où, depuis la déroute de Mac Mahon, il vivait enfermé, prenait ses repas. Il ne desserrait les dents, le reste du temps, que

pour sa pipe, assis dans son vaste fauteuil à oreillettes, au milieu d'un nuage de fumée. Il regardait au loin, d'un regard sans expression, qui inquiétait.

Marthe, dans le vieux logis de son enfance, se détendait, reposée. Elle restait allongée des après-midi entières, sous les arbres du verger. Les fruits juteux embaumaient, la reine-claude dorée, pointillée de rouge, et les prunes violettes, veloutées de gris. On avait installé pour elle, sous un vieux cerisier, un énorme parasol rayé, écru et rouge, et des fauteuils d'osier. Elle descendait souvent jusqu'à l'Hallue. Une grande prairie marécageuse dévalait en pente douce vers la petite rivière, tout ondulante d'herbes et coulant lente, sous les nénuphars. Des peupliers en ligne frissonnaient, au plus léger souffle. Une fraîcheur montait de la terre humide. Heures de bien-être, où son âme se dissolvait petit à petit, où son corps souple reprenait force. Elle cueillait des brindilles odorantes, une fleur de sauge ou de centaurée, les mâchait, sans penser à rien. Elle participait à la vie confuse des choses, elle se sentait enveloppée de la sérénité du sol et de la douceur du ciel. Comme on tient aux lieux où l'on a grandi, où l'on s'est éveillé à l'émerveillement de vivre! Elle comprit que ce paysage et ce pays faisaient partie d'elle, comme elle faisait partie d'eux. Elle avait pu s'en croire détachée. Elle y restait liée par de ténus, mystérieux liens. Un matin, en allant jusqu'au cimetière ombreux où dormait sa grand'mère, elle croisa des petites filles qui jouaient et qui à sa vue s'arrêtèrent.

— Je vous fais peur? dit-elle.

— Oh! non, madame.

Alors ayant éclaté de rire, elles se mirent à sauter sur place, en battant des mains. La plus grande, du bout de ses doigts, frappait tour à tour la poitrine des autres et la sienne en disant, à chaque fois: « Mis-tram-gram-piké-piké-kolégram-bouré-bouré-ratatam-as-tram-gram... » La voix claire égrenait très vite les syllabes singulières. La dernière touchée sortait du cercle; bientôt il n'en resta qu'une, et l'essaim pépiant s'envola, en chantant:

Une poule sur un mur,
Qui picotait du pain dur,
Picoti-Picota,
Lève la queue et puis s'en va!

— Ah ! ah ! ah ! ah !...

Marthe entendait, du fond de son être le plus lointain, le rythme sautillant s'élever. A cette place même elle avait comme ces petites prononcé les mots du jeu, elle s'était sauvée en chantant : « Picoti-Picota ! »

Elle rêva longtemps, dans le cimetière à l'abandon. Deux ou trois mausolées, autour de celui des Ellangé, quelques sépultures récentes attestaient seuls qu'on s'y souvînt des morts, et ce souvenir même, avec la pauvreté des couronnes de perles, les fleurs fanées, paraissait si précaire ! Les dalles disjointes et verdies, éparses dans l'herbe haute, les débris de croix, les inscriptions rongées de mousse et çà et là la terre bossuée de tombes anciennes disaient si haut la vanité de la vie, l'irrésistible et lent nivellement de l'heure !... Elle lut, à mi-voix, sur la plaque de marbre noir scellée au mur de leur petite chapelle, la longue liste familiale, les noms des Ellangé d'autrefois... Ils remontaient à plus de deux cents ans... Ce sentiment de l'ancienneté de la famille lui fut consolant... Marthe se soudait ainsi à un passé lointain, et en même temps elle agrandissait sa vie... Elle n'était pas une forme éphémère, inutile, mais un chaînon de la frémissante chaîne... Et déjà, le chaînon suivant se façonnait en elle, l'enfant qui la continuerait... A coups sourds il attestait sa présence... Il disait : « Je suis là !... »

Elle porta la main à son flanc. Un Ellangé ? Non, un Rudheimer !... Et autant elle se sentait ancrée, par ceux de sa race qui reposaient là, à quelque chose de stable, qu'elle ne définissait pas bien, mais dont elle éprouvait la douceur et la force, autant par celui qui viendrait, elle se sentait comme arrachée au loin, dispersée et flottante... Ce coin de Pont-Noyelles, où elle renaissait avec une surprise heureuse à son moi primitif, cette parcelle de France où, depuis deux siècles, des êtres de son sang et de son nom avaient vécu, aimé, souffert, comme ils étaient sortis de sa mémoire, et comme ils y rentraient, sans effort, à l'heure décisive !... Marthe, grâce au petit cimetière délaissé, se retrouvait située, dans la famille et dans la patrie. Mais à la même minute, le sursaut d'un Rudheimer lui retentissait en pleine chair, lui signifiait qu'elle avait de plein gré renoncé... La chaîne ancestrale, à laquelle il lui était si réconfortant de tenir, avec elle se rompait net. Elle avait choisi une autre famille, une autre patrie. Et c'est de

celles-là que serait son fils ou sa fille... Ni Français, ni Ellangé... Mais Prussien, mais Rudheimer... Pour la première fois cette certitude lui fut pénible... Elle écarta l'avenir... Elle avait en elle-même un assez vaste champ de souffrance. L'heure suffisait à son déchirement. Marthe s'en voulut. Elle n'avait pas regretté la France heureuse et triomphante... Et voilà qu'elle mesurait, en la voyant malheureuse et vaincue, à quel point elle était une Française, une Ellangé...

Le bruit de grands combats aux environs de Metz se confirmait. Marthe devait oublier ses propres préoccupations pour rendre un peu de courage à sa mère. Elle ne se possédait plus depuis qu'étaient arrivées les nouvelles du 14. On avait su, dès le lendemain de l'arrivée de M. Ellangé à Pont-Noyelles, que les troupes allemandes avaient profité du mouvement de l'armée de Bazaine, quittant Metz avec l'Empereur, pour attaquer ses arrière-gardes. Une bataille indécise s'était livrée sur la rive droite de la Moselle : les corps des généraux Decaen et Ladmirault avaient été engagés... On apprit quelques jours après, mais de la façon la plus confuse, que les communications étaient coupées, que de nouvelles batailles avaient eu lieu, cette fois sur la rive gauche, autour de Rezonville et de Gravelotte. L'Empereur, auparavant, aurait quitté l'armée, pour aller rejoindre à Châlons les troupes nouvelles qui s'y formaient, le gros des corps de Mac Mahon. Les bruits les plus contradictoires couraient. De source anglaise ou française, c'était pour nos armées un sanglant, mais considérable triomphe. Une partie de l'armée prussienne aurait été culbutée dans les carrières de Jaumont. Les dépêches de l'ennemi disaient au contraire le succès des armées de Steinmetz et de Frédéric-Charles, Bazaine coupé de sa retraite, rejeté sous Metz... De part et d'autre le chiffre des pertes était reconnu formidable. On ne parlait de rien moins que de trente mille morts ou blessés.

Un pressentiment sinistre hantait la mère. Mme Ellangé répétait sans trêve :

— Je suis sûre que Jacques a été tué !

M. Ellangé n'y tenant plus fit atteler, le 25. Il allait aux nouvelles à Amiens, verrait en passant Louis et le Commandant, puis filerait jusqu'à Paris... Là, peut-être, on le renseignerait, on saurait.

Seules, les deux femmes, dans la maison trop grande,

erraient comme des âmes en peine. En vain Marthe essayait de distraire sa mère, l'attirait avec son ouvrage, sous les sapins. Elles emportaient les journaux du jour et de la veille, ceux d'Amiens et de Paris. Ils arrivaient après le déjeuner, qu'elles dépêchaient silencieusement, sans faim. Alors Mme Ellangé installée dans son vieux fauteuil Gibraltar, et tricotant un de ses éternels cache-nez, Marthe épuisait les feuilles, une à une. Elle lisait tout, parfois relisait... A travers les vagues récits, un nom, un détail accrochaient leurs pensées. Elles cherchaient à se figurer, à voir... Et puis l'incertitude affreuse les ressaisissait... A force de partager les craintes de Mme Ellangé, Marthe songeait moins à Otto. Son frère seul était en danger. Elle eut pourtant un coup au cœur quand, avec les journaux, le facteur, au-devant de qui elles allaient tous les jours, sitôt levées de table, — agita de loin une grande enveloppe.

— Une lettre pour Mme Rudheimer !

Elle était timbrée de Marbourg. Marthe reconnut l'écriture tremblée du pasteur. Elle décacheta en hâte ; il y avait, avec la lettre de son beau-père, trois billets d'Otto. Il les avait adressés Burgerstrasse, supposant qu'aussitôt rétablie, Marthe aurait réintégré leur petite maison. C'est ce qu'expliquait, entre deux versets de la Bible, M. Rudheimer. Il formait, avec sa femme, des vœux pour le prompt et complet rétablissement de leur chère bru. Qu'elle vînt ! Tout l'attendait... Marthe parcourut précipitamment, les yeux brouillés de larmes, les feuillets arrachés au calepin d'Otto. Griffonnés au crayon, ils avaient été écrits, quittés, repris, au hasard de l'heure, dans la bousculade et l'affolement... Les ambulances regorgeaient... Toujours des blessés nouveaux, un cauchemar d'opérations... Otto vivait dans le sang et la sanie... Le dernier billet, daté du 20 et pensé plus à loisir, n'était qu'un cri vers la fin de cette épouvante, la tendresse de la vie recommençante, la paix... Du train dont allait la guerre, Otto espérait qu'on en serait bientôt quittes. Il souhaitait que son beau-frère Jacques s'en tirât sain et sauf, comme lui. Il se félicitait qu'il servît du côté de Metz, contre une autre armée. Ainsi une grande horreur était épargnée... Ah ! quand pourrait reprendre une bonne existence bien calme ?... Sa chère femme atteindrait, sans secousse nouvelle, l'heure bénie de sa délivrance. Il l'embrassait tristement, le cœur soulevé d'un espoir très doux, à cette idée.

Comme elles retraversaient la salle à manger, pour aller s'asseoir sous les sapins :

— Tiens, maman ? dit-elle. Tu veux lire ?

Sans réflexion elle lui tendit les lettres ; Mme Ellangé les prit de même. Mais à peine y eut-elle jeté les yeux, elle les repoussa, avec vivacité :

— Je ne sais pas l'allemand, moi !

Marthe soupira, et se mit à traduire... Mais elle s'aperçut aussitôt que sa mère l'écoutait sans entendre... Qu'était Otto, pour elle ?... l'étranger, l'ennemi... Un seul être existait : Son fils !... Jacques !... Et, pliant le premier billet sans l'achever, Marthe le serra avec les autres... L'image de son mari s'estompait, s'effaçait. Celle de son frère surgit, précise, obsédante... Mais quelque effort qu'elle fît, elle ne parvenait pas à s'imaginer Jacques, tel qu'à cette heure il pouvait être. Elle le revoyait, penché sur son lit, et l'étreignant, comme elle murmurait : « Espérons ! »

Machinalement elle répéta :

— Espérons !

Mais le mot sonna si faux que s'étant regardées, Mme Ellangé et Marthe détournèrent la tête, en éclatant en sanglots. Un pas à ce moment craqua sur le parquet du vestibule. La porte s'ouvrit; c'était M. Ellangé, qu'elles n'avaient pas vu venir tout à l'heure, sur la route.

Il était si pâle, si défait, que le cœur maternel devina... Mme Ellangé s'élança, les bras en avant, avec un grand cri.

— Jacques ?... mon fils ?...

Il baissa la tête sans répondre.

— Mort !...

Marthe la voyant chanceler, l'avait déjà saisie à la taille. Mais avec un geste de répulsion instinctive, comme si sa fille eût eu aux mains un peu de sang fraternel, Mme Ellangé se dégagea :

— Non ! non ! Laisse-moi...

— Maman !... Oh ! maman...

Marthe, bouleversée, comprit : Jacques !... Son frère !... C'étaient les frères de son mari, c'était Otto, qui l'avaient tué !

VI

Dès lors Marthe sentit peser sur elle, à toute heure, l'incessant reproche. Il s'élevait des silences, des allusions, des réticences. Les murs de la maison, les arbres du jardin, les choses naguère par Jacques touchées, sa chambre close, leurs vêtemens noirs, tout dressait contre elle l'injuste et tenace accusation. Un seul payait pour tous : Otto incarna la race exécrée, il fut l'invasion et le meurtre.

D'abord, dans l'égarement des premières minutes, la communion de la douleur avait rapproché, après le geste involontaire de Mme Ellangé, la mère et la fille. Elles écoutaient, hagardes, le récit entrecoupé du père. A Paris, au ministère, on ne savait rien, on n'avait rien pu lui dire. C'est à Amiens, en rentrant, que le Procureur avait trouvé une lettre du lieutenant Charbalyé, le camarade de promotion, l'ami de Jacques... M. Ellangé, en prononçant ces mots, ne put s'empêcher de regarder Marthe... Elle rougit, tant les sentimens les plus différens se mêlent, jusque dans le paroxysme. Charbalyé, pauvre garçon ! Oui, si elle avait obéi au vœu des siens, si elle l'avait épousé, au lieu d'Otto, moins de rancœur eût infecté leur peine... D'un doigt tremblant, le père avait déplié le papier froissé, maculé. Charbalyé, fait prisonnier à Gravelotte, le 17 août, et dirigé sur Mannheim, avait pu en cachette écrire dans le train ces lignes hâtives, les adresser à un de ses parens, à Genève. Après six jours de trajet, elles arrivaient enfin, comme une balle assassine à son but...

« Monsieur, si cruelle qu'elle soit, j'accomplis la promesse que nous nous étions faite, réciproquement, votre cher Jacques et moi... Il est tombé en brave, frappé en plein cœur, le dimanche 14, à huit heures et demie du soir. Nous nous battions depuis quatre heures de l'après-midi, et la journée semblait gagnée, quand nous avons été attaqués à l'improviste, dans la nuit qui venait, par une masse compacte d'infanterie. Il y a eu un moment de panique, et notre compagnie se débandait. Jacques et moi nous avons réussi à arrêter le mouvement de nos sections et à nous reporter en avant, pendant que de toutes parts on sonnait la charge. Nous courions à côté l'un de l'autre,

quand je l'ai vu porter la main à sa poitrine et s'affaisser, brusquement... Je n'ai pu m'arrêter alors, mais lorsque les Prussiens eurent été repoussés, j'ai retrouvé son corps, déjà froid, une demi-heure après, à la même place. Je lui ai fermé les yeux, et jamais je n'oublierai, monsieur, l'expression sereine de son visage, cet air de fierté et d'apaisement. Il n'a pas souffert. Heureux ceux qui meurent ainsi en croyant à la victoire ! Je l'envie presque. Il n'a pas vu ce que nous voyons : la rage de la défaite et la honte de la captivité. Je suis de cœur, monsieur, avec votre chagrin et celui des vôtres...

« HENRI CHARBALYÉ. »

« *P. S.* — Le corps de votre fils a été enfoui, avec ceux des autres morts du régiment, dans une tranchée au pied d'un sapin que j'ai repéré, le long du chemin de Mey à Villers-l'Orme. Je vous montrerai l'endroit, Dieu sait quand... »

La triste lettre, que de fois elles en avaient repu leur désespoir. Mme Ellangé la portait sur elle, dans son corsage... Elle l'en tirait, les premiers jours, à tout moment. Et quand Marthe lui disait : — « Voyons, maman ! Tu te fais mal... donne-la-moi !... » elle jetait à sa fille un tel coup d'œil que celle-ci n'insistait plus, baissait la tête... « Qui es-tu ? disaient les yeux de Mme Ellangé... la sœur de Jacques ?... Non ! La femme d'Otto ?... C'est un de ses pareils qui a fait le crime... vous en êtes complices !... » A ces minutes-là, Marthe avait envie de tout laisser, de fuir, comme une bête blessée... Marbourg et son calme l'attiraient... La provinciale petite ville morte, où ne restaient plus que les vieux... Elle s'y enfoncerait, dans le mutisme de sa douleur, elle serait moins tenaillée, moins torturée... Puis, à mesure que tombait l'exaltation de sa mère, et qu'une torpeur douloureuse engourdissait la pauvre femme, Marthe se sentait ici plus nécessaire.

Mme Ellangé, comprenant son injustice, s'efforçait d'écarter toute cause d'irritation, entre elles ; elle s'en voulut de l'avoir blessée, comme si Marthe avait pu être rendue responsable, comme si, d'un côté aussi bien que de l'autre, ils n'étaient pas, tous, les jouets d'un aveugle, impitoyable Destin ! Insensiblement la chrétienne en venait, après le premier tressaillement de révolte, à l'humiliation désespérée aux pieds du Christ, à la

soumission aux volontés divines... Elle s'en allait, chaque matin, pleurer à la petite église, restait des heures affalée à son banc, la tête dans ses mains.

Marthe, moins croyante, ne se résignait pas à cette acceptation sans réserve des lois de la Providence: Se pouvait-il qu'elle se manifestât, par ces voies impénétrables? Elle accompagnait sa mère jusqu'au porche, une vieille voûte romane, où des giroflées poussaient, dans l'interstice des pierres. Tout le temps que durait la prière de Mme Ellangé, Marthe se promenait dans les allées étroites du cimetière. Son mur surplombait la route, et l'ombre d'un gros tilleul découpait son rond sur la pierre chaude. L'odeur amère du buis se mêlait à la senteur avivée des fenouils qui poussaient par hautes touffes, dans un angle abandonné. Elle s'asseyait, la cervelle vide. Autour d'elle, les petites filles menaient leurs rondes. Leurs voix argentines bruissaient, avec une fraîcheur de source. Elles chantaient de très vieux airs, dont les paroles montaient du fond de l'enfance de Marthe, berçaient, de la douceur de leur réminiscence, le désarroi de son âme. Elle se laissait aller à en suivre le rythme, répétait les paroles anciennes :

Bonjour, madame la Marjolaine,
Avez-vous des filles à marier,
Avez-vous des filles à marier?

J'en ai une qui est bien belle,
Qui porte de l'or, de la dentelle,
Mais je ne puis vous la donner,
Mais je ne puis vous la donner...

Ni pour l'or, ni pour l'argent,
Ni pour l'or, ni pour l'argent.
Ni pour les grilles du couvent!

Ou bien, c'était le mélancolique et sautillant refrain, au son duquel la vieille Julie l'avait tant de fois fait danser, sur ses genoux :

File, file, ma quenouille !
Le temps passe, le temps va.
File, file, ma quenouille !

Le temps passe, le temps va.
Si le fil brouillé s'embrouille,

Nous le débrouillerons...
File, file, ma quenouille!
Le temps passe, le temps va.

Le temps passe, le temps va... Marthe, souvent, se prenait à psalmodier l'obsédante ritournelle... Le temps passe, le temps va!... Il les emportait, pauvres choses inertes, épaves impuissantes... Sa grande vague les roulait, dans les ténèbres... Où allait-on?... M. Ellangé, seul, s'efforçait de réagir contre le pessimisme déprimant qui les avait envahis. Depuis que la Mort s'était abattue, couvrant leur vie de son aile d'ombre, il avait appelé à lui tout son stoïcisme. Il se raidissait contre la douleur. Les yeux secs, il vaquait à ses occupations, s'en créait. Il rouvrait des dossiers en attente, s'absorbait dans la lecture d'ouvrages d'histoire ou de droit; il avait remisé Horace, dont la philosophie souriante lui était inopportune, feuilletait Lucrèce. Il faisait mine de se désintéresser des journaux, de la confusion sinistre des nouvelles. Mais il les emportait tous, le soir, dans sa chambre. Et, le matin, il paraissait avec des paupières gonflées et rouges. Il pleurait, la nuit.

On ne savait rien, sinon que l'armée du Prince royal de Prusse descendait vers Paris. Strasbourg, bombardé, incendié, n'était plus qu'un îlot, sur l'Alsace submergée. De Bazaine, et de Metz, nul signe de vie. Mac Mahon demeurait le seul espoir. En attendant, par la brèche large ouverte, l'invasion ruisselait. Partout la stupeur, le désarroi, l'abandon. Quatre uhlans avaient conquis Nancy, et cinq, Châlons. Paris voyait déjà les casques à pointes surgir. La capitale s'approvisionnait, s'armait, dans l'immense rumeur de la garde nationale, soudain constituée, résolue à soutenir le siège, à l'abri des forts... La province suivait l'exemple. De l'enthousiasme des premiers jours on était tombé à une fièvre morne, on redoutait le pire. Le silence, qui suivait le formidable et sourd tonnerre des grandes batailles sous Metz, encore mal connues, était gros de cauchemars et de menaces. Noir prélude du fracas suprême de l'orage. Puis, aux tout derniers jours d'août, Paris, la France respirèrent : l'armée du Prince royal rebroussait chemin, se détournait vers l'Est. On parlait d'opérations heureuses : Mac Mahon et Bazaine manœuvraient de concert et, leur jonction faite, écraseraient les vainqueurs d'hier, disséminés... Passion-

nément, Marthe suivait les péripéties de la lutte. Sans qu'elle s'en fût rendu compte, au creuset de l'épreuve, le rapide travail s'était accompli. Son assimilation allemande chaque jour s'évanouissait davantage. Elle se retrouvait uniquement Française de cœur et de pensée. Pourtant elle ne cessait pas d'aimer Otto. Mais autant par affection profonde que par équité, elle le séparait, elle l'isolait de son milieu...

Un matin de septembre, c'était le dimanche 4, M. Ellangé, énervé, disait-il, par les étranges bruits qui de nouveau couraient, proposa d'aller déjeuner à Amiens. On serait ainsi plus à portée... Et puis on embrasserait le grand-père et Louis. Mme Ellangé acquiesça, d'un geste las. Rien ne lui était plus. Elle demeurait ployée sous le coup... Nulle vie ne brillait, à ses yeux enfantins, ses pâles prunelles bleues. Elle avait l'inconsistance et le glissement d'une ombre. Tandis que la victoria les emmenait, vers l'hôtel du boulevard du Mail, Marthe, étonnée, contemplait son père. Assis sur le strapontin, il affectait sa sérénité coutumière. Mais, au tic nerveux qui lui tiraillait la joue, l'émotion, malgré lui, perçait.

— Qu'y a-t-il, père ?

Il finit par avouer, comme on allait atteindre Amiens :

— J'ai reçu, à mon réveil, un petit mot, porté par exprès, du président de la Cour d'appel. Il était hier soir à Paris, il a vu le secrétaire du ministre de la Justice.

— Eh bien ?

— On dit que Bazaine n'aurait pu franchir les lignes de Metz, où les Prussiens l'encerclent, et que l'armée de Mac Mahon, rejetée vers Sedan, aurait subi un désastre...

— Oh !

Blanche, tout le sang au cœur, Marthe joignit les mains.

— Ce n'est pas tout ; le Maréchal, grièvement blessé, aurait dû céder le commandement au général Wimpfen... l'armée entière aurait capitulé, avec la ville... L'Empereur serait aussi prisonnier...

— L'Empereur prisonnier ? balbutia Mme Ellangé... Mais alors, Lucien...

Il eut un haut-le-corps : oui, c'était le régime à bas, la révolution certaine... le Procureur impérial ? Sa place ? Qu'importait ?... Il servait son pays depuis trente-cinq ans, il avait bien droit au repos... Il n'aspirait qu'à vivre désormais en solitaire.

avec ses livres et son chagrin... Est-ce que les préoccupations individuelles comptaient, dans une catastrophe semblable ?... Il était bien question de lui !... Il reprit, la voix altérée :

— Oui, Marthe, voilà où nous en sommes.

— Tu as été prophète, père. Tu avais tout prévu...

— Pas cela ! non, pas cela...

La voiture s'arrêta devant l'hôtel. Au bruit, une croisée s'était ouverte. Julie parut :

— C'est-il possible !

Son placide visage s'émut. Qu'un Empire croulât, elle ne s'en souciait guère, mais que ses maîtres survinssent à l'improviste, sans déjeuner commandé, c'était la grande affaire. Elle refermait en hâte, parut sur le seuil. Elle aidait Mme Ellangé à descendre de la victoria, saluait Marthe. Dévouée comme un chien, elle n'avait d'autre horizon que celui de sa servitude, d'autre liberté que la longueur de sa chaîne... Elle portait une robe de deuil, toute neuve.

— M. Ellangé est là ?

— Oui, monsieur le Procureur...

Pour M. Ellangé lui-même, il n'y avait, dans sa propre maison, d'autre M. Ellangé que le Commandant. Il n'était, lui, que M. le Procureur... — pour combien d'heures encore ? — ou, plus familièrement, M. Lucien.

Julie, avec sa rude franchise de vieille servante, se toucha le front :

— Il est là, mais la tête...

Tandis que M. Ellangé montait chez son père et que Julie se démenait, en bougonnant, à la cuisine, les deux femmes mettaient le couvert. Bientôt Louis parut. Elles ne l'avaient pas revu depuis leur départ à Pont-Noyelles. Une longue étreinte les unit. Les mots entre eux étaient inutiles. Mme Ellangé ne pouvait se rassasier de le contempler ; il était à présent le seul de ses enfans qui lui restât ; il incarnait, compensait les deux autres : Jacques, pour jamais perdu, Marthe mariée, et qu'elle perdrait encore, à nouveau...

— Ma pauvre Marthe ! fit Louis.

Ils se tenaient par la main. Et Marthe aussi éprouvait qu'elle l'aimait pour deux... Elle lui savait une gratitude infinie de la plaindre au lieu de la blâmer. Elle se faisait humble, les épaules serrées. Tout en elle disait : « Tu es bon de me par-

donner, de comprendre que ce n'est pas ma faute... » Louis s'écarta vivement :

— Chut ! recommanda-t-il.

Il venait d'entendre l'escalier craquer sous les pas de son père et de son grand-père. Le Commandant ignorait... Sa raison n'était pas déjà si solide... Qu'on lui en épargnât le plus !

— J'ai décidé grand-père à descendre, dit M. Ellangé, en entrant.

Il soutenait par le bras le Commandant dont la haute taille s'était étonnamment voûtée. Il marchait presque courbé en deux, en s'aidant d'une canne. Il avait maigri. Et sa barbe que, depuis trois semaines, il laissait pousser, donnait au visage pierreux, avec les grosses moustaches, un air revêche et hérissé, l'aspect d'un sanglier blanc. Il dévisagea sa bru et sa petite-fille, soupçonneux. Mme Ellangé impressionnée se cacha, pour essuyer ses larmes.

— Bonjour, grand-père.

— Tu ne nous embrasses pas?

Louis et Marthe s'approchaient, tendaient leurs fronts. Il parut se souvenir, leur tapota les joues...

— Oui, oui, tu es une belle petite fille, Marthon... Mais pourquoi est-elle en noir, le jour de sa première communion?... Bonjour, Jacques... Ah! ah! voilà le nouvel uniforme de Saint-Cyr?... Caporal, déjà?... Mes complimens... Et Louis?... où est Louis?... je ne le vois pas... Au collège, un jour pareil! Tu aurais dû le faire sortir, Lucien!...

Il s'assit à sa place, regardant toutes choses à la dérobée. Et tandis que Julie posait au milieu de la table une omelette dorée, il se frotta les mains et fit craquer ses os :

— Rien n'a changé, ici, depuis mon retour du Brésil... Ah! ah! Voilà une belle omelette au lard!... L'Empereur n'en mange pas de pareille, à Saint-Cloud.

Il passait goulûment sa langue, avec une joie d'enfant, sur sa lèvre pendante. Et ce spectacle était si triste que chacun, oubliant sa propre douleur, ne pensait plus qu'au malheur public, dont tous leurs maux étaient faits... Au-dessus du dérisoire repas, au-dessus des phrases banales et des mots évasifs, l'image de la France planait...

On venait d'installer le Commandant, avec sa pipe, dans le fauteuil devant la fenêtre, lorsque M. Nichamy entra...

— J'ai vu passer votre voiture de loin, dans la rue de Noyon... Eh bien! vous savez?

— Non, fit M. Ellangé, avec un clin d'œil, en désignant son père, j'allais justement sortir... aux renseignemens...

— Grand-père dort, dit Louis.

Le Commandant, la nuque renversée au dossier, ronflait légèrement; la pipe éteinte avait roulé sur ses genoux. M. Nichamy, essoufflé, dit très vite :

— Je sors de la Préfecture. M. de Guigné est à Paris. Il paraît qu'il y a une séance de nuit, à la Chambre, où Jules Favre a déposé une proposition de loi proclamant la déchéance, et la nomination d'une commission exécutive... On s'est séparé sans rien décider. On doit se réunir à deux heures...

— Alors, dit M. Ellangé, c'est certain? Mac Mahon? l'Empereur?

M. Nichamy tira de sa poche un papier.

— Tenez, j'ai pris copie à la Préfecture... cela vient d'arriver.

M. Ellangé, après s'être assuré que le Commandant ne pouvait entendre, lut à haute voix : *Proclamation du Conseil des ministres au peuple français...* « Français, un grand malheur frappe la patrie... Après trois jours de luttes héroïques... » Une à une les phrases brèves assénaient leur coup : la capitulation signée... 40 000 hommes et l'Empereur captifs... Mais Paris était en état de défense, une armée serait bientôt prête sous ses murs; une autre s'organisait sur les rives de la Loire... La voix de M. Ellangé scanda : « Le gouvernement, d'accord avec les pouvoirs publics, prend toutes les mesures que comporte la gravité des événemens. »

M. Nichamy s'épongea le front :

— C'est la fin!

— Oui, gémit le Procureur. *Finis Galliæ!*

— Non, père, la fin de l'Empire, voilà tout. La France reste. La vraie guerre commence!

La voix de Louis tremblait d'enthousiasme et de colère.

— En attendant, réfléchit M. Nichamy, je ne vois pas quelles mesures le gouvernement...

Louis l'interrompit :

— Il n'y a pas d'autres mesures que de proclamer, avec la République, la patrie en danger... Comme en 92!... Que ce gouvernement d'incapables disparaisse!

— Mais, murmura le Procureur, l'Impératrice-Régente et le Prince Impérial...

— Pourquoi pas Marie-Louise et le Roi de Rome? En fait de sauveurs, n'est-ce pas?

M. Ellangé allait protester, quand Marthe lui posa la main sur l'épaule :

— Regarde, père.

Tous se retournèrent, stupéfaits. Une voix caverneuse, et qui semblait sortir de la tombe, proféra :

— 1815... l'Invasion!

Une tragique minute les immobilisa... Le Commandant, réveillé aux premières lignes de la Proclamation, avait tout entendu. Un long effort l'avait redressé, mis debout, ainsi qu'une statue du passé. Les mots avaient d'abord bourdonné, sans suite ni sens, à ses oreilles dures. Puis le jour sinistre en son esprit s'était fait... Mais la commotion était trop brusque. Les idées se levaient en tumulte, dansaient dans son cerveau puéril. Napoléon... l'Invasion... Passé, présent, se confondaient. Une souffrance intraduisible lui ravageait la face... En même temps que le sang lui montait au front, en vague rouge, de grosses larmes coulaient silencieuses, au coin de ses yeux morts. Il voulut parler, battit des mains... Mais il ne sortait plus de ses lèvres ouvertes que des sons rauques. Avec la raison qui lui revenait, un peu de sa vie mourait; l'hémiplégie frappait tout le côté droit. La bouche de travers, il s'affala.

Aidé de M. Nichamy, de Louis et de Marthe, M. Ellangé remontait dans sa chambre ce grand corps qui gardait, dans sa ruine, une majesté. Personne ne songeait plus à se rebeller contre l'acharnement du sort. On subissait, têtes basses, volontés à la dérive. Marthe et sa mère s'installaient en gardes-malades auprès du Commandant, auquel le docteur avait prodigué de menus, d'inutiles soins... Une tisane tiédissait sur la table de nuit, dans la bouillotte-veilleuse. Marthe rêvait, les yeux grands ouverts, assise au chevet du lit où le vieillard reposait, calme, après une période agitée. Les trois hommes étaient sortis, traînant du Palais à la Préfecture, et de la Préfecture à la gare, leur fébrile désœuvrement. Une foule anxieuse emplissait les rues. On avait décidé de ne pas rentrer le soir à Pont-Noyelles, d'attendre les événemens. Il fallait aussi deux ou trois jours pour pouvoir y transporter le Commandant...

Il était nuit, depuis longtemps, quand le Procureur rentra, seul. Louis, dès cinq heures, avait dû, à l'expiration de sa permission, réintégrer la citadelle... En compagnie du docteur et de leur ami, le premier président, M. Ellangé avait attendu à la Préfecture... Enfin, à huit heures et demie, une dépêche était arrivée. Il en avait relevé le texte, pour la beauté du document, expliqua-t-il. Et sarcastique, tandis que sa femme et Marthe surveillaient le dormeur, il en détailla le libellé :

« République française... Ministère de l'Intérieur... La déchéance a été prononcée au Corps législatif. La République a été proclamée à l'Hôtel de Ville. Un gouvernement de défense nationale, composé de onze membres, tous députés de Paris, a été constitué, et ratifié par l'acclamation populaire. Les noms sont : Emmanuel Arago, Crémieux, Jules Favre, Jules Ferry, Gambetta, Garnier-Pagès, Glais-Bizoin, Pelletan, Picard, Rochefort, J. Simon. Le général Trochu est à la fois maintenu dans ses pouvoirs de gouverneur de Paris et nommé ministre de la Guerre, en remplacement du général de Palikao.

« Pour le gouvernement de la Défense nationale,

« Le ministre de l'Intérieur,

« Léon Gambetta. »

Trois jours après, M. Ellangé apprit, sans surprise, sa destitution. Il était remplacé par René Goblet, l'un des avocats les plus estimés du barreau d'Amiens. Un républicain, dévoué à Gambetta, Jules Lardière, dès le 5, avait succédé, à la préfecture, à M. de Guigné. Et comme Mme Ellangé gémissait sur la brutalité de ces changemens.

— C'est bien ainsi, dit-il simplement. A des temps nouveaux, il faut des hommes nouveaux... Nous allons pouvoir repartir pour Pont-Noyelles.

Pourtant il retarda jusqu'au 11. Il ne parvenait pas à se désintéresser si vite des affaires de la cité. D'abord, ce fut M. Nichamy, nommé au renouvellement du Conseil municipal, qui le retint... Quel était, en cette occurrence, le devoir du Conseil. Se retirer?... Ainsi l'on évitait les conflits probables, au milieu des haines et des ardeurs politiques... Le maire, M. Dauphin, hésitait. M. Nichamy, pacifique et gras, penchait

pour la retraite. Mais M. Ellangé l'en détourna : « Non, vous êtes utiles à la commission des ambulances et des secours. Vous devez rester, Dauphin et vous tous; on vous estime, on vous connaît... Dieu sait ce que notre pauvre Amiens est appelé à voir. Vous, au moins, vous ferez face à tous les dangers, ceux de l'invasion étrangère, et ceux de l'anarchie intérieure... » Ce fut ensuite, après les élections des officiers de la garde nationale mobilisée, leur reconnaissance et leur présentation, en grande pompe, sur la place de l'Hôtel-de-Ville... Avec Louis, M. Ellangé y assista, mêlés à la foule. Un enthousiasme patriotique la soulevait... Peut-être son fils avait-il raison, et la vraie guerre allait-elle commencer, seulement? Par raison, M. Ellangé eût souhaité que l'on pensât plutôt à la paix... Qu'attendre d'armées improvisées, quand les troupes de métier n'avaient pu obtenir la victoire? En traitant aujourd'hui, on obtiendrait des conditions moins onéreuses... La République n'héritait pas des fautes de l'Empire, si fautes il y avait eu... En s'appuyant sur Metz et l'armée du Rhin, formidable encore, et même sur les nouveaux corps en formation, le gouvernement pouvait entamer, avec honneur, des pourparlers...

— Et crois-tu, objecta Louis, que l'ennemi réponde? Ce qu'il veut, — il l'a crié assez haut, — ce n'est rien moins que l'Alsace et la Lorraine. Peut-on les céder de gaieté de cœur, quand Paris est debout, quand Bazaine a cent quatre-vingt mille hommes du modèle de Jacques, et quand, à l'abri de ces remparts-là, la France entière s'arme?... Chère France! l'Empire l'a perdu, la République la sauvera!...

Cet élan du pays, M. Ellangé y assistait avec un orgueil mêlé de tristesse et de craintes. Il enviait la jeunesse et l'activité de Louis; il eût voulu pouvoir se dévouer comme lui à une tâche utile, il souffrait d'être vieux, prisonnier de son âge, de sa vie, de ses opinions passées; il souffrait de sentir taxer de « bonapartisme suspect » ce qui n'était que fidélité aux convictions et au malheur... Sa dignité glacée s'en raidissait d'autant. Il dissimulait, sous un masque ironique et dur, son visage de détresse et de douleur.

Dans le verger de Pont-Noyelles resplendirent les lumineuses après-midi de septembre. Tandis que le Commandant, étendu dans un fauteuil à roues, chauffait sa carcasse au soleil, l'ex-procureur et sa femme, rapprochés l'un de l'autre par la

tourmente, se tenaient immobiles, sous le parasol rayé. Ils ne prononçaient que de rares paroles, mais leurs désolations s'entendaient. Parfois, ils se prenaient la main et se la serraient. Ils pensaient au cher disparu, à sa mort glorieuse, au tertre anonyme, sur la route de May à Villers-l'Orme... Ils pensaient à Louis, aux dangers qu'il pouvait courir si le flot envahissant s'étendait jusqu'au Nord, gagnait Amiens. Ils pensaient à Marthe, la suivaient d'un long regard, quand, après s'être penchée sur le fauteuil du malade, elle s'éloignait, la taille épaisse dans sa robe de crêpe, reprenait son éternelle promenade dans l'allée basse, au bord de l'Hallue... Pauvre Marthe ! femme et mère douloureuse ! C'était encore elle qui portait le fardeau le plus lourd... Sous quelles réflexions ne pliait-elle pas? Quel faix écrasant courbait sa nuque, dont la délicate blancheur au loin faisait tache, entre ses cheveux et sa robe sombre?... Et cet enfant, qui bientôt naîtrait, ce fils d'Otto?... M. Ellangé le détestait déjà, comme il détestait le père, ce Prussien qui était venu leur enlever leur fille, et qui maintenant achevait, dans le sang et la ruine, sa conquête !

Marthe, quand elle fut hors de vue, cachée par les hauts peupliers, tira de sa poche les deux dernières lettres d'Otto. L'une écrite après Sedan, et vibrante de l'exaltation qui s'était emparée alors de tout cœur allemand, saluait, dans ce triomphe sans précédent, la fin de la guerre. Otto ne savait pas encore les malheurs qui les avaient frappés... Jacques, le Commandant... Il comprenait que, fatiguée, elle eût prolongé son séjour parmi les siens, il se réjouissait de leur réunion proche. La seconde lettre, également transmise de Marbourg, par M. Rudheimer, répondait à celle où Marthe annonçait la mort de son frère et sa décision d'attendre à Amiens la fin des hostilités... En termes d'une haute et ferme pitié, Otto s'associait à son deuil, et, prévoyant une longue campagne encore, à cause de l'agitation de Paris et de la Province, il suppliait Marthe, dès que ses soins seraient inutiles à Pont-Noyelles, de regagner Marbourg, par la Belgique, de reprendre sa place au foyer. Il finissait en citant les belles paroles de Gœthe, la fin d'*Hermann et Dorothée :* « Que notre union, dans ce bouleversement général, soit d'autant plus solide et durable ; opposons ensemble aux malheurs notre courage; songeons à conserver des jours qui doivent nous être chers, et la possession des biens qui peuvent

les embellir. Celui dont l'esprit vacille en ces temps où tout s'ébranle, étend le désastre; mais celui dont l'âme est inaltérable se crée lui-même un monde où il règne. »

Elle froissa nerveusement le papier, dont une large tache de sang maculait le verso... Sans doute Otto avait-il transcrit les vers du poète sur le coin de quelque table d'opérations, mal essuyée... Elle eut un mouvement de colère contre tant de sérénité... Il était facile de se montrer supérieur dans la victoire !... Pour la première fois depuis leur séparation, elle ressentait, à l'égard de son mari, une impression nouvelle... Jusqu'ici elle avait gardé en elle son image et son amour intacts. De toute cette boue rouge, rien n'avait rejailli sur la chère noble figure...

Elle s'arrêta, saisie. Otto, un instant, cessa d'être l'homme qu'elle adorait, dans sa chair et dans son esprit, son mari, son compagnon, le père du doux petit être qui tressaillait, respirait en elle... Il fut un Allemand, l'Allemand... il fut l'ennemi. Elle étouffa un cri. Non! Pas cette folie, cette injustice !... Et appelant à elle toute sa raison, elle se dit : — « Je ne veux pas, je ne dois pas... Nous ne sommes ni l'un ni l'autre responsables, nous ne sommes que des malheureux, nous devons opposer ensemble au malheur notre courage !... Qu'au moins notre affection, notre confiance réciproques sortent sans accroc de ces heures déchirantes !... » Mais à l'idée de s'en aller, seule, à Marbourg, une asphyxie l'étreignait. Elle mourrait là-bas !... Elle avait besoin de l'air de France !... Tant que ce cauchemar durerait, il fallait qu'elle fût là, à sa place de Française, dans le pays et la maison de son enfance... Et puis, elle était indispensable à sa mère désemparée !... Qui veillerait, qui soignerait ainsi qu'un enfant le grand-père, qu'à toute heure il fallait voiturer, changer, nourrir?... Otto le comprendrait. Elle allait le lui écrire, dès ce soir...

Et sans qu'elle écrivît, les jours coulèrent. Leur monotonie, à la fois interminable et brève, tournait autour du Commandant dont le corps, petit à petit, s'affaiblissait. L'âme pourtant couvait, au fond des yeux de fièvre, ainsi qu'une flamme de veilleuse. Il avait, en perdant une partie de son être, recouvré une partie de sa raison. La main gauche derrière l'oreille, son regard tendu, il prenait part à tout ce qui se disait autour de lui; il exigeait qu'on ne lût point à haute voix le journal sans

lui. C'est ainsi que sous les pruniers de Pont-Noyelles, dans la clarté chaude de ces beaux jours d'été, les trois générations ressentaient, à pleine âme, tout le vertigineux bouleversement des heures. Elles aboutissaient, avec leur tumulte, dans la paix du petit verger et dans la consternation des cœurs. Elles apportaient, ainsi qu'un grondement de marée, l'écho toujours rapproché de l'invasion en marche.

Dès le lendemain de Sedan, l'armée du Prince de Saxe et celle du Prince royal de Prusse, — l'armée d'Otto! — s'étaient ébranlées, sur un vaste front. Si le 5, Montmédy avait repoussé un coup de main, le VIe corps allemand était entré à Reims sans défense, et, le 8, Laon et sa citadelle capitulaient sans avoir tiré un coup de fusil... Lavague noire s'enflait, montait de ville à ville. Le 15, elle était à Villers-Cotteret, à Senlis, à Château-Thierry. Devant elle, se rétrécissait, par la destruction des voies ferrées, le cercle au centre duquel haletait Paris... Du 17 au 19 enfin, couronnant les hauteurs, barrant les routes, la ligne d'investissement se fermait. Amiens et le Nord étaient coupés de la capitale, isolés de la France... Seuls, trois membres du gouvernement, Crémieux, l'amiral Fourichon et Glais-Bizoin, délégués à Tours, avaient charge d'organiser la défense en province, de maintenir les relations avec les puissances étrangères, qu'allait consulter et solliciter, en mission officieuse, M. Thiers. Mais la nation n'avait plus à compter que sur elle. Jules Favre, le 20, s'était heurté aux exigences voraces du vainqueur : Bismarck n'accepterait rien moins, avant tout armistice, que ces conditions inacceptables, tant qu'il y aurait des soldats et des armes : reddition de Bitche, Toul, Strasbourg, la garnison de cette dernière prisonnière de guerre, l'occupation d'un fort de Paris, les hostilités continuant devant Metz!...

M. Ellangé s'avoua que les prévisions de Louis n'étaient que trop justes. C'était demander, tout cru, l'Alsace et la Lorraine... Aussi la réponse de Jules Favre lui sembla-t-elle, — quelle que fût son absence de sympathie pour l'avocat, — digne du ministre de la France : « Pas une pierre de nos forteresses, pas un pouce de notre territoire. » Cependant, le 27 septembre, Strasbourg en feu succombait. Soissons était investi. Autour des légions de la garde nationale sédentaire, qui défendaient Amiens, Abbeville et Péronne, une armée se formait, sous l'action du préfet Testelin, commissaire général de

la défense dans le Nord, et de son adjoint le colonel Favre...

Le 8 octobre enfin, on apprenait que Gambetta, parti de Paris en ballon pour aller galvaniser la Province et ses collègues de Tours, était tombé près de Clermont et avait gagné Amiens, dans la nuit. M. Ellangé, n'y tenant plus, s'empressa, malgré la douceur de l'automne, de quitter Pont-Noyelles, et de rallier la ville.

L'air était si doux, ce matin-là, qu'après avoir installé sa mère auprès du Commandant, dans la calèche, Marthe monta, avec son père, dans le cabriolet. La carriole fermait la marche, avec les gens et les bagages, M. Ellangé montra, du bout de son fouet, les tours de la cathédrale, qui de loin surgissaient, dominant l'étendue de la ville, violette et brune, avec ses toits d'ardoises et de tuiles.

— Tu te souviens, Marthon, quand tu avais dix ans? Nous sommes montés un jour dans la galerie qui, au-dessus de la forêt des contreforts et des clochetons, fait le tour de l'édifice?... C'était un matin d'automne comme celui-ci... Les martinets criaient en voletant autour de la flèche, je te tenais par la main pour que tu n'aies pas le vertige. Tu m'as dit, en me montrant Amiens et, jusqu'à l'horizon, ce qu'on voyait de terre : « — Alors, papa, tout cela, c'est la France?... »

— Je me souviens... et aussi de ce que tu m'as répondu : — « Tout cela, d'abord, et ensuite mille fois et mille fois autant... »

Elle se tut, songeuse. M. Ellangé reprit :

— C'était trop grand. Ça ne te disait rien. Alors tu as ajouté, en ouvrant tes petits bras : — « Non, pour moi, la France, c'est ce qu'on aperçoit d'ici, tiens, ce que j'embrasse, contre mon cœur ! » Et tu as refermé l'étreinte sur le cercle de l'horizon...

Elle baissa les paupières, pour contenir son envie de larmes... Comme elle le comprenait aujourd'hui, ce que lui avait soufflé son instinct d'enfant!... Elle eut un brusque élan :

— Écoute, père. J'écrirai demain à Otto. Avec la tournure que prennent les événemens, nul ne peut dire, maintenant, quand finira la guerre. Elle peut durer des mois et des mois... Je ne vous quitterai pas, tant qu'il y aura des soldats allemands, aussi loin que s'étend la France...

Elle enveloppait, d'un regard passionné, l'étroit horizon au

centre duquel la cathédrale se dressait, avec ses deux hautes tours et sa flèche, et par delà, jusqu'aux frontières, l'image immense de la Patrie. Elle eût voulu, comme quand elle était petite, là-haut, ouvrir ses bras, et serrer contre son cœur la douce terre sanglante... Marbourg, la quiétude des soirs d'intimité, sous la lampe, le piano dans la salle à manger de la Burgenstrasse, la ville féodale perchée avec un air italien sur sa colline, les tours si pures de Sainte-Élisabeth, les Rudheimer levant à sa santé les verres de Bohême où étincelle le vin du Rhin, Wilhemshöhe et son parc où à présent se promène Napoléon III déchu, le lit aux rideaux blancs noués d'un ruban couleur d'espérance, comme tout cela est loin, s'estompe et s'évanouit!... On approche d'Amiens, on longe la Citadelle où Louis à cette heure travaille, sous l'uniforme de guerre; on croise des voitures pleines d'armes, des gardes nationaux qui font l'exercice, sur la Chaussée Saint-Pierre... Une foule s'empresse, de l'Hôtel de Ville à la place Périgord; rue des Robinsons, le cabriolet est forcé d'aller au pas, en longeant la Préfecture et le Musée, tant les curieux y sont massés; M. Ellangé glisse un regard résigné aux façades où naguère s'éployaient les aigles. Des cris, des acclamations retentissent : « Vive la République, vive Gambetta! » Une voiture découverte sort de la cour de la Préfecture. Les bras se lèvent, on se découvre, les chapeaux s'agitent. Garés le long du trottoir, M. Ellangé et Marthe contemplent avec émotion l'ardente et grave figure du jeune ministre de l'Intérieur, ses cheveux longs, ses yeux de feu... Ils croient voir passer un de ces conventionnels héroïques qui portaient aux armées l'âme de la nation... Et sans réfléchir, debout du même sursaut, ils communient avec l'âme populaire, ils crient, de toutes les forces de l'instinct :

— Vive la France!

VICTOR MARGUERITTE.

(La troisième partie au prochain numéro.)

MADEMOISELLE DE GOURNAY

Il faut remercier M. Mario Schiff, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Florence, de nous avoir donné un excellent petit livre sur Mlle de Gournay, contenant : 1° une notice sur Mlle de Gournay; 2° le traité de Mlle de Gournay sur l'*Égalité des hommes et des femmes*; 3° le *tract* de Mlle de Gournay intitulé *Grief des dames;* 4° le portrait que Mlle de Gournay a fait d'elle-même sous ce titre *Peincture de mœurs*.

Mlle de Gournay, depuis Tallemant des Réaux et Saint-Évremond jusqu'à Sainte-Beuve, a toujours excité la curiosité. Cette « fille d'alliance du grand Montaigne, » ce premier éditeur (après la mort de Montaigne) des œuvres du grand philosophe, cette adoratrice *pendant soixante-cinq ans* de l'auteur des *Essais*, a pris sa place, pour ainsi parler, dans la galerie des *veuves* illustres, dont elle a toutes les qualités touchantes et quelques-uns des ridicules. Saint-Évremond a bien saisi cela quand il montre Mlle de Gournay *perdant une dent* (non point celle qu'elle avait contre Malherbe, car elle ne pouvait perdre celle-ci) et disant :

> Montaigne en perdit une à cinquante-sept ans
> — J'aime à lui ressembler, même à perdre les dents.

Mlle de Gournay se considérait comme la gardienne de la mémoire de Montaigne et de sa gloire. Elle avait eu pour lui le coup de foudre lorsque, âgée d'environ dix-huit ans (à ce que l'on peut supposer, car elle dit tout d'elle, sauf la date de sa naissance), elle lut les *Essais* dans l'édition de 1580. Elle était à

Paris, Montaigne y était aussi; elle lui demanda audience, elle le vit. A partir de ce moment sa vocation était décidée; elle était sa future veuve.

Elle lui plut beaucoup. Il lui rendit sa visite à Gournay-sur-Aronde, où il séjourna quelques mois avec Mlle de Gournay et sa mère. Depuis ce moment, elle fut sa « fille d'élection. » Elle publia un petit recueil de Souvenirs de ce séjour de Montaigne à Gournay sous le titre de *Proumenoir de M. de Montaigne*. Elle s'arrangeait déjà pour que du nom de Montaigne le nom de Gournay fût inséparable.

Elle eut, par la suite, des amis presque aussi illustres, entre autres le savant Juste Lipse qui l'estimait fort, qui l'admirait même et qui disait d'elle, ne souriant qu'à demi : *Videamus quid sit paritura ista virgo*. Mais rien n'égalait, bien entendu, dans l'âme de Mlle de Gournay, l'ami de La Boëtie.

Quand il mourut, son secrétaire, de Brach, sur l'ordre de Montaigne, envoya à Mlle de Gournay les papiers du défunt, et c'est de là que Mlle de Gournay a tiré l'édition de 1595. C'est dans cette première édition posthume que paraît pour la première fois, enchâssé dans les *Essais* (livre II, chapitre XVII, *ad finem*, après les mots « homme de guerre très expérimenté, » et avant les mots : « Les autres vertus ») un très bel éloge de Mlle de Gournay.

L'histoire de cet éloge est intéressante. Il paraît en 1795 dans l'édition de Mlle de Gournay pour la première fois et sous cette forme : « *J'ai pris plaisir à publier en plusieurs lieux l'espérance que j'ai de Mlle de Gournay-le-Jars, ma fille d'alliance et certes aimée de moi beaucoup plus que paternellement et enveloppée en ma retraite et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre être; je ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peut donner présage, cette âme sera quelque jour capable des plus belles choses, et entre autres de la perfection de cette très sainte amitié où nous ne lisons point que son sexe ait pu monter encore : la sincérité et la solidité de ses mœurs y sont déjà bastantes; son affection vers moi plus que surabondante et telle en somme qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'appréhension qu'elle a de ma fin par les cinquante et cinq ans auxquels elle m'a rencontré la travaille moins cruellement. Le jugement qu'elle fait des premiers* Essais *et femme et en ce siècle et si jeune et seule en son quartier, et la véhémence fameuse dont elle m'aima et me désira longtemps sur la seule*

estime qu'elle en prit de moi longtemps avant m'avoir vu, sont des accidens très dignes de considération. »

Or, dans l'édition que la même Mlle de Gournay procura quarante ans après, en 1635, l'éloge dont il s'agit reparaît, mais singulièrement modifié; et c'est à savoir sous cette forme : « *J'ai pris plaisir à publier en plusieurs lieux l'espérance que j'ai de Mlle de Gournay-le-Jars ma fille d'alliance et certes aimée de moi paternellement. Si l'adolescence peut donner présage, cette âme sera quelque jour capable des plus belles choses. Le jugement qu'elle fit des premiers* Essais *et femme et en ce siècle et si jeune et seule en son quartier et la bienveillance qu'elle me voua sur la seule estime qu'elle prit de moi longtemps avant qu'elle m'eût vu, sont des accidens de très digne considération.* »

Les différences entre ces deux textes sont très considérables et semblent très significatives. Ce qui disparaît de l'un à l'autre, ce sont les expressions où l'affection de Montaigne pour Mlle de Gournay et celle de Mlle de Gournay pour Montaigne sont peintes comme passionnées : « Enveloppée en ma retraite et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre être;... je ne regarde plus qu'elle au monde... la véhémence fameuse dont elle m'aima et me désira longtemps... »

Pour quelle raison Mlle de Gournay a-t-elle ainsi éteint en 1635 le texte de 1595? On ne dira pas que ce fut pour que Mme de Montaigne ne prît point ombrage et chagrin des expressions vives que nous venons de souligner, puisqu'en ce cas, c'est en 1595 qu'elles auraient dû être effacées, et en 1635, Mme de Montaigne étant morte, qu'elles auraient dû reparaître.

Ce refroidissement du texte est-il l'effet d'un accès de modestie qui aurait pris Mlle de Gournay en 1635? Tout ce qu'on sait de Mlle de Gournay ne la présente pas à nos yeux comme étant d'une modestie facile à effaroucher. Il y aurait plutôt à croire qu'une certaine crainte de quelque ridicule a porté Mlle de Gournay à atténuer les hyperboles vraiment étranges du premier texte (surtout le *je ne regarde plus qu'elle au monde.* »

Et ce remaniement si profond rend à mes yeux *les deux textes* très suspects. Au fond, il faut dire les choses comme elles sont, mon opinion secrète est que l'un et l'autre textes sont de Mlle de Gournay, qui, — exemple, son édition de Ronsard, — n'avait pas des scrupules d'éditeur intransigeant; qu'elle a d'abord rédigé (peut-être sur un texte oral de Montaigne) l'éloge

pindarique de 1595; qu'ensuite, un peu moquée peut-être pour ce passage-là, elle s'est résignée à le *pâlir* en 1635.

L'exemplaire de Bordeaux me donnerait bien, ce me semble, un peu raison. L'exemplaire de Bordeaux ne contient ni l'un ni l'autre des textes ci-dessus rapportés. Dans l'exemplaire de Bordeaux il n'y a rien que, ajouté à la main, après les mots : « événemens de mon temps, » les lignes : « comme aussi... homme de guerre expérimenté » qui se rapportent à La Noue ; mais entre : « ... homme de guerre expérimenté » et « comme aussi... » il n'y a rien du tout.

Il est vrai qu'après « événemens de mon temps » il y a dans le texte imprimé un signe (I) renvoyant à l'ajouté manuscrit de la marge et qu'il y a, après l'ajouté manuscrit marginal, une (+) et enfin, que, depuis cette croix jusqu'au bas de la marge gauche et débordant sur la marge d'en bas, il y a une forte maculature pouvant faire supposer un béquet, comme nous disons, ou un brevet, comme on disait alors, qui aurait été collé sur ces deux marges.

Il faut tenir compte de cela ; mais évidemment il n'autorise point à assurer qu'il y eût à cette place un éloge de Mlle de Gournay, ni surtout l'un ou l'autre des éloges ci-dessus transcrits. J'incline toujours à penser que ces éloges sont de Mlle de Gournay elle-même.

Ce n'est pas l'avis de M. Strowski, à qui j'ai soumis mes doutes, qui, avec une bonne grâce dont je lui suis très reconnaissant, s'est remis à étudier cette petite question et qui, avec une photographie de la page dont il s'agit de l'exemplaire de Bordeaux, m'adresse la lettre suivante :

«...Au point de vue paléographique, je n'ai rien à ajouter à la note très exacte de M. Schiff (pages 13 et 14). Il est très vrai que l'éloge de Mlle de Gournay manque dans le manuscrit. Il est très vrai aussi qu'à cette même place il y a un signe de renvoi et que la marge maculée laisse à supposer que quelque bout de brouillon, quelque brevet, avait été justement collé en cet endroit... Mais on peut se demander pourquoi Montaigne a collé ce brevet au lieu de le recopier. La marge est assez grande pour contenir la copie. Or, s'il a quelquefois recours au brevet et à la colle, c'est quand la marge, trop petite, ne peut contenir ce qu'il y veut mettre. Concluons donc que le brevet date d'un moment où Montaigne n'avait plus la force de re-

copier avec soin sur son cher exemplaire ce qu'il griffonnait sur ses brouillons, — à moins que le brevet n'ait jamais existé, que les taches ne soient pas des taches de colle et que le signe de renvoi ne soit qu'une supercherie : tout cela n'est pas impossible. Et il faut chercher ailleurs la solution de cette difficulté. Passons donc de la paléographie à l'histoire. M. Reinhold Dezeimeris (je regrette que M. Schiff, toujours si exact et si aimable, ne l'ait pas cité) a prouvé que Mlle de Gournay n'était pas venue en Guyenne avant d'avoir achevé l'édition des *Essais* de 1595 et qu'elle avait donné cette édition sur une copie que lui avaient envoyée Mme de Montaigne, Pierre de Brach (et j'ajoute : probablement Florimond de Rœmond). Elle se flatte d'avoir reproduit avec une religieuse fidélité le manuscrit de son « père. » C'est vrai. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'exemples d'un ouvrage inachevé, publié deux ans à peine après la mort de l'auteur, d'une façon si exacte et si complète. Je me permets de vous renvoyer respectueusement à l'appendice III du tome I de « l'édition municipale. » Je suis assuré que les altérations du texte de Montaigne sont dues plutôt aux déchiffreurs de Bordeaux qu'à Mlle de Gournay. Elle n'aurait donc manqué à la fidélité d'éditeur, cette bonne demoiselle, elle n'aurait pris sur elle de modifier gravement le texte, que pour introduire son éloge? Mais alors qu'aurait pensé la famille de Montaigne? Qu'aurait pensé Mme de Montaigne, si maltraitée en un passage des *Essais*, que le manuscrit même a été, par d'autres mains que celle de Montaigne, rayé et raturé? *Et, justement, Mlle de Gournay devait, une fois l'édition parue, venir au château de Montaigne, et elle y est venue.* Bien plus, après son voyage à Montaigne, elle a donné une nouvelle édition des *Essais*, en 1598, laquelle édition suppose une revision, — ou plutôt une édition du manuscrit lui-même, que Mlle de Gournay [avant son voyage en Guyenne] n'avait pas encore eu en mains. Or cette édition donne tout au long l'éloge. Je ne crois donc pas que Mlle de Gournay ait composé et inséré elle-même le passage que nous discutons.

« Et je m'explique facilement que, vieille et tout près de mourir, refaisant quarante ans plus tard une édition *retouchée* des *Essais*, elle ait bravement retouché les pronostics que Montaigne avait fondés sur les promesses de son adolescence. Sa conscience d'éditrice était moins neuve, moins scrupuleuse, sa susceptibilité plus grande ; elle a craint le ridicule d'une

prédiction qui ne s'était peut-être pas entièrement réalisée. Que vous en semble? Et, puisque je suis en veine de faire des suppositions, en voici une: Mlle de Gournay nous dit dans la grande préface de son édition de 1595 qu'au moment de sa mort, Montaigne lui a fait envoyer, « de la main du sieur de la Brousse » (frère de Montaigne) « un tendre à-Dieu. » Qui sait si ce tendre à-Dieu qu'elle n'a jamais publié n'est pas justement cet énigmatique éloge? Montaigne l'aurait dicté sous une forme plus directe au sieur de la Brousse pour qu'il fût transmis à Mlle de Gournay; il l'aurait fait ensuite rédiger à la troisième personne; il aurait indiqué la place où il fallait le mettre dans son manuscrit; il l'aurait peut-être fait coller sous ses yeux, donnant ainsi un rang parmi les grandes âmes de son temps à celle qu'il admirait si fort. Excusez-moi d'avoir été si long... — F. Strowski. »

La jolie consultation de M. Strowski fait sur moi une très grande impression, comme on peut le croire. Je réagis pourtant un peu. Je ne suis pas très sensible au premier argument: devant aller voir Mme de Montaigne, ce qui arriva en effet, comment Mlle de Gournay aurait-elle eu le front d'altérer si gravement le texte, et après l'avoir été voir, comment aurait-elle persisté en une seconde édition dans cette altération du texte? Je dis là-dessus: elle ne savait pas, en préparant sa première édition, qu'elle irait voir Mme de Montaigne; l'altération a pu lui être pardonnée en considération du soin extrême qu'elle avait mis à procurer l'édition si complète, si exacte d'ailleurs, si minutieuse, si excellente, véritable grand service rendu à la mémoire de Montaigne; elle a pu lui être pardonnée en considération de la vraie modestie, très touchante, avec laquelle Mlle de Gournay, en sa préface, annonce ce texte la concernant: « Lecteur, n'accuse pas de témérité le favorable jugement qu'il a fait de moi: quand tu considéreras en cet écrit-ci combien je suis loin de le mériter: lorsqu'il me louait, je le possédais: moi avec lui, et moi sans lui, sommes absolument deux; » et si elle lui a été pardonnée, Mlle de Gournay a pu aller voir Mme de Montaigne et faire chez elle un long séjour, et après le long séjour, bien sûre des bons sentimens de Mme de Montaigne à son égard, rééditer tranquillement, dans sa seconde édition, l'éloge qu'on avait accepté. Après tout, cet éloge, quoique hyperbolique et blessant, je le reconnais, pour Mme de Montaigne

(« je ne regarde plus qu'elle au monde ») est moins dur pour Mme de Montaigne que d'autres passages la concernant qu'elle a laissés passer ; car, si elle en a fait raturer, elle en a laissé qui sont encore assez forts. Oui, il est possible que l'éloge de Mlle de Gournay, quoique rédigé par Mlle de Gournay, ait été toléré par Mme de Montaigne.

Je ne suis pas très sensible non plus au second argument : en 1635, Mlle de Gournay a pu rougir un peu des pronostics de Montaigne sur elle, fondés sur les promesses de son adolescence et si peu vérifiés par la suite des choses. Je dis là-dessus : d'abord Mlle de Gournay n'a jamais cru que les espérances qu'on avait conçues relativement à son talent eussent été démenties ; ensuite, ces pronostics de Montaigne sur elle, *c'est précisément ce qu'en 1635 elle n'efface pas.* Elle efface « enveloppée dans ma solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre être ; » elle efface l'incroyable « je ne regarde plus qu'elle au monde ; » elle efface, chose curieuse, le pronostic sur la perfection de cette très sainte amitié qu'il était si naturel qu'elle laissât ; mais elle laisse : « si l'adolescence peut donner présage, cette âme sera quelque jour capable des plus belles choses. » Enfin comme je le disais dès le début, elle efface en 1635 ce qu'il eût été rationnel qu'elle effaçât en 1595 pour ne pas blesser Mme de Montaigne et rétablît en 1635, n'ayant plus risque de la blesser. Ce n'est donc pas pour éviter le ridicule des pronostics non vérifiés qu'elle a amputé en 1635 son texte de 1595.

Je suis beaucoup plus touché par l'hypothèse, jolie à souhait, de M. Strowski que par ses argumens. Avant d'avoir lu sa lettre, je supposais, par un effet de cette charité chrétienne qui ne me quitte jamais, un texte *oral* de Montaigne, que Mlle de Gournay aurait transformé en texte écrit. Et entre texte oral et texte écrit je ne voyais rien de possible. Entre texte écrit et texte oral, il y a quelque chose de possible, et quelque chose, M. Strowski me l'apprend, qui a eu lieu, un texte dicté par Montaigne à son frère pour Mlle de Gournay. Or ce texte a pu : soit être inséré par Mlle de Gournay dans le 17 du II, soit être inséré par Montaigne lui-même à cet endroit, soit être inséré à cet endroit par le frère de Montaigne avec autorisation de Montaigne. Cela me séduit très fort, a un grand air de vraisemblable dans l'hypothétique ; et puis c'est si ingénieux !

Une chose me frappe encore plus et véritablement m'ébranle.

C'est l'*énormité même*, non pas de l'éloge, mais de la déclaration d'amour que Mlle de Gournay copie, si le texte est de Montaigne, inventerait, à supposer que le texte soit d'elle. C'est le « *je ne regarde plus qu'elle au monde.* » Que Montaigne entre sa femme, sa fille et son frère, dise et écrive : « Je ne regarde plus au monde que Mlle de Gournay, » c'est un peu fort ; mais que Mlle de Gournay, de sa grâce, le lui fasse dire et écrire, c'est bien plus fort encore ; cela dépasse les bornes connues, je ne dis pas les possibles, de l'irréflexion et de l'inconscience. Je ne réponds de rien ; mais je crois difficilement que Mlle de Gournay ait inventé cela.

Je suis donc ébranlé.

Mais encore cette absence, malheureuse, du texte concernant Mlle de Gournay dans l'exemplaire de Bordeaux et ces deux textes si différens, on ne voit pas décidément bien pour quelles raisons, dans deux éditions de Mlle de Gournay, ne laissent pas de continuer à m'inquiéter fort. Il n'y a pas à dire. Le moyen essentiel de paraître faux, c'est d'être double. Enfin j'ai mis sous les yeux les pièces du procès, et c'est tout ce que je voulais faire.

Mlle de Gournay a tracé son portrait moral dans la pièce intitulé *Peinture de mœurs*, avec une naïve complaisance qui rappelle le joli vers de Boissière :

> Quand je parle de moi je n'y mets pas de haine;

mais, en somme, d'après tout ce que nous connaissons de Mlle de Gournay, avec une assez sûre connaissance d'elle-même. La pièce est adressée à M. le président d'Espaignet, conseiller d'État *avec qui elle avait fait le voyage à Montaigne.*

> Notre abord commença lorsque du grand Montaigne
> J'allai voir le tombeau. La fille et la compagne
> Voyageant avec toi...

Or le voyage ayant eu lieu en 1596, et Mlle de Gournay disant que vingt ans se sont écoulés depuis

> Puisqu'en te pratiquant vingt ans j'ai vu passer

et Mlle de Gournay étant née vers 1565, c'est le portrait de Mlle de Gournay à cinquante ans que donne ici Mlle de Gournay elle-même. D'après le dernier vers de ce poème, on pourrait la croire beaucoup plus âgée, puisqu'elle écrit : « Ayant sur mes

ans mûrs sept lustres épuisés, » mais le calcul qui précède est exact et il faut croire que, par *ses ans* mûrs, Mlle de Gournay entend sa quinzième ou seizième année, ce qui du reste est un sens beaucoup plus juste que celui que nous donnons d'ordinaire à ce mot, car enfin on est mûr quand on est digne d'être cueilli, et non pas quand on tombe. Donc, portrait de Mlle de Gournay à cinquante ans :

Elle s'avoue irascible et rancunière :

> . . . . . Je suis d'humeur bouillante,
> J'oublie à peine extrême une injure preignante,
> Je suis impatiente et sujette à courroux;

sans toutefois marquer toujours cela au dehors; mais de s'empêcher de le sentir cruellement au dedans « cela lui est impossible. » Elle est ferme et tenace dans la dispute,

> Parfois en conférant il advint que j'embrasse
> La raison et ses droits d'une humeur trop tenace.

Elle reconnaît qu'elle n'est pas suffisamment pieuse :

> Qu'à servir le grand Dieu mon esprit est trop froid.

Qu'encore elle a quelque estime d'elle-même,

> Pour m'estimer un peu je ne mérite blâme;

qu'elle est peu économe :

> Je ne m'accuse pas du défaut de ménage,
> De ce reproche en vain le vulgaire m'outrage
> Pour me voir sans moyens, sans ménage on me croit.
> J'en aurais à plein fond quand mon bien le vaudroit.

[c'est-à-dire *si* mon bien valait la peine qu'on le ménageât].

A côté de ses défauts elle range ses qualités. Elle a le culte de la justice et de l'honneur, l'honneur et le caractère égal, sauf dans les assauts de l'adversité; une indépendance d'esprit qui fait qu'elle « ne juge de rien par coutume vulgaire ; » elle n'est ni pédante, ni charlatan; elle « ne croit pas de léger ; » mais elle est véritable et de bonne foi; elle ment très rarement et, quand elle le fait,

> C'est sur le coup précis d'une importante affaire.

Elle est amie très sûre [et Montaigne a donc eu raison, d'après elle, de dire qu'elle était « capable de cette très sainte amitié où

nous ne lisons point que son sexe ait pu monter encore »], point ingrate, point injurieuse (ou point capable de mauvais office, car le mot a les deux sens).

> L'injure plus qu'à nul à mon cœur est amère ;
> J'aimerais mieux pourtant la souffrir que la faire,

elle déteste les grimaces de cour, l'oisiveté ; elle est charitable quoique avec plus de discernement qu'elle ne l'a été, depuis qu'elle connaît les hommes ; elle n'est ni indiscrète ni importune.

> Donc, si j'ai des défauts, ils ne blessent que moi.

On connaît la position littéraire qu'elle prit et c'est même d'elle ce qu'on connaît le mieux. Elle fut résolument surannée. Elle défendit jusqu'en 1645 Montaigne, Ronsard et la Pléiade. Montaigne n'avait guère besoin d'être défendu puisque, de 1595 à 1635, il eut *dix-sept* éditions, peut-être plus ; mais encore on l'attaquait assez souvent, de différens côtés, et il n'était pas inutile de répliquer. Quant à Ronsard, il était complètement délaissé en France, juste au moment où, — voir Sidney Lee, *The french Renaissance in England*, — il était, lui et son école, en souverain honneur en Angleterre. C'est un grand, un très grand honneur à Mlle de Gournay, qui n'avait pas les mêmes raisons de l'aimer qu'elle avait eues de chérir Montaigne, d'avoir rompu en visière pour lui à toute la génération nouvelle.

Elle détestait la réforme arrogante de Malherbe, souvent avec beaucoup de raison, trouvant par exemple absurde de proscrire l'hiatus, qui souvent est très harmonieux et de prescrire la *rime pour les yeux*, ce qui, en effet est une manie de typographe : « Veut-on rien de plus plaisant, dit-elle, veut-on mieux défendre de poétiser en commandant de rimer ? Car comment serait-il possible que la poésie volât au ciel, son but, avec telle rognure d'ailes et qui plus est écopement et brisement ? Puisqu'il est vrai qu'on ne peut substituer nulles meilleures rimes en la place de ces premières : *action*, *passion*, *pansion*, ni si bonnes en celle de ces dernières : *blâme*, *âme*, *flamme*. Faut-il pas dire aussi qu'ils ont, non bonne oreille mais bonne vue pour rimer ; dont il arrive qu'il nous faille un de ces jours écrire des talons et danser des ongles ? » On n'étudiera jamais trop les idées littéraires de Mlle de Gournay. Elles sont toutes de très bon sens. Mlle de Gournay fait mentir le proverbe : « Tu

te fâches, donc tu as tort. » Elle se fâche toujours, mais elle a toujours raison.

Mlle de Gournay a pris position dans l'éternelle querelle du féminisme et, assez naturellement, elle a pris position en faveur des femmes. Il est à remarquer que c'est naturel, comme je le dis; mais que cependant cela peut lui coûter un peu; car sur ce point elle se séparait de son Dieu, Montaigne ayant toujours été contempteur des femmes à peu près autant qu'il est possible de l'être et tout particulièrement des femmes savantes.

Je sais bien qu'on pourrait un peu discuter ce que je viens de dire et m'objecter, non sans quelque raison, que dans le passage même, si fameux, contre les femmes savantes, Montaigne concède aux femmes *seulement* la poésie, la philosophie et l'histoire, et que c'est autant, sinon plus, que les féministes en demandent; encore est-il qu'on ne peut guère tenir Montaigne ni pour un partisan des femmes savantes, ni même pour un grand ami des femmes.

Mlle de Gournay les défend, elle, avec vigueur. M. Schiff ajouterait même, s'il ne l'ajoute en effet dans son livre : avec originalité. Il fait remarquer qu'avant Mlle de Gournay on soutenait *soit* la supériorité de l'homme sur la femme, *soit* la précellence de la femme sur l'homme, et que Mlle de Gournay est la première à soutenir l'égalité ou l'équivalence entre les deux sexes, ce qui est la vérité. Il ne faudrait pas trop peser sur ce sillon-là et l'on trouverait, je crois, assez facilement la thèse de l'égalité plaidée avant Mlle de Gournay; mais il importe très peu et l'essentiel est de voir comment cette thèse de l'égalité a été plaidée par elle.

Son *Grief des dames* est un petit *tract* très court et sans aucune importance. Son *Égalité des hommes et des femmes* est un ouvrage très médité et très sérieux. Sans mériter ni le mépris de M. Ascoli, ni l'honneur trop grand que lui fait M. Joran en traitant son auteur de « chef de file » et de « mère du féminisme moderne » (*videamus quid sit paritura ista virgo?* — Le féminisme. Non c'est trop dire), l'*Égalité des hommes et des femmes* est un petit livre très nourri, très ferme et d'une discussion sereine et forte sous la phraséologie du temps. Mlle de Gournay *semble* n'y faire que de l'érudition, qu'entasser des textes favorables à son opinion; mais faites-y attention : sous chaque citation, par la manière de citer, il y a un raisonnement qui

appartient bien à l'auteur. C'est ainsi que, rapportant l'opinion de Plutarque que la vertu de l'homme et de la femme est même chose et l'opinion de Sénèque que nature a doué hommes et femmes de pareille faculté à toute chose honnête et louable et l'opinion de « ce tiers chef du triumvirat de sagesse humaine » à savoir Montaigne « qu'il se trouve rarement des femmes dignes de commander aux hommes, » elle ajoute très ingénieusement : « N'est-ce pas les mettre en particulier à l'égale contrebalance des hommes et confesser que, s'il ne les y met pas en général, il craint d'avoir tort; bien qu'il pût excuser sa restriction sur la pauvre et disgraciée nourriture de ce sexe. » Vous voyez assez tout le raisonnement : si Montaigne, qui ne peut avoir tort, déclare que rarement les femmes sont au-dessus des hommes, c'est qu'il confesse qu'elles y sont quelquefois ; or si l'on tient compte de la façon dont la plupart des femmes sont élevées, et de ce que, malgré cette pauvre nourriture, il y en ait quelques-unes non seulement à égalité avec les hommes, mais dignes de leur commander, la conclusion n'est-elle pas qu'au total elles valent les hommes? — La déduction est louable.

Autre exemple. Saint Paul défend aux femmes de prêcher. Est-ce mettre les femmes au-dessous des hommes? Point du tout : « S'il fait cette interdiction, il est évident que ce n'est point par aucun mépris ; mais bien seulement de crainte qu'elles n'émeuvent les tentations par cette montre si claire et publique, qu'il faudrait faire en ministrant et prêchant, de ce qu'elles ont de grâce et de beauté plus que les hommes; et je dis que l'exemption de mépris est évidente, puisque cet apôtre parle de Thesbé comme de sa coadjutrice en l'œuvre de Notre-Seigneur... » Et voilà encore qui est déduit très congrûment.

Mlle de Gournay n'est rien moins et est beaucoup plus que la compilatrice dont M. Ascoli fait si peu d'état.

A tous les égards, ce n'était pas une femme de génie; mais c'était une femme très intelligente, de goût beaucoup plus sûr que les gens de goût de son temps, vive et spirituelle, et qui a eu le plus charmant des ridicules, celui de rester fidèle pendant soixante-cinq ans à un homme de génie qu'elle avait fréquenté quelques mois pendant sa jeunesse.

ÉMILE FAGUET.

LETTRES D'UN PHILOSOPHE

ET D'UNE

FEMME SENSIBLE

CONDORCET ET MADAME SUARD

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

I

L'AMITIÉ TENDRE

Le 5 germinal an II, redoutant pour son héroïque logeuse, Mme Vernet, les suites d'une perquisition domiciliaire, Condorcet, à dix heures du matin, quittait la maison de la rue Servandoni, où, proscrit par la Convention, il avait pendant neuf mois trouvé un sûr asile. Il était en carmagnole et bonnet de laine; il suivit la rue de Vaugirard, franchit la barrière du Maine et, dans la plaine de Montrouge, se sépara de son compagnon, le géomètre Sarret. Resté seul, il prit son chemin vers Fontenay-aux-Roses. Il y rencontrerait des amis de vingt-cinq ans, le ménage Suard. Dans les derniers temps, leurs relations, comme beaucoup d'autres en ces époques troublées, s'étaient détendues, mais sans jamais se rompre. Condorcet pouvait évoquer tant de souvenirs de leur jeunesse! les années passées sous le même toit, les libres causeries sur tous les sujets avec son confrère, l'académicien Suard, et surtout l'intimité délicate, l'amitié tendre qui jadis avait fait de Mme Suard sa confidente et sa conseillère...

Cette amitié de Condorcet et de Mme Suard j'essaierai de

la retracer ici d'après un document de premier ordre, la correspondance qu'ils échangèrent depuis le début de leurs relations jusqu'en pleine Révolution : cent-dix lettres de Condorcet, souvent copieuses, avec les réponses de Mme Suard. C'est un premier attrait de cette correspondance, qu'elle s'étende sur un plus long espace de temps qu'aucune autre série de lettres de Condorcet, de l'année 1771 à l'année 1791. C'en est un autre que lettres et réponses y alternent, et que nous puissions entendre les deux voix du dialogue. Il est d'ailleurs aisé d'en apprécier la valeur inestimable. Dans la correspondance de Condorcet publiée jusqu'à ce jour — et qui n'est pas parmi les plus importantes que nous ait laissées le XVIIIe siècle, — on trouve peu de ces lettres intimes où chaque mot peint celui qui les a écrites. Les lettres à Turgot forment un recueil de grande valeur; mais ce sont des lettres adressées à un homme, à un haut fonctionnaire épris de science; les questions politiques et scientifiques y tiennent, comme il est juste, beaucoup de place. Nous avons les lettres de Mlle de Lespinasse à Condorcet, et elles sont bien curieuses; mais nous n'avons pas les lettres de Condorcet à Mlle de Lespinasse. Ici les deux correspondans causent, la plume à la main, et sans surveiller leur plume. Ils échangent les nouvelles qu'ils ont recueillies et les commentent en tout abandon. Ils s'entretiennent du livre qui vient de paraître, de la pièce qui vient d'être jouée, du discours qui vient d'être lu, et en donnent leur impression toute vive. Amie ou ennemie, mainte silhouette contemporaine y est dessinée au passage, au hasard de la rencontre, par touches et retouches successives. Surtout ils nous renseignent sur eux-mêmes, sur l'état de leur âme, sur les aventures de leur sensibilité : le portrait auquel ils reviennent sans cesse, c'est le leur. Peut-être se fût-on passé de faire une aussi longue connaissance avec Mme Suard; on aurait eu bien tort; mais nulle part ailleurs on ne pénètre aussi avant dans l'intimité de Condorcet; il est ici peint par lui-même, au naturel; on voit l'homme, son caractère, sa complexion, son humeur; on saisit les traits essentiels, les dispositions premières qui expliquent toute une vie.

Ces lettres, toutes recopiées de la main de Mme Suard, mises en ordre, et annotées par elle, vraisemblablement en vue de la publication, forment trois cahiers en parfait état, conservés dans les riches archives du château de Talcy. Mme Suard avait gardé

les lettres de Condorcet et les brouillons de ses réponses. C'est dans les dernières années de sa vie, à l'époque où elle rédigeait l'*Essai de Mémoires sur M. Suard*, en réponse à l'ouvrage de Garat, qu'elle se livra à ce travail de copie et de classement. Elle y éprouva quelques difficultés. « Ces lettres sont sans date, remarque-t-elle, et j'ai pu en déplacer plusieurs. » Cette insouciance de Condorcet à l'égard de ce que la nouvelle Sorbonne appelle la « datation » des lettres, nous était déjà connue. Mlle de Lespinasse lui en faisait reproche : « D'abord, monsieur, vous avez tort de ne pas dater vos lettres. » Et il est vrai que Mme Suard, à si longue distance, s'y est parfois un peu embrouillée. Mais il est presque toujours possible de réparer l'erreur, soit grâce aux allusions faites à des événemens publics, soit par la comparaison avec la correspondance déjà publiée de Condorcet. Le 11 décembre 1771, Condorcet écrit à Turgot : « On m'a parlé d'un nouveau roman de Mme Riccoboni et des sottises de l'abbé de Voisenon. J'ai demandé le roman et même les sottises si elles sont courtes. » Or Mme Suard lui avait écrit : « Lisez-vous les romans? Il me semble que vous devez les aimer. Il en paraît un de Mme Riccoboni que j'ai lu avec le plus grand plaisir; je n'ai pu ni manger, ni m'habiller, ni dormir avant que de l'avoir fini... Vous savez sans doute toutes les vilaines petites sottises que vient de faire l'abbé de Voisenon. Je ne puis vous envoyer toutes ces petites vilainies, car il ne les a pas fait imprimer... » Ces rapprochemens sont continuels; ainsi ces lettres se placent dans l'ensemble de la correspondance de Condorcet; elles la complètent et l'éclairent.

Mlle Valentine Stapfer, héritière des papiers de Mme Suard, — et qui veille avec une piété admirable sur les trésors de toute sorte que contient l'historique demeure de Talcy, — a bien voulu nous communiquer ces précieuses lettres. Nous en tirons la substance des pages qui vont suivre (1).

I

A l'époque où s'engage la correspondance, — avril 1771, — Condorcet a vingt-huit ans. Il est déjà célèbre. Des travaux remarquables l'ont fait entrer à l'Académie des Sciences dont il

(1) Toutes les citations pour lesquelles nous ne donnons pas d'indication de source sont extraites de cette correspondance.

deviendra bientôt le secrétaire perpétuel. Il aurait pu être un grand géomètre. Mais il est d'un siècle où les esprits les mieux doués ont la tournure encyclopédique, et plutôt que de se confiner dans l'étude des mathématiques, il s'est lancé dans les travaux de vulgarisation avec, pour fin dernière, le bonheur du genre humain. « Causez avec lui, dira Mlle de Lespinasse, lisez ce qu'il a écrit; parlez-lui philosophie, belles-lettres, sciences, arts, gouvernement, jurisprudence... il n'ignore rien, pas même les choses les plus disparates à ses goûts et à ses occupations : il saura les formules du Palais et les généalogies des gens de la Cour, les détails de la police et le nom des bonnets à la mode (1)... » D'Alembert, avec qui l'avait mis en rapports la nature de ses premiers travaux et sur qui de bonne heure il se modela, idées et sentimens, est celui qui exerça sur sa destinée, et de toutes manières, l'influence décisive. Il l'enrôla dans la troupe encyclopédique, le mena à Ferney, le présenta dans le monde, et l'attacha comme « second secrétaire » à la personne de Mlle de Lespinasse, auprès de qui il remplissait lui-même, de la manière qu'on sait, les fonctions de premier secrétaire et de factotum irremplaçable. Celle-ci, par un juste échange de bons procédés, s'est chargée de faire l'éducation sociale et mondaine du géomètre philosophe, et de le former aux usages. Elle va au plus pressé : « Je vous recommande surtout de ne point manger vos lèvres, ni vos ongles, rien n'est plus indigeste, je l'ai ouï dire à un fameux médecin... quand vous parlez, de ne pas vous mettre le corps en deux, comme un prêtre qui dit le *Confiteor* à l'autel... Je vous recommande aussi vos oreilles qui sont toujours pleines de poudre (2). » Condorcet est alors très répandu, très occupé, très invité, en correspondance ou en conversation avec de fort belles dames éprises de philosophie ou des philosophes. Il brille peu, tout marquis de Condorcet qu'il soit, et en dépit des précieuses recommandations de Mlle de Lespinasse. Elle le reconnaît dans le portrait qu'elle a tracé de lui, portrait si pénétrant et où la vérité perce si bien sous le vernis conventionnel du panégyrique ! « Sa physionomie est douce et peu animée; il a de la simplicité et de la négligence dans le maintien. Ceux qui ne le verraient qu'en passant diraient plutôt : Voilà un bon homme, — que : Voilà un homme d'es-

(1) Mlle de Lespinasse. *Portrait de Condorcet.*
(2) Mlle de Lespinasse, *Correspondance.*

prit... On ne peut donc pas dire qu'il soit d'une bonne conversation, au moins en société, car il paraît presque toujours ou distrait, ou profondément occupé... Il écoutera le récit d'un malheur avec un visage calme et quelquefois riant... » Il avait l'air d'un sot. N'était-ce qu'un air ? Cette niaiserie que traduisait toute la personne n'allait-elle pas plus loin que l'expression du visage et l'attitude? Dans quelle mesure était-elle synonyme de cette « bonté » sur laquelle amis et amies ne tarissent pas? Toujours est-il que cette bonté est « la qualité la plus distinctive et la plus absolue de son âme. » Et c'est là qu'il faut toujours en revenir. Cette bonté est universelle et s'étend à quiconque en a besoin, comme elle prend toutes les formes et embrasse tous les genres. « Avec cette bonté il pourrait se passer de sensibilité; eh bien! il est d'une sensibilité profonde (1)... » Bref, dans un siècle qui est celui de la vertu autant que des lumières, et où tout le monde est bon, depuis Berquin jusqu'à Robespierre, il a trouvé le moyen de se faire une espèce de monopole d'une qualité si généralement répandue. Il est *le bon Condorcet.*

Amélie Panckoucke était la plus jeune sœur du fameux éditeur. Elle avait passé à Lille, sa ville natale, toute sa jeunesse. Quand son frère vint s'établir à Paris, en 1764, elle l'accompagna. Elle avait vingt et un ans. Les premiers temps du séjour parisien avaient été assez tristes pour la petite provinciale dépaysée, « quand M. Suard parut. » Cinquante-quatre ans plus tard, Mme Suard pouvait encore écrire : « Sa coiffure, la couleur de ses habits, son bras en écharpe (il sortait d'un violent accès de goutte), mais surtout ses manières, ses regards, la conversation intéressante qu'il eut avec moi, tout m'est resté présent (2). » C'était un homme des plus séduisans, qui était arrivé à se faire dans le monde des lettres, avec peu d'œuvres et beaucoup d'agrément personnel, une situation brillante. Il avait trente-deux ans : les âges étaient en proportion. Panckoucke demeurait près de la Comédie-Française ; Suard avait ses entrées à ce théâtre : ce lui fut une occasion de voir souvent la jeune Amélie. Mais Panckoucke, — deuxième de la dynastie, — s'il était par ses idées du parti des philosophes, était, par la nature de ses affaires, surtout par le *Journal* de Fréron, lié avec tous leurs

(1) Mlle de Lespinasse, *Portrait de Condorcet, passim.*
(2) Mme Suard, *Essais de Mémoires sur M. Suard.* Paris, 1820.

ennemis. Il avait des préventions contre Suard. Cependant la jeune fille maigrissait, dépérissait. La résistance de Panckoucke dura six mois; Buffon et d'Holbach s'entremirent; enfin il consentit et fit le nécessaire : « Mon frère m'habilla parfaitement et me donna 2 000 écus (1). » Le mariage fut célébré le 17 juin 1766.

Il faut lire les termes dans lesquels Diderot annonce la nouvelle à Mlle Voland :

« M. Suard est marié d'hier. Depuis environ un mois qu'il m'a confié cette folie qu'il vient de consommer, je porte un malaise dont je ne suis pas encore quitte. Suard est un homme que j'aime; c'est une des âmes les plus belles et les plus tendres que je connaisse; tout plein d'esprit, de goût, de connaissances, d'usage du monde, de politesse, de délicatesse. Qu'un Carmontelle, qu'un comte de Nesselrode, qu'un Grimm même se marient, je ne serai point inquiet de leur bonheur. Les premiers sont des pierres, et le dernier, quoique sensible, a tant de courage, de ressources et de fermeté! Mais Suard, le triste, le délicat, le mélancolique Suard! S'il n'a pas le cœur blessé de cent piqûres avant qu'il soit un mois, il faut que sa femme soit capable d'une attention bien rare. Lorsqu'il me consulta, je lui tins deux propos bien effrayans, ce me semble. « N'avez-vous pas été, lui dis-je, autrefois renfermé dans un cachot? Eh bien! mon ami, prenez garde de vous rappeler ce cachot et de le regretter. » J'ajoutai que je l'avais vu, il y a quelque temps, rôder sur les bords de la rivière; que, quoiqu'il me fût cher et que je fusse vivement touché de son état, il m'avait causé moins d'inquiétudes qu'aujourd'hui; car, après tout, ce n'était qu'un mauvais moment. Je l'invitai ensuite à venir passer une matinée chez moi, où nous causerions plus à notre aise d'une affaire qui demandait d'autant plus de réflexion qu'elle ne laissait à l'homme malheureux aucune ressource; il me promit, et ne vint pas. J'ai entendu dire depuis qu'il y avait des raisons d'honneur et de maladresse. On ajoute que sa femme est très jolie et que, quand on était occupé à lui démontrer qu'on l'aimait, rien n'était plus facile que de pousser la démonstration trop loin. Mais j'ai l'âme malade. Je n'ai pas le courage de plaisanter. Il a peu de fortune; ce qu'il en a est

(1) *Mémoires* de Mme Suard.

précaire; elle n'en a, elle, ni précaire, ni autre. Il est paresseux, fastueux, élégant, généreux ; elle est jeune, folle, gaie, dissipatrice, fastueuse, élégante. Les enfans viendront. Plus j'y réfléchis, plus cet homme me paraît perdu. Grimm prétend que s'il ne s'est pas noyé, ce n'est qu'une partie remise. Il y a quelques jours que je disais à la Baronne que ce maudit mariage était un de ses forfaits (1). » Toute la grossièreté du personnage s'étale dans ces quelques lignes.

En dépit des calomnies de Diderot, Mme Suard reçut tout de suite dans la société de son mari, qui devint la sienne, l'accueil dont elle était entièrement digne. Citons en premier lieu les Necker, des amis qui seront des bienfaiteurs, Mlle de Lespinasse et d'Alembert, Mme de Marchais et son amant M. d'Angivilliers, Saint-Lambert et son amie Mme d'Houdetot : « Elle louchait horriblement et il était difficile d'apercevoir la personne sur laquelle s'arrêtaient ses regards (2). » Seule Mme Geoffrin, qui avait désapprouvé le mariage de Suard, pour insuffisance de dot, bouda deux ans. Elle rencontra Mme Suard chez les Necker, comprit le mari, invita la femme. « Peu de jours après, notre portière me remit un rouleau où je trouvai une robe superbe (3). » Dans la suite, elle les accabla de cadeaux... Mais il est temps de dégager de ce paquet de lettres intimes un portrait de Mme Suard, aussi ressemblant qu'il sera possible.

C'était une charmante femme, et bien de son temps, quoique honnête. Elle était jolie; tout le monde en convenait, même les femmes. Son genre n'était ni la beauté, ni la grâce mutine, ni l'ingénuité provocante ; mais elle avait une expression de douceur et de naïveté, un de ces regards limpides et transparens qui donnent la sensation presque physique qu'on lit jusqu'au fond de l'âme. C'était, au gré de Condorcet, son charme incomparable. Il y revenait chaque fois qu'il parlait d'elle : « Elle a dans l'âme et dans la figure la candeur la plus pure et la sensibilité la plus touchante (4). » C'était le thème des complimens qu'il lui adressait : « Vous êtes la seule jolie femme dont les yeux peignent le sentiment tel qu'il est et ne trompent jamais. » Qu'en savait-il ? Mais il la voyait ainsi.

(1) Diderot, *Lettres à Mlle Voland*, 18 janvier 1766.
(2) *Mémoires* de Mme Suard.
(3) *Mémoires* de Mme Suard.
(4) Lettres à Turgot, publiées par M. Ch. Henry, Paris, 1882.

Elle le laissait dire, et y trouvait du plaisir, comme il est naturel. Comme il est naturel aussi, elle était coquette. Elle l'était, en qualité de jolie femme et pour son compte personnel, mais aussi parce qu'elle était femme et pour le sexe tout entier. « M. Thomas nous a lu son morceau sur les femmes; il me semble qu'il ne leur refuse ni aucune des vertus, ni aucune des grâces, ni aucun des talens que la nature leur a donnés. Personne ne nous a mieux traitées encore, mais il nous juge et ne nous sent point. Il n'a point la chaleur de son sujet, il n'en a point la sensibilité ni le charme. On peut, en nous disant beaucoup d'injures, nous plaire davantage. Nous sommes comme cette femme russe qui ne croyait point que son mari l'aimât à moins qu'il ne la battît. M. Deleyre, qui serait capable de les battre, lui a dit, après l'avoir entendu : On voit bien que vous ne les aimez pas. » Suard ne la battrait jamais, il fallait en désespérer ; c'est pourquoi elle rêvait d'un peu de violence. Elle avait, depuis son mariage, et s'il faut l'en croire, côtoyé la grande passion. « Il y a eu un homme qui a été assez fou pour m'aimer avec passion en voyant tous les jours celle que j'avais pour mon bon ami. C'était un acharnement et comme une destinée... » Peut-être qu'elle exagère. Les choses ne furent peut-être pas aussi terribles qu'elle les imagine. Mais il est facile de voir qu'elle serait désolée de n'avoir pas eu à repousser cet amour fatal.

Elle était un peu maniérée; et voici une page qui eût fait pâmer l'hôtel de Rambouillet par le mélange de la préciosité avec la galanterie. Un soir qu'elle est auprès de Suard — le bon ami — et de La Harpe fort absorbés dans une partie d'échecs, elle écrit à Condorcet : « Je viens de leur faire une petite dissertation sur les baisemens de mains qui les a fait rire tous les deux. M. de La Harpe, qui venait de baiser la mienne, y a donné lieu. Il prétend qu'il n'y met que de la politesse et qu'il a l'air de baiser une main de marbre. Je leur disais que j'étais disposée à juger de la manière d'aimer d'un homme par celle dont il baise la main d'une femme. Ne riez point, je vous assure que c'est un indice assez certain. Je vous ai cité comme un modèle de délicatesse dans ce genre. « Il ne m'a jamais baisé la main, leur disais-je, que je n'aie senti toute son âme sur cette main... » Il y a un homme dans le monde dont je n'avais nulle opinion pour la manière d'aimer, mais qui, depuis qu'il

m'a baisé la main, tient un rang distingué dans mon estime. L'abbé Arnaud, qui a plutôt des momens de fougue que de tendresse douce, ne prend la main d'une femme que pour la fouler, lui donner des crampes et la mordre. Il me joue sans cesse de ces tours-là et me fait jeter les hauts cris. Rien ne m'effraie plus que cette manière d'aimer. Je ne crois plus avoir un homme auprès de moi, mais un satyre. » Allons! Il ne fallait pas grand'chose pour l'effaroucher.

Nous n'avons donné encore que l'impression première, un crayon superficiel de cette gracieuse physionomie. Mais voulez-vous connaître maintenant le fond de la nature? Amélie Suard est tout sentiment. L'émotion, qui chez d'autres est un trouble passager, lui est un état habituel. Amour, amitié, enthousiasme, pitié, reconnaissance, espoir, tendresse, tout ce qui monte du cœur à la tête et fait travailler l'imagination, c'est de quoi elle est sans cesse occupée. Rien n'existe pour elle, hors ce qui « intéresse. » Aussi bien on le devine aux airs penchés, à l'attitude rêveuse qui lui est familière. « Je crois vous voir, lui écrit Condorcet, assise tranquillement sur un banc, un livre devant vos yeux que vous ne lisez point, uniquement occupée d'aimer. Je voudrais que votre peintre vous vît dans ce moment. Combien votre portrait y gagnerait! » Ce livre qui lui échappe des mains est peut-être un roman, dont elle était grande liseuse. Mais aux romans des livres elle préfère encore ceux de la réalité. Non contente de ses propres complications, elle se dépense pour les affaires sentimentales de son entourage. Elle en vit les péripéties. « Votre âme est trop agitée : jamais elle n'est indifférente, » lui dit Condorcet. Et elle répond : « Ah! ce n'est pas toujours pour son plus grand bonheur que l'âme éprouve cette variété et cette vivacité d'impressions. La mienne, souvent bien agitée, se consume de sa vie, de sa chaleur, de son bonheur et de ses peines. » Ame inquiète, petite âme en proie à une continuelle et vaine agitation. *Animula vagula.*

Le sentiment engendre la mélancolie. Mme Suard est toujours près de s'attendrir et d'abord sur elle-même. Comme elle est parfaitement heureuse, il lui reste à s'apitoyer sur ses malheurs passés et sur cette époque de sa vie où elle avait besoin de tout son courage pour supporter les maux qui l'accablaient. Entendez par là les six mois que mit Panckoucke à consentir à son mariage. Elle a aussi la ressource de larmoyer sur son bonheur

présent. Car enfin puisque ce bonheur ne peut plus croître, il ne peut donc que décroître. Et c'est là pour une âme tendre une pensée insupportable. On ne plaint pas assez les gens heureux.

Avec ce goût pour la rêverie, la solitude et les douces larmes, vous vous attendez que l'aimable petite bourgeoise se croira née pour la simplicité des champs. Vous avez prévu juste. « J'étais faite pour vivre loin du monde et près de la nature, pour n'avoir d'autres soins que les soins champêtres, d'autre travail que celui de cultiver des fleurs et des fruits. Combien la vue d'une ferme, qui me rappelle toujours les seuls plaisirs que j'aie goûtés dans mon enfance, me cause une impression plus douce que la vue du palais le plus élégant où jamais mon imagination n'a pu placer d'heureux habitans, tandis que tout naturellement je suis disposée à croire l'homme heureux sous un toit de chaume! Ce sentiment ne m'est point particulier; il se trouve dans l'âme de tous ceux qui ne sont pas trop éloignés de la nature; et il prouve qu'elle nous avait appelés à un bonheur plus facile que celui que nous cherchons par tous les travaux du luxe. Combien aussi leurs ateliers sont moins agréables à voir que les travaux des laboureurs à qui nous devons tant de biens et que tous, je crois, seraient heureux, s'ils recueillaient une plus grande partie pour eux de ce qu'ils sèment pour tous! Mon ami, M. Helvétius, avait raison de m'appeler *la bergère Suard.* »

Après cela, vous ne vous étonnerez pas de trouver sous sa plume des expressions telles que celles-ci : « Il me semble que je ne vous ai pas vu hier : *mon âme n'a pas parlé à la vôtre*... Mon âme naturellement inquiète se plaît souvent à étendre le bienfait de votre amitié sur toute ma vie : *c'est votre sein qu'elle va chercher dans ses douleurs.* » Telle était en cette fin du XVIIIe siècle, après Richardson et Jean-Jacques, au temps de Gessner, des économistes et de Mme Riccoboni, la *femme sensible.*

II

Entre le *bon* Condorcet et la *sensible* Suard, qui ne voit combien il y avait d'affinités?

Du plus loin ils auraient été attirés l'un vers l'autre. Mais, d'ailleurs, ils fréquentaient les mêmes sociétés : ils ne pouvaient

manquer de se rencontrer. Leur intimité ne date pourtant que de trois ans après le mariage de Mme Suard. Je ne sais sur quoi se fonde M. Antoine Guillois, le biographe de la marquise de Condorcet, pour écrire : « Ce n'était un mystère pour personne qu'avant le mariage de Mme Suard, Condorcet en avait été éperdument épris. Suard le savait et ne le pardonna jamais à Condorcet. » Pure invention. Leurs relations datent de 1769. « Il avait vingt-six ans au commencement de ma connaissance avec lui. Nous étions de même âge, à six mois près que j'avais plus que lui. » Tout de suite ils se plurent. Mme Suard se reprochera de lui avoir donné ses idées romanesques ; mais il riposte qu'il les avait bien sans elle. Chacun d'eux se retrouvait dans l'autre, ce qui est l'unique façon qu'on ait de se comprendre. Et lui aussi il pleurait aux romans ! Leur sentimentalité s'amalgama. Une crise que traversait Condorcet leur fut l'occasion de se rapprocher. « J'ai besoin d'une âme sensible qui me plaindrait, même quand j'aurais tort de me croire malheureux, devant qui je pourrais passer sans raison du sentiment du malheur à celui du bonheur et retourner bientôt à mon premier état, sans craindre de devenir à ses yeux un objet ridicule. » Ce rôle, c'était précisément celui auquel Mme Suard avait été de tout temps destinée par un décret nominatif de la Providence — à laquelle Condorcet ne croyait pas.

Elle y entra tout naturellement. Ce furent de doux entretiens pleins de confidences. Bientôt Condorcet ne supporta plus d'en être privé, même par l'absence : la correspondance servit à les continuer. Elle s'engagea lors d'un séjour qu'il fit chez sa mère, à Ribemont, près de Saint-Quentin, au printemps de 1771.

CONDORCET A MADAME SUARD

Vous m'avez permis, madame, de vous parler de mes peines et de mes regrets. Vous n'attendez pas de moi une correspondance bien agréable, mais vous aimez à être intéressée comme la plupart des femmes aiment à être amusées. Lorsqu'à Paris mon âme était souffrante ou agitée, votre conversation la consolait ou la calmait. Celle que nous eûmes ensemble, la dernière fois que je vous ai vue, a changé la disposition où me jetait mon départ. J'ai senti, en vous quittant, que j'étais plus affligé, mais qu'il y avait moins d'amertume dans ma tristesse. En me peignant votre situation, vous me traciez l'image d'un bonheur que la fortune m'a peut-être refusé pour toujours, et dont la nature m'a fait un besoin, et je voyais avec plaisir que

du moins il avait été accordé à deux personnes bien dignes de le goûter et que j'aime bien tendrement. A présent, vos lettres me feront une partie du bien que me faisaient vos discours, mais elles ne vaudront pas la douceur de vous voir et de vous entendre...

DU MÊME A LA MÊME

Je suis, madame, dans une petite ville de province où nous n'avons de lettres que deux fois la semaine et où un messager ivrogne les apporte quelques heures, et souvent un jour plus tard qu'il ne devrait. Je n'ai pas le sens commun ces jours-là ; je demande à chaque instant si cet homme est arrivé, je ne parle point d'autre chose ; le cœur me bat quand je le vois et les gens froids qui m'environnent croient que le ton du monde et la manie du bel esprit m'ont tourné la tête... Je suis assurément fort éloigné de l'état des gens qui n'aiment rien. Toute ma vie, j'ai presque toujour aimé quelque chose. A présent j'aime bien mes amis, mais... nous voulons être trop heureux. Nous sommes pour le sentiment comme les gens avides sont pour la fortune : il ne leur suffit pas d'être très riches, ils connaissent des fortunes plus grandes encore. Les trésors de l'amitié sont bien grands, ils suffisent aux besoins d'un cœur sensible, mais il y a d'autres trésors, et tant qu'ils manquent, on ne jouit qu'à demi des premiers...

Adieu, vos lettres me sont bien douces, elles me donnent un plaisir de l'âme qui y reste et qui la change. Mais toutes ne sont pas aussi consolantes que les vôtres.

MADAME SUARD A CONDORCET

... Vous êtes avide d'un bien dont votre sensibilité vous rend digne, je vous trouve heureux d'y placer la plus grande partie de votre bonheur. J'aimerais mieux, je crois, une passion malheureuse que le vuide du cœur : il est si doux d'avoir un sentiment profond habituel qui occupe toute votre âme, toutes vos pensées, qui est un motif, un encouragement à toutes vos actions, qui vous fait vivre sans cesse sous les regards d'un objet adoré, qui vous donne à chaque instant des craintes, des espérances, ou des souvenirs, qui exerce l'âme, l'imagination et la pensée de la manière la plus vive et la plus étendue ! Ah ! lorsqu'on a connu ce bonheur, qu'il est difficile d'en envisager un autre ! Si je pouvais en être privée, je crois que je consentirais à le racheter par trois années aussi malheureuses que celles qui l'ont précédé. Mais croiriez-vous qu'il y a dans mon bonheur quelque chose que je regrette ? La vivacité des peines qui accompagnent cette passion rend les momens de bonheur qu'il procure si enchanteurs !

Il y a ainsi entre deux amans je ne sais quel charme que l'habitude de se voir sans obstacle rend moins sensible. Le désir de se plaire est aussi plus vif (du côté des hommes) parce qu'ils sentent toujours le désir d'accroître l'opinion, l'estime qu'ils inspirent. Et puis ce n'est point un homme qu'un amant, c'est un dieu. Cette autorité douce et puissante qu'il exerce sur l'âme, cette soumission profonde et sans borne qu'on lui voue sont encore des sources d'une foule de plaisirs aussi vifs que flatteurs. Je m'ex-

plique mal sans doute : c'est la première fois que je tâche de me rendre compte de ce regret romanesque. J'espère que vous ne me plaindrez point : je suis heureuse, très heureuse, quoique M. Suard soit actuellement un homme pour moi. C'est l'homme le plus aimable, le mari et l'amant le plus délicat. Vous voyez cependant que d'après cette manière de sentir je ne puis croire très malheureux un homme qui aimerait beaucoup. Il a dans son sentiment tous les moyens de bonheur; le plus malheureux des hommes est celui qui ne peut rien aimer, celui chez qui les sources de la sensibilité sont taries.

Cela continue longtemps et cela recommence souvent ainsi. J'avouerai, si l'on y tient, qu'il y a un peu de pathos dans cette prose que n'illumine plus pour nous le regard langoureux d'une jeune femme de vingt-huit ans. On tirerait de ces lettres toute une « théorie du sentiment, » d'où il ressort que le tout de la vie est dans la faculté d'émotion, dans l'imagination, dans l'exaltation de la sensibilité. Nous sommes en plein XVIIIe siècle — et en plein romantisme.

Après ce qu'on vient de lire, a-t-on besoin d'être averti que Condorcet est amoureux ? « Dans sa jeunesse, il avait aimé jusqu'à vouloir s'ôter la vie, » rapporte son premier biographe, Diannyère. Depuis deux ans, à peu près, il était entré en relations avec la famille de Meulan, qui était de la société Lespinasse. Charles-Jacques-Louis de Meulan, receveur général des finances de la généralité de Paris, avait épousé, le 26 août 1762, Marguerite-Jeanne de Saint-Chamans, fille du marquis de Saint-Chamans. Mme de Meulan, la jeune, — qu'on désigne ainsi pour la distinguer de sa belle-mère, — est une jeune femme riche, élégante, presque une grande dame, très lancée dans la vie mondaine la plus brillante, et, comme on disait alors, dans la dissipation (1). Avec la maladresse qui le caractérise, c'est elle que le philosophe a choisie pour s'en amouracher. Ses assiduités ont été remarquées. Mme de Meulan la mère s'est aperçue qu'elles n'étaient pas pour elle; Mme de Meulan la jeune traite son nouveau soupirant avec cette bonne grâce à l'usage de tous, où les amoureux s'empressent de voir le signe d'une préférence qui leur est personnelle. Très troublé, inquiet, en proie à toutes les contradictions de la passion, sentant vaguement qu'il ne pourra jamais toucher ce cœur, mais comptant sur l'impossible, l'infortuné Condorcet, — qui devait passer le mois de septembre dans une terre des Meulan, à Ablois, près d'Épernay, et se promettait

(1) Elle eut sept enfans, dont Pauline de Meulan (Mme Guizot).

d'y profiter des loisirs et de la liberté de la campagne pour pousser sa pointe, — attendait de ce séjour tout le bonheur de sa vie.

Ce fut un désastre.

Le philosophe amoureux avait déployé toutes ses grâces, et même il avait appelé Sénèque à son aide : « Je me suis amusé ici à traduire du Sénèque, tant bien que mal, pour Mme de Meulan, la jeune. » Mais Sénèque, même traduit par Condorcet, n'avait pas beaucoup « amusé » Mme de Meulan, la jeune. « C'est là un divertissement un peu triste pour notre âge (1). » Finalement, il avait brûlé ses vaisseaux. Quels furent les termes de sa déclaration, jusqu'où il étendit ses prières, à quoi il borna ses prétentions, nous n'ignorons rien de tout cela, grâce au rapport qu'il en fit à Turgot. On ne s'attendait guère à rencontrer l'intendant du Limousin en cette affaire. Mais dans cette société de philosophes ils ont un prurit de faire tout haut leurs confidences et de raconter à tout venant leurs secrets de Polichinelle : c'est une indiscrétion bruyante, une familiarité de vie en commun. Et puis Turgot est si bon, — lui aussi ! Donc, et tout bien pesé, voici l'arrangement auquel s'était arrêté Condorcet, et qui lui paraissait tout concilier Il serait autorisé à aimer, et à aimer d'amour, puisqu'il était amoureux, mais d'un amour platonique. Mme de Meulan ne serait tenue qu'à l'amitié. Nonobstant, elle s'engagerait à n'éprouver d'amour pour aucun autre homme. Excellente formule, si les problèmes du sentiment se résolvaient par l'algèbre ! Ah ! il l'a bien ignoré, celui-là, le cœur de la femme !

Cette lettre adressée à Mme Suard par Condorcet, à la veille de quitter Ablois, nous renseigne sur l'accueil qui attendait ces belles propositions.

DE CONDORCET

Votre lettre, madame, m'a été chercher à R[illegible] et je ne l'ai reçue qu'hier. Le bonheur dont je jouis vous console, dites-vous, de notre séparation, mais il ne faut pas plus tromper ses amis sur son bonheur que sur sa santé, et je dois vous dire que je suis loin d'être heureux. Je n'ai point à me plaindre de Mme de Meulan, elle me donne tout ce qui dépend d'elle, mais l'amitié est un sentiment qu'on ne commande point, que les égards les plus touchans ne peuvent imiter longtemps, et je me vois à la fin forcé de m'avouer que ce sentiment, dont je m'étais flatté, n'existe point pour

(1) Condorcet à Turgot. — Ablois, 26 septembre. Ed. Ch. Henry.

moi dans son âme. Il m'aurait rendu aussi heureux qu'il m'est possible de l'être. J'aurais cru que je pouvais l'espérer, qu'un entier dévouement, une manière d'aimer aussi désintéressée et aussi vraie pouvaient suppléer à ce qui me manque de qualités aimables. Je me suis trompé. J'ai jugé d'une femme jeune et vivant dans le monde, par ce que j'avais éprouvé de la part de quelques philosophes et de deux femmes encore plus dignes de ce titre : il fallait pour donner dans cette erreur la bêtise réunie d'un géomètre et d'un solitaire.

Vous allez me dire encore que c'est à présent que je me trompe. Vous m'aimez assez pour croire qu'il est impossible de ne pas sentir pour moi quelque amitié, lorsque je la demande comme une grâce, à quelqu'un que je préfère à tout. Mais défiez-vous de cette illusion de votre amitié. Tous les yeux ne sont pas pour moi aussi indulgens que les vôtres. Votre âme n'a besoin que d'aimer et de consoler vos amis, il vous suffit qu'ils soient sensibles et honnêtes, votre amour-propre est flatté de leur amitié, et non de l'opinion qu'ont d'eux les gens du monde ; l'homme qui vous intéresse est celui qui vous amuse le plus.

Placée dans d'autres circonstances, Mme de Meulan eût pu vous ressembler ; elle m'a cru digne de son amitié, elle s'est efforcée de m'aimer, mais elle m'a toujours préféré des gens qui l'aiment comme on aime dans le monde, qui n'ont d'autre but dans l'amitié que de trouver des moyens d'arriver un peu plus agréablement à la fin de chaque journée, et qui croient que lorsqu'on n'a pas eu un moment de vuide, l'âme doit être remplie. Je partirai d'ici mardi aussi malheureux de quitter Mme de Meulan que de n'être point son ami.

De ces deux femmes dignes d'être appelées philosophes, Mme Suard prévient le lecteur dans une note que l'une était « Mlle de Lespinasse amie de M. Dalembert. » Il va sans dire qu'elle était l'autre. Évidemment la frivole Meulan a peine à supporter la comparaison avec de tels modèles. Et Mme Suard ne se cache pas de tenir en petite estime une femme qui n'est pas sensible. Cette atteinte à l'idole contriste la dévotion de Condorcet, qui y répond par cette seconde lettre, plus lamentable encore que la précédente.

CONDORCET A MADAME SUARD

Ce serait un malheur de plus pour moi si mes peines nuisaient à l'estime que vous aviez pour Mme de Meulan. Je suis malheureux par elle, il est vrai, mais ce n'est point sa faute. Occupée sans cesse du bonheur des autres, même aux dépens du sien, faisant gaiement toute la journée des choses qui la contrarient, elle n'est pas soutenue par ces sentimens profonds qui savent adoucir tout ce qu'on fait pour ceux qui en sont l'objet. Elle n'est pas heureuse et ne m'a jamais affligé volontairement. Je m'étais flatté d'une amitié tendre, j'y avais attaché le bonheur de ma vie : je n'ai

reçu que ce qu'elle a cru devoir à l'estime et à la pitié. Ses marques d'amitié me semblent quelquefois des espèces de devoirs qu'elle me rend. Il y a dans cette conduite une générosité qui me désole. Je ne fais qu'ajouter à sa vie des peines et des contradictions et j'aurais voulu faire son bonheur!

Ma santé est moins mauvaise; j'ai éprouvé à Ablois des étouffemens et des convulsions : ce sont des effets qu'une douleur continue fait éprouver au diaphragme. Ces maux n'ont aucun danger; ils ne sont pas douloureux, et même (vous m'entendez sûrement) je ne les éprouve pas sans plaisir. Si j'avais un sentiment médiocre, je serais coupable d'avoir affligé du spectacle de ma passion celle qui en est l'objet; en voyant que cette passion a influé sur ma santé, j'ai une preuve physique de sa force. Je pense sans remords à la peine que j'ai vu que mon départ a causée, peine qu'on a voulu me cacher, mais dont j'ai surpris des marques. Je suis sûr d'aimer assez pour ne pas craindre de trop intéresser. J'attends avec impatience une lettre qui peut ou m'affliger ou me consoler beaucoup. La seule chose qui m'ait fait quelque peine dans la vôtre, c'est le conseil de ne plus tant aimer. [J'avais appris que le cœur de Mme de Meulan était engagé à un autre et il avait beaucoup de raisons de le soupçonner, mais il se gardait bien de me confier ce qui m'aurait donné trop d'avantages pour le combattre. (*Note de Mme Suard.*)] J'ai vu avec douleur que vous qui mettez tant de prix à la douceur d'aimer, me conseillez cette triste ressource que vous aviez regardée dans une passion malheureuse comme la chose la plus cruelle. Qu'importe d'où nous viennent les obstacles? Il n'y en a point qui puisse me faire désirer de perdre le sentiment que j'éprouve. La crainte de troubler le bonheur ou le repos de Mme de Meulan pourrait me faire sacrifier le plaisir de la voir, mais je ne vois pas de raison de renoncer à celui de l'aimer.

Il est impossible de réaliser plus complètement le type de l'amoureux transi et l'idéal du « parfait amant. » C'est Jocrisse à Cythère.

Quant à la lettre attendue, elle arriva sans retard et telle que Condorcet lui-même pouvait la prévoir. Elle lui apportait les instructions formelles, les ordres de sa reine. Il n'était pas autorisé à aimer Mme de Meulan qui, de son côté, ne s'engageait pas à n'aimer personne. On l'invitait à se guérir, et, comme remède, on lui prescrivait l'absence. Puisqu'il était à Ribemont, qu'il y restât, trois mois environ, à faire de la géométrie où il s'entendait beaucoup mieux qu'en amour!

Sitôt qu'on apprit, dans l'entourage de Condorcet, comment il s'était comporté à Ablois, ce fut une clameur universelle, une indignation générale, un *tolle*. Il avait été pitoyable et toute la coterie avait part à l'humiliation. Il discréditait la philosophie. Mlle de Lespinasse fut chargée de lui adresser une verte semence : elle s'acquitta de la commission avec toute la franchise et toute

la rudesse désirables : « Vous êtes, en fait d'expérience, comme lorsque vous êtes sorti du collège. » Elle lui faisait honte : « Il y a une sorte de faiblesse qui flétrit l'âme à attacher son bonheur à un objet qui ne sera rien pour vous, tant que vous ne vous réduirez pas à la simple amitié. » Qu'est-ce que ces souffrances morales qui se convertissent en souffrances physiques ? Oui, Ribemont, la géométrie, tout enfin lui vaudra mieux que la conduite qu'il tient depuis deux mois.

Dans les semaines qui suivent, Mlle de Lespinasse revient à la charge et ne craint pas d'insister. Pour Dieu ! qu'il ne reparaisse pas avant la guérison radicale. On n'est pas maître de ses sentimens, mais on l'est de ses actes. « Tâchez seulement d'éviter le ridicule attaché au rôle de sigisbé : ils ne sont pas d'usage en France (1). » Le conseil était admirablement en situation. Et quelle saveur délicieuse il prend, quand on songe que la lettre sur le ridicule du rôle de sigisbé a été dictée par Mlle de Lespinasse à d'Alembert, écrite sous la dictée de Mlle de Lespinasse par d'Alembert, — qui, chaque matin, fait les courses de Mlle de Lespinasse et, avec les sentimens d'un mari dont il n'a pas les prérogatives, va bientôt éprouver pour M. de Guibert la même sympathie et la même confiance émue que lui inspire déjà M. de Mora (2).

Mme Suard fut loin de se montrer aussi sévère. A côté de Mlle de Lespinasse qui tenait pour l'énergie, elle représentait le parti de l'indulgence. Cet amour, timide, respectueux et plaintif, ne lui paraissait pas si ridicule. Il enchantait son âme romanesque. C'était aimer « comme les anges. » Et qui sait si l'on n'arriverait pas au succès avec un peu d'adresse? L'aventure valait la peine d'être tentée et elle était prodigieusement intéressante. Mais Condorcet ne s'y débrouillerait jamais à lui tout seul. Il avait besoin qu'on vînt à son aide. Contre la résistance d'une femme il fallait mettre à son service la diplomatie d'une femme. Décidément, il avait eu bien raison de la prendre pour directrice de conscience, puisqu'elle le dirigeait dans le sens où il avait envie d'aller!

Le premier point était de ne pas tant étaler sa souffrance. « Je suis sûre qu'elle vous aimera davantage quand elle ne vous

(1) Mlle de Lespinasse, *Lettres à Condorcet*, publiées par M. Ch. Henry, *passim*

(2) Voyez les belles études publiées ici même par M. le marquis de Ségur sur *Julie de Lespinasse*.

croira point malheureux par elle. » Au lieu de rester docilement éloigné *par ordre*, son avantage est de revenir en promettant tout ce qu'on voudra : ce sont promesses d'amoureux. On n'autorise que l'amitié ; mais l'amour à la Condorcet en a toutes les apparences : « Ne pourriez-vous lui montrer votre amour sous ce nom? » Ce manège ne laissa pas de donner quelques résultats. Condorcet de retour à Paris fut mieux traité. Maintenant qu'elle n'avait plus, comme à Ablois, à redouter une importunité de tous les jours, Mme de Meulan redevenait la mondaine accueillante et souriante. D'ailleurs, la recherche d'un homme célèbre n'était pas sans flatter sa vanité et elle souhaitait ne pas écarter tout à fait un soupirant de cette qualité. L'heureux Condorcet ne manquait pas de reporter aux conseils de son alliée tout l'honneur de ses petits succès, et promettait de n'agir que par ses avis. Il lui communiquait les lettres qu'il envoyait, celles qu'il recevait. Soudain revinrent les mauvais jours. Ce furent des retours de froideur, des rendez-vous manqués. Il aurait fallu jouer au plus fin et Condorcet s'affolait. Soufflé par Mme Suard, il s'était fâché : le lendemain, à la première heure, il écrivait pour demander pardon! Mme Suard commençait à se lasser : « Si vous continuez, vous me ferez mal au cœur à force de faiblesse. Pourquoi avoir écrit ce matin? Il fallait attendre. Vous aviez montré de l'humeur, j'aurais voulu savoir ce qu'elle aurait produit... » Avec un tel homme, aussi ingénieux à gâter ses affaires, ne valait-il pas mieux renoncer?

Un « accident » vint brusquer le dénouement. Au mois de juillet, comme il était retourné à Ribemont, Condorcet reçut de Mme Suard la nouvelle que Mme de Meulan venait de faire une fausse couche, et d'ailleurs ne s'en portait pas plus mal. Son désespoir fut comique : « Je n'ai appris l'accident de Mme de Meulan qu'en même temps que sa sécurité. Vous êtes une amie charmante, vous seule avez pensé à m'en donner des nouvelles. Elle n'en a chargé personne. Je suis, comme vous voyez, loin de sa pensée, même quand elle souffre. Je lui pardonnerais davantage de m'oublier quand elle est heureuse. » La destinée est ironique, et ses voies sont obscures. Voilà Condorcet désabusé. Il avait tout accepté jusqu'ici ; mais il ne pardonne pas à Mme de Meulan d'avoir fait une fausse couche sans le prévenir!

L'important était de profiter de ce revirement inattendu. Mlle de Lespinasse rentre en scène avec impétuosité. Qu'il

prenne un « parti vigoureux! » Plus de lettres! Surtout défense absolue d'aller à Ablois. Mme Suard cette fois s'associe à ces objurgations, et Condorcet se laisse convaincre. Quand l'invitation arrive, il la décline : « Je sens que mon penchant me porterait à rechercher les mêmes malheurs. » Il se connaît : les sottises recommenceraient. Des semaines se passent. Est-il tout à fait guéri? Un portrait de Mme de Meulan qu'il a vu à Givet entre les mains de son frère, le marquis de Saint-Chamans, lui fait sentir tout ce qu'il aurait à craindre s'il revoyait la sœur. Il y aura encore des momens difficiles. Puis le dépit fera place aux regrets. « Je viens de dîner avec M. de la M... C'est vraiment un fort joli garçon. » Mme Suard met en note : « M. de la M... amant de Mme de Meulan. » Et la lettre suivante de Condorcet contient ce passage qui est une allusion : « Dites à l'abbé Arnaud que je voudrais de tout mon cœur qu'il tournât la tête à toutes les jeunes filles, afin de les dégoûter à jamais de prendre des amans bêtes, comme toutes les jolies femmes y sont merveilleusement enclines. » Enfin tout rentre dans l'ordre. Condorcet n'a plus rien à craindre de la « rue des Capucines, » où Mlle de Lespinasse elle-même lui donne rendez-vous chez Mme de Meulan la jeune.

En somme, il s'en tirait à meilleur compte que d'Alembert.

III

Plutôt qu'à Mme de Meulan, qui était si peu son fait, que ne s'adressait-il à Mme Suard? Regret ou souhait, c'est Mlle de Lespinasse qui le lui suggère : « Vous ne sauriez assez aimer cette jeune femme : elle vous aime tendrement et elle est vraiment capable de sensibilité; votre affection pour elle pourra contribuer à son bonheur; et voilà, si l'on choisissait en fait de sensibilité, ce qu'il faudrait prendre (1). » Cette réflexion avait frappé Condorcet. A plusieurs reprises, il s'excuse auprès de son égérie sentimentale de ne pas l'aimer assez et surtout d'en aimer davantage une autre. Comment une amitié si délicieuse ne suffit-elle pas à remplir toute son âme? Mme Suard connaît mieux la vie; elle se rend très bien compte qu'à un homme de cet âge il faut une maîtresse, fût-ce en peinture; au surplus,

(1) Lettre de Mlle de Lespinasse à Condorcet, 1er novembre 1771. Ed. Ch. Henry.

elle se contente de la place qu'elle occupe tout de suite après : « Ne suis-je pas votre second objet? »

Toutefois la question se pose et on ne peut l'éluder. Entre une femme jeune et jolie et un homme qui n'est pas joli, mais qui est jeune, l'amitié peut-elle exister sans qu'il y entre un peu d'amour? On se l'est souvent demandé et je ne le crois pas. Ce qui fait le charme dangereux de ce genre d'intimité, c'est précisément une nuance de sentiment qui a son origine dans la différence de sexe. Tant parler d'amour à une femme, même de l'amour qu'une autre vous a inspiré, c'est encore une manière de faire l'amour; voilà pour Condorcet. Quant à Mme Suard, nous verrons, dans la suite de leurs relations, qu'elle se montrera très femme. Il reste que ces relations furent irréprochables. Il est certain, autant qu'on peut être certain de ces choses-là, que Condorcet n'a jamais songé à faire de Mme Suard plus qu'une tendre amie.

Il n'en fut pas tout à fait de même pour un autre personnage de la même société. La Harpe avoisinait lui aussi la trentaine. Il était malheureux. Généralement détesté, en sa qualité de critique, il avait le tort de souffrir de la rancune de ses confrères et d'ailleurs faisait tout ce qu'il fallait pour la mériter par ses allures dédaigneuses et par l'extraordinaire infatuation où il était de lui-même. Fort malmené par les hommes, il cherchait des compensations du côté des femmes, à qui il ne déplaisait pas, quoiqu'un peu contrefait; mais la figure était belle. Mme Suard le chapitrait, tantôt le consolant et tantôt le conseillant. L'entreprise n'était pas sans péril, et il le lui fit bien voir. « M. de La Harpe est ici : nous passons tous les jours quelques heures ensemble. Vous savez que je trouve toujours qu'il m'aime trop ou pas assez, qu'il est toujours plus près d'être amant qu'ami. J'ai cédé à mon amitié pour lui parce que j'ai cru que non seulement elle lui était chère, mais qu'elle pouvait encore lui être utile. Il se montre docile à mes conseils, et je puis me flatter d'avoir souvent adouci ses chagrins comme son caractère, de lui avoir épargné des torts. Il y a quelque temps que j'étais fort contente de lui. Mais depuis quelques jours il m'a, je vous assure, ôté toutes les craintes de n'être pas aimée assez, pour me livrer absolument à celle de l'être trop. Il m'a tant aimée, que je l'ai prié instamment de m'aimer moins ou d'une autre manière. Il y a, je le vois, toujours du

danger dans l'amitié des personnes de notre âge. Cela est affreux. » Voilà au moins ce qu'on n'a pas à craindre avec Condorcet, et nous le disons à son honneur.

Suard, Condorcet, La Harpe, ce sont les trois grandes affections de Mme Suard. Je les cite dans l'ordre. « Vous êtes les trois objets sur lesquels mon cœur recueille toutes ses jouissances et répand cette profusion de qualités aimantes que la nature m'a accordée. » Trop est trop : le bon ami ne pouvait suffire à cette « profusion de qualités aimantes, » et il y en avait de reste. C'est à quoi la nature avait pourvu en suscitant le vertueux Condorcet et cet entreprenant nabot de La Harpe. D'ailleurs, Suard laisse chaque jour pendant plusieurs heures sa femme seule au logis. C'était la règle, à cette époque, que les littérateurs, quand ils allaient dans la bonne société, n'emmenaient pas leurs femmes : celles-ci n'étaient admises que dans les milieux littéraires. On ne peut pas tout le temps lire, rêver ou pleurer. C'est alors qu'arrivent les amis. Quelquefois Mme Suard les reçoit à sa toilette, comme c'était l'usage au XVIIIe siècle; mais, le lendemain, ils réclament. Il leur faut le tête-à-tête et les longs *a parte*. Elle aussi les préfère. Comment n'éclaterait-il pas parfois de ces incidens « affreux? » Il n'en est que cela et cela ne tire pas à conséquence. On connaît le bout de dialogue qui met en scène le mari et la femme : « *Mme Suard :* Mon ami, j'ai quelque chose à vous confier. — *M. Suard :* Et c'est ?... — *Mme Suard :* C'est, mon ami, que je ne vous aime plus. — *M. Suard :* Cela reviendra. — *Mme Suard :* Mais c'est que j'en aime un autre. — *M. Suard :* Cela passera. » L'historiette est inventée, cela va sans dire ; mais elle est jolie et significative. M. Suard, qui était le contraire d'un sot, connaissait sa femme et savait les exigences, d'ailleurs sans risque, de cette imagination toujours en mouvement. Pour une femme dont « la vie n'est qu'affection et les sentimens en sont les seuls événemens, » ce n'est pas trop d'avoir à récompenser l'un, réconforter l'autre, morigéner le troisième, encourager celui-ci, décourager celui-là et tenir chacun à la juste place. Heureuse par le bon ami, attendrie par Condorcet, inquiétée par La Harpe, Mme Suard peut arriver au bout de sa journée : sa sensibilité a été occupée.

IV

Au moment même où ces événemens se produisaient dans les régions du rêve et de la chimère, un malheur véritable, tangible et précis, faillit bouleverser réellement l'existence des Suard. Leur situation de fortune était pour l'instant assez satisfaisante. Il n'en avait pas été toujours ainsi. Dans les premiers temps du mariage, Suard, rédacteur à la *Gazette de France*, n'avait que 2 500 francs de revenu. C'était bien assez pour des gens de lettres, disaient les commis du ministère ; tout de même, c'étaient de petits moyens. « Il y avait une pièce de M. Saurin adressée au *petit ménage* et le *petit ménage* devint une manière de nous désigner (1). » Les amis envoyaient des cadeaux utiles ; M. Le Roi, capitaine des chasses à Versailles, le prince de Beauvau, le chevalier de Chastellux, du gibier ; on ne recevait pas, et on joignait à peu près les deux bouts. Par la protection de la comtesse de Tessé, qui intéressa à l'affaire la duchesse de Grammont, sœur de Choiseul, Suard obtint, de moitié avec l'abbé Arnaud, la direction de la *Gazette* qui relevait du ministère des Affaires étrangères. Cela prenait deux heures de travail et rapportait dix mille francs. C'était l'aisance. Les Suard eurent leur petit souper, un jour de la semaine, et une charmante soirée. L'inconvénient de ces situations officielles, c'est leur aléa : ce que vous a donné la faveur d'un ministre, le mauvais vouloir d'un autre peut vous l'enlever. D'Aiguillon remplaça Choiseul, et son premier soin fut de retirer à Suard la direction de la *Gazette*.

Ce qui rendait la catastrophe particulièrement grave, c'était la paresse de Suard. Cette paresse était proverbiale et ne faisait pas mentir le proverbe. Sa femme s'en désolait, mais qu'y faire ? Il était de ces écrivains que la vue d'une plume et d'un encrier rend malades. « Mais je ne pense pas à son merveilleux talent de prendre des mouches et de faire claquer des feuilles dans la main. » Il serait mort de faim plutôt que de travailler, ou il aurait laissé sa femme travailler pour lui. Belle occasion pour Mme Suard de déployer cette sensibilité qui s'adapte, comme on sait, à toutes les situations, et trouve son emploi dans toutes

(1) *Mémoires* de Mme Suard.

les circonstances. Elle n'y manqua pas. Elle fit l'admiration universelle. Condorcet est transporté et ne trouve pas assez d'encens dans son magasin pour le brûler devant son héroïsme. Une seule chose la trouvait inconsolable, c'était l'obligation de quitter l'appartement qu'elle avait à la *Gazette*, rue Neuve Saint-Roch. Elle y avait rencontré le bonheur. S'il allait se perdre dans le déménagement !...

Le courage à supporter l'infortune ne suffit pas : il faut l'ingéniosité à la réparer. Puisqu'on leur retirait la *Gazette*, Suard et Arnaud demandaient qu'on leur octroyât, en dédommagement, une pension sur cette même *Gazette*. La pension fut accordée : « Enfin nous venons de recevoir une lettre de M. d'Aiguillon qui nous annonce un brevet de pension de 2 500 livres et une indemnité de chacun 4 600 francs, qui nous sera payée dans l'espace de trois ans. Pendant les trois années qui vont s'écouler, nous aurons donc 4 000 francs de rente... C'est à M. de Garville que nous croyons devoir cette indemnité sur laquelle nous n'osions compter... Je lui devrai de ne plus mépriser le duc d'Aiguillon. » Mme de Sévigné avait bien dit, quand Louis XIV l'eut fait danser : le grand Roi !

Nous ne sommes pas au bout, et même, ce qui reste est le plus beau de l'affaire. Voici la scène telle que Mme Suard la raconte à Condorcet : « Hier, en rentrant chez moi, on me remit une lettre qui était conçue en ces mots : Une personne qui aime tendrement M. et Mme Suard m'a chargé de leur présenter ce contrat de vingt mille livres portant 800 francs d'intérêt et dont la propriété restera au dernier survivant. On espère que M. Suard voudra bien accepter ce contrat des mains d'une épouse chérie. Votre bonté, madame, fait espérer que vous voudrez bien que l'hommage de l'amitié soit fait par l'amour. » Mme Suard était toute prête à vouloir tout ce qu'on espérait de sa « bonté. » Elle avait compté sans la « fierté » de Suard. Lui, refuse tout net. Là-dessus, il s'en va dîner chez d'Holbach. « Il y avait beaucoup de monde, il raconta ce qui venait de lui arriver. On se transporta, on se ravit d'admiration, on combattit vivement sa résolution ; on l'en fit presque rougir. Il s'est donc déterminé à accepter, à la condition qu'on accepterait sa reconnaissance. Il est allé le déclarer au notaire. Mon ami, je suis heureuse. Je ne vois que des amis qui m'aiment, qui m'embrassent, qui versent de douces larmes sur cette belle action... »

Mme Suard n'avait pas douté un instant que l'auteur de ce bienfait ne fût M. Necker. Ce l'était en réalité. Ainsi se déroula ce touchant épisode. Amitié, contrat de rente, mise en scène sentimentale, gratitude par-devant notaire et déluge universel, rien n'y manque; mais ne trouvez-vous pas qu'il manque à la *Morale en action?*

Il y a des momens où tout nous réussit, même les catastrophes. M. et Mme Suard avaient malgré tout dû quitter l'appartement de la rue Saint-Roch. Ils prirent rue Louis-le-Grand une maison entière : cela leur permit d'offrir un logement à Condorcet :

Madame Suard a Condorcet : Savez-vous que j'ai une petite affaire à vous proposer, une affaire qui peut ajouter infiniment à mon bonheur, qui, si je ne me trompe point, peut faire aussi quelque chose pour le vôtre. Nous avons trouvé une maison pour l'abbé Arnaud et nous; il nous reste un appartement de garçon. Ah! qu'il nous serait doux qu'il devînt le vôtre!

Condorcet a Madame Suard : Je suis très fâché contre vous de ce que vous appelez la proposition que vous me faites *une affaire*. C'est une chose délicieuse à laquelle je n'osais penser et que j'accepte avec transport. Ainsi comptez sur moi. Gardez-moi l'appartement où il faudra le moins de meubles. L'étage ne me fait rien, pourvu que j'y voie clair.

Madame Suard a Condorcet : Nous allons donc vivre sous le même toit, mon bon Condorcet. Rien ne pouvait ajouter à mon amitié, mais ce rapprochement va beaucoup ajouter à mon bonheur. Il ne me manquera que de pouvoir espérer qu'il n'aura d'autre terme que ma vie...

C'est une nouvelle phase de leur amitié qui commence. Laissons-les savourer leur bonheur. Et nous, que la sécheresse de l'âme moderne a déshabitués de vivre dans une atmosphère si chargée de douceur, allons respirer un peu d'air. Nous retrouverons prochainement, et à vrai dire dans des rapports un peu différents, ces parfaits exemplaires de la sensibilité.

René Doumic.

LA PEINTURE WALLONNE

A PROPOS DE L'EXPOSITION DE CHARLEROI

Ce titre ne doit pas laisser de surprendre, et pourtant, cités et créateurs wallons ont joué un grand rôle dans l'histoire de l'art depuis le moyen âge jusqu'à nos temps. Les organisateurs de l'exposition de Charleroi ont tenu à glorifier les maîtres de race wallonne et, grâce au zèle, à l'enthousiasme et aux connaissances du député-artiste M. Jules Destrée, une brillante collection de peintures, sculptures, orfèvreries, dinanderies, tapisseries, dentelles, hucheries, a pu être rassemblée dans un palais voisin des halls industriels. De tels hommages sont légitimes et féconds. Notre ardeur à connaître la carrière et les œuvres des vieux maîtres ne serait point telle si, derrière l'artiste, nous ne considérions l'ancêtre. Rares, je pense, sont les critiques qui ne réservent le meilleur de leur activité aux grands interprètes de leur race. Les Wallons ont raison d'honorer leurs peintres et sculpteurs. Ceux du passé s'appellent Jean de Liège, André Beauneveu, Roger de le Pasture, — illustre entre tous sous le nom de Roger van der Weyden, — Simon Marmion, Jean Bellegambe, Jean Gossart, Jacques du Brœucq, etc Demandons-nous seulement si les conceptions régionalistes modernes n'éveilleraient pas quelque étonnement chez ces vieux maîtres et s'ils ne seraient point les premiers à condamner le titre de notre étude...

Certes, il y a de grands peintres wallons ; nous nous réjouissons d'en parler ici et peut-être découvrirons-nous entre eux

des traits communs. Nous ne pensons pas toutefois qu'il serait possible d'en conclure à l'existence d'une peinture wallonne, indépendante de cette parfaite unité qu'est la *peinture flamande*. L'*école wallonne* est née avec la Wallonie belge, entité de création récente amalgamant des territoires sans lien politique dans le passé. Chose curieuse : de vieilles divisions subsistent dans le champ paisible des revendications artistiques. L'exposition rétrospective de Charleroi est dédiée aux *Arts anciens du Hainaut*, et peut-être ce titre marque-t-il quelque intention de ne considérer comme vraiment wallon que l'art des anciennes villes hennuyères : Valenciennes, Mons, Maubeuge, Binche, Ath, auxquelles s'annexent pour la circonstance la vieille métropole de Tournai, les villes de la Flandre gallicante et quelques cités mosanes proches de l'ancien comté de Hainaut. Les Liégeois sont un peu négligés; mais ceci n'est peut-être point pour leur déplaire; ils ne tiennent pas à ce que leur art, — l'art mosan, — soit associé au reste de la production wallonne. L'art mosan adapte son cadre géographique aux frontières passablement confuses de l'ancienne principauté de Liège; or celle-ci comprenait au Nord d'importans territoires de langue flamande, si bien que les frères Hubert et Jean van Eyck, nés dans la Campine limbourgeoise, figurent en tête de l'histoire de la peinture mosane! Et c'est ainsi que les peintres immortels de l'*Agneau* deviennent parfois des maîtres wallons! La question des délimitations, on le voit, a son importance dans l'histoire de l'art.

Elle ne se posait point au temps où s'enfantaient les chefs-d'œuvre. Les frontières linguistiques dans les Pays-Bas, sans rapport d'ailleurs avec les frontières politiques, n'ont jamais nui à la floraison d'un idéal commun aux Flamands et aux Wallons. Ne craignons pas ici de rappeler des faits connus, mais insuffisamment répandus. L'organisation politique et ecclésiastique des Pays-Bas favorisait la pénétration française dans la partie flamande, et l'action germanique dans les régions romanes. Il en fut ainsi dès le haut moyen âge. Le bilinguisme, en conséquence, s'imposa de tous temps aux habitans des Pays-Bas méridionaux (1). « Dans les abbayes, moines flamands et moines wallons vivaient côte à côte. On s'attachait dans les cou-

(1) C'est-à-dire aux habitans des territoires constituant à peu près la Belgique actuelle.

vens à nommer des abbés bilingues (1). » Froissart, compatriote de l'imagier André Beauneveu, connaissait le flamand. Il n'y avait pas opposition entre les deux grandes fractions linguistiques, mais presque toujours coopération fraternelle. La Flandre, relevant de la couronne, se pénétra profondément de civilisation française du XIIe siècle au XIVe; pendant longtemps d'ailleurs, le grand fief « renferma autant d'habitans de race romane que de race teutonique (2) » et le nom de Flamand s'appliquait aux *wallons* d'Arras comme aux *thiois* de Gand, de Bruges, d'Ypres. Tout en se maintenant comme une sorte de « république municipale » entre la Flandre et le Hainaut, Tournai avait plus de rapports avec les villes flamandes ressortissant à son siège épiscopal, qu'avec les autres villes wallonnes. Liège, la grande cité lotharingienne, aujourd'hui capitale de la Belgique romane, comptait de nombreux habitans de langue flamande. En dépit de la dualité des races, l'unité latente des Pays-Bas méridionaux ne cessa de s'affirmer et quand Philippe le Bon soumit à son pouvoir la presque totalité des régions flamandes et wallonnes, l'œuvre de fusion était accomplie, grâce à l'analogie des institutions politiques, religieuses, juridiques, grâce à l'identité des intérêts économiques et des aspirations morales. Par son essor industriel, sa richesse, ses multiples relations étrangères, la Flandre médiévale assura son hégémonie sur le reste du pays. Est-il étonnant que l'incomparable production artistique des Pays-Bas, au XVe siècle, soit considérée, — malgré l'inexactitude partielle de cette notion, — comme étant avant tout l'expression de la plus haute vie morale et du génie *flamands?*

Peintres flamands et wallons du XVe siècle au XVIIe, ne formèrent qu'une seule famille, qu'une seule école connue depuis toujours sous le nom d'*école flamande*. On aurait tort, je pense, d'abandonner cette désignation commode et consacrée. Il est insolite en somme de parler de peinture wallonne quand il s'agit d'œuvres antérieures au XVIIIe siècle. De même l'expression *art belge*, parfois employée, a quelque chose de factice, appliquée aux « maîtres d'autrefois. » Et pourtant la Belgique était virtuellement constituée sous Philippe le Bon. Une autre formule a été adoptée par de récens catalogues : *école néerlan-*

(1) Pirenne, *Histoire de Belgique.*
(2) Pirenne, *ouv. cité.*

daise (pour notre art du XIVe au XVIe siècle). Elle est scientifique, car les Pays-Bas dès le XIVe siècle portent le nom de *Nederlanden;* elle est équitable aussi, la peinture hollandaise primitive étant comprise dans l'école flamande, et cette épithète *néerlandaise* impliquant une reconnaissance des droits bataves. Mais les traditions du langage ont une logique mystérieuse, et je serais surpris qu'elles s'accommodassent de cette création d'érudits. A proprement parler, le Flamand est originaire du comté de Flandre. L'*art flamand* ne serait donc que l'art d'une petite région des Pays-Bas, et pourtant si nous parlons de la peinture flamande, au XVe siècle et au XVIe, il n'est personne qui n'entende fort bien qu'il s'agit de la grande école où se confondent Brabançons de Bruxelles et d'Anvers, Hennuyers de Valenciennes et de Mons, Liégeois de Maésyk, et de Dinant, Flamands de Gand et de Bruges, Tournaisiens et Hollandais. Qu'ils fussent d'origine germanique ou romane, les maîtres des Pays-Bas s'appelaient *fiamminghi* en Italie, *flamencos* en Espagne. Parfois les sbires romains, en dressant procès-verbal à nos bruyans compatriotes, distinguaient les wallons en les qualifiant dans leurs registres de police de *fiamminghi vallone!* En somme, l'étranger ignorait l'école néerlandaise, l'école belge, l'école mosane, l'école wallonne ; il connaissait l'école flamande, très glorieuse et homogène entre toutes. Je ne crois pas que Jean Gossart de Maubeuge, voyageant en Italie à la suite du bâtard de Bourgogne et visitant des ateliers de Rome avec son ami Jacopo dei Barbari, ait songé à revendiquer sa qualité de *pittore vallone!*

*
* *

On sait que bien avant le XVe siècle, les Pays-Bas se signalent par leur activité artistique. L'éveil des milieux wallons semble précéder celui des centres flamands sur cette terre d'art. Sans remonter à la civilisation carolingienne, si florissante dans les régions mosanes, sans insister sur le trésor de Lobbes (Xe et XIe siècles), entièrement disparu (du moins l'église abbatiale du XIIe siècle subsiste-t-elle, Montsalvat surprenant, austère joyau des collines qui couronnent la Sambre), sans énumérer les nombreuses églises romanes de la Wallonie, si gracieuses et si sobres, rappelons, pour marquer le goût éminent des Liégeois au XIIe siècle, que leur église Saint-Barthélemy conserve de ce

temps la célèbre cuve baptismale en bronze attribuée aujourd'hui à l'orfèvre Renier, — *Renerus aurifaber*, — citoyen notable de Huy, sous le règne du prince évêque de Liège, Alberon Ier, vers 1125. On voit à l'exposition de Charleroi une reproduction de ce chef-d'œuvre dont les flancs se peuplent de figurines en haut relief modelées avec une suavité et une force dignes d'un Andrea Pisano. La vallée de la Meuse sera la patrie des arts du métal; ce morceau de haut style le prouve et annonce les brillantes destinées de la *dinanderie*, — travail du laiton et du cuivre. Qui ne sait la prospérité de cette industrie artistique et sa renommée internationale? Elles furent telles que les *copères* dinantais, rivaux heureux de leurs confrères de Huy, obtinrent l'affiliation de leur ville à la hanse teutonique. Mais la Wallonie occidentale marchait, elle aussi, hardiment de l'avant. Dès le XIIe siècle, Tournai est une ville d'architectes, de sculpteurs, d'ouvriers d'art auxquels les villes environnantes font appel. L'expansion artistique de la vieille cité épiscopale est un phénomène remarquable, et pendant deux siècles, la ville où Roger de le Pasture devait voir le jour s'imposa comme la capitale artistique des Pays-Bas.

Au XIIIe siècle, tandis que l'art naît dans les Flandres avec une physionomie toute française, le Hainaut, le pays mosan et ce même Tournaisis augmentent et affinent leurs productions. Par toute la Wallonie, de magnifiques fleurs d'architecture surgissent, racontant la double influence germanique et française qui s'est de tout temps exercée sur notre pays, affirmant en outre des qualités locales de sobriété et de délicatesse. Églises et abbayes wallonnes s'ornent de couronnes, de lampes, de candélabres en métaux précieux, enrichis de pierreries et de perles d'une telle profusion que saint Bernard s'en émeut. Mais ce luxe pieux servait l'art. Insistons sur les œuvres des orfèvres wallons, puisque l'exposition de Charleroi en rassemble d'incomparables spécimens. Après maître Renerus, Huy connut un merveilleux émailleur, Godefroid de Claire, auteur de « fiertes » exquises. Puis vint le génial orfèvre Hugo d'Oignies, nielleur, ciseleur, créateur de ravissantes dentelles métalliques; l'exposition de Charleroi a bien fait de consacrer une salle spéciale à ce maître. Le couvent des sœurs de Notre-Dame de Namur conserve ses œuvres principales et a consenti à les prêter, notamment la fameuse couverture d'évangéliaire sur laquelle on lit : *Ore canunt alii*

Cristum canit arte fabrili, Hugo sui questu scripta laboris arans (1228). Véritable Angelico de l'orfèvrerie, Hugo demeura simple frère lai du couvent augustin d'Oignies-sur-Sambre qu'il avait fondé avec ses trois frères. Il y « chanta le Christ » avec une invention et une grâce adorablement poétiques, en combinant dans ses travaux les pierres précieuses, les nielles, les filigranes agrémentés de folioles, de grappes où passent des chasseurs, des biches, des chiens. Le frère Hugo est avant tout un décorateur ; préparé par les imagiers de France, il observe déjà la nature avec l'œil des miniaturistes qui vivront cent cinquante ans après lui, et ses « chasses » préludent à celles des Haincelin de Haguenau et des frères de Limbourg. L'orfèvrerie wallonne du XIIIe siècle connut cependant une gloire plus haute que celle du frère Hugo avec les « fiertes » de Nicolas de Verdun dont l'une est à N.-D. de Tournai (hélas ! très restaurée). Mais aucun travail de ce maître ne figure à l'exposition. La « salle Hugo » contient d'ailleurs maintes pièces renommées établissant les étapes de l'orfèvrerie mosane et hennuyère, et révélant l'action du frère d'Oignies sur les ciseleurs et estampeurs contemporains. Le style du moine Hugo se retrouve dans l'énorme et impressionnante *Croix* reliquaire envoyée par l'église de Walcourt. Œuvre pathétique et raffinée, l'une des plus extraordinaires broderies de métal que nous aient léguées la foi et l'art du moyen âge ! Quel maître en est l'auteur, si ce n'est le grand moine augustin lui-même ?

Nous n'en finirions pas si nous devions analyser la production des orfèvres wallons au XIIe siècle et au XIIIe, même en nous en tenant aux œuvres réunies à Charleroi. Les ateliers de ces *aurifabri* ont-ils favorisé l'épanouissement de l'art des Pays-Bas comme le firent les *bottege* de leurs confrères italiens pour le trecento florentin ? C'est bien possible et l'on souhaiterait qu'il fût répondu savamment à la question. Le XIVe siècle, où nous voici, constitue, on le sait, le premier chapitre de l'histoire de l'*art flamand* déjà rempli de noms et illustré de plus d'une œuvre immortelle. L'importance de l'orfèvrerie ne suffirait pas à expliquer cette floraison, si belle qu'on la voit tout de suite rivaliser d'éclat avec celle des villes italiennes. L'intelligence et l'esprit publics, la curiosité et l'énergie sociales, le développement et la force des cités, le goût raffiné des œuvres de luxe atteignent alors un égal degré chez les Flamands et les

Wallons. Sur les deux parties du territoire naissent des maîtres dont les noms à peine connus de quelques historiens de l'art, il y a peu de temps, sont aujourd'hui vulgarisés. Leur énumération est une démonstration saisissante. Si le mot *belge* ne paraissait un peu ridicule employé pour les temps médiévaux, rien n'empêcherait de l'appliquer à notre école du XIVe siècle, car cette fois nous nous trouvons en présence d'une véritable école artistique, mi-wallonne, mi-flamande, et dans laquelle se manifestent les maîtrises de Jean-Pépin de Huy, Jehan de Liège, Pierre de Bruxelles, Jean de Gand, André Beauneveu, Everart de Hainaut, Hennequin de Bruges, Jean de Beaumetz, Jean Malouel de Gueldre, Henri Bellechose de Brabant, Claes Sluter de Hollande, Jacques Coene de Bruges, Broederlam d'Ypres, Jean de Woluwe, Jean de Hasselt, Pol de Limbourg et ses frères. Certains de ces maîtres ont vécu à Paris ; il en est qui ont connu l'Italie ; leur art porte l'empreinte de l'internationalisme éclectique où s'élabore la production du trecento occidental. Puis à la fin du XIVe siècle les caractères propres au génie flamand se fixent dans les vivantes sculptures de Champmol. Et tandis que le réalisme physionomique s'exprime dans les figures agenouillées de Philippe le Hardi et de Marguerite de Mâle, la vie des souverains, seigneurs, châtelaines, serviteurs, valets, hommes des champs, est évoquée dans des cadres de nature familière par les miniaturistes qui préfacent les merveilles des van Eyck. Une cinquantaine d'années après que Jean de Bruges, dit Jean Bandol, eut peint, sur la page initiale d'une Bible historiée aujourd'hui conservée à la Haye, le portrait naïf et exact de Charles le Sage recevant dans sa « librairie » du Louvre l'hommage de son scribe Jean de Vaudetar, la peinture flamande avait conquis son indépendance entière. Elle apportait ses visions, son style et, — grâce à une découverte retentissante dont l'histoire n'est point élucidée, — sa technique, tout à fait inédite, qui aurait suffi à établir son prestige et qui, de fait, lui assura pendant près d'un siècle une popularité extraordinaire : la couleur à l'huile.

Quelle place les maîtres wallons ont-ils occupée dans notre peinture des XVe et XVIe siècles ? Telle est la question que l'on s'est surtout posée à l'occasion de l'exposition de Charleroi et à laquelle M. Jules Destrée s'est efforcé de répondre. Avec des œuvres appartenant ou se rapportant aux cycles de Roger de le

Pasture, du maître de Flémalle, de Jean Prévost, de Simon Marmion, de Jean Bellejambe, de Jean Gossart, les parois de la salle principale, — baptisée salle Roger de le Pasture, — évoquent successivement l'histoire, sinon les fastes, des ateliers de Tournai, de Mons, de Valenciennes, de Douai, de Maubeuge. Et cette promenade à travers le passé pictural du Hainaut et du Tournaisis est de l'intérêt le plus vif, bien que maintes œuvres désirables aient été refusées aux organisateurs, — on sait la méfiance de plus en plus grande des collectionneurs et des directeurs de pinacothèque à l'égard des expositions, — et bien que ce passé soit rempli de lacunes et d'obscurités. On a justement noté qu'il existe deux histoires de l'art flamand pour les XVe et XVIe siècles; l'une qui peut se lire dans les archives et l'autre qui est racontée par les œuvres. Et l'on a pu, hélas! ajouter que les points de contact entre les deux histoires sont extrêmement rares, n'existent pour ainsi dire pas. Et ce qui est vrai pour nos *primitifs* en général (remarquons toutefois que certains tableaux flamands des XVe et XVIe siècles portent des signatures authentiques, ce qui leur constitue tout de même un état civil) est vrai en particulier pour la première en date des écoles wallonnes de peinture : l'école de Tournai. Des documens en abondance et pas une seule œuvre dont l'attribution puisse être garantie sans conteste. Cette école intéresse aujourd'hui la critique au premier chef : elle est doublement illustrée par la gloire de Roger van der Weyden et le mystère du maître de Flémalle.

*
* *

On a cru et on croit encore que c'est du côté de l'école de Tournai qu'on trouvera une réponse à l'énigme du maître de Flémalle. Deux peintres tournaisiens nous ont été successivement présentés comme s'identifiant avec le grand créateur anonyme: Robert Campin et Jacques Daret. Robert Campin apparaît comme le fondateur de l'école tournaisienne de peinture. Ce nom ne pouvait être oublié à l'exposition de Charleroi et les organisateurs ont emprunté au musée de Bruxelles les portraits de Barthélemy Alatruye et de sa femme Marie Pacy, un instant inscrits au catalogue hypothétique de ce maître. Campin naquit probablement à Valenciennes, mais s'établit à Tournai vers 1406, âgé de vingt-huit ans. Son premier logis, — en la Lormerie, — touchait à la cathédrale et le chœur de celle-ci

dominait son atelier. En 1410, il achetait le droit de bourgeoisie et devenait dès lors sinon le peintre officiel, — Tournai ne possédait point de *pourtraiteur* attitré, — du moins le peintre ordinaire de la ville (1). Il polychromait et dorait des images sculptées, ornait des bannières, peignait des armoiries et des personnages sur les façades, fournissait des modèles aux dinandiers, tapissiers, orfèvres. Les métiers artistiques étaient placés autrefois sous la direction des maîtres que l'on saluait comme étant les premiers de leur époque, — les exemples abondent dans l'art flamand du XVIe siècle au XVIIe, — et si la physionomie artistique des temps actuels diffère si vivement de celle d'autrefois, c'est en grande partie à cause de l'abandon de cette tradition. Les sculpteurs tournaisiens, en qui on a voulu voir un moment les vrais inspirateurs du réalisme septentrional, devaient compter des maîtres originaux. Pourtant des textes en nombre imposant établissent que maître Robert et ses principaux confrères peintres fournirent des patrons aux sculpteurs et imagiers de la ville. Il leur arrivait même de diriger des travaux de sculpture et nous voyons Robert Campin entreprendre l'exécution d'une châsse et commander « les ouvriers de le taille de le fierte. » En 1420, notre maître, devenu citoyen notable, change de maison, s'établit dans le quartier de Saint-Pierre, plus animé et plus commerçant, et, trois ans plus tard, à la faveur d'une révolution démocratique, parvient aux honneurs corporatifs et municipaux. Mais, en 1428, la réaction bourgeoise lui fait expier durement ses sympathies révolutionnaires; il est condamné à une forte amende, doit accomplir le pèlerinage de Saint-Gilles en Provence (on peut croire que les merveilles sculpturales de la célèbre église adoucirent sa peine), et se voit privé à perpétuité « d'être en loi et en office, » c'est-à-dire que toutes les fonctions communales lui sont désormais interdites. Toutefois, l'atelier de Robert Campin restait sans rival à Tournai. On connaît les noms de quatre de ses élèves : Haquin de Blandain, Rogelet de le Pasture, Jacquelotte Daret et Willemet N.-Haquin de Blandain ne s'éleva pas à la maîtrise ; les trois autres élèves acquirent le titre de maître en 1432, année néfaste pour Robert Campin. Le chef de l'école tournaisienne fut à nouveau frappé d'une condamnation. Cette fois, sa faute n'était point d'ordre

(1) Cf., pour les carrières de Robert Campin et Jacques Daret, la brochure de M. Houtart : *Jacques Daret, peintre tournaisien du XVe siècle.* Casterman, Tournai.

politique. On le bannit pour un an à cause de « l'orde et dissolue vie qu'il menait : » mais grâce à l'intervention de la duchesse de Hainaut (Jacqueline de Bavière ou Marguerite de Bourgogne, douairière de Guillaume IV ?) sa peine fut commuée en une amende. Cette fois les commandes s'espacèrent. Pourtant, en 1438, Campin exécute les importans cartons d'une *Vie de saint Pierre*, dont la transposition sur toile fut confiée à Henri de Beaumetiel. Puis le silence se fait autour de l'artiste qui meurt le 26 avril 1444. Deux au moins de ses élèves étaient devenus célèbres. L'un, Roger de le Pasture, était allé fonder l'école de Bruxelles; l'autre, Jacques Daret, allait à son tour quitter Tournai. Momentanément, la vieille cité était veuve de grands peintres.

Jacques ou Jacquelotte Daret devint aussi notoire que son camarade d'atelier Roger de le Pasture, — à en juger d'après les documens, — et nous pouvons bien suivre, à travers diverses mentions, la carrière de ce peintre qui fut un artiste très en vue du xve siècle néerlandais. Il sortait d'une famille d'ouvriers artistes; son grand-père était « escrinier » et exécuta des sculptures sur bois pour la ville et les églises; son père s'intitulait tailleur d'images, c'est-à-dire qu'il sculptait aussi bien la pierre que le bois. Né vers 1403, Jacques Daret passa ses premières années chez son père et son grand-père « où des meubles, des *images*, des retables, des tabernacles de bois sculpté furent les objets qui éveillèrent sa curiosité (1), » puis entra dans l'atelier de Robert Campin où le premier texte qui le concerne (avril 1418) le dit logé, nourri et « ouvrant de son métier. » Dès lors Jacques vit de son travail. Son père de temps à autre intervient pour liquider quelque dépense extraordinaire. C'est ainsi que Jean Daret rembourse à son fils les frais occasionnés par la cérémonie de la tonsure. Le jeune homme acquit en effet la qualité de *clerc*, complément ordinaire des professions intellectuelles (2). Cette qualité impliquait un certain degré d'instruction. Les maîtres d'alors ne se contentaient pas d'être de grands techniciens ; ils connaissaient le latin, l'histoire religieuse et profane. Barthélemy Facius, contemporain de Jean van Eyck, vante l'érudition de l'illustre flamand. Où sont les maîtres d'aujour-

(1) Houtart, *op. cit.*

(2) « On recevait la tonsure cléricale dans le but, soit de jouir d'un bénéfice ecclésiastique, soit d'échapper aux juridictions laïques. » Houtart, *ibid.*

d'hui familiarisés, comme le portraitiste du chanoine van der Paele, avec les « anciens » et notamment avec Pline ?

Entré dans la *clergie*, Jacques Daret accomplit en 1426 le pèlerinage d'Aix-la-Chapelle, qui prenait quinze jours et ce n'est que l'année suivante qu'il cesse d'être *varlet* chez Robert Campin pour devenir *apprenti* chez le même maître. L'*appresure*, ou apprentissage, dans les corporations artistiques, suivait la période consacrée à l'éducation complète du valet ; l'apprenti était souvent un artiste achevé auquel on n'accordait le titre et l'indépendance du maître que lorsqu'il avait apporté pendant plusieurs années le concours de son talent à celui qui l'avait formé. Les règlemens corporatifs entendaient sans doute interdire efficacement l'ingratitude. Et quand enfin l'apprenti devenait à son tour chef d'atelier, sa maîtrise s'imposait à tous. Le jour où « maistre Jacques Daret, natif de Tournai, fut reçu à la franchise du métier des peintres, » ce jour même, « fut fait ledit Jacques prévôt de Saint-Luc icelui jour au dîner (18 octobre 1432). » L'événement est exceptionnel; mais, en ces temps de bonne foi, l'éducation professionnelle s'accomplissait de telle sorte que plus d'un apprenti aurait pu être choisi comme prévôt de la Gilde le jour de son accession à la maîtrise.

Jusqu'en 1444, la carrière de Jacques Daret se déroule à Tournai et nous ne connaissons qu'un seul fait se rapportant à lui durant cette période : à la date du 18 mai 1738, il avait un disciple du nom d'Éleuthère Dupret. En 1441, Daret est mandé à Arras pour fournir aux fabriques de tapisseries des cartons représentant des sujets historiques et religieux. Il s'installe dans cette ville, semble-t-il, de 1449 à 1453 ; il y exécute pour l'abbé de Saint-Vaast « ung patron de taille de couleur a destrempre.,. ouquel est *listoire de la Resurrection Nostre Seigneur Jhesu Crist* bien pointe et figurée, » patron qui fut traduit en tapisserie de haute lisse ; il fournit au célèbre fondeur Michel de Gand, à Tournai, le dessin d'une lampe destinée à l'église abbatiale de Saint-Vaast et celui d'une croix monumentale pour la place Saint-Vaast ; enfin il dore une colombe, des candélabres, un support appartenant à l'église de la même abbaye. En 1454, il est à Lille et collabore avec ses quatre « varlets » à ces fêtes fameuses du *Vœu du Faisan* qu'Olivier de la Marche dans ses *Mémoires* décrit comme « chose très solennelle et qui vaut le ramentevoir. » Seul entre tous les « maistres estrangiers, » Daret reçoit

vingt sous par jour, tandis qu'un Simon Marmion ne reçoit que douze sols. En 1461, sa ville natale lui paie l'étoffage d'une statue du beffroi et enfin en 1468, parvenu sans doute au faîte de sa réputation, nous le trouvons à Bruges où les meilleurs peintres des Pays-Bas étaient rassemblés pour décorer luxueusement la ville à l'occasion des noces de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York. Daret a-t-il vraiment dirigé les travaux? On l'a affirmé, puis contesté. « A Jaques Daret, — disent les comptes de Bourgogne, — maistre pointre demourant à Tournay, conduiteur de plusieurs autres pointres soulz lui, payet pour XVI jours qu'il a ouvré de son mestier aux entremetz au pris de XXIIII s. pour son salaire et III s. pour sa dépense de bouche. » Il touche donc 27 sols par jour; *un maître ouvrier de la ville de Bruxelles*, Frans Stoc, jouit seul d'un traitement semblable, tandis que *Hugues van der Goes*, maître il est vrai depuis un an seulement, ne recevait que 14 sols par jour. Après ces fêtes de Bruges qui nous font connaître l'importance de Jacques Daret, l'artiste tournaisien cesse de figurer dans les textes. Un critique belge, M. Hulin de Loo, le fit sortir d'un oubli séculaire en s'appliquant à démontrer dans son *Catalogue de l'Exposition des Primitifs de Bruges* (1902) que le « maître de Flémalle » n'était autre que Jacques Daret.

Le peintre puissant et anonyme sur qui M. von Tschudi eut le mérite de retenir l'attention dès 1898 (1), occupe à présent une place importante dans l'art flamand à côté de Roger van der Weyden, son grand contemporain. Le « maître à la Souricière, » tel est le premier nom qui fut donné au peintre inconnu parce que l'un des volets de son fameux triptyque de Mérode nous montre saint Joseph fabriquant des trappes à souris en bon escrinier médiéval. Le nom de « maître de Mérode » parut ensuite devoir s'imposer. Mais comme M. von Tschudi croyait que les pages capitales conservées à l'Institut Staedel provenaient de l'ancienne abbaye de Flémalle au pays de Liège, il adopta la désignation de « maître de Flémalle » qui a prévalu. L'étiquette de « maître de Mérode » était plus sûre; celle de « maître à la Souricière » plus jolie et plus caractéristique; celle de « maître de Flémalle » a seule rencontré la grande popularité. Ce n'est pas sans raison pourtant que l'on

(1) *Jarbuch der Königlich preussischen Kunstsammlungen*, fasc. I et II. Berlin, 1898.

a pu dénoncer *the absurd title of Master of Flemalle;* nous ne sommes pas certains, en effet, que les fragmens de Francfort proviennent de l'abbaye mosane.

Sous l'épithète provisoire de maître de Flémalle, — on ne voit point quand ce provisoire cessera, — se cachent deux ou trois maîtres dominés par une personnalité insigne dont les mérites et le style se retrouvent plus ou moins fidèlement chez les autres unités du groupe. Exception faite pour une ou deux de ses œuvres, — la *Vierge* et la *Véronique* de Francfort, — le chef de l'atelier se recommande moins par son lyrisme que par sa facture ferme, positive, sa plasticité toute sculpturale. (On a souvent dit que les peintres tournaisiens avaient une esthétique de statuaires, et l'on croyait établir ainsi leur soumission aux imagiers de leur milieu ; mais nous avons vu que les peintres au contraire inspiraient les maîtres de taille.) Les mérites du maître de Flémalle ne sont pas seulement dans une impeccable technique, mais aussi dans une charmante intelligence du décor et des accessoires. Primitif par la composition et l'ordonnance, le grand artiste est plus moderne que Roger van der Weyden par l'atmosphère de réalité et le pittoresque de ses intérieurs. Conteur délicieux, amoureux de vieilles méthodes, il s'abandonne parfois à des bavardages exquis comme le feront les peintres du début du XVIe siècle, et sa célèbre *Annonciation* de la collection de Mérode, autour de laquelle on a réuni tout ce que l'on croit avoir conservé de sa production ou de son école, nous livre à cet égard tous les secrets de son tempérament. On sait l'esprit incomparable déployé dans le décor où se déroule cette *Annonciation* dont les volets représentent d'un côté les donateurs (époux Ingelbrechts de Bruges ou de Malines) et de l'autre saint Joseph taillant finement les bois de ses souricières. Il existe une réplique de la partie centrale à Cassel ; une autre réplique de l'*Annonciation* vient d'entrer récemment au musée de Bruxelles. Elle nous permet de remarquer combien fragiles sont souvent les bases de la critique la plus scientifique. Un archéologue célèbre, M. J. Weale, a cru pouvoir caractériser les manières des trois peintres différens étiquetés sous le seul nom de maître de Flémalle : le plus ancien, pour M. Weale, affectionne les vêtemens rayés et les inscriptions hébraïques ou arabes ; le second multiplie les meubles et les bois sculptés ; le troisième manifeste

son amour pour les plis et les entrelacs. Or ces trois caractères s'avèrent simultanément dans l'*Annonciation* du musée de Bruxelles, laquelle, malgré ses repeints, peut être considérée comme sortie du plus important de ces différens ateliers anonymes.

On voit, d'après cet exemple, qu'il est difficile d'établir avec quelque rigueur le catalogue des créations du maître de Flémalle. Une revision sévère devra séparer les peintures ayant un caractère vraiment magistral de celles qui sont plutôt des œuvres d'élèves ou de contemporains. Puis entre les œuvres de premier ordre des distinctions s'imposeront au point de vue de la valeur expressive et même des caractères techniques. D'une part, il faut grouper, pensons-nous, l'*Annonciation* de Mérode, la *Vierge* dite de Somzée, aujourd'hui à la National Gallery, et les deux magnifiques panneaux du Prado : *Sainte Barbe* et *Heinrich von Werl*, orateur des Minorites et professeur à l'Université de Cologne. Ces œuvres sont d'une facture puissamment plastique, d'un modelé sculptural, d'un coloris parfois âpre (la *Vierge* de Somzée est presque monochrome à la façon de certaines peintures rhénanes) et en outre d'un esprit ravissant. Par l'ingéniosité du décor, le charme des accessoires en bucherie, broderie, dinanderie, etc., elles sont toutes dignes du « maître à la Souricière. » — Un second cycle d'œuvres comprend, à notre avis, l'*Adoration des Bergers* de Dijon, la *Vierge glorieuse* d'Aix en Provence et quelques madones, toutes peintures d'une technique plus souple, plus moelleuse, d'un art moins intransigeant. Dominant les deux séries, resteraient les peintures de l'Institut Staedel avec l'énigme de leur majesté mystique et de leur surhumaine grandeur. Ces peintures, — la *Vierge*, *sainte Véronique*, une *Trinité*, en grisaille, — faisaient partie d'un ensemble connu sous le nom de *Retable de la Vierge*. Dans tout l'œuvre du maître de Flémalle, rien n'égale la figure de la Madone « au point de vue de la piété, au point de vue de l'âme. » Ce n'est plus ici la jeune femme un peu placide du retable de Mérode, ni la jeune bourgeoise opulente et tranquille du tableau de Somzée, ni la madone très humaine que le maître de Flémalle peignait en représentant, — comme il le fit souvent, — les scènes pittoresques de la jeunesse de Marie. C'est une grave, sublime et surnaturelle figure ; Huysmans, la comparant à la *Vierge* de Somzée, a dit justement : « A parler franc, il y a

entre ces deux vierges la différence qui s'avère entre une matrone pieuse et riche, très fière d'occuper un prie-Dieu de son choix dans son église, et une sainte vivant de la vie contemplative dans un cloître. »

Quel en est l'auteur? En 1902, M. Hulin revêtait Jacques Daret de toute la gloire du maître de Flémalle. Il soulignait les qualités narratives du peintre anonyme, son souci du récit pittoresque, sa manière de concevoir le retable, qu'il ne traitait plus comme une œuvre décorative en intime harmonie avec l'architecture, mais comme un objet meuble, un véritable tableau au sens moderne. Ces tendances et ces qualités, n'était-il pas naturel qu'on les rencontrât chez le dessinateur de cartons de tapisseries qu'était Jacques Daret, chez le décorateur qui inventa les subtiles merveilles des fêtes bourgeoises de 1468?... La démonstration parut convaincante, et toute la critique adopta l'hypothèse. Personne ne s'avisa d'y aller voir de près; personne même ne tint compte de la distinction établie par Huysmans entre la *Vierge* de Somzée et celle de Francfort. En quoi la conception de cette dernière réclamait-elle le génie du récit pittoresque? Sur ce point et sur les autres, la critique resta frappée de cécité. Jacques Daret devint illustre. Or voici que M. Hulin lui-même, avec une habileté supérieure et aussi un réel courage, défait soudainement ce qu'il avait échafaudé avec tant de peine (1). Il croit avoir retrouvé de Jacques Daret une œuvre authentique qui décorait autrefois cette abbaye de Saint-Vaast, à Arras, en laquelle nous signalons plus haut la présence du peintre tournaisien. Commandée par l'abbé Jean du Clercq, l'œuvre se composait de plusieurs sujets et formait polyptyque. Quatre parties sont retrouvées : la *Présentation au Temple* (récemment encore chez les frères Duveen à Londres, aujourd'hui chez M. Pierpont Morgan), une *Adoration des Mages*, une *Visitation* (musée de Berlin) et une *Adoration des Bergers* (MM. Colnaghi, Londres), assez semblable à celle de Dijon, mais moins gracieuse. L'ensemble faisait l'orgueil de Jean du Clercq, abbé de Saint-Vaast, qui ne manquait point de montrer son retable aux princes et prélats passant par Arras. Et pourtant il n'y a plus ici qu'un reflet de l'art magistral du maître de Flémalle.

(1) *An authentic work by Jaques Daret painted in 1434. Burlington Magazine*, t. XV, p. 202 et suivantes. M. Hulin de Loo est revenu sur la question dans le *Burlington* de juin 1911 : *Jacques Daret's Nativity of our Lord.*

L œuvre est d'un élève, de Jacques Daret ; c'est donc avec le maître de celui-ci, avec Robert Campin qu'il faut identifier le grand peintre anonyme.

La critique va-t-elle suivre une seconde fois M. Hulin? Sa confiance sera sans doute un peu moins vive. Les sujets que M. Hulin vient de rapprocher ont bien fait partie d'une même décoration ; ils furent bien commandés selon toute vraisemblance par Jean du Clercq pour l'abbaye de Saint-Vaast. Mais où est la preuve que Jacques Daret les peignit ? Le critique ne cite à cet égard aucun texte décisif. La vie, la carrière du maître de Flémalle, l'ordre de sa production, l'évolution de son génie restent autant d'impénétrables mystères, et nous pouvons encore répéter ce que nous écrivions il y a deux ou trois ans : heureux le critique qui sera l'Œdipe de ce Sphinx!

Le maître de Flémalle est modestement représenté à Charleroi (une réplique discutable de la *Vierge* de Somzée venue de Roubaix et la réplique de la *Trinité* que possède le musée de Louvain). Son grand condisciple Rogelet de le Pasture figure à ses côtés avec un petit portrait très précieux de la collection Cardon et la dramatique *Pietà* du musée de Bruxelles. On sait qu'il reste plus d'un point à élucider dans la carrière de Roger de le Pasture, devenu universellement célèbre sous le nom de Roger van der Weyden; bien des œuvres s'inscrivent sans doute à tort à son catalogue; mais il serait tout de même exagéré de le considérer comme une entité qui n'existe dans l'histoire de l'art que par le prestige d'un nom illustre et la gloire d'un génie dont seul le reflet subsiste dans des œuvres de disciples données par erreur au maître. Telle est la thèse qui se fait jour. Il ne m'est pas possible de l'adopter en toute sa rigueur. Le plus grand représentant de l'école tournaisienne, qui devint le fondateur de l'école bruxelloise, est vraiment plus qu'un symbole. Ne nous attardons pas aux obscurités de sa vie et disons plutôt ce qu'on en sait. Né à Tournai entre 1397 et 1400, il fit son apprentissage chez Robert Campin. Il n'acquit la maîtrise dans sa ville natale qu'en 1432, alors qu'en 1426 il était déjà installé à Bruxelles, marié, père de famille, et que, vers 1430, ses œuvres étaient déjà recherchées à l'étranger. Mais n'avons-nous pas vu que l'*appresure* n'était qu'une espèce de formalité? Tout en restant inscrit comme apprenti chez Campin, Rogelet avait pu très bien acquérir la franchise de métier à Bruxelles où

l'attendait la plus haute situation. Les échevins le nommèrent pourtraiteur de la ville, *portrater der stad van Brussel*, et lui confièrent l'exécution de grands tableaux de justice, — perdus hélas! — qu'admirèrent Dürer, van Mander, Guichardin et de nombreux voyageurs du XVIIe siècle. Dans la capitale brabançonne, Roger de le Pasture devint Roger van der Weyden, et l'on sait que c'est la traduction flamande de son nom qui répandit sa gloire. En 1450, maître Roger se rendit à Rome; il était déjà connu en Italie; en 1432, le Pape avait offert une de ses œuvres à Juan II, roi de Castille; Alphonse d'Aragon possédait du grand tournaisien trois *toiles* représentant le *Christ et sa mère*, le *Christ aux outrages* et la *Flagellation*, et laissant voir des Christs très différens d'expression, mais qui se ressemblaient physiquement à un cheveu près; enfin Lionel d'Este faisait grand cas d'une œuvre de Roger figurant dans sa collection et qui nous est connue par un éloge lyrique de Cyriaque d'Ancône et une description assez précise de Barthélemy Facius. Roger s'arrêta à Ferrare en se rendant à Rome et il se pourrait que le portrait à l'huile du fameux marquis Lionel, retrouvé récemment, fût de notre maître tournaisien (1). Barthélemy Facius nous apprend aussi qu'à Rome *Rogerius Gallicus, insignis pictor*, admira les fresques de Gentile da Fabriano alors existantes dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran et déclara que leur auteur était le plus grand des maîtres italiens. Le style de Gentile a sans doute agi sur celui de Roger; en revanche, la manière du « portrater van Brussel » laissa des traces dans l'art de Filippo Mazzola, Cosima Tura, Bianchi Ferrari et de deux peintres cités par Cyriaque d'Ancône comme disciples de Roger, mais dont les œuvres ont disparu, Angelo de Sienne et Galasso. Revenu à Bruxelles, maître Roger ne fut point oublié par ses admirateurs italiens. Les Sforza lui envoyèrent le peintre Zanetto Bugatto, lequel séjourna pendant trois ans dans l'atelier de Roger; après quoi, il s'en retourna à Milan et devint peintre de la Cour, non sans que Bianca Visconti eût par lettre autographe remercié Roger de la libéralité avec laquelle il avait appris son art au maître milanais. Princes, prélats et magistrats « belges » ne se montraient d'ailleurs pas moins enthousiastes du génie de van der Weyden. Tournai sans doute avait vu

(1) Voyez *A portrait of Leonello d'Este by Roger van der Weyden*, par Robert Fry. *Burlington Magazine*, janvier 1911.

grandir avec orgueil son enfant, et quand maître Roger trépassa, ses confrères tournaisiens honorèrent sa mémoire d'une cérémonie spéciale. Il mourut à Bruxelles le 18 juin 1464 et fut enterré à Sainte-Gudule. Une messe pour le repos de son âme fut célébrée également à Tournai, et le compte de la corporation des peintres tournaisiens porte la mention : « Payet pour les chandelles qui furent mises devant saint Luc à cause du service de maître Rogier de le Pasture, natif de cheste ville de Tournay, lequel demoroit à Bruxelles, pour ce IIII gros et demi. »

Il est vrai qu'une grande incertitude règne autour des œuvres attribuées à Roger et la critique a dû enregistrer bien des mécomptes en essayant d'établir le catalogue du grand maître. Le chapitre van der Weyden s'est embelli récemment encore d'une mésaventure autour de laquelle les grands prêtres de l'archéologie quattrocentiste ont fait le silence. Il est au musée de Bruxelles un petit triptyque très précieux, l'un des joyaux de la salle des Primitifs, qui représente au centre la *Crucifixion* avec les donateurs, lesquels étaient, croyait-on, le duc François Sforza, sa femme Bianca Visconti et leur fils Galeas, agenouillés près de leur blason familial. Le retable en question fut tenu pour une œuvre appartenant au cycle van der Weyden (peut-être un Memlinc de jeunesse exécuté dans l'atelier de Roger) jusqu'au jour où M. Valeri publia les documens révélant que Zanetto avait étudié sous la direction de maître Roger, de 1460 à 1463. Il se trouva tout de suite un archéologue pour suggérer que ce « triptyque des Sforza » était peut-être bien l'œuvre de Zanetto, et un peu plus tard un autre archéologue pour affirmer que ledit Zanetto était sûrement l'auteur du précieux retable. Or voici qu'un savant milanais (1) nous démontre que les donateurs de ce triptyque ne sont pas les Sforza, et que le blason n'a rien de sforzesque. Dès lors messer Bugatto rentre dans l'ombre. On ne connaît de lui aucune œuvre authentique. Ce sont deux « documens » pourtant qui lui ont valu un instant de gloire. Avis aux historiens de l'art qui ne jurent que par les parchemins. Regardons les œuvres, au moins aussi bien que les textes. C'est l'importante leçon qu'on peut tirer de cet incident milano-flamand.

Sur quelles œuvres Roger a-t-il des droits sans conteste?

(1) Lucas Beltrami, *Il trittico detto degli Sforza*. *Corriere della Sera*, 9 octobre 1910.

Le retable de la Vierge et celui de saint Jean (musée de Berlin) avec leurs diverses scènes disposées dans des encadremens d'architecture, le retable des Sept Sacremens (musée d'Anvers) où le mysticisme et le réalisme flamands coexistent en si parfaite harmonie, — sont justement célèbres; mais leurs titres peuvent craindre un examen sévère. Il se pourrait que l'éblouissant polyptyque de Beaune fût de plusieurs maîtres : Roger, Memlinc, Thierry Bouts. Le retable des rois Mages (pinacothèque de Munich), le triptyque de Pierre Bladelin (musée de Berlin), se défendent mieux que les trois premiers. Enfin si le dossier de la *Descente de Croix* de l'Escurial, — chef-d'œuvre tant de fois imité, — réserve des joies à certains hypercritiques toujours en quête de négation, le sublime de cette page unique suffit à rendre évidente son authenticité. Ici le Roger dramatique et lyrique, loué sur le mode le plus enthousiaste par les vieux annalistes, se proclame tout entier avec les nuances profondes de son génie et la ferveur ardente de son temps. L'œuvre présente des aspects de bas-relief; les figures disposées d'une façon presque symétrique sont soumises au rythme le plus heureux. Ce n'est point la vérité réaliste des physionomies qui frappe, ni la disposition vivante ou pittoresque de la scène; c'est le groupement idéal des personnages et la beauté spiritualiste de leurs expressions. Par là Roger de le Pasture se détache de Jean van Eyck et ressuscite le grand lyrisme du XIIIe siècle français. Point de violence dans ses figures, point de passion extérieure, mais une émotion contenue, d'autant plus émouvante : *Sie trinken gewissermassen ihre Tränen in sich hinein*, a dit justement un critique allemand (1). Notre peinture du XVe siècle n'a point dépassé ces sommets. Il est naturel que Tournai ait enfanté un tel peintre. Entre toutes les villes pieuses des Pays-Bas, celle-ci se montra la plus croyante. « La grande procession de Tournai, instituée tout à la fin du XIe siècle, lors d'une peste qui désolait alors les rives de l'Escaut, fournit la manifestation la plus éclatante de l'ardente religiosité des Pays-Bas. Toutes les classes de la population, confondues dans un même élan de foi, suivirent nu-pieds la statue de la Vierge (2). » Pour la construction de ses belles églises, Tournai possède au XIIe et au XIIIe siècle des maîtres maçons sans rivaux dans nos provinces.

(1) Karl Voll, *Die altniederländische Malerei*. Leipzig, 1906.
(2) Pirenne, *Histoire de Belgique*.

Si la vieille cité épiscopale reste pendant deux cents ans la capitale d'une bonne moitié des Pays-Bas, elle le doit en partie à l'ardeur de sa foi. Jusqu'à la fin du moyen âge, sa procession est tenue pour une sorte de cérémonie nationale où les pèlerins flamands se rendent en foule et à laquelle les Gantois étaient encore représentés au XVIe siècle.

*
* *

Valenciennes, — comme Tournai et Cambrai, — doit sa richesse médiévale à la pratique de l'industrie flamande par excellence : la fabrication des draps. Au XIVe siècle, un grand luxe régnait ici comme dans les autres villes drapières des Pays-Bas, et l'art y prenait un essor vigoureux. Déjà au XIIIe siècle, Valenciennes organisait des concours de poésie et tout de suite aussi, l'art plastique y eut des représentans remarquables. C'est un architecte appelé Jean de Valenciennes qui commence, en 1436, l'Hôtel de ville de Bruges. Deux ans auparavant, un autre maître hennuyer, aux rares facultés, spécimen avant la lettre des maîtres universels de la Renaissance, André Beauneveu, — probablement de Valenciennes, — avait été mandé en Flandre pour l'exécution du tombeau de Louis de Mâle à Courtrai. Architecte, peintre, tailleur d'images, enlumineur, nous le rencontrons de 1364 à 1390 successivement à la Cour de France, chez le duc de Berry et le comte de Flandre. « Au-dessus ce maître, Andrieu n'avoit pour lors, — dit Froissart, — meilleur ni le pareil en nulles terres, ni de qui tant de bons ouvrages feust demouré en France ou en Haynnau dont il estoit de nacion, ou royaume d'Angleterre. » L'inventaire de la librairie du duc Jean de Berry (1401 à 1403) attribue à Beauneveu des « Petites Heures » que l'on a identifiées avec un psautier de la Bibliothèque nationale où douze figures d'apôtre, alternant avec douze figures de prophètes, manifestent tous les signes de l'éclectisme régnant alors dans la miniature septentrionale : maniérisme gothique des draperies, réalisme tempéré des visages, italianisme du décor. Ce qui est conservé des œuvres de Beauneveu témoigne surtout de son génie sculptural ; maître Andrieu est le plus grand « maistre ouvrier de thombes » de son temps. Ses effigies royales de Saint-Denis l'attestent amplement et les sculpteurs de son temps comme ceux qui devaient briller immédiatement après lui, — tel Claes Sluter,

le maître inspiré du *Puits de Moïse*, — se firent un devoir d'aller étudier à Mehun-sur-Yèvre les merveilles commandées à Beauneveu par le grand mécène du temps : Jean de Berry.

Un peintre célèbre vécut à Valenciennes dans la seconde moitié du xve siècle : Simon Marmion. C'est de lui surtout que l'on pourrait penser ce que certains disent de Roger de le Pasture. Ses travaux, mentionnés par les textes contemporains, ont disparu, et les œuvres qu'on lui attribue sont privées d'état civil. Simon Marmion naquit vraisemblablement à Amiens vers 1425 (1). Il était fils de Jean Marmion, peintre à Amiens, lequel eut un autre fils peintre : Guillaume ou Mille. De 1449 à 1454, Simon, — que les textes appellent alors *Simonnet*, — exécute des besognes de polychromie et dorure pour Amiens. En 1454, il termine un *Christ* pour l'Hôtel de Ville de la même cité et se rend la même année à Lille pour participer aux travaux du *Vœu du Faisan*. En 1460, il s'installe à Valenciennes dont il devient bientôt l'un des gros propriétaires. Protecteur de ses confrères, il réunit ceux-ci sous la bannière de saint Luc en 1460 et exécute pour la chapelle de la nouvelle gilde des peintres, imagiers et brodeurs, à Notre-Dame-la-Grande, un retable dont un vieux manuscrit dit : « La table d'autel de la chapelle Saint-Luc est de cest excellent ouvrier Marmion, digne de très grande admiration, singulier en la draperie, relèvement de plate peinture, que l'on jurerait que c'est une pierre blanche, qui n'y prendrait garde de bien près et surtout en la table d'autel la chandelle qui semble vrayement ardre. » En 1468, Simon Marmion figure avec son frère Guillaume dans la liste des maîtres de la Gilde de Tournai, non point qu'il habitât la vieille cité, mais parce qu'il pouvait, moyennant cette inscription, recevoir des commandes dans cette ville et y envoyer des travaux. Valenciennes était devenue la vraie patrie du maître. Il peignit encore une *Image de saint Luc* pour l'autel de la Gilde à Notre-Dame-la-Grande, les portraits de Charles le Téméraire et d'Isabelle de Bourbon (1473), plusieurs tableaux pour l'abbaye de Saint-Jean, un retable pour l'autel de Notre-Dame-de-Pitié aux Dominicains et une *Vierge* qui au

(1) Cf., pour la biographie de Simon Marmion, le travail de M. Maurice Hénault : *les Marmion, peintres amiénois du XVe siècle*. Leroux, Paris, 1907. Voyez aussi de Fourcaud : *Simon Marmion d'Amiens et la Vie de saint Bertin* (*Revue de l'Art ancien et moderne*, nov.-déc. 1907).

XVIIe siècle fut léguée à l'hôpital de Louvain. En avril 1476, on lui paya les enluminures d'un livre d'Heures qu'il avait commencé pour Philippe le Bon et achevé pour Charles le Téméraire en 1470. Ses travaux et sa grande fortune ne lui laissèrent, semble-t-il, aucun repos. Les documens scabinaux révèlent qu'il fut mêlé à un grand nombre d'affaires d'intérêt, ventes, procès, etc. Il mourut âgé de soixante et quelques années, le jour de Noël 1489. Sa fille, — et non sa sœur comme on l'a cru jusqu'à présent, — fut une célèbre miniaturiste (la *Marie Marmionne* de Jean Lemaire des Belges) et sa veuve qui appartenait à l'une des plus riches familles de Valenciennes : les Quaroube, épousa en secondes noces un peintre que nous retrouverons, Jean Prévost de Mons. Simon Marmion fut inhumé dans la chapelle de Notre-Dame-la-Grande, et le chanoine Jehan Molinet composa pour sa tombe une épitaphe louangeuse dont voici quelques vers :

Ciel, soleil, feu, ayr, mer, terre visible,
Metaulx, bestaulx, habitz rouges, bruns, pers,
Bois, bledz, camps, pretz et toutte rien pingible
Par art fabrile ay attainct le possible
Autant ou plus que nulz des plus expers
Tant vivement que nul bruict je n'y pers.

Doreur et polychromeur, peintre de retables, de cartons de tapisseries, miniaturiste de premier ordre, chanté par les chroniqueurs bourguignons, qualifié par Jean Lemaire de « prince d'enluminure, » par Guichardin de « peintre très excellent, » et par Molanus de *nobilissimus pictor*, Simon Marmion n'est pour ainsi dire plus qu'un nom. Ressuscité par Le Glay, l'élégant historien des comtes de Flandre, il doit sa renommée actuelle au chanoine Deshaines. A la suite de cet excellent archéologue, la critique presque unanimement a vu en Simon Marmion l'auteur du *retable de saint Bertin*, conservé pour la plus grande partie au musée de Berlin (deux volets sont à la National Gallery). Cette œuvre importante fut exécutée de 1454 à 1459 pour Guillaume Fillastre, abbé de Saint-Bertin à Saint-Omer, en complément d'un reliquaire d'argent doré rehaussé de perles et de pierres précieuses. On dit qu'en voyant ces peintures, Rubens, sans connaître leur auteur, déclara qu'il les couvrirait sans hésitation de ducats d'or pour s'en rendre

acquéreur, — une légende certainement, puisque proposition identique est prêtée à plus d'un grand maître pour d'autres œuvres. A la fin du XVIIIe siècle, l'archiviste de l'abbaye de Saint-Bertin, dom Charles de Witte, parlant de Guillaume Fillastre, dit : « Cet abbé fit faire à Valenciennes le retable du maître-autel. » Cette indication sommaire suffit au chanoine Deshaines pour restituer à Simon Marmion les peintures de Saint-Bertin, autour desquelles s'est peu à peu constitué le catalogue du « prince d'enluminure. » L'œuvre supposé de Marmion s'étend aujourd'hui des *Grandes Chroniques de Saint-Denis* (bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg) dues vraisemblablement au maître qui peignit le retable de Guillaume Fillastre, jusqu'aux scènes de la vie de saint Vincent-Ferrer à l'église de Saint-Pierre-Martyr à Naples, lesquelles sont certainement d'un maître hispano-napolitain! L'auteur de la *Vie de saint Bertin*, — l'attribution à Simon Marmion reste hypothétique, — est un maître d'éducation flamande, voisin de Thierry Bouts, antérieur en épanouissement à Memlinc, lequel pourrait bien s'être imprégné de son style qu'on sent nourri de la tradition des grands enlumineurs du XVe siècle. Le tact, la grâce, le charmant esprit narratif déployés par l'auteur de cette série de petites scènes monacales conservées à Berlin, doivent-ils être considérés comme des indices du génie wallon, — ou, si l'on veut, français? Peut-être. Mais ces mérites existent aussi chez les miniaturistes du quattrocento brugeois. Les maîtres néerlandais du XVe siècle sont très généralement semblables à leurs seigneurs, les ducs de Bourgogne, de la maison desquels le chanoine Molinet, panégyriste de Simon Marmion, disait : « Sa puissance estoit trop plus flamande que wallonne... »

*
* *

Toutes les villes importantes de la Flandre wallonne, du Cambrésis, de l'Artois, du Hainaut, eurent des ateliers de peinture que l'on peut tenir pour des écoles. Douai, de son côté, vit naître à la fin du XVe siècle Jean Bellegambe, un maître charmant qui se souvient de Memlinc et qu'influencent Metsys et Gossart. Nous sommes, cette fois, à l'aube de la Renaissance italianisante... Douai avait connu une grande prospérité, grâce à la fabrication de ses *écarlates*, mais l'annexion de la Flandre wallonne à la France avait porté la plus grave atteinte à la ville

en la séparant de Bruges, entrepôt des laines anglaises ; néanmoins, le luxe des habitans avait éveillé le goût de l'art. De nombreux peintres et imagiers sont cités pendant les xve et xvie siècles : les Lefebvre, Nicaise, Simon et Godefroi de Cambrai, Pierre Maillart, Pierre de Laet, Jean Viellard, Jean le Carlier, les Lescripvent. Ici, comme à Tournai, c'est en grande abondance que nous rencontrons tapisseries de haute lisse, toiles peintes, statues, tableaux, bahuts, chaises à dossier, coffres sculptés, joyaux, bijoux. Jean Bellegambe, que ses contemporains qualifient de « peintre excellent ou maître des couleurs, » et à qui Guichardin reconnaît un grand talent de paysagiste, continuait comme ses grands prédécesseurs flamands et wallons de fournir des modèles aux ouvriers d'art douaisiens, tout en peignant des retables pour les églises et les abbayes. Nous pouvons répéter en outre avec le chanoine Deshaines qui lui a consacré une imposante monographie : « Jean Bellegambe est un artiste chrétien, instruit, pieux, un peintre théologien, dirions-nous volontiers, qui connaît la doctrine de l'Église non seulement dans son ensemble, mais aussi dans ses détails et dans ses preuves par l'Écriture sainte, les saints Pères, la tradition et le symbolisme (1). » On ne dit point qu'il fut *clerc* comme Jacques Daret, mais il eût mérité de l'être ; et certainement il était aussi profondément croyant que le peintre de la *Vierge* de Francfort et celui de la *Descente de Croix* de l'Escurial. Mais il n'a plus la facture énergique, la palette vivante des maîtres de Bruges, de Gand, de Tournai. Il accueille avec empressement les nouveautés que nos artistes italianisans introduisent dans la peinture au début du xvie siècle : riches décors architectoniques, vêtemens pleins de fantaisie, paysages romantiques de rochers bleuâtres, nombreuse et pittoresque figuration de petits personnages ; mais sa technique est très inférieure à celle de Jean Gossart, de Metsys, de van Orley. Son chef-d'œuvre est un retable polyptyque « représentant sur les panneaux extérieurs le Sauveur offrant la croix à la vénération du monde entier, et, sur les panneaux intérieurs, la Sainte Trinité adorée par toute la hiérarchie céleste (2). » Exécutée de 1516 à 1520 pour l'abbaye d'Anchin, l'œuvre est aujourd'hui conservée dans la sacristie de l'église Notre-Dame à

(1) Chanoine Deshaires, *la Vie et l'œuvre de Jean Bellegambe*. Quarré, Lille, 1890.

(2) Ch. Deshaines, *op. cité*.

Douai ; Jean Bellegambe s'y montre merveilleux architecturiste et peintre orfèvre. Le polyptyque n'est pas intact. Tel quel, il eût fait excellente figure au musée de Bruxelles auquel le docteur Escalier de Douai offrit de le céder avant de le vendre à ses concitoyens. Les deux tableaux de Bellegambe envoyés à l'exposition de Charleroi : l'*Adoration de l'Enfant Jésus* (1528) et le *Christ entre les mains des bourreaux* proviennent de cette antique et puissante abbaye de Saint-Vaast où nous conduisit Jacques Daret. Les qualités et les faiblesses de Bellegambe s'y harmonisent en une formule très sympathique. Ce maître, au pinceau un peu mou, aimait peindre des trognes avinées de tortionnaires. Il les prodigue dans un *Martyre de sainte Agathe* envoyé à Charleroi par M. Kleinberger et où s'impriment tous les caractères de son art.

*
* *

Mons ne passe point pour un grand centre de notre peinture primitive. Pourtant la ville possède au xve siècle une *connétablie* de peintres, verriers, brodeurs, tapissiers, relieurs, sculpteurs et graveurs. Les statuts en furent renouvelés le 14 juillet 1487 ; leur connaissance complète les notions que la vie de Campin et Daret nous fournissent sur les devoirs, les droits corporatifs des artistes « syndiqués » à la fin du xve siècle. L'apprentissage était de trois ans ; admis à la maîtrise après la production du chef-d'œuvre, l'artiste payait un droit, s'il n'était pas fils de maître. A chaque enfant qui lui naissait, il était tenu de faire un nouveau versement ; en échange, la gilde intervenait dans diverses occasions solennelles dont les deux principales étaient les noces et les obsèques. L'emploi de mauvaises couleurs était puni d'amende ; de rigoureuses prescriptions protectionnistes enlevaient aux maîtres étrangers le désir de venir lutter à Mons avec les artistes locaux. C'est dans ce milieu que naquit en 1462 Jean ou Jehan Prévost (en flamand, Johan Provoost) (1). Mons ne sut point retenir ce peintre très doué. Après avoir acquis la maîtrise à Anvers en 1493, Prévost s'installe à Bruges où nous le trouvons inscrit au registre d'admission à la bourgeoisie le 10 février 1494, comme étant né à Mons en Hainaut. Lui aussi est à la fois ouvrier d'art et peintre en fines couleurs.

(1) Cf. Devillers, Léop., *le Peintre Jean Prévost de Mons*, dans la Revue *Wallonia*, 1903, p. 289.

En 1509, il est chargé de laver, restaurer et vernir les armoiries des chevaliers de la Toison d'Or suspendues dans le chœur de la cathédrale de Saint-Donatien et d'y ajouter six nouveaux panneaux. La même année, Johan Provoost ravive la polychromie d'une partie du jubé de la même église. Quatre ans plus tard il exécute pour les magistrats brugeois huit cartes topographiques dont l'une représente le Zwin; en 1516, il fournit le plan d'une voûte en chêne pour le chœur de Saint-Jacques; en 1520, il collabore aux décorations qui ornèrent Bruges à l'occasion de la joyeuse entrée de Charles-Quint; en 1521, il offre un dîner à son illustre confrère Albert Dürer de passage à Bruges. Rien ne ressemble à la carrière d'un peintre du XVIe siècle flamand comme celle d'un peintre du siècle précédent... Marié trois fois, Jean Prévost avait épousé en premières noces Jeanne de Quaroube, veuve de Simon Marmion (morte en 1506), ce qui a fait supposer que notre peintre montois avait été l'élève du « prince d'enluminure. » Pour nous, Jean Prévost est bel et bien un représentant de l'école anversoise inaugurée avec tant d'éclat par Quentin Metsys. Il peignit, en 1525, pour l'Hôtel de Ville de Bruges un *Jugement dernier*, aujourd'hui au Musée communal où la transparence du coloris, le mouvement gracieux et un peu contraint des figures nues disent l'amour du maître montois pour le nouveau style. Autour de lui vivaient, à Bruges, Gérard David et ses disciples, que la nouvelle esthétique italianisante entraînait peu à peu et chez qui se font jour de curieuses préoccupations de clair-obscur léonardesque. Partisan des nouveautés, Prévost ne manqua pas d'adopter ces dernières. On en peut juger dans son triptyque de Jean van Riebeke (musée de Bruxelles) exposé à Charleroi avec le *Jugement dernier* de Bruges. Prévost mourut en 1529. Dürer lui avait fait l'amitié de dessiner son portrait. Ce délicieux crayon — monogrammé — est conservé au musée de Weimar et passait jadis pour représenter Patinir, le peintre dinantais.

Mons ne sut point retenir un autre peintre de marque auquel elle donna le jour deux ans avant la mort de Prévost, Nicolas Neufchatel, appelé aussi Colyn van Nieucastel, Nicolas de Novocastello et surtout *Lucidel* (Nutzschideel). Cet artiste ne se contenta même point d'élire domicile dans une autre ville des Pays-Bas. Il vécut en Allemagne et mourut vraisemblablement à Nüremberg en 1590. Élève à Anvers de Pierre

Coeck, — lequel fut aussi le maître de Breugel l'ancien, — Lucidel était installé à Nüremberg en 1561 et travailla ensuite à Prague. Il fit trois fois le portrait de l'empereur Maximilien II et de sa fille aînée, l'archiduchesse Anna. Ses œuvres conservées sont nombreuses et souvent cataloguées sous le nom de Holbein. Il manque d'expression dans ses originaux féminins ; les grandes robes noires et les chaînes à la vieille mode nurembergeoise ne contribuent point d'ailleurs à les animer (1). Ses portraits d'homme sont en revanche pleins de vérité, sobres et saisissans. Le portrait du *Mathématicien Johann Neudörffer avec son fils* (pinacothèque de Munich) est justement considéré comme son œuvre capitale. Le musée de Budapest a consenti à prêter à l'exposition de Charleroi les portraits de *Hans Heinrich Pilgrim, de Bois-le-Duc* (daté de 1561) et de sa femme. Hans Pilgrim, tout de noir vêtu, silhouetté avec une finesse extrême, haussant sa tête pâle et morose sur son torse nerveux, est d'une représentation infiniment supérieure à celle de son insignifiante épouse. Un portrait de vieille dame de la collection Cardon (daté de 1572), attribué avec vraisemblance à Lucidel, a plus de vie et d'accent que celui de frau Pilgrim. Les œuvres de ce maître montois, dont l'art s'apparente à celui de Holbein, de Moro et de certains vénitiens de la terre ferme, sont exposées à Charleroi en regard des fragmens qui nous restent d'un jubé monumental élevé dans la collégiale de Sainte-Waudru, à Mons, par l'architecte-sculpteur Jacques Dubrœucq (né à Mons au commencement du XVIe siècle, mort en 1584). Ce Dubrœucq, de qui Jean de Bologne reçut ses premières leçons, fut un décorateur éminent, un ingénieux compositeur de bas-reliefs dramatiques et un délicieux arrangeur de draperies. Il parle un langage romain, et le sentiment de ses figures est assez conventionnel. D'ailleurs, il est difficile de juger de leur mérite dans une salle d'exposition; une telle sculpture réclame son cadre architectural. Le jubé de Sainte-Waudru fut démoli à la fin du XVIIIe siècle. On rêve, dit-on, d'en utiliser les fragmens pour un nouveau *maître-autel* de la vieille église. Cette solution ne me paraît pas très heureuse; dans de tels cas, on peut recourir, semble-t-il, à l'hospitalité d'un musée. La Commission des Monumens est saisie du problème. Souhaitons-lui de le traiter avec sagesse.

(1) Cf. Wurzbach, *Niederländisches Künstler-Lexikon*, 1909.

*
* *

Jean Gossart, dit Mabuse, occupe une place d'honneur à l'exposition des « Arts anciens du Hainaut; » il la remplit dignement, grâce aux superbes pages envoyées par les musées de Bruxelles et de Tournai et par les collections Ch.-L. Cardon et von Kauffman. De cette dernière est venu le portrait de l'artiste, — signé, — honnête et sympathique visage, assez proche comme caractère de la tête de Prévost dessinée par Albert Dürer. Les chroniqueurs du XVIe siècle ont prêté à Gossart quelques vices, dont l'ivrognerie était le moindre; à les en croire, le grand maître wallon aurait empoisonné son jeune confrère Lucas de Leyde qu'il jalousait! Il n'y a rien de plus crédule que les vieux annalistes de la peinture; comme ils sont peintres eux-mêmes, ils se montrent rarement indulgens pour les faiblesses de leurs confrères défunts, et n'ont aucun scrupule à inventer des anecdotes déshonorantes. Ainsi en firent-ils avec Gossart. Le tranquille visage du maître proteste avec une douce énergie contre de pareilles calomnies. Sa carrière, singulièrement remplie et attachante, est, elle aussi, une protestation. Il y a très peu de temps que l'on s'intéresse comme il convient aux œuvres de Gossart. On leur tenait rigueur de leur italianisme. Fromentin avait dit : « Le premier qui partit fut Mabuse, vers 1508. » Nombreux sans doute sont ceux qui, sur la foi de ce bout de phrase, croient encore aujourd'hui que Gossart fut le premier parmi nos peintres à s'imprégner de l'idéal italien. Notre art était plein d'italianisme avant son départ; il se pourrait même qu'à la fin de sa carrière, Memline eût peint des *Madones* agrémentées d'*amorini* tenant des guirlandes à l'antique. L'italianisme, du moins sous ses formes initiales, n'est plus tenu aujourd'hui pour une tare, et la passion, très justifiée mais un peu exclusive, que l'on avait vouée aux primitifs du XVe siècle s'étant un peu calmée, on s'est aperçu enfin que la première moitié du XVIe siècle flamand abonde en talens séduisans, énergiques, infiniment dignes d'admiration. Cette réaction est récente. On finira par reconnaître que l'italianisme, à ses débuts, loin d'être un mal, assura la vie et l'éclat d'une période inédite de la peinture flamande. C'est une gloire pour Jean Mabuse d'avoir été désigné par la tradition comme l'auteur responsable de cet état de choses.

Jean Gossart, appelé également Mabuse, Malbodius, Mabusius, Malbogie et Melbodie, naquit vers 1470 à Maubeuge, petite ville de l'ancien comté de Hainaut (1) ; son éducation artistique fut vraisemblablement toute flamande. L'une des miniatures du bréviaire Grimani portant sa signature, nous pensons qu'il a travaillé dans l'atelier de Gérard David à Bruges ; il y a lieu de croire aussi qu'il s'inscrivit parmi les maîtres d'Anvers, — un Jennyn van Hennegouwen (Jean de Hainaut) figurant dans la gilde anversoise en 1503. Voici donc encore un maître wallon formé aux disciplines flamandes, — un artiste parfaitement *belge* par conséquent. Il joue vraiment le rôle d'un peintre national, et nos souverains et mécènes utilisent son talent sans répit. Il doit à leur faveur d'avoir fait le voyage d'Italie dans des conditions que ne connut point Roger van der Weyden.

Envoyé en ambassade auprès du pape Jules II, le bâtard de Bourgogne Philippe amena son historiographe Guillaume de Nimègue et ses deux peintres; l'un des deux était un vieux maître vénitien qui avait longtemps séjourné en Allemagne, puis était venu dans les Pays-Bas, Jacopo dei Barbari; l'autre était Jean Gossart. On organisa en l'honneur de Philippe de Bourgogne des réceptions magnifiques à Vérone, Florence et Rome. Jules II s'éprit de cet ambassadeur septentrional qui connaissait la peinture et la sculpture pour les avoir pratiquées, discutait bases, colonnes et couronnemens en architecte versé dans la science vitruvienne, qui dissertait aussi bien que quiconque de fontaines et d'aqueducs. « Rien ne lui plaisait tant à Rome, — dit Guillaume de Nimègue, — que de contempler ces monumens de l'antiquité qu'il faisait peindre par l'éminent artiste du nom de Jean Gossart de Maubeuge, *quæ per clarissimum pictorem Joannem Gossardum Malbodium depingenda sibi curavit.* » On peut être assuré que Mabuse, guidé par Jacobo dei Barbari, visita les ateliers de ses confrères italiens; s'il s'appliqua à connaître les architectures antiques, il s'exerça avec non moins d'ardeur à pénétrer les secrets du *sfumato* léonardesque... Revenu dans les Pays-Bas, il suivit son maître au château de Zuytburg, puis à Utrecht où Philippe de Bourgogne reçut la mitre épiscopale en 1517 et mourut en 1524. Un autre grand bâtard bourguignon, Adolphe, seigneur de

(1) Les textes concernant Jean Gossart ont été rassemblés par M. Maurice Gossart, *Jean Gossart de Maubeuge. Sa vie, son œuvre.* Lille, 1902.

Beveren et de Veere, prit alors Mabuse à son service, et le peintre s'installa avec son nouveau protecteur à Middelbourg. Nos vieux chroniqueurs assurent qu'il y courait les tavernes, jouait, buvait, se livrait aux « extravagances d'un homme enyvré. » Le peintre aurait perdu au jeu une magnifique robe en damas blanc, brochée de fleurs d'or, qu'Adolphe de Bourgogne lui avait fait faire à l'occasion d'une visite de Charles-Quint. En une nuit, Mabuse se serait fabriqué une robe de papier, avec des fleurs peintes à miracle, et l'empereur, en voyant défiler Gossart parmi les dignitaires, aurait dit au seigneur Adolphe : « Je savais nos fabriques de Flandre très riches, mais j'ignorais qu'elles pussent produire de telles merveilles ! » L'admiration pour la technique du peintre perce dans ces légendes calomnieuses. Gossart avait travaillé pour Charles-Quint à Bruxelles en 1516; en 1523, Marguerite d'Autriche l'employait à Malines; il n'est pas impossible qu'il ait « pourtraité » Christian de Danemark à Copenhague même. Il mourut vraisemblablement à Middelbourg entre 1533 et 1535.

Deux œuvres importantes de Jean Gossart illustrent les deux phases principales de sa carrière : l'*Adoration des mages* (collection de lord Carliste au château de Naworth) laquelle est d'avant le départ pour l'Italie, et le *Saint Luc peignant la Vierge* (musée de Prague) qui suit le retour. Gossart aurait travaillé pendant de nombreuses années à l'*Adoration des mages*, qu'il peignit pour une abbaye de Grammont et qui passa successivement dans les collections des archiducs Albert et Isabelle, de Charles de Lorraine et du duc d'Orléans (1). C'est une merveille technique digne des grands joailliers du pinceau de notre XVIe siècle; c'est une œuvre qui vise à la grandeur et tombe dans quelque étrangeté. Elle groupe une trentaine de figurines autour des personnages principaux, grands d'un demi-mètre et fait surgir d'immenses ruines en guise de décor rustique. On y sent un italianisme latent; l'ingénuité de nos primitifs s'évanouit; l'auteur s'aventure dans des complications et des fantaisies romantiques. Dürer, en gardant une vérité surhumaine

(1) Cf. pour l'histoire de ce chef-d'œuvre : A. J. Wauters, *Bulletin des Musées royaux*, novembre 1910. Bruxelles. — M. Maurice Brockwell assure, dans un des derniers numéros de l'*Athenæum*, que le tableau est à Londres chez un marchand et qu'il pourrait bien quitter l'Angleterre si on ne s'empresse de l'acheter pour la National Gallery.

à ses personnages, avait obéi au même idéal dans son *Adoration* des Offices. Peu de temps après son retour d'Italie, Gossart peignait pour la chapelle des peintres de Malines (cathédrale de Saint-Rombaut), le magnifique et précieux retable où l'on voit *Saint Luc peignant la Vierge*. C'est la *Prager Dombild*, enlevée par l'empereur Mathias aux Malinois, réclamée vainement par ces derniers, déposée à la cathédrale de Prague et transportée finalement au musée de cette ville. Cette fois l'idéalisme de la Madone annonce la pénétration raphaëlesque en Flandre; les architectures s'inspirent de Bramante. D'autres œuvres de Gossart dérivent de Jacopo dei Barbari, de Dürer, de Léonard de Vinci et même de Michel-Ange. Dans ses portraits, l'artiste se préoccupe du *chiar-oscuro* des Lombards contemporains, de la vérité de Dürer et de Holbein, de l'élégance des Vénitiens de la terre ferme, — tout en peignant avec une énergie et un calme tout flamands comme on peut l'observer dans le *Saint Donatien* du musée de Tournai (volet d'un diptyque démembré), dans le portrait d'homme du musée de Bruxelles, dans son propre portrait de la collection Kauffman et dans le profil typique d'un prélat (collection Cardon) exposés à Charleroi. On peut se demander si le *Gentilhomme à l'œillet* et le *Gentilhomme aux belles mains*, envoyés également par M. Cardon, n'enrichissent pas indûment le catalogue de Jean Gossart. Ce sont des morceaux fastueux dont le peintre de Philippe de Bourgogne n'aurait pas eu à rougir. Mais tout grand virtuose qu'il fût, Mabuse ne déploya jamais l'étonnante désinvolture de l'auteur de ces portraits. Ces deux seigneurs ont été abondamment célébrés par la critique, et c'est justice; le premier évoque les modèles de Boltraffio; le second, en manteau de fourrure, pourpoint brodé, double chaîne d'or (broderies et bijoux sont dorés au métal et gravés dans la pâte) doit sa désignation à ses mains vives, fines, « botticelliennes. » On a prononcé pour le *Gentilhomme à l'œillet* et le *Gentilhomme aux belles mains* le nom de Jean Clouet. La question des « Clouet, » peintres de la cour de France est à peu près aussi confuse que celle du maître de Flémalle. Un Jean Clouet habitait Tours au commencement du XVIe siècle; on croit pouvoir lui donner un *François Ier* et un *Montmorency* du Louvre. Certains critiques le tiennent pour l'auteur des deux *Gentilshommes* de la collection Cardon et des *Ambassadeurs* de la National Gallery attribués à Holbein.

D'autres veulent voir en ce Jean Clouet, le peintre des *Figures de femmes à mi-corps* dont l'art n'est pas sans analogie avec celui de Gossart. En fait, nous savons peu de chose de Jean Clouet, si ce n'est qu'il fut peintre de François Ier et père du fameux François Clouet, peintre de quatre rois de France, de 1541 à 1572. Il paraît certain aussi que ce Jean, dit Jehannet ou Janet, venait du pays flamand ou wallon. On le croyait fils d'un Jean Cloët, peintre de Bruxelles, qui figure dans les comptes de Bourgogne en 1475 ; on n'est pas éloigné à présent de le croire originaire du Hainaut où l'on signale d'assez nombreux Clouwet ou Clauvet à la fin du xve siècle. Un neveu de Simon Marmion, Michel Clauwet, fut peintre à Valenciennes et reçut, croit-on, des leçons de son oncle. Il eut deux fils, Janet et Polet. On ne sait s'ils furent peintres ; c'est très probable toutefois, et il est bien tentant de ne voir en Janet Clauwet et Jean Clouet qu'un seul et même personnage. Cette identification est peut-être un peu prématurée ; et peut-être est-il trop tôt aussi pour mettre les deux gentilshommes de M. Cardon au compte d'une renommée aussi purement nominale que celle de Jean Clouet.

*
* *

Deux maîtres wallons, Joachim Patinir et Henri de Bouvignes, plus connu sous le nom de Bles, sont tenus pour les émancipateurs du paysage et les interprètes initiaux des sites mosans. Cette double gloire leur vaut un prestige marqué parmi les peintres de la « Wallonie » d'autrefois. Ils représentent une tradition que l'on invoque volontiers, et l'on ne saurait leur contester sérieusement le mérite d'avoir ouvert des voies indépendantes au paysage. Leur art s'est-il inspiré de la nature mosane? Nous n'avons pas cru pouvoir répondre affirmativement à la question dans une étude spéciale que nous avons publiée ailleurs sur les « Paysagistes wallons du xve au xxe siècle, » et que nous devons nous borner à résumer ici en nous excusant si nous ne réussissons pas à en renouveler suffisamment les termes (1).

Joachim Patinir, — ou Patenier, ou encore Pateniers, — naquit à Dinant en 1485 et mourut à Anvers le 5 octobre 1524. Il a très probablement travaillé à Bruges avant d'acquérir la

(1) Cf. *Les Paysagistes wallons du XVe au XXe siècle*, dans les *Arts anciens du Hainaut*. Van Oest, Bruxelles, 1911.

maîtrise à Anvers, et peut-être fut-il dans la vieille capitale des Flandres l'élève de Gérard David, de qui les paysages bleuâtres portent des germes d'italianisme. On ne connaît que quatre tableaux indiscutablement authentiques de maître Joachim. L'un d'eux : la *Tentation de saint Antoine*, de Madrid, nous fait comprendre l'admiration de Dürer pour Patenier qu'il appelle *den guten Landschaftsmaler*. — Henri, Hendrik, Henri Bles ou met de Bles, appelé également en France Henri à la Houppe et en Italie *Civetta*, naquit à Bouvignes, près de Dinant, vers le même temps que Patinir, au dire de van Mander et du poète-chroniqueur Lampronius. Il est certain que Bles séjourna longtemps en Italie où son surnom de *Civetta*, — à cause du hibou, parfois difficilement visible qu'il peignait souvent, pas toujours, dans ses œuvres, — resta longtemps populaire. On ne sait ni où, ni quand il mourut. Tout est obscurité dans son œuvre et sous ce nom de Bles (qui n'est qu'un sobriquet appliqué à l'artiste parce qu'il avait une *mèche* de cheveux blancs : *een witte bles van hayr*) sont cataloguées les productions d'un grand nombre d'artistes, aux tendances diverses. « Herri met de Bles, a-t-on dit justement, est le titre d'un chapitre difficile et confus. » Nous avons tenté naguère d'y mettre un peu d'ordre; nous ne nous flattons pas d'avoir réussi (1). Ce qui est certain, c'est que Bles comme Patinir sont dans les Pays-Bas les protagonistes d'une esthétique nouvelle du paysage. Avec Gérard David et ses élèves, l'école de Bruges à son déclin était devenue sans rivale dans l'art d'associer les beautés d'un site réel et doucement poétique aux émotions des belles figures pieuses. Mais déjà les lointains bleuâtres de « maître Gheeraert » voudraient s'embellir d'un peu de mystère. Une évolution se prépare. Le *romantisme* de nos italianisans des débuts du XVIe siècle apparaît. On en voit sortir la formule nouvelle du paysage telle que l'appliquent Patinir et Bles. Mais l'origine de ce romantisme est en Italie même, pensons-nous, dans les paysages de Léonard de Vinci, dans les sites mystérieux que le maître des maîtres semble tirer de son rêve et dont les moindres détails sont pourtant rigoureusement étudiés sur nature (2). Toute la

(1) Cf. nos *Primitifs flamands* (Van Oest, Bruxelles) et notre étude sur les *Paysagistes wallons*, art. cité.

(2) La formule fut préparée par plusieurs peintres du quattrocento italien ; elle se précise chez Verrocchio ; le Vinci l'impose.

peinture septentrionale des débuts du XVIe siècle est déjà saturée de cette poésie nouvelle. Albert Dürer sans doute contribua fort à sa diffusion. Mathias Grünewald en est très imprégné et c'est très vraisemblablement Jacopo dei Barbari qui en répandit la mode dans les Pays-Bas. Faut-il s'étonner de voir Gossart, l'ami de Jacopo et son collègue au service du bâtard Philippe, s'éprendre l'un des premiers des savoureuses étrangetés de ce romantisme encore gothique? A Rome, nous l'avons vu, Gossart dessina des monumens antiques comme le firent tant de peintres après lui, — et c'est dans un mélange de réminiscences romaines et de visions alpestres qu'il puisa les motifs de ses paysages. Avec lui et autour de lui, tous nos peintres sans exception adoptent pour les fonds de leurs tableaux la poésie des sites léonardesques.

Ils n'en gardent pas toujours le mystère; ils accumulent rochers sur rochers; tous leurs horizons montrent les mêmes dentelures bleues; leurs décors artificiels se peuplent de détails terre à terre; ils n'ont aucun souci de logique, mais ils vouent un égal amour à l'idéal nouveau. Et cet idéal, on en trouvera des expressions infiniment délicates et hautes chez des maîtres flamands tels que Quentin Metsys, van Orley, van Clève, van Coninxloo, Blondeel, chez des maîtres wallons tels que Jean Bellegambe, Jean Prévost, Patinir et Bles. (Voir à cet égard à l'exposition de Charleroi le joli tableau de la collection Heseltine attribué à Patinir : *Vierge dans un Paysage* et la jolie *Chasse de saint Hubert*, de la collection Houtart, attribuée au même.) Au début de sa carrière Peter Bruegel l'ancien est encore tributaire de ces visions convenues; après son retour d'Italie, il dessine force panoramas du Tyrol et du Frioul, où il se souvient, dirait-on, des exemples de Bles et de Patinir. Parmi tous ces peintres septentrionaux qui renonçaient à peindre leur milieu natal, plusieurs avaient vu les Alpes d'ailleurs, et la réalité de certaines formes laisse percer leur âme de réalistes impénitens à travers le mensonge de leurs paysages attrayans. Dans les premières années du XVIIe siècle, Van Valkenburgh, Tobie Verhagt, — le premier maître de Rubens, — restent encore inféodés à cette formule gothico-renaissante. Paul Bril s'en affranchit le premier; la vue de la campagne romaine fit de lui l'un des créateurs du paysage classique. C'est l'Italie qui détourna

nos peintres d'une esthétique italianisante déjà vieille d'un siècle.

*
* *

Nous ne pouvons assigner à cette étude le cadre que les organisateurs de l'exposition de Charleroi ont rêvé pour leur démonstration ; nous devrions disposer d'un espace double, et l'on peut trouver que nous avons multiplié outre mesure nos monographies abrégées. Au surplus, avant le XIXe siècle, on ne rencontre plus en Wallonie que des talens sans éclat et un maître que l'on soumettrait plus difficilement encore que tous ses compatriotes gothiques ou renaissans à une classification régionaliste : Watteau.

Terminons par une énumération. Malgré leur titre, les « Arts anciens du Hainaut » ont fait une place à la peinture liégeoise. Lambert Lombard (né en 1505, mort en 1566) fut un grand chef d'atelier aux aptitudes multiples ; il n'était guère permis de se faire une haute opinion de sa peinture d'après les tableaux inscrits sans preuve à son catalogue. La révélation à Charleroi d'une de ses œuvres authentiques, — une *Descente de Croix* de la collection Meses, — ne grandira point son prestige comme peintre. Du moins apprenons-nous par ce tableau que le charme de Jean Mabuse ne subsiste guère chez Lombard (élève du peintre de Maubeuge), mais qu'en revanche, le maître liégeois possédait déjà la *furia* un peu grossière de son terrible disciple, Frans Floris, le plus roman de nos peintres avant Rubens. Gérard Douffet et Berthollet Flémalle, de Liège aussi, sont d'honnêtes épigones de Rubens. Gérard de Lairesse, de Liège encore, mort à Amsterdam en 1711, est célèbre pour avoir malmené Rembrandt devant des publics hollandais. Enfin Defrance (1725-1805) est un aimable et joyeux conteur de mœurs liégeoises du XVIIIe siècle. Namur peut également citer un peintre, Nicolas La Fabrique, mort à Liège d'ailleurs, après 1736, dont le musée de Bruxelles possède une bonne étude physionomique : le *Compteur d'argent* (prêté à l'exposition). Au XVIIe siècle, l'atelier de Michel Bouillon, peintre de fleurs et de natures mortes, attirait à Tournai de nombreux élèves de 1639 à 1677 ; au XVIIIe siècle, deux peintres tournaisiens sont encore à citer : Théobald Michaux, qui peignait d'amusantes vues de villes, et surtout P J. Sauvage dont les grisailles sont recher-

chées à l'égal des meilleures productions françaises contemporaines. Tous ces artistes sont au catalogue de l'exposition comme aussi Pater, François et Jean-Baptiste Watteau. Quelle tentation de parler longuement du *Bain*, — un morceau royal vraiment, — prêté par Son Altesse le duc d'Arenberg! L'attribution à Jean-Baptiste ne doit-elle soulever aucun doute? Que penser de la « wallonisation » du peintre de l'*Embarquement?* La compétence nous fait défaut pour répondre au premier point (1) et la place pour traiter le second. Nous devons nous borner aussi à citer les artistes belges du XIXe siècle, nés en Wallonie : le classique Navez (de Charleroi), les romantiques Gallait (de Tournai) et Wiertz (de Dinant), les paysagistes Fourmnois (de Presles) et Hippolyte Boulenger (de Tournai), et puis Félicien Rops (de Namur), le terrible Rops « qui a tout profané même l'amour, » mais qui fut le génie du dessin en personne, et aussi... Constantin Meunier qui, sans être Wallon, tira le premier « de cette région de forcené labeur un art d'humanité que le monde ignorait encore (2). » La rétrospective des maîtres modernes évoque, comme celle des maîtres d'autrefois plus d'une vie glorieuse.

*
* *

Sans prétendre découvrir, parmi tant d'expressions diverses de la sensibilité wallonne, les accens originaux et les émotions libres par quoi s'affirme l'âme d'une race, ne pouvons-nous tout au moins discerner dans les œuvres capitales les traits propres au génie de cette race et consentir à l'autonomie de sa production artistique? En ramassant dans cette trop sèche étude des faits connus et contrôlés, notre étonnement admiratif pour l'abondance et la beauté de la production wallonne n'a cessé de grandir ; mais nous ne nous estimons pas suffisamment éclairé pour répondre de l'existence d'une peinture wallonne indépendante. La rigueur des apprentissages, l'intervention des maîtres dans l'immense champ de l'art décoratif, la valeur intellectuelle des grands artistes, leur extrême con-

(1) Le délicieux tableau, qui représente une jeune femme nue sortant du bain et autour de laquelle s'empressent des soubrettes, est généralement attribué aujourd'hui à Pater.

(2) Camille Lemonnier. *Le Hainaut, terre d'art et de travail* (dans le volume *les Arts anciens du Hainaut*).

science technique, aucune de ces vertus ou de ces conditions de vie esthétique, n'est le monopole des maîtres wallons au xve et au xvie siècle. Dirons-nous que le mysticisme lyrique fut le privilège de quelques grands wallons, et tout au moins de Roger de le Pasture? Nous oublierions les maîtres de l'*Adoration de l'Agneau* et Thierry Bouts, si grave, si sensible, si religieux, et presque tous les maîtres flamands du xve siècle. Le charme des mises en scène pittoresques, le goût du récit clair, spirituel, la multiplicité des accessoires finement traités, ne sont-ce pas là des mérites bien wallons, comme aussi cet amour de la forme si passionné et si exclusif parfois chez le maître de Flémalle, chez Gossart? Mais nul ne poussa plus loin que Jean van Eyck l'amour de la forme, si ce n'est peut-être Hugo van der Goes, lequel, croit-on, en devint fou. Et ce n'est pas un Wallon qui créa la peinture de genre, mais un Flamand, Petrus Christus, plus prolixe dans la description de l'échoppe de saint Éloi que le maître de Flémalle dans celle de saint Joseph. Pourtant, c'est bien l'étude des mérites plastiques, linéaires et narratifs qui permettra de démêler l'originalité latente de cette peinture wallonne où l'on rencontre peut-être un peu plus de spiritualisme qu'en Flandre, de raffinement dans l'intervention et par momens même de drôlerie narquoise. Mais cette peinture, nous la considérons comme faisant corps avec la peinture des régions flamandes. Rien n'est changé de nos jours, à une étiquette près, l'art flamand étant devenu l'art belge. Constantin Meunier, Brabançon d'origine et personnifiant les spectacles tragiques de la Wallonie moderne, est le symbole même de cette antique et heureuse union.

FIERENS-GEVAERT.

EN COLONNE AU MAROC

IMPRESSIONS D'UN TÉMOIN

II [1]

FEZ ET MEKNÈS

Au camp de Dar Dbibagh. — Promenade à Fez. — Les méfaits de l'« avancite. » — La surprise de nuit du 5 juin. — La « bataille » de Bahlil. — En route vers Meknès. — Le combat de Meknès. — Moulay-Zin. — Paysages de retour : Moulay-Idris et le camp Petitjean. — L'arrivée du courrier de France. — Un « five o'clock water » chez le Sultan.

L'arrivée de la colonne Gouraud portait à plus de 6 000 hommes l'effectif des troupes envoyées à Fez par la France. Autour des camps, les mercantis juifs pullulaient. Leurs paniers remplis d'oranges, de pain d'orge, de figues et de raisins secs excitaient des convoitises aiguisées par trois semaines de privations. La loi de l'offre et de la demande présidait aux transactions : « Combien ce pain d'orge? — 10 sous. — Un kilo de pommes de terre? — 36 sous! — Tu es un voleur! » Mais un vibrant : « J'aime les Français, vive la République! » ponctuait les prétentions et faisait taire les récriminations et les injures de l'acheteur naïf et charmé. Quelques commerçans, venus de Tanger, dressaient leurs tentes bourrées de marchandises que se disputaient les « caporaux d'ordinaire » et les popotes d'officiers. Des femmes aux noms bibliques promenaient autour des

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

tranchées leurs costumes aux couleurs vives, et leurs complaisances de Judiths débonnaires augmentaient leurs bénéfices avouables de blanchisseuses d'occasion. Des jeunes gens aux vêtemens propres, à la chevelure soignée, offraient des cartes postales et leurs services de guides avertis. Leur empressement, leur expérience et leur connaissance du français étaient d'ailleurs nécessaires pour la visite d'une ville dont les cartes les mieux faites ne parviennent pas à débrouiller le labyrinthe déconcertant.

Isolément ou par groupes sympathiques, revolver à la ceinture, les officiers couraient vers Fez, croisant les corvées d'ordinaire dont les arrabas grinçantes et les mulets de bât soulevaient des flots de poussière malodorante. Deux voies principales se présentent : l'une longe le vieux Méchouar pour aboutir à la porte Bab-Segma, d'où l'on pouvait encore voir, au milieu des tentes de la mehallah, la « frague » impériale dressée comme pour un départ guerrier; l'autre traverse les jardins du Sultan, le ravin de l'oued Fez et monte vers la Bab-Jiaf. Les spectacles de la route se déroulent identiques. Ce sont des caïds montés sur des mules dociles ou des chevaux fringans caparaçonnés de rouge, escortés de serviteurs méprisans qui toisent au passage les officiers et sous-officiers que leur grade ou leur arme condamne à circuler à pied comme les esclaves et les manans; ce sont des propriétaires cossus, des cultivateurs aisés qui passent à l'amble de leurs montures, le regard vague, la mâchoire contractée, la physionomie énigmatique et dure, et leur indifférence semble pire qu'un outrage. Quelques-uns, cependant, sans doute venus de loin, considèrent avec estime les guerriers roumis qui ont été plus forts que les tribus, et les saluent d'une inclination de tête, la main sur le cœur, en proférant le « Salam aleikoum » traditionnel. Des paysans, suivis de femmes sales et voilées, poussent leurs petits ânes chargés d'énormes paniers qu'ils vont vider dans les échoppes de la ville. Dans les bois impériaux, ouverts à tout venant, mais dont les consignes interdisent l'accès aux militaires qui pourraient y trouver du combustible, des bûcherons improvisés coupent impunément arbres et branchages que des accapareurs juifs vont revendre fort cher à l'Intendance. Au pied des remparts, des chapelets de chameaux et de chevaux s'entassent en paix, protégés par l'incurie et le fatalisme musulmans.

Dans la ville juive, le Fez-Jedid, comme dans la ville arabe,

le Fez-Bahlil, le soleil éclatant sème les paillettes d'or de l'illusion sur les ruines lépreuses, les parures défraîchies des portes chancelantes et des remparts délabrés. Devant les boutiques étroites comme des logettes de *chettys* indiens, les soldats de France, fusil en bandoulière et casque en bataille, essaient la vertu d'un sabir expressif et marchandent pantoufles brodées, poignards de pacotille, cartes postales, flacons d'essence de rose dont ils éblouiront, à leur retour, amis et parens. Les « Café du Commerce, » les « Rendez-vous des Bons Enfans, » hâtivement installés par des mercantis hétéroclites, poussent sur les trottoirs étroits et bosselés leurs tables boiteuses où s'attardent des « hommes de corvée » sans défiance contre l'ivresse rapide versée par l'anisette indigène et les pernods frelatés. Des chameaux, des chevaux, des ânes, des charrettes s'enchevêtrent dans les ruelles sombres des « soukhs » recouverts d'une toiture de branchages, où les indigènes commentent les nouvelles politiques et les cours des marchés. Les marchands d'eau promènent leurs outres fraîches, leurs gobelets attrayans qu'annoncent leurs clochettes tintinnabulantes. Des bijoutiers cisèlent des parures barbares; des forgerons préparent les faucilles pour les moissons imminentes; des bouchers ambulans promènent des viandes violacées, couvertes de mouches; une clientèle affairée se presse autour des étalages où les produits locaux voisinent avec la pacotille européenne. Ouvertes sur un carrefour, les postes française, allemande, espagnole semblent s'observer avec hostilité. Vers la kashah de Bou-Jeloud, où, par-dessus les murs blancs et les masses de feuillages, apparaissent les toitures vertes du Trianon marocain, des chevaux impassibles et des serviteurs couchés à leur ombre, attestent que leurs maîtres apprennent le prix de l'*aman* accordé par le Sultan qui vient de retrouver une autorité précaire et discutée.

Dans la ville arabe, séparée du Mellah par les jardins de Bou-Jeloud, l'animation paraît moins grande que dans le Fez-Jedid. Des traverses de bois interdisent aux Européens l'accès des mosquées inviolables. Cependant, le sanctuaire de Sidi Mohammed ben Jali ouvre sa porte finement sculptée sur une rue tranquille d'où les curieux peuvent admirer, dans le porche encombré de fidèles, six pendules différentes auxquelles un horloger, plus puissant que Charles-Quint, sait faire marquer la

même heure. Des impasses mystérieuses, propices aux vengeances anonymes, où s'enfoncent des ombres indécises, évoquent les toiles de Decamps et les descriptions de Loti. Puis, les rues dégringolent vers la rivière qu'enjambent des ponts antiques et trapus. Des aromes d'orangers, de rosiers en fleurs, chassent le parfum nauséabond des cloaques et des égouts. Par-dessus les murs percés de portes discrètes, les grands arbres des jardins lancent leurs voûtes d'ombre ; les chants des oiseaux, les clapotis des jets d'eau tombant dans les vasques de marbre, le bruissement des cascades, remplissent de charme et de fraîcheur les belles résidences du quartier aristocratique, celui des consulats, des riches marchands, des grands fonctionnaires du Maghzen. C'est dans ce quartier, inaccessible aux voitures, mais relativement sain et bien aéré, que l'autorité militaire doit, quelques semaines plus tard, installer notre hôpital.

Vue de l'extérieur, en se plaçant vers les tombeaux saccagés des Beni Merin, la capitale marocaine a grand air. Sur les dernières pentes du Djebel Zalar, ses maisons blanches et bleues moutonnent comme des vagues qui projettent en gouttes d'écume les campaniles des minarets. Des éclairs brillent aux faïences vertes des résidences impériales et des mosquées. Un large fourré de jardins, de massifs de roseaux borde la rivière qui, de cascade en cascade, s'enfonce entre les montagnes pour aller se perdre dans l'oued Sebou. Des forêts d'oliviers montent à l'assaut des versans de la vallée ; groupés en bouquets touffus dans les fonds, les arbres s'espacent vers la mi-côte, et leurs petites taches sombres s'égrènent comme essoufflées et sans force pour atteindre les crêtes qui profilent leurs lignes jaunâtres dans l'azur du ciel. Sur des éperons étalés en plateaux, le bordj Nord et le bordj Sud, dont les vieux canons avaient suffi pour empêcher la révolte de la ville qui pactisait avec les Beni Mtirs, dressent leurs angles savans et leurs murs énormes, œuvre douloureuse des captifs européens razziés par les pirates barbaresques de jadis. Et vers le Sud, par-dessus la ville, les jardins et la plaine doucement ondulée, le bois de Dar Dbibagh estompe ses contours bleuâtres que dominent les tours et les remparts trapus de la résidence d'été du Sultan.

Le général en chef s'y est installé dans la salle de réception au plafond multicolore. Les faïences vertes et blanches du sol, les jets d'eau bruissant dans la cour dallée entretiennent une

agréable fraîcheur, dont les puces et autres parasites qui pullulent au Maroc, même dans les logis impériaux, empêchent de goûter en paix le charme reposant. Le service des subsistances, l'ambulance et l'hôpital de campagne, le Trésor et les Postes, le Génie, l'Artillerie, la Justice militaire encombrent les cours, les passages voûtés, les chambres obscures, l'ancienne mosquée recouverte par l'indifférence arabe d'une épaisse couche de crasse séculaire. Un poste de tirailleurs algériens garde l'entrée d'honneur que ferme, pendant la nuit, une porte épaisse aux ferrures archaïques. Sous les orangers des jardins intérieurs, près des petits canaux où chante une eau sale, des troupes variées dressent leurs tentes, que bousculent sans cesse des chameaux errans, des chevaux échappés, des mulets malicieux. Les officiers de l'Intendance, importans et affairés, font mettre en tas réguliers, d'après une classification savante, les denrées apportées par le convoi Gouraud, les mille inutilités désuètes qui accompagnent les troupes en marche. L'artillerie établit son parc, empile ses caisses à munitions, qui sont encore en nombre respectable, malgré la consommation des derniers combats. Les médecins installent leurs formations sanitaires, où ne manquent guère que les médicamens, dans les appartemens privés du Sultan. Les plantons, les officiers d'ordonnance et d'état-major circulent mystérieux, portant sous le bras de grosses liasses lorgnées avec angoisse par les ambitieux qui, d'un air détaché, viennent aux nouvelles et soignent leur avancement.

Une crise aiguë d'« avancite » est en effet provoquée par le télégramme qui apporte au corps expéditionnaire, avec les félicitations du gouvernement, les promesses de récompenses. La préparation des « mémoires de propositions » déchaîne des convoitises, fait éclore des intrigues qui seraient puériles et comiques si elles ne s'exerçaient souvent au détriment du mérite modeste et naïf. Tel qui a vu de loin quelques cavaliers ennemis, qui a cru percevoir des sifflemens de balles, profite de toutes les occasions pour exalter « son affaire » et critiquer les manœuvres d'un concurrent. Selon les circonstances, les pertes subies prouvent l'ignorance tactique ou l'intelligence militaire ; l'absence de « casse » est un signe indéniable d'adresse ou de timidité. Les incidens de combat sont déformés d'après des légendes que sèment des narrateurs mal informés, ou d'après les impressions

hâtives de Zoïles importans et glorieux. Et ce sont des conversations habilement interrompues au passage des grands chefs qui n'en perçoivent que la phrase empoisonnée lancée à propos; des sous-entendus gros de restrictions, susurrés dans l'abandon des bavardages de popotes; des comparaisons où l'apparente impartialité du camarade est le plomb qui fait le mieux couler un rival. Sous l'insensible pression d'une opinion publique dont les malins se font les échos, les candidats gênans aux décorations comme à l'avancement sentent le terrain fuir sous leurs pas, devinent une suspicion sourdement hostile, des sièges tout faits ; ils s'effarent, tentent en vain d'établir leurs titres et leurs droits, et leurs juges ne voient dans leurs efforts qu'envie et vanité.

Dans un livre que le public militaire apprécie encore comme un modèle d'observation fine et mordante, l'auteur de *Au Tableau* avait disséqué l'état d'âme en temps de paix des victimes de « l'ambitionite » dont les cartons du ministère gardent imparfaitement les secrets. Mais cette peinture si fidèle ne serait qu'une aquarelle maniérée auprès de la fresque impressionniste dont les arrivistes des « expéditions lointaines » formeraient les personnages. Et l'ambitieux servile, l'ambitieux enjoué, l'ambitieux menaçant attendent encore leur Buffon.

Cependant, la confection du « travail d'avancement » n'absorbait pas toute l'activité du général en chef et de son état-major. La mission libératrice du Corps expéditionnaire n'était pas terminée. Malgré la disgrâce d'El Glaoui, la grande tribu des Mtirs tenait la campagne, menaçait nos bivouacs, coupait les communications de la capitale avec les districts voisins ; à Meknès, Moulay-Zin, frère du Sultan et prétendant malgré lui, servait de drapeau à tous les patriotes et tous les mécontens. Il fallait donc courir sus aux Beni Mtirs pour les contraindre à demander l'*aman*, et supprimer le Maghzen insurrectionnel qui centralisait toutes les intrigues et toutes les haines coalisées contre Moulay-Hafid. Afin de conserver nos troupes en haleine et de maintenir intact leur entraînement pour les prochaines opérations qu'il méditait, le général en chef expédia la colonne Dalbiez, renforcée par les élémens disponibles des colonnes Brulard et Gouraud, vers le massif du Zerhoun, pour châtier les villages qui avaient assailli le convoi de ravitaillement ; une forte reconnaissance était en outre dirigée vers

Bahlit où l'on supposait les Beni Mtirs solidement installés. Les pertes subies et les renseignemens recueillis dans ces deux démonstrations firent savoir que le rétablissement de l'autorité du Sultan ne s'accomplirait pas sans résistance. Mais, tandis que les rebelles s'organisaient en prévision des combats imminens, il manquait à l'action française, politique et militaire, l'unité de vues et de direction qui, seule, aurait permis de résoudre promptement le problème marocain. Ministres indigènes, consul de France, général en chef, instructeur suprême des méhallahs chérifiennes, n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur le but et sur les moyens. Pendant ce temps, l'exagération indigène transformait en échec le résultat de l'opération de police exécutée par le général Dalbiez. Nos troupes venaient de rentrer à Dar-Dbibagh sans avoir pu, disait-on, atteindre Méknès dont la résistance victorieuse des tribus leur avait interdit l'approche. L'orgueil et l'audace des Béni Mtirs s'exaltaient de ce triomphe fallacieux. A dix kilomètres à la ronde autour de Fez, ils incendiaient les moissons, pillaient les villages et les douars loyalistes que notre arrivée avait repeuplés. Chaque nuit, un cercle de flammes illuminait l'horizon, et les chiens à demi sauvages faisaient des ripailles bruyantes dans les cendres des maisons et des champs où pourrissaient des cadavres d'hommes et d'animaux. On pouvait supposer que les guerriers, enhardis par notre inaction, feraient contre nos bivouacs, dont ils ignoraient le système de protection, quelque tentative retentissante. Ils en eurent en effet la fantaisie, qui leur coûta cher.

Le départ des troupes pour la deuxième partie de la campagne était fixé au 5 juin, à trois heures et demie du matin. Couchés sous leurs petites tentes alignées à deux mètres des tranchées qui les entouraient, nos soldats ne s'attendaient pas au réveil que l'astuce des Beni Mtirs leur préparait. Les sentinelles écoutaient, à 50 mètres des tranchées, les bruits mystérieux de la nuit. Les officiers de quart se succédaient d'heure en heure, prêts, en cas d'alerte, à toutes les responsabilités. Le souvenir des attaques de Dar-ben-Arousi, d'El-Kounitra, de Lalla-Ito stimulait les vigilances et rendait très aléatoires les résultats de la surprise la mieux combinée.

Le général en chef, les commandans des colonnes, et les principaux dans leurs états-majors venaient de rentrer au camp, après avoir passé la soirée chez le Sultan. Sur la route

déserte, leur cavalcade n'avait fait aucune rencontre suspecte. Rien ne semblait donc devoir troubler un sommeil trop court, et vers lequel ils se hâtaient. Mais un émissaire attendait, porteur d'un renseignement sensationnel et précis. A deux kilomètres à peine de nos tentes, dans le Sud, des Beni Mtirs par centaines se préparaient secrètement à livrer un assaut brusqué, vers une heure du matin. L'émissaire jouait sa tête, mais la récompense qu'il espérait lui semblait plus désirable que la vie. Le sac lourdement lesté de douros, il disparut dans la nuit et les commandans des trois camps donnèrent hâtivement leurs ordres pour conjurer le péril.

Par sa situation, le bivouac du bataillon parisien de la colonne Gouraud devait supporter le premier effort des assaillans. Cette troupe, renforcée d'une batterie de bigors, était restée isolée, hors de la kasbah de Dar-Dbibagh, pendant les opérations du Zerhoun. Pour augmenter en cas d'attaque ses moyens de résistance, le capitaine d'artillerie, d'accord avec le chef de bataillon, avait imaginé de faire concourir son matériel à la défense immédiate des abords, et deux canons de 75 béaient par-dessus la tranchée la plus exposée. Cette précaution, dont le colonel à son retour approuva la sagesse, fut peut-être la cause de notre invulnérabilité.

Dès que parvient au bivouac l'avis de l'alerte imminente, les artilleurs sont envoyés sans bruit à leur poste de combat. Canons et caissons en batterie, cachés par les boucliers, officiers et servans veillent en silence, tandis que les fantassins dorment en paix sous leurs toiles. Les hurlemens des chiens prennent, dans le lointain, des tonalités lugubres ; des rondes passent comme des ombres, et vérifient la vigilance des sentinelles et du poste spécial. Les heures s'écoulent, lentes, marquées par la course insensible des étoiles qui fulgurent au fond du ciel noir. Un chameau gémit ; un cheval s'ébroue, tente de s'échapper ; un garde d'écurie, à demi réveillé, l'apaise avec un juron. Effet de suggestion ou mystérieuse anxiété de la nature, le calme de la nuit est angoissant, les souffles confus de la plaine endormie semblent les précurseurs de la Mort qui va passer. A voix basse, l'officier de quart et son camarade *bigor* échangent leurs impressions, discutent des hypothèses en scrutant l'horizon rétréci, presque palpable, qui protège les mouvemens d'un ennemi silencieux. Soudain, un cri retentit, tout proche :

« Halte-là ! » clame une sentinelle. En réponse, des éclairs trouent la nuit, des coups de fusil éclatent, crépitent comme la grêle. L'appel « Aux armes ! » se propage de tente en tente comme un écho sinistre. Le canon tonne aussitôt ; sa flamme jaunâtre projette une lueur livide que double l'éclatement de l'obus débouché à zéro, et démasque une longue ligne de tireurs vêtus de burnous blancs. Surpris par cette riposte inattendue et brutale, ils se sont arrêtés à 40 mètres des tranchées, s'aplatissent derrière une petite levée de terre, et tirent précipitamment, sans viser, mais au ras du sol pour atteindre, avec les animaux parqués dans le camp, les tentes des officiers et des sous-officiers qui se hâtent vers leurs postes de combat.

L'effet du canon a été prodigieux. Les marsouins jaillissent hors des tentes, comme les morts du Jugement dernier sortiront de leurs tombeaux. Trébuchant dans les « cordeaux de tirage » d'où ils se dépêtrent en jurant, fusil en main, baïonnette menaçante, prêts au corps à corps, ils bondissent dans la tranchée, assez calmes pour ne pas tirer sans le commandement de leurs chefs. Et les ordres se font entendre, proférés par des voix impérieuses qui dominent le crépitement de la fusillade ennemie, le ronflement aigu des ricochets, le tumulte des chevaux et des mulets effarés qui s'agitent et s'efforcent de s'enfuir. Les pièces de 75, vaillamment servies, couvrent de leur basse éclatante ce chœur confus et bruyant. Près des marsouins, les tirailleurs algériens occupent en même temps les tranchées, et tracent devant les assaillans immobiles une infranchissable ligne de feu. Et, brusquement, tout s'apaise : les balles ne sifflent plus ; les courts éclairs qui semblaient sortir de terre s'éteignent ; les voix se taisent ; le canon à son tour est muet. L'ennemi s'éloigne à pas veloutés dans la nuit, aussi mystérieusement qu'il est venu. Frémissans, artilleurs et fantassins attendent encore, immobiles dans leurs abris, un nouvel assaut. Puis, à voix basse, on fait l'appel. Et le commandant de la compagnie qui vient de subir cette chaude alerte, entend avec joie la traditionnelle formule : « Mon capitaine, il ne manque personne ! » Par une chance extraordinaire, sentinelles, poste spécial, ont pu se glisser entre les innombrables projectiles amis et ennemis, et rentrer sans dommage dans le camp. Seuls, quelques chevaux et mulets blessés attestent par leurs gémissemens que cet épisode fiévreusement vécu n'est pas un cauchemar.

Le combat n'a duré que quelques minutes; mais quand le calme s'établit, quand les dispositions sont prises contre un retour offensif, l'heure du réveil prévue par les ordres de la veille va être sonnée par les clairons. Le général en chef ne veut pas mettre ses troupes en marche dans une obscurité pleine d'embûches; il décide d'attendre le jour pour le départ, et chacun rentre sous sa tente pour y chercher les restes d'un illusoire sommeil.

Les vagues contours des arbres vers l'Orient s'estompent à peine dans l'aube indécise, qu'une alerte nouvelle arme les mains fiévreuses, et garnit de soldats les tranchées sur la face naguère menacée. Un coup de fusil a retenti, prélude peut-être involontaire d'une imminente bordée de projectiles. Mais les artilleurs n'ont pas bronché; à leur exemple, les marsouins se calment, et leurs chefs scrutent la grisaille de l'horizon voisin. Un souffle se propage et chuchote : « Ils sont là! — Qui, ils? les Teurs? — Non, mon capitaine; les Marocains! » Et, vraiment, dans les vestiges d'une maison en ruines à qui les obus portèrent les derniers coups de grâce, on croit voir des ombres qui s'agitent sans bruit, pour une besogne bientôt devinée. Ce sont les ennemis qui, à la faveur de l'ombre propice et du sommeil de nos bivouacs, viennent, avant le jour, chercher leurs morts. Et la fusillade reprend soudain, au commandement d'un officier, sans but précis, mais non sans effet. Nulle riposte de l'adversaire qui n'a plus, semble-t-il, d'intentions belliqueuses, car le mystère et la célérité sont indispensables au succès de sa funèbre tentative; mais, aussitôt, les ombres ont disparu. Et, dans la tranchée maintenant silencieuse, chacun attend avec impatience la clarté de l'aurore prochaine qui va dissiper l'énigme de cette angoissante nuit.

Elle paraît enfin. Dans la fraîcheur du matin nouveau, les champs, les talus verdoyans des *séguias*, le lointain bosquet de peupliers où se prépara l'attaque, se dégagent peu à peu de la brume que va dissiper le soleil levant. On y voit! Tandis que les troupes, désormais sans inquiétude, activent leurs préparatifs de départ, quelques patrouilles sortent du camp et vont examiner le terrain du combat.

Le danger avait été grand. A quarante mètres environ de la tranchée, de nombreux étuis de cartouches, des taches de sang témoignent de l'audace des assaillans. Puis, à cent mètres en

arrière, tombés face à nos troupes, neuf cadavres s'échelonnent sur le sentier et dans les champs voisins. Leur présence prouve que les Beni Mtirs, gênés par notre feu dans leur recherche des victimes, n'ont pu accomplir entièrement leur projet. Les morts qui restent, misérablement vêtus, ont dû être de pauvres hères, sans serviteurs et sans amis pour emporter leurs corps. L'un d'eux, sous le souffle de l'obus, a les jambes retournées en manches de veste; la tête d'un autre est coupée en deux par un éclat, et la boîte cranienne, proprement déposée sur le sol à deux mètres de distance, est vidée comme une mangue par la cuiller d'un gourmet; un troisième, la poitrine traversée, mais respirant encore, fait le mort pour éviter les mutilations dont il nous suppose coutumiers. Dans leur fuite précipitée, leurs voisins n'ont pu sauver toutes les armes : fusils et coutelas, sacoches de cartouches sont les trophées enviés que se partagent les premiers arrivans. Un fusil Gras avec sa baïonnette accuse malheureusement, chez les Français eux-mêmes, les pratiques d'un mercantilisme sans frein.

Quelques théoriciens de la guerre européenne blâmeront peut-être la passivité de la résistance et regretteront qu'une contre-attaque vigoureuse n'ait pas lancé à propos nos soldats hors des tranchées. Des officiers qui n'avaient jamais quitté la France avant cette campagne, s'étonnaient même de la faible portée du service de sûreté. Les échelons successifs prévus par le règlement métropolitain auraient mieux éventé de loin, disaient-ils, l'approche de l'ennemi. Sans doute, sur le papier, comme sur les terrains d'Europe où les cultures, les barrières, les fossés imposent le plus souvent, pendant la nuit, l'usage exclusif des routes et des chemins, où les assaillans sont trahis par le bruit de leurs pas, où les blessés sont sacrés, une troupe en station dans un pays ennemi doit avoir réserve d'avant-postes, grand'gardes, petits postes et sentinelles; mais il n'en peut être de même au Maroc et dans la plupart des contrées africaines. A travers l'espace qui s'étend sans obstacles autour des bivouacs, la menace est partout, l'attaque est attendue de toutes parts. Les pieds nus des adversaires glissent doucement sur le sable ou les herbes; les sentinelles surprises sont mutilées, les prisonniers sont torturés; en cas d'échec, les assaillans se dispersent en petits groupes sans liaison. Si l'on songe en outre que les Marocains ignorent l'emploi de l'arme blanche, qu'ils

la redoutent à l'extrême, que leurs attaques n'ont d'autre but que le pillage à la faveur du désordre causé par leurs coups de fusil, qu'une offensive se perdrait dans le vide et la nuit, on doit approuver la sagesse des dispositifs de sûreté africains qui sont consacrés par l'expérience. Autour du camp, une petite tranchée, creusée avec les outils portatifs, quelles que soient l'heure d'arrivée à l'étape et la fatigue des soldats, donne un abri suffisant contre les balles; à 50 mètres environ, des sentinelles veillent et peuvent trouver en quelques bonds, en cas de surprise, un abri dans le bivouac. En campagne, le sommeil est léger; au cri d'alerte, les hommes prennent instantanément leurs postes de combat. Ils n'ont plus qu'à laisser passer l'orage, tandis que l'ennemi consomme sans résultat ses munitions.

Dans tout événement grave, il y a la note gaie. Elle ne manque pas à cette alerte qui pouvait nous coûter cher. Le véritable sauveur de nos troupes ne fut pas la sentinelle dont l'appel déchaîna la fusillade, et qui reçut pour sa vigilance les chaleureux éloges de ses chefs. Un obscur soldat, perdu dans la foule anonyme, fut en réalité la cause seconde et cachée de notre final triomphe. Pressé par un de ces malaises que le pain d'orge et les fruits verts rendaient alors si communs, il allait d'une course rapide, en esclave de la discipline, fidèle observateur des consignes sanitaires, à l'un de ces endroits poétiquement dénommés « feuillées » qui marquent les abords des camps. Mais sa méditation fut courte. Sans prendre le temps de rétablir la correction de ses ajustemens, il revint aussitôt, à pas précipités, vers la sentinelle qui l'avait laissé passer. « Je crois qu'Ils sont là! » dit-il dans un souffle, et il se perdit dans la nuit. L'homme de garde, assurant alors son arme et sa voix, proféra l'injonction martiale dont la brièveté menaçante effraya les assaillans et bouleversa leurs projets.

Dans le brouhaha du départ, tandis qu'ils avalent un café anémique et bouclent leurs sacs, les troupiers se racontent encore les menus incidens, dont le souvenir se perpétuera dans les chambrées. C'est la mésaventure du bel épagneul, ami des officiers et des hommes, qui courait après les coups de feu et qui, par erreur, fut occis comme un Marocain; c'est l'histoire brève d'un jeune sous-officier qui gagnait sa place de combat par une marche rampante où il faillit être pris pour un ennemi se glissant, poignard aux dents, jusque dans nos tentes; ce sont

les méprises sous les toiles bousculées, où des voix étranglées par l'émotion demandaient : « Qui es-tu? » tandis que les mains se cherchaient, prêtes aux gestes mortels.

Mais la sonnerie « En avant » a retenti. Les trois colonnes, sous le commandement suprême du général Moinier, qui prend pour la première fois la direction de toutes ses troupes, s'échelonnent lentement sur la route de Bahlil. Les hommes vont d'un pas léger, à travers champs et sur la piste poussiéreuse. Ils sont enfin déchargés de leurs couvertures qui rendaient les sacs si gênans et si lourds, et qui sont transportées par ballots sur les chameaux du convoi. On marche droit à l'ennemi, et cette offensive plaît à l'esprit de notre race. Il semble qu'on ne doive plus revoir les piétinemens sur place des opérations antérieures, les élans arrêtés par des ordres prudens, les initiatives ardentes bridées par les prescriptions qu'imposait le rôle des colonnes de secours et de ravitaillement. Et, dès les premiers kilomètres, on se dispose à faire payer aux Beni Mtirs le sommeil troublé par l'agitation de la nuit. Ceux-ci, d'ailleurs, ne paraissent pas abattus par l'échec de leur tentative, ni par les pertes qu'ils ont subies, et qu'un des leurs évaluait plus tard à 75 tués et 15 blessés.

A peine les maisons et les jardins de Fez ont-ils disparu derrière la bordure du plateau où s'étagent les montagnes de Bahlil et de Sefrou, que les premiers coups de fusil signalent la présence de l'ennemi. Dans ce pays où l'honnête moissonneur et le coupeur de routes ont des apparences identiques, nous ne devons jamais, pour éviter les méprises, tirer les premiers, comme à Fontenoy. Les flocons de fumée, qui montent de terre en avant et sur les flancs de nos troupes, dessinent un demi-cercle que les Beni Mtirs semblent tenter de refermer sur nous. Comme aux combats du 22 et du 25 mai, on voit l'ennemi se défiler à cheval dans les imperceptibles plissemens du sol, se couler derrière les moissons mûres, pour terminer l'enveloppement et nous couper de Fez. Et, tandis que le chef de l'avant-garde essaie de s'opposer à cette dangereuse manœuvre en faisant appuyer ses flancs par les canons, un obstacle inattendu se dresse à deux kilomètres de notre front. Couronnant une crête perpendiculaire à la route, plusieurs centaines de tireurs esquissent contre nous une offensive résolue, que guide un vaste drapeau sombre, agité à tour de bras.

Les guerriers ont démasqué trop tôt leurs intentions. L'ap-

parent enveloppement par les ailes devait nous obliger à éparpiller dans plusieurs directions nos détachemens de protection, et laisser l'avant-garde seule aux prises avec l'adversaire supérieur en nombre que nos chasseurs, nos spahis et nos goumiers venaient d'éventer. Et par les intervalles agrandis qui auraient séparé nos troupes, un lot de cavaliers pouvait se glisser en trombe vers les chameaux lourdement chargés des trains régimentaires et des convois administratifs, pour les piller sans danger.

« La situation semble critique, » chuchotaient quelques théoriciens inexpérimentés, mais nourris de fortes études militaires; comme si une petite armée de 6 000 hommes, bien pourvue de canons et de munitions, pouvait se trouver en danger au milieu de toutes les tribus marocaines confédérées sur le sentier de la guerre. Tel devait être, du moins, le sentiment du général en chef qui passait souriant, très chic et très droit sur sa selle, suivi de son porte-fanion et d'un état-major copieux. Du tertre où il s'est placé, partent des ordres clairs et précis. Une batterie coloniale accourt, pointe ses pièces dans la direction du front, et les obus qui éclatent sur la ligne mince des assaillans produisent aussitôt leurs effets coutumiers. Cavaliers et fantassins s'agitent affolés sous la grêle d'acier. En vain, leur chef essaie de les maintenir; la débandade s'accentue et se transforme en déroute. A la lorgnette, on peut voir des cavaliers enlevés de leurs chevaux; le drapeau noir, lui-même, change trois fois de mains, et finit par disparaître sans retour.

Sur notre droite, où les contreforts des montagnes longés par la route donnent à l'ennemi l'avantage du terrain, les goumiers d'Algérie et de Chaouïa, les détachemens de la méhallah chérifienne qui s'étaient joints à nos troupes, rivalisent d'entrain pour mériter l'estime de nos soldats, et liquider avec les Beni Mtirs un gros arriéré de rancunes. Comme sur la place d'exercices, ils marchent correctement alignés, ajustent, repartent, et leur manœuvre est vraiment belle à voir. Les guerriers ennemis ne peuvent tenir contre une offensive aussi résolue ; leur cohésion apparente est brisée. Ils s'essaiment en petits groupes qui continuent, hors de la portée de nos balles, à l'abri de nos canons dédaigneux, l'inévitable fantasia des chevaux galopant en rond tandis que leurs cavaliers tirent, sans viser, de fanfarons coups de fusil.

Tout en refoulant un ennemi désorganisé qui n'oppose plus de résistance sérieuse, les troupes du général Moinier continuent leur marche à travers les champs où les cadavres épars et les moissons foulées révèlent l'importance numérique des adversaires qu'elles combattent. Quinze cents hommes, peut-être, ont dû sauver ce jour-là l'honneur des tribus orientales de la grande famille des Beni Mtirs.

Vers deux heures de l'après-midi, l'avant-garde arrive à Bahlil qu'elle traverse rapidement. La population s'est enfuie dans les rochers voisins. Seuls, quelques fanatiques ont disputé le passage dans les rues étroites du bourg. Un lieutenant-colonial, un sergent de légion étrangère, sont blessés, deux soldats tués: mais cette résistance est vite brisée. Un parlementaire, porteur d'un drapeau blanc, escorté d'un paysan conduisant un gros veau, emblème d'intentions pacifiques, se présente au général en chef, tandis que des coups de fusil isolés partent encore de la montagne. Et la sonnerie « Halte-là » fixe toutes nos fractions sur leurs emplacemens; l'interprète officiel signifie à l'envoyé des Beni Mtirs les conditions de l'armistice demandé.

Dans une prairie bien verte, séparant deux contreforts boisés qui se soudent au pied de Bahlil, le général en chef, ses commandans de colonnes, les états-majors, les représentans de la presse, une batterie d'artillerie, des officiers venus en curieux, forment un groupe éclatant et pittoresque. Au parlementaire qui s'humilie, le général fait expliquer ses volontés. Bahlil doit être évacué; la mélinite va bouleverser les maisons qui ont abrité les derniers combattans; douze notables se constitueront en otages et livreront les fanatiques dont les coups furent funestes à quatre des nôtres; un délai de vingt minutes est accordé aux habitans pour accepter ces conditions. Sur les pentes qui dessinent un cirque autour de la prairie, des troupes étagées observent avec intérêt cette conférence. Vestes rouges des spahis, ceintures écarlates des Algériens, uniformes kaki des marsouins, manteaux bleus des goumiers, plaquent des touches gaies dans le vert sombre des champs et des bois. Dans les roches inaccessibles du Pic Souk-Zou, deux ou trois énergumènes font, par intervalles, parler une poudre bruyante, en signe de patriotique protestation. Sur les crêtes dentelées, de vagues formes humaines apparaissent, descendent en toute hâte

vers le village et montrent, dans la lorgnette, les signes évidens d'un exubérant désespoir.

Bientôt, les échos de la montagne répercutent de sourdes détonations. Des nuages de fumée noire montent au-dessus des maisons grises qui s'écroulent, et que l'ombre grandissante des sommets semble vêtir de deuil. Ce sont les soldats du génie qui font leur œuvre et vengent nos morts. Mais les regards se détournent de cette scène pour contempler un spectacle nouveau. Une théorie de douze indigènes, conduisant deux hommes ligottés, arrive par le sentier rocailleux. Leur démarche est fière et leur attitude n'est pas celle de vaincus. Près du général, ils se rangent en ligne, jettent leurs turbans à terre en signe de soumission, avec une allure de Vercingétorix lançant ses armes aux pieds de César. Ils écoutent, impassibles, leur sentence, terrible dans son apparente bénignité : leur tête répond, pour cette nuit, de la paix dans la montagne; en otages, ils suivront nos troupes et ils seront remis au Sultan dès notre retour à Fez, comme gages des sanctions que le souverain prononcera contre les districts rebelles de Bahlil et de Sefrou. Leur vie, leurs familles, leurs biens, sont désormais en jeu; la rage belliqueuse de quelques fanatiques peut leur faire tout perdre, mais il en sera suivant la volonté de Dieu : *inch' Allah!* Et, calmes, ils s'assoient par terre, sans parler, tandis que les gendarmes de la prévôté qui veilleront sur eux prennent livraison des deux prisonniers.

La reddition de Bahlil entraîne celle de Sefrou, qui passait pour être le chef-lieu des rebelles de la région. Les troupes peuvent maintenant s'installer au bivouac, et s'y reposer sans crainte d'alerte. Les emplacemens sont répartis entre les trois colonnes, et les victimes de la bataille commencent à respirer. La journée nous a coûté relativement cher : outre cinq ou six tués, une quinzaine de blessés grièvement atteints sont le prix dont nous payons le rétablissement du prestige local de Moulay-Hafid.

L'exécution de Bahlil, succédant à l'échec de Dar-Dbibagh, ôtait pour quelque temps aux Beni Mtirs de la région l'envie de reprendre les armes. Plus encore que la crainte, la présence des otages dans nos rangs garantissait une pacification complète, sinon durable. L'objectif de nos troupes se trouvait désormais à Meknès, où le Maghzen insurrectionnel appelait ses dernières

forces pour jouer sa dernière partie. L'opération du 5 juin avait surtout pour résultat d'assurer les derrières pendant la marche à travers le territoire des Beni Mtirs, que le général en chef voulait traverser dans toute sa longueur, pour s'y mesurer d'une manière décisive avec les plus farouches et les plus valeureux partisans de Moulay-Zin.

Le lendemain, de grand matin, on se met en route. Les ravins succèdent aux ravins ; les *séguias* en remblai sont pour les animaux de bât, et surtout pour les attelages des batteries de 75, des obstacles presque infranchissables. Tous les autres véhicules sont restés à Fez, et les ambulances, les trains régimentaires et les convois sont portés par des mulets et des chameaux. Les morts de la veille ont été inhumés secrètement pour préserver leurs tombes des outrages. Les blessés, dont plusieurs auraient grand besoin d'un repos immédiat, sont groupés par deux sur les cacolets et compriment avec peine leurs gémissemens douloureux. Par instans, ils tournent leurs regards vers Fez dont on aperçoit au loin les buées bleuâtres, comme vers le port ardemment désiré après une traversée orageuse; de cahots en cahots, de chutes en chutes, sous le soleil qui darde, harcelés par les mouches qu'attire l'odeur du sang desséché, ils vont, assommés par la souffrance ou soutenus par les piqûres de morphine que les médecins compatissans leur donnent à tous les arrêts. Et la compassion générale qui les accompagne va aussi vers les pauvres bêtes qui les transportent, buttant et chancelant à chaque pas : deux hommes et les cacolets où ils sont couchés représentent un poids minimum de 180 kilogrammes, bien lourd pour des mulets algériens, plus petits que leurs congénères français, et déjà épuisés par les fatigues d'une campagne pénible où les soins leur ont fait défaut.

Pendant la marche, des Beni Mtirs dissidens ont observé les troupes, sans tenter une attaque dont ils semblaient comprendre l'inutilité. D'ailleurs, quelques coups de canon dirigés sur des groupes lointains ont empêché la formation de rassemblemens hostiles, et, vers midi, les colonnes font halte auprès de Rabel-Ma qui, par ses jardins ombragés d'énormes figuiers, ses sources d'eau limpide, sa kasbah et les petits villages qu'elle semble protéger, paraît une oasis dans le désert rocailleux parsemé de champs maigres qu'on vient de traverser.

Cette halte est exceptionnelle dans une expédition où les

étapes s'exécutent sans arrêt, depuis l'aube jusqu'à la fin du jour. Aussi, les blessés qu'on panse sous les arbres ont-ils un instant de folle espérance. Peut-être va-t-on les envoyer à Fez, à peine éloigné d'une douzaine de kilomètres, plutôt que de les conserver comme d'encombrans *impedimenta* dans une colonne exposée chaque jour à combattre, et dont les moyens de transport sanitaires sont restreints. Leur désir paraît d'ailleurs aisément réalisable. Dans la plaine découverte qui s'étend jusqu'à la capitale, nulle surprise n'est possible; les rares douars sont peuplés de gens pacifiques, et les rebelles sont partis vers l'Ouest. En trois heures, une escorte de cavalerie conduirait sans danger nos quinze blessés à Fez; elle serait, le soir même, de retour au bivouac. Les ignorans, les médecins raisonnent ainsi; mais il doit y avoir de sérieuses raisons pour que cette solution simple ne soit pas adoptée. La nécessité d'arriver sans retard à Meknès impose sans doute au commandement une détermination différente. Le passage d'un oued qui roule à vingt mètres au-dessous de la plaine ses eaux claires et fraîches dans un sillon rocheux dont, à moins de cent mètres, on ne soupçonne pas l'existence, est enfin rendu praticable. Après une heure de repos, le convoi, les ambulances et l'arrière-garde franchissent cet obstacle, et se reforment lentement, tandis que le reste des troupes est déjà parti en avant pour s'établir au bivouac du soir.

Sur le plateau rocheux et accidenté d'Aïn Blouss qui domine la coupure de l'oued Nja, le camp forme un vaste demi-cercle ponctué de fumées claires et de feux joyeux. Quelques mercantis indigènes, pressés d'arriver à Meknès et ne voulant pas s'exposer aux dangers de la route, ont trouvé avantageux d'accompagner nos troupes qu'ils exploitent impunément. Dans leurs marabouts crasseux, lugubrement éclairés par des bougies fumeuses, les acheteurs se pressent devant les sommaires étalages de sucre, de pain d'orge, de savon noir et de beignets rancis. A l'extrémité de sa ligne, vers le campement de la mehallah, quand vient le soir, des lumières nombreuses s'allument et donnent un air de fête aux tentes confortables que domine le drapeau chérifien orné d'une queue de cheval. Le lieutenant français, qui commande ce détachement de l'armée marocaine, est fier d'avoir les trois armes sous ses ordres; et, vraiment, les animaux sont bien tenus, les canons Canet

montrent leur bouche brillante et les fantassins ont fort bon air. Au centre, dans un vallon descendant vers l'oued Nja, les correspondans de journaux ont dressé leurs installations, qui paraissent somptueuses aux officiers coloniaux, dont la petite cantine et le tiers de tente individuels inspirent les condoléances narquoises des Algériens plus favorisés.

L'étape du 7 juillet est pénible et variée. L'axe de marche suivi par les colonnes va rejoindre par monts et par vaux, au gué de l'oued Madhouma, la grande route de Fez à Meknès. Avant-garde et flancs-gardes échangent des coups de fusil avec les Beni Mtirs, qui se montrent de plus en plus nombreux, mais qui ne semblent pas encore décidés à risquer dans un engagement décisif les dernières chances de l'insurrection. A l'arrière-garde, sur leurs cacolets branlans, les blessés de Bahlil gémissent toujours; vers sept heures du matin, deux d'entre eux passent doucement de vie à trépas, et les témoins de leur terrible voyage en éprouvent une satisfaction apitoyée.

Vers midi, comme la veille, le passage d'une rivière impose un arrêt inattendu. L'oued Madhouma coule dans une gorge étroite; la piste qui dégringole sur les flancs rocheux le traverse à l'origine même d'une chute de quinze mètres, et la moindre erreur de direction jetterait les attelages dans le gouffre béant. Tandis que les chameaux, les animaux de bât passent doucement, les soldats se rangent sur les hauteurs en spectateurs intéressés, et les officiers d'artillerie cherchent les moyens d'amener sans encombre sur l'autre berge leur pesant matériel. Il faut descendre, sur une dénivellation de dix mètres, une pente en corniche de 40 degrés, tourner très court, franchir en droite ligne la rivière en longeant l'arête de la cascade, et grimper sur la rive opposée en côtoyant le précipice. Par leur longueur et leur poids, les attelages ne semblent pas assez maniables pour exécuter, sans aménagemens compliqués et lents, un pareil tour de force. Les fantassins sont anxieux comme à l'approche d'un catastrophe ; mais, après un rapide examen, les bigors sont confians.

Le premier canon est mis en marche. Dix hommes, halant sur une corde solide, retiennent avec peine sa masse sur la pente ; les bons chevaux de France, altérés, veulent boire dans la rivière, mais il ne faut pas arrêter l'élan de la pièce, car le moindre écart serait fatal. Excité par la voix, le fouet et l'éperon,

l'attelage vire sur place, s'engage sur la berge opposée, la grimpe au galop dans un tourbillon de poussière, un grand bruit de ferrailles, tandis que l'avant-train, le canon, cahotés, semblent rouler sur leurs moyeux, et qu'une roue, par instans tourne dans le vide. Enfin, les chevaux essoufflés, yeux saillans et naseaux dilatés, sont arrêtés sur le plateau ; conducteurs et servans se félicitent de leur dextérité et ne songent plus qu'à voir si leurs camarades auront autant d'adresse et de bonheur. Et les profanes les plus ignorans, qui admirent ce spectacle, sont confondus par les extraordinaires qualités de la troupe et du matériel : l'intelligence, l'entrain de l'une appliqués à la précision, la rusticité, la stabilité de l'autre, donnent vraiment à l'armée française un incomparable outil de combat. En deux heures, les trois batteries ont passé. Sur le plateau argileux, où les pluies ont creusé entre les palmiers nains des rigoles profondes, les troupes ont repris leur marche qu'alourdit un soleil éclatant.

Sur un beau pont en pierre d'une seule arche, l'oued Zedida est franchi. Une plaine fertile porte jusqu'à l'horizon les vastes pâturages, les riches moissons du caïd bou Dmani, dont la kasbah orgueilleuse domine quelques maisons misérables, de superbes bosquets de figuiers séculaires, qui bordent un vallon où chantent des sources fraîches. C'est autour de la résidence du chef rebelle que le bivouac s'établit. Dans les logis abandonnés, les soldats s'éparpillent à la recherche de combustible. Et l'on voit revenir fantassins, cavaliers, artilleurs, chargés fièrement de bois œuvrés qu'ils montrent comme des trophées : un homme du tabor apporte en travers de la selle une poutre de noria ; deux tirailleurs algériens charrient un large lit; sur un caisson retardataire, des canonniers ont chargé des portes et des volets ; un marsouin plie sous le poids d'une charrue. Bientôt les feux des cuisines rougeoient dans la nuit tombante, tandis que des postes de surveillance sont placés au milieu des petits bois qui entourent le campement.

Cette fois, les fidèles observateurs du règlement sont satisfaits : postes et sentinelles sont établis assez loin pour enlever aux Beni Mtirs, dont on attend la visite nocturne, des abris avantageux. D'après les agens de renseignemens, une attaque est, en effet, probable : le chef rebelle a promis de revenir en nombre dans la forteresse qu'il abandonna. Et pour montrer clairement que les troupes françaises méprisent ses menaces,

le général ordonne de laisser dans la kasbah le souvenir impressionnant de notre passage. Un fourneau de mine, chargé de 25 kilogrammes de mélinite, fait bientôt sauter la porte principale, et la détonation répand au loin la preuve de notre force et la justice du châtiment. Sa bénignité suffit cependant pour rendre inviolable le sommeil des bivouacs. Le lendemain, de grand matin, les jambes reposées et l'estomac satisfait, nos troupes se mettent en route allégrement, sans inquiétude sur le sort de la partie décisive qu'on allait enfin jouer dans la journée, avant d'arriver à Meknès.

Le Sultan a dû éprouver le même sentiment. Sur le chemin où nos colonnes se reforment, le vieux El Omrani, grand maître des méhallahs chérifiennes, entouré d'un millier de cavaliers, attend le général. Il venait, envoyé la veille par son souverain, pour assister à l'écrasement des rebelles et à l'humiliation de Moulay-Zin. Et l'on admirait ce grand seigneur, à la barbe blanche comme la neige de son burnous et de son turban, qui courait encore les routes pour la gloire de Moulay-Hafid. Ses cavaliers, dont les fines montures et la masse compacte inspiraient à nos soldats des commentaires flatteurs, semblaient prêts aux charges héroïques comme aux plus vertigineuses fantasias. Ils accomplirent peut-être des prodiges de valeur pendant la bataille, mais nul barde n'en fut témoin pour les raconter.

Dans la campagne déserte, la petite armée continue sa route sans obstacle. Vers l'Est, les minarets de Meknès apparaissent par-dessus les masses bleuâtres d'arbres lointains. On touche enfin au but, et l'on se demande si les rebelles ne vont pas s'avouer vaincus sans combattre. Ils ont manqué au rendez-vous qu'ils avaient donné la nuit dernière, et la conviction de leur infériorité les pousse peut-être à ne pas affronter une lutte inégale. Mais, à l'avant-garde, on sait déjà que la poudre va parler.

Nos spahis, les guerriers d'El Omrani, nos goumiers à cheval qui étendaient au-devant de nos colonnes un rideau protecteur, font demi-tour et reviennent à vive allure, poursuivis de près par de nombreux cavaliers. Les Beni Mtirs ont été démasqués et chargent à fond de train nos éclaireurs, inférieurs en nombre, qui manœuvrent de façon à les attirer dans un piège. Tandis que le gros de nos troupes s'arrête, hypnotisé par le spectacle de cette course furibonde, une compagnie d'infanterie, dissimulée dans les orges, se déploie et, dans le champ de tir

adroitement dégagé par les nôtres, elle envoie quelques salves qui arrêtent aussitôt les assaillans. Ils se dispersent, font demi-tour, et disparaissent comme s'ils s'étaient enfoncés dans le sol. L'étroite vallée de l'oued Ouislan, sillon rocheux de 300 mètres de largeur et de 50 mètres de profondeur, invisible de la route, leur sert de refuge et aussi de barrière, que leurs fantassins vont défendre âprement.

Le combat se déroule suivant le rite ordinaire des rencontres antérieures. Contre les ennemis, dont les moissons hautes ne permettent pas d'apprécier le nombre, nos goumiers se lancent avec entrain. Leur ligne progresse méthodiquement sous le feu; les Beni Mtirs ne lâchent pied que lorsqu'ils aperçoivent marsouins et tirailleurs algériens, déployés à leur tour, et qui s'apprêtent à intervenir. Ils battent prestement en retraite, dévalent au bord de l'oued Ouislan, poursuivis baïonnette haute par les goumiers qui les atteignent, tandis qu'ils cherchent un passage, et qui en massacrent plusieurs sans pitié. Les autres, en remontant les pentes abruptes de la rive opposée, sont accueillis par les feux bien ajustés de notre deuxième ligne, qui leur font éprouver des pertes importantes. En moins de deux heures, notre infanterie a passé le ravin devant lequel un ennemi habile et résolu aurait pu nous immobiliser longtemps. L'artillerie dont l'intervention a été très efficace, va traverser à son tour, et si l'opération est moins théâtrale que la veille, si l'on n'y voit pas des attelages enlevés au galop dans la poussière d'un sentier de chèvres, elle n'en est pas moins délicate et dangereuse. Un maréchal des logis roule sous un caisson renversé; on l'emporte à moitié mort. Sur la droite, les Beni Mtirs semblent disposés à profiter de la ligne de défense formée par le « mur des chrétiens. » Quelques coups heureux de notre matériel de montagne les chassent de leurs créneaux et des bois d'oliviers où l'infanterie les poursuit vivement.

Vers midi, une accalmie se produit. Fusils et canons se taisent. D'après des émissaires, la discorde règne à Meknès, entre les partisans de la soumission immédiate et les chefs les plus compromis de la rébellion qui voudraient obliger Moulay-Zin à prendre le commandement direct de ses troupes. Les caïds des tribus Beni Mtirs et Guerouans sont venus faire un suprême effort en faveur de la résistance. Ils terrorisent les Juifs qui, menacés d'un pillage général, sont obligés de livrer

pour rien les dernières caisses du stock de cartouches dont ils avaient ravitaillé l'insurrection, avec des bénéfices exagérés. Les fanfarons, les fier-à-bras, qui trouvent dans leur intransigeance une facile popularité, les encouragent, et, dans le tohu-bohu de ces conférences tumultueuses, le prétendant qui craint pour sa vie regrette amèrement son aventure. Le rassemblement des irréductibles va se faire en dehors de l'Aguedal; la population tranquille s'empressera de fermer les portes derrière eux. Le Maghzen insurrectionnel esquissera un semblant de lutte contre nous et se hâtera d'implorer l'« aman » après avoir sauvé l'honneur.

Le général en chef, amusé, satisfait aussi d'obtenir presque sans coup férir la reddition de la capitale rebelle, accepte ce programme dont l'exécution va commencer aussitôt. Nos soldats ont consommé leur repas froid; bien reposés, ils pourront donner sans fatigue le dernier effort. Justement, les vedettes signalent, vers l'Ouest, une grosse masse de cavaliers qui s'agitent. Les canons de 65 font entendre leur voix stridente, et les obus sèment la confusion chez les derniers Beni Mtirs, qui disparaissent à l'horizon. Les troupes se mettent alors en marche dans une formation qui serait bien dangereuse en Europe, mais qui est bien choisie pour laisser aux Marocains une impression durable. Et, des murailles de la ville, les curieux qui se montrent en grappes derrière les créneaux peuvent admirer notre cavalerie bariolée, prête à repousser en fourrageurs une charge improbable de l'ennemi; les bataillons en colonnes doubles, correctement alignés, encadrent notre artillerie attelée qui défile au pas solennel de ses attelages; les ambulances suivent, montrant nos blessés toujours plaintifs sur leurs cacolets, comme un hommage rendu à la valeur de nos adversaires. Le convoi de chameaux innombrables développe la théorie de ses pelotons serrés; l'arrière-garde ferme la marche, et l'ensemble représente la force irrésistible, la puissance illimitée.

Soudain, ce défilé qui, à Longchamp, aurait excité un enthousiasme délirant, est arrêté par une sonnerie de clairons. Les troupes mettent pied à terre ou forment les faisceaux; le dernier rite va s'accomplir. Conformément au programme, le général en chef est arrivé devant la porte close de l'Aguedal, dont la serrure énorme et les assemblages compliqués défient

les efforts de nos sapeurs. Le mirador branlant qui la couronne laisse voir un canon boiteux, dont les imaginatifs de la colonne ont cru, pendant le combat, percevoir les lointaines détonations. Cette porte fermée, emblème des sentimens indigènes, doit céder à la violence pour que les destins soient accomplis. Et, fiévreusement, les soldats du génie préparent un fourneau de mine, savamment calculé pour ouvrir le passage sans démolir le rempart. Dessinant un vaste demi-cercle, les généraux, les états-majors, les représentans de la presse, les curieux bigarrés de tous les corps de la petite armée, les mercantis et les chameliers forment une foule aux couleurs éclatantes, qui bavarde et qui attend. Mais le demi-cercle s'agrandit, à la prière de l'officier qui va donner le signal du geste destructeur. Un mince flocon de fumée paraît à l'extrémité du Bickford; l'attente semble interminable, le résultat incertain, et les impatiens proposent de rallumer le cordeau porte-feu qui doit être éteint. Tout à coup, un épais nuage noir, haché de volutes grises, fuse de l'arcade qui semble chanceler ; une détonation sourde retentit ; le nuage grandit, rase la terre, balaie la poussière et s'évanouit dans le vent. Des photographes se félicitent bruyamment d'avoir saisi l'instant précis du cliché sensationnel. On se précipite pour voir les résultats de l'explosion : le porche, le mirador, la porte elle-même sont intacts ; le petit canon est toujours instable sur son affût ; mais les madriers qui servaient de barricade sont pulvérisés. Les ais disjoints s'écartent sous d'habiles pesées ; la barrière morale dressée par la révolte vaincue s'ouvre toute grande sur les jardins déserts.

Cet épisode a détourné l'attention des curieux qui n'ont pas vu l'arrivée de Moulay-Zin, dont la présence dans notre camp consacre le triomphe diplomatique et guerrier du général en chef. Près de la porte violée, des tentes se dressent, qui vont abriter le prétendant malheureux. Gros, le visage disparaissant dans la barbe noire et sous le capuchon relevé de son burnous blanc, l'ancien sultan de Meknès paraît satisfait du dénouement dont notre intervention supprime les conséquences tragiques. Il semble heureux d'être débarrassé de toutes les intrigues, de toutes les difficultés où se débattait sa pauvre intelligence, et qui gênaient ses goûts tranquilles de matérialiste raffiné. Sûr d'être accueilli à Fez sans affection, mais aussi sans dommage,

son équipée ne lui laisse guère que le souvenir d'un cauchemar heureusement terminé. Et la protection de la France s'affirme déjà dans la garde d'honneur qui veillera sur lui, et éloignera ses amis trop importuns ou trop compromettans, pendant le court séjour de nos colonnes sous les remparts de Meknès.

Dans la ville, dont les ouvrages spéciaux ont tracé d'enthousiastes descriptions, d'ailleurs justifiées, la population s'est promptement résignée. Les habitans accourent, pour flâner au milieu des bivouacs, pour vendre des fruits, des œufs, du lait, dont les « caporaux d'ordinaire » font d'abondantes provisions. Autour du camp, rien ne vient troubler la quiétude sereine des campagnes désertes. Au tumulte guerrier de naguère succède une paix absolue : chevaux et mulets vont à l'abreuvoir sans escorte, et les dernières vedettes ont depuis longtemps rejoint leurs escadrons. Seules, quelques sentinelles se promènent sur le terre-plein du mur qui entoure l'ancien Champ-de-Mars des mehallahs, et guettent sans anxiété un retour improbable de l'ennemi.

A Meknès, comme à Fez, les Juifs avaient la reconnaissance exubérante. Quand le général Dalbiez, et les officiers qui l'accompagnaient en touristes, franchirent la porte du Mellah, ils furent accueillis comme des libérateurs. Les filles de Sion ne devaient pas acclamer Judas Macchabée vainqueur avec plus d'enthousiasme que le grand rabbin, les anciens du peuple, les familles de boutiquiers et de prêteurs, dont les émotions étaient trop désagréables pour être déjà oubliées. Le moindre retard dans notre marche aurait eu des conséquences désastreuses pour les personnes et les biens de leur nombreuse communauté. Mais ils se ressaisirent pendant le repos et les méditations du Sabbat et, dès le surlendemain de notre arrivée, ils spéculaient sur nos besoins avec la plus naïve ingratitude. Leur joie fut sans bornes quand ils apprirent que Meknès allait être gardé par un fort détachement de nos troupes, source intarissable de fructueux trafics.

Pour faciliter le rétablissement de l'autorité du Sultan dans la capitale à peine soumise des rebelles, et pour amorcer une ligne d'étapes plus directe vers Rabat, le général en chef avait décidé en effet de laisser dans l'Agnedal une forte garnison. Le choix de son emplacement, la solution diplomatique des difficultés de l'installation exigèrent deux grandes journées de conférences. Mais, dès le premier soir, on avait retenu au milieu des

jardins un petit pavillon appartenant au Maghzen, pour y établir l'hôpital de campagne, aussitôt encombré par les malheureux blessés de Bahlil, les victimes de la journée, les malades que guettaient la typhoïde et la dysenterie. Dans la salle pavée de mosaïques vertes et blanches, protégée contre le soleil par un large péristyle aux fines colonnettes ornées de délicates sculptures, les matelas indigènes, achetés par un médecin ingénieux, s'alignaient, recouverts de moustiquaires hâtivement cousues par des lingères diligentes. Autour de ce pavillon, un vaste parc ombragé d'orangers séculaires, de figuiers géans, de grenadiers en fleurs, attendait les premières sorties des convalescens. Tout proche, masqué par des haies touffues d'aloès, le petit cimetière bientôt insuffisant, où les tombes d'un goumier, d'un tirailleur algérien, tués le matin même, soulevaient leurs tumuli jaunâtres, ornés de fleurs déjà desséchées. Dans la cour d'honneur d'un château en ruines, dont l'ombre couvrait le pavillon, quatre canons Krupp, deux mitrailleuses Maxim, bien entretenus, mais sans munitions, attestaient les gaspillages du Maghzen et l'incurie des insurgés.

Après avoir ainsi maté l'anarchie à Meknès, il n'y avait plus qu'à rentrer à Fez en semant une salutaire terreur, par l'exhibition de nos forces militaires, dans la région troublée du Zerhoun. Ces deux journées de repos avaient rendu la vigueur à nos troupes, qui ne devaient plus, d'ailleurs, parcourir que des étapes relativement courtes. Et, le 11 juin, on se met en route dans la direction du Nord.

Sur le chemin raboteux, coupé de fondrières, qui longe la face orientale de l'Aguedal et les remparts du quartier musulman, la colonne serpente, interminable. Au passage des portes, des ravins et des ponts, les chameaux s'effarent, s'arrêtent, repartent au milieu des imprécations de leurs « sokkras, » et causent de fâcheux à-coups dans la marche. Enfin, après quatre heures de piétinemens égayés par le spectacle de la foule curieuse qui, du haut des murailles, contemple le défilé, on laisse en arrière la porte monumentale de Bab-Berdaïn. Le convoi se reforme en bon ordre après avoir franchi une dernière fois l'oued Bou-Fekran sur un beau pont en pierre, et les troupes arpentent d'un pas léger la piste qui traverse le pays des Guerouans et va longer le versant occidental du Djebel Zerhoun. Pendant une heure encore, les forêts d'oliviers, les

jardins fruitiers qui font à Meknès une verte ceinture célèbre dans tout le Maroc, vont reposer les yeux fatigués par la réverbération du soleil sur la route blanche; puis le paysage reprend son aspect habituel d'espaces infinis sur un plateau faiblement ondulé. Vers le Nord, les montagnes dressent leur barrière bleuâtre, piquée de petits villages blancs dans les forêts sombres. Partout, des douars, des chevaux, des moissonneurs. Ceux-ci, trois jours auparavant, faisaient le coup de feu contre nous; ils accourent maintenant sur les bords de la route, adressent à tous, officiers et soldats, des saluts familiers, et semblent réserver l'indifférence ou le mépris de leur attitude au malheureux Moulay-Zin, dont ils attendent le passage avec impatience.

Il paraît enfin. Sur un gros cheval à l'allure sculpturale et qui semble descendre d'un piédestal du temps de Louis XIV, une vaste selle d'un rose vif éclate au soleil et sert de support au prétendant vaincu. Il va droit et digne, libre en apparence et précédant un lot d'anciens ministres et de serviteurs déférens. Le général en chef le dépasse, échange par l'intermédiaire d'un officier interprète quelques complimens brefs et courtois, et disparaît dans la poussière opaque du convoi. Le colonel Gouraud, que signale un fanion rouge ondulant sur les moissons, le suit de loin, énigmatique et froid.

Vers une heure de l'après-midi, la chaleur intense a depuis longtemps fait taire les chansons, cesser les lazzis qui égayaient les premières « pauses » de la marche. Le sac, quoique allégé de la couverture, paraît lourd aux épaules qui s'affaissent; les bidons sont depuis longtemps vidés. Comme toujours, on ignore la longueur de l'étape, le moment probable de l'arrivée. Mais, soudain, au tournant d'un contrefort qui s'avance sur le plateau brûlant, le paysage change et des cris de joie retentissent. Au fond d'une vallée verdoyante où des éclairs liquides scintillent entre les herbes, les groupes Dalbiez et Brulard ont déjà dressé leurs tentes. Les forêts d'oliviers grimpent jusqu'au faîte des montagnes qui abritent le gros village et la « zaouïa » de Moulay-Idris, le fameux sanctuaire marocain. En face, des colonnes dressent leurs minces silhouettes brunes, des blocs amoncelés marquent l'emplacement de Volubilis, l'antique cité romaine que les Français, héritiers intellectuels des anciens conquérans, réveilleront bientôt peut-être de son séculaire sommeil.

Nos troupes vont rester sur leurs emplacemens pendant toute l'après-midi, et la journée du lendemain. Le général en chef doit recevoir la soumission des chefs Guerouans qui avaient pactisé avec les Beni Mtirs, et surtout des « cheurfas » de la célèbre « zaouïa » dont l'influence religieuse est souveraine au Maroc. Seuls, les représentans de la presse, les lumières du service des renseignemens et des affaires indigènes, les premiers sujets des états-majors ont été conviés à cette cérémonie originale qui, d'après les correspondances publiées dans les journaux, ne manqua pas de pittoresque et de grandeur. Quelques semaines après, officiers et soldats apprenaient ainsi l'importance politique d'une solennité dont nulle indiscrétion n'avait révélé le programme théâtral. Ils ne songèrent pas à s'en étonner. Depuis le début de la campagne, ils étaient accoutumés à payer de leurs personnes sans connaître le but et la longueur des marches, la durée des stationnemens, la nature et le prix des résultats. Ils assistaient au drame marocain comme des machinistes qui n'ont jamais vu la pièce dont ils actionnent les décors. Ils sentaient que la volonté directrice était bien au-dessus, bien loin d'eux, si haut et si loin qu'elle ne discernait pas les individualités dans la poussière humaine où tous, du colonel au simple soldat, semblaient des atomes confus. Ils n'avaient d'enthousiasme qu'aux jours de bataille, où bouillonnait le vieux sang guerrier de la race, et, ne cherchant plus à comprendre, ils jouaient avec sérénité leur rôle fatigant dans les scénarios les plus compliqués.

Ils acceptaient leur stationnement à Moulay-Idris comme une délicate récompense de leurs efforts antérieurs. Pour la première fois, ils avaient, toute proche, l'eau en abondance, le combustible en quantité suffisante; ils pouvaient dormir sur un sol sans cailloux, et le vent n'assaisonnait pas de sable les chefs-d'œuvre de leurs cuisiniers. Les calmes se livraient aux agrémens de la pêche, les agités erraient dans les ruines de Volubilis, les contemplatifs laissaient reposer leurs regards sur le décor des montagnes boisées où les vétérans de l'Indochine croyaient revoir un paysage du Haut-Tonkin. Mais ils s'apprêtèrent sans regret à quitter ce bivouac de délices pour reprendre leur route vers Nzalet-beni-Amar, où la rumeur mystérieuse des camps annonçait la rencontre probable avec le courrier de France, impatiemment attendu depuis un mois.

Fractionnée en trois colonnes afin de montrer partout, dans le territoire des Guerouans nos troupes triomphantes, la petite armée se réunit auprès du camp Petitjean. Le poste, de création récente, a été fondé pour maintenir dans la tranquillité les villages des Beni Amars, qui furent au nombre de nos adversaires pendant le combat du 25 mai. Il montre, sur le plateau, les lignes compliquées de ses parapets, les talus sombres d'un réduit assez important pour défier l'artillerie de campagne la plus perfectionnée. Et l'on songe à l'inutilité de ces travaux gigantesques, exécutés en un mois par un bataillon de marsouins, des bigors et des Algériens, que les terrassemens ont dû exténuer. Le désir de se montrer plus entendu que le voisin fait ainsi construire partout des ouvrages de fortification semi-permanente contre un adversaire dépourvu de canons et d'explosifs. Une simple tranchée pour tireur debout, quelques rangées de trous-de-loup peu profonds, suffiraient cependant pour assurer la sécurité de postes provisoires qui seront bientôt évacués. Le temps employé à élever des redoutes, qui feraient bonne figure sur les côtes de la Meuse, serait plus avantageusement consacré à l'aménagement d'abris plus confortables que la petite tente. Quelques centaines de francs paieraient aux indigènes apaisés les matériaux qu'ils seraient heureux d'échanger contre les piastres françaises ou les douros hafidiens.

Mais, à la sonnerie des vaguemestres qui couvre les bruits saccadés de la télégraphie sans fil dont le pylône grêle domine le camp Petitjean, des hurlemens de joie ont répondu dans les bivouacs. Depuis cinq semaines environ, les troupes lancées vers Fez sont restées sans lettres et sans journaux. Cette privation de nouvelles semble inexplicable dans un pays que des bateaux quotidiens placent à quatre jours de France, où les communications de l'arrière vers l'avant peuvent être facilement protégées, où les courriers de la poste civile française circulent chaque jour entre Tanger et la capitale qui reçoit lettres et journaux datant à peine d'une semaine. Mais, en y réfléchissant, le rôle négatif du Trésor et des Postes aux armées n'étonne plus. Dans le corps expéditionnaire, les grands services de santé, de l'intendance, le génie lui-même, sont si mal dotés, que les doléances des parens pauvres, tels que les vétérinaires ou les payeurs, sont négligeables et sans effet. Quand les paniers des médecins de bataillon sont dépourvus de

médicamens; quand les ambulances et les hôpitaux de campagne sont privés de personnel, de matériel et de moyens de transport; quand les distributions de vivres font place aux fantaisies alimentaires les plus variées, il importe peu que les morts soient enterrés sans cercueils et sans prières, que les chevaux périssent faute de soins, que les caisses de fonds manquent chez les payeurs et les sacs de lettres chez les postiers. Dans les détachemens les plus reculés des colonies les plus lointaines, méharis, pirogues, chaloupes ou coolies-trams apportent régulièrement les courriers de la métropole, avec plus de célérité qu'aux troupes du Maroc : « Mais, monsieur, nous ne sommes pas ici dans une colonie, nous sommes en opérations! — Soit; mais vous n'en êtes pas moins incapables d'assurer, dans une petite division de 6 000 hommes, un service prévu par les Règlemens, sur un itinéraire connu d'avance, à cent kilomètres de votre base d'opérations, par une ligne de communication jalonnée de postes munis de grosses garnisons et de la télégraphie sans fil! »

Enfin, les sous-officiers de jour arrivent radieux et lourdement chargés. Les doigts fiévreux déchirent les enveloppes, font sauter les bandes, coupent les ficelles des paquets, et, sur tous les bivouacs, passe un bruissement léger de papiers dépliés. Lettres et journaux datent de six semaines; ils sont plus vieux que s'ils venaient de Chine ou d'Australie ; mais chacun parcourt avidement les joies, les deuils, les phrases banales, les sermens d'amour, les mensonges d'affaires qu'apportent les feuillets si impatiemment attendus; il s'émeut au récit des événemens sensationnels qui firent palpiter la France et qui y sont déjà oubliés. L'esprit et le cœur apaisés, il serre dans le sac ou dans la cantine la petite provision intellectuelle et morale où, chaque soir, jusqu'à la prochaine arrivée du courrier, il puisera un peu de réconfort et d'oubli.

Après cette débauche de lecture inattendue, le retour à Fez n'est plus qu'un jeu. On suit d'un pas élastique la route bien connue qui traverse le champ de bataille du 25 mai. Les soldats s'interpellent bruyamment; ils évoquent, avec des exclamations pittoresques, les moindres incidens du combat : « Ici, mon casque fut traversé par une balle; — Voilà où mon voisin fut tué sans avoir le temps de souffler; — Derrière ce talus, j'ai descendu le gros Marocain qui gesticulait. » Et tous rient aux éclats, joyeux de vivre et de pouvoir raconter de tels

souvenirs. Les officiers, eux, discutent plus gravement les phases de l'affaire et les manœuvres de leurs chefs. Le terrain dont ils n'avaient vu que le petit coin où s'employait leur activité, se montre dans son ensemble comme un immense plan relief. Des ordres incompris s'expliquent d'eux-mêmes aujourd'hui ; tel qui s'imaginait avoir joué un rôle prépondérant et méconnu, se voit justement relégué au rang de simple figurant. La journée tout entière, où l'habile utilisation du sol par le chef de l'avant-garde et le commandant de la colonne fut le principal élément du succès, revit avec ses moindres détails dans la mémoire des acteurs qui se transforment en critiques désintéressés.

Dès leur arrivée à Fez, les troupes reviennent occuper, sur le plateau de Dar-Dbibagh, leurs primitifs emplacemens de bivouacs. Elles y retrouvent les désagrémens que leur promenade circulaire, déjà dénommée par un facétieux « le circuit des capitales, » leur avait presque fait oublier : le crottin des milliers d'animaux, les mouches innombrables, l'eau douteuse, la poussière, le pain d'orge et les cailloux. Mais le Sultan est satisfait. Il s'est réjoui aux nouvelles de nos victoires ; il a fait un accueil dénué d'aménité à son frère repentant. Et maintenant il veut, suivant l'adage connu, récompenser nos troupes dans la personne de leurs chefs qu'il fait inviter, en signe d'estime et d'amitié, à partager avec lui le pain et le sel dans son château de Bou-Jeloud.

Du fond de sa cantine, chacun sort le complet kaki réservé pour les grandes circonstances ; les Algériens, dont le vestiaire est le mieux garni, arborent leurs tuniques du bleu le plus tendre, leurs bottes les plus vernies. A pied, à cheval, sur des arrabas trépidantes, confondant leurs grades en groupes bigarrés, les officiers s'acheminent vers la Bab-Segma, où le général en chef leur a donné rendez-vous. Des visions éblouissantes de harem ouvert troublent les cervelles des jeunes ; les utilitaires escomptent une ample distribution de décorations hafidiennes; les désabusés eux-mêmes, les revenans de Tananarive ou de Pékin, qui ont vu les princesses malgaches ou les merveilles du Palais d'Été, songent sans déplaisir au spectacle inédit qui les attend. Tous rêvent d'essence de rose tombant en pluie fine sur leurs fronts brûlans, de confitures exquises, de pâtisseries inconnues, d'almées gracieuses mimant pour eux

leurs danses les plus suggestives... Et, considérant leurs chaussures fatiguées, la teinte jaunie de leurs manchettes, leurs culottes défraîchies, ils éprouvent un vague sentiment de honte, qui se précise par le contraste de leur inélégance avec la tenue impeccable des officiers d'état-major.

Pressés en pelotons serrés derrière le général en chef et les commandans de colonne qui ouvrent la marche, ils franchissent la Bab-Segma, les voûtes du nouveau Méchouar, tournent dans l'allée conduisant à Bou-Jeloud, et le sol gronde sous les sabots de leurs chevaux, sous le martèlement de leurs souliers ferrés. Devant la porte, les cavaliers mettent pied à terre, et confient leurs montures à des gardiens peu empressés. Et guidés par des « chaouchs » au fez rouge encerclé dans la galette rigide du turban blanc, ils pénètrent dans les jardins qui font un nid de verdure au Trianon marocain, et que nul Le Nôtre ne dessina. Plantés sans ordre et sans art, les arbres d'agrément et les arbres fruitiers mêlent au milieu des tomates, des oignons, des géraniums et des vignes, leurs parfums et leurs fruits. Une noria grinçante élève l'eau de l'oued Fez, qu'elle répand dans les canaux disjoints serpentant au bord des allées, dans le réservoir qui alimente les jets d'eau poussifs. Des tas d'ordures simulent, dans les parterres, des montagnes de jardins anglais; des charpentes vermoulues soutiennent, sur les chaussées dallées de faïence, des voûtes branlantes de rosiers.

Mais une porte s'ouvre au milieu d'un grand mur blanc, et donne accès dans un porche obscur, compliqué, facile à défendre, que les officiers traversent entre deux haies de serviteurs goguenards et mal vêtus. Et, sans transition, la cohue bourdonnante se trouve sur une terrasse verte et blanche qui domine un jardin de petit rentier, où le sultan Moulay-Hafid, entouré de ses ministres et de notre consul, attend ses visiteurs. Grand et fort, bien drapé dans son burnous blanc dont le capuchon se relève sur le fez écarlate, la figure mangée par la barbe noire qui découvre deux lèvres sensuelles, les yeux rieurs, il apparaît comme un gros garçon réjoui. Avec des gestes gracieux, il s'incline devant les premiers arrivans que lui présente le général en chef, et promène dans ses dents éblouissantes le cure-oreilles d'or dont il joue négligemment. Soudain, un nuage d'étonnement mêlé d'inquiétude apparaît sur sa figure souriante. Le torrent d'officiers déborde autour de lui, se répand

sur la terrasse, envahit la vérandah. Plusieurs, le revolver à la ceinture, semblent très animés. Et les derniers tentent de se frayer un passage, s'excusent en paroles bruyantes, se poussent au premier rang, afin de pouvoir contempler un instant, photographier ou dessiner les traits augustes du souverain, qui ne semble qu'à demi rassuré et questionne à demi-voix. Sur le conseil discret d'un colonel narquois, les invités s'écartent en petits groupes, se dispersent dans le jardin fleuri de roses que ferme un pavillon bas, tout blanc, coiffé de tuiles vertes, et dont les larges fenêtres s'ouvrent sur de mystérieuses profondeurs. Mais ce n'est pas un sentiment de frayeur qui vient de troubler la placidité du Sultan : c'est l'ennui vulgaire du maître de maison surpris par des visiteurs gênans. Moulay-Hafid pensait avoir comme hôtes, avec les généraux, une quinzaine d'officiers supérieurs; par suite d'un malentendu dont un mauvais interprète était responsable, environ 150 officiers de tout grade avaient accepté son invitation.

Autour de la table dressée dans une salle à manger assez vaste, où les chaises Thonet voisinent avec des fauteuils qui représentent tous les grands styles français, un conflit aigu de préséances divise les élus; annuaires vivans, les plus anciens revendiquent leurs sièges que s'arrogent indûment des camarades trop pressés. Sur la terrasse, maintenant trop étroite, la foule des subalternes se presse pour voir, comme jadis les courtisans de Louis XIV, le cérémonial du repas. Des serviteurs passent, apportant avec précautions des plateaux d'argent couverts de friandises, des samovars fumans d'où s'exhalent des parfums capiteux de menthe et de café. Dans la salle où l'ombre fraîche estompe les détails des murailles et du plafond, des conversations discrètes font des bourdonnemens de mouches.

Au dehors, assis par terre, sur les marches du perron qui descend au jardin, sur la bordure de la vérandah, les officiers que leur rang inférieur n'a pas classés au nombre des convives de Sa Majesté, attendent gouailleurs et grincheux. Depuis Dar-Dbibagh, la course à cheval, la marche à pied ont séché les gosiers, creusé les estomacs. Les plus altérés n'attendent pas la réalisation des vagues promesses que des indigènes sardoniques, vêtus de souquenilles rouges, sont venus leur apporter. Ils entourent les vasques de marbre, d'où jaillit une eau douceâtre et sale ; ils y plongent leurs mains brûlantes et boivent à longs

traits ce liquide douteux. Encouragés par l'exemple, les camarades se précipitent pour les imiter. Autour des fontaines on se bouscule et l'on échange des mots aigres, comme au buffet de l'Élysée. Devant l'originalité de ce spectacle, l'esprit français ne perd pas l'occasion de se manifester; et le « five o'clock water » du Sultan devient aussitôt le synonyme d'une petite fête sans prétention et sans apprêt.

Enfin, des serviteurs arrivent, chargés de victuailles. Les cuisines impériales ne sont pas outillées pour tenir tête aux appétits de 150 hôtes inattendus; mais le marché voisin a donné aux pourvoyeurs de Sa Majesté les ressources de ses limonades chaudes et de ses gâteaux rancis. Et, tandis que des officiers qui avaient congédié le personnel de leur popote en escomptant un goûter dînatoire sont déjà partis pour réparer leur erreur, leurs camarades font main basse avec joie sur les pâtisseries restreintes, dont ils comparent gravement les mérites avariés.

Dans la salle, un bruit de sièges remués annonce la fin prochaine de la réception. Lestement, les invités secondaires du Sultan s'éclipsent sans prendre congé. Altérés et affamés, ils se retrouvent dans la rue, et ne songent pas sans ennui à l'éloignement de Dar-Dbibagh. Mais des étalages hospitaliers et des voix engageantes les happent au passage : « Bon le du lait! bon le du thé! bon le du café! » clament en fausset des indigènes qui sont fiers de parler français. Et, mêlés à la foule, les officiers, avant de se mettre en route, absorbent sans hâte ces liquides simples et réconfortans.

Au camp, où court déjà la description du « five o'clock water, » cette après-midi mémorable n'a pas été moins fertile en surprises, car les plantons des états-majors et les ordonnances des généraux ont laissé filtrer des renseignemens. Dans les tentes, les soldats commentent fiévreusement la nouvelle qui sera officielle bientôt : une petite garnison de sûreté doit être laissée à Fez, et les troupes disponibles partent dans deux jours pour une destination inconnue.

PIERRE KHORAT.

LA JACQUERIE D'ANGLETERRE

La secousse imprévue qui vient d'ébranler un instant le rocher capitolin de l'ordre britannique est de celles qui évoquent avec force les exemples antérieurs de trouble et de désarroi présentés par l'histoire d'outre-Manche. La Grande-Bretagne, tout autant que la France continentale, a connu les révolutions politiques, dont elle a su heureusement clore et arrêter le cycle. Les menaces de révolution sociale, en certaines périodes agitées de sa fortune, ne lui furent pas non plus épargnées. L'examen de l'une d'elles, la plus redoutable et la plus impressionnante de toutes, l'exposé de sa genèse et le rappel véridique de ses plus marquans épisodes, brièvement esquissés, peuvent offrir quelque curiosité rétrospective, comme aussi quelque sujet présent de méditations éventuelles.

Au temps tragique du roi Richard, qui naquit à Bordeaux du prince Noir et de la belle Jeanne de Kent, une agression dangereuse bouleversa Londres et tout l'État d'Angleterre. Le XIVe siècle, populaire et tribunitien, qui mit en évidence Rienzi dans Rome et Étienne Marcel à Paris, suscita sur les bords de la Tamise un groupe de démagogues bibliques et factieux, malfaisans et dommageables entraîneurs de foules. C'est une époque fertile en perturbations matérielles et morales, qui explosent en cataclysmes hasardeux. Ce n'est pas seulement le siècle de Froissart et du Combat des Trente. C'est aussi le siècle des Jacqueries.

La nôtre, celle de France, possède généralement, semble-t-il, une réputation plus émouvante, plus sonore, plus acquise. Elle présente un nom original, toujours constant, bien fabriqué,

facile à retenir, et passé dans l'usage. Elle se superpose à des événemens internationaux d'une portée considérable. Elle offre une légende plus faite, une formule mieux dégagée, une prise plus véhémente sur l'imagination et les facultés évocatrices des dramaturges ou des simples.

La grande insurrection plébéienne d'Angleterre, cependant, sous des appellations variables, plus compliquées, et par là moins frappantes, constitue et compose une attaque sociale autrement accentuée que la perturbation grossière qui souleva les bourgades paysannes disséminées entre Beauvais et Meaux. Vingt-trois ans plus tard que la commotion française, elle éclate avec un ensemble et une extension qui la rendent singulièrement plus alarmante. Elle atteignit et outragea le régime anglais d'une façon bien plus critique et bien plus grave que le soulèvement des campagnes du Parisis n'inquiéta jamais le pouvoir établi sur les bords de la Seine, au temps du dauphin Charles et du roi Jean le Bon captif à l'étranger.

Les circonstances lui prêtent, en effet, des intentions qui ne paraissent pas uniquement dévastatrices. Elle comporte une apparence de programmes et de revendications discutables. Elle a des chefs, de vrais chefs, éloquens et dominateurs. Elle ne prétend pas abolir la fonction royale, mais la confisquer à son profit. Autour de Londres, dans Londres même, elle s'adjuge des complicités imprévues, des concours bizarres et déconcertans. Son ampleur et son caractère interdisent de la traiter en infernale et passagère aventure. Il faut la regarder en face et la prendre philosophiquement au sérieux (1).

Les témoins qui l'observèrent anxieusement de leurs yeux, comme aussi les curieux d'aujourd'hui qui l'étudient avec sécurité dans les textes, semblent partager l'impression qu'elle n'était pas, après tout, dénuée de toute chance de réussite finale et de succès. On l'entrevoit comme un de ces orages qui paraissent

(1) *Froissart*, dans les publications de la Société de l'Histoire de France, au volume X, édition Gaston Raynaud. — Chroniques anglaises de *Thomas Walsingham*, éd. Henry Thomas Riley, de *Henry Knighton*, de *John Malverne*, éd. Joseph Rawson Lumby, du *Moine d'Evesham*, éd. Hearne. — *Memorials of London*, éd. Henry Thomas Riley. — Stow, *General chronicle of England*. — Pauli, *Geschichte von England*. — Stubbs, *The constitutional history of England*. — Wallon, *Richard II*. — Jusserand, *Les Anglais au Moyen Age : l'Épopée mystique de William Langland*. — W. E. Flaherty, *The great revolution in Kent of 1381*. — Edgar Powell, *The rising in East Anglia in 1381*. — *Political poems and songs... from Edward III to Henry VIII*, éd. Thomas Wright.

également capables, ou bien de se dissiper sans traces, ou bien de laisser installée derrière eux, plus ou moins certaine et durable, une autre condition du ciel, de la brise, des nuages et du temps.

Cette jacquerie anglaise, à la considérer de loin, provoque et propose autant de visions étranges que de réflexions possibles. Un exposé positif et sommaire de ses plus mémorables événemens, au moins tels qu'ils se développèrent à Londres, le centre de répercussion le plus notoire et le plus révélateur du mouvement, présentera peut-être un intérêt où le souci du passé n'est pas seul en cause, mais que les conjonctures actuelles se chargent suffisamment de motiver.

I

Le mercredi 12 juin 1381, vers la fin de l'après-midi, sur le plateau bien situé qui se prolonge en arrière de Greenwich, espace alors aussi libre qu'une solitude écossaise, foisonnait et s'étalait, baroque et formidable, un campement tumultueux.

Là, sur une terreuse et vaste lande, que sa couleur végétale faisait surnommer la Noire Bruyère, fourmillait nerveusement, dans un vacarme de cris d'appel et de bruits d'émeute, une trépidante et fébrile multitude. Agressifs et menaçans, près de soixante mille hommes peut-être, campagnards et citadins des comtés de Kent, de Sussex et de Surrey, transformés d'artisans paisibles ou de laboureurs timorés en insurgés batailleurs et aventureux, tournoyaient et s'affairaient, agglomérés par villages et cantons, comme une armée destructive enhardie par la notion de sa masse et l'assurance de son élan. Sur cette lande de Blackheath où le soir commençait à mordre, ils s'agitaient et bourdonnaient, sommairement équipés, la carnassière ou le bissac aux flancs, le grand arc de bois d'if à l'épaule, ou bien exhibant de vieilles armes, des outils meurtriers, des haches, des faux, des bâtons ferrés, des épieux, troupe accablée de chaleur, de soif et de poussière, précédée d'une rumeur de massacre et suivie d'une lointaine réverbération d'incendie.

Ils paraissaient obéir à trois chefs, dont les noms répétés éclataient çà et là. On entendait héler et apostropher trois personnages dominans. Wat Tyler, un petit patron couvreur de Maidstone, le plus en vedette et le plus écouté des trois. Jack

Straw, dont on ne sait à peu près rien, rien que le sobriquet familier sous lequel se déformait l'identité d'un audacieux meneur d'hommes qui s'appelait John Rakestraw. John Ball, enfin, le rhéteur fanatique et militant, naguère encore vêtu de l'habit de prêtre, en vain censuré par l'Église, en vain condamné par les évêques, John Ball, le démagogue mystique, le sermonneur égalitaire, dont les harangues imagées, la propagande têtue, les manifestes et les messages au peuple avaient tant contribué, depuis des saisons et des saisons, à semer au vent des campagnes d'Angleterre la semence haineuse et grandissante du sénevé de l'anarchie.

Toute cette foule en désordre, affamée, presque sans vivres, piétina longtemps la bruyère, sous le crépuscule de juin qui ne pouvait se décider à mourir. Enfin, la soirée s'avançant, elle parut s'abandonner au sommeil. Le silence et la fatigue occupèrent le plateau. Alors, de l'autre côté de la Tamise, de la longue presqu'île basse où pénètrent aujourd'hui les bassins démesurés des grands docks impériaux, comme aussi de la haute terrasse de la Tour qui surveille le bord extérieur de la Cité, on put apercevoir, au-dessus de l'estuaire, une myriade de feux improvisés rougir de leurs flammes ou de leurs tisons la courte nuit d'été, passagère et solsticiale, qui venait draper d'ombre les rives clapoteuses du fleuve et les remparts inquiets de la ville.

Cette année 1381 s'annonçait mal pour le royaume d'Angleterre, pour la cité de Londres et pour la race des Plantagenets.

Depuis quatre ans déjà, Édouard III n'était plus. Le roi Richard II, son petit-fils, héritier du Prince Noir, du héros national enlevé naguère à l'espoir confiant de la nation, portait sur ses jeunes épaules le poids décourageant d'un héritage qui aurait peut-être accablé son intrépide et glorieux père. Il était alors à mi-chemin de sa seizième année. Conformément à l'usage, on joignait à son prénom le nom de son lieu natal. Parce qu'il avait reçu le jour sur les bords de la Garonne, dans la capitale de l'Aquitaine britannique, on l'appelait Richard de Bordeaux. Il ne gouvernait encore que sous la tutelle d'un conseil de régence. Ses oncles se disputaient les approches du pouvoir. Le plus remuant, le duc de Lancastre, qu'on surnommait Jean de Gand, amassait et gonflait contre lui toutes les rancunes montantes et les colères prochaines.

De l'autre côté de la Manche, le nouveau règne semblait dépourvu de motif quelconque d'entreprise. La guerre de France paraissait avoir pris fin. Du moins on pouvait le croire. Charles V et Du Guesclin venaient de disparaître à leur tour. Mais leur besogne accomplie protégeait avec force le règne commençant de Charles VI, et interdisait pour longtemps au roi de Londres tout essai de nouvelle offensive entre Bayonne et Calais.

C'est à l'intérieur, à présent, que s'accusaient les difficultés de la politique anglaise. A l'intérieur, dans les plus laborieux comtés qui avoisinent la capitale, s'organisait l'extension formidable d'un soulèvement populaire, de l'espèce de ceux que les gardiens de l'ordre public, le plus souvent, déclarent inexplicables ou même inexistans, jusqu'à ce que leur vague de fond et leur poussée victorieuse aient tout ravagé, tout dévasté, tout effondré devant elles.

Dans le royaume insulaire, à ce moment même, et sur un malaise économique général, une fiscalité vexatrice se greffe et s'établit dangereusement. Les élémens de trouble préexistaient, divers, inégaux et multiples. Ils se manifestaient comme incohérens et enchevêtrés. La politique financière du pouvoir les fusionna, les coordonna, leur offrit un programme facile et palpable d'activité forcenée, de démence et de fureur. Ainsi se combina et se précipita la Jacquerie d'Angleterre.

Le malaise datait de loin. Dans certains comtés anglais, les dernières traces du servage, — d'un servage relativement récent, inconnu du vieux régime saxon et postérieur à la conquête normande, — ne se toléraient plus qu'avec impatience et demeuraient de moins en moins admissibles. La multiplication des tenures libres n'en affirmait que plus nettement la disgrâce et tout l'anachronisme. La concurrence étrangère, notamment celle des artisans de Flandre, indisposait le travail et le commerce indigènes. Mais surtout, les mesures de réglementation particulière, motivées par la hausse générale du coût de la vie, venaient exaspérer à la fois le négoce et la main-d'œuvre.

A la suite de l'élévation vexante des prix de toutes choses, provoquée par la trop fameuse Peste Noire et par la dépopulation massive dont elle avait été cause, un règlement connu sous le nom de Statut des Travailleurs, élaboré dans la minutieuse ordonnance de 1350, avait cru remédier à la gêne universelle

en déterminant le montant des salaires et la valeur des denrées, d'après le taux habituellement admis avant l'apparition du fléau, en fait, d'après les tarifs moyens et courans de l'année 1346. Cet ensemble de dispositions, destiné à protéger l'intérêt du plus grand nombre, celui de la masse des consommateurs, contrariait violemment deux catégories de citoyens, qui pourtant se fondaient dans la totalité finale, la classe des travailleurs manuels et celle des commerçans.

Donc, à mesure que le « Statut des Travailleurs » se réalise, à mesure que ses obligations et ses règles se mettent à jouer, des ligues se forment, des associations s'organisent entre gens de même profession ouvrière ou marchande. Ces ligues ont pour but visible de tourner la loi et de ruser avec elle. Des « alliances et convens » se nouent entre compagnons de même métier pour maintenir le prix élevé de la main-d'œuvre. Les groupemens corporatifs ainsi constitués voyaient même des cliens pressés, plus pourvus d'impatience que de scrupules, — il en existe toujours et partout, — leur offrir spontanément une surenchère occulte et contraire aux prescriptions légales. Ces syndicats du XIVe siècle s'évertuaient de leur mieux, et remportaient de temps à autre quelques victoires, stimulantes et affirmatives.

Parmi leurs adhérens, à travers la classe manouvrière ou paysanne, pénétraient et se répandaient certaines œuvres étranges, dont les tendances et la doctrine concluaient avec force à la nécessité d'une transformation sociale et d'une autre répartition des biens. Dans ces frustes milieux, les idées qu'elles préconisaient s'épanouissaient amplement. Il paraît bien avéré, aujourd'hui, que l'influence directe de Wyclif, hérésiarque alors à peine ostensible, ou celle de Chaucer, littérateur aristocrate, n'eut pour ainsi dire aucune part à leur développement contagieux. Ces productions populaires, ces sortes de libelles, de factums ou de « tracts, » semées et commentées largement, n'en étaient pas moins persuasives, ni moins affolantes pour la masse.

Fabriquées par John Ball et son groupe de disciples, naïvement rédigées pour la foule, circulaient donc, de proche en proche, en multiple copie, des « lettres-manifestes, » courtes et chargées de sens, revêtues de signatures imaginaires et convaincantes. Le rythme et l'assonance y ajoutaient leur prestige. Ainsi Jacques le Meunier, — Jack Miller, — Jacques le Char-

retier, — Jack Carter, — Jacques Vérité, — Jack Trueman, — dans cette sorte de style banal et sibyllin qui passionne le cœur des humbles, exposaient et répandaient le résumé menaçant de leurs principes et de leurs dogmes.

John Ball, lui aussi, en son nom personnel, se disant prêtre de Colchester, saluait avec politesse et frénésie tout le peuple d'Angleterre et le conviait doucereusement au communisme intégral.

Par les campagnes et par les villes, se propageait encore un autre pamphlet captieux. C'était la production attendrissante de l'honnête et fanatique William Langland, pauvre chantre londonien, cette « Vision de Pierre le Laboureur, » nébuleusement réformatrice, qui exerça en son temps une si impérieuse influence. Imprégné de rêveries égalitaires et de furieux enthousiasme, le petit poème utopique, avec des façons courtoises, courait les bourgs et les hameaux. Et les simples gens, émerveillés, y savouraient la haine vertueuse d'un piétiste contre une société criminelle et corrompue, qu'il s'agissait de ramener au bien et à la pureté par la règle autoritaire, par la coercition, la rigueur et la contrainte.

A toutes ces causes profondes, la maladresse fiscale, comme une fièvre nocive, était venue récemment ajouter son périlleux et lamentable dommage. Elle remontait au nouveau règne, et aux tristes conceptions d'une mauvaise politique générale. Les temps étaient déjà loin, moralement, du « Bon Parlement » de 1376. Le déficit s'accentuait de semestre en semestre. L'assemblée de 1379, tenue à Westminster, avait établi, pour parer aux difficultés les plus pressantes, un chapitre de recettes spécialement odieux, un impôt personnel et universel, taxe de capitation toujours alarmante et détestée. Le parlement de Northampton, réuni au mois de novembre de l'an suivant, en précise les modalités. Cette capitation, cette « Poll Tax » énervante, viendra peser désormais, non pas sur chaque foyer, mais sur chaque personne du royaume ayant atteint l'âge de quinze ans. Elle est fixée, par tête, à douze pence, soit un shilling. Le pouvoir comparé de l'argent attribuerait à cette somme, assurent les spécialistes, une valeur de dix-huit shillings actuels.

Imaginez tout Français de nos jours, rural ou citadin, astreint à payer pour lui, pour chacun des siens, par corps et par an, une somme comprise entre vingt-deux et vingt-trois

francs. Telle était pourtant la « cote personnelle » que la fiscalité britannique prétendait exiger de la masse populaire d'où jadis était sorti Robin Hood.

Pour comble d'imprudence, le conseil royal prend le parti d'affermer le produit de l'impôt. Entre les mains des traitans, la recette fiscale se transforme en affaire, et en affaire inquiétante. Les collecteurs harcèlent et pressurent. L'âpreté du fermier se débride. Pour s'acquitter plus tôt envers l'État, et profiter plus vite, ils s'efforcent, autant qu'ils peuvent, d'obtenir des assujettis, en une seule fois, le paiement total de la contribution annuelle, qui pourtant ne devait se régler qu'en deux termes. Il paraît bien aussi qu'il s'effectua, vers le printemps de 1381, une enquête officielle sur la faiblesse des rendemens constatés. Les populations purent s'imaginer qu'il s'agissait d'un projet de surcapitation nouvelle, arbitraire et illicite.

Les esprits travaillent et se montent. Deux personnages, deux ministres, deviennent l'objet de l'aversion populaire. Le chancelier du royaume, Simon de Sudbury, et le trésorier Robert Hales, grand prieur de l'ordre de l'Hôpital, sont voués à l'exécration publique et promis aux plus prochaines représailles. Contre toutes les variétés de gens de loi, de gens de fisc, les griefs se multiplient et se renforcent. A la fin de mai, dans les comtés qui bordent Londres, l'agitation plébéienne s'amplifie d'heure en heure.

Enfin, le 5 juin, parmi les « hommes de Kent, » vieille race ombrageuse et turbulente, l'insurrection prend forme, et le premier sang versé fait une flaque rouge dans la rue d'un village.

II

La scène, affirme un récit peut-être digne de foi, peut-être simplement légendaire, a pour théâtre la bourgade de Dartford, au débouché de la Darent dans les anciens marais de la Tamise, entre Woolwich et Gravesend. Sur le seuil de sa demeure, un père exaspéré, d'un coup de latte de bois dur, assomme sur place un des commis du fisc, dont le zèle outrageux prétendait contrôler l'âge déclaré de sa fille. Le peuple s'ameute, les ruraux courent aux armes, toute la région s'embrase, et les rebelles de Kent, irrésistible colonne en marche, vont camper devant Londres.

Légende ou vérité, quoi qu'il en soit, le bourg de Dartford, le 5 juin, apparaît comme un lieu caractérisé du soulèvement. La bande qui y pénètre et s'en empare a pour chef un certain Abel Ker, d'Erith, village voisin planté sur le bord même du fleuve. Depuis trois jours, elle manœuvre aux environs et a même passé la Tamise pour opérer dans le pays d'Essex. A Dartford, elle s'installe et s'organise. Le lendemain 6, les insurgés prennent parti. Ils descendent l'estuaire par la rive du Sud, marchant sur Rochester. La ville est envahie, le château forcé. Du 7 au 10, ils progressent et s'affirment. Ils vont et viennent autour de Rochester, qu'ils occupent. Ils s'attaquent maintenant aux particuliers, à leurs demeures, à leurs coffres, à leurs personnes et à leurs têtes. Maidstone, à quelques milles de distance, a reçu leur visite. Sorti de son village, Wat Tyler, petit patron couvreur, qui peut-être, dans sa jeunesse, a fait la guerre en France, beau parleur et impérieux, disent les chroniques, semble déjà les conduire et occuper le rang de chef.

Le lundi, 10 juin, premier jour d'une effrayante semaine, en masse profonde, ils se présentent aux portes de Canterbury. A tort ou à raison, on les appelle maintenant les Communes.

A Canterbury se passent les événemens de rigueur. Paralysie des autorités municipales, envahissement du château, rupture des prisons, destruction des archives, sac de l'archevêché, pillage de logis de fonctionnaires, mise à rançon et mise à mort de personnages divers. Puis, dès l'aube, le lendemain, une bonne part de la population de la ville englobée dans leurs rangs, Wat Tyler, John Rakestraw, dit Jack Straw, et le prédicant John Ball à leur tête, leur colonne disparate s'allongeant à chaque mille de recrues nouvelles et de partisans résolus, ils reprennent leurs chemins de la veille et s'élancent à la conquête de Londres.

Du porche épiscopal de Canterbury jusqu'à la bruyère sombre qui tapissait alors la lande en arrière de Greenwich, on s'accorde à compter plus de vingt lieues. Le mercredi 12 juin, toutes les « communes » de Kent, grossies en route de mainte bande populaire du Sussex et du Surrey, parvenaient avec véhémence au campement historique de Blackheath. Leur trace était jalonnée de ruines. Une sorte de chanson contemporaine, en vers moitié saxons, moitié latins, décrit ainsi leur marche :

Thus hor wayes they went,
Pravis pravos æmulantes ;
To London from Kent,
Sunt prædia depopulantes.

« Ainsi faisaient-ils route, — De forfaits en forfaits, — Du Kent jusques à Londres, — Saccageant tous les biens. »

Le jeune roi, en toute hâte, venait de rentrer de Windsor à la Tour. Les insurgés en marche se sont fait, par avance, annoncer au souverain. Les chefs du mouvement, et bien d'autres aussi, devaient savoir, à ce moment même, que les « communes » d'Essex, en nombre à peine moins grand que celles de Kent, poussaient également vers la capitale, par l'autre bord de l'estuaire. Leur flot agressif, ce soir-là, dépassant Mile End et Whitechapel, venait déjà tâter les portes de la ville, qu'une machination de leurs complices intérieurs leur entre-bâillait sournoisement.

Londres, alors déjà très large, limité par l'enceinte propre de la Cité, entre la Tour Blanche et le val profond de Holborn, entre la Tamise et les remparts du Nord, Londres populeux, bourgeois, commerçant et maritime, Londres fébrile, surexcité depuis le début de la semaine, fermentait convulsivement. Des quantités impressionnantes de gens du menu peuple se déclaraient prêts à appuyer les assaillans. Dans les rues plébéiennes, sous les toits des maisons basses coiffées de tuiles, dans les allées et les culs-de-sac, au fond des « lanes » et des « slums, » se dessinait grandissante une agitation contagieuse.

Le lord maire, William Walworth, et la majorité de son conseil de ville, encore inébranlée, tenaient ferme pour la cause de l'ordre. Mais, sur douze aldermen, trois au moins étaient passés à l'insurrection, et deux autres sympathisaient avec elle. La situation, de minute en minute, s'aggravait sans remède.

Les milliers et les milliers d'hommes qui campent à Blackheath et à Mile End ne sont plus, à présent, de vulgaires émeutiers. Ils composent une armée redoutable. Ils professent une manière de sombre et sanguinaire discipline. Ils répètent un mot d'ordre : « Pour le roi Richard et le vrai peuple d'Angleterre. » Leurs chefs ont élaboré quelque façon de plan. Ils veulent s'assurer de la personne du prince, pour l'exploiter, pour l'asservir à leurs desseins. Peut-être ont-ils l'intention de le supprimer ensuite, pour lui substituer des « Rois du Peuple »

élus dans chaque comté d'Angleterre. A l'heure actuelle, pratiquement, ils réclament la suppression complète des restes apparens du servage et la réforme générale de l'État. En fait, au-dessous des meneurs, la masse confuse est hantée par le rêve irréel et informe d'un nivellement imaginaire, d'une égalité prochaine des conditions et des personnes, par tous les brouillards, tous les mirages, toutes les nuées de l'illusion, du merveilleux, de la chimère et de l'impossible.

Cependant le conseil royal, enfermé dans la Tour, délibérait avec angoisse. Aucune force organisée ne paraissait garder la Ville. Seules, s'y trouvaient sous la main les compagnies de Robert Knolles et de Perdiccas d'Albret, deux vétérans solides des guerres de France. Déjà, dès ce jour même, avant la tombée du soir, une horde furieuse, encore maintenue sur la rive Sud de la Tamise, était venue dévaster la région de Southwark, fracasser les portes de la prison de Marshalsea et mettre à sac le beau palais de Lambeth, demeure officielle de l'archevêque de Canterbury, chancelier d'Angleterre. Au même péril se trouvait exposé, hors des murs, sur le Strand, le vaste enclos du Temple, maintenant possession de l'ordre de l'Hôpital, dont le grand prieur Robert Hales occupait la charge de trésorier du royaume. Chancelier et trésorier avaient trouvé refuge dans la forteresse royale. Avec le jeune prince se tenaient encore ses deux frères, le comte de Kent et lord Holland, et leur mère à tous trois, la veuve du Prince Noir. Celle-ci, au retour d'un pèlerinage, et par les routes encombrées de peuple en armes, était parvenue à grand'peine à gagner l'asile orgueilleux qu'on pouvait croire inviolable et qui néanmoins tout à l'heure allait si durement lui manquer.

La personne du souverain, pour les Communes menaçantes, devenait une tentation positive. Il leur fallait le roi dans leurs rangs comme bannière vivante, comme symbole absolvant. Et le roi semblait à leur portée, avec tout le crédit de sa présence et de sa qualité monarchique.

Quelques négociations secrètes, ou plus ou moins telles, paraissent bien s'être ébauchées, dès la fin de la journée du mercredi, entre le camp de la Noire Bruyère et la Tour Blanche. Résolument, peut-être avec le désir juvénile de se tailler à lui-même un rôle, le roi Richard se décide à venir parler au peuple.

Le matin du jeudi 13, jour de la Fête-Dieu, il monte en canot sous la poterne fluviale de la Tour, et descend la Tamise jusqu'à mi-chemin de Greenwich, jusque vers la berge de Rotherhithe, où se dressait alors un manoir domanial, où se dessine aujourd'hui le dédale imposant des entrepôts maritimes du Surrey. Trois autres barques l'accompagnent. De la hauteur de Blackheath, laissant le gros de la cohue toujours campé sur la lande, dix mille hommes, assure-t-on, s'étaient transportés sur la plage pour accueillir son arrivée.

A l'approche de la royale chaloupe, de tumultueuses manifestations éclatent. Des hurlemens retentissent. « Et semblait proprement, » dit Froissart, « que tout li diable d'infer fussent en leur compaignie venu. » Soucieux et responsables, les conseillers du prince le détournent d'atterrir. La matinée finissait. L'embarcation va et vient, lentement, prudemment, sur l'eau boueuse, d'amont en aval, d'aval en amont. A portée de la voix, du rivage à l'esquif, assez familièrement, un colloque s'engage. Mais le comte de Salisbury, devant l'attitude de la foule, y coupe court au nom du roi. Et le canot, son avant déjà viré vers la Tour, accentue vigoureusement sa nage et disparaît au tournant de la boucle du fleuve.

« A Londres, tous à Londres! » répondent à plein gosier les hommes de la berge, auxquels font écho les bandes compactes de Blackheath. Là-haut, sur la bruyère, ce matin-là peut-être, John Ball venait de prêcher sa fameuse harangue, son fameux prêche niveleur et puritain. Et la foule simpliste avait écouté, comme une hallucination mélodieuse, les cymbales retentissantes de l'exorde et le thème obstiné du réquisitoire :

Whan Adam dalf and Eva span,
Who was thanne a gentilman?

« Quand Adam bêchait et qu'Ève filait, — Où donc était le gentilhomme? »

Tous donc, en impatiente colonne, s'ébranlent d'un même élan. Alors, continue le merveilleux Froissart, se mirent-ils en chemin, « et s'avalèrent sur Londres, en fondeflant et abatant manoirs d'avocas et de gens de court,... et disoient que il conquerroient Londres par force et l'arderoient et destruiroient toute. » Ils vocifèrent principalement contre le chancelier et le

trésorier, dont les conseils, criaient-ils, avaient empêché le roi de mettre pied à terre et d'écouter leurs doléances.

Leurs trois chefs sont à leur tête : Wat Tyler, Jack Straw, John Ball. Qui veut tâcher de comprendre leur domination plébéienne et leur degré de pouvoir, doit essayer de traduire le sens et le timbre de leurs noms. En France, un jour d'émeute ou de massacre, un jour de juillet ou de septembre, on les aurait entendus, l'un après l'autre, appeler lugubrement : Gautier Lecouvreur, Jacques Lapaille et Jean Delaballe. Ainsi faut-il interpréter, dans leur portée naturelle et sonore, les vocables expressifs qui les désignent au peuple, en avant de la multitude combative qui se rue vers la richesse et l'attirance de la grande ville.

Le pont de la Tamise était devant eux. Ils poussent vers la barbacane qu'ils n'ont même pas à forcer. Un alderman révolutionnaire se tenait là, pour saluer et piloter leur avant-garde. Ils défilèrent bruyamment sur les arches, alors garnies de maisons comme une rue. A l'entrée de la Cité, sur l'autre bord, Old Fish Street les accueillit, et le quartier des tavernes, où la Sirène et la Hure, bien avant Pistol et Falstaff légendaire, balançaient déjà leurs alléchantes et criardes enseignes. Et la frairie commença.

L'avant-garde des Communes d'Essex, dans la nuit même, avait fait irruption par la porte d'Aldgate, au bout de la route de Mile End. Un alderman complice l'avait ouverte et livrée, dans le même style que le pont.

Midi surplombait Londres. Le soleil de juin, la buée lourde qui montait des vases du fleuve, les caves, peureusement ouvertes par les bourgeois effarés, tout imposait aux assaillans la grand'halte et la franche repue. On s'engouffra dans les maisons bien fournies, dans les boutiques nourrissantes et les celliers confortables. On but et mangea comme il sied. Mais, la boisson cuvée, il fallut au populaire, et d'une manière prompte, un prétexte nouveau d'action violente et de brutale dépense de force.

La résidence du duc de Lancastre, oncle du roi, personnage exécré du peuple, était voisine de la Cité. Un quart de mille à peine, au delà de l'enclos du Temple, la separait du rempart. Demeure élégante et somptueuse, entourée de vergers et de haies vives, elle se développait entre le Strand et la Tamise. On l'appelait Savoy Place, ou même « le Savoy, » à cause du prince étranger, oncle de la reine Aliénor de Provence, femme

de Henry III, qui jadis l'avait construite et aménagée en rase et libre campagne. Un quartier de Londres, en plein cœur actuel de la ville, en porte encore ostensiblement le nom.

Vers trois ou quatre heures, un mot d'ordre passa. Un cri subit et furieux courut les tavernes poisseuses, les allées et les cours étouffantes, les rues et les places noires de monde : « Au Savoy ! » Et le gros de la cohue, par Ludgate et Fleet Bridge, se lança vers le bel édifice, tout regorgeant d'objets de prix, d'orfèvrerie, de pièces rares et de trésors. Le sac du Savoy fut immédiat, méthodique et total. Martelés et tordus, de précieux et lamentables débris, bons pour la fonte et le monnayage, remplirent et bondèrent cinq camions. La foule ne pillait pas. Elle détruisait pour détruire, avec défense de larcin. L'entreprise politique, teintée de mysticisme, s'affirmait mieux ainsi.

Quand il ne resta plus que les murs, les planchers et le toit, on flamba le bâtiment. Un des vêtemens du duc, une « jakke » très ornée, avait été mise à part. Pendant l'incendie, accrochée au bout d'une lance, la jakke princière est criblée, au commandement, de perçantes volées de flèches. Une trentaine de buveurs s'étaient enivrés dans les caves. Ils se réveillèrent enfouis sous les décombres en feu. On les entendit longtemps pousser des cris d'appel. Puis le silence se fit sur leur tombe.

Une autre bande, sur le chemin du Savoy, saccageait le Temple, domaine du trésorier du royaume et pépinière détestée de gens de loi. Saccagées aussi, comme le Temple, les forges toutes proches qui travaillaient le fer, au bord de la route campagnarde où se dressent aujourd'hui les maisons de Fleet Street. Rompues et ouvertes, dans l'intérieur de la cité, les prisons de Newgate. Vers le soir, au Nord-Ouest de la ville, brûlaient fumeusement tous les établissemens d'alentour, appartenant à l'ordre de l'Hôpital, avec le manoir de Clerkenwell, résidence personnelle du trésorier Robert Hales.

A la nuit, les Communes, Wat Tyler de plus en plus dominant, s'installèrent devant les remparts de la Tour, assiégeant en fait le gouvernement désemparé et la faible garnison de la forteresse. Dans le conseil royal, un plan audacieux fut un moment discuté. Le lord maire et sa majorité le préconisaient fort. Il s'agissait, après minuit, de faire masse de toutes les forces disponibles du parti de l'ordre, et d'assaillir brusquement les révolutionnaires abîmés de fatigue, de ripaille et de sommeil.

Cette extrémité sembla néanmoins trop aventureuse. Car si l'entreprise eût échoué, au dire des observateurs et des témoins les plus sûrement qualifiés, c'en était fait de tout Londres et de tout l'État d'Angleterre.

III

Le lendemain matin, vendredi 14 juin, l'aurore d'un noir vendredi, d'un Black Friday lugubre, se leva cruellement sur le fleuve et la Tour. Insultans et audacieux, les envahisseurs triomphaient à leur aise. On crut tout sauver en essayant de les faire sortir de la ville et de les débander en dehors, ou bien au moins en s'efforçant de limiter l'irruption et d'en arrêter les ravages.

Les Communes veulent parler au roi. Le roi ira parler aux gens des Communes. Il ira les trouver hors de la ville, sur la route qui sort de Londres par Aldgate, au Nord de la Tour. Il se rendra dans les prés de Mile End où les bandes de l'Essex ont planté leur camp, pareil au camp de la bruyère de Blackheath. Mile End, aujourd'hui faubourienne et tragique région du plus effroyable Londres, se développait, en ces temps, comme une « moult belle place, » verte et spacieuse, quelque chose comme une prairie charmante où les citadins, en été, les jours de fête, allaient goûter la fraîcheur, la verdure ombrageuse et le repos.

Le roi Richard, sans trop d'encombre, parvient au rendez-vous, à peine escorté, semble-t-il. En chemin, ses deux frères, et quelques autres personnages particulièrement menacés, s'étaient prudemment éclipsés du cortège. A Mile End, le jeune souverain, bien inspiré, ou docile à quelque heureuse leçon, se montre accueillant et adroit. Ces Communes d'Essex paraissaient formuler des revendications précises concernant les reliquats du servage. Promesses de réformes sont faites, et s'affirment comme déjà tenues. Des chartes de franchise sont octroyées. Le service de chancellerie se met à l'œuvre. Pour chaque village, des actes se rédigent, des parchemins officiels se garnissent de sceaux. Un trait du prince achève de calmer ces imaginations naïves. Il offre lui-même, aux délégations de chaque comité, des étendards chargés d'emblèmes. Essex en reçoit un. Suffolk, Norfolk, Hertford et Cambridge en posséderont comme le Kent, le Sussex et le Surrey. Mais qu'on parle, qu'on

parte, pour contenter le roi. Et leurs chartes en main, village après village, triomphans et apaisés, les gens de l'Essex se dispersent et s'en vont.

La manœuvre était savante et bien comprise. Encore fallait-il, en déblayant Mile End, se garder suffisamment dans Londres, et assurer la défense de la Tour, avec la protection des vies précieuses confiées au caractère intangible de sa royale masse de pierre.

Les bandes du Kent, pour la plupart, étaient demeurées à l'intérieur de la ville. Celles-là, déjà entraînées au pillage et au meurtre, constituaient le plus dangereux élément de désordre. Leurs chefs sentaient le besoin d'attester leur force et leur empire sur leurs gens. Or la Tour est dégarnie. La présence réelle du roi ne la sauvegarde plus. Dans la Tour, sont restés dangereusement, — impossibles à exposer au contact menaçant de la foule extérieure, — le chancelier et le trésorier, victimes expiatoires marquées d'avance et obstinément convoitées. Heureusement pour lui, le duc de Lancastre est loin. Depuis quelques semaines, il surveille la frontière d'Écosse. Mais les deux ministres, et d'autres avec eux, sont demeurés là, guettés et bloqués, de l'autre côté de l'épaisseur des murs, à peine défendus par une garnison peureuse, chancelante, et comme pétrifiée de couardise.

Il n'était pas loin de onze heures, quand une horde de quatre cents démons força l'entrée de l'avant-cour, et puis la porte finale du donjon. Simon de Sudbury, primat d'Angleterre et chancelier du royaume, sa messe dite, le roi parti, sans illusion sur le sort qui l'attend, s'est mis en oraison dans la chapelle. On ne voit pas où se tient le trésorier Robert Hales. Tous deux, sans résistance possible, sont arrachés de la Tour. Découverts et reconnus, deux autres personnages sont capturés avec eux : John Leg, sergent royal, inspirateur, dit-on, du plan de perception de la Poll Tax odieuse, et un religieux franciscain, William Appelton, chirurgien du duc de Lancastre, qui paiera pour la personne détestée du prince impopulaire. Ensemble, ils sont entraînés au dehors. La butte de Tower Hill est en face. Trinity Square en occupe aujourd'hui l'emplacement. C'était le lieu d'exécution coutumier. Plié sur le billot, le chancelier, la nuque entamée d'un coup de glaive inhabile, porte à son cou

ses deux mains vacillantes. Ses doigts, avec sa tête, finissent pourtant par tomber sur le sol.

Puis les quatres sanglans trophées, plantés sur de hautes piques, processionnel et monstrueux cortège, prennent la rue qui longe le fleuve et conduit au pont de Londres. Les quatre têtes y sont exposées publiquement. Celle du chancelier, qui domine les autres, est coiffée par dérision d'un chapel outrageux d'étoffe rouge.

L'après-midi fut sinistre. Le rôle et la suprématie de Wat Tyler s'accentuaient fortement. Il commandait et légiférait, devenait une manière de roi de Londres. Mais la foule, le « mob, » avait reniflé le sang. Il convenait maintenant de satisfaire et d'abreuver le monstre.

Toute la journée durant, les massacres se multiplient. Une sorte de méthode, mystique et sommaire, paraît y présider. La décapitation seule est employée, avec des façons de justice populaire exécutive et sans appel. La butte de la Tour voit arriver de nouvelles fournées de victimes. Un financier, Richard Lyons, est saisi et exécuté sur le Cheap. Les hommes de loi, les élèves légistes, les fonctionnaires, tous décrétés traîtres au peuple, sont dépistés, pourchassés, appréhendés par la plèbe et mis à mort. Bien des rancunes, bien des vengeances personnelles trouvent ainsi leur prétexte et leur place. Les Lombards, les Flamands surtout, sont assaillis et lynchés.

Depuis l'expulsion de 1290, il ne subsistait plus à Londres de population juive organisée. Mais les gens de Flandre, au parler germanique, pullulaient et commerçaient. Aux hommes de Bruges et de Gand, on fait prononcer à l'anglaise les deux mots « Bread and Cheese. » Qui ne le peut, qui ne le sait, le paye de sa vie. Le quartier flamand bordait la Tamise. Les cadavres sans tête s'y amoncellent, en paquets et par tas.

Guildhall, l'hôtel de ville, le donjon bourgeois de la Cité, connut l'envahissement et la torche. Une équipe incendiaire s'y transporte. Le dommage heureusement fut minime. Au palais de Westminster, le trésor royal est menacé. Ailleurs, sur les particuliers, c'est l'extorsion de fonds, proportionnelle et variée, qui sévit copieusement. Un ancien lord maire, plusieurs aldermen du parti de l'ordre, actuellement en charge, des commerçans de toute catégorie, des centaines de Londoniens sont ainsi rançonnés,

Innombrables sont les faits de ce genre qui mouvementent ainsi les comptoirs, les boutiques et les maisons de la ville. Comme partisans fougueux des Communes, se distinguent quelques personnages étranges, un très gros bourgeois, Thomas Faringdon, un brasseur, Walter at the Key, un boucher, Adam at the Well. Paris, dans ses convulsions de jadis, a vu paraître ce type de révolutionnaires cossus. Ces directeurs de désordre, ces démagogues argentés rappellent fraternellement les agitateurs français de la faction bourguignonne. Ce sont les Caboche, les Le Goix, les Saint-Yon de la cité de Londres.

Entre temps, dans la région suburbaine, vers Hyde Park Corner, à Tothill sous Westminster, à Highbury sur la route du Nord, à Kennington et à Clapham sur l'autre bord de la Tamise, des manoirs, des maisons, des coffres sont dévastés et pillés. Les ruines de Highbury, autre domaine encore de l'ordre de l'Hôpital, résidence intermittente du trésorier massacré le matin même à la Tour, reçurent une désignation nouvelle, dramatiquement perpétuée. Longtemps après, légendaire et persistant souvenir, elles conservaient le nom de Jack Straw's Castle, — château de Jack Straw, — le chef de la horde sauvage qui en avait opéré l'incendie.

Le roi, de la prairie pacifiée de Mile End, avait pu, en apprenant le massacre de la Tour, gagner sain et sauf, on ne sait par quel itinéraire, à l'autre extrémité de Londres, dans le quartier de Blackfriars, le logis domanial de la Garde-Robe, refuge précaire et quelconque. Sa mère l'y avait rejoint, pâmée de peur et à demi morte, enlevée à temps de la Tour par ses femmes et par quelques fidèles, et jetée tout éperdue dans un canot qui l'emporta sur le fleuve. On l'avait appelée, dans sa jeunesse, « la belle fille de Kent. » Le vainqueur de Poitiers l'avait eue pour épouse amoureuse. Maintenant des émeutiers vociféraient dans sa chambre, — sa chambre de femme et sa chambre de la Tour, — et saccageaient avec outrage son grand lit à colonnes injurieusement bouleversé.

Pendant le reste de la journée et jusqu'au matin qui se leva sur la ville, cet asile de fortune abrita ce qui restait du gouvernement de l'Angleterre. Sur Londres, cette nuit-là, nuit tragique entre toutes, semblaient résonner la prose terrifiante et les versets de colère du *Dies Iræ* des nations.

IV

Aux premières lueurs de l'aube, le samedi 15 juin, il apparaissait comme évident que la situation, de part et d'autre, ne pouvait se prolonger sous cette forme. Le pouvoir encore existant ne semblait pas susceptible de glisser plus bas. Les nouvelles des comtés étaient aussi détestables que possible. Si les Communes d'Essex avaient effectué leur dispersion, le Suffolk, le Hertshire, se soulevaient à leur tour. Les gens du Herts, la veille, agglomérant tous les ruraux de l'abbaye de Saint Albans, s'étaient mis en marche sur la capitale, et avaient même pris contact avec les chefs des bandes de Kent. D'autre part, les révolutionnaires se trouvaient dans la nécessite d'aboutir. Leur succès commencé voulait une solution. Il leur fallait, ou bien achever d'asservir, ou bien supprimer totalement, si amoindris et défaillans qu'ils fussent, les derniers vestiges gouvernementaux qui semblaient survivre aux scènes anarchiques de Londres et à la dépossession de la Tour.

Aussi bien, sous la pression des faits, quelques pourparlers s'engagent. Ils s'engagent entre le prince et le vrai maître de la Cité, avec Wat Tyler, dont la journée de la veille a décidément assis la réputation de chef et d'entraîneur de masses. Le successeur d'Édouard III négociait avec le roi des Communes. Richard de Bordeaux devait à présent traiter d'égal à égal avec Wat Tyler de Maidstone.

Une entrevue se décide. Elle est organisée pour l'après-midi même, aux portes de la ville, sur le terrain bien connu de Smithfield, où se tenait encore, à une époque toute récente, le vendredi, le traditionnel marché aux chevaux dont parle curieusement Froissart.

Le roi, vers le début de l'après-midi, quitte son abri de hasard. Il se rend à l'abbaye de Westminster. Il fait route par le Strand, en côtoyant les décombres des forges incendiées l'avant-veille, le Temple mis à sac, et les ruines fumantes du Savoy. Un peu plus, il croisait en chemin la sanguinaire cohorte qui entraînait de l'abbaye vers la ville le maréchal Richard d'Inworth, arraché de l'autel où il étreignait la châsse de Saint-Édouard, et destiné au glaive déjà prêt qui l'attendait sur le Cheap. Parvenu cependant sans dommage à Westminster, le

roi Richard et sa suite, soixante chevaux à peine, reviennent sur leurs pas. Sans rentrer dans Londres, et longeant à l'extérieur les remparts du Nord-Ouest, le prince et son escorte débouchent avec décision sur le forum de Smithfield.

Sur toute la place, jusqu'aux murs du prieuré de Saint Barthélemy qui la bordent vers le Sud et au Levant, devant l'hôpital et le porche de l'église, vingt mille hommes, assure-t-on, garnissaient le terrain. C'était le rassemblement guerrier des Communes de Kent, auxquelles d'autres comtés, de plus en plus nombreux, s'associaient au loin. Wat Tyler, très en vue, commandait à cette foule et tenait son rôle avec conviction. Il était à cheval et armé.

On lui prêtait, mais avec invraisemblance, l'intention de gagner du temps, de traîner les pourparlers en longueur, pour mieux organiser le pillage total de Londres, avant l'arrivée des bandes rivales du Nord, pourvues d'appétits concurrens. En tout cas, il est avéré que des conversations s'engagent. Par trois fois, le porte-paroles royal se transporte d'un groupe à l'autre. Le souverain, conciliant, paraît avoir atteint, sinon dépassé, la limite extrême des condescendances admissibles. Il s'était peu à peu rapproché de la foule et du chef populaire. Wat Tyler, agressif et provocateur, affecte une aisance infatuée. Le verbe haut, gouailleur et outrancier, il cherche visiblement à faire naître une querelle à froid, une querelle à tout prix, avec tout son imprévu possible, ses déviations éventuelles et ses développemens profitables.

Alors, vers lui, s'avança le lord maire, un Anglais résolu, son cheval au pas, l'épée au flanc. Quelques compagnons l'entourent. Une altercation nouvelle éclate. Les deux équipes se tenaient maintenant vers le porche de l'église. Wat Tyler, directement, s'adresse au prince. Il l'interpelle. Peut-être, par bravade, empoigne-t-il le bridon de sa monture. Le lord maire avait à présent l'arme blanche, nue et forte, à la main. C'était un grand badelaire, tranchant et lourd, manié par un bras vigoureux. On vit un fer levé sur une tête, on le vit descendre et s'abattre, et le roi du peuple, vacillant, chavirer sur sa selle. Avec un bruit sonore et mat, il vint s'allonger par terre. Wat Tyler était mort.

En toute aventure pareille, dans tout drame de cette forme,

toujours et en tout lieu, se manifeste une série coutumière de phénomènes, collectifs et consacrés.

D'abord, une ou deux secondes de stupeur massive et de silence. Puis une oscillation de la foule, un flottement désordonné, machinal et tumultueux. Survienne alors un incident qui plaise, un mot qui porte, un geste qui persuade, et la masse populaire, torrentielle et gouvernable, se détourne et s'incline vers telle ou telle orientation fortuite, que le hasard, la fortune, l'inspiration d'un chef ou la couleur d'un emblème lui fait adopter sans réserve et suivre inconsciemment jusqu'au bout.

Wat Tyler à terre, un moment de suffocation muette opprima tout Smithfield. Un cri pourtant finit par jaillir et gagner : « Notre capitaine est mort! On a tué notre capitaine! » Plus consternée que furieuse, la clameur voyageait et se répercutait sur la place. Mais déjà cet autre cri commençait à percer : « Tuons tout! Tuons tout! » Et les flèches s'encochaient sur la corde nerveuse des grands arcs de bois d'if.

Le jeune roi, par bonheur, sut agir. Spontanément, ou par l'effet de quelque intelligent conseil, il arrête son escorte. Son cheval poussé devant, seul et dégagé de sa suite, le mot de capitaine résonnant toujours au milieu du vacarme, il le saisit au vol et le relance à la foule. « Votre capitaine, » s'écrie-t-il, « votre capitaine, c'est moi, votre roi! Allons, suivez tous votre capitaine! » Puis, avec autorité, il prend la tête de la colonne, tournant le dos à Londres, cheminant vers la campagne, au Nord, dans la direction de Clerkenwell, vers la campagne ouverte où la masse populaire, pouvait-on espérer, se calmerait, laisserait évaporer sa colère et se déciderait peut-être à sa dislocation finale.

Le lord maire, son arme sanglante au fourreau, avait pu rentrer dans la Cité, rallier ses hommes, faire monter à cheval les compagnies de Robert Knolles et de Perdiccas d'Albret. En vain, par une manœuvre désespérée, l'un des aldermen révolutionnaires avait-il essayé de leur fermer les portes. Ils sortent avec un millier d'armures et rejoignent en pleins champs la colonne arrêtée. On pouvait aisément tailler en pièces cette cohue démoralisée. Mais le roi reste roi jusqu'au bout. Immédiatement et sans réplique, il s'oppose à tout essai de représailles. D'ailleurs, privés de leur chef, les gens des Communes, hébétés et inertes, se débandent lourdement.

Il semble bien qu'ils soient rentrés dans Londres. Une proclamation les y accompagne. Par les rues et les carrefours, on la crie à haute voix. Avant le lever du soleil, tous étrangers à la ville doivent être sortis des murs. Le pont leur demeurait ouvert. Ils durent y défiler toute la nuit. Puis ils reprennent les routes du Kent et rallient un à un leurs villages et leurs bourgs. Wat Tyler abattu par l'épée du lord maire, l'insurrection, sans recours et sans remède, s'affaissait fatalement. John Ball et Jack Straw ne pouvaient songer à relever le parti. Leur capture, d'ailleurs, ne se fit guère attendre. D'autres sanglans trophées, décor vindicatif du pont de Londres, allèrent bientôt remplacer les mornes débris que la fureur populaire y avait naguère exposés, comme attestation de sa victoire et comme témoignage glaçant de la tragédie de la Tour.

De cette façon, dans Londres, tête et cœur de l'Angleterre, avorta la révolution commencée. La position prise, depuis l'invasion de la ville, par Wat Tyler de Maidstone, la domination ascendante et finale qu'il exerçait sur ses compagnons d'origine, sa qualité reconnue de chef principal de l'entreprise et de maître effectif de la Cité, rendaient sa chute plus expressive et plus impressionnante encore.

Lui disparu, les Communes de Kent débandées, la ville purgée des élémens extérieurs de trouble, les soulèvemens provinciaux, malgré leurs inquiétantes et redoutables proportions, se trouvaient dépourvus de toute direction d'ensemble et de toute éventualité de succès. Le coup de badelaire asséné par un défenseur énergique de l'ordre avait désagrégé le fantôme et fait évanouir le spectre.

Hors de la capitale, les mouvemens régionaux, livrés à eux-mêmes, furent un à un maîtrisés. Partout, le pouvoir, soulagé par l'événement de Smithfield, et profitant des excès commis à Londres et ailleurs après l'entrevue de Mile End, annula les concessions faites et les chartes octroyées. La répression judiciaire des désordres, des pillages et des morts d'homme s'effectua normalement, avec rigueur sans doute, mais dans le cadre exigé par les lois. Elle comporta mainte condamnation capitale, mais sous des formes régulièrement observées, sans affecter nulle part le caractère de représailles collectives.

Le comté d'Essex fut le premier dominé. Le Roi en personne

y parut. Là s'était révélé, comme entraîneur de foule, Thomas Baker, boulanger de Fobbing. Le Suffolk avait appartenu, toute une session durant, à un audacieux chef de bandes, John Wrawe, ancien curé de Ringsfield : il se livra lui-même. Dans le Norfolk, Geoffrey Lister, teinturier de Framlingham, commandait une armée manœuvrante et prête à livrer bataille : vers le bord de la côte, sur une lande où les chariots alignés lui servaient de remparts, elle fut anéantie. A Cambridge, l'Université avait été mise à sac. Mais la perturbation ne dura que quatre jours. Le Hertfordshire et les environs de Saint Alban s'étaient progressivement pacifiés. Dans le Kent, si bouleversé, le désarmement s'opéra sans secousse. Avec les derniers jours de juin, on peut considérer la Jacquerie anglaise comme décidément amortie, finissante, ou jugulée.

Ainsi, de l'autre côté de la Manche, le pouvoir et le pays se tirèrent-ils de cette passe infiniment périlleuse.

Certes, le soulèvement britannique, dès le début, comporta d'autres allures que l'insurrection française n'en put jamais présenter. Les Jacques de France ne conquirent jamais Paris. Ils ne forcèrent à aucun moment ni l'entrée du Louvre, ni les portes du palais de la Cité de Lutèce. Leur attaque de Meaux, leur défense de Senlis, leurs combats en Beauvaisis ne sauraient se comparer aux opérations efficaces de Blackheath et de Mile End. Si Wat Tyler périt comme Étienne Marcel, ce fut en présence de vingt mille hommes, et peut-être au moment de s'emparer lui-même de la personne d'un roi.

La France avait vu naître, grandir, et subitement déferler, dans une région circonscrite et restreinte, une émeute effrayante, exterminatrice, mais sans programme et sans formule. La nation anglaise, en 1381, fut assurément plus menacée qu'on ne l'imagine de subir une révolution économique d'une espèce encore inédite, une révolution peut-être moins éphémère qu'on ne pourrait le supposer, peut-être plus inquiétante et plus codifiable qu'on ne serait tenté de le croire.

De cet enseignement du passé, la traditionnelle et moderne Angleterre peut encore tirer quelques leçons.

GERMAIN LEFÈVRE-PONTALIS.

POÉSIES

LE RÊVE DES SOIRS

L'URNE CLOSE

La vie a consumé tout ce qui me fut tendre,
Tout ce qui me fut doux, tout ce qui me fut cher;
Et maintenant, déçu dans mon âme et ma chair,
Je n'ose rien du sort inexorable attendre.

Avec dévotion, dans cette urne, ô passant,
J'ai scellé pour jamais, silencieux et triste,
De tant d'amour le peu de cendre qui subsiste,
Et ce qui reste aussi d'un rêve éblouissant.

Disparais sans jeter un regard en arrière;
Mais, avant de partir, et puisque j'ai pleuré,
Courbe un genou devant le vestige sacré,
Et laisse une pensée avec une prière.

SOIR IMMACULÉ

Je le sais. De frôler ton corps je suis indigne.
Le vol noir du hibou n'ose effleurer le cygne,
Et la colombe a peur du chat-huant plaintif.
Le lys est, je le sais, un frais symbole, et l'if

Un sombre emblème, et nul lien d'amour n'attache
Cet arbre sans lumière à cette fleur sans tache.
Je sais qu'au sol natal ton pas est si léger,
Quand tu traverses, grave et tendre, le verger,
Que sur l'herbe sa trace est à peine sensible.
Je sais que ta candeur hante l'Inaccessible,
Et que rien ne prévaut contre ta pureté.
Mais tout l'ample frisson du feuillage agité
D'un souffle, tout l'émoi des roses que la brise
Disperse, tout l'éclat de l'étang qui s'irise,
Toute l'agilité des oiseaux innocens
T'enveloppent à ton insu d'un vague encens,
Et l'immense Nature, ô vierge, semble faite
Pour offrir à ta grâce adorable une fête.
Or, j'oserai mêler, ce soir, si tu le veux,
A l'hommage naïf traduit en si doux vœux,
Bien que tant de vertu, pour le monde cachée,
Jamais d'un pied charnel ne puisse être approchée
Et qu'aucun bras humain ne la doive saisir,
L'écho d'une prière et l'ombre d'un désir.

SOIR PRÈS DE LA MER

Les genêts d'or frissonnent sur la lande
Où, taciturne, un pâtre vient s'asseoir.
O triste Amour, combien ma peine est grande,
Ce soir!

Mes yeux soudain fondent en larmes chaudes
Ainsi qu'au temps où sa voix me parla.
O jeune Amour, est-ce donc toi qui rôdes
Par là?

C'est toi! c'est toi! Bien que la vie efface
Une candeur dans l'homme chaque jour,
Ton souffle ardent me brûle encor la face,
Amour!

Je reconnais l'implacable hantise
Qui fit frémir tout mon être d'émoi,
Et l'ancien feu que ton haleine attise
En moi.

Je reconnais ces transports et ces fièvres
Que je croyais pour jamais endormis,
Cruel Amour, et je te tends les lèvres,
Soumis.

Un astre éclôt au levant, fleur sans tige.
Amour, ô joug que j'ai tant désiré,
Je me prosterne et subis ton prestige
Sacré.

Mais, si je dois consumer à ta flamme
Ce faible cœur qui trop peu se défend,
Du moins, Amour, rends-moi ma petite âme
D'enfant.

SOIR AU LARGE

Calmé, le vent apporte à la voile arrondie
Sa caresse plus molle et son chant moins amer.
Le soleil, que s'apprête à dissoudre la mer,
D'un resplendissement de moires l'incendie,

La rouge immensité semble en feu. Nous glissons
Sur de l'or écarlate et fluide, en extase
Devant le magnifique occident qui s'embrase,
Éclaboussant les flots de lumineux frissons.

Engloutis-nous, ô mer, avec notre beau rêve.
Tous les mots enchanteurs nous les avons ouïs,
Par toutes les clartés nous restons éblouis,
Heureux qu'en toi, ce soir, notre destin s'achève.

Que laisserait la vie à nos cœurs maintenant
De plus exquisement suave que ces heures?
Referme-toi sur nous, divine mer qui pleures
Au déclin de ce jour magique et rayonnant.

Qui sait ce que demain réserve à tant de joie?
Qui sait ce que nous garde, hélas! le sort jaloux?
Dans ton écume, ô mer berceuse, engloutis-nous,
Tandis qu'autour de nous comme en nous tout flamboie.

Et nous n'évoquerons en ton sein refermé,
Entraînés par le rythme éperdu de la houle,
Quand la pourpre du ciel sur l'Océan s'écroule,
Que cet instant d'ivresse où nous aurons aimé.

SOIR EN MONTAGNE

J'ai gravi, par ce beau crépuscule d'été,
Ta cime abrupte, ô mont, noir de gorges secrètes,
Qui te casques de rocs et de sapins te crêtes,
Et jusqu'au plus altier faîte je suis monté.

La clarté déclinante enveloppe les choses.
Un calme élyséen plane. A peine distincts,
Quelque cloche, un torrent font vibrer des lointains
Noyés dans un brouillard tissu de gazes roses

Rougis d'obliques feux, des troupeaux mugissans
Mêlent, semant les prés de taches purpurines,
Aux tintemens épars l'angélus des clarines,
Et du mont solitaire animent les versans.

Une sereine extase, une paix infinie
Me gagnent. Le soleil, à peine disparu,
Couronne les sommets voisins, où l'ombre a crû,
Des pourpres de sa brève et royale agonie.

Des trésors oubliés de tendresse et de foi
S'offrent à ma pensée en qui tout s'exagère.
J'imagine qu'avec plus de fraîcheur légère
Mon âme de dix ans se renouvelle en moi.

Déjà transfiguré d'ivresse intérieure,
Je me refais petit, ingénu ; je reviens
Sans nul effort à des souvenirs très anciens,
Comme va ce qui passe à ce qui seul demeure.

Puis, délivré d'un corps presque immatériel,
Ma candeur reconquise en sa grâce enfantine,
Sur des illusions sans nombre je butine,
Abeille heureuse éclose à la saison du miel.

Et je crois, tellement l'atmosphère est subtile,
Respirer un air vierge où des baumes divins
S'épandent, exhalés d'invisibles ravins,
Et vivre un de ces soirs que le Rêve distille.

Des paysages d'or s'évoquent enchanteurs,
Et des impressions ressuscitent naïves.
Je suis le fil d'un fleuve aux lumineuses rives,
Au caressant murmure, aux suaves senteurs.

Et le courant m'entraîne aux chères nostalgies
De limpides séjours et d'horizons élus,
Si tranquilles, si purs, que je ne les vois plus
Qu'à travers la splendeur d'exaltantes magies.

Et, quand je redescends vers les hommes, longtemps
Ébloui d'un reflet du passé qui persiste,
Je médite d'un cœur moins amer et moins triste
Sur ce mystérieux au-delà que j'attends.

SOIR DANS LA PLAINE

Je me sens le cœur lourd de peines incomprises,
Et pour vous je voudrais les confier aux brises;
Mais les vents, dans leur vol si frais et si léger,
Oseront-ils d'un faix douloureux se charger?
L'ample azur est doré de nuages. Des baumes
Circulent. L'horizon, que peuplent d'humbles chaumes,
S'achève en irréelle et fluide clarté,
Et, pour la mieux fixer dans ce cadre enchanté,
J'évoque votre image obstinément fidèle,
Et je crois que tout vibre et palpite autour d'elle.
Or, peut-être à cette heure unique évoquez-vous
Aussi le très ancien amour, d'autant plus doux
Que l'ont déjà flétri les rapides années,
Et qu'il exhale, ainsi que les plantes fanées,
Son plus suave arome en mourant... Oui, ce soir
J'ai le cœur lourd de nul ne sait quel vain espoir
A la fois si fragile et si mélancolique
Que je le baise ainsi qu'on baise une relique,
Et que j'aspire, avec le jour presque aboli,
A descendre au tombeau pour savourer l'oubli.

SOIR EN FORÊT

La nuit qui tombe ajoute un peu de son mystère
Aux mystères de la forêt.
A travers un brouillard chaque arbre transparaît,
Majestueusement austère.

Oh! le mélancolique et pur silence! Un cerf
Sort des taillis la tête haute,
Et des bois frémissans, dont il fut toujours l'hôte,
Écoute mourir le concert.

Tout s'apaise : le vent dans les cimes chenues
Et ces coups de hache lointains
Par quoi des troncs altiers s'achèvent les destins,
Eux qui vivaient parmi les nues.

Un solennel effroi me gagne. Je reviens
Au logis embaumé de roses,
Sentant mieux la douceur de ces paisibles choses
Dont le temps a fait des liens.

Je reviens au foyer dont m'attire la flamme
Au fond du soir illimité,
Et qui résume, en sa pieuse intimité,
Toutes les tendresses de l'âme.

SOIR DANS UN PARC

Recueille-toi, poète, et contemple. C'est l'heure
Merveilleuse où l'ardent crépuscule t'effleure,
Et c'est l'heure où l'agile agneau suit en bêlant
Le troupeau qui, les pis gonflés, rentre plus lent
Et flaire la tiédeur des étables lointaines.
Voici le parc. Voici les vasques, les fontaines,
Le perron que la pluie ou le vent mutila
Et les arbres témoins d'autres siècles. C'est là,
Poète, souviens-t'en jusque dans l'agonie,
Que l'aveu chaste est né sur sa lèvre bénie
Et qu'elle fit soudain resplendir à tes yeux
Tout l'éblouissement du soir mystérieux,
Comme un divin sourire apporta l'espérance
Au grand visionnaire exilé de Florence.
Si tu pouvais, poète, exprimer ce qu'en toi
A laissé cet aveu de douceur et de foi,
D'émotion naïve et de sainte allégresse,
Ah ! comme un baume errant dont la fraîcheur caresse,

L'hymne délicieux jailli de ton cœur fier
D'un tel arome et pour jamais emplirait l'air,
Que la terre en serait suavement grisée;
Poète, souviens-toi de ta peine épousée,
De tes deuils partagés, de ton rêve compris,
Dans la communion des lumineux esprits.
Et, puisque le vieux parc à tes douleurs plaintives
Offre comme autrefois ses nobles perspectives;
Puisque ce soir sacré t'évoque un tendre soir
Où vint l'être de grâce à ton côté s'asseoir,
Revis tes souvenirs avec mélancolie,
Songe que toute ivresse est bientôt abolie,
Crois que rien ne résiste à l'outrage oublieux
Du temps hâtif, ni les visages ni les lieux,
Et que celui qui dans l'épreuve se résigne
Du destin le plus haut demeure le plus digne.

SOIR AU JARDIN

Oh! comme j'ai besoin de vous chérir, ce soir,
Vous de qui la candeur m'est douce et familière,
Et de suspendre à votre amour mon cœur si noir,
Comme au tronc se confie un lierre!

Que me rend ingénu votre ingénuité,
A cette heure plus grave où je rêve plus triste;
Où, sur ma vie indigne et mon sort mérité
Le seul regret plane et subsiste!

Et combien votre grâce innocente m'absout,
Alors que, frissonnant comme une sensitive,
Je garde encore à mes lèvres l'horrible goût
De quelque luxure hâtive!

Penchez sur mon front vil vos chastes yeux d'azur,
Vos yeux émerveillés où se mire un beau songe,
Pour que je sente un peu du grand pardon futur
Calmer l'angoisse qui me ronge.

Et, sur ce tiède banc de l'allée où je vins
Voir l'automne effeuiller la dernière églantine,
Veuillez que je retrouve en vos regards divins
Le ciel de mon âme enfantine.

SOIR AU FOYER NATAL

O mère que j'invoque, aïeuls en qui je crois,
A l'abri de ce toit obscur, heureux tous trois,
Alors que le battoir, la varlope et l'enclume
Se taisent, que la moindre étoile qui s'allume
Cloue un diamant pâle au velours bleu du soir,
Sous l'humble lampe unis, j'imagine vous voir
Filant, brodant, causant, serrés l'un contre l'autre,
Et mon œuvre est stérile en regard de la vôtre.
Ah ! que n'ai-je, mes pas dans vos pas, vrais amis,
Suivi la droite route et le chemin permis !
Hélas ! seul je m'afflige où vous rêviez ensemble,
Et cette solitude amère, où mon cœur tremble,
L'enveloppe comme un linceul prématuré,
Et ma peine sans doute a trop longtemps duré,
Puisque, las de souffrir isolé, j'envisage
La mort ainsi que doit l'envisager le sage ;
Puisqu'elle me paraît le port tranquille et sûr
Où le mal ébloui, que pénètre l'azur,
Se fond dans la douceur d'extases éternelles ;
Où toutes les pitiés nous absorbent en elles ;
Où brille et resplendit sur les destins élus
Le miraculeux soir qui ne s'achève plus.
C'est pourquoi, radieux aïeuls, mère attendrie,
Êtres aimés en qui je crois et que je prie,

Devant cet âtre vide où flambaient autrefois,
Pour égayer vos yeux, les chênes de vos bois,
Sachant vains mes labeurs et ma vie inutile
Et que déjà le temps funeste les mutile,
Évoquant votre image absente en la maison
Qui me vit naître et dont me charma l'horizon,
Ému, je cherche encore après tant d'infortunes
Parmi mes cheveux gris d'anciennes boucles brunes,
Et, comme un souvenir de mon passé confus,
Dans l'homme que je suis l'écolier que je fus.

SOIR AU CHAMP DES MORTS

Je m'habitue, enfin moins lâche, à la mort sainte
En venant chaque jour, terre qui me séduis,
Sur la tombe où, parmi les cyprès et les buis,
Reposeront mes os, que bercera leur plainte.

Car, désireux parfois du sommeil que j'attends,
Bien que m'effraye encor la grande nuit austère,
Mieux que moi tu le sais, ô maternelle terre,
Je ne dormirai pas dans ton ombre longtemps.

Je regretterai trop et la route suivie,
Et l'horizon limpide, et le pré familier,
Et surtout le vieux toit natal, pour oublier
Ce qui reste le charme intime de la vie.

Or, tes arbres, pour qui toute pluie est du sang,
Tes brins d'herbe, tes fleurs, qu'abreuvent les rosées,
Dans leur sève aspirant mes chairs décomposées,
Remonteront ma cendre au jour éblouissant.

Tel, ayant retrouvé la chaleur coutumière,
Ravi d'amour, vibrant d'allégresse et pareil
Au captif délivré qu'aveugle le soleil,
C'est par eux que mon corps reverra la lumière.

EN MARCHE

Tu ne regardes pas le soir, le divin soir
Qui tombe sur ta vie et sur ton désespoir,
Poète. Insoucieux du chemin, tu t'enfonces
Dans de l'ombre, et tes pieds, que retardent les ronces,
Meurtris par la fatigue, hésitent. Maintenant,
Vois, tu deviens le spectre informe et tâtonnant
Que frôlent de leur vol les nocturnes rapaces;
Et, tandis que, de plus en plus vague, tu passes,
La main droite appuyée au solide bâton,
O pèlerin du Rêve, à peine aperçoit-on,
Dans le mystérieux sillage que tu creuses,
La trace sans retour des sandales poudreuses.

Léonce Depont.

CE QU'ÉTAIT UN ROI DE FRANCE

I

LES ORIGINES DU POUVOIR ROYAL (1)

Par monarchie française, nous n'entendrons ni celle des Mérovingiens, ni celle des Carolingiens, mais la monarchie qui est sortie du fond de la nation avec l'avènement de Hugues Capet, produite par les causes mêmes qui, dans le courant des VIIIe et IXe siècles, ont fait la nation française. La monarchie mérovingienne n'a exercé qu'une souveraineté de conquérans, sans action sur la masse du peuple avec laquelle elle n'a guère pris contact; la monarchie carolingienne a été une royauté militaire, un gouvernement de conquérans intérieurs, si l'on peut s'exprimer ainsi, — ce qui en explique la rapide extension, l'éclat et la fragilité; la monarchie capétienne, au contraire, a coordonné les élémens vitaux du pays dont elle s'est elle-même formée.

Ceci s'est fait parmi les désordres effroyables que produisirent, durant les VIIIe et IXe siècles, les invasions barbares et les ravages plus terribles encore qu'engendrèrent les luttes, en tous

(1) Nous ne pouvons indiquer ici tous les documens et les travaux historiques qui ont été utilisés pour écrire les pages qui suivent; mais nous tenons à mentionner spécialement les belles études de nos maîtres MM. Jacques Flach sur les *Origines de l'ancienne France* et Achille Luchaire sur les premiers Capétiens, ainsi que les livres de MM. Esmein, Imbart de la Tour et Ch.-V. Langlois.

lieux répétées, d'individu à individu, de famille à famille, de localité à localité.

Partout règne la terreur : nulle sécurité, partant nul commerce. Les champs sont dévastés et le paysan quitte le labour. De la civilisation romaine, qui avait fleuri sur tous les points de la Gaule, il ne reste que des ruines. Tout est détruit.

Sur quelle région les ravages des Hongrois, des Normands, des Sarrasins, des Saxons, ne se sont-ils pas étendus? Et comme il n'est plus d'autorité centrale, chacun prend le droit de faire la guerre à son tour. « En l'absence de toute autorité, écrit Hariulf, les plus forts se répandaient en violences, ne cessant de ravager les contrées qui leur étaient voisines. »

Les chemins créés par les Romains deviennent des halliers ou des fondrières; les ponts sur les rivières se délabrent et s'écroulent. On va se blottir dans le fond des forêts, parmi les landes inaccessibles; on se réfugie sur le haut des montagnes, pour se mettre à l'abri; on ne construit plus que des huttes en bois : il n'y a plus d'architecture.

Les liens, qui servaient à unir les habitans du pays, sont rompus; les règles coutumières ou législatives, qui fixaient les rapports entre les hommes, sont brisées; non seulement l'ensemble de la société, mais encore les groupes particuliers, si petits qu'on les suppose, ne sont plus gouvernés par rien.

II. — LE POUVOIR ROYAL EST ISSU DE L'AUTORITÉ PATERNELLE

C'est dans ces conditions que s'est fait le travail de reconstruction sociale; il s'est fait autour de la seule force organisée qui était demeurée intacte, autour du seul abri que rien ne peut renverser, car il a ses fondemens dans les sentimens les plus profonds du cœur humain : la famille. La famille prend la place de l'État.

Petit État qui vit entre ses frontières, attentivement gardées contre les ennemis du dehors. Il est placé sous l'autorité de son chef naturel, le père de famille.

Le père commande au groupe qui se presse autour de lui et porte son nom, il organise la défense commune, répartit le travail selon les capacités et les conditions de chacun : il « règne, » le mot est dans les textes, en maître absolu.

La famille se développe. Réunis autour de leur chef, les

membres de la famille ne tardent pas à former un groupe social plus étendu, la « mesnie. »

La mesnie est la famille agrandie; elle comprend les cousins et les alliés; elle comprend les serviteurs qui lui sont directement attachés; elle comprendra bientôt, sous le régime patronal, ceux qui s'uniront à elle par les liens d'une parenté fictive. A la tête de la mesnie nous apparaît le seigneur revêtu d'un caractère patronal, paternel, comme l'autorité qu'il exerce. Un vieux dicton disait : « Tel seigneur, telle mesnie, » comme nous disons : « Tel père, tel fils. » « Selon seigneur mesgniée duite, » écrit encore au XIVe siècle Christine de Pisan.

La mesnie enveloppe les hommes d'armes les plus fidèles. Ils sont nourris, élevés, instruits au métier des armes par le seigneur, avec les neveux, les descendans, les autres parens. Un même esprit les anime. De leur seigneur tous les membres d'une mesnie poussent le cri de guerre, tous levent son enseigne, tous fixent, au bout de leurs lances, son gonfanon, tous portent son nom. Tous ensemble ils forment la « mesnie *un tel*. »

Cette mesnie, si étroitement familiale dans ses origines, comprendra au long aller un groupe étendu. Guillaume au court nez, ou, pour mieux dire, « au nez courbe, » ne compte pas dans sa mesnie moins de quarante bacheliers, fils de comtes et récemment adoubés. Savari l'Allemand se met en route avec cent compagnons, tous de sa mesnie. Gaydon passe en revue sa mesnie : cent hommes d'armes qui le suivront contre l'ennemi. Les historiens dénombrent la mesnie Guillaume Gros de Martel. En 1172 il s'était rendu à Beaucaire, auprès de Raymond, comte de Toulouse; trois cents chevaliers formaient sa suite; il les nourrissait : de la rue on apercevait les queux qui leur apprêtaient des victuailles, dans la cuisine, à la lumière de nombreux flambeaux.

Bien sont d'une mesnie jusqu'à mil compagnons

lisons-nous dans la chanson des Saisnes.

Groupés autour de leur seigneur, tous ceux qui composent la mesnie doivent s'aimer mutuellement comme membres d'une même famille. Ils doivent avoir pour leur chef l'affection qu'on a pour le chef de famille et lui-même doit les protéger.

Le comte Guéri le Sor est fait prisonnier. Sa première pensée va aux siens :

Franche mesnie, que porrés devenir,
Quand je vos lais [laisse]?

Le comte d'Artois voit les hommes de sa mesnie étendus « parmi le sablon. » Les ennemis les ont tués de leurs épieux carrés. « Sa mesnie est là, morte et sanglante; de sa main droite il la bénit; sur elle il s'attendrit et pleure; ses larmes lui coulent jusqu'à la ceinture. » (Girart de Roussillon.)

Issue de la famille, la mesnie en a les caractères et dans les textes latins — en l'absence de l'expression *mesnie*, — elle est désignée par le mot *familia*.

La mesnie se développe à son tour et produit le fief, à la tête duquel est placé le baron féodal. Chef d'une mesnie plus puissante, plus étendue, celui-ci puise dans l'autorité du chef de famille un pouvoir fait des mêmes élémens.

C'est ainsi que, dans la formation de notre civilisation, la mesnie a joué, entre la famille et le fief, un rôle très exactement semblable à celui de la phratrie entre la famille et la tribu de l'ancienne Grèce, à celui de la *gens* entre la famille et la curie romaines.

Le fief apparaît au moyen âge comme une famille plus étendue dont le suzerain est le père. Si bien que, pour désigner l'ensemble des personnes réunies sous la suzeraineté d'un chef féodal, on rencontre fréquemment dans les textes des XIIe et XIIIe siècles, époque où le régime féodal atteignit son plein épanouissement, le même mot *familia*.

L'assimilation entre le seigneur, chef du fief, et le père, chef de la famille, se rencontre avec précision dans les textes du temps.

Maintes fois les historiens en ont fait l'observation : le fief est un petit État muni de tous les organes nécessaires à une existence complète et indépendante. On y voit une armée groupée autour du suzerain et qui obéit à ses ordres ; en temps de paix même, elle suit ses instructions; on y voit des vassaux qui doivent le service de conseil et forment autour de leur seigneur un comité de gouvernement, le cas échéant, une cour de justice.

Au Xe siècle, dans les chartes et dans les chroniques, l'ensemble des personnes placées sous l'autorité du père de famille est appelé *familia;* l'ensemble des personnes placées sous l'au-

torité du seigneur, chef de la mesnie, est appelé *familia;* l'ensemble des personnes réunies sous l'autorité du baron, chef du fief féodal, est appelé *familia;* et le territoire sur lequel s'exerce leur autorité, qu'il s'agisse du chef de famille, du chef de mesnie ou du baron féodal, s'appelle uniformément, dans les mêmes documens, *patria.*

De ces seigneuries, dont chacune représente un gouvernement autonome placé sous la direction d'un chef de famille, la France est composée au xe siècle. On en compterait plusieurs milliers. Par elles le pays se gouverne. La réunion en forme la nation.

Or, en 987, un de ces barons féodaux, celui qui incarnait de la manière la plus complète et la plus puissante les caractères qui marquaient chacun d'eux, fut porté, — sous l'impulsion qui poussait la France à l'organisation de ses forces vives, — au sommet du groupe social : Hugues Capet devint roi.

Par quel argument Adalbéron, archevêque de Reims, a-t-il appuyé la candidature du nouveau souverain, devant l'assemblée des grands du royaume? « Vous aurez en lui un père; nul jusqu'à présent n'a invoqué en vain son patronage. »

Par l'intermédiaire du baron féodal, le pouvoir royal est donc sorti de l'autorité qu'exerçait le père de famille. Selon le mot de Hugues de Fleuri (xie siècle) : « Le Roi représente dans le royaume l'image du père. » Et gardons-nous de ne voir ici qu'une filiation abstraite, une origine lointaine, qui se dessinerait par des formes extérieures, par des mots ou des formules ; car nous constatons là une origine directe, établie par des faits précis et concrets, formée d'élémens essentiels, et dont nous verrons les conséquences se répéter de siècle en siècle de la manière la plus vivante.

II. — LE MÉNAGE DE LA ROYAUTÉ

Après être remontés aux sources du pouvoir royal dans l'ancienne France, voyons quelle en a été la mécanique, comme aurait dit Saint-Simon. Y retrouverons-nous les conséquences de ces origines familiales?

Rien n'est plus difficile à un esprit moderne que de se représenter ce qu'était dans l'ancienne France la personnalité royale, d'éprouver à nouveau les sentimens par lesquels les

sujets du Roi lui étaient attachés. « L'autorité du Roi, écrit M. Paul Viollet, était celle du père de famille ; » et M. Flach : « Le Roi est le chef de famille. »

Aussi sa femme, comme dans toute maison bien tenue, doit-elle avoir part à l'administration. « Elle tient le ménage de sa royauté, » dit très heureusement l'historien des *Origines de l'ancienne France*, en reprenant l'expression des chansons de geste. Le trésor de l'État est sous sa surveillance. Le chambrier, qui s'appellerait de nos jours le ministre des Finances, est son subordonné. Robert II se plaît à louer l'habileté de la reine Constance dans la gestion des deniers publics ; quant à Bertrade, que Philippe Ier a fait asseoir sur le trône, elle faisait sans doute trop bien : Ives de Chartres lui reproche de trafiquer des évêchés pour le compte du trésor.

Philippe-Auguste fut le premier prince qui écarta les femmes du gouvernement, rompant avec des traditions déjà deux fois séculaires. Car il ne faut pas oublier que la monarchie française, tout en développant à travers les siècles les élémens qu'elle tenait de ses origines, n'en a pas moins été, comme tout organisme vivant, en perpétuelle transformation ; mais ici encore on trouvera, jusqu'aux derniers temps de la dynastie, les traces de ces conditions premières : en l'absence de Louis XIV, ce sera Marie-Thérèse qui délivrera et signera les lettres de cachet.

Auprès du père et de la mère, le fils aîné. L'accord de ces trois volontés, celle du Roi, celle de la Reine et celle de leur fils, est maintes fois exprimé par les diplômes royaux ; à eux trois ils formaient ce que nous appellerions « la couronne, » jouissant de cette inviolabilité, de cette suprême autorité que les hommes du Moyen âge attribuaient à la Trinité capétienne.

Au père, — en fait, au Roi, — à la mère et au fils, vient se joindre, si elle vit encore, la reine mère, la veuve du Roi défunt. Sous le règne de son fils, elle continue de participer à l'exercice du pouvoir.

Puis les frères. Leurs droits, dans les premiers temps de la monarchie, sont bien plus étendus que ceux dont ils jouiront plus tard sous le nom d'apanages.

A la famille immédiate du prince se joint son conseil. Celui-ci comprend, comme le conseil du seigneur féodal, les parens du suzerain, « messeigneurs du sang, » ses alliés et des per-

sonnages de confiance; mais ces derniers, par cette même extension du caractère familial qui a produit la mesnie et le fief, sont eux-mêmes assimilés à des parens. Le 2 mars 986, Louis V est installé sur le trône par le duc de France, en attendant le jour où celui-ci s'y placera lui-même. Louis V dit au duc et à ceux qui l'entourent :

« Mon père m'a enseigné que vous devez être pour moi des alliés, des *cousins*, que je ne devrais rien faire d'important en dehors de votre prudence. En vous réside mon conseil. »

Conseil qui comprend la famille du Roi, ses familiers, ses serviteurs, et dont la réunion forme sa cour, *curia regis*. Il tend à prendre un caractère régulier, il suit le prince en ses déplacemens; mais jusqu'à la fin du XIIIe siècle il restera, conformément à ses origines, un conseil privé, un conseil de famille. Chroniqueurs et poètes l'appelleront la « mesnie du Roi. » Souvent aussi on le nommera la « chambre du Roi, » à cause du lieu « la Chambre » où il se réunissait d'ordinaire, distinguée de « la Salle » destinée aux audiences publiques.

D'autres fois le Roi délibère avec son conseil dans l'une des cours de son palais, ou sur une terrasse : « Au milieu il y avait un pin qui protégeait contre la chaleur; la brise soufflait doucement; une fontaine coulait par la gueule d'une chimère. C'est là que le Roi tint son parlement (délibération) avec son conseil principal. » (Girart de Roussillon.)

Joinville a laissé une vivante peinture de la manière dont se tenaient ces assemblées et cela dans les circonstances les plus graves, quand il nous montre, par exemple, saint Louis et ses barons délibérant à Saint-Jean-d'Acre, en août 1250, sur la question de savoir si le Roi demeurerait en Terre Sainte ou rentrerait en France.

C'est le « grand conseil » au sein duquel ne tarda pas à se constituer le « conseil étroit, » composé des princes du sang, des pairs de France et des principaux officiers du monarque.

*
* *

Avec ses grands vassaux, ses conseillers et ses serviteurs, le Roi mène une vie patriarcale; princes et subordonnés forment une seule « maison, » une même « famille, » comme dit précisément le chroniqueur Geoffroi de Beaulieu. Leurs enfans sont élevés ensemble à la Cour; ils y sont instruits au métier des

armes et au gouvernement. Ils sont tous vêtus par la Reine. Ils forment la « mesnie » du Roi, qui les aime et les nourrit, et une affection mutuelle doit les unir : « Damoiseaux de ma mesnie, leur dit le Roi, aimez-vous mutuellement. » (Girart de Roussillon.)

Le visiteur qui arrive au logis royal passe devant la sentinelle qui joue de la flûte pour tuer le temps. Il entre dans le palais, où il croise dans les loges (galeries) les seigneurs palatins qui s'y promènent en devisant, quelques-uns d'entre eux fredonnent chansons d'histoire ou chansons courtoises, « chansons légères à entendre, » pour reprendre l'expression du trouvère Quènes de Béthune. Du haut du solier (premier étage) quelques officiers du palais regardent les jeunes bacheliers qui, dans les cours, jouent à la paume.

Les jeunes filles vivent autour de la Reine, dans la « Chambre des pucelles, » où Jean Renart nous les montre se coiffant le matin « à la heaumière » avec des branches de porc-épic. On les trouve assises par terre, sur des « coutes-pointes » ou sur des « coutes de soie, » autour de leur souveraine qui a les cheveux noués d'un cercelet d'orfroi (bande tissée d'or).

> Si bele dame ne fu onc esgardée :
> Vestue fu d'une porpre rouée [tissée à dessins],
> Sa crine crespe [chevelure bouclée] fu à or galonnée.

Elles babillent en travaillant à l'aiguille avec des chapels (couronnes) de fleurs sur la tête. Naïfs et gracieux tableaux. Occupées à ouvrer « pailes » ou courtines, aumônières ou baudriers, attaches de soie ou las de beaumes,

> Fanons, garnemens de moutiers,
> Chasubles et aubes parées,

l'une ou l'autre, ou la Reine elle-même, ou toutes ensemble chantent des « chansons de toile, » — ainsi nommées dès le XIIIe siècle, parce que femmes et filles les chantaient tout en cousant, et parce qu'on y voyait généralement en scène dame ou pucelle occupée à coudre. C'est la chanson de la belle Aude :

> Fille et la mère se siéent à l'orfroi [broderie],
> A [avec] un fil d'or i font des ories croix [croix d'or];

ou la chanson de la belle Aïe :

Sur ses genoux un paile [étoffe] d'Engleterre,
Et à un fil i fet coustures beles ;

ou la chanson de la belle Aiglantine :

Bele Aiglantine, en roial chamberine,
Devant sa dame [sa mère] cousoit une chemise ;

ou bien encore celle de la belle Yolande :

Bele Yolans en sa chambre séoit,
D'un bon samit [satin] une robe cosoit, —
A son ami tramettre la voloit, —
En sospirant ceste chanson chantoit :
« Diex ! tant est dous li nom d'amor,
Jà n'en cuidai [pensai] sentir dolor ! »

L'auteur de Galeran (XIIe siècle) décrit ainsi la journée de la Reine, environnée de ses dames et de ses filles d'honneur. Elles passent les heures à

lire leur psautier
Et faire œuvre d'or et de soie [travailler à des tissus
d'or ou de soie],
Oïr de Thèbes ou de Troie [romans d'aventure],
En leurs harpes lais noter,
Et aux échecs autrui mater,
Ou leur oisel en leur poing paistre...

Pour joyeuse que fût l'humeur de ceux qu'abritaient les demeures royales, les bâtimens eux-mêmes en présentèrent jusqu'au XIIIe siècle un coup d'œil sévère, mais qui n'était pas dépourvu de grandeur : vastes salles voûtées, aux murs blanchis à la chaux, quelquefois ornés de rosaces et de fleurons de couleur à la détrempe. Les sièges sont taillés de chaque côté des fenêtres dans l'épaisseur des murs, au long desquels ont également été ménagés des bancs en pierre de taille. Le sol est dallé de pierres dures ou d'un carrelage émaillé : les salles « pavées, » les « salles perrines » (en pierre) des chansons de geste. Deux pièces principales, comme il a été dit : « la Chambre » où se trouve le trésor et qui sert aussi de garde-meubles, où le prince réunit son conseil, et « la Salle » ouverte aux audiences publiques.

On y répand de l'herbe fraîche, des joncs, de la menthe et des fleurs en été ; de la paille en hiver. Philippe-Auguste ordonna

que l'Hôtel-Dieu de Paris recevrait la jonchée de son palais, qui était renouvelée tous les matins. Les jours de fête, ou à l'occasion de cérémonies particulières, des étoffes de couleur, taffetas ou cendal, des tapis et des pailes sont tendus aux murs : ce qu'on nommait les « dossiers. » Enfermées dans des coffres, ces étoffes suivaient le Roi quand il changeait de résidence.

Les chambres de la Reine et des pucelles étaient revêtues de lambris de bois.

On vit à la Cour de France avec la plus grande simplicité. Walter Map, chanoine de Londres, vient à Paris sous le règne de Louis VII. Il rapporte que, s'entretenant certain jour avec le Roi, celui-ci lui traça un parallèle entre la Cour d'Angleterre et la Cour de France. « A ton souverain, lui dit Louis VII, il ne manque rien : hommes, chevaux, or et étoffes de soie, pierres précieuses et fruit et gibier, il a tout en abondance; à la Cour de France, nous n'avons que du pain, du vin et de la gaîté. — J'ai noté ces paroles, ajoute l'Anglais, parce qu'elles étaient vraies et courtoises; » car il y voyait naturellement un très grand éloge et la supériorité de son suzerain. On possède les comptes de la Cour de France pour les années 1202-1203, deux années du règne de Philippe-Auguste. Elles répondent à des mœurs très simples. Le Roi et les princes de sa famille ne changent de vêtemens que trois fois par an, à la Saint-André, à la Noël et à l'Assomption. A la table de Philippe le Bel, on ne servait que trois plats; les jours maigres quatre plats étaient autorisés. Pour dessert, les fruits récoltés dans le verger royal, réservés d'ailleurs à la table du monarque et de ses frères, car les seigneurs et les officiers de la couronne ne recevaient pour leur part que des noix sèches. En carême, tous avaient également pour dessert des noix, des figues et du raisin sec.

Le Roi mange avec ses officiers, avec les prélats et avec les barons palatins qui le secondent dans l'expédition des affaires. Repas royal auquel chacun peut assister en spectateur, en curieux : la maison du Roi est ouverte à tous. Aussi la foule s'y pressait-elle. Au dessert, le restant des mets était réparti entre les personnes présentes, usage qui se conservera jusqu'à l'extrême fin de la monarchie.

Le roi des ribauds avait charge de maintenir un peu d'ordre dans une assemblée aussi nombreuse, à quoi il avait grand'-peine. Parfois s'élèvent « noise, courroux et mêlée; » les

« poings carrés » se serrent et frappent rudement sur leurs victimes renversées à terre et qui poussent de grands cris.

Les vassaux du Roi le servent, comme ils le conseillent. L'une et l'autre fonctions constituent le service domestique; car c'est aux âges les plus reculés que remonte l'honneur attaché par l'ancienne France aux charges domestiques et que nous ne comprenons plus aujourd'hui.

Des diverses provinces, seigneurs et prélats viennent auprès du monarque faire de courts séjours, remplir auprès de lui leurs devoirs d'aide et de conseil.

Le comte Ferrans arrive au palais, entre dans la première cour, où il met pied à terre et attache son cheval. Il retire son heaume qu'il fixe à l'arçon de sa selle, arrange son haubert, puis fait le signe de la croix avant de pénétrer dans le donjon principal du palais, où il trouve le Roi à table « au mangier, » entouré de ses principaux conseillers.

Les nouveaux venus sont logés par le Roi, ils sont nourris, ils reçoivent des présens, de l'argent monnayé. Et ce mélange hétéroclite de courtisans de passage et de familiers fixés à demeure, de toutes classes et de toutes conditions, sans autre titre que leur dévouement au monarque et la confiance qu'il leur témoigne, a formé pendant longtemps, — jusqu'à la veille de la Révolution, — l'organe principal du gouvernement.

Cour du Roi qui, suivant les circonstances, et par ce mouvement même d'allans et venans, change incessamment de caractère : voici qu'elle s'est transformée en camp de guerre, prêt à chevaucher contre l'ennemi, car les barons sont arrivés, coiffés de leurs heaumes verts, vêtus de leurs broignes à doubles mailles, avec leurs lances ornées de gonfanons et leurs écus bandés.

Mais bientôt la Cour du Roi a revêtu la physionomie d'un concile par l'afflux des prélats, abbés et évêques du royaume ; on y discute sur des questions de discipline ou d'administration religieuse, voire sur des articles du dogme, sous la présidence du Roi ; ou bien elle a pris le caractère d'une Cour de justice, prononçant des arrêts ou des sentences d'arbitrage, assistant aux combats meurtriers que se livrent, entre les lices blanches, les champions des combats judiciaires.

Au temps des derniers Carolingiens, la Cour résidait principalement à Laon, le Mont-loon des chansons de geste, la cita-

delle imprenable sur sa butte fortifiée ; mais, avec les premiers Capétiens, la famille royale devient vagabonde, sans cesse en route sur les chemins de Paris et d'Orléans, allant de Melun à Étampes, de Saint-Denis à Pontoise ou à Compiègne, à Mantes ou à Poissy. Les haquenées blanches, ornées de garnemens de samit aux arçons travaillés à jour, les mules ferrées d'argent et couvertes de sambues claires à œuvre d'or menue, où sont montées la Reine et les filles de sa maison, se groupent en gracieuses chevauchées. Les écuyers, qui les accompagnent, portent à leurs poings faucons, vautours et éperviers, et les garçons mènent en laisse chiens et brachets, viautres et lévriers. Avec les sommiers chargés de lourds coffres en bois de chêne bardés de fer, recouverts de tapis, et les chariots entoilés qui renferment les richesses du Trésor et les hardes de la garde-robe, ils forment de longues files sur les voies sillonnées de fondrières. Par derrière viennent, sur leurs roncins, les clercs de la chapelle habillés de noir ; mêlés aux queux et aux fourriers, les taboureurs, vielleurs et ménétriers, vêtus de couleurs voyantes, les uns mi-partis, les autres en manteau rouge et capuce jaune, les autres en chape et en chausses vertes. Le cortège est accompagné d'une petite troupe de chevaliers, dont une partie ouvre la marche, tandis que l'autre protège l'arrière. Par-dessus les halliers ou les buissons qui bordent les chemins creux, saillent les pointes de leurs lances en bois de frêne, au haut desquelles « baloient, » fixés par des clous de cuivre, les longs gonfanons aux vives couleurs, dont les franges d'or retombent jusque sur la main à ceux qui en sont armés. A leur cou pendent les écus oblongs, les écus « de quartier, » c'est-à-dire coupés de bandes de métal doré, peinturés d'emblèmes héraldiques, de fleurs et d'animaux. Ils sont vêtus de leurs hauberts à mailles menues avec manches et gorgerin ; leur tête s'abrite sous le heaume d'acier bruni, en forme d'œuf, où glissent les coups d'épée, le beaume à visière et à ventail qui ne laisse à découvert que les yeux.

*
* *

Quant au pouvoir exécutif, il se trouve naturellement entre les mains des domestiques attachés à la famille régnante. Ceux-ci se groupent en six métiers (*ministeria*), en six ministères : la cuisine, la paneterie, l'échansonnerie, la fruiterie, l'écurie et

la chambre, où se répartissent un monde de cuisiniers, aideurs, souffleurs, tournebroches, portechapes, gâte-sauce, pâtissiers et oubliers, panetiers, sommeliers et échançons, barilliers, potiers, fruitiers, verduriers, poulailliers, valets de chandelle et porte-torche, écuyers, garçons, valets d'étable et valets de forge, charretiers et bourreliers, portiers et gaîteurs, chambellans, tailleurs, lavandières et repasseuses, courriers et fourriers, huissiers et fureteurs, dirigés par les grands officiers, le sénéchal, le bouteiller, le panetier, le chambrier et le connétable, serviteurs personnels du monarque.

Le sénéchal veille à la cuisine; il fait allumer le feu pour le repas et ordonne la table royale : « sénéchal de la victuaille, » ainsi que le nomme Bertrand de Bar. A Bourges et à Orléans, où le Roi tenait cour ouverte, Hugues de Clèves a vu le sénéchal faire placer des bancs autour de la table du festin, puis les faire recouvrir d'étoffes et de tapis, afin que les seigneurs pussent y prendre place jusqu'à l'arrivée des mets. Il fait « crier l'eau » ou sonner les buccines pour avertir les seigneurs du Palais d'avoir à se préparer pour le repas et à se laver les mains. Il est l'écuyer tranchant : c'est lui qui découpe la viande mise sur la table du prince. Le repas terminé,

Les escueles fait torcher et laver,

après quoi il reçoit, pour sa peine, un morceau de viande, auquel le panetier et le bouteiller ajoutent deux ou trois chopines de vin. Le sénéchal tient en ordre la maison du Roi et son importance s'accroît avec cette dernière, à mesure que deviennent plus nombreux les *nourris*, ceux que le Roi élève et admet dans son domestique. Il garde les clés des portes qui donnent accès dans la demeure royale. Il règle souverainement l'hospitalité du palais, admet les nouveaux venus, leur fixe leur place à table, ou bien les en écarte. Il leur assigne les logemens qu'il a fait préparer.

Girart de Montglane et son frère se présentent au palais, entrent dans la Cour où ils croisent le sénéchal, très affairé. Il est vêtu de « fraîche hermine claire; » son bliaut a été taillé à sa mesure.

En sa main tient un baston de pomier,

signe de son commandement. Il est fort occupé à répartir

l'avoine aux écuyers pour leurs montures et crie à tue-tête :

> Or, à l'avoine venez-en, escuier !
> Si vos me faites .j. petit [un peu] courecier,
> N'en panrez point, par Deu le droiturier !

Le sénéchal vit dans l'intimité du souverain, introduit les visiteurs. Le Roi lui confie l'éducation de son fils. Les chansons de geste indiquent les différentes charges de la domesticité royale par lesquelles on pouvait parvenir à ce poste éminent. Girbert de Metz, accueilli à la Cour sur la recommandation de la Reine, y fait d'abord les fonctions de veneur. Puis il devient fauconnier ; enfin sénéchal de France aux gages de quatre livres parisis par semaine.

En temps de guerre, le sénéchal donne ses soins à l'arrangement de la tente royale, il suit son maître dans les expéditions, il porte son gonfanon. « Métier, dit Bertrand de Bar, qui a seigneurie sur tous autres. » De son côté, Jean Renart nous montre le sénéchal « sire et mestre » dans le palais, où il est « commandère après le Roi de toute la maison ». Il est « sur tous ceus de Paris » « conseiller en sa Chambre. » Nul n'oserait contre son gré faire arrangement

> Ne de haut fet, ne de besoigne.

Il gouverne la France :

> Et bien doit France avoir en abandon,
> Seneschaus est, en a le gonfanon.

Ces fonctions devinrent héréditaires dans la maison de Garlande qui les érigea à la hauteur d'une vice-royauté. Louis VI, pour en diminuer l'importance, retrancha de l'office le service de dapifer, c'est-à-dire d'écuyer tranchant ; enfin Philippe-Auguste supprima le sénéchalat (1191) devenu un danger pour la couronne.

A la suite du sénéchal vient le connétable, *comes stabuli*, le comte de l'écurie. Il surveille l'écurie du Roi, contrôle le service des fourrages, achète des chevaux ; il tient la main à ce que les palefreniers nettoient soigneusement les stalles ; aussi peut-il placer quatre de ses chevaux aux râteliers de son maître et prendre en outre à la cuisine de la viande crue ou de la viande cuite. « Comme l'escuyerie du Roy, écrit André Duchesne,

semble estre en partie destinée pour les hasards de la guerre, ils (les connétables) commencèrent par là de s'accroistre et amplifier en grandeur et gaignèrent qu'au lieu où auparavant ils estoient superintendans de ceste escuyerie, ils commencèrent d'estre estimez pour lieutenans généraux de toute la gendarmerie... » Le connétable devint chef de l'armée. Philippe-Auguste lui adjoignit deux maréchaux. Le connétable étant devenu à son tour, par sa trop grande puissance, une menace pour la monarchie, l'office fut supprimé par Richelieu en 1627.

Le bouteiller, ainsi que son nom l'indique, *magister pincernarum*, commandait aux échansons comme le connétable aux garçons d'écurie. « Sa charge estoit de présenter la coupe à Leurs Majestez et d'avoir soin de leurs bouteilles. » Il distribuait le vin aux hôtes du palais. Il faisait

Les napes estuer [étuver] et garder
Et les hanaps, que nus nes puet ambler [voler].

D'autre part, il administrait les vignobles royaux et en gérait les revenus. Il ne veillait pas seulement à fournir la cave du Roi, mais à vendre les excédens des récoltes. Il établissait les pressoirs banaux, faisait rentrer les impôts de tonlieu, de pressurage, de forage; ce qui l'amena naturellement à juger les contestations auxquelles ces redevances donnaient lieu. Ainsi s'étendit progressivement l'importance de ses fonctions. Il ne tarda pas à prendre part à l'administration du domaine et à la gestion du fisc.

Le bouteiller avait droit, pour lui et pour sa famille, au vin tiré du cellier du Roi; il avait le droit d'aller prendre à la cuisine de la viande crue ou de la viande cuite. Il ne pouvait pas, comme le connétable, loger quatre chevaux dans les écuries de son maître; mais en revanche, il avait permission d'aller se choisir des torches et des chandelles au fruitier. Lui revenaient en outre les tonneaux entamés les jours de fête : privilège auquel le bouteiller tenait beaucoup; car comme c'était lui précisément qui faisait monter les tonneaux de la cave, il en faisait mettre en perce le plus grand nombre possible. Le bouteiller eut l'intendance du trésor royal et la présidence de la Chambre des Comptes. A partir du XIIe siècle, ces fonctions devinrent héréditaires dans la maison de la Tour, la première famille de

Senlis. En 1449, Charles VII dut supprimer la charge qui avait pris trop d'importance.

L'histoire du chambrier et celle du panetier se présentent sous un jour semblable. Venons au grand chancelier.

Son caractère diffère un peu de celui de ses collègues, parce que, pour domestique, son origine fut également religieuse. Les rois mérovingiens conservaient parmi leurs reliques la petite chape (capa) de saint Martin. C'était le vêtement de dessous que le patron des Gaules portait le jour où il avait abandonné sa tunique à un pauvre. De là le nom de « chapelle » donné au lieu où étaient gardées les reliques des rois, et celui de « chapelain » attribué aux clercs qui y étaient préposés. Aux reliques étaient jointes les archives. Lesdits chapelains devaient tenir registre des sermens qui étaient prêtés sur la chape. Ils en vinrent ainsi à être chargés de la rédaction des actes, des diplômes munis de sceaux. Leur chef fut le chancelier. Celui-ci devait constamment porter le grand sceau suspendu à son cou, de crainte qu'il ne fût perdu. On l'appelle « cil qui porte le scel. » Il commande aux notaires qui rédigent les actes royaux et aux chauffe-cire qui les scellent.

A mesure que la royauté exerça une action plus paisible et que, dans le gouvernement, une justice de robe put remplacer la justice armée, le rôle du chancelier grandit en prestige et en autorité. Le voici qui prend le pas sur le bouteiller et sur le connétable; après le monarque, il sera le premier personnage de l'État, le seul des grands officiers autorisé à porter la pourpre royale. On l'admire dans les cortèges, vêtu de la robe, du manteau et du chaperon d'écarlate, ou bien de drap d'or sur champ cramoisi, monté sur sa mule enharnachée de velours rouge frangé d'or avec housse de même parure. Dans l'ost il revêt, à l'instar du Roi, par-dessus son corcet d'acier, une jacquette d'écarlate.

Dès 1227 les fonctions du chancelier ont pris tant d'importance que le Roi croit devoir laisser la place vacante; mais, par courtoisie, « cil qui porte le scel » continue de recevoir le titre de chancelier et d'en revêtir le costume.

Tels étaient les six grands officiers de la couronne. Ils assistaient le Roi dans les divers actes de sa puissance. Leur caractère si étroitement domestique se perdit avec le temps, moins rapidement néanmoins qu'on ne serait tenté de le croire, puisque

nous en retrouvons encore les traces les plus saillantes à l'époque de la Renaissance.

Ces domestiques, grands officiers, forment avec la Reine et les fils du Roi, avec ses parens et les grands du royaume qui composent le conseil étroit, — et avec les autres officiers de conditions diverses qui occupent les rangs de la haute et de la basse domesticité du palais, queux, cubiculaires, chapelains, maréchaux, — ils forment ce que les textes du temps appellent « la famille royale ; » ce que nous appellerions le gouvernement.

Louis le Gros fait d'un de ses cuisiniers, Harcher, un de ses principaux capitaines, et saint Louis fait un ambassadeur d'un de ses cuisiniers également, Gervais d'Escraines.

Les fonctions domestiques se confondaient donc originairement à la Cour de France avec les fonctions publiques.

Les six grands officiers de la Couronne, chargés des six ministères, ne furent cependant pas l'origine des secrétaires d'État modernes. Nous avons vu comment l'importance prise par eux, avec le temps, avait décidé les souverains, soit à supprimer leurs charges, soit à les rendre exclusivement honorifiques. Depuis le XIIIe siècle, on trouve quelques clercs auprès du Roi pour contresigner les actes qu'il expédie. Au commencement du XIVe siècle, ces modestes fonctionnaires sont appelés « les clercs du secret. » Ils mangent à la table des chapelains royaux. Ils sont les ancêtres directs des ministres d'aujourd'hui, origine dont on suit les conséquences jusqu'au XVIIe siècle, où la charge de notaire-secrétaire du Roi continuera d'être indispensable à qui voudra obtenir une commission de secrétaire d'État.

*
* *

Enfin dans les « cours plénières, » — la *grand'cour*, qu'il ne faut pas confondre avec le *grand conseil*, — la « famille » tout entière se réunit. On les nommait aussi « cours publiques, » « cours générales, » « cours ouvertes, » et « cours larges. » C'étaient des assemblées, *conventus*, où le Roi tenait ce qu'on nommait ses « fêtes, » à Pâques, à la Pentecôte, à la Toussaint, à Noël ; ou bien à l'anniversaire de son sacre, de son mariage, à la « chevalerie » de ses fils ou de ses frères, aux noces d'un frère ou d'un enfant, — fêtes de famille.

Ni ordre, ni règlement, ni hiérarchie : seigneurs et tenanciers, riches et pauvres, une innombrable cohue se presse autour du prince. Dans le palais

Tant i a chevalier et gent
Que l'en n'i puet son pié [pied] torner.

Les uns ont fait le voyage pour venir quémander des bénéfices, les autres au contraire, pour offrir des présens au souverain, pour lui marquer leur amitié. Nombre de seigneurs sont arrivés avec leurs femmes, à quoi quelques-uns d'entre eux étaient même obligés.

La ville, que le Roi a désignée pour y tenir sa Cour, s'est mise en fête, surtout la partie où il a pris résidence, le « château, » le « maître-bourg. » La chaussée en est jonchée de menthe, de jonc et de glaïeul ; les maisons sont tendues de cendal et de baudequins [étoffes historiées]. Sous les gouttières et aux pignons des demeures qu'ils occupent, barons, chevaliers et écuyers ont fixé leurs enseignes et leurs bannières, leurs armoiries et leurs écus,

Por leurs compaignons adrecier,

c'est-à-dire pour faire connaître leur logis à ceux qui le chercheraient. Enseignes, bannières et écus y font briller leurs vives couleurs.

Les poètes du XIIe siècle ont laissé mainte description des cours plénières tenues à Paris, « en la terre le Roi : »

Che fu à Pentecouste, le haut jor enforcié,
C'à Paris tint sa Cour Karles o le vis fier [au fier visage].

On y est venu de tous les points du royaume :

Grans fu la cors des barons chevaliers...
Et si ot bien. x. m. [dix mille] arbalestriers,
Et i ot moult de bacelers legiers...

Les fils d'Aymeri de Narbonne, les Narbonnais, comme les appelle Bertrand de Bar, approchent de la ville. Oyez cette description de Paris au XIIe siècle :

Ce jor ont tant chevalché et erré
Que Paris voient la mirable cité,
Et maint église et maint clochier levé,
Les abaïes de grand nobilité,

Et voient Seine, dont parfond sont li gué,
Et les molins, dont il i ot planté,
Voient les nés [nefs] qui amoinent le blé,
Le vin, le sel...

Les maisons sont tout « encourtinées, » le sol jonché d'berbes odoriférantes : aux fenêtres pendent mille tapis, des draps de cendal et de soie, des « pailes » pourpres ou brodés ; sur les épaules des passans on ne voit que manteaux « vairs » ou blanches hermines.

Combien grande est la peine du sénéchal à qui incombe le soin de loger tout ce monde. Chacun s'adresse à lui. La plus chétive demeure sert d'abri à des chevaliers.

Si est remplie de Paris la cité
Do grant barnage que li rois a mandé,
N'i a grant sale, ne grant palès listé
[à cordons de pierre],
Meson ne volte, ne solier [étage] à degré,
Ne soient tuit ampli et ancombré,
De duc, de comte, o de prince chasé [qui tient fief],
O d'arcevesque, o d'evesque, o d'abé,
O de provoire [prêtre], o de clercs ordené.

Plus d'un noble vassal a dû s'installer dans une boutique, et dans la pièce même qui donne sur la chaussée :

Des rues ont toz les auvanz porpri.

Encore foule de braves gens restent-ils sur le pavé. Hernani de Narbonne pénètre à cheval dans un magnifique hôtel dont l'aspect l'a séduit ; il espère y trouver abri. La cour est toute grouillante de garçons et d'écuyers vaquant à leurs besogues :

Voit les haubers et froier [frotter] et coler [polie],
Et les espées forbir et ranheuder,
Et les chevax torchier et abruver,
En la quisine la vitaille porter,

Un grand tapis a été jeté emmi la place :

Environ siéent .xl. [quarante] bachelier,
Eschès et tables [tric-trac] orent fet aporter,
Ensemble jouent...

Si grande est parfois l'affluence que la contrée où se tient la Cour en est « mangée, » comme un champ où se seraient

abattues les sauterelles, car peu de villes étaient assez vastes pour contenir tant de gens. Alors sous les murailles des cités, dans la plaine, on dressait des campemens, où l'on voyait briller, à la lumière du jour, les toiles aux couleurs claires des trefs et des pavillons.

A l'occasion de la Cour plénière, le Roi s'est fait faire une robe neuve, une robe d'écarlate « noire comme mure. » Il s'est fait faire « un mantel d'escarlate vermeille, fendu à un costé, et chaperon de mesme étoffe tout fourré d'hermine, » manteau et chaperon ornés de pierres précieuses. Mais à la messe solennelle qu'a dite un des principaux prélats du royaume et par laquelle la Cour plénière s'est ouverte, il n'a pas mis ce vêtement d'écarlate, ni au festin qu'il préside le jour de la couronne, *dies coronæ*, ainsi nommé parce que ce jour le Roi paraît à table avec sa couronne qu'un évêque lui a posée au front.

Le « jour de la couronne » est le grand jour de la Cour plénière, le jour où le Roi paraît à table, couronne au front, entouré de sa famille, des princes du sang, des grands officiers et de tous ses sujets. La couronne qu'il a ceinte à cette occasion n'est pas celle du sacre, mais une autre couronne plus légère et plus facile à porter. Il a attaché à sa ceinture l'épée au pommeau d'or, il a chaussé les bottines de soie azurée, fleurdelisée d'or, il a vêtu la robe de cendal azuré, battu d'or aux armes de France, et s'est montré ainsi, dans le costume le plus auguste de sa majesté, à ses sujets réunis. Après quoi, il a repris le surcot d'écarlate ou de samit vermeil sous lequel il apparaîtra aux différens repas qui vont se succéder pendant plusieurs jours. C'est le « tinel. »

Le tinel est la table ouverte à tout venant, où le Roi reçoit son peuple, la famille entière. Sous les hautes voûtes des palais, dans les cours, dans les prés qui les environnent, dans les rues de la cité, de longues tables sont dressées et le peuple est convié par le cri des hérauts. S'assied qui veut. Les viandes sont servies en abondance. Aux carrefours, on défonce des tonneaux de vin.

Le prince tient « état royal. »

On trouve une description très précise d'une grande cour tenue par saint Louis à Saumur, dans la pittoresque chronique du bon sire de Joinville.

Le Roi, à la table où il est assis, entouré des princes du

sang et des principaux personnages du royaume, est servi par ses grands officiers et parfois ceux-ci, quand le repas est en plein air, le servent à cheval. Le jour de la couronne, c'est-à-dire le jour où le prince mange couronné, avec appareil, le banquet est silencieux. On écoute le grand chambellan qui fait la lecture à haute voix. Le chambellan lit généralement les histoires où sont rappelées les gestes des hommes illustres; mais, les jours suivans, ces agapes s'accompagnent de la plus tumultueuse gaîté. Les ménestrels font entendre les instrumens les plus divers et les tombéours font leurs farces et cabrioles. On voit leurs petits singes, dans leurs costumes d'écarlate à branlans d'or, grimper sur le dos des convives. Les hérauts d'armes, avec des hanaps remplis de pièces de monnaie, se jettent parmi le peuple en criant : « Largesse ! largesse ! » et font voler autour d'eux l'argent répandu à pleines mains.

Monstrelet raconte que, en 1420, lorsque le roi d'Angleterre, Henri V, désigné roi de France par le traité de Troyes, célébra à Paris ses noces avec Catherine, fille de Charles VI, il y tint Cour plénière, comme l'avaient fait les princes aux fleurs de lis ses « prédécesseurs. » Les Parisiens se rendirent au Louvre en grand nombre, « pour voir lesdicts roy et royne séans ensemble en portant couronne, » mais, ajoute l'historien, « les peuples sans estre administrrez de boire et de manger par nuls maistres d'hostel de léans. Ils partirent contre leur coutume, dont ils murmurèrent ensemble; car, du temps passé, quand ils alloient en si haute solennité à la Cour de leur seigneur le roy de France, estoient administrez des gouverneurs de boire et de manger en sa Cour qui estoit à tous ouverte et là ceux qui se vouloient seoir estoient servis très largement par les serviteurs du roy, de viande d'iceluy. »

Trait où se marque la différence qu'on observait entre les mœurs des rois de France, demeurées patriarcales, et celles des monarques anglais.

En ces Cours ouvertes, le Roi ne se contentait pas de nourrir ses sujets; le sénéchal distribuait en son nom

Chapes, surcots, cotes, mantiaus,

les fourrures, le vair et le gris, les dos [peaux] de martres zibelines, les riches atours, garnemens et paremens, les armes, heaumes et hauberts et les écus peints à fleurs, les plats d'étain

et les hanaps de vermeil, les mules et roncins, palefrois et destriers.

> Veigne à la cort quand elle iert [sera] assemblée,
> Chascun aura et cheval et espée.

Les moines recevaient de « blancs burriaus » [robes de bure blanche]. Aux dames le Roi donnait des pendans d'oreille, des perles, des joyaux, des ceintures « d'argent ferrées, » de riches étoffes, baudequins, draps d'argent ou de samit ciselé. Libéralités qui sont nommées les *livrées*, — du latin, *liberatæ*, *liberationes*, — du Roi. Puis le souverain nommait des titulaires aux charges vacantes, conférait des bénéfices, accordait des pensions, créait des chevaliers. Enfin se déroulaient joutes, carrousels et quintaines. Après quoi, le Roi embrassait les dames et congédiait l'assemblée.

Les trefs sont détendus. Barons et écuyers rejoignent leurs demeures en formant sur les routes de longues chevauchées :

> Quant vient en mai, que l'on dist as lons jors,
> Que Franc de France repairent de roy cort,
> Renaus repaire devant el premier front.

« En mai, le mois dit aux longs jours, quand Francs de France reviennent de la Cour du Roi, Renaud marche en avant, au premier rang. »

Que si nous nous sommes étendu un peu longuement sur ces « Cours plénières, » c'est à cause de leur importance dans le gouvernement de nos vieux rois. Les princes profitaient de ce qu'ils avaient autour d'eux le plus grand nombre possible de leurs sujets, pour prendre, d'accord avec eux, les mesures les plus instantes, les unes concernant l'ensemble du royaume, où ces décisions avaient force de loi, les autres concernant la famille royale. Les historiens ont noté toute une série de ces décisions qu'il serait trop long de rappeler ici. Et c'est ainsi que les Cours plénières, telles que nous venons de les décrire, ont été l'origine immédiate des États généraux. Les célèbres États généraux des XIVe et XVe siècles n'ont pas été autre chose que les cours plénières du XIIe siècle, mais où s'était graduellement introduit plus d'ordre et de méthode.

*
* *

Quant aux ressources qui leur étaient nécessaires, les pre-

miers Capétiens les tiraient de l'exploitation de leurs domaines. Ils subvenaient à leurs besoins par leurs revenus particuliers, sans lever d'impôts, grâce à des rentes personnelles, à des cens et à des fermages, dont le montant leur était apporté dans les trois termes de Saint-Rémy, de la Chandeleur et de l'Ascension.

Les Capétiens sont devenus, il est vrai, les plus grands propriétaires fonciers du pays. A Gonesse, à Mantes, à Étampes, ils ont établi des greniers où leurs prévôts font ranger le blé et l'avoine; ils ont des celliers à Orléans, à Angoulême; le bois et la venaison leur sont fournis par les forêts dont leurs résidences sont entourées, les forêts de Fontainebleau, d'Ivelin, de Saint-Germain, de Compiègne et de Rouvray (bois de Boulogne). Que si le Roi est si souvent en chasse, ce n'est pas seulement, comme dans les derniers temps de la monarchie, pour son plaisir, mais pour alimenter sa table et celle de ses officiers. Et de là aussi ces déplacemens incessans, car, au lieu de faire voyager vivres et subsistances, il semblait à la Cour plus expédient de les aller consommer sur place, d'un domaine à l'autre. Ou bien le Roi se rendait, avec sa suite, dans telle ou telle abbaye où il exerçait le droit de gîte en qualité de suzerain. Vastes et multiples exploitations rurales au profit desquelles les princes ajoutent les droits féodaux qu'ils percevaient comme suzerains de leurs fiefs. Le Roi n'avait à faire face qu'à des dépenses domestiques. L'État n'existait pas, partant nul impôt public.

Conception qui persistera jusqu'à la Renaissance. Après cinq siècles de monarchie, les États généraux de 1484 estimeront encore que les propriétés du Roi lui doivent suffire à lui et à sa maison, voire aux dépenses de l'État. Au regard du peuple, l'impôt n'est toujours qu'un recours momentané, une *aide*, pour reprendre l'expression consacrée. Aussi, jusque sous Louis XIII, appellera-t-on « finances ordinaires » les produits du domaine royal, « finances extraordinaires » le produit des impôts.

Depuis des siècles, il est vrai, cet « extraordinaire » formait la ressource principale du gouvernement.

Aux revenus de ses propriétés le prince ajoutait les quatre cas de l'aide féodale qui nous arrêteront un instant.

Rappelons que, dans l'antiquité, la législation romaine prescrivait que les cliens devaient 1° doter la fille du patron; 2° fournir la rançon du patron quand il était fait prisonnier;

3° contribuer aux frais de ses magistratures et à celles de son fils ; 4° le soutenir dans les dépenses extraordinaires, quand des amendes étaient encourues, etc.

Le droit féodal établit que le vassal doit aide au suzerain; 1° quand il marie sa fille ; 2° quand, fait prisonnier, il doit payer une rançon ; 3° quand il est armé chevalier ou arme ses fils chevaliers ; 4° dans les dépenses extraordinaires, quand il part pour la croisade ou veut racheter une partie du fief.

En retour, le patron devait à son client, comme le seigneur à son vassal, soutien et protection dans toutes les circonstances de la vie.

Les deux tableaux ne présentent pas seulement une grande similitude, mais une parfaite identité.

On constatera que, lorsque la féodalité se développa, la clientèle romaine avait disparu depuis des siècles : l'une ne peut donc être sortie de l'autre. Force est de conclure que l'une et l'autre ont été produites par la même cause; or l'origine familiale de la clientèle romaine ne fait plus doute pour personne.

Voyons à présent les quatre cas de l'aide royale :

Le sujet doit aide au monarque : 1° quand celui-ci marie sa fille; 2° quand, fait prisonnier, il doit payer sa rançon; 3° quand il arme ses fils chevaliers; 4° dans les dépenses extraordinaires, quand il part pour la croisade.

Entre l'aide féodale et l'aide royale nous constaterons donc encore les rapports les plus étroits.

La première application de l'aide royale, étendue au royaume entier, date de 1188, nous voulons parler de la contribution demandée par Philippe-Auguste pour subvenir aux frais de l'expédition contre les Sarrasins, de la dîme Saladine (du nom du sultan Saladin).

Suivons à présent les contingences dont l'influence étendra et, peu à peu, modifiera les faits sur lesquels elles agiront : l'impôt perçu par Philippe-Auguste, plus tard par Louis VII pour la croisade, fut donc essentiellement un impôt féodal, familial, à en considérer l'origine; mais les circonstances devaient en faire un impôt général ; à plus forte raison, en sera-t-il ainsi des contributions levées par Philippe le Bel pour le mariage de sa fille Isabelle ou pour la chevalerie de ses fils, des deniers perçus pour la rançon du roi Jean.

Et quels ne furent pas les peines, les efforts du gouvernement, avant qu'il parvînt à faire accepter le principe même de l'impôt! Sur la fin du règne de Philippe le Bel, les Capétiens occupent le trône depuis trois siècles; le Roi veut lever, pour les besoins urgens de la guerre de Flandre, un droit qui paraîtrait aujourd'hui fort mince, sur la vente des objets de consommation. Quelle indignation provoquent ces « nouveautés, » ces extorsions injustes et intolérables! Il y eut des émeutes, des personnes furent tuées. Si grande est la colère soulevée, que le paisible continuateur de Nangis en perd son sang-froid.

*
* *

Il nous reste à parler de l'administration locale.

Au-dessous des grands officiers dont il vient d'être question, sont rangés les agens inférieurs, les agens locaux, c'est-à-dire les prévôts, qui continuent les fonctions des *judices* carolingiens; mais ils sont principalement chargés d'exploiter les domaines que les premiers Capétiens possèdent sur les points les plus divers du territoire et dont les revenus leur fournissent encore leurs principales ressources pour gouverner leurs sujets. Les prévôts prennent leurs fonctions à ferme, pour un temps déterminé, versant au Roi une somme convenue pour l'exploitation du domaine et conservant le surplus des profits, qu'ils en ont tirés, pour leur rémunération. En réalité, ils sont des fermiers, dans le sens moderne du mot.

On trouve des prévôts, — ils sont au nombre de trente-huit jusqu'à Philippe-Auguste, — dans toutes les localités où la couronne possède des domaines importans. Ils y président aux labours, aux semailles, à la moisson, à la fenaison, aux vendanges; ils y surveillent l'entretien des bâtimens royaux et des clôtures, celui des cuisines, des brasseries, boulangeries et pressoirs; ils doivent maintenir en bon état les viviers, les vacheries, les porcheries, les bergeries et les écuries diverses, nourrir les poules, les oies, les canards, les paons, les faisans, les tourterelles et les perdrix qui appartiennent à leur maître; élever leurs chevaux, faire cultiver leurs jardins; recueillir les œufs, le lait, le miel, le lard que produisent les fermes et les courtils; faire ranger la paille et le foin sous les hangars qu'ils ont fait construire; enfin, quand ils en sont requis, ils doivent faire parvenir ces provisions à la Cour et en vendre le surplus; occu-

pations absorbantes et qui leur prennent plus de temps que les fonctions judiciaires dont ils sont chargés par surcroît, comme représentans de l'autorité royale. Ils sont placés sous les ordres du sénéchal, chef de la maison du Roi.

Gérans du domaine royal, ils deviennent avec le temps, — sous la force du mouvement qui a généralement déterminé l'évolution des institutions monarchiques, — des officiers publics. Pendant longtemps, ils ont été les seuls juges locaux, joignant d'ailleurs à ces attributions financières et judiciaires un rôle guerrier. Ils publient les semonces à l'ost royal et conduisent les contingens levés dans l'étendue de leur ressort. Ils deviennent les plus utiles auxiliaires du monarque.

On sait que l'institution des baillis, — cette première et, dans ses origines, cette très vague esquisse du gouvernement administratif, — n'apparaîtra que sous Philippe-Auguste, alors que la maison capétienne comptera déjà deux siècles de royauté.

*
* *

Quant à un pouvoir législatif, il n'y en a pas. Un père ne fait pas de législation au sein de sa famille. « Si veut le père, si veut la loi. » Les Mérovingiens légiféraient, ainsi que les Carolingiens; car leur autorité n'était pas de caractère patronal. Les Capétiens ne légifèrent plus. Comme le père parmi ses enfans, le Roi est, parmi ses sujets, « la loi vive. » Il gouverne son royaume comme une famille. « Si veut le Roi, si veut la loi. » Les ordonnances du Roi et de son conseil, quand elles entrent dans les mœurs, deviennent coutumières; mais si la coutume ne les admet pas, elles n'ont qu'un effet passager. Au XVIIe siècle encore, Pascal et Domat pourront écrire : « La coutume, c'est la loi. » Et les Capétiens ne légiféreront pas jusqu'à la Révolution. On sait la célèbre réflexion de Mirabeau : « La place que la notion de loi doit occuper dans l'esprit humain était vacante dans l'esprit des Français. » Après 1789 seulement, quand le régime patronal aura été détruit, on reverra dans notre pays ce qu'on n'y avait pas vu depuis le IXe siècle, depuis les Carolingiens, un pouvoir législatif.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

REVUES ÉTRANGÈRES

A PROPOS DU CENTENAIRE DE WILLIAM MAKEPEACE THACKERAY

Lorsque, l'année prochaine, tous les peuples de langue anglaise s'uniront pour célébrer le centième anniversaire de la naissance de Charles Dickens, c'est chose bien certaine que le public français, de son côté, se fera un devoir d'apporter à la mémoire de l'auteur de *David Copperfield* son tribut particulier d'affection et de gratitude. Charles Dickens ! je crains décidément de ne pouvoir jamais évoquer avec l'impartialité qu'il faudrait le souvenir d'un aussi fidèle compagnon, ami, et bienfaiteur de toute ma vie. Mais combien d'autres cœurs de chez nous, depuis un demi-siècle, ont été pareillement séduits par ce magicien : accoutumés peu à peu à plonger dans le merveilleux univers issu de sa fantaisie créatrice, ils se trouveraient, maintenant, tout à fait incapables d'en examiner « objectivement » la portée littéraire ou la vraisemblance ! Et s'il est sûr que dans d'autres pays, en Russie par exemple ou en Allemagne, tout le roman moderne s'est constitué et n'a point cessé de se développer sous l'influence immédiate de l'œuvre de Dickens, combien chez nous aussi cette influence a été féconde, ne serait-ce que pour opérer la transition qui nous apparaît aujourd'hui entre la forme et le contenu « romanesques » des récits d'un Balzac et de ceux d'un Flaubert ou d'un Alphonse Daudet ! Je ne crois pas que Walter Scott lui-même, ni autrefois Richardson, aient, sinon occupé plus de place dans nos âmes françaises, en tout cas réussi à y pénétrer plus profondément. De telle manière qu'en 1912, au moment où toutes les races anglaises proclameront, d'un élan unanime, leur tendre dévotion à l'égard d'un conteur que

les plus délicats de leurs lettrés s'accordent désormais à chérir autant qu'ils avaient naguère affecté de le dédaigner, nous pouvons être assurés que des milliers de lecteurs français leur feront écho, — lecteurs anciens, se souvenant d'avoir frémi doucement au spectacle des souffrances et de l'agonie pathétiques de l'exquise petite-fille du marchand d'antiquités; jeunes lecteurs tout fraîchement remués de sympathie fraternelle pour les luttes, les déboires, le triomphe final du jeune Copperfield!

Mais voici cependant que, dès la présente année 1911, en attendant les fêtes de ce glorieux centenaire, les mêmes peuples de langue anglaise s'empressent à célébrer pieusement le centième anniversaire de la naissance d'un autre de leurs grands romanciers, le plus grand de tous après Dickens, ou parfois regardé comme son égal; et il ne semble pas que personne, chez nous, manifeste le désir de mêler sa voix à ce concert de louanges en l'honneur du noble et vigoureux génie de W. M. Thackeray. A peine quelques-uns d'entre nous savent-ils le nom de ce romancier; et ce n'est pas seulement que nous l'ayons oublié, ainsi que cela nous est arrivé pour maints autres écrivains étrangers familiers à nos pères : le fait est que jamais, en aucun temps, le public français ne paraît avoir consenti à accueillir dans son intimité l'illustre auteur d'*Arthur Pendennis* et de *Barry Lindon.* Lorsque, aux environs de 1860, l'énorme succès de l'œuvre de Dickens a provoqué chez nous, pour la troisième fois depuis le milieu du XVIIIe siècle, une véritable passion de curiosité à l'égard de l'école tout entière du roman anglais contemporain, les traducteurs ne se sont pas fait faute, naturellement, de nous offrir l'œuvre à peu près complète de Thackeray, tout de même qu'ils nous révélaient celles des Bulwer Lytton et des Wilkie Collins, des George Elliot et des Charlotte Brontë. Mais, tandis que la plupart de ces rivaux ou disciples de Thackeray rencontraient parmi nous des lecteurs enthousiastes, c'est comme si une malchance obstinée nous eût interdit, dès le début, de prendre plaisir à aucun des romans d'un auteur estimé de ses compatriotes fort au-dessus de ceux-là. En vain les critiques les plus autorisés, et Taine au premier rang, nous invitaient à admirer, dans l'art de cet auteur, une maîtrise littéraire incomparable, avec la plus heureuse alliance de tous les dons du conteur, du peintre, et du psychologue; en vain ces guides ordinaires de l'opinion française, — trompés eux-mêmes sur le compte de Dickens par une prévention des lettrés anglais toute pareille à celle qui chez nous, autrefois, avait empêché les contemporains de Balzac de rendre hommage à la valeur littéraire

de ses feuilletons, — nous enjoignaient de préférer à l'invention un peu vulgaire de *Martin Chuzzlewit* la touche plus subtile des *Newcomes* et d'*Henri Esmond :* notre impuissance à les suivre, dans ce cas particulier, était décidément si irrémédiable que les traducteurs eux-mêmes dont je parlais à l'instant, après nous avoir soumis presque toutes les productions antérieures de Thackeray, renonçaient à introduire chez nous ses derniers ouvrages, et notamment ces *Newcomes* où l'on nous assurait qu'il avait déployé le plus pur de son génie. Il n'y avait pas jusqu'à sa *Foire aux Vanités*, le plus fameux à coup sûr et le plus « populaire » de ses romans, qui n'échouât à obtenir parmi nous la faveur accordée aux plus médiocres « machines » de Bulwer Lytton ou d'Anthony Trollope, de l'un quelconque des nombreux romanciers anglais dont les noms se lisaient au dos des couvertures sang-de-bœuf de la mémorable *Collection des meilleurs auteurs étrangers*.

Mais pourquoi? Comment expliquer cet étrange phénomène, bien souvent déploré, en ma présence, par des admirateurs du célèbre romancier? La faute en était-elle, peut-être, aux traductions des récits de Thackeray, comme le supposaient volontiers ces compatriotes du maître? Il est sûr que bon nombre des susdites traductions aux couvertures rouges avaient dû être faites avec une précipitation et une négligence fâcheuses : n'est-ce pas dans l'une d'elles que la locution anglaise *for the nounce*, « pour le moment, » avait été traduite par les mots : « pour le Nonce, » survenant là de la façon à la fois la plus littérale et la plus imprévue? Et certes, il est bien vrai, aussi, que la langue de Thackeray, avec sa remarquable tenue littéraire, s'accommodait plus malaisément d'une transposition trop sommaire que celle d'un Ainsworth ou d'un Wilkie Collins. Mais ma vieille expérience de traducteur m'a appris qu'il existait, décidément, une « grâce d'état » pour les œuvres étrangères qui avaient en soi le moyen de nous intéresser : combien n'ai-je pas constaté, à ce point de vue, de vrais miracles, permettant à un roman, et parfois même à un ouvrage historique ou philosophique, de se frayer un chemin jusqu'à notre cœur malgré la « trahison » d'une traduction à peu près illisible! Sans compter que, par hasard, il se trouve que tels des romans de Thackeray, *Arthur Pendennis* et *Henri Esmond*, sont tombés aux mains de traducteurs d'une habileté et d'une conscience exceptionnelles, très suffisamment en état de nous rendre accessible l'intention générale de la pensée de l'auteur.

Plus spécieuse m'apparaîtrait une autre explication, attribuant notre antipathie invincible pour l'art de Thackeray à un secret instinct qui nous avertirait de l'antipathie préalable du romancier anglais pour notre race française, comme aussi pour la religion de nos pères. « Ceux qui supposent que Thackeray détestait la France et les Français commettent une erreur tout à fait gratuite, » nous assurait tout récemment encore M. Lewis Melville, le nouveau biographe de l'auteur d'*Henri Esmond*. Le reproche, si je ne me trompe pas, s'adressait expressément à moi, qui ai eu naguère, en effet, l'occasion d'affirmer ici ce peu de goût du romancier à l'égard de la France et de la religion catholique (1). Mais aussi bien, sur ce dernier point, M. Lewis Melville lui-même a-t-il été forcé de me donner raison. Il reconnaît que Thackeray a toujours témoigné, pour le catholicisme, des sentimens d'une aversion mêlée de mépris; et il cite, à ce propos, une page infiniment caractéristique, extraite de la relation d'un voyage du romancier au *Quartier de Cornhill au Caire* :

Je suis entré une fois dans une église, à Rome, sur la requête d'un ami catholique. J'y ai trouvé des murs tendus de bandes de calicot rose et blanc à bas prix, des autels couverts de fleurs artificielles, une foule de chandelles de cire, et une infinité d'ornemens en papier doré. L'endroit me donnait tout à fait l'impression d'un de nos théâtres de faubourg; et voilà que mon ami, dans ce lieu, se prosterne à genoux, plongé dans un ravissement d'admiration et de dévotion! Impossible, pour moi, de juger moins défavorablement cette église, la plus fameuse du monde. La tromperie y est trop ouverte et flagrante, les contradictions trop monstrueuses. Il m'est difficile, même, d'être en sympathie avec les personnes qui tiennent tout cela pour sincère; et bien que, — ainsi que je l'ai reconnu dans le cas de mon ami de Rome, — toute la vie d'un croyant puisse s'écouler dans le plus pur exercice de la foi et de la charité, il m'est difficile d'accorder crédit de loyauté même à ce croyant-là, tellement grossières me semblent être les impostures qu'il fait profession d'accueillir et de révérer. L'homme raisonnable a besoin d'un effort non petit pour admettre même la possibilité de la foi ingénue d'un catholique; et je n'ai pas réussi, pour ma part, à emporter de cette église d'autres émotions que celles de la honte et d'une vraie souffrance.

« Thackeray, — écrit M. Melville, — méprisait tous les catholiques, en raison de leur religion; et toujours il s'est exprimé là-dessus avec une extrême rudesse. » Mais, au contraire, le biographe de l'illustre romancier ne consent pas à me laisser dire que celui-ci ait

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril 1906.

éprouvé à l'égard des Français un sentiment quelque peu analogue; et là-dessus je serais tout disposé à me croire en faute si mon affirmation de ce sentiment de l'écrivain anglais n'avait pas été, simplement, la conclusion évidente que j'avais vue ressortir de certains faits positifs, notés ici par moi à l'occasion de la récente exhumation d'une série de « chroniques parisiennes » de Thackeray, — chroniques où déjà, décrivant à ses compatriotes divers aspects de notre vie française, il ne laissait pas de se montrer animé contre nous de l'antipathie la plus manifeste. Voici d'ailleurs, en deux mots, de quoi il s'agissait.

Vers la fin de l'année 1863, Thackeray avait commencé un nouveau roman, *Denis Duval*, que sa mort subite avait interrompu; et les éditeurs de ce roman inachevé avaient trouvé bon d'y adjoindre, en appendice, une copie des documens historiques qui avaient servi à sa rédaction. Or, ces documens racontaient l'existence aventureuse de deux personnages du XVIIIe siècle, un gentilhomme français et un brigand anglais : le premier ardent catholique, mais aussi patriote admirablement intrépide et loyal; le second, un vulgaire coquin, avec cela zélé protestant. Sur quoi Thackeray avait, dans son roman, conservé au brigand son vrai caractère historique, mais en faisant de lui un « papiste » effréné; et quant au gentilhomme français, le baron de la Motte, de ce héros sans reproche le romancier de *Denis Duval* avait imaginé de faire un ignoble gredin, unissant à la ferveur de son catholicisme la pratique assidue de toutes les formes les plus répugnantes de l'hypocrisie et de la cruauté. Il y avait même, dans un tel travestissement du rôle et du caractère historiques de notre compatriote, quelque chose d'étrangement audacieux, pour ne pas dire d'indélicat : car sans doute Thackeray, lui, n'avait pas l'intention de nous révéler la série authentique de ces pièces anciennes, dont il aurait simplement prétendu avoir tiré le fond de son roman. Ou plutôt sa conduite pouvait bien s'excuser, mais à la seule condition d'admettre chez lui, en regard du sentiment que lui-même reconnaissait avoir toujours éprouvé à l'endroit des catholiques, une égale impossibilité foncière de croire à la « parfaite bonne foi » d'un patriote français.

Au reste, toute l'œuvre du grand romancier m'offrirait une foule d'autres preuves, et non moins péremptoires, à l'appui d'une thèse dont je m'étonne que l'on puisse songer sérieusement à la contester. On allègue bien, contre elle, le rôle sympathique attribué par Thackeray à une vieille dame française, Mme de Florac, dans son

histoire des *Newcomes;* mais, jusque dans cette histoire, les deux figures du mari et surtout du fils de Mme de Florac sont expressément des « grotesques, » et où il n'est pas douteux que l'auteur, cependant, ait voulu incarner l'idée la moins défavorable qu'il réussissait à se faire du caractère français. Bruyant et familier, « bon garçon » si l'on veut, mais fâcheusement dépourvu de la plupart des scrupules qu'on attendrait d'un personnage de sa condition : tel nous apparaît le jeune vicomte de Florac, évidemment conçu comme un « type » symbolique de ce que peut produire de meilleur notre aristocratie française.

L'erreur des critiques anglais sur ce point ne saurait s'expliquer, me semble-t-il, que par la confusion qu'ils commettent entre deux élémens très différens de l'esprit de Thackeray : sa connaissance de la vie française et l'opinion que cette vie lui a toujours inspirée. Que l'auteur du *Livre d'Esquisses Parisiennes*, ayant très longtemps demeuré à Paris, se soit mis au courant de notre littérature, et peut-être aussi de la partie extérieure, superficielle, de nos mœurs nationales, beaucoup plus que l'ordinaire des écrivains de son pays, cela est absolument incontestable. Mais à son observation de ces choses françaises Thackeray a appliqué, de tout temps, la même prévention qui de son long séjour à Rome ne lui a permis d'emporter, à l'égard de la religion catholique, « d'autres émotions qu'un mélange de honte et de vraie souffrance. » Et que si, aujourd'hui encore, ses lecteurs anglais ne sentent pas ce qu'ont pour nous d'humiliant des portraits comme ceux qu'il leur a laissés du vicomte de Florac ou du baron de la Motte, la cause en est peut-être à ce que, malgré leur sincère et croissante sympathie envers nous, involontairement ils ont encore les yeux remplis de l'immense série de caricatures qui, pendant deux siècles, leur ont été présentées comme les plus authentiques portraits de la race des « mangeurs de grenouilles, » des soldats de Fontenoy et du camp de Boulogne.

Après quoi, j'ai hâte d'ajouter que, pour regrettable qu'ait pu nous apparaître l'humeur dédaigneuse de Thackeray à notre égard, ce n'est pourtant pas ce sentiment qui, lui non plus, nous a empêchés d'apprécier l'éminente valeur littéraire d'œuvres comme *Pendennis* ou *Barry Lindon*, où les opinions de l'auteur sur notre nature française ne tiennent qu'une place tout à fait accessoire. Le véritable motif de cette indifférence du public français pour les ouvrages de l'un des plus grands conteurs et psychologues de tous les temps doit être cherché

plus loin, à une source plus profonde : il est tout entier, selon moi, dans notre incapacité de prendre plaisir à des récits où nous avons l'impression que l'auteur lui-même ne s'est pas abandonné à nous librement, — à nous, comme aussi aux événemens et aux personnages évoqués par lui sous nos yeux.

L'aventure littéraire de Thackeray en France, je ne puis la mieux comparer qu'à celle d'un autre grand romancier, celui-là issu de notre race, mais également conduit à créer ses romans bien moins par un besoin passionné de son cœur que par l'active et féconde curiosité de son intelligence. Tout de même que l'auteur des *Newcomes*, celui de la *Chartreuse de Parme* a été, avant tout, un « cérébral, » un homme d'une ouverture et étendue d'esprit merveilleuse, dépassant les plus originaux des romanciers de son pays par l'intensité de vie individuelle qu'il a su prêter à maintes de ses figures : mais, avec cela, ayant toujours l'air de se borner à la leur « prêter, » comme s'il ne pouvait pas se résigner à nous laisser en tête à tête avec ces ingénieux et subtils reflets de sa propre pensée. N'est-ce point de cette qualité ou de ce défaut, de cette prépondérance chez lui des dons intellectuels sur le simple élan spontané de l'invention créatrice, que notre cher Stendhal a toujours porté la peine, de génération en génération, échouant irrémédiablement à nous procurer, malgré toute sa science et tout son génie, l'illusion bienfaisante d'une pleine réalité « romanesque » telle que nous la trouvons dans les récits, souvent moins « vrais, » d'un Balzac ou d'un Alphonse Daudet, — moins vrais, et qu'une critique réfléchie aurait même le droit d'estimer moins « vivans ? » Que manque-t-il aux personnages de Mme de Rénal et de Mlle de la Mole, de Fabrice del Dongo et de ses maîtresses, pour se graver à jamais dans nos cœurs avec une réalité et un relief incomparables, charmantes ou tragiques figures dont il nous semble que le fond le plus secret de leurs âmes se trouve immortellement mis à nu devant nous ? Il leur manque seulement de pouvoir s'échapper de la forte main de Stendhal, que nous apercevons à chaque instant derrière elles ; et cela seul suffit pour nous empêcher d'accueillir de plain-pied, dans notre souvenir, ces diverses figures où nous devinons trop des « êtres de raison, » de belles ombres que la fantaisie d'un artiste de génie s'amuse à projeter sur le papier comme sur la toile blanche d'un cinématographe.

Cette répugnance naturelle et invincible de notre esprit français à se satisfaire de récits que l'auteur lui-même ne nous donne pas pour absolument authentiques, — quelque puissance d'invention, d'ana-

lyse, ou de peinture qu'il y ait d'ailleurs déployée, — c'est elle aussi qui, depuis un demi-siècle, ne nous a point permis d'apprécier les éminentes vertus littéraires du Stendhal anglais. Tout ce que l'œuvre romanesque de Thackeray contient à la fois d'observation et de poésie nous a été caché par cette main trop visible de l'auteur, incapable de se résigner à nous laisser oublier sa propre présence et l'adresse avec laquelle il réussit à camper, sous nos yeux, la foule bigarrée de ses personnages. Non pas que j'entende lui reprocher, à ce point de vue, son habitude perpétuelle d'entremêler à ses récits toute sorte de digressions morales ou philosophiques, ni même, peut-être, ce ton volontiers ironique, et quasi « supérieur, » qui finit pourtant par agacer parfois jusqu'à ses lecteurs les plus indulgens. Par-dessous ces travers extérieurs, résultant déjà manifestement de son excès d'« intellectualisme, » ce ton s'impose à nous dans toute l'inspiration générale des romans du fameux écrivain anglais, — sauf à les revêtir d'une originalité et d'une grandeur singulières pour l'élite de ses compatriotes, en même temps qu'il les rend à peu près inaccessibles à notre goût français.

Le fait est que Thackeray, malgré toute la gloire qu'allaient lui procurer ses romans, n'est devenu romancier que par occasion, relativement assez tard dans sa vie, et, selon toute vraisemblance, sans y être poussé par un profond besoin de son cœur. Né aux Indes en 1811, d'une excellente famille de *gentlemen*, il a été avant tout un *gentleman*, un homme d'éducation et de manières raffinées, instinctivement porté à considérer le travail littéraire comme un passe-temps, ou bien encore comme une dure nécessité pratique, quelque peu dégradante. La perte de son patrimoine, des séjours prolongés à Paris et de nombreux voyages, enfin trois années de parfait bonheur conjugal aboutissant à la plus terrible des catastrophes, — la folie incurable de sa chère jeune femme, — autant de leçons dont chacune avait contribué pour sa part à étendre ou à approfondir une de ces intelligences vraiment « universelles » que le hasard des événemens conduit seul à se choisir telle ou telle voie d'expression particulière. Aussi bien la première ambition du jeune Thackeray avait-elle été de se consacrer à la peinture ; et lorsque ensuite la carrière des lettres s'était ouverte devant lui, c'était au genre de l'esquisse « humouristique, » du léger et spirituel croquis de mœurs nationales ou étrangères, qu'il s'était livré tout entier pendant plus de dix ans. Son début dans l'art qu'il était appelé à illustrer ne datait, en somme, que de 1839, où ce merveilleux « parodiste » s'était avisé d'écrire une terrifiante (et comique)

« histoire de brigands, » par manière d'exagération satirique des tendances que révélaient alors l'*Eugène Aram* de Bulwer Lytton et surtout l'*Olivier Twist* de Dickens.

Un biographe soucieux de mettre en valeur les sources principales de la personnalité littéraire de Thackeray serait tenu, me semble-t-il, d'attribuer une importance prépondérante à deux faits de sa vie : la maladie de sa femme, et l'influence exercée sur lui par les romans de Dickens, ou plutôt par l'enorme succès qu'ils avaient obtenu. Brusquement interrompu, par un coup inexorable de la destinée, au milieu du plus beau rêve d'amour et de bonheur, un écrivain comme celui-là ne pouvait manquer de sentir dorénavant installée, dans le fond de son être, une amertume où l'inclinait déjà son tempérament d'observateur et de satiriste. De là, dans tous ses romans, cette âpreté d'analyse psychologique, cette insistance à rechercher les élémens les plus cachés de l'égoïsme humain, qui constitue l'un des traits distinctifs de la saisissante nouveauté de son art de conteur : pour ne rien dire d'une certaine atmosphère de tendre et discrète mélancolie qui enveloppe comme d'un voile poétique cette sombre peinture d'un monde de coquins sans scrupules et de faibles d'esprit. Et quant à ce qui est de l'effet produit sur Thackeray par la popularité des romans de Dickens, je ne crains pas d'affirmer que, depuis ce premier roman, *Catherine*, écrit en 1839 pour railler la « sensiblerie » de l'auteur d'*Olivier Twist*, jusqu'à l'ébauche posthume de *Denis Duval*, toute l'œuvre du plus grand des romanciers anglais après Dickens doit une bonne partie de son origine au double désir, chez ce romancier, d'égaler le succès de son illustre confrère, et de montrer aux lecteurs de celui-ci la possibilité de s'élever plus haut que lui en traitant des sujets tout pareils aux siens.

Oui, le projet de rivaliser avec Dickens, et de le dépasser sur son propre terrain, c'est à ce sentiment plus ou moins conscient que le public anglais est surtout redevable de posséder les beaux livres que sont *la Foire aux Vanités*, *Pendennis*, les *Newcomes*, les *Aventures de Philippe*, comme aussi, antérieurement à ces longs ouvrages, la délicieuse « nouvelle » intitulée *Le grand Diamant des Hoggarty*. A chaque page, nous avons l'impression de voir Thackeray s'ingéniant (ou parfois simplement se divertissant) à donner, en quelque sorte, une leçon de pensée et de style à Dickens lui-même ou à la foule ingénue de ses admirateurs. Ses biographes ont beaucoup insisté sur le profit qu'il a tiré de l'étude des vieux romans d'Henri Fielding et de Tobie Smollett; mais, en réalité, l'influence de ces

maîtres, tout au moins pour ce qui est de la forme du récit, nous apparaît plus sensiblement dans les premières œuvres de Dickens que dans celles où l'auteur de *Pendennis* n'a plus eu qu'à adopter les moules nouveaux créés déjà par son jeune émule ; et le seul usage qu'ait pu faire dorénavant Thackeray de l'art de ces savoureux conteurs du XVIIIe siècle a été de montrer à Dickens comment il était possible d'extraire, de leurs ouvrages, une « moelle » plus riche, plus d'observation pénétrante et de verve railleuse. A l'aide de Fielding, Thackeray s'est efforcé de corriger et de rehausser le roman de Dickens : en quoi il n'a d'ailleurs réussi qu'imparfaitement, car, avec leur réalisme plus superficiel et la simplicité courante de leur style, ce sont toutefois les récits de Dickens, et non pas les siens, qui égalent en vigoureuse intensité de vie l'œuvre immortelle des romanciers anglais du dernier siècle.

Et ainsi s'explique, pour nous, cette secrète impression de malaise que nous causent toujours jusqu'aux plus touchans des récits de Thackeray. Nous devinons instinctivement que, de même que les chefs-d'œuvre de Stendhal, *Pendennis* et les *Newcomes* restent, au fond, des romans d' « amateur. » Mais comment ne pas reconnaître, après cela, tout ce que cet « amateur » de génie a offert à ses compatriotes de vivantes peintures et de « types » inoubliables ! L'humanité qui s'agite dans ses livres a beau nous apparaître trop constamment dirigée par la main du grand homme qui l'a tirée tout entière de son ample cerveau : combien elle est diverse, et amusante, et vraie, éclairée d'une lumière intérieure qui nous découvre jusqu'aux moindres nuances de ses sentimens et de ses idées ! Au point de vue de ce qu'on pourrait appeler la « définition » psychologique des personnages d'un roman, je ne crois pas qu'aucune littérature ait rien produit d'aussi remarquable. Chez Thackeray, c'est vraiment l'âme tout entière des héros que nous apercevons, avec le détail minutieux de toute leur personne intellectuelle et morale, souvent même avec leurs « tics, » leurs habitudes, et le ton de leurs voix. La figure de Rébecca Sharpe, dans *la Foire aux Vanités*, celle de l'oncle d'Arthur Pendennis, dans le roman intitulé de ce nom, celles encore des oncles et des tantes de Clive Newcome, et l'étonnante figure du Dr. Firmin, dans les *Aventures de Philippe*, chacune d'elles nous est présentée avec un art si savant et si fort que, d'autant plus, nous déplorons l'impossibilité où nous a mis l'auteur de croire librement à leur existence. Hélas ! à peine commençons-nous à reprendre l'illusion de leur réalité, que voici, de nouveau, la figure souriante de Thackeray qui se projette

derrière elles, comme pour nous inviter à l'applaudir, ou parfois encore pour railler doucement notre crédulité !

Mais je dois ajouter que, railleuse ou non à notre endroit, cette figure elle-même de W. M. Thackeray nous émeut et nous charme plus encore, peut-être, que toutes celles de ses personnages, lorsque nous sommes parvenus à la bien connaître. Il n'est pas surprenant qu'elle continue aujourd'hui de rencontrer dans son pays des admirateurs, ou plutôt des amis passionnés, pour lesquels le romancier de *la Foire aux Vanités* est devenu une espèce de Montaigne, — un compagnon familier dont la personne leur est plus chère que toutes les qualités littéraires de son œuvre. En fait, cet « amateur » de génie n'est pas sans ressembler à notre Montaigne. Il en a la franchise et la bonhomie, avec une égale maîtrise à nous faire accepter, le plus facilement du monde, telle dure leçon qu'il lui a plu de nous infliger. Sa philosophie même, tout aussi indéfinissable que celle de Montaigne, exerce sur nous une séduction à peine moins profonde, s'emparant de nous par de lentes étapes, mais sans que nous puissions réussir désormais à lui échapper.

C'est par cet attrait individuel que l'illustre rival de Dickens a le plus de chances de durer dans les lettres anglaises. Ses romans en tant que tels, il faut bien l'avouer, ont déjà vieilli. Tous les hommages offerts à sa mémoire par le public anglais, en cette année de son centenaire, ne feront pas que son *Henri Esmond* et son *Pendennis*, ni même sa *Foire aux Vanités*, viennent reprendre leur place d'autrefois dans les bibliothèques familiales où, seuls, les chefs-d'œuvre du Dickens semblent défier jusqu'ici les assauts du temps. Mais sous le romancier aux formules surannées, survit le causeur et le moraliste. Celui-là, je le jurerais, n'a rien perdu de son prix auprès de tout lecteur qui, à un moment quelconque de sa vie, s'est vu admis au délicieux privilège de son intimité. Tout au plus, sans doute la nature particulière de cette respectueuse affection de ses compatriotes les portera-t-elle, par degrés, à rechercher moins volontiers le plaisir de sa société dans ses grands romans que dans la nombreuse série de ses contes et de ses chroniques, où l'incomparable « amateur » a pu épancher beaucoup plus à loisir ses trésors de sagesse et de fantaisie. Il y a même, dans son œuvre, des centaines de courtes « esquisses, » — articles écrits pour la revue qu'il avait fondée, impressions de voyage, fragmens de prétendus « mémoires » d'un valet de chambre, — qui, si un audacieux traducteur prenait sur soi de les révéler au public français, auraient peut-être de quoi réconcilier enfin

celui-ci avec le talent d'un maître écrivain qu'il a toujours, jusqu'à présent, refusé d'apprécier. J'ouvre au hasard l'un de ces recueils de libres causeries, et aussitôt mes yeux tombent sur une charmante évocation des tristesses et des joies de la vie de collège :

Ah! mon cher monsieur, si vous avez de petits amis qui soient au collège, allez vite les voir, et faites pour eux ce qui est naturel. — donnez-leur une pièce blanche pour leurs menus plaisirs! Ne vous imaginez pas qu'ils soient trop âgés : essayez seulement, vous verrez bien ce qui en est! Et eux, ils se souviendront de vous, et vous béniront dans les jours à venir; et leur reconnaissance vous adoucira la morne solitude de votre fin de vie. Bonté divine! comment pourrais-je oublier jamais le louis que vous m'avez donné il y a un demi-siècle, capitaine Bob, mon bienfaiteur!... Et il est bel et bon de dire après cela, mon cher monsieur, que les enfans contractent ainsi l'habitude d'attendre des cadeaux de la part des amis de leurs parens, que cela les rend avides, et autres choses semblables. Avides, en vérité! La seule habitude que contractent ainsi les enfans est celle de manger des tartes et du caramel, habitude qu'ils n'emportent pas dans la suite de leur vie. Et combien, au contraire, c'est cela même qui est regrettable! Quelle extase de plaisir on se procurerait à présent pour cent sous, si l'on pouvait avoir le goût de les dépenser sur le comptoir du pâtissier! Non, si seulement vous avez de petits amis au collège, « fendez-vous » hardiment de vos pièces de quarante sous, mon bon ami, et offrez à ces pauvres petits les passagères joies de leur âge!

Ne sent-on pas s'exhaler de ces lignes comme un rayonnement de tendre bonté? Et la même impression se dégage de toute la longue série des « confidences » de Thackeray, publiques ou privées, soit qu'elles viennent à nous sous la forme des incessantes digressions de ses romans, ou de ses adorables chroniques, ou encore de toutes celles de ses lettres intimes qu'on nous a divulguées. Avec son amertume et le ton volontiers « supérieur » de son ironie, l'homme que ses compatriotes sont en train de commémorer était, en réalité, pour le moins aussi grand par l'exquise bonté de son cœur que par la force et l'originalité de son noble esprit. C'est, au reste, ce que savaient bien tous ceux qui l'approchaient; et j'imagine que les partisans les plus passionnés de Dickens, dans la lutte déplorable qui a trop longtemps divisé le public anglais, doivent aujourd'hui fêter de tout leur cœur le centième anniversaire de l'heureuse naissance d'un maître que Dickens lui-même, — et jusqu'au plus fort de l'ancienne querelle, — a toujours secrètement respecté et aimé.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Il n'y a pas de rôle plus difficile à tenir aujourd'hui que celui de prophète : aussi nous abstiendrons-nous soigneusement de toute prétention à cet égard. Les conversations ont repris à Berlin. Nous constatons le fait : bien qu'il ne soit pas, à lui seul, de nature à nous rassurer pour un avenir indéterminé, il éloigne tout danger de complications immédiates. Les journaux répètent volontiers qu'il ne faut être ni trop optimiste, ni trop pessimiste : ce cliché très banal est sans doute l'expression de la vérité.

Pendant plusieurs jours, on a été trop optimiste. Sans qu'on sache d'où venait ce bon vent et pourquoi il soufflait, la presse française et la presse allemande ont répété à qui mieux mieux que les choses allaient bien et qu'on pouvait escompter une solution favorable et prochaine. En réalité, à ce même moment, les choses n'allaient ni bien ni mal; elles n'allaient pas du tout; elles étaient à l'état stagnant, puisque M. Jules Cambon attendait à Paris les instructions de son gouvernement et que M. de Kiderlen contemplait à Chamonix la Mer de glace. Mais on voulait croire que tout était en bonne voie d'arrangement. Dès le retour de M. de Kiderlen à Berlin, quelques nuages ont apparu à l'horizon; le ton des journaux s'est brusquement modifié, et des notes aigres se sont fait entendre, sans qu'on pût davantage dire pourquoi. Les propositions françaises pouvaient sans doute être pressenties sur quelques points, mais comme elles n'étaient pas encore connues, il était trop tôt pour que leur effet, bon ou mauvais, s'exerçât sur les esprits. Ces impressions avant la lettre, incertaines, variables, montraient seulement que l'opinion était toute prête à s'énerver. Du côté français, on répétait volontiers que les propositions qu'on allait faire étaient un dernier mot, et que le gouvernement allemand aurait à y répondre par oui ou par non : la confiance était même si grande

à cet égard qu'on calculait que M. Cambon verrait M. de Kiderlen un matin et qu'on aurait une solution le soir. Il y avait là, évidemment, quelque ingénuité. Du côté allemand on attendait; mais, à mesure que se rapprochait le moment où les conversations devaient être reprises, on se montrait plus soucieux. Était-ce un jeu qu'on jouait? Espérait-on, au moyen de ces alternatives d'abord de confiance, puis d'appréhension et presque d'inquiétude, agir sur l'opinion de manière à la fatiguer et à la rendre plus conciliante? Ces alternatives, qu'on a justement comparées à la douche écossaise où le chaud et le froid se succèdent à intervalles réguliers, sont assez dans la méthode germanique; mais peut-être n'a-t-on pas suffisamment songé à Berlin que l'effet ne s'en faisait pas moins sentir sur les Allemands que sur les Français. « Nous autres Allemands, a dit l'Empereur dans un de ses derniers discours, nous avons les nerfs les plus solides. » L'événement n'a pas confirmé cette appréciation, et il semble bien que, pour le moment du moins, les nerfs de nos voisins ont plus mal supporté que les nôtres l'épreuve à laquelle nous avons été soumis en commun.

De la négociation elle-même, on ne sait rien officiellement; les deux gouvernemens sont restés muets; ils se sont mutuellement promis de garder le secret de leurs pourparlers et ils se sont tenu parole. Il serait toutefois exagéré de dire qu'on ne sait rien du tout. En dépit des précautions prises pour le garder intégralement, une partie du secret transpire. La presse toujours aux aguets, toujours à l'affût des nouvelles, a beaucoup de moyens de se renseigner. Les hommes d'État les plus discrets le sont rarement jusqu'au mutisme absolu. Un mot qu'ils laissent échapper ouvre une piste où on s'engage, et on cherche. Nous savons aujourd'hui que, contrairement aux prévisions un peu naïves dont nous avons parlé plus haut, les conversations dureront encore quelque temps. Après avoir reçu les propositions françaises, le gouvernement allemand y a-t-il répondu par des contre-propositions formelles ou par des observations qu'il a faites à certains articles? La seconde hypothèse est la mieux accréditée; mais que ce soit la seconde ou la première qui se soit réalisée, le fait importe peu. Il est certain que le gouvernement allemand n'a pas accepté telles quelles les propositions françaises et que, sous une forme ou sous une autre, il en a contesté quelques-unes. Cela ne veut d'ailleurs pas dire qu'il les ait rejetées, mais seulement que la discussion sur elles est ouverte : dès lors, il n'y a nullement lieu de désespérer de l'accord final, et nous restons convaincus qu'on le désire à Berlin

comme à Paris, parce qu'on n'y a pas, tant s'en faut, un moindre intérêt.

Si on en croit les journaux, — et nous avons dit dans quelle mesure il est permis de le faire, — les difficultés actuelles portent sur les questions économiques. Le gouvernement allemand se montre disposé à nous laisser toute liberté politique et militaire au Maroc, comprenant fort bien qu'en échange d'un territoire considérable il ne peut pas nous donner une seconde édition d'un papier comme celui de 1909, auquel il a enlevé lui-même toute valeur : une plus grande précision est devenue nécessaire. Sur l'étendue de la cession de territoire à laquelle nous avons consenti en principe, il y aura sans doute des discussions de détail, mais on croit généralement à l'accord final. Nous faisons en effet la partie belle, et très belle, à l'Allemagne au Congo et au Gabon : si elle ne s'en contentait pas, elle risquerait de tout perdre, et c'est une conséquence à laquelle il n'est pas probable qu'elle s'expose. Pour nous, au contraire, il y a là une des principales difficultés de la négociation. L'opinion n'acceptera pas sans peine, lorsqu'elle en connaîtra l'importance, la cession territoriale à laquelle nous aurons consenti. Le Congo, le Gabon parlent à notre imagination; nous y avons fait de grands sacrifices; nos explorateurs et nos soldats y ont déployé une admirable intelligence et un héroïsme plus admirable encore; venus ensuite, nos administrateurs en ont fait des colonies évidemment très désirables, puisque les Allemands les désirent avec tant d'âpreté. Mais qu'ont fait ceux-ci pour les obtenir? Rien : ils n'ont dépensé ni un homme, ni un écu, ni un atome d'intelligence coloniale : toute leur politique consiste à profiter du travail d'autrui sans s'être donné la peine d'y acquérir aucun droit. Le seul titre qu'ils y invoquent est qu'ils peuvent nous créer des embarras ailleurs et qu'ils renoncent désormais à le faire.

Mais passons : tout ce qu'on peut dire à ce sujet est déjà connu de nos lecteurs. Si l'Allemagne est disposée à nous donner politiquement carte blanche au Maroc et si nous sommes résignés à leur abandonner une partie considérable du Congo, d'où peut venir entre elle et nous le désaccord? Il vient de ce que l'Allemagne émet, en matière économique, des prétentions inattendues. Jusqu'ici, s'appuyant sur l'Acte d'Algésiras, elle n'avait demandé au Maroc que l'égalité économique, convaincue d'ailleurs, et avec raison, que son activité commerciale et industrielle n'avait besoin que de la porte ouverte pour soutenir avec succès toutes les concurrences. Dans ces conditions, l'entente avec elle était facile, ou plutôt elle était déjà faite, et il suffi-

sait de la consacrer une fois de plus. L'Allemagne parlait de garanties à lui donner; nous ne voyons pas trop ce que ces garanties pouvaient être, mais, quelles qu'elles fussent, nous étions disposés à les accorder, pourvu qu'il s'agît bien d'égalité et non pas de privilège. Malheureusement, c'est un privilège que l'Allemagne revendique aujourd'hui. Sous quelle forme, nous n'en savons rien; ce n'est vraisemblablement pas sous une forme directe et avec un but avoué; mais le prétexte de défendre et de protéger les intérêts des Allemands au Maroc peut servir ici d'autant mieux qu'on s'est appliqué, dans ces derniers temps, à développer ces intérêts et, par des improvisations hardies, à en semer les germes sur des points du territoire où, hier encore, ils étaient inconnus. Les intérêts privés sont exigeans en Allemagne comme ailleurs, plus qu'ailleurs; ils se mettent sous la protection des pangermanistes; ils se servent des journaux habilement et puissamment; quelque fort qu'il soit, le gouvernement impérial doit tenir compte de leurs prétentions et quelquefois subir leurs injonctions. Sa politique s'en ressent, au point qu'après avoir longtemps défendu au Maroc le principe de l'égalité commerciale, on la voit muer peu à peu et demander qu'à ce principe on admette dans la pratique un certain nombre d'exceptions. Ces exceptions devraient porter, semble-t-il, sur des participations qui seraient convenues et consenties d'avance, dans des proportions déterminées, à la construction des chemins de fer et d'autres entreprises d'intérêt public: le principe même de l'adjudication s'oppose à toute convention de ce genre. L'Allemagne va plus loin; elle demande que la participation aux travaux ait pour corollaire la participation à l'exploitation qui s'ensuivra : son renoncement à toute action politique s'oppose à une concession de ce genre, car l'exploitation d'une entreprise d'intérêt général confine à la politique et même se confond avec elle. Enfin, s'il est vrai que l'Allemagne propose de partager le Maroc en deux zones, l'une au Nord, l'autre au Sud, et qu'elle réclame l'exercice de son privilège plus rigoureusement dans la seconde que dans la première, qui ne voit, à travers ces distinctions, les linéamens encore confus de divisions ultérieures possibles? Pouvons-nous nous prêter à créer ce danger? Non certes. Assurer à l'Allemagne au Maroc une égalité économique franche et loyale est tout ce qu'il nous est permis de faire, et c'est d'ailleurs faire beaucoup. L'œuvre que nous avons entreprise et que nous aurons à poursuivre est lourde, pénible, difficile; elle nous a coûté beaucoup dans le passé, elle nous coûtera encore plus dans l'avenir; il aurait donc été très naturel et très

légitime que la France en tirât un avantage économique supérieur. Nous renonçons à cet avantage; nous nous mettons nous-mêmes sur le pied d'égalité avec les autres; n'est-ce pas assez et faudra-t-il par surcroît que nous donnions à l'Allemagne une situation privilégiée relativement aux autres puissances? Si nous avions la faiblesse d'y consentir, il est plus que probable que les autres ne l'auraient pas, et que, pour nous épargner quelques difficultés avec l'Allemagne, nous nous en créerions avec le reste de l'Europe et du monde.

Au milieu de tout cela, que devient l'Acte d'Algésiras? Nous regrettons cet Acte, comme nos lecteurs le savent; mais il ne faut pas s'attarder trop longtemps à regretter les choses mortes. L'Acte d'Algésiras, n'étant plus, doit être remplacé par autre chose; malheureusement, quand nous voudrons le remplacer, commenceront pour nous des difficultés nouvelles. Nous demandons, paraît-il, à l'Allemagne de nous aider à les vaincre, en d'autres termes, de nous donner son concours diplomatique pour amener les autres puissances à ratifier ce que nous aurons décidé dans notre tête-à-tête. Sans doute l'action combinée de la France et de l'Allemagne aura alors une grande influence; nous avons même dit, il y a quinze jours, que cette influence serait vraisemblablement toute-puissante; mais il n'en sera ainsi qu'à une condition, à savoir que les autres n'auront pas trop à souffrir de nos accords particuliers : dans le cas contraire, comment certains d'entre eux, si ce n'est tous, accepteraient-ils les dispositions nouvelles que nous leurs soumettrions? De deux choses l'une, ou bien ils y opposeront un refus pur et simple, ou bien ils revendiqueront pour eux-mêmes les privilèges que nous aurons concédés à l'Allemagne. Faut-il le répéter? notre situation future au Maroc sera telle, même si nous nous bornons à y établir l'égalité économique, que notre extrême générosité méritera peut-être un autre nom dans l'histoire. Nous aurons travaillé pour tous, ce qui est sans doute un beau rôle, mais un rôle sacrifié. Aucun autre pays au monde n'aurait pu d'ailleurs mener à bien, au Maroc, l'œuvre civilisatrice que nous y entreprenons; les uns en auraient peut-être eu les moyens, mais n'en auraient pas eu la volonté; les autres en auraient peut-être eu la volonté, mais n'en auraient pas eu les moyens; à tous la politique des autres puissances aurait opposé des obstacles qui seraient restés insurmontables. A nous seuls, grâce à notre situation antérieure au Nord de l'Afrique, aux droits qui en résultent, à la liberté d'action que nous avons acquise

au prix de sacrifices quelquefois très lourds, à nous seuls cette grande tâche pouvait incomber avec chance d'être accomplie. L'avantage que l'Allemagne y trouvera est si grand qu'elle devrait s'en contenter : nous y ajoutons néanmoins une cession de territoire dont elle apprécie la valeur. Quand on songe que ces résultats ne lui auront rien coûté, le monde entier reconnaîtra que nous aurons mis une grande bonne volonté à les lui assurer. Si elle a une opinion, et si cette opinion est exigeante, nous en avons une aussi, qui ne l'est guère moins : notre gouvernement aura de la peine à lui faire accepter qu'il ait tant cédé pour obtenir le droit ou la liberté de faire au Maroc de nouveaux et de plus grands sacrifices encore.

Les choses étant ainsi, on a quelque peine à comprendre que l'échec des négociations ait apparu comme possible, comme probable même, et que l'opinion s'en soit fortement émue dans les deux pays, mais incomparablement plus en Allemagne qu'en France. On y a cru, on y croit encore à un péril de guerre. Certes, si les négociations venaient à échouer, il y aurait une tension regrettable dans les rapports de Paris et de Berlin, et peut-être même davantage. Le gouvernement impérial se croirait obligé à faire quelque chose, et le gouvernement de la République n'y saurait rester indifférent; il faudrait une grande habileté aux deux Cabinets pour échapper à des frictions ou même à des heurts d'où jailliraient des étincelles dangereuses ; mais, même alors, la guerre pourrait encore être évitée. Au surplus, nous n'en sommes pas encore là ; plusieurs étapes nous en séparent et, avant qu'elles soient traversées, on aurait le temps de se ressaisir de part et d'autre, si, comme nous en avons la confiance, de part et d'autre, on veut sincèrement la paix. L'idée de se battre pour le Congo, ou même pour le Maroc, alors que d'autres sujets de mésintelligence, infiniment plus graves, ne nous ont pas depuis quarante ans déterminés à le faire, se présente à l'esprit comme un paradoxe. Il est vrai que, lorsqu'une guerre éclate, sa vraie raison n'est généralement pas dans l'incident final qui la déclanche : on doit remonter plus haut et plus loin pour la trouver. Mais nous avons donné assez de preuves de nos dispositions pacifiques pour qu'on ne nous soupçonne pas aujourd'hui de mauvais desseins contre la paix du monde, et, si elle est troublée, ce ne sera certainement pas de notre chef.

D'où vient donc l'émotion si vive que l'Allemagne a éprouvée et dont elle n'est pas encore remise ? Elle ne vient pas de notre côté, mais du sien. Le gouvernement allemand a pris la mauvaise habitude

de commencer une conversation diplomatique par un acte quasi belliqueux ; dans la pensée que son interlocuteur en éprouvera un effet psychologique qui le rendra plus conciliant, il fait entendre un bruit de sabre et de bottes qui est devenu l'accompagnement en quelque sorte obligé de toutes ses paroles : malheureusement, ce bruit ne fait plus d'effet en France et continue d'en faire en Allemagne. Dans le cas actuel, c'est l'envoi intempestif d'un navire de guerre à Agadir qui a causé tout le mal. Le gouvernement impérial a cru habile de souligner par là ses intentions d'un trait énergique. Combien il s'est trompé ! L'envoi d'un navire de guerre à Agadir, au bout de quelques jours de réflexion, a produit sur l'opinion anglaise l'effet qu'on a vu et auquel les Allemands ne s'attendaient pas. Pour ce qui est de nous, il nous a laissés très froids. La menace cachée sous ce geste ne nous a nullement émus et nous serions entrés en négociation avec l'Allemagne avec des dispositions tout aussi bonnes pour elle, meilleures même, si le geste n'avait pas eu lieu. Nous sommes devenus très raisonnables et, en dépit des erreurs de détail qui s'y produisent, notre politique extérieure est marquée à ce caractère. Mais, en Allemagne même, les allures militaires du gouvernement ont produit une impression plus profonde et plus durable que chez nous. Les difficultés diplomatiques que le gouvernement a soulevées ont paru irréductibles, et elles le sont en effet à quelques égards. Alors l'alarme a été grande et, comme on l'a vu dans les journaux, elle a pris la forme d'une panique financière. Jamais la Bourse de Berlin n'avait traversé une crise plus grave, et le contre-coup de cette crise s'est fait sentir très loin dans les affaires privées. La liquidation de la fin du mois sera très difficile : il faudrait peu de chose pour qu'elle tournât à un désastre complet. Ces premiers symptômes d'orage ont répandu partout la terreur, et dans un grand nombre de villes, les caisses d'épargne ont été littéralement assiégées par la foule des déposans qui réclamaient leurs dépôts. Ce sont là des phénomènes curieux, inquiétans pour l'Allemagne, qui montrent que les nerfs du pays sont fort loin d'être garantis contre les impressions vives. M. de Kiderlen a affirmé, dans des conversations reproduites par la presse, que ces inquiétudes n'avaient aucune raison d'être et qu'il n'existait en ce moment aucun danger de guerre. Sa sincérité est incontestable, mais on provoque quelquefois la guerre sans le faire exprès, par simple maladresse et parce qu'on s'est mis dans une situation d'où on ne peut pas sortir autrement. Le monde financier allemand a-t-il cru que le gouvernement impérial s'était mis dans une

situation de ce genre? S'il l'a cru, nous espérons bien que l'avenir lui donnera tort.

Parlerons-nous de la grande manifestation des socialistes? Les journaux ont varié beaucoup sur le nombre des personnes qui y ont pris part, mais elle a été imposante, et tous ceux qui ont vu les millions de mains qui se sont levées, par un mouvement unanime, pour voter la motion proposée contre la guerre ont éprouvé la secousse intérieure que donne le spectacle imprévu d'un élément déchaîné. Le calme parfait de ce meeting tenu en plein air, où la police était faite par les manifestans eux-mêmes, ajoutait encore à la manifestation quelque chose de plus impressionnant. La motion votée condamnait la guerre, en assurant qu'elle était fomentée par des capitalistes avides et par des fabricans de plaques de blindage; elle affirmait enfin que, si la guerre éclatait, les socialistes s'y opposeraient par tous les moyens. Que valent les motions de ce genre? Nous ne voulons pas leur donner plus d'importance qu'elles n'en ont; nous restons convaincus qu'en cas de guerre, les socialistes allemands et les socialistes français marcheraient vaillamment les uns contre les autres et feraient leur devoir; mais que n'aurait-on pas dit en Allemagne si, — par impossible, car l'opinion ne l'aurait pas tolérée en ce moment, — la manifestation socialiste avait eu lieu à Paris au lieu d'avoir eu lieu à Berlin? On n'aurait pas manqué d'y voir et surtout d'y montrer une preuve éclatante de la décomposition politique, morale, militaire, où était tombé le peuple français tout entier; on aurait dénoncé notre décadence, notre déchéance; on aurait enfin montré avec orgueil la paille qui est peut-être dans notre œil sans voir la poutre qui est dans d'autres. Si on renonce à la comparaison, c'est qu'elle serait aujourd'hui tout à notre avantage : jamais, en effet, on nous permettra de le dire, la tenue du peuple français n'a été meilleure et plus exemplaire. Il entend fort bien les bruits de guerre qui passent sur sa tête, mais il ne s'en émeut et ne s'en trouble en aucune manière, et il continue de vaquer à ses affaires dans un calme parfait. Advienne que pourra : il est prêt à tout. Il est pacifique; la paix correspond à ses désirs comme à ses besoins; pour la maintenir, il fera des sacrifices, pourvu que ces sacrifices ne portent pas atteinte à ses intérêts primordiaux et à sa dignité. En attendant, il travaille. On aurait pu craindre pour lui la contagion de la panique allemande; il y a échappé : le mouvement s'est arrêté à la frontière. Nous ne triompherons pas de ce parallèle : qui sait, en somme, s'il se maintiendrait longtemps dans les mêmes conditions

Nous aussi nous avons nos nerfs ; mais ils ont résisté jusqu'ici à des épreuves qui en ont singulièrement agité d'autres, et c'est de quoi il nous est bien permis, sinon de nous vanter, au moins de nous féliciter.

Que conclure de ce qui précède ? Qu'il faut continuer de causer avec l'Allemagne. Aussi longtemps que les conversations se poursuivront à Berlin, nous en espérerons un bon résultat. La raison, le bon sens recevraient un démenti heureusement invraisemblable si deux gouvernemens, l'un et l'autre de bonne volonté, l'un et l'autre de bonne foi, n'arrivaient pas à s'entendre sur une de ces questions qui mettent aux prises beaucoup plus les diplomates que les peuples eux-mêmes, où plusieurs combinaisons sont possibles, où on peut transiger avec honneur. Dans un seul cas, l'obstacle serait pour nous insurmontable : ce serait si l'Allemagne maintenait ses prétentions en matière économique. Il est clair que nous ne pouvons reconnaître à aucun pays une situation privilégiée au Maroc et que, si nous le faisions, les autres ne s'y soumettraient pas. Sur tout le reste, l'accord est réalisable, parce que, au point où en sont déjà les choses, on n'est plus arrêté par des oppositions de principe et qu'il n'y a plus qu'à régler, en quelque sorte, des questions de quantités. On dit que ce sera long et nous ne nous attendons pas, en effet, à une solution immédiate ; il faut désirer pourtant que cette solution ne se fasse pas trop attendre. Que ce soit là l'intérêt de l'Allemagne, son état moral le prouve avec évidence. Nous supportons mieux l'incertitude du dénouement, mais elle pèse sur nous, et aussi sur l'Europe, qui attend et qui, à son tour, pourrait finir par s'énerver. Il est temps que ce cauchemar se dissipe : il n'a que trop duré.

Notre situation intérieure serait parfaitement calme si plusieurs régions du Nord n'étaient pas agitées par une crise qu'a suscitée le renchérissement de la vie. Les troubles ont même pris sur quelques points un caractère grave, parce que l'habitude s'est établie chez nous, depuis quelque temps, de faire intervenir la force et la violence toutes les fois qu'on a ou qu'on croit avoir à se plaindre de quelque chose. Les vignerons de la Marne et de l'Aube ont fait école : à leur tour, les ménagères du Nord parlent de « Révolution » parce que le beurre et les œufs coûtent plus cher que d'habitude.

Elles ne se rendent pas compte des causes du phénomène; elles ne voient que le fait et elles s'insurgent contre lui en brisant les œufs, en jetant le beurre au ruisseau, en attaquant les boucheries et

même les bouchers, enfin en détruisant un certain nombre d'objets alimentaires, sans se douter qu'elles en augmentent encore la rareté et par conséquent le prix. Le mal grandit, se propage; la troupe intervient enfin pour rétablir l'ordre ; mais elle le fait trop tard, quand beaucoup de dégâts ont été commis et qu'un peu de sang a déjà coulé. Les mêmes incidens se sont produits sur plusieurs points du territoire, avec des caractères analogues, et la succession n'en paraît pas encore terminée : Paris même a été légèrement atteint. Naturellement, la Confédération générale du Travail, la fameuse C. G. T., voit dans ces échauffourées une occasion pour elle d'intervenir. Toutes les fois que des manifestations d'anarchie se produisent quelque part, elle sent qu'elle sera là dans son élément, et elle y envoie ses représentans pour augmenter le trouble et le désordre. On pense bien que le citoyen Yvetot, par exemple, n'a pas un moment l'idée de s'enquérir de la cause de la crise et d'exercer un bienveillant et impartial arbitrage entre les petits vendeurs et les ménagères ; son rôle est de souffler sur le feu pour le faire flamber davantage et, quand son but est atteint sur un point, il va opérer sur un autre. Une note d'origine officieuse a paru dans les journaux pour signaler nominalement un certain nombre d'agitateurs appartenant à la C. G. T., et coupables de délits caractérisés. C'était fort bien de les dénoncer à l'opinion publique, mais il fallait les dénoncer du même coup aux parquets. On l'a fait sans doute, ou bien les parquets se sont spontanément saisis de l'affaire, comme c'était leur devoir ; des mandats d'arrêt ont été lancés contre Yvetot et quelques autres. Nous n'étonnerons sans doute pas beaucoup nos lecteurs lorsque nous dirons qu'on n'a plus trouvé ces messieurs au moment de procéder à leur arrestation. Le parquet, lui aussi, s'était mis trop tard en mouvement et les agitateurs de la C. G. T. avaient pris le large en négligeant de donner leur nouvelle adresse. On a arrêté, poursuivi, condamné quelques malheureux qui avaient obéi à leurs suggestions: quant à eux, ils courent encore et, quand on les rattrapera, nous aurons d'autres préoccupations. Cependant, aux dernières nouvelles, nous apprenons que le citoyen Broutchoux a été arrêté à Denain où, dans une réunion publique, il avait insolemment prêché le sabotage en temps de paix et la crosse en l'air en temps de guerre: est-ce un commencement ?

L'exhaussement des prix tient à plusieurs causes dont quelques-unes sont très sérieuses. Il n'est pourtant pas impossible que les vendeurs aient profité de l'occasion plus que de raison et si les ména-

gères s'étaient contentées de se mettre d'accord entre elles pour pratiquer ce qu'on a appelé « la grève des consommateurs » et ramener les prix à un taux inférieur, personne n'aurait trouvé à redire à leur attitude ; on l'aurait, au contraire, approuvée. Chacun a le droit de marchander l'objet qu'on lui offre et de ne pas l'acheter, s'il le juge trop cher : il est vrai que, dans le cas dont il s'agit, cette liberté est limitée par l'implacable besoin de manger pour vivre. Quoi qu'il en soit, la résistance de l'acheteur est légitime; ce qui ne l'est pas de sa part, c'est la violence, la menace, les coups, la destruction des marchandises. Quant aux causes du renchérissement des objets de consommation, on n'a pas besoin d'aller la chercher dans l'accroissement de la production de l'or, qui a été extrêmement considérable depuis quelques années ; les économistes ne croient pas que, au moins maintenant, il y ait là une explication de la cherté des vivres, cherté dont l'augmentation, si elle se produisait là pour ce motif, devrait aussi se retrouver ailleurs et partout ; mais tout le monde sait que l'année agricole, après avoir bien commencé, continue mal et que la sécheresse anormale dont nous souffrons diminue notablement la production d'un grand nombre d'objets alimentaires, notamment du lait et de ses succédanés et de tous les légumes à peu près sans exception. La betterave est atteinte en France et en Allemagne ; le sucre à son tour augmente et augmentera; toutes les ménagères pourraient se mettre en insurrection, elles ne changeraient pas une loi de la nature et n'en empêcheraient pas les effets. Ajoutons que la sécheresse n'a pas seulement atteint les foins, les légumes, etc. ; les animaux en souffrent eux aussi, et c'est à elle, du moins en partie, qu'il faut attribuer l'épidémie de fièvre aphteuse et de charbon qui s'est répandue dans le pays. On cherche des remèdes ; le gouvernement en a plusieurs fois délibéré ; il n'a pas jusqu'ici trouvé grand'-chose. Il a imaginé de municipaliser certaines industries de production, non pas encore pour créer des monopoles, mais pour donner de bons exemples, influer sur le taux des prix, le régulariser. Nous sommes surpris qu'un gouvernement présidé par M. Caillaux, qui professe des principes économiques généralement sains, propose de recourir à de pareils expédiens, dont le moindre défaut serait d'ailleurs de n'avoir aucune application immédiate. Et pourquoi s'arrêter aux communes? Pourquoi ne pas remonter jusqu'à l'État pour lui faire concurrencer les industries privées avec l'argent des contribuables? Il est si bon producteur, si habile administrateur ! Il en a donné des preuves si éclatantes ! Tout cela est du désordre mental ajouté au

désordre matériel. Le seul remède à la situation actuelle est la diminution provisoire des droits de douane. Tout le reste est inefficace et donnerait au consommateur des illusions bientôt déçues. On ne peut rien contre le renchérissement des prix quand, les besoins de l'acheteur restant les mêmes, et même allant en augmentant, les marchandises diminuent en quantité : ce sont ces quantités qu'il faut augmenter en ouvrant plus ou moins largement la porte aux marchandises du dehors.

On ne s'attendait pas, en plein xxe siècle, à voir se reproduire, même accidentellement et en petit, ces émeutes produites par le renchérissement des vivres qui étaient si fréquentes dans des temps où l'ignorance des lois économiques était plus grande et où les moyens de communication étant beaucoup moins rapides, il était plus difficile et plus lent de se procurer ailleurs les objets de consommation dont on manquait chez soi. Ce qui vient de se passer dans les départemens du Nord montre que l'humanité est moins changée qu'on aurait pu le croire, qu'elle est peut-être aussi ignorante aujourd'hui qu'autrefois, et que, en tout cas, son premier mouvement est toujours d'obéir à ses instincts primitifs de destruction. Mais ce qui apparaît comme une leçon non moins manifeste de ces derniers événemens est la faiblesse du gouvernement en présence de ces manifestations d'anarchie spontanée. La prévision est nulle, l'action utile est insuffisante, la répression est tardive. M. Caillaux nous avait pourtant promis de gouverner.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

LES FRONTIÈRES DU CŒUR[1]

TROISIÈME PARTIE (2)

VII

Comme le soir tombe vite! soupira Mme Ellangé. Il faut allumer déjà...

— Quatre heures seulement, dit Marthe... Il fera nuit noire quand père rentrera...

On était à la fin de novembre. Ce jour-là, qui devait être une de leurs dernières sorties, elles avaient été, après le déjeuner, à la cathédrale, où le Très-Saint-Sacrement était exposé dans la chapelle du Sacré-Cœur. La ville entière, — bourgeoisie désemparée, ouvriers sans travail, — s'y pressait. Un grand élan religieux avait uni, dans la fièvre, toutes les classes rapprochées par l'imminence du péril. Les Prussiens étaient aux portes...

Tête basse, la mère et la fille silencieusement tricotaient des chaussettes de laine, sans perdre une seconde, ainsi que des ouvrières à la journée. Dans l'embrasure de la fenêtre, jusqu'à la dernière lueur du jour, elles travaillaient ainsi toutes les après-midi, en veillant sur l'assoupissement du grand-père. Il avait étonnamment changé, si maigre que le docteur Nichamy s'inquiétait, impuissant à remonter ce grand corps usé, à demi

(1) *Copyright by* Victor Margueritte, 1911.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre.

mort déjà, et dont la vie, à chaque heure, diminuait. Les mains reposaient, jaunes et sèches, sur la blancheur du drap. « L'huile baisse, avait dit le docteur, la veille, en s'en allant. Rien à faire... » Pourtant, la flamme avait encore, de loin en loin, quelques sursauts. L'âme alors brillait, un éclair de désespoir et de rage, aux yeux d'ordinaire glacés. On évitait maintenant de parler devant lui. Toute mauvaise nouvelle le mettait dans un état fébrile, il essayait de prononcer quelques paroles, mais des sons inarticulés sortaient seuls de sa gorge, et une telle impuissance se peignait dans son regard, une telle détresse d'agonie que Marthe ne pouvait supporter ce spectacle, sortait pour ne pas crier, en pleurant... Le plus terrible coup, ç'avait été, dans les derniers jours d'octobre, la capitulation de Metz. On l'avait apprise par les journaux anglais, dès le 28. Louis déjeunait, ce matin-là, à la maison. Sans songer au Commandant, on avait lu à voix haute, dans la chambre voisine, les affolantes dépêches : Metz allemande, Bazaine et 170 000 hommes prisonniers sans combat... Douloureuse, inexprimable stupeur ! Depuis, il n'avait plus quitté le lit...

Tous l'avaient aussi vivement ressentie, cette incompréhensible reddition de Metz... Après les grandes batailles où était tombé Jacques, après la catastrophe de Sedan, c'était l'écroulement définitif : ce qui restait des premières forces mises en ligne achevait de disparaître. On comprenait mal, après d'aussi longues semaines d'inaction, l'évanouissement muet d'une telle armée : 3 maréchaux de France, 60 généraux, 20 000 officiers, 173 000 soldats, 56 aigles, 622 canons de campagne et 876 de place, 72 mitrailleuses, 260 000 fusils, sans parler de munitions innombrables !... Quel drame avait dû se jouer, dans la conscience de ces braves, quand ils s'étaient vus immobilisés, désagrégés, dans l'inertie, la famine et la boue ?... Et quel châtiment, s'écriait Louis, pourrait assez punir le criminel, ce chef incapable et dupe, hanté par le mirage d'une restauration dont il eût été l'artisan et le bénéficiaire, et qui, stupidement, avait laissé dans sa main se rouiller, se briser l'arme admirable !...

Dans la pénombre, tandis que sa mère descendait à la cuisine, inquiète de savoir si la soupe des soldats qu'ils hébergeaient serait bientôt prête, Marthe un moment rêva.

Que d'événemens, depuis leur retour de Pont-Noyelles. Que de choses, en ces six semaines !... Un fait dominait tout : son

refus définitif de quitter Amiens, son grand-père malade, les siens, tant que durerait la guerre... son parti pris d'accoucher loin de Marbourg et des vieux Rudheimer... Les pressantes lettres d'Otto, suppliant, puis ordonnant, s'étaient heurtées à sa décision mûrie, obstinée... Non, elle n'abandonnerait pas sa mère en deuil, écrasée de tourmens et de fatigue, elle n'abandonnerait pas le frère qui lui restait, au moment où le danger allait venir, elle n'abandonnerait pas la terre natale, quand elle était menacée!... A mesure que s'avançait sa grossesse, et qu'elle arrivait près du terme, un débat chaque jour plus angoissant se livrait en elle... Elle évoquait, avec incertitude, le visage toujours cher, les traits rudes et mâles... Son Otto, celui des jours passés, de leur fragile bonheur!... Celui-là demeurait intact, dans le sanctuaire de sa mémoire... Mais l'autre, le nouveau, celui d'à présent, l'Otto de la victoire, elle l'imaginait moins distinctement. Il lui semblait, malgré la bonté de ses lettres, différent de l'ancien. Elle appréhendait, parfois, la minute qui les réunirait, l'instant de le revoir... Comment le retrouverait-elle? Elle ne s'avouait ces craintes qu'avec un peu de remords, une pénible gêne. Se pouvait-il, à la veille du jour tant attendu, à l'heure où bientôt leur enfant allait naître, qu'elle fût presque heureuse de ne pas sentir à ses côtés celui auquel cette petite chair devait d'être?... Le fruit de leur amour, le meilleur d'eux-mêmes, le prolongement de leur jeunesse!... Qui eût dit une si incroyable aventure?... Le père ne serait point là, pour élever dans ses bras son petit Hermann ou sa petite Frida... Et peut-être cela était-il mieux ainsi, étant donné tout ce qui maintenant les séparait?... Pauvre cher Otto, quand le reverrait-elle, et pourrait-elle l'aimer jamais autant qu'elle l'avait aimé?... Elle s'avouait combien il était inique de lui en vouloir, et elle ne pouvait s'empêcher de sentir entre eux la distance croître, un fossé s'élargir... Aux plus récentes nouvelles, Otto, après avoir suivi jusque dans Paris la division hessoise au lazaret de laquelle il était attaché, avait été nommé à la direction du service de santé de la 3e division de réserve, et renvoyé à Metz... Y était-il encore? Ou bien suivait-il l'une des deux armées qui, rendues disponibles par la capitulation, avaient repris campagne?... Descendait-il, avec le prince Frédéric-Charles, au-devant de l'armée de la Loire? ou remontait-il, avec Manteuffel, vers Amiens et Rouen?... Cette idée torturait

Marthe. Jusqu'ici Otto s'était confondu avec le vainqueur et l'envahisseur anonymes : il était nulle part et partout... Ainsi elle ne souffrait que d'une douleur indéfinie... Mais que, par une implacable fatalité, il fût de ceux contre lesquels, demain peut-être, Louis allait avoir à se battre, non, cela dépassait la mesure; cela, c'était trop !...

Mme Ellangé doucement entra, avec la lampe. Marthe se leva, ferma les persiennes et les rideaux. Elle était lasse au moindre mouvement, éprouvait une lourdeur telle, à se pencher, qu'elle porta les mains à ses reins, se plaignit...

— Prends le tabouret, lui ordonna sa mère, allonge-toi.

Mais Marthe secoua la tête, et voyant fixés sur elle les yeux implorans du Commandant, elle alla redresser ses oreillers, le baisa au front... S'il savait !

S'il savait tout ce qui, depuis la reddition de Metz, avait passé en rafale sur le pays déchiré et sur leurs âmes. Une à une les villes fortes tombaient; après Soissons, après Schlestadt, ç'avait été Neuf-Brisach, Verdun, Thionville... Les troupes de Werder étaient entrées dans Dijon; les Bavarois, après avoir battu La Motte-Rouge à Artenay, avaient occupé Orléans; une division prussienne enlevait, incendiait Châteaudun... De toute part s'étendait la noire marée. En vain Paris se battait-il héroïquement, à Bagneux, à Châtillon, au Bourget... En vain, Gambetta et Freycinet, stimulant à Tours la délégation électrisée, faisaient-ils, à coups de décrets, sortir du sol des corps d'armée... En vain d'Aurelle de Paladines avait-il, à Coulmiers, rappelé la victoire enfuie, bousculé les Bavarois, repris Orléans !... On y piétinait, depuis, tandis qu'à force arrivaient les trois corps d'Alvensleben, de Manstein et de Voigt-Retz... Une partie sanglante devait se jouer là-bas à cette heure, comme ici même allait se jouer l'autre... Marthe supputait, en face des puissans corps de Manteuffel et de von Gœben, — 80 000 hommes, disait-on, — le faible nombre des combattans de l'armée du Nord.

Organisée par Farre, elle avait été d'abord confiée à Bourbaki, après sa sortie de Metz et son voyage à Hastings, auprès de l'Impératrice. Mais l'ancien commandant de la Garde, démoralisé, n'avait fait que passer, et Gambetta l'ayant appelé à un autre commandement, Farre, en attendant que son nouveau chef, le sénégalais Faidherbe, arrivât, venait de prendre la

direction des opérations, de masser, autour d'Amiens, trois sur quatre de ses brigades. Depuis deux jours, c'était dans la ville un grouillement d'uniformes, le bruit sourd des charrois, des pas de chevaux, le roulement des trains d'artillerie. La brigade Lecointe occupait la ville, la brigade du Bessol s'échelonnait de Corbie à Cachy, la brigade Derroja campait dans les vallées de l'Avre et de l'Hallue. C'était pour veiller au logement de l'état-major d'un régiment de marche, à Pont-Noyelles, que M. Ellangé était parti, dès le matin... Ils allaient donc servir, ces retranchemens que, durant octobre, on avait élevés en hâte, sur le front Sud de la ville : 12 demi-redoutes, reliées par des tranchées-abris, 5 campemens de baraques, défendus chacun par 1400 mobilisés, les gardaient. Marthe et son père avaient été plusieurs fois y voir travailler, durant les derniers beaux jours. Une fièvre d'activité les agitait alors. Sans souci de la fatigue, elle se dépensait, prompte à secourir la misère, qui autour d'eux grandissait. Les derniers ateliers fermaient. Plus de transactions commerciales, ni même de commerce quotidien, sinon l'indispensable à la vie... Tout chômait, et d'instant en instant augmentaient, avec l'approche de l'ennemi, le désarroi et la surexcitation de la cité ; ils touchaient au comble, à présent, on ne vivait plus que dans le frémissement de la bataille proche ; et jusque dans le silencieux hôtel du boulevard du Mail, pas un des habitans qui n'en ressentît la trépidation, à pleins nerfs.

Sa lourde attente pesait dans le soir humide, l'air d'encre, qui, en dépit des volets clos et des rideaux tirés, enveloppaient la pièce, filtraient jusqu'à l'âme... M. Ellangé, lorsqu'il pénétra, transi, dans la chambre, fit entrer avec lui la nuit sinistre, tout entière.

— Eh bien ! demanda Mme Ellangé. Ils sont casés ? Tu as fait le nécessaire ?

Ménagère tatillonne, elle se désolait secrètement de voir sa maison ouverte, sans qu'elle fût là, toutes les pièces occupées, et le cellier en perce... Car M. Ellangé avait décidé, la veille, de faire distribuer, aux lignards de Derroja, les deux dernières pièces de beaune, achetées cette année... Elle regrettait presque qu'on n'eût point muré, avec de vieilles pierres et du plâtre noirci, l'ouverture de la cave, comme on avait fait de celle du souterrain où étaient cachés l'argenterie et les meubles les plus précieux. Elle avait le goût violent de la propriété, et cet

égoïsme qui, capable de grands sacrifices, répugne aux petits.

— Pauvres gens ! dit M. Ellangé, en se laissant tomber dans un fauteuil. Si tu les avais vus vidant leurs quarts, tu ne regretterais pas ton beaune... Ils chantaient !... A propos, j'ai fait loger dans la grange une compagnie de chasseurs...

— Et s'ils mettent le feu ?

— Pas de danger ! Sais-tu, ma bonne ? Ces gaillards-là font plaisir à coudoyer... Ça a des armes disparates, c'est équipé à la diable, ça ne regarde pas d'un très bon œil les officiers... Des échappés de Sedan, n'est-ce pas !... Mais, tout de même, il y a de l'entrain. On se battra de bon cœur... Ah ! comme je regrette de n'avoir plus l'âge et de n'avoir jamais été bon qu'à discourir ! J'aurais fait comme eux.

— Prends garde, murmura Marthe, en désignant le vieillard qui reposait. Tu vas réveiller grand-père.

Ils tournèrent les yeux vers l'alcôve. La paupière droite du Commandant battit. Il ne dormait donc pas ?... La prunelle étincelante vira, dans la face de pierre. Elle cherchait au mur quelque chose, se fixa sur la panoplie entre les fenêtres. Le sabre d'Iéna, de Waterloo et de Champaubert luisait, entre les pistolets et les fusils de chasse... « Et moi aussi, je voudrais tant, si je pouvais ! » disait clairement le paralytique...

Le 24, le 25, le 26 se traînèrent, dans une longue et morne immobilité. Des engagemens d'avant-postes se répercutaient, en ondes d'inquiétude et d'espoir. D'incessans mouvemens de troupes annonçaient les derniers préparatifs. La brigade Lecointe quittait Amiens pour renforcer la brigade du Bessol ; la brigade Derroja en avant de Pont-Noyelles, vers Boves. Tous les mobilisés enfin se tenaient prêts à aller occuper, à la première alerte, la ligne des fortifications avancées... Le bruit du canon, qui par momens s'élevait, retentissait dans tous les cœurs. Le dimanche 27, Marthe, quoique infiniment lasse, voulut quand même se lever, pour assister à la grand'messe. On attela, car elle eût été incapable de gagner à pied la cathédrale.

Quand la calèche se fut arrêtée au bas de la rampe, et que Marthe Rudheimer leva les yeux, à son habitude, sur la formidable masse de la façade, elle dut s'appuyer, étourdie, au bras de sa mère. Jamais une émotion si forte ne l'avait saisie, devant le magnifique et sobre élancement de la pierre, le déploiement des galeries au-dessus de l'ouverture monumentale

des porches, l'immense rose épanouie entre les tours, cette escalade du génie humain et de la foi chrétienne, montant avec les piliers et les clochetons vertigineux, à la recherche du ciel. Elle se rappela Sainte-Élisabeth, dressant dans l'azur la pure supplication de ses bras de pierre, elle revit ses autels, ses vitraux, ses colonnes aux fines ciselures, la trace des mutilations barbares du vainqueur. Elle imagina les trois nefs changées, sous l'occupation française, en magasin à fourrages; elle se souvint de la honte qu'elle avait alors éprouvée. Mais à l'idée que dans quelques heures peut-être les boulets allemands frapperaient le Beau Dieu d'Amiens, que leur stupide fonte éraflerait, briserait les merveilleuses statues, que les toits de la cathédrale, avec leur forêt de poutres, pouvaient brûler comme ceux de Strasbourg, la colère et la haine la bouleversaient. Elle avait d'abord détesté la guerre, pour tous les maux qu'elle apportait aux deux nations. Elle plaignait, avec une pitié égale, ceux qui les pleuraient, sous quelque drapeau que ce fût. Et puis la France ne s'était-elle pas lancée à l'aveugle, grisée par sa vieille âme belliqueuse, n'avait-elle pas été la provocatrice?... Mais à peine l'avait frappée son deuil personnel, les sentimens de Marthe s'étaient modifiés, et petit à petit, à mesure que se dévoilait toute la vérité, elle voyait, à présent, avec d'autres yeux. Par toutes les défaites dont elle avait payé sa confiance en l'Empereur, et par Sedan, la vaincue était assez punie de son orgueil et de son imprévoyance!... Une seconde guerre, au lendemain de l'entrevue de Ferrières, avait commencé, guerre déclarée, cette fois, par l'Allemagne à la France et prêchée en chaire par ses ministres, guerre de race à race, guerre d'extermination rapace, d'acharnement haineux, guerre de brigandage, à la bourse et à la vie... Dès lors, tout ce qui sommeillait, au fond de l'âme de la Française, s'était réveillé. Explosion brusque, comme celle du feu qu'on croyait éteint et qui couvait, invisible, sous la cendre; il éclate, en pleine violence. Marthe s'était retrouvée, au contact de la terre et des morts, la petite Amiénoise dont le ciel picard, les traditions, les coutumes, avaient d'abord pétri l'argile, lui avaient donné forme. Et instinctivement, de tout l'être, identifiant malgré elle cette nouvelle guerre et ceux qui la poursuivaient, elle s'était mise à détester cette Allemagne qu'elle avait tant chérie, elle étendait sa rancune à tout ce qui en portait le nom...

Cette pensée soudain la ravagea : Otto ! Un être nouveau, un inconnu surgissait devant elle. Il avait les traits de l'ancien, et pourtant une expression si nouvelle qu'elle ne parvenait pas à le reconnaître. Elle consulta éperdument son cœur ; cet Otto-là, l'aimait-elle, ou le haïssait-elle ? Le doute fut si poignant qu'un voile de larmes lui cacha le jour. Elle serra plus fort le bras de sa mère.

— Tu souffres ? s'enquit affectueusement Mme Ellangé. Aussi je t'avais bien dit... C'est d'une imprudence !

Marthe secoua la tête : non, ce n'était pas de cette souffrance-là qu'elle souffrait ; et en même temps son regard tomba sur le fardeau de sa ceinture élargie, sur sa démarche lourde... Alors la conscience de sa misère l'écrasa. Elle ne fut plus qu'une pauvre chose ballottée, un bouchon sur la vague. Le chant des orgues élevait, vers l'arc séculaire des voûtes, son psalmodiant appel. La clarté des hautes verrières enveloppait au loin la futaie des colonnes, la grande allée de pierre au bout de laquelle resplendissait, par delà la grille du chœur, la gloire dorée de l'autel. Un peuple couvrait le dallage blanc et noir. L'office était commencé.

Revêtues de leurs crêpes épais, Marthe et sa mère gagnaient leurs chaises, aux premiers rangs. Des curiosités les suivaient au passage, se signalaient l'ancien procureur impérial. Sous le voile noir qui dissimulait complètement son visage, Marthe se sentait néanmoins honteuse ; que de gens devaient se dire : « Voilà l'Allemande qui passe ! » Ces mots, qu'elle se figurait entendre, la souffletaient... Elle plia les genoux, s'abîma sur son prie-Dieu ; la tête dans ses mains, elle sanglotait sans bruit. Sur les volutes de l'encens, sur l'aile sonore des voix entonnant le *Kyrie*, sa douleur flotta. Bientôt elle serait mère... De tous ses vœux, jusqu'ici, elle avait souhaité une fille, une petite Frida qui dans la calme maison de Marbourg grandirait, et en qui elle eût aimé à voir refleurir, plus sérieuse, la grâce française... Et voici que maintenant elle s'attristait, pour la première fois, en pensant à la vie qu'elle allait donner... Si profonde était sa déroute, qu'elle regretta un moment la maternité dont elle s'était tant réjouie... Le déchirement dont elle était victime, est-ce que le petit être, dont bientôt les yeux allaient s'ouvrir, n'en subirait pas, à son tour, le contre-coup ? Allemand par son père, et Français par sa mère, de quels tiraillemens ne souffrirait-il

pas? Quelle âme primerait en lui?... Quelle éducation le... Un trait de lumière pénétra Marthe. Non, elle ne pouvait, sans sacrilège, regretter d'avoir obéi à la loi éternelle!... Que la Mère de Dieu lui pardonnât, avec ce doux sourire qui illumine son long visage, et que tant de fois Marthe avait admiré, au portail de la Vierge Dorée!... Un frisson heureux la parcourut: l'enfant se retournait en elle. Elle éleva sa prière, balbutia, comme une action de grâces, l'*Ave Maria, gratia plena*... Et de toute sa volonté ardente, elle désira qu'au lieu d'une fille, ce fût un fils qui lui naquît... Un fils! Tour à tour les voix des deux grands-pères résonnèrent à son souvenir : « Nous l'appellerons Hermann, » disait M. Rudheimer, avec un sourire orgueilleux... « Nous l'appellerons Jean-Pierre! » disait le Commandant, en levant son petit verre de kirsch... Marthe concentra sa pensée... Un fils! Un fils qui lui ressemblât, fût de sa lignée, continuât la race... Un Ellangé, un vrai!...

Quand, au tintement prolongé de la sonnette et au coup de canne du suisse, toutes les têtes se relevèrent, après la consécration de l'Hostie, Marthe, soulevant son voile, montra un visage rasséréné. Les chants jaillissaient, avec allégresse, du fond de la nef, s'élançaient, comme un bouquet de fusées, des orgues bleu et or. L'espérance brilla, avec un rayon de soleil qui transperçait la rosace du Sud. Sur les dalles usées du transept, une miraculeuse rose de feu tomba, veloutée d'ombres violettes, de lueurs mauves, qui palpitaient, dans l'écarlate. Ce fut comme une promesse d'avenir, une éclaircie brève, entre les lourdes nuées, grosses de foudre.

Sans pouvoir attendre la fin de la messe, Marthe dut gagner précipitamment la sortie. Elle se trouvait mal. Quand elle déboucha sur l'étroit parvis, le soleil s'était dérobé à nouveau. Un grondement lointain roulait.

— Le canon! murmura M. Ellangé. C'est du côté de Villers-Bretonneux.

Mais Mme Ellangé, prêtant l'oreille, affirma :

— Non, c'est du côté de Dury. On est engagé sur toute la ligne.

Ils rentraient, sans échanger une parole, à l'hôtel. Marthe avait les mains glacées. Une sueur froide perlait à ses tempes.

— Je vais chercher Nichamy, déclara M. Ellangé, pendant qu'elle se couchera...

Docilement, elle se laissait faire. Elle grelottait. Julie bassina en hâte le lit ouvert par Mme Ellangé.

— Et grand-père, s'inquiéta Marthe, qui le gardera?

La vieille servante hocha sa tête blanche, les brides de son bonnet s'agitèrent, sous le menton poilu.

— Sois tranquille, je te remplacerai bien. Tout à l'heure c'est moi qui l'ai endormi, en lui chantant, comme à toi, quand tu étais petite... Tu te rappelles?

Pomme de reinette, pomme d'api,
Tapis, tapis rouge!
Pomme de reinette, pomme d'api,
Tapis, tapis gris!

C'est un enfant, quasi... Ah! malheur de nous!

Elle aidait précautionneusement sa petite maîtresse à s'étendre: — « Là, tu es bien? » — et en même temps, elle jetait un regard d'attendrissement et de blâme sur la taille énorme, ce diable de « petiot » qui, à toute autre heure, eût été la préoccupation unique, le joyeux espoir de tous, et qui, ma foi, arrivait là, comme vendange en carême!

— Ce sera pour ce soir ou demain, dit le docteur, en remontant le drap, sous le menton de Marthe.

Il s'assit un moment, surmené, fit part de ses craintes. Les vitres tressaillaient, à l'incessant fracas des détonations, qui se confondaient dans une rumeur grandissante et continue.

— On est en pleine bataille, soupira-t-il.

Il confia que l'avant-veille, mandé télégraphiquement par le préfet, qui craignait une attaque immédiate, le général Farre était venu se rendre compte de l'évidence: le dispositif de défense adopté par lui, de Villers-Bretonneux au pont de Metz, sur une étendue de 25 kilomètres, était hors de proportion avec d'aussi faibles effectifs...

— Nous ne sommes pas plus de vingt-deux mille, contre le double d'Allemands!

— Mais que faire? avait répondu Farre au préfet, je dois défendre Amiens, maintenir, en gardant Corbie, la clef de la voie ferrée d'Amiens à Arras, c'est-à-dire notre ligne de retraite, et en outre garder la communication avec Rouen et le reste de la France!

Sur quoi, il était reparti, pour établir son quartier à Corbie.

— Le plus clair, conclut M. Ellangé, c'est qu'à moins d'un miracle, Amiens sera demain au pouvoir de l'ennemi, et qu'ensuite Manteuffel s'en ira battre, tranquillement, les troupes de Normandie, et prendre Rouen.

Mme Ellangé joignit les mains :

— Et notre pauvre Louis à la citadelle !

Marthe imagina son frérot, sur son bastion. Sans doute, secoué à chaque écho, il remâchait son impuissance. Que la petite armée qui couvrait la ville, et dont elle écoutait anxieuse la voix s'élever, dans la fusillade et le sourd tonnerre de l'artillerie, perdît pied, c'était Amiens piétiné, le flot prussien noyant la ville ouverte, la ruée du nombre contre les murs dérisoires derrière lesquels s'exaltait Louis. Construite au XVIIIe siècle, et bonne contre des bombardes à courte portée, la forteresse, commandée de toutes parts, n'était de nul secours : un jouet, mais dont la possession, pour les occupans de la ville, était indispensable. Que feraient, contre les puissantes batteries ennemies, les faibles pièces, la petite garnison du capitaine Vogel ?...

M. Nichamy parti précipitamment, — car sa présence était nécessaire à l'Hôtel de Ville, où il avait organisé le service des ambulances : sept docteurs, ayant chacun à sa disposition deux voitures, quatre infirmiers et des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, — les heures les plus émouvantes commencèrent. On ne savait rien, sinon que là-bas sur la ligne des villages pris et repris, sur le terrain furieusement disputé, — puisque le bruit du canon ne s'éloignait ni ne se rapprochait, — Allemands et Français se massacraient, depuis le matin. Vers deux heures, M. Ellangé se rendait à l'Hôtel de Ville. Peut-être que là on aurait quelques indications ?... Il croisa des charrettes pleines de blessés. Des nouvelles favorables circulaient. On aurait repoussé l'attaque du côté de Boves... Un moment l'espoir illumina tous les visages. Des gens qui ne se connaissaient pas se serraient les mains. M. Ellangé put saisir, entre deux portes, l'excellent docteur. Il s'épongeait le front, en rayonnant, disparut sans pouvoir donner d'autres précisions... De minute en minute, les renseignemens variaient. On stationnait sur le seuil des portes et sur les places, on s'abordait en s'interrogeant. Les rues étaient sillonnées de voitures de munitions et de caissons au galop, et, en sens inverse, de breaks qui mar-

chaient au pas, cahotant des corps étendus. L'ombre s'épaissit, rapide. Par groupes, noirs de poudre, de poussière et de crasse, on vit alors refluer des mobilisés, qui passaient en courant; ils avaient jeté leurs fusils, et semaient de désolans propos. Malgré la nuit commençante, M. Ellangé, confiant encore, se décida à monter avec quelques amis, en quête comme lui, à la plus haute tour de la cathédrale. A la lueur d'une bougie, qui éclairait fantastiquement l'escalier à vis, ils gagnaient la galerie des Rois. Adossés à la rosace, ils scrutèrent l'horizon déjà sombre, où de grandes fumées tournoyaient, çà et là plaquées de lueurs rousses. Des incendies allumaient leurs torches, le ciel sinistre rougeoya, du côté de Dury. Le canon ne tonnait plus que par intervalles. Il se tut bientôt, et ce morne silence, succédant, avec la nuit faite, au tumulte du jour, parut plus intolérable encore, redoubla l'alarme... Que de blessés devaient gémir sur le sol glacé, dans l'épaisse brume!... Pourtant, en descendant, il put échanger quelques mots consolans avec un officier de la garde nationale, dont la compagnie venait de rentrer dans Amiens... Nulle part l'ennemi n'était parvenu à enfoncer la ligne de bataille. L'armée du Nord campait, victorieusement, sur ses positions.

C'est ce qu'avec fierté était en train de raconter M. Ellangé, dans la chambre de Marthe où, durant son absence, sa femme avait tout préparé, pour le grand événement. Marthe, avec un souffle oppressé, geignait faiblement. Soudain, la vieille Julie fit irruption. Le Commandant n'allait pas bien. Il agitait sans discontinuer son bras valide, faisait effort pour parler, demander quelque chose... Elle ne savait quoi. M. Ellangé monta chez son père, redescendit bientôt. Avec une extase puérile, le vieillard avait écouté, comme un récit merveilleux, le bulletin de victoire, et presque aussitôt, calmé, s'était assoupi.

Vers dix heures du soir, les douleurs de Marthe augmentant, M. Ellangé envoya prévenir, par le cocher, M. Nichamy. Il fit répondre qu'il s'excusait, viendrait aussitôt que possible, dans une heure ou deux...

— Je ne sais ce qui se passe, rapporta le cocher, à voix basse. L'Hôtel de Ville est tout grand éclairé. Les portes battent. Et le docteur a le visage sens dessus dessous. On dit que l'armée est battue et qu'elle va abandonner Amiens.

— C'est bon, Jean, merci...

M. Ellangé, stupéfait, ne prit point même sur lui; l'abattement succédait si violemment à l'espoir qu'il se laissa choir, bras ballans, sur le tabouret au pied du lit. Marthe ouvrit les yeux. Mme Ellangé se signait, en murmurant :

— Que la volonté de Dieu soit faite !

Marthe les contempla, sans comprendre. Elle ahanait, toute à sa peine.

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-elle enfin. Nous sommes battus?

Et sans même distinguer le sens de la réponse, dont les mots seuls la touchaient sans l'atteindre, elle se remit à gémir, chair pitoyable, en plein travail. Elle était, à cette seconde, la nature en train de créer de la vie. Une insensibilité suprême à tout ce qui n'était pas sa lancinante douleur l'anesthésiait. Qu'importait qu'autour d'elle une armée en déroute s'ébranlât, et que sur la terre nue les morts par centaines fussent couchés, les blessés criassent ? Un seul cri couvrait tout, celui qui sortait de sa bouche tordue. Elle n'était qu'un pantèlement, le corps soulevé, les poings crispés au matelas.

— Et Nichamy qui ne vient pas !

Mme Ellangé, affolée, allait du lit à la fenêtre, guettait fébrilement. Elle si faible, l'effacement fait femme, elle retrouvait une énergie, des phrases viriles, pour consoler la détresse de son mari. Toute force l'avait quitté. Il demeurait immobile, à la même place, affalé sur son tabouret. Sa pensée errait, de son père mourant, à la vie en danger de son fils et de sa fille. Pourvu que Louis ne succombât pas, comme Jacques, sous une balle prussienne !... Pourvu que Marthe s'en tirât, qu'on n'eût point à mettre les fers... à protéger ses jours !... L'idée d'une opération possible, d'un choix entre l'enfant et la mère, lui traversa la cervelle. Et cet homme bon serra les poings. Si une existence devait être sacrifiée, que ce fût celle de l'intrus ! Que son frêle souffle s'éteignît, plutôt que celui qui haletait là, sur cette couche !... Un instant, dans l'âme austère du magistrat, dans ce haut esprit qui quarante ans avait requis l'application de la justice et flétri le crime, une ombre criminelle plana, le mauvais désir que l'enfantement fût malheureux, et que son petit-fils... — non ! le fils du vainqueur, l'étranger, l'ennemi... Mais aussitôt le bon sens lui revint. Il passa les mains sur ses tempes, étonné.

— Pouah ! murmura-t-il.

Il était debout, jetait un coup d'œil involontaire à la glace. Un rictus amer durcissait le masque glabre, la bouche pincée. M. Ellangé fouilla, avec une triste surprise, ce regard qu'il croyait connaître, et au fond duquel se dissipait le louche fantôme d'un autre lui-même, ce double que chacun porte en soi, et qui parfois surgit, comme la lie remonte, aux heures de crise, aux grandes secousses. Il comprit, à cette minute, bien des mobiles psychologiques qui lui avaient échappé jusque-là, et dont il avait coutume de faire, dans ses réquisitoires, si bon marché... Une pauvre machine que l'homme! Les meilleurs, décidément, ne valent pas cher...

Il était une heure du matin quand le docteur arriva. Il leva les bras au ciel :

— Ah! mes amis!... Voyons la maman, d'abord...

Ayant examiné Marthe, il souffla. Bon! Tout allait bien... Elle serrait les dents, pour étouffer ses cris.

— Courage! ne craignez rien... Au contraire, criez tant que vous voudrez, cela soulage...

Il passait une grande blouse, préparait, sans que la patiente le vît, sa trousse; puis s'asseyant enfin, il dénoua son col, qui l'étranglait, respira bruyamment, et se dégonflant le cœur :

— Voilà. A notre gauche, les brigades du Bessol et Lecointe se sont héroïquement battues; à Cachy, à Gentilly, à Villers-Bretonneux, il y a eu des luttes acharnées; Derroja s'est défendu de son côté pied à pied, à Saint-Nicolas, à Boves, et à Dury. Mais nos troupes sont en trop petit nombre, surtout les munitions manquent. Un conseil de guerre vient de se tenir à la Préfecture. Sauf Paulze d'Ivoy, les généraux sont d'avis de se replier, sans attendre. Ils craignent, avec l'écrasante supériorité numérique des Prussiens, et la puissance de leur artillerie, que nos bataillons soient tournés, enfoncés demain. Mieux vaut soustraire à une dissolution complète ces élémens qui viennent de faire leurs preuves, et grâce auxquels Faidherbe pourra mettre bientôt debout des formations nouvelles!... Lardière a télégraphié à Farre. On attend sa réponse pour commencer le mouvement de retraite. C'est Amiens, en attendant, qui paiera les pots cassés... Demain nous verrons sur le boulevard pointer la lance des uhlans...

Une plainte plus haute l'interrompit. Marthe le contemplait, avec des yeux de bête en détresse, une si aiguë expression que

Nichamy, blasé pourtant sur de semblables douleurs, en fut ému. La chair était ici moins déchirée que l'âme. Il s'approcha du lit, puis se retournant vers M. Ellangé :

— Le moment approche. Il faut nous laisser, mon bon ami. Du courage.

Domptant son trouble, le père jeta un pâle sourire à sa fille, et s'éloigna, en courbant les épaules. Il attendit un moment sur le palier, mais les plaintes se succédaient si douloureuses qu'il ne put les supporter davantage. Pour les entendre moins sans pourtant cesser de les entendre, il descendit à la salle à manger, qui s'étendait sous la chambre de Marthe. Il guettait les bruits des voix, des pas; bruits sourds et précipités que la plainte hurlante, par intervalles, couvrait. Elle retentit une dernière fois, plus stridente, puis tout se fut. Il épiait, le cœur battant, l'inquiétant silence. Il croyait avoir distingué, aussitôt après le gémissement suprême, un faible cri... Des pensées confuses se mêlaient en lui... La mort qui aujourd'hui avait frappé tant d'êtres, qui, là-haut, dans la maison même, achevait son œuvre, la mort qui peut-être guettait Louis!... Et cette vie qui parmi tant de deuils poussait, cette petite voix incertaine, si lourde déjà de préoccupations et de chagrins... L'injustice, la confusion, le mystère de ces choses l'emplissaient d'une horreur sans fond. Une porte s'ouvrit, on l'appelait doucement. C'était la voix de Mme Ellangé :

— Lucien!... Tu peux monter. C'est un garçon.

En entrant, il n'aperçut d'abord que le lit refait, Marthe étendue, exsangue, la tête de côté, sur l'oreiller. Une mélancolie infinie imprégnait ce masque de cire, les coins de la bouche tendus, les paupières baissées. Il s'approcha : les yeux s'ouvrirent, sur le martyre intime. Nulle joie n'en éclairait la nuit. Alors ensemble le père et la fille regardèrent le petit berceau sur lequel étaient penchés M. Nichamy et la grand'-mère.

— Il est énorme! dit le docteur.

M. et Mme Ellangé contemplaient, avec une émotion profonde, où il entrait plus d'aversion que de tendresse, ce petit homme rougeaud, qui était leur petit-fils, et qui portait la seule ressemblance d'Otto. Il en avait le visage carré, le nez, les cheveux roux...

— C'est criant, murmura malgré lui le Procureur.

Mais sa femme, voyant le supplice de Marthe et la muette, l'éperdue interrogation dont elle suivait, épiait leur impression, corrigea :

— Tu sais, Marthe, il a tes yeux!

VIII

La maison commençait à s'assoupir, dans le petit jour blême. quand la ville s'emplit de détonations, de cris et de tumulte, Depuis cinq heures du matin, la retraite s'effectuait, sur toute la ligne. En quatre colonnes, l'armée rompait; les lents serpens d'hommes, de chevaux et de voitures s'allongeaient sur les routes, pressaient le pas dans la brume dense, qui collait aux visages, aux vêtemens glacés, comme un suaire. Dès trois heures, le préfet avait quitté précipitamment Amiens, transporté à Abbeville le siège de l'administration départementale, laissant au maire mission de désarmer la garde nationale. Les mobilisés, sur son ordre, s'assemblaient boulevard Fontaine. Beaucoup ayant encore leurs fusils chargés, de vieux fusils à piston, se mirent ensemble, avant de les rendre ou de les jeter, à tirer en l'air. Aussitôt la panique vola : « Voilà les Prussiens! » Tout ce qui restait de soldats dans les rues prit alors le pas de course, vers la route de Doullens, où la foule s'écrasa. Au milieu des clameurs confuses, des artilleurs et des marins tournoyaient, furieux, autour de la citadelle ; les lignards, les mobiles, si braves la veille, se délestaient de leurs sacs et de leurs armes. Les caissons, avec un fracas assourdissant, sautaient sur le pavé, tandis que les gendarmes, chargés d'assurer les derrières, galopaient, éperdus, à travers rangs. Les ouvriers ameutés erraient par groupes, toute une populace en folie criait à la trahison, le poing tendu contre les bourgeois et les prêtres, « qui avaient vendu la ville! » Et dans l'aube sinistre, des gamins travestis traînaient en chantant des fusils et des sabres...

Réveillé en sursaut, M. Ellangé, le front à la fenêtre, écoutait avec effroi ces rumeurs s'enfler et décroître. Le calme peu à peu revint, le jour grandissait. Nul mouvement n'annonçait encore que l'ennemi fût proche. Hâtivement, il s'habilla, sortit, refermant sans bruit la porte sur la maison silencieuse. Il sut, aux premiers pas, que des bandes avaient profité du sauve-qui-

peut pour envahir la caserne de Cerisy, piller le magasin de vêtemens des mobilisés. Sur les quais de la gare, elles avaient fait place nette des marchandises. Inquiet pour Louis, il poursuivit jusqu'à l'Hôtel de Ville où était placardée une affiche du maire, annonçant l'abandon des généraux et du préfet. Il apprit là que Farre était parti sans donner d'instructions au commandant de la citadelle. Trois compagnies de mobiles s'y étaient jetées sur l'ordre de Paulze d'Ivoy : que pouvaient-ils, avec leurs méchans fusils? Et que pouvaient, avec leurs vingt-deux pièces dépareillées, éparses sur les bastions, les cent vingt artilleurs improvisés de la batterie de Louis, contre les innombrables canons des vainqueurs de Metz?... On disait que l'évêque venait de se rendre inutilement auprès du capitaine Vogel, pour le prier de ne pas résister... Si beau que fût l'héroïsme, M. Ellangé en redoutait les conséquences... La partie était par trop inégale : c'était pure démence que de la risquer! Ainsi pensait le père, avant le patriote.

Il rentra désespéré. L'entrée des Prussiens, c'est-à-dire l'attaque de la citadelle, n'était plus qu'une question d'heures. Il allait d'une chambre à l'autre, essayant de faire bon visage. Chez Marthe, la vue de l'enfant, portrait vivant d'Otto, lui était si pénible qu'il maîtrisait mal son trouble; les craintes des deux femmes se mêlaient à la sienne, au point que le silence lui semblait, au bout d'un instant, insupportable. Alors, toutes phrases étant inutiles, il fuyait les larmes qui le gagnaient, montait chez son père. Le Commandant, rasséréné, tenait de Julie confirmation de la victoire : les Prussiens, hier, avaient été écrasés, fuyaient en désordre. Les coups de feu et les cris, entendus le matin, célébraient la délivrance d'Amiens. Le buste soulevé par des coussins, l'ancêtre mangeait, à la becquée, une panade que de sa main tremblante lui entonnait la vieille. Il avait une maigreur de spectre, un teint de cire jaune, mais dans la face immobile où seules bougeaient, à chaque déglutition, les cordes du cou, l'œil vivant dardait une lueur gaie.

Soudain, — il pouvait être trois heures, — un coup de sonnette retentit. On entendit la porte sur la rue s'ouvrir. Une voix d'en bas héla : « Lucien? » C'était le docteur. M. Ellangé sortit sur le palier, et accoudé à la rampe, s'enquit :

— Tu ne montes pas?

— Non, si les nouvelles de Marthe sont bonnes. Je n'ai pas le temps. Je reviendrai ce soir...

— Qu'est-ce qu'il y a donc?

— Tu ne sais rien?... Ils sont là... Ils ont fait appeler le maire, à la barricade du faubourg de Beauvais... Maintenant il y a un escadron de hussards bleus, et de l'infanterie, devant l'Hôtel de Ville... ils reconnaissent la citadelle... Et le reste arrive... Tu n'entends pas?... Ils passent à deux cents mètres, devant l'hospice Saint-Charles...

Lointaine, mais distincte, une aigre et sourde musique s'élevait, sur la cadence d'une troupe en marche... On entendait le roulement des tambours plats, et sur cette sombre basse, le sautillement aigu des fifres...

— C'est la division Bamekow, jeta M. Nichamy. L'artillerie suit...

A l'étage au-dessous, la porte de la chambre de l'accouchée s'était entre-bâillée; le pâle visage de Mme Ellangé écoutait... La voix du docteur emplissait la maison entière, montait, avec le funèbre écho, jusqu'aux lits où gisaient, l'oreille aux aguets, le regard fixe, le Commandant et Marthe... M. Nichamy ajouta :

— Il vaut mieux que tu ne les voies pas!... Ces uhlans, la carabine au poing... et les bataillons qui se succèdent, d'un pas lourd, alignés comme à la manœuvre...

Sa voix chevrota :

— C'est affreux!...

Puis, la porte s'étant brusquement refermée, tout bruit cessa. Mais il leur semblait à tous entendre encore, entendre toujours, avec le sifflement ironique des fifres, avec le morne grondement des caisses, danser sur le piétinement de leurs cœurs l'insultante musique. Le défilé continuait, inflexible, et sur sa pesante horreur voletait sans fin l'air triomphal. Ils comprenaient à cette seconde que tout était dit. Ils pleuraient, d'un œil sec, la patrie perdue. M. Ellangé, mordant ses lèvres jusqu'au sang, rentra machinalement, sur les talons de Julie, dans la chambre de son père.

Les bras au ciel, la vieille s'exclamait :

— Jésus-Dieu!

D'un effort incompréhensible, le Commandant, comme s'il eût voulu fuir la vision terrible, venait de se retourner, le nez

contre le mur. M. Ellangé s'élança, et courbé sur son père, scruta anxieusement le creux et dur visage, ces traits qui, près de disparaître, lui étaient redevenus plus chers, qui incarnaient un long passé, tant de souvenirs, de vie commune... Une inexprimable douleur les ravageait, et dans l'unique prunelle en train de s'éteindre, une stupeur aussi flottait, avec l'ombre vitreuse. Le Commandant était mort de se réveiller en plein rêve. Il emportait avec lui, fauchés d'un coup, les lauriers d'autrefois, toute sa glorieuse vision des fastes de l'Empire. Pieusement, M. Ellangé abaissa, sur la prunelle révulsée, la paupière molle. Qu'il s'endormît avec sa foi! La vieille France sombrait avec lui.

Pendant que sa femme et Julie procédaient à la dernière toilette, M. Ellangé ressortit, pour la double déclaration : décès de Jean-Pierre Ellangé et naissance d'Hermann-Jean-Pierre Rudheimer. Puis il revint aussitôt se terrer, dans un coin de sa chambre. D'avoir coudoyé sur la place Périgord le passage du vainqueur, d'avoir vu, par rangs disciplinés, ces épais Poméraniens, avec leur pipe de porcelaine à leurs lippes barbues, fouler en riant le pavé de la ville, il rapportait une humiliation et un dégoût tels qu'il envia, un instant, la fin du grand-père, son éternel sommeil. Au moins il avait cessé de souffrir! Mais eux, quels tourmens leur étaient encore réservés? Qui pouvait se vanter, même en cet abîme de misères, d'en avoir touché le fond?

Quand M. Nichany vint le soir, et qu'après avoir salué la dépouille du Commandant, il eut soigné sa malade, les deux hommes s'assirent un moment avec Mme Ellangé, autour du lit contre lequel le berceau s'allongeait. Le profond instinct maternel, au premier cri, avait tressailli dans la chair de Marthe. Elle aimait ce petit bonhomme aux mains violettes, avec ses minuscules ongles, sa grosse tête duveteuse, modelée sur celle d'Otto, et quand les yeux s'ouvraient, leur sombre fleur, que la lumière blessait. Elle s'était attendue à le haïr et elle s'étonnait de l'avoir chéri tout de suite: elle souffrit même de sentir l'aversion, informulée, mais visible, qu'il inspirait à ses grands-parens. Ils affectaient de ne pas s'occuper de lui, et comme s'il n'eût pas été là, ils s'empressaient autour d'elle seule. Mais leurs regards avaient beau se détourner, ils revenaient sans cesse à l'innocent, ils l'accusaient, comme s'il eût causé leurs deuils,

comme si à lui seul il eût été l'Allemagne entière, le symbole vivant de la défaite et de l'invasion.

Le docteur, tandis que Marthe fermait les yeux, contait les péripéties de la journée : le maire poussé en avant comme un bouclier, tandis que des éclaireurs reconnaissaient la citadelle; puis, Vogel ayant opposé aux parlementaires le refus le plus net, Dauphin avait été reconduit à l'Hôtel de Ville, sous les bourrades et les injures de son escorte. Maintenant ils étaient en train de percer de meurtrières, en avant du faubourg Saint-Pierre et le long du canal, les maisons d'où les balles pouvaient pleuvoir sur les bastions. Sans doute, demain matin, à la première heure, on ouvrirait le feu... En attendant, les agrémens de l'occupation commençaient.

— Il faut se préparer à en loger et à en nourrir quelques-uns. Nul n'y échappera. Aujourd'hui, on est parvenu à caser le plus grand nombre dans la partie neuve du Palais de Justice. Mais on en annonce cinq mille !... de l'infanterie et de l'artillerie, des dragons, des uhlans !... Ah ! mon ami, je ne sais plus où donner de la tête... Les blessés arrivent de tous côtés. Les hôpitaux sont pleins. On organise des ambulances au séminaire et au musée...

Il se leva :

— Je devrais être loin déjà... Il faudrait que je sois partout à la fois. Au moins ici, je suis rassuré... La maman est en aussi bon état que possible !... Quant à ça... (il caressa de ses gros doigts qui semblaient malhabiles et qui étaient d'une douceur étonnante le poupon endormi). Quant à ça, ça ne demande qu'à vivre. Hein?... C'est gentil tout de même !

Il serra la main de son vieil ami, et gravement :

— Un de parti, un de venu... Où? D'où? Mystère!

Mme Ellangé leva les yeux vers le ciel, désigna, avec résignation, l'insondable. Il n'y avait qu'à s'incliner devant Celui qui réglait toutes choses et qui avait voulu cela !...

— Mon vieux Lucien, dit le docteur, à présent te voilà grand-père !... Allons, regarde ta femme. Elle nous donne l'exemple. Tâchons de puiser dans notre raison les nobles sentimens que lui inspire sa foi !... En des heures comme celle-ci, il est réconfortant de croire.

— Mais que croire ? soupira Marthe en s'agitant.

— Vous ne dormiez donc pas?

— Comment pourrais-je?... Je le voudrais tant! Impossible. Un instant, je m'assoupis. Et puis, l'obsession me ressaisit. Toutes mes idées se battent en moi... C'est aussi au nom de Dieu que les armées allemandes font leur devoir, et qu'Otto est notre ennemi! Un autre Dieu qui a ses temples et ses pasteurs!... Et qui préside à leurs victoires!

L'austère visage de M. Rudheimer était devant elle. Dans la chaire de Sainte-Élisabeth, elle croyait entendre sa voix courroucée... Des fragmens d'hymnes chantaient au fond de sa mémoire; mais pas plus qu'elle ne pouvait accepter, ainsi qu'un effet de la miséricorde céleste, les maux dont ils souffraient, la mort du Commandant, celle de Jacques, non plus elle ne parvenait à admettre que le Dieu des protestans sanctionnât leur triomphe ensanglanté, Sedan ni Metz, ni la France aux abois, ni Louis menacé, demain, par les balles aveugles... Avec une répulsion instinctive, elle se détournait de la rigueur luthérienne, de l'espèce de fausseté qu'elle y croyait voir. Comment une religion pouvait-elle se dire impartiale et juste, quand elle poussait un peuple à un tel acharnement, à une si sauvage dureté?... Troublée dans sa foi, elle en voulait à celle d'Otto d'être inébranlable, et à Otto même de penser et d'agir comme tous les siens, selon sa foi. Elle eût voulu pouvoir, à l'instar de sa mère, se raccrocher à une branche, toucher le sol ferme. Tout se dérobait sous elle, en elle, autour d'elle. Tout était sang et ténèbres...

A onze heures du matin, après une dernière sommation inutile, les Prussiens ouvraient le feu sur la citadelle. On entendait, du boulevard du Mail, crépiter la fusillade; la garnison ripostait dru, les balles tombaient jusque sur la place Périgord et dans la rue des Jacobins. L'angoisse, chez les Ellangé, serrait chacun à la gorge. Pourvu que Louis!... Dans l'après-midi, le feu cessa, mais on apprit bien vite que c'était un répit sans espoir; le général en chef, Manteuffel, avait rejoint à la Préfecture le commandant du VIIIe corps, von Gœben, et décidait d'écraser, dès le lendemain, sous ses puissantes batteries, la faible forteresse. Quarante-quatre canons traversaient aussitôt la Somme sur un pont de bateaux. Vingt-huit autres prenaient position sur les hauteurs de Saint-Acheul et de la ferme de Grâce. Ils seraient prêts à tonner, à l'aube prochaine.

Marthe passa, presque seule, cette journée abominable. Son

père et sa mère se relayaient auprès du corps du Commandant. M. Ellangé avait lui-même épinglé, d'un doigt pieux, sur la redingote de cérémonie, la croix d'officier de la Légion d'honneur. L'étoile d'émail et d'or, le bout de moire pourpre évoquaient, sur cette dépouille et à cette heure, tout le consolant passé.

— C'est le ruban qu'il portait à Champaubert, dit M. Ellangé à sa fille.

Il entrait chez elle un moment, pour occuper son attention, tandis que les menuisiers montaient la double bière. Mais, loin de réconforter Marthe, l'idée de la gloire abolie lui rendait plus amère la déchéance présente.

— Pauvre grand-père ! soupira-t-elle... Je n'aurai même pu l'embrasser avant qu'il s'en aille... Qu'est-ce que c'est que cela encore ?... Oh ! ces bruits !...

L'escalier craquait sous des pas lourds. Elle avait les pommettes brûlantes ; la fièvre battait à ses poignets et à ses tempes. C'était la poussée du lait qui l'agitait, jointe à l'énervement où la jetaient, depuis le matin, l'écho des salves et le remue-ménage de la maison.

M. Ellangé évita son regard.

— Toujours les meubles du salon que ta mère achève de déménager.

Depuis le matin, on montait au grenier les fauteuils de soie capitonnée, les bahuts de Boule. On faisait place nette, pour le dortoir poméranien. On avait résolu de vider le bas ; le salon était la pièce la plus vaste ; six matelas y tiendraient à l'aise. Ainsi échapperaient à la profanation les chambres libres, celles de Louis et de la pauvre Frida. Quant à celles où avaient vécu Jacques et le Commandant, désormais elles demeureraient closes, comme des tombes. S'il fallait héberger quelque officier encore, on lui abandonnerait la chambre où Otto et elle avaient habité...

M. Ellangé soumit ces explications d'une voix nerveuse. Mais Marthe signifia d'un geste qu'elle n'était pas dupe... Les pas maintenant piétinaient au-dessus. On entendit, si doucement qu'on la posât, le heurt de la bière sur les tréteaux. Julie montra, au bout d'un instant, son visage de pomme ridée, sous le bonnet tuyauté.

— On a besoin de Monsieur.

— Va, père!

Elle voyait la longue boîte de sapin et, l'entourant d'une doublure vernie, le coffre de chêne clair avec ses poignées d'argent. Elle voyait une dernière fois le grand corps osseux, allongé, les couvercles que l'on vissait... Et en même temps elle voyait, sous le tertre de la terre lorraine, le cadavre décomposé de son frère... Elle eût voulu se lever, fuir... Elle s'exaspérait d'être ainsi immobilisée, saignante. L'action eût peut-être allégé, fragmenté sa souffrance. Tandis qu'ainsi étendue sans bouger, maison, ville, pays, chaque deuil aboutissait à son deuil. Elle était le centre frémissant, la cible où se répercutaient ensemble tous les coups.

On allait, — l'enterrement étant fixé à l'après-midi du lendemain, et nul garnisaire ne se montrant encore, — descendre le cercueil au salon, où se pouvait plus commodément disposer une chapelle ardente, lorsque la sonnette brutalement tinta. Le temps de parlementer dans le vestibule avec un fourrier tendant un billet de réquisition, et la vieille Julie accourait, bouleversée.

— Je ne sais ce qu'il dit, dans son baragouin, faudrait Marthe, pour le comprendre.

M. Ellangé descendit. Un masque de dignité glacée raidissait son visage douloureux. Il avançait, par un instinctif retour d'habitude, tête haute et le jarret tendu, avec cette démarche un peu théâtrale qu'il avait naguère quand l'huissier à chaîne d'argent annonçait, devant les robes rouges : La Cour !... Sa fierté en imposa à ces huit hommes qui, le fusil au pied et le sac à l'épaule, attendaient en plaisantant. C'étaient des fusiliers du 33e. Ils venaient du fond de la Prusse orientale. Corpulens et rouges dans leur tunique gros bleu, avec leurs énormes musettes pendant à la ceinture, leur pantalon dans les bottes et le manteau roulé, ils montraient, sous le casque à pointe, des trognes rébarbatives. Une odeur de cuir et de drap mouillé, de sueur et de tabac écœura M. Ellangé. Il savait assez d'allemand pour comprendre ce qu'exigeait le fourrier : des matelas et des couvertures, de la viande, des pommes de terre, de la bière, de l'eau-de-vie, des cigares... Mais l'émotion fut la plus forte, étrangla sa voix, il eût voulu leur crier, en français, tout ce qui lui gonflait le cœur. La pénible scène se prolongeait, risquait de devenir violente. Un grand diable roux grommelait en cra-

chant par terre, entre deux bouffées de sa pipe. Alors un des soldats s'interposa. Il avait servi, pendant trois ans, comme piqueur à la Compagnie du Nord, à Abbeville.

— Ah ! bon, pensa le Procureur, un de leurs espions. C'est cela...

Il traduisit d'un trait, sans trop d'accent : ses camarades et lui ne demandaient que la ration réglementaire ; et prenant des mains du fourrier un carnet crasseux, il lut : « Par homme, 750 grammes de pain, 500 grammes de viande ou 250 de lard, 500 grammes de pommes de terre avec sel, 30 grammes de café noir, 60 grammes de tabac ou 5 cigares, 1 demi-litre de vin ou un litre de bière, 1 douzième de litre d'eau-de-vie... »

Allons ! le vainqueur ne se laissait pas mourir de faim ! Rageur, M. Ellangé ouvrit la porte du salon, montra les lits... Pour les provisions, c'était bien, il allait faire le nécessaire. Puis, profitant de la bonne volonté de l'interprète, il invoqua le respect dû aux morts, demanda le silence et la tenue. Il y avait aussi dans la maison une jeune femme et un enfant nouveau-né. Le grand-père faillit dire : le fils d'un des vôtres, un médecin, un officier... Mais une honte douloureuse le retint... Mieux valait cacher, comme une tare, l'union maudite... A mesure que l'ex-piqueur parlait, les expressions arrogantes tombaient, un air de commisération adoucissait les traits bruns, hâlés par la dure campagne. On faisait la guerre, mais on était des hommes, dit le fourrier. M. Ellangé, sans répondre, remontait. Ce changement d'attitude l'irritait davantage encore, il préférait leur grossièreté de tout à l'heure. Non, il n'avait rien de commun avec ces barbares ! Il les haïssait, reconnaissait en eux autant d'Ottos !

Cette nuit-là, Marthe ne put dormir. Elle attendait, les nerfs à vif, que l'aube parût et que le canon tonnât. A travers les portes closes, monta longtemps le bruit de l'escouade, vaquant à ses besoins et à ses besognes. De gros rires parfois résonnaient, des bouts de phrases allemandes. D'entendre, pour la première fois depuis qu'elle avait cessé de parler avec Otto, prononcer les gutturales syllabes, elle éprouvait une étrange impression de surprise et de peine. La chère langue, si profonde et si belle, à laquelle elle s'était habituée au point d'y jeter encore directement, quatre mois plus tôt, ses pensées, ces mots

qui avaient été pour elle la révélation de l'amour, l'intimité du foyer, tant de joies inoubliables, elle en retrouvait le son avec une espèce de répulsion; elle en avait désappris la cordialité familière. Elle continuait à en percevoir le sens, mais, à passer par ces bouches ennemies, le sens même en devenait hostile. Elle éprouvait, au « baragouin » qui rendait folle la vieille Julie, et qui faisait se crisper les visages de son père et de sa mère, une souffrance physique... Elle ne put reposer qu'à l'aube.

Sur leurs sommeils assommés, un matin silencieux se leva. Ils se réveillèrent en tremblant d'entendre gronder aux vitres les canons du bombardement. Mais nul bruit ne troubla les heures, sinon, en bas, le va-et-vient des Poméraniens, et sur le boulevard le passage de régimens nouveaux, aux sons criards des fifres; leurs notes aiguës stridaient, sur le tapage des cuivres; l'une après l'autre, les musiques entonnaient leurs marches victorieuses. Un général défila au milieu de son escorte. Lorsque, au milieu d'un cortège recueilli, le char très simple qui emportait le Commandant s'ébranla, les rues étaient pleines d'escouades heurtant aux portes, en quête de leurs logemens. La plupart des boutiques étaient fermées, et sans le fourmillement des uniformes bleus, gris et verts, les trottoirs eussent semblé vides et la ville déserte. Nul Amiénois ne se montrait. Après l'office rapide à Saint-Rémy, M. Eltangé, tout en cheminant tête nue derrière le corbillard qui gagnait le cimetière de la Madeleine, apprit du docteur Nichamy que la citadelle s'était rendue, dans la matinée, sans nouveau combat. La veille, le capitaine Vogel avait été blessé d'une balle au flanc; tombé au poste d'honneur sur le bastion qu'il défendait, il était mort quelques heures après, à la fin de l'après-midi. Le comte Woirhaye, le plus ancien des officiers de la garde mobile, lui avait succédé... A minuit, un conseil de défense s'était réuni. Les mobiles du Nord se refusaient, ouvertement, à poursuivre une lutte inégale; les artilleurs, qui eussent voulu combattre jusqu'à la dernière extrémité, se voyaient contraints de braquer leurs canons sur leurs propres foyers... Il n'y avait qu'à céder! Et l'on avait, la mort dans l'âme, hissé le drapeau blanc. Von Gœben avait accordé les conditions de la capitulation de Sedan et de celle de Metz. Les officiers conservaient leurs armes et effets personnels; le matériel de guerre et les

approvisionnemens passaient au vainqueur; toute la garnison était prisonnière.

— Et, demanda M. Ellangé avec un battement de cœur, sait-on quelles sont nos pertes?

— Quatre morts, répondit le docteur, avec le brave Vogel.

— Louis?

— Vivant!

— Ah!... Alors, sain et sauf?

— On ne sait rien encore. Le feu prussien a été des plus vifs. Il y a d'assez nombreux blessés.

M. Ellangé respira. Blessé? Si le malheur voulait que Louis le fût, on le soignerait, on le guérirait... L'essentiel était qu'il eût échappé au seul malheur irréparable!... La captivité, on en revient!

Devant la citadelle, où le convoi tournait à gauche pour gagner le lointain cimetière, M. Nichamy, toujours bousculé, s'éclipsa. Il fallait répartir dans les autres ambulances de la ville les blessés français, et trouver du jour au lendemain six cents lits réquisitionnés pour le musée Napoléon. Un grand lazaret prussien allait s'y installer.

Par la tristesse de la rue faubourienne, aux pauvres maisons basses, le cortège funèbre, bien réduit, cheminait. M. Ellangé, suspendu au sort de Louis, avait décidé qu'en attendant de solennelles obsèques, à Pont-Noyelles, le corps de son père serait déposé à Amiens, au plus près, dans une sépulture provisoire. Une dizaine de fidèles suivaient, jusqu'au champ de repos, les restes de celui qui avait parcouru l'Europe aux temps où, à la hampe des drapeaux, les aigles d'or volaient de capitale en capitale... M. Ellangé songeait à la vie aventureuse de son père. Par deux fois Jean-Pierre Ellangé avait vu se succéder, sur la terre de France, empereurs, républiques et rois. Mais, au cours de ces trois quarts de siècle, jamais la Patrie n'était tombée si bas. Il fallait remonter aux jours les plus noirs, à la royauté anglaise, pour se souvenir d'un tel démembrement... Non, jamais, même lorsque le Commandant s'en était allé semer et récolter le café au soleil de Sao-Paulo, tandis qu'Anglais, Autrichiens et Russes se pavanaient sur la place de la Concorde, la Nation n'avait connu abaissement pareil!... D'où viendrait le salut? Paris résisterait-il encore longtemps? Gambetta réussirait-il à jeter les armées de province au-devant

de Ducrot? Le plan de Trochu se réaliserait-il? Problème sans solution, noire algèbre dont l'inconnue se dérobait devant l'incertain avenir... D'un œil sec, M. Ellangé regardait descendre, dans la fosse fraîche, le lourd coffre de bois jaune; la corde passée dans une des poignées d'argent filait lentement. Le cercueil tomba, et tandis que le curé marmonnait des prières, un fossoyeur lança, selon le rite, quelques pelletées de terre. Elles retentirent lugubrement. C'était le définitif *Requiescat*, l'adieu de tout ce qu'évoquait, dans sa haute taille foudroyée, le vieillard qui gisait là, avec ses souvenirs de gloire... C'était aussi, pour M. Ellangé, avec la faillite du régime dans lequel il avait grandi, la faillite de toute sa vie intérieure : vie de famille brisée par la mort de son père et de son fils, vie d'affection pour toujours meurtrie par le mariage de Marthe... Otto, Hermann!... Quels chagrins allaient encore compliquer son tourment?... Il était nuit déjà quand il rentra boulevard du Mail.

— Ça ne va pas bien, lui annonça Julie en lui ouvrant la porte. La petite a la fièvre.

Marthe, sous la poussée du lait, délirait. Elle croyait voir Otto et l'écartait, en le suppliant d'une voix entrecoupée :

« — Dis à ces hommes de se taire... Leurs voix me font mal... Hermann ne peut pas dormir... il pleure... Tout le monde pleure à cause d'eux... Emmène-les, emmène-les tout de suite!... » Elle ne se calma que très tard, après que sa mère, anéantie, mais debout, vaillante machinalement, eut renouvelé vingt fois, à son front tenaillé de migraines, les compresses d'eau sédative. La citadelle rendue, Louis hors de danger amenèrent, sur ses lèvres gercées, un sourire infiniment triste... La nuit fut mauvaise... M. Nichamy apparut aux premières heures, prescrivit les soins nécessaires. Mais quels remèdes soulageraient la torture morale?

— On ne sait rien encore, pour Louis? demanda, en le reconduisant, le père en proie à son idée fixe.

— Rien...

Le docteur éludait. Sur le seuil, il s'enquit si M. Ellangé avait connaissance du placard qui intimait l'ordre de verser, aux autorités prussiennes, toutes les armes à feu que les maisons pouvaient recéler?... Ainsi, le vieux fusil du Commandant, ses pistolets, les armes de chasse de Jacques et de Louis, il allait falloir se séparer de tout cela! Ils avaient donc bien

peur que des mains vengeresses s'en saisissent, et que la guerre du désespoir commençât?...

— En attendant, ajoutait le docteur, nos caisses sont à sec, et je ne sais comment nous allons pouvoir faire face à toutes les dépenses. Hier, il nous fallait vingt mille francs par semaine pour donner du pain à tous les malheureux qui chôment, aujourd'hui il va nous falloir cinquante mille francs par jour pour nourrir cette armée de rapaces, cette invasion de dévorans; nous sommes écrasés de réquisitions... On va être forcé de recourir à une nouvelle création de papier fiduciaire.

— Amiens est riche, dit M. Ellangé, et s'en relèvera. Plaie d'argent n'est pas mortelle...

Déjà à la fin d'octobre, un emprunt de deux cent mille francs avait été couvert en quelques jours; lui-même avait souscrit, pour plusieurs milliers de francs... Que ne donnerait-il pas, pour que l'occupation s'abrégeât, et que toutes les maisons de France cessassent d'être, comme la sienne, des hôtelleries allemandes!

— Et nous ne sommes qu'au début, fit le docteur, en lui serrant la main. Il s'agira peut-être demain d'une bien autre rançon?

— Quelle?

— Chut!... Ce n'est pas certain encore. Je ne voulais pas vous en parler, pour ne par vous donner trop de joie.

— Dites!

— Vous allez peut-être revoir Louis, s'il veut prendre l'engagement de ne plus servir jusqu'à la fin de la guerre. Voilà : les mobiles prisonniers vont être dirigés sur l'Allemagne. Mais il se pourrait que les artilleurs fussent autorisés à rester à Amiens prisonniers sur parole. La ville devrait payer en échange un million, dans les quarante-huit heures... Adieu. On vous verra, à l'enterrement de Vogel? Peut-être pourrez-vous apercevoir Louis!...

M. Ellangé remontait, moins inquiet, près de Marthe... Elle l'écouta, réfléchit longuement, tandis que sa mère avait peine à ne pas s'évanouir, suffoquée de plaisir. Elle ne sut que dire : — « Ah! mon Dieu! » et se mit à sangloter, affalée près du lit. Marthe vit alors que ses cheveux, de gris, étaient devenus tout blancs. Elle n'aurait plus besoin de se poudrer, pour paraître vieille!

— Écoute, père... pour que Louis soit libre, donne tout l'argent que tu pensais devoir un jour m'appartenir... Je veux prendre ma part de la rançon... C'est à moi seule à assurer cette somme... Il ne peut y avoir de plus saint emploi, ni même, simplement, d'autre emploi de ce qui plus tard me serait revenu, et à quoi je n'ai, moi ni mon fils, aucun droit...

Elle rougit, honteuse. L'idée que sa fortune et celle d'Hermann auraient pu être un jour grossies de la part d'héritage du Commandant, et de la quotité disponible par la disparition de Jacques lui parut odieuse. Elle y songeait, avec horreur, pour la première fois.

M. Ellangé ayant réendossé sa redingote noire, pour se rendre à Saint-Leu, où l'évêque allait présider la cérémonie en l'honneur du capitaine Vogel, dut promettre de rentrer immédiatement, avec des nouvelles de Louis. Il sortit en même temps que s'éloignaient avec des remerciemens les Poméraniens, assouvis et reposés. Ils ralliaient le régiment, qui s'assemblait sur l'Esplanade : « On s'en va, paraît-il, du côté de Rouen, » dit l'ex-employé de chemin de fer, et en guise d'adieu, il salua militairement, à la française. Il sembla, eux partis, que la maison désolée redevînt presque heureuse, on respirait. Mme Ellangé et Julie circulaient, d'un pas plus vif, faisaient remettre tout en ordre, par le valet de chambre et le cocher...

Marthe, immobile dans son lit étroit, sous la pile de draps qui la maintenait, caressait de la main droite le visage de son fils. Hermann, clignant les yeux, à cause du jour, têtait avec conviction son pouce. Elle le lui enlevait de la bouche, mais avec obstination il l'y replongeait. Il finit par se fâcher tout rouge, plissa de colère, en criant, sa peau si douce. Il ressemblait ainsi à son grand-père, le pasteur, plus qu'à son père. Elle contemplait avec stupeur cet être qu'elle avait pétri de son sang et de sa chair, qu'elle continuait à nourrir de son lait, qui lui devait tout, hors l'étincelle de la vie, et qui déjà manifestait en lui toute une lignée étrangère, les instincts d'ancêtres inconnus, une sombre flamme qui couvait, éclaterait un jour !... Son fils ?... Oui, et en même temps, et d'abord, le fils d'Otto, des Rudheimer, *leur* fils !... Pourtant elle promenait toujours sa main si tendre sur le satin tiède, qui se lissa ; les cris s'achevèrent en gazouillis ; la mignonne bouche fut une cerise... Elle chérit d'une ardeur d'autant plus désespérée l'innocent être, que

les siens obscurément le détestaient. Sa présence lui était un réconfort, peuplait sa solitude... Sur quels chemins, à cette heure, errait son père?... Était-il près? Était-il loin?... Elle s'en voulut de ne pas être inquiète de l'absence de toutes nouvelles... Mais, par une singulière contradiction, loin de souhaiter qu'il apparût, elle appréhendait, maintenant, de le revoir.

Elle tressaillit à la voix de son père. Il montait l'escalier, en contant à Mme Ellangé et à Julie qu'il n'avait pu voir Louis, blessé légèrement au bras, et soigné à l'ambulance... Le médecin-major qui la dirigeait, et à côté de qui il s'était trouvé à l'église, l'avait rassuré... Dans quelques jours, si le million était garanti, les artilleurs seraient remis en liberté. Louis, transporté en voiture boulevard du Mail, pourrait se guérir, au milieu d'eux... Il dit l'imposante gravité des obsèques, qu'avaient suivies le général von Gœben et son état-major, le maire et le Conseil municipal, avec tous les officiers de la citadelle, provisoirement mis en liberté. On avait inhumé Vogel au bastion Saint-Pol, à la place même où il était tombé. Et lorsque son courage eut été rappelé par ses compagnons d'armes et par l'évêque, von Gœben, se tournant vers ses soldats qui rendaient les honneurs, avait loué, comme elle le méritait, « la fin glorieuse d'une victime du devoir. »

Les lendemains leur parurent longs, bien que se confirmât la certitude de revoir Louis. Le docteur entra un moment et leur apprit que le Conseil avait engagé sa signature pour dix valeurs de cent mille francs. Trois conseillers étaient partis pour Lille afin de les négocier, tandis que d'un autre côté le maire allait chercher à ramasser la somme sur place... En cas de double succès, on aurait ainsi une réserve.

— Inscrivez-moi pour cinquante mille francs, dit M. Ellangé. Vous aurez les fonds ce soir.

Et comme Marthe murmurait: « Père! » il étendit la main Qu'elle n'effleurât plus ce sujet! Qu'elle cessât de se tourmenter!... Il le lui dit fortement, quand ils se retrouvèrent seuls. Dans sa joie de retrouver intact le fils pour la vie duquel il venait de trembler, ce Louis qui était maintenant toute la famille, il inclinait à la pitié, vis-à-vis de sa fille, il éprouvait un remords d'avoir pu la blesser, malgré lui; et, en signe d'effacement et d'oubli, il se pencha sur le berceau, mit pour la pre-

mière fois, au front de son petit-fils, un bref baiser, qui amnistiait.

Ce fut le 5 décembre dans l'après-midi, que Louis, le bras soutenu dans une gouttière, avec des bandes en écharpe, descendit de voiture, aidé d'un infirmier; M. Ellangé avait été le chercher en calèche. Quand il pénétra dans la chambre de sa sœur, Marthe, à qui on avait fait la surprise, poussa un cri, et soulevée à demi, malgré les objurgations de sa mère, elle étreignit longuement le revenant. Il avait aminci, les traits plus virils sous les cheveux en broussaille, hâve et fébrile, avec un feu sombre dans le regard. Il baisa ensuite son neveu, qui le regardait, en bavant avec sérénité.

— Pauvre mignon, murmura-t-il... Il te ressemble, je trouve.

Malgré le père qui voulait l'entraîner, et Mme Ellangé à chaque minute apparaissant : « Louis, ton lit est prêt ! » il refusait de se coucher.

— Tout à l'heure ! Laissez-moi parler... Que je suis content, Marthon, que tu aies repris ta chambre de jeune fille !... Nous allons pouvoir bavarder, d'un lit à l'autre.... Il n'y aura qu'à ouvrir la porte !... Je pensais tout le temps à vous, au mauvais sang que vous deviez vous faire... Pauvre grand-père... Moi, j'avais le diable au corps !... Si tu avais vu Vogel, sous les balles... Ça pleuvait comme grêle. Il se promenait à travers, en souriant... Les canailles ! Ils étaient embusqués derrière le bureau de l'octroi, en avant du fort de Maulcreux, et nous canardaient... Alors il a voulu, pour mieux pointer la pièce que je servais, prendre sa visée, dans l'embrasure... Paf ! au côté droit !... J'ai reçu mon pruneau une minute après. J'ai de la chance, ça n'a fait qu'érafler l'os...

— Allons, Louis, assez causé ! ordonna M. Ellangé.

— Ah ! si je n'avais pas été blessé ! J'aurais fait comme notre capitaine, Violette, qui a refusé de donner sa parole !... Je serais parti avec lui... Qui sait, j'aurais peut-être pu m'échapper, rattraper l'armée de Faidherbe... Ah ! si chacun voulait !... La guerre à outrance ! On en viendrait à bout !... On les balayerait, à la fin...

Il parlait, parlait, sans s'apercevoir du mal qu'il faisait à Marthe. Il la regarda, toute pâle, les dents serrées. Il allait murmurer : « Pardon ! » quand on entendit, à un coup de

sonnette autoritaire, la porte de la rue s'ouvrir, un bruit de voix, de pas... Presque aussitôt Julie accourait, hors d'elle...

— Madame, madame...

— Quoi? balbutia Marthe, sans deviner encore.

M. et Mme Ellangé, instinctivement, s'élancèrent, comme au-devant d'un péril.

— Qu'y a-t-il?

Julie cligna de l'œil :

— C'est un officier allemand, avec son ordonnance... Un médecin...

Un éclair traversa Marthe. Elle comprit:

— Otto!

Le cri fut si perçant que d'en bas Otto Rudheimer l'entendit, et qu'Hermann, réveillé en sursaut, prit peur, hurla... Il y eut une seconde d'affolement.

— Je vous en supplie! gémit Marthe.

Elle montra à sa mère les deux hommes, M. Ellangé crispant les poings, Louis empourpré d'un sang brusque, et désignant la porte de la chambre voisine :

— Par là!... Vite... Je vous rappellerai tout à l'heure.

Et recueillant toutes ses forces, elle dit à Julie, dont les vieilles jambes se dérobaient :

— Qu'il monte!

IX

— Toi! C'est toi!...

Elle pressait, dans ses petites mains brûlantes, les lourdes mains brunes. Elle enveloppait d'un inquiet sourire les chers traits retrouvés, l'identique visage; le teint était seulement un peu plus vif, et la barbe plus rude et plus longue. Mais au fond des yeux couleur de source, c'était toujours la même franche affection... Assis au chevet du lit, Otto répondait, à ce regard d'interrogation ardente, par une autre interrogation, non moins profonde. Et c'était entre eux, ils le sentaient, une solennelle, décisive minute que cette confrontation de leurs âmes.

« Est-ce bien toi, disait le silence de Marthe, toi, mon cher mari, que je retrouve dans cet être dont l'apparence n'est pas

changée, malgré l'affreux uniforme que tu portes?... Sans lui, sans ce déguisement qui te fait pareil à ceux que je hais, il me semble que tu es encore le même, celui que j'ai aimé, et que depuis ces longs, ces abominables mois, j'avais malgré moi presque cessé d'aimer... Car je ne pensais plus à toi sans te voir pareil à ceux qui ont tué mon frère et mon grand-père, qui ont envahi mon pays, et qui, en attendant de le démembrer, vivent sur lui de meurtres et de rapines... Mais maintenant que tu es près de moi, et que ton regard se promène avec tendresse de ton fils à moi, je vois bien que tu es toujours l'Otto que j'ai connu... Tu souffres, le premier, de tout ce qui nous a séparés... Tu me plains et tu me comprends. » Et le grave, l'inquiet sourire d'Otto répliquait : « Pauvre petite chérie, source unique de mes préoccupations, comme je suis attendri de te voir couchée dans ta pâleur!... Que de mornes heures j'ai vécues loin de toi!... Comme j'ai partagé tes angoisses et ton deuil, en apprenant la mort de Jacques!... Nous avons subi une affreuse fatalité, mais telle était la volonté du Très-Haut, dont nous ne sommes que les humbles instrumens... Du moins tout n'est pas perdu, puisque je te contemple vivante, et que près de toi repose notre petit Hermann... Courage, confiance, nous aurons de beaux jours encore! »

Otto se leva, et par-dessus le lit de Marthe, il écarta de nouveau la mousseline qui protégeait le sommeil de son fils. L'enfant, les paupières closes, lui ressemblait si étonnamment qu'il ressentit un âpre orgueil. Malgré lui, il se réjouissait qu'Hermann fût bien de la race des vainqueurs, et que le moins de sang français possible coulât dans ses veines. Pour la nation humiliée, vaincue, il n'éprouvait point d'aversion, mais le sentiment qu'elle subissait une juste loi, le châtiment de son imprévoyance et de ses fautes. Il y avait une douce et généreuse France aussi, celle dont Marthe était l'image. Cette France-là, l'exceptionnelle, payait pour l'autre. Il revit l'Exposition de 1867, le tiède ciel nocturne empli de feux et de musiques, l'immense fête déchaînée à travers Babylone...

— A quoi penses-tu? demanda-t-elle.

Avec la divination de la douleur, elle flairait l'intention ennemie, elle était déjà en défense... Elle avait vécu loin de lui trop d'heures, et, avec ces heures, trop de choses avaient entre eux passé, pour qu'après le premier élan de l'amour, la réflexion

ne vînt pas. L'autrefois, si puissant et si doux qu'il fût, n'était pas assez fort pour se substituer longtemps tout entier au présent...

Marthe posa sa main sur l'épaule d'Otto. Elle éprouvait une répugnance à sentir sous ses doigts la tresse dorée, insigne du grade, à frôler l'épée, dont la dragonne traînait sur le drap.

— Rassieds-toi près de moi. Parle...

Son émotion s'apaisait après le sursaut qui l'avait mise sur son séant, le cœur battant à rompre, tandis qu'Otto achevait de gravir l'escalier, entrait... Ils s'étaient dévisagés une seconde, embarrassés de leur contenance, puis, balayant tout le reste, un instinct les avait poussés. Elle tendait les bras, il s'y jetait, sans mot dire. Après la longue étreinte, il l'avait baisée au front, puis, faisant le tour du lit, il s'était approché du berceau, avait soulevé très haut l'enfant qui gigotait et braillait. Il l'avait dorloté, bercé, avec de doux mots allemands; Hermann stupéfait s'était tu, bientôt il riait et bavait, tandis que le chatouillait l'épaisse barbe. Alors Otto l'avait étendu, sur l'oreiller plat, et, consolée, la petite chose tiède s'était rendormie, dans son inconscience animale... Leur fils! Cette chair qui était leur chair, voilà ce qui les avait rapprochés, dans la communion du plus profond sentiment humain. C'est ce qu'avait senti Marthe, en revoyant son mari. Et c'est pourquoi elle se tourmentait déjà, en percevant qu'à peine rejoints, un dissentiment naissait, du lien même qui les rassemblait.

Mais, toute à la volonté de se montrer supérieure aux événemens, de rester digne du compagnon librement choisi, elle se raccrochait à sa fuyante tendresse, aux souvenirs intimes, à tout ce que ravivait, exaltait l'inattendue présence :

— Par quel miracle es-tu là?... Comment ne m'as-tu pas prévenue?

— Tu n'as pas reçu mes dernières lettres?

Il répondait en français sans paraître surpris qu'elle eût évité, depuis qu'il était là, de prononcer un mot d'allemand. Elle lui sut gré de sa délicatesse.

— Aucune depuis... attends.

Elle se remémora : en quelques semaines, tant, tant de choses!

— Depuis un mois.

— Je t'ai écrit trois fois... d'abord de Metz, puis de Reims,

enfin lorsque j'ai obtenu de passer du service de santé de la 3e division de réserve à la direction du grand lazaret d'Amiens...

— Tu es nommé ici?... Tu viens...

La phrase resta en suspens... Surprise, joyeuse ou peinée, Marthe ne le démêlait pas en elle-même. A la vue d'Otto, elle n'avait pas réfléchi, elle avait supposé qu'il suivait sa division, celle-ci traversant la ville, comme faisaient les autres troupes, — et que, passant à proximité, il venait embrasser sa femme et son fils... Elle se frappa le front :

— C'est vrai! Tu ne savais même pas, pour Hermann!... Tu ne sais rien... C'est affreux!... Vivre ainsi dans des jours pareils!... Chacun de son côté... On pourrait mourir... J'aurais pu être morte, depuis huit jours, tu ne l'apprendrais qu'aujourd'hui... Alors, tu ne sais pas?... Grand-père?...

L'aile noire plana, assombrit leurs visages, Marthe reprit :

— Oui, lundi dernier.

— Comment?

Ah! comment?... Elle hésita. Les idées affluaient, se heurtaient en elle... Leur mêlée contradictoire l'emplissait de trouble. La vérité l'emporta. Elle avoua, presque brutale :

— A l'entrée de vos troupes. Cela lui a donné le dernier coup.

Et aussitôt elle regretta sa franchise, en voyant se durcir l'expression d'Otto. Son front barré d'une ride, ses lèvres pincées disaient clairement : « Qu'y puis-je? C'est la conséquence inévitable de la guerre! » Il n'éprouvait qu'une pitié de commande, parce qu'un tel malheur la touchait, elle; mais au fond, il la trouvait injuste, et lui en voulait... Repentante, elle chercha sa main, qu'il abandonna sans rancune. Elle l'appuya sur son sein. Il avait la mansuétude égoïste du triomphateur, plutôt qu'une gêne attendrie. Et cependant il était intelligent et bon.

— Tu sens comme mon cœur bat? dit-elle.

Otto sous ses doigts percevait la pulsation de la vie! Elle jaillissait, avec le sang rouge, de la source généreuse. Et en même temps, une émotion plus douce l'envahissait au contact de la poitrine ferme et ronde. Une autre source s'enflait là, où buvaient à même les lèvres goulues d'Hermann. A sentir palpiter, sous sa main puissante, cette existence doublement sienne, Otto, bouleversé, cessa d'être le Germain vainqueur, enivré de son

droit et de sa force. Il fut le mari et le père, il fut un brave homme heureux et malheureux, le compagnon de naguère, l'ami d'aujourd'hui et de demain. Une bonne volonté infinie le transporta. Le médecin vit clair. Il avait, depuis le commencement de la guerre, touché, soulagé tant de maux! Il saurait ne pas envenimer l'invisible blessure! Peu à peu, Marthe meurtrie se calmerait, se cicatriserait...

— Chère femme, dit-il. Essayons de nous aimer sans nous faire souffrir. Assez de causes d'irritation et de peine viennent du dehors, assez de dangers menacent notre entente, pour que nous nous efforcions de ne penser qu'à ce qui nous rapproche. Le mauvais temps passera... Tu le veux ?

Elle porta à ses lèvres la main puissante, la baisa tendrement :

— Je le veux !

Il se leva :

— Et maintenant je voudrais saluer ton père et ta mère. J'ai pensé que je pourrais, durant le temps que je devrai séjourner ici, habiter près de toi. Ainsi j'éviterai sans doute à ta maison une occupation plus lourde. Hors le cas où l'armée entière rallierait Amiens, vous n'auriez à loger désormais que moi et mon ordonnance...

— Sonne, dit-elle.

Le visage renfrogné de la vieille Julie se glissa dans la porte entre-bâillée. Si la pensée pouvait tuer, son regard eût poignardé, dans le dos, Otto, courbé sur le berceau, où Hermann agitait, en pleurant, ses bras minuscules... Mais Otto se releva, paisible, en tenant son fils dans les bras.

— Il veut téter, dit Marthe, donne-le-moi !... Julie, prévenez Monsieur et Madame que je les attends...

Tandis que Louis se couchait, autant pour éviter de voir son beau-frère, que parce qu'il se sentait étrangement las et transi, M. Ellangé, enfermé dans son cabinet de travail, avait avec sa femme une scène violente : la soudaineté de l'apparition d'Otto, auquel il était à cent lieues de penser, l'avait jeté dans une rage froide.

— Puisque ce monsieur n'a pas la délicatesse de comprendre que sa place en ce moment n'est pas ici, je vais lui dire ce que j'ai sur le cœur.

— Mais, Lucien...

— Il n'y a pas de « mais Lucien ! »

En vain, de sa voix brisée, Mme Ellangé alléguait les droits de son gendre, le Procureur, dans un réquisitoire haché, donnait cours à sa haine. Il allait et venait, cognait du poing la table, bousculait un fauteuil. A voir hors de lui cet homme si calme, elle rentrait les épaules, se faisait toute petite. Minable dans sa robe noire, et les yeux rouges, elle avait épuisé toute sa résistance, elle ne pouvait plus être à sa fille de nul secours, comme à son mari de nul appui. La perspective d'un perpétuel conflit à domicile l'accablait. Ce n'était pas assez que la guerre eût tout saccagé autour d'eux, voici qu'elle allait s'installer, quotidienne, au foyer!...

— Car Otto vient sans doute à demeure, gémit-elle.

— Il ne manquerait plus que cela!

M. Ellangé vit leurs repas empoisonnés, leurs jours condamnés à la geôle. Otto vivant parmi eux, c'était le carcan qui se resserrait. Plus cruelle mille fois que le bref passage d'anonymes, cette présence dans la maison conquise, c'était l'insulte incessante, l'oppression intolérable. Ainsi ce n'était pas assez que de leur avoir pris leur fille, il fallait encore que l'Envahisseur, le Meurtrier mît le pied sur leurs gorges, les écrasât et les narguât, aussi longtemps qu'il le voudrait...

Julie alors parut, dit son mot.

— C'est bien! Allons...

Il se hâtait, résolu. Mme Ellangé suivait, en suppliant :

— Modère-toi, Lucien, je t'en supplie!

— Passe, fit-il.

Mais l'invective mourut court, à ses lèvres, quand derrière sa femme il aperçut, dans le crépuscule qui noyait la chambre de sa commençante pénombre, le touchant tableau : Marthe, le sein découvert, allaitait son fils ; instinctivement, il prenait de ses menottes la blanche rondeur, veinée de bleu. Elle lui souriait, de ce divin sourire qu'ont les madones, un bras passé autour du corps emmailloté. Et de l'autre main, elle étreignait celle de son mari, qui les contemplait tous deux, d'un air d'adoration. M. Ellangé sentait à cette vue sa colère se fondre, en une douleur complexe, Pouvait-il le détester sans réserve, cet Otto qui aimait tant Marthe ? Sous la tunique guerrière, dont il exécra l'emblème, un cœur pacifique battait... M. Ellangé s'arrêta, décontenancé... Le Prussien s'effaçait, il n'y eut plus

que l'homme. Otto fit un pas en avant, et s'inclina, très digne.

— Je vous prie de me pardonner, monsieur, la surprise pénible que j'ai pu vous causer. J'ai appris par Marthe que mes dernières lettres s'étaient égarées. Sans quoi, je ne me serais pas présenté aussi brusquement chez vous. Personne ne ressent plus que moi, croyez-le, la tristesse des circonstances où nous nous revoyons.

— Père, dit Marthe, Otto vient diriger, à Amiens, les ambulances du Musée. Si tu le veux bien, il habitera ici avec son ordonnance...

— De la sorte, je serai plus près de ma femme, et vous serez quittes d'être dérangés, à toute heure, par des réquisitions de logement...

M. Ellangé, pris au dépourvu, acquiesça, d'un signe de tête. Il ne voyait, sous l'attention conciliante, qu'un impudent égoïsme, le sans-gêne grossier du vainqueur. Attendrie par l'attitude de Marthe et de son gendre, heureuse de voir l'orage écarté, Mme Ellangé, après avoir consulté timidement du regard son mari, dit de sa voix faible :

— Votre chambre est prête. Votre homme peut y monter votre bagage, s'il est là...

— Merci. Je l'enverrai donc pour la nuit. Oh ! je ne serai pas là bien souvent... Ne m'attendez pas pour le dîner... Et, à présent, il faut que je retourne sans retard au lazaret...

Il ajouta, non sans noblesse, en tirant sur les pans de sa tunique, dont le col remontait :

— Tout à l'heure, en pénétrant dans ces salles du Musée, où j'ai goûté avec Marthe un haut plaisir, et en les voyant pleines de soldats blessés, j'ai fait, je vous jure, un retour mélancolique !... Il y a des heures où le devoir de chacun est ingrat...

Il attendit un instant, puis voyant, au visage fermé de M. Ellangé, que l'avance resterait sans réponse, il signifia, en élevant la main : « A votre aise, » et prenant sur la commode sa casquette plate, il joignit les talons et salua. Puis, après avoir été baiser sa femme et son fils, il sortit, sans affectation, la tête haute...

Dès lors une vie difficile commença. Otto mettait dans ses rapports avec ses beaux-parens une discrétion et une politesse parfaite. Feignant de ne pas remarquer leur involontaire ré-

pulsion, — car de leur côté M. et Mme Ellangé s'efforçaient à la plus absolue correction, — il paraissait à peine, sans cesse pris par ses absorbantes fonctions. Ils s'évitaient, n'échangeaient que des conversations brèves, au hasard des rencontres, entre deux portes. Les repas en commun, qui eussent été pénibles, étaient, d'un accord tacite, supprimés. Le premier jour, Otto déjeuna au lazaret, et le soir mangea près de Marthe. Le lendemain, étant rentré trop tard, on le servit seul. M. et Mme Ellangé, tristement assis en face l'un de l'autre dans la salle à manger trop grande, avaient toujours achevé de dîner, à sept heures. Quant à Louis, par ordonnance de M. Nichamy, il ne quittait pas le lit. Une courte entrevue avait mis en présence les deux beaux-frères. Des phrases banales entre leurs silences étaient, tombées, devant l'infranchissable mur, dressé entre eux. Le vernis de civilisation au moindre mot craquait ; ce n'étaient pas des parens, ni un malade, ni un médecin, ni de fins et graves esprits qui étaient face à face, mais des adversaires irréductibles, dont les idées, les sentimens, la chair même se haïssaient. La force de l'âge ajoutait à cette sourde violence. Tous deux jeunes, en plein épanouissement, ils la contenaient avec d'autant plus de peine. Otto acceptait, de la vieillesse de M. Ellangé, le muet reproche qui, dans les yeux de Louis, lui était odieux... Il s'interdit de pénétrer dorénavant chez le jeune homme, bien qu'à sa rapide visite il l'eût trouvé dans un état peu satisfaisant. Il se bornait à demander de ses nouvelles, lorsqu'il croisait sa belle-mère. Celle-ci, malgré l'incurable regret de son fils aîné, ne ressentait pas, à l'égard de leur hôte, la même antipathie irraisonnée. Mère, elle était indulgente pour l'homme qui, du moins, avait rendu sa fille heureuse ; elle lui était reconnaissante d'être attentionné, de s'effacer ainsi, dans la maison en deuil. Elle avait aussi, inquiète de Louis, un superstitieux respect pour la profession, et la science réputée d'Otto. Le docteur!... C'est ainsi qu'elle l'appelait lorsqu'elle parlait de lui, ou donnait un ordre à son sujet... Ainsi s'établissait entre eux une existence parallèle où, chacun faisant par nécessité ses concessions, les apparences étaient sauves et le fond réservé.

Otto, après la première irritation causée par l'accueil de ses beaux-parens, s'était fait presque aussitôt une raison... Il était arrivé sans l'ombre d'arrière-pensée, naïvement heureux

à la pensée de revoir sa femme. Privé de toute nouvelle, depuis un mois, il calculait anxieusement les jours : l'accouchement devait être imminent, s'il n'avait eu lieu déjà. Il souhaitait fébrilement être là, ne laisser à nul autre le soin d'assister Marthe, et de mettre au monde son fils, car nul doute à cet égard ne l'inquiétait : il aurait un fils, un beau petit Hermann, un vrai Allemand. Il était fier que ses yeux s'ouvrissent en même temps que naissait la patrie nouvelle ; avec elle Hermann grandirait, enfant de l'Allemagne Une ; né dans le sang de la guerre, il connaîtrait la paix riche et glorieuse ; c'était pour lui que ces grands événemens passaient en rafale, et que le Destin s'accomplissait. Ballotté à la suite des armées, et se vouant tout aux écrasantes fatigues de son métier, Otto avait vécu comme en rêve ce tourbillon d'heures ; l'homme n'avait presque plus le temps de penser, tant le médecin devait agir. Les manches retroussées, chirurgien à l'occasion, il n'était plus qu'une volonté tendue : ne pas s'attendrir, diagnostiquer d'un coup d'œil, réséquer, recoudre, ou bien panser, la chair et l'âme. A peine, durant la première partie de la guerre, si, de Wissembourg à Sedan, il avait trouvé un instant pour se réjouir des victoires payées de tant de sang, ou anxieusement songer à la santé de sa femme, aux répercussions que pouvaient avoir sur elle de telles secousses... D'abord il s'était exaspéré, en voyant qu'elle ne pouvait rejoindre Marbourg et que, l'eût-elle pu, elle ne fût venue qu'à contre-cœur reprendre sa place de Rudheimer, auprès du pasteur et de sa femme... Puis la guerre n'ayant point cessé, contre son espérance, après Sedan, il s'était, puisque l'incroyable entêtement de la France obligeait à faire encore appel au sort des armes et à la justice divine, réjoui que Marthe n'eût pas quitté Amiens. Ainsi pourrait-il peut-être se rapprocher d'elle... Allégrement, il avait suivi la marche sur Paris, et du haut des coteaux de Meudon contemplé, avec une joie orgueilleuse, la grande ville corrompue, qu'étreignait maintenant le cercle de fer... Envoyé à Metz, il avait repris tristement le chemin de l'Est, puis, apprenant qu'une petite armée française se formait dans le Nord, et qu'allaient marcher contre elle les corps de Manteuffel et de von Gœben avec la troisième division de réserve, il s'était gaiement remis en route et n'avait eu de cesse, Amiens conquis durant son séjour à Reims, qu'il fût désigné pour faire partie des troupes d'occu-

pation. La protection d'un ami, au grand Quartier Général, et l'évidence des services qu'il pouvait rendre, grâce à sa situation particulière, dans une grande ville centre d'opérations, l'avaient fait aussitôt nommer médecin en chef du lazaret... Et le long des routes encombrées de convois, il se hâtait au trot de son cheval, avec une hâte joyeuse... Chère petite Marthe ! Avec quelle grave ardeur il la prendrait dans ses bras ! Il l'aimait avec une nuance nouvelle ; la bonne humeur du vainqueur, une espèce d'orgueil ingénu qui ne s'inquiétait pas de ce que pouvait ressentir la vaincue, et qui était au contraire flatté, par une telle possession...

Un soir, — c'était le surlendemain de l'arrivée d'Otto, — M. Ellangé entra, après le dîner, dans la chambre de Marthe. Il avait le front soucieux : la santé de Louis tout le jour l'avait tourmenté. M. Nichamy avait, en changeant le pansement, fait une moue peu rassurante, et, de fait, la plaie avait le plus vilain aspect. Le bras était enflé jusqu'à l'épaule, et d'une dureté brûlante. La céphalalgie et la fièvre ne cessaient pas. Une intervention chirurgicale allait sans doute être nécessaire.

— Il faut demander à Otto de voir cela, dit Marthe.

Mais M. Ellangé haussa les épaules : Il ne manquait pas de praticiens éminens à Amiens !... Sa haine contre « Herr Rudheimer » s'avivait, depuis le matin, des catastrophes nouvelles dont les dépêches officielles et les journaux d'Abbeville avaient apporté l'écho.

— Je ne te l'avais pas dit encore pour ne pas te faire de peine, car je suppose que la présence de ton mari ne suffit pas à te faire oublier tout le reste !

— Oh ! père...

Il vida son âme : le malheur s'acharnait à coups redoublés. A Paris, et sur la Loire, deux grandes défaites venaient encore d'accabler la France. La capitale avait tenté, du côté de la Marne, une sortie. Trois jours durant, l'armée de Ducrot, essayant de se frayer passage, s'était héroïquement heurtée, sur les plateaux de Villiers et de Champigny, aux masses du Prince de Saxe. Paris, après s'être élancé tête basse, était à nouveau rejeté dans sa geôle. A la même heure, Frédéric-Charles barrait, à Loigny, la route par laquelle d'Aurelle et Chanzy s'ébranlaient enfin, au secours des assiégés. L'armée de la Loire, rompue au premier choc, avait été écrasée, les jours sui-

vans, autour d'Orléans; elle avait dû évacuer la ville. Les Allemands y entraient en maîtres, pour la seconde fois... L'espoir de la jonction, un moment caressé, s'évanouissait...

— Vois-tu, petite, ajouta M. Ellangé, je ne voudrais pas être mauvais prophète, mais nous perdons, avec ces deux batailles, toute possibilité de nous en tirer maintenant avec succès... Paris est définitivement séparé de la Province. Notre armée principale n'existe plus... Rouen est aussi au pouvoir des Prussiens, depuis avant-hier... Nous sommes à la merci du vainqueur...

Il prêta l'oreille:

— J'entends le pas de ton mari. Je ne veux pas voir sa joie...

Précipitamment il heurtait à la porte de Louis; elle était, depuis l'arrivée d'Otto, presque toujours fermée à clef, ne s'ouvrait qu'aux heures où le médecin était au Musée. C'étaient alors de lit à lit, entre le frère et la sœur, de brefs échanges de paroles. Leur intimité était gâchée par la pensée toujours en tiers, une présence invisible... Ils ne s'aimaient pas moins, mais ils souffraient de si mal se le dire.

— Vite, ma bonne!

Mme Ellangé, qui veillait sur l'insomnie de son fils, n'eut que le temps d'ouvrir et de refermer. Otto frappait: Marthe attendit une seconde :

— Entre, fit-elle enfin, d'une voix altérée.

Otto parut, las. Elle guettait, à son visage, le reflet de son âme. Elle sentit qu'elle l'eût détesté, si elle l'avait vu gai. Mais, déprimé par ses préoccupations et son labeur quotidien, il ne songeait qu'à l'agrément de respirer dans une atmosphère douce. Affectueusement il embrassa Marthe, puis sourit à son fils, qui dormait.

— Prends garde, tu vas le réveiller, avec ta barbe!

Il approcha du lit un des fauteuils crapaud, s'y enfonça non sans en avoir considéré, d'un air de blâme, la soie bleu pâle... C'étaient bien là les goûts dépensiers, le luxe de la nation frivole!... A Marbourg, le fauteuil Voltaire était tendu d'un solide reps vert...

— Ouf! soupira-t-il. Cela fait du bien de se retrouver près de toi... Notre pauvre Marbourg!... Comme c'est loin!... Ah! quand cette vilaine guerre sera-t-elle finie!

Elle lui sut gré de ne pas faire allusion aux victoires récentes, et répondit avec franchise :

— Mais, Otto, est-ce que ce n'est pas de la Prusse que cela dépend ?

Il chercha à lire sa pensée :

— Comment ?

Elle regretta soudain sa phrase. Sur quels sables sanglans s'engageait-elle ?... Déjà, la veille, elle avait éprouvé que, hors leur vie familiale, l'étroit sentier où ils pouvaient marcher encore, tout n'était que fondrières, buissons herissés d'épines... Au moindre écart, leurs routes divergeaient, et c'était, brusquement, le précipice. Elle secoua la tête.

— Non, je te demande pardon ! Mieux vaut que nous ne parlions pas de cela.

— Pourquoi ?

— Tu ne le comprends pas ?

— Je l'avoue...

Ainsi, dans son placide orgueil, dans sa tranquillité blasée par tant de succès, dans l'inébranlable confiance aussi que lui inspirait l'appui de son Dieu, il ne songeait même pas qu'elle pût s'attrister, un soir de défaites ! Il ne lui venait pas à l'esprit qu'elle pût, et qu'elle dût en souffrir cruellement, et qu'il lui répugnât, par une suprême pudeur, de prendre, devant lui, la défense de la France !

— Soit ! murmura-t-elle vivement, tant la blessure était cuisante... Eh bien ! puisque tu le désires, je te dirai...

Elle s'arrêta, reprit conscience : c'était fou ! Mais lui, avec sa double supériorité d'homme et de conquérant :

— Tu dois parler, maintenant !

— Eh bien ! je pense qu'à présent c'est assez de sang versé, dans les deux armées, et que la Prusse a conquis assez de drapeaux, de canons, assez d'hommes et de villes pour se montrer généreuse, et pour offrir la paix.

— Mais, ma chère, votre Gambetta est si persuadé qu'à force d'éloquence, il finira par triompher de l'Allemagne !... On offrirait la paix à vos obstinés, qu'ils n'en voudraient pas... Sois certaine que vous seuls nous contraignez maintenant à la guerre !

Elle le regarda, stupéfaite. Elle eût cru, d'un autre, à un hypocrite sarcasme. Otto était sincère.

— Quel peuple pourrait se résoudre sans déshonneur aux

conditions que vous offrez? Mais tant qu'il restera en France des hommes valides...

Elle s'interrompit, effrayée elle-même par l'éclat de sa voix. Avec plus de tristesse que d'étonnement, Otto la considérait. Par sa soumission, sa tendresse, elle lui avait jusque-là semblé faire partie intégrante de lui-même. L'amour qu'il lui portait, et qui au début s'était inquiété de ce que le caractère de Marthe avait de légèreté française (c'est ainsi qu'il qualifiait ses dons de grâce romanesque et de sensibilité fine), cet amour calme et grave s'était depuis longtemps rassuré; il y entrait de l'estime pour les qualités réellement allemandes dont Marthe avait fait preuve à Marbourg : son intelligence, son sérieux, son dévouement. Il y entrait aussi de l'infatuation, un plaisir à l'idée qu'il avait dorénavant place conquise, que la supériorité teutonne avait fait son œuvre, et qu'au demeurant c'était fatal et c'était juste!... Mais avec cette changeante France, on devait toujours se méfier, il aurait dû s'y attendre! Et voilà pourquoi il se sentait moins surpris que blessé... Il n'en voulait pas encore à Marthe de le méconnaître, en méconnaissant les vertus et les droits de sa race; mais il souffrait de sa volte-face, ainsi que d'une trahison d'amitié. Convaincu de la légitimité de sa cause, il ne songeait même pas à s'expliquer, fût-ce pour les excuser, les raisons qui persuadaient Marthe de l'excellence de la sienne. D'un regard perçant, elle suivait, lisait à mesure le travail de sa pensée. Elle ne broncha pas quand il conclut, d'un ton bourru :

— L'Allemagne ne revendique que la terre d'Allemagne. Je pense comme toi qu'il est triste que son unité se cimente dans le sang. Mais c'est une loi inévitable. Rien ne se crée sans lutte et sans douleur... Si ton patriotisme ne t'égarait, tu reconnaîtrais au contraire quelle est notre modération.

Alors, tranquillement il expliqua, à propos de la nomination des fonctionnaires allemands à l'administration civile (l'intendant Sultzer remplaçait Lardière à la Préfecture), le fonctionnement de l'occupation. Trois gouvernemens généraux, ceux de l'Alsace, de la Lorraine et de Reims, régissaient jusqu'ici le territoire conquis; un quatrième venait d'être créé, celui de Versailles, dont dépendaient l'Oise, la Seine-Inférieure et la Somme. Et cela était nécessaire, l'ancien gouvernement de l'Empire n'existant plus et le nouveau n'étant pas reconnu par

la volonté nationale. Tant qu'une Assemblée constituante n'aurait par fait choix du pouvoir nouveau, la République n'était que l'anarchie, et le préfet Sultzer était dans le vrai en abolissant, au nom du roi de Prusse, les lois et les arrêtés du Gouvernement de la Défense sur la conscription et la levée en masse...

Marthe, les yeux fermés, écoutait, mais elle dédaigna de répondre. Elle éprouvait, avec stupeur, combien cet homme qui parlait, avec une voix paisible et autoritaire, était différent de celui qu'elle aimait, de l'Otto bon, intelligent, délicat d'avant la guerre. Se pouvait-il que celui qui cueillait avec elle, sur la route de Werda, l'Elisabethenblümchen, l'herbe d'or dont elle fleurissait la potiche de Delft, celui qui écoutait avec un air d'extase la sonate en *ré*, son compagnon d'Italie, le savant qui enseignait à l'Université l'art de combattre la souffrance et la mort, ce fût cet officier sanglé dans sa tunique, cet Allemand vainqueur? Se pouvait-il qu'elle eût en face d'elle ce tendre mari de naguère, le père d'Hermann?... Elle s'interrogeait avec épouvante, et en même temps constatait que c'était bien le même, un seul et même homme, et que toujours il avait été ainsi, sans qu'elle en eût jusque-là souffert!... Quoi! en une seconde, elle était emportée à mille lieues de lui, un monde les séparait?... Elle ne réfléchissait pas qu'elle avait mis à son insu quatre mois de deuils et de défaites à parcourir le chemin qui l'éloignait de lui... Elle assistait, stupéfaite, au changement à vue. Un voile se déchirait, et elle apercevait avec horreur qu'ils avaient à la fois tout, et plus rien de commun, qu'ils étaient des êtres d'une autre mentalité, d'un autre sang, d'une autre race... Elle était la France humiliée, déchirée, sanglante... Et lui, la lourde, arrogante Prusse...

Alors, du fond de son âme et de sa chair, elle le haït, en souffrant désespérément de le haïr. Elle lui en voulait aussi, par une de ces naturelles injustices du cœur, d'avoir, elle seule, tous les motifs de souffrir, étant la meurtrie et la vaincue, tandis qu'il la regardait, lui, sans la comprendre, avec son optimisme heureux, irresponsable...

Quelques jours passèrent, jours noirs, malgré le blafard éclat de la neige. L'hiver était décidément venu, le rude hiver du Nord. Amiens avait repris sa livrée. Un ciel gris et bas pesait sur les toits violets, couleur d'orage. La brume noyait la ville. L'incessant roulement des charrois, le passage par cen-

taines des voitures de réquisition sonnait sur le sol dur. Une armée de chariots était rangée sur le boulevard de l'Est. Les rues se glaçaient de verglas. Sous les fenêtres du boulevard du Mail, deux jours durant, tous les chevaux de la ville défilèrent, les gras, les maigres, les fringans, les boiteux, une véritable théorie de carnes étiques: des vétérinaires et des officiers prussiens les passaient en revue, place Longueville. On vivait dans l'attente d'on ne savait quoi. Des bruits singuliers couraient : Napoléon III était mort... Les uns disaient d'une hémorragie; suicidé, disaient les autres : le poison!... Des mouvemens de troupes ajoutaient à l'agitation sourde. Le 4e et le 44e Poméraniens partaient, rentraient avec armes et bagages. Un coup de canon était tiré à la citadelle. Signal? On chuchotait que l'armée de Faidherbe, réorganisée, était rentrée en campagne. Une nervosité s'emparait de tous.

Marthe, à mesure que ses forces revenaient, sentait son détachement croître, envers Otto. Le mouvement d'aversion qui l'avait transportée n'avait duré que le temps de l'irréflexion; elle s'était aussitôt raisonnée... Nul ici n'était coupable, il n'y avait que des victimes. Il fallait qu'elle dominât ses nerfs; aucun dissentiment tangible, aucune scène irréparable n'avait eu lieu... Ils s'aimaient encore... Ils pouvaient, ils devaient s'aimer encore!... Hermann aussi n'était-il point là, trait d'union étroit de leurs vies?... Mais plus elle se cherchait des mobiles d'accord, plus elle trouvait de motifs de discorde. Ils naissaient des plus futiles causes, un mot, un regard, un silence. La guerre était entre eux. C'est ainsi que le 13, — où l'on sut les détails de la déroute d'Orléans, les 77 canons pris, les 4 vapeurs armés, les 10000 prisonniers, — la perspective de toute une soirée à passer ensemble fut pour Otto et Marthe si pénible, qu'ils se séparèrent au bout d'une demi-heure. Ils ne s'étaient pourtant rien dit, que de banales phrases. M. Ellangé, d'un œil aigu, suivait le conflit. Il n'eût rien fait pour le faire naître, mais il se réjouissait qu'il fût né. Un de ses plus cuisans chagrins, parmi tous ceux qui le harcelaient, était de ne s'être pas opposé jadis, plus formellement, au mariage de sa fille. Avait-il assez prévu tout cela! Sa prévoyance ne le consolait pas, au contraire. Marthe était liée, indissolublement, à son malheur!... Mme Ellangé, elle, n'avait d'yeux que pour l'état de Louis. Il empirait.

M. Nichamy, le 14, jugea une consultation nécessaire. Il eût voulu faire appel à son collègue de l'Hôtel-Dieu, le fameux chirurgien Doyelles. Mais celui-ci avait dû s'aliter la semaine précédente... Otto rentrait à ce moment du lazaret. Il croisa dans l'escalier son beau-père et Nichamy qui descendaient, en discutant quel médecin choisir. Au salut d'Otto, le docteur répondait courtoisement, et se retournant :

— Mais est-ce que M. Rudheimer a vu Louis ?

— Pas depuis quelques jours...

— Il pourrait nous donner son avis !

— A vos ordres.

M. Nichamy gardait, de conversations avec Otto, lors de ses précédens voyages, une haute confiance dans les lumières et le talent du Privatdocent. Pourquoi ne pas prendre conseil de lui ? A tous les titres, nul n'était mieux qualifié... Ainsi pensait le bon docteur, dans sa simplicité de brave homme. Aussi ne comprit-il rien au coup de coude furieux que lui décocha M. Ellangé, en remontant.

Otto, après avoir amicalement abordé Louis, débandait avec dextérité le bras de son beau-frère. La plaie parut, affreuse. La gangrène gagnait, l'enflure faisait rouge l'aisselle, bombée de deux ganglions.

— Eh bien ! dit en tremblant Mme Ellangé, devant la moue d'Otto.

— Il faut mettre là le bistouri, tout de suite.

— C'est ce que je pensais, dit Nichamy. Je vais chercher Lortal... J'espère le trouver.

Otto secoua la tête :

— Le temps presse. Je puis, si vous le voulez...

M. Ellangé, gêné, détourna les yeux. Louis hésitait, à la fois touché et révolté. Mais une telle autorité et une telle bonhomie se dégageaient de l'attitude d'Otto, que la mère, emportée, supplia :

Il céda, avec honte. Sans paraître rien remarquer, Otto avait tiré de sa poche la petite boîte plate où il portait toujours ses instrumens, demandé de l'eau, de l'iodoforme, de la charpie, des bandes. Il regarda Louis amicalement :

— Je vais vous faire mal. Vous serez brave. Peut-être qu'ainsi nous éviterons l'amputation...

Les dents serrées, sans un cri, Louis supportait l'opération

cruelle. Otto tailla, trancha les chairs, gratta l'os... Nichamy, un tablier sur son gros ventre, servait d'aide, Mme Ellangé avait dû sortir. Le père, le front à la vitre, silencieusement souffrait. Quand ce fut fait, et qu'Otto eut mis la dernière épingle, au bras bandé, Louis le remercia, d'un long regard...

— Voilà! nous verrons demain.

Et, sans autre phrase, Otto sortit, discrètement. Le lendemain, la fièvre avait diminué, la gangrène parut stationnaire, l'aisselle dégonflait...

— Ton mari a été admirable, disait le soir Mme Ellangé à Marthe.

Elle n'avait pas vu Otto de la journée. Une pluie interminable avait lavé les vitres, amolli l'air. Marthe, détendue, se laissait aller à la mélancolie des longues heures grises. Elle s'était levée, pour la première fois, était restée debout une partie de l'après-midi. Infiniment lasse, elle pensait avec moins de rancœur à son mari, elle lui était reconnaissante de la simplicité affectueuse avec laquelle il venait d'agir, elle le retrouvait et se retrouvait. Avant le dîner, M. Ellangé, surexcité, entra. D'étranges rumeurs couraient : Ham avait été repris aux Prussiens, par l'armée de Faidherbe, qui approchait. On disait ses forces considérables. Les Prussiens s'agitaient. Leurs officiers s'étaient réunis, en conseil de guerre, à la place Longueville. Cent seize voitures de réquisitions chargées de vivres et de munitions étaient parties, sans doute au secours de von Gœben ou de Manteuffel... Était-ce la délivrance ? Le cœur de Marthe se gonfla d'un brusque espoir...

Il était onze heures du soir quand Otto revint, mais pour quelques minutes seulement, dit-il. Il avait l'air inquiet et préoccupé, prétexta son travail pour s'en aller vite, après avoir embrassé son fils, à plusieurs reprises. On apprit, par son ordonnance, que la garnison entière d'Amiens se préparait au départ. Naturellement, les médecins des ambulances restaient, à cause des blessés... Boulevard du Mail, pas plus que dans les autres maisons de la ville, on ne dormit. A quatre heures du matin, pour la première fois depuis l'occupation, le boute-selle sonna. Des batteries de tambours retentirent, dans la nuit finissante. Les régimens traversaient la ville. Quand l'aube terne se leva des lourds nuages, l'armée prussienne tout entière, — une brigade d'infanterie, deux régimens de uhlans, trois batteries, une

compagnie de pionniers de campagne, — était massée sur la place Longueville et les boulevards. M. Ellangé, de ses fenêtres, voyait le hérissement des lances des uhlans, immobiles sur leurs lourds chevaux. Une inexplicable attente commença. A dix heures, la cavalerie avait déjà mis deux fois pied à terre; enfin, à dix heures et demie, un grand escogriffe, vêtu en paysan, était conduit au général et lui montrait un papier. Sitôt lu, en selle! Des ordres volaient, les troupes rompirent...

En les voyant s'ébranler enfin, et leur sombre masse rouler vers la route de Saint-Fuscien, M. Ellangé ressentit une inexprimable ivresse. Lorsque les chevaux du dernier peloton de uhlans eurent disparu, sur le boulevard Saint-Charles, il se mit à chanter des paroles sans suite, et se précipitant chez Marthe et chez Louis qui causaient, porte ouverte, il entra en trombe, cria :

— Partis ! Ils sont partis !

A midi, on apprit que la citadelle demeurait occupée. Mais le soulagement de voir la ville libre était si grand, et si violente l'espérance, qu'un vertige s'empara des plus raisonnables. Avec l'armée de Faidherbe la victoire approchait. Marthe riait toute seule. Le vautour aux ailes noires s'envolait de son cœur. Elle attendait, impatiemment, qu'Otto revînt, elle ne se souvenait plus de l'avoir haï, elle avait hâte de l'embrasser, de toute son affection revenue, comme autrefois.

VICTOR MARGUERITTE.

(La dernière partie au prochain numéro.)

NOTRE RONSARD

I

SA PREMIÈRE JEUNESSE ET SON ÉVOLUTION

Depuis la réhabilitation de Ronsard entreprise en 1828 par Sainte-Beuve et applaudie par les Romantiques, — qui du reste n'y applaudissaient que pour protester contre Boileau, et qui comprenaient encore si mal le chef de la Pléiade, qu'ils se croyaient tenus de l'admirer dans la mesure où ils détestaient la discipline classique, — ce grand poète n'a cessé de remonter vers « le trône radieux, » d'où l'avait précipité l'injustice peut-être la plus révoltante qu'ait jamais enregistrée l'histoire littéraire. L'Université avec Eugène Gandar, qui en 1854 donnait sa brève et remarquable thèse sur *Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare;* le Parnasse, avec Théodore de Banville (1864), qui réclamait pour lui le droit de porter la pourpre, sur le mont divin, à côté de Virgile et d'Horace; les éditions complètes de Blanchemain (1857-1867) et de Marty-Laveaux (1887-1893); l'étude d'Émile Faguet (1894), qui le proclamait « un des trois ou quatre grands noms de la Littérature européenne; » les études si fortes et si éloquentes où Brunetière, comme toujours élargissant le sujet, nous montrait dans Ronsard, non seulement le poète orateur et patriote, mais encore le père de notre poésie classique; et tant d'autres publications, et sa statue élevée à Vendôme, ont achevé de le replacer à son vrai rang, c'est-à-dire au premier rang.

Depuis trois siècles, il n'a jamais été aussi vivant qu'aujour-

d'hui. La ville de Tours se prépare à lui ériger une nouvelle statue. Le mouvement de renaissance nationale et classique, qui s'accentue de jour en jour, ramène à chaque instant son nom. Sa gloire reparue à l'aube du Romantisme, maintenant qu'il meurt, en sort plus pure et comme lavée par ses orages. Enfin les érudits se le disputent, et leurs travaux se multiplient. L'an dernier, M. Vaganay publiait à la librairie Champion une belle et savante édition des *Amours de Pierre de Ronsard* avec le commentaire de Marc-Antoine de Muret, d'après le texte de 1578. Le même éditeur fera prochainement paraître un *Essai sur Pierre de Ronsard* de M. Henri Longnon, dont il a bien voulu nous communiquer les épreuves, et qui unit à la précision la plus rigoureuse une ingéniosité charmante. La famille de Ronsard, les Enfances de Ronsard, ses années de Collège, ses amis, ses amours, tous ces sujets y sont traités sous une forme alerte et avec une fraîcheur de sentiment à laquelle les érudits ne nous ont point habitués. Ce petit livre a la substance et la grâce. Mais surtout M. Paul Laumonier nous a livré dans ses deux ouvrages, — dans son *Édition critique de la Vie de P. de Ronsard, de Claude Binet*, et dans son *Ronsard poète lyrique*, — le résultat d'un labeur de dix ans. Les deux ouvrages comprennent un millier de pages. C'est la plus vaste contribution qu'on ait encore apportée à l'étude de notre poète.

Oserai-je dire qu'elle est trop vaste? Ce n'est point que la lecture m'en ait paru fatigante : je conviens qu'il est difficile de mieux organiser et de présenter avec plus d'agrément une aussi lourde somme de documens et de commentaires. Ce n'est pas non plus que je méconnaisse l'importance des longues enquêtes minutieuses et méthodiques, quand il s'agit d'établir un texte, de préciser une date, de définir le sens d'une allusion, de marquer la trace certaine d'une influence. Il n'y a point de détail insignifiant pour celui qui écrit l'histoire littéraire, mais non pour celui qui la lit! Car il faut qu'on puisse la lire. Je me demande si l'auteur est tenu de faire passer son lecteur par tous les sentiers qu'il a suivis, et si, dans l'interminable exposé de ses travaux d'approche, le désir de nous convaincre ne le cède pas un peu à la complaisance qu'il éprouve pour sa propre érudition. Là où un ou deux exemples suffiraient, l'abondance de sa documentation le sollicite à nous les prodiguer. Il a beau avoir fait ses preuves : il ne veut jamais croire qu'on le croira sur

parole. Je ne songe point à lui reprocher un scrupule qui est la condition même de l'esprit scientifique. Mais je me dis qu'il pourrait, sans trahir la science, rejeter dans des appendices ou, au besoin, dans une publication spéciale, la partie la plus sévère de ses démonstrations, et donner à son livre, dont il aurait ainsi allégé et régularisé le cours, plus de rapidité, plus de force, plus de vie. Huit cents pages sur Ronsard, poète lyrique ! Et M. Laumonier n'a fait entrer dans son sujet ni les Sonnets, dont la plupart ne sont pourtant que des strophes lyriques, ni les Hymnes, ni les Poèmes, où tant de lyrisme éclate ! A quand le *Ronsard poète épique ?* Et le *Ronsard sonnettiste ?* Renan prévoyait que l'histoire littéraire finirait par remplacer la lecture des auteurs. Il est à craindre qu'elle finisse par s'anéantir elle-même sous son énorme poids. Rappelons donc aux érudits que la sobriété est toujours une vertu; que, sous peine de confusion, la science pas plus que l'art ne saurait se dispenser de choisir; et que leur intempérance n'est souvent qu'une rhétorique de l'érudition.

Cette remarque s'impose surtout quand l'érudit est, comme M. Laumonier, un excellent critique et un écrivain de talent. Ce n'est point en diminuer le mérite exceptionnel que de regretter que son livre, si riche, et désormais indispensable à la connaissance exacte de Ronsard, ne puisse circuler sous une forme plus légère et inspirer à beaucoup de lecteurs, comme à nous, le désir de reprendre et de relire, d'un bout à l'autre, l'œuvre du poète. Nous voudrions en dégager ici les idées qui nous ont paru le plus nouvelles, et, tout en nous servant des autres travaux, présenter quelques réflexions sur la première jeunesse de Ronsard, — sur l'évolution de son génie, — enfin sur la magnifique diversité de son œuvre tout entière.

I

De la vie de Ronsard et sur la formation de son génie, je ne relèverai que deux ou trois points importans. Et d'abord, il faut renoncer aux légendes dont il se plaisait à envelopper l'origine de sa famille. Rien n'est moins prouvé, ou, si vous voulez, rien n'est plus fabuleux que sa prétention à descendre d'un marquis de Ronsart,

Riche d'or et de gens, de villes et de terres,

qui fût venu de la Roumanie pour servir Philippe de Valois contre les Anglais. Les champs voisins de la Thrace, baignés par « le glacé Danube, » ne nous ont point envoyé notre Orphée. Tant pis pour les Roumains! Il est à nous tout entier. Ses ancêtres, pas plus que ceux de Victor Hugo, ne furent de grands seigneurs. « Nés du riche terroir vendômois, nous dit M. Longnon, et, durant des générations, vivant de la vie même de la nature, nous les voyons d'abord garder l'ombreuse forêt de Gâtine, exploiter en hobereaux leurs terres et leurs prés de la vallée du Loir, puis s'élever lentement, par degrés, jusqu'au service personnel et politique du Roi. » Son grand-père et ses arrière-grands-pères ne furent sans doute que de simples écuyers; et son père, Louis de Ronsard, le premier chevalier de la famille. Mais la faveur royale s'était étendue sur eux. Louis de Ronsard, maître d'hôtel du Dauphin, tour à tour homme de guerre et diplomate, fort instruit et même poète à ses heures, nous apparaît comme un de ces rudes Français aventureux, que leurs campagnes en Italie avaient affinés et qui en avaient rapporté, avec le sentiment de l'art, le goût d'une civilisation plus voluptueuse. Sa fierté, dont hérita son fils, s'accrut encore lorsqu'il eut épousé l'héritière d'une des plus illustres familles du Poitou, Jeanne Chaudrier, fille de Jean Chaudrier, seigneur de Cirières, la riche, belle et noble veuve de messire Guy des Roches, seigneur de la Basme. Elle était, à dire vrai, veuve pour la seconde fois, car, avant d'épouser Guy des Roches, elle s'était fait enlever par le seigneur de la Rivière, Jacques de Fontbernier. Ronsard ne nous parle jamais de sa mère. Nous ne savons d'elle que le roman de sa dix-septième année, un roman d'orpheline dépouillée par son oncle, mal gardée par sa grand'mère et qui se sauve sous un déguisement au bras d'un hardi cavalier (1). Il se peut que Ronsard ait tenu d'elle sa fantaisie et son humeur amoureuse.

Le château de la Poissonnière, où l'enfant fut élevé, avait été rebâti ou restauré par Louis de Ronsard. C'était un château conçu comme ceux du Moyen Age, mais où avaient passé des artistes italiens. La cheminée de la grande salle en était fa-

(1) Selon M. Laumonier, Jacques de Fontbernier la garda trois mois et refusa de l'épouser; selon M. Longnon, ils se fiancèrent par-devant un prêtre et demeurèrent deux mois ensemble; mais Louis XII, irrité, exigea de Fontbernier un désistement de sa promesse de mariage.

meuse, avec ses pilastres ornés de grotesques et son linteau où quarante médaillons contenaient les armes des familles alliées. « Au-dessus s'étageaient des ronces dans les flammes (Ronce-Ard), la devise *Non fallunt futura merentem*, encadrée par l'écusson des Ronsard, enfin un large bandeau semé de fleurs de lys et timbré de l'écu de France (1). » Des devises qu'on peut encore lire étaient gravées dans les pierres du château; les unes chrétiennes, *Domine conserva me;* les autres d'un paganisme qui respirait l'Italie, *Voluptati et Gratiis;* d'autres dont la familiarité brusque a quelque chose de bien gaulois, *Avant partir.* L'enfant y épelait comme les épigraphes de ses poésies futures. On se demande pourquoi les archéologues se sont tant évertués sur le sens de cet *Avant partir.* M. Laumonier a raison d'y voir l'idée si ronsardienne qu'il faut vivre joyeusement avant l'inéluctable départ. C'est la philosophie du coup de l'étrier. Dans ce château, où se rencontrent l'âme du Moyen Age et l'esprit de la Renaissance, représentez-vous l'enfant précoce lisant le *Roman de la Rose* et les vers de Clément Marot.

Autour du château, il avait, pour s'ébattre, de grasses prairies, des coteaux et des bois. Binet nous raconte que, le jour de sa naissance, comme on le portait baptiser en l'église du village de Couture, celle qui le portait, traversant un pré, le laissa tomber par mégarde sur l'herbe et sur les fleurs qui le reçurent « plus doucement. » Et il ajoute « qu'une demoiselle qui portait un vaisseau plein d'eau de roses, pensant aider à recueillir l'enfant, lui renversa sur le chef une partie de l'eau de senteur, qui fut un présage des bonnes odeurs dont il devait remplir toute la France. » Bayle se moque assez lourdement de ce qu'il appelle ces traits d'esprit. Mais, sauf le présage dont l'idée ne vint sans doute à personne, je ne vois rien que de vraisemblable en ce gracieux incident. Il paraît que les habitans de Couture indiquent encore le *pré à Bouju* comme l'endroit de la chute. D'ailleurs, les Anciens, qui n'étaient pas plus dupes que nous des fables dont se couronne le berceau des poètes, y respectaient les symboles ingénieux de la vérité. Et ici la vérité, c'est que les tranquilles paysages du jardin de la France furent très hospitaliers à l'enfant qui devait les célébrer un jour, et qu'ils

(1) H. Longnon, *Essai sur Pierre de Ronsard*, Appendice.

accueillirent ses rêves aussi doucement que les fleurs et les herbes du *pré à Bouju* avaient reçu son corps.

L'Anjou, la Touraine, le Vendômois sont des pays sans arêtes vives qui ne s'imposent pas comme l'ardente et fine Provence, comme la grise et dure Bretagne. Mais leur nature variée fournit au poète et à l'humaniste les élémens essentiels dont il a besoin : des forêts, des grottes, des collines, des vignobles, des prairies, des fontaines. Elle est flexible, harmonieuse, nuancée. Elle se prête à tous les jeux de l'intelligence et de la fantaisie. L'homme la domine. Elle est pour lui comme une riche et calme épouse qui lui donne des songes clairs. Il ne la quitte pas volontiers ; il n'aime à voyager que par l'esprit et sous ses ombrages. Rappelez-vous à Rome la nostalgie de Joachim du Bellay. Plus de trois cents ans après lui, vous en retrouverez l'écho dans une page où un grand écrivain des mêmes régions de la France, Jules Lemaître, nous conte avec tant d'esprit ses mésaventures de voyageur et comme quoi l'exotisme n'est point du tout son fait. Il était en Algérie ; il se déplaça « notablement » pour aller voir le paysage de Boghari dont il avait lu et admiré la description dans Fromentin. Il en revint sans illusion. « Il y a quelque part, dit-il, un grand verger qui descend vers un ruisseau bordé de saules et de peupliers. C'est pour moi le plus beau paysage du monde, car je l'aime et il me connaît (1). » Ainsi Ronsard, au retour de ses voyages, plus épris de son terroir vendômois, s'écriait :

> Bref, quelque part que j'erre,
> Tant le ciel m'y soit doux,
> Ce petit coin de terre
> Me rira par sus tous.

Il avait voyagé. A l'âge où nos enfans apprennent encore leurs rudimens, il parcourait la France et une partie de l'Europe, dans des conditions qui nous paraissent aujourd'hui les plus extraordinaires. Il n'avait que onze ans ; il rêvait la gloire des armes. Son père l'emmène à la Cour. Elle se tenait alors sur les bords du Rhône où la France en armes se préparait à repousser Charles-Quint. Il entre en qualité de page dans la maison du Dauphin François. Quelques jours plus tard, le

(1) *Les Contemporains*, t. IV, p. 298.

Dauphin est emporté d'un mal mystérieux. L'enfant fut présent à l'autopsie :

> Je vis son corps ouvrir, osant mes yeux repaître
> Des poumons et du cœur, et du sang de mon maître.

On arrête et on livre à la torture l'échanson Montecuculli, soupçonné d'avoir versé le poison. L'enfant dépose devant le tribunal réuni à Lyon et assiste à l'écartèlement du condamné. Il passe au service du troisième fils de François Ier, Charles, duc d'Orléans ; et, du camp retranché d'Avignon, il voit fuir Charles-Quint devant l'incendie de la Provence. A ces tragiques spectacles succèdent des fêtes éblouissantes : la réception de Jacques V, roi d'Écosse, notre allié, accouru pour combattre l'Empereur, et son mariage romanesque avec Madeleine de France, qui, déjà minée et à demi consumée, ne veut pas mourir sans être aimée et sans être reine. « Elle apparut au jeune prince dans un chariot, dit M. Longnon d'après le chroniqueur Pitscottie, car elle était malade et ne pouvait endurer le cheval ; et, à peine l'eut-elle vu, qu'elle devint amoureuse de lui. » La destinée alternait ainsi, aux yeux de l'enfant, les jeux de la mort et de l'amour.

Le duc d'Orléans donne à sa sœur ce page élégant, fier, étincelant d'intelligence, et qui sait toucher de la guitare. On s'embarque au Havre. La jeune reine n'eut pas le temps de connaître son royaume. Elle fut seulement épouvantée de ce pays sauvage, et, deux mois après son arrivée,

> Elle mourut sans peine aux bras de son mari
> Et parmi ses baisers.

Le Roi désira garder ceux qui lui rappelaient la morte. Mais un an ne s'était pas écoulé qu'au milieu de splendides réjouissances il épousait une autre Française, Marie de Lorraine. Ronsard, revenu en France, repart bientôt pour l'Écosse et, cette fois, va s'embarquer en Zélande. Le navire qui le portait, assailli par une furieuse tempête de trois jours, se brise en arrivant au port. L'année suivante, il reprenait le chemin du retour, mais par l'Angleterre et à petites journées. A peine Charles d'Orléans est-il rentré en possession de son page que, « ne voulant pas qu'un si beau naturel s'engourdît en paresse, » il le confie à Lazare de Baïf, qui se rendait en Allemagne, où les

chefs catholiques et les chefs protestans, réunis dans la ville impériale de Haguenau, se flattaient d'aboutir à une conciliation. L'adolescent fut donc mêlé aux discussions théologiques et politiques, et plus encore aux entretiens littéraires, car Lazare de Baïf était une des lumières du siècle, et sa maison s'ouvrait à tous les humanistes allemands. Ce fut son dernier voyage (1). Il n'avait pas seize ans.

De ces cinq années de courses et d'aventures, que retira-t-il? La connaissance très superficielle de l'anglais et de l'allemand qui ne lui servit à rien, et une santé délabrée, une sorte d'empoisonnement général, dont il sortit avec un tempérament désormais fiévreux et une oreille un peu dure. Il est vrai que cette demi-surdité, en l'éloignant de la Cour et de la diplomatie, l'attacha d'un plus constant amour au métier des Muses. Mais ses deux séjours en Écosse, son passage dans les cités flamandes, ses journées de route à travers l'Angleterre « du sombre et voluptueux Henri VIII, » les spectacles affreux ou magnifiques ou simplement pittoresques qui remplirent ses yeux d'enfant et d'adolescent ont-ils marqué sur son œuvre comme l'Espagne entrevue sur l'œuvre de Hugo? Je n'en relève que des traces insignifiantes. Les rares souvenirs qu'il semble en avoir gardés n'ont sous sa plume qu'une importance de détails biographiques. Quand il écrira d'adorables poèmes dédiés à Marie Stuart, ses invocations à l'Écosse ne réveilleront en lui aucune image de cette île, où pourtant il a « usé trois ans de son enfance. » Il maudira le grand Prince Neptune qui, d'un coup de son trident, fit des îles. Il souhaitera qu'un dieu, le plus grand de la troupe de ceux qui sont au ciel, épuise toute l'eau de la mer :

Lors à pied sec j'irais
Du rivage français au rivage écossais,
Et marchant sûrement sur les blondes arènes,
Sans être épouvanté des hideuses baleines,
Je verrais les beaux yeux de ce gentil soleil...

Ne jurerait-on pas que ce terrien n'a jamais mis le pied sur un bateau? La longue pièce que, dans le *Bocage Royal*, il

(1) Il faut renoncer au voyage en Piémont que mentionne Binet. M. Laumonier a prouvé que Ronsard n'a jamais franchi les Alpes. Il n'a point connu l'Italie. Il a eu plus tard, à un certain moment, le désir de la connaître. Mais il n'est pas parti.

adresse à la reine Élisabeth ne laisserait jamais supposer qu'il a lentement traversé son royaume. Il est possible, comme le croit M. Laumonier, que les formes, les couleurs, les sons, les contrastes des villes de Flandre, leurs carillons et leurs kermesses, l'aient charmé et aient déposé en lui le germe d'un art opulent. Mais il ne nous l'a pas dit; et rien de ce qu'il nous a dit ne confirme cette hypothèse. Nous admettrons, avec M. Longnon, qu'il était trop jeune pour sentir l'intérêt esthétique des tableaux que lui présentait le monde. J'imagine cependant que plus tard il aurait pu repasser et travailler sur ses impressions, comme sur un pâle dessin, si la révélation de l'antiquité grecque et latine ne les eût recouvertes et ne lui eût ôté le sentiment de leur valeur.

Ses émotions morales durent être plus vivaces. On voudrait connaître dans le détail l'odyssée de cet adolescent, qui s'était vite et harmonieusement développé, car il avait la taille « auguste et martiale » et son beau visage, de l'avis de ceux qui l'approchèrent, était « merveilleusement agréable. » Nous savons qu'en Écosse il fréquentait un Piémontais, nommé Paul Duc, attaché comme lui à la cour, très amateur de poésie latine, et qui lui lisait chaque jour du Virgile et de l'Horace. Mais quels étaient ses autres compagnons ? Quelles rencontres fit-il sur les grands chemins et dans les hôtelleries ? Que cherchait-il à voir en traversant les villes ? Son désir d'apprendre les langues étrangères prouve du moins qu'il était curieux d'entrer dans la familiarité des peuples. A quels plaisirs se portait de préférence son ardente précocité ? Mêlé à de rudes hommes, fut-il homme avant l'âge ? Binet attribue sa longue maladie à l'usage des vins « soufrés et mixtionnés » de l'Allemagne. Bayle, toujours grincheux à son égard, objecte qu'« il y a d'excellens vins en Allemagne, et que, si Ronsard n'en eût guère bu, ils ne lui auraient causé aucun mal. » Il est probable que l'impétuosité de sa nature l'entraîna à des excès qui heureusement n'atteignirent que son corps (1).

Son expérience hâtive de la vie n'avait point défloré son esprit. Comme la tempête le jetait intact sur les bords de l'Écosse, ses voyages, qui l'avaient physiquement surmené, le laissaient au seuil de l'étude avec une incomparable fraîcheur,

(1) « Il vieillit assez vite, au physique, dit M. Laumonier. A trente ans, il était gris et chauve, et dès lors maigre, pâle, défait, miné par la fièvre intermittente, en proie aux douleurs et aux insomnies. »

et aussi, je le crois, avec une intelligence singulièrement avertie. Les terribles infidélités de la fortune, dont il avait été le spectateur, lui avaient ouvert les yeux sur le peu que nous sommes, — *Ce n'est rien que des rois!* — sans d'ailleurs le désenchanter de la gloire et des intérêts puissans qui mènent le monde. Il en avait reçu une de ces fortes éducations dont on ne se rend pas compte soi-même, mais dont on garde à jamais le sens des réalités. Aucun de nos poètes lyriques ne me donne, sous l'emportement de sa fantaisie, une pareille impression de sagesse. Ce n'est point un moraliste, et pourtant je le sens très près de Montaigne. Il connaît les hommes. Il ne s'appesantit pas sur leurs travers ni sur leurs vices, car le poète est avant tout « le sonneur et le courrier des louanges; » mais son œuvre a poussé sur un fonds solide d'expérience humaine, et l'atmosphère où elle s'épanouit n'est troublée par d'autres vapeurs que celles de l'encens.

Le bénéfice moral de ses voyages est donc fort appréciable, si, comme on peut le croire, ils le mirent en état de supporter une ivresse d'érudition telle qu'un esprit moins bien trempé y eût noyé ses qualités les plus originales. Remarquez aussi qu'il n'a voyagé que dans les pays du Nord où la civilisation était très inférieure à celle de la France, et qu'il y a sûrement pris une conscience plus claire de l'honneur du nom français. Quand, obligé par son infirmité de renoncer aux charges de la Cour et de changer d'ambition, il se tournera décidément vers la poésie, il apportera à l'étude des lettres antiques une âme déjà formée, déjà savoureuse, qu'elles orneront plus qu'elles n'auront à la mûrir.

II

Dans la première partie de son livre, M. Laumonier s'est proposé de retracer l'évolution de l'œuvre lyrique de Ronsard. « Tâche laborieuse, mais non pas inglorieuse! » disait Brunetière qui se tenait au courant de ses travaux. En effet, tous les remaniemens que le poète a fait subir à ses vers en compliquent la bibliographie et rendent fort malaisé d'en débrouiller la succession chronologique. Il me semble que M. Laumonier a réussi, autant qu'on peut le souhaiter, dans des recherches aussi délicates. Il ne m'a pas toujours convaincu, non que, sur les points de détail qui me restent obscurs, j'aie de bonnes raisons

à opposer aux siennes, mais parce qu'en essayant de coordonner les inspirations d'un poète selon les lois de la logique, nos conjectures, dès qu'elles ne se fondent plus sur des faits historiques, risquent souvent de s'écarter d'une vérité, d'ailleurs insaisissable. Toujours est-il que nous devons à sa patience, à son industrie, à son amour de l'exactitude, une étude où l'œuvre de Ronsard se meut, se développe, marche sous nos yeux, et où la figure même du poète s'anime et se colore.

Au moment où il allait débuter, Marot venait de mourir. Princes et princesses répétaient et fredonnaient ses vers. Il avait été le grand poète d'une Cour qui ne savait pas encore ce qu'était la grande poésie ; mais il avait failli l'atteindre, ou, pour mieux dire, il en avait indiqué la voie. Nous ne lisons plus guère ses *Cinquante Psaumes de David traduits en rytme françoise, selon la vérité hébraïque;* nous leur préférons ses épîtres, ses madrigaux, ses épigrammes, ses chansons, ses riens exquis où, au gentil soleil de la Renaissance, l'esprit gaulois devient l'esprit français. Cependant les *Psaumes* sont mieux qu'un balbutiement, le premier de notre poésie lyrique moderne. La fidélité de la traduction, qui, au moins en vers, n'a jamais été égalée, attestait l'habileté de l'artiste et prouvait que le « couplet » de la chanson française était capable d'exprimer les idées et les sentimens les plus graves. D'autre part, Marot y avait créé des rythmes et des combinaisons de strophes régulières qui servaient déjà d'exemple à tous nos versificateurs. Évidemment il forçait sa nature ; et le roi David, costumé à la française, faisait un peu l'effet d'avoir lâché la harpe pour les pipeaux. Mais de ce lyrisme laborieux se dégageaient des strophes énergiques et belles. On en fut ravi et comme entêté. Avant qu'on eût mis ces psaumes en musique pour être chantés au prêche, chacun des princes et des courtisans adopta le sien et lui donna « tel air que bon lui semblait, » ordinairement un air de vaudeville. La reine avait choisi : *Ne veuillez pas, ô Sire,* et le chantait sur un air du chant des Bouffons ; Mme de Valentinois : *Du fond de ma pensée,* et le chantait en volte ; le roi de Navarre, Antoine : *Revange moi, prends la querelle,* qu'il chantait en branle du Poitou ; et Henri II : *Ainsi qu'on oit le cerf bruire,* qu'il chantait à la chasse (1).

(1) Voyez, dans le *Dictionnaire* de Bayle, l'article sur Marot.

Il était permis de rêver une poésie qui convînt mieux à cette société fringante de grands seigneurs, de chasseurs et d'amoureuses. Les Psaumes de Marot ne faisaient que tromper leurs aspirations à la poésie lyrique. Il avait exalté David, qu'il comparait à un aigle, au détriment d'Horace, qui n'était plus qu'une alouette. Ronsard releva le défi. Poussé tout à la fois par la nécessité de faire autrement que le prédécesseur qu'il voulait supplanter et par sa conviction que la foi d'un chrétien est incompatible avec la gaîté lascive naturelle à la poésie, et, qui sait? malgré ses vagues sympathies pour les premiers réformateurs, flairant peut-être sous ce lyrisme biblique une odeur de guerre civile, il opposa la tradition latine reconquise à l'hébraïsme menaçant.

Plein d'ardeur,
Je façonne un vers dont la grâce,
Malgré les tristes Sœurs, vivra
Et suivra
Le long vol des ailes d'Horace.

Quel coup de maître! Dès ses premiers pas, il a pris position, et il accuse la signification de son œuvre. Il représente la Renaissance qui se sépare de la Réforme.

Il ne connaît pas encore Pindare. Il n'est préoccupé que de faire triompher Horace sur David et de disputer à Marot sa place et son laurier. La première pièce qu'il livre à l'impresspression (1), et qui parut dans les *Œuvres Poétiques* de Jacques Peletier (1547), *Des beautés qu'il voudrait en s'Amie*, accuse nettement cette préoccupation. Elle n'est, comme l'a remarqué M. Chamard (2), qu'une contre-partie de la vingt-quatrième chanson de Marot. Ronsard se plaît à refaire la pièce de son devancier; mais il faut voir comment!

Si vous la prenez trop jeunette,
Vous en aurez peu d'entretien...

disait Marot; et Ronsard :

L'âge non mûr, mais verdelet encore,
C'est celui seul qui me dévore

(1) Elle avait été composée en 1543.

(2) Henri Chamard, *Revue d'Histoire littéraire*, juillet-septembre 1910. On sait que M. Chamard est l'auteur d'un très beau livre sur *Joachim du Bellay*. Personne ne connaît mieux notre poésie du XVIe siècle; et j'aurai plus d'une fois recours à lui.

Le cœur d'impatience atteint :
Noir je veux l'œil et brun le teint,
Bien que l'œil vert le Français tant adore !

Marot recommandait de la prendre « de belle grandeur » et « en son esprit non endormie ; » mais Ronsard désirerait :

Qu'el' sût par cœur tout cela qu'a chanté
Pétrarque en amours tant vanté
Ou la Rose par Meun décrite...

Ce qui n'était chez Marot que le fredon léger d'un aimable compagnon qui s'éloigne le chapeau sur l'oreille et une fleur entre les dents, devenait avec Ronsard une sorte d'incantation voluptueuse. L'image que son désir appelait se précisait sous les caresses de sa parole. La maîtresse rêvée aurait la taille droite, la gorge pleine, la jambe longue et grêle, une oreille qui se montre toute hors de la coiffe, et les cheveux tors. Sa bouche imiterait la rose « au lent soleil de mai déclose. » Sa joue serait pareille à l'aurore ; et toutes les fleurs de la Sabée égaleraient à peine son haleine odorante. « On dirait du Jean Lemaire, du Marot ou du Saint-Gelais ! » s'écrie M. Laumonier. Non, c'est autre chose. Ce n'est même pas de l'Horace. C'est du Ronsard, un Ronsard qui s'inspire et d'Horace et encore de Marot, mais en qui bouillonne une plénitude de poésie capable de les absorber tous les deux.

Ce jeune homme de vingt-trois ans a-t-il conscience de son génie ? Il est modeste ; il avoue qu'il façonne à grand'peine « des vers qui sont de peu de prix. » Il ne se croit né ni pour l'épopée ni pour les odes héroïques. Mais il éprouve de plus en plus le besoin de s'instruire, de se perfectionner dans son art. Il aspire à une retraite studieuse qui sera comme une longue veillée d'armes. On sait comment il la trouva près de Daurat (1), le divin Daurat, réveil de la science morte, artisan des Muses, oracle des Dieux, Daurat « au nom doré » qui fut cinq ans son maître et, toute sa vie, l'objet de sa gratitude et de son culte. La constance que mit Ronsard à proclamer sa dette est l'indice d'une riche nature. Qu'était donc ce Daurat ? Un savant hellé-

(1) Pour tout ce qui concerne le Collège de Coqueret et la formation de la Brigade, je ne saurais trop recommander la lecture du livre de M. Chamard et des deux chapitres si pittoresques où M. Longnon a vraiment fait revivre cette petite société.

niste et, M. Longnon ose le dire, un barbare. Il présentait pour la première fois à la France Homère, Hésiode, Pindare, Eschyle, Aristophane ; il se faisait même leur disciple et leur continuateur, puisqu'il composait des vers grecs. Mais sa science de philologue ne lui avait pas donné le sens critique. « Aux yeux de ses élèves aveuglés par la piété, tout fut richesses dans la littérature grecque. D'Homère à Lycophron, la distance est énorme : ce fut pour Daurat et ses disciples un jeu de la franchir, ou plutôt ils ne s'aperçurent même pas qu'il y avait un abîme. Dans leur désir confus d'une poésie savante, leur goût alla naturellement aux plus profonds, puis aux plus obscurs des poètes grecs... Bientôt ils en vinrent à « juger de la valeur des œuvres par la peine qu'ils s'étaient donnée pour les posséder (1). »

L'enthousiasme qui saisit Ronsard fut tel que ses vers en brûlent encore. L'antiquité reculait et s'élargissait. Derrière les Latins qu'il avait considérés comme des maîtres, il voyait enfin surgir les maîtres des Latins. Il sortait du monde des reflets. « Le jour où Daurat lui lut le *Prométhée* d'Eschyle : Eh quoi, mon maître, s'écria-t-il, m'avez-vous caché si longtemps toutes ces richesses? » Jamais jeunesse plus généreuse ne se jeta d'un plus bel élan à la conquête du Beau. Malheureusement Daurat était incapable de prévenir les excès où son orgueil l'emporta. M. Laumonier n'a pas prétendu l'en disculper; mais sa thèse a définitivement circonscrit, en l'espace de quelques années, les erreurs qui pesèrent si longtemps sur sa mémoire. Il fut injuste comme le sont tous les jeunes gens d'un cénacle, enivrés de leur savoir et d'eux-mêmes. « La modestie de ses premières années fit place à une outrecuidance inouïe. » Ses devanciers ne sont plus à ses yeux que des ignorans : leurs vers, une prose insipide. « L'imitation des nôtres m'est tant odieuse, s'écriera-t-il, que, pour cette raison, je me suis éloigné d'eux, prenant style à part, sens à part, œuvre à part, ne désirant avoir rien de commun avec une si monstrueuse erreur. » Marot avait du talent; mais que voulez-vous? il manquait d'érudition. Il n'avait pas lu Pindare. Et Ronsard lui dira son fait dès sa première ode pindarique sur *La Victoire de François de Bourbon à Cerizoles*, qui débutait ainsi :

(1) Henri Longnon, *Essai sur Ronsard.*

L'hymne que Marot te fit
Après l'heur de ta victoire,
Prince vainqueur, ne suffit
Pour éterniser ta gloire...

Le poète doit être un savant que les dieux inspirent. Il n'écrit pas pour la multitude qui ne pense ni ne parle comme lui. Pourquoi lui demander d'être clair? Les oracles s'enveloppent d'obscurité; et le Dircéan Pindare est obscur. Mais Dieu ne se montre point libéral d'une si belle science; et, pour atteindre les sommets de la poésie, ce n'est pas trop que de réunir en soi toutes les noblesses. Ne vous étonnez point qu'Horace, dont les vers ont pourtant une grâce divine, n'ait pas osé pindariser.

Horace, harpeur latin,
Étant fils de libertin.
Basse et lente avait l'audace;
Non pas moi, de franche race !...

Il pindarisera, lui! Il fera même revenir l'usage de la lyre antique « laquelle lyre seule doit et peut animer les vers et leur donner le juste poids de leur gravité (1). » Et non content d'être le Pindare de la France, il en sera l'Homère. Qu'Henri II lui accorde sa faveur, et il écrira l'épopée de nos rois. L'*Ode sur la Paix* de 1550 sonne déjà la gloire de Francus.

La vie allait bientôt rabattre un peu et même beaucoup de ces présomptions juvéniles. C'est en 1545 qu'il s'était mis à l'école de Daurat, et en 1550 que paraissaient, avec un succès retentissant, les quatre premiers livres de ses *Odes*, précédés d'une préface agressive à l'égard des Marotiques et méprisante pour les poètes de cour. Le travail de M. Laumonier nous permet d'y suivre la marche ascendante de son ambition et, bien qu'il n'ait jamais rompu avec Horace, le progrès de son pindarisme. Deux ans plus tard il publie ses *Amours* imités en grande partie de Pétrarque et de Bembo et le cinquième livre de ses *Odes* qui contient son chef-d'œuvre pindarique, l'*Ode à Michel de l'Hôpital*. Mais, dès 1551, avait commencé à décroître sa

(1) Les vers se chantaient encore à l'époque de la Renaissance. On les accompagnait sur la harpe, le luth ou la guitare. Ronsard adorait la musique et l'union de la musique et de la poésie. Aucun poète ne fut plus chanté que lui. Son *Cinquième livre des Odes* (1552) parut, nous dit M. Laumonier, avec trente-deux feuillets de musique polyphonique à quatre parties.

ferveur pour « les saintes conceptions et les admirables inconstances de Pindare. » Elle ne se ranimera plus qu'une seule fois en 1554 dans l'*Ode à Monsieur le Dauphin*. Et, à partir de 1555, nous voyons Ronsard, dans les nouvelles éditions de ses œuvres, qu'il remanie sans cesse, corriger ou supprimer des pièces qui lui semblent aujourd'hui trop orgueilleuses ou trop combatives. Il a déjà fait amende honorable à notre vieille poésie et s'est réconcilié avec les Marotiques. Sa crise de vanité intellectuelle n'avait pas duré cinq ans ; et il entrait à peine dans sa trentième année.

Qu'était-il arrivé? Ceci d'abord, que les grands poètes ne peuvent jamais, malgré qu'ils en aient, se passer d'être compris d'un plus grand nombre d'hommes. Quand ils prétendent qu'ils haïssent le vulgaire, ils obéissent simplement à un mouvement d'humeur ou ils cèdent à l'attrait d'un thème avantageux. Aux plus beaux jours de son insolence, Ronsard se félicite que Ronsard soit élu

> Harpeur français, et, quand on le rencontre,
> Qu'avec le doigt par la rue on le montre.

Et un temps viendra où il lui sera doux de penser que le seul bruit de son nom réveillera les servantes

> Déjà sous le labeur à demi sommeillant.

Sa superbe était sincère ; sincère, sa conception d'une poésie ésotérique ; mais plus vivace encore, son besoin de se répandre. Il sentit très vite qu'une muse hautaine et dédaigneusement érudite lasserait l'admiration même de ses fidèles. J'imagine qu'en lisant ses vers à ses amis, et sinon à Daurat, peut-être à Du Bellay, il dut remarquer plus d'une fois que leur visage se détendait, quand de l'imitation de Pindare il descendait à celle d'Horace et des nuages de l'Olympe aux bords clairs de son Loir. Il reçut des avertissemens discrets. Lorsqu'en 1551 son ami Denisot publia le *Tombeau de Marguerite de Valois, Reine de Navarre*, les poésies que Ronsard avait écrites en l'honneur de cette princesse furent les seules du recueil qu'il jugea nécessaire de commenter. « Amy lecteur, disait-il, je t'ai bien voulu faire quelques petites annotations sur les Odes de Ronsard, te promettant continuer à l'avenir sur toutes ses œuvres, affin de te soulagier de peine ; j'entends à toi qui n'as encor longtemps

versé à la leçon des Poètes. » Cet *affin de te soulagier de peine* ne fut probablement pas du goût de Ronsard, puisque les notes du bon Denisot disparurent à la réédition de ces pièces.

Il est vrai qu'en 1553 les *Amours* étaient réimprimés avec un abondant commentaire de Marc-Antoine de Muret. Ronsard avait été flatté sans doute que ce jeune professeur, savant et déjà célèbre, se fît son scoliaste. Mais, pour habile que fût la préface de Muret, je me demande si le poète ne trouva pas matière à réflexion dans des phrases comme celle-ci : « Je puis bien dire qu'il y avait quelques sonnets dans ce livre qui d'homme n'eussent jamais été bien entendus, si l'auteur ne les eût, ou à moi, ou à quelque autre, familièrement éclairés. » Un Dante ne se préoccupe point de savoir si l'on se perdra à sonder sa profondeur. Mais, ici, ce n'était pas la pensée qui était profonde : ce n'était que l'érudition. Derrière « l'oracle, » il n'y avait guère que des allusions mythologiques et des ellipses. Un homme ambitieux comme Ronsard se blase assez vite sur le plaisir d'exercer la sagacité des commentateurs, surtout quand ses ennemis se travaillent à obscurcir sa gloire de toutes les obscurités de son œuvre. On commençait à railler ce poète qui se faisait suivre d'un interprète, chargé d'expliquer au public ce qu'il avait voulu dire. Les Marotiques, représentés à la Cour par le spirituel Mellin de Saint-Gelais, avaient riposté à ses attaques. Si la reine de Navarre et Michel de l'Hôpital n'étaient intervenus, la moquerie de ce fin courtisan nourri d'italianisme, que Ronsard pouvait considérer comme un envieux, mais non pas comme un « soudard de l'ignorance, » l'aurait perdu dans l'esprit d'un roi qui préférait naturellement les vers que l'on comprend sans peine à ceux que l'on ne comprend pas. Avec la sincérité qu'il a toujours eue, Ronsard nous avoue qu'il sentit cruellement « la pince de la tenaille de Mellin. » Ajoutez que son défenseur Michel de l'Hôpital lui conseillait, au lendemain d'une victoire qu'il n'estimait peut-être pas encore très assurée, de faire la paix et de « s'abstenir des nouveautés bizarres. »

Ce n'était pas seulement l'intérêt de sa gloire qui agissait sur Ronsard, c'était aussi son tempérament. En 1553, l'éditeur des *Amours* mettait en vente *Le Livre de Folastries*, sans nom d'auteur. Personne ne s'y trompa. Cette explosion de sensualité paillarde, relevée de souvenirs antiques, en dénonçait l'auteur et s'expliquait par la chaste contrainte où l'avait tenu la muse

de Pindare. Le Gaulois, embarqué sur la nef de Jason, revenait à sa terre natale et y courait des bordées. Mais, dans les cabarets et sous les treilles où il allait rejoindre les Marot et les Villon, on reconnaissait, aux pierres précieuses qui ornaient ses doigts, l'homme qui avait touché à la Toison d'Or, qui avait pillé Thèbes et saccagé l'Italie. L'idée que ses Folastries acclimataient en France les hendécasyllabes de Catulle, qu'il avait précisément étudiés l'année précédente aux conférences de Muret, mettait en repos sa conscience d'érudit. Mais, en même temps, il prouvait que sa Muse « était capable de tous les tons » et savait, quand elle le voulait, se faire entendre ; car cette fois on l'entendait parfaitement, et Thénot, Jaquet et sa Robine presque aussi bien que les Mignons des Dieux.

Tout de même, il s'était porté d'un extrême à l'autre. La réaction trop violente risquait de déconcerter ses plus graves admirateurs. « Les stoïciens avaient froncé le sourcil. » Partagé entre deux tendances également fortes, son art en ressentait quelque incertitude. Nous en avons une preuve curieuse dans son édition des *Amours* de 1553. Elle contenait une nouvelle chanson et une nouvelle ode, inspirées toutes deux par Cassandre. Ronsard commençait à revenir au genre de la Chanson, qu'il avait naguère englobé dans son mépris de nos vieilles formes littéraires. Mais, tandis que l'ode, cette ode immortelle :

Mignonne, allons voir si la rose...

réalisait le chef-d'œuvre de la poésie accessible à tous, dont les artistes s'émerveillent et que les jeunes filles du Vendômois ont sans doute fredonné en filant leur quenouille, la chanson, une de ses plus mauvaises, ne pouvait être chantée que par de redoutables *Scholars :*

D'un gosier mâche-laurier
J'oy crier
Dans Lycophron ma Cassandre,
Qui prophétise aux Troyens
Les moyens
Qui les réduiront en cendre...

Ce tintamarre pédantesque et mythologique n'avait rien de populaire. Heureusement Muret était là pour nous avertir que Lycophron « natif de Chalcide » avait composé, au temps de Ptolémée Philadelphe, un poème sur Cassandre, laquelle avait

annoncé les maux qui devaient arriver à la ville de Troie, ni plus ni moins que la Cassandre du poète lui avait prédit ses peines futures. Comme le remarque M. Laumonier, la conception érudite, que Ronsard s'était faite des Odes, eût exigé que la chanson portât ici le nom d'ode, et l'ode celui de chanson. Son illogisme, à moins qu'il ne s'y cachât une invraisemblable ironie, trahissait évidemment un peu de désarroi.

Deux événemens l'aidèrent à trouver un juste équilibre. Ce furent, en 1554, l'apparition de l'*Anacréon* d'Henri Estienne ; et, en 1555, l'amour qu'il conçut pour une petite fille de l'Anjou, Marie du Pin, de toutes ses maîtresses peut-être la plus aimée. Elle succédait dans son cœur et surtout dans son inspiration poétique à cette fière Cassandre en l'honneur de laquelle il avait voluptueusement pétrarquisé, et qui, malgré les beaux cris de passion qu'elle lui arracha, m'apparaît toujours au seuil de son œuvre, se détachant sur un fond de trophées, comme une figure assez mystérieuse et presque hiératique (1). On ne chante pas une paysanne du même ton qu'une Salviati. Rémi Belleau remarquait que Ronsard s'était accommodé à l'esprit de sa seconde maîtresse ; et lui-même, il en convenait. Si quelqu'un, disait-il, me blâme de n'être plus aussi grave en mes vers que jadis,

quand l'humeur pindarique
Enflait ampoulément ma bouche magnifique,
Dis-lui que les amours ne se soupirent pas
D'un vers hautement grave, ains d'un beau style bas.
... Le fils de Vénus hait ces ostentations.
Il suffit qu'on lui chante au vrai ses passions...

Pour Marie, comme l'observe M. Laumonier, il réhabilita complètement ce genre de la chanson, si cher aux Marotiques et si dédaigné naguère des Ronsardiens ; et, par elle, il acheva de « se familiariser avec l'idée que la poésie existe partout, même dans les plus humbles sujets, et qu'il suffit de l'y découvrir ou de l'y mettre. »

Quant à l'*Anacréon* d'Henri Estienne, on sait de quel accueil

(1) M. Longnon nous raconte « dans leur juvénile fraîcheur, mais aussi dans leur gravité mélancolique, les amours de Cassandre Salviati et de Pierre de Ronsard. » Sa Cassandre est bien attachante ! Aux yeux de M. Laumonier, Cassandre ne fut guère pour Ronsard qu'un prétexte « à développemens plastiques, érotiques, psychologiques. » Les deux savans ne se rencontrent pas toujours. On ne les trouve même pleinement d'accord que dans l'admiration de Ronsard.

enthousiaste les poètes de la Pléiade fêtèrent le « biberon » de la Grèce qui semblait ressusciter pour les inviter à boire. Mais nul n'arriva plus vite et ne fut plus ardent que Ronsard à s'emparer du précieux petit livre. Nous avons cru longtemps, sur la foi de Sainte-Beuve, qu'il n'avait composé ses odelettes anacréontiques qu'après l'apparition du Recueil de Rémi Belleau. Sainte-Beuve lui prêtait même l'intention d'avoir voulu refaire le livre de son ami. L'examen des éditions primitives a permis à M. Laumonier d'établir qu'il le devança de beaucoup, et qu'il fut, là encore, un initiateur. Il allait verser dans la coupe du poète Téien, jusqu'à la faire déborder, le vin doré de son Vendômois. Il n'était plus ni le disciple, ni l'égal de celui qu'il prenait pour modèle, mais son seigneur et son maître. Anacréon fit sortir tout ce qu'il y avait de Rabelais dans Ronsard. C'est seulement ainsi qu'on peut dire qu'en l'imitant Ronsard est revenu à sa nature, car sa nature est d'aimer le grand. Anacréon ne lui enleva pas le goût de la haute et large poésie. Le reste de sa production en témoigne assez ! Mais il le confirma dans le sentiment qu'il n'y a point de « petite » œuvre, si elle est parfaite, et qu'un poète, compagnon des sœurs divines, ne déroge pas, qui sait donner un prix inestimable à une chanson bachique. L'autorité de cet illustre Grec le mit plus à l'aise. Il s'abandonna plus librement aux caprices de son imagination et de sa robuste gaîté. Il assouplit son style. Il eut conscience de ne point manquer à la dignité de l'art en nous peignant

Bacchus, épris de la beauté
Des roses aux feuilles vermeilles,...
Quand, en chemise sous les treilles,
Il boit au plus chaud de l'été !

Et comme Ronsard ne se passionne jamais à demi et qu'il éprouve toujours le besoin de justifier ses « mutations d'écriture, » il exalta la poésie légère aux dépens de la poésie ambitieuse et grave. Il savait bien que le gros du public lui donnerait raison. Mais les doctes lecteurs n'allaient-ils pas penser que sa muse faiblissait ? Et, parce qu'il leur offrait des présens de plus humble apparence, en méconnaîtraient-ils la valeur ? Détrompons-les. Le poète reste grand dans l'exquis.

Un petit ruisselet a toujours l'onde nette...
Les petits vers bien faits sont les fleurs des Charites...

En 1556, dans l'élégie-préface *A Chretophle de Choiseul*, qu'il publiait en tête des *Odes d'Anacréon traduites par Rémi Belleau*, il insistait sur le charme « d'un doux style » et défendait, avec une verve brillante, sa nouvelle manière :

> Mais ce n'est pas le tout que d'ouvrir le bec grand,
> Il faut garder le ton dont la grâce dépend,
> *Ni trop haut, ni trop bas*, selon notre nature...

Et, entraîné par la fougue du moment, il s'écriait :

> Me loüe qui voudra les replis recourbés
> Des torrens de Pindare en profond embourbés,
> Obscurs, rudes, fâcheux, et ses chansons connues
> Que je ne sais comment par songes et par nues :
> Anacréon me plaît, le doux Anacréon !

Il a renoncé à Pindare. Mais faut-il voir dans ces vers autre chose qu'une boutade de poète ? A-t-il changé d'opinion sur le grand lyrique ? « Rapportait-il de cette lutte disproportionnée une sorte de courbature dont il gardait rancune ? » C'est ce qu'a dit M. Faguet et ce que pense M. Laumonier. J'en doute. Pourquoi en eût-il voulu à Pindare ? Il lui devait les plus fiers combats et les plus beaux triomphes de sa jeunesse. Ses contemporains avaient été transportés d'admiration par ses odes audacieuses et surtout par son *Ode à Michel de l'Hôpital*. Lui qui hésite si peu à supprimer des pièces entières ou à les mutiler que ses vers retranchés remplissent plus de quatre cents pages, il les a toujours maintenues, dans ses éditions complètes, à leur place d'honneur. Il a voulu qu'on entrât dans son œuvre par cette porte triomphale. Il ne prévoyait pas qu'on en accablerait sa mémoire. Du reste l'erreur qu'il avait commise, et dont il était revenu, n'avait pas plus gâté ses odes pindariques que ses sonnets à Cassandre. S'il abandonne ces hautes régions du lyrisme, ce n'est point que l'air lui ait manqué et qu'il ne se plaise désormais qu'à mi-côte. Mais il songe continuellement à se renouveler. Ronsard est aussi changeant en poésie qu'en amour, ou plutôt, comme il désirerait aimer toutes les femmes, il aspire à traiter tous les genres. Il est sans cesse altéré de nouveauté. Écoutez-le dans son Hymne *De la mort :*

Je m'en vais découvrir quelque source sacrée
D'un ruisseau non touché qui murmurant s'enfuit
Dedans un beau verger loin de gens et de bruit...
Je boirai tout mon soul de cette onde pucelle,
Et puis je chanterai quelque chanson nouvelle
Dont les accords seront peut-être si très doux
Que les siècles voudront les redire après nous.

Chanter quelque chanson nouvelle, c'est là son éternelle ambition. M. Laumonier, en restreignant son sujet à la poésie proprement lyrique de Ronsard, n'a fait que nous indiquer, d'un trait rapide, ce côté passionnant de son génie. Ronsard a quitté Pindare, mais il va suivre Homère. Et même, a-t-il quitté Pindare? Ne l'emporte-t-il pas avec lui dans ses *Hymnes*, dans ses *Poèmes* et jusque dans sa *Franciade* ? Quelle lassitude trahit-il ou quelle rancune?

Le découragement qui, de temps en temps, perce sous ses vers, les plaintes qu'il laisse échapper, ne viennent point de la désillusion d'un artiste qui s'est senti trop inégal à son rêve. La cause en est dans sa vie même et dans sa pauvreté. Dès 1555, tous ses efforts ont tendu à se faire reconnaître et consacrer comme le poète officiel de la Cour de France. Il fallait être d'abord un poète courtisan. Un Ronsard n'entre pas sans gêne dans ce difficile emploi que tenait avec aisance un Mellin de Saint-Gelais, et dont Joachim du Bellay s'est si agréablement moqué. Le voilà donc condamné « à solliciter les puissans ou ceux qui les approchent, depuis le Roi et sa favorite jusqu'aux trésoriers de l'épargne. » Une ambition lucrative s'est allumée dans son cœur :

Je conçus évêchés, prieurés, abbayes...

La simple lyre ne lui suffit plus : il la veut crossée. Mais ce quémandeur se gourmande lui-même de quémander. M. Laumonier nous dira qu'il y met « un mélange d'impudence forcée qui nous choque et de honte sincère qui nous désarme. » Je suis surtout ému par la familiarité brusque et par l'air de hauteur qu'il garde en tendant la main. Il s'écriera en s'adressant au cardinal de Châtillon :

Lors, j'appris le chemin d'aller souvent au Louvre;
Contre mon naturel j'appris de me trouver
Et à votre coucher et à votre lever,
A me tenir debout dessus la terre dure,
A suivre vos talons, à forcer ma nature...

On a rarement vu courtisan plus mécontent de courtiser, ni qui, tout en flattant, exprime plus de mépris pour les flatteurs,

Misérables valets vendant leur liberté !

Ah ! comme il préférerait, plutôt que de vendre la sienne,

Voir les Muses baller dans un antre de nuit,
Ouïr au soir bien tard pêle-mêle le bruit
Des bœufs et des agneaux qui reviennent de paître...

Mais alors, qui l'empêche de vivre dans sa cure baronnie d'Evaillé, ou dans sa cure de Challes, ou plus tard dans son prieuré de Saint-Cosme ? Son « impudence » me choquerait davantage, si elle n'était la forme maladroite de cette belle idée que la faveur des Lettres est un des élémens de la grandeur royale et nationale. C'est par les honneurs, par ces honneurs matériels dont l'image s'impose à la foule, qu'il appartient aux Rois de distinguer ceux que la Muse et Phébus Apollon

Nourrissent chèrement pour illustrer leur nom.

Ronsard avait pu espérer dans son adolescence qu'il rendrait à son Prince et à son pays les services d'un vaillant capitaine ou d'un habile ambassadeur. Mais n'avait-il pas livré des combats contre l'ignorance ? N'était-il pas, selon le mot italien, « l'orateur » du génie français accrédité près des Cours ? Était-ce donc une déchéance que d'avoir troqué l'épée pour la lyre ? Non, non ; ne craignons pas d'importuner le Roi :

Il ne saurait montrer largesse plus honnête !

Nous n'avons pas à regretter que Ronsard ait hanté la Cour. La tranquillité de son âme en fut altérée. Il connut les déboires du solliciteur, la fièvre de l'attente, l'abattement de la déception, car Henri II promettait plus qu'il ne donnait. Mais on sait avec quelle cordialité royale Charles IX acquitta la dette de son père et de la France. D'ailleurs, s'il est toujours pénible de voir un homme de génie fléchir le genou, « supplier les riches, » guetter la mort d'un abbé dont on pourrait hériter la prébende, ces petites misères inhérentes, hélas ! à l'ambition humaine, et qui sont de tous les temps, détournèrent Ronsard de la mythologie et l'orientèrent vers de nouveaux genres, épîtres, poèmes, satires, discours, moins désin-

téressés, il est vrai, que la poésie lyrique, mais d'un accent plus personnel encore et d'une action plus directe.

Je ne crois pas que la rareté de ses odes, de 1555 à 1562, vienne de ce que « les rythmes lyriques exigent plus de travail et d'art et par conséquent plus de loisir, » tandis que « les vers alexandrins, plus voisins de la prose, sont plus faciles à écrire. » Nous ne possédons qu'un seul vers vraiment organique, qui contient tous les autres, qui marche et qui vole, bon pour l'attaque, bon pour la défense, et qui n'a de commun avec la prose que le pouvoir de rendre, sur un mode qu'elle ne saurait ni chercher ni atteindre, tous les sentimens de l'âme et tous les phénomènes de la vie. C'est le vers alexandrin. Ronsard, descendu parmi les hommes, épousant leurs soucis et leurs alarmes, devait forcément s'en saisir et, pour un temps, s'y tenir. Il est possible que Daurat lui ait proposé de nouveaux modèles : Théocrite, Lucrèce, Claudius, Aratus. Mais les événemens parlaient plus haut que Daurat.

La première édition collective de ses œuvres, celle de 1560, qui se dressait, comme un monument de renaissance païenne, à l'entrée des guerres civiles, l'exposait aux coups des protestans. « Ils voyaient dans la Pléiade un boulevard du catholicisme, de l'ordre politique et des mœurs traditionnelles » et s'efforçaient » de ruiner le crédit de l'École humaniste et de son chef (1). » Ronsard fut provoqué. Son amour de la France, son attachement à la famille royale, le sentiment que son œuvre, son art, le trésor des lettres antiques seraient menacés par une victoire des « têtes calvines, » ses intérêts matériels, tout conspirait à lui interdire la neutralité prudente d'un Montaigne. Et puis il sentait derrière lui une foule frémissante qui entendrait sa voix, qui se répéterait ses vers. Plus de mythologie ! Plus de symboles ! L'heure était à la poésie claire et nue comme l'acier. De nouvelles Odes n'auraient pas autant ajouté à sa gloire que ses admirables *Discours sur les Misères de ce temps*, son *Institution pour l'Adolescence du Roi*, sa *Remontrance au Peuple de France*. De quelle façon ce poète officiel comprenait ses devoirs, avec quel courage cet épicurien s'engageait dans la lutte des partis, avec quelle éloquence ce patriote se rangeait du côté de nos Rois, avec quelle sûreté

(1) Henri Longnon, *Essai sur Ronsard*.

de jugement cet émule de Pindare abordait la question des abus de l'Église et les problèmes épineux de la théologie, Brunetière l'a dit ici même et beaucoup mieux qu'on ne pourrait le redire.

Mais Ronsard reviendra encore au lyrisme. Dès qu'une éclaircie se produit dans nos orages, ses âpres vers de combat s'arrêtent, et sa fantaisie repart, toujours brillante, toujours ailée. Elle se ressent parfois de l'improvisation d'un poète obligé de fournir aux fêtes de la Cour. Nous savons, par Binet, qu'il prit un médiocre plaisir à forger des vers sous le commandement des grands; mais on n'a jamais mis plus de poésie dans les divertissemens de commande, ni donné à des pièces de circonstance une fraîcheur plus vive. Il reste grand poète, non seulement en composant ses *Églogues*, dont tant de vers ont une beauté virgilienne, mais quelquefois en rimant ses *Mascarades*. Bien loin que cet effort ait épuisé sa veine, ses sonnets à Hélène nous la montrent aussi jaillissante et plus limpide qu'au temps où il t'aimait, Cassandre!

« Son règne, dit M. Laumonier, finit à peu près avec celui de Charles IX, en 1574. » Deux ans auparavant il avait publié cette malheureuse *Franciade*, qui lui a fait plus de tort peut-être, dans l'esprit de la postérité, que ses odes pindariques. Mais ni l'âge ni la maladie n'avaient fatigué son inspiration de plus en plus satirique et oratoire. Ses éditions collectives, 1571, 1578, 1584, se succédaient avec une faveur que sa retraite de la Cour ne ralentissait pas. Celle de 1571 avait été réimprimée quatre fois en moins de dix-huit mois. Et à peine la dernière paraissait-elle, que le poète recommençait à la corriger et à en préparer une autre. Jusqu'à la veille de sa mort, on constate chez lui un admirable souci de renouvellement. Michel de l'Hôpital avait souhaité que sa muse fût nationale et chrétienne. Nationale, elle l'avait été; chrétienne, quelquefois, et comme à contre-cœur; mais elle allait le devenir (1). Il entrevit la poésie de la religion catholique. Son *Hymne à Monsieur Saint Blaise*, où des villageois prient leur saint patron d'avoir soin de leurs familles et de leurs troupeaux, est d'un art simple, d'un sentiment pur et vrai. Et il écrivait à la fin de sa vie ces beaux vers :

(1) « Il avait envie, nous dit Binet, si la santé et la Parque l'eussent permis, d'écrire plusieurs œuvres chrétiennes. »

Les Hymnes sont des Grecs invention première...
Ah, les Chrétiens devraient les Gentils imiter
A couvrir de beaux lys et de roses leurs têtes,
Et chômer tous les ans à certains jours de fêtes
La mémoire et les faits de nos saints immortels...

Il n'avait jamais été plus près de Pindare !

Cette étude de M. Laumonier sur l'évolution du lyrisme de Ronsard abonde en petites découvertes qui en fixent définitivement les grandes lignes. L'établissement minutieux de la chronologie réintroduit ainsi dans une œuvre la mobilité de la vie : et la personne du poète, que notre esprit simplificateur tend toujours à immobiliser dans une attitude ou dans un geste, reprend sa souplesse. Ronsard était un de ceux qui avaient le plus souffert de cette simplification funeste. On ne lui conteste point aujourd'hui son titre de grand poète : c'est entendu ; mais pour combien d'entre nous, qui ne font qu'atténuer le jugement de Boileau, demeurait-il encore un sublime « brouillon, » ou, du moins, un artiste intraitable, retranché derrière une conception d'art étrangement abrupte, et dont les vers, qui flottent dans toutes les mémoires, n'ont été que les intermèdes où se délassait son génie et les aimables rencontres dont une justice immanente a payé son labeur ! On l'a vu : rien n'est plus faux. D'une nature enthousiaste et d'une fierté qui sent son gentilhomme et son homme de guerre, mais d'une intelligence très vive et très plastique, d'une sensibilité qui reflète toutes les nuances de l'heure et du milieu, et d'une raison ferme, il a su se plier aux circonstances, écouter les conseils et les critiques, corriger ses erreurs et, comme les plus grands poètes, sous des apparences quelquefois intransigeantes, sans perdre de vue son idéal, régler sa marche sur le goût du public.

Ronsard n'a en somme réagi contre son siècle qu'autant qu'une puissante originalité doit réagir pour s'imposer. On s'impose violemment à l'opinion ; mais il faut en craindre les retours ou, quand ils se produisent, avoir eu l'air de les attendre et se prêter à la vague qui vous portera plus loin. Il le fit et toujours au moment opportun. S'il hésita parfois, ses courtes hésitations venaient moins de son tempérament que de son caractère. Aucun poète n'a plus fréquemment ni plus hautement revendiqué son indépendance, la franchise de sa fantaisie, son droit d'employer le papier qu'il a acheté « comme un potier son

argile. » Il tient à nous convaincre que « peu de personnes ont commandement sur lui » et qu'il n'obéit qu'à son bon plaisir. Mais il est toujours attentif au jugement de ses amis, « ne jurant en l'amour de soi-même ni en l'opiniâtreté de ses inventions. » Et derrière ses amis, derrière les doctes lecteurs, « bien versés en la poésie » dont il se déclare prêt à recevoir « toute amiable correction, » il y a la Cour, les femmes, les inconnus, un public qui ne lit pas les préfaces, mais qui chante les vers, un public qu'il voudrait innombrable et qu'il cherche à conquérir et à séduire par la variété de son inspiration et par l'imprévu de ses métamorphoses. Il affecte bruyamment d'en mépriser la faveur, ce qui est toujours une façon de la solliciter et souvent un moyen de l'obtenir. Mais c'est pour ce public qu'il travaille ; c'est pour lui qu'il passe si aisément de la poésie mystérieuse, dont les énigmes attirent et dont le bruit se propage, à la poésie simple et claire qui retient les cœurs et même à la poésie licencieuse qui amusera « les filles et les pages. » Il a passionnément aimé la vie et passionnément aimé la gloire.

O belle et douce gloire hôtesse d'un bon cœur !

Ces deux amours et son heureuse nature le rendaient flexible à toutes les influences et capable aussi de les dominer. Il nous reste à voir comment en effet il les domina, et comment dans cette œuvre ondoyante et d'apparence si mêlée, où il a capté tant de courans étrangers, il nous a laissé de notre race, de son siècle et de lui-même une image qui ne tremble pas.

André Bellessort.

LA FEMME

ET

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE

DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIIe SIÈCLE

LA VIE PROFESSIONNELLE

Dans l'éducation féminine du commencement du XVIIe siècle, nous avons jadis reconnu et signalé (1) la place réservée au travail manuel et ménager. Nous verrons prochainement dans quelle mesure cet enseignement pratique a pu profiter à la vie domestique et contribuer à former des femmes d'intérieur et des maîtresses de maison. C'est à un autre de ses effets que nous pensons aujourd'hui. N'a-t-il pas été aussi le rudiment d'un apprentissage professionnel qui, à son tour, a conduit celles qui l'ont reçu aux carrières accessibles dès lors à leur sexe? Quelquefois même cet apprentissage a fait partie de l'éducation. A Reims, à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle, on apprenait des métiers aux enfans de famille. On se rappelle peut-être qu'à la fin du XVe siècle, les familles de la bonne bourgeoisie parisienne plaçaient leurs filles chez des lingères pour y apprendre la bonne tenue, la couture et le commerce, et il n'est guère probable qu'on eût renoncé, à l'époque qui fait l'objet de notre étude, à ce complément utilitaire de l'éducation

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1909

générale. Cette préparation technique et pratique, jusqu'à quel point la société de la première moitié du XVIIe siècle a-t-elle fourni aux femmes le moyen d'en tirer parti, jusqu'à quel point leur a-t-elle permis de se créer, grâce au travail de leurs mains, grâce à des aptitudes spéciales, une situation indépendante? C'est ce que nous allons rechercher.

Pour peu qu'on réfléchisse à l'évolution du travail féminin, on croit bien y apercevoir une tendance vers une extension continue. Fondée sur des observations qui remontent assez haut dans notre histoire contemporaine, cette impression, — les économistes n'oseraient peut-être pas dire encore cette vérité, — ne saurait, en tout cas, être, pour l'historien qu'attire un plus lointain passé, autre chose qu'un postulat dont il lui appartient d'établir le bien fondé ou l'inanité pour un pays déterminé, pour un temps circonscrit. Au moment d'aborder, dans des limites précises, l'étude de la vie professionnelle de la femme, nous devons remarquer que la période que nous avons en vue s'ouvre au lendemain d'une guerre civile (1598) qui semble justement, en amenant une diminution de la population laborieuse, rendre opportun, nécessaire, un recours à la main-d'œuvre féminine.

Si l'on se fiait aux apparences, on se croirait autorisé à affirmer que la femme obligée de s'assurer des moyens d'existence, désireuse d'ajouter aux gains du mari, n'avait pas grand'chose à espérer pour cela de l'industrie et du commerce. Ce qui conduit à le penser, c'est que, pour se rendre compte de l'importance de son rôle industriel et commercial, on commence tout naturellement par s'enquérir de la place qu'elle pouvait occuper dans le régime corporatif. On est étonné alors de la rareté des corporations spécialement féminines. C'est au point qu'un avocat parisien croyait pouvoir aller jusqu'à dire à la barre qu'en dehors de la lingerie, il n'y avait pas à Paris de maîtrise jurée pour une femme. A prendre cette assertion au pied de la lettre, on aurait le droit de la considérer comme une grave erreur et l'on ne tardera pas à s'en convaincre. Mais évidemment maître Audiguier, notre avocat, pensait seulement aux corporations parisiennes où il n'entrait que des femmes, et alors il ne se trompait que de bien peu, car il n'oubliait pour Paris où il plaidait, que les bouquetières et les linières-chan-

vrières. Sur les quarante-huit corporations professionnelles qui existaient au XVIe siècle à Saint-Omer, il n'y en avait pas une de femmes. A l'autre extrémité de la France, à Apt, la filature de la laine était le seul métier qui en occupât. Mais à l'encontre de la conclusion exagérée que l'on pourrait tirer de ces faits, il y a plusieurs remarques à soumettre au lecteur. D'abord, les corporations mixtes, celles qui comprenaient des patronnes aussi bien que des patrons, doivent être prises en considération. Telles étaient à Rouen celle des drapiers-drapières, à Paris celles des grainiers-grainières, des brodeurs-brodeuses, des tisserands-tisserandes en toile et canevas, à Reims celle des bonnetiers-bonnetières. Nous n'y ajoutons pas celle des linières-chanvrières de Paris, bien qu'elle contînt l'élément masculin qui figure quelquefois dans le titre de la corporation, et nous avons préféré la ranger parmi les corporations féminines parce que les hommes n'y tenaient d'autre place que celle qu'ils occupaient dans la jurande. Les corporations mixtes étaient fondées sur l'égalité professionnelle des deux sexes et elles poussaient le respect de cette égalité jusqu'à partager entre eux la jurande. Les attributions des maîtresses jurées pouvaient d'ailleurs différer de celles des maîtres jurés, et il est probable qu'elles en différaient en ce point que les uns et les autres avaient affaire, pour la surveillance comme pour les autres rapports corporatifs, avec les personnes de leur sexe.

Beaucoup de femmes parvenaient donc directement aux privilèges de la maîtrise. Bien plus nombreuses étaient celles qui les tenaient de l'alliance et de la filiation, d'un mari ou d'un père. Le droit commun assurait à la veuve la maîtrise du mari. Mais si la veuve était incapable de tenir l'atelier ou la boutique du défunt? Alors elle placera à la tête de l'un ou de l'autre un compagnon qui devra parfois être agréé par la corporation. Situation délicate, qui mettait la compétence d'un côté, le titre de l'autre, mais qui s'arrangeait souvent par un mariage. La veuve facilitait à ce nouveau mari l'accès de la maîtrise à la condition qu'elle n'eût pas, par son inconduite, fait tort à la mémoire du premier. Pour un candidat qui avait déjà fait son stage, qui allait épouser la veuve d'un maître, les conditions d'admissibilité devenaient moins sévères; on ne lui demandait, par exemple, qu'un demi-chef-d'œuvre. On disait que la veuve « affranchissait » son mari. On le disait aussi des filles de

maîtres qui faisaient jouir les leurs de la même faveur. C'est ainsi que, comme l'homme avait fait la situation de la femme survivante, celle-ci, à son tour, en procurait une à l'homme qui devenait son conjoint.

La femme commune en biens et commerçante engageait par ses opérations commerciales la communauté et le mari aussi bien qu'elle-même. Cette solidarité résultait de ce qu'elle était marchande publique. Mais qu'est-ce qui constituait une marchande publique? Il s'éleva à ce sujet des divergences et, pour y mettre un terme, les réformateurs de la coutume de Paris (1580) distinguèrent le cas où la femme était associée au commerce de son mari et celui où elle faisait un commerce à part. C'est seulement dans ce dernier qu'ils la considéraient comme marchande publique, mais Coquille trouvait cette solution excessive, et il suffisait à ses yeux qu'elle fût intervenue notoirement dans les affaires de son mari.

Pour être moins apparent que celui du mari, le rôle des femmes de maîtres dans l'industrie et le commerce, même quand ceux-ci ne leur devaient pas la maîtrise, n'en avait pas moins une réelle importance. Cette importance était évidemment très inégale suivant l'intelligence, le caractère et l'activité de la collaboratrice qu'ils pouvaient trouver dans leur compagne. Nous savons bien qu'à Nîmes les femmes de commerçans étaient rarement en état de tenir la correspondance commerciale, mais, au point de vue de l'instruction féminine, cette ville était déshéritée parce que, comme nous l'avons remarqué ailleurs, les communautés enseignantes avaient été expulsées en 1562 par les protestans et n'avaient pas été remplacées dans leur rôle pédagogique jusqu'au jour où les Ursulines s'établirent dans la ville, c'est-à-dire jusqu'en 1637. Dans la France septentrionale, au contraire, en Flandre notamment, le livre de raison était dans les mains des femmes. Un livret du temps nous représente celles des commerçans parisiens comme tellement retenues à leur comptoir qu'elles n'ont pas le temps de surveiller leurs servantes.

On vient de voir comment, soit directement, soit indirectement, en titre ou en fait, les femmes arrivaient à la plénitude des droits corporatifs, devenaient des chefs d'établissemens, étaient associées à la direction des affaires. Mais, dans ce recensement sommaire, nous ne sommes pas encore sorti du milieu

constitué par les corporations et, même dans ce milieu, il n'a encore été question que du plus haut degré de la hiérarchie. Pour se faire une juste idée du développement de la main-d'œuvre féminine, il faut descendre aux derniers rangs de cette hiérarchie, il faut même franchir les limites du monde corporatif. La vie professionnelle est beaucoup trop soumise aux besoins de ceux qui en vivent et plus encore de ceux du public pour avoir jamais pu se renfermer dans les cadres rigides de ce monde-là. Elle s'est, sous l'empire de ces besoins, polarisée tour à tour vers la liberté ou vers le monopole et la réglementation, celle-ci venant presque constamment imposer une discipline à la première. Depuis la seconde moitié du xve siècle, il est vrai, les circonstances avaient mis en faveur auprès du pouvoir royal et même dans une partie de l'opinion le système corporatif et les érections en maîtrises et en jurandes s'étaient beaucoup multipliées. Tout récemment, en 1581, en 1597, la royauté avait essayé de généraliser ce système, mais, si l'édit d'avril 1597 avait été moins impuissant que celui de décembre 1581, il n'avait pu lui-même avoir complètement raison de la résistance des habitudes et des intérêts, et le Conseil d'État, par un arrêt du 30 mai 1602, avait dû en limiter l'application à certains métiers et aux villes qui étaient des sièges d'évêchés, de présidiaux, de bailliages et de sénéchaussées. C'était certainement agrandir la sphère où prévalait déjà le régime des corporations, mais il faudrait savoir jusqu'à quel point il réussit à s'y implanter. Les vicissitudes de l'organisation professionnelle en Bourgogne peuvent en partie nous éclairer sur ce point. Dans cette province, les municipalités, la bourgeoisie urbaine s'étaient, dès le xve siècle, montrées hostiles à l'existence des communautés, désireuses d'y substituer une liberté réglementée par l'administration locale. Dans la première moitié du xviie siècle, les cinq villes principales de la province, Autun, Chalon, Beaune, Dijon, Semur, obtinrent successivement l'abolition des maîtrises et jurandes, et ce ne fut qu'à la fin de cette période que, sous la pression de nécessités fiscales, elles y furent rétablies. Ce qu'il faut conclure de ces observations pour le sujet qui nous occupe, c'est que la main-d'œuvre féminine, depuis l'entrepreneuse jusqu'à l'ouvrière, échappait soit ouvertement, soit clandestinement à l'empire d'institutions moins générales qu'on ne le croit et qu'elle abon-

dait plus encore que ces institutions ne nous donnent lieu de le penser.

Sans prétendre énumérer, à l'appui de cette assertion, tous les métiers exercés par des femmes, nous signalerons ceux dont nous avons trouvé la mention dans les textes qui ont passé sous nos yeux. Nous y avons rencontré des maîtresses d'étuves qui tenaient les bains réservés aux femmes, des rebouteuses, des batteuses d'or et d'argent, c'est-à-dire des ouvrières qui faisaient marcher le moulin à battre chez les tireurs d'or et d'argent, des relieuses de livres, des pourpointières, des logeuses en garni, des passementières, des ouvrières en linge et en tapisserie, des brunisseuses, des blanchisseuses, des cabaretières, des maîtresses d'école. Il faut dire que, parmi ces femmes qui sont pour la plupart de simples salariées, il y en a qui sont suspectes de vivre d'autre chose encore que de leur travail, et qui, pour cette raison, ont été emprisonnées au Châtelet de Paris puis généralement relâchées sans autre peine que la prévention qu'elles ont faite, à la condition de vivre honnêtement, de ne plus être un sujet de scandale, avec menace, si elles récidivent, d'être attachées à l'un des tombereaux qui recueillent et transportent les immondices de la voirie parisienne. Mais l'honnêteté avec laquelle ces prévenues exerçaient le métier dont elles déclaraient vivre, importe peu ici, elles l'exerçaient toujours, si peu que ce fût, et d'autres l'exerçaient de façon à ne pas donner prise à l'intervention de la police. Cela suffit pour ranger ces professions parmi celles qui procuraient aux femmes des moyens d'existence.

Leur capacité dans les affaires est bien connue. On ne s'étonnera donc pas d'apprendre que, pour la fourniture et l'établissement de la canalisation des fontaines de Paris, la municipalité parisienne avait fait marché avec une femme, Barbe Lequeux, qui était qualifiée plombière de la ville. Il est vrai que, dans cette grosse entreprise, elle avait succédé à son mari, mais il faut croire qu'elle s'y était montrée digne de la confiance accordée à celui-ci puisqu'elle en était restée chargée. Quelques années après, elle était remariée à Jean Coullon, et le bureau de la ville assurait à elle et à son mari le monopole de la fourniture du plomb et des conduites nécessaires pour la canalisation générale de la ville.

Certaines professions qui semblent être l'apanage des

hommes, avaient passé dans les mains des femmes. C'était le cas de presque toute la boulangerie à Tulle. A Rennes, au contraire, dans la plupart des corporations, la maîtrise n'était accessible qu'aux hommes. C'était seulement chez les *marchands*, c'est-à-dire chez les merciers et chez les blanconniers, qu'il en était autrement, mais cette exception n'était qu'apparente, car elle n'était faite qu'en faveur des filles de maîtres, c'est-à-dire que le privilège du sang prévalait seul sur l'inégalité des sexes. C'est ainsi que les ceinturiers de Paris, n'admettant pas de filles à l'apprentissage, dérogeaient à cette règle pour les filles de maîtres. Les cartiers de la capitale occupaient des ouvrières aussi bien que des ouvriers, et les premières étaient dispensées d'apprentissage et devenaient directement *compagnonnes* quand elles étaient filles de maîtres. Les poupetiers parisiens ne recevaient pas de femmes à la maîtrise. On est surpris d'en trouver dans un métier aussi pénible que le foulage du drap; à Paris pourtant, elles fournissaient à cette industrie des apprenties et des ouvrières. On s'étonne moins après cela d'en rencontrer, comme à Apt, qui servent de manœuvres à des maçons. On s'étonne moins encore d'en voir exécuter à la campagne des travaux qui conviennent mieux à des hommes, les travaux agricoles étant de ceux où l'on tient le moins compte de la différence entre les deux sexes.

Quelle idée peut-on se faire, d'après tout ce qu'on vient de lire, du sentiment public à l'égard du travail féminin? Était-ce la prévention qui y dominait, prévention inspirée par l'instinct tenace de l'infériorité de la femme ou par la crainte de sa concurrence? Était-ce, au contraire, un généreux intérêt pour sa faiblesse, le souci de la préserver contre les tentations? Était-ce enfin, par impossible, la chimère d'effacer les distinctions naturelles et sociales entre les deux sexes? Aucun de nos lecteurs ne prendra au sérieux cette dernière supposition. Ce n'est pas qu'on ne trouve, à l'époque que nous étudions, des traces de féminisme, et l'on ne s'en étonnera pas si l'on songe à la distinction d'esprit et de cœur par laquelle tant de femmes de cette époque ont, pour ainsi dire, plaidé sa cause, mais ce féminisme-là n'a consisté que dans la revendication de la parité intellectuelle et morale des deux sexes; il n'avait rien de commun avec ce qu'on peut appeler le féminisme économique, avec celui qui cherche à ouvrir le plus de débouchés possible à l'activité

féminine. Dans le sentiment qui prévaut alors au sujet du travail féminin, on n'aperçoit qu'une chose : la tradition de l'autorité virile qui, de la famille naturelle, doit passer dans la famille professionnelle. C'est pour cela que, même dans les corporations féminines, apparaît, soit par la composition de la jurande, soit par le nom même qui les désigne, la préoccupation de mettre en évidence l'élément masculin, de masquer une réalité qui donne à l'autre le premier rôle. Le souci jaloux de cette autorité se manifeste ingénument dans un débat au sujet de la jurande des fruitiers-beurriers, fruitières-beurrières de Paris. Le lieutenant civil avait décidé, le 10 septembre 1588, que les uns et les autres y seraient représentés pour moitié. Ce partage ne correspondait déjà pas à l'importance des deux sexes dans la corporation où l'élément féminin était prépondérant. Et cependant, sur les représentations du parquet que « véritablement c'est chose nouvelle de dire que les femmes soient jurées au métier et faudrait qu'il y eût une nécessité de ce faire fort évidente car elles veulent ordinairement ce que les hommes ne veulent, » le parlement réforme le jugement du Châtelet et statue, le 2 juin 1589, que la visite des beurres et fromages sera faite exclusivement par les maîtres jurés.

C'est surtout dans les métiers du vêtement, des tissus et de l'alimentation que les femmes trouvaient à gagner leur vie. De ces métiers il n'y en eut pas de plus strictement féminin que la lingerie en ce sens que la prééminence, dont les corporations cherchaient à assurer l'apparence au sexe fort, même alors que, numériquement et professionnellement, elle appartenait à l'autre, y était, au contraire, pour la forme comme pour le fond, acquise à qui de droit. Il en fut longtemps autrement. Contrairement à l'usage traditionnel, les lingers, qui n'avaient dans la corporation qu'une situation secondaire, se mirent en possession d'introduire dans la jurande deux gardes-jurés. En 1621, par exemple, on y trouve deux hommes à côté de deux femmes. En 1640, les deux gardes-jurées du sexe féminin contestèrent la validité des scrutins qui avaient élevé à la jurande des maris de maîtresses toilières-lingères et appelèrent des jugemens du Châtelet qui avaient maintenu en fonctions les gardes-jurés masculins. Par un arrêt du 5 mai 1640, le parlement réforma cette jurisprudence, rétablit l'ancien état de choses et attribua aux deux gardes-jurées appelantes le droit exclusif de

composer, comme primitivement, le bureau. La Cour, en faisant revivre le caractère unisexuel de la jurande, qui faisait partie de la constitution primitive, n'avait pas statué expressément sur la prétention d'un certain nombre de ménages d'anciens et d'anciennes gardes-jurés de faire réserver les charges de syndics à des lingères mariées, à l'exclusion des filles. Les maris, tirant parti de ce silence, s'étaient vantés de renouveler au premier scrutin leurs efforts pour faire écarter les candidates non mariées. Le parlement dut se montrer plus explicite et, en confirmant son arrêt du 5 mai, il spécifia, par un autre du 2 décembre, que sur les deux maîtresses dont serait dès lors exclusivement composée la jurande, il y aurait une fille et une femme mariée. En 1645, le bureau syndical, toujours entièrement féminin, comptait quatre gardes-jurées au lieu de deux. Exclus de ce bureau, n'ayant pas même réussi à s'y assurer l'influence en y faisant entrer leurs femmes privativement aux filles, les maris des maîtresses-lingères ne restaient pas pour cela étrangers aux affaires. Les statuts du 3 janvier 1645 leur défendent, au contraire, de s'en laisser distraire par d'autres occupations professionnelles. Ils se devaient tout entiers au commerce de leurs femmes, pour qui ils étaient des commis et plus souvent des associés. C'est le seul métier où la subordination du sexe fort au sexe faible apparaisse bien nettement, mais ce n'est pas le seul où elle ait existé, où elle ait été imposée par la nature des affaires.

Ce commerce, qui associait, dans un rang contraire à la hiérarchie domestique et aux idées régnantes, la femme et le mari, en quoi consistait-il ? Il suffirait de dire qu'il comprenait tous les articles de lingerie, s'il était possible de caractériser la vie professionnelle dans un domaine particulier de l'activité économique sans parler des besoins et des goûts publics qui stimulent, alimentent et dirigent cette activité. Dans l'espèce, cela revient à se demander quelle place la toilette et les mœurs faisaient à la lingerie, quelles étaient à cet égard les préférences des contemporains de Henri IV et de Louis XIII, comment la fabrication et le commerce satisfaisaient ces préférences. On sera renseigné en partie quand on saura que chez les toilières-lingères-canevassières de Paris, — tel est le titre complet que leur donnent les statuts de 1645, — on trouvait à la fois, d'une part, des toiles de tout genre en pièce, — batiste, linon, Cambrai, Hollande, canevas, treillis, — de l'autre, du linge confectionné,

— chemises, caleçons, bas, manchettes, rabats, collets. Les lingères vendaient en gros et en détail et surtout du neuf. Toutefois, à Paris, le vieux n'était pas exclu de leur assortiment. Il en était autrement à Rouen où la vente du linge d'occasion était dévolue à une corporation spéciale, celle des lingères en vieux. Il ne faut pas d'ailleurs considérer cette énumération comme rigoureusement limitative. Aux marchandises qu'elle comprend s'ajoutait, par exemple, le fil. Si l'on sort de Paris, on voit même, non sans une certaine surprise, que les lingères de Caen tenaient des serges neuves et d'occasion, c'est-à-dire des lainages.

La nomenclature qui précède indique ce que la lingerie fournissait à la toilette dans la première moitié du XVIIe siècle. La mode ne lui fut pas, dans le cours de cette période, également favorable, mais, si elle fut atteinte par la substitution progressive des collerettes aux fraises, la persistance des crevés au corsage et aux manches lui conserva encore une assez grande place dans le costume. Le luxe du linge de corps resta pourtant, semble-t-il, au-dessous de celui auquel parvint le linge de table. Caen notamment gardait la renommée que lui avait faite à cet égard son linge damassé, et d'autres villes, à son exemple, se distinguaient dans la même spécialité.

L'organisation professionnelle n'avait dans la lingerie rien de bien particulier. A Paris, au sortir de l'apprentissage qui durait quatre ans, les aspirantes en passaient deux à travailler comme filles de magasin. A partir de 1643, par suite d'une sentence du lieutenant civil du Châtelet du 29 mai, elles durent obtenir, pour être reçues à la maîtrise, non seulement l'approbation des gardes-jurées, mais l'avis favorable des gardes-jurées honoraires. Aux conditions de capacité et de bonnes vie et mœurs exigées jusque-là, les statuts de 1645, inspirés sur ce point par la célèbre compagnie du Saint-Sacrement, ajoutèrent celle de catholicité.

Bien que les lingères eussent des ateliers aussi bien que des magasins, c'était surtout au dehors, par des ouvrières en chambre, que s'exécutaient les travaux de lingerie.

L'importance de la communauté n'était pas aussi grande que pourrait le faire croire celle des besoins auxquels elle avait à satisfaire. La classification des métiers annexée à l'édit organique sur le régime corporatif de décembre 1581 ne la range

que dans la quatrième catégorie sous la rubrique : métiers médiocres et petits. C'est qu'elle était loin de monopoliser à son profit le commerce de la toile en pièce et de la toile confectionnée, c'est qu'elle subissait la compétition des merciers et des marchands-toiliers forains. En ce temps-là, en effet, les privilèges professionnels étaient constamment limités par d'autres privilèges du même genre, et tous ensemble étaient subordonnés à l'intérêt plus ou moins bien compris du public. Ce n'était pas, on le croira sans peine, la libre concurrence qui réglait la mesure dans laquelle merciers et lingères participaient aux bénéfices du commerce des toiles et du linge. Pour restreindre à Paris celui de leurs concurrens, les lingères invoquaient un arrêt du parlement du 22 novembre 1603 qui ne permettait aux premiers d'y vendre que les marchandises achetées par eux au delà de vingt lieues. Elles obtinrent aussi un jugement du Châtelet qui défendit aux merciers d'employer des filles de magasin sortant de chez elles. Réciproquement, elles devaient s'abstenir de prendre des apprentis et des garçons de marchands merciers. La vente des toiles introduites dans la capitale par les marchands forains était organisée surtout en vue d'assurer au public l'achat direct. Concentrées dans la halle aux toiles où elles étaient soumises à la visite des gardes-jurées lingères, elles étaient jusqu'à midi réservées au public, à l'exclusion des commerçans-revendeurs qui n'étaient admis à s'approvisionner qu'à partir de cette heure-là et qui, même après, étaient tenus de céder aux bourgeois leurs acquisitions.

On comprend mieux encore le rang modeste que la classification de 1581 assigne à la communauté quand on sait qu'elle comprenait à Paris une catégorie de pauvres lingères qui jouissaient gratuitement, en vertu d'une donation de saint Louis, de places des Halles situées le long du mur du cimetière des Innocens. D'après une tradition recueillie par Savary dans son *Dictionnaire du commerce*, cette libéralité aurait eu pour but de les soustraire au désordre en leur procurant les moyens de gagner honnêtement leur vie. Il y a en effet des choses qui paraissent bien jeter un jour fâcheux sur la moralité de ces lingères pauvres : c'est, dans les lettres patentes d'août 1485, la sanction de l'inconduite et du scandale dont elles pouvaient se rendre coupables et, dans celles qui leur confirment la jouissance de leurs étaux, la condition de bonne conduite à laquelle

elle est soumise. En 1485, les maîtresses lingères représentèrent à Charles VIII que, depuis la donation de son saint prédécesseur, elles avaient toujours exclu des halles et des réunions du métier les lingères diffamées par leurs mœurs. Il s'agissait d'après elles d'un métier notable qui avait d'autant plus besoin de considération que les bonnes familles parisiennes confiaient leurs filles aux lingères. Les requérantes se firent confirmer le droit d'interdire l'entrée de la communauté aux femmes compromises, de les exclure des assemblées et des fêtes corporatives, de la halle et même de la ville. On voit par là combien la communauté était jalouse de sa réputation, mais on aperçoit aussi qu'elle avait besoin de la défendre contre le tort que pouvait lui faire le relâchement moral de celles qu'on appelait les lingères de Saint-Louis. On ne saurait équitablement confondre les unes et les autres.

Tandis que la femme avait vu triompher dans la lingerie son indépendance et même sa prééminence professionnelles, elle n'était pas encore parvenue à faire reconnaître l'une et l'autre dans un domaine où elles auraient été mieux justifiées encore, dans la confection du costume féminin. Il existait bien des couturières, mais il n'existait pas de corporation de couturières. Ce n'est qu'en 1675 qu'elles seront érigées en maîtrises et en jurande. En principe, les tailleurs travaillaient pour les deux sexes, et quelques-uns se spécialisaient en vue de la clientèle féminine, mais, pour servir cette clientèle, ils recouraient à des ouvrières. Ces ouvrières peuvent être considérées comme des entrepreneuses, car elles prenaient des filles en apprentissage. A Bourges, l'élément féminin de la corporation était sorti de cette situation subalterne, il travaillait directement pour le public et, si celles qui le composaient ne reçoivent pas le titre de maîtresses, il ne leur manquait, pour avoir le même rang que les maîtres, que d'entrer dans la jurande. Il arriva souvent, en effet, que les couturières s'imposèrent par une compétence qui n'appartient qu'à elles. A Saint-Omer, par exemple, le magistrat, composant avec le fait accompli, les autorisa, le 1er août 1612, à faire des vêtemens d'enfans et à raccommoder, doubler, rapiécer, border et garnir de vieux effets, compromis qui fut confirmé en 1644. A Dijon, à partir du dernier quart du XVIe siècle, elles arrivèrent à vaincre la mauvaise volonté des tailleurs à qui il ne resta d'autre res-

source que de les tourmenter par leurs visites. A Paris, il y eut aussi des couturières qui ne respectèrent pas mieux le monopole des tailleurs, et que l'autorité protégea également de sa tolérance sans pouvoir leur épargner non plus les vexations de leurs adversaires. Elles demandèrent alors au Roi à être érigées en maîtrises et en jurande et, pour l'obtenir, elles bornaient leur ambition à travailler pour le « commun peuple. » Soumise, le 21 octobre 1608, au lieutenant civil, leur requête échoua probablement contre l'opposition des tailleurs, car la suite n'en a laissé aucune trace. Vingt-quatre ans plus tard, en 1622, des efforts du même genre remportaient un succès partiel. Catherine Gallopine et ses filles avaient fourni au Roi, au duc d'Anjou, son frère, et aux autres enfans de France les costumes de leur bas âge, elles demandèrent à habiller les sujets de Sa Majesté. Le Roi leur accorda un brevet qui leur permit de travailler en toute liberté pour les enfans et les femmes. La déclaration royale du 30 mars 1675 qui érigea enfin les couturières en corps de métier, nous semble pouvoir être invoquée pour établir que, dès l'époque qui nous occupe, se fondait peu à peu un régime équivoque comme tous ceux qui résultent d'une lutte entre la légalité et les convenances du public. Ce régime se caractérisait de plus en plus par les capitulations de la première devant les secondes. Les considérans de la déclaration en sont la preuve. Révélant par la constatation du point d'arrivée le chemin parcouru, elles font valoir que l'usage de s'adresser aux couturières pour les « vêtemens de commodité, » c'est-à-dire non habillés, était devenu universel, que les poursuites et les condamnations n'y pouvaient rien et que leur érection en communauté n'était pas dès lors de nature à faire grand tort aux tailleurs dont le droit de confectionner les mêmes articles, comme tous les vêtemens de femmes et d'enfans, était d'ailleurs confirmé.

L'art d'orner la tête de celles-ci par des garnitures de différens genres et par l'arrangement des cheveux, l'art des modistes et des coiffeurs a été entre les deux sexes l'objet d'une rivalité qui a profité tour à tour à tous les deux. Dans la période que nous étudions, c'est bien les femmes qui paraissent l'emporter. Rouen possédait une communauté de coiffeuses-bonnetières-enjoliveuses, qui, forte de ses vieux statuts du xve siècle confirmés et amplifiés par Henri III et Henri IV, résistait victorieusement

aux attaques des perruquiers. Le travail et le commerce des faux cheveux occupait surtout des femmes, car, bien qu'ils fussent à Paris l'apanage d'une corporation mixte de perruquiers-perruquières, les statuts de cette corporation, qui portent la date de 1616, parlent toujours d'*apprentisses* et jamais d'apprentis, ce qui autorise à penser que les perruquiers n'étaient que les prête-nom et les auxiliaires de leurs femmes en même temps qu'ils entraient pour moitié dans la jurande. Les *atourneresses* ne se distinguaient des coiffeuses et des perruquières que par l'archaïsme de leur nom. Elles coiffaient, faisaient et vendaient des atours, c'est-à-dire des parures de tête, travaillaient par conséquent les faux cheveux. A leur porte étaient exposées des figures qui faisaient connaître les coiffures nouvelles.

C'est encore de la toilette que relèvent les arts de l'aiguille qui s'emploient à la garnir et à la rehausser : passementerie, broderie, dentelle. Dans ce domaine du goût prévalait encore la main-d'œuvre féminine, mais, si elle avait tout le mérite de ce qu'elle ajoutait par là à la valeur du costume, elle n'en avait pas tout le profit. Les statuts des passementiers-tissutiers-rubaniers de Paris gardent à son sujet un silence complet, d'où il faut conclure non qu'elle restât étrangère aux opérations du métier, mais du moins qu'elle ne conduisait pas à la maîtrise. Le règlement des tissutiers-rubaniers rémois du 5 septembre 1600 nous montre des filles de maîtres en apprentissage et à l'atelier, mais il leur retire le droit de travailler, même dans cette condition subalterne, si elles se marient en dehors du métier. Il y avait, au contraire, bien que la nomenclature officielle ne connaisse que des brodeurs, des maîtrises de brodeuses, et l'article des statuts qui déclare la maîtrise accessible aux femmes, marque bien qu'elle leur est personnelle, car il ajoute qu'elles y seront reçues, même si elles n'ont pas des brodeurs pour maris.

La passementerie, la broderie et la dentelle ont joui, pendant notre période, d'une grande faveur, mais elles n'en ont pas joui en même temps, la mode ayant successivement porté sa prédilection sur l'une ou sur l'autre. Ces variations ne furent pas entièrement capricieuses, elles s'expliquent en partie par les édits somptuaires dont il ne faut pas exagérer, mais dont on ne peut contester non plus l'efficacité. Ainsi la prohibition des passemens d'or et d'argent par Henri IV amena le public à les remplacer par la passementerie de soie qui se fabriquait à

Milan. Celle-ci, à son tour, ayant été proscrite, le public se jeta sur la dentelle que l'on mit partout et jusque sur les meubles. Les hommes de gouvernement s'alarmèrent de ce que cet engouement coûtait au pays et rapportait à l'étranger. Après 1629, les découpures et broderies de fils furent interdites à leur tour, et cette interdiction ne resta pas un vain mot. En 1635, à Paris, pour ne donner qu'un exemple de la sévérité de la répression, six femmes sont condamnées, pour avoir porté de la dentelle, à 1500 livres d'amende chacune. On revint alors au clinquant, et ce fut grâce à cette lutte entre le luxe et les préoccupations économiques et morales du gouvernement, aux compromis auxquels elle aboutit, que le costume français acquit le caractère sobre et élégant qui le distingua de 1625 à 1635.

Les arts de l'aiguille durent beaucoup de leur développement aux ouvroirs des orphelinats et des couvens. Les orphelines de l'hôpital Sainte-Anne, à Dijon, se livraient au travail de la tapisserie, des nuances, du point coupé, du point d'Espagne et de Gênes. Celles qui étaient élevées par la congrégation de la Providence ou des Filles Saint-Joseph à Bordeaux et à Paris excellaient dans la lingerie, le point coupé, la dentelle, la tapisserie et dans tous les ouvrages de femmes, et la vente de ces ouvrages contribuait notablement à l'entretien de la maison. Madeleine Warin, à peine entrée, en 1627, aux Ursulines d'Amiens, y ouvre un atelier de dessin, de peinture et de broderie qui reçoit, l'année suivante, la visite et les encouragemens d'Anne d'Autriche et devient une école artistique. Les orphelines des hospices parisiens de la Miséricorde, de la Trinité et du Saint-Esprit qui se destinaient aux arts et métiers, n'y restaient que jusqu'à l'âge de l'apprentissage, mais elles ne les quittaient pas sans avoir acquis une certaine pratique des travaux d'aiguille. A Arras, où il remontait jusqu'à Charles-Quint, l'art de la dentelle naquit et fleurit dans les couvens de femmes et les maisons religieuses vouées à l'éducation des filles pauvres. Les élèves de la communauté des Filles de Sainte-Agnès, par exemple, en faisaient leur principale occupation. A Valenciennes, à la fin de notre période, les Badariennes ou Filles de la Sainte-Famille, fondées par Françoise Badar, dirigeaient cinq ateliers de dentellières. En 1637, Gabrielle de Stainville lègue 8 000 livres pour l'achat d'une maison où seront logées quatre *filles dévotes* qui enseigneront aux filles pauvres à faire de la dentelle.

La dentelle donnait lieu à une production qui embrassait des régions entières et faisait appel à toute une population féminine ou même enfantine qu'elle attirait dans des fabriques ou occupait à domicile, à la ville ou à la campagne. Les marchands lingers du corps de la mercerie parisienne avaient établi à Alençon, à Aurillac, à Sedan, à Loudun et ailleurs, des manufactures de passemens et de dentelles auxquelles ils assuraient par leurs commandes une grande activité. Pendant près de deux cents ans, à partir du commencement du XVIIe siècle, les membres de la famille des Guyard d'Argentan se succédèrent à la tête de la manufacture de point de France et de dentelle qu'ils avaient fondée dans cette ville et progressivement introduite dans divers endroits du royaume. Sous l'empire de la mode qui régna avec le plus de faveur à partir de 1620, les centres de l'industrie dentellière, déjà établie à Senlis, à Villiers-le-Bel, à Aurillac, se multiplièrent. En 1640, la fabrication accaparait tellement le fil et la population féminine du Velay que la toile enchérissait et que l'on ne trouvait plus de domestiques. Le parlement de Toulouse s'en émut et interdit le port de la dentelle, en même temps que celui du passement et du clinquant, mais cette interdiction fut presque aussitôt rapportée. Les ouvrières du Velay travaillaient dans une salle commune, sous la présidence d'une *béate* ou *fille dévote*, se partageant le loyer, économisant, dans ces chambrées, sur le feu et la lumière. Dans l'Ile-de-France, le travail de la dentelle s'était, dès les premières années du XVIIe siècle, beaucoup développé et il y affectait la forme d'une industrie domestique qui employait, dès l'âge de dix ans, des enfans des deux sexes.

Le produit obtenu à la fabrique ou au foyer de famille était recueilli et porté dans les foires ou de maison en maison par de nombreux colporteurs; il était concentré et mis en vente dans les villes par certaines corporations, par exemple à Paris par les passementiers, à Rouen par les rubanières-frangères-dentellières, à Arras par les lingères et partout par les merciers.

La broderie ne faisait pas moins fureur que la dentelle et ce fut pour lui fournir sans relâche de nouveaux modèles de fleurs que Jean Robin créa le Jardin des Plantes.

Des arts industriels qui s'emploient à garnir et à décorer le vêtement aux industries des tissus il n'y a pas loin, et ici encore

nous retrouvons la femme. Dans la manufacture de velours, de satins et de damas fondée à Toulouse au XVIe siècle par le lucquois Salvini, à côté des négocians, des tisseurs et teinturiers, il y avait des maîtresses dévideuses et doubleuses. Dans la soierie lyonnaise, toutes les opérations subalternes, qui n'exigeaient pas de force physique, étaient accomplies par des ouvrières. Filles de la campagne ou grandies à l'ombre de la fabrique, elles faisaient les canettes, devenaient dévideuses, tireuses de cordes, liseuses de dessins, faiseuses de lacs, entretenaient en même temps l'atelier. Les règlemens les confinaient dans ces travaux rudimentaires, les écartaient, sous prétexte qu'elle était trop pénible, de la manœuvre du métier. Cette condition infime ne les encourageait pas à se respecter elles-mêmes. Il leur arrivait parfois d'en sortir en épousant d'anciens compagnons passés maîtres qui trouvaient en elles d'utiles collaboratrices. En Beauvaisis, il n'y avait pas un seul village qui ne comptât un grand nombre de femmes gagnant leur vie à faire les filés pour la sayetterie amiénoise. La sayetterie lilloise employait aussi des ouvrières au travail des filés et les admettait même à la maîtrise.

Après le vêtement, après les arts de l'aiguille qui ajoutent à son éclat, après les industries textiles, c'est le commerce de l'alimentation qui offrait aux femmes le plus de ressources pour gagner leur vie. Pour la vente au détail du poisson, du beurre, des œufs, du fromage, des fruits, elles étaient en voie de supplanter les hommes, en même temps que l'organisation corporative tendait à se dissoudre pour faire place à des licences de vente concédées, sous le nom de *lettres de regrat*, par l'autorité municipale.

Regrattières, revenderesses, c'est sous ces noms génériques que se rangeaient toutes celles qui vivaient d'une façon plus ou moins précaire du commerce de bouche. Mais toutes les regrattières ne se livraient pas au débit des denrées alimentaires. Ce nom appartenait à toutes celles qui faisaient le commerce de détail. Il y avait aussi des revendeuses, toutes différentes de celles-là, qui méritent de nous arrêter plus longtemps. Nommées et assermentées par l'autorité publique, elles expertisent des propriétés, vendent des mobiliers aux enchères, reçoivent en dépôt, avec commission d'en tirer le plus d'argent possible, des objets de toute nature, négocient des prêts sur gages et même, ce qui les rabaisserait un peu si l'on ne supposait que c'était

l'affaire d'autres revenderesses, colportaient et criaient les vieux chapeaux et les vieux habits. Elles se seraient même mêlées de prédire l'avenir et de faire des mariages. Il leur arrivait enfin, — et c'est alors qu'elles se brouillaient avec la justice, — de prêter à usure et de détourner les nantissemens qui leur étaient confiés. On les accusait encore de s'introduire dans les grandes maisons sous prétexte de placer leurs marchandises, mais en réalité pour entraîner serviteurs et servantes à des larcins domestiques, de recéler les voleurs et le produit de leurs vols. On se plaignait qu'elles entravassent la circulation en stationnant dans les rues et en y ouvrant des marchés en plein vent. C'est cette provocation au vol, c'est cet encombrement de la voie publique que dénonçaient en 1643 les syndics jurés des marchands fripiers au commissaire du quartier des Halles. Ce qui affaiblissait la valeur de ces dénonciations, c'est qu'elles venaient de concurrens, c'était aussi la réputation fâcheuse des fripiers. Ils la devaient à des opérations qui ressemblaient singulièrement à celles qu'on pouvait reprocher aux revenderesses. N'exploitaient-ils pas, eux aussi, l'imprévoyance ? N'étaient-ils pas usuriers, prêteurs sur gages, recéleurs ? Aux préventions que leur attiraient leurs pratiques clandestines et les gros profits qu'elles leur rapportaient, s'en joignait une autre. Il y avait encore beaucoup de Juifs parmi eux et ceux qui s'étaient convertis et qui affichaient à Saint-Eustache, leur paroisse, une dévotion de néophyte, n'avaient pas réussi eux-mêmes à désarmer l'animosité publique. Les fripiers judaïsans étaient fortement aigris de cette sorte d'ilotisme, et ils s'en vengeaient parfois jusqu'au sang. Un jour une compagnie de garde bourgeoise, composée des fripiers de la Tonnellerie, n'avait-elle pas assassiné le marchand épinglier ordinaire de la Reine, parce que, à un passant qui lui demandait quelle était cette compagnie, il avait répondu : « C'est la synagogue. » Pour en revenir à nos revenderesses, les abus auxquels donnaient lieu leurs opérations, tout comme celles des fripiers, ne pouvaient faire oublier leurs services. Ne suffisait-il pas, pour prévenir les premiers, de soumettre leurs actes de commission à certaines précautions? C'est ce que fit la municipalité de Dijon. Déjà, au XVIe siècle, elle exigeait des revenderesses une caution de 100 livres au moins, dont les maris étaient solidaires, et qui garantissait la restitution de la valeur des objets dont elles étaient dépositaires. Au XVIIe, elle leur pres-

crivit de n'acheter aux fils de famille, aux serviteurs et servantes, et aux inconnus qu'après s'être assurées qu'ils étaient les légitimes détenteurs. Elle leur enjoignit de vendre les objets pour lesquels elles s'étaient chargées de chercher des acquéreurs, aussitôt qu'elles en auraient trouvé le prix convenu avec les déposans, de ne prélever pour toute commission qu'un sol pour livre du vendeur et réduisit à huit jurées le nombre excessif qu'elles avaient atteint par suite de l'introduction dans leurs rangs de femmes sans aveu.

A côté d'elles, dans la classe des intermédiaires, on peut mettre les « recommanderesses, » qui tenaient des bureaux de placement de nourrices et de servantes. Le métier de placeuse paraît si facile qu'on est tenté de croire que beaucoup de femmes s'en mêlaient. Il faut prendre garde, toutefois, qu'à Paris, par exemple, le nombre des recommanderesses jurées était limité à quatre, et qu'à l'encontre de prétentions qui pouvaient s'autoriser de lettres patentes et de décisions judiciaires, leur monopole fut confirmé par d'autres lettres patentes de février 1615 et par un arrêt du Parlement du 10 février 1618. N'en concluons pas toutefois que les Parisiens fussent réduits à ces quatre bureaux. Il y avait d'autres agences plus ou moins clandestines, et plus d'une boutiquière ne se cachait guère pour joindre au produit de son commerce les profits du placement. Il y avait là, comme ailleurs, un régime de tolérance tempéré par des procès-verbaux. Les jurées recommanderesses découvraient-elles une de ces agences clandestines, elles la dénonçaient au commissaire du quartier qui se transportait sur les lieux et procédait à l'incarcération de la délinquante. Cependant, à partir de 1628, les titulaires des quatre bureaux eurent à compter avec la concurrence ouverte du bureau d'adresses, créé au Palais par mesure administrative, pour le placement des domestiques.

Il faut faire une place à part à une profession plus relevée que toutes celles qui viennent de passer sous nos yeux, parce qu'elle est une science en même temps qu'un art, parce qu'elle n'exige pas moins de connaissance anatomique que d'adresse chirurgicale, celle des sages-femmes. On peut dire que l'on s'adressait exclusivement aux femmes pour les accouchemens, car ce n'est qu'à la fin de la période que nous examinons, que nous voyons des hommes obtenir du bureau de l'Hôtel-Dieu

l'autorisation d'assister à la clinique de la maîtresse sage-femme qui, depuis 1620, enseignait l'obstétrique à un petit nombre d'élèves de son sexe. L'éducation professionnelle ne durait que trois mois. La maîtresse sage-femme faisait des accouchemens en dehors de l'Hôtel-Dieu. A l'intérieur, ses attributions consistaient à examiner les femmes qui demandaient leur admission, à opérer la délivrance de toutes les pensionnaires à terme, à conduire les autres à la messe, à faire baptiser les enfans, à suppléer, dans la surveillance de la salle, la supérieure et les religieuses, à faire faire la lessive. Sa capacité était établie par un examen passé devant le médecin et le chirurgien de l'Hôtel-Dieu, et deux maîtresses jurées de Paris, et elle prêtait serment avant d'entrer en fonctions. Elle recevait 8 sols par accouchement, puis à partir, ce semble, de 1606, un traitement fixe de 60 livres qui fut porté, en 1614, à 100 livres.

En dehors de l'Hôtel-Dieu, qui fut la première Maternité, il y avait à Paris des matrones ou sages-femmes qui étaient soumises à une réglementation traditionnelle fort simple. Quand elles avaient suffisamment profité des leçons de celles qui les avaient précédées dans la carrière, elles faisaient connaître le nom de leurs maîtresses, étaient l'objet d'une enquête de bonnes vie et mœurs, passaient un examen devant les médecins, les chirurgiens jurés et les matrones jurées du Châtelet et y prêtaient serment. Elles pouvaient alors mettre une enseigne représentant une femme avec un enfant dans les bras ou un berceau avec une fleur de lys. Leurs statuts leur défendaient d'employer aucun médicament abortif, leur prescrivaient de rappeler aux femmes en couches les devoirs religieux relatifs à leurs enfans et à elles-mêmes, d'ondoyer au besoin les nouveau-nés, de dénoncer celles de leurs compagnes qui se signalaient par leur inconduite, d'assister tous les ans à une leçon d'anatomie féminine, faite par un chirurgien juré du Châtelet, de découvrir, autant que possible, l'état-civil des enfans trouvés, de se rendre, la veille de la fête patronale, dans l'église des Saints Côme et Damien de Paris ou dans celle de Luzarches, placée sous le même vocable, pour demander à ces patrons de la corporation de bien remplir leurs devoirs professionnels, et enfin de payer, pour l'entretien du culte, une redevance à leur paroisse.

La clientèle était si nombreuse que les sages-femmes

devaient arriver à se multiplier sans s'astreindre à prendre un diplôme au Châtelet. De temps en temps elles étaient invitées à le produire, et celles qui n'en avaient pas et n'étaient pas jurées devaient retirer leur enseigne. Il y en avait dans ce cas de très expérimentées qui alléguaient leur longue pratique. Elles étaient mises alors en demeure de subir l'examen. En dehors de Paris, l'expérience, constatée par un certificat, paraît avoir été une condition suffisante pour s'établir. Il y avait bien un examen et un serment, mais ils se rapportaient aux devoirs religieux, et c'était au curé qu'il appartenait de s'assurer qu'elles sauraient les remplir. On connaît ces devoirs. Les municipalités pourvoyaient aux frais des accouchemens et des soins qui intéressaient la population pauvre.

Les sages-femmes cherchèrent avec persistance à se mettre en possession du droit de placer des nourrices qu'elles faisaient venir de la campagne et prenaient en pension et elles semblaient assez bien désignées pour en procurer aux mères qu'elles venaient d'accoucher. Cependant leur intervention dans cet intérêt ne fut jamais légalement autorisée. On n'en voit pas d'autre raison que le tort qu'elle pouvait faire au monopole des recommanderesses.

De ce qu'on vient de lire on est autorisé à conclure que l'obstétrique était généralement abandonnée à l'empirisme, que celles qui en faisaient leur carrière se passaient trop souvent, faute d'un enseignement organisé, des lumières de la science.

Les pages qui précèdent prouvent que, dans la première moitié du XVIIe siècle, les femmes trouvèrent dans l'industrie et le commerce, soit à la faveur du régime corporatif lui-même, soit grâce à la constitution naissante de ce qu'on peut appeler déjà la fabrique, soit par le travail libre, de nombreux moyens d'existence. Nous croyons avoir établi que, si la prééminence masculine n'a rien perdu de son prestige, si elle n'a eu à se défendre contre aucune revendication théorique, si elle s'est même, à certains égards, maintenue dans ses positions, elle a dû plus souvent se contenter des apparences et abandonner devant les convenances et les exigences du public l'intérêt positif qu'elle défendait. La domesticité, dont nous allons maintenant nous occuper, ouvrait dès lors à l'activité féminine une carrière qui, en nous introduisant dans la vie intime, semble nous pro-

mettre des révélations instructives sur le contact et les réactions réciproques de ceux qui servent et de ceux qui se font servir. A la différence des domestiques mâles, en effet, qui ont en quelque sorte une vie publique, qui, à la suite de leurs maîtres, entrent dans toutes les factions, participent à tous les désordres, et qui, par leur nombre, leur turbulence, l'habitude de porter l'épée et la protection de leurs nobles patrons, obligent l'autorité à compter avec eux, la domesticité féminine se déroule dans les limites du foyer familial. Si elle était mieux connue, celui-ci n'aurait plus pour nous de secrets.

Il n'y a pas dans le monde des arts et métiers, au point de vue de la répartition des professions entre les deux sexes, une anomalie aussi choquante que celle qu'on rencontre tout de suite dès qu'on aborde l'étude de la domesticité. Il semble, en effet, inadmissible que le service des femmes, et surtout le service intime ne soit pas exclusivement réservé à des personnes de leur sexe. Or, il arrivait souvent, au contraire, qu'elles fussent assistées dans leur toilette par des domestiques mâles qui en prenaient le nom d' « hommes de chambre. » Brantôme nous rapporte qu'il avait vu à la Cour et à la ville beaucoup de filles qui n'éprouvaient aucun scrupule, ni aucun embarras à se faire habiller et déshabiller par leurs valets. Jean Puget de la Serre, dans son *Entretien des bons esprits sur les vanités du monde* (1631), nous montre des valets de chambre apportant à leur maîtresse les robes qu'elles ont choisies. L'auteur du *Gyges Gallus* (1640), le P. Zacharie, s'étonne de voir que des femmes de la noblesse ne rougissent pas de sortir du lit devant des serviteurs, de recevoir de leurs mains leur chemise, de se faire peigner et coiffer par eux. Cette promiscuité provoque, il est vrai, la surprise et la censure de ceux qui la signalent. Il faut croire pourtant qu'elle mit beaucoup de temps à être bannie des mœurs, car, dans la deuxième partie du XVIIe siècle, on en trouve encore la trace. Parmi les proverbes que Mme de Maintenon a écrits pour Saint-Cyr, il y en a un où il est question d'un domestique qui a l'habitude d'entrer dans la chambre de sa jeune maîtresse avant qu'elle soit éveillée, et l'auteur du *Traité des devoirs des maîtres et des domestiques*, qui est de 1688, recommande aux mères de bien choisir les laquais qui approchent de leurs filles, ce qui prouve que le service des hommes auprès des femmes n'était pas encore tombé en désuétude. Cette persistance dans un usage dont l'in-

convenance n'échappait pas aux contemporains, venait certainement de ce que la distance entre les maîtres et les domestiques dans les classes élevées en faisait oublier le danger. On se rassurait encore par la sévérité avec laquelle était frappée, dans une société qui en acceptait tant d'autres, ce genre de mésalliance. Dans les classes moyennes, on n'en courait pas le risque et le service intime était fait par des chambrières.

Si dans les grandes maisons, dont le nombreux personnel, placé sous l'autorité du maître d'hôtel, se partageait entre des attributions assez nettement délimitées, la chambrière ou femme de chambre ne sortait pas de celles qui lui étaient spéciales, elle faisait partout ailleurs la plus grande partie du ménage, était qualifiée de chambrière à tout faire ou prenait le nom générique de servante. C'est à ce type que nous ramènerons ce que nous sommes en mesure de dire de la domesticité féminine, la seule que connût la classe moyenne.

Dans quelles conditions se contractait l'engagement de la servante? Nous avons déjà parlé des bureaux de placement et d'adresses. Au sujet de l'acquisition des qualités ménagères dont elle a besoin nous trouvons dans un minutier de notaire parisien des contrats (1), — ils appartiennent, il est vrai, au milieu du XVIe siècle, — qui instituent un apprentissage domestique. Des deux parties qui comparaissent devant le notaire, l'une déclare qu'elle place, en qualité de chambrière ou servante, sa fille âgée de neuf, de douze, de treize ans, l'autre qu'elle nourrira, entretiendra l'enfant et lui fournira quelques hardes au terme de son engagement, c'est-à-dire au bout de quatre ou six ans. Cet apprentissage commençait même plus tôt encore et il fallait que Colette Lormier comptât beaucoup sur la docilité que l'âge tendre de Clémence Marie semblait lui promettre, qu'elle vît en elle un enfant adoptif pour la prendre à son service à l'âge de trois ans en se chargeant de l'élever, d'en faire une chrétienne et de l'envoyer à l'école. A côté de cette formation professionnelle qui résultait de l'accord des intéressés, il faut rappeler celle que recevaient les pensionnaires de certains établissemens charitables.

Les servantes sortaient parfois de la bourgeoisie. Nous en

(1) Ces contrats sont analysés dans le deuxième volume encore manuscrit du minutier dont notre confrère, M. Coyecque, a déjà publié le premier. C'est à son obligeance que nous devons la connaissance de ce second volume.

avons rencontré une qui était la fille d'un procureur. Il y en avait d'instruites. L'archevêque de Rouen, dans ses visites pastorales, enjoint au curé de Saint-Pierre de Pontoise de veiller à ce que celles de sa paroisse reçoivent les leçons des Ursulines. L'évêque de Châlons faisait donner des leçons d'écriture à ses domestiques. Une servante qui vient de Normandie à Paris pour se placer et qui énumère tout ce qu'elle sait faire, ne met pas seulement au nombre de ses talens la couture, la tapisserie, le petit point, le grand point, le point de Hongrie, la pâtisserie et une cuisine recherchée; elle saurait aussi, à l'entendre, écrire en prose et en vers et sur ce dernier point elle défierait Ronsard lui-même. De cette exagération très naturelle dans une fantaisie littéraire, il faut pourtant retenir que la servante s'élevait parfois au rôle de dame de compagnie ou de suivante. J. P. Camus désigne indifféremment par les noms de servante et de suivante deux filles de la petite noblesse rurale obligées d'aller à la ville et de se mettre au service de dames de qualité. On saisit ici le contraste de la naissance et de l'humilité de la situation. Il ressort encore mieux du langage de la suivante Amarante qui, dans la *Suivante* de Corneille, se montre offensée de ce que Clarimonde lui offre un diamant pour obtenir une confidence sur sa maîtresse, dont la naissance, affirme-t-elle ailleurs, ne l'emporte pas sur la sienne. Ch. Sorel rapporte que quelques dames ou demoiselles de qualité, qui se piquaient d'avoir une suivante, lui demandaient le service d'une femme de chambre dont elles faisaient ainsi l'économie. La suivante, qui a commencé par être une dame de compagnie, est devenue assez vite une servante. Sous l'un ou sous l'autre de ces noms, c'est de soins personnels qu'il s'agit, mais de soins plus ou moins intimes. L'auteur des *Amours, intrigues et cabales des domestiques de grande maison* (1633) distingue des suivantes de deux degrés : les unes qui assistent leurs maîtresses dans ce qu'on pourrait appeler leur vie ostensible et d'apparat, qui, par exemple, annoncent et introduisent auprès d'elles les visiteurs; les autres qui, possédant toute leur confiance, mûries dans leur service, familiarisées avec tous les secrets de la physiologie et de la coquetterie féminines, les soignent dans leurs grossesses et leurs accouchemens, ont des remèdes pour tous leurs malaises, mille inventions pour les rajeunir et prolonger l'empire de leur beauté. Il ne leur manque plus, pour se rendre encore plus

indispensables, que de les assister dans leurs amours cachées, et, quand elles le font, elles se classent dans cette catégorie de confidentes et de complaisantes sans scrupule, que le grand succès de l'*Amadis* a popularisées sous le nom de *dariolettes*.

Outre les travaux à l'aiguille que nous avons énumérés, la servante à tout faire devait savoir broder, empeser, godronner, coiffer.

L'engagement était contracté pour plusieurs années et plus souvent pour un an. Il y avait des engagemens à l'essai. La servante produisait un certificat indiquant la maison où elle avait servi et le motif pour lequel elle la quittait. Ce certificat, qui impliquait un congé d'acquit et qui devait conduire bien vite, s'il ne l'avait déjà fait, au livret, fut institué par l'édit du 25 février 1565, qui le voulut authentique et en fit au maître une obligation sanctionnée par 100 l. t. d'amende. Le congé-acquit ne pouvait être refusé par lui et les serviteurs qui n'en avaient pas s'exposaient à être traités, en cas de contravention, comme des vagabonds et des gens sans aveu. A Dijon, les servantes qui quittaient leurs maîtres sans congé-acquit encouraient une amende arbitraire et les maîtres qui les engageaient étaient condamnés à la même peine.

Les servantes étaient généralement nourries. Cependant il y a, dans un sermon du P. Lejeune sur les devoirs des maîtres, un passage qui, si nous le comprenons bien, suppose que certaines servantes s'entretenaient elles-mêmes, mot qui, pris dans son vrai sens, comprend aussi bien les dépenses de bouche que les dépenses de toilette : « Vous différez un, deux ou trois ans à donner les gages à votre servante, dit le prédicateur aux maîtres qui l'écoutent, et vous êtes cause que, pour s'entretenir, elle prend à crédit, chez les marchands, les denrées, — ce mot fortifie encore notre interprétation, — qui lui coûteront beaucoup plus cher qu'elles ne feraient argent comptant et vous pensez être innocens! » L'abus auquel s'attaque l'éloquent oratorien était assez répandu. Il était d'autant plus préjudiciable aux intéressés que leur droit était prescrit par un an révolu depuis qu'ils avaient quitté le service, par deux ans d'après une disposition spéciale à la coutume d'Anjou et qu'ils ne pouvaient réclamer que les trois dernières années échues, à moins de titre contraire ou d'interruption de la prescription. Dans les contestations au sujet des gages et des autres conditions des engagemens, le ser-

ment décisoire était déféré au maître. Quand la servante avait pour adversaires des héritiers du patron, moins à même d'être informés de la vérité, c'était, au contraire, son serment qui tranchait le débat. Si elle avait affaire à des créanciers du patron, le tribunal recourait aux modes de preuves ordinaires. Les domestiques étaient pour leurs gages créanciers privilégiés. Aux gages en argent s'ajoutaient souvent des fournitures de vêtemens tantôt purement gracieuses, tantôt stipulées dans les conditions d'engagemens. Il y avait pour ces libéralités en nature des circonstances prévues; quand le fils ou la fille de la maison se mariait, les domestiques de l'un et de l'autre sexe y gagnaient à tout le moins une garde-robe neuve.

La servante qui se mariait sans l'autorisation de ses maîtres perdait ses gages. On s'étonnera que nous n'ayons pas encore parlé du montant de ces gages. C'est que les chiffres que nous avons sous les yeux sont tellement éloignés les uns des autres qu'ils ne conduiraient pas, même approximativement, à une idée un peu générale.

La domesticité n'est pas seulement ce qu'en font les usages contractuels; les rapports des maîtres et des serviteurs dépendent aussi de l'idée que la loi morale et la loi civile leur donnent les uns des autres. C'est encore au P. Lejeune que nous demanderons de quels yeux l'Église leur commandait de se considérer mutuellement. L'orateur chrétien va jusqu'à présenter l'autorité du maître comme « une émanation, une image et une expression de la souveraineté de Dieu. » On ne parlait pas autrement des rois. En même temps qu'il proclame la profonde inégalité sociale entre les maîtres et les serviteurs et approuve la justice humaine qui fait une grande différence entre les torts réciproques des uns et des autres, il enseigne au subalterne à défendre contre son supérieur sa conscience et sa moralité, et il exalte le premier jusqu'au rang où il vient de placer le second : «... Vous devez chérir vos serviteurs, avoir des tendresses pour eux et même des sentimens de respect, car ils sont les images de Dieu. » On sait déjà un peu comment la société civile comprenait les relations qui naissent de la domesticité. Pour elle l'homme abstrait n'existe pas, elle ne connaît encore que l'homme vivant, tel qu'il est conditionné par son origine ethnique et locale, sa famille, sa place dans la hiérarchie sociale, son statut professionnel, l'homme qui est toujours le

supérieur et l'inférieur d'un autre. Elle impose aux deux parties des devoirs respectifs, mais elle présume chez l'une plus de véracité, accorde à sa parole plus de confiance, lui reconnaît, pourvu qu'elle en use modérément, le droit de correction, distingue par le livret les méritans et les indignes. Ce n'est donc pas la faute du législateur si les rapports des deux parties ne sont pas toujours ce qu'ils devraient être. Un commentateur de l'édit du 25 février 1565, Philibert Buygnon, impute aux guerres civiles le mécontentement général de son sort, les aspirations communistes, la convoitise du bien d'autrui, la corruption des mœurs d'où vient le mauvais esprit qu'il constate chez les domestiques. Et cependant il écrit en 1572, dix ans seulement après que ces guerres ont commencé. Qu'aurait-il dit en 1598, au moment où elles finissaient? Buygnon a raison. Toutefois, les guerres civiles ne peuvent expliquer les crises qui se produisirent au milieu du siècle suivant. Nous en avons signalé une dans le Velay en 1640, qui eut pour cause l'absorption du travail féminin par l'industrie dentellière. En Provence, vers la même époque, on souffrit de la même pénurie compliquée de la difficulté de faire de bons choix, et ici, nous ne savons ce qui provoqua cette diminution dans la quantité et la qualité. La misère, en effet, était très grande et les places auraient dû être recherchées. On avait, au contraire, beaucoup de peine à se faire servir. Les gens du pays, qui consentaient à se placer, étaient si peu fidèles, si peu soucieux des intérêts de leurs patrons, qu'il fallait les surveiller de très près. Les patrons étaient si peu sûrs de les garder, si peu confians dans leur probité, que la sollicitude qui leur était habituelle se refroidissait, et, quand ces mercenaires de passage tombaient malades, au lieu de les soigner chez eux, ils les envoyaient se guérir ailleurs. Le luxe de la toilette avait gagné les servantes et ce qu'elles ne dépensaient pas en parure, elles allaient le perdre à la blanque c'est-à-dire à la loterie publique. Leur coquetterie ne s'interdisait rien de ce que portaient leurs maîtresses. Elles auraient dû s'en tenir comme coiffure au bavolet, au couvre-chef, à la calle, comme jupe à la hongreline, à la cotte garnie d'une chaîne d'argent ou de laiton où pendaient les ciseaux et du demi-ceint d'argent. Au lieu de cela, elles se permettaient le chaperon, puis l'escoffion, et jusqu'au masque. A Bordeaux, en 1627, elles se coiffaient *à la garcette*, tout

comme leurs maîtresses, amassant leurs cheveux sur le front et jusque sur le nez en forme de coquilles Saint-Jacques. Pour le service de chambre, elles revêtaient parfois un corps blanc ajusté. A Strasbourg, elles portaient une garde-robe, c'est-à-dire un tablier à manches, un pelliçon, un chaperon, une fraise blanche et godronnée à plusieurs rangs et un large ruban de taffetas noué au bout des tresses.

La coquetterie et le goût du jeu de hasard les entraînaient à grossir leurs gages de profits illégitimes. La littérature populaire, qui est toujours très mauvaise langue, leur reproche, parmi beaucoup d'autres choses, de « ferrer la mule. » Mais elle n'est pas seule à déposer contre elles. Au commencement du XVIIe siècle, le procureur syndic de la Chambre de ville de Dijon représente que, pour soutenir leur luxe, elles commettent des vols domestiques et requiert qu'il leur soit défendu, sous peine de fouet, de porter des souliers légers et des cottes empesées. Les ouvroirs ou, comme on les appelait en Bourgogne, les *ecraignes* de village, c'est-à-dire les assemblées de femmes dont le travail en commun était l'objet, le commérage et la licence les attraits, sont considérés par le chanoine Dognon comme pernicieux pour la probité domestique et doivent être sévèrement défendus. Ils le furent, en effet, à Dijon notamment. A Nîmes, des filles venues du dehors se plaçaient quelque temps, quittaient presque aussitôt les maisons où elles étaient entrées et se réunissaient dans des chambrées qui firent si mal parler d'elles que le consulat fut obligé d'intervenir. L'infidélité domestique qui consistait à majorer les prix, à tromper sur la quantité, à détourner les provisions, était un mal chronique. Il arrivait aussi que cette infidélité s'exerçait en grand, que des voleurs de profession s'assuraient, pour faire leurs coups, de la complicité des gens de service. A Périgueux, la servante coupable d'avoir volé ses maîtres était fouettée dans les rues, désignée aux outrages par un écriteau portant l'inscription : *larronnesse domestique* et, après restitution de l'objet volé ou paiement de sa valeur, bannie à perpétuité de la ville et de la banlieue.

Quand les rapports normaux entre maîtres et serviteurs n'étaient pas altérés par les abus de confiance des seconds, ils pouvaient l'être par la familiarité, la promiscuité, la déchéance sociale. Retz signale comme il sait le faire l'entraînement et les inconvéniens de la familiarité dans les grandes maisons. Dans

les moyennes et les petites que nous avons surtout en vue, elle naissait forcément de ce que la maîtresse et les filles de la maison passaient une partie de leur vie à la cuisine. Il y avait certains oublis des distances qui avaient de plus graves conséquences. Les mœurs ancillaires étaient très répandues et, indépendamment des situations fausses qu'elles créaient toujours, elles se révélaient souvent bruyamment par des scandales et des mariages disproportionnés. La jurisprudence se montrait sévère pour ces unions serviles. Plusieurs arrêts avaient privé les servantes, qui avaient su se faire épouser, des avantages nuptiaux que leur avaient valus ces mariages scandaleux. Quand une servante devenait enceinte, il y avait à l'encontre du maître une présomption de paternité en ce sens qu'il devait à la mère, pendant le procès en désaveu, une provision alimentaire. Le fils de famille qui avait séduit une servante et l'avait rendue mère, ne lui devait pas le mariage, mais une provision alimentaire d'abord et ensuite une réparation pécuniaire. Les tribunaux avaient contre les procès de séduction et de rapt entrepris par des femmes au service des défendeurs des préventions légitimes. Ces affaires, où les victimes mettaient leur honneur à un prix très exagéré, étaient souvent des affaires de chantage qui se terminaient par des transactions pécuniaires.

Nous donnerions une idée bien fausse de la domesticité féminine si nous laissions le lecteur sous l'impression que les devoirs réciproques qui en découlent fussent généralement méconnus. Que de familles chrétiennes, au contraire, dont la tenue et la rectitude morales étaient incompatibles avec les abus et les désordres dont la domesticité se rendait coupable ailleurs! Dans la maison où servait Armelle Nicolas, c'était une vieille coutume de faire à haute voix, tous les soirs, après le souper, devant la famille et le personnel domestique, une lecture édifiante. Mlle de Neuvillars ne gardait pas les domestiques adonnés aux juremens, à la médisance, au mensonge ou à d'autres vices. Elle ne parlait jamais à ses servantes sans mêler à ses ordres un mot d'instruction et d'édification, tout en prenant garde que les pratiques de dévotion ne fissent pas tort au travail. Elle ménageait leurs forces, veillait à leur bien-être, ajoutait à leurs gages des gratifications, les assistait dans leurs maladies. Mme Acarie habituait ses filles à traiter les domestiques avec une grande politesse, leur donnait ses soins avec le

même dévouement qu'à ses enfans. Le P. Cordier raconte qu'ayant eu un laquais atteint de la peste, elle cacha la nature de son mal, éloigna de lui toutes les personnes de la maison et le soigna si bien à elle toute seule qu'elle le guérit. Comme Mlle de Neuvillars, elle ne manquait jamais d'entretenir ses servantes, quand elles l'habillaient, de quelque sujet d'édification. Les jours de fêtes, elle était suivie à la sainte table par ses domestiques des deux sexes aussi bien que par ses enfans, et l'une de ses femmes de chambre, Andrée Levoix, entra, comme elle, au Carmel. S'il faut en croire un de ses modernes historiens, le spectacle d'une maison si saintement réglée aurait exercé une influence salutaire sur celles où fréquentait Mme Acarie et qui appartenaient à l'élite de la société et le niveau de la domesticité en aurait été relevé.

Beaucoup de contemporaines de Mlle de Neuvillars et de Mme Acarie, sans avoir leurs éminentes vertus, par leurs exemples, par leur autorité, par une sollicitude également attentive aux besoins du corps et de l'âme, imposaient à ceux et à celles qui les servaient une discipline pénétrée de bonne volonté et de dévouement. Les maîtres s'occupaient de l'avenir de leurs serviteurs, ils les plaçaient en apprentissage, ils leur procuraient un emploi, ils les mariaient. Ils en prenaient même l'engagement en les arrêtant. Quant Casaubon, ci-devant laquais de messire Élisée d'Illiers, entre en apprentissage, c'est au château de celui-ci et en sa présence que le brevet notarié en est passé et c'est lui qui en paye le prix.

Cette prévision d'un avenir différent de la domesticité n'est pas seulement digne de remarque par l'idée qu'elle nous donne du patronage des maîtres, mais aussi parce qu'elle indique que la domesticité était moins qu'on ne le croit une carrière où l'on vieillissait, où l'on finissait ses jours. On n'y entrait pas avec la pensée d'y rester toujours, on rêvait un établissement plus compatible avec l'indépendance. On l'adoptait avec l'espoir d'y obtenir une protection qui permettrait d'arriver à une condition où l'on se flattait de ne dépendre que de soi, comme un moyen de faire des économies pour réaliser cet espoir. Telles ces paysannes d'Auvergne qui n'allaient servir à la ville que juste le temps nécessaire pour gagner une petite dot. On ne s'y donnait pas tout entier, on réservait une partie de son temps pour faire autre chose. Un compagnon tailleur, qui s'était

mis aux gages d'un maître, continue à travailler de son métier en ville. Nicolas Picquet est pendant six mois au service du comte de Soissons; le reste de l'année, il est juré porteur de grain et il prétend avoir le droit, qui lui est contesté par ses confrères, de se faire remplacer dans son office pendant le temps qu'il doit à celui qu'il sert.

Faut-il donc renoncer à l'idée de la longue durée des engagemens, à celle de ces générations de serviteurs se succédant auprès de générations de maîtres dont ils épousent les intérêts et les sentimens? Assurément non, mais appelée à desservir divers milieux sociaux, la domesticité présentait une souplesse d'appropriation particulière. Ce qui prévaut ici, plus encore que dans le travail féminin des arts et métiers, c'est l'adaptation aux convenances et aux besoins. Nous avons surtout porté notre attention sur celle qui était en rapport avec la classe moyenne et urbaine. Nous la retrouverons prochainement, quand l'étude de la famille et de la vie domestique nous conduira dans le milieu rural où vivait surtout la haute classe, et peut-être qu'alors elle nous paraîtra différente.

G. Fagniez.

LE FRISSON SACRÉ[1]

PREMIÈRE PARTIE

I

« Il faut vivre notre vie consciente en lui donnant toute l'intensité, l'étendue et la profondeur qu'elle peut atteindre. »

Les dix-sept ans d'Hélène Nortillet étaient aux prises avec cette grave formule, qui aujourd'hui devait servir de thème à sa rédaction de morale et de philosophie. Dans le grand salon provincial à l'angle duquel sa table de travail était installée, la jeune fille, auréolée d'une chevelure d'un blond fauve et comme brûlée de soleil, et le visage scellé par la méditation, paraissait aussi immobile que les portraits anciens accrochés aux parois des murs, sous les dorures ternies du plafond. Et son souffle léger faisait à peine bouger son corsage. Cependant l'éclat de sa jeunesse était un flambeau allumé qui rayonnait sur tous les objets autour d'elle. Une branche de genêt dans un vase au col étroit jetait parmi la grande pièce austère le même éclat de jeunesse et de gaieté.

Hélène était la seconde fille de M. Aristide Nortillet, professeur à la Faculté des lettres d'Aix et membre de la plupart des Sociétés savantes de cette ville où, depuis le temps du bon roi René, d'heureuse mémoire, les innombrables rameaux de

(1) *Copyright by* **Jean Bertheroy.**

l'arbre de la pensée n'ont pas cessé de fleurir avec les grappes du raisin muscat et les belles plantes exotiques importées en Provence par ce roi artiste, collectionneur et poète. A vrai dire, M. Aristide Nortillet, Parisien d'origine et Aixois seulement d'adoption, — par son mariage, — n'était lui-même ni poète, ni collectionneur, ni artiste ; il était professeur, et professeur uniquement. Cette fonction l'absorbait assez. Son cours à la Faculté des lettres d'Aix se doublait d'un autre cours semblable à Marseille, restée tributaire, sous le rapport académique, de l'antique capitale de la Provence et formant avec elle le faisceau d'une Université complète. Cette année il avait pris pour sujet de son enseignement l'*Individualisme de Montaigne ;* et c'était avec une force de logique irrésistible qu'il développait devant un auditoire peu nombreux, mais attentif, des idées qui lui avaient toujours été chères. Individualiste, M. Nortillet l'était par tempérament, par choix et par esprit d'indépendance aussi, pour protester contre ce qu'il appelait le « formalisme universitaire. » Ses cinq enfans, s'il entendait leur donner à tous, garçons et filles, une éducation égale, il les élevait du moins avec la vision très nette qu'ils devraient plus tard eux-mêmes se compléter et achever de s'instruire selon les tendances propres à leur nature. La culture générale reçue au collège ou au foyer paternel n'était à ses yeux que le point de départ d'une culture rationnelle de leur personnalité.

Voilà ce que, toute jeune encore, Hélène avait appris comme un article de foi et ce qu'elle s'efforçait de développer à son tour dans sa rédaction de philosophie. Mais les idées ne lui venaient qu'avec lenteur ce matin, et son cerveau concevait malgré elle d'autres idées et d'autres images. Elle pensait à sa sœur Mathilde qui, plus avancée qu'elle, avait déjà passé la seconde partie de son baccalauréat et, en ce moment, achevait une année d'études complémentaires en Allemagne. Elle songeait à son frère aîné, Alfred, si sérieux, si studieux, qu'elle ne voyait que rarement, car il préparait sa médecine à Marseille ; et au cadet, Léon, celui qu'elle aimait le mieux, parce qu'il était délicat et sensible comme une femme ; et au plus petit, Gabriel, qui n'avait encore que treize ans et avec qui elle faisait de si bonnes parties quand il sortait du collège. Elle se sentait différente d'eux tous, différente aussi de son père et de sa mère, différente des gens qu'elle voyait dans leur intimité, ou qu'elle ren-

contrait au dehors. Pourquoi en était-il ainsi? et qu'avait-elle de si particulier, de si anormal? Elle n'en savait rien! Elle avait grandi comme ses frères et comme sa sœur, dans ce milieu très intellectuel et peu bourgeois; elle avait respiré le même air et reçu le même pli dès son berceau; et cependant elle s'était orientée autrement, elle avait cherché une autre lumière, telles ces fleurs qui dans un massif s'écartent de leurs pareilles et s'offrent, seules, à quelque furtif rayon. Voilà certes qui était fait pour donner raison aux théories individualistes de M. Nortillet! Les problèmes philosophiques qui passionnaient Mathilde laissaient indifférente l'intelligence pourtant très souple et très avisée d'Hélène. Elle trouvait ce genre d'effort inutile et vain; elle ne se sentait aucun goût pour l'ontologie, la métaphysique et les arcanes mystérieux de l'Être...

En attendant, il fallait piocher cette composition; tant bien que mal elle mit sur pied ses quatre pages, puis elle courut à la fenêtre et l'ouvrit; une bouffée d'air tiède vint la toucher au visage, et le grand salon provincial, les panneaux à demi effacés, où des Amours jouaient parmi des roses, où des bergères s'enlaçaient à des bergers poudrés et enrubannés comme des marquis, les portraits souriant dans leurs cadres, et la touffe de genêt dans son vase de cristal, tout, à ce contact du vent parfumé de Provence, sembla s'animer et frémir comme le sein de la jeune fille.

La journée était orageuse. Au milieu de la place des Prêcheurs, une nuée de poussière s'élevait, pareille à une colonne d'encens, cachant la belle fontaine de Chastel qui érigeait son obélisque surmonté d'un aigle aux serres ouvertes. Les vieux platanes à l'écorce craquelée, tels les antiques platanes d'Olympie, balançaient sous un implacable azur leurs branches nouvelles; de l'autre côté, l'église de Sainte-Madeleine avec sa façade Renaissance évoquait quelque temple grec. Mais Hélène ne regardait rien ; debout entre les deux montans de la fenêtre, elle buvait avec ivresse le souffle chaud qui embrasait son âme; les yeux à demi clos, elle écoutait le bruit proche et lointain des eaux jaillissantes aux nombreuses vasques de marbre, des eaux pleines de vertus secrètes qui toujours avaient embelli cette ville, et qui même lui donnèrent son nom. Ce murmure perpétuel des eaux, ce souffle embrasé des plaines de l'Est, c'était

toute la poésie et toute l'ivresse de la terre natale. Hélène, sans chercher à analyser son émoi, s'y livrait avec la fougue passionnée de ses dix-sept ans. Car elle avait une âme passionnée, une âme vibrante, la fille cadette du professeur Nortillet; son jeune visage en cet instant même trahissait cette flamme intérieure. Quelle fauve chevelure de déesse, quel front charmant mais volontaire, quel bel arc de sourcils noirs et lisses surmontant d'admirables yeux d'un bleu violet! Des épaules juvéniles un peu étroites, des mains longues et fines, une ligne du dos à la fois noble et gracieuse complétaient l'ensemble de la personne physique d'Hélène. C'était une vierge délicate et robuste, sœur d'Artémis ou de Pallas.

Hélène se retourna : quelqu'un venait d'entrer dans le salon, Mme Nortillet. Jeune encore, les traits masqués de douceur, les lèvres et les paupières fines, elle souriait à sa fille dont la beauté l'enorgueillissait. Cette grande fleur vivante était sortie de son sein. Plus belle que Mathilde, plus caressante et plus altière, Hélène avait, sans le vouloir, capté les prédilections maternelles, et peu à peu elle était devenue le centre attractif de toute la famille; c'était autour d'elle que gravitaient ses frères et sa sœur; nullement jaloux et conquis eux aussi par son charme, ils s'étaient habitués à la regarder avec les mêmes yeux que Mme Nortillet et à l'entourer d'attentions. Seul, le professeur maintenait entre tous ses enfans l'équilibre d'une affection égale.

Dans le vaste salon traversé de soleil et d'ombre, la mère et la fille formaient un petit groupe touchant par ses contrastes. Assises maintenant à côté l'une de l'autre dans une bergère Louis XVI où elles pouvaient tenir toutes deux, elles causaient; et l'on eût dit deux amies, d'âge et de caractère différens, en train d'échanger des confidences. Mais cette intimité ne dépassait pas le point fixe au delà duquel commence la vie profonde, sentimentale et mystique de chaque être; et nul secret véritable n'avait jamais été échangé dans le cours de ces effusions quotidiennes.

Hélène cependant avait une curiosité ardente : du passé de sa mère, elle aurait voulu tout savoir. L'instinct certain qu'on lui cachait quelque chose l'incitait à interroger Mme Nortillet lorsque, comme aujourd'hui, elles se trouvaient seules toutes deux, et que la maison depuis la base jusqu'au faîte était rem-

plie de silence. A l'étage au-dessous vivaient le comte et la comtesse de Champier, de vieille noblesse parlementaire, époux sans enfans, élégans, paisibles et doux. C'était à eux qu'appartenait cet hôtel de la place des Prêcheurs, du pur style XVIIIe siècle, et dont la porte d'entrée, ornementée de mascarons et de lyres, était soutenue par deux cariatides de pierre. Les Nortillet avaient loué le second étage trop vaste encore pour eux, tant il y avait d'espace dans cette vieille demeure seigneuriale; et ce salon, dont ils avaient fait une salle de travail, eût pu contenir, sans changer les meubles de place, toute l'aristocratique société de la ville. Entre deux bibliothèques, un buste posé sur un piédouche de marbre disparaissait presque dans la pénombre; la tête rappelait celle des personnages du temps de Louis-Philippe, cheveux lisses, petits favoris courts, menton rasé encadré dans un faux-col à pointes rigides; mais de cet aspect conventionnel il se dégageait quelque chose de libre, de spontané et de hardi, qui décelait une nature d'exception. Le regard surtout avait un rayonnement magnifique, et le nimbe du génie flottait autour de l'image déjà fanée par le temps. Ce buste était celui du père de Mme Nortillet, le grand-père d'Hélène, Auguste Nau. Bien souvent la jeune fille, en rangeant des livres dans les bibliothèques, s'était arrêtée en face de l'effigie de l'aïeul, et naïvement s'était entretenue avec lui. Sans l'avoir jamais connu, elle l'aimait de toute son âme. Elle s'étonnait et s'indignait presque du silence qui s'était fait autour de ce mort, — silence qu'elle jugeait voulu et qui certainement ne devait pas être de l'oubli. Quelquefois, quand elle risquait un mot sur ce sujet, une réflexion ou une remarque banale, — car elle n'aurait point osé une question directe, — elle voyait le front de ses parens s'assombrir et un malaise les gagner. Pourquoi? Ce buste démodé et attirant, bienveillant et énergique, ne racontait-il pas des choses dignes d'être entendues? N'évoquait-il pas une existence courageuse et belle? N'y avait-il pas là un exemple à suivre, un enseignement à recevoir? Et n'était-ce pas bien sec, bien mesquin de vivre dans le présent seul, parmi les vivans éphémères, sans pouvoir remonter aux sources de sa formation et de sa pensée? Hélène se demandait tout cela avec une certaine amertume. Dans les instans comme celui-ci, où elle se trouvait blottie contre le sein de sa mère, sa curiosité, son émotion prenaient plus de

force ; elle aurait voulu briser le silence ; mais elle regardait le front pâli de Mme Nortillet, sa douceur qui cachait une sourde tristesse, sa bouche qui souriait avec résignation, ses yeux qui souvent avaient dû pleurer ; et elle se taisait pour ne pas réveiller ces ombres de douleurs muettes...

Pourtant la femme du professeur avait posé la broderie qu'elle tenait en entrant et de sa main fluette elle caressait doucement les beaux cheveux indociles d'Hélène. Elle aurait voulu, ainsi qu'autrefois, la prendre sur ses genoux, la bercer de chansons puériles ; c'était presque à regret qu'elle la voyait chaque jour s'épanouir, se développer si librement ; bientôt, dans une année sans doute, elle partirait elle aussi, comme sa sœur ; elle irait à l'étranger compléter son instruction, et cette joie, ce rayonnement qui émanaient de l'enfant privilégié n'illumineraient plus la maison.

— Hélène, demanda-t-elle faiblement, es-tu contente de ton travail, aujourd'hui ?

— Est-on jamais contente d'un travail qui vous est imposé? répondit la jeune fille avec chaleur. Voyez-vous, mère, j'ai nettement conscience que tout cela ne me servira à rien. J'applique mon esprit à des idéalités creuses, et elles crèvent, ces idéalités, comme des bulles de savon dans l'air !

Mme Nortillet avait pâli. C'était la première fois qu'Hélène lui parlait avec cette fièvre concentrée, et témoignait de ce mépris pour les choses de la pensée. Dans cette maison studieuse, de tels propos étaient presque un blasphème. Que dirait M. Nortillet s'il les entendait ?

— Tu ne renonces pas pour cela à passer ton baccalauréat? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Non certes, dit Hélène en riant, d'autant plus que ce sera la fin du cycle. Ensuite je chercherai ma voie, puisque c'est la mode à présent que les jeunes filles soient armées, comme les garçons, pour la lutte de la vie.

— La mode et la nécessité aussi, en ce qui nous concerne. Tu sais que nous n'avons pas de fortune, Hélène. Notre propriété des Pinchinats et les meubles de famille que nous avons réunis là-bas et ici représentent à peu près tout ce que nous possédons. Le traitement de ton père a suffi jusqu'à présent à nous faire vivre honorablement et à vous élever ; mais de dot vous n'en aurez point, ta sœur ni toi, et les filles sans dot ne

trouvent pas aisément de partis. Il est préférable, d'ailleurs, il est plus décent et plus digne de ne pas compter sur le mariage pour s'assurer des moyens d'existence.

— C'est absolument mon avis, mère, dit Hélène sans se déconcerter. Le mariage, voilà qui me paraît plus effrayant que tout le reste! Être attachés toute sa vie au même piquet, et brouter la même herbe en toutes saisons, ce doit être quelque chose d'affreux!

— C'est cela, en effet, si on ne s'aime pas, répondit Mme Nortillet de sa voix tranquille. Mais, heureusement, il y a des unions où les esprits et les cœurs s'entendent pour créer une atmosphère plus large, et ôter aux exigences matérielles ce qu'elles ont de pénible ou de monotone.

Hélène regarda sa mère. Évidemment elle faisait allusion à son propre cas; elle pensait à M. Nortillet. Car c'était un ménage modèle que celui de ces deux époux qui, après plus de vingt ans d'existence commune, restaient encore tendrement unis. Jamais une dispute, un malentendu ne se produisait entre eux; et toujours ils se parlaient avec ce respect mutuel que gardent, même dans la plus grande intimité, les âmes nobles et fières.

— Oui, cela est beau, mais si rare! soupira Hélène, comme si elle était écrasée sous un poids formidable d'expérience.

— En tout cas, l'heure n'est pas venue pour toi d'y songer, dit Mme Nortillet en souriant.

Elle attira sa fille sur ses genoux, de ce grand geste protecteur familier à toutes les mères; et, déplaçant les folles boucles blondes, elle chercha sur la tempe la place délicate et lisse, où elle avait coutume d'appuyer un tendre baiser.

II

Il fallait tout au plus dix minutes à M. Nortillet pour rentrer chez lui, sa leçon achevée à la Faculté des lettres. Mais il prenait généralement par le plus long, afin de respirer un peu. Après cette heure passée dans sa chaire étroite de professeur, il avait besoin de se sentir libre. Il aimait, comme tous les Aixois d'origine ou d'adoption, cet air brûlant et capiteux qui dessèche les lèvres et laisse au fond des poumons une singulière soif, la soif même de vivre. Il aimait surtout le bel alignement des façades, si nobles, d'une si harmonieuse ordonnance, que le

XVIIIe siècle avait prodiguées partout. Sur le cours Mirabeau, où battait le cœur frémissant de la ville, comme dans les rues les plus oubliées, chaque maison presque avait eu sa gloire, chaque porte évoquait un nom historique ou quelque aventure fameuse. Une richesse sans ostentation, une élégance sans faste marquaient de leur cachet les moindres demeures; le silence qui régnait dans ces rues discrètes n'était point de la tristesse, mais un recueillement fécond. On sentait que les souvenirs du passé revivifiaient constamment l'âme de ce peuple, de même que les sources ardentes qui couraient sous ce sol antique en entretenaient sans cesse la chaleur et l'alacrité.

Certes une cité qui avait reçu une si forte empreinte n'était point une cité déchue. Ville comtale jusqu'au temps du bon roi René, ville de grande noblesse judiciaire jusqu'au jour où la Révolution avait jeté bas son Parlement, elle était restée aristocratique et souriante, comme une douairière qui sur ses cheveux blancs jette une légère et fine guipure. Elle était unique en France, unique au monde peut-être : « la plus belle après Paris, » avait dit d'elle le président de Brosses, retenu plus longtemps qu'il n'aurait voulu par l'amabilité des hommes et la grâce un peu lointaine des femmes. Les derniers salons où l'on avait su causer avaient été très probablement ceux des somptueux hôtels de la rue Mazarine et de la rue Cardinale, dans lesquels plus d'une fois le grand Mirabeau, devenu lui aussi Aixois d'adoption par son mariage, s'était plu à éblouir ses hôtes de sa verve inégalable. Et maintenant encore la brillante société aixoise gardait cet esprit alerte et vif, cette politesse raffinée, qui faisaient dire à Stendhal : « Aix est une ville de bonne compagnie, où les dames ont conservé tout leur empire. »

Le professeur Nortillet, sans remonter si loin dans ses réminiscences littéraires, la comparait volontiers à Versailles, à cause d'un même parfum indéfinissable que les grands siècles d'élégance y avaient laissé. Mais quelle différence de couleurs et de lumière ! Ici tout était âpre, tourmenté, fougueux, et ce qui, sous les ombrages légers des Trianons, n'était que jeux et divertissemens prenait sous la dure crudité du soleil de Provence une signification excessive. Ici la passion ne pouvait être que mortelle. Elles le savaient, les grandes dames de jadis, dont les aventures galantes avaient presque toutes tourné au tragique; et c'était des larmes plus que des sourires, des cris

d'angoisse plus que des soupirs voluptueux qu'avaient vus et entendus les jolis Amours enguirlandés de roses, peints par Van Loo et Fragonard dans les grands salons dorés.

L'âme pondérée et tranquille du professeur n'éprouvait aucun émoi de ces effluves. Il aimait ses enfans et son épouse d'une affection absolue qui suffisait à remplir sa vie sentimentale; — et quant à sa vie intellectuelle, celle qui tout jeune l'avait plié et immobilisé sous son joug, elle recevait de ces ardeurs et de ces contrastes une source nouvelle d'inspiration. Bien qu'il n'eût jamais livré ses œuvres au public, le professeur écrivait beaucoup; et son fils Léon, le cadet, avait hérité de lui cette ferveur littéraire; mais, pour l'un comme pour l'autre, le sérieux de l'existence était ailleurs; il fallait « travailler, » c'est-à-dire remplir exactement les devoirs de son état.

Or c'était justement à ce fils Léon que M. Nortillet songeait en regagnant ce jour-là sa maison. C'était celui-là qui inspirait le plus de crainte à sa sollicitude paternelle : en faire un avocat, c'était bien; mais la carrière, surtout à Aix, était encombrée et difficile; il eût fallu trouver au jeune homme une sorte de parrainage qui lui facilitât ses premières armes judiciaires; et cela n'était pas aisé. Les membres de l'Université formaient comme une caste à part qui ne se mélangeait guère avec l'aristocratie ou la bourgeoisie de la ville. Chacun se tenait à son rang et, sans animosité mutuelle, gardait ses principes et ses traditions. En outre, Mme Nortillet, — Noélie, — excellente femme d'intérieur, sortait peu, ne faisait aucune visite. C'était une existence très recluse que le père, la mère et les cinq enfans menaient dans leur second étage de la place des Prêcheurs; et leur union n'en était que plus étroite. Aux fêtes de Pâques ou aux grandes vacances, lorsque toute la famille allait s'ébattre à la propriété des Pinchinats, on prenait sa revanche de cette réclusion et de cette austérité forcée.

Arrivé devant la porte de l'hôtel de Champier, M. Nortillet jeta le cigare qu'il achevait de fumer; il gravit lentement l'escalier d'honneur qui, selon l'ordre adopté dans la plupart des beaux hôtels aixois, n'allait que jusqu'au premier étage, — et prit pour monter au second le modeste escalier de bois ciré dont il franchit les marches d'un pas plus rapide. Comme il avait toujours la clef de l'appartement sur lui, il ne sonna

point. Il savait d'ailleurs que dès le vestibule le visage effacé et doux de Mme Nortillet allait lui sourire.

Elle était là en effet, guettant son retour. Posément, ils s'embrassèrent tous deux; puis Noélie lui dit à voix basse :

— Le comte de Champier t'attend dans le salon.

— Pour quoi faire? ne put s'empêcher de s'écrier M. Nortillet.

C'était la première fois que le comte se dérangeait pour venir chez lui. Il en était étonné, contrarié presque.

— Tu l'as laissé seul? ajouta-t-il aussitôt.

— Non ! Hélène travaillait quand il est arrivé ; c'est elle qui l'a reçu, et elle est restée auprès de lui.

Le professeur entra dans le salon. En l'apercevant, le comte de Champier se leva de la bergère Louis XVI où il était assis. C'était un homme d'une soixantaine d'années auquel il ne manquait que le jabot et les manchettes de dentelle pour ressembler à M. de Buffon; certainement dans sa poche il devait avoir une tabatière avec le portrait du Dauphin ; un soupçon de poudre veloutait ses joues fraîchement rasées. Affable, il tendit au professeur sa main fine sur laquelle un saphir de grand prix jetait un reflet chatoyant.

— Vous vous étonnez de ma visite? fit-il. Peut-être aurais-je dû vous en prévenir.

— Nullement. Je regrette seulement de m'être attardé en route, et de vous avoir ainsi fait attendre.

— Ne me plaignez point. Cette belle enfant m'a tenu compagnie le plus aimablement du monde.

Il montrait Hélène, qui s'était levée aussi et, charmante dans sa modeste robe de toile bise, les cheveux encerclés d'un ruban mauve, souriait sans la moindre gêne.

— Elle est bien intelligente et d'une simplicité adorable. Vous avez des enfans exceptionnellement doués, monsieur Nortillet.

Le professeur s'inclina et, comme Hélène était sortie discrètement, le comte poursuivit :

— C'est de votre second fils que je voudrais vous parler aujourd'hui. Je sais qu'il fait son droit et qu'il donne les plus belles espérances. Mais, si consciencieux qu'il soit, cette étude ne peut lui prendre tous ses momens. Il doit avoir des loisirs; verriez-vous quelque inconvénient à ce qu'il me les consacrât?

Et, sans attendre la réponse :

— Nous nous entendrions à merveille, j'en suis sûr. Malgré mon âge avancé, — il souriait, — je travaille encore. Je prépare en ce moment une nouvelle édition de mon *Histoire des grands artistes provençaux*, et j'ai l'intention d'y ajouter un opuscule sur le sculpteur Chastel, qui fut, vous le savez, un de nos compatriotes les plus éminens. Mais mes yeux s'usent et ma mémoire s'affaiblit un peu ; il me faudrait un secrétaire, un ami, qui m'aiderait à mettre au point l'amoncellement de mes notes. Pensez-vous que votre jeune étudiant accepterait de me rendre ce service?

— Je suis persuadé qu'il en serait très heureux, très flatté, assura M. Nortillet.

— Je pourrais en même temps lui faciliter ses débuts au Palais. Là je suis un peu chez moi, comme vous êtes chez vous à la Faculté des lettres. Notre vieille ville d'Aix, grande comme une tabatière, disait le marquis de Mirabeau, est cependant compliquée et secrète, autant que ces bonheurs-du-jour, dont les tiroirs ne s'ouvrent qu'à la main qui en connaît le ressort caché. J'ai la chance d'être né et d'avoir vécu dans ce milieu spécial que la poussée démocratique n'a pas fait céder encore. Et je serais vraiment enchanté si, avant de mourir, je pouvais faciliter l'essor d'un nouveau talent.

M. Nortillet réfléchissait et gardait le silence. Un secret existait entre lui et sa femme, le secret qu'avait pressenti Hélène et qu'elle brûlait de surprendre. Quelle prudence n'avait-il pas fallu aux deux époux pour ne rien laisser percer de ce qui avait été la préoccupation de toute leur vie conjugale! Personne ne connaissait à Aix les circonstances dans lesquelles leur mariage s'était accompli; on savait seulement que Noélie, fille d'un sculpteur aixois établi à Paris, y avait épousé un jeune normalien sans fortune. Lorsqu'elle était revenue vivre à Aix avec son mari et ses enfans, le sculpteur depuis longtemps était mort, et nul ne se souciait plus de lui. Mais une histoire lamentable, dont seuls les deux époux se souvenaient, avait précédé leur félicité conjugale : quand M. Nortillet avait rencontré pour la première fois Noélie, elle errait, un matin, dans le jardin du Luxembourg, cherchant une personne amie à qui elle pût demander aide et protection. L'artiste, malade et criblé de dettes, venait d'être saisi, l'atelier où il travaillait serait fermé le lendemain, et les œuvres dans lesquelles l'espoir de

toute sa vie s'était incarné allaient être dispersées et vendues à vil prix sans doute. Des idées de suicide hantaient le père et la fille ; ils étaient à l'une de ces heures critiques où la mort semble la seule issue possible pour échapper aux cruautés du destin. Noélie portait déjà sur ses traits le signe de la fatalité lorsque le jeune normalien l'avait abordée avec une compassion non feinte ; ils avaient causé, et elle lui avait confié, dans un élan suprême, toute la désolation de son cœur. En le quittant, elle avait repris un peu de courage ; cette aide morale, plus nécessaire et précieuse en certains cas qu'une aide matérielle, elle l'avait trouvée : un être jeune, sympathique et fort, lui tendait la main ; elle n'était plus seule. Aussitôt sorti de l'École normale, et en mesure d'assurer désormais l'existence d'une famille, Aristide Nortillet avait épousé la fille du sculpteur ; mais avant de prononcer le « oui » sacramentel, ils s'étaient promis de préserver leurs enfans de la chimère décevante de l'art qui ne se lasse pas de dévorer ceux qu'elle attire sur son sein. Quelque temps après, le vieil artiste mourait sans qu'on lui eût rendu justice, et les deux époux venaient s'établir à Aix, où M. Nortillet avait obtenu une chaire de professeur. Les enfans avaient grandi, élevés dans les idées saines, pratiques et exactes ; tous, Dieu merci ! avaient la voie nettement tracée devant eux. Cependant Léon, le plus sensible, le plus délicat, n'allait-il pas auprès du comte de Champier recevoir une autre impulsion et se laisser aller à aimer, à désirer autre chose ? Ces travaux d'un ordre purement esthétique, auxquels il était appelé à collaborer, n'allaient-ils pas lui inspirer le désir d'être, lui aussi, un artiste ? N'allait-il pas, lui aussi, devenir amoureux de la décevante chimère ? M. Nortillet s'effarait à cette pensée, les yeux machinalement posés sur la fontaine de Chastel, qu'on apercevait par la fenêtre ouverte, dressant contre l'azur du ciel son obélisque hardi surmonté d'un aigle. Le comte de Champier se méprit sur la signification de ce silence :

— Une bien belle chose, n'est-ce pas ? dit-il en se penchant lui aussi du côté de la fenêtre.

— Oui, mais elle n'a pas empêché son auteur de mourir à l'hôpital, comme tant d'autres, après avoir souffert toute sa vie de la misère et de la faim.

— Il en est vengé maintenant. Cette fontaine et l'admirable figure de Vierge qui est là, en face, dans l'église de Sainte-Made-

leine, suffisent à rendre le nom de Chastel à jamais glorieux devant les siècles.

Il s'était levé un peu froid :

— Puis-je compter sur une prompte réponse de monsieur votre fils ?

— Il aura l'honneur de vous la porter lui-même dès qu'il sera rentré, dit le professeur en s'inclinant.

Et, son scrupule passé, il estimait que c'était pour son cadet une bonne fortune unique, une occasion telle qu'il n'aurait pas osé la souhaiter tout à l'heure lorsque, quittant l'hôtel de la Faculté des lettres, il songeait aux innombrables difficultés qui entravent les débuts de toute carrière, — et combien restent en route de ceux qui partent à la conquête de la vie, la bouche souriante d'espérance et le cœur vaillant.

III

Quand Mme Nortillet voulait régaler ses enfans, elle faisait faire pour eux un plat de « pieds et paquets » à la sauce provençale. Cette gourmandise de haut goût flattait leurs palais délicats et plaisait aussi à M. Nortillet, qui en appréciait la saveur digne des anciens Romains, et se réjouissait d'en avoir trouvé une description dans le *Satyricon* de Pétrone.

Aujourd'hui, les « pieds et paquets » cuisaient lentement en l'honneur du retour de Mathilde et répandaient jusque dans le salon leur parfum aromatique. L'aînée des filles du professeur était attendue le même soir ; elle revenait seule d'Allemagne, comme elle y était allée seule, une année auparavant, se rendant chez un professeur du gymnase grand-ducal de Mannheim, où elle devait retrouver un second foyer et une vie de famille agrandie. Ce n'était point le retour de l'enfant prodigue que l'on fêtait, car Mathilde était par excellence une fille sage, raisonnable et pondérée, très instruite, très courageuse, et qui jamais n'avait donné à ses parens la moindre inquiétude. Mais à cause de cela même on mettait une sorte de coquetterie à ce que les êtres et les choses fussent dans leur jour le plus aimable pour l'accueillir.

Hélène surtout se réjouissait de retrouver une compagne, et de ce que le lit pareil au sien dans leur chambre commune de jeunes filles ne fût plus inoccupé. On se couchait tôt dans la

maison, et souvent les soirées lui paraissaient longues, à elle qui, au lieu de s'endormir le soir, s'éveillait à une vie nouvelle et sentait s'agiter en elle toute une rumeur confuse de désirs et d'espoirs. Avec Mathilde elles causaient parfois toutes deux bien après que les douze coups de minuit eussent sonné à l'église de Sainte-Madeleine. L'une à côté de l'autre à la fenêtre, elles s'amusaient à regarder les magiques tableaux que la nuit apporte sous son grand manteau brodé d'étoiles. Presque toujours il faisait assez clair pour que l'on pût discerner ces jeux de la lumière nocturne, et vraiment ici les nuits étaient plus belles, plus variées, plus riches en surprises que les jours. L'aigle, au sommet de la fontaine de Chastel, semblait prêt à s'élancer à travers les nues, à toucher le mystère de l'infini. De l'autre côté de la place, il y avait le Palais de Justice, bâti sur les débris de l'ancien palais des comtes de Provence, et l'on voyait encore l'endroit exact où jusqu'à la Révolution l'échafaud en permanence avait fonctionné. Hélène et Mathilde éprouvaient, à jeter les yeux de ce côté-là, un petit frisson d'horreur; elles s'attendaient presque à voir reparaître les fantômes des suppliciés et la face blafarde du bourreau. Mais souvent, au contraire, c'était deux amoureux pleins de vie, les lèvres chaudes de baisers, qui s'arrêtaient là, comme attirés par la force secrète du sang, à cette place où un platane plus grand que les autres, plus verdoyant, plus heureux, balançait ses rameaux sous les prunelles d'or des astres...

Ce soir, avec Mathilde, Hélène retrouverait toutes ces émotions puériles, toutes ces fantasmagories de la nuit dont elles s'émerveillaient ensemble. Seule, elle ne se mettait pas à la fenêtre ; elle prenait un livre, ou bien, si le silence l'oppressait par trop, elle se récitait à elle-même quelques strophes de Malherbe, le poète cher à tous les Aixois, ces vers par exemple, qu'il fit sur la mort de son propre fils, tué par surprise dans un des carrefours de la ville :

> Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
> Ce fils qui fut si brave et que j'aimais si fort,
> Je ne l'impute point à l'injure du sort,
> Puisque finir à l'homme est chose naturelle...

et, sur ces tristes pensées, elle s'endormait, le sein gonflé d'une vague inquiétude. Ce soir, Mathilde serait là, et Malherbe serait

oublié; on rirait sans doute, on aurait mille choses nouvelles à se dire. Au lieu de se tourner vers le passé, Hélène, en écoutant Mathilde plus âgée qu'elle de deux années, verrait se profiler à son chevet le visage riant de l'avenir.

M. Nortillet devait aller lui-même chercher sa fille à la gare. On était déjà aux premiers jours d'Avril, le mois béni de la Provence, celui où toutes les corolles s'ouvrent, où tous les vergers sont en fleur. Le court hiver est déjà fini, et sur les derniers plateaux des Alpes la neige amoncelée ne peut plus se défendre contre les morsures avides du soleil. Le pic de Sainte-Victoire montre ses dures arêtes dorées comme des retables d'église, tandis que toute la campagne alentour échange sa brune robe de bure contre une éblouissante robe de satin frangée d'émeraude et de pourpre. Mathilde, pour rentrer au pays natal, ne pouvait choisir un moment mieux en accord avec l'état joyeux de son âme...

La voici qui descend du train et pose le pied sur le quai de la gare; elle reconnaît son père et lui sourit, montrant dans ce sourire des dents d'une blancheur irréprochable; elle n'est pas absolument jolie, mais spirituelle et attirante, avec son nez légèrement retroussé, ses yeux un peu étroits où brillent deux prunelles claires, et son teint d'une fraîcheur d'églantine, — un teint presque d'Allemande, bien qu'elle n'ait rien de germanique dans le sang. Elle embrasse M. Nortillet, qui s'est découvert à son approche, et d'un geste affectueux, sans familiarité, passe son bras sous celui du professeur. Une voiture est là qui les attend. Mais elle proteste :

— J'aimerais bien mieux rentrer à pied! Le fiacre suivra avec les bagages, ajoute-t-elle en riant.

Elle est gaie, très insouciante; elle ne semble pas avoir éprouvé la moindre fatigue de ce long trajet à travers l'Allemagne, la Suisse et le Sud-Est de la France. C'est ce qu'elle assure à son père, qui s'informe avec sollicitude de sa santé. Elle répond en deux mots brefs, et tout de suite interroge :

— Et maman? Et mes frères? Et Hélène? Est-elle toujours aussi sérieuse?

— Toujours, dit M. Nortillet; elle t'attend pour l'aider à achever de préparer son baccalauréat.

— Ce ne sera pas très difficile; elle en savait déjà presque assez, quand je suis partie.

Ils ont pris par la rue Espariat pour rentrer chez eux. Le pittoresque des ruelles qui s'entre-croisent, des maisons richement ornementées, où le bois, le fer, la pierre sont travaillés comme de la dentelle, le luxe de détails artistiques qui partout accrochent l'œil, ravissent Mathilde qui s'excite et devient bavarde :

— A la bonne heure! Je retrouve ma chère ville d'Aix, ce joyau de la Provence! Ici, ce n'est pas comme à Mannheim, où toutes les rues sont tirées au cordeau, où tout est à angles droits, où la géométrie semble avoir établi son empire, où l'on a froid, où l'on se raïdit, où l'on ne peut même pas devenir amoureux, comme le prétend du moins Beggesen. Vous rappelez-vous, père, cette amusante boutade du poète danois : « Rien dans la nature n'est carré, ni à angles droits; la chaleur, le mouvement, l'amour décrivent des spirales et des courbes ; la vie est ronde, la mort est carrée ; si on plaçait des soldats en rond, et non en ligne, sur le champ de bataille, ils danseraient au lieu de se battre. »

— Assez juste, quoique paradoxal, dit le professeur en souriant. Cela revient à la théorie d'Aristote, qui recommande de bâtir les villes de façon que leurs habitans soient heureux.

Tout en causant, ils avaient atteint la place des Prêcheurs. Un dernier effort du soleil couchant la traversait d'un rayon oblique; l'aigle de la fontaine de Chastel, dans cette lumière d'agonie, déployait ses ailes palpitantes. Mathilde quitta le bras de son père pour gagner plus vite la maison...

Seules dans la pénombre confuse de leur chambre, les deux filles du professeur causaient ensemble, minuit sonné. Tout de suite leur intimité s'était renouée ; et malgré les différences de leurs caractères et de leurs instincts, — à cause de cela peut-être, — elles éprouvaient un plaisir extrême à vérifier leurs idées et à comparer leurs âmes. Une soirée leur avait suffi pour remettre au point tout ce qui avait passé entre elles durant cette année écoulée. Hélène savait déjà que Mathilde n'avait point changé, qu'elle revenait avec toute sa richesse de sentimens, toute sa robuste confiance dans le destin ; et Mathilde s'était assurée qu'Hélène n'avait subi en son absence aucune influence nouvelle. L'une et l'autre s'étonnaient presque qu'une période de temps, qui leur avait paru si longue, se fût accomplie sans amener quelque événement dans leur vie. Mathilde avait

raconté les menus détails de son existence à Mannheim : — « Gourmandise et idéologie ! disait-elle avec une ironie plaisante. Quand on en a fini avec les tartines de beurre et le café au lait, on discute à perte de vue sur les théories du surhomme et du subconscient, et l'on ne quitte le jambon fumé et les chopes de bière que pour s'occuper de Nietzsche, de Schopenhauer ou de Novalis. » — D'ailleurs tout cela ne lui déplaisait point. Elle revenait engraissée au physique et fortifiée au moral; les tartines de beurre et les leçons du professeur du gymnase grand-ducal avaient développé du même coup son corps et son intelligence. Puis les filles de son hôte étaient charmantes, tout à fait charmantes : de vraies amies pour elle, si attentives, si empressées à lui faire plaisir !...

Hélène écoutait Mathilde qui, tout en bavardant, s'était déshabillée et couchée enfin. Étendues dans leurs lits jumeaux, les deux sœurs se taisaient maintenant. Par un coin de la vitre que le rideau de guipure ne couvrait point, une lueur bleue avait pénétré dans la chambre; cette lueur dansante effleurait tous les objets, révélait toutes les choses obscures, et, comme un papillon, vint se poser tour à tour sur les yeux déjà clos des deux jeunes filles.

— Et si tu savais, ma chère, dit Mathilde à demi endormie, quelle singulière conception les Allemandes se font de l'amour !...

IV

Si Mathilde trouvait à Aix toutes les harmonies complémentaires de son âme, Hélène adorait les Pinchinats. Là, dans cette vallée libre et sauvage, où elle avait passé les heures les plus révélatrices de son enfance, elle reprenait conscience de sa vie profonde et se cherchait elle-même sans bien se comprendre encore. La Nature lui offrait mille sujets d'émotion, dont la source jaillissait de sa propre individualité, comme si entre elle et ces choses diverses et sublimes des affinités secrètes eussent existé. Si peu conventionnelle qu'ait été son éducation, — et certes le professeur Nortillet n'avait pas à se reprocher d'avoir inculqué à ses enfans les préjugés habituels aux familles bourgeoises, — Hélène sentait bien qu'autour de ce cercle étroit des idées acquises un immense horizon peuplé, non pas seulement de rêves, mais de réalités, non pas seule-

ment de chimères impossibles, mais de vérités nécessaires, existait, et que là était le domaine qu'il fallait atteindre. C'était ce que lui racontaient les grandes voix de l'espace et la voix obscure des sillons en qui le moindre grain confié prépare la moisson féconde. Une allégresse infinie la prenait, quand le matin, à peine levée, elle courait seule à travers tout cet enchantement des pousses nouvelles, des arbustes gonflés du lait de la sève, des insectes qui semblaient naître sous ses pas. Un coquelicot balançait sa coupe fragile, un arum tendait son front vers la lumière, et de toutes petites plantes sans nom, à peine teintées d'une goutte de carmin ou d'azur, sortaient de terre et cherchaient aussi le baiser divin du soleil. Voilà la grande leçon qu'Hélène recevait de cette terre des Pinchinats où s'étaient écoulés les meilleurs momens de sa vie.

Un arbre de Judée tout en fleurs éclairait de ses grappes empourprées la cour pareille à une cour de ferme, où la volaille s'ébattait librement, mais au fond de laquelle s'élevait la maison de belle apparence qui avait été autrefois le berceau familial de Mme Nortillet, et que les deux époux, à force d'économie, avaient recouvrée et restaurée. L'arbre et la maison, aussi vieux l'un que l'autre, aussi savans des choses du passé, prenaient dans le printemps une jeunesse nouvelle; sur le toit en pente comme sur les branches courbes, les petits passereaux de Provence à tête huppée bâtissaient leurs nids. Un gazouillement perpétuel allait des murs épais à l'ample et sonore feuillage qui égouttait sur le sol les taches rouges de ses pétales. Et la maison sans l'arbre, comme l'arbre sans la maison, auraient paru veufs et désolés, comme ces époux dont les âmes se sont liées lentement et que la mort a séparés avant le temps.

Le bel arbre de Judée, que les paysans appellent aussi arbre d'amour, était dans tout l'éclat de sa floraison, lorsque la famille Nortillet arriva aux Pinchinats par ce clair matin d'Avril pour y passer les vacances de Pâques. Hélène et Mathilde se hâtèrent d'aller le saluer de leurs cris joyeux; mais déjà le professeur les appelait, afin de tout mettre en ordre dans la maison. M. Nortillet, dès qu'il était à la campagne, perdait le formalisme universitaire qu'il raillait volontiers chez ses collègues, sans se douter que lui-même avait reçu cette même marque distinctive que l'*Alma Mater* imprime à tous ses enfans. Il redevenait le

Parisien, un peu fantaisiste, un peu frondeur, mais émotif et sensible qu'il n'avait pas cessé d'être au fond. Et sa voix encore jeune retrouvait les inflexions caressantes de jadis, ces inflexions que Mme Mortillet aimait, parce qu'elle y sentait passer le souvenir des premières douceurs conjugales.

— Allons, mesdemoiselles, venez aider votre mère ! Il ne faut pas que la contemplation de la nature vous fasse oublier le déjeuner. La table n'est pas encore fleurie, et nous attendons des convives.

En effet, chaque fois qu'Alfred, l'étudiant en médecine, revenait de Marseille, il amenait des camarades. C'était de tradition aux Pinchinats qu'en tout temps l'hospitalité y fût généreuse. La place ne manquait point ; beaucoup de chambres restaient inoccupées, et la salle à manger, vaste comme un réfectoire de monastère, pouvait aisément tenir cinquante personnes. Il fallait du bruit et de la jeunesse dans cette antique demeure, faite pour la vie sociale d'autrefois, alors que, malgré les trajets difficiles, on se groupait plus volontiers qu'aujourd'hui, et qu'il n'en coûtait point de faire des lieues à cheval ou en carrosse rien que pour la joie précieuse de retrouver des amis. Dans le salon, les bons vieux meubles, confortables et douillets, la cheminée en rotonde se prêtaient aux causeries interminables, où l'esprit aiguise ses facettes, où l'on se remémore les belles histoires d'autrefois. Or M. Nortillet, si modernes que fussent ses tendances, aimait ces délassemens de la pensée, cette intimité des cœurs.

Alfred Nortillet, l'aîné de la famille, était un jeune homme pâle et nerveux qui ressemblait à la fois à son père et à sa mère. Il portait un lorgnon sur ses yeux bruns, et sa petite moustache, relevée en crocs, laissait voir une bouche un peu mince au dessin gracieux. Le futur docteur avait sur le front le pli vertical des gens qui veulent parvenir, ses cheveux coupés court en brosse augmentaient encore l'expression énergique de toute sa personne. Il marchait à grandes enjambées, même quand il n'était pas pressé, pour le plaisir d'arriver plus vite; quand il parlait, il gesticulait peu, mais sa main droite, sèche et brune, s'étendait en avant, comme pour repousser la contradiction ; s'il riait, c'était à petits éclats discrets et contenus, derrière lesquels on devinait une certaine indifférence; son carac-

tère égal, la simplicité de ses manières le faisaient aimer de cette amitié facile et sans inquiétude que l'on accorde volontiers aux êtres qui n'ont ni grandes passions, ni grands vices, ni grandes vertus.

— Voilà Alfred ! s'écria tout à coup Hélène, qui, revenue sous l'arbre de Judée, guettait au delà du portail la route toute poudreuse de soleil.

Mathilde accourut. Les deux jeunes filles sortirent, empressées et curieuses. Alfred aujourd'hui amenait deux compagnons ; il les devançait un peu, voulant les annoncer à ses sœurs.

— Gustave et Georges Ducroc, dit-il quand il fut auprès d'elles.

Souvent il leur en avait parlé comme de ses plus intimes amis, bien que leurs occupations fussent très différentes des siennes. Fils d'un riche marchand d'huiles dont ils avaient recueilli la succession et vrais Marseillais d'origine, ils portaient sur les traits de leur visage un peu de cet Orient phénicien qui fut le premier maître de toute la civilisation méditerranéenne ; ils étaient vifs, mobiles et sourians, avec des lèvres sensuelles et des yeux de femme, volontaires et doux. Ils serrèrent la main des jeunes filles, comme s'ils les eussent connues de longue date ; et Mathilde aussitôt se mit en frais d'amabilité pour eux. Le flirt l'amusait. Si elle devait consacrer sa vie au dur labeur de l'enseignement, elle voulait au moins profiter de ses dernières années d'adolescence pour user ce besoin instinctif de coquetterie qui lui était commun avec la plupart des Ève anciennes et modernes.

Quant à Hélène, sans s'occuper davantage des deux étrangers, elle avait pris le bras de son frère, et s'informait de ses travaux, de ses projets, de ses espérances. Cet aîné était pour elle comme un second père, moins solennel, qu'elle respectait un peu et dont elle admirait l'esprit net et incisif. Et lui, qui la regardait comme l'enfant privilégiée du foyer, prenait plaisir à l'avoir suspendue à son épaule, et à la sentir si vibrante et si riche de sève. L'éclosion de la beauté d'Hélène était un sujet d'émotion, même pour ceux qui la voyaient chaque jour. Dans l'atmosphère radieuse des Pinchinats, entre les vallons et les collines, cette beauté prenait une signification plus troublante encore et, tel le bel arbre de Judée, — l'arbre d'amour, —

semblait le suprême rayonnement de cette nature en fête. A petits pas, le frère et la sœur suivaient le trio de Mathilde et des invités. Le mistral tout à coup s'était levé, rebroussant hardiment les feuillages, balayant le pollen des fleurs; mais les jeunes gens, sans se hâter, respiraient avec délices cette poussière chaude et odorante à laquelle leurs poumons étaient habitués. Les cheveux d'Hélène s'éparpillaient dans le vent; sa jupe s'enroulait étroitement à ses hanches, dessinant l'harmonieuse ligne de son corps. Mathilde brusquement se retourna :

— Tu ressembles à une amphore grecque dont s'échapperait le vin de Samos pétillant, fit-elle avec un rire joyeux.

— Ce qui veut dire, en dehors de toute rhétorique, que je suis coiffée à faire peur, répondit Hélène de sa voix grave.

Elle s'arrêta et, le coup de mistral ayant cessé, elle enleva son chapeau, afin de rétablir l'ordre de sa toison dorée; près des siens, les cheveux de Mathilde paraissaient fanés et ternes. Cependant c'était la fille aînée du professeur que les deux amis d'Alfred entouraient de préférence; animée, sémillante, le rire aux lèvres, elle leur semblait une compagne plus agréable qu'Hélène, un peu dédaigneuse et sauvage. Ils avaient souri de sa boutade, et Gustave Ducroc lui dit, reprenant la réflexion d'Hélène :

— Alors, mademoiselle, c'est vrai? Vous donnez dans le travers littéraire?

Mathilde secoua sa tête insouciante :

— Oh! quelquefois seulement! Et d'ailleurs, pourquoi appelez-vous cela un travers? Les beaux-arts, la littérature surtout, sont faits pour jeter quelque agrément sur la vie qui sans eux serait vraiment trop monotone; ne pensez-vous pas?

— Hélas! avoua le Marseillais, mon frère et moi, nous sommes de vrais profanes en matière de littérature et d'art. Le commerce absorbe à lui seul toutes nos facultés. Depuis notre sortie du collège, nous n'avons guère fait autre chose que de vendre de l'huile et d'encaisser nos bénéfices.

— Ne le croyez point, intervint brusquement Alfred Nortillet; je n'aurais pas su si mal choisir mes amis! Gustave et Georges sont, au contraire, des hommes très cultivés, très avertis; ils ont beaucoup voyagé, et leur intelligence s'est meublée d'une foule de connaissances précieuses; c'est moi qui m'instruis quand je cause avec eux.

— Les voyages qui forment la jeunesse !... Voilà encore un paradoxe contre lequel il faudrait s'insurger ! dit Mathilde toujours ironique. Le dernier rat de bibliothèque en sait plus sur le monde sans quitter son trou de province que le plus avisé des *globe-trotters*.

— S'il n'y avait pas de voyageurs pour observer la vie, il n'y aurait pas de livres dans les bibliothèques, rectifia Alfred Nortillet en rajustant son lorgnon sur ses yeux bruns.

— Peut-être ! Mais ceux qui lisent, qui méditent, qui comparent les observations des autres, ceux enfin qui se régalent du miel que les abeilles ont apporté dans la ruche, ceux-là me semblent les mieux placés pour établir leur jugement et se faire une philosophie.

— Moralité : restez à l'ombre de votre clocher, conclut logiquement Georges Ducroc.

Et il sourit, en regardant l'une après l'autre les deux jeunes filles.

— Qu'en penses-tu, toi, Hélène ? dit Mathilde, que l'air indifférent de sa sœur gênait quelque peu.

— Oh ! moi, je n'ai encore d'idées arrêtées sur rien. J'attends pour cela que l'Université ait daigné me délivrer mes parchemins !...

Elle fit une moue de sa belle bouche sérieuse. Puis, comme la conversation avait pris ce ton pédant qu'elle détestait, elle se réfugia sous l'arbre de Judée en fleurs.

— Des mots ! des mots ! des mots ! songeait-elle, comme le jeune Hamlet devant le mystère des choses, des mots inutiles, des divagations oiseuses !... Ah ! que la nature lui semblait plus intéressante à écouter dans son majestueux silence, et que la ronde lointaine des collines, vêtues en cet instant d'une robe couleur de lilas, était plus plaisante à regarder que les visages satisfaits et sourians de ces étrangers ! Pourquoi des paroles, alors que, sans rien dire, on pouvait recevoir tant d'impressions délicieuses, et se sentir si près de l'âme secrète du monde ?

Elle se tenait seule debout dans la place d'ombre que faisait l'arbre devant la maison. Mais déjà Mathilde et les trois jeunes gens l'avaient rejointe.

— Une partie de tennis avant le déjeuner ? proposa Alfred.

— Ah ! je veux bien ! répondit spontanément Hélène. Je me sens ce matin des muscles d'acier.

Elle étira ses bras nus, et, joyeuse cette fois, laissant sa jeunesse s'ébrouer dans le vent chargé d'aromes, elle courut la première vers l'emplacement réservé au jeu.

— Choisissez vous-mêmes vos armes, fit-elle en offrant des raquettes aux amis de son frère, et prenez garde de ne pas vous laisser battre ! Mathilde et moi, nous sommes des adversaires redoutables...

V

Le comte de Champier, un matin, avait dit à Léon Nortillet :

— Pourquoi mesdemoiselles vos sœurs ne viennent-elles jamais rendre visite à ma femme ? La comtesse serait heureuse de les recevoir. Je crois même, avait-il ajouté avec un fin sourire, qu'elle aurait un léger service à leur demander.

— En ce cas, avait répondu Léon, elles se feront un double plaisir de répondre à un aussi aimable appel.

Et l'après-midi du même jour, il avait amené Mathilde et Hélène dans le salon d'apparat de l'hôtel. Rarement le jeune secrétaire y pénétrait, ses fonctions le retenant presque constamment dans le cabinet de travail de M. de Champier. Les deux pièces étaient voisines, et leurs six fenêtres encorbellées occupaient toute la façade sur la place des Prêcheurs ; elles contenaient des œuvres d'art de toutes sortes, choisies avec le goût le plus raffiné et le plus sûr. Souvent les étrangers de passage à Aix frappaient à la porte de l'hôtel et demandaient à visiter les collections du comte de Champier, célèbres dans toute l'Europe ; il s'y prêtait complaisamment, et quelquefois faisait lui-même les honneurs de ces merveilles. Quant à la comtesse de Champier, retirée dans l'autre côté de la demeure qui donnait sur les jardins, elle passait la meilleure partie de son temps à peindre des miniatures sur ivoire, à la façon d'Augustin et d'Aubry. On la voyait peu. C'était une femme réservée et discrète, dont on disait qu'elle avait eu une jeunesse traversée par de grandes souffrances de cœur.

Elle reçut les deux filles du professeur dans un petit atelier du plus pur XVIIIe siècle. Au milieu des meubles précieux et des bibelots rares, elle semblait elle-même un bibelot fragile, avec ses cheveux déjà blancs, son teint d'une pâte aussi délicate

qu'une porcelaine du Japon, et ses mains petites, étroites et restées jeunes, des mains d'enfant sans un pli et sans une tache.

Pourquoi Mathilde fut-elle intimidée, alors qu'Hélène, au contraire, attirée tout de suite par l'aristocratique bonne grâce de la grande dame, lui souriait, confiante, et répondait seule à ses questions ? Mme de Champier s'informait des goûts des deux jeunes filles : aimaient-elles la peinture, la musique, la poésie ? Que faisaient-elles de leurs loisirs ? Dans cette ville tranquille en apparence, mais pleine de mystères et d'ardeurs, où l'eau bouillonne sous la couche de terre mince, où du feu semble couver sous les coteaux de lave refroidie, dans cette ville dont tout le passé fut un intense tourment pour la Beauté, à quoi pouvaient s'occuper deux jeunes filles de la bourgeoisie moyenne, instruites, bien élevées, et affranchies des préjugés d'autrefois ? Une curiosité intense animait les yeux clairs de la comtesse. Elle considérait Mathilde et sa sœur, si différentes l'une de l'autre, malgré leurs robes pareilles, si riches de vie toutes deux, mais d'une vie qui se manifestait en des signes opposés, et dont elle cherchait à déchiffrer le langage obscur. « Voici, se disait-elle, une passionnée assoffée de joies profondes et une coquette avide de plaisirs. Laquelle des deux sera la plus heureuse, et laquelle saura le mieux échapper aux cruelles atteintes de l'amour ? »

Et Hélène, qui ne cessait pas de la regarder, vit comme une buée humide troubler le gris transparent de ses prunelles.

— Ainsi, disait la comtesse, vous vous destinez l'une et l'autre à l'enseignement ? C'est une belle carrière quand on y apporte toute son intelligence et tout son cœur. J'ai entendu dire aussi que l'Université honore largement les jeunes professeurs féminins qu'elle attache à ses lycées de filles. Les femmes maintenant peuvent prétendre à la même part sociale que les hommes.

— Oui, dit Mathilde qui se décidait enfin à parler, mon père tient beaucoup à ce que nous suivions la voie qu'il nous a frayée. Et nous avons toutes deux l'espoir d'arriver à l'agrégation, ce qui nous permettra d'occuper les postes les plus intéressans. Le domaine de la pensée est si vaste, et l'on demande tant de choses aux jeunes filles d'aujourd'hui !

— J'ai connu, poursuivit la comtesse, une femme qui

enseignait aussi la jeunesse. C'était une religieuse. Elle avait quitté sa famille à l'âge de dix-huit ans, pour suivre cette vocation irrésistible qui la poussait vers le recueillement du cloître. Elle est morte à soixante ans, sans avoir manqué un seul jour à sa tâche.

— C'est une belle vie, dit Hélène, pensive et grave.

— Oui; les vies les plus belles sont celles qui renferment le plus d'absolu.

Il y eut un silence, et Hélène à son tour examinait curieusement la comtesse; elle aurait voulu savoir par quelle suite de circonstances cette femme, riche, considérée, libre de choisir les élémens de sa joie, s'était vouée elle-même à un labeur excessif, et passait presque tout son temps à faire tenir des couleurs sur l'ivoire, penchée dans le jour vert du jardin. Les miniatures nombreuses, diverses, peuplaient le petit atelier de leurs touches spirituelles et vives. Et l'une, à demi ébauchée, reposait sur le guéridon, où Mme de Champier appuyait sa main.

Comme si elle eût deviné la pensée d'Hélène, la comtesse expliqua doucement :

— Il est nécessaire de donner un emploi à l'activité de notre esprit; toute jeune, je me suis mise à faire de la peinture, comme on met des entraves à un cheval trop fringant pour l'empêcher de s'emballer en chemin.

Elle soupira et reprit d'une voix plus ferme :

— Mais je m'occupe aussi d'autres choses. Le comte et moi, secondés par une admirable fille que vous connaissez peut-être, Mlle de Versillac, la dernière survivante d'une maison illustre, nous nous efforçons de rétablir la maîtrise du Saint-Sauveur dans toute l'ampleur magnifique qu'elle possédait autrefois. Cette maîtrise fait partie du patrimoine de la ville, au même titre que le cloître de la cathédrale, que les tapisseries du chœur, que les sculptures du portail, et que le triptyque de Nicolas Froment. Elle est tombée en désuétude, c'est grand dommage. Il faut de l'argent, nous en aurons; mais il faut aussi des voix jeunes et fraîches qui puissent seconder l'effort des enfans de la maîtrise. Prochainement on va donner un Oratorio d'Haendel, le *Messie;* voudriez-vous tenir votre partie dans ce concert?

Mathilde adorait la musique; pendant son séjour en Allemagne, elle en avait fait beaucoup avec les filles du professeur

au gymnase grand-ducal ; mais une objection tout de suite se présenta à sa pensée :

— Je ne sais si mon père voudra nous permettre de chanter à l'église, répondit-elle étourdiment.

— Pourquoi donc ? Il s'agit d'art uniquement, et de l'une des plus belles expressions de l'art musical ; car Haendel, parmi les maîtres sacrés, n'a pas été surpassé. D'ailleurs, votre concours ne sera que temporaire. Mlle de Versillac vous mettra au courant de ce que nous attendons de votre bonne volonté.

— Oh ! dit Hélène, combien je regrette de n'avoir jamais étudié la musique, et de ne pas posséder, ainsi que Mathilde, une voix souple et bien posée. J'aurais été si heureuse d'aider à la réalisation de ce beau projet !

Elle se sentait esseulée et inutile ; et des larmes lui vinrent aux paupières. La comtesse s'en émut :

— Mon mari m'avait bien dit que vous étiez une enfant adorable. Ne pleurez pas. Venez me voir souvent. Nous causerons. Je serais bien étonnée si dans votre âme si vibrante il n'y avait pas quelque germe fécond à développer.

Hélène essuya rapidement ses yeux. D'un geste spontané et charmant, comme eût fait un page de jadis, elle baisa la main de la comtesse. Une odeur de rose blanche fanée monta à ses narines de cet épiderme délicat enduit de parfums depuis le berceau. La comtesse la laissa faire en souriant ; puis elle s'adressa à Mathilde :

— Dites bien à monsieur votre père de ne pas se méprendre sur nos intentions. Nous sommes tous restés un peu voltairiens à Aix, comme au temps de Mirabeau. Mais cela ne nous empêche pas d'aimer ce qui est grand, et de vouloir conserver l'héritage glorieux du passé.

— J'en suis convaincue, madame, répondit Mathilde en s'inclinant.

Les deux jeunes filles prirent congé et descendirent sur la place. Elles avaient des courses à faire en ville. Cette visite, prolongée au delà de leurs prévisions, les avait mises en retard. Cependant elles ne se pressaient pas ; elles avançaient tout doucement, sans échanger une parole, comme pour ne pas perdre l'impression exquise qu'elles emportaient. Toutes deux étaient conquises. Un monde nouveau venait de s'ouvrir devant leurs regards. Que connaissaient-elles de la vie jusqu'à présent ?

Rien, ou si peu de chose! Nées d'hier, jetées brusquement dans les difficultés de l'existence moderne, bourrées de science, ignorantes des vérités primordiales, elles ressemblaient, les deux aimables filles du professeur, à ces jolies figures de Pomone ou de Flore qui rient dans la clarté des jardins, mais dont on n'a sculpté que le visage. Mme de Champier leur offrait un exemple parfait d'une mentalité, d'une conscience différentes; et c'était cette mentalité, cette conscience, qui avaient formé la France d'aujourd'hui. Cette noble dame, passionnée et secrète, qui sentait la frangipane et la rose séchée, et qui semblait si bien connaître le cœur humain, cette femme qui protégeait les arts, qui cherchait en eux un soutien et un refuge, qui se disait voltairienne, et qui cependant fréquentait l'église et devait croire en Dieu, comme elles s'étonnaient de ses contrastes; et comme en même temps elles étaient prêtes à deviner le mot de l'énigme qu'elle leur proposait! En dépit de la naissance, de l'éducation, la même sensibilité profonde existait chez cette Française d'autrefois et chez ces deux Françaises d'aujourd'hui; et l'empreinte reçue, si forte qu'elle pût être, n'était qu'une de ces cuirasses en acier ductile qui comprime les artères sans en empêcher les battemens.

Au coin d'une rue, Mathilde, dont l'imagination primesautière était déjà loin, s'arrêta tout à coup :

— Tu ne sais pas ce que m'a raconté Alfred? Que le père de ses amis Ducroc, qui est mort d'ailleurs depuis longtemps, avait été débardeur dans le port de Marseille.

— C'est bien possible, répondit tranquillement Hélène. Mais quel rapport cela peut-il avoir avec notre visite de tout à l'heure?

— Aucun, apparemment... Il avait commencé par être débardeur dans le port et ensuite il eut l'idée de prendre un petit dépôt d'huiles derrière la Joliette. Il avait le sens du commerce, ce phocéen! En dix ans il amassa, paraît-il, une fortune considérable; si bien qu'il épousa la fille d'un magistrat et put élever ses fils comme des princes.

— Comme des princes! Tu exagères un peu, Mathilde.

— Enfin ne sont-ils pas très gentils, très intelligens?

— Sans doute. Pourquoi ne le seraient-ils pas? Ce n'est point le blason qui fait la valeur d'un homme.

— Alors tu épouserais le fils d'un débardeur, toi, Hélène?

— Assurément; surtout si j'avais la faiblesse de l'aimer !

Mathilde rougit sous sa capeline à rubans roses. Depuis le dimanche de Pâques, elle portait un vague espoir dans son cœur. Gustave Ducroc, l'aîné des deux amis de son frère, s'était montré auprès d'elle d'une amabilité peu commune. Toute la journée il l'avait escortée galamment dans les sentiers parfumés des Pinchinats. Et en la quittant, il lui avait serré la main beaucoup plus fort qu'il n'aurait fallu. Ne seraient-ce pas là les prémices d'une entente future? Et Georges, le second, ne voudrait-il pas à son tour épouser Hélène? Quelle chance si l'on pouvait échapper, par ce double mariage, à la dure nécessité de gagner sa vie, et tirer, avec respect, mais d'un cœur plein d'allégresse, sa révérence à l'*Alma mater!*

VI

De tout temps Aix, comme Avignon et Arles, a été le pays de Cocagne des antiquaires, des brocanteurs, des amateurs d'art de toute sorte. Peintures, médailles, bustes, fragmens de statues, meubles anciens, que de trésors enfermés dans ces trois riches cités de Provence! Vers le milieu du dernier siècle, quand, après la grande vogue du style Empire, on commença à rechercher dans un passé plus lointain d'autres formes d'élégance, il s'était créé dans la région une société particulière, dite des Agathophiles, qui encourageait et contrôlait ce commerce délicat. Mais si Avignon et Arles livraient volontiers leurs richesses, Aix, jalouse de garder les siennes, opposait aux entreprises des Agathophiles une résistance sereine. Et les vieux hôtels, discrets et clos, silencieux et fiers, ne laissaient point pénétrer facilement sous leurs lambris dédorés les marchands à l'œil fureteur, en quête de la bonne occasion et dont le portefeuille était toujours bourré de billets bleus.

Mlle Herminie de Versillac, chez qui Mathilde était venue ce matin étudier sa partie de l'*Oratorio*, était une proie toute désignée à l'avidité de ces amateurs d'objets rares; elle était pauvre; son grand-père, presque entièrement ruiné par la Révolution, avait laissé à ses enfans une fortune médiocre; et quand ceux-ci étaient morts à leur tour, il n'était resté à leur unique héritière que des rentes amoindries, à peine suffisantes pour lui assurer le pain quotidien. Elle ne s'était point mariée; qui

donc aurait voulu d'une fille noble sans beauté et sans « espérances? » Elle vivait seule, avec une vieille servante qui restait auprès d'elle par dévouement, sans toucher de gages, puisqu'elle ne pouvait lui en donner. Et elle n'avait jamais eu d'amour; l'aile brûlante de la passion ne l'avait pas même effleurée; vierge d'âme, de corps, d'esprit, quelles avaient été ses joies? Quelle avait été sa part en ce monde? Mathilde se le demandait avec effroi. A la rigueur, elle comprenait le sort d'une Mme de Champier; elle ne comprenait point celui d'une demoiselle de Versillac.

Ce matin, elle attendait dans l'antichambre; car Mlle de Versillac était au salon avec un visiteur; et, sans le vouloir, elle entendait la voix fluette de la vieille fille et une autre voix, une voix d'homme, brutale et forte, qui alternaient en un dialogue pressé :

— Alors vous ne voulez pas me vendre ces deux portraits?

— Certainement non! Prenez la commode, à laquelle je ne tiens pas; mais les portraits, je ne les céderai à aucun prix.

— Vous avez tort. Un Bernard et un Nattier, cela vaut de l'or en ce moment. Demain vous les laisserez emporter pour rien. Profitez de ce qu'on vous offre. Lorsqu'on a besoin d'argent, il ne faut pas être si fier!

— Monsieur, répondit la voix aristocratique et fluette, veuillez ne pas insister, ces portraits ne sortiront pas d'ici; quant au prix de la commode, portez-le, s'il vous plaît, à la sacristie du Saint-Sauveur. C'est pour la maîtrise, que nous sommes en train de reconstituer.

L'homme sortit. Il avait un visage banal et portait en arrière son chapeau, qu'il venait de replacer sur sa tête.

Mathilde avait discerné la beauté de toute une vie dans cette scène rapide; elle avait les larmes aux yeux, quand au bout d'une minute Mlle de Versillac vint la rejoindre dans l'antichambre.

— Oh! fit-elle en se jetant presque à son cou, que pourrais-je donc faire pour vous donner un peu de bonheur?

Étonnée, la vieille fille la regarda; puis elle sourit de ses lèvres minces :

— Mais rien, balbutia-t-elle.

Et, se ravisant :

— Si, cependant, une chose : puisque vous voulez bien nous

aider à réaliser notre œuvre, soyez tout à fait avec nous, mettez-y toute votre âme!...

Depuis qu'elle chantait dans l'*Oratorio* d'Haendel, Mathilde ne parlait que de musique; les répétitions se succédaient régulièrement, tantôt à la cathédrale du Saint-Sauveur, tantôt dans l'ancienne chapelle d'un couvent désaffecté, dont une sœur tourière, en bonnet de tulle noir, venait discrètement ouvrir la porte. Un extraordinaire concours de bonnes volontés s'était produit parmi la population aixoise pour cette grande manifestation d'art musical. Aux enfans de la maîtrise s'étaient joints des jeunes gens et des jeunes filles de toutes les classes, et même des hommes âgés dont la voix restait pure encore. Un abbé mince, en sa soutane élimée, tenait le bâton du chef d'orchestre; les violons, les altos, les basses soutenaient la flûte de Saül et les harpes de David; sur ces chœurs sacrés, l'orgue brodait ses arpèges. Et l'enthousiasme, le grand fluide de l'harmonie soulevait toutes les poitrines; le génie d'Haendel, ce génie puissant et précurseur, faisait passer au milieu des exécutans un souffle biblique.

Hélène assistait quelquefois à ces répétitions auxquelles elle ne prenait aucune part. Petite, les exercices du piano avaient rebuté sa patience, et on en avait conclu qu'il serait inutile de pousser plus loin ses études musicales. On lui avait fait apprendre le dessin, afin qu'elle possédât aussi un de ces « arts d'agrément, » complément obligatoire de toute éducation soignée. M. Nortillet n'attachait pas d'ailleurs beaucoup d'importance à ces études accessoires. La seule chose qui comptât à ses yeux était la préparation des examens au bout desquels s'ouvrait pour ses filles comme pour ses garçons une carrière honorable et lucrative. Que Mathilde eût une voix fraîche et charmante, et qu'Hélène maniât gentiment le crayon, cela vraiment ne lui importait guère, non plus qu'à Mme Nortillet, aussi utilitaire que son mari et plus rebelle encore que lui au charme de l'art. S'ils avaient permis qu'on répondît favorablement à la demande de la comtesse de Champier, c'était surtout pour ne pas désobliger cette noble dame, et pour ne point paraître d'esprit trop étroit dans un moment où il était de mode en province de reprocher à l'Université son sectarisme.

Dans la vieille cathédrale du Saint-Sauveur, tandis que les

choristes s'évertuaient à se mettre d'accord, la fille cadette du professeur promenait sa curiosité juvénile. Jamais elle n'avait fréquenté l'église autrement qu'en de rares cérémonies officielles, et sous ces voûtes profondes elle se sentait un peu étrangère. Elle n'était point de tempérament mystique. Rien dans son milieu, ni dans sa formation intellectuelle, n'avait pu développer ce germe dans son âme. Mais sa sensibilité percevait nettement toute la force et toute la richesse de l'idée chrétienne. A petits pas lents, elle interrogeait les autels aux retables compliqués, examinait les sculptures étranges des colonnes, goûtait au symbolisme jaillissant des pierres comme à un fruit exotique dont la saveur lui était inconnue. C'est quand ces grandes nefs sont vides, quand le silence remplit ces espaces majestueux, et que l'odeur de l'encens témoigne seule qu'un Dieu a été adoré là, c'est quand rien n'oppresse ni ne détourne la pensée, qu'on peut causer avec l'infini et le rejoindre d'un bond comme un aérostat dont on a coupé les liens. Hélène se sentait plus légère sous les hautes voûtes gothiques; cette grande soif qu'elle portait en elle comme un tourment s'apaisait; sa jeunesse, brûlante à ses tempes, devenait une couronne de fraîcheur, la fraîcheur des lys matinaux. Et, petite vierge vaguement désireuse de l'amour, elle se plongeait pour un instant au sein de cet absolu divin qui comble les cœurs et abolit en eux tout autre désir.

Deux parties de l'édifice retenaient plus que les autres son admiration : le Baptistère et le Cloître. Elle les avait découverts toute seule, en rôdant parmi le labyrinthe compliqué des allées ogivales, où le reflet de la lumière, à travers la riche polychromie des vitraux, recomposait les nuances du prisme. Le Baptistère de forme ronde était situé à l'extrémité orientale de l'église, dont il constituait la partie primitive; huit colonnes énormes, lisses et droites, entouraient la cuve où jadis les nouveaux chrétiens pouvaient être plongés tout entiers. Hélène avait appris du sacristain de la paroisse, homme érudit et bavard, que ces colonnes provenaient de l'ancien temple d'Apollon, situé à cette même place à l'époque de la civilisation gréco-romaine. Six de ces colonnes étaient en granit, et deux en beau marbre vert antique; elles conservaient quelque chose de leur origine païenne; et leur robuste élégance, leur simplicité facile à lire, contrastaient avec tout le mystère gothique de la cathé-

drale. Et comme elles étaient douces à toucher ! Hélène trouvait une volupté singulière à y promener ses mains nues. Elle se dégantait chaque fois qu'elle entrait dans le Baptistère, pour étreindre et caresser les colonnes apolloniques.

Et le Cloître ! Comme elle l'aimait aussi ! Ici, la lumière du ciel jouait librement avec les faisceaux des colonnettes légères autour desquelles courait une végétation de fruits, de fleurs, rongée par les morsures du temps. Une gaîté chantait sous ces arceaux délabrés, où les oiseaux d'Avril répandaient l'allégresse de leurs ramages. Ce petit cloître, intime, chaud, ensoleillé, dont on pouvait en quatre minutes parcourir les quatre côtés égaux, l'imagination d'Hélène le peuplait des robes blanches des novices, moinillons conduits par un Père spirituel au débonnaire sourire. C'était là sans doute que dès le XIe siècle cette jeunesse vouée à un idéal si différent du nôtre avait dispersé ses élans et ses rêves. Et il en restait quelque chose de joyeux et de calme, d'apaisé et de fortifiant qui mettait l'âme dans une disposition heureuse.

Ainsi Hélène avait appris à aimer la cathédrale, et, avec la cathédrale, la matière précieuse du passé...

Le comte de Champier s'intéressait vivement au succès de l'Oratorio. Quand les filles du professeur rentraient de la répétition, et qu'il les apercevait de sa fenêtre traverser la place des Prêcheurs, il envoyait Léon au-devant d'elles et les faisait prier d'entrer un instant. Il avait d'ailleurs toujours quelque chose de nouveau à leur montrer, et sa vanité de collectionneur s'amusait des étonnemens naïfs des deux jeunes filles. Un jour c'était une statuette de Tanagra ou d'Égine, une autre fois une chasuble romaine rehaussée de broderies d'or, ou un oiseau des Iles empaillé, ou un clavecin sur lequel avaient dû se poser les doigts de maintes marquises. Mais c'était surtout les vieux livres et les estampes, relatifs aux annales de la Provence, qu'il recherchait avec une patience assidue.

Un après-midi Mathilde et Hélène trouvèrent au vieux gentilhomme un visage rayonnant ; et, comme déjà il les traitait en petites amies intimes, il les prit chacune par un bras, sans se départir pour cela de ses façons de grand seigneur :

— Vite ! que je vous amène devant ma dernière acquisition ! L'ai-je assez désirée et poursuivie longtemps ! Voyez ! c'est le

fameux portrait de Claude Peiresc, gravé par Vorsterman d'après Van Dyck, et dont les épreuves sont devenues presque introuvables. Celle-ci est admirable. Est-ce que cela ne ressemble pas tout à fait au masque qui est à la Bibliothèque de la Ville et qui fut moulé directement sur le visage de Peiresc par les soins de Gaffarel, son secrétaire, aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir? C'est la même tête aux traits finement sensuels, la même expression de calme et de force. Mais ici il est plus jeune, plus souriant.

Et, se retournant vers Léon, qui l'écoutait avec respect:

— Mon ami, ce Peiresc fut peut-être le savant le plus curieux, le plus complet, de son temps. On ne saurait trop l'honorer à Aix, qu'il a enrichie de tant de collections précieuses, et où il avait établi un cabinet d'histoire naturelle unique au monde. Grand voyageur, il consigna ses observations en une quantité de manuscrits, dont malheureusement ses petites-filles firent des papillotes; et, quand, devenu vieux, il ne put plus quitter son fauteuil, il s'efforçait encore d'être utile à son pays et payait très cher des émissaires, qu'il envoyait dans toutes les régions du globe pour en rapporter des spécimens de plantes ou d'animaux inconnus. C'est lui, mesdemoiselles, qui introduisit dans ce coin de la France les premiers chats angoras et les premiers lauriers-roses. N'est-ce pas déjà un joli titre à notre reconnaissance?

— Oh! dit Mathilde, les chats angoras et les lauriers-roses, quel admirable sujet de sonnet pour un Baudelaire!

— Nous en avons déjà un bien délicieux du même poète, et dont je crois me souvenir encore, fit le vieux gentilhomme qui, lui aussi, avait lu *les Fleurs du mal*.

Et, de sa voix un peu chevrotante de vieillard, mais où passait une chaleur de jeunesse, il récita les quatre premiers vers du sonnet célèbre:

> Les amoureux fervens et les savans austères
> Aiment également dans leur mûre saison
> Les chats puissans et doux, orgueil de la maison,
> Qui comme eux sont frileux, et comme eux sédentaires.

Puis il se tut, baisa pieusement l'estampe qui représentait les traits du célèbre naturaliste aixois, et, tirant de sa poche une bonbonnière de Saxe doublée de vermeil, il offrit aux filles du professeur des pastilles parfumées à la citronnelle.

VII

Un jeudi que M. Nortillet était allé au lycée Mignet voir son plus jeune fils Gabriel, le proviseur, le prenant à part, lui avait dit :

— Ce garçon-là a des dispositions extraordinaires pour les sciences exactes ; il deviendrait quelque jour un grand inventeur que je n'en serais pas étonné. Mais quant à la culture classique, vous feriez mieux d'y renoncer pour lui ; le grec et le latin ne peuvent que surcharger inutilement son cerveau.

M. Nortillet avait rougi : de cela, il se doutait bien un peu ; il savait que si le jeune collégien se maintenait à un rang assez honorable dans le classement des places, c'était uniquement par un effort de volonté, parce qu'il était consciencieux et élevé dans le respect du travail, autant que ses frères et ses sœurs. M. Nortillet savait cela, et il se flattait néanmoins de lui faire faire jusqu'au bout ses humanités, afin qu'il eût, lui aussi, cette sorte de noblesse que confèrent les diplômes universitaires ; après quoi, il le laisserait libre de diriger sa vie à son gré. La déclaration très nette du proviseur venait de détruire cette espérance ; et c'était comme s'il eût reçu un soufflet de la main d'un de ses collègues, et cela dans le temple même de l'enseignement. Il se récria :

— L'étude du grec et du latin n'a jamais empêché un jeune homme de se réaliser, le moment venu ; elle l'aide au contraire à mieux se connaître en développant son jugement et en donnant plus d'ampleur à sa pensée.

— Non ! insista le proviseur : croyez-moi ! Je ne suis pas docteur ès lettres comme vous ; je ne suis même pas agrégé comme les professeurs de mon lycée, puisque la licence suffit pour la charge que j'occupe. Mais j'ai plus qu'eux et que vous peut-être l'expérience des écoliers de cet âge, et j'ai constaté souvent que les sept ou huit années que l'on donne à l'éducation purement classique sont des années perdues pour la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui, qui n'en gardent rien, et en qui elles usent au contraire les ressources d'énergie morale dont ils auraient besoin plus tard pour agir et vivre. Que de fois, en assistant à nos distributions de prix, je me suis souvenu du mot du président d'Aguesseau, voyant son fils revenir chargé de cou-

ronnes : « Plût au ciel qu'il eût seulement appris à travailler ! »

— Alors, il ne reste plus qu'à fermer nos collèges, nos Facultés, nos Écoles normales ! Supprimons les carrières libérales, où l'on gagne sa vie dignement, patiemment ! Proclamons que nous ne voulons plus pour nos enfans d'autres métiers que ceux qui enrichissent vite par n'importe quels moyens ; et laissons, comme le disait un jour le comte de Falloux, les compatriotes de Mirabeau parler le langage des Halles !

— Cher monsieur, dit le proviseur en souriant, votre déconvenue vous égare. Vous avez trois fils ; deux ont été de brillans élèves, des forts en thème, comme nous les appelons ; ils profiteront toute la vie de cette finesse, de cette chaleur intérieure que donne la culture des Lettres à ceux qui sont aptes à la recevoir. Le troisième est né pour faire autre chose, laissez-le aller, ne retenez pas son essor ! C'est une vérité banale à force d'être dite que chaque individu doit vivre sa vie. Nous en sommes tous convaincus ; nous le répétons à tout venant ; vous-même vous l'enseignez du haut de votre chaire à la Faculté des lettres. Mais quand il s'agit de reconnaître que l'un des nôtres n'est pas fait pour vivre au sein de cette aristocratie intellectuelle qui ne peut constituer qu'une partie infime de la nation, nous en sommes contrariés et humiliés, comme si c'était là déchoir. Ah ! nous sommes bien une race de mandarins !

— Dites de Latins seulement ! Et c'est là ce qui a fait longtemps notre grandeur et notre force. Mais le temps a marché, je suis bien obligé de le reconnaître, et il nous faut maintenant imiter les Anglo-Saxons et les Américains, de peur d'être dépassés par eux. Je consentirai donc à sacrifier mon troisième fils sur l'autel des dieux modernes. Selon vous, comment devrais-je le diriger ?

— Mettez-le à l'école des Arts et Métiers, puisque notre ville est assez favorisée pour en posséder une. Il achèvera de s'y instruire autant qu'il faut à un homme d'aujourd'hui pour figurer honorablement partout, et de plus il pourra y piocher les sciences usuelles ; il y apprendra pratiquement la mécanique, la chimie, la physique appliquées à l'industrie ; il y travaillera même de ses mains pendant que son cerveau s'élargira. Ne le plaignez point et n'en rougissez pas, monsieur Nortillet ; il sera peut-être le grand homme de la famille !

M. Nortillet ne répondit rien. Le proviseur, très homme du monde, reprit au bout d'un instant :

— Mesdemoiselles vos filles vont bien? Elles sont charmantes! J'ai eu le plaisir de causer avec elles quelquefois quand elles viennent voir leur frère.

— Oui, ce sont de bonnes enfans, très simples, très dociles. L'aînée est rentrée dernièrement d'Allemagne; la seconde se prépare à passer son baccalauréat à la fin de l'année. Elles feront, je pense, plus tard des professeurs excellens.

— Tant mieux! Nous avons besoin, dans l'Université, de femmes solidement instruites et d'une mentalité supérieure, dont le caractère et l'esprit soient également aptes à diriger la jeunesse. C'est une tâche si difficile que l'éducation!

Ils descendirent côte à côte les marches de l'escalier. Dans la cour du vaste bâtiment complètement neuf qui remplaçait un ancien couvent d'Ursulines, les élèves prenaient leur récréation. Les plus grands se promenaient par petits groupes en causant; quelques-uns lisaient, d'autres jouaient aux barres ou au football. Parmi ces derniers, M. Nortillet reconnut son fils Gabriel, jeune tête rasée, visage énergique, corps qui semblait taillé pour les luttes de la palestre ou du gymnase.

— Autre signe des temps, dit le proviseur en montrant cette foule adolescente, d'où se dégageait un singulier sentiment de gravité : il y a dix ans, une récréation de collège déchaînait un vacarme effrayant; on ne pouvait passer auprès sans être assourdi. Aujourd'hui, c'est à peine si par instans quelques cris fougueux sont poussés; la jeunesse d'aujourd'hui est silencieuse, même lorsqu'elle se livre à des sports violens; elle semble le faire pour développer ses muscles, parce que c'est utile, et non point pour son plaisir.

— Moi, dit M. Nortillet, quand j'étais élève au lycée de Versailles, je me blottissais contre un arbre à l'écart pour lire mon Virgile, et cette lecture me jetait dans un tel émoi qu'elle m'arrachait des larmes. Ma vocation de lettré date de là. Peut-être si j'avais assoupli mon corps, au lieu de cultiver ma sensibilité, serais-je devenu plus riche. En serais-je plus heureux? Je ne le pense point. La vie est un choix; la mienne, telle que je l'ai instituée, me satisfait pleinement; j'aurais à la revivre que je n'en changerais pas un *iota*.

Il serra la main du proviseur et sortit par la rue Cardinale. Malgré lui, il était troublé. Placé entre ses théories philosophiques et ses préférences naturelles, il venait de sacrifier celles-

ci à celles-là, comme il convient à un père impartial et prudent. Le respect de la personne humaine lui faisait un devoir de laisser son fils suivre son penchant; mais il lui en restait une rancœur, une tristesse, comme si un peu de l'âme de son fils, son Benjamin, venait de lui échapper pour courir la grande aventure du monde. Puis, qu'allait dire de cela Mme Nortillet? Entre eux, ils avaient toujours pensé que Gabriel, ses études classiques terminées, choisirait, lui aussi, une de ces carrières libérales que l'Université ou la Magistrature offrent aux jeunes gens distingués de l'honnête bourgeoisie française. N'aurait-elle pas, en le voyant se consacrer à un métier usuel, l'effroi instinctif de la poule qui s'aperçoit que, dans sa couvée, au milieu des poussins soyeux, un petit canard vagabond et hirsute s'est glissé?

Mme Nortillet attendait son mari dans sa chambre. Un grand lit solennel en tenait tout le fond: un mobilier confortable, un peu sévère, n'achevait pas de la garnir entièrement. Cette chambre, très vaste, servait aussi de cabinet de travail au professeur, et ceux de ses livres qu'il n'avait pu loger dans les bibliothèques du salon trouvaient ici aisément leur place. Une table de noyer entre les deux fenêtres supportait encore une foule de brochures et de dossiers entr'ouverts; et ses livres de chevet, trois tomes de Montaigne habillés de maroquin, y occupaient la place d'honneur.

— Comment va le petit? demanda Mme Nortillet, en s'avançant vers son mari aussitôt qu'il eut ouvert la porte.

Au bout d'une heure, ils causaient encore, à côté l'un de l'autre. Comme toujours, ils étaient d'accord. Que Gabriel entrât à l'École des Arts et Métiers, qu'il devînt ingénieur de troisième classe, chimiste ou constructeur d'automobiles, cela ne décevait pas trop Mme Nortillet : « Songe donc, avait-elle dit à son mari, si par malheur l'idée lui était venue de se faire sculpteur ou peintre? » Elle avait frémi bien souvent à cette pensée. Maintenant, elle était tranquille. Tous ses enfans, ses cinq enfans, auraient désormais leur sort fixé. Le cauchemar inquiétant était dissipé; l'avenir n'érigeait plus devant ses yeux de mère son point d'interrogation effrayant. Et un sourire de béatitude détendait son visage effacé, fatigué, où tant de petites rides marquaient les soucis passés.

Ils étaient là tous deux, se tenant la main, quand Hélène

poussa la porte en coup de vent ; et, un peu confuse de n'avoir pas frappé, elle s'arrêta net :

— Pardon ! Étiennette était sortie ; c'est moi qui ai reçu le facteur. Il y avait une lettre pour vous, maman.

Étiennette, la vieille servante, aimait assez en effet à descendre sur la place pour causer avec les voisins. Mme Nortillet prit la lettre, sans la regarder ; puis, faisant incliner sur elle la belle taille souple de la jeune fille :

— Embrasse-moi, embrasse ton père. Va, nous sommes des gens heureux !

Hélène embrassa ses parens, et sortit aussi vite qu'elle était entrée ; bien que son cœur fût très chaud, cette expansion subite la gênait.

— De qui est la lettre ? demanda le professeur.

— De Laurent Cerisier. Je reconnais son écriture. Voilà bien longtemps que nous n'avions eu de ses nouvelles !

Mme Nortillet avait rompu l'enveloppe et posément lisait à demi-voix :

« Ma chère Noélie,

« Malgré un silence impardonnable, vos vieux amis ne vous ont pas oubliée. Bien des fois ma femme a voulu vous écrire ; elle remettait toujours au lendemain, et moi, encore plus paresseux qu'elle, j'attendais toujours, pour vous donner signe de vie, d'avoir quelque chose d'intéressant à vous communiquer. Aujourd'hui je n'hésite plus : j'ai même grande hâte à vous annoncer l'événement considérable qui va changer notre vie : nous quittons Paris pour aller nous installer définitivement à Rome ; je veux finir mes jours dans la Ville Éternelle, où j'ai vécu mes plus belles heures de jeunesse.

« Cette décision ne vous étonnera pas. Quand vous étiez jeune fille, combien de fois m'avez-vous entendu causer avec votre père de nos souvenirs communs, de ces souvenirs ineffaçables que tout artiste garde en lui comme le trésor où il puise le meilleur de ses inspirations. Ah ! ma chère Noélie ! j'ai beau avoir plus de soixante ans et la face ridée d'un Mathusalem, je conserve toujours le même enthousiasme pour ce que j'ai aimé à vingt ans, et ma vieille main un peu tremblante, — vous le voyez à mon écriture, — peut encore tripoter la glaise et mettre debout des figures dont quelques-unes dureront peut-être après

moi. A Rome, je travaillerai encore; ma chère femme m'y aidera. Mais, comme ce sera probablement notre dernière pérégrination terrestre, nous voulons nous arrêter, comme de dévots pèlerins, à tous les sanctuaires d'art qui se trouveront sur notre route. A Aix, nous ferons une plus longue étape pour vous embrasser d'abord, pour visiter ensuite les collections d'art si précieuses de cette vieille cité. Donc, je vous dis : A bientôt! Quelle joie de vous voir, entourée de vos grands enfans, de votre mari, comme une digne et noble matrone, après vous avoir connue toute frêle et mince dans un temps où, moi, j'avais déjà des cheveux gris!... »

Mme Nortillet s'arrêta de lire; sa voix vacillait un peu; elle était émue. Le professeur doucement l'interrogea :

— Cette visite ne te fait pas plaisir?

— Oh! si, mon ami. Je serai bien heureuse de revoir ce brave et bon Laurent Cerisier qui fut l'un des élèves préférés et l'un des meilleurs amis de mon père. Mais cela me replonge dans une époque où je fus tant abreuvée de tristesses!...

Elle s'évoquait elle-même, rôdant dans les allées du Luxembourg, et, à travers les feuillages amples d'un jour de juin, apercevant la mort embusquée sur son passage, guettant sa jeunesse...

— Que serais-je devenue, mon cher Aristide, si je ne t'avais pas rencontré?

M. Nortillet, ému lui-même, pressait contre son cœur la fidèle compagne de ses jours. S'il l'avait sauvée dans une heure tragique, toutes ses heures à lui, depuis cette date, avaient été embellies par celle qui pour son cœur continuait à avoir vingt ans.

— Oublie ces tristes souvenirs, Noélie, murmura-t-il; tu l'as dit tout à l'heure à ta fille : nous sommes pleinement heureux maintenant. Quelle est l'existence humaine qui n'a pas été battue par la vague du malheur?

Et, comme de jeunes époux, malgré les fils d'argent qui miroitaient à leurs tempes, ils restèrent longtemps embrassés.

VIII

La famille Nortillet était réunie dans le salon, attendant le sculpteur Laurent Cerisier et sa femme, qui devaient arriver ce jour-là dans l'après-midi et dîner place des Prêcheurs. Mais le temps passait et la visite annoncée ne paraissait point. Mme Nortillet s'en morfondait, tout en ne s'étonnant qu'à peine ; elle savait par expérience qu'avec la fantaisie, l'humeur prime-sautière des artistes toutes les surprises étaient possibles. Par quelle voie viendraient-ils seulement, les deux voyageurs ? On l'ignorait. Eux-mêmes, le matin, n'en devaient pas savoir davantage.

A quatre heures moins le quart, le professeur Nortillet tira sa montre :

— Noélie, je pars. Tu m'excuseras auprès de tes amis. Je ne puis faire attendre mes élèves ; mon cours est à quatre heures, il me faut bien dix bonnes minutes pour me rendre à la Faculté des lettres.

Il sortit, ayant mis sous son bras sa serviette bourrée de notes et gonflée de papiers déjà anciens dont les bords avaient jauni au contact de l'air. Un quart d'heure après, Léon partit à son tour pour descendre chez le comte de Champier qui prisait avant tout l'exactitude. Les deux autres fils s'esquivèrent bientôt aussi, sous d'autres prétextes, et Mme Nortillet resta seule avec Mathilde et Hélène, qui, en face l'une de l'autre, s'étaient mises à écrire.

— Les hommes sont peu patiens, expliquait pour elle-même la femme du professeur ; il est vrai que l'attente est une chose bien énervante : et quand on ne connaît pas ceux qui vous infligent ce supplice, on est bien excusable de s'y dérober.

— Comment est-il, ce monsieur Cerisier, maman ? demanda Hélène, sans lever la tête.

Mathilde ne laissa pas à sa mère le temps de répondre.

— Je le vois d'ici : un petit vieux avec des cheveux épars sur le cou, une barbe en fleuve et une redingote qui lui pend jusqu'aux talons, comme il convient à un membre de l'Institut.

— Tu te trompes, Mathilde, voulut rectifier Mme Nortillet ; mais elle s'arrêta, car à cette minute M. et Mme Laurent Cerisier faisaient leur entrée dans le salon.

Le sculpteur était un homme magnifique, haut de stature,

large d'épaules, correctement vêtu d'un veston de coupe élégante où s'épanouissait la rosette de la Légion d'honneur. Sa femme, petite, mince, agissante, très jeune sous ses cheveux blancs, ressemblait à une Anglaise qui aurait longtemps habité Paris.

— Vous voilà enfin! dit Mme Nortillet en courant vers eux.

Les présentations ne furent pas longues : on s'embrassa; puis l'artiste s'excusa d'être en retard.

— Vous avez peut-être manqué le train? insinua Mme Nortillet.

— Eh! non, cria Laurent Cerisier dans un large rire; nous sommes à Aix depuis deux jours! Mais il y a tant de choses à voir dans cette admirable ville. Nous venons du musée; et nous allons y retourner tous ensemble, si vous le voulez bien. Je gage que ces demoiselles ne le connaissent pas encore?

C'était vrai : Mathilde et Hélène n'avaient jamais mis le pied dans le musée, pas plus qu'à la bibliothèque Méjane, où s'entassaient des chefs-d'œuvre; elles l'avouèrent en rougissant.

— Allons, reprit le vieil artiste, ne perdons pas une minute! Tout à l'heure il ne ferait plus assez clair; et j'ai laissé dans la salle du XVIIIe siècle certains portraits de femme qu'il me faut absolument revoir avant la nuit, sous peine de perdre l'appétit et le sommeil. Nous aurons tout loisir de causer à table, puisque nous dînons ensemble. Mettez votre chapeau, Noélie.

Mme Nortillet se déroba poliment; il lui fallait rester à la maison pour attendre le retour du professeur. Mais Mathilde et Hélène revenaient déjà de leur chambre, toutes prêtes à suivre le ménage parisien. Un sourire de joie était sur leurs lèvres. Cette visite les changeait tellement de leur existence accoutumée !...

A travers les larges galeries du musée, installé dans l'ancien Prieuré de Saint-Jean de Malte, Laurent Cerisier promenait son enthousiasme de vieil amoureux de la beauté. Une lumière un peu fauve, — celle du soleil couchant, — éclairait de ses reflets obliques les toiles groupées dans un ordre harmonieux; et le miracle de la peinture, qui rend permanentes les formes et les couleurs de la vie et refait sans cesse une création nouvelle, s'accomplissait ici dans tout son prestige. Illusion, apparence, mais aussi réalité tangible où tout le mystère des êtres et des choses se trouve enfermé. Les portraits, les paysages, les scènes intimes reflétaient la nature dans son expression la

plus subtile, en captaient la signification la plus rare ; et pour des pupilles délicates, c'était presque plus beau, plus émouvant de voir ces images jaillir des cadres, que de les contempler éparses dans la vie. Tel visage humain, tel coin de vallée ou de montagne, qui n'auraient peut-être pas attiré le regard du passant distrait, deviennent tout à coup, par la magie du pinceau, cette apparition révélatrice qui force l'attention et parle soudain à l'esprit.

Les filles du professeur subissaient pour la première fois cette surprise miraculeuse de l'art, que rendaient plus sensible les paroles ardentes du vieil artiste. Comme beaucoup de sculpteurs, il avait fait aussi de la peinture, et il en connaissait tous les secrets. Mme Laurent Cerisier, initiée par son mari à ces modes divers d'interprétation, expliquait parfois d'un mot ce qui restait obscur pour l'intelligence neuve de ses jeunes compagnes. Elle avait pris le bras de Mathilde, et de temps en temps rappelait auprès d'elle Hélène, qui courait d'un tableau à l'autre comme une abeille affolée. On était maintenant dans la salle de Granet, et Laurent Cerisier racontait l'existence du grand peintre, cette existence vouée à une idée unique et qui, disait-il, devrait être offerte en modèle à tous ceux qui veulent suivre l'exigeante carrière de l'art.

— Il n'est pas plus belle vie que la sienne, affirmait solennellement le vieux sculpteur. Et quels commencemens difficiles ! Son père était maître maçon à Aix, et vous verrez tout à l'heure dans un coin de ce musée la truelle et le mortier dont il se servait chaque jour. L'enfant avait des dispositions pour la peinture ; tant bien que mal, il suivait les cours de dessin gratuits de la ville ; — il y en avait déjà à cette époque, nous n'avons rien inventé ! — Puis, comme il lui fallait se suffire à lui-même, il partit pour Toulon, où, faute de mieux, il peignit les proues et les poupes des bateaux en construction dans l'arsenal de la ville. Que de rêves il fit sans doute, juché, sa palette à la main, aux flancs des grands navires qui bientôt se balanceraient sur les mers ! Et comme lui-même devait être pressé de commencer le grand voyage d'aventures et de périls qu'est chaque existence humaine ! Quand il eut économisé quelques sous, il revint à Aix et se fit admettre dans l'atelier du peintre Constantin, qui acheva de lui apprendre son métier ; puis, sûr de lui, — sinon de son talent, du moins de sa volonté, — il s'en

alla un matin droit devant lui pour conquérir la gloire. Tous les chemins mènent à Rome, dit-on ; il y parvint. Il y passa de longues années. C'est là qu'il exécuta la plupart de ces belles études, d'un charme si intime, et cette suite de dessins incomparables qu'il a légués à sa ville natale, avec toutes les autres richesses d'art qu'il possédait.

Les dessins à la sépia, à l'encre de Chine, à la plume, occupaient plus de deux cents cadres ; et les études peintes à l'huile ou à l'aquarelle formaient à elles seules un petit musée dans lequel on pouvait évoquer longuement et contempler sous leurs aspects les plus pénétrans la campagne romaine, les bords du Tibre, les églises, les thermes, les tombeaux... Laurent Cerisier ne se lassait pas de prendre, en compagnie du maître célèbre, un avant-goût des jouissances qu'il allait retrouver bientôt. Le jour tombait, que Granet le retenait encore. Et le gardien du musée, ses clefs à la main, venait l'avertir qu'il fallait laisser reposer ces chefs-d'œuvre, dont le recueillement d'ailleurs était bien rarement troublé par d'aussi longues visites. Dans la pénombre de la première salle, le délicieux portrait d'un Granet jeune, peint par Ingres à Rome au commencement de l'Empire, semblait respirer encore au milieu de toutes les choses qu'il avait aimées. Le sculpteur le salua en passant. Puis il se retourna vers sa femme, qui le suivait, ayant toujours Mathilde à son bras.

— Eh bien ! Et la petite ? demanda-t-il.

« La petite, » c'était Hélène. Elle avait disparu en effet. Elle n'était pas loin ; penchée sur une vitrine, le dos immobile, le cou tendu, elle examinait un objet, qui semblait absorber toute son attention.

— Qu'est-ce donc qui vous intéresse si fort ? demanda Laurent Cerisier, en lui frappant sur l'épaule.

Elle tressaillit. Ses yeux violets, qu'elle releva vers lui, étaient humides :

— Ce morceau de bas-relief antique. Regardez ! regardez ! Est-ce qu'il ne vaut pas à lui seul toutes les autres merveilles qu'il y a ici ?

C'était un fragment de marbre qui représentait un adolescent couché, le menton dans la main, et les coudes au sol ; une ligne adorable de pureté et de jeunesse dessinait tout son corps nu, depuis la nuque délicatement creusée jusqu'à l'extré-

mité des talons, dont l'un était brisé d'une cassure nette.

— Oui, dit le sculpteur, ému à son tour. Vous avez raison, Hélène : toute la beauté antique est contenue dans ce débris mutilé.

Il n'avait pas quitté de la main l'épaule de la jeune fille, et, pesant davantage sur elle, tandis que de l'autre main il la touchait au front comme pour un baptême nouveau, il lui dit en employant le tutoiement des maîtres à leurs disciples :

— Ah ! tu es bien des nôtres, toi, ma petite ! Tu viens de ressentir, toi aussi, le frisson sacré ! Le père de ta mère, ce grand artiste malheureux et qui avait du génie, il n'est pas mort tout entier ; son âme revit dans la tienne !

Puis, l'enveloppant d'un regard circulaire, comme un coup de filet jeté sur elle, il ajouta :

— Tu lui ressembles tellement, d'ailleurs !

IX

Hélène savait maintenant où résidait le ressort caché de sa vie. Cette visite au musée, en compagnie du vieux sculpteur, lui avait ouvert des horizons inconnus. Les Laurent Cerisier étaient partis ; mais bien des fois, au milieu de ses courses en ville, elle était retournée seule devant les antiques du musée d'Aix, les dessins de Granet et les portraits du XVIIIe siècle. Tout cela désormais lui était familier ; elle n'avait plus besoin de truchement pour lui expliquer le sens de ces chefs-d'œuvre dont la technique cependant lui échappait. Elle se promenait dans les galeries désertes, comme elle s'était promenée dans les nefs de la cathédrale du Saint-Sauveur ; mais, cette fois, elle comprenait le pourquoi de son émotion. Sa vocation lui apparaissait nettement, bien qu'entourée de difficultés sans nombre ; tel apparaît à l'explorateur le pic hérissé d'écueils dont l'ascension lui semble irréalisable. Mais, malgré ces difficultés extrêmes, elle ne doutait pas un instant que le dieu qui l'avait appelée saurait lui ménager un chemin ; et, avec la belle foi de la jeunesse, elle ne discutait pas avec lui : d'avance, elle se donnait toute.

C'était pour elle une jouissance exquise que de se sentir ainsi révélée à elle-même ; autour d'elle, tout le monde ignorait la nouvelle orientation de ses pensées, et elle vivait sa vie de chaque jour, causant, travaillant, accomplissant tous ses devoirs

coutumiers, sans rien laisser apercevoir de cette dilection intime qui élargissait, qui magnifiait ses moindres actions. Tout cet amas de forces inoccupées, de désirs, d'espoirs, de rêves, qui formait le riche fond de sa nature, tout ce trop-plein de sève et d'ardeur, dont jusqu'à présent elle avait été oppressée, elle savait maintenant quels en seraient l'emploi et le but : elle serait une artiste, une grande artiste peut-être, ou peut-être un de ces êtres douloureux et sacrifiés qui ne réalisent jamais complètement leur idéal, et meurent sans avoir connu la gloire, martyrs obscurs qui servent quand même à la cause sublime de l'Art, et dont l'effort n'est jamais tout à fait vain. Oui, elle acceptait même cela ; elle se résignait d'avance à immoler son bien-être et son orgueil. N'avait-elle pas sous les yeux l'image de celui qui lui avait légué, avec une part de son sang, une part de son énergie et de son âme, l'aïeul, dont le buste, à demi caché entre les bibliothèques du salon, évoquait des traits semblables aux siens, et dont elle ne savait rien si ce n'est qu'il avait eu du génie et qu'il avait été malheureux ? A celui-là seul elle confiait les élans de son impérieuse jeunesse, elle demandait de l'inspirer, de la guider, de la soutenir...

Mathilde, tout enfiévrée de musique, revenait de la dernière répétition de l'*Oratorio* d'Haendel, dont l'audition solennelle devait avoir lieu le même soir. Rose et les yeux brillans de joie, elle gourmandait sa sœur, qui depuis quelque temps refusait de l'accompagner.

— Tu as eu bien tort de ne pas venir. C'était si beau ! Il est vrai que ce soir, ce sera beaucoup plus intéressant encore. Ce soir, tu te décideras, j'espère ?

Hélène secoua négativement la tête ; son esprit était ailleurs.

— Maman, dit alors Mathilde en se tournant vers sa mère, dites-lui qu'elle est ridicule !

Mme Nortillet brodait, assise dans la grande bergère du salon ; elle répondit de sa voix tranquille :

— Hélène est libre, mon enfant, comme tu l'es toi-même. Si ce genre de plaisir ne l'amuse pas, pourquoi voudrais-tu l'y forcer ?

— Mais parce que je serais contente de la savoir là ; parce que je voudrais que vous y fussiez tous ! De toute la famille il

n'y aura que Léon qui daignera se déranger, et encore est-ce par déférence pour le comte et la comtesse de Champier, qui lui ont retenu une place à côté d'eux. Ce n'est pas gentil de me lâcher à ce point.

— Mon Dieu ! dit Hélène en riant, ne dirait-on pas que tu fais tes débuts sur une scène lyrique ?

Très excitée, Mathilde se fâcha :

— Oh ! toi, depuis la visite des Laurent Cerisier, tu as la tête tournée, c'est visible. Si tu crois que je ne m'aperçois pas de tes distractions quand tu travailles avec moi, et de tes visites furtives au musée, lorsque nous sortons ensemble et que tu me quittes brusquement au coin de la rue...

— Comment ! Hélène est retournée au musée ? demanda Mme Nortillet, qui avait pâli.

— Mais oui, maman, dit Hélène. Est-ce que vous me l'aviez défendu ?

Un malaise suivit cette explication. Mathilde, désolée d'en avoir été la cause, mit deux baisers sur les joues de sa sœur :

— Tu feras ce que tu voudras, après tout. Et, si tu restes, je comprends bien que c'est pour tenir compagnie à maman, qui ne sort jamais, elle ! Il n'y a qu'aux Pinchinats que chacun arrange sa vie comme il lui plaît et que tout le monde est content. Ah ! qu'il me tarde d'y être !

Elle sortit précipitamment, car il lui fallait préparer sa toilette du soir, la même pour toutes les jeunes filles qui chantaient dans les chœurs, une robe d'organdi blanche, et, dans les cheveux, quelques fleurettes de jasmin. Restée seule en face de sa mère, Hélène brûlait de parler. Mais Mme Nortillet, le front baissé, les lèvres serrées, avait repris silencieusement son ouvrage. Évidemment une pensée importune l'occupait toute. Et si elle se taisait, si elle évitait le regard de sa fille posé sur elle, c'était que l'explosion de cette pensée devait amener peut-être quelque choc irréparable.

A la fin, Hélène se décida :

— Maman, pourquoi avez-vous changé de figure tout à l'heure quand Mathilde a dit que j'allais quelquefois au musée ?

— Hélène, dit gravement Mme Nortillet, à quel attrait obéis-tu quand tu vas dans cet endroit, où ton père et moi ne t'avions jamais conduite ?

Hélène était franche ; et d'ailleurs, son secret finissait par

l'étouffer. Puisque l'occasion de s'en décharger s'offrait à elle, elle s'y jeta à corps perdu :

— J'y vais, parce que là tout me plaît, m'attire, me ravit; parce que je trouve qu'il n'y a rien de plus beau que l'art, parce que je veux moi-même devenir une artiste, maman !

— Voilà ! s'écria Mme Nortillet, voilà le malheur qui est tombé sur nous ! Le malheur que je voulais épargner à mes enfans !

Elle s'était levée, toute blanche, et serrait éperdument sa fille entre ses bras.

— Tu ne feras pas cela? Jure-moi que tu ne le feras pas?

Mais Hélène s'était dégagée froidement de l'étreinte maternelle; ce qu'elle comprenait à demi, elle voulait le savoir tout à fait. D'une voix nette, elle dit :

— Expliquez-moi pourquoi vous ne voulez pas que je devienne une artiste? N'y a-t-il pas beaucoup de femmes, beaucoup de jeunes filles, qui avant moi ont suivi ce chemin? Et n'est-il, en vérité, d'autre issue pour les filles du professeur Nortillet que l'École normale, les examens, les fonctions universitaires?

— Ou le mariage, prononça Mme Nortillet, essayant de déplacer le débat.

— Le mariage? Vous m'avez répété bien souvent que des filles sans dot ne trouvaient pas aisément à s'établir, et que, d'ailleurs, il était plus honorable et plus digne de ne pas compter sur un homme pour s'assurer des moyens d'existence.

— C'est vrai, avoua tristement Mme Nortillet.

Elle était retombée au milieu de la bergère, et tenait les mains de sa fille emprisonnées dans les siennes :

— Écoute-moi. Il faut que tu saches tout. Je vais tout te dire : l'Art est un mirage, l'Art est une duperie pour ceux qui s'y livrent.

— Maman, vous blasphémez! cria Hélène, en retirant ses deux mains.

Instinctivement, elle s'était retournée vers le buste de l'aïeul.

Mme Nortillet comprit la signification de ce regard :

— Ah ! oui, demande-lui ! Interroge-le ! S'il pouvait parler, il te dirait ce qu'a été sa vie, et combien tous deux nous avons souffert ! Ma pauvre petite, ma pauvre Hélène, plutôt que de te voir monter le même Calvaire, je préférerais te savoir condamnée à mourir tout de suite entre mes bras. Si tu savais!... Si tu

savais !... à ton âge, plus jeune que toi encore, toutes les misères, toutes les douleurs, toutes les privations, je les avais déjà endurées. Mon père, Auguste Nau, ce grand artiste méconnu, cet homme qui avait créé des chefs-d'œuvre, ne parvenait pas à gagner son pain. Il y avait des jours où l'on avait faim dans l'atelier, des jours d'hiver où le grand poêle était vide, où l'on grelottait, et d'autres où il fallait, en se cachant, emporter les maquettes de glaise, parce que l'huissier allait venir les saisir ! Oh ! que de larmes, que de larmes j'ai versées, tandis que lui, le grand homme, enivré de son rêve, intoxiqué par ce poison, ne songeait même pas à se plaindre, et gardait sa confiance dans le lendemain ! Quelquefois, quand la tristesse planait d'un vol trop lourd au-dessus de nos têtes, il me prenait par l'épaule : « Allons ! viens nous régaler de beauté, » disait-il. Et il m'emmenait au Louvre devant les Léonard de Vinci ou la *Victoire de Samothrace*. Mais moi, je ne regardais point ; je jugeais que la vie était mauvaise, et j'avais envie de mourir...

Mme Nortillet avait laissé tomber ses bras minces sur ses genoux ; elle pleurait, tandis qu'Hélène s'était agenouillée auprès d'elle. Au bout d'un instant, elle posa la main sur la tête de la jeune fille :

— Jure-moi que tu ne feras pas cette folie ! que tu ne t'obstineras pas à devenir une artiste, mon Hélène, mon enfant bien-aimée !

— Mère, répondit Hélène d'une voix serrée, n'exigez pas que je vous jure cela ; ce ne serait pas loyal, car une force plus grande que moi me pousse, et je manquerais peut-être à mon serment.

Alors Mme Nortillet se tut, et sa fille resta prosternée contre ses genoux, ne trouvant aucune parole pour combler l'abîme qui venait de se creuser entre leurs deux âmes.

JEAN BERTHEROY.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

L'ACTIVITÉ SOUTERRAINE

ET

L'HISTOIRE GÉOLOGIQUE DU GRISOU

Le spectacle des progrès industriels réalisés sans relâche, avec une activité chaque jour plus grande, suscite devant l'esprit des préoccupations fort diverses. On se demande, par exemple, si, malgré la médiocrité de ses dimensions, mais à cause de la continuité de ses efforts, l'homme ne parviendra pas, sans le vouloir et comme à son insu, à modifier les conditions du milieu dans lequel il est condamné à vivre, peut-être même à compromettre quelque condition essentielle de l'équilibre terrestre. Le réseau, à mailles chaque jour plus serrées, dans lequel circulent les courans électriques, doit nécessairement changer la distribution des forces auxquelles notre planète est soumise. Qui saurait prévoir les effets ultimes de semblables modifications poussées à l'excès ? Déjà on a prétendu démontrer que le simple établissement du canal maritime de Suez a complètement révolutionné la météorologie de la région des lacs amers et d'une grande partie de l'isthme. En conséquence, l'opinion s'est établie que la submersion des chotts de l'Algérie et de la Tunisie, naguère proposée par Roudaire, — si elle était possible, — changerait le climat de toute l'Afrique du Nord en supprimant la fournaise où les vents se dessèchent actuellement. N'est-on pas allé récemment jusqu'à émettre cette supposition bien singulière, puisqu'elle donnerait une cause générale à un phénomène local, que le régime exagérément

pluvieux et les inondations dont eurent tant à souffrir récemment diverses régions de l'Europe, et spécialement la France et Paris, seraient un contre-coup de l'emploi, en télégraphie sans fil, des ondes hertziennes, aptes, comme on sait, à déterminer des condensations aqueuses?...

Sans insister sur des conséquences que les faits se chargeront de préciser, nous pouvons remarquer que les travaux de l'homme ont déjà eu pour effet d'ajouter des formes nouvelles aux innombrables causes d'accidens dont la nature est si prodigue à son égard. En remuant la terre, réceptacle ordinaire des substances précieuses, nous avons modifié des équilibres et déterminé des écroulemens ayant à s'y méprendre l'allure des déplacemens qui résultent du jeu même des agens propres de la terre. Tantôt c'est le sol recouvrant des galeries de mines qui se met à vibrer de telle sorte que l'on peut croire à un véritable séisme, et qu'il inflige aux habitations des détériorations toutes pareilles à celles des tremblemens de terre. Ainsi, en 1895, la petite ville de Brux, en Bohême, fut en partie ravagée par un effondrement consécutif à l'exploitation souterraine du charbon : 31 maisons furent entièrement détruites, 60 autres endommagées plus ou moins gravement, laissant 2 000 habitans privés de tout abri. Inversement, la surcharge du sol par l'accumulation de matériaux a plus d'une fois développé par contre-coup la tuméfaction de la terre, aux grands dépens des constructions qui s'y trouvaient : témoin les ruines nombreuses qui résultèrent vers 1840 de la construction du viaduc du Val-Fleury, à Meudon (Moulineaux) sur la ligne ferrée de Paris à Versailles.

C'est dans la même série de désastres dont l'homme, — que ne découragent jamais les conséquences éventuellement mortelles de ses efforts, — souffre par le fait des travaux « imprudens » auxquels le pousse l'instinct sacré des entreprises, qu'il faut placer les explosions de grisou. Dans les pages qui vont suivre, je voudrais faire sentir comment ces catastrophes, qui supposent tant de conditions non réalisables sans l'intervention humaine, résultent cependant de dispositions naturelles essentiellement harmoniques dans les conditions générales de la terre. Il nous sera impossible de tracer, même en raccourci, le tableau de cette merveilleuse histoire, sans toucher aux fondemens de tout l'édifice terrestre et sans y constater la liaison

et la collaboration réciproque des forces physico-chimiques et de l'impulsion propre à l'activité vivante.

I

L'explosion du grisou est l'une des catastrophes les plus terrifiantes que l'on puisse imaginer. Le lieu souterrain où elle se déchaîne, sa soudaineté, le nombre des victimes, la difficulté de porter les secours et même de constater l'étendue du désastre, le doute où l'on reste souvent longtemps de la captivité, derrière des éboulemens volumineux, de malheureux qu'on ne sait délivrer, la marque fatale que portent si souvent en eux les échappés et qui les tue après une langueur incurable et plus ou moins longue, le concours autour des puits éprouvés de toute une population de femmes et d'enfans qui se livrent aux éclats de leurs craintes et de leur désespoir, — tout s'associe pour donner un caractère spécialement dramatique aux catastrophes des houillères.

On sait comment est installé le travail dans les mines : l'équipe d'ouvriers, dont c'est le tour, a remplacé les hommes fatigués par huit heures de travail et remontés au jour : elle prend la tâche où ceux-ci l'avaient laissée, abattant le charbon aux fronts de taille, poussant les galeries, selon le plan adopté par l'ingénieur. L'abatage se fait au pic et à la pince ; les fragmens sont emportés par des wagonnets roulant sur un chemin de fer et parviennent au fond du puits où des bennes les reprennent pour les monter à la surface. Tout cela est admirablement réglé et se fait avec une précision remarquable.

Rappelons d'ailleurs, en dépit de l'opinion contraire, que le mineur de houille peut être considéré comme un ouvrier favorisé. Le séjour de la mine, si effrayant pour qui ne le connaît pas, est relativement salubre, affranchi de toutes les vicissitudes de froid, de pluie, inhérentes à la surface et qui sont parfois si pénibles. L'habitat minier est favorable aux animaux eux-mêmes : « Les chevaux qui traînent les wagons sur les chemins de fer souterrains, dit Simonin (1), s'habituent vite à leur nouveau métier et savent bientôt reconnaître tous les passages, les courbes, les points dangereux. On les soigne

(1) *La Vie souterraine*, p. 130, 1 vol. gr. in-8. Paris, 1867.

comme d'utiles serviteurs ; l'écurie est vaste et bien aérée, la litière renouvelée souvent, le foin, l'avoine d'excellente qualité garnissent les râteliers à l'heure des repas. Les chevaux deviennent gras et dodus, leur poil s'allonge et reluit, et ils semblent préférer le séjour de cet air chaud, de température égale, à celui des grandes routes ou des champs par le soleil, le vent, la pluie ou la gelée. »

Quand le mineur, sa tâche faite, remonte à la surface, il trouve, pour le recevoir, sa petite maison entretenue avec soin par sa femme, s'il est marié, par d'autres mains, s'il est célibataire. Il se lave et se savonne des pieds à la tête et revêt un habillement fraîchement lessivé et repassé pour remplacer celui qu'il quitte et que la poussière de charbon a noirci sans le salir. Il n'y a pas de population plus propre que celle des mineurs de houille.

Dans le plus grand nombre des Compagnies, par exemple à Lens, dans le Pas-de-Calais, on a dès longtemps pris toutes les mesures propres à assurer le bien-être présent et futur de l'ouvrier : toutes les combinaisons d'assurances et de mutualités ont été mises à contribution. Dans plus d'une région, le mineur qui remplit les conditions de retraite devient en même temps propriétaire de son habitation.

Certes, tout le monde doit désirer ardemment que la condition du mineur soit encore améliorée, et chacun dans la mesure de ses moyens doit contribuer à cette amélioration ; mais si on compare le mineur, non pas au rentier, comme on le fait souvent, mais aux autres ouvriers, on est conduit à reconnaître qu'il est parmi les plus heureux.

On a souvent rapproché l'attachement du mineur pour la mine de l'amour du pêcheur pour l'Océan. Les périls auxquels les uns et les autres sont exposés du fait des élémens constituent un autre trait de ressemblance ; le grisou, c'est la tempête du mineur.

L'équipe de travail répartie dans les différentes tailles sent constamment, à son odeur de gaz d'éclairage, le fléau à son contact, et il en entend aussi le *chant* dans les abîmes souterrains. C'est un faible crépitement très caractéristique, qui a son origine sur la paroi même du charbon récemment recoupé par les outils. Il s'accompagne de la projection de très petites particules de houille arrachées de la couche par de toutes petites explo-

sions. On en a conclu que le grisou est incorporé dans les pores du combustible avec une pression suffisante pour faire sauter, quand elle est près de l'atmosphère extérieure, la mince cloison qui l'en sépare.

Dans le langage des mineurs, le grisou est dit aussi : *brisou*, *mofette*, *mauvais air*, *mauvais goût*, *terroux*, *feu-grieux*, *feu-sauvage;* les Anglais disent : *puff*, *fire live* (feu-ardent), *fire damp* (feu-mofette) ; les Allemands : *schlagende Wetter.*

Bien qu'il y ait beaucoup de mines de houille qui ne soient point grisouteuses, on peut dire que c'est l'état ordinaire et que les différences d'une localité à l'autre sont plutôt dans la quantité variable du grisou que dans sa présence ou dans son absence. Presque toutes les houilles contiennent du grisou, et la preuve, c'est qu'on l'en retire par la distillation. Mais certaines variétés en renferment de tout formé et même en quantités considérables, et avec si peu d'adhérence qu'il s'en dégage sous la seule influence de la décompression résultant de l'ouverture des puits et des galeries.

Le gaz grisou qui nous occupe est surtout formé, comme le gaz d'éclairage, d'hydrogène bicarboné, appelé aussi méthane ou formène et plus anciennement, d'une manière plus pittoresque, gaz des marais, parce qu'il se dégage, et parfois en abondance, des contrées marécageuses. Cette composition suffit pour indiquer que le grisou est inflammable : il y a des mines où l'on a trouvé moyen de le canaliser et de l'amener ainsi jusqu'à la surface du sol, ou au fond de puits à des becs où l'on l'allume pour servir à l'éclairage et au chauffage. Elle indique aussi que, mélangé à une proportion convenable d'air, le grisou doit détoner : les explosions des mines sont dues à l'inflammation du mélange de l'air avec le gaz souterrain.

On a comparé la houille imprégnée de gaz à une éponge mouillée, c'est-à-dire imprégnée d'eau : le front de taille correspond à la surface par laquelle l'éponge se dessèche spontanément ; dans les deux cas, la quantité de matière d'imprégnation va en diminuant de la surface de dégagement vers les zones internes qui peuvent être uniformément pourvues.

L'exhalaison spontanée du grisou charge petit à petit l'atmosphère des travaux de substance carburée ; et, au bout d'un temps plus ou moins long, cette atmosphère deviendrait explosive et en même temps irrespirable. On s'est donc depuis bien

longtemps préoccupé de se débarrasser du grisou au fur et à mesure de son dégagement. Les tentatives ont été innombrables et très variées, et certaines d'entre elles furent singulières. C'est ainsi qu'en divers pays, on faisait appel au dévouement du *canonnier* ou *pénitent*. Sous ce nom pittoresque on désignait un mineur qui, chaque fois que le travail devait reprendre après une interruption plus ou moins longue, telle que celle du dimanche ou des jours de fête, allait seul par les puits et les galeries et jusqu'au fond des travaux, pour les assainir. Vêtu d'épais habits de bure d'où lui venait son surnom monacal et qui devaient le préserver des brûlures, il rampait sur le sol, en élevant sous les plafonds des couloirs une chandelle allumée fixée au bout d'un long bâton. Le grisou, que sa légèreté appelle toujours vers les points hauts, brûlait parfois tranquillement, souvent avec explosion et grand bruit. L'opérateur ayant accompli sa périlleuse entreprise, ses camarades savaient que, pendant plusieurs heures, les galeries étaient purgées du gaz dangereux. On a renoncé depuis longtemps au pénitent, et on l'a remplacé par une savante ventilation où des courans d'air lancés au fond par de puissantes souffleries chassent devant eux les vapeurs funestes.

Ce dernier remède, en agitant l'atmosphère confinée et en y soulevant des nuages de poussière, a d'ailleurs suscité un nouveau péril qu'il importera de signaler tout à l'heure.

Pour le moment, constatons cette situation normale dans un grand nombre de mines, d'une atmosphère qui acquiert peu à peu les qualités explosives et qui profitera de la moindre étincelle pour s'enflammer. Alors, un vent de feu s'élance le long des galeries, s'élève dans les puits ; et, par les changemens de pression qu'il inflige au milieu, renverse les étais qui soutiennent les toits, arrache les portes, projette à distance les blocs de rochers qui faisaient obstacle à sa progression. Sur son passage, les hommes sont écrasés contre les parois des couloirs, jetés les uns sur les autres, baignés par une atmosphère brûlante qui pénètre dans les poumons, désorganisant et tuant tout ce qu'elle touche.

« On se représente ce terrible phénomène, m'écrivait M. Grand'Eury, — savant si célèbre pour ses magnifiques études sur la houille, — comme une flamme rouge chassée avec violence du point où a éclaté le coup de grisou : gare à

l'ouvrier qui respire cette flamme ! S'il n'est pas tué sur le coup, il meurt quelques jours après l'accident. La dilatation qui se produit est bientôt suivie d'un second choc dû au vide déterminé par la condensation de l'eau. C'est alors que les galeries s'effondrent, complétant l'horreur de la catastrophe. Un des effets de l'explosion du gaz des mines est de noircir et de cuire la peau des malheureux qui sont atteints : celle-ci s'enlève facilement. C'est affreux ; rien ne peut dépeindre l'aspect des victimes retirées du trou noir. Ceux qui échappent à la mort sur le coup même, succombent quelques jours après, s'ils ont, comme on dit, « avalé le feu. » S'ils ne l'ont pas avalé, ils ont respiré de l'oxyde de carbone qui les anémie et les affaiblit souvent pour toujours. »

Parfois, la catastrophe prend des caractères un peu différens, étant plus soudaine encore et plus violente : c'est quand le banc de houille exploitée a livré passage à un *soufflard*. On appelle ainsi une poche gazeuse contenue dans la roche combustible et qui déverse tout à coup son contenu fortement comprimé en avant du front de taille. Alors l'air respirable est immédiatement chassé par l'afflux des gaz carbonés, et l'asphyxie des ouvriers doit être presque instantanée. Il est difficile d'ailleurs que le gaz combustible, s'échappant par les puits, ne trouve pas au jour quelque cause d'inflammation, et c'est ce qui est arrivé le 17 avril 1879, à Frameries, près de Mons.

A sept heures et demie du matin, le puits d'extraction, qui normalement était le siège d'un appel d'air vers le fond, exhalait une odeur fétide. La salle de la machinerie établie au jour, s'étant remplie de grisou, une explosion s'alluma au foyer, tua le mécanicien et mit le feu au puits. Celui-ci se couronna, comme un gigantesque fanal, d'une flamme de $3^{m},60$ de diamètre et de 40 mètres de haut qui, au bout de deux heures, perdit de sa violence et commença à descendre dans le puits. Successivement, elle détermina, de quart d'heure en quart d'heure, neuf explosions de plus en plus violentes.

On a cherché, d'après l'allure de cette extraordinaire éruption gazeuse, à évaluer le volume de grisou dégagé pendant ces quatre heures ; mais les chiffres obtenus varient de 100 000 à 500 000 mètres cubes, discordance qui provient de l'incertitude inévitable des mesures.

Le point de départ de ce gigantesque soufflard était à

610 mètres de profondeur, au travail préparatoire. A 20 mètres plus haut, on avait entendu siffler la trombe. Les ouvriers étaient remontés à 580 mètres où les éboulemens les avaient protégés. Au bout de quatre jours passés dans une somnolence léthargique, ils croyaient, disaient-ils, n'être restés que vingt-quatre heures dans la mine.

Le dégagement par les soufflards comprend généralement deux périodes, dont la première ne dure que quelques heures : c'est un jet instantané résultant de la détente du gaz précédemment comprimé, — tandis que la seconde se prolonge plus longtemps et quelquefois des années, en conséquence de la forme des poches souterraines et de la disposition de leur ouverture de décharge.

Parmi les autres formes de dégagement subit de grisou, il convient de citer celles qu'on observe spécialement en Belgique : elles ont l'allure d'explosions de poches gazeuses libérées de l'obstacle qui s'opposait à leur expansion par la diminution d'épaisseur de la paroi rocheuse qui les sépare des galeries par le progrès même des travaux d'abatage. La houille pulvérisée est lancée en abondance en avant du front de taille et les mineurs sont fréquemment ensevelis sous les débris. Cette allure se rattache avant tout à la structure poreuse de la houille qui appartient au type désigné à Bessèges et ailleurs sous l'appellation de « fusain. » Un accident grave dû à cette cause se produisit le 29 juillet 1864 dans la mine de Marcinelle, en Belgique. 150 tonnes de charbon furent tout à coup projetées dans la galerie où deux ouvriers furent ensevelis. Trois autres, qui se trouvaient dans le même chantier, furent asphyxiés par le grisou.

Ces deux formes d'explosions : par dégagement continu et uniforme de grisou et par éruption d'un soufflard contenu dans une poche, sont loin d'être également redoutables. On peut dire que, pour le premier cas, on est arrivé à diminuer considérablement le péril : tantôt, on « draine » le gaz dangereux par un traçage préalable et on le noie dans un courant d'air suffisamment abondant pour que sa proportion dans l'atmosphère des galeries soit trop faible pour déterminer une explosion ; tantôt, on se borne à supprimer toutes les chances d'inflammation, le feu sous toutes ses formes : de lampes à feu nu, de coups de mine, d'étincelles électriques. Et c'est alors qu'acquiert toute sa valeur la lampe de sûreté, à toile métallique, inventée

il y a cent ans par H. Davy et Stephenson et considérablement perfectionnée depuis lors. Mais il n'en est pas de même pour les brusques invasions provenant des « sacs à grisou, » des soufflards, des zones de charbon, dit « fusain, » imprégnés d'un excès de gaz, etc.

Dans les deux cas, il peut se présenter une complication que nous avons déjà fait pressentir et qui atteint parfois un caractère d'extrême gravité : c'est l'intervention des poussières charbonneuses. Celles-ci, — soulevées dans l'air par des causes très variées, telles qu'un éboulement, un coup de dynamite-gomme ou simplement par un courant d'air, sont aptes à propager l'inflammation indéfiniment loin dans les galeries, même en l'absence de grisou, si le sol est recouvert de fine poussière que les progrès du phénomène enlèvent devant lui. Déjà, en 1844, à propos de l'explosion de la mine de Haswell, Faraday a appelé l'attention sur ce nouveau danger; mais c'est surtout à partir de 1879 et à propos des expériences de Galloway, que des études sérieuses ont été faites.

Le résultat est que les poussières constituent le facteur le plus redoutable dans les explosions de mines. Certains auteurs, poussant probablement les choses à l'excès, sont même allés jusqu'à dire que le grisou serait presque inoffensif sans les poussières. A diverses reprises, en effet, des explosions tout à fait typiques de poussières se sont produites, et nous nous bornerons à mentionner celle qui se déchaîna en 1889 à Brancepetts, en Angleterre, dans une trémie de charbon au jour et par conséquent loin de toute influence grisouteuse. D'ailleurs, le charbon pulvérisé n'est pas le seul artisan possible de semblables accidens et toutes les matières combustibles se comportent de même à l'occasion. On connaît la catastrophe survenue il y a trente ans dans un gigantesque moulin établi sur la chute du Niagara, par suite du mélange du contenu d'un sac de farine accidentellement crevé avec l'air de l'escalier intérieur où brûlait une lampe.

On a du reste soumis la grave question des poussières combustibles à une série d'expérimentations raisonnées. Les Compagnies houillères françaises ont pris en 1907 l'initiative d'organiser au jour une galerie d'essais destinée à permettre de faire pratiquement et sans danger, en même temps que dans des conditions aussi voisines que possible de la réalité, une série

d'expériences sur le grisou et sur les poussières charbonneuses. Cette galerie, installée à Liévin (Pas-de-Calais), a coûté 300 000 francs, sans compter 60 000 francs pour les frais d'expériences. Elle a été employée notamment à élucider le rôle si discuté des poussières dans les grands accidens, et c'est même à la suite de la catastrophe de Courrières qu'elle a été construite.

L'inflammation locale de ces poussières n'est pas douteuse; mais est-elle capable de se transmettre sur toute la longueur d'une galerie, et pourrait-on éviter cette transmission en mouillant les poussières de place en place, etc.? Les études déborderont plus tard le domaine du grisou et s'étendront à toutes les questions d'hygiène dont on se préoccupe aujourd'hui si justement. D'ailleurs, les programmes de 1907 sont déjà dépassés et des complémens d'étude sur ce sujet si important ont été ajoutés jusque dans ces derniers temps. Le *Geological Survey* des États-Unis, par exemple, a publié, il y a seulement quelques mois, un intéressant volume où l'état de la question est complètement exposé et où de nombreuses expériences toutes récentes sont minutieusement décrites.

Un résultat remarquable des études expérimentales, c'est qu'au point de vue de la chaleur, les explosions de poussières ressemblent intimement aux explosions de grisou. La proportion de fine poussière de charbon donnant lieu au maximum de violence, et par conséquent de danger, est de 3 grammes par mètre cube d'air et, dans ce cas, la chaleur totale dégagée par l'inflammation du mélange est de 907 grandes calories (c'est-à-dire 907 fois la quantité de chaleur nécessaire pour élever la température d'un kilogramme d'eau de 0° à 1°). Or, un mètre cube d'air grisouteux, au maximum théorique d'explosivité, c'est-à-dire renfermant 9,42 parties de grisou pour 100, donne 901 grandes calories. La température communiquée aux produits engendrés est de 2579° dans le premier cas et de 2131° dans l'autre. Toutefois, s'il y a presque identité au point de vue thermique, une différence réside dans le processus de l'inflammation.

D'après M. Taffanel, directeur des mines de Liévin, le mécanisme des coups de poussière comprend deux phases bien distinctes : 1° la mise en suspension de particules charbonneuses dans l'air; 2° leur inflammation.

« Nous supposerons, — dit-il, dans le compte rendu des expériences exécutées en avril 1910, — qu'à l'origine du phénomène, une cause unique, qui pourra être une petite explosion de grisou (et qui sera en l'espèce la détonation de dynamite-gomme dans un mortier d'acier sans bourrage), produit un ébranlement d'air assez fort pour mettre instantanément les poussières en suspension aux alentours du point initial et une flamme assez chaude, assez volumineuse et assez durable, pour communiquer le feu au nuage immédiatement soulevé. L'inflammation n'est d'ailleurs possible que si les poussières en suspension satisfont à certaines conditions de quantité, de composition, de pureté, etc., qui définissent les limites d'inflammabilité et que diverses séries d'essais ont permis de déterminer. »

Les préservatifs relatifs aux poussières coïncident en partie avec ceux qui concernent le grisou. Il faut y ajouter l'arrosage qui n'est d'ailleurs pas sans inconvénient. L'existence dans les galeries de mares d'eau stagnante est le moyen le plus sûr de propager l'ankylostomiase, cette terrible maladie parasitaire des mineurs. En outre, les déversemens d'eau ne peuvent manquer d'entraîner des chutes de toits, des éboulemens.

Un remède paraît être d'intercaler entre des tronçons de galerie, des espaces sablés avec des *poussières schisteuses*, qui sont, dit-on, capables d'arrêter la traînée de flamme.

Après divers essais, M. Taffanel, déjà cité, a eu la très ingénieuse idée de placer au toit des galeries des planchettes interrompues de distance en distance et chargées de fines poussières incombustibles. Celles-ci, soulevées par le début de l'explosion, remplissent l'air et opposent à la propagation de la flamme une barrière infranchissable. Ce sont de vrais barrages établis en avant du fléau et qui en arrêtent la marche.

Depuis les recherches que nous venons de résumer, la vapeur d'eau lancée en jets dans les travaux a été préconisée comme efficace contre les accidens, au moins en certains cas.

Pour résumer cette première partie de nos études, insistons un moment sur les considérations qui nous arrêtaient déjà à notre point de départ. Il convient, en effet, de constater que le péril auquel nous expose le grisou est exclusivement, comme nous le disions, d'origine humaine.

Dans les profondeurs du sol, le grisou existe à certains

niveaux de combustibles fossiles ; il y est contenu à l'état de substance d'imprégnation, fortement comprimé, peut-être liquéfié, au moins en partie, comme le supposait Grüner; en tout cas et certainement à l'état d'équilibre de pression avec les environs immédiats. Il n'est d'ailleurs pas inerte dans le gisement, mais nécessairement en voie de déplacement très lent et continu parmi les élémens solides qui l'encaissent : il lui arrive fréquemment de sortir de la houille et de se répandre dans les roches poreuses du voisinage. Les mineurs le retrouvent fréquemment dans les schistes et dans les grès; il y a des cas où ces roches non combustibles sont plus grisouteuses que les charbons eux-mêmes. Et lorsque la houille est en communication avec quelque cavité souterraine, comme une faille bâillante, le grisou s'y amasse jusqu'à ce qu'il y acquière une tension égale à celle qu'il a dans les terrains avoisinans.

On s'imagine facilement que, de proche en proche, il doit en maints endroits parvenir à la surface du sol et se dégager dans l'atmosphère, quelquefois même y brûler sous la forme de ces *feux éternels* qui ont impressionné les populations primitives et instauré le culte des Guèbres.

Mais nulle part on ne conçoit qu'il engendre des explosions violentes. Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait supposer que de l'air s'insinue dans les régions souterraines et y alimente une combustion. Rien ne justifie une semblable hypothèse, et l'on voit bien ici la confirmation de notre assertion du début que c'est le trouble apporté par l'homme à l'équilibre naturel des choses qui détermine les catastrophes que nous avons en vue, justifiant, par exemple, les appréhensions déjà mentionnées de ceux qui redoutent, dans la multiplication indéfinie des réseaux électriques, quelque motif de dérangement du régime planétaire.

II

Édifiés que nous sommes maintenant sur l'allure du grisou, recherchons à quelle cause se rattache légitimement l'existence de ce gaz souterrain. Le fait de son association normale avec la houille ou avec les substances analogues est spécialement instructif à cet égard. Le grisou est un élément essentiel de la houille, puisque de toutes les houilles on peut retirer du grisou

par des manipulations convenables, même si ces houilles proviennent de mines non grisouteuses. C'est sur cette circonstance qu'est fondée l'industrie du gaz. Il est logique de conclure d'innombrables observations que le grisou s'engendre dans la houille.

La houille est un produit de décomposition de plantes, et chacun sait même que l'étude de ces plantes a conduit à reconnaître l'existence à l'époque carbonifère de toute une flore magnifique dont aucun élément ne correspond à une plante actuellement vivante. C'est aux résultats de l'altération des matières botaniques qu'il faut attribuer l'origine du corps qui nous occupe.

Or, l'observation quotidienne montre bien vite que le bois et les autres tissus des végétaux se décomposent, suivant les circonstances, de deux manières essentiellement différentes. Un vieil arbre, abandonné après sa mort sur le sol d'une forêt, ne tarde pas à tomber en une poussière qui, plus ou moins vite, disparaît elle-même tout à fait, de façon à ne rien laisser subsister qui rappelle la forme du géant défunt. L'étude attentive du phénomène nous apprend que les élémens chimiques du bois donnent naissance à un dégagement lent de gaz carbonique et de vapeur d'eau qui sont justement les produits de la combustion du bois dans un foyer.

Ailleurs, un arbre est tombé dans l'eau après sa mort, et s'étant gorgé de liquide, il coule à fond; peu à peu il est enseveli dans la vase submergée. Alors, à l'inverse du précédent, il conserve sa forme, mais il brunit et passe à l'état de cette substance bien connue sous le nom de lignite, dont une variété spécialement pure est admise en bijouterie de deuil sous les noms de jayet et de jais. En suivant comme tout à l'heure le détail de la transformation, on découvre que celle-ci tient à ce que le bois dégage une partie de ses élémens sous la double forme d'eau (comme tout à l'heure) et d'une substance qualifiée depuis bien longtemps sous le nom de gaz des marais, parce que dans presque tous les pays marécageux où des plantes sont enfouies sous l'eau, le sol exhale ce même produit. Le gaz des marais, c'est l'élément essentiel du gaz d'éclairage, et si les produits de l'érémacausie correspondent à ceux que donne la combustion du bois, les produits de la macération sous l'eau coïncident avec ceux que procure la distillation de ce même bois.

Ceci mérite de nous arrêter un instant. Entre les deux opé-

rations de combustion et de macération, il n'y a qu'une différence essentielle : la présence de l'air pour la première, son absence pour la seconde, et ces deux conditions opposées caractérisent en effet deux régions mutuellement contrastantes de la superficie terrestre. Là où l'air, c'est-à-dire l'oxygène abonde, les matières organiques se détruisent très vite, ou, plus exactement, elles livrent très vite les élémens qui les constituent au tourbillon des réactions rapides sur lesquelles comptent pour vivre les générations qui se succèdent de végétaux et d'animaux.

On ne réfléchit pas toujours assez à la nécessité pour chaque génération de se constituer avec les molécules matérielles qui ont servi à ses ancêtres : de merveilleux phénomènes de circulation fournissent à chaque individu les alimens d'où il retire, par les réactions physiologiques, l'étoffe même de ses tissus; mais par le fait seul de la vie, cette étoffe s'use et se détruit sans répit, et les débris qui en résultent sont expulsés, pour concourir à des travaux chimiques qui les rétabliront dans leur condition alimentaire. J.-B. Dumas, dans l'ample langage qu'il savait si bien mettre au service de la plus haute philosophie naturelle, a décrit en ce genre les migrations organiques du carbone. Il a montré que l'animal peut, à un certain point de vue, être comparé à un appareil de combustion, c'est-à-dire d'oxydation conformément à l'aphorisme de Lavoisier que « respirer, c'est se brûler. » Et en face de cette activité comburante, Dumas a signalé la plante verte comme un appareil de réduction, capable de reprendre l'acide carbonique qui fait le résidu de la respiration de tous les êtres, et d'en associer les élémens avec ceux de l'eau, pour constituer ainsi la matière même du bois, ce qui suppose l'exhalaison d'une quantité correspondante de gaz oxygène, c'est-à-dire de la matière respiratoire par excellence. Dans sa *Statique chimique des êtres organisés*, livre magistral dont les progrès de la science ont cependant modifié la portée sur quelques points, Dumas fait voir comment le même carbone passe sans cesse et alternativement de la cellule végétale à la cellule animale et *vice versa*, assurant ainsi, sous un poids limité, la persistance indéfinie d'un merveilleux état d'équilibre entre les deux règnes organiques.

Il va sans dire que ce qui est vrai pour le carbone s'étend à tous les autres élémens des tissus vivans et qu'il y a bien des chances pour que chacune des molécules qui composent notre

corps aujourd'hui ait déjà passé par les tissus d'une infinité d'être humains, d'animaux et de végétaux, sans compter, comme incidens, leur fixation provisoire dans certaines masses non organiques, comme l'atmosphère, la masse des océans et même diverses roches pierreuses.

Pourquoi ne pas ajouter en passant, et au profit de nos conclusions ultérieures, que cela fait apparaître un être vivant considéré à part sous un jour très particulier? Ce qui le constitue essentiellement n'étant pas la substance de ses tissus, puisqu'elle est changeante de jour en jour, on est réduit à voir en lui avant tout un foyer dynamique, un centre d'où émane un concert de forces auxquelles cèdent les particules extérieures. Attirées par lui, celles-ci constituent, autour de ce point singulier, une enveloppe dont il détermine la forme et qui seule lui permet d'entrer en relation avec ce qui n'est pas lui; repoussées après leur service accompli, ces particules retournent au grand Tout, sans rien conserver en elles qui puisse rappeler leur éphémère condition de corps organisé et vivant.

Ce torrent vital a été plus d'une fois comparé à des objets purement matériels dans lesquels l'activité biologique est remplacée simplement par des dynamismes physiques, capables de déterminer des apparences stables relativement à l'état essentiellement errant de leurs élémens. Une chute d'eau quelconque est dans l'état dont il s'agit : le poète assis devant le tourbillon aqueux, vibrant d'émotion au spectacle des paraboles liquides et des remous écumans, accorde à ce tumultueux ensemble une personnalité véritable; et cependant celui-ci, malgré la précision de ses formes que la photographie peut reproduire, est sans cesse reconstitué par des myriades d'atomes qui ne font que traverser avec une vertigineuse rapidité une région où sont associées, et souvent en conflit, des forces de projection et de résistance convenablement distribuées. La chute existe incontestablement, mais la substance qui la compose se signale avant tout par son insaisissable inconsistance.

Cependant, et pour en revenir aux migrations chimiques du carbone, le tourbillon qui l'emporte au travers des catégories d'êtres vivans, admet une espèce de tempérament et il se concilie avec des momens de stagnation au moins relative. La conservation du bois dans la vase submergée, bien qu'elle dégage du gaz des marais qui est un composé carboné, assure la persis-

tance relative de la plus grande partie du charbon renfermé dans la substance végétale au détriment de la circulation décrite par Dumas. Si, d'un côté, il ressort de là la nécessité de quelque source de carbone qui vient combler le déficit causé par la réalisation des phénomènes de fossilisation (source qui est parfaitement connue et dont le siège réside dans les plus grandes profondeurs de l'écorce terrestre); — d'un autre côté, la transformation souterraine du bois et des matières végétales comporte des conséquences d'un immense intérêt, aussi bien au point de vue philosophique qu'en ce qui regarde le chapitre économique, puisque toute l'histoire de la houille s'y rattache directement.

En effet, le dégagement du gaz des marais, c'est-à-dire du grisou, dans les localités où le tissu des plantes s'altère à l'abri de l'action comburante de l'air, nous fournit un premier éclaircissement dans l'histoire du grisou. L'analyse chimique apprend que le gaz est directement extrait du bois de telle sorte que si, à un moment donné, on restituait au végétal qui subit la macération le fluide élastique qui s'en est dégagé, on lui rendrait la composition de la plante vivante. Pour son compte, ce végétal macéré s'éloigne surtout de sa première manière d'être, en perdant de plus en plus de gaz des marais, c'est-à-dire d'une combinaison de carbone et d'hydrogène, ou, si on l'aime mieux, en concentrant le carbone dans sa substance, où l'hydrogène est trop peu abondant, pour convertir en ce même gaz tout le charbon qui y est renfermé.

Et ici doit trouver sa place un petit aperçu de ce qu'on pourrait qualifier d'évolution du charbon de terre; histoire merveilleuse qui nous expliquera l'origine et le mode de formation de la plus précieuse des substances minérales, — or et diamant compris, — et qui rattachera le grisou aux traits les plus impressionnans de l'économie générale de notre planète.

L'étude de la croûte terrestre nous enseigne que bien avant l'existence de nos marécages où macèrent et parfois en si prodigieuse abondance, comme dans le Dismal Swamp, des États-Unis, des débris d'arbres et de plantes diverses, il y a déjà eu des marécages maintenant fossilisés. Même on reconnaît que certains de nos marécages, connus sous le nom de tourbières, par exemple aux environs d'Abbeville et d'Amiens, dans la vallée de la Somme, existent depuis une antiquité qui dépasse de

beaucoup les durées historiques : tandis que, dans les profondeurs moyennes de l'amas combustible, on trouve des débris provenant des générations humaines qui nous ont immédiatement précédés, des médailles et des armes gauloises, des briques à rebord, les ruines d'une voie romaine, comme aux Ponts, en Suisse. A une profondeur plus grande, se présentent les armes et des outils de pierre préhistoriques associés à des ossemens fossilisés de mammouth et d'autres animaux qui n'existent plus, comme le *Megaceros*, ce cerf à bois gigantesque des tourbières de l'Irlande. Dans ce cas, la tourbe du fond a des caractères spéciaux, par suite de l'énorme durée de la macération qui dépasse des centaines de siècles; par suite aussi de la pression que lui ont infligée les masses superposées. Elle s'est ainsi dépouillée de la structure moussue qu'elle avait d'abord, et elle a acquis une compacité et une nuance noire qui en font déjà un charbon.

Mais il est facile de s'imaginer son avenir par la rencontre de gisemens plus anciens. Par exemple, il existe dans le terrain secondaire supérieur des Bouches-du-Rhône, à Fuveau, un dépôt de lignites, d'une épaisseur de plus de cent mètres et d'exploitation très profitable. C'est cependant un charbon de qualité relativement médiocre, ne dégageant, à la tonne brûlée, qu'une quantité de chaleur inférieure à celle des bonnes houilles. Il représente un produit plus éloigné que la tourbe de la composition du bois; c'est-à-dire que, pour le ramener à l'état de celui-ci, il faudrait, si la chose était pratiquement possible, lui incorporer les élémens du grisou en plus grande proportion qu'il n'était nécessaire de le faire dans le cas de la tourbe. La différence est évidemment relative à la durée et à la profondeur plus grandes de l'enfouissement, comme si une certaine opération chimique, toujours la même, avait accumulé ses résultats en plus grande proportion.

Allons plus loin et arrêtons-nous un instant au Tonkin, dans l'île de Kebao, concédée par le gouvernement à Jean Dupuis et où, en commençant l'exploitation, on avait cru trouver de la houille. On dut bien reconnaître l'erreur, quand il fallut, pour faire des briquettes utilisables par la marine militaire, y mélanger un poids égal de houille véritable, à prendre au plus près au Japon. C'est toutefois un combustible plus perfectionné que celui de Fuveau, étant plus ancien, puisqu'il est

subordonné à des couches géologiques dépendant du terrain secondaire le plus inférieur. Mais, pour le ramener à la composition du bois initial, il faudrait lui incorporer plus abondamment encore qu'à ce dernier les élémens du grisou. Ce n'est pas encore de la houille, son évolution souterraine n'étant pas poussée assez loin.

C'est dans des terrains antérieurs à ceux du Tonkin qu'on trouve la houille proprement dite, dont les propriétés incomparablement précieuses sont liées à la durée précise depuis laquelle elle subit la chimie souterraine; car dans des assises encore plus vieilles, — et cela achève la démonstration, — le charbon a dépassé ce que l'on pourrait appeler la condition « optima. » Ce n'est plus de la houille : c'est de l'anthracite, et la liaison de cet état nouveau avec le temps nécessaire à le produire ressort déjà de cette particularité que, bien fréquemment, des houillères renfermant le combustible normal dans leurs couches supérieures, ne présentent plus que de l'anthracite dans leurs parties les plus profondes, autrement dit les plus anciennes.

Il y a, bien entendu, une foule de degrés entre les différens anthracites; le type est procuré par les colossales assises qui s'en sont conservées dans les entrailles des monts Alleghanys, aux États-Unis. C'est là que se présente, entre autres, la couche dite « Mammouth, » épaisse de trente mètres et dont la substance a mérité le nom imprévu qu'elle a gardé aussi longtemps qu'on n'eut pas de foyers convenables, de « houille incombustible. » C'est une roche dont l'aspect est celui d'un verre noir très compact, et que le choc du marteau réduit en éclats extrêmement tranchans. On n'a pas à craindre de s'y noircir les mains : loin de se pulvériser sous le contact des doigts, elle est si dure qu'elle raye le verre et peut même quelquefois le couper comme fait un diamant. L'analyse n'y trouve plus que quelques centièmes de substances volatiles, et l'on serait tenté d'y voir le terme ultime des transformations des substances végétales soumises aux réactions souterraines, si certains pays ne nous procuraient des gisemens de graphite, ou mine de plomb qui sont plus avancés encore.

A cet égard, j'ai plaisir à citer une pittoresque localité appelée Carlat, aux portes d'Aurillac, dans le Cantal, et où un petit ruisseau coule au fond d'une étroite gorge creusée en plein massif de gneiss. Sur l'escarpement, on voit la roche granitique com-

prendre, entre ses feuillets, un lit très régulier de graphite ou « mine de plomb. » On pourrait à première vue supposer que cette variété de charbon pur, cristallisé parfois en paillettes très nettes, doit son origine à d'exclusives réactions minérales, mais l'examen du gisement et sa comparaison avec d'autres points situés plus ou moins loin, et jusqu'au Canada, démontrent à l'évidence qu'il s'agit d'une couche qui, en son temps, fut de la houille encastrée entre deux assises plus ou moins schisteuses et renfermant sans doute des fossiles. En conséquence des réactions dont nous venons de voir les progrès successifs, la substance organique n'a plus conservé à la fin que son charbon, et celui-ci est devenu cristallin après sa libération des associations chimiques, pendant que les élémens de ses roches encaissantes, subissant un sort analogue, passaient de l'état d'argile à celui de quartz, de feldspath, de mica et d'autres minéraux comparables.

L'histoire, que nous ne pouvons qu'ébaucher, de ces étapes successives de l'évolution souterraine des combustibles fossiles, acquiert une nouvelle et plus large signification, si nous la reprenons au point de vue plus spécial du grisou. Elle peut se résumer en disant que, malgré le degré relativement faible de la température, qui n'approche jamais de celle où sont portées les cornues dans les usines à gaz, il s'agit ici d'une véritable distillation. Le mécanisme en est d'ailleurs très spécial, et c'est l'eau chaude en circulation continue qui en est l'agent décisif. On se flatte d'en avoir observé toutes les parties et d'y avoir constaté une ressemblance d'autant plus remarquable avec nos usines qu'elle s'accommode de contrastes plus accentués.

La région orientale de l'Amérique du Nord fournit des documens bien frappans à cet égard et ils méritent d'être rapidement mentionnés. Les amas colossaux d'anthracite qu'on y exploite, et spécialement cette couche Mammouth mentionnée tout à l'heure, représentent, dans l'assimilation que nous avons en vue, le résidu de la distillation poussée jusqu'à sa complète réalisation. C'est donc l'analogue du coke des usines, et si son état physique, éminemment compact, est tout autre que l'état avant tout spongieux et presque spumeux du coke, cela tient à la forte pression des profondeurs terrestres, remplaçant l'absence de pression dans nos cornues. Restent à retrouver les autres produits de l'opération devant consister en grisou d'abord, repré-

sentant le gaz d'éclairage, mais aussi en huiles et goudrons et même en eaux salines qui s'accumulent dans nos condenseurs industriels. Or, l'Est des États-Unis qui contient ce coke, — l'anthracite, — dans les assises des Appalaches, nous livre les autres substances complémentaires de celles-là, dans un très grand nombre de localités et avec des dimensions proportionnées.

En novembre 1836, on fit à Findlay, petite ville alors, maintenant centre considérable de l'Ohio, une découverte originale. Un puits creusé dans les alluvions de la rivière Blanchard ayant atteint la profondeur de 35 mètres, l'eau désirée commença à sourdre. Voulant y descendre pour fixer les conditions du travail final, les puisatiers y jetèrent une torche destinée à montrer si l'atmosphère y était respirable; mais quelle ne fut pas la stupeur de l'assistance d'entendre une violente explosion? En un instant, le puits fut en feu, exactement comme le puits de Frameries devait s'y mettre quarante-trois ans plus tard; mais il brûla plusieurs mois et il fallut les neiges de l'hiver pour mettre fin à l'incendie. Peu à peu on s'aperçut que dans toute la région les trous de sonde percés pour divers motifs jusqu'aux abords du calcaire sous-jacent au gravier superficiel donnaient invariablement lieu au dégagement des gaz inflammables. Le docteur Foster, habitant de Findlay, forma le projet d'utiliser cet amas gazeux renfermé dans le sol et disposa, au-dessus d'un forage, une espèce de gazomètre, puis il le pourvut de conduites en bois permettant d'amener le grisou naturel dans une salle de sa maison où sa combustion procura un chauffage singulièrement économique. Depuis lors, cet appareil primitif fut entretenu, et quand, bien des années plus tard, la maison fut vendue, le nouveau propriétaire augmenta l'arrivée du gaz, étendit la surface chauffée et même éclaira ses appartemens.

C'est vers 1862 que des applications plus générales furent tentées par des entrepreneurs, et en 1883, le docteur Œsterlin fonda la *Findlay natural gaz Company* au capital modique de 25000 francs. Des faits analogues se reproduisirent dans un très grand nombre de localités, dans la Pennsylvanie à Pittsburg, dans l'Ohio à Oak Harbor, Fremont, Bowling-Green où l'on fora 15 puits, Luna où l'on en fit 350, Sainte Mary; dans l'Indiana à Portland, Marion, Anderson-City, Nobles Ville, etc. Cependant, vers la fin de 1888, une réduction sensible s'était

manifestée dans la production : puis l'été avait ramené l'abondance.

Les mêmes symptômes d'épuisement se renouvelèrent au commencement de la saison froide et, depuis lors, dans toutes les localités précédemment énumérées, une certaine inquiétude se manifeste sur l'avenir de l'exploitation des gaz. D'autres pays, en échange, paraissent destinés à reproduire les conditions qui viennent d'être résumées et, par exemple, la Louisiane, située plus à l'ouest sur les rivages du golfe du Mexique, fait beaucoup parler d'elle en ce moment, comme en fait foi un volume publié en 1910 par le *Geological Survey* des États-Unis.

Quel que soit d'ailleurs le sort réservé à cette richesse minérale, le point que nous voulons mettre en relief, c'est qu'il n'est pas déraisonnable de voir dans le grisou naturel, si abondamment emmagasiné en certains points du sous-sol, le complément des produits de distillation dont l'anthracite des Appalaches nous représentait le « coke. » Il semble même que la démonstration soit complète, si l'on ajoute que le gaz n'est pas le seul corps volatil qui se soit conservé.

En effet, les puits suffisamment profonds des environs de Pittsburg et de maintes autres localités des États-Unis occidentaux donnent fréquemment lieu à un singulier phénomène : le jaillissement en l'air d'une gerbe d'eau rappelant celle de nos puits artésiens, mais poussée avec une violence visiblement plus grande et présentant en outre des traits de composition tout à fait spéciaux. C'est de l'eau salée, et même très salée, par suite de la dissolution de substances variées dont beaucoup coïncident avec celles des eaux condensées dans les usines par les appareils où se lave le gaz d'éclairage.

Le jaillissement de cette eau ne dure pas indéfiniment ; un moment vient où il est remplacé par la sortie du pétrole : ce pétrole dont la découverte a révolutionné l'état économique de tous les pays. Le pétrole vient procurer un nouveau terme à notre comparaison entre le sous-sol et l'usine à gaz : il correspond à tout l'ensemble des huiles lourdes et des huiles légères.

L'éruption violente du pétrole a, à son tour, un terme, et à sa suite émergent des jets de gaz inflammables, présentant tous les caractères de ceux de Findlay et des localités semblables. Aussi l'ensemble de ces manifestations successives se faisant jour par le même trou foré, a conduit à supposer la disposition

relative des choses en profondeur. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est de s'imaginer que la houille des Appalaches ayant subi la distillation souterraine, les produits extraits par l'activité des eaux chaudes en circulation ont été transportés dans des réservoirs naturels. Dans les cas où ces réservoirs n'existaient pas, ces produits se sont dissipés dans le sol et de proche en proche dans l'atmosphère, sans laisser de traces; mais une fois parvenus dans ces réservoirs, ils s'y sont disposés d'après leurs densités relatives : l'eau occupait le plus bas niveau, le pétrole surnageait et les gaz s'accumulaient au-dessus, se comprimant de plus en plus, pendant que la quantité en augmentait progressivement. Le tube de sondage étant poussé jusqu'à la région de l'eau, le gaz tendait à se détendre à cause de la communication de sa pression, par les liquides, avec l'atmosphère extérieure, et provoquait le jaillissement de l'eau; puis, quand celle-ci était épuisée, le jaillissement du pétrole. Une fois ces produits expulsés, le gaz lui-même sortait à son tour.

Il se pourrait bien qu'à Findlay et dans les localités similaires qui ne donnent que du gaz, on ait commis la faute de ne pas pousser les tubages assez bas. Dans ce cas, les gaz sortent directement, et les liquides sous-jacens, pétrole et eau salée, n'ont plus aucune raison pour jaillir. Pour les obtenir, une fois le gaz dissipé, il faudrait recourir à des pompes, ce qui évidemment ne serait pas pratique.

D'ailleurs, cette question sort de notre sujet et tout ce que nous voulons retenir des détails précédens, c'est que les gîtes de gaz et les gîtes de pétrole, complémens des phénomènes de distillation subis sous terre par les amas de charbon, constituent des élémens de l'histoire, bien plus large que la leur, de l'évolution chimique des matières végétales enfouies.

Dans ces conditions, il est utile de revenir en deux mots sur quelques-unes des manières d'être du grisou, qui préciseront ses relations avec le charbon. On a vu que les plantes, submergées après leur mort dans les eaux superficielles, dégagent du gaz des marais qui n'est que du grisou et passent ainsi à l'état, de tourbe puis de lignites. Dans les gîtes de ces derniers, on ne constate pas ordinairement de dégagement grisouteux, ce qui vient sans aucun doute de ce que ce gaz se dissipe au fur et à mesure de sa production dans les roches avoisinantes récentes et très perméables et, par elles, gagne l'atmosphère. Les li-

gnites du Bas-Rhin, et principalement de Lobsann et de Bechelbronn, sont accompagnés cependant de pétrole et de véritable grisou. Dans les houilles, nous voyons que les unes sont grisouteuses, tandis que les autres ne le sont pas. On observe tous les intermédiaires entre l'absence de gaz et la teneur des houilles de Dorthmund, en Westphalie, qui en donnent de 22 à 67 mètres cubes à la tonne, c'est-à-dire, dans ce dernier cas, plus de 40 fois le volume du charbon. La différence tient tout entière à ce que certaines houilles sont enclavées entre des roches perméables qui laissent le gaz se dégager, tandis que les autres sont recouvertes de couches compactes au travers desquelles les fluides élastiques ne se dissipent pas. La pression considérable du gaz ne peut être équilibrée que par le poids des *morts-terrains* qui recouvrent le charbon, et c'est pourquoi les couches grisouteuses ne se rencontrent jamais qu'à une grande profondeur. L'ouverture des puits et des galeries, en atteignant la houille et en supprimant localement la couverture dont elle était munie, détermine une véritable *fuite* de grisou et les vieux travaux continuent parfois pendant des années à dégager celui-ci.

Mallard a montré que l'augmentation progressive de la pression du grisou, à partir de la surface libre du charbon, s'explique en admettant que le gaz imprègne le combustible comme l'eau imprègne une roche poreuse et que son écoulement au dehors résulte exclusivement de la différence de pression entre l'intérieur de la masse et l'extérieur. Le calcul fait voir en outre que la répartition du grisou dans l'intérieur d'un massif de houille se fait comme celle de la température dans une masse de même forme et soumise à des conditions thermiques que l'on obtiendrait en remplaçant le coefficient de perméabilité par le coefficient de conductibilité, les pressions par les températures et le poids du gaz dégagé par les quantités de chaleur perdues.

Enfin, quant aux anthracites, le dégagement de grisou y est faible et souvent même à peu près nul, circonstance en rapport avec la proportion très minime des matières distillables contenues encore dans ces roches.

Il va sans dire que l'évolution des combustibles est bien plus compliquée que nous ne venons de la résumer. Les vicissitudes sédimentaires et, avant tout, les palpitations verticales du sol, en conséquence des bossellemens généraux et de tout le cortège

des phénomènes orogéniques, y introduisent des incidens infiniment nombreux. Cette remarque suffit pour expliquer les variétés de houilles du même âge, d'après les localités d'où elles proviennent.

La quantité de matière volatile que chacune de ces variétés a perdue spontanément, est le reflet des conditions thermiques auxquelles le combustible a été soumis. La déperdition totale en est prodigieusement lente, ce qui tient à ce que, d'habitude au moins, les sédimens si anciens de l'époque carbonifère, ou même de l'époque dévonienne qui l'a précédée, n'ont pas été portés dans les abîmes de la croûte terrestre à une température rouge, c'est-à-dire comparable à celle de nos usines. Il en résulte que, malgré leur grand âge, la plupart des charbons fossiles peuvent encore être soumis à la distillation. Les meilleures variétés à cet égard dégagent trois cents mètres cubes de gaz à la tonne, c'est-à-dire, d'après les chiffres précédens, plusieurs fois autant que la macération sédimentaire en a libéré dans les pores de leurs tissus à l'état d'imprégnation.

III

Nous résumerons les faits principaux concernant l'origine du grisou, en constatant que celui-ci est un produit métamorphique. Le métamorphisme est l'ensemble des modifications que subissent les roches par l'action suffisamment prolongée des eaux chaudes souterraines. L'intensité des modifications s'accentue avec le temps et c'est pour cela que les roches anciennes sont d'ordinaire les plus métamorphiques. Mais le temps se traduit ici par un échauffement progressivement plus grand des roches et des eaux qui les imprègnent, à cause de l'enfouissement qu'elles éprouvent du fait des sédimens plus récens qui, les uns après les autres, se déposent sur elles et les font véritablement pénétrer à des profondeurs de plus en plus grandes. Cette notion est rendue incontestable par la rencontre de localités où le métamorphisme est déterminé par des eaux échauffées autrement que par la température de leurs gisemens souterrains.

Parfois elles éprouvent le contre-coup calorifique des poussées de roches éruptives émanées des laboratoires volcaniques et qui parviennent dans les régions plus ou moins superficielles de la croûte terrestre : ces poussées ou filons sont compris entre

des terrains encaissans qui ont acquis les mêmes caractères minéralogiques que les sédimens les plus anciens.

Dans d'autres cas, les eaux souterraines ont bénéficié de l'échauffement consécutif à la destruction des forces vives dans les refoulemens horizontaux qui engendrent, à coups de tremblemens de terre, la surrection des chaînes de montagnes.

Dans les trois cas, les calcaires soumis à cette chimie, où « l'eau suréchauffée » joue le plus grand rôle, passent à l'état de marbre, les sables à la condition de quartzites et les argiles à celle de schistes, d'ardoises et même de gneiss. Dans les trois cas, les couches de débris végétaux se transforment, d'après l'intensité ou la durée du régime éprouvé, en lignites, en houilles, en anthracites ou même en graphite suivant la durée et l'énergie des réactions.

Dès lors, le trait essentiel qui distingue ces roches combustibles des autres formations métamorphiques, c'est qu'elles sont d'origine organique; c'est que la vie a présidé à leur élaboration première. A ce titre, elles méritent de nous retenir, à cause des considérations générales qui dérivent de leur examen.

A la vue des plantes en pleine végétation, on oublie bien aisément qu'il se passe en elles, en même temps que les phénomènes physiologiques normaux, une accumulation d'énergies dont l'intervention opportune, dans l'ensemble de la nature, détermine des effets tout spéciaux. Cette accumulation peut se conserver à longue échéance, beaucoup plus longue qu'on ne l'imaginerait, puisqu'elle embrasse normalement des séries entières de périodes géologiques. L'outil qui permet ce résultat n'a d'ailleurs aucune analogie avec les instrumens mis en œuvre dans le monde purement inorganique, et rien dans l'évolution de la planète ne pourrait remplacer la force biologique et remplir son rôle.

Cet outil, c'est la cellule microscopique, répétée des milliards de fois dans chaque plante et qui contient une substance particulière dite *chlorophylle*, à laquelle les feuilles et les jeunes rameaux, les calices et les fruits non encore mûris, doivent leur coloration verte. Placée en contact avec le gaz carbonique, résidu de toutes les respirations et avec l'eau vaporisée dont l'atmosphère est toujours imprégnée, cette matière verte sait employer la puissance qui lui vient du Soleil sous la forme de lumière, pour développer entre ces deux substances

une merveilleuse réaction chimique. Merveilleuse est bien le qualificatif qui convient, car nos plus habiles chimistes sont incapables de l'imiter, même de loin, à moins de faire intervenir des conditions si brutales que la vie ne saurait s'en accommoder un instant. Elle consiste dans la soudure des trois élémens des deux corps réagissans, c'est-à-dire du carbone, de l'hydrogène et de l'oxygène, sous la forme de la substance essentielle des plantes qu'on appelle, suivant les cas, de l'amidon ou de la cellulose, et cela de telle façon qu'une partie de l'oxygène contenu dans les réactifs, se trouvant en trop, est rejeté dans l'atmosphère où il sert à notre respiration comme à celle des autres êtres vivans.

La cellulose, matière fondamentale des plantes dont elle forme le squelette, ne peut se produire sans déterminer la disparition d'une grande quantité de la chaleur du Soleil; mais cette chaleur n'est pas détruite; elle est seulement dissimulée, attendant quelque occasion favorable pour se manifester de nouveau, ce qui entraînera fatalement la destruction même de la substance dans laquelle il semble qu'elle soit condensée.

Quand nous brûlons des bûches de chêne dans une cheminée, nous nous chauffons, sans métaphore, aux rayons du Soleil qui a brillé une série d'étés pendant la croissance de l'arbre. Quand nous brûlons du charbon de terre, nous nous chauffons à la chaleur du Soleil qui brillait pendant les étés de l'époque houillère, il y a des millions de siècles, durant la croissance des fougères, des calamites, des lepidodendrées, des cycadées, des conifères et des autres arbres dont la substance s'est transformée en houille. Nous nous éclairons aux mêmes rayons solaires, quand nous allumons le bec où brûle le gaz fabriqué dans l'usine distillatoire; et nous succombons aux effets directs de la même énergie, quand nous sommes pris dans un coup de grisou.

Il ne faudrait pas croire que l'intervention humaine, sans laquelle, nous l'avons déjà dit, il n'y aurait pas d'explosions de mines, soit nécessaire pour empêcher l'immobilisation à tout jamais de l'énergie solaire emmagasinée dans le sol. Au contraire, et nous venons d'une manière plus ou moins inconsidérée, sinon troubler, au moins modifier l'allure des phénomènes complémentaires qui toujours et de tous côtés constituent les cycles harmoniques de la nature.

Sans nous, le combustible fossile subit fatalement les effets de la distillation souterraine : la chaleur rouge en est fatalement exclue, mais la circulation de l'eau chaude des profondeurs éloigne progressivement le bois de sa composition initiale, exactement comme faisait l'échauffement rapide et brutal qui répond à nos besoins pressans. Et non seulement il se fait peu à peu de l'anthracite et du grisou, mais ces deux produits se brûlent à leur tour, par une combustion qui, pour être insensible d'ordinaire à la vue, n'en est pas moins démontrée par ses produits caractéristiques. La production d'acide carbonique à laquelle donne lieu l'exposition à l'air de la houille, aux tailles des galeries de mines, comme dans les cours des usines ou dans les soutes des bateaux, se reproduit sans variante sur le flanc des escarpemens naturels où des assises de combustible ont été ramenées au jour dans tant de localités de nos montagnes. On sait que c'est par ces « affleuremens » que les hommes ont été mis sur la voie de la découverte des gisemens souterrains. On sait aussi que la houille des affleuremens est de qualité inférieure : le contact de l'atmosphère la détruit peu à peu, et peu à peu libère les énergies qui lui avaient donné naissance. De sorte que les produits de tous genres, à l'élaboration desquels nous assistons sans cesse, résultent de causes plus variées qu'on ne le croirait d'abord, et parmi lesquelles figurent les différens genres de forces emmagasinées de tous côtés et sous toutes les formes.

De même, le grisou dont le dégagement est incessant au fur et à mesure des progrès de la distillation souterraine, qui imprègne certains bancs de houille, qui est retenu plus ou moins longtemps dans les fissures des roches voisines ou dans leurs pores, parvient toujours, peu à peu, par capillarité si l'on veut, jusqu'aux régions épidermiques du globe; là, il rencontre les causes comburantes et, au cours de réactions plus ou moins compliquées, il ramène ses deux élémens, carbone et hydrogène, à l'état de gaz carbonique et de vapeur aqueuse, prêts, l'un et l'autre, à recommencer les mêmes circulations.

A côté de l'impression profonde résultant du spectacle d'une semblable activité, qui suppose d'une façon nécessaire l'établissement d'une harmonie parfaite entre les parties de la Terre où, sans gain, comme sans perte, les transformations sont incessantes, il est impossible de ne pas souligner encore une fois le

rôle dans ce mécanisme merveilleux de la force à laquelle les êtres vivans doivent les caractères qui les distinguent si absolument de tous les autres élémens du Monde.

Cette force nous apparaît comme capable de travaux chimiques et de travaux géologiques où aucune autre entité dynamique ne serait propre à la suppléer. Sans la faune et la flore, la masse rocheuse qui compose la croûte terrestre serait profondément différente de ce qu'elle est. Non seulement les combustibles ne se seraient pas produits, mais un volume gigantesque d'autres roches dues à la faculté des plantes et des animaux de retirer des eaux océaniques les substances qui y sont dissoutes pour en faire la matière de leur charpente, de leur squelette, de leur coquille, n'existerait pas davantage. Supprimez la force biologique, considérée seulement en ce moment comme puissance exclusivement géologique, et le globe terrestre change immédiatement de caractère, d'allure, de composition.

Aussi, n'est-ce pas un mince sujet de surprise qu'en comparant, à l'antiquité de la planète, l'apparition de la vie sur la terre, on la trouve toute récente. Bien entendu, il importe essentiellement en pareille matière de se dépouiller des points de vue relatifs aux durées humaines, historiques ou même traditionnelles et de tâcher de mesurer les temps, au moins approximativement, à l'intensité des changemens qui se sont produits pendant leur durée dans l'économie de la Terre.

La conclusion unanimement acceptée des grandes spéculations dont l'évolution de la Terre fut l'objet, de la part des penseurs, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, peut se résumer en disant que notre planète résulte de l'individualisation d'un lambeau de substance vaporeuse séparée de la grande nébuleuse dont le résidu est devenu plus tard le Soleil. Par suite des attractions développées entre les atomes de ce lambeau et l'acquisition d'une forme définie, la température s'y est élevée de façon à approcher de celle dont le Soleil est le siège actuellement. Depuis lors, la Terre se refroidit et les principaux incidens de son histoire marquent les étapes de son refroidissement continu.

A un certain moment, analogue à celui où le Soleil semble parvenu aujourd'hui, la masse, jusque-là entièrement fluide et sans doute gazeuse, a été le siège d'une solidification partielle. A une certaine distance de sa limite extérieure, une zone sphé-

rique s'est chargée de particules solides résultant de la brusque concrétion des vapeurs précédentes et il s'est fait une sorte de *givre* (si ce mot peut s'appliquer à des produits sans doute portés à plus de 1 000°) tout pareil à celui qui compose la photosphère du Soleil. On n'a pas assez remarqué en général la haute signification d'un semblable phénomène qui correspond à la subite entrée en jeu des forces physiques et à l'établissement de lois naturelles jusque-là sans objet. Il s'agit de l'association brusque du corps solide, à des matières universellement fluides et pour la plupart gazeuses. Sous la seule influence du refroidissement spontané, les particules matérielles, soumises exclusivement jusque-là aux réactions des corps sans structure, se trouvent en présence d'attractions qui les disposent selon l'architecture des édifices cristallins, et la question serait de savoir si c'est la matière en se solidifiant qui détermine la création des forces qui vont la soumettre à leur empire, — ou si ces forces, représentées par des centres d'activité disséminés dans l'espace, y attendaient la concrétion par condensation, comme un motif de s'exercer. On verra tout à l'heure que cette seconde manière de voir est apte à s'appliquer, au prix de faibles changemens, à la conception d'un autre phénomène de signification encore plus haute que la manifestation soudaine de la cristallologie.

Quoi qu'il en soit, l'apparition de l'état solide fut certainement une grande époque dans l'évolution générale de la planète : c'est celle de la constitution de la croûte rocheuse qui n'aura plus qu'à s'accroître au cours des temps.

A un autre moment, les régions extérieures à cette zone solide, épaissie progressivement et passée peu à peu à l'état de croûte ou d'écorce, se sont débarrassées, par précipitation, d'une énorme masse de substances lourdes peu volatiles et qui les encombraient. Ce fut la naissance de l'atmosphère; ce fut l'entrée en fonction de la lumière et, par conséquent, ce fut l'association au refroidissement, — dominant jusque-là toute la physique terrestre, — d'énergies émanant de centres extérieurs et qui devaient imprimer à la surface de la planète une allure autonome presque indépendante, à certains égards, de celle de la masse générale qu'elle limite.

C'est comme complément de cette épuration de l'enveloppe gazeuse qu'il faut considérer la clarification de la couche aqueuse ou marine accumulée de son fait à la surface solide.

Parmi les matériaux très complexes qui s'y mélangeaient, les uns se concrétionnèrent par suite du refroidissement ou de réactions chimiques mutuelles ; d'autres cédèrent simplement à la gravité et constituèrent les premiers sédimens. Le résidu de ces divers travaux, riche surtout en eau capable de persister liquide à cause de l'adoucissement des températures externes et contenant dans cette eau la collection des substances qui y sont solubles, comme le sel gemme et ses analogues, — ce résidu constitua l'océan. L'apparition de celui-ci caractérisa une nouvelle étape, digne pendant des phases antérieures de l'évolution planétaire.

Enfin, à un moment ultérieur, déterminé par l'état d'épuration convenablement perfectionnée de l'atmosphère et de l'océan, par la surrection au-dessus du niveau des mers de régions insulaires et continentales, par l'adoucissement suffisant de la température, se déclara un phénomène sans lien immédiatement visible avec les précédens et qui, grâce au Soleil, était destiné à devenir prépondérant à la surface : l'apparition de la vie organique.

Comme la force cristallogénique qui, tout à l'heure, s'emparait des molécules solidifiées à peine constituées pour en faire des cristaux élémens des roches, de même la force biologique prit possession des arrangemens matériels convenables constitués par les influences physico-chimiques. A son tour, elle imprima aux substrata qu'elle adopta une architecture caractéristique et, grâce aux appareils ainsi réalisés, elle donna une allure spéciale, — physiologique, — à des réactions chimiques soumises d'ailleurs aux mêmes lois primitives que les réactions du monde inorganique.

D'où vient cette force biologique ? Comment agit-elle ? Sans doute d'une origine et selon un plan comparables à ceux qui concernent la force cristallogénique. Ici, nul moyen de préciser les indications et libre carrière laissée à l'imagination, au bénéfice, certain d'avance, des progrès scientifiques possibles, — l'hypothèse, même ultérieurement contredite par les faits, procurant si souvent un profit de découvertes.

A quelle époque cette force biologique s'est-elle manifestée ? Encore une question à laquelle toute réponse formelle est interdite, mais dont l'examen conduit cependant à un résultat remarquable. Il consiste en ce que, malgré l'âge du phénomène

qui ne saurait s'exprimer en aucune unité compréhensible pour nous, il est cependant bien récent en comparaison de l'antiquité des étapes mentionnées tout à l'heure et que caractérisent, en remontant le cours des temps : la constitution de l'océan, l'épuration de l'atmosphère, la condensation de la croûte primitive. Pour que celles-ci se produisissent et se succédassent, il a fallu que le refroidissement spontané de la planète fît parcourir à la température superficielle des distances thermométriques colossales. Au contraire, depuis que la vie est venue compliquer et compléter les phénomènes géologiques, les conditions extérieures ont singulièrement peu varié, ce qui suppose que le laps écoulé n'a aucun rapport de durée avec les précédens.

De cette dernière conclusion nous sommes bien assurés, car c'est le témoignage des fossiles qui la procure éloquente et formelle. En effet, et contrairement à ce qu'on aurait certainement supposé, la Nature, dans la succession des faunes et des flores, loin de se livrer aux caprices d'une fantaisie sans frein, s'est astreinte à une discipline très étroite. C'est avec surprise qu'on reconnaît les analogies les plus intimes de structure entre les animaux les plus anciens et les bêtes d'à présent. Un exemple sera suffisant à cet égard : il concerne une faune très caractéristique des temps qualifiés de *primaires*, celle des trilobites. Ces crustacés, loin de révéler un milieu tout différent de celui où nous vivons, se signalent, même à première vue, par leur ressemblance intime avec des êtres marins qui nous sont familiers : les homards, les langoustes, etc. Ils viennent se ranger docilement dans les grandes divisions taxonomiques à l'usage de la faune actuelle. On peut pousser à cet égard la comparaison extrêmement loin, grâce à l'état de conservation parfaite de certains spécimens, comme on en trouve par exemple aux environs d'une petite ville des environs de New-York qui s'appelle Rome. On y voit des trilobites dont les yeux, les pattes, les tégumens, les antennes, les empreintes laissées dans la carapace par certains viscères, sont si délicatement conservés qu'on peut en reconstituer véritablement l'anatomie en même temps que la morphologie. Cette anatomie cadre si exactement avec celle des crustacés de l'époque actuelle, qu'on peut proclamer hardiment sans la moindre imprudence que ces antiques animaux jouissaient de la même physiologie que nos homards et que nos

langoustes. Ils devaient donc vivre nécessairement dans un milieu favorable aux fonctions qui s'exercent autour de nous et l'on en doit conclure que les conditions de la mer primaire cadraient exactement avec les conditions de nos océans tropicaux. Un trilobite oublié par la mort prospérerait sans difficulté dans la mer des Indes; un homard du golfe du Mexique aurait vécu fort à l'aise dans l'Océan silurien.

Cela veut dire que, depuis les plus anciennes époques fossilifères, la Terre a éprouvé très peu de changemens au point de vue planétaire. Les millions de siècles écoulés depuis l'éclosion de la vie sont compris dans la minute géologique actuelle.

Il résulte aussi de là des conséquences qui s'appliquent en particulier à l'histoire du grisou : c'est qu'au cours des temps sédimentaires, aucun phénomène général violent n'est venu interrompre la marche d'une évolution majestueuse. Les suppositions émises de circonstances spéciales pour expliquer certaines productions à un moment ou à un autre sont controuvées d'avance. Par exemple, au spectacle des accumulations parfois énormes de houille que recèle le sol de certaines régions, on s'est laissé aller jusqu'à imaginer des modifications momentanées dans la composition chimique de l'atmosphère : au lieu de 3 dix millièmes de gaz carbonique qu'on y trouve aujourd'hui, l'océan aérien aurait contenu, à l'état gazeux, toute la masse de charbon renfermée dans les combustibles fossiles. En réfléchissant aux conséquences d'une semblable modification en ce qui concerne l'économie de toute la Terre et la vie des animaux, on est contraint à renoncer tout de suite à de semblables romans.

N'insistons donc pas sur des considérations qui auraient vite fait de nous écarter de notre sujet, et constatons seulement, en terminant, que l'histoire du grisou, à première vue si spéciale et même si incompatible avec la doctrine de l'harmonie des choses, nous révèle le gaz calamiteux qu'elle concerne, comme un trait essentiel d'un mécanisme dont le fonctionnement est si délicatement réglé, que la moindre perturbation dans son allure entraînerait les conséquences les plus graves pour l'équilibre général de la Terre.

STANISLAS MEUNIER.

CE QU'ÉTAIT UN ROI DE FRANCE

II [1]

L'AUTORITÉ JUDICIAIRE DU ROI

III. — LA PAIX DU ROI

Nous touchons au principal attribut du monarque.

« Le Roi, écrit au XVIe siècle le vieux Bodin en son livre si justement renommé, le Roi traite ses sujets et leur distribue la justice comme un père fait à ses enfans. » Et telle est essentiellement sa fonction. Sur ce point les plus anciens théoriciens du droit monarchique et les historiens les plus récens sont tous d'accord. Nous lisons dans le coutumier de Reims : « Le Roi est juge, simplement, généralement, sans conteste, sans que les cas où sa juridiction s'exerce aient à être précisés, sans restriction. »

Et de quoi est faite cette justice? Bodin vient de nous le dire. Elle est une émanation de l'autorité paternelle.

Les premiers rois, Hugue Capet, Robert le Pieux, Henri Ier, Philippe Ier, Louis le Gros, déclarent en termes précis que le Roi n'occupe le trône que pour rendre la justice : « Nous n'avons de raison d'être, dit Hugue Capet, que si nous rendons la justice à tous et par tous les moyens. »

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

Au début du xe siècle, Abbon définit la personne royale. A quoi la reconnaît-on? « A ce qu'elle est l'incarnation de la justice? » Il déclare que le métier de roi consiste à remuer les affaires du royaume, « de crainte qu'il n'y reste caché quelque iniquité. » Fulbert de Chartres dit au xie siècle : « Le Roi est le sommet de la justice. » Nous pourrions multiplier les citations. Aussi bien c'est en justicier que le roi de France apparaît dans toutes les chansons de geste.

Au milieu de ses sujets, le Roi était la source de la justice, toute justice émanait de lui.

Il ne pouvait en être autrement.

Au-dessus des mille et mille groupes locaux, familles, seigneuries, villes et communautés, qui se partageaient le royaume, le monarque était l'unique autorité commune, et susceptible par conséquent d'intervenir dans les différends qui venaient à se produire entre eux. Comme chacun de ces groupes vivait et s'administrait d'une manière indépendante, il ne restait au Roi d'autre fonction que de les faire s'accorder pour le bien général. « Dès que le Roi est couronné, écrit Abbon (xe siècle), il réclame à tous ses sujets le serment de fidélité, de peur que la discorde ne se produise par quelque point du royaume. » Bodin dirait plus tard : « Le prince doit accorder ses sujets les uns aux autres et tous ensemble avec soi; » résumant en deux lignes l'histoire de la fonction royale.

Dans le premier âge assurément, ce rôle de justicier ne fut pas celui d'une magistrature assise, on dirait plutôt d'une magistrature à cheval. La robe fourrée de vair est remplacée par la broigne de cuir plaquée de fer ou par le haubergeon à mailles d'acier, la main d'ivoire par la lance ou l'épée. On voit sans cesse le magistrat suprême sur les routes portant heaume lacé, gorgerin, cuissard et haubert. Durant bien des années, multipliant les plus laborieuses expéditions, les combats meurtriers, les rudes assauts donnés aux places fortes, le Magistrat a dû lutter sans trêve pour imposer son autorité, avant que celle-ci ne pût prévaloir dans l'ensemble du pays.

Car il ne faudrait pas que le tableau tracé précédemment, où l'on a vu l'extension progressive de l'action exercée par la maison royale, — qui en arriva « au long aller, » comme dit Duchesne, à comprendre le pays tout entier dans le développement de ses traditions familiales et de ses usages domestiques,

— fît illusion sur les conditions où cette autorité patronale avait grandi et s'était d'âge en âge fortifiée.

Nous avons montré précédemment l'anarchie des VIIIe et IXe siècles, au milieu de laquelle s'étaient organisés, en si dur labeur, les élémens d'une société nouvelle. Cette société s'organisa et les invasions barbares cessèrent de déferler en flots tumultueux, soit que les barbares fussent retournés dans leurs pays d'origine, soit qu'ils se fussent fixés sur le sol gaulois: mais, après que la société féodale se fut constituée en une infinité de groupes locaux, dont chacun s'était agrégé autour d'un chef de famille, d'autres désordres devaient se produire sur les points les plus divers, car ces innombrables groupes féodaux ne tarderaient pas à entrer en lutte les uns contre les autres : entreprises, représailles, vengeances et revanches, prises et rescousses. Ce n'est plus l'anarchie et le pillage désordonné du temps des invasions; mais, par le caractère même des mille et mille petits États féodaux qui grouillent par tout le pays et le divisent, — repliés sur eux-mêmes et hostiles à tout ce qui vient du dehors, — la France n'en retourne pas moins à l'état de guerre comme à un état normal et permanent. Il n'est seigneurie, de quelque nature qu'elle soit, qui n'ait besoin de nombreux hommes d'armes pour assurer sa sécurité; et, ces hommes d'armes, comment les entretenir sans les profits de la guerre? La guerre vit de la guerre, elle en naît et la reproduit.

Vers la fin du Xe siècle, le pillage est devenu pour les barons une manière ordinaire de gagne-pain. « Chacun d'eux, note Richer, cherche à s'agrandir comme il peut... Leur préoccupation suprême est de s'enrichir des dépouilles d'autrui. » On voyait sur les routes les nobles chevaliers poussant devant eux le butin conquis en leurs « entreprises, » leur « proie, » pour reprendre l'expression du temps. « Ah ! quel honneur ! s'écrie le troubadour Guiraud de Borneil, de voler bœufs, moutons et brebis. Et là est l'honneur maintenant. Honni soit-il, s'il paraît devant une dame, tout chevalier qui, de sa main, pousse un troupeau de moutons bêlans ou pille les églises et les voyageurs ! »

En 1023, Warin, évêque de Beauvais, soumet au roi Robert le pacte de paix qu'il se propose de faire jurer aux seigneurs. On y lit : « Je n'enlèverai ni bœufs, ni vaches, ni aucune bête

de somme; je ne saisirai ni le paysan, ni la paysanne, ni les serviteurs, ni les marchands; je ne leur prendrai point leurs deniers et je ne les obligerai point à se racheter... Je ne les fouetterai point pour leur enlever leurs subsistances. Depuis les calendes de mars jusqu'à la Toussaint, je ne saisirai ni cheval, ni poulain, ni jument dans les pâturages. Je ne démolirai ni n'incendierai les maisons. Je ne détruirai pas les farines qui s'y trouvent. Je ne déracinerai, ni ne vendangerai les vignes... »

Il serait facile, d'après les chroniques du XIIe siècle, de faire revivre ici la physionomie de nombre de ces grands pillards; celle de Giraud de Berlai en son château de Montreuil; celle de Hugue du Puiset, qui ravage la Beauce; celle de Thomas de Marle. « Il avait, dit Suger, ravagé et dévasté avec la férocité d'un loup les pays de Laon, de Reims et d'Amiens. Les formidables châteaux de Crécy et de Nouvion avaient été munis par lui de remparts prodigieux : repaires d'où il infestait les terres voisines. » Le domaine royal tout entier était hérissé de forteresses sorties de terre à l'époque des invasions, époque où elles avaient offert protection et refuge aux gens du plat pays; mais, au XIe siècle, elles ne servaient plus qu'à les opprimer. « Le pays accidenté qui s'étend sur la rive gauche de la Seine, écrit Achille Luchaire, les riantes vallées de la Mauldre, de l'Eure, de l'Yvette, de l'Orge, de l'Essonne, sont devenues un fourré de tyrannie. » On ne pouvait plus aller jusqu'à Paris, dit Bertrand de Bar,

Que l'on ne fût décopés et occis.

En dehors de la suzeraineté directe de la couronne, l'anarchie féodale était pire encore.

Fléaux qui redoublent à la mort du Roi, ou quand celui-ci est mineur, ou quitte le royaume. « A peine, raconte Suger, le roi (Louis VII) était-il parti pour les pays étrangers, que les hommes avides de pillage commencèrent à désoler la contrée. »

Contre ces grands bandits, qui se croyaient intangibles en leurs fertés dressées sur les mottes hérissées de pierres, les excommunications restent sans effet. Le clergé reconnaît son impuissance. Les seigneurs féodaux eux-mêmes n'osent répondre contre eux à l'appel de leur prince; mais les humbles habitans

des paroisses, organisés en « milices de paix, » viennent sous la conduite de leurs prêtres, en chantant des cantiques, se ranger avec leurs bannières derrière l'épée du souverain. Voyez le Roi chevauchant à leur tête. Une couronne d'or brille autour de son heaume en acier bruni et que surmonte une fleur de lis « à quatre quarts, » afin que, « de tous les quartiers qu'on la verrait, elle retînt la forme de fleur de lis ; » des fleurs de lis parsèment son écu ; par-dessus son haubert aux mailles de fer est passée une jacquette de samit rouge. Voilà l'armée inlassable qui prendra les donjons, — simple et admirable tableau de la formation française.

En ces expéditions Louis le Gros acquit un nom populaire, à cheval du matin au soir, actif à mettre fin au pillage et aux violences des hobereaux, se jetant dans les châteaux en flamme, passant les rivières à la nage avec ses soldats qu'il remplit d'ardeur, montant le premier à l'assaut des remparts croulans, sous la pluie de pierres et de plomb fondu, sous l'avalanche de fûts et de carreaux que font choir les assiégeans. A pousser en avant son monde, exhortant, dirigeant, entraînant ses hommes, il gagne des extinctions de voix qui mettent des semaines à guérir, refusant de se ménager, « au grand préjudice d'une santé compromise, écrit son ministre Suger, au mépris des intempéries et des obstacles qui faisaient reculer les jeunes gens. »

D'ailleurs, ne voyait-on pas les barons féodaux les meilleurs entrer en conflit incessant avec leurs voisins? C'était un serf que l'on se disputait, un vasselage sur lequel on ne parvenait pas à s'entendre, une avouerie qui tombait en discussion. Les bandes armées ne se contentent pas de prendre et de détruire les châteaux et les donjons de la partie adverse, elles mettent « à sac et à charbon » les bourgs dont ils sont entourés, détruisent les vergers, arrachent les vignes, déracinent les arbres, rompent les ponts, comblent les fontaines. Et le droit de guerre privée était absolu. D'après Beaumanoir, il aurait été refusé aux roturiers, — qui ne s'en gênaient pas pour le prendre, — mais, entre nobles, il ne connaissait aucune entrave et ceux-ci entraînaient les roturiers derrière eux.

La rigueur de l'organisation familiale multipliait le fléau, en faisant naître luttes et dévastations simultanément aux quatre coins du pays. Une famille, pour dispersée qu'elle pût être dans

les provinces diverses, était considérée comme formant un tout homogène, une manière d'État existant en dehors même de ses frontières, disséminé par morceaux sur le pays tout entier. Un seigneur était-il entré en lutte contre un voisin sur les confins des marches de Bourgogne, on voyait ses partisans, sans crier gare! envahir les domaines de ses cousins en Champagne et dans l'Ile-de-France. Les familles des deux adversaires étaient nécessairement englobées dans la lutte, jusqu'au degré, fort éloigné au Moyen Age, où le mariage était permis entre parens.

La moindre guerre privée se répétait ainsi de tous côtés, avec son cortège inévitable de meurtres, de pillages et d'incendies. Abus que combattit « la quarantaine le Roi, » dont Beaumanoir attribue l'établissement à Philippe-Auguste. Par elle furent du moins imposés quarante jours d'intervalle entre la déclaration des hostilités et la prise d'armes, pour permettre à ceux qui n'avaient pas été mêlés à l'origine du conflit, et qui devaient y être entraînés par leurs liens de parenté, de se mettre sur la défensive : répit et mesures de protection qui souvent ne laissaient pas de faire réfléchir l'agresseur.

La « quarantaine le Roi » nous amène aux « institutions de paix, » que les rois vont superposer à leur action militaire ; car, par la place qu'il occupe au sommet de la hiérarchie sociale et par le caractère patronal de son autorité, le prince est surtout et pour tous le pacificateur. Vers lui on voit affluer, sous la plume de Raoul Glaber (XIe siècle), les multitudes éplorées. Elles arrivent à lui ; elles couvrent la plaine de leur fourmillement ; elles tendent vers le ciel leurs bras innombrables en criant avec désespoir : « Paix! paix! paix! » pressées autour de leurs évêques qui lèvent leurs crosses dorées.

Les premières ordonnances que les rois ont édictées contre le droit de guerre privée sont du commencement du XIIe siècle. Nous n'en suivrons pas le détail. Elles se succèdent jusque sous le règne de saint Louis.

Par son activité, appuyée de son prestige moral, la monarchie en arrive ainsi, au XIIIe siècle, à porter son autorité si haut que chacun, jusque dans les provinces les plus éloignées, la regarde avec crainte, avec affection, avec respect, ce qui lui permet de transformer cette autorité en une source de justice, source intarissable et dont les flots couleront en tous lieux.

Hors la « paix du Roi, » il n'y a ni sécurité, ni liberté : elle donne aux provinces leur prospérité, elle permet le libre jeu de leurs forces vives et, par là, elle fait progressivement l'unité du pays.

*
* *

« Juger en ce temps, écrit M. Paul Viollet, c'est empêcher la guerre. » Le Roi est l'apaiseur, dit saint Louis. Il est le souverain juge de paix.

« Tous les particuliers, écrit M. Pfister, viennent s'adresser au Roi et il leur rend la justice. »

Les pages de Joinville sont célèbres.

Les bonnes gens désireux de voir régler leurs conflits se pressaient à la porte du palais. Saint Louis envoyait vers eux l'un ou l'autre de ses familiers qui s'efforçait de les accommoder : de là les plaids de la porte, qui ne tardent pas à produire la Chambre des requêtes. Que si ces officiers ne parvenaient pas à mettre les plaideurs d'accord, le Roi faisait venir ces derniers par devers lui.

« Le Roy, dit Joinville, avoit sa besogne réglée en telle manière que Mgr de Nesle ou le bon comte de Soissons et nous autres, qui étions autour de lui, qui avions ouï nos messes, allions ouïr les plaids de la porte qu'on appelle maintenant les requestes. Et quand il revenoit du moutier (église), il nous envoyoit querre et s'asseyoit au pied de son lit et nous faisoit tous asseoir autour de lui et nous demandoit s'il n'y en avoit aucun à expédier qu'on ne pût expédier sans lui ; et nous les lui nommions, et il les faisoit envoyer querre et il leur demandoit :

« — Pourquoi ne tenez-vous pas ce que nos gens vous offrent.

« Et ils disoient :

« — Sire, c'est qu'ils nous offrent peu.

« Et il leur disoit ainsi :

« — Vous devriez bien prendre cela de qui voudroit vous le faire.

« Et le saint homme se travailloit ainsi, de tout son pouvoir, pour les mettre en voie droite et raisonnable. »

Nous arrivons à la scène légendaire du bois de Vincennes :

« Maintes fois il advint qu'en été, il s'alloit seoir au bois de Vincennes après sa messe et s'accotoit à un chesne et nous faisoit asseoir autour de lui. Et tous ceux qui avoient à faire, venoient lui parler sans destourbier d'huissiers, ni d'autres. Et lors il leur demandoit de sa bouche :

« — A-t-il nullui qui ait partie?

« Et ceux-là se levoient qui avoient partie, et lors il disoit .

« — Taisez-vous tous, et on vous délivrera l'un après l'autre.

« Et alors il appeloit Mgr Pierre de Fontaines et Mgr Geoffroi de Villette et disoit à l'un d'eux :

« — Délivrez-moi cette partie.

« Et quand il voyoit aucune chose à amender en la parole de ceux qui parloient pour lui, ou en la parole de ceux qui parloient pour autrui, lui-même l'amendoit de sa bouche. »

Il en allait de même à Paris dans le jardin du Roi, à la pointe du Palais de Justice :

« Je le vis aucune fois en été, écrit Joinville, que, pour délivrer ses gens, il venoit au jardin de Paris, vêtu d'une cote de camelot, d'un surcot de tiretaine sans manches, un manteau de cendal noir autour du cou, très bien peigné et sans coiffe, et un chapeau de paon blanc (en plumes de paon blanc) sur sa tête. Et il faisoit étendre des tapis pour nous seoir autour de lui, et tout le peuple, qui avoit affaire par devant lui, se tenoit autour de lui debout. Et alors il les faisoit expédier en la manière que je vous ai dite du bois de Vincennes. »

Récit confirmé par un autre chroniqueur contemporain, Jean du Vignay : « Et pour ce qu'il doutoit que les petites causes venissent à peine (difficilement) devant lui, il alloit deux fois la semaine au moins en un lieu où chacun le pouvoit voir, pour ouïr les complaignans et, moyennant droiture et miséricorde du peuple, il faisoit les causes dépêcher rapidement. »

Et la foule qui se pressait autour de lui accueillait ses sentences par des acclamations. « Ils s'escrioient à Nostre Seigneur et le prioient que Dieu donnast au Roy bonne vie et longue et le maintînt en joie et santé. »

Quant aux principes qui le dirigeaient en cette répartition de la justice, saint Louis les indiquera au cours de ses *Enseignemens :*

« Cher fils, s'il advient que tu viennes à régner, pourvois

que tu aies ce qui à Roi appartient, c'est-à-dire que tu sois juste, que tu ne déclines, ni ne dévies de justice pour nulle chose qui puisse avenir. S'il avient qu'aucune querelle, qui soit mue entre riche et pauvre, vienne devant toi, soutiens plus le pauvre que le riche et, quand tu entendras la vérité, si leur fais droit. »

Telle fut d'ailleurs essentiellement, et l'on serait tenté de dire uniquement, l'œuvre de saint Louis. C'est en rendant la justice encore et toujours, en tous lieux, en toutes circonstances, en toute saison, et de quelque question qu'il s'agît, en se montrant obstinément, inlassablement, invinciblement, « loiaus et roide à tenir justice et droiture, sans tourner à destre ne à senestre, mais adès à droit, » pour reprendre ses propres expressions, — qu'il gouverna son pays, le maintint dans les momens les plus critiques en honneur et prospérité, et laissa à ses sujets le souvenir d'un gouvernement idéal.

Dans ce même jardin de Paris, en aval du palais de Justice où Joinville montre saint Louis mettant si paternellement fin aux conflits de ses sujets, nous trouvons ses divers successeurs occupés aux mêmes fonctions, et cela jusqu'à Louis XII, jusqu'au seuil de l'âge moderne.

Pour la justice les pauvres gens y vont,

dit le poète.

Une miniature du xve siècle, conservée à la bibliothèque de l'Arsenal, représente Charles V assis dans le péristyle de sa demeure, en face de la grande porte ouverte, tel que Joinville vient de nous montrer saint Louis. Il est entouré de trois ou quatre conseillers. Devant lui, les plaideurs discutent avec véhémence, car l'un d'eux en perd son chapeau ; cependant que s'éloignent, par la porte et par la route qui se perd dans le fond du paysage, une théorie de plaideurs satisfaits, deux par deux, les adversaires réconciliés allant bras dessus, bras dessous, et devisant cordialement de la manière dont le Roi vient d'accommoder leurs affaires. « Nos rois, écrit Ducange, ont voulu recevoir eux-mêmes les plaintes de leurs sujets et, pour leur donner un accès plus libre vers leurs personnes, ils se sont en quelque façon dépouillés de leur pompe, sont sortis de leurs sacrés palais et se sont venus seoir à leurs portes, pour faire

justice indifféremment à tous ceux qui la leur venoient demander. »

Le solide érudit qu'est André Duchesne en devient lyrique :

« Et tout ainsi, écrit-il, que les rois d'Israël édifièrent leurs maisons de parfums, où estoient toutes sortes de bonnes odeurs et senteurs excellentes, et que ceste maison ne se pouvoit approcher et que l'on ne sentît soudain une incroyable suavité ; ainsi nul n'approche de ceste maison de justice, — le logis du Roi, — qui de loin ne perçoive une senteur d'excellentes et gracieuses odeurs qui y résident : je dis de cette justice laquelle, comme la fleur de lis, embaume l'air de sa douceur. »

Et le bon Bodin, qui traduit si naïvement, et si fortement aussi, les conceptions de ses contemporains :

« Quand les sujets voient que leur prince se présente à eux pour leur faire justice, ils s'en vont à demi contens ores qu'ils n'aient pas ce qu'ils demandent : « Pour le moins, disent-ils, le Roi a vu notre requête, il a ouï notre différend, il a pris la peine de le juger. Et si les sujets sont vus, ouïs et entendus de leur Roi, il est incroyable combien ils sont ravis d'aise et de plaisir. » Bodin ajoute :

« Joint aussi qu'il n'y a moyen plus grand pour autoriser ses magistrats et officiers et faire craindre et révérer la justice, que de voir un roi séant en son trône pour juger. »

Saint Louis, disait Joinville, fut « l'homme du monde qui le plus se travailla de paix entre ses sujets. »

Par son efficacité même, par sa beauté, par sa renommée, ce rôle de pacificateur rempli par les rois de France s'étendit jusqu'au delà des frontières. N'avait-on pas vu, dès le début du XIe siècle, un Robert le Pieux, à l'entrevue de Mouzon (1023), s'efforcer de faire adopter à l'empereur allemand Henri II des plans de paix universelle ? L'Allemagne y adhérerait et, par l'union de l'Allemagne et de la France, toute la chrétienté.

Rêves prématurés et qui, sans doute, le seront toujours. Du moins est-on fier de constater que, du XIIe au XVIe siècle, l'arbitrage du roi de France est invoqué par les Impériaux, les Anglais, les Espagnols, empressés d'y plier leurs querelles, — pour la première fois, par Henri II Plantagenêt, en 1169, lors de son différend avec Thomas Becket.

Les deux seuls actes de saint Louis conservés aux archives de Meurthe-et-Moselle, note M. Émile Duvernoy, sont des sen-

tences arbitrales prononcées par lui entre des seigneurs mouvant de la couronne d'Empire. Les maisons d'Avesne et de Dampierre, les comtes de Chalon et de Bourgogne (Franche-Comté), de Bar et de Lorraine relevant de la suzeraineté impériale, lui défèrent leurs démêlés ; enfin, en 1264, les barons anglais et le roi Henri II s'en remettent à lui de les accorder. Jusqu'aux simples particuliers, qui viennent des pays étrangers, malgré la distance, jusqu'à Reims, à Paris, à Melun, à Orléans, où se trouve le Roi, pour demander à sa « main d'ivoire, » dont l'équité pacificatrice a répandu sa renommée dans toute l'Europe, de mettre fin à leurs démêlés. Philippe le Hardi, fils de saint Louis, remplit un rôle semblable, ainsi que Philippe le Bel ; et Charles VII encore : « Les nations estranges, écrit Henri Baude, venoient souvent devers lui à conseil pour le différend de leurs questions et la grant justice qu'il tenoit ; » jusqu'à Louis XI, auquel furent soumis les contestations entre les rois d'Aragon et de Castille et un autre différend entre le roi d'Aragon et les Catalans. Louis XI se rendit à cette occasion sur la frontière, à Saint-Jean-de-Luz, où il étonna, par la simplicité de ses façons, les Espagnols accoutumés à la pompe de leurs princes. Ils voyaient arriver le monarque français, arbitre de leurs rois, en jacquette de drap tanné et en chapeau gras bordé de coquilles. « Ce n'est pas là un Roi, disaient-ils, c'est un pèlerin de Saint-Jacques. »

*
* *

Encore n'avons-nous sous les yeux, pour vaste qu'elle paraisse, qu'une partie de la tâche accomplie. S'il est vrai que, avec le temps, l'autorité judiciaire du Roi était parvenue à faire régner une paix relative entre ses turbulens vassaux, on voit apparaître, vers le milieu du XIIIe siècle, une autre source de discorde : ce ne sont plus les luttes de seigneur à seigneur, de ville à ville, de ville à seigneur, de famille à famille ; mais les dissensions intestines, non moins âpres, non moins sanglantes, au sein de chacun de ces groupes locaux.

Tant que l'organisation sociale avait été prospère, tant que les seigneurs avaient généralement rempli vis-à-vis de leurs vassaux les devoirs qui leur incombaient et que les vassaux leur étaient demeurés affectionnés et dévoués, chacune des petites

sociétés, dont la féodalité se composait, avait tourné ses efforts contre ce qu'elle considérait comme l'étranger, c'est-à-dire contre les sociétés, seigneuries ou communautés voisines; mais du jour où la féodalité commença à se désorganiser, du jour où se produisirent dans les villes les terribles luttes civiles qui firent couler des ruisseaux de sang, — soulèvemens des communes contre leurs suzerains, puis, à l'intérieur des cités, guerre féroce de la classe ouvrière contre le patriciat, suivie, après le triomphe du « commun, » des violens conflits entre les corporations dominantes, — l'autorité royale, toujours dans la seule vue de maintenir la paix, transforma proportionnellement l'action qu'elle avait été appelée à exercer, et progressivement cette action devint plus importante encore, elle pénétra jusqu'aux masses populaires, en s'accroissant précisément de tout ce que perdaient les autorités locales exercées par la noblesse féodale ou par le patriciat.

Et la « paix du Roi » continua de s'étendre sur le pays.

Le spectacle devient saisissant à l'époque du roi Jean. Il est prisonnier à Londres. Quels flots de calamités tombent à ce moment sur le royaume qui devient la proie des plus effroyables déchiremens! Le désastreux traité de Brétigny sera la conséquence de la captivité du Roi; car la dernière expédition d'Édouard III en France (1359-1360) resta sans influence sur le cours des événemens. Pour le salut du pays il fallait que la « prison du Roi » fût abrégée. Telle était la situation du monarque au sein de la nation, et telles étaient les conditions où vivait la nation elle-même, que l'absence du souverain, — quelle que fût en la circonstance la médiocrité du personnage, — déchaînait la guerre civile.

Jeanne d'Arc le comprendra quand elle mènera Charles VII à Reims (1429) : tant que le Roi n'est pas sacré, il n'est pas pleinement souverain; nombre de ses sujets ne se sentent pas tenus par les liens de l'obéissance. En 1484 encore, les États généraux demandent que le Roi soit sacré et couronné « pour éviter les grands maux qui peuvent advenir. »

Au XVIe siècle, les légistes continueront d'écrire : « Les grands fiefs se départent à l'épée, les petits à la plume; » mais ils ne sont plus que l'écho du passé. Les guerres féodales ne marquent plus qu'un mauvais souvenir; celle de Foix (1484-1512) en avait été la dernière; partout le Roi était parvenu à imposer sa

« paix » et, comme l'entendait saint Louis, en rendant la justice.

Et c'est à peine si les troubles profonds de la guerre de Cent ans ont retardé l'accomplissement de la tâche. A l'aurore de la Renaissance, par le naturel épanouissement des forces vives qui avaient germé en elle, sous l'action pacificatrice de la monarchie, la France est parvenue à réaliser, dans sa constitution sociale, cette perfection qui fait l'admiration des étrangers. Après la bataille de Pavie, Impériaux et Espagnols n'osent pénétrer en France, « sachant, dit Bodin, la nature de cette monarchie. »

« Et tout ainsi, dit-il encore, qu'un bâtiment appuyé sur hauts fondemens et construit de matières durables, bien uni et joint en toutes ses parties, ne craint ni le vent ni les orages et résiste aisément aux efforts et violences; ainsi la république (*lisez* le royaume) estant unie et jointe en tous ses membres ne souffre aisément altération. »

En poursuivant à travers les siècles son œuvre de concorde, la royauté a non seulement mis la paix dans le royaume, elle lui a donné son unité. On connaît la célèbre lettre écrite par les ambassadeurs vénitiens au commencement du XVIe siècle :

« Il y a des États plus fertiles et plus riches que la France, tels que la Hongrie et l'Italie; il y en a de plus grands et de plus puissans, tels que l'Allemagne et l'Espagne, mais nul n'est aussi uni. »

En sa libre croissance, cette constitution devait atteindre son point de maturité vers le milieu du XVIIe siècle et produire alors ce prodigieux règne de Louis XIV, dont l'éclat éblouit toute l'Europe comme longtemps encore il éblouira la postérité. Aux yeux tout au moins de tous les contemporains, la monarchie de Louis XIV réalisa l'idéal politique.

*
* *

A cette époque, les transformations qui se sont opérées avec le temps, la multiplication et la facilité plus grande des moyens de transport, le prodigieux développement d'une ville comme Paris, ont amené autour de la résidence royale un peuple si nombreux qu'un souverain tel que Louis XIV ne pourrait plus donner audience, comme saint Louis, à tous ceux de ses

sujets qui viendraient lui soumettre leurs querelles. Cependant Louis XIV encore recevait chaque semaine ceux qui se présentaient, et les plus pauvres, les plus mal vêtus. Dans ce moment, les princes du sang, qui se trouvaient à la Cour, se groupaient auprès du Roi : les bonnes gens passaient devant lui à la queue le leu, et lui remettaient en propres mains un placet où leur affaire était exposée. Ces placets étaient déposés par le Roi sur une table qui se trouvait près de son fauteuil et ensuite examinés par lui en séance du Conseil, comme en témoigne la mention « lu au Roi, » que nous trouvons sur nombre d'entre eux. A Versailles, cette cérémonie avait généralement lieu dans la grande galerie.

Louis XIV en parle dans ses *Mémoires :*

« Je donnai à tous mes sujets, sans distinction, la liberté de s'adresser à moi, à toute heure, de vive voix et par placets. » Puis, « ne trouvant pas que cela fût commode, ni pour eux, ni pour moi, je déterminai un jour de chaque semaine, auquel tous ceux qui avaient à me parler, ou à me donner des mémoires, avaient la liberté de venir dans mon cabinet et m'y trouvaient appliqué à écouter ce qu'ils désiraient me dire. »

Une gravure populaire représente Louis XIV donnant une de ces audiences publiques. La disposition n'en est guère différente de celle que l'on voit sur la miniature représentant Charles V à l'huis du Louvre. Et au bas on lit cette légende :

« Voici le grand roi Louis XIV. Il donne audience aux plus pauvres de ses sujets pour terminer promptement leurs différends. Salomon s'assit sur le trône pour juger ces deux pauvres femmes qui plaidaient à qui serait l'enfant. Notre monarque l'imite parfaitement et nos grands rois et empereurs Charlemagne et Louis-Auguste (sans doute saint Louis) : ils donnaient des audiences publiques comme lui ; ils y étaient obligés par la loi expresse et l'avaient fait publier par tout le royaume. »

Le nombre des placets augmentant encore, on dut fixer, pour les recevoir, au lieu d'un jour, deux jours par semaine. Une table était dressée dans l'antichambre où le Roi soupait ; quand le prince ne pouvait y prendre place, son fauteuil demeurait vide auprès de la table, derrière laquelle le secrétaire d'État de la Guerre se tenait debout. Après que la foule des

solliciteurs s'était écoulée, le ministre recueillait les placets et les emportait chez lui, où il les étudiait pour en rendre compte ensuite au souverain.

Placets rédigés par les écrivains du charnier des Innocens : « Le scribe, la lunette sur le nez, la main tremblante et soufflant dans ses doigts, donne son encre, son papier, sa cire et son style pour cinq sols. Les placets au Roi coûtent douze sols, attendu qu'il y entre de la bâtarde et que le style en est plus relevé. » Sébastien Mercier constate combien cette industrie était prospère sous Louis XIV. « On recevait les placets, on les lisait, on y répondait. » Les « écrivains » s'achetaient des perruques neuves. Arrive la Régence, où se rompent les traditions ; puis la jeunesse, la paresse, l'indolence de Louis XV : l'industrie des placets dépérit.

IV. — LES PARLEMENS

Il va sans dire que le Roi ne pouvait trancher personnellement tous les débats judiciaires.

Et tout d'abord il lui était impossible d'être dans les différentes parties de son royaume à la fois. Aussi, dès le commencement du XIIe siècle, déléguait-il dans les provinces l'un ou l'autre de ses familiers, des seigneurs qui vivaient à la Cour, pour ouïr les plaids en son nom. Puis il désigna des personnages de confiance pour s'occuper régulièrement de ces débats, ce qui amena la création des Parlemens, qui rendirent ainsi la justice par délégation du pouvoir royal.

Ces conseillers sont tirés primitivement de la domesticité qui entoure le souverain, ou choisis parmi les clercs de sa chapelle ; s'y mêlent de temps à autre quelques vassaux du domaine immédiat, puis des seigneurs, des prélats que le Roi emploie selon qu'il les trouve à sa portée.

A côté du prince, qui tient ses plaids, parfois la Reine demeure assise, et par là apparaît encore ce caractère familial dont ont été marqués le gouvernement, la justice et l'administration de nos premiers rois.

Le monarque prononce le jugement. Seul il en a la décision, après avoir pris l'avis des barons et des chevaliers qui forment sa Cour. Durant ses expéditions militaires, — et l'on sait qu'aux

XIe et XIIe siècles elles se renouvelèrent sans cesse, — le Roi siégeait dans les camps, sous sa tente :

Dedens son tref de bon paile aufriquant
[*Dans sa tente tendue de soie d'Afrique.*]

A défaut de trône, le prince s'est mis sur son lit d'olyphant [ivoire]. Le sol est jonché d'herbes et de jonc.

Les chevaliers, les barons et les prélats, qui forment la Cour, sont groupés sans ordre « entour et environ, » la plupart assis par terre :

Gaydes se sist devant les pieds Naymon [*aux pieds du duc Naymes*]
Entre les jambes séoit au franc baron.

Il s'accoude sur ses genoux.

Mêlés aux chevaliers quelques évêques, puis des écuyers, des sergens, des « garçons. » Ces derniers se tiennent debout en arrière. L'assemblée compte deux cents têtes. Ceux qui ont à soutenir leur cause, se lèvent, fendent la presse :

Riolz le lièvе, cil qui Le Mans tenoit :
En tote France si sage homme n'avoit,
Ne qui mieux saiche le tort partir du droit,
Blanche ot la barbe et le chef comme noif [*neige*].
Départ la presse, si vint devers le Roi ;
« Droiz empereres, dist-il, entendez-moi... »

La partie adverse réplique :

Thiebaus se dresce, qui Aspremont tenoit,
Desrompt la presse, si vint devant le Roi :
« Droiz empereres... »

Thiébaut était vêtu d'un manteau de drap gris, doublé de cendal d'Andre. Il le jeta à terre, par respect pour le souverain, et apparut sanglé dans son bliaud.

Enfin le Roi se lève pour prononcer la sentence. Il s'appuyait « au col d'un chevalier. »

La cause étant jugée :

De la cort [*cour*] partent les chevaliers de prix,
A lor très [*tentes*] vont li princes et li marchis.

En temps ordinaire la Cour se réduisait donc aux personnes

que le hasard amenait auprès du Roi et à celles qui étaient attachées au palais par quelque office domestique. Mais considérons la complication grandissante des affaires et du droit avec l'accroissement du royaume. Montlosier en fait la remarque : « Des fiefs de divers pays et de diverses coutumes se réunissaient chaque jour à la couronne et compliquaient de plus en plus les affaires : on imagina d'appeler quelques juristes pour éclairer les points les plus épineux. Admis d'abord comme conseillers rapporteurs, ceux-ci trouvèrent le moyen de se faire adjoindre aux barons, c'est-à-dire aux conseillers jugeurs. » Les barons, les prélats, que de nombreuses occupations absorbaient par ailleurs, laissèrent une place de plus en plus grande aux hommes de loi, jusqu'au jour où ceux-ci occupèrent la Cour tout entière.

Ce Conseil, qui assiste le Roi dans ses fonctions judiciaires et bientôt le supplée, nous l'avons déjà rencontré. C'est le Conseil du Roi dont il a été question ci-dessus, car à l'origine il n'était pas divisé en sections et donnait ses soins indistinctement à la justice, à l'administration et aux finances. Conseil qui continue également d'être nommé la Cour du Roi. En droit, la Cour du Roi représente le Roi lui-même, qui est censé faire siennes les décisions de ses conseillers ; et, pour que nul n'en ignore, le Roi habille ceux-ci de ses propres vêtemens. « L'habit de MM. les présidens, écrit Duchesne, estoit le vray habit dont estoient vestues Leurs Majestez. » Robe, chape et manteau d'écarlate, fourrés d'hermine : exactement le vêtement des rois, et non seulement un vêtement semblable à celui des rois, mais les robes mêmes que les rois avaient portées et dont ils faisaient annuellement présent à leurs conseillers ; ainsi, jusque par leur costume, apparaissait de la manière la plus saisissante que, dans leurs fonctions, ils le représentaient. Le bonnet à mortier, dont les présidens au Parlement orneront leur tête, figurera lui-même, avec son cercle d'or, le diadème royal ; enfin, et ceci est des plus frappans, les trois rubans d'or, ou d'hermine, ou de soie ou d'autre étoffe, que les présidens au Parlement porteront boutonnés à leur épaule, y fixeront précisément le signe distinctif de la royauté : « Et pour regard des rubans, dit Duchesne, combien que ç'ait esté une coustume entre nos rois d'avoir plusieurs personnes habillées comme eux, d'autant qu'ils font coustumièrement communication de leurs

habits à leurs amis, ils ont toutefois voulu avoir quelque marque particulière, par laquelle ils eussent quelque prérogative sur les autres, et pour estre reconnus pour rois, se sont réservé ces trois rubans et qu'ils ont depuis communiqués à MM. les premiers Présidens... » Les rois vêtirent de leurs propres robes les présidens du Parlement, à l'époque où ils rendirent cette assemblée sédentaire en l'installant à Paris dans leur propre logis (1).

Observons d'autre part les progrès du pouvoir royal et la multiplication des intérêts où il se trouve mêlé. Le Conseil est bientôt divisé en trois sections, le Conseil proprement dit, la Cour de justice et la Cour des comptes ; dont la réunion continue à former la Cour du Roi ; sections dont chacune, conformément à ses origines, pourra être appelée à s'occuper également d'administration, de justice et de finances.

Le Parlement qui, par rivalité de boutique, fera au XVIIIe siècle des remontrances sur les attributions judiciaires encore reconnues au Conseil du Roi, oubliera que, en droit, il n'était pas logé à autre enseigne ; c'est ce que dit encore très bien le vieux Bodin : « En Parlement le chancelier va recueillant l'avis et l'opinion des princes du sang et des plus grands seigneurs, pairs et magistrats, si est-ce que ce n'est pas pour juger au nombre des voix, ains pour rapporter au Roi leur avis, s'il lui plaît le suivre ou rejeter ; et, jaçoit que, le plus souvent, il suit l'opinion du plus grand nombre, toutesfois, pour faire entendre que ce n'est pas pour leur égard, le chancelier, prononçant l'arrêt, ne dit pas « le Conseil *ou* la Cour dit, » *ains* « le Roi vous dit. » Ce n'était pas le Parlement, lors même que le Roi était absent, c'était le Roi qui jugeait, observe Bodin.

Par ces faits s'expliquent donc les lits de justice, dont le caractère est trop souvent méconnu. On nommait ainsi les assemblées où le Roi venait prendre la présidence de son Parlement pour lui faire connaître sa volonté. Jusqu'au XVIe siècle, le Roi occupait dans ces occasions un trône d'or ; mais à partir de Louis XII, le trône fut remplacé par un « lit, » formé de cinq épais coussins surmontés d'un dais. Les coussins et le

(1) And. Duchesne, *Antiquitez*, éd. de 1609, p. 519. — Il est impossible de ne pas noter que le costume de nos premiers magistrats est donc, aujourd'hui encore, le costume des anciens rois de France, leur costume officiel.

dais, ainsi que les murs de la chambre, étaient tendus d'étoffe violette semée de fleurs de lis d'or; le Roi lui-même était vêtu de violet et coiffé d'une toque violette surmontée de plumes blanches. Le « lit » était placé dans l'un des coins de la pièce, surélevé de manière que le souverain dominât l'assemblée.

En pensant aux lits de justice, on imagine généralement un prince venant imposer par un coup de force ses décisions à un tribunal; au lieu d'y voir, ce qui correspondrait à la vérité, le monarque venant rendre lui-même la justice au sein de son Conseil. Loin de se résoudre en un coup de force, ces assemblées donnaient le tableau de la justice en sa pureté. La « loi vive, » comme dit Bodin, s'y exprimait directement par la bouche de celui qui l'incarnait tout entière. « Et tout ainsi, dit Bodin, que les fleuves perdent leur nom et leur puissance à l'embouchure de la mer, et les lumières célestes en la présence du soleil et aussitôt qu'il approche de l'horizon perdent leur clarté, en sorte qu'elles semblent rendre la lumière totale qu'elles ont empruntée au soleil, » ainsi voyons-nous les cours de justice se dépouiller de leur autorité, du moment où paraît dans leur sein celui qui en est la source unique. L'Hommeau s'exprime en termes identiques. Et La Roche-Flavin : « Le Roy présent, le parlement, ny autre magistrat ne peut user d'aucun commandement, ni exercice de justice lui-mesme : *Adveniente principe cessat magistratus.* » En présence de la justice même, ceux qui n'en sont que les interprètes ne peuvent plus exercer leurs attributions ; de même que le messager serait réduit au silence du moment où celui qui l'aurait envoyé paraîtrait pour parler en personne.

Louis XV n'exagérait pas quand il disait au Parlement, le 3 mars 1766 : « C'est de moi seul que mes Cours tiennent leur existence et leur autorité. »

Ainsi donc, jusqu'à la fin de l'ancien régime, et nonobstant que la pratique en fût dispersée entre les diverses Cours souveraines, la justice continue, selon la remarque de Richelieu, à demeurer « la plus intime propriété de la royauté. »

Deux anecdotes pour clore ces quelques pages sur la justice du Roi.

Henri IV fit un jour appeler M. de Turin, conseiller au Parlement. Il voulait lui recommander une affaire dont il était rapporteur et qui intéressait M. de Bouillon :

« — Monsieur de Turin, je veux que M. de Bouillon gagne son procès.

« — Eh bien ! sire, il n'y a rien de plus aisé, je vais vous l'envoyer et vous le jugerez vous-même. »

Et il s'en alla.

« — Sire, dit alors l'un des assistans, vous ne connaissez pas le personnage ; il est homme à faire ce qu'il vient de dire. »

Au fait, le garde de la Chambre, dépêché par Henri IV, trouva M. de Turin occupé à charger les sacs de procédure sur le dos d'un crocheteur, à qui il avait donné ordre de les porter au Roi.

Ici l'on voit, et cette admirable indépendance qui caractérisait la magistrature sous l'ancien régime, et l'idée que les parlementaires avaient eux-mêmes des fonctions judiciaires du Roi.

Puis nous voulons noter la tradition qui se transmettait parmi les rois concernant leur rôle de justicier.

Louis XV dit certain jour à Choiseul que l'irrégularité de sa conduite ne l'inquiétait pas pour son salut :

« Les mérites de saint Louis s'étendent à ses descendans et nul roi de sa race ne peut être damné, pourvu qu'il ne se permette ni injustice envers ses sujets, ni dureté envers les petites gens. »

Pour un roi de France, — un Louis XV ! — il n'y avait donc que deux crimes irrémissibles : la forfaiture où il tomberait comme justicier et l'oppression des petites gens.

Combien Taine a raison quand il observe que de menus faits jettent souvent une plus vive lumière sur les mœurs et les traditions nationales que les plus laborieuses dissertations !

V. — LA MONARCHIE DE DROIT DIVIN

Le rôle du roi de France a donc été essentiellement celui d'un justicier, et les sentences qu'il rendait s'appuyaient sur une autorité d'autant plus respectée qu'elle paraissait surnaturelle et comme d'essence divine. Pareille à l'ancienne monarchie grecque, la monarchie capétienne est la royauté de caractère sacerdotal : le Roi est un ministre de Dieu. La fonction royale est une mission divine. Dieu lui-même a placé le Roi parmi les hommes pour les maintenir en justice et en paix.

Ce caractère divin est donné au Roi par l'onction du sacre. « Nul ne doit douter, écrit l'auteur du *Songe du Verger*, que le roi de France ne prenne espéciale grâce du saint Esprit par la sainte onction... »

Louis VII établit lui-même une comparaison précise entre le Roi et le prêtre : à tous deux, dit-il, l'onction donne le caractère ecclésiastique. De nos jours, les historiens, Achille Luchaire entre autres, iront jusqu'à écrire que l'onction faisait du Roi un « être saint. »

Le roi Robert se montrait à ses sujets en vêtemens d'Église, en chape tissée d'or ; seule la mitre était remplacée par la couronne et la crosse était remplacée par le sceptre. Ses successeurs conserveront le costume du prêtre, la dalmatique portée sous le manteau royal. On voit les premiers Capétiens bénir leurs sujets et leur donner l'absolution, comme le ferait un prélat.

Le Roi est le chef de l'Église gallicane. Hugue Capet se posa comme tel dès le 3 juillet 987, par le serment qu'il prêta au moment où il fut proclamé roi et sacré à Noyon. Il ne cessa de se conduire en chef de son clergé. Arnoul, archevêque de Reims, s'étant mis en rébellion contre lui, fut jugé le 17 juin 991, en l'église de Saint-Basle et condamné. La sentence même indique qu'Arnoul, en manquant au Roi, s'était rendu coupable d'une forfaiture ecclésiastique, puisqu'elle le déclare incapable à jamais d'exercer les fonctions épiscopales : « Suivant ton aveu et ta signature, n'exerce plus ton ministère. »

Les rois les plus militaires, les plus grands politiques, comme Philippe-Auguste, sont des manières de pontifes. Au début de la bataille de Bouvines, qu'il dirigera en grand capitaine, il adresse à ses troupes des paroles qui semblent sortir de la bouche d'un prélat. Elles ont été conservées par Guillaume le Breton, qui se tenait à ce moment auprès du prince. Puis, élevant les mains, d'un geste religieux il bénit les chevaliers, tandis que sonnaient les graisles pour donner le signal de l'action. Sous les pas de Philippe-Auguste, à en croire les chroniqueurs ses contemporains, les miracles fleurissaient comme sous les pas d'un François d'Assise, les moissons reverdissaient, les sources d'eau vive jaillissaient du sol.

Au xve siècle encore, on regardait le Roi comme la première

personne ecclésiastique. Le Roi est un prélat, dit Juvénal des Ursins, et, s'adressant à Charles VII : « Vous êtes le premier en vostre royaume qui soit, après le Pape, le bras dextre de l'Église. » Nicolas de Clemengis le répétera au XVIe siècle : « Le Roi est à la fois monarque et prêtre ; » et, au XVIIe siècle : « Le Roi est beaucoup plus le chef de l'Église de France que le Pape, » dira l'un des plus grands parmi les prélats français, l'archevêque de Cambrai, l'illustre Fénelon. Aussi Ernest Renan ira-t-il jusqu'à découvrir « une jalousie de métier » au fond de la lutte soutenue par tant de Capétiens, par Hugue Capet, par Henri Ier, par Philippe-Auguste, par saint Louis, par Philippe le Bel, par Charles VI, par Charles VII, par Louis XII, contre le Pontife romain.

Nous venons de voir comment, débordé par la multiplicité de sa tâche, le Roi avait délégué son pouvoir à ses conseillers, et le Parlement, qui le représente, conserve dans l'exercice de ses fonctions tous les caractères de l'autorité royale. Ainsi s'explique son attitude en tant de circonstances, où elle serait faite pour déconcerter un esprit moderne. Le Parlement a reçu délégation, non seulement du pouvoir administratif et judiciaire, mais du pouvoir ecclésiastique que possède le souverain. « Par arrêt, écrit M. Imbart de la Tour, le Parlement ordonne la levée des censures ecclésiastiques, la révocation des monitoires, même fulminés contre des clercs par leurs évêques, contre des religieux par leurs supérieurs ; frappe d'amendes énormes ceux qui les prononcent et, de lui-même, casse les sentences et en déclare absous. Par arrêt, il condamne à bailler des confesseurs, à donner la communion ou la sépulture, juge de la validité ou de la publication des pardons, jubilés ou indulgences, enjoint la délivrance de lettres de quêtes, se prononce sur l'authenticité de reliques, la rédaction de bréviaires ou missels, le nombre, la durée, l'ordre des processions. » Les bulles pontificales ne peuvent avoir crédit en France qu'après avoir été enregistrées au Parlement, que l'on voit citer devant lui des évêques pour avoir obéi à des bulles du Souverain Pontife interdisant de prendre part à un concile provincial. En une autre circonstance, il ordonne de jeter à la Conciergerie les porteurs de la bulle romaine et la fait déchirer par la main du bourreau. Il intervient en Sorbonne à propos de thèses de droit canon, enjoint par exemple, en 1486, de recevoir à la maîtrise le jacobin Luillier, mais à la condition

qu'il retirera ses propositions « réprouvées, condamnées et sentant l'hérésie. » Le Parlement enregistre des articles de foi et en fait des lois d'État, notamment la célèbre déclaration de 1682, les « quatre articles » où Bossuet proclamait la supériorité des conciles généraux sur le Pape, voire en matière de doctrine.

C'est là une façon de rendre la justice qui se poursuit jusqu'au XVIIIe siècle. Au cours de la lutte janséniste, le Parlement devient une assemblée de théologiens. Il disserte sur la grâce efficace et sur la prédestination gratuite, examine l'orthodoxie de saint Augustin et cherche dans Jansénius les cinq propositions ; approuve ou blâme les évêques, entend qu'ils donnent les sacremens à telle de leurs ouailles à laquelle ils les ont refusés ; suit les ébats des convulsionnaires, apprécie les miracles opérés sur la tombe du diacre Pâris. Puis il procédera de même à l'égard des Jésuites, jusqu'en 1762, où il prononcera leur expulsion. Singulier rôle, dira-t-on, pour des magistrats, mais, par la nature même de leurs fonctions, ceux de l'ancien régime y étaient adaptés.

L'Église gallicane, à la tête de laquelle le Roi était placé, demeurait donc toujours, comme le fait observer M. Imbart de la Tour, un membre de l'Église universelle, mais elle n'était unie à Rome que par le dehors ; « au dedans, elle était soumise au Roi. » C'est ce que le Conseil proclamera jusque sous le règne de Louis XV par un arrêt du 24 mai 1766, en maintenant « le droit que donne au souverain la qualité d'*évêque du dehors*, droit, dit le Conseil, que l'Église elle-même a souvent invoqué... »

*
* *

Le Roi n'était pas seulement, à l'égal du Souverain Pontife, le « vicaire de Dieu, » le « sergent de Dieu, » pour reprendre la pittoresque expression du *Songe du Verger*. Suger représente Louis VI comme portant « la vivante image de Dieu en lui-même. »

Ces idées se maintiendront jusqu'aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Bodin dira : « Le Roi est l'image de Dieu en terre ; » conception que la Sorbonne, où s'enseigne la science, et le Parlement, gardien des libertés publiques, déclareront « une saine et ample doctrine et conforme aux lois de l'État, » et que reprendra

encore, en 1770, dans la solennité d'un lit de justice, l'avocat général Séguier.

Non content de reconnaître en la personne du Roi le délégué de Dieu, le clergé gallican verra en lui Dieu lui-même : « Non seulement les rois sont ordonnés de Dieu, eux-mêmes sont Dieu : personne ne peut le nier sans blasphème, en douter sans sacrilège. » Et le Parlement, le 18 mai 1643, quatre jours après la mort de Louis XIII, ne dit-il pas à Louis XIV enfant, par la bouche de l'avocat général Omer Talon : « Le siège de Votre Majesté nous représente le trône du Dieu vivant... Les ordres du royaume vous rendent honneur et respect comme à une divinité visible (1)... »

Le peuple se précipitait sur le passage de son prince pour toucher le bas de sa robe, comme il aurait fait d'un reliquaire. « C'est la vérité, dit Saint-Gelais, que, par tous les lieux où le Roi passait, les gens, hommes et femmes, s'assemblaient de toutes parts et couraient après, trois ou quatre lieues; et quand ils pouvaient atteindre à toucher à sa mule, ou à sa robe, ou à quelque chose du sien, ils baisaient leurs mains et s'en frottaient le visage d'aussi grande dévotion qu'ils eussent fait d'un reliquaire. »

Aussi bien l'on sait que les rois de France opéraient des guérisons miraculeuses : il ne s'agit pas seulement de Robert le Pieux et de saint Louis ; mais des plus violens adversaires de la papauté comme Philippe le Bel. Nogaret le proclame à la face de Boniface VIII : « Par les mains du Roi, mon maître, Dieu a fait des miracles évidens. » Et Guiart, le poète-soldat, parlant de ces cures miraculeuses :

> Tant seulement par y touchier,
> Sans emplastres dessus couchier,
> Ce qu'autres roys ne puent faire.

Le moine Yves de Saint-Denis, qui assista à la mort de Philippe le Bel, a laissé une relation de ses derniers momens. Le prince expirant fait venir son fils aîné : « Devant le confesseur seul, secrètement, lui enseigna comment il devait faire pour toucher les malades et les paroles saintes lui enseigna qu'il avait coutume de prononcer quand il les touchait. Semblable-

(1) Voyez sur ce point le livre de M. Lacour-Gayet, *l'Éducation politique de Louis XIV*.

ment, il lui dit que c'était à grande réverence, sainteté et pureté qu'il devait ainsi toucher les infirmes, nettoyé de conscience et de main. »

Claude Seyssel a soin d'établir que Dieu a donné ce don au roi de France, non à cause de sa personne, mais à cause de sa fonction, privilège dont aucune autre dignité sur terre, fût-ce celle du Souverain Pontife, n'a jamais été pourvue.

Quant à l'origine de ce don, d'après la croyance générale, dont on trouve trace jusque dans les écrits des disciples de saint Thomas d'Aquin, elle se serait également rattachée à l'onction par la sainte ampoule, dont l'huile, qui ne diminuait jamais, aurait été apportée pour le baptême de Clovis par une colombe descendue du ciel, croyance qui demeurera vivace jusqu'à la Révolution.

Louis XIV et Louis XV opérèrent encore des guérisons de scrofules et d'écrouelles dont nous avons de nombreux procès-verbaux.

« On voit le Roi accomplir ce prodige, non seulement dans son royaume, — lisons-nous dans la relation de la légation Chigi à Paris, en 1664, — mais dans les États étrangers. Aussi, quand le roi Jean Ier fut prisonnier à Londres après Poitiers et François Ier détenu à Madrid après Pavie, Anglais et Espagnols s'empressèrent-ils de profiter d'une aussi bonne occasion. « Ces deux rois y guérirent, dit la relation de Chigi, bien des malheureux atteints de semblables maladies.

Le Bolonais Locatelli, d'une part, et de l'autre un Allemand, le docteur Nemeitz, donnent la description de la cérémonie à laquelle ils ont assisté au Louvre. Les malades, atteints de scrofules et d'écrouelles, sont rangés sur deux longues files. Louis XIV pose la main sur la tête de chacun d'eux et dit :

« Dieu te guérisse. »

Puis il l'embrasse. Il y avait là, parfois, huit cents malheureux atteints de ces maladies de peau. Durant toute la cérémonie roulait le tambour des Suisses.

Marie-Thérèse, la femme de Louis XIV, avait fait disposer une maison à Poissy où étaient reçus et logés les malheureux qui venaient, souvent de contrées lointaines, afin de se faire toucher par le Roi : ils y attendaient le jour fixé pour la cérémonie et y étaient encore soignés quelque temps après.

Les contemporains ont laissé de minutieuses descriptions

des différentes circonstances qui accompagnèrent le sacre de Louis XV à Reims, en octobre 1722. Le dernier acte en fut, comme le voulait la tradition, la cérémonie des écrouelles. Le jeune Roi était dans la treizième année. Des malades étaient venus, ou s'étaient fait transporter, de tous les points de la France. Le 29 octobre, après avoir entendu la messe dans l'église Saint-Rémy, Louis XV passa dans le grand parc de l'abbaye. Aux deux côtés des longues allées, sous les ormes séculaires dont les feuilles jaunies couvraient le sol d'un tapis bruissant, les malades, scrofuleux et paralytiques, étaient rangés en file, au nombre de deux mille et plus. Le jeune prince parut dans son manteau de drap d'or, sur lequel brillait le collier du Saint-Esprit. Les deux huissiers de la Chambre, en pourpoint de satin blanc, en mantelet de velours blanc noué de rubans d'argent, en toque de satin blanc empanaché de plumes blanches, leurs masses d'or sur l'épaule, marchaient devant lui; la queue de son manteau était portée par le premier gentilhomme de la Chambre assisté du capitaine des gardes. Les huiles venaient de sanctifier le prince qui s'arrêta devant les malades et à chacun, lui posant doucement le revers de la main contre la joue, il dit :

« Le Roi te touche, Dieu te guérisse. »

Le grand aumônier, qui suivait, remettait à chacun une piécette de monnaie blanche, cependant que les tambours des Suisses roulaient bruyamment (1).

« Au sacre de Louis XV à Reims, écrit le marquis d'Argenson dans ses *Mémoires*, un bourgeois d'Avesnes, qui avait des écrouelles horribles, alla se faire toucher du Roi. Il guérit absolument. J'entendis dire cela. Je fis faire une procédure et information de son état précédent et subséquent, le tout bien légalisé. Cela fait, j'envoyai les preuves de ce miracle à M. de la Vrillière, secrétaire d'État de la province. Je crus obtenir de grandes louanges de mon zèle pour les prérogatives royales. Je reçus une lettre sèche où l'on me répondit que personne ne doutait de ce don qu'avait le Roi. Mais je sus fort bien que tout avait été lu au Roi qui, quoique tout enfant, aima entendre qu'il avait opéré ce miracle. »

Il fallait, comme il a été dit, que le prince fût en état de grâce

(1) Sur tous ces faits on consultera la monographie définitive de M. le professeur Landouzy, *le Toucher des Écrouelles*. Paris, s. d. (1906), in-4.

quand il « touchait. » Or il arriva qu'en 1738, l'absolution lui ayant été refusée par son confesseur, Louis XV ne put faire ses pâques. De nombreux malades étaient réunis à Versailles. Il fallut imaginer un prétexte pour congédier ces pauvres gens : le Roi, leur dit-on, était souffrant.

Depuis le XIVe siècle, les monarques anglais se mirent aussi à toucher les infirmes, mais en qualité de rois de France, puisque aussi bien, de ce moment, ils en revendiquèrent le titre. Et l'on vit même Jacques Stuart, renversé du trône, logé et pensionné par Louis XIV à Saint-Germain, avoir l'effronterie d'y toucher les écrouelles en sa prétendue qualité de roi de France.

*
* *

On arrive ainsi à la théorie du droit divin.

Taine la croit forgée par les théologiens, qui se seraient ingéniés à faire du Roi « le délégué spécial de Dieu. » Tout au contraire, la théorie du droit divin a été créée par le peuple et combattue par les théologiens. Elle a été la doctrine des gallicans et des parlementaires. Elle a été défendue avec la dernière énergie par les protestans, attaquée par les ultramontains et par les Jésuites. Au cours de son livre sur l'éducation de Louis XIV, M. Lacour-Gayet a apporté sur ce point une démonstration lumineuse.

Les rois, enfans du ciel, sont de Dieu les images,

écrit le huguenot Jean de la Taille, en reprenant l'expression de Suger. Et le célèbre Jurieu, s'adressant au Roi :

« Il n'y a point de protestant dans le royaume qui ne vénère et, je puis dire, qui n'adore Votre Majesté comme la plus brillante image que Dieu ait posée lui-même sur la terre. »

Aux États généraux de 1614, les derniers qui aient été réunis avant 1789, par qui est proposée l'insertion d'un article proclamant le pouvoir divin des rois? Par l'unanimité du Tiers, de ce même Tiers qui prêtera le serment du Jeu de Paume. Il y insiste avec passion. Le Tiers voulait qu'on en fît une « loi fondamentale du royaume. » Et cet article, par qui est-il combattu? Par le clergé, par la noblesse, par la Cour elle-même.

Le clergé remporta la victoire ; mais, comme l'observe l'historien des États, Richer, « si l'article du Tiers ne fut pas inscrit parmi les lois fondamentales du royaume, il fut gravé désormais dans le cœur de tous les Français. » Aussi bien c'est ce qui advint : « Par le triomphe des idées gallicanes, dit M. Hanotaux, la maxime du droit divin devint pour le pays la pierre de touche du patriotisme. »

Tel frondeur en est agacé : « Impossible d'ouvrir un livre touchant à la politique sans y trouver ces expressions : *Image de Dieu, lieutenant de Dieu*, ou autres analogues ; c'est leur jargon ordinaire. »

Ce jargon fut celui des plus grands esprits du XVIIe siècle, des philosophes comme Domat, des logiciens comme Nicole, des plus hautes intelligences comme Bossuet et Fénelon.

Contrairement aux parlementaires, aux gallicans et aux protestans, les Jésuites prétendaient que le pouvoir des rois venait d'une délégation populaire. Et l'on en voit les conséquences : du moment où le Roi tenait son pouvoir du peuple, il était soumis au Pape qui tenait le sien de Dieu. Aussi, par une logique déduction, les Jésuites, — reprenant la doctrine des « romains » (ultramontains) du Moyen Age, — en arrivèrent-ils à soutenir au XVIIe siècle, ce qui provoquait les plus virulentes protestations du Parlement, que les souverains pontifes avaient le droit de déposer les rois de France, voire de les punir de la peine de mort.

Et ceci n'était pas simple discussion théologique : sans parler des grands conflits du Moyen Age, de l'excommunication de Robert le Pieux, de celle qui faillit atteindre Philippe le Bel et qu'il n'évita que par le coup de force d'Anagni, ne vit-on pas en pleine Renaissance Jules II offrir la couronne de France au roi d'Angleterre et préparer la déchéance de Louis XII ?

La controverse avait commencé dès les premiers temps de la monarchie. Au XIIe siècle, Jean de Salisbury, évêque de Chartres, estime que les rois ont reçu leur autorité d'une délégation populaire, tandis que Suger est pour le droit divin ; au siècle suivant, Vincent de Beauvais est pour le droit divin, mais avec ce détour que l'autorité, venue de Dieu, est mise entre les mains du souverain par l'Église. « Dans l'Ancien Testament, dit-il, le sacerdoce a d'abord été institué par Dieu, et seulement ensuite le pouvoir royal a été, sur l'ordre de Dieu,

établi par le sacerdoce : c'est pourquoi, maintenant encore, dans l'Église de Dieu, l'évêque sacre les rois. »

La doctrine de l'origine divine du pouvoir royal ne tarda d'ailleurs pas à pénétrer dans les classes populaires, rompant les efforts contraires de la scolastique; en sorte que bientôt s'accusa l'opposition entre l'opinion vulgaire et les écrits des théoriciens ; mais la légende, selon l'ingénieuse remarque d'un jeune historien, M. André Lemaire, arrangea tout, — c'en était encore l'âge. « A l'investiture directe par Dieu, moyennant la désignation du peuple, on substitua le choix miraculeux de Dieu lui-même. La souveraineté conférée par la nation, telle est la règle générale, disait-on ; mais en France les rois ont bénéficié d'une faveur insigne du ciel, le miracle de l'onction de Clovis. Ainsi la théorie du droit divin subit une déformation. Prenant pour objet spécial la royauté française, on lui réserve le privilège du droit divin et fonde ce droit d'exception sur un miracle imaginaire. » Cette doctrine, qui s'efforçait de concilier la théorie de la délégation populaire avec le droit divin du monarque français, fut partagée par la majeure partie de nos vieux légistes.

Cette discussion, qui dura tant de siècles, est intéressante pour nous. Les intermédiaires par lesquels, de degré en degré, le pouvoir paternel était monté sur le trône, avaient depuis longtemps disparu, et, pour expliquer l'origine du pouvoir royal, les esprits devaient aller naturellement à l'une des deux hypothèses qui se présentaient à eux : la délégation divine, la délégation populaire. Un seul, parmi les théoriciens de l'ancien temps, a fait entendre une note juste. Elle ne pouvait être donnée que par un historien qui avait étudié les « monumens » de la monarchie. Moreau, historiographe de France, dans son *Discours sur la Justice*, composé pour le Dauphin, écrit :

« Les premières sociétés furent des familles et la première autorité fut celle des pères sur leurs enfans. Les rois exercèrent sur les nations l'autorité que les pères avaient eue sur les premières familles. »

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

REVUE MUSICALE

ÉCHOS D'ITALIE

In patris memoriam, oratorio de Mgr Perosi; Ricordi, éditeur, 1911. — *La vita e l'opera letteraria del musicista Benedetto Marcello*, par M. Enrico Fondi; Roma, Walter Modes, editore, 1909.

Rome, juillet.

En lisant, en jouant la cantate filiale et funèbre de Mgr Perosi, l'une de ses dernières œuvres, sinon la dernière, un passage de Dante nous revient en mémoire. A la fin du XIVe chant du *Paradis*, dans le ciel de Mars, le poète voit une croix lumineuse et mouvante. Il l'entend aussi, car les feux dont cette croix est formée sont des âmes, et elles chantent. Elles dansaient, nous dit-il, comme les atomes dans le rayon dont parfois est rayée l'ombre :

per lo raggio, onde si lista
Tal volta l'ombra, che per sua difesa
La gente con ingegno ed arte acquista.

Cette ombre, nous l'avons ménagée nous-même avec soin et « pour notre défense, » derrière les volets de la chambre que brûle au dehors le soleil de l'été romain. Un mince rayon la traverse et l'éclaire. Et, dès le début, dans cette musique aussi nous reconnaissons l'accent, le ton « des hautes louanges. »

Ben m'accorsi che ell'era d'alte lode.

Enfin, suprême analogie avec la vision dantesque, c'est la douleur de

l'artiste, sa « croix, » dirait-il en son pieux langage de prêtre, qu'il a faite ici mélodieuse et que nous écoutons chanter.

La composition nouvelle de Mgr Perosi nous attire et nous retient premièrement par ce caractère personnel, le même qui donne un intérêt particulier à certaines œuvres des maîtres. Il suffirait de citer, parmi celles-ci : de Rust, un lamento (*Wehklage*) sur la mort de son fils; de Jean-Sébastien Bach, le *Capriccio* descriptif sur l'éloignement d'un frère chéri; de Beethoven enfin, la célèbre sonate dont les trois parties s'intitulent les *Adieux*, l'*Absence* et le *Retour*.

Et puis et surtout l'*In patris memoriam* est assurément l'un des ouvrages où se montre le mieux la sensibilité particulière et la nature même du musicien. On pourrait la définir une sorte de lyrisme intime, de tendresse passionnée, mais contenue. S'il n'est pas vrai que la musique de Mgr Perosi manque toujours de puissance, il semble au moins que le dedans plus que le dehors l'attire, l'inspire, et qu'à l'étendue elle préfère la profondeur. Non pas, encore une fois, qu'en mainte page, éclatante ou grandiose, elle ne se soit élargie et déployée. Faut-il rappeler aux Parisiens, qui l'entendirent naguère, la seconde partie de la *Résurrection du Christ?* Elle se nommait « l'Aube du triomphe, » et, matinale et triomphante en effet, elle justifiait son nom. Dès le début, au-dessus du sépulcre par le miracle ouvert, un grand souffle de joie balayait le ciel printanier. Un *alleluia* liturgique passait et repassait dans l'azur. Puis c'était la venue de Madeleine, son angoisse, sa recherche fiévreuse, éperdue; enfin, plus pathétique encore, sa rencontre avec le jardinier divin et, répondant au maître qui la nomme, son cri, le plus émouvant que des lèvres, du cœur de cette femme, la musique ait jamais arraché. Voilà des traits, des traits de flamme, qu'on ne saurait omettre sans obscurcir la figure du musicien. Mais pour que celle-ci « ressemble » tout à fait, il en faut encore moins négliger les ombres, les demi-teintes et les aspects mystérieux. Dans la seconde partie également du même oratorio, plus loin, je sais une autre apparition du Christ à ses disciples rassemblés. C'est un Rembrandt après un Rubens. Ici deux mots, deux mots seulement : *Pax vobis!* par l'étrangeté de l'intonation, des harmonies et des modulations, nous découvrent l'autre face et comme le pôle opposé de l'idéal, un abîme, — tout intérieur, — de souffrance à peine oubliée, de mélancolie et d'amour.

Tel est en général, à part quelques réserves que nous aurons à faire, le sentiment du nouvel oratorio de Mgr Perosi. L'œuvre se rapproche ainsi beaucoup plus du *Dies Iste*, donné au Trocadéro

l'année dernière, que du *Jugement universel*, entendu ce printemps. *In patris memoriam*, autant qu'un hommage, ce titre seul est une prière, et qui fut exaucée. De là-haut, sur le travail du jeune maître de la chapelle Sixtine, le vieux maître de chapelle de Tortone a dû veiller, et dans le tendre, pur et pieux hommage offert à sa mémoire, l'âme du père aura reconnu l'âme de l'enfant.

Le texte de la cantate, pris dans l'Office des morts et dans le Livre de Job, est chanté par des chœurs et par un soprano solo tour à tour. Il exprime tantôt l'affliction, presque le désespoir, et tantôt l'espérance ; ici l'ennui, la crainte, l'angoisse, ailleurs la confiance et la paix; il se termine par la prière liturgique et par la demande, pour celui qui s'est endormi dans le Seigneur, de la lumière et du repos éternel.

Le premier morceau, qui n'est que triste d'abord, s'anime, j'allais dire s'irrite bientôt. L'appel, ou le recours au Seigneur, se change en reproche, en débat éloquent et hardi. « Je demanderai à Dieu : Pourquoi me jugez-vous ainsi? Qu'est-ce qui paraîtra bon devant vos yeux, si vous me calomniez, si vous m'accablez, moi, l'ouvrage de vos mains. » L'idée, — je parle de l'idée musicale, — autant que l'autre, est dramatique. Le chant, le mouvement, le rythme (en triolets écrasans), la répétition martelée des paroles (*opprimas*, *opprimas*, *opprimas me*), tout exprime avec une singulière audace, en même temps que la pitié, l'émoi, voire l'horreur, devant l'ouvrage le plus beau des mains divines, par ces mains elles-mêmes outragé. Le désordre de l'âme a passé dans la musique et l'égare. Il l'emporte du moins jusqu'à des notes hautes, d'où la voix toujours irritée jette comme une protestation dernière. Alors tout se détend et retombe. Sur des triolets encore, non plus inégaux et rudes, mais unis au contraire et coulans, se déroule un chœur harmonieux. Facile, aimable en est la mélodie, que suffit à sauver de la banalité, çà et là, quelque note altérée suivant une inflexion quasi grégorienne et liturgique.

Le monologue initial est loin d'être conçu dans la forme de l'« air, » que des périodes symétriques partagent. Pas de strophes, ou de couplets, ni de reprises, mais, accompagné par un orchestre mobile, changeant et toujours expressif, le plus libre développement de la pensée et du discours. Avec cela, de la suite et de l'ordre, le sens de la composition et de l'équilibre, et, pour établir l'unité de l'ensemble, des rappels et des points de repère ; enfin, sans trace nulle part de pastiche ou de scolastique, partout les signes de l'art classique et latin.

La cantate entière est conduite à la façon d'un dialogue, où la voix

seule et le chœur se répondent : l'une plaintive et douloureuse, l'autre apaisant et consolateur. Pour la seconde fois, avec les paroles de Job, la musique s'emporte, s'irrite. L'âpreté de tel ou tel accent évoque certains éclats pathétiques de la *Résurrection*. Puis, de nouveau, le chœur intervient. A la déclamation véhémente il n'oppose que la douceur, ici peut-être un peu naïve, d'un cantique ingénu. Mais le pur et pieux musicien n'eut jamais honte de ces mélodies innocentes, et dont l'innocence même, comme celle des enfans, loin de faire sourire, attendrit.

L'œuvre se poursuit ainsi, partagée entre une voix et toutes les voix, entre la terre et le ciel, entre la misère humaine et la miséricorde de Dieu. Sur la mélodie passionnée, il semble qu'avec douceur, avec indulgence, la polyphonie constamment descende et se pose. Elle l'enveloppe à la fin de calme et de sérénité. Voici le centre ou le cœur de l'ouvrage. Il bat maintenant, ce cœur meurtri, sans violence ni révolte. « Mon Dieu, suppliait Veuillot, laissez-moi ma douleur, mais ôtez-moi mon désespoir. » La page de musique où nous arrivons ne serait pas indigne de cette héroïque épigraphe. En outre, pour le sentiment et pour le style, comme fond et comme forme, elle est un exemplaire insigne de la mélodie perosienne. En voici les paroles ; il convient de les citer, ne fût-ce que pour montrer avec quelle souplesse, quelle exactitude s'y adaptent les sons : « Dieu, qui nous avez commandé d'honorer notre père, ayez pitié dans votre clémence de l'âme de mon père. » Fidèle à la phrase littéraire, la phrase musicale premièrement l'agrandit, en fait une noble période, arrêtant sur chaque mot l'attention, l'émotion même. Pur est le dessin de la mélodie, ample en est la portée ou le développement. Deux fois d'abord, avec une gravité douce, mais avec une autorité croissante, elle énonce le commandement de respect. Le passage qui suit est le seul où le souffle faiblisse. La forme, ou plutôt la formule, de ces huit mesures ne consiste que dans la répétition, dans le report à des étages différens de la figure mélodique. Vous avez reconnu le procédé que le langage ou le jargon des musiciens désigne sous le nom de « rosalie. » Mais de cette défaillance passagère le style aussitôt se relève. Sur le mot *clementer*, trois fois répété, la plus heureuse variante de rythme, — et la moins attendue, — anime, avive la voix d'un élan passionné et la porte jusqu'aux cimes, pour l'y retenir un moment vibrante, et l'en ramener comme avec respect, avec amour, de note en note et par degrés noblement descendus.

Toute l'ordonnance de cette page, de cet air, est harmonieuse et

selon les traditions du meilleur style italien. Dans l'épisode accessoire, entre le premier exposé de la phrase principale et son retour, lequel forme reprise et conclusion, l'intérêt se renouvelle et se soutient. « Seigneur, remettez-lui ses péchés, et, dans la joie de l'éternelle clarté, faites que je le revoie un jour. » La mélodie, ici plus incertaine, flotte et plane davantage. Elle est comme portée sur les ondes sonores, image des ondes de lumière, et des inflexions, des cadences de plain-chant lui communiquent je ne sais quelle mystique et mélancolique douceur. Mais un passage surtout, — de quatre mesures, — montre bien quel surcroît d'expression, à des paroles expressives déjà, peut ajouter la musique. *Meque eum*, dit le latin, faisant immédiate, en deux mots, la réunion du fils avec le père. Le chant répète la formule, il y insiste et, la resserrant d'abord, ensuite il la dilate et l'épanouit par une modulation lumineuse, où semble s'annoncer et se goûter à l'avance la félicité du revoir éternel.

Parlerons-nous de la seconde reprise, où des variantes harmoniques, instrumentales, enveloppent le thème d'une élégante ornementation? Mais peut-être n'avons-nous déjà que trop parlé d'une phrase, d'une mélodie, et très simple. « Ma poésie traduite, » disait Henri Heine, « c'est du clair de lune empaillé. » Plus grand encore est le danger pour la musique, et plus grave souvent le méfait de la critique musicale. A force de transposer les sons dans les mots, celle-ci risque de les trahir, et d'étouffer en eux, cherchant à l'y surprendre, l'émotion, l'âme et la vie.

L'analyse peut toutefois reconnaître dans une telle page, significative entre toutes, le caractère intime que nous avons noté plus haut. Intime n'est pas assez dire : il faut ajouter personnel, et par ce trait au moins, par cette nuance de sentiment, l'oraison filiale de Mgr Perosi nous rappelle un petit chef-d'œuvre de notre musique à nous, le délicat, discret et délicieux *Requiem* de M. Gabriel Fauré. Cette musique-là non plus ne semble pas convenir à toutes les funérailles. Elle n'a rien d'universel et de public. On dirait qu'elle pleure une seule mort, que pour une seule âme, elle prie. De là vient l'attrait, unique aussi, de ce *Requiem* en quelque sorte réservé et comme tendrement jaloux. Dans la cantate italienne, si différente par le style du *Requiem* français, je trouve le charme pareil d'une familière douleur, l'expression d'un sentiment qui se renferme, se reploie et se dérobe à la foule, enfin, pour la créature aimée et qui n'est plus, je ne sais quel hommage, quel tribut privilégié de regrets et de pleurs.

Telle demeure encore, — au début, — l'inspiration du dernier mor-

ceau (verset liturgique du *Requiem*). Il est bâti sur une phrase infiniment suave, suppliante, pure de contour et développée avec ampleur. La cadence en est particulièrement pathétique : la voix s'élève, d'un vol repris deux fois, puis, sur une appoggiature expressive, elle se pose longuement, s'abaisse d'un degré et se tait. La valeur, l'originalité de la chute mélodique tient surtout à cet appui final. Il aura son rôle dans l'architecture de l'ensemble. Architecture est bien le mot, car ces pages dernières, — nouvelle analogie de l'*In patris memoriam* avec le *Dies iste*, — sont développées et construites. Les deux notes de l'appoggiature, la première portant sur la seconde, en soutiennent certaines parties, en couronnent telle ou telle autre. A de brusques rappels, à des raccourcis de mélodie ou de rythme, succèdent de larges effusions. Je crois même entendre passer, dans un souffle wagnérien, l'adieu de Wotan à Brunnhilde, et la piété filiale, par un touchant retour, emprunter la voix de la paternelle pitié. C'est ici que la prière pour un seul se change en prière pour tous et qu'une douleur unique se fond dans la commune, dans l'humaine douleur. La grandeur, ou la généralité de la musique, ce caractère que Taine estimait nécessaire à l'œuvre d'art, s'en trouve un moment augmentée. Mais de nouveau tout s'apaise et se réduit. Les sons, qui s'étaient accrus en nombre, en force, en rapidité, se raréfient, se ralentissent et s'éteignent. Tout à l'heure âpre et rude comme un cri, comme un coup, l'appoggiature elle-même revient à la douceur d'une caresse ou d'un soupir, et la cantate s'achève ainsi qu'elle avait commencé, dans l'intimité, presque dans le secret d'une solitaire douleur.

Venise, juillet.

Il y a *serenata* ce soir sur le Grand Canal et sur le *bacino* de Saint-Marc. Illuminées et mélodieuses, les gondoles vont et viennent, tantôt unissant, tantôt séparant leurs concerts. Les échos se mêlent aux reflets dans la nuit qui fait cette musique plus belle, à moins que peut-être elle n'en fasse elle-même, elle seule, toute la beauté. Filles de l'Adriatique et de Shakspeare, Porzia et Nérissa prêtaient à leur Venise nocturne ce pouvoir (1). Haendel était de leur avis. Il n'ignorait pas le charme combiné des ondes sonores et des ondes humides, et pour les nuits d'Angleterre, moins tièdes et moins pures que cette nuit vénitienne, il écrivit ses « Musiques sur l'eau. »

(1) *The Merchant of Venise* (acte V, sc. 1).

Nous suivons le Canal Grande. Au balcon des vieux palais, — surtout de quelques-uns, devenus de modernes hôtels, — on entrevoit des silhouettes attentives. Par une telle nuit, voilà bientôt deux cents années, sous un de ces balcons, une barque passa, d'où s'élevait une voix de femme. Belle, pure, et, suivant l'expression des contemporains, « *nitida come la perla*, brillante comme la perle, » cette voix saisit d'admiration le maître du somptueux logis, qui s'y connaissait en musique. Il fit arrêter la gondole et descendit pour complimenter l'inconnue. Or il advint que le visage de la cantatrice se rapportait à son chant, si même il ne le surpassait encore. Elle n'était qu'une pauvre fille, il était, lui, patricien de Venise. Un mariage déclaré leur était interdit par les lois. Ils s'unirent du moins en secret et, le 20 mai 1728, devant le vicaire du patriarche, l'humble Rosanna Scalfi devint l'épouse cachée, mais honorée, et chérie jusqu'à la fin par son époux, du très noble et très illustre Messer Benedetto Marcello.

Surnommé, — comme bien d'autres, — « prince des musiciens, » l'auteur des *Psaumes* et d'*Ariane* porte et garde encore ce titre en son pays. D'autres noms ici nous reviennent à la mémoire avec le sien, mais il n'en est pas un qui l'efface, ni celui des Gabrieli, ses devanciers, ni ceux des Caldara et des Lotti, ses contemporains. Benedetto Marcello, c'est le nom d'un grand seigneur et d'un grand artiste, le nom d'un poète, religieux et profane, d'un humoriste et d'un satirique même, enfin d'un converti, voire d'un pénitent. Marcello fut tout cela. Tel nous le retrouvons, nature opulente et diverse, dans le petit livre que nous feuilletons entre le ciel et l'eau de sa radieuse patrie.

En 1686, une année après Haendel et Bach, il naquit d'une famille qui faisait remonter son origine aux Claudii Marcelli de l'ancienne Rome. Tout jeune, il fut poète par sa propre inclination, et, par la volonté paternelle, — d'autres disent par amour-propre et gageure d'amoureux, — violoniste et musicien bientôt passionné. Mais pour la poésie et pour la musique même, il n'entendit pas se dérober aux devoirs et aux honneurs de la carrière civile. Avocat, puis magistrat, avec des titres et des fonctions variées, il finit par être nommé camerlingue, ou trésorier de la République, à Brescia. C'était en 1738. Il y mourut l'année suivante. Il y repose encore, sous la pierre où sa veuve, discrète au delà de la vie, n'osa trahir le titre et les regrets de l'épouse que par les deux premières lettres de ces deux mots : U [*XOR*] M [ÆSTISSIMA].

Le poète, avons-nous dit, fut chez Marcello de deux sortes, profane et sacré. Le premier écrivit une centaine — exactement — de sonnets

amoureux. Ils sont dans la manière, affaiblie et parfois affadie, de Pétrarque. Plus d'un pourtant justifie ce beau vers, promesse et programme de sincérité, que le recueil porte comme épigraphe :

Pianger cercai, non già' del pianto onore,
J'ai cherché à pleurer et non la gloire des pleurs.

Le second poète, chez Marcello, ne se proposa que de racheter l'autre. Les *Sonetti a Dio*, la *Redenzione*, pieuse épopée en vingt chants, que l'auteur ne put terminer, sont des œuvres pour ainsi dire expiatoires. L'année 1728, mémorable deux fois dans la vie de l'artiste, fut celle de son mariage et de sa conversion, ou de son retour. Non pas qu'il eût à revenir de bien loin, et par l'esprit au moins, ou contre l'esprit, il n'avait point péché. Mais un accident singulier changea sa vie et la remit d'accord avec sa croyance. Comme il visitait un jour l'église des Saints-Apôtres, une pierre sépulcrale ayant cédé sous ses pieds, il tomba dans le caveau jusqu'à mi-jambe. Son imagination frappée lui montra dans cette chute, avec un présage de mort, un avertissement de la Providence, et dès lors, il devint un homme nouveau. Éloquens, sincères comme les sonnets d'amour, quelquefois avec un peu d'emphase ou de maniérisme aussi, les *Sonetti a Dio* sont le poème du repentir. Et la conduite même de Marcello parut désormais d'un pénitent. Dès le lendemain de sa funèbre chute, il commença de donner les marques d'une ardente piété. Délaissant de plus en plus la musique pour la poésie, et la poésie édifiante, sa vie pendant ses dernières années fut presque d'un religieux, partagée entre la méditation et la prière, l'assistance aux offices et la réception des sacremens. S'il dérobait quelques instans à ses dévotes pratiques, c'était pour se promener, quelquefois en sainte compagnie et toujours en silence, ou bien pour travailler encore aux *Sonetti a Dio*, à la *Redenzione*, espérant de l'un et de l'autre ouvrage son propre amendement et la conversion des pécheurs.

Il mourut le 24 juillet 1739 et l'on rapporte que, près d'expirer, il solfiait d'une voix défaillante ce verset du *Miserere* par lui mis en musique : « *Amplius lava me et ab omni iniquitate meâ munda me.* » Telle fut, en sa dernière partie du moins, la vie de Marcello, et dans le décor somptueux, éblouissant, où nous en relisons l'histoire austère, elle nous fait un peu l'effet d'un paradoxe ou d'une contradiction.

Mais à d'autres égards et par des caractères opposés, par la gaîté,

la verve et l'esprit, par l'éclat et la splendeur aussi, l'harmonie se rétablit entre Venise et Marcello le Vénitien. Spirituel, il le fut comme pas un de ses concitoyens, contre plus d'un même, et non des moindres, témoin certain pamphlet de sa façon, regrettable d'ailleurs, à l'adresse d'un recueil de Madrigaux de Lotti. En d'autres circonstances et sur d'autres sujets, avec plus de raison et de mesure, il ne montra pas moins de malice. A Venise, dit très bien Goldoni, « le caprice est le fond du caractère et la facétie le fond de la langue. » Du temps de Marcello, c'était l'habitude, la tradition des grands seigneurs, de se divertir aux dépens de leurs gens, de faire à leurs gondoliers, à leurs perruquiers, à leurs valets, mille tours. Les historiens de Marcello nous en ont rapporté de bouffons (1). Mais dans la plaisanterie lyrique surtout le musicien-poète excella. Certain passage de sa cantate *Callisto changée en ourse* est une imitation burlesque de la métamorphose même. En d'autres œuvres, on signalerait d'autres effets, bizarres à dessein, de rythme ou d'harmonie. Faut-il rappeler encore les deux madrigaux, si connus, que Marcello composa, paroles et musique, pour les chanteurs de Saint-Marc et fit exécuter par deux quatuors, l'un de ténors et de basses, l'autre de soprani et contralti? ceux-ci, — comment dirai-je? — artificiels ou fabriqués selon l'usage et la manière du temps. A défaut de l'air, voici la chanson:

I

(*Pour deux ténors et deux basses*)

Non, là-haut, dans le chœur des bienheureux
N'entrent pas les castrats
Parce qu'il est écrit en ce lieu...

(*Les soprani interrompent*)

Dites ce qui est écrit.

(*Les ténors et les basses répondent*)

Que l'arbre qui ne donne pas de fruits brûle dans le feu

(*Les soprani, hurlant*)

Ahi! Ahi!

(1) Voir Zaccaria Morosini, *Benedetto Marcello e la sua età*. Venezia. 1881 (cité par M. Fondi).

II

(*Pour deux soprani et deux contralti*)

Oui, là-bas dans les profondeurs de l'Érèbe,
Là-bas où l'on va dans les flammes,
Tomberont les ténors et les basses,
Parce qu'il a été écrit par les saints prophètes
Ceux qui sont castrats seront heureux (1).

Pas plus que les interprètes, les auteurs mêmes, librettistes ou musiciens, ne sont épargnés par Marcello. Il dit leur fait aux premiers dans un *Prologue* et dans un *Sonnet* satiriques, dirigés contre le livret qu'un certain Benedetto Pasquerigo avait tiré du *Pastor fido* de Guarini. Enfin le célèbre, délicieux et toujours actuel opuscule *Il teatro alla moda*, s'adresse à tout le monde, j'entends à tout le monde du théâtre : « poètes, compositeurs de musique, musiciens de l'un et de l'autre sexe, joueurs d'instrumens, ingénieurs, peintres de décors, personnages bouffes, tailleurs, pages, comparses, souffleurs, copistes, protecteurs et mères de dames virtuoses, et toutes autres personnes faisant partie du théâtre. » « *Satira gentilissima,* » dit un commentateur ; un autre : « *caricatura saporitissima.* » Ils disent bien tous les deux. Sous une forme constamment plaisante, ironique parfois

(1) I

(*Per due tenori e due bassi*)

No, che lassù ne' cori almi e beati
Non entrano castrati,
Perché è scritto in quel loco

(*i soprani interrompono*)

Dite che è scritto mai ?

(*tenori e bassi rispondono*)

Arbor che non fa frutto arda nel fuoco

(*i soprani gridano*)

Ahi! Ahi!

II

(*Per due soprani e due contralti*)

Si che laggiù nell' Erebo profondo
Ove nelle fiamme vassi,
Cadran tenori e bassi,
Perchè scritto già fù da sacri vati:
Quei che castrati son, saran beati.

jusqu'à l'insolence, il arrive à l'auteur d'effleurer, en se jouant, des questions même sérieuses : nature du poème lyrique ; relations entre la poésie et la musique, ces deux sœurs, ou qui devraient l'être, et qui trop souvent, — le mot, je crois, est d'un Italien encore, — sont plutôt belle-mère et belle-fille. Mais avant tout, plus que tout, le *Teatro alla moda* nous offre un tableau qu'on peut bien appeler vivant, et, sauf le dialogue, une comédie, unique peut-être en ce genre, de mœurs et de caractères. Marcello l'humoriste, Marcello le railleur, et non le converti, le pénitent, voilà pour le coup le Marcello de Venise, et dans la verve, dans l'esprit de l'écrivain du *Teatro alla moda*, nous reconnaissons le génie de sa patrie et de sa race.

Mais une communauté plus magnifique lia le musicien à la cité. Encore une fois, on ne se souvient pas de lui seul ici. Que le soleil et la brise fassent l'eau scintillante, vous entendrez l'*aria* spirituelle et tendre de Lotti « *Pur dicesti, o bocca, bocca bella,* » et les notes vives brilleront, danseront devant vous à la pointe des flots. D'autres aspects de l'enchanteresse éveilleront d'autres échos. Sur les mirages et les moires de la lagune morte, plane à jamais un chant admirable de Caldara, très calme, horizontal, sans une ride à la surface, mais au fond, triste lui-même à mourir (1). Par la mélodie et l'accompagnement, par l'expression désolée, il évoque, le *lied* italien, les sombres *Rêves* de Wagner, esquisse, vénitienne aussi, de *Tristan*. Et voilà peut-être, s'élevant de la cité des eaux, d'assez nobles concerts. Mais une voix les domine, celle de ce Marcello qui dut être le fils bien-aimé de Venise, parce qu'entre tous il lui ressembla. « Dans Venise, écrit son biographe, il avait respiré un air de beauté et de magnificence. » Avec cet air il modula ses chants. Un des caractères de sa musique est la splendeur. On l'appellerait volontiers le Haendel italien. Le Haendel allemand n'eût pas désavoué ses sonates pour violoncelle et piano. Delsart les joua naguère avec un partenaire que nous connaissons, dans certaine petite salle du Conservatoire, ancienne, fameuse et condamnée à périr. C'était pour illustrer par des exemples vivans les leçons passionnées, enthousiastes de Bourgault-Ducoudray, ce grand amoureux de notre art. Et Bourgault rêvait de les entendre, les nobles adagios, les allegros éclatans, à l'heure du crépuscule d'été, dans un salon dallé de marbre, ouvrant sur un jardin clos de murs en briques roses, pareil à ceux que frôle aujourd'hui la gondole où je me souviens du maître et de l'ami qui n'est plus.

(1) Voyez la mélodie sur ces paroles : *Come raggio di sol*, dans le recueil des *Arie antiche*, publié par Parisotti ; chez Ricordi.

Hier, avant même d'entrer à Venise, mais en pays déjà vénitien, cheminant par la plaine opulente que la torride saison n'a pu flétrir, mon regard suivait d'arbre en arbre, à l'infini, les guirlandes où mûrissaient les grappes suspendues. Et comme un feston sonore, aussi riche, aussi gonflé de vie, je croyais ouïr se dérouler certain chœur d'*Ariane*, vraiment dionysiaque et saluant le dieu des vendanges de ses noms les plus éclatans, les plus glorieux.

Enfin un chant de Marcello me paraît aujourd'hui le triomphe, l'apothéose musicale de Venise, tant il surabonde de force, de lumière et de joie : c'est le psaume célèbre *I cieli immensi narrano*. Le rythme, le mouvement et la mélodie, la robuste et fière attaque, l'ample et riche développement des phrases qui retombent, ruissellent, comme de grands plis sur un fond transparent, tout, en ce chef-d'œuvre, s'accorde avec les « Venises reines » que peignit le Véronèse au plafond du palais ducal. Sur les toiles et dans la musique, avec la même liberté, c'est le même éclat de nacre et d'argent, le même luxe du décor; l'atmosphère est pareille et semblables sont les cieux. Cieux de la nuit, mais surtout cieux du jour et des après-midi radieux, ce psaume est votre poème. Il est trois heures. Nous sortons de Venise, du côté de l'Orient. Nous allons vers Murano, plus loin encore, vers San Francesco, l'îlot de la solitude. La lagune est déserte. Sur l'onde sans une ride, l'azur sans un nuage étend son pavillon de soie. *I cieli immensi narrano*... Oui, « les cieux chantent la gloire du Seigneur, » mais c'est la gloire des cieux de Venise qu'a chantée Marcello le Vénitien.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Pour l'observateur qui promène ses regards sur la surface du monde, les événemens ont été rarement plus pressés et plus compliqués qu'aujourd'hui. Ils s'accumulent et se précipitent avec une extraordinaire rapidité, sans que d'ailleurs, sur aucun point, un dénouement définitif se produise : bien au contraire! Aussitôt d'ailleurs qu'on croit avoir atteint ce dénouement sur un point, ou s'en être rapproché, d'autres questions se posent, un nouvel ordre de faits commence et nous sommes replacés en face de l'inconnu. Depuis plus de deux mois, des négociations laborieuses se poursuivent à Berlin; on aurait tort de les croire terminées, mais elles ont fait un pas assez important pour que la conclusion commence à se dessiner sous une forme plus précise et plus prochaine : au même moment, l'Italie part en guerre et étend la main sur la Tripolitaine. Après l'Espagne, l'Allemagne, après l'Allemagne, l'Italie : tout cela est dans l'ordre. Nous avons moins que personne le droit de nous en étonner, puisque nous avons donné à l'Italie ses coudées franches en Tripolitaine en même temps qu'elle nous donnait les nôtres au Maroc; les arrangemens que nous avons conclus avec elle sur le principe de la réciprocité nous imposent à son égard des obligations étroites que nous respecterons loyalement ; notre bienveillance lui est due et lui est acquise; mais nous ne saurions fermer les yeux aux conséquences possibles et probables de la résolution qu'elle vient de prendre et qu'elle exécute déjà. Toute la question d'Orient peut s'y trouver rattachée. Ceux qui ont cru, avec une rare imprévoyance, que le problème marocain pouvait être isolé, traité à part, résolu localement, sans qu'il en soulevât d'autres, sans que l'équilibre général en fût ébranlé, commencent-ils à reconnaître leur erreur? Quant à nous, nous sommes préoccupés, certes, et inquiets; mais ceux qui ont bien voulu

nous lire depuis quelques années nous reconnaîtront le droit de n'être pas surpris.

La nouvelle de ces derniers jours est que nos négociations avec l'Allemagne ont pris la bonne voie et que, grâce à l'habileté, à la souplesse, à la fermeté de M. Jules Cambon, nous sommes à la veille d'en voir se terminer le premier acte. Elle nous arrive d'ailleurs enveloppée de nuages; nous ne connaissons pas encore les termes de l'arrangement; mais, puisqu'on nous dit qu'il n'y a plus de difficultés de principe, il est permis de croire que l'Allemagne a finalement admis ceux que nous avions posés et sur lesquels il nous était impossible de céder, ou même de transiger. Elle avait émis, on s'en souvient, la prétention d'entrer en participation avec nous dans les travaux publics à exécuter au Maroc, et cela d'après des proportions différentes suivant les provinces de l'empire chérifien. L'intérêt politique des travaux en cause était incontestable, de sorte que l'Allemagne, après être sortie du Maroc par la porte, y serait rentrée par la fenêtre. Nous ne pouvions évidemment pas y consentir. Nous ne pouvions pas non plus lui accorder des privilèges économiques, car c'était bien des privilèges qu'elle demandait. L'Acte d'Algésiras nous l'interdisait, et quoiqu'il fût convenu, à notre grand regret, que cet Acte était devenu caduc, il était facile de prévoir que les autres puissances ne renonceraient ni au profit de l'Allemagne, ni même à celui de la France, aux avantages économiques qu'il leur assurait. Ces avantages se résument dans un seul mot : l'égalité. L'Allemagne devait donc être ramenée au droit commun et elle a fini par s'en contenter : on ne saurait donner une interprétation différente au fait, affirmé par les agences officieuses, que les difficultés de principe ont été dissipées entre elle et nous. Ce point obtenu, la suite de la négociation devenait plus facile : on ne se butait plus à des obstacles infranchissables. Toutefois, il restait des questions délicates à résoudre, dont les deux principales sont celle des protégés que les puissances ont au Maroc et celle des capitulations. Elles ne peuvent être résolues en fait que dans l'avenir : mais on comprend que le gouvernement de la République ait tenu dès maintenant à faire reconnaître en droit par l'Allemagne les principes qui détermineront leur règlement ultérieur. Que la situation actuelle du Maroc fourmille d'abus, qui deviendront de plus en plus intolérables lorsque la lumière de la civilisation les éclairera, rien n'est plus sûr. Les puissances ont trop de protégés indigènes, et le jour viendra où elles ne devront plus en avoir aucun. Les juridictions consulaires ne sont que des pis aller néces-

saires dans les pays musulmans, et qui cessent de l'être lorsque des tribunaux dignes de confiance ont été établis. Tout cela est appelé à disparaître; mais nous n'en sommes pas encore au point voulu. Que pouvions-nous donc demander dès aujourd'hui à l'Allemagne? Son adhésion à des réformes futures, et son appui diplomatique pour les faire accepter aux autres puissances, quand elles seraient faites. Il semble bien que ce que nous lui avons demandé, nous l'ayons à peu près obtenu. On parle encore, à la vérité, de quelques détails sur lesquels l'accord n'est pas fait, mais personne ne doute plus qu'il se fera, et la déception serait universelle s'il en était autrement.

La négociation a été longue et a paru telle. L'opinion, chez nous, a eu à subir une épreuve que peut-être, en d'autres temps, elle aurait difficilement supportée; mais tout le monde convient qu'elle y a fait bonne figure. La Bourse de Paris n'a pas éprouvé de perturbation profonde. Tous les dépôts faits à nos caisse d'épargne y sont restés : nul n'a eu l'idée de les retirer. Enfin notre confiance en nous-mêmes a été générale et elle a même pris un caractère résolu qu'on ne lui avait pas vu depuis longtemps. On sait ce que nous pensons de la politique marocaine de notre gouvernement; les fautes y ont été nombreuses; cependant, au milieu des résultats divers et confus qu'elle a produits, il en est un dont nous devons nous féliciter : l'esprit public en a senti comme un coup de fouet qui lui a donné une énergie et un élan nouveaux. Ceux qui, au dehors, se fiant trop à des apparences superficielles, ont cru la France définitivement vouée au pacifisme à outrance, à l'antimilitarisme et à leurs succédanés, ont pu s'apercevoir qu'ils s'étaient trompés. Si nous avons de longs sommeils, nous avons de brusques réveils où toutes les vieilles qualités de notre race se retrouvent intactes, et c'est un de ces réveils qui vient d'avoir lieu. En quelques jours, l'unanimité des sentimens s'est faite sur toute la surface du territoire, au point que si on interrogeait un travailleur des champs au fond de la Bretagne, de l'Auvergne, de la Provence ou du Roussillon, on entendait la même réponse, faite dans les mêmes termes et avec le même accent. Personne ne veut la guerre assurément; mais l'idée ne s'en présente plus aux esprits et surtout aux cœurs sous le même aspect qu'autrefois, et si l'obligation s'en imposait tout d'un coup, le sentiment qu'on en éprouverait serait tout autre que la résignation. C'est là un fait imprévu dont tous ceux qu'il intéresse devront désormais tenir compte. A qui en devons-nous la manifestation inopinée? De nombreux publicistes, de nombreux orateurs l'ont dit, mais nul ne l'a

fait en meilleurs termes que M. Paul Deschanel dans un discours de tous points excellent, où notre situation intérieure n'est pas analysée avec moins de précision, ni marquée de traits moins saisissans que notre politique étrangère ; mais nous ne nous occupons pour le moment que de celle-ci. « Les événemens de 1905, de 1908, de 1911, ont provoqué, a dit M. Deschanel, un réveil de la conscience nationale. Il y a quelques années, une Affaire a déchiré la France ; aujourd'hui, une autre Affaire l'unit. Elle se tourne avec un redoublement de passion vers son armée et sa marine. Des manifestations patriotiques qui, il y a quelques années, eussent été considérées comme des actes nationalistes, unissent aujourd'hui toute notre jeunesse. Le fifre allemand a sonné le ralliement français. » Rien de plus vrai : le fifre allemand, importun à nos oreilles, nous a rendu le clairon agréable.

Dès lors, nous avons pris plus aisément notre parti de la lenteur des négociations. M. Paul Deschanel a cité, fort à propos, un conseil de Louis XIV, dont il a dit que M. de Kiderlen nous avait appris à apprécier la valeur. Le voici : « Celui qui veut y aller trop vite (il s'agit des traités) est sujet à faire bien des faux pas. Il n'importe pas dans quel temps, mais à quelles conditions une négociation se termine. Il vaut bien mieux achever plus tard les affaires que de les ruiner par la précipitation, et il arrive même souvent que nous retardons, par notre propre impatience, ce que nous avions voulu trop avancer. » Louis XIV n'a jamais mieux parlé et il n'a pas été toujours aussi sage. Éclairés par son expérience, nous continuerons d'être patiens autant qu'il le faudra, et cela d'autant plus aisément que la seconde partie de la négociation est pour nous une coupe amère : nous n'avons aucune hâte de la vider. Il s'y agit des concessions congolaises à faire à l'Allemagne. On a reproché à notre gouvernement d'avoir causé de ces concessions à Berlin avant que le futur statut marocain eût été déterminé : il fallait, a-t-on dit, connaître ce que nous aurions avant de parler de ce que nous le paierions. C'était, en effet, l'ordre logique, mais la logique absolue ne règle pas la marche des conversations diplomatiques, et il est très probable que l'Allemagne ne se serait jamais mise d'accord avec nous sur le Maroc si nous ne lui avions pas donné au moins un aperçu de ce que nous étions disposés à lui céder ailleurs. Les deux parties de la négociation étaient trop intimement liées pour qu'on pût les séparer complètement l'une de l'autre, et il était naturel que l'Allemagne, avant de découvrir et de livrer son jeu, nous demandât de jeter un coup d'œil sur le nôtre.

Mais l'Allemagne, si elle était d'ailleurs décidée à s'entendre avec nous, a commis une faute, en faisant durer outre mesure la première partie de la négociation. Il y a quelques semaines, la cession territoriale d'une partie du Congo aurait été acceptée avec beaucoup moins de résistance qu'aujourd'hui. L'opinion, chez nous, est devenue nerveuse. Des voies éloquentes se sont fait entendre. L'accent douloureux de la lettre que Mme de Brazza a écrite à M. le président de la République, en rappelant l'œuvre de son mari et des vaillans explorateurs, soldats, administrateurs qui l'ont complétée, a ému. Eh quoi! cette terre acquise au prix de tant de sang français serait abandonnée à l'Allemagne qui, pour la mériter, n'a pas sacrifié un soldat ni dépensé un mark? Cette pensée a révolté en nous un sentiment très profond, et lorsque nous ne savons plus quel journal allemand est venu dire qu'il s'agissait là d'une affaire et que les affaires doivent être réglées en dehors de toute sensibilité, il a parlé pour son pays plus que pour le nôtre. Entendons-nous : l'Allemagne joue de la sensibilité aussi bien que personne pour défendre son intérêt dans une affaire ; nous pourrions en citer des preuves nombreuses, mais, cette fois, elle ne saurait vraiment user de ce procédé, puisque c'est nous qui donnons et elle qui prend. Au reste, nous ne discutons pas; il serait un peu tard pour le faire; après avoir admis le principe d'une cession territoriale, nous devons nous y tenir ; il ne peut s'agir maintenant que d'une question de quantité; mais la quantité apparaît énorme, on ne s'était pas attendu à ce qu'elle le serait à ce point. C'est pourquoi on entend dans l'opinion un grondement inquiétant qui pourrait fort bien, si on n'en tenait pas compte, aboutir à une explosion générale. Des écrivains éminens et très différens, comme MM. Albert de Mun et Paul Leroy-Beaulieu, protestent avec force contre ce qui se prépare. La tribune est muette pendant les vacances parlementaires, mais des orateurs comme M. Adrien de Montebello déclarent d'avance qu'ils ne voteront pas l'arrangement. Le gouvernement, à la rentrée des Chambres, rencontrera certainement une opposition dangereuse pour lui et pour son œuvre. Nous ne le souhaitons pas. Il serait d'ailleurs injuste de faire retomber sur lui seul la responsabilité de toute une série de fautes dont il n'a commis que les dernières. Sa situation est difficile et même angoissante. M. le président du Conseil, dans un discours sage, prudent, mesuré, qu'il a prononcé le 24 septembre à Alençon, a eu quelque droit de dire : « Une succession de faits, des incidens divers, des actes diplomatiques intervenus avant que le gouvernement que je préside ne prît la direc-

tion des affaires, ont déterminé dans un pays contigu à nos possessions algériennes une situation qu'il faut éclaircir et régler. » Oui, c'est un lourd héritage qu'a reçu le ministère de M. Caillaux, et tout autre que lui en serait embarrassé. Il a trouvé nos troupes expéditionnaires à Fez et n'a pas eu le bon esprit de les en retirer. Alors l'Allemagne, qui avait prévu, attendu, appelé de ses vœux cette situation, a jugé le moment venu pour elle d'en user. Soit ; qu'elle en use, puisque nous ne pouvons plus l'en empêcher ; mais elle aurait tort d'en abuser, parce qu'alors la corde déjà trop tendue pourrait casser et qu'aucune force humaine n'en renouerait les morceaux. Que l'Allemagne ne s'y trompe pas : son désir était, elle l'a dit, et nous voulons le croire, de résoudre une fois pour toutes les questions pendantes entre la France et elle, afin que les deux pays puissent désormais éprouver l'un à côté de l'autre des sentimens de pleine et de confiante sécurité. Ce résultat, que nous désirons nous aussi, ne sera probablement pas atteint, mais les amis de la paix doivent souhaiter qu'on n'aboutisse pas précisément au résultat contraire et s'efforcer d'en détourner la menace. Aussi l'Allemagne fera-t-elle bien d'aller plus vite dans la seconde partie de la négociation que dans la première et de ne pas la hérisser d'obstacles infranchissables ou trop lents à tourner.

Nous venons de dire que le gouvernement actuel aurait dû revenir de Fez : il l'aurait dû, d'abord parce que nous avions promis de l'évacuer, ensuite parce qu'il était infiniment dangereux d'y rester. Mais notre départ n'aurait pas fait les affaires du gouvernement allemand qui, estimant l'heure opportune, est venu insidieusement nous offrir le protectorat du Maroc. Qu'aurait-il dit si nous lui avions répondu que nous n'avions jamais voulu de ce protectorat et que nous en voulions moins que jamais ? Malheureusement, il n'avait pas à redouter cette réponse et il le savait bien. Nous nous sommes jetés sur l'appât qu'on nous tendait, et du même coup plusieurs questions se sont ouvertes. On nous annonce maintenant qu'aussitôt que nous aurons terminé nos arrangemens avec l'Allemagne, nous nous tournerons du côté de l'Espagne pour en faire un autre avec elle : sans doute, c'est bien ce qu'il faudra faire ; seulement, ce sera difficile. Quant à l'Italie, pourquoi ne pas avouer que nous aurions préféré qu'elle attendît un autre moment pour aller en Tripolitaine ? Mais, cette réserve faite, ajoutons tout de suite qu'elle seule avait le choix de l'heure et que, du moins vis-à-vis de nous, elle avait le droit absolu de faire ce qu'elle fait. Nous sommes liés avec elle par un engagement formel ; elle est assurée de ne rencontrer de notre part aucun obstacle.

La Tripolitaine est le lot où nous avons reconnu la supériorité de ses intérêts sur les nôtres : pourvu qu'elle respecte les arrangemens que nous avons pris avec d'autres puissances relativement à cette province de l'Empire ottoman, à ses limites, à son hinterland, elle peut y agir à son gré.

Mais nous venons de le dire, la Tripolitaine est une province ottomane : là est la difficulté pour l'Italie, là est l'inquiétude pour l'Europe, car la question d'Orient tout entière peut se trouver subitement posée le jour ou le lendemain du jour où le fragile édifice de l'équilibre oriental aura été une fois de plus ébranlé. Qui pourrait aujourd'hui n'être pas frappé de la connexité qui existe entre les questions méditerranéennes? Tout s'y tient, chaque partie est plus ou moins solidaire des autres. L'expérience marocaine que nous venons de faire en a apporté une preuve frappante. Il nous a suffi d'aller à Fez pour que l'Espagne allât à Larache et à El-Ksar, et pour que l'Allemagne voulût aller au Congo. L'Italie s'empresse de suivre la même route : il lui aurait fallu une surprenante maîtrise d'elle-même pour résister à la contagion de l'exemple, ou plutôt des exemples qu'on lui a donnés. Et qui sait maintenant si d'autres encore ne suivront pas l'exemple de l'Italie? Le coup porté à l'intégrité de l'Empire ottoman, ou à ce qui en reste, fera, s'il réussit, terriblement fermenter les esprits dans les Balkans. Tout récemment, — le fait est d'hier, — les puissances qui aiment le mieux la Grèce l'ont empêchée de tenter une entreprise sur la Crète parce qu'elles prévoyaient que les répercussions pourraient s'en étendre très loin. Et la Crète est relativement un mince morceau! Et l'autorité ottomane y est depuis longtemps nominale et fictive! Il en est tout autrement de la Tripolitaine où rien encore n'a entamé la domination turque. Si l'Italie s'en empare et s'y établit, qu'arrivera-t-il? Jusqu'où iront les ricochets? Nous savons bien, car nous le lisons dans les journaux, que l'Italie aimerait mieux s'entendre avec la Porte que de la violenter. Pourquoi n'obtiendrait-elle pas que la Tripolitaine lui fût cédée à bail? Elle l'administrerait en respectant la souveraineté du Sultan. Tout se passerait en douceur; l'acte serait bénin, bénin. Mais tout cela n'est qu'illusion! Les journaux ottomans déclarent que, si l'Italie poursuit l'exécution de son projet, ses nationaux seront expulsés de Turquie et ses marchandises boycottées. Alors, disent à leur tour les journaux italiens, ce sera la guerre. Eh oui! ce sera la guerre; il n'y a pas un autre moyen que la guerre d'arracher à l'Empire ottoman un de ses membres auxquels il tient d'autant plus que c'est le seul qui lui reste sur la

terre d'Afrique. En Égypte, en effet, sa souveraineté ou sa suzeraineté n'est plus qu'un vain mot.

Le gouvernement ottoman actuel peut d'autant moins se résigner à cette amputation qu'il est fondé sur un principe essentiellement nationaliste : tel a été, tel est toujours le caractère de la Jeune-Turquie. Ses premiers beaux jours sont passés, ils sont loin et ont été suivis de quelques déceptions; mais elle n'en a qu'un besoin plus impérieux de maintenir intact le principe d'où elle est sortie, à savoir l'intégrité et l'unité de l'Empire : si ce principe est violé avec éclat aux yeux du monde, elle subira elle-même de ce fait une rude atteinte. Déjà, ce principe sacré de l'intégrité du territoire ottoman a reçu un premier coup le jour où l'Herzégovine et la Bosnie ont été annexées à l'Autriche. C'était au lendemain même de l'avènement de la Jeune-Turquie : il était difficile d'être plus malheureux. Mais ce malheur portait en lui-même son excuse : la Jeune-Turquie ne pouvait pas être rendue responsable d'un événement dont les causes étaient lointaines et dont l'effet se faisait sentir à un moment où elle n'avait pas encore eu le temps de réorganiser les forces du pays. Au surplus, l'Herzégovine et la Bosnie n'étaient plus, depuis 1878, ottomanes que de nom : elles étaient administrées et gouvernées par l'Autriche; en les perdant, la Jeune-Turquie perdait un vieux titre que la Vieille-Turquie avait depuis longtemps laissé périmer. Mais la Tripolitaine, nous l'avons dit, est tout autre chose! En présence du danger qui la menace, que fera donc la Sublime-Porte? Où trouvera-t-elle un concours et un appui efficaces? A quelle amitié ira-t-elle les demander? Elle n'en a guère qu'une, n'ayant pas cru avoir besoin d'en cultiver d'autres. C'est d'ailleurs une amitié puissante et retentissante, puisque c'est celle de l'Allemagne. Il est à croire qu'à Constantinople on se tourne en ce moment du côté de Berlin, mais à Berlin on est très embarrassé. Que faire en effet, quel parti prendre entre la Turquie amie et l'Italie alliée? Le cas s'est déjà présenté au moment de l'annexion de l'Herzégovine et de la Bosnie, mais il était plus facile : nous venons d'en dire le motif. L'Allemagne s'est entremise; l'affaire s'est arrangée moyennant finances. Il ne pourra pas en être de même aujourd'hui. Puissions-nous nous tromper! Si l'Allemagne arrête l'Italie, ou si, impuissante à le faire, elle amène la Porte à se montrer conciliante jusqu'au renoncement, notre étonnement sera grand, mais notre contentement le sera plus encore. Une redoutable secousse aura été épargnée à l'Europe. Dans le cas contraire, il faudra constater une fois de plus le mauvais

sort qui pèse sur l'amitié de l'Allemagne et de la Porte. Toutes les fois que la Porte est dépouillée d'une de ses provinces, elle l'est par une alliée de l'Allemagne, et l'Allemagne est obligée de laisser faire, sauf à panser les blessures après coup. C'est une étrange fatalité.

L'origine de tous ces événemens et de ceux qui viendront ensuite est dans notre entreprise marocaine : à partir du point de départ, on les a vus se dérouler avec une logique inexorable. Ce serait sans doute une raison pour se montrer plus prudent à l'avenir, mais nous n'espérons guère qu'on le soit. Les partisans du protectorat ont fini par l'emporter ; ils ont su mettre la main sur le gouvernement et le pousser peu à peu jusqu'au bout, encouragés au dernier moment par le gouvernement allemand lui-même. Dès lors, il n'est plus question que de notre protectorat : l'Allemagne l'accepte avec toutes ses conséquences ; les autres puissances l'accepteront de même, non pas peut-être aussi vite qu'on l'imagine, mais quelques retards importent peu. Seulement, elles nous demanderont de faire de notre protectorat une réalité ; nous en aurons pris l'engagement, il faudra bien le tenir. Nous serons donc obligés d'organiser, d'administrer, en un mot de gouverner le Maroc tout entier et cela à bref délai. A quoi bon répéter une fois de plus que ce sera une lourde tâche? Nous comprenons que le gouvernement actuel en rejette la responsabilité sur ceux qui l'ont précédé : il en a pourtant sa part lui aussi. Un jour viendra, — il est encore loin, — où nous serons vraiment les maîtres du Maroc : alors ceux qui ont préconisé le protectorat et la conquête triompheront de notre timidité. Nous ne sommes nullement timides et nous ne méprisons pas la possession du Maroc ; nous la préférons même à celle du Congo ; mais nous aurions pu l'avoir à beaucoup moins de frais en y employant d'autres procédés. On a voulu brusquer l'événement : lorsqu'il sera définitivement accompli, nous ferons le calcul de ce que notre politique inconsidérée nous aura coûté et nous aura fait perdre : on trouvera peut-être alors que le Maroc nous sera revenu cher.

Nous voudrions parler des récentes élections canadiennes, qui sont un événement d'une importance mondiale : la place nous manque, il faut remettre à plus tard. Mais nous avons, hélas ! un certain nombre de deuils à enregistrer.

La catastrophe dans laquelle a sombré le cuirassé *La Liberté* a dépassé en épouvante toutes celles qui avaient précédé : elle nous a coûté plus de 200 hommes et un des meilleurs navires de notre

escadre. Le monde s'en est ému comme nous; les condoléances sont venues, très touchantes, très sincères car l'humanité entière se sent atteinte par un de ces accidens tragiques qui semblent être une manifestation moderne de l'antique fatalité. C'est une terrible leçon que nous avons reçue le lendemain du jour où une brillante revue de nos forces navales avait rempli nos cœurs de confiance. Nous ne perdons pas cette confiance, loin de là! mais nous devons lui donner une base encore plus solide. Il faut chercher, il faut trouver la cause de ces grands désastres dont la répétition trop fréquente, après nous avoir affligés, nous étonne et nous déconcerte. Comment n'être pas frappé du fait que ces sinistres nous sont en quelque sorte réservés et n'atteignent que nous? D'autres puissances ont autant de navires, ou même davantage; ces navires sont chargés de poudre comme les nôtres; pourquoi ne font-ils pas explosion comme eux? La pensée vient invinciblement à l'esprit que le personnel en est soumis à une discipline plus sévère, qu'il pratique une surveillance plus exacte, mieux soutenue, qu'il est sujet à moins de distractions et de négligences. Chez nous, le laisser aller est partout; l'autorité est affaiblie quand elle n'est pas absente; l'obéissance est sujette à des intermittences coupables. Nous n'en dirons pas pour le moment davantage; nous savons trop peu de chose pour conclure; nous attendrons. Mais l'opinion demande à savoir, elle le veut, elle l'exigera bientôt, et sa douleur d'aujourd'hui n'empêchera pas son jugement de demain.

La Russie, elle aussi, a été frappée, autrement que nous, bien cruellement aussi : un odieux assassinat a coûté la vie à M. Stolypine. Mais que pouvons-nous en dire qui n'ait déjà été dit partout? Il nous suffit de mentionner le fait avec toute l'horreur qu'il suscite dans la conscience du monde civilisé.

M. Stolypine était l'homme le plus représentatif de la Russie actuelle, ou du moins de son gouvernement; on sentait en lui une force sur laquelle le pays pouvait s'appuyer. Lors même qu'on n'approuvait pas certains détails de sa politique, on souhaitait qu'elle réussît dans son ensemble, et le fait est qu'elle avait réussi. Il restera dans l'histoire l'homme qui a acclimaté en Russie, non pas le gouvernement parlementaire dont il n'était pas partisan, mais le gouvernement constitutionnel, avec cette particularité importante et nouvelle que la Constitution instituait une Chambre, deux même, et leur donnait des pouvoirs précis. On pourra plus tard aller plus

loin dans cette voie, et il faut souhaiter qu'on le fasse avec prudence, en ménageant les transitions indispensables, mais c'est beaucoup d'y être entré résolument, de n'en être plus sorti. Il fallait pour cela, non seulement une intelligence pratique remarquable, mais encore et surtout une volonté extrêmement vigoureuse, qui paraît bien avoir été la qualité maîtresse de M. Stolypine. Rien ne l'a détourné du but qu'il s'était proposé. Les oppositions parlementaires, les intrigues de Cour, les attentats eux-mêmes jusqu'au moment où il y a succombé, n'ont eu sur lui aucune prise. Il a donné au monde un très grand spectacle moral lorsqu'une bombe qui lui était destinée, ayant semé la mort autour de lui et blessé gravement deux de ses enfans, ce crime effroyable, qui a déchiré son cœur de père, a laissé son âme de citoyen impassible, au point qu'il a continué son œuvre politique telle qu'il l'avait conçue, sans qu'on ait senti dans sa main qui l'exécutait le moindre frémissement. Il a été alors le *justum et tenacem propositi virum* d'Horace, et il n'a pas cessé de l'être depuis, avec moins d'éclat, mais avec la même persévérance tranquille et résolue. Un tel homme méritait la considération universelle, et l'avait obtenue. L'Empereur, qui lui avait donné sa confiance à bon escient, ne la lui a jamais retirée : même lorsqu'il lui est arrivé de désapprouver et de rapporter quelques-unes de ses mesures, il l'a maintenu à la tête du gouvernement, à la grande surprise et à la déception de ceux qui aspiraient à l'y remplacer. Un tel maître était digne d'un tel serviteur. Son œuvre survivra à M. Stolypine, parce que l'Empereur en a compris la nécessité, l'utilité, et aussi parce qu'il l'a remise en bonnes mains. Tout porte à croire que M. Kokovtzoff la continuera fidèlement.

Quant à M. Stolypine, si quelque chose pouvait ajouter au respect que son nom mérite, sa mort l'aurait fait : il a versé son sang pour la Russie. Mais que penser de la secte criminelle d'où sortent encore des Bogroff? Le policier anarchiste et assassin, qui trahit tout le monde et manifeste enfin sa véritable opinion par un coup de revolver, est une répugnante variété de l'espèce humaine. La Russie, on le voit avec douleur, n'a pas encore réussi à l'extirper de son sein.

Lorsque nous publiions, le mois dernier, deux beaux articles de M. Henry Houssaye, nous savions bien que c'étaient les derniers de lui que nous donnerions à nos lecteurs. Depuis longtemps déjà, M. Henry Houssaye, victime d'une maladie inexorable, avait laissé tomber la plume de ses mains : il était perdu pour ceux qui l'aimaient. Son

esprit, autrefois si vif et d'une allure si mâle, s'était obscurci et troublé, et ses forces physiques l'abandonnaient peu à peu. La mort n'a emporté que son ombre. Il laisse une œuvre importante, que ce n'est pas encore aujourd'hui le moment d'apprécier, et dont nous nous contenterons de dire qu'elle a renouvelé, en la précisant par de nombreux détails puisés aux sources les plus sûres, l'histoire des dernières années du premier Empire, depuis la campagne de France en 1814 jusqu'à la seconde abdication. L'épopée impériale parlait puissamment à son imagination de patriote, mais sa conscience d'historien n'en était nullement atteinte, et s'il témoignait une admiration enthousiaste à ce qui est vraiment admirable dans Napoléon, il savait aussi découvrir ses fautes : le respect pour le génie et le malheur n'altérait pas la fermeté de son jugement. Après avoir étudié la période de déclin, douloureuse et sombre, il avait voulu remonter aux jours heureux et lumineux où Napoléon disposait de toute sa force et quelquefois en abusait : il a laissé un récit inachevé de la campagne d'Iéna et c'est de ce récit que nous avons donné un fragment où l'on a pu retrouver toutes les qualités de l'historien et de l'écrivain. Mais il fallait connaître l'homme lui-même pour savoir tout ce qu'il y avait en lui de charmant et de séduisant; nul n'a été plus sûr dans ses relations, ni plus fidèle dans ses amitiés : la sympathie allait à lui, comme elle en venait, avec une réciprocité naturelle. La génération à laquelle il appartenait a déjà été cruellement éprouvée. Vogüé, Vandal ont disparu peu de temps avant lui. C'est ici surtout, dans cette maison qui a été la leur, dans cette *Revue* où a paru la meilleure partie de leur œuvre, qu'ils laisseront de profonds regrets.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

LES FRONTIÈRES DU CŒUR[1]

DERNIÈRE PARTIE[2]

X

— Ce feu ne chauffe pas, gémit Marthe.

Elle jeta dans l'âtre quelques pommes de pin, qui aussitôt pétillèrent et flambèrent. Du bois qui noircissait, fumant, soudain darda la flamme. Et tous trois tendirent, à sa clarté dansante, leurs mains transies. Un reflet rouge illumina le triste visage de M. et Mme Ellangé. Penchés autour de la cheminée, le père et la mère contemplaient leurs peines, d'un œil fixe.

— Marthon!

La voix venait du lit, brisée, comme lointaine.

— Remonte la lampe, veux-tu, Marthon? demanda Louis. Elle va s'éteindre.

Sans le feu, qui projetait au plafond et aux murs ses jeux de lumière, il eût fait presque noir, dans la chambre. La haute carcel, posée sur la table de nuit, ne jetait plus autour d'elle qu'un pâle cercle jaune. Cela suffisait pour qu'avec un saisissant relief apparût, dans sa pâleur impressionnante sur la blancheur de l'oreiller, la figure désespérée de l'infirme. Marthe, en tournant la clef, baissait les yeux. Elle ne pouvait, sans un serrement de cœur, voir ces traits qui criaient la douleur de vivre désormais mutilé, ni le bras gauche étendu sur le drap,

(1) *Copyright by* Victor Margueritte, 1911.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre et du 1er octobre.

ni, autour de l'épaule désarticulée, le moignon du pansement. Il y avait quatre jours, le 28 décembre, le chirurgien Doyelles, aidé de M. Nichamy, avait amputé Louis du bras droit. Pratiquée trop tard, l'intervention d'Otto n'avait pu amener qu'un mieux passager, la gangrène avait repris son œuvre. Et il avait fallu se résoudre à l'opération cruelle.

Le silence à nouveau s'étendit, comme une steppe d'ombre. Chacun y promena sa misère. Jamais elle n'avait été plus pesante que ce soir-là, 1er janvier 1871. L'année écoulée, ces six mois d'ouragan qui avaient tout dévasté, ils en refaisaient, en eux-mêmes, le chemin sanglant. Ils revidaient d'un coup le calice, jusqu'à la lie. Et devant eux, c'était un inconnu de pires ténèbres, l'amas de ruines nouvelles. Une à une, Marthe jetait au foyer les pommes résineuses. Elle les avait ramassées, sous les sapins de Pont-Noyelles, aux derniers beaux jours... Pauvre Pont-Noyelles, criblé de balles, incendié, la semaine dernière! La grange où l'on rentrait le foin, et où elle avait dormi, gamine, dans la bonne odeur de l'herbe sèche, avec des brindilles plein ses cheveux, n'était plus que murs croulans, toit effondré... La maison presque entière, hors l'aile gauche heureusement, où était la bibliothèque, avait été détruite. Hélas! où que se dirigeât sa pensée, elle se heurtait, se déchirait, à tout contact!...

Ils avaient dîné tous les trois, en hâte, dans la salle à manger funèbre. Leurs yeux cherchaient les absens, comptaient les places vides, autour de la table démesurée. Frida, Jacques, le Commandant... Louis, là-haut, rongeant son chagrin... Otto enfin, auquel M. et Mme Ellangé ne songeaient que pour se réjouir qu'il n'y fût pas... Il festinait à l'Hôtel de Ville avec les médecins du corps d'occupation et différens chefs de service... Marthe, en dépêchant le repas, revivait les longues agapes des années précédentes, ces deux premiers janvier passés avec M. et Mme Rudheimer, Otto et Frida, dans la chaude petite salle à manger de la Burgerstrasse, à Marbourg. Le poêle de faïence ronflait doucement. Au milieu de la table, les mandarines et les chocolats, dans leurs papiers de soie et d'argent, pendaient aux branches de l'arbuste de Noël, hérissé de petites bougies, comme un buisson ardent. Et les bouteilles de johannisberg allongeaient leurs cols grêles, sous la poussière vénérable. Parfois elle prenait la main d'Otto, et la lui gardait... Qui eût prédit un tel lendemain?... Elle s'interrogea : elle ne savait

si elle préférait que son mari fût ce soir loin d'elle, ou si elle eût mieux aimé qu'il fût là, quand même... Elle soupira, elle était mieux ainsi, sans lui. N'était-ce pas la logique des choses? Elle ici, avec les siens, sa vraie, sa seule famille, ceux de sa race!... Et lui dehors, avec les siens, les Allemands, sa vraie, sa seule famille, ceux de sa race!... Loyalement elle avait essayé de l'aimer, depuis son retour, sinon avec l'entier abandon d'autrefois, du moins avec cette grave tendresse qui pouvait encore subsister, en des cœurs et des âmes de leur trempe. Elle avait fait la part de la guerre, comme il se doit, en cas de sinistre. Elle avait sacrifié toute une moitié d'elle-même, de ses susceptibilités, de ses goûts, de ses affections, tranché vif, à la hache. La mère qui naissait en elle l'avait aidée au renoncement de la femme : il lui restait des devoirs, à défaut de joies, dans la vie... Un moment même, elle avait cru que l'existence serait possible encore, refleurirait, comme une de ces plantes meurtries, à demi fauchées, et où par miracle remonte la sève... C'était au moment où elle avait vu Amiens délivré, les rues vides de casques à pointe, où l'on avait espéré que Faidherbe, avec son armée reconstituée, balayerait Manteuffel... La lutte changeait de face... Paris, dégagé par le Nord, brisait le cercle de l'investissement... Marthe, avec Louis, avait cru la France sauvée, la victoire revenue...

Jours d'exaltation! Amiens en fièvre secouait sa torpeur. Les boutiques s'ouvraient. Les places étaient noires de groupes gesticulans. On contait que von der Gœben allait être cerné par les troupes françaises, elles viendraient ensuite facilement à bout de la citadelle. Elles avançaient sur la route d'Abbeville, d'Albert, de Roye; des postes de mobiles occupaient Largeau. On les avait vus, on leur avait parlé. Et l'on se moquait bien du nommé Hubert, qui commandait la petite garnison prussienne, et dont une affiche menaçait de bombarder la ville au premier mouvement des habitans ou à la première apparition des Français. Dans la surexcitation, on avait même tiré, du faubourg de Noyons, sur une patrouille ennemie. Et cet Hubert exigeant qu'on lui livrât l'auteur de l'attentat, plus vingt mille francs d'amende, sinon il ouvrait le feu, la foule grondait indignée. S'il avait le malheur de mettre sa menace à exécution, nul doute, Faidherbe passait la garnison entière et les blessés au

fil de l'épée!... Les ouvriers exaspérés parlaient déjà de massacrer ceux-ci. M. Nichamy, sur les ordres du maire, avait fait apposer en hâte sur les murs de toutes les ambulances, aux grilles du Musée et de la Bibliothèque, de grandes banderoles où était inscrit : « Honneur d'Amiens! Respect aux blessés!... » Otto, le vendredi et le samedi, avait dû rester confiné au lazaret, si bien que Marthe, inquiète, avait résolu, le samedi soir, de faire atteler la calèche et de l'aller chercher, rue des Rabuissons. Elle ne pouvait mieux employer sa première sortie.. Quand elle l'avait revu, dans le cabinet du conservateur, où il avait établi son bureau, un grand élan de gentillesse l'avait poussée vers lui. Il avait l'air si harassé, si seul, qu'elle avait ressenti une pitié. A son tour, il connaissait l'angoisse des revers, l'incertaine fortune... Les rôles étaient renversés. Victorieuse, elle ne lui en voulait plus. Une indulgence se glissait en elle, lui montrait Otto sous un autre jour. Bien qu'il affectât une sérénité un peu narquoise, Marthe démêlait son inquiétude, à se voir isolé avec ses six cents blessés, à la merci d'une population hostile... Et elle s'était trouvée tout naturellement tendre, presque câline... Elle n'avait pu le décider à venir dîner et coucher boulevard du Mail; alors elle avait enlevé son chapeau, son manteau, elle lui avait tenu compagnie plus d'une heure. Ensemble ils avaient pris une collation, sur le coin du bureau, débarrassé de ses papiers... L'avenir se parait, d'une éclaircie. Elle s'était imaginé l'invasion repoussée jusqu'aux frontières; qui sait, peut-être qu'après tant d'épreuves ils parviendraient à retrouver un peu de calme, à pouvoir encore vivre un jour côte à côte, non sans une mélancolique douceur?...

Elle se leva en grelottant.

— On gèle!

Mme Ellangé consulta le thermomètre : 16 degrés pourtant! Bien qu'on forçât le calorifère, il ne parvenait pas à élever davantage la température. L'hiver entrait, par les carreaux gelés, par le dessous des portes, par les murs humides et froids. La neige épaississait, sur les toits de la ville et sur les trottoirs d'ouate, son linceul craquant.

— Ce n'est pas étonnant, dit M. Ellangé. Le thermomètre marquait — 8° dehors, ce matin.

Marthe revenait, avec un châle sur ses épaules :

— On ne peut pas se plaindre, père, quand on pense à tous les malheureux qui n'ont pas de feu...

— Et à nos soldats, Marthe! murmura Louis, aux soldats de Chanzy, de Bourbaki, de Ducrot, de Faidherbe...

Les armées en détresse surgirent, avec leurs milliers de fantômes hâves. Épars sur la terre de France, les régimens déguenillés devant eux passèrent, traînant dans la neige boueuse, ou sur le sol de pierre, leurs pieds saignans. Leurs grands troupeaux s'étendirent, prostrés, autour des feux de bivouac... On entendait leur souffle sifflant, la toux des poitrines creuses. Marthe amèrement se rassit. Comme son illusion avait été brève! comme la dalle était retombée vite! Quelques heures d'enthousiasme, et puis les obus s'étaient mis de la partie. Les Prussiens de la citadelle disaient : Nous sommes là. Du haut du beffroi on voyait toutes les routes gardées par les uhlans. Dès l'après-midi du dimanche, ils arrivaient, passaient au galop sur le boulevard, la lance en arrêt; ils ramenaient à la préfecture le préfet Sultzer. A trois heures, musique en tête, était rentrée la 3e brigade d'infanterie, un régiment de cavalerie, deux batteries... C'en était fait. Le joug plus étroitement s'était abattu. Il courbait sous son niveau de fer toute espérance. Amiens voyait l'horizon se rétrécir, le jour s'éteindre. Les boutiques s'étaient fermées, les rues s'étaient étendues désertes. Un instant encore on haleta, dans l'attente de l'imminente bataille. Le lundi, le mardi, avaient afflué les lourds bataillons vêtus de bleu de Prusse, les hussards aux bonnets de fourrure et aux dolmans clairs, les pionniers gris de fer, les gendarmes en tunique verte, les artilleurs traînant sur le pavé les canons sinistres. Leurs gueules béantes s'alignèrent en parc, devant l'Évêché. Des pontonniers défilèrent avec leurs équipages de batellerie. Cavaliers, fantassins, débouchaient toujours, par les routes du Sud, innombrables. Leur flot montait sans cesse, par vagues régulières, avec la puissante rumeur d'une marée humaine. Tout le 8e corps était là. Et le soir, il avait fallu loger dix fusiliers du 40e Hohenzollern. Otto avait dû descendre pour modérer leur tapage. Le mercredi, selon la coutume allemande à la veille d'un grand combat, on avait non seulement à Saint-Rémy, affecté depuis l'occupation au culte protestant, mais à la cathédrale et dans toutes les églises d'Amiens, célébré un office solennel, où l'armée assistait...

Durant ces heures, si pénibles qu'à leur souvenir Marthe frissonnait, elle avait compris que sa destinée et celle d'Otto, irrémédiablement, se disjoignaient. Leur amour, après ce tâtonnant essor, ce suprême sursaut, ne se traînait plus qu'en voletant, l'aile brisée. L'attitude d'Otto se modifiait. Blessé, méconnu, il la regardait avec un insistant reproche, l'amertume de la voir s'éloigner, irrésistiblement. Il ne se plaignait pas, mais il souffrait, l'accusant en secret d'inconstance, quand les événemens seuls, en changeant, l'avaient changée. Chaque jour accroissait leur distance.

A la fin de la semaine, — Marthe se rappellerait toujours cette date, c'était le 23, on avait opéré Louis le matin, — le canon, dont on guettait d'heure en heure l'écho, avait enfin tonné. La bataille s'engageait, sur toute la ligne de l'Hallue, de Daours à Bavelincourt. Un pâle soleil brillait dans l'air glacé. M. Ellangé, du clocher de la cathédrale, avait guetté toute l'après-midi... Le drame se déroulait, avec ses péripéties invisibles, sur l'horizon gris; on repérait, à des floconnemens de fumées blanches sur la sombre ligne des bois de Parmont, l'action des batteries. Au bruit sec du canon prussien répondaient, en sourd tonnerre, les grosses pièces de marine; leurs détonations couvraient le crépitement continu de la fusillade, il arrivait tantôt affaibli, tantôt distinct, reprenant ici quand il s'apaisait là. Il ne cessait de faire rage, à Pont-Noyelles. M. Ellangé, les yeux pleins de larmes, évoquait la vieille demeure éventrée, les chambres au saccage, le jardin labouré d'ornières. Le soir était déjà tombé, il ne pouvait se décider à quitter son observatoire. Au moment où il allait redescendre, le feu soudain avait repris, furieux, d'un bout à l'autre de la vallée. Les incendies s'allumaient, de place en place, les villages flambaient dans la nuit noire. Au centre, Pont-Noyelles brûlait...Ce foyer rouge, c'était leur propre foyer, c'était la grange et la maison, l'héritage de famille, qui s'en allait en flammes et en fumée. On avait appris, quelques jours après, avec quelle fermeté avaient tenu les jeunes troupes de Faidherbe. Si, vers quatre heures, les Prussiens avaient fini par se rendre maîtres des villages au bord de la rivière, nulle part ils n'avaient réussi à mettre le pied sur les hauteurs qui surplombent l'Hallue, et, le soir, ils avaient dû subir un si vigoureux retour offensif que les divisions du Bessol, Derroja et

Moulac un moment pénétraient dans tous les lieux qu'elles avaient dû abandonner; refoulées encore, elles n'avaient cédé Pont-Noyelles qu'après un acharné combat, gardaient du moins Bavelincourt. Elles avaient campé sur leurs positions, après cette lutte si dure que Manteuffel, le lendemain, renonçait à les aborder de front, commençait un mouvement tournant. Mais Faidherbe, ayant attesté sa force, avait préféré rompre le combat. La rigoureuse nuit, sans feux par un froid de 8 degrés, et sans vivres que du pain gelé, avait été plus redoutable à ses recrues que le jour meurtrier. Masquant sa retraite de quelques volées d'obus et d'un mouvement de tirailleurs, il s'était replié vers Arras, avec ordre... Sans doute, il réapparaîtrait bientôt!

Ah! cette nuit glaciale, où, tandis que Louis gémissait dans un cauchemar de fièvre, ils avaient entendu rouler sans arrêt les charrettes parties le matin, toutes les charrettes de la ville, et qui par lentes files rentraient, avec leurs chargemens de blessés!... Marthe avait écouté sonner toutes les heures, hallucinée de visions. C'était Otto, dans la grande salle du musée, se démenant au milieu des plaintes d'une foule sanglante... C'était, sur les durs sillons de neige, une autre foule couchée, déjà roide, les yeux vitreux grands ouverts, sur les ténèbres... C'étaient, avec leurs branches fracassées par les balles, les pruniers secs, les vieux pruniers de reines-Claude...

Le lendemain et le surlendemain, avait reflué par la ville le flot serré des régimens. Il en était venu, disait-on, jusque de Paris et de Rouen. Ils défilaient robustes, avec leur lourd aplomb de vétérans. En vain s'enfermait-on pour ne pas voir le fourmillement des casques à pointe, la cavalerie couler comme un fleuve, avec le clapotement des fers sur le pavé, la longue chenille des convois... Du boulevard s'élevaient, par bouffées graves et joyeuses, les voix des Rhénans en marche. Ils s'en allaient en chantant leurs hymnes, et tour à tour, à travers les fenêtres closes, Marthe distinguait les paroles des vieux airs... *Heil im Siegerkrantz!* ou bien le cantique tant de fois entonné à Marbourg par son beau-père, la large et confiante allégresse du choral de Luther : *Ein feste Burg ist unser Gott!*... Elle le prenait en haine, ce Dieu qui n'était pas le sien. A la même place, quelques heures après, une lamentable colonne avait passé. Contraste qui leur avait déchiré le cœur. Un millier de

prisonniers français se traînaient, fourbus, la rage au front, entre quelques cavaliers de garde, carabine haute. Visages blêmes et vêtemens en lambeaux, chaussures crevées, chasseurs à pied, marins, lignards, mobiles, paysans, la cohue cheminait sans un mot, sans un cri. Deux officiers étaient étendus dans une voiture. Ce troupeau que la faim, le froid ravageaient, et qui allait piétiner sur les interminables routes, de gîte d'étape en gîte d'étape, vers les forteresses lointaines, de quel élan Marthe eût voulu soulager sa misère, le secourir!... Elle avait supputé, impuissante, le nombre des malheureux qui s'en allaient ainsi, sur tous les chemins, bétail d'exil et de captivité... Décembre, à ses oreilles tintantes de l'odieux souvenir, résonnait le glas des batailles perdues : dans l'Ouest, Josnes, Villorceau, Tavers où Chanzy, malgré son héroïsme, n'avait pu se maintenir, la retraite sur Vendôme, puis après le canon de Fréteval, la retraite sur Le Mans, la retraite toujours, dans la boue, dans la bruine, dans la neige !... A Paris, le deuxième échec du Bourget, l'immense bonne volonté de la ville écrasée encore une fois, et depuis le 27, le bombardement commencé, aux acclamations de l'Allemagne, flairant l'instant de la curée... Un espoir encore restait, bien vague : Bourbaki... Il manœuvrait dans l'Est, avec une armée nouvelle... Oui, morne fin, et plus morne commencement d'année!

Marthe tressaillit. Son père s'était brusquement levé.

— C'est malsain de s'engourdir ainsi. On deviendrait fou, à la longue, si l'on vivait toujours avec ses pensées !... Prends le Montaigne, Marthe. Et lis-nous à haute voix, comme les autres soirs.

Ils essayaient ainsi, depuis quelques jours, de tromper leur tourment. Mme Ellangé demanda :

— Cela ne va pas fatiguer Louis ?

— Non ! non ! fit-il. Lis, Marthon. Ainsi je pourrai m'endormir peut-être... m'endormir sans rêves...

Le sommeil ! Tous ils appelaient sa réconfortante trêve, le bienfait de cet anéantissement où parfois, à force d'être las, ils roulaient assommés, trouvaient l'oubli.

M. Ellangé prit sur la cheminée le vieux volume aux caractères nets, et dont la reliure de veau écaille, dorée aux fers, s'ouvrait bien. Naguère, — jadis ! — il en palpait, d'une caresse,

la patine luisante, cette vie mystérieuse que le passé ajoute aux choses... Petits plaisirs, bien morts!... Lui qui aimait tant lire!... Mais à peine la page était-elle commencée, les phrases coulaient, murmure indistinct. Son esprit repartait, au pays du réel. Marthe cependant continuait :

« Et puis nous aultres sottement craignons une espèce de mort, quand nous en avons déjà passé et en passons tant d'aultres. Car non seulement, comme disait Heraclitus, la mort du feu est génération de l'air et la mort de l'air, génération de l'eau. Mais encore plus manifestement pouvons-nous voir en nous-mesmes. La fleur d'aage se meurt et passe quand la vieillesse survient, et la jeunesse se termine en fleur d'aage d'homme faict, l'enfance en la jeunesse, et le premier aage meurt en l'enfance ; et le jour d'hier meurt en celuy d'aujourd'huy et le jourd'huy mourra en celuy de demain, et n'y a rien qui demeure, ne qui soit tousjours un... »

Elle reposa le livre sur ses genoux. M. Ellangé, la tête basse, profondément songeait. Sa mère, debout près du lit, baissait la mèche de la lampe pour que moins de lumière baignât le repos de Louis. Il avait fermé les yeux, son souffle respirait, plus égal... Marthe médita la sagesse d'Héraclite et de Montaigne, cette perpétuelle mort des sentimens, des êtres et des choses, dont l'existence est faite... Elle se répétait : « Il n'y a rien qui demeure ni qui soit toujours un!... » Ainsi elle se sentait plus excusable, vis-à-vis d'elle, d'avoir changé. Elle avait obéi à une loi de nature... Elle se cherchait et ne se retrouvait pas. La Marthe d'avant la guerre n'était plus. Pourtant, cette rapide, complète dissociation de son être d'hier et de son être d'aujourd'hui se fût-elle accomplie de la sorte, si le cataclysme n'avait tout bouleversé?... Loyale et tendre, elle avait eu d'abord des regrets, puis des remords à se détacher invinciblement... Elle était trop juste pour ne pas continuer à rendre hommage aux qualités d'Otto, à sa haute intelligence, à sa bonté un peu rude... Mais cette constatation ne lui était qu'une raison de plus de souffrir. Rien, désormais, n'effacerait le malentendu foncier, irréparable. Ils s'avéraient différens en tout, depuis cette façon d'être qui tient au mode de sentir et de penser, à la formation du caractère, à l'influence de l'éducation, du milieu, à la marque enfin d'une société et d'une race, jusqu'à ce qui est le tréfonds de l'âme et de la chair, l'essence individuelle. La

personnalité morale de son mari, telle qu'elle apparaissait à présent, sous le brutal jour des événemens, la choquait, la blessait dans sa sensibilité la plus secrète ; et sa personne physique même, à la familiarité de laquelle elle s'était pourtant réhabituée, plus par accoutumance que par regain, commençait à lui devenir antipathique...

Elle ramassa le livre qui avait glissé, le rouvrit au hasard ; elle s'émerveilla : les lignes sur lesquelles elle tombait répondaient si bien à son obsédante pensée... Leur fils ! Quelle hérédité sommeillait en lui, quel sang l'emporterait ? Elle lut, relut en pesant les termes... « Quel monstre est-ce, que cette goutte de semence de qui nous sommes produicts, porte en soi les impressions non de la forme corporelle seulement, mais des pensemens et des inclinations de nos pères ? Cette goutte d'eau, où loge-t-elle ce nombre infini de formes ? Et comme portent-elles ces ressemblances, d'un progrez si téméraire et si desréglé, que l'arrière-fils respondra à son bisayeul, le nepveu à l'oncle ?... » Des heures, durant ses nuits solitaires, les longues journées où son mari était au Musée, elle se penchait sur le berceau, scrutait le petit front modelé sur celui d'Otto, où sommeillait le legs atavique. Un Rudheimer ? Ce serait affreux !... Aurait-il les lourds instincts d'un Allemand, ce petit-fils des Ellangé, ou bien porterait-il, dans la vivacité de ses yeux noirs, une âme à la ressemblance de celle de sa mère ? Ardemment, elle souhaitait que l'empreinte paternelle se bornât à la forme du visage et à la structure du corps, et qu'un sang plus généreux et plus vif courût, sous la blancheur de la peau germaine... Hermann ? Non point ! Mais Jean-Pierre !... Jean-Pierre, ainsi l'appelait-elle, passionnément, même devant Otto... Elle avait pris en horreur l'autre prénom, dont seul se servait le père... Pour toute la famille l'enfant était Jean-Pierre. Un Ellangé d'abord... Avec patience, avec foi, on lui insufflerait, à ce petit, les goûts, les habitudes de son pays. N'était-il pas deux fois Français, vrai fils du sol d'Amiens, par la vertu de la terre natale, et par le malheur de la patrie ?...

Elle ferma, en se couchant, sa porte à clef. L'idée qu'après avoir vidé d'innombrables chopes et poussé autant de hoch ! hoch ! hurra ! à la gloire allemande, Otto viendrait peut-être l'embrasser, lui était odieuse. Une nausée la prenait, au contact imaginé de sa barbe épaisse, fleurant la bière et le tabac... Elle

évitait maintenant les longues causeries, heureuse que ses fonctions le retinssent, presque sans répit, au lazaret. Il partait avec le jour, rentrait toujours trop tard pour pouvoir dîner avec elle, souvent même couchait dans son bureau, sur un lit de camp dressé à demeure. Ce n'était point la besogne qui lui manquait. Sans cesse des voitures à croix rouge arrivaient, avec de pleins chargemens. Ils comblaient, dans les ambulances, le vide fait par le départ en Prusse des blessés ou malades français prisonniers, qu'on expédiait, par trains. Les six cents couchettes du Musée étaient insuffisantes; on ne savait où abriter les gémissantes fournées, les Incurables, le lycée, les hôpitaux regorgeant. Après Bapaume, Otto surmené dut s'aliter lui-même, deux jours entiers.

Marthe connut alors à quel point la vie partagée lui réservait de surprises. Une irritation sans cause la possédait. Le seul fait de pénétrer dans la chambre d'Otto, avec son fils dans ses bras, de se dire que cet homme était le maître de leurs existences et qu'elle devrait un jour le suivre, sur la terre allemande, la rebellait toute. Elle posait sur le lit Jean-Pierre, comme une victime sur la pierre du sacrifice. Une jalousie la mordait aux entrailles, quand le mignon, soulevé dans les bras de son père, riait en hoquetant. « Tu seras un petit enfant de Marbourg, un vrai Rudheimer! » Elle eût voulu, à ces mots, l'emporter, se sauver avec lui, dans un coin perdu, quelque chaumière de Pont-Noyelles puisque l'incendie avait consumé, avec tous les chers souvenirs de son enfance, la maison du passé... L'idée d'abandonner un jour les siens, d'aller revivre en Hesse, de n'entendre plus autour d'elle que le langage du vainqueur, la bouleversait. Otto surprit l'ardent regard dont elle couvait leur fils, guettait l'instant de le reprendre.

Plus que toute froideur à son égard, un tel sentiment le révolta. Qu'il portât, aux yeux de sa femme, le poids de ses ressentimens de Française, c'était déjà assez inique! Mais qu'elle prétendît encore revendiquer Hermann, comme une chose à elle seule, comme un bien particulier, cela passait toute borne. Il le lui dit, avec une fermeté dont la mesure l'exaspéra.

— Je n'aurais certes pas provoqué cette scène! riposta-t-elle. Mais tu m'y pousses. Eh bien! j'entends que tu le saches, d'ores et déjà, quoique déjà tu voies dans ton fils un Allemand... rien qu'un Allemand!... Ton fils! Il est aussi le mien, je sup-

pose !... Je n'abdiquerai aucun de mes droits de mère et de Française... Je prendrai ma part de son éducation...

Un pli dur barra le front d'Otto ; et moqueur :

— Dois-je te rappeler ce qui est inscrit dans tous les codes? La femme suit la nationalité de son mari. Tu es Allemande, ma chère Marthe, ne l'oublie pas.

Elle secoua désespérément la tête.

— De nom, peut-être...

— Et de fait.

— Jamais !... Jamais je ne me suis sentie autant Française, Française dans toutes les fibres de mon être.

Il sourit, avec une courtoisie un peu ironique.

— Libre à toi. De ses sentimens chacun est le maître... Un homme ne peut pas penser avec la même sentimentalité qu'une femme.

— Ah ! comme on voit bien, à chaque mot, l'abîme qui maintenant nous sépare !... Tu traites de sentimentalité, et comme une chose légère, le sentiment le plus profond et le plus sacré...

Il étendit la main :

— Je suis souffrant, harcelé de tracas. Une telle discussion est à la fois douloureuse et inutile. C'est à présent non le temps des sentimens, mais celui des actes. Un grand événement historique s'accomplit au-dessus de nous. La patrie allemande prend corps. Il est nécessaire, et il est juste que pour elle nous subissions ces maux.

— Eh ! que m'importe la patrie allemande !

— Marthe !

— Il n'y a pour moi qu'une patrie ! La France !... La France que j'ai pu quitter sans regret, quand elle vivait en paix, glorieuse... Alors je me suis figuré que je pouvais vivre loin d'elle, et que là où on était heureux, là aussi était la patrie... Mais aujourd'hui où mon pays est vaincu, déchiré, sanglant, je vois ma folie !... Je rêvais, je m'éveille... Française j'étais, Française je demeure.. et ton fils aussi, malgré toi, sera Français !...

— Tais-toi. Je ne veux plus te répondre. A chaque jour suffit sa peine. La douleur t'égare... N'envenimons pas, par des phrases que nous pourrions regretter plus tard, la plaie que nous portons...

Il montra Hermann, qui couché près de lui ressemblait à une poupée. Sage, il regardait du côté du jour...

— Celui-ci est l'avenir. Il sera ce que toi et moi, d'un commun

accord, le ferons... Et peut-être qu'il nous consolera du présent!

Elle réfléchit, analysant le caractère qu'elle avait chéri tout entier. Elle s'irritait d'être forcée d'y reconnaître, à côté de tant de motifs de haïr, tant de raisons de l'estimer... D'avoir crié sa souffrance, en apaisait le plus aigu. Elle prit le poupon délicatement, l'étendit contre son sein, et murmura, en évitant le limpide regard d'Otto : « Peut-être!... » Puis, sans tourner la tête, elle sortit.

Les jours les plus pénibles commencèrent. Dans la maison glaciale s'était installé l'hiver. C'était un des plus rudes qu'on eût vus, depuis longtemps. On se serrait autour des maigres feux, le calorifère baissant. Il fallait ménager le charbon, dont les approvisionnemens s'épuisaient, — 35 francs l'hectolitre! gémissait la vieille Julie. Le froid pénétrait jusqu'à l'âme. Louis, levé enfin, mais si faible qu'il ne pouvait marcher sans canne, s'enfouissait, bouche close, dans un fauteuil. On l'enveloppait de couvertures, sans qu'il parvînt à se réchauffer.

— Tu es bien? s'inquiétait Mme Ellangé.

Il souriait, pour toute réponse, d'un pâle sourire. Sa désolation muette contrastait avec le désespoir loquace de Marthe. Il semblait se désintéresser de ce qui se passait, au delà des murs de la chambre, alors qu'elle ne vivait plus que dans le guet fébrile des nouvelles, les commentaires passionnés, spectatrice trépidante de la partie formidable qui achevait de se jouer. Les feuilles anglaises et belges, les dépêches officielles allemandes, le journal d'Abbeville en apportaient les échos.

D'abord, ç'avait été le bombardement de Péronne. A l'abri de la division Kummer, cinquante-huit gros canons, cinquante-deux heures durant, sous le feu réglé à six cents coups par heure, avaient écrasé la petite ville. Soudain, profitant de ce que Manteuffel maintenait la Normandie, et que les troupes de von Gœben, chargé du Nord, étaient dispersées sur un large front, Faidherbe, qui se réorganisait le long de la Scarpe, avait surgi, bousculé jusqu'à Bapaume Kummer surpris. Sanglant succès, sans lendemain. Les deux armées laissaient sur le terrain 100 officiers et 3 000 hommes. Faidherbe, ménager de ses faibles forces, disparaissait alors, son coup de boutoir donné, sans pousser davantage la pointe. Péronne, qui s'était crue sauvée, se voyait perdue, capitulait.

Dans l'Ouest, la deuxième armée de la Loire faisait front

contre Frédéric-Charles et Mecklembourg, perdait, après sept jours de lutte acharnée, la grande bataille du Mans. La déroute livrait, avec la ville, 20 000 prisonniers, 18 canons, 2 drapeaux. Les troupes débandées gagnaient la Mayenne, Laval, où aussitôt accourait Gambetta. Tous deux, le grand ministre et le tenace héros d'Auvours se remettaient aussitôt à l'œuvre. Comme sur le Loir, comme sur l'Huisne, Chanzy galvanisait son ombre d'armée, lentement la reformait, une dernière fois...

A l'Est, Bourbaki avait tenté en vain de débloquer Belfort. Victorieux au combat de Villersexel, il retrouvait Werder entre la ville et lui, venait se briser sur la Lizaine. Après quarante-huit heures de canonnade et d'assaut, l'armée de l'Est époumonée battait en retraite, se repliait, en cohue, vers Besançon. Ainsi sur tous les théâtres de la guerre le dénouement se précipitait. La marée allemande submergeait tout. Seules Belfort et Bitche, vaisseaux de pierre perdus, tenaient toujours. Les trois couleurs partout ailleurs étaient amenées. Rongées de froid, de faim et de misère, mal équipées et mal vêtues, les armées de la Défense, si vite jaillies du sol, à l'appel ardent de Gambetta, se désagrégeaient une à une. Impuissantes à rompre le cercle de feux au centre duquel agonisait Paris, elles avaient été rejetées au loin, tandis que, sous les obus du bombardement, la capitale stoïque soutenait le siège, avec sa fiévreuse foule en armes. Elle mangeait le pain noir, toussant aux queues des boucheries, enragée d'espoir et d'inutile bravoure. A travers les lettres qu'apportaient les ballons, la grand'ville criait en vain, à la province lasse, son appel éperdu, sa volonté de vaincre ou de mourir. La lassitude partout grandissait, la conscience qu'on luttait en pure perte, un écœurement de tant de sang, de tant de malheurs, de tant de ruines...

— On n'improvise pas des armées, disait M. Ellangé à Louis, un soir que celui-ci louait l'immense effort tenté par la jeune République. A présent, c'est assez. L'honneur est plus que sauf... C'est à se demander si les hommes du 4 Septembre ne cherchent pas tout simplement à prolonger leur gouvernement, en prolongeant la guerre...

— Père, répondait Louis, souvenez-vous de l'Espagne. Il a suffi de la volonté d'un peuple pour avoir raison du vainqueur des peuples! Ce ne sont pas des armées qui ont vaincu Napoléon, — le vrai! — c'est une poignée de partisans, de paysans...

Les Allemands sont aussi fatigués, aussi dégoûtés, aussi décimés que nous... Regardez les recrues dont les régimens que nous voyons passer sont pleins !... Demandez à l'ordonnance d'Otto. Ils aspirent tous au pays. Chez lui, en Silésie, la vie aussi est dure, le pain a doublé... Si nous voulions encore...

Il laissa tomber, sur son épaule d'où pendait la manche, repliée, un coup d'œil amer.

— Si ceux qui peuvent voulaient !...

M. Ellangé eut un geste sceptique :

— Le paysan de France n'est pas le paysan d'Espagne. Jacques Bonhomme veut la paix qui lui permettra de cultiver son bien, sur lequel il vit...

— Et les politiciens de France la veulent aussi, cette paix qui leur permettra, — chaque régime tombé l'espère, — de se relever du coup ! Mais sache-le bien, père, si la nation s'en remet, c'est à ces hommes du 4 Septembre qu'elle le devra pourtant !

— Et pourquoi?

— Parce qu'ils n'ont pas désespéré d'elle.

— Bravo, Louis !...

C'était M. Nichamy qui poussait la porte de la salle à manger. Entre une séance de la commission des ambulances et secours et une visite à l'hospice Saint-Charles, il venait prendre des nouvelles de son malade. Vieux républicain libéral, le gros homme ne détestait pas, de surcroît, taquiner son ami, en qui il voyait toujours le magistrat impérialiste. Mais sa bonne humeur n'était que de surface. A peine assis, il se mettait à l'unisson, remâchait, avec les nouvelles de l'après-midi, l'éternelle douleur. Si habitués qu'ils fussent aux désastres, le dernier les ravivait, les surpassait tous.

— Quoi ! s'écria-t-il. Vous ignorez... J'aurais cru que M. Rudheimer... Mais non, c'est vrai ! Ce n'est pas le moment pour lui de quitter son lazaret. Eh bien ! on annonce l'arrivée, demain, de 500 blessés prussiens...

— Il n'y en aura jamais assez ! dit Louis sauvagement.

— Et de 2000 prisonniers français... Faidherbe vient d'être écrasé, dit-on, à Saint-Quentin, où il tentait une diversion pour débloquer Paris... Il aurait été rejeté sur Lille, avec ce qui reste de notre pauvre armée du Nord... C'est le coup de massue final.

Le lendemain, 23 janvier, Otto, apparu après le déjeuner

pour embrasser son fils, confirmait à Marthe l'étendue de la défaite. Von Gœben avait ramené 12000 prisonniers, 6 canons. L'armée du Nord n'existait plus. Celle de Paris, tentant le même jour la suprême sortie, n'avait pu dépasser Buzenval, et, refoulée en désordre, elle était venue grossir la foule impuissante qu'auraient bientôt réduite la famine et le bombardement. Quand à celle de l'Est, prise entre Werder et Manteuffel...

— Manteuffel? dit-elle. Mais il y a quelque temps, on le voyait encore fumer son cigare, en se promenant à pied, sur le boulevard du Mail?

— Il est parti le 9, nommé au commandement de l'armée du Sud. A cette heure, Werder et lui doivent tenir Bourbaki, comme cela... (Il simulait, de deux doigts crochus, les deux branches d'une tenaille...) Ils le tiennent à Besançon. Ils l'ont séparé de la France. Et s'ils ne le broient pas dans leur étau, ils vont l'acculer à la frontière suisse...

Il avait un air d'arrogante satisfaction, qui révulsa Marthe.

— Et c'est cela, dit-elle, en le bravant du regard, qui vous fait ce visage rayonnant!

Il bourra sa pipe au haut fourneau de porcelaine, — une pipe de soldat achetée chez un marchand de tabacs de Hambourg, rue des Trois-Cailloux, à l'ancienne mercerie Whitley. L'émail culotté figurait le visage du roi Guillaume. Otto allumait avec tranquillité, tirait quelques bouffées. Une spirale bleue monta, à travers le couvercle en forme de couronne. Il eut un gros rire, désigna l'attribut royal.

— Non, c'est cela!

— C'est peut-être très spirituel... Mais je ne comprends pas.

— Je le vois bien... Allons, ma chère amie, lisez... Puisque... le « tu » est passé de mode!... Lisez... Et vous comprendrez en même temps pourquoi si durement nous avons fait cette guerre.

Elle jeta les yeux sur le numéro du journal berlinois qui relatait, en termes pompeux, la cérémonie célébrée le 18 janvier au palais de Versailles, dans la galerie des Glaces... Nul bruit n'en avait encore transpiré, à Amiens. La commotion fut si brusque et l'humiliation si douloureuse que les larmes montèrent aux yeux de Marthe et soudain jaillirent, noyant les lignes, qui dansaient devant elle.

— Eh bien! dit Otto gravement, vous comprenez à présent! Sa Majesté Guillaume, roi de Prusse, vient d'être couronné

Empereur d'Allemagne. La couronne royale est changée en couronne impériale. Je devrai faire renouveler ma pipe... Elle retarde, elle est aussi passée de mode.

Sans souci du mal qu'il causait, tant son enthousiasme débordait et tant son orgueil était grand, Otto rendait à Marthe, d'un seul coup de poignard qui l'atteignait à l'âme, toutes les piqûres dont elle l'avait fait souffrir, dans son amour et dans son amour-propre. Sa délicatesse d'homme de cœur et son élévation d'homme de science, tout s'évanouissait dans l'exaltation du patriote, enivré à force de victoires, endurci par la terrible campagne. Qu'importaient les ruines, pourvu qu'il fût enfin réalisé, ce rêve d'un peuple et d'un siècle, l'unité allemande ! On avait combattu *fur Deutschland's Vertheidigung*, et le triomphe dépassait toutes les espérances. Tandis que Marthe, séchant ses larmes, avidement lisait, Otto songeait, avec émerveillement, à la fabuleuse aventure. Inoubliable date que cet après-midi ! On avait célébré l'office divin à un autel adossé contre les fenêtres du parc. Entouré des drapeaux de sa Garde, au milieu des généraux et des princes de sa famille, et aux acclamations de tous les confédérés, princes héritiers de Bavière et de Wurtemberg, grands-ducs de Saxe-Weimar, d'Oldenbourg, de Bade, de Cobourg, princes et ducs de Hohenzollern, Holstein, etc., Guillaume avait déclaré « consentir, sur leur demande et celle des villes libres, à rattacher à la couronne de Prusse la dignité impériale. » Bismarck alors, d'une voix calme, avait donné lecture de la proclamation au peuple allemand. Puis, le grand-duc de Bade ayant acclamé Guillaume Empereur d'Allemagne, dans l'immense galerie, où l'émotion était au comble, un tonnerre de hurrahs avait retenti, tandis que les musiques militaires entonnaient leurs hymnes...

Marthe tendit à son mari le journal, sans rien dire. Elle croyait entendre vibrer, des affreux cris de fête, cette galerie des Glaces toute pleine encore de la splendeur du Grand Roi. Comme ils avaient su choisir l'endroit, ce Versailles témoin de tant de gloires, si longtemps l'image et comme l'incarnation de la suprématie et du génie de la France ! Là mieux qu'ailleurs, la botte du conquérant faisait blessure. Elle avait piétiné, dans ce lieu symbolique, le corps même de la nation vaincue.

— Vous ne triomphez que de nos fautes, murmura-t-elle enfin. Vous n'avez été forts que de notre faiblesse !

Il la dévisagea sans douceur, et avec une gravité religieuse :

— Si vous avez péri par vos vices, nous avons aussi triomphé à cause de nos vertus. L'Éternel seul a voulu cela !

Elle ricana :

— Ou, *unser Gott*, notre Dieu !... c'est-à-dire votre Dieu à vous, celui du pillage, de l'incendie et du meurtre !

Ils s'affrontèrent, avec des yeux de haine. Famille, patrie, religion se dressaient entre eux, ainsi que d'âpres Euménides. Dans l'affreux désastre, tout s'était effondré, autels, foyers, il ne restait plus rien. Avec stupeur ils contemplaient les ruines.

XI

Le lendemain, en accompagnant, du Musée à la gare, un convoi de 200 Prussiens, à peine guéris, et qui devait céder la place à l'arrivage nouveau, aux blessés de Saint-Quentin, Otto se reprochait sa dureté à l'égard de Marthe. Certes, il s'expliquait mal son attitude nouvelle, le complet détachement qu'elle lui avait manifesté depuis ses relevailles. Il conservait, comme le souvenir d'autant d'insultes imméritées, les reculs avec lesquels elle accueillait ses moindres tendresses, la nuque qui se dérobe, la main retirée. Il mettait sur le compte d'une exaltation passagère ces marques évidentes d'indifférence, pis, de répugnance. Mais il avait beau être cruellement mortifié dans son égoïsme amoureux, il gardait confiance et s'efforçait, en attendant, de s'expliquer au point de vue moral l'état d'âme de sa femme... Qu'eût-il ressenti lui-même si l'inverse s'était produit, si l'Allemagne, frappée par un autre Iéna, avait vu son sol envahi, conquis par des armées françaises ?... Sans doute eût-il éprouvé, vis-à-vis de Marthe victorieuse, des sentimens analogues à ceux qu'elle-même éprouvait, vis-à-vis de lui ?... Marthe, flattée dans son orgueil, et ne souffrant point des maux dont elle eût été l'involontaire complice, et l'indirecte cause, sans nul doute eût continué à l'aimer... Peut-être même, avec son excessive sensibilité, l'eût-elle tendrement plaint et consolé ?... Il eut, à cette vision, un mouvement d'instinctive hostilité. A coup sûr, dans une telle situation, il eût été humilié, il eût souffert... Fallait-il s'étonner qu'une femme, avec ses nerfs malades, l'émoi de sa maternité nouvelle, subît, plus profondément peut-être qu'il ne l'eût fait lui-même, une

secousse qui certainement l'eût atteint?... Cette pensée l'émut, dans son sens de justice. Car s'il était inébranlablement convaincu que la justice seule avait présidé au cours providentiel des événemens, il ne s'aveuglait pas entièrement sur le reste. Maître de l'heure, il inclinait à une bienveillance que facilitaient son affection férocement personnelle, mais sincère, les souvenirs du bonheur récent, l'orgueil attendrissant d'être père. Il se promit de ne pas envenimer la blessure, de n'y toucher qu'avec adresse. Elle se cicatriserait à la longue!

Trop tard!... Et quand même il eût toujours été pour Marthe la délicatesse même, eût-elle pu ne pas en venir à cette extrémité dont elle était la première à supporter l'horreur : cesser d'aimer celui avec qui elle avait voulu faire sa vie, avec qui elle avait à son tour engendré, créé de la vie?... Cet être qui avait été tout pour elle : l'amant, le mari, le père, et qui demeurait par certains coins si près de son cœur, est-ce qu'une nécessité, un intérêt plus forts que l'amour ne la contraignaient pas à ne le voir désormais que sous les traits odieux de l'Allemand, meurtrier de son frère et de son grand-père, de l'Allemand aux mains tachées de sang?... Est-ce qu'ils n'étaient pas tous deux victimes d'un inévitable Destin? N'était-ce point la guerre qui voulait cela? Marthe se le demandait, aux heures où elle pouvait penser encore avec un peu de lucide équité. Mais, dans le vif de sa plaie, cette certitude ajoutait une haine à sa haine. La guerre? Qui l'avait voulue, poursuivie, avec cette opiniâtreté rapace?... Otto l'avait avoué ingénument : l'Allemagne!... L'Allemagne entière cramponnée à son but : l'Empire.

Ainsi, au lieu de l'apaiser, tout exaspérait la crise. Marthe, durant la fin de janvier, en était venue à un tel point de nervosité qu'elle avait instamment prié Otto de ne plus rentrer, de quelques jours, boulevard du Mail. La vue seule de son uniforme, le bruit de ses pas, et à plus forte raison la contrainte de sa présence la rendaient folle. Elle n'eût pu, s'il avait été là, contenir sa violence. Par dignité, par intérêt, s'il l'aimait encore, qu'il consentît! Il avait cédé, en haussant les épaules. Alors tous quatre, les Ellangé, ils avaient vécu ces deux semaines enfermés, comme des bêtes farouches, dans la maison verrouillée. La porte ne s'ouvrait que pour M. Nichamy. Ils avaient appris, sans pouvoir rassasier leur misère, les derniers coups qui assommaient la France à bas, le cadavre pantelant. C'étaient

les soubresauts de l'agonie, la fin. Là-bas, du côté de l'Est, dans la neige, succédant à Bourbaki qui avait tenté de se suicider, Clinchant n'avait pu que guider vers le territoire suisse ses troupes, devenues troupeaux, que devant lui Manteuffel chassait... Immenses piétinemens de misérables sans souliers et sans pain, qui grelottaient de fièvre et de toux !... Puis, tombant le dernier, Paris, à bout de ressources, et dont on n'avait su utiliser l'admirable élan, ouvrait ses portes. Le cœur de la nation cessait de battre... On sut plus tard les conditions : Bismarck se contentait de 200 millions, plus la ceinture des forts, tout le matériel de la gigantesque armée, hors les fusils de la garde nationale que Favre et Trochu n'avaient osé désarmer... 12 000 soldats de l'armée active demeuraient organisés, pour maintenir l'ordre. Le reste, 240 000 hommes, restait prisonniers, dans les murs... Apparente concession qui épargnait aux Allemands, remarqua Louis, le transport de cette masse dans ses forteresses et geôles... Combien de prisonniers les encombraient déjà ? Trois, quatre cent mille peut-être...

— Cette fois, avait dit M. Ellangé, le soir où l'on avait appris la conclusion de l'armistice, toute la honte est bue !

Une déconvenue suprême leur restait. Favre, en notifiant à Bordeaux l'armistice, avait omis de prévenir Gambetta qu'il n'était exécutable qu'après trois jours, et tandis que partout Chanzy, Garibaldi, Faidherbe posaient les armes, Von Gœben, Frédéric-Charles et Manteuffel poussaient avant. C'est de la sorte qu'Abbeville, la moitié de l'Yonne, du Loiret, du Loir-et-Cher, de l'Indre, partie du Morvan, du Jura, de la Côte-d'Or, sans un coup de fusil, devenaient allemands, grossissaient le butin. Marthe, à cette rafle posthume, trembla de colère et de dégoût. Elle s'enfonçait dans son désespoir comme dans une eau noire. Elle perdait pied, glissait, les oreilles bourdonnantes, avec une sensation d'asphyxie. Toute la première semaine de février, elle refusa de descendre à la salle à manger, de quitter sa chambre. Elle gardait étroitement son fils serré contre elle et tous deux dépérissaient. Elle ne lui donnait plus qu'un mauvais lait, presque tari. Il fallut recourir à un demi-sevrage, des bouillies... Elle réagit enfin, sur les supplications de sa mère, consentit à manger davantage, à reparaître. Mais elle vivait en elle, sans presque jamais parler, et sans jamais sourire. Le grand silence qui succédait au bruit incessant du canon, à la rumeur

éparse des batailles lointaines, la frappait d'une surprise. Elle souffrait de cette torpeur désormais sans nouvelles, plus encore peut-être que naguère, dans l'excitation de l'attente. Un immense abattement la prostrait, la conscience irrémédiable de la défaite. Elle ne parvenait à s'intéresser à rien, écoutant d'une oreille distraite son père et Louis discuter des événemens de la semaine... La délégation protestait, à Bordeaux, contre les actes du gouvernement de Paris... Gambetta, surpris par l'armistice comme par un coup de foudre, déjà réagissait, voulait assurer des élections d'où pût sortir la continuation de la guerre... Tout plutôt qu'une dégradante paix !... Louis l'approuvait... M. Ellangé s'indignait au contraire de son dernier décret, qui excluait de l'Assemblée future les hauts fonctionnaires du régime déchu... Heureusement, ce « fou furieux, » comme disait M. Thiers, avait fini par donner sa démission !

— Je voterai pour la paix, concluait-il avec énergie. Plus nous la retarderons, plus les conditions en seront onéreuses...

— Je voterai pour la liste républicaine, reprenait Louis. La guerre seule peut nous faire obtenir un traité moins cruel... Je ne me résigne pas à voir les représentans de la France souscrire eux-mêmes à la mutilation de la Patrie !

— Alors, ce ne sera pas seulement l'Alsace et la Lorraine que nous perdrons. Il vaut mieux céder aujourd'hui... Plus tard, nous prendrons notre revanche, quand nous serons redevenus forts.

— Plus tard ! murmurait Louis, plus tard !

Et Marthe évoquait la guerre encore, la guerre toujours, un avenir où son fils à son tour s'exercerait, sous la lourde capote bleue, coiffé du casque à pointe... Elle imagina Jean-Pierre au service de l'Allemagne, franchissant la frontière, se battant contre le fils de Louis... Non, plutôt que ce sacrilège, mille fois plutôt la guerre maintenant reprise, la guerre à outrance, le pays tout entier rué aux faulx, aux fusils, tapi derrière les haies, retranché dans les montagnes !... Que l'ennemi décimé prît peur, lâchât pied !... Que la France, enfin, se ressaisît !

Otto depuis quelques jours était revenu, s'imposant le moins possible. Pourtant, soucieux de la santé de son fils et de celle de Marthe, il eût voulu qu'elle sortît, se fortifiât, changeât d'air... Où aller ? Pont-Noyelles était inhabitable. Il proposa le Midi, les bords du lac de Genève... Pourquoi pas Marbourg ?...

Elle secouait la tête, refusait de bouger, du moins en ce moment. Elle n'éprouvait plus, pour Otto, cet antagonisme irraisonné, dont la violence intermittente s'atténuait de répits, quand elle retrouvait le vieil homme sous le nouveau, mais une répulsion triste et glacée. Il affectait de ne pas s'en soucier, beaucoup plus inquiet au fond qu'il n'en avait l'air. Il avait exigé que l'existence normale reprît, du moins en apparence. Le repas du soir réunissait dorénavant, comme autrefois, la famille entière. La paix allait être signée, il était temps de redevenir des êtres raisonnables. Marthe et ses parens avaient accédé, avec une froideur dédaigneuse. Une sourde colère en lui s'amassait, une rage à l'idée d'être bafoué par cette petite, deux fois inférieure, comme femme et comme Française. Il se réservait, à son heure, d'exercer tous ses droits, voulant éviter jusque-là quelque nouvelle scène indigne d'eux. Mais il avait beau en retarder l'éclat, ils respiraient un air saturé d'orage. Tout était prétexte, tout hâtait une complète, sinon définitive explication. Il ne manquait plus que l'étincelle. Elle jaillit vite, mit le feu aux poudres... Les premières séances de l'Assemblée nationale, réunie à Bordeaux le 21 février, emplissaient de leur fiévreux écho la salle à manger où les dîners s'étaient longtemps succédé, silencieux. A la longue, Otto faisant les premiers frais, les conversations s'étaient ébauchées. On avait d'abord louvoyé, d'une phrase à l'autre, comme à travers un archipel d'écueils. Louis gardait au médecin une gratitude pour le simple dévouement avec lequel il l'avait soigné. M. Ellangé, sans rien laisser voir de son trouble, mettait une coquetterie à se montrer courtois comme il eût fait pour tout hôte, en temps ordinaire. Il reconnaissait d'ailleurs à son gendre une réelle valeur intellectuelle. Mme Ellangé, elle, reprenait goût aux choses du ménage, rattachée petit à petit à ses humbles devoirs. Tous trois se réhabituaient, plus facilement qu'ils n'eussent cru, à coudoyer Otto. Seule, elle conservait un mutisme morne.

On avait appris, dans l'après-midi du 3 mars, les détails de cette journée du 1er, la plus émouvante peut-être depuis celle où avait éclaté le coup de foudre de Sedan. Tandis qu'après une solennelle revue passée à Longchamp par le nouvel Empereur, 30 000 Allemands, délégués par les armées victorieuses, faisaient à Paris leur entrée, tandis que sous l'Arc de Triomphe passaient les drapeaux déployés de l'Allemagne, à l'aigre et

sourde musique de ces tambours plats et de ces fifres dont le vieux grand-père était mort, l'Assemblée de Bordeaux votait, avec une sorte de honte précipitée, la ratification des préliminaires de la paix.

— Le traité le plus douloureux de notre histoire! s'indignait Louis, et tout cela pour passer plus vite à ce qui les préoccupe : Quel maître choisir? A quelle sauce accommoder les restes!... la France!...

— La passion politique t'emporte...

— Voyons! père... On a voté l'urgence, sans même entendre le détail des territoires cédés... On a étouffé sous les cris la protestation des patriotes... En vain les députés de l'Alsace et de la Lorraine ont jeté dans un silence pesant leur protestation désespérée, l'appel des deux provinces, leur cri d' : Au secours!... Le parti de la majorité était pris... Il n'y a eu que 107 braves, pour se rallier autour de Gambetta et de Chanzy.

— Il y a eu 546 sages... Continuer la lutte dans les conditions actuelles est folie... le pays n'en peut plus.

— Il n'en veut plus, père! Quand on veut, on peut!

— La volonté ne s'improvise pas, mon enfant... Pas plus qu'on ne peut donner à un peuple, en un jour, toute une éducation militaire et civique! C'est l'affaire d'une génération ou deux. L'honneur de Gambetta, tu as raison, c'est du moins de s'être battu, pour l'honneur. Mais il ne suffit pas à un pays, ni à ses armées de se battre bravement et de savoir mourir, il leur faut des chefs qui sachent commander et des soldats qui sachent obéir. Il leur faut de l'endurance et de la cohésion. Il leur faut la patience tenace, l'abnégation qui fait se passer de tout, le sacrifice quotidien, heure par heure... Cela, on ne l'obtient que par un enseignement préalable, une longue discipline du cœur et des muscles!... Cette discipline, les Allemands l'avaient : vous, qui avez vu cette guerre, vous l'apprendrez à vos fils...

— Mes fils, dit Louis tristement... oui, si j'en ai. Qui voudra de moi, maintenant?

Marthe, à côté d'eux, pleurait, à gros sanglots. M. Ellangé se repentit d'avoir parlé sans réflexion. Hélas! pas de mot qui ne fût à double tranchant, la blessât à coup sûr... Mais elle releva la tête, et s'essuyant les yeux :

— Tu as raison, père! C'est à nous de faire de nos fils de vrais Français...

— Que veux-tu dire?

— Rien, père...

Elle sourit d'un air étrange :

— Le difficile n'est pas de faire son devoir, mais quelquefois de savoir quel est son véritable devoir...

Ils étaient encore sous le coup de leur émotion lorsque Otto rentra. Il monta droit à sa chambre, en sifflotant un air populaire de Hesse, fut long à redescendre. Pour la première fois depuis son départ, il avait dépouillé la tunique du *Reservstabarzt*, revêtu un costume d'appartement, laissé par oubli en juillet, à son départ. Il était d'humeur charmante, et lorsqu'on se fut mis à table, tenta de ramener la concorde. Il contait des anecdotes, évoquait des souvenirs du voyage en Italie. On eût pu croire, sans les places vides et les vêtemens en deuil, que rien ne se fût passé et qu'Otto Rudheimer était redevenu le privatdocent de naguère. Mais la joie perçait sous sa contenance, l'insolente joie du marchand heureux. Quoi qu'il pût faire pour la cacher, tout en lui criait l'orgueil de la paix conclue, à haut prix... Un fier enjeu!... Il y vint, malgré lui. Il sentait la réprobation, l'amère souffrance. Il voulut se justifier, rompit les chiens.

— Vous ne pouvez nous pardonner, je le sens, la reprise de l'Alsace et de la Lorraine. Certes, je conçois parfaitement qu'il soit dur, pour un Français, de pleurer la perte de ces deux provinces... Mais, vous du moins, fit-il en se retournant vers son beau-père, qui possédez si bien l'histoire, vous me concéderiez, si votre douleur n'était si vive, que pour nous autres Allemands, le cas était identique... L'Alsace et la Lorraine étaient incontestablement allemandes; vous les avez autrefois enlevées à l'Empire allemand par force ou par ruse. Or le sentiment amer du droit lésé, de l'orgueil national humilié, de la perte matérielle, n'est pas encore effacé, chez beaucoup d'entre nous. Notre peuple s'en tient au vieux principe que cent années de passe-droit ne créent pas une heure de droit... Dès lors, comment n'aurions-nous pas profité d'une guerre heureuse pour satisfaire des aspirations toujours vivantes et rétablir ce que nous nommons notre droit?

— Permettez... dit M. Ellangé.

— Oh! je sais bien qu'au point de vue français les choses sont présentées différemment... Oui, la longue possession, qui

vaudrait titre?... Le peu de sécurité qu'offriraient entre les États les relations politiques, si l'on voulait ressusciter tous les droits périmés!... Enfin, vous allez m'objecter les sentimens des populations elles-mêmes, qui veulent appartenir à la France et non à l'Allemagne?... Sur ce dernier point, je pense que ces sentimens sont passagers, et que le caractère foncièrement allemand du pays les transformera bientôt, dès que sera dissipé le malaise que tout état de transition amène avec lui. Je nie aussi qu'une partie d'une nation ait le droit de choisir sa route d'après son caprice. Quant à l'affirmation que nos droits étaient périmés, je répondrai que pour nous rien n'est périmé, aussi longtemps que nous conservons le sentiment vivant de l'injustice subie.

Il se tut, attendant avec sérénité la réponse. Elle ne se fit pas attendre.

— Vous alléguez votre droit. Je le nie. Nous avons jadis conquis Metz, en effet, et l'Alsace moins Strasbourg et Mulhouse, par des guerres heureuses, sur le Saint-Empire romain germanique. Mais qu'a de commun cet Empire-là, je vous prie, avec celui que vous venez de façonner? Rien!... Le corps de l'Empire allemand dans ce temps-là, c'était l'Autriche... cette Autriche que les princes protestans du Nord combattaient déjà, bien avant Sadowa! Car c'est précisément de concert avec ces princes que nous avons alors réalisé notre conquête... Ils étaient nos alliés, ils se servaient de notre appui pour s'agrandir... Avouez qu'ils ont mauvaise grâce à nous reprocher aujourd'hui le gain des victoires communes... à nous arracher comme illégitimes des possessions confirmées par la paix de Westphalie, à laquelle vous devez votre liberté de conscience et le commencement de votre grandeur! Reste Mulhouse, alliée à la Confédération Suisse et passée en 1798 à la République Française par un traité spécial...

— Et Strasbourg? railla Otto, Strasbourg qu'en pleine paix Louis XIV prit de force et garda?...

— Oui, Strasbourg... reconnut M. Ellangé; Strasbourg enlevé il y a deux cents ans à Ferdinand de Habsbourg, c'est-à-dire à l'Autriche encore, aux princes mêmes que la Prusse a chassés violemment de l'Allemagne!... Strasbourg depuis devenu si français! Non, monsieur Rudheimer, croyez-moi, ne vous appuyez par sur l'histoire pour y fonder vos droits...

Otto changea de tactique :

— Notre peuple n'entre pas dans ces finesses. Pour lui, l'Allemagne est l'Allemagne, et l'Empire est l'Empire. Fondé ou non, le sentiment du peuple allemand est indéniable... Celui-ci croit à la légitimité de ses droits. Il y croit avec une bonne foi entière. La conséquence fatale est précisément que, dans un tel cas, chaque peuple pense avoir le droit pour lui. Il ne reste plus alors qu'à en appeler à la force, comme à l'*ultima ratio*... Votre fabuliste l'a dit : « La raison du plus fort est toujours la meilleure. »

— A la bonne heure, dit M. Ellangé. J'apprécie l'ironie. Au moins plus d'hypocrisie, c'est franc... Cette terre me plaît, je la prends... J'ai besoin de Metz et de Strasbourg, au point de vue stratégique, je les garde... *Ego nominor leo*... Cette thèse est peut-être digne d'un caporal poméranien. Elle me surprend dans votre bouche... Vous, Otto Rudheimer, un savant, vous, un Hessois, annexé d'hier à la Prusse !... Un mot encore. Vous refusez aux peuples le droit de disposer d'eux-mêmes, et en cela vous êtes logique avec votre théorie de la force... Mais alors, ne nous parlez plus de ces droits que rien ne prescrit tant que dure le sentiment de l'injustice subie !... Nous, au contraire, nous admettons le plébiscite, nous croyons qu'on ne peut parquer un groupement d'hommes comme du bétail, et qu'il faut tenir compte du vœu des cœurs et de la volonté des âmes. Par deux siècles de soins et d'amitié, nous avons fait l'Alsace et la Lorraine françaises. Vous ne les empêcherez pas de le rester, au moins de cœur, plus longtemps peut-être que vous ne le présumez. Que la Prusse, que l'Allemagne si vous le préférez, puisque maintenant c'est tout un, pensent ainsi, elles qui ont dépecé la Pologne, soit !... Pour nous Français, ce n'est pas ici un droit historique qui s'oppose à un autre. C'est la justice qui est en cause. Affaire de sentiment... Je crains que sur ce terrain nous ne nous entendions jamais. Vous souriez ? Pour vous, la justice, c'est la force, votre force ?... Eh bien ! pour nous, la justice, ce n'est pas un privilège allemand. C'est le dernier mot de la raison humaine ! Cette raison-là est meilleure encore que la raison de la force. La force change de camp. Nous l'avons eue avant vous. Prenez garde que nous ne la retrouvions un jour, au service de la raison !...

Otto souriait toujours, avec une pitié méprisante. Ses fortes dents avançaient, comme prêtes à mordre, entre les

lèvres retroussées. Il repoussa sa chaise, et se leva de table.

— Allons voir si Hermann a bien mangé sa petite soupe !... Vous m'accompagnez, Marthe.

Elle obéit, soudain très pâle. Frémissante, elle avait suivi, avec Louis, tout le débat ; elle s'était difficilement contenue, prête à interrompre à chaque mot, tant la dure et inconsciente fausseté, le tyrannique orgueil d'Otto la révoltaient. Par cette bouche qui lui avait prodigué les paroles tendres et les baisers, toute l'Allemagne haineuse et narquoise parlait. Plus rien de l'ancien Otto ne subsistait. Il n'y avait plus devant elle qu'un autre homme, avec une autre âme, dont elle détestait le pouvoir, de toute sa servitude en deuil.

— Je n'ai pas cru devoir répondre aux menaces de votre père, dit Otto, lorsqu'ils furent seuls dans la chambre éclairée par la faible lueur d'une veilleuse. On a toujours vingt-quatre heures, dans le moindre procès, pour maudire ses juges. A plus forte raison, dans un litige comme celui-ci, où la volonté divine a prononcé. Mais je suppose qu'il parlait en son nom seul, et qu'en votre qualité de femme et de mère, attachée à votre devoir, vous ne vous unissez pas à lui... Dieu merci ! Voici la fin de cette dure épreuve. Tout doit être oublié maintenant... Dans une quinzaine de jours sans doute, une partie des armées allemandes regagnera ses foyers... Je quitterai alors le poste que j'occupe... Vous me précéderez à Marbourg, avec notre fils. Et nous pourrons reprendre la vie comme par le passé, dans notre bonne petite maison...

Il écarta le rideau léger, sous lequel l'enfant dormait paisible, la bouche légèrement ouverte et ses petits poings fermés. Et, l'ayant contemplé un instant en silence, son visage s'éclaira. Il retrouvait, dans les menus traits, toute sa ressemblance, la tête solide d'un vrai Rudheimer... La voix de Marthe le surprit dans sa rêverie. Il tourna la tête, mécontent, d'avance hostile, tant l'accent était grave et le ton réfléchi.

— Écoutez, Otto. Il est temps que nous éclaircissions l'obscurité où nous sommes, par rapport l'un à l'autre... ou plutôt, où vous êtes, vis-à-vis de moi... Voilà trois mois que nous vivons côte à côte, sans oser nous avouer ce qui se passe en nous... Insensiblement nous nous sommes modifiés, sans que notre attitude extérieure révèle tout notre profond changement... Cela ne peut durer davantage. Peut-être vous accommoderiez-

vous de mon silence, et d'une soumission de surface... Pour moi je ne puis accepter que cette situation se prolonge. J'ai trop souffert!... Il faut que vous me connaissiez, telle que je suis devenue, comme je vous connais maintenant, tel que vous êtes.

Il se raidit, redoutant brusquement que le malentendu fût plus profond encore qu'il ne pensait, et prévenu contre une rébellion qui l'offensait, dans son patriotisme autant que dans son affection :

— J'avais prévu cet instant. Je vous écoute.

— Vous me parlez de mon devoir de femme et de mère. Nulle, soyez-en certain, n'est plus pénétrée que moi de la gravité de ce devoir. Seulement, quel est au juste ce devoir? Nous ne l'envisageons pas de la même manière, et c'est en cela que gît précisément entre nous le malentendu : nous n'envisageons plus rien, aujourd'hui, de la même manière!... J'aimais en vous un être que je m'étais figuré sous certains traits, et voilà que je ne retrouve plus rien en vous de cet être. Je vous croyais bon, libéral et droit, et je vous vois dur, borné, faux même... Nous avions des goûts et des plaisirs communs... A l'idée de les partager dorénavant, je les prends en horreur... La lecture, la musique, avec vous, me seraient des supplices... Je ne puis concevoir la possibilité de vivre sous votre toit... et tout mon être, à l'idée de coucher dans votre lit, se soulève... Ce qui nous unissait est mort. Il ne reste que ce qui nous séparait, oui, sans que nous l'ayons su... Oh! je lis dans vos yeux. Vous me jugez inconstante, ingrate, légère, — une vraie Française! Hélas! non, je suis la même. Seulement, l'amour enveloppait notre vie, comme un voile... La guerre l'a déchiré... Il n'y a plus en face l'un de l'autre que deux êtres d'une race différente, et entre eux, tout ce qui divise : habitudes, usages, sentimens, pensées, cette lente formation qui vient de bien plus loin que l'enfance et que nos parens tenaient des leurs, le contraste de nos éducations, l'antagonisme de nos religions et de nos nationalités, les mille nuances qui font que nous étions et que nous nous retrouvons étrangers l'un à l'autre...

La sincérité, la profondeur de son aveu touchaient Otto. Il reconnaissait qu'elle voyait juste, sans admettre qu'une telle réalité survécût aux heures qui l'imposaient. Elle n'était qu'une éphémère résultante. Due à des circonstances momentanées, elle s'évanouirait avec celles-ci... Il étendit la main, du côté du berceau.

— Pour moi, dit-il, rien ne peut effacer si vite le souvenir des deux années de bonheur que nous avons vécues. Si beaucoup de choses nous séparent, il en est une du moins qui nous réunit encore, et qui nous réunira toujours, malgré toi. C'est la femme seule qui vient de confesser, inconsidérément peut-être, tout ce que lui inspire l'amertume d'un tel jour. Tu réfléchiras. La mère doit tenir un autre langage.

Elle secoua la tête :

— Non ! Otto ! non... Car nous ne sommes pas seulement désormais des étrangers, l'un à l'autre... Vous êtes, à mes yeux, l'Ennemi. Vous êtes l'Allemagne dont je hais l'esprit de rapt et de violence,... l'Allemagne que j'exècre, de toute ma rage de vaincue, et de toute mon âme française !... Votre Hermann, mon petit Jean-Pierre, je veux qu'il soit ma revanche ! Je lui donnerai le culte et l'amour de tout ce que vous méprisez et que j'admire... Je ferai de lui, à la place de mon frère Jacques tué à Borny, un soldat de mes idées, un vrai Picard de chez nous, un bon Français. Je le rendrai à sa Patrie. Vous le voyez, ce n'est pas seulement le présent, c'est aussi le passé et l'avenir qui nous séparent. Ce sont les morts... Et c'est la vie qui dort là, cette petite vie qui est à présent toute la mienne !

Il ricana :

— Oh ! oh ! je m'aperçois, en effet, que votre façon de considérer le devoir, tant en qualité de mère qu'en qualité d'épouse, ressemble aussi peu que possible à ma propre façon de voir. Vous n'oubliez qu'une chose, c'est que ce qu'on désire ne concorde pas toujours avec ce qui est. Il y a des lois, heureusement, en Hesse comme en France, qui sont observées en telle matière. Et je ne suis pas bien sûr, je doute même beaucoup que la loi vous laisse une aussi grande liberté. Il faut compter un peu, ma chère, avec l'autorité du mari et du père...

— Vous m'emmèneriez malgré moi ?... Vous m'enlèveriez mon enfant ? Oh ! je le sais, vous en êtes capable !... Et la loi serait avec vous... Sinon le droit, la force !... Mais non ! quand l'enivrement de la victoire cessera de vous griser, vous comprendrez qu'on ne peut toujours bâillonner, garder un être... vous rougirez de votre violence !

— Il n'est nullement question de violence. Je ne fais appel qu'à vos sentimens d'équité. Si vous vous croyez déliée de vos devoirs vis-à-vis de moi, vous vous en reconnaissez, et assez

haut, vis-à-vis de votre fils... N'en ai-je pas aussi? N'estimez-vous pas que nos devoirs, et même nos droits, soient à tout le moins égaux?... Soyez juste, puisque, dans votre famille et dans votre pays, on se vante de l'être!

Une rancune enfiellait sa voix. Il n'y avait plus même, entre eux, cette sympathie du malheur qui les avait quelquefois rapprochés, aux pires heures. Il n'y avait que le vainqueur et le vaincu, l'Allemagne et la France aux prises... Elle riposta :

— Ah! si vous aviez seulement un peu de cette générosité qui convient au triomphe!... Si vous compatissiez à ma douleur!

Elle était à bout de tension nerveuse, prête à se détendre. Elle mordit ses lèvres, jusqu'au sang, pour ne pas éclater en sanglots... Otto haussa les épaules. Loin de l'attendrir, une telle exaltation lui paraissait absurde et déplacée. Il plaisanta, en montrant son fils :

— J'espère que vous ne comptez pas faire entrer dans votre éducation cette nervosité enfantine... Il faut aux hommes des exemples virils... Il en trouvera heureusement, à l'Université de Marbourg.

Elle tamponna, de son mouchoir trempé, ses yeux rougis, et dressée, avec un défi de tout l'être :

— Ou au lycée d'Amiens!

L'Otto et la Marthe d'autrefois, prêts à se prendre à la gorge, se dévisagèrent, une longue minute. Leurs regards se froissaient comme des épées... Ils connurent, dans une brusque montée du sang au cerveau, l'innommable envie, l'instinct qui tue... Quelque chose obscurément en eux achevait de mourir, qui palpitait encore... C'était le passé, à tout jamais évanoui... Alors, avec une pleine conscience de l'irréparable, tous deux reculèrent. Et, bien que leurs cœurs battissent encore, tumultueusement, ils avaient à la bouche une amertume affreuse, un goût de néant.

Otto murmura enfin, comme à lui-même :

— Pourquoi se torturer à l'avance?... Il faut laisser à demain le temps de venir...

Il alla se pencher encore, entre les rideaux un moment soulevés, sur le petit corps qui reposait, vie si faible, chair tiède et douce... Là, était désormais tout son bien. Mais dans cette chair allemande, des années couleraient, avant qu'une âme s'éveillât... Il serait temps de se la disputer alors!... Il redressa

son large buste, et confiant, il sortit, sans adieu. C'était la seule attitude qui convînt à sa puissance méconnue.

Il ne fit les jours suivans aucune allusion à ce qui s'était passé. Il eût craint de montrer la violence de son trouble. Une douleur jalouse le tenaillait, furieux désir de garder, de posséder, malgré elle, la proie fuyante. Plus il la sentait perdue, et moins il y renonçait. Il était le maître, on le verrait bien. Il n'avait plus, hors les repas du soir, et leurs rares rencontres au chevet d'Hermann, de rapports avec sa femme. Ses occupations l'absorbaient, incessantes : l'évacuation presque continuelle des blessés, Allemands ou Français, pour l'Allemagne. Le départ prochain s'annonçait à certains signes. On déménageait, de la citadelle, caissons et canons. On vendait, à la gare, un amas de viandes salées, à présent inutiles. Un millier de charrettes en longues files partaient pour la frontière. On ne croiserait plus les convoyeurs en blouse bleue, avec leurs chapeaux de feutre numérotés, leurs gros foulards et leurs vestes rouges...

M. Ellangé et Louis avaient repris une vie plus active. Ils voyaient, sinon la fin de l'occupation, car il faudrait des mois avant que la France pût acquitter sa rançon de milliards, du moins l'écrou desserré, la possibilité d'aller et venir, de respirer, plus librement. Louis retrouvait des camarades parmi les mobiles du Nord, retour de Paris. Licenciés après les longs mois du siège, ils arrivaient pleins de récits, et tout fiévreux encore de leur trépidante captivité. Otto rivalisait de correction avec M. Ellangé, qui, satisfait d'avoir pu dire ce qu'il avait sur le cœur, tenait à conserver intacte la façade, jusqu'à leur séparation. On annonçait la prochaine arrivée de l'empereur Guillaume; il traverserait Amiens, en retournant en Allemagne, et passerait au préalable une grande revue. Dès le 8, les troupes affluèrent, tandis que les gens fermaient leurs boutiques, et que se vidaient les rues. Un peuple militaire couvrit chaussées et trottoirs. Marthe se souvint de l'envahissement qui avait précédé la bataille de Pont-Noyelles. La mêlée des uniformes fourmillait; les lourds landwehriens, avec leurs pantalons retroussés et leurs shakos en cuir bouilli, coudoyaient les hussards au sabre traînant; leurs sabretaches battaient, sur leurs culottes collantes. D'énormes cuirassiers blancs se dandinaient en bombant leurs poitrines où s'éployait l'aigle dorée. Le nouveau drapeau de l'Empire, noir, blanc et rouge, claqua au-dessus

des édifices. On apprit, le 10, que Guillaume ne viendrait pas. Le prince héritier le remplacerait.

Une douceur printanière flottait dans l'air moins rude. Le soleil luisait sur les toits d'ardoises, où les pigeons se posaient, en battant des ailes. M. Ellangé, la veille de la revue, décida brusquement d'atteler. Il profiterait du bel après-midi pour pousser jusqu'à Pont-Noyelles, et, peut-être, s'il était possible, y coucherait-il, dans les communs restés intacts; de la sorte il n'entendrait point s'élever, de tous les points de la ville, ces triomphales musiques dont le rythme criard lui donnait la chair de poule... surtout ce déchirant sarcasme des fifres dont le souvenir se mêlait pour lui avec celui de son père. Il passerait au cimetière, où les maçons allaient avoir à travailler bientôt, quand on ferait la translation du corps. Et il verrait en même temps si, avant Pâques, on pouvait réparer l'aile gauche de la maison, qui avait moins souffert... La campagne leur ferait du bien, à tous...

Cette journée de fête allemande, où sur la route d'Amiens à Querrieu, près de 40 000 hommes, alignés jusqu'à la ferme des Alençons, acclamaient leur Fritz, Marthe et Louis s'étaient mélancoliquement promenés, au cimetière de la Madeleine. Ils avaient déposé, sur la tombe déjà verdissante où une croix de bois dressait le nom de Jean-Pierre Ellangé, quelques rameaux de buis cueillis en passant, au jardin de M. Nichamy. Pieusement ils avaient évoqué tous deux l'autre tombe, celle que nulle croix ne repérait, et qui bossuait de son tertre anonyme la route de Mey à Villers-l'Orme. En attendant qu'ils pussent faire un jour, aidés du lieutenant Charbalyé, le triste pèlerinage de recherches, ils songeaient à ces pauvres restes, à demi consumés déjà par la terre, et où leur tendresse réincarnait la vivante forme de Jacques... L'aîné, le grand frère, parti si beau, si jeune, si confiant!... Jamais plus ils ne le reverraient. Jamais, peut-être, ils ne retrouveraient ce qui demeurait maintenant de lui, cette dépouille qui ne dormait même plus en sol français, puisque à présent Borny et Metz étaient allemands!

En revenant le long des boulevards où s'entassaient par centaines les voitures grises des convois, Marthe et Louis achevaient de dresser le bilan funèbre. La mort, partout autour d'eux, avait frappé. Pas de famille qui ne pleurât comme eux un frère, un fils, un mari... On ne croisait que gens vêtus de noir, et dont le visage ravagé disait la peine. Plus loin, c'étaient

de maigres et souffreteuses silhouettes, ouvrières serrant les épaules sous un fichu, ouvriers à barbe grise et à vêtemens loqueteux, petits bourgeois minables... Où ne s'était pas abattu le deuil, la misère avait passé, avec son cortège de maladies et de ruines... Eux-mêmes, que la fortune mettait à l'abri du besoin, quel calvaire avaient-ils gravi!... Ils se confiaient l'un à l'autre, goûtaient une lamentable douceur à ressasser, ensemble, leur désolation.

— Il y a des heures, avoua Louis, où j'envie ceux qui sont partis. J'éprouve un tel dégoût de vivre que si je ne pensais pas au chagrin de maman, je me tuerais. L'avenir est pour moi aussi sombre que le présent. Il n'y a pas de justice... Je ne crois plus à rien... Et quand je croirais encore à quelque chose, qu'est-ce que je ferais?... Rien! Je ne suis plus qu'un infirme... Avant la guerre, j'avais des raisons d'agir, d'être heureux... Maintenant!... Tout juste bon à me consumer dans l'impuissance et le regret!... Être mutilé, mort à demi, c'est peut-être encore plus triste que de ne plus être... Mort, on ne souffre plus.

Elle cherchait, trouvait les mots qui consolent... Mais avec une dénégation morne, le manchot désignait le bras d'étoffe, épinglé sur sa poitrine.

— Que veux-tu que je devienne, à présent?... Tu me parles de bonheur?... Ah! Marthe, si tu savais... Je ne t'en avais rien dit, jamais... Tu étais en Allemagne, alors... Et puis, quand tu es revenue, la guerre a commencé, et depuis!...

Il hocha la tête, la rafale emplit leur mémoire, de son tourbillon tragique...

— Je devine, frérot...

— Non, tu ne la connais pas... C'est la fille d'un industriel d'Abbeville... Louise... Louise Fontanes... Elle était venue passer les vacances dernières à Pont-Noyelles, chez nos voisins les de Nerfeuil, des cousins à elle... Si jolie, si douce!... Je l'ai aimée tout de suite... Je ne lui déplaisais pas... Nous avions causé, de l'avenir... L'avenir! Voilà...

— Mais, Louis, si elle t'aime...

— Non, non!... Je ne veux pas être un objet de pitié... Je ne veux pas encombrer maintenant sa vie... C'est fini, fini!

Marthe passa sa main tendrement sous le pauvre bras frémissant. Leurs douleurs fraternisaient. Leurs yeux, qui avaient tant pleuré, demeuraient secs et ils éprouvaient quel malheur

c'était, dans le comble du malheur, de ne plus pouvoir même verser de larmes. Parmi tant de misères, qui, en frappant la patrie, avaient atteint chacun, les moins pénibles n'étaient pas celles qu'ils portaient au fond de leur cœur, avec le regret et la haine! De tous leurs maux, ils détestaient le plus cruel, la plaie empoisonnée de l'amour.

XII

Otto, dans la chambre de sa femme, allait et venait, d'un pas violent, les poings serrés derrière le dos. Marthe, debout près du berceau, le bravait, en silence... Non, elle ne le suivrait pas! Non! elle ne quitterait pas Amiens, en ce moment!... Soulagée, elle attendait... que pouvait-il?

— Vous refusez, alors?... Vous refusez?

Planté devant elle, le visage tendu, les yeux menaçans, il essayait d'implanter, dans ce regard noir, sa volonté.

La veille, on avait appris, par l'ordonnance, qu'à la fin de la semaine, — sans doute le samedi 19 mars, — le départ, depuis quelques jours prévu, aurait lieu. Les troupes qui ne faisaient pas partie des corps d'occupation, tous les officiers et soldats de la landwehr rentraient en Allemagne. Dès le lendemain de la revue, les régimens s'étaient échelonnés sur les routes déjà poudreuses. Un médecin de l'armée àctive remplacerait Otto à la direction du lazaret, où ne restaient qu'un petit nombre de blessés...

A cette nouvelle, Marthe avait demandé conseil à son père. Elle était décidée à ne pas retourner à Marbourg, du moins de quelques mois. Sans avoir pris encore le parti d'une rupture définitive, elle n'envisageait pas la possibilité de revivre côte à côte avec son mari, surtout sur une terre où tout lui était désormais plus qu'étranger, ennemi. Après tant de souffrances, la captivité et l'exil, non, c'était au-dessus de ses forces!... Pourrait-elle jamais reprendre la chaîne? Elle évitait de se poser la question; aujourd'hui, c'était impossible, voilà tout... Le magistrat l'avait écoutée sans mot dire. Sur son visage glabre, où les pommettes saillaient, nulle émotion ne révélait la joie du père. Les yeux caves semblaient éteints. Il tortillait, de ses doigts osseux, un de ses favoris blancs... Nul doute, légalement, Marthe devait obéir. Son mari était en droit de requérir la

force publique pour la faire ramener, *manu militari*, au domicile conjugal. Le tribunal lui donnerait gain de cause. Mais, en droit, cette procédure était longue, d'ailleurs peu usitée; et, en fait, M. Ellangé ne voyait pas très bien Otto traînant avec lui sa femme, par les poignets ou par les cheveux... Qu'elle refusât, c'était la séparation avec toutes ses conséquences, l'enfant enlevé, et le divorce même, si Otto voulait y recourir, puisque la loi hessoise l'admettait, prononcé contre elle... Le mari avait tous les droits... — « Agis selon ta conscience, ma fille! avait-il conclu. Si tu restes, tu nous rendras bien heureux, et nous tenterons de défendre tes intérêts et ceux de ton fils... Si tu pars... » Un geste avait complété sa pensée. Marthe aussitôt avait mesuré l'abîme. Non, elle n'engloutirait pas ce qui lui restait de jeunesse et de force dans une vie où il lui faudrait tout abdiquer; non! elle ne subirait pas la lente horreur de devenir Allemande, malgré elle! non, elle n'abandonnerait pas la suprême relique, ce qu'il y avait de France, dans le cher petit être qui était à présent l'avenir!...

Otto, mis hors de lui par l'insultant silence, répéta sourdement:

— Vous avez bien réfléchi?... Vous refusez?

— Je refuse.

— C'est bien, nous emploierons les grands moyens. Je vous emmènerai de gré ou de force!

— Comme un objet volé, dans vos bagages?

Le sang lui monta au visage. Il cria:

— Marthe!

Elle sentait son injustice, s'y enfonçait avec une joie méchante:

— Croyez-vous qu'on dispose d'un être humain aussi facilement que d'une pendule!

La colère du vainqueur bouillonnait, dans ses veines au flux lourd. Que cette Française, en qui se retrouvait toute l'audace de la nation écrasée, osât, elle, simple femme, relever le front, insultât toute l'Allemagne conquérante, cela l'emplissait d'une rage barbare. Car il sentait bien qu'elle était maîtresse de la situation, comme d'elle-même, et qu'il ne pouvait rien, sans ridicule et sans odieux, — rien contre cette frêle volonté, plus forte que la loi et les armées! Une violence battit à ses tempes. Le sentiment de sa supériorité physique souleva, d'un brutal instinct, sa main pesante. Elle retombait aussitôt. Quand il

aurait serré ce cou délicat, broyé ces bras fragiles, qu'aurait-il obtenu de plus? Pas même qu'elle le haït davantage!... Et cette intuition aussi augmentait sa fureur : c'était fini, fini! Elle ne l'aimerait plus, jamais... Il avait pour toujours perdu ces yeux dont l'âme lui avait ri, ces lèvres qui avaient fondu sous les siennes, ces mains qui avaient caressé son front, durant les soirs de travail et de recueillement, à Marbourg, sous la lampe! Il avait perdu ce corps ferme et doux, qui avait été celui de l'amante, avant d'être le corps auguste de la mère... Ce tendre regret le déchirait, plus encore peut-être que celui de l'esprit rebelle, de cette pensée qu'il avait toujours, même aux heures de complète entente, jugée frondeuse, et dont il haïssait maintenant la révolte. Mais corps et âme, à cette minute où il achevait de les perdre, il n'y pouvait renoncer, il s'y cramponnait âprement comme à son bien, une propriété à laquelle il tenait d'autant plus qu'elle lui échappait, irrémissiblement, qu'elle lui avait échappé déjà... Il en avait une si absolue conscience qu'à sa fureur des derniers jours, et au coup de sang de son emportement, succédait une stupeur accablée.

Marthe le vit faiblir, poussa son avantage :

— Non. Je ne partirai pas. Vous n'avez aucun moyen de m'y contraindre.

Il haussa les épaules, dédaigneusement :

— Restez donc!... Ce n'est pas à vous que je tiens.

Il enleva du berceau, d'un geste prompt, son fils qui, chatouillé par la barbe longue, sourit. Des fossettes creusaient les mignonnes joues. Les bras battirent et la petite bouche gazouilla.

— Voilà tout ce qui m'importe, dit Otto. J'écrirai dès ce soir à ma mère. Dans huit jours, elle viendra chercher Hermann.

— Vous me le prendriez!

Le cri jaillit, indigné, des entrailles maternelles. Otto s'inclina, gouailleur. Il triompha à son tour :

— Libre à vous de ne pas vous en séparer...

— Vous me le prendriez!... Au risque de nous tuer tous deux!... Car vous savez qu'il a besoin de mes soins, de mon lait...

— Il est à demi sevré déjà... Et puis il y a de bonnes nourrices à Marbourg!

Il recouchait l'enfant dans son berceau. Mais lui, excité par le mouvement, tendait ses menottes, pour qu'on le reprît.

— Là! là! dit Otto en allemand, calmez-vous, monsieur le joueur!

Il ramena jusqu'au menton la couverture légère, borda le petit matelas. Devant son air de froide résolution, Marthe se vit supprimée; Jean-Pierre serait aux mains d'un autre!... Le père seul, de tristes grands-parens s'en occuperaient. Un langage odieux résonnerait sans cesse à ses oreilles, sa tendresse et son intelligence s'ouvriraient, loin d'elle, à une affection, à des habitudes étrangères... Elle ne put supporter l'idée de ce supplice, s'humilia soudain...

— Je ne me séparerai pas de mon fils... Ma présence longtemps encore lui est nécessaire. Vous n'avez pu penser sérieusement à cela!

— Et moi aussi je ne puis que dire : Je ne me séparerai pas de mon fils...

Un élan la poussa :

— Otto, vous êtes le maître. Soyez généreux. N'abusez pas de votre victoire, elle est assez complète!...

Il avait repris sa marche, à travers la chambre. Il réfléchissait, le front baissé... Elle cédait. Elle avouait son infériorité!... La colère, petit à petit, s'apaisait en lui. Il ne se réjouissait pas, dans son amour-propre masculin profondément blessé, qu'elle consentît à obéir, puisque la mère seule pliait!... La vie intime n'était-elle pas irrémédiablement gâchée!... Et puis, certain maintenant qu'elle reviendrait à Marbourg, un jour ou l'autre, il cessait, brusquement, de la désirer, ne voyait plus en elle que la compagne sauvage et butée... Il était néanmoins flatté d'avoir imposé son autorité, fait sentir le mors. Et puis il gardait Hermann, c'était l'essentiel. Il dit avec moins de rudesse :

— Vous êtes donc prête à vous conduire ainsi que vous le devez?...

Elle murmura :

— Je subirai tout, plutôt que d'abandonner mon fils.

— Oh! je ne me leurre pas... Hermann seul vous rappelle au sentiment de la réalité.

Un silence pesa. Ils suivaient chacun leurs pensées : lui moins soucieux, maintenant qu'il avait satisfaction, d'exiger l'immédiat départ; elle éperdue, son sacrifice fait... Quoi, tout quitter, son père en quelques mois devenu vieillard, sa mère, ombre douloureuse, Louis mutilé? S'arracher du cher pays, du

sol où elle avait repris racine ?... Déserter la France vaincue pour aller mener chez les vainqueurs une vie d'esclave, dans l'humiliation et la solitude ?... Marbourg ! Malgré la consolation de son fils, quelle existence y serait la sienne, entre la pitié méprisante et la suspicion de ses beaux-parens, et le compagnonnage d'Otto ?... Un bagne ! Elle se tordit les mains, supplia :

— S'il vous reste un peu de cœur, si vous vous souvenez de m'avoir aimée, ne m'obligez pas à partir tout de suite ! Laissez-moi le temps de me ressaisir... Laissez-moi m'habituer à l'idée de dire adieu à tout ce qui m'entoure... Ayez pitié de mon chagrin ! Vous ne pouvez le comprendre, parce que toutes vos pensées sont à présent à l'encontre des miennes... Vous sentez selon votre âme d'homme, d'Allemand et de vainqueur... Mais moi !... Que retrouverai-je à Marbourg ? Le souvenir de tout ce que je vais quitter !... Vous ne pouvez m'en vouloir de préférer aujourd'hui ma famille et mon pays en deuil... Jamais je n'aurais cru que de tels liens pouvaient unir un être au passé, aux parens qui l'ont créé, à la terre qui l'a nourri et formé... Nous n'avions entre nous que l'attache légère de la joie, deux brèves années qui se sont dissipées comme un rêve... J'ai avec les miens la longue communion de mon enfance et de ma jeunesse ! Un instant, j'ai pu croire que l'amour avait effacé tout cela... Puis le malheur de la France est venu, et je me suis retrouvée... Otto, on ne se connaît pas, on s'illusionne tant qu'on vit dans le bonheur... C'est dans le malheur seulement qu'on voit avec clarté les autres et soi-même. Tandis que ton pays et toi vous ne connaissiez que la joie, seule j'ai touché, avec mon pays et les miens, le fond du malheur. Alors j'ai vu que par-dessus tout j'aimais toutes ces choses sans nom qu'un seul mot exprime : la patrie...

Otto longuement regarda Marthe. A l'involontaire tutoiement qui lui était monté aux lèvres, il avait senti sur son âme aride passer, comme un souffle frais, la vision d'autrefois... Pour la première fois, il eut la sensation que cet autrefois n'était plus qu'un souvenir, c'est-à-dire quelque chose de lointain, bien mort,... quelque chose d'infiniment triste.

— La patrie ! murmurait Marthe.

A leurs yeux s'élevèrent en foule, avec leurs couleurs diverses, les images contenues dans le grand vocable mystérieux. Les champs de France et d'Allemagne s'étendirent, dans la douceur de l'air natal. Les monts, les fleuves, la face des

plaines, les villes aux pierres vivantes surgirent; tout le trésor des souvenirs, des chansons, des légendes... Un passé de gloire et de revers flotta, avec des plis d'étendards, au-dessus de la flèche des clochers et sur les croix des cimetières... Tissé de pluie et de soleil, avec la forme confuse de la terre, le beau visage s'ébauchait; il prenait corps, avec l'odeur des forêts et le tremblement de l'herbe... Il était l'eau fluide, une rumeur de voix, la beauté d'un vers, d'une statue et d'un rythme; il avait le sourire des enfans et le regard de l'amour. Il était la douceur et la raison de vivre.

Otto le chérissait, avec l'orgueilleuse ardeur de sa foi nouvelle. Mais un plus profond élan bouleversait Marthe... De toute sa tendresse et de sa piété filiales, elle vénérait le flanc déchiré, le beau visage meurtri...

— Otto, dit-elle enfin, vous qui venez de combattre pour la patrie allemande, vous ne pouvez m'en vouloir de mieux aimer aujourd'hui ma patrie à moi, puisqu'elle est malheureuse.

Ils étaient redevenus de pauvres êtres de compréhension et de souffrance. Propres jouets de leurs destinées, ils assistaient, sans y pouvoir résister, à l'obscur courant qui les emportait loin l'un de l'autre... Les heures se précipitaient, irrésistibles, et sur l'écume dansaient les débris des anciens jours.

— Tout cela est vrai, soupira Otto. Alors?

— Fiez-vous-en à moi... Quand un peu de temps aura coulé, quand la plaie sera moins à vif, alors de moi-même je reviendrai, avec celui-ci...

— C'est bien, dit Otto. Je partirai donc seul, avec votre parole.

Tour à tour ils se penchèrent sur l'enfant, qui s'était doucement rendormi. Ils le baisèrent au front, et puis ils se contemplèrent avec la même pensée. C'était à leur passé qu'ils venaient ainsi de dire adieu, le passé mort que, quoi qu'ils fissent, Hermann Jean-Pierre Rudheimer portait en lui. Une seconde, rapprochés par la gravité de l'hommage funèbre, ils reculèrent, en songeant au noir et trouble avenir... Pourtant, au moment de rouvrir le verrou qu'il avait poussé en prévision de ce débat, Otto hésita... Et revenant à Marthe, il lui tendit gauchement, timidement la main... Ils avaient cessé de s'aimer, ils pouvaient s'estimer encore... Elle aussi hésita, puis, les yeux brouillés de larmes, elle avança les doigts... Et ce fut une molle, incertaine étreinte, aussitôt dénouée que nouée, au désarroi de leurs faibles cœurs...

Deux jours après, Otto s'était mis en route. C'était le 20 mars au matin. Les nouvelles de l'insurrection de Paris avaient apporté une diversion à l'embarras des dernières heures. Depuis la veille, on commentait l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas, la ville au pouvoir de la garde nationale révoltée, Thiers et le gouvernement en fuite... Otto, corseté dans l'uniforme qu'il endossait pour les dernières fois, écoutait, avec une politesse au fond de laquelle perçait le mépris. Ces convulsions, que M. Ellangé qualifiait durement, donnaient, — Louis était le premier à l'avouer, malgré ses sympathies pour le grand Paris républicain, encore fou de la fièvre obsidionale, — le plus lamentable spectacle. Du haut des remparts des forts, d'où, lorgnette aux yeux, les Allemands suivaient le drame, comme il devait se réjouir, tout l'amphithéâtre aux aguets, à en juger par le sourire que dissimulait Otto ! On ne se lassait pas pourtant de revenir aux péripéties imprévues, d'en ressasser les détails. Ainsi s'étaient abrégés les instans pénibles d'avant la séparation. Une gêne paralysait chacun, les Ellangé s'efforçant de cacher leur hâte de voir la maison enfin nettoyée, Marthe partageant, avec des retours de pudeur, leur insolente joie, Otto enfin, le plus troublé de tous. Il regrettait par momens sa générosité, se jugeant dupe. Chaque jour qui s'écoulait l'éloignerait maintenant de cette femme, — sa femme ? — et de son fils... L'émotion de leur attendrissement passée, ils s'étaient, père et mère, retrouvés en guerre, sous leur trêve tacite... L'instant venu de monter à cheval, Otto avait à plusieurs reprises enlevé l'enfant, des bras de Marthe, pour l'embrasser encore. Tous quatre ils s'étaient un instant tenus face à face, ne sachant que se dire. Les mots eussent menti à leurs vrais sentimens ; il y avait entre eux trop de rancœurs, encore fraîches, l'inimitié à vif, qui jamais, ils le sentaient, ne se cicatriserait toute. Autour de ses beaux-parens immobiles dans leurs vêtemens noirs, Otto involontairement cherchait le grand-père et Jacques, témoins des autres départs... Comment, à ces mains qui se dérobaient, oser tendre la sienne ?... Il l'eût souhaité pourtant, autant par loyauté de brave homme que par fierté nationale, cette poignée de main de ses hôtes, beaucoup comme un hommage, un peu comme une amnistie... Mais le recul de Louis acheva de l'avertir. Le jeune homme cachait derrière son dos son bras valide ; et l'étincelant regard, et, sur la poitrine, la manche vide épinglée disaient :

« Je ne peux pas !... » Alors, les talons joints militairement, avec de grands saluts, Otto avait pris congé. En silence, aussi gauchement, aussi timidement que l'avant-veille, il avait touché les doigts de Marthe.... L'ordonnance tenait la bride et l'étrier. Otto, par contenance, avait vérifié la longueur des étrivières, la sangle, et, s'étant mis en selle, il avait salué encore, raide, la main droite à hauteur de la casquette plate... Puis il s'était éloigné au pas, sans tourner la tête, comme s'il eût été un inconnu, quelque occupant de passage, dans la ville conquise...

Ce que cette attitude pouvait cacher de douleur, aucun des Ellangé n'y songeait. Quand Otto disparut, au coin de la rue Porte-de-Paris, ce fut l'évanouissement du spectre. Ils respirèrent; c'était comme si la maison leur eût appartenu à nouveau, ils y rentraient, après une longue absence, ils tiraient les rideaux, ouvraient les fenêtres, à l'air pur, au grand soleil. Marthe seule, en remontant avec son fils dans les bras, suivait d'un bref adieu mélancolique le passant qui emportait pour jamais les années les plus belles de sa vie. Comme cela était loin déjà, s'effaçait dans la mémoire ! C'était au temps où Marbourg n'était qu'une petite ville de Hesse, et où la France vivait glorieuse, sous l'Empire... Depuis ! l'Empire s'était écroulé, en entraînant, dans le fracas et le sang de sa chute, la France étourdie ; un autre Empire, parmi la fumée des batailles, s'était dressé sur la terre natale éventrée, les villes en ruines, les blessés, les morts... C'était tout ce que le passant laissait derrière lui... Passant ! Passé !... Elle serra contre son cœur son Jean-Pierre, mais elle ne l'associait à l'idée d'Otto que pour se détourner de celui-ci et s'élancer à l'avenir... Jusqu'au père avait disparu... Le doux petit être demeurait seul, et déjà en son âme elle l'élevait, ainsi qu'une offrande, vers la patrie. Jean-Pierre remplacerait Jacques...

Avril, au ciel sans nuages, déploya l'azur. A le voir resplendir à travers la lumière chaude, on se demandait si l'hiver avait existé jamais, ce terrible hiver de pluie, de brume et de gelée où des centaines de mille hommes avaient tournoyé dans la boue sanglante et dans la neige, crevé de faim et de froid, par les champs et par les routes jonchées de cadavres. Les bourgeons, les petites feuilles, chaque jour enveloppaient, d'une grandissante dentelle verte, les arbres noirs de l'Esplanade. A Pâques, toute la maison émigra à Pont-Noyelles. Elle avait

hâte de fuir Amiens, d'oublier qu'il y avait encore une occupation prussienne. Réparée en hâte, l'aile gauche offrait un abri suffisant. Marthe ne pouvait voir, sans que soudain les impressions anciennes la déchirassent, aussi vives, les traces partout tangibles de la bataille. La façade principale dressait son mur noirci et lézardé, ses embrasures béantes, sur l'écroulement des plafonds, un pan de jour. Chaque après-midi il fallait passer, pour aller au verger, devant la serre dont tous les verres avaient été brisés. La trace des roues creusait la terre des massifs, où les giroflées çà et là repoussaient. Leur velours jaune et brun épandait son parfum sucré. Mais c'était seulement sous les pruniers, dans l'herbe drue où fleurissaient primevères et violettes, que le cauchemar s'évanouissait. Là, dans le grand silence, sous les arbres bas et parfumés, pareils à de grosses houppes roses et blanches, la nature poursuivait, sereine, l'œuvre interrompue. Des insectes couraient dans les chemins moussus, et dans l'air bleu tournaient les papillons couleur de soufre. Au bord de l'Hallue, les peupliers dressaient toujours leurs fuseaux frais, et les trembles, à la moindre brise, frissonnaient comme un voile d'argent.

Jean-Pierre, installé dans sa voiture, dormait à côté de Marthe. Elle avait repris, avec sa mère, leurs petits ouvrages d'autrefois. Aux tricots emmaillés d'un doigt fébrile, avaient succédé les bandes de broderie... Mais, sans cesse fatiguée, Mme Ellangé posait sur ses genoux le morceau de toile cirée verte, où elle piquait l'aiguille... Marthe, à la dérobée, la contemplait. Comme elle avait vieilli ! Les cheveux tout blancs, le visage naguère si rond aujourd'hui creusé, les yeux d'un bleu plus pâle encore, délavé par les larmes, ses quarante-huit ans en paraissaient soixante. Tout ressort était brisé en elle... Les bras ballans, elle suivait, d'un regard vague, le bonheur enfui. Elle avait l'effacement d'une ombre.

Agilement, Marthe nouait à un point un autre point. Elle cousait, du même fil, la soie et sa pensée. Elle avançait, d'aiguillée en aiguillée, à travers le champ désolé des souvenirs, jusqu'au bord où la route tournait, vers l'inconnu de demain. Elle songeait à des choses confuses, sans lien apparent, toujours revenait à Louis. Il secouait avec peine la torpeur de son désespoir, rouvrait ses livres. M. Ellangé le persuadait qu'il pourrait plaider encore ; nul ne songerait à sourire, en voyant

pendre une des manches de sa robe... Tous au contraire l'entoureraient d'une sympathie. Allons donc, il aurait fière mine, bientôt, avec le ruban de la Légion d'honneur sur la poitrine! Le ruban rouge, couleur du sang versé... Louis acquiesçait, gentiment; mais elle sentait bien, lorsqu'il venait s'asseoir près de son neveu, — dont il chatouillait le nez avec une feuille, — ce que dissimulait son sourire pâle et las, quel regret incurable. Il pleurait, au fond de lui-même, sa jeunesse amputée, l'amour perdu.

Mai vint, et avec lui l'enchantement des roses. Il y en avait dans toutes les allées. M. Ellangé, le front ombragé d'un chapeau de paille, allait d'une tige à l'autre, avec un sécateur à la main. Il coupait les gourmands et chassait les pucerons. La vie végétale de la nature seule, à présent, l'intéressait. Il avait perdu toute apparence de l'ancien procureur impérial, les épaules voûtées et la jambe traînante. Sur l'osseux visage qu'une morgue naguère durcissait, ne se lisait plus qu'une tristesse abattue. Le teint, de jaune, était devenu terreux. Ces dix mois de tourmens avaient posé leurs griffes sur les tempes striées de mille rides, la bouche tombante, au pli amer. Rien de ce qu'il avait aimé n'était plus. Le barreau comme la République étaient pleins de figures nouvelles. Il attendait qu'on liquidât sa pension de retraite. Il n'était plus maintenant qu'un vieux grand-père, bon à attendre la fin. Toute sa philosophie l'avait quitté, et dans sa bibliothèque même, au milieu de ses belles reliures, miraculeusement sauvées, il restait des heures à rêvasser, sans même songer à tirer du rayon familier un de ses classiques, Cicéron ou le bon Horace d'antan. La lecture lui était devenue odieuse, tout le fatras des historiens et des poètes! Quelle vanité que celle des idées humaines, ces lettres et ces sciences qui aboutissaient aux charniers de Sedan et de Metz, au brutal démenti du canon!... « Vois-tu, Marthe, disait-il, quand je pense qu'après la guerre étrangère nous subissons à présent la guerre civile, quand je pense que Paris et Versailles sont en train de se massacrer, j'ai envie de tourner le nez contre le mur comme le Commandant, et que la mort me prenne!... »

Elle essayait en vain de le remonter. La sanglante fin de la Commune, dans le vertige des tueries, dans le sinistre tourbillon des incendies, les frappait tous d'horreur... — « La Cour des comptes, le Louvre, les Tuileries, » murmurait M. Ellangé!...

Leurs yeux suivaient dans les noires volutes, dans la flamme écarlate, cette disparition du passé. Toute la gloire s'en allait au vent. Il ne restait que honte et rage, l'odeur écœurante du sang. Après le feu, les ruines... Plus étroitement, en ces jours qui rappelaient, dépassaient les pires étapes de leur calvaire, la famille se serrait, dans la maison elle aussi saccagée... Une étroite communauté rassemblait, en un seul deuil, tous leurs deuils. Il leur semblait que de le supporter ensemble, l'écrasant fardeau pesait moins, à chacun d'eux. Jamais, plus que dans l'intimité de ces semaines où ils essayaient de se reprendre à la vie, où, brin à brin, ils refaisaient, à leurs âmes ballottées par la tempête, un nid précaire, Marthe n'avait senti le réconfort de cette affection à laquelle nulle autre n'est égale. Elle comprenait quels liens unissent les parens à l'enfant et la sœur au frère, leur douceur, leur force. Cette tendresse qu'ils éprouvaient, cette entente qui se devinait, d'un signe, d'un silence, deux années n'avaient pu suffire (comme un instant elle l'avait cru entre Otto et elle, à Marbourg!) pour en mêler, indissolublement, les solides et souples entrelacs. Elles étaient faites d'une chaîne continue de joies et de peines, d'anciens sacrifices, de grands événemens et de menus faits, de tout et de rien. Elles venaient d'un très lointain passé. Avant eux, d'autres Ellangé l'avaient tramé, de leurs vies et de leurs morts.

Le Passé !... Par delà la guerre, par delà les années de Marbourg, insensiblement il reprenait Marthe... Il s'insinuait en elle. Il flottait autour d'elle. C'est lui, lui qu'elle croisait à son insu, lorsque, errant à travers les rues dévastées de Pont-Noyelles, elle voyait du seuil des portes son adolescence se lever, avec les petites filles joueuses. « File, file, ma quenouille !... Le temps passe, le temps va ! » C'est lui qui chantait à travers les voix insouciantes, comme il avait chanté il y avait vingt ans avec sa propre voix, comme il avait, deux cents ans durant, chanté devant les mêmes portes, avec les voix d'autres petites filles. Tour à tour, elles étaient devenues mères, et puis grand'mères, et d'autres petites filles avaient chanté. C'est lui qui donnait aux pierres des tombes, dans l'humble cimetière, cette couleur si chaude, où dans la rouille des lichens les noms gravés ne se distinguaient plus. C'est lui qui bossuait la terre des morts, verdissait le buis et sur le mur bas faisait bonne l'ombre tiède, découpée en rond, du vieux tilleul...

Tous les dimanches, Marthe, un instant, au sortir de la messe, s'y asseyait. De là elle voyait la cime lointaine des arbres du parc, et, quand elle se retournait, la plaque de marbre noir, au mur du mausolée. Les lettres d'or d'un nom nouveau brillaient, au bas de la liste mortuaire : « Jean-Pierre Ellangé, 1789-1870. » Son caveau était prêt. Douloureusement, Marthe songeait à l'absence de l'autre nom. Quand pourrait-on graver la seconde ligne? Elle répétait mentalement les syllabes funèbres : « Jacques Ellangé, 1842-1870. » Reposerait-il jamais en terre française, le grand frère, auprès de ceux de sa famille et de sa race?

Ce fut au commencement de juin qu'eut lieu la translation des restes du Commandant, par un soleil splendide. Marthe, confiant son fils à sa mère et à la vieille Julie, avait voulu accompagner à Amiens M. Ellangé et Louis. Elle déposerait quelques roses sur la tombe de Frida Lehmann, puis suivrait avec eux, en voiture, du cimetière de la Madeleine à Pont-Noyelles, le convoi funèbre. Elle avait été prier à la cathédrale durant que s'accomplissaient les formalités administratives, la pénible reconnaissance du corps. Arrivée devant la fosse ouverte, au moment où allait s'ébranler le char, elle n'avait eu que le temps de courir à la sépulture voisine et d'accrocher, à la stèle par ses soins dressée, le bouquet du souvenir... Pauvre Frida! Elle aussi avait été une victime!... Au pas le long trajet s'était effectué. On avait, à la Chaussée Saint-Pierre, rencontré un détachement prussien. C'étaient des fantassins du 44e qui rentraient de l'exercice. Le père et les enfans s'étaient silencieusement regardés. Mais, avec leur mécanique maniement d'armes, les Prussiens rendaient les honneurs au passage. Les vainqueurs de Sedan venaient de saluer, sans le savoir, le vainqueur d'Iéna.

Quelques jours après, M. Ellangé et Louis partaient avec le lieutenant Charbalyé pour la Lorraine. Il profitait d'une permission, afin d'aider dans leurs recherches les parens de son ami. Après mille difficultés, tous trois parvenaient enfin au terrain de la bataille du 14 août. Pas à pas, ils refaisaient le chemin suivi par le 43e, retrouvaient l'endroit où Jacques était tombé, revenaient à l'allée des sapins, la triste route de Mey à Villers-l'Orme... Lequel de ces tertres abritait la chère dépouille? Ils gonflaient, identiques, la terre sablonneuse sous les

sombres arbres, tous pareils. En vain, le lieutenant Charbalyé rappelait ses souvenirs. Ici, on avait enterré pêle-mêle Allemands et Français, là c'était un commandant et deux capitaines... Ce devait être plus loin, à moins que... L'hiver avait passé, ruinant la fragile croix de branches. Rien ne distinguait plus le sillon où Jacques Ellangé dormait, avec ses soldats, le dernier sommeil... L'Allemagne le gardait tout entier. Marthe, au récit de son père, quand il revint, rêva longtemps. Les poteaux blancs et noirs avaient eu beau hérisser le sol lorrain, jalonner l'arbitraire tracé de la frontière nouvelle. Sur la rive droite de la Moselle, dans le chemin creux de Mey à Villers-l'Orme, Jacques reposait, quand même, en terre française!

Juillet étendit la magnificence de l'été. Les jours passaient en vain, les sentimens de Marthe demeuraient aussi violens qu'à l'instant du départ d'Otto. Même le recul avait donné à son intense vision des choses plus de netteté encore. Elle jugeait d'ensemble. Si rien ne s'était atténué, dans sa souffrance, elle se découvrait, à mesure, toujours plus éloignée du mari allemand, toujours plus rapprochée des siens, du foyer familial, de l'air de France. Elle avait reçu, depuis avril, plusieurs lettres de Marbourg. Chacune d'elles, malgré son ton mesuré, lui causait une irritation douloureuse ; chacune avait ravivé, en un hallucinant raccourci, l'année terrible. Otto comptait sur sa parole, l'attendait. Viendrait-elle pour les vacances? Il ne donnait nul détail sur ses propres sentimens, se bornait aux nouvelles des siens, et à souhaiter plus longs les bulletins de la santé d'Hermann, que toutes les semaines elle lui envoyait... Laissée libre de choisir son heure, Marthe remettait, d'heure en heure. D'abord, dans le soulagement de se retrouver libre, elle avait écarté toute idée de retour. Plus tard!... Puis, peu à peu, elle était revenue à la réalité. Elle ne cessait de penser, maintenant, à l'échéance fatale. Elle avait promis de revenir avec son fils quand serait un peu cicatrisée la plaie... Il faudrait tenir! Elle ne se leurrait nullement sur le résultat, d'avance envisageait l'inévitable vie... Elle était tranquille, ce serait l'affaire d'une semaine ou deux! Elle, Allemande? Elle condamnée à cette asphyxie? Tout son être se soulevait... Alors?... Mais Jean-Pierre? ou plutôt, comme on dirait là-bas, Hermann?... C'était le point noir, l'inconnu redoutable. Pourtant elle avait confiance...

Le lendemain du jour où le corps d'occupation quitta Amiens, elle se décida. Elle partirait par la Belgique, éviterait ainsi l'odieuse traversée de l'Alsace. Elle emmènerait avec elle, pour soigner Jean-Pierre, sa femme de chambre, Henriette, la fille du jardinier. C'était le 23 juillet. Son père et sa mère l'accompagnèrent jusqu'à la gare... Il y avait plus d'un an qu'elle était arrivée, avec Otto, par un matin semblable.

Marbourg enfin parut, dans l'or du soir. Marthe enveloppa, d'un long regard, la gare rouge, les ponts sur la Lahn, les deux tours de Sainte-Élisabeth, la pittoresque ville escaladant la montagne, avec ses jardins et ses toits, et, là-haut, la découpure féodale du château... Rien n'avait changé. Comme si elle fût revenue d'une promenade à Giessen, Otto l'attendait sur le quai. Elle reconnut, de loin, sa haute stature.

Il ouvrit la portière du wagon, l'aida à descendre... Et lui aussi, il était resté, ou plutôt il était redevenu le même!... L'Otto d'autrefois, celui qu'elle avait aimé, avant la guerre. Il avait repris sa loyale et bonne figure, ses yeux de source; quelques fils blancs argentaient seuls la barbe épaisse. Et pourtant, c'était un autre!... Il la contemplait sans savoir quelle contenance tenir, mais aussitôt il comprit, et vite se détourna pour prendre son fils, des bras d'Henriette. Il l'embrassait, émerveillé. Mais, au contact du poil rude, Jean-Pierre poussait des cris perçans.

— Excessivement embelli, tout de même, le petit bonhomme Hermann! Il a doublé, déclara Otto en allemand, évitant le « tu » ou le « vous, » mais avec un manifeste souhait d'entente.

Elle répondit, en français :

— Vous trouvez?...

Et calmant, d'un baiser, la grande douleur du tout petit, elle ajouta :

— Sage, Jean-Pierre!

Le heurt des deux prénoms, l'accent d'intraduisible froideur, l'opposition d'une langue à l'autre achevèrent ce qu'avait fait pressentir à Otto la réserve de l'accueil. Marthe s'était reprise, à jamais. C'était, plus irrémédiablement encore qu'à Amiens, l'éternel antagonisme qui renaissait. Seul, dans sa petite maison, il avait fait, en sens inverse, le chemin accompli par Marthe. Il s'était rapproché d'elle autant qu'elle s'éloignait de lui. Et tout à l'heure, en la voyant sur le marchepied, si

fraîche et si belle, il avait senti renaître en lui, plus vif, l'ancien désir. Certes il n'espérait pas qu'après une telle tourmente ils se retrouveraient intacts, mais peut-être, avec les débris du bonheur, pourrait-on rebâtir un pauvre bonheur encore?... D'un coup, l'humble édifice croulait, dernière ruine, après tant de ruines. Il n'y avait plus en présence que deux races ennemies. L'impossible. Ses yeux clairs s'obscurcirent d'un voile de larmes. Il frappa du pied, se ressaisit.

Dès cette première minute, l'existence odieuse commença... Ils connurent, dans leurs plaies ravivées, le supplice à coups d'épingle de vivre côte à côte et de ne plus s'entendre sur rien, l'absolu désaccord des mœurs, des habitudes, des goûts, la collision incessante des sentimens et des pensées. Cependant, hormis qu'Otto se retirait le soir dans sa pièce de travail où un lit de fer était dressé, — comme naguère, dans son bureau du Musée! — c'était la ronde identique des heures, sur l'immobile cadran. La vie de Marbourg inexorablement continuait, avec ses papotages universitaires, ses cancans de province, sa rigueur luthérienne... Marthe n'y trouvait plus qu'un intolérable ennui, une rudesse hypocrite et grossière. Elle prenait en aversion l'austère bonhomie du vieux pasteur, et le sourire fielleux de Mme Rudheimer, l'espèce de condescendante pitié qui transpirait, à leurs moindres paroles... Mais elle les détestait encore moins qu'Otto, lorsque, obstiné à son allemand, il prenait Jean-Pierre sur ses genoux, le câlinait, dans sa rude langue paternelle.

Il commençait, lui aussi, à ne plus voir en elle que l'ennemie, l'insupportable Française qui le défiait, à tout instant. Mais, privé de sa beauté dont le regret le harcelait, il ne parvenait pas à la haïr, continûment. Il s'inquiétait de la voir de semaine en semaine se consumer, pâlir... Elle se refusait à quitter la maison, par peur de la rue et de la ville ennemies, passait les après-midi sur le haut balcon. Ses yeux, par delà la ligne bleue des forêts et des monts, cherchaient un autre horizon, le ciel d'Amiens. Dans l'étroit lit, dont elle avait enlevé en arrivant les rideaux de coton blanc et le dérisoire ruban vert, elle se retournait chaque nuit, avec une fièvre de désespoir, des étouffemens... Par la fenêtre ouverte, l'air de la nuit entrait, empoisonné. Le silence de la terre allemande l'affolait, comme celui d'une tombe, où elle eût été enfermée

vivante. Elle préférait encore ce répit de solitude au quotidien martyre. Aux premiers jours d'août, elle tomba malade. « C'est le mal du pays, madame! » disait Henriette, elle-même maigrie, changée. Il fallut sevrer Jean-Pierre. Lui aussi avait fondu.

Un soir de la fin d'août où, avant le dîner, Marthe étendue dans le fauteuil Voltaire contemplait, du balcon, la morne splendeur du paysage, elle sentit une main peser sur son épaule.

— Écoute! disait, en français, une voix grave.

Elle tressaillit, au tutoiement... Otto était près d'elle.

— Écoute, Marthe. J'ai beaucoup réfléchi, depuis quinze jours. Une telle existence ne peut se prolonger entre nous. Elle n'est digne ni de notre passé, ni de notre situation d'aujourd'hui... Je te remercie d'être venue, et d'avoir tenté un essai loyal... Mais à présent, je vois comme toi la vérité. Nous sommes séparés par des obstacles infranchissables... Si nous continuions à vouloir nous débattre, je pense que nous en viendrions bientôt à des scènes abominables; déjà tu dépéris, dans la fierté de ton silence, mais serions-nous, demain, maîtres de nous?... Pourtant le Seigneur m'est témoin que j'aurais pu t'aimer encore, si tu l'avais voulu... Oh! je le sais! C'eût été de ta part un effort surhumain... Et ce n'est ni de ta faute, ni de la mienne.

Elle le regardait, surprise, défiante encore.

La méditation et le chagrin avaient, en ces semaines où s'était livrée en lui le suprême combat, affiné, pâli ses traits. Une tristesse résignée faisait moins dur son regard, encore amer. Il s'était interrogé, dans sa conscience d'homme. Avait-il le droit de condamner à mort cette existence? Lui qui n'avait perdu ni frère, ni parens, n'était-il pas juste qu'il payât, lui aussi, sa rançon pour le triomphe de sa patrie? Le sacrifice de son bonheur, c'était sa part contributive à la grandeur de l'Allemagne. Avec une douleur mystique, il acceptait l'holocauste, si dur qu'il fût...

— Oui, j'ai réfléchi, j'ai compris... La guerre s'est élevée entre nous, comme entre nos deux pays... Et c'est une terrible chose que la guerre!...

Il se tut, un instant; ils virent tourbillonner le fléau, dans la fureur des incendies, le fracas du canon, l'air déchiré de râles.

— Elle rend les hommes brutaux. Elle tue les plus doux sentimens.

Marthe ferma les yeux : leur amour gisait, parmi les morts. Tous deux, avec une pieuse horreur, pensaient à ce qu'ils avaient perdu... Leurs vies arrachées, brisées !... Elle voyait aussi le Commandant, Jacques ; Otto, des amis disparus... Et autour d'eux, ils voyaient encore, par centaines de mille, les foyers en deuil et les cadavres, les cadavres, en train de pourrir déjà, sous la terre... Plus de deux cent mille Français, plus de cent trente mille Allemands !... De toute son âme de femme elle maudit la monstrueuse folie, la guerre imbécile et sauvage... Elle s'était levée, considérait la salle à manger autrefois familière, la potiche de Delft avec sa gerbe d'hélianthes, le poêle blanc cerclé de cuivre. Elle murmura :

— Oui, la guerre !... Sans elle...

Mais Otto secoua la tête :

— Nous devons nous incliner devant la volonté suprême. Cette guerre était dans les destinées. Dieu l'a voulue. Un Allemand peut s'en attrister, en tant qu'homme. Il ne doit rien regretter.

L'attendrissement de Marthe soudain s'évanouit. Son âme de catholique et de Française s'était redressée, armée, contre le protestant teuton, l'intransigeant vainqueur...

Otto continua :

— Partez. Je ne puis ni ne veux vous garder malgré vous. Je demanderai au tribunal de Cassel de dissoudre, par sentence judiciaire, notre mariage... Votre départ constituera une des causes de divorce prévues par notre loi : l'abandon avec mauvaise intention... Ainsi sera rompu entre nous le lien qui est entré dans notre chair et qui nous torture. Vous pourrez redevenir Française.

Un affreux regret sonnait dans sa voix. Comme Marthe aurait vite oublié !... Bouleversée, elle s'était appuyée au dossier du fauteuil. Et Jean-Pierre ?... Dans son ivresse, elle ne pensait qu'à lui... Otto donna un bref, intense souvenir à tout ce qui, derrière eux, s'évanouissait. Puis il reprit, grand à sa manière :

— Hermann est trop petit pour que je songe à le séparer de vous, maintenant. Je vous le laisse jusqu'à ce qu'il ait cinq ans. Il me sera ramené, chaque année, un mois à Pâques et deux mois durant mes vacances. Ensuite, avec des droits égaux en votre faveur, je le prendrai ici, afin de pourvoir à son éducation.

Confiant dans la suprématie de sa race, il imaginait, au delà

de l'abandon momentané, l'équilibre rétabli, la reprise, Hermann allemand. Ainsi il conciliait, avec humanité, tous les intérêts. Il attendit, avec beaucoup de dignité, la réponse...

Mais Marthe, suffoquée par la joie, fondait en larmes. La surprise était trop heureuse, la libération trop brusque. Avec une ferveur illuminée, elle imaginait, de son côté, la revanche certaine, Jean-Pierre Français. L'avenir était à elle! Il ne dépendait plus que de son adresse, de son affection, de son intelligence, de sa foi. Né en France, élevé comme elle saurait l'élever, son fils, à vingt et un ans, opterait... Elle ne put que balbutier, en prenant la main d'Otto et en la serrant :

— Merci !

Un moment encore ils restèrent sans parler, devant la fenêtre. Le soir tombait, sur l'horizon magnifique. Les monts se foncèrent, violets, dans la fournaise du couchant. De grandes fumées volcaniques, pourpres et noires, s'échappaient du soleil, comme d'un cratère d'or. Ils étaient debout à côté l'un de l'autre. Ils eussent pu se toucher... Mais de l'un à l'autre il y avait toute la distance qui séparait Marbourg d'Amiens, les tours de Sainte-Élisabeth du clocher de la cathédrale, la France démembrée et vaincue de l'Allemagne triomphante... Il y avait l'abîme des frontières. Plus fort que l'amour, le sentiment de la race et de la patrie, au souffle de la guerre, avait balayé le passé... Entre eux s'étendait, ainsi qu'une terre disputée, le lointain avenir de leur fils. Le soleil d'instant en instant baissait : il disparut. Avec une indicible mélancolie, les yeux fixés sur les nuages d'ombre et de sang, Otto et Marthe sentaient le meilleur d'eux-mêmes en eux mourir, avec le jour.

VICTOR MARGUERITTE.

NOTRE RONSARD

II[1]

SON ŒUVRE ET SON TEMPS

La diversité des points de vue d'où l'on peut juger Ronsard atteste la richesse et la puissance de son génie. Ce qui nous intéresse le plus, c'est l'homme replacé au centre de son œuvre et de son temps. Là encore, les travaux de nos érudits nous seront d'un précieux secours, et particulièrement celui de M. Laumonier qui a renouvelé l'étude des sources et de l'originalité du poète, et dont l'idée générale vaut que, tout d'abord, on s'y arrête.

I

On l'a déjà vue se dessiner. Ronsard, qui, dans son audace juvénile et dans son aveuglement, avait contribué, plus que personne, à jeter un sombre discrédit sur notre Moyen Age, s'était bientôt repenti de son injustice. Tout en se glorifiant d'avoir importé en France l'art d'un Pindare ou d'un Anacréon, il était revenu au génie bourgeois et oratoire de l'ancienne France et avait repris, pour la continuer, la tradition de nos poètes du XIIIe siècle, transmise jusqu'à lui par Jean de Meung, Froissart, Villon, Charles d'Orléans, Lemaire de Belges, Clément Marot. Il l'avait retrouvée dans les poètes latins d'où elle était issue, dans les poètes italiens qui l'avaient détournée à

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

leur profit, dans les poètes néo-latins qui s'étaient inspirés, avant lui, et des uns et des autres. Ronsard n'est pas le révolutionnaire que nous croyons! Même au point de vue des rythmes, ses innovations ou plutôt le principe de ses innovations n'est qu'un retour, par-dessus le XIVe et le XVe siècle, à la technique des troubadours et des trouvères. Ce « Vulcain tombé des cieux » a forgé l'anneau d'or qui relie la poésie moderne à la poésie médiévale. La chaîne n'a jamais été rompue. « Les *Odes* ne sont pas le signal d'une révolution, mais le terme d'une évolution. » Savez-vous ce qu'est Ronsard? *Un Marot supérieur.*

L'idée n'est pas absolument neuve; et M. Laumonier est le premier à le reconnaître, puisque Sainte-Beuve, dans son *Tableau de la Poésie française*, avait déjà le souci de nous montrer « que la Pléiade continuait un mouvement antérieur. » Mais elle n'avait pas encore été poussée aussi loin, ni avec une telle abondance d'érudition. Disons-le tout de suite : la formule nous en paraît dangereuse, parce qu'elle tend, sinon à rapetisser Ronsard, du moins à sacrifier sa poésie grave à sa poésie légère, et à trop humilier ses grandes odes devant ses exquises chansons. Quand la partie purement lyrique de son œuvre en confirmerait la justesse, son œuvre entière, si imprégnée de lyrisme, la démentirait.

Que Ronsard n'ait pas brisé avec la tradition nationale autant qu'on l'a pensé et qu'il le pensait lui-même, lorsqu'il dénonçait « la monstrueuse erreur » des âges précédens, nous aurions désormais mauvaise grâce à ne pas en être convaincus. Mais il ne s'est pas borné à « redorer le blason de notre vieille poésie. » Il en a changé l'âme. Quand nous allons reprendre notre bien chez les auteurs étrangers, — Ronsard dans Pétrarque, La Fontaine dans Boccace, — soyez sûrs que ce bien en lui-même nous attire beaucoup moins que les élémens nouveaux dont il s'est enrichi. D'autre part, rien n'empêche une littérature allégorique d'être populaire, le peuple ayant une tendance marquée à personnifier des abstractions; mais une littérature mythologique ne saurait l'être. Ronsard a fait une révolution puisque, avec lui et après lui, la poésie française devient une poésie éminemment aristocratique. Si les révolutions littéraires ne sont que des achèvemens d'évolutions, il faut cependant pour les accomplir un homme qui possède quelque chose de plus et d'autre que tous ses devanciers. Ronsard, un Marot supérieur?

Certes, Marot a été un vrai poète; il a rencontré çà et là, et plus souvent encore si l'on veut, le vers, l'image, le trait qui l'égalent aux grands poètes. Mais il ne représente qu'un des modes de l'esprit français et dans son rayon le plus intime. Ronsard, lui, est un de ceux qui portent témoignage pour toute une époque et pour toute une nation.

Ces réserves faites, la thèse de M. Laumonier est séduisante et féconde. Jusqu'ici on s'était plutôt attaché à nous prouver combien les Malherbe, les Boileau et les Voltaire, les Chénier avaient méconnu l'homme qui pouvait à juste titre s'écrier :

> Vous êtes tous issus de ma muse et de moi.
> Vous êtes mes ruisseaux, je suis votre fontaine.

La figure de Ronsard, ainsi présentée, n'était éclairée que d'un seul côté; M. Laumonier a projeté une très vive lumière sur ce qui en était resté dans l'ombre. Il a distingué, trié, dénombré, classé, à travers les importations étrangères et gréco-latines, les legs de notre ancienne poésie. Il a réveillé le Moyen Age endormi sous les fastueuses dépouilles du Temple Delphique. Ce lyrisme florissant, il nous en a montré les germes et comme les premiers boutons éclos dans le sein des troubadours et des trouvères. C'est peut-être à son insu que Ronsard exploitait leur héritage, bien qu'il pût difficilement ignorer les *Prose Toscane* « où Bembo reconnaissait dans les troubadours les ancêtres directs de la poésie italienne. » Qu'importe? On n'insistera jamais trop sur le caractère français de son œuvre.

Mais faut-il le chercher uniquement dans son goût des sentences morales, dans son penchant à l'allégorie et à la préciosité, dans son épicurisme élégiaque, sensuel et libertin, dans ses protestations en faveur de l'amour libre et dans ses variations infinies sur le *Toutes pour tous et tous pour toutes* du Roman de la Rose? Ce goût, ce penchant, cet épicurisme, cette « humeur cyprienne, » nos poètes les partagent avec tant d'autres poètes qui ne sont point gaulois! Comme il est malaisé de fixer les élémens constitutifs d'une race! Dès que nous les isolons, ils s'affaissent et se vulgarisent. Ronsard est tout cela, et M. Laumonier le sait bien, il est mieux encore : une admirable intelligence française, mise au service d'une grande passion, dans un tempérament gaulois. Humaniste, il tirera des vieux trésors de l'humanisme ce qu'ils contiennent d'humanité et, pour son

temps, d'actualité vivante. Le souffle du Moyen Age se confond dans son œuvre, comme dans son siècle, avec les effluves de la Renaissance. Mais le Moyen Age hésiterait souvent à l'avouer pour son fils. Et souvent les muses grecques et latines, les Neuf Sœurs

Qui trempèrent ses vers dans leurs graves douceurs,

sentiraient un étranger en ce fier nourrisson. Cet étranger, c'est nous.

II

Quand on étudie les *Sources* de Ronsard, on craint d'abord que l'originalité du poète ne se dissolve dans cette multitude de souvenirs et de réminiscences que ses moindres ouvrages portent en eux. Puis on s'émerveille qu'elle y ait presque toujours résisté. Pas une pièce, pas un vers où l'on ne relève « un vestige de rare et antique érudition. » Ronsard emprunte non seulement à tous les poètes grecs d'Homère à Lycophron, non seulement à tous les poètes latins, mais encore aux poètes italiens Pétrarque, Sannazar, Arioste, mais encore aux poètes néo-latins, Jean Second, Marulle, sans compter, bien entendu, Lemaire de Belges et Clément Marot, le Roman de la Rose. Il ne traduit pas littéralement. Les autres poètes de la Brigade ont beaucoup plus traduit que lui. Mais il imite, il paraphrase, il transpose. Il va cueillir chez son modèle jusqu'aux détails particuliers de sa propre histoire, de sorte qu'on peut se demander parfois s'ils sont vrais, ou s'il ne se les approprie que pour lui ressembler davantage. Nous affirme-t-il qu'il a su l'anglais et l'allemand :

L'Espagne docte et l'Italie apprise,
Celui qui boit le Rhin et la Tamise
Voudra m'apprendre ainsi que je l'appris?...

M. Laumonier nous prévient que ces vers ne sont qu'une transposition d'Horace, qui avait écrit : « Le Colchidien, le Dace, le Gelon lointain me connaîtront ; l'Ibère instruit et le peuple qui boit le Rhône apprendront mes vers. » Horace avait dit avant lui qu'Apollon et les Muses habitaient sur les rives du Loir. Avant lui, Horace avait chanté l'hymne de saint Ger-

vaise et Protaise. « Les quatre strophes de l'Ode à Faune, le dieu païen, ont passé dans les quatre dernières strophes de ce chant chrétien. » Une seule ode, l'Ode à Mellin de Saint-Gelais, où il céda peut-être au désir « d'éblouir son rival » renferme des souvenirs d'Horace, de Virgile, d'Ovide, d'Homère, de Catulle, de Stace. Ses poésies amoureuses entrelaceront, à chaque instant, une métaphore de Pétrarque à une antithèse de Marulle, et une pensée de Properce à une mignardise de Jean Second. Si Ronsard prie le rossignol de lui servir de messager auprès de sa maîtresse, c'est qu'il avait probablement lu la *canzione* de Bembo : *O rossignol qui dans ce vert feuillage !...* Il est vrai que Bembo avait lu les trouvères qui font du rossignol le poète par excellence du Printemps et de l'Amour. J'aime à croire que Bembo et Ronsard l'avaient entendu chanter ailleurs que dans les vers de leurs prédécesseurs; et je suppose que Ronsard était de force à trouver, tout seul, ce motif d'inspiration. Mais ne chicanons point M. Laumonier sur ses innombrables rapprochemens. S'il y prend beaucoup de plaisir, il est encore plus heureux lorsqu'il découvre chez son poète un sentiment ou un développement dont personne, à sa connaissance, ne lui avait donné le premier mot. Du reste, Ronsard les autorise, car, loin de dissimuler ses imitations, il les proclame et s'en flatte comme d'un titre d'honneur. Le Roi semble-t-il désirer qu'il abandonne la lyre amoureuse pour emboucher la trompette épique, il s'écriera :

Mais que me sert d'avoir tant lu Tibulle,
Gallus, Ovide et Properce et Catulle,
Avoir tant lu Pétrarque et tant noté,
Si par un roi le pouvoir m'est ôté
De les ensuivre, et s'il faut que ma lyre,
Pendue au croc, ne m'ose plus rien dire?

C'est à Cassandre qu'il adresse ces vers, à Cassandre, son « œil, » son « âme, » sa « vie. » N'y a-t-il pas une sorte d'ingénuité à confesser ainsi qu'on prend dans les livres tout ce qui vous sort du cœur?

Cette ingénuité confine au pédantisme. On n'a plus rien à dire du pédantisme de Ronsard. S'il n'a point en français parlé grec et latin, comme l'en accuse Boileau, il a trop souvent parlé pour des Grecs et pour des Latins, ce qui revient au

même (1). Les études de MM. Laumonier et le commentaire de Muret, que nous a rendu l'édition de M. Vaganay, en ont multiplié les exemples. Muret, lui aussi, est un pédant, désireux d'étaler son savoir et toujours tenté de s'exagérer l'ignorance de ses lecteurs. Peut-être n'avaient-ils pas besoin qu'on leur rappelât que l'Enfant de Cythérée est l'Amour, et Phœbus le Soleil. Mais combien d'entre nous seraient capables de deviner que le *Dulyche troupeau* signifie l'armée d'Ulysse et qu'il faut entendre par *les flambeaux du chef égyptien* la chevelure de Bérénice (2)? Ronsard ne s'est jamais complètement guéri de sa passion pour les périphrases et pour ce qu'il appelait, hélas! les *antonomasies*, c'est-à-dire les façons « de ne pas nommer les choses par leur nom propre, » mais seulement par une de leurs qualités. Dieu sait où les antonomasies l'entraînèrent, lui qui pourtant savait user de l'expression familière et même du mot cru avec tant d'à propos et d'art! Et que de rébus! N'a-t-il pas l'air de se moquer de nous lorsqu'il écrit gravement :

Qui est celui qui n'a pas su
De Pélops l'ardente flamme,
Le traître Œnonas déçu,
Et les noces d'Hippodame?

Il a fait pire. Ces allusions à la mythologie gréco-latine, qui ne sont que les péchés véniels d'un érudit, deviennent des fautes de goût terriblement froissantes lorsque le poète prétend assimiler l'objet de son admiration esthétique à celui de ses croyances religieuses et chanter « un vers chrétien » qui puisse contenter des oreilles païennes. C'est ainsi qu'il osera transformer la légende d'Hercule en symbole du Christ, sans que rien l'avertisse de la profanation qu'il commet à comparer l'adultère de Jupiter et l'incarnation du Verbe. La naissance d'Hercule ne fut-elle pas mystérieuse? Les bêtes domptées par Hercule ne figurent-elles pas les crimes du monde? Hercule n'est-il pas descendu aux Enfers? On comprend le recul des gens du XVIIe siècle devant ces déplorables aberrations de l'humanisme, et l'indignation de Sorel dans ses *Remarques sur le Berger extravagant* : « J'aimerais mieux bannir tout à fait les

(1) M. Laumonier est d'ailleurs convaincu qu'en attaquant le « faste des grands mots pédantesques » de Ronsard, Boileau visait non pas son vocabulaire, mais son abus de la mythologie.

(2) Voir la préface de M. Vianey à l'édition des *Amours* (Champion, éditeur).

fables des Païens que de les penser corriger en les appliquant ainsi à des mystères sacrés. » Il a raison. Tout est préférable, même les plaisanteries d'école, des plaisanteries à faire peur, que Ronsard se permettait, comme dans son *Épitaphe d'Albert, joueur de luth du roi François Ier*. Le Passant demande : « Quelle mort le tua ? » Le Prêtre lui explique en quatre vers d'une précision chirurgicale qu'il mourut de la pierre. Et le Passant de répondre :

> Je suis tout ébahi que lui, qui fléchissait
> Les pierres de son luth, ne se l'amollissait !

Ce débordement d'érudition, tout fumant d'orgueil, finirait par nous faire prendre en grippe la sacro-sainte antiquité, si les bienfaits de l'humanisme, chez un homme comme Ronsard, n'en compensaient les excès.

Le premier de ces bienfaits est de nous tenir en garde contre les mirages de notre sentiment individuel. Orgueilleux tant qu'on voudra, l'orgueil de l'humaniste ne lui vient pas de ce qu'il est « lui-même. » Il ne s'applaudit point de ne ressembler à personne. Il s'applique au contraire à ressembler le plus possible à ceux qui lui paraissent les plus beaux exemplaires de l'humanité. C'est leur reflet qu'il admire en lui ; c'est Homère ou Virgile qu'il couronne sur sa tête. Il y a de la modestie dans son arrogance. Il vit aux antipodes de ces superbes barbares qui s'imaginent que le monde commence avec eux.

> Que les formes de toutes choses
> Soient, comme dit Platon, encloses
> En notre âme, et que le savoir
> N'est sinon se ramentevoir,
> Je ne le crois, bien que sa gloire
> Me persuade de le croire,
> Car, de jour et de nuit, depuis
> Que studieux du grec je suis,
> Homère devenu je fusse...

Ronsard est charmant dans ces aveux mélancoliques. Sa fierté d'avoir « haussé sa langue maternelle » et d'avoir « poussé son renom jusqu'aux cieux » ne lui fait oublier ni ce qu'il doit à ses modèles, ni la distance qui le sépare d'eux.

Mais l'humanisme a encore ceci d'excellent qu'il nous amène à sentir très vivement la solidarité morale des êtres humains à

travers les âges. Qu'est-ce que l'univers pour des yeux vierges et pour un esprit sans passé? Que sont les collines, les forêts, les fleuves, tous les aspects de la nature, si on les dépouille de ce que l'humanité y a, depuis des siècles, attaché de rêve ou d'amour, de souffrance ou de beauté? Voici une petite fontaine sous des saules verts dont l'ombre est épaisse et drue aux pasteurs et aux bœufs. Le voyageur, qui ne sait rien, y goûte un moment de fraîcheur anonyme; mais l'humaniste y retrouve les mêmes impressions qu'en des vers immortels a jadis exprimées un vieux poète latin. C'est le même cristal, le même gazouillement, la même douceur intime. Des empires ont croulé; des siècles ont passé sur leurs ruines : un filet d'eau murmurante réveille les mêmes songes au cœur des hommes toujours les mêmes. Que tu te nommes Bellerie ou *Fons Blandusiæ*, petite fontaine,

Tu es la nymphe éternelle !

Ce serait folie de penser que la nature des Anciens était plus riche que la nôtre. Notre forêt de Gastine vaut leur forêt d'Erymanthe. Nous n'avons qu'à contempler le coin de terre, où nous vivons, à la lumière de leur génie, pour que tous les spectacles, dont ils ont su rendre le charme ou la noblesse, viennent flatter nos yeux. N'y avait-il qu'en Grèce ou en Italie que les belles génisses, qui du pied secouent l'arène, « haussaient le front et marchaient sans servage? » Fallait-il naître au temps de Théocrite ou de Virgile pour entendre

Un pasteur qui au fond des vallées
Fait paître son troupeau par les pâtis herbeux,
Qui tient un larigot et flûte au cri des bœufs ?

Mais Virgile et Théocrite et Homère et Hésiode nous apprennent à regarder notre terre natale, car ils sont à la fois nos ancêtres et nos contemporains. Ils embellissent notre demeure; ils idéalisent nos amours; ils donnent à tous nos sentimens un prolongement merveilleux dans le passé. Ce que Ronsard célèbre et poursuit dans Cassandre, dans Hélène, dans Genèvre, et même dans Marie, cette petite fille d'auberge, rencontrée « aux jardins de Bourgueil, près d'un pin solitaire, » c'est l'impérissable beauté dont les hommes se transmettent le désir. Elles sont, elles aussi, la nymphe éternelle !

Il ne faut s'ébahir, disaient ces bons vieillards,
Dessus le mur troyen, voyant passer Hélène,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine :
Notre mal ne vaut pas un seul de ses regards...

Quel élargissement de notre scène et quelle profondeur dans les perspectives ! M. Chamard, en étudiant Du Bellay, nous avoue que le souvenir d'Ulysse et de Jason lui gâtent un peu le sonnet : *Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage...* Il y regrette ces marques d'humanisme. L'avouerai-je à mon tour ? Il me semble que les vers de Du Bellay en reçoivent un plus tendre éclat et sa tristesse un ennoblissement. Derrière ce pauvre Angevin qui soupire après la fumée de sa petite maison, il me plaît d'entrevoir, dans le recul des âges, telles que les poètes les ont peintes et telles que les ont vues toutes les générations, ces grandes figures nostalgiques penchées, à l'avant de leur nef, sur les flots éternels. Rien dans Ronsard n'échappe à ces prestiges si poétiques et d'une essence si humaine. Se hâte-t-il au rendez-vous nocturne de sa maîtresse ? Sa route est éclairée par tous les rêves des hommes qui ont divinisé l'amour et qui ont nommé ces astres dont la plupart

N'a place dans le ciel que pour avoir aimé.

Sa maîtresse l'a-t-elle trompé ? Il songe que les Catulle et les Properce, qui ne lui furent pas inférieurs, subirent la même contrariété du sort. Maigre consolation, penserez-vous ! Du moins le rappel de ces ombres infortunées l'empêche de nous entretenir de son infortune comme d'un accident unique dans l'ordre du monde. Son humanisme s'abaisse aux détails les plus familiers de la vie et les « emperle » d'un mot qui les illumine. Le poète va cueillir lui-même une de ces salades qui lui sont herbes plus friandes que les viandes royales ; puis il regagne son logis en lisant l'ingénieux Ovide :

Là retroussant jusqu'au coude nos bras,
Nous laverons nos herbes à main pleine
Au cours sacré d'une belle fontaine.

Ce n'est pas une simple imitation de l'antique. Ronsard ne prend aux Anciens que le mot de sacré qui relève sa sensation personnelle et qui la revêt d'une beauté mythique.

Enfin, l'humanisme est pour Ronsard une conquête, un acte

de patriotisme. Racine et Boileau suivront son exemple quand ils franciseront la tragédie grecque et la satire latine. Remercions-le d'avoir naturalisé Horace et Anacréon, mais plus encore d'avoir essayé de doter notre pays d'une poésie pindarique. A-t-il complètement échoué dans cet effort que Banville qualifie de titanesque et d'insensé? Se contentera-t-on de répéter avec Sainte-Beuve que « l'audace était belle ? » Après Gandar, M. Laumonier a revisé le procès. Il l'a fait avec une impartialité d'autant plus méritoire que sa thèse l'eût incliné à se montrer plus sévère. Ses conclusions sont assez favorables. Elles pourraient l'être davantage, étant donné surtout qu'il a reconnu que le poète français « s'était assimilé les beautés les plus saisissantes du poète thébain. » Évidemment Ronsard a dépassé la mesure. Ses maladresses sautent aux yeux. Il a cru naïvement « au délire pindarique, effet de l'inspiration, au désordre pindarique, effet de l'art. » Il est responsable de la conception erronée de Boileau et même de son *Ode sur la Prise de Namur*. La servilité ou, pour mieux dire, la puérilité de son imitation s'accuse dans l'espèce de décalque qu'il a tenté des combinaisons rythmiques d'un poète dont les Latins eux-mêmes ne sentaient plus les rythmes! Nul ne contestera qu'il a abusé des allusions mythologiques; et nous tomberons d'accord « qu'il aurait dû ne conserver que les images empruntées aux habitudes permanentes, aux visions éternelles de l'humanité, et y joindre celles que lui suggéraient les mœurs modernes. »

Mais ce Pindare qu'on lui oppose, quelle image nous formons-nous de lui? Ses Odes triomphales m'ont laissé l'impression d'un soleil radieux, du soleil d'Olympie, de Delphes ou de Némée. Debout, un poète d'une inspiration très surveillée, un poète extrêmement érudit, que tous ne pouvaient comprendre, — car ils n'étaient pas tous des aigles, en Grèce ! — célèbre, aux sons de la musique, des héros obscurs dont il a, suivant son expression, embarqué l'éloge personnel sur le navire qui porte la gloire de leur race ou de leur patrie. Sa poésie ne me touche pas plus le cœur que ses héros ne devaient l'émouvoir. Mais j'y entrevois, dans une succession d'éclairs, les jeux du stade enveloppés d'une poussière vermeille, des combats retentissans, des reflets d'or, des fracas d'airain, des frissons de pourpre et de safran, de splendides appareillages et les mille fureurs et les mille sourires d'une nature où marchent les dieux

et les déesses. Ses récits épiques, qui ne font qu'éployer leurs ailes, me rappellent parfois le mouvement de la Victoire de Samothrace dont le geste embrasse un vol immense. Éclatante et dure poésie, travaillée, comme la fameuse statue de Pallas Athêna, dans les riches métaux et les pierres précieuses! Le temps y a mis des taches d'ombre, mais n'en a point obscurci les sentences morales, les réflexions sur la brièveté et la tristesse de la vie, où sans doute le poète prenait sa revanche des médiocres triomphateurs que sa profession de panégyriste exigeait qu'il chantât. Il a sauvé par son génie ce qu'un pareil lyrisme avait forcément d'artificiel.

Et maintenant, lisez les grandes odes de Ronsard. Seulement, puisqu'on ne peut plus les entendre chanter, *lisez-les à haute voix*. Il n'est pas toujours resté si loin de son modèle! Il avait naturellement de Pindare l'esprit sentencieux et volontiers didactique, — héritage de nos anciens poètes, si l'on veut, — l'imagination somptueuse, l'amour de tout ce qui resplendit, le don des évocations rapides, le sens du symbole et le souffle épique. Aussi a-t-il imité, sans trop d'effort, ses vers brillans et mystérieux qui renferment comme le secret de la création, et par exemple cette strophe admirable sur les profondeurs de l'Océan :

Là sont divinement encloses,
Au fond de cent mille vaisseaux,
Les semences de toutes choses,
Filles éternelles des eaux!...

Il lui a facilement emprunté l'idée que les poètes sont les élus des dieux et les dispensateurs de l'immortalité. Il dira superbement à Guy de Chabot, seigneur de Jarnac :

Ta vertu serait trompée,
Et non plus que ton épée
Mit à vaincre l'ennemi,
Non plus vive serait elle
Si je n'avais coupé l'aile
Du long Silence endormi!

Aux poètes, aux poètes seuls la Nature se révèle. C'est sous l'aiguillon des Muses qu'ils pénètrent dans ses ténébreuses arcanes.

Eux, piqués de la douce rage
Dont ces Filles les tourmentaient,

D'un démoniaque courage
Les secrets des Dieux racontaient,
Si que, paissant par les campagnes
Les troupeaux dans les champs herbeux,
Les Démons et les Sœurs compagnes
La nuit s'apparaissaient à eux,
Et tous sur les eaux solitaires
Carolant en rond par les prés
Les promouvaient prêtres sacrés
De leurs saints orgieux mystères.

Vous reconnaissez là le thème qu'avec une nouvelle splendeur Hugo reprendra plus tard dans sa pièce des *Mages*, mais en y introduisant un esprit tout différent, et l'arrière-pensée que nous n'avons besoin d'autre pape que de Lui.

Enfin Ronsard est arrivé quelquefois à nous rendre le mouvement des odes de Pindare. La couronne qu'il façonna « d'une laborieuse main » pour le front de Michel de l'Hôpital a bien été « trois fois torse du pli thébain. » En dehors des *Harmonies* de Lamartine et des *Contemplations* de Hugo, nous n'avons rien de comparable à cette ode de huit cents vers dont les strophes, si diversement colorées, déferlent l'une après l'autre avec une magistrale ampleur. Il m'importe peu que ces strophes ne soient pas organiquement des strophes, selon la poétique de Banville, mais des juxtapositions de petites strophes : elles ont l'âme et l'élan qui suppléent à l'organisme technique. La naissance des Muses, leur désir de connaître leur père, leur voyage à travers l'Océan, leur arrivée devant Jupiter, tous ces tableaux, splendides ou charmans, forment une poésie merveilleusement décorative.

Mais, a-t-on dit, « transporter dans une ode française, à l'exemple de Pindare, de longs récits mythiques empruntés aux traditions de la Grèce antique, c'est moins imiter Pindare que le trahir : c'est lui dérober ses couleurs pour en composer une œuvre terne et fastidieuse (1). » Terne me semble étrangement sévère! Fastidieuse? Aujourd'hui, peut-être. Ronsard eût mieux fait de s'inspirer des traditions religieuses ou légendaires de notre pays. Mais n'oublions pas à quel public il s'adressait. Le livre si curieux de M. Bourciez, *Les Mœurs polies et la Littérature de Cour sous Henri II*, nous prouve que le retour aux symboles

(1) Alfred Croiset, *La Poésie de Pindare.*

païens, déterminé par la passion de l'Antiquité, n'avait rien de conventionnel pour les contemporains de Ronsard. Toutes ces nouveautés vivaient réellement et créaient une atmosphère mythologique. « Étrange et unique moment, écrit-il, que celui où les dieux antiques revinrent de l'exil, proscrits depuis douze cents ans. Ils furent jeunes encore, brillans de force et de beauté. Il y eut dans l'apothéose de Henri II plus qu'un caprice ou une fantaisie passagère. L'Olympe tout doucement descendit sur les bords de la Seine. Bientôt le Conseil des Immortels fut au complet et s'installa au Louvre dans les grandes salles fleurdelisées. »

Non seulement les divertissemens de la Cour ressuscitaient les demi-dieux et les Nymphes; et Diane, le croissant au front, l'arc turquois à la main, y paraissait accompagnée des Vierges forestières; non seulement le Primatice et Nicolo dell'Abbate peignaient dans la salle des Cent Suisses le Festin de Bacchus et la scène des dieux sur le mont Ida; mais la renaissance de l'Antiquité devenait populaire. Pour recevoir Henri II, en 1548, la ville de Lyon élevait des arcs de triomphe ornés de cariatides et couchait, devant une grande porte d'honneur, les figures du Rhône et de la Saône, couronnées de roseaux comme les dieux des fleuves et accoudées sur des urnes intarissables. Près du char de la Religion traîné par des licornes, Neptune se dressait armé de son trident, et Amphitrite souriait sur les épaules des Tritons. Voilà les scènes qu'il faut avoir sous les yeux quand on ouvre les odes mythologiques de Ronsard. Ces divinités qui, dans cinquante ans, ne seront plus que des machines de théâtre et des conventions à l'usage des poètes, exhalent, à ce moment du siècle, la fraîcheur de la terre d'où l'on vient de les exhumer. On respire sur elles l'odeur des forêts, des moissons, des fleurs et des flots. Une sève ardente semble courir en leurs veines de marbre. Que le poète se lève donc, car la poésie a sa place marquée dans tout ce qui donne du prix à la vie collective, et qu'il raconte ces dieux dont les belles attitudes se détachent si noblement au milieu des fleurs de lys! Leur splendeur ajoute au rayonnement de la couronne de France.

Et bref, c'est presque un Dieu que le Roi des Français!

Il viendra un moment où nous nous lasserons de l'hu-

manisme et où nous nous ferons une Muse de cette « Ignorance » que maudissait Ronsard. Nous aspirerons à nous affranchir de la tyrannie des Anciens, à rejeter les formes qu'ils nous ont imposées, à nous retrouver en face de la vie avec une imagination neuve. Nous reviendrons à la nature. Du moins nous croirons y revenir. Et nous serons tentés alors de ne plus voir que de savans artifices et une exaltation livresque dans cette poésie qui fut pour l'âme française un accroissement d'humanité et, durant un demi-siècle, l'expression de notre esprit national.

III

Ronsard a si profondément compris son siècle! Brunetière admirait dans les sonnets à Cassandre des transpositions en vers de la *Danaé* ou de l'*Enlèvement d'Europe* d'un Paul Véronèse. En effet, il a rivalisé de couleurs avec les peintres de la Renaissance. En passant de leurs toiles à ses vers, les hommes de XVIe siècle ne faisaient que passer du tableau à la légende. Je rêve une édition de ses plus beaux poèmes qu'on illustrerait des reproductions de leurs chefs-d'œuvre. D'ailleurs, il aimait autant la peinture que la musique, et son ode intitulée : *Les Peintures contenues dans un tableau* est comme un premier essai de cette poésie « picturale » où excellera plus tard Théophile Gautier. La Léda du Corrège qui, sous le baiser du Cygne, les lèvres décloses, retient amoureusement son souffle et laisse filtrer son regard entre ses cils baissés, n'est pas plus voluptueuse que celle dont Ronsard a chanté la *Défloration*. Mais, simple fille de volupté, elle n'a pas l'air princier de la Léda française qui reproche à Jupiter son audace

> D'aller ainsi violant
> Les filles de noble race.

La mythologie de Ronsard ne ressemble guère plus à la mythologie des Anciens que le Plutarque d'Amyot au Plutarque des Grecs. Pendant que je parcourais la *Franciade*, je m'imaginais suivre, sur les murs intérieurs d'un de nos vieux châteaux comme celui de la Poissonnière, le déroulement d'une ancienne tapisserie où l'artiste, en contrefaisant Homère et Virgile, avait peint les hommes de son temps. L'allure gaillarde

et chevaleresque, qu'il prête aux héros et aux dieux, répond tout à fait au goût de l'époque.

Sous la double influence de l'Italie et de l'Espagne, du *Roland Furieux* et des *Amadis*, la chevalerie semblait sortir de sa tombe, mais en y laissant tout ce que le Christianisme lui avait donné de vie intime et profonde. Le Moyen Age, avant de mourir, assistait à la métamorphose de ses fées en nymphes et de ses sombres sorcières en héroïnes lumineuses et passionnées. Il voyait repasser devant ses yeux d'agonisant, belles d'une beauté tout extérieure, les vieilles formes galvanisées de l'esprit féodal. On remet en honneur le duel judiciaire. Les tournois refleurissent. Les cartels qu'on affiche dans la cour du château de Blois, « au pied du grand escalier où se tordent les salamandres (1), » imitent les défis romanesques que se portaient les chevaliers errans. Sous des noms de guerre tirés de l'Arioste, Mandricardo, Sacripante, Orlando, Astolfo, réapparaissent les émules de ces superbes Rolands

Pleins d'une âme amoureuse,
Qui désireux de gloire aventureuse,
Comme des Dieux s'acquirent des autels,
Faisant partout des gestes immortels.

Ce mélange de mythologie et de chevalerie jette un éclat exceptionnel sur la cour des Valois. M. Laumonier a eu raison de protester contre la désinvolture avec laquelle Sainte-Beuve traitait les *Cartels* et les *Mascarades* de Ronsard de « divertissemens ennuyeux et sans intérêt. » Ils sont charmans au contraire; car le poète, d'humeur chevaleresque et d'imagination païenne, a fixé dans ses vers cet instant de la civilisation française qui parut si beau que Mme de La Fayette en rappelait le souvenir en écrivant sa *Princesse de Clèves*. Reportez-vous au passage du Tournoi dont on n'a pas assez admiré la couleur discrète et la vérité historique : « On fit publier par tout le royaume qu'en la ville de Paris, le pas était ouvert au quinzième jour par Sa Majesté très chrétienne et par les princes Alphonse d'Est, duc de Ferrare, François de Lorraine, duc de Guise, et Jacques de Savoie, duc de Nemours, pour être tenu contre tous venans : à commencer le premier combat à cheval en lice, en double pièce, quatre coups de lance et un pour les

(1) Bourciez, *ouvrage cité*.

dames... Tous les princes et seigneurs ne furent plus occupés que du soin d'ordonner ce qui leur était nécessaire pour paraître avec éclat et pour mêler dans leurs chiffres ou dans leurs devises quelque chose de galant qui eût rapport aux personnes qu'ils aimaient. » Ces seigneurs et ces princes savaient par cœur les vers si bien sonnans que Ronsard leur avait composés :

Trois guerriers inconnus de nation étrange
Ont laissé leur pays, désireux de louange,
Pour venir éprouver avecque le harnois
La force et la vertu des chevaliers françois,
Afin qu'en acquérant honneur par leurs prouesses
Soient dignes d'être aimés de leurs belles maîtresses.
Chacun courra trois coups en masque...

Sortons des fêtes et des cérémonies de la Cour : c'est toute la vie du XVIe siècle dont la poésie de Ronsard nous offre l'image ou nous apporte l'écho. Elle retentit du choc des armes et flamboie du harnais des soudards « et des clairs morions crêtés de longs panaches. » La prise de Metz, les piques qui s'élancent aux sons des tambourins, nos soldats qui dans leurs casques boiront l'eau du Rhin comme si c'était l'eau de la Loire ou l'eau de la Garonne, le dénombrement des forces du royaume « Messeigneurs de Vendôme et Messeigneurs de Guise, » l'outrecuidance des Espagnols châtiée, l'arrogance des Anglais contrainte, la France enfin ne connaissant qu'un seul Roi : tel est le fond glorieux des *Hymnes*, des *Poèmes* et même des *Églogues* de Ronsard.

Puis, voici la Paix douce aux Muses et aux Arts, et toutes les Provinces du Royaume qui se lèvent chargées des présens de leur terre : l'Auvergne riche en troupeaux; la Champagne et la Beauce riches en blé; la Provence,

Où l'abondance pleine
De sillon en sillon fertile se conduit,
Portant sa riche corne enceinte de beau fruit.

Le peuple a dansé autour des feux de joie dressés dans les carrefours; et les seigneurs féodaux, qui font leur apprentissage de courtisans, mais qui n'en restent pas moins passionnés pour les rudes exercices, et que le Roi lui-même entraîne, retournent à leur jeu de paume, à leurs courses de bagues, à leurs chasses violentes. Je me les représente le soir à la Cour ou dans leur

manoir ouvrant le dernier livre du poète. Comme il sait leur parler de ces beaux chevaux dont ils ont l'héroïque admiration, et comme ce fils des Muses est savant dans l'art de la vénerie (1)! Il s'entend à tous les genres de chasse; il connaît toutes les espèces de chiens, ces bons chiens qu'on nomme « de noms aigus et courts, » les dogues qui étranglent les ours, les vautrets qui acculent le sanglier. Personne n'a peint d'un trait plus vif l'aimable chasse au chien couchant :

En quatre coups de nez il évente une plaine.

Les femmes, elles aussi, se penchent curieusement sur ces vers qui leur renvoient leur image élégante de chasseresses avec « le cuir damasquiné de leurs rouges bottines, » et « leurs cottes agraffées plus haut que les genoux, » ou qui leur racontent leurs propres inquiétudes, quand la nuit, seules et nues dans leurs couches, elles se pâment de peur que leur jeune mari ne pourchasse quelque Nymphe à travers les bois.

D'ailleurs, les nuits sont pleines d'enchantemens! Un soir que Ronsard se rendait chez sa maîtresse et « joignait une grande croix dedans un carrefour, » il a entendu les aboiemens de la Chasse Infernale et il a vu une effroyable troupe de piqueurs qui couraient une Ombre. Son *Hymne* intitulé *Les Démons*, nous le montre curieux de toutes les superstitions qui hantaient les âmes de son temps. Il a éprouvé lui-même un peu des craintes merveilleuses que donnent aux cœurs humains ces esprits si habiles à se muer en serpens, en boucs, en orfraies ou en corbeaux. Il croit aux apparitions des morts et à l'influence des astres. Les oracles de Nostradamus, qui « a prédit la plus grande part de notre destinée, » l'émeuvent comme un problème que notre sagesse est impuissante à résoudre. Mais sa belle intelligence, que n'a point altérée « l'air infecté du terroir saxonique, » ne s'aliène point à s'aventurer dans cette magie fumeuse. Il peut évoquer les Ombres : elle garde le fil net et brillant de l'épée d'Ulysse.

Que de visions pittoresques, dramatiques ou charmantes, se lèvent, quand nous feuilletons Ronsard! Vision des guerres civiles et religieuses, où se dresse « un Christ empistolé tout

(1) M. Mellerio constate qu'après les mots empruntés aux patois provinciaux, les termes de vénerie et de fauconnerie jouent un rôle très important dans le vocabulaire de Ronsard. Voir son *Lexique de Ronsard*. (Plon éditeur.)

noirci de fumée; » — croquis à l'eau-forte de ces poussifs Allemands qui, enfermés dans leur poêle, interprètent les Saintes Écritures « entre les gobelets, les vins et les injures; » — portrait du prédicant de Bèze au grand front chenu, à la barbe fourchue, et dont les mains renversées « promettent le ciel aux troupes amassées; »— silhouette lugubre des pendus de Montfaucon : « Ainsi l'avez voulu, Étoiles! » D'autre part, des peintures dont le temps n'a pas fané la fraîcheur éblouissante : le Sacrifice pour rire du Bouc de Bacchus à la représentation de la *Cléopâtre* de Jodelle; le « folatrissime Voyage d'Hercueil, » ces fastes lyriques d'une jeunesse insolemment olympienne et éperdument gauloise. Puis, d'exquis petits tableaux où il semble que Ronsard ait dérobé le secret de ses pinceaux à son ami Clouet, de petits tableaux où revivent, baignées de la lumière des beaux mois, le bouquet au sein, les mains chargées de bagues, la robe chancrée à la poitrine, les dames de Blois,

Ou d'Orléans, ou de Tours, ou d'Amboise,

et surtout, dans les jardins de Fontainebleau, l'adorable Marie Stuart, en habit de deuil, sous

Un long crêpe subtil et délié,
Pli contre pli retors et replié...
Triste passiez dans les longues allées
Du grand jardin de ce royal château
Qui prend son nom de la beauté d'une eau.

Ces vers inoubliables nous donnent la sensation d'un ciel mélancolique et d'un grand parc solitaire où tremble une eau limpide comme une larme. Et plus tard, quand l'île farouche se sera refermée sur sa proie délicate, quelle toile vaudrait ces deux vers, les plus fascinans que la fille des Stuarts ait jamais inspirés :

Les perles, les rubis sont enfans des rivages,
Et toujours les odeurs sont aux terres sauvages...

Mais il ne faut pas perdre de vue que cette société avait appris à lire la poésie dans le *Roman de la Rose* et qu'elle était nourrie des allégories du Moyen Age. Ronsard lui chantera des airs qu'elle connaît avec une grâce qui n'appartient qu'à lui. Nous rentrons dans le Verger de Bel Accueil.

Depuis cinq ans dedans ce beau verger
Je vais ballant avecque Faux Danger,

Sous la chanson d'Allégez-moi Madame.
Le tambourin se nomme Fol Plaisir;
La flûte, Erreur; le rebec, Vain Désir;
Et les cinq pas, la Perte de mon Ame !

De ce Verger nous n'avons qu'un seul pas à faire, et nous touchons au monument gothique et précieux qu'il a érigé sur la tombe de Marguerite de Navarre (1). Lui qui disait alors que l'imitation de nos anciens poètes lui était odieuse, il ne l'en a pas moins décoré des images rigides qui leur étaient chères : l'Orgueil, la Convoitise, la Charité, le Péché, la Repentance, et il en a même découpé le fronton dans la lumière mystique où s'élancent les flèches des églises. « Là où tu es, s'écrie-t-il, ô Princesse, tu vois le jour naître et faillir,

Tu sais le nom des étoiles...
Là sous tes pieds les Saisons
Éternellement cheminent...

Il ne s'est pas attardé à ces inspirations qui étaient déjà celles d'un autre âge, bien qu'il ait toujours aimé l'allégorie, et au point de personnifier la Sueur ! Héritage du passé, là encore. Mais, contraint dans les allégories chrétiennes et morales, il n'est vraiment à l'aise que dans celles qui animent les phénomènes du monde extérieur et dont il peuple « le palais magnifique où habite Nature. » Il les plonge si vigoureusement au milieu de la réalité qu'elles vivent, comme les statues ont l'air de vivre sous les végétations qui les recouvrent. Ce sont bien des statues en effet qu'il plante sur le sol de la France, à la porte de nos villes, au milieu des moissons, et jusque dans la cour de nos fermes. L'Automne vient au château de l'Été .

Dedans la basse-cour elle vit maint râteau,
Mainte fourche, maint vau, mainte grosse javelle,
Mainte gerbe, toison de la moisson nouvelle...
Les uns battaient le grain dessus la terre dure,
Les autres au grenier le portaient par mesure,
Et, sous les tourbillons, les bourriers qui volaient
Pour le jouet du vent parmi l'air s'en allaient.

Le Moyen Age n'a point connu cette poésie drue, ni ce senti-

(1) Ce n'est certes pas une des meilleures pièces de Ronsard ; et le « gothique » en est gâté par un bizarre mélange de souvenirs mythologiques. Mais elle a de beaux endroits et elle fut très admirée.

ment de la glèbe plantureuse, qui s'associe chez Ronsard au sentiment, non moins nouveau, que la terre nous aime.

Ses ombrages, ses fontaines, ses vallées solitaires, ses tapis de fleurs se font les complices ou les témoins attendris de nos amours. Tout ce qui vit nous exhorte à jouir passionnément de la vie. Le poète est pareil à ce Démon de la Volupté qui, dans Chateaubriand, traverse les bois de l'Arcadie une torche odorante à la main. Sur son passage, la colombe gémit, le rossignol soupire, le cerf brame. « Les Esprits séducteurs entr'ouvrent les chênes amollis et montrent çà et là leurs têtes de nymphes. » Ronsard a magnifiquement exprimé la sensualité de son époque, cette sensualité que la renaissance du Paganisme, en divinisant la Nature, avait lavée de ses tares originelles et comme réhabilitée. Elle se manifestait dans les mœurs par une sorte d'impudeur. Henri Estienne intitulait un des chapitres de son *Apologie pour Hérodote : De combien la paillardise est plus grande aujourd'hui qu'elle n'a été.* Le mot, qui convient à tant de nos productions du Moyen Age et qui s'applique encore justement à quelques-unes des Folastries de Ronsard, ne caractérise plus, sauf pour un polémiste huguenot, cette ardeur voluptueuse que l'adoration de la beauté plastique rend, sinon plus pure, du moins plus intense et plus grave. Ronsard demeure le poète insurpassé de l'amour sensuel où l'esprit décore, prolonge et renouvelle indéfiniment la fête des sens. Quelle différence avec Pétrarque, même quand il croit pétrarquiser! L'un essaie de « christianiser » les Latins érotiques; l'autre ajouterait encore à leur paganisme. M. Laumonier a marqué cette opposition en rapprochant les passages où les deux poètes nous peignent leur maîtresse. Laure, assise au bord de l'eau, s'appuie contre un arbre, toute vêtue, humble et pudique. Cassandre, qui s'est baignée dans la source, se couche sur la rive et y repose nue comme une naïade. Nous étonnerons-nous de la hardiesse dont le poète nous la dévoile et promène nos regards sur les beautés de son corps? Mais consultez le livre de M. Bourciez : n'était-ce pas ainsi qu'en usaient les sculpteurs et les peintres avec les dames de la Cour qui leur servaient si complaisamment de modèles ? Diane n'admirait-elle pas elle-même sa nudité dans les tableaux de Primatice ou dans les bas-reliefs de Jean Goujon ? Et Catherine de Médicis, malgré la sévérité de ses mœurs, était aussi nue

qu'elle sur le plat de Leonard Limosin. Ni Cassandre Salviati ne pouvait se scandaliser de la liberté que prenait son poète, ni la reine d'Écosse s'offenser quand il s'écriait :

Avoir joui d'une telle beauté
Sein contre sein valait la royauté!

Cependant M. Laumonier a raison de dire qu'il a été plus loin que tous ses prédécesseurs dans le dévêtement du corps féminin et dans la description du plaisir amoureux. Excès pour excès, reste à savoir si la franchise de Ronsard n'est pas préférable au platonisme hybride où les pétrarquisans et plus tard les Romantiques ont trop souvent mêlé l'amour mystique de Dieu et l'amour charnel des créatures, et si, par exemple, les audaces fougueuses du poète de Cassandre et de Marie sont plus choquantes que la confusion des sentimens d'un autre très grand poète qui ira chercher sur le Crucifix la tiédeur du baiser de sa maîtresse. Oh! je sais parfaitement tout ce qu'on peut alléguer, et qu'à une certaine hauteur les aspirations du cœur humain se purifient et s'identifient. Et je sais qu'on se défend mal des douloureuses séductions d'une telle poésie! Mais enfin le dieu Pan, né d'une Pénélope infidèle, est un dieu qui favorise les amours libres, et le Dieu des chrétiens en est un autre! Fût-on grand poète, on ne les sert sur les mêmes autels qu'à la faveur d'une étrange équivoque. Pourtant, dira-t-on, Pétrarque?... L'exemple de Pétrarque ne doit point nous abuser.

Il était éveillé d'un trop gentil esprit
Pour être sot trente ans, abusant sa jeunesse
Et sa Muse au giron d'une vieille maîtresse :
Ou bien il jouissait de sa Laurette, ou bien
Il était un grand fat d'aimer sans avoir rien.

Le dilemme n'est point rigoureux. Nous savons qu'il ne jouit point de sa Laurette, et nous savons aussi qu'il n'était pas un fat. Alors? Alors, il me paraît moins sincère ; et j'aime mieux notre Ronsard, ô gué, j'aime mieux notre Ronsard! Ses aubades lascives parfumées de rose, étincelantes de rosée ; son lyrisme amoureux, enveloppant comme le lierre et comme la vigne, et violent parfois comme le thyrse aigu aux mains des Bacchantes ; ses oarystis olympiennes et les mignardises qui en sont les menues caresses, toute cette volupté qui sent le plaisir, ne

nous causent jamais le moindre malaise. Sa poésie, dont la grâce a l'insolence de la jeunesse ou la fierté du génie, est toujours franche, loyale, et ne remue aucun sentiment trouble dans les cœurs.

On ne saurait pourtant se dissimuler ce qu'elle a d'incomplet, ou, pour mieux dire, ce qu'elle nous découvre, sous sa magnificence, de ce « perdurable » esprit gaulois si porté au mépris ou au dédain des femmes. Certes, Ronsard ne semble pas les mépriser ! Mais son analyse de leurs charmes physiques dissout leur personnalité. Il refait avec un art incomparable les « blasons » dont la poésie italienne et française lui offrait des exemples quelquefois bien grossiers. Je ne vois en Cassandre et en Marie, ainsi blasonnées, que les objets de sa contemplation et de son désir. Leur amour est pareil à un collier dénoué dont le poète tourne et retourne chaque perle entre ses doigts. S'il adore en elles la tendre incarnation des formes parfaites que les Grecs ont déifiées, ce sentiment esthétique tout nouveau s'accommode assez bien d'une conception de l'amour où la femme, tantôt divinisée par le paganisme des sens, tantôt rabaissée au simple rôle d'un instrument de plaisir, n'est jamais considérée comme l'égale de l'homme, ni seulement chérie dans son humanité.

Ronsard n'accorde qu'un crédit très limité à l'intelligence féminine. S'il veut que sa maîtresse soit experte en musique et en vers, cela ne signifie pas grand'chose : les Anciens en demandaient autant à leurs courtisanes ! Du reste, l'ignorance de sa Marion ne semble pas l'avoir diminuée à ses yeux. Pour lui, la femme est « fragile, » c'est-à-dire qu'elle a l'entendement fragile. En dehors de l'amour, les problèmes philosophiques ou les questions religieuses ne doivent pas la distraire du soin « de ménager et garder la maison. » Et même en amour elle ne donne pas toujours les preuves d'une judiciaire très sûre.

> Si quelque fille est douce, honnête, bonne et belle,
> J'ai beau être courtois, jeune, accort et fidèle,
> Elle sera toujours d'un sot énamourée !

Cette fille rentre sans doute dans la catégorie des sottes qui « aiment mieux un mari qu'être faites déesses. » Ronsard comprend mal un goût si vulgaire, mais il se console aisément de leurs rigueurs.

Quand une jeune fille est au commencement
Cruelle, dure, fière, à son premier amant,
Hé bien, il faut attendre !...
Mais quand elle devient, sans se changer un jour,
Plus dure et plus rebelle et plus rude en amour,
Il s'en faut éloigner, sans se rompre la tête
Et vouloir adoucir une si sotte bête...

Qui parle? Est-ce Villon, Marot, Mellin de Saint-Gelais? Cette philosophie de Ronsard sera aussi celle de l'*Hylas* de l'*Astrée*, et celle du vieux Malherbe. Et pensez-vous que de semblables vers détonneraient dans une pièce de Molière?

De toutes les femmes que Ronsard a chantées, une seule m'apparaît avec son âme : Hélène de Surgères. Nous la reverrons toujours au chevet du lit où l'on vient de saigner son poète; elle regarde le sang et dit en riant : « Que votre sang est noir ! » Elle est coquette et danse pour lui de beaux ballets d'amour qui se rompent et se reforment comme le cours du fleuve de Méandre. Elle est hautaine et ne daigne pas lui faire l'aumône d'un peu de jalousie. Cependant, un soir, près d'une fenêtre d'où ses yeux découvrent les hauteurs de Montmartre, elle soupire à haute voix après la vie solitaire et même après la paix du cloître. Mais a-t-elle réellement prononcé les mots que lui prête Ronsard? A-t-elle dit :

Je voudrais bien y être
A l'heure où mon esprit de mes sens sera maître?...

N'a-t-il pas introduit dans le souhait mélancolique de cette belle fille d'honneur, dont l'âme se retire des splendeurs de la Cour, cet aveu peu vraisemblable, peu délicat, d'une faiblesse intime qui lui permettait d'espérer qu'avant le renoncement final elle cueillerait avec lui les roses de la vie? Il a vieilli, mais pareil au bois sec qui brûle en toute saison. Ni les tristesses de l'âge, ni les larmes qu'il verse n'obscurcissent son idée épicurienne de l'amour.

Cet épicurisme très italien et très gaulois devient plus gaulois lorsqu'il y joint le goût rabelaisien des franches lippées, et « qu'il s'attable, les coudes sur la nappe grasse, pour voir à la lueur des torches baller les belles filles (1). » Il devient plus gaulois encore lorsque, à ses yeux d'amoureux et de buveur,

(1) Bourciez, *ouvrage cité*.

tout à coup, derrière les buissons de roses et les douces vignes odorantes, surgit et passe la Danse Macabre; car c'est bien sous cette forme si familière au Moyen Age, que la mort a tour à tour opprimé et surexcité son imagination. Il a vu le laboureur, son soc à la main, suivre les armes impériales et les grands foudres de guerre vainement armés de leurs lances et de leurs estocs. Il s'est vu lui-même dans l'affreux cortège :

Il n'a plus esprit ni raison,
Emboîture ni liaison,
Artère, pouls ni veine tendre.
Cheveu en tête ne lui tient
Et, qui plus est, ne lui souvient
D'avoir jadis aimé Cassandre !

C'est dans ce lieu commun qu'il rajeunissait après Horace et après tant d'autres poètes, qu'on sent le mieux l'amalgame des images antiques et de celles du Moyen Age. Les morts que l'Infernal Passager attend aux bords du fleuve épais et lourd ressemblent aux hideux squelettes de Villon. Quelle horreur que de ne plus exister ! La vieillesse n'est rien encore. On peut, assis au coin du feu « comme une idole enfumée, » assister sans trop d'amertume au renouvellement insolent de la nature et se dire qu'on préfère à l'immortelle insensibilité des rochers et des bois le souvenir des cruelles douceurs qui nous ont fait vieillir, ô Cassandre ! Mais penser qu'une heure viendra où nous perdrons jusqu'à la mémoire de notre amour ! Penser qu'un instant suffira pour nous rejeter hors du temps et qu'à peine morts nous serons aussi morts que celui qui mourut au jour du déluge ! Ronsard, qui a puissamment aimé la vie, essaie d'écarter la vision de son cadavre. Du paganisme il revient à la religion chrétienne. Dans son Hymne *De la Mort*, il se gourmande de craindre l'épouvantable Charon.

Ha pour Dieu te souvienne
Que ton âme n'est pas païenne, mais chrétienne !

Le Christ fait de la mort « un beau passage, » et notre âme est « citoyenne à jamais de la ville éthérée. »

Je te salue, heureuse et profitable Mort !

Beaux vers que ne font point pâlir les vers sublimes de Lamartine : *Je te salue, ô mort, libérateur céleste !...* Mais l'ont-ils délivré de sa hantise ? N'a-t-il pas, et souvent encore, répété

cette ode à Cassandre d'une mélancolie désespérée qui jaillit dans la nuit claire et retombe en pluie de baisers :

La lune est coutumière
Renaître tous les mois,
Mais quand notre lumière
Sera morte une fois,
Longtemps sans réveiller
Nous faudra sommeiller.
Tandis que vivons ores,
Un baiser donne-moi ;
Donne-m'en mille encores !...

Ainsi, toute une époque, dont les contradictions morales et les plus acerbes conflits exaspéraient la fureur de vivre (1), s'entendait, si j'ose dire, respirer et palpiter dans cette poésie tour à tour patriotique, pittoresque, symbolique, bachique et sensuelle. Elle enchantait l'esprit; elle intéressait tous les sens; elle entretenait l'enthousiasme, et, du sein de nos misères, elle proclamait sa foi dans la beauté de la vie.

IV

Bien que Ronsard ait dit qu'il ne faut qu'un peu de fumée pour noircir toute la maison, sa pensée persistante de la mort, — d'ailleurs tempérée çà et là par l'idée de son immortalité, — n'empêche pas son œuvre de respirer la joie. Je ne connais que deux œuvres du XVIe siècle, et peut-être de notre littérature, qui me produisent l'effet d'avoir été enfantées dans l'allégresse : celle de Rabelais et la sienne. On s'imagine aisément, au soir des austères journées d'études, ce médecin, grand artiste, dénué d'ailleurs du sentiment de la beauté, reprenant son manuscrit de Pantagruel et jouissant, jusqu'à l'ivresse, de ses imaginations et de son prodigieux génie verbal. Il s'écoute écrire en riant ; il façonne, polit, cadence en riant l'innombrable rythme de ses phrases. De même Ronsard. Le labeur et les insomnies l'ont décharné et blêmi.

J'ai le front renfrogné et ma peau maltraitée
Retire à la couleur d'une âme achérontée.

(1) C'est cette fureur de vivre qu'un grand romancier, dont nous déplorons la perte, Maurice Maindron a si bien rendue dans ses récits historiques du XVIe siècle. Le souvenir de ces récits s'impose plus d'une fois quand on lit Ronsard.

Mais ne nous fions point aux apparences. N'allons pas, comme Michelet, faire de lui « un maniaque enragé de travail, un homme cloué là et se rongeant les ongles, le nez sur ses livres latins, arrachant des griffes et des dents des lambeaux de l'Antiquité. » Quelle absurdité ! Il bouillonne de jeunesse ; et sa bibliothèque, il la sait par cœur comme Virgile savait ses Grecs et ses Latins, Ennius et Homère. Montaigne disait : « Je suis de ceux qui tiennent que la poésie ne rit point ailleurs comme elle fait en un sujet folâtre et déréglé. » C'est l'idée même de Ronsard. Sauf pendant les jours tragiques où il ne pouvait plus « jouir de la franchise de son esprit » et où il a dû combattre pour son Roi et pour son Dieu, la poésie est à ses yeux non pas la vie elle-même, mais l'honneur et le rire de la vie ; non pas toute l'âme, mais ce qu'il y a dans l'âme d'éternellement jeune et dans la jeunesse d'éternellement beau ; non pas toute la sagesse, mais ce qu'on peut mettre de sagesse dans nos divertissemens et dans nos folies. Les vers où il répondait aux Prédicantereaux de Genève sont très significatifs :

Je suis fol, Prédicant, quand j'ai la plume en main,
Mais quand je n'écris plus, j'ai le cerveau bien sain.
Je prends tant seulement les Muses pour ébats,
En riant je compose, en riant je veux lire,
Et voilà tout le fruit que je reçois d'écrire.
Ceux qui font autrement, ils ne savent choisir
Les vers qui ne sont nés sinon pour le plaisir.

J'admets que, dans son désir de se justifier des accusations d'immoralité, il essaie de tourner en fantaisies sans conséquences ses inspirations les plus païennes. C'est pourtant bien de cette façon que, même en sa période de pindarisme, il a conçu et adoré la poésie. Et remarquez qu'au fond cette conception se rapproche beaucoup plus de celle des Malherbe, des Boileau, des La Fontaine, que de celle des Romantiques. La fonction du poète ne consiste qu'à embellir l'existence et à récréer l'esprit des hommes. Le poète ne lit pas dans les étoiles la route du vaisseau : il consacre seulement la gloire des bons pilotes et des bons capitaines, et ses inventions heureuses trompent les passagers sur les tristesses du voyage.

Ronsard fut un grand artisan de joie et de beauté. Pas d'œuvre où l'effort se sente moins, où le génie s'abandonne plus librement au démon qui le pousse. Sa veine a quelque chose de

torrentiel, mais qui la rend singulièrement inégale. Il a beau dire, et non sans raison, que les poètes gaillards ont un art caché qui ne semble pas un art aux versificateurs : son art est parfois si bien caché que les meilleurs yeux du monde ne sauraient le découvrir. Tel poème du *Bocage royal*, le *Songe*, par exemple, nous donne l'impression très nette qu'il est parti sur une idée très vague et qu'il ignore où le mènera son troupeau bondissant d'alexandrins. Il crée perpétuellement de nouveaux rythmes. Mais obéit-il toujours au besoin de son inspiration? Ne cède-t-il pas à sa facilité? N'est-ce pas chez lui une sorte de gageure? On jurerait qu'il ne veut laisser à ceux qui le suivront l'honneur d'aucune invention rythmique. Ses contresens, comme celui qu'il commet en chantant l'éloge de Mgr Charles Duc d'Orléans dans les strophes les plus dansantes, seraient de nature à nous surprendre, si nous oubliions que nous avons affaire à un poète dont la pensée ne se met pas toujours d'accord avec les mesures où l'entraînent « les Nymphes et les gentilles Fées. » Le premier des poètes français, il a compris les ressources infinies du vers alexandrin; mais il l'a souvent alourdi par ses rejets de tout un hémistiche, — rejets plus acceptables dans le vers de dix pieds, — et, lorsque sa préface de *la Franciade* l'a maladroitement accusé de prosaïsme, il n'a pas vu que le prosaïsme en venait de cette négligence inharmonique. A quoi bon insister sur les obscurités de sa composition, sur la monotonie verbeuse et la prolixité de ses développemens?

L'ouvrier dans Ronsard est inférieur au poète. M. Laumonier a tenté de nous prouver que l'ouvrier, qui « vingt fois sur le métier remettait son ouvrage, » s'était rendu sans cesse plus maître de son art. Sa démonstration a fort heureusement réfuté les critiques qui attribuaient les corrections de Ronsard « à la caducité précoce de son esprit » et « à des pratiques de dévotion outrée! » Mais, sur le fond du débat, il ne nous a pas convaincus. Et comment l'eût-il fait, si nous avons la faiblesse de regretter presque toutes les suppressions que Ronsard s'est imposées et de préférer en général, sauf quand il débarrasse son texte d'énigmes mythologiques, son premier jet à ses variantes successives? Il se corrige souvent à la façon des improvisateurs, qui se corrigent beaucoup moins qu'ils ne refont, et qui, au lieu de condenser ou de préciser leur pensée, lui en substituent une

autre, si bien que leurs multiples changemens sont signe d'incertitude et d'abondance plutôt que de maîtrise.

Ses défauts, qui s'expliquent par le temps où il a vécu, sont encore plus la rançon de sa fantaisie. Ronsard ne résiste pas aux appels de cette folle merveilleuse. Voyez-le dans sa *Réponse aux injures et aux calomnies des Ministreaux de Genève*. Il se propose de les repousser simplement, éloquemment ; mais, quand il arrive au reproche qu'on lui fait d'être prêtre et de courir après la mitre, l'idée d'un Ronsard mitré, « les doigts escarbouclés, le menton bien rasé, » le saisit au point qu'il oublie son indignation et même un peu la cause qu'il défend, pour se caricaturer joyeusement et, avec lui, le personnage des évêques. Certes oui, s'écrie-t-il, je voudrais avoir tout le chef et le dos empêché

> Dessous la pesanteur d'une bonne évêché!
> Lors j'aurais la couronne à bon droit sur la tête,
> Qu'un rasoir polirait le jour d'une grand'fête,
> Ouverte, grande, blanche et large jusqu'au front
> En forme d'un croissant qui tout se courbe en rond...

Ainsi, à chaque instant, sa fantaisie l'emporte. Son paganisme rit dans l'idylle et dans l'églogue comme le Masque du Faune où s'égayait la jeunesse de Michel-Ange. Les moindres « actualités » lui sont matière de poésie : « un bal à Blois, un séjour à Couture, un voyage à Bourgueil, une aventure à Paris, une fête à la Cour, une promenade, une insomnie. » Et quel poète que celui qui peut, avec la même allégresse, peindre une fresque allégorique, sculpter un bas-relief antique, ciseler dans l'or pur un bijou pour sa maîtresse, et, tour à tour peintre, sculpteur, orateur et musicien, donner à ses Discours la gravité de la haute éloquence et à ses odelettes passionnées le divin coup d'archet qui traverse les âges ! Nous trouvons déjà réalisé en lui, au moins par fragmens, ce que nous admirerons plus tard dans nos plus grands poètes. Son œuvre est pleine d'avenir. Je la comparerais volontiers à des Champs Élysées où nous voyons passer et repasser, sous une lumière diffuse, les ombres charmantes et précieuses, les fantômes sceptiques et railleurs de notre ancienne poésie, et où, derrière un bocage mystérieux, le poète nous fait entendre presque toutes les voix de notre poésie future.

Avant Corneille, il a frappé le vers cornélien :

Sire, ce n'est pas tout que d'être roi de France...

André Chénier ne rencontrera pas de traits plus homériques que celui de son Polyphème,

Qui courait à pied sec sur l'écume des flots.
La vapeur seulement de la vague liquide
Rendait un peu le bas de ses talons humide...

ou encore celui des femmes,

Qui font par le métier promener leurs navettes,
Où se teignent les doigts aux couleurs des ouvrages.

Hugo n'aura pas de vers plus vastes que ceux-ci :

Et les chiens aboyans de Scylla monstrueuse,
Qui d'un large gosier hume toute la mer,

ni de vers plus mystérieusement cosmogoniques que cette invocation aux Étoiles :

Je vous salue, *enfans de la première nuit !*

Comme à Hugo, il lui arrivera de terminer brusquement une longue pièce par un tableau qui ne la résume pas, mais qui arrête l'esprit du lecteur sur une forme parfaite ou sur une splendide déchirure de l'horizon. Tantôt, dans ses odes bachiques et dans ses Folastries, il s'avance en badinant jusqu'aux frontières du Burlesque, que franchiront les Theophile et les Saint-Amant. Son chien est venu japper à la porte de la chambre où il s'était enfermé avec sa maîtresse; et la maudite bête a donné l'éveil à tout le village.

Si tu ne m'eusses été tel,
Je t'eusse fait chien immortel...
Compagnon du chien d'Orion...
Car certes ton corps n'est pas laid;
Et ta peau plus blanche que lait
De mille frisons houppelue,
Et ta basse oreille velue,
Ton nez camard et tes gros yeux
Méritaient bien de luire aux cieux!

Dans une de ses dernières pièces, il se répand en imprécations, contre le mariage de celle qu'il poursuivait, avec une verve,

une âpreté pittoresque, une fureur héroï-comique que les jeux étourdissans du Romantisme n'ont point dépassée.

Que la nuit leur soit longue et le lit plus poignant
Que s'ils étaient couchés au milieu des orties!

Tantôt, ce sont des récits qui semblent détachés d'une épopée et qui marchent à grands pas, vigoureux et resplendissans; et quelquefois aussi, écartez-en les draperies mythologiques : un conte gaulois vous rira dans les yeux, un conte de La Fontaine aussi malicieux, mais plus coloré. Hercule et Iole ont échangé leurs vêtemens : malheur à l'imprudent Satyre qui, la nuit, s'y trompera! Le soir est descendu :

Là sur mainte herbe et mainte feuille tendre
Les deux amans repos allèrent prendre.
Leurs serviteurs, qui le somme soufflaient
Par les naseaux, sur les tisons ronflaient,
D'un lourd menton refrappant leur poitrine,
Autour du feu qui lentement décline.

Je m'étonnerai toujours que La Fontaine, d'un esprit si libre, si affranchi de préventions, et si bon lecteur, n'ait pas été plus tendre à l'égard de Ronsard, le seul poète qui ait fait du La Fontaine avant lui! Ils avaient tous deux plus d'un trait commun, outre leur goût marqué pour les belles chambrières : la bonhomie dans l'expression, une grande sincérité, l'amour de la nature rustique, l'art de nous communiquer en quelques mots très simples la sensation physique d'un paysage, d'une atmosphère, d'une fleur ou d'une saison. Je ne conçois pas La Fontaine passant d'un œil distrait sur des vers comme ceux-ci :

J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage...
Lorsque le ciel à la terre sourit,
Lorsque tout arbre en jeunesse fleurit,
Quand tout sent bon...

Ronsard a tant aimé la nature! Il a tant vécu au milieu d'elle et au milieu des paysans qu'il a si bien fait parler! Ses Églogues, c'est Apollon revenu de chez les pasteurs, la lyre enguirlandée des fleurs du *pré à Bouju*. Une savoureuse étude de M. Gabillot sur ses dernières années nous le montrait dans son prieuré de Saint-Cosme, cultivant son jardin, fier de connaître les beaux secrets du jardinage. Il remplit scrupuleusement ses

fonctions de prieur; et ses fermiers des Roches s'acquittent non moins scrupuleusement de leurs redevances. Ils lui apportent à la fête des Rois « trois fouasses de fleurs de froment paitries au beurre et huit chappons bons, gras, vifs et recevables. » La maison prieurale était ornée d'une galerie rustique en saillie. « Du haut de ce balcon, la vue du prieur s'étendait sur un des plus beaux paysages de France, au moins un des plus doux et des plus reposans. Toute cette campagne des environs de Tours ressemble à un parc où la main de l'homme aurait au hasard jeté des prairies, de riches cultures, des groupes d'arbres pittoresques. C'est aussi le pays des roses... » Les parfums de sa terre natale montaient vers lui, les plus nobles de cette France que nul n'a chantée comme lui, à qui, dans un jour de tristesse, il reprochait d'être

Marâtre à ses enfans et mère aux étrangers,

mais que nul n'a mieux aimée que lui.

Ajoutons : que nul en son temps n'a fait admirer davantage. M. Laumonier a raison de souhaiter qu'on écrive un livre sur l'influence de Ronsard en Europe, et il aurait encore plus raison de l'écrire lui-même. Elle fut considérable; et ce caractère expansif de son génie le rend encore plus français, s'il est vrai qu'aucun pays n'ait produit plus que le nôtre des hommes dont la voix porte loin.. Les Italiens nous disaient : « Vous avez chez vous plus grand que Pétrarque. » Ils ne croyaient pas si bien dire! Les poètes allemands remplissaient leurs ouvrages des louanges de Ronsard. On étudiait ses œuvres avec passion précisément à l'Université de Heidelberg où Malherbe acheva ses études. Le chef de l'école silésienne, Martin Opitz, qui essayait d'acclimater en Allemagne les formes de la poésie antique, s'inspirait largement de son exemple. Quand il vint à Paris en 1630, il ne comprit rien au revirement de l'opinion française : « Ronsard, s'écrie-t-il, n'est plus appelé un poète; Du Bellay est traité à l'égal d'un mendiant. »

Mais ce fut en Angleterre que Ronsard exerça un magnifique prestige. Et justement, hier encore, M. Sidney Lee, dans un livre que je voudrais voir traduit, *The French Renaissance in England*, reconnaissait la grandeur de la dette que la Poésie anglaise du temps d'Élisabeth avait contractée envers la Pléiade,

et particulièrement envers Ronsard. Ce fut la France qui, par sa faculté d'assimiler et de rendre national ce qu'elle tire de l'étranger, transmit à l'Angleterre, avec ses propres inventions et ses propres idées, la connaissance de la Grèce, de Rome et de l'Italie moderne. Ce fut dans la poésie française, c'est-à-dire dans Ronsard, que les Anglais étudièrent, sinon tous la poésie des Grecs, des Latins, des Italiens, tous du moins la science d'en adapter les beautés à leur civilisation. « Notre inspiration étrangère, dit-il, est plus souvent d'origine française que d'origine classique et italienne. » Un seul ouvrage de Ronsard, les *Discours sur les Misères de ce Temps*, avait été traduit en 1568. Mais toute son œuvre était si connue que, cinq ans après sa mort, en 1590, un pamphlet satirique de Tarlton représentait les poètes, ses imitateurs, rassemblés au Purgatoire pour entendre « le vieux Ronsard » chanter sa Cassandre. On imite son patriotisme ; on essaie de pindariser comme lui. Les thèmes d'Anacréon et de Théocrite, Lily les reprendra, mais de la main de Ronsard. Le rire de Vénus devant son fils qu'une abeille a piqué n'est, dans Spenser, qu'un écho du poème de Ronsard. Shakspeare enfin, Shakspeare surtout, ne se contentera pas d'emprunter à Ronsard des mots qui prouvent combien il le pratiqua, comme celui d'*antres*, si fréquent dans la poésie ronsardienne, ou comme celui de *scrimers* qui n'est autre qu'*escrimeurs* inventé par Ronsard. Il ne se bornera pas à imiter après lui l'*Adonis* d'Ovide et à développer après lui des motifs d'Anacréon. Les personnages des *Joyeuses Commères* et des *Peines d'amour* verront avec les yeux du poète français les fleurs « qui peignent délicieusement la campagne » et décriront comme lui

> ... le bel émail qui varie
> L'honneur gemmé d'une prairie...

L'aubade de Ronsard, *Mignonne, levez-vous, vous êtes paresseuse*, sonnera joyeusement sur le théâtre anglais : « Écoute, écoute, l'alouette chante à la porte du ciel... Avec tout ce qui est charmant, ma douce maîtresse, lève-toi ! lève-toi ! lève-toi ! » Lorsque Roméo veut jurer « par la lune charmante qui pose une pointe d'argent sur la cime des arbres, » Juliette l'interrompt : « Oh ! s'écrie-t-elle, ne jure pas par la lune, par la lune inconstante... ou, si tu veux jurer, jure par ta gracieuse personne,

divinité de mon cœur... » Mais, vingt ans plus tôt, Ronsard disait à Hélène :

Je ne veux comparer tes beautés à la lune,
La lune est inconstante et ton vouloir n'est qu'un...
Tu es toute ton Dieu, ton astre et ta fortune!

Il y a dans le drame d'*Antoine et Cléopâtre* un passage où Shakspeare s'élève au-dessus de lui-même. Antoine, trompé par la fausse nouvelle que Cléopâtre est morte, s'écrie dans un emportement sublime : « Je viens, ma reine! Attends-moi! Là où les Ombres reposent sur des fleurs, nous irons la main dans la main, et nous attirerons les regards de toutes les âmes par la grâce de notre démarche! Énée et sa *Didon* se verront déserter, et toute la foule des mânes se portera vers nous. » Vous ne trouverez aucune trace de ce délire extatique dans le récit de Plutarque. Mais c'était du même ton, du même mouvement passionné, et presque les mêmes paroles sur les lèvres, que Ronsard avait, pour ainsi dire, emporté son Hélène jusqu'au séjour des Ombres :

Là, morts de trop aimer, sous les branches myrtines,
Nous verrons tous les jours
Les anciens Héros auprès des Héroïnes
Ne parler que d'amours.

La troupe sainte autrefois amoureuse accourra vers eux, et personne ne refusera de quitter sa place aux nouveaux venus, personne,

Ni celles qui s'en vont toutes tristes ensemble,
Artémise et *Didon*...

Arrêtons-nous. J'ai choisi seulement quelques exemples parmi tous ceux que cite l'auteur anglais. Il n'en faut pas davantage pour nous faire mesurer des yeux la portée française d'une œuvre dont nous devons être fiers. Rien n'est plus agréable que de surprendre ainsi, dans un des beaux éclats de la poésie shakspearienne, l'inspiration directe, authentique, du lyrisme français, et, dans le gosier de ce puissant barbare, la note pathétique d'une chanson de notre Ronsard.

André Bellessort.

LA HAUSSE DES PRODUITS AGRICOLES

« C'est une question d'actualité, et un sujet de mécontentement. Ce problème économique n'intéresse que les ménagères, les fruitiers, les bouchers, les paysans, et la police chargée de rétablir l'ordre quand la tranquillité publique est troublée par des exaltés. »

Celui qui tiendrait ce langage et ferait preuve de ce scepticisme dédaigneux n'aurait réussi qu'à démontrer son ignorance profonde des réalités et son impardonnable légèreté d'esprit.

Si la hausse des produits agricoles est bien, comme nous le pensons, un fait économique persistant autant que général, et non pas un accident, une crise passagère, elle intéressera, en réalité, toutes les classes de la nation. Ses répercussions sociales seront considérables et graves. Les situations d'équilibre établies, puis consacrées par une habitude déjà longue, entre les revenus du consommateur et le prix des denrées agricoles, vont se trouver profondément troublées. D'autre part, les recettes et les profits du producteur rural seront subitement modifiés. Les loyers agricoles, c'est-à-dire les intérêts du capital productif représenté par la terre, seront changés brusquement.

Il ne s'agit donc point, comme on pourrait le croire, d'une simple crise de subsistances ou de quelques violences passagères qu'expliquerait l'irritation des ménagères en lutte contre les prétentions soi-disant inacceptables des « intermédiaires. » Il ne s'agit pas davantage d'une influence momentanée exercée

par les saisons sur l'abondance des récoltes. Non ; les événemens actuels et le problème qu'ils posent comportent et entraînent une modification qui peut troubler profondément le pays tout entier, pendant une période de transition et de transformation. Durant cette période de crise, l'agriculture et la propriété foncière bénéficieront des avantages qui correspondent exactement aux sacrifices supportés par l'acheteur des denrées agricoles.

Il y a trente ans, la baisse des produits de la terre a provoqué une autre crise et troublé profondément la répartition des richesses produites. Elle a réduit les recettes et les profits de l'agriculteur, diminué le revenu aussi bien que la valeur vénale du sol, c'est-à-dire d'un capital de 90 milliards qui représentait le tiers de la richesse privée des Français.

La hausse actuelle agit en sens inverse, mais d'une façon semblable. Elle doit, selon nous, enrichir ceux que la baisse avait appauvris, c'est-à-dire les producteurs et les propriétaires fonciers ; elle doit appauvrir ceux que la baisse avait enrichis en réduisant leurs dépenses, c'est-à-dire les consommateurs eux-mêmes.

Ainsi posé, le problème que nous nous proposons d'étudier n'intéresse pas seulement les ménagères et les marchands de légumes. Il a toute la portée d'une question sociale dont nous n'avons pas besoin de démontrer l'exceptionnelle gravité.

Avant d'être autorisé à conclure, il nous faut toutefois noter les faits avec précision et déterminer leurs caractères.

LA HAUSSE ET SES CARACTÈRES

Le public connaît mal le phénomène économique dont nous nous proposons l'étude en ce moment. A ses yeux, la hausse des produits agricoles est un fait tout récent, datant de quelques mois, d'un an au plus, et le cours des denrées alimentaires serait seul affecté par cette brusque montée des prix.

C'est là une double erreur. On a pu observer depuis près de dix ans le mouvement ascensionnel de la cote des denrées agricoles, et les matières premières industrielles subissent la même influence que les produits alimentaires.

En France, par exemple, le cours du blé s'élève graduelle-

ment et de plus en plus rapidement à partir de 1895. Sur le marché de Paris, il était coté par quintal :

fr. c.				
21,70	de	1895	à	1899
22,04	de	1900	à	1904
23,90	de	1904	à	1909

Ainsi, le froment, denrée alimentaire, subit une hausse de 10 pour 100 dans l'intervalle qui sépare la première période de la troisième. Cette plus-value s'élève à 12 pour 100 pour l'avoine et pour l'orge qui sont réellement des matières premières, puisque l'une sert exclusivement à l'alimentation des animaux de trait, et que l'autre, également utilisée pour la nourriture du bétail, est en outre employée par la brasserie.

Les autres céréales, le seigle, le maïs, le sarrasin, ont bénéficié de plus-values semblables bien qu'elles représentent à la fois des denrées alimentaires et des matières premières industrielles.

Comme nous le disions tout à l'heure, la hausse n'affecte pas exclusivement une seule catégorie de produits : l'aliment nécessaire à l'homme. De plus, les prix se sont élevés progressivement, bien avant que le public eût observé cette marche et noté cette tendance.

Remarquons en passant qu'il ne s'agit pas ici d'un fait sans intérêt ou sans portée. Les céréales dont nous venons de parler représentaient, il y a une dizaine d'années, et pour les grains seulement, un produit brut annuel de 2 360 millions de francs. Une hausse de 10 pour 100 correspond, pour le producteur, à une majoration de recettes qui dépasse 200 millions.

Parmi les produits végétaux, nous pouvons encore citer la pomme de terre, dont le cours s'est élevé bien avant que le public ait paru s'en émouvoir. La variété dite Hollande qui était cotée à Paris 8 fr. 80 par quintal de 1895 à 1898, valait plus de 12 francs de 1905 à 1909. Une hausse fort notable s'est produite sur d'autres marchés, et dans le même intervalle, pour les catégories de tubercules qui servent exclusivement à la fabrication de la fécule.

Les mêmes faits comportent encore les mêmes conclusions.

On nous répondra, cependant, qu'un des principaux produits de l'agriculture française, le vin, n'a pas subi de hausse et a

même diminué de prix. Cette objection n'a, croyons-nous, aucune valeur et ne prouve rien contre la généralité du mouvement ascensionnel des prix.

La baisse et la longue dépression du cours des vins résultent de l'abondance extraordinaire de la production naturelle, et, peut-être, de la production industrielle frauduleuse. Cela est si vrai que le prix du vin est resté élevé, tant que notre récolte a été réduite par les ravages du phylloxera, et qu'il s'est abaissé soudain au moment même où nos vignobles reconstitués ont permis de doubler la production dans l'espace de quelques années. On a, en outre, constaté maintes fois que la hausse succédait à la baisse toutes les fois que des circonstances climatériques défavorables réduisaient le chiffre de la récolte.

La baisse ou la stagnation prolongée des cours du vin ne prouvent donc nullement que le prix des denrées agricoles n'ait pas une tendance marquée et générale à s'élever. Quand il s'agit des cours et de leurs variations, nous n'observons jamais qu'une *résultante*. Il faut donc tenir compte des exceptions en distinguant les causes qui les expliquent, de même qu'il est nécessaire d'observer des moyennes générales, au lieu de se contenter de noter des fluctuations contingentes et passagères.

La hausse récente est d'ailleurs la règle et non pas l'exception. Dans une étude impartiale et précise, M. Levasseur (1) signalait ce mouvement, en 1909, pour la viande :

« Le prix qui avait été variable de 1880 à 1900, a augmenté chaque année presque partout *depuis 1900*. A Paris, le kilogramme était coté 1 fr. 79 en 1900 et 2 fr. 44 en 1908; l'année 1905 présente seule un arrêt dans cette hausse qui, en neuf ans, n'a pas été de moins de 39 p. 100...

« Quand on dresse les courbes du prix de la viande de boucherie d'après les tableaux de chiffres contenus dans les statistiques décennales de l'agriculture et continués par la statistique annuelle, on voit les quatre courbes (afférentes aux quatre catégories d'animaux) affecter les mêmes ondulations en hausse et en baisse. Ce faisceau monte, puis il baisse jusqu'en 1888, il se relève ensuite jusqu'en 1891, baisse de nouveau jusqu'en 1893, remonte en 1894-95, lentement d'abord, rapidement enfin, et atteint, en 1907, le niveau le plus élevé. »

(1) Enquête sur le prix des denrées alimentaires, *Revue économique internationale*, mai 1909.

Depuis 1907 le cours de la viande et du bétail n'a pas cessé de s'élever encore. Les plaintes retentissantes des ménagères ameutées attestent même l'ampleur autant que la réalité de ce mouvement des prix. Sa généralité n'est pas douteuse, et il importe de ne pas oublier que le bétail abattu représente dans notre pays plus de 1700 millions de francs, soit près de la moitié du produit brut agricole d'origine animale (1).

Le bétail et la viande qu'il fournit ne sont pas d'ailleurs les seules denrées que la hausse ait affectées depuis dix ans. Une matière première dont l'importance est hors de pair, la *laine*, subit la même influence. Un spécialiste autorisé, M. Ch. Marteau de Reims, a bien voulu nous communiquer les prix cotés, et relevés par lui depuis 1895, pour un *type* bien défini, la *laine de Champagne lavée à fond*. De 1895 à 1899, le cours ne dépasse pas 3 fr. 50 par kilogramme; il s'élève, en revanche, à 3 fr. 90 de 1900 à 1904, et à 4 fr. 80 de 1905 à 1909. La hausse ressort à 1 fr. 30 ou à 37 pour 100!

La laine n'offre pas un intérêt très grand au point de vue agricole dans notre pays, qui ne produit guère plus qu'une valeur de 48 à 50 millions de francs chaque année. Mais l'industrie française achète, en revanche, une énorme quantité de cette matière première. Nos importations représentaient 562 millions de francs en 1909, 458 millions en 1908, et 580 millions en 1907. La hausse de la laine a donc une importance considérable et ses répercussions économiques intéressent tous les consommateurs.

L'élévation des prix affecte une autre matière première industrielle dont la production s'est pourtant accrue avec une extraordinaire rapidité. Nous voulons parler de la soie. Dans l'espace de trente ans, de 1878 à 1908, la quantité de soie mise à la disposition de l'industrie dans le monde a plus que doublé; elle a passé de 9 à 20 millions de kilogrammes. Pendant près de vingt ans, il est vrai, jusqu'en 1898, la cote des soies a fléchi, mais la baisse est arrêtée depuis dix ans, et la hausse se dessine malgré les brusques variations en sens inverse qu'expliquent des crises momentanées comme celle de 1907. Il suffit de jeter les yeux sur un des graphiques si intelligemment dressés par la maison Chabrières, Morel et Cie de Lyon, pour vérifier l'exactitude de notre conclusion.

(1) Voyez l'Enquête agricole de 1892 et notre ouvrage sur la *Crise agricole*, 1 vol., Paris, Masson, 1904.

Les patientes recherches de M. Levasseur ont démontré que la hausse affectait en réalité bien d'autres produits agricoles et notamment les alimens dont il a étudié les fluctuations de prix. Pour prouver que les cours de cette catégorie spéciale de denrées ont subi la même influence depuis la fin du siècle dernier, il suffit de citer les indices généraux, c'est-à-dire les nombres qui représentent les variations moyennes et générales depuis 1895. Aux chiffres qu'a obtenus M. Levasseur nous joignons ceux qu'a publiés M. March, chef de la statistique générale de France.

Voici les deux colonnes dressées par ces auteurs, et les chiffres que nous ramenons à 100 pour l'année 1895 :

	Nombres indices. pour les denrées alimentaires.	
	D'après M. March.	D'après M. Levasseur.
1895	100	100
1900	118	105
1901	113	106
1902	112	108
1903	112	108
1904	112	106
1905	118	109
1906	126	113
1907	119	116

La hausse des prix et la cherté des vivres est ici bien accusée et parfaitement précisée. On voit quelle est son ampleur, et l'on constate qu'elle s'est produite depuis dix ans.

Mais remarquons bien que ce phénomène économique d'une si haute portée exerce son action sur les matières premières industrielles aussi bien que sur les alimens. Il a donc pour caractère saillant la *généralité*, et il n'est pas moins certain que son action est *persistante;* elle se fait sentir depuis le début de ce siècle, quelles qu'aient été les circonstances diverses climatériques ou économiques qui en ont atténué ou exagéré l'ampleur.

Pour achever cette démonstration et pour préciser le caractère principal de la hausse, il nous reste à prouver qu'elle n'est pas spéciale à notre pays.

En réalité, les preuves abondent. Le service de la statistique agricole à Washington nous fournit à cet égard des chiffres

typiques. Ils concernent notamment les produits végétaux dont nous avons déjà parlé, c'est-à-dire les céréales et les pommes de terre; ils se rapportent, en outre, à une matière première importante entre toutes, le coton. Voici les prix (1) dont le mouvement ascensionnel est parfaitement visible :

PRIX EN « CENTS » DES PRODUITS AGRICOLES CI-DESSOUS INDIQUÉS

Périodes.	Coton.	Maïs.	Blé.	Avoine.	Orge.	Seigle.	Sarrasin.	Pommes de terre
1880-1889.	90	406	835	320	582	608	641	512
1890-1899.	70	345	654	278	433	523	507	481
1900-1907.	101	445	723	334	460	593	603	560

La généralité et la physionomie spéciale de ces variations sont indiquées ici avec une extrême clarté. Les cours ont *toujours* fléchi durant la période 1890-99 qui a été marquée par une baisse aussi bien aux États-Unis qu'en France. *Tous* les prix se relèvent au contraire durant la dernière période, c'est-à-dire pendant les premières années de ce siècle.

En comparant les valeurs produites par unité de surface (acre) en 1899 et en 1909, le chef du bureau de la statistique obtient les plus-values suivantes qui sont dues presque exclusivement aux augmentations des cours :

	Hausses p. 100.
Pour le maïs	78
— blé	114
— avoine	54
— orge	24
— seigle	88
— sarrasin	88
— pommes de terre	61
— foin	48
— tabac	56
— coton	65

La comparaison faite entre deux années et non pas entre deux périodes a peut-être exagéré la hausse, néanmoins celle-ci est certaine autant que considérable. Notre premier tableau le démontre jusqu'à l'évidence.

Les produits d'origine animale, le bétail notamment, ont subi les mêmes influences, et leurs cours obéissent aux mêmes

(1) Voyez *Crop Reporter* published by the authority of the Secretary of Agriculture. December 1908, Washington D. C.

lois. Les chevaux, les mulets, les vaches laitières, les moutons et les porcs, augmentent de prix à partir de 1900.

Ce fait est trop important pour que nous puissions nous dispenser de citer encore quelques chiffres. Une affirmation ne saurait suffire. Voici les fluctuations de valeur relevées par le service de la statistique agricole américaine (1) :

	Prix par tête en dollars.				
	Chevaux.	Mulets.	Vaches.	Moutons.	Porcs.
1890-1899. . .	48	58	23	2,23	4,81
1900-1909. . .	71	84	30	3,13	6,46
1909	95	107	32	3,43	6,55
1910	108	119	35	4,08	9,14
1911	111	125	40	3,73	9,35

Cette hausse est-elle, cependant, spéciale aux États-Unis? En aucune façon. On la constate, par exemple, au Canada. Le prix du bœuf de première qualité passe de 36 francs par quintal en 1895, à 41 francs en 1900, et à 55 francs en 1909. Pour le mouton, les chiffres correspondant aux mêmes années sont respectivement tout aussi élevés à mesure qu'on se rapproche de l'année 1909. Le porc a haussé de 30 pour 100 entre 1900 et 1910 sur le marché de Toronto.

Ces faits ne sont point d'ailleurs particuliers au nord de l'Amérique. On les signale en Russie, en Allemagne, en Angleterre, en Suisse. Dans ce dernier pays, le « secrétariat des paysans » relève tout récemment l'augmentation du cours des animaux de ferme. Il signale une hausse de 40 pour 100, entre 1891 et 1907, 1908, 1909, pour les volailles, le lait, le beurre, et les fromages (2).

Nous avons montré que le prix des laines avait augmenté rapidement en France à partir de 1900. Le même mouvement est observé sur les grands marchés de l'Étranger pour les laines coloniales. La valeur moyenne par balle s'élève avec une extraordinaire rapidité dès le début du xxe siècle.

Tous les spécialistes connaissent les remarquables notices consacrées chaque année à la situation du commerce des laines par la maison Fred Huth de Londres. Dans la dernière circu-

(1) *Crop Reporter*, février 1911.
(2) Berne, 1911, imprimerie Wyss.

laire nous relevons les moyennes suivantes pour les balles importées d'Australasie et de la Plata :

	Prix par balle en livres sterling.
1901	10
1902	11
1903	13
1904	14
1905	15
1906	17
1907	16
1908	13
1909	15
1910	16

La hausse est évidente. Dans l'espace de dix ans elle atteint la proportion extraordinaire de 60 pour 100, bien que la production et les quantités disponibles se soient accrues dans le même intervalle de près d'un million de balles.

On signale une hausse énorme du riz au Japon et une élévation extraordinaire des cours du jute en Angleterre !

En vérité, nous croyons que l'*ampleur* et la *généralité* qui *caractérisent* la hausse des produits agricoles est suffisamment établie. Il est également prouvé que ce phénomène ne nous apparaît pas comme accidentel, passager, et récent. Sur la plupart des marchés du monde les denrées agricoles ont augmenté de prix depuis dix ans.

Est-ce là un événement nouveau, et n'a-t-on pas oublié simplement que d'autres variations analogues, aussi rapides, aussi considérables, ont éveillé les mêmes surprises, excité les mêmes plaintes, provoqué les mêmes révoltes et les mêmes violences stériles, dans le passé comme dans le présent ?

L'étude de ce problème spécial n'est pas inutile, parce qu'elle éclaire d'un jour tout nouveau la situation actuelle. Nous croyons même qu'elle permet seule de la comprendre et de l'expliquer.

LES VARIATIONS DE PRIX DANS LE PASSÉ

LES PRÉCÉDENS HISTORIQUES

Il est inutile de remonter bien haut dans le passé pour prouver que la hausse des prix ne saurait nous surprendre. Le

niveau actuel des cours reste, en effet, inférieur, dans la plupart des cas, à celui que l'on constatait, il y a trente ou trente-cinq ans, entre 1875 et 1880. Rien de plus facile que de faire cette comparaison, et, cependant, personne ne paraît y avoir songé.

On s'étonnait et l'on s'effrayait il y a quelques mois de relever sur nos marchés la cote de 27 et 28 francs pour le quintal de froment. Or, ce prix a été constamment dépassé depuis 1877 jusqu'à 1882 (1). Ce que nous disons ici du blé est vrai pour toutes les céréales sans exception.

Les ménagères protestent bruyamment en 1911 contre la cherté de la viande, et il est question de taxer cette denrée ! Les maires qui prétendent en fixer arbitrairement le cours, et les consommateurs qui pillent les boucheries n'oublient qu'une chose, c'est que la viande est aujourd'hui moins chère qu'en 1883. A cette date, la cote officielle du marché de La Villette nous donne le chiffre de 1 fr. 80 par kilogramme de bœuf, première qualité, et les cours de septembre dernier ne dépassent pas 1 fr. 72.

Nous parlions tout à l'heure de la laine, et nous signalions la hausse récente de cette matière première. Le type de laine fine cotée à Reims par M. Ch. Marteau a valu 4 fr. 80 par kilogramme de 1905 à 1908. Mais c'est là exactement la moyenne constatée de 1885 à 1889, et les cours s'élevaient à 6 fr. 05 de 1880 à 1885 !

En ce moment, disions-nous, le cours des soies a cessé de fléchir et même il se relève. En fait, ces prix restent bien inférieurs à ceux que l'on constatait entre 1875 et 1880. De 1878 à 1898, d'après M. Rondot, les soies ont subi une baisse de 38 pour 100 à 49 pour 100, baisse que la reprise récente des cours n'a pas encore compensée.

Nous avons cité plus haut les résultats des recherches faites par M. Levasseur à propos du prix des denrées alimentaires. Les nombres-indices calculés par notre regretté maître montrent clairement que la moyenne des prix entre 1900 et 1908 reste inférieure à celle de 1880. Des travaux analogues publiés (2) en

(1) Voyez pour ces statistiques et leur commentaire notre ouvrage : *le Blé et les Céréales*, chez Doin, 1910.

(2) Voyez l'Étude déjà citée de M. Levasseur, p. 12 ; les index-numbers relatifs aux denrées alimentaires et calculés à l'étranger s'y trouvent indiqués.

Angleterre et en Allemagne prouvent avec autant de précision et de clarté que les cours de denrées alimentaires n'atteignaient pas encore en 1908 le niveau moyen constaté de 1880 à 1885, avant la baisse extraordinaire qui a provoqué la *crise agricole* tant de fois signalée et si souvent déplorée.

Les cours actuels étaient donc considérés, il y a peu d'années, comme réguliers, traditionnels et ordinaires. Personne, cependant, ne songeait à protester contre la vie chère, contre les « prix de famine, » et les prétendus scandales de l'accaparement ou de la spéculation!

Que s'est-il donc passé depuis trente ans, et pourquoi le public étonné ou irrité se croit-il victime d'une crise spéciale, d'un renchérissement extraordinaire que rien ne saurait expliquer ou justifier? En vérité, le public a tout simplement oublié le passé. Il a *profité* de la baisse considérable et rapide du cours des produits agricoles, et il lui paraît étrange ou scandaleux, à cette heure, que les prix remontent à leur ancien niveau. C'est là tout à la fois un acte d'ingratitude et un aveu d'ignorance : un acte d'ingratitude, puisque la baisse extraordinaire des cours a favorisé les intérêts de l'acheteur et notamment ceux du salarié, en réduisant les profits de l'agriculteur aussi bien que les revenus du propriétaire rural; un aveu d'ignorance, car l'étude des variations de prix démontre sans contestation possible que la « cherté » de 1911 eût été considérée, il y a trente ans, comme une baisse appréciable des cours ordinaires, et un signe précurseur de la vie à bon marché!

« Mais, nous dira-t-on, ces cours très élevés, pratiqués il y a trente ans, étaient sans doute anormaux et extraordinaires. La baisse dont vous parlez vous-même démontre précisément que le prix des produits agricoles a fléchi dès qu'il atteignit ce niveau. Vous constatez simplement l'existence d'une crise dont le public a souffert il y a trente ans et dont il souffre de nouveau aujourd'hui! »

Cette argumentation ingénieuse n'a aucune valeur parce qu'elle repose sur une hypothèse qui est fausse. L'élévation du niveau des cours entre 1870 et 1880 n'a pas été le résultat et le signe d'une crise passagère; elle a été au contraire la conséquence d'une hausse générale, persistante, considérable autant que rapide, hausse qui caractérise toute une période

de l'histoire des prix au XIXe siècle. Ce phénomène mérite même une étude spéciale, car il présente de frappantes et instructives analogies avec celui que l'on observe en ce moment.

Brusquement, à partir de 1850, les cours des grands produits agricoles tels que les céréales et le bétail subissent une hausse considérable et de tous points semblable à celle que nous constatons depuis quelques années. De 1831 à 1850, par exemple, le froment avait été coté 19 fr. 40 par hectolitre dans notre pays. Cette moyenne s'élève à 22 fr. 90 de 1851 à 1855, puis à 21 fr. 76, à 20 fr. 40, à 22 fr. 40, et enfin à 23 fr. 70 durant les quatre périodes quinquennales suivantes, de 1856 à 1875. Dans l'espace de sept ans, entre 1850 et 1856, le cours du bétail augmente de 61 pour 100 pour le bœuf, de 43 pour 100 pour le veau, de 50 p. 100 pour le mouton, *et durant les années qui suivent, les cours n'ont pas fléchi. Ils se sont même élevés encore.*

Nous pourrions multiplier les exemples, mais il nous paraît plus intéressant de démontrer que cette hausse n'était pas spéciale à la France. En Angleterre, le cours de la viande s'élève. Voici les prix du *stone* de 8 livres, à partir de 1856 :

	Bœuf.	Moutons.
	sh.	sh.
1856-1860.	5,8	6,3
1861-1865.	6,0	6,8
1866-1870.	6,4	7,1
1871-1875.	7,2	7,7

Dans ce pays comme en France, le cours de la laine augmente rapidement de 1850 à 1865, et il ne s'abaisse après cette dernière date que pour se relever ensuite de 1870 à 1874.

M. Levasseur constate d'ailleurs que la hausse dont nous parlons a été très générale de 1849 à 1857 et n'était pas spéciale aux produits agricoles. « La tendance, dit-il (1), a été fortement à la hausse et les nombres-indices de M. Sauerbeck ont passé de 74 à 105.

« Dans une troisième période (1857-1873) les prix sont restés à peu près au même niveau, excepté en 1864 et dans les

(1) Étude déjà citée, p. 49.

deux années 1872 et 1873 (nombre-indice 111 en 1873), pendant lesquelles il s'est produit une augmentation semblable à celle de la période précédente. »

En définitive, la hausse signalée en France après 1850 n'a donc pas eu les caractères d'une crise, d'un accident, d'une fluctuation brusque, mais passagère. Pendant vingt-trois ans notamment, le cours des grands produits agricoles, tels que les céréales et le bétail, est resté très élevé. Ce phénomène est d'autant plus remarquable que les droits protecteurs établis par la Restauration et le gouvernement de Juillet depuis 1819 jusqu'à 1848 ont été précisément suspendus ou supprimés entre 1850 et 1855. Le régime libéral ainsi inauguré au moment où la hausse se dessinait et s'accentuait chaque année n'a pas enrayé ce mouvement des prix ; il en a simplement limité l'ampleur au grand profit des consommateurs. Il n'a pas nui d'ailleurs aux intérêts de l'agriculteur. Celui-ci n'a jamais vendu ses denrées plus cher qu'après l'abolition des tarifs protectionnistes votés trente ou trente-cinq ans auparavant, c'est-à-dire au début d'une période de baisse comparable à celle qui vient de se terminer vers 1900.

En remontant plus haut dans le passé, et en suivant les fluctuations de prix des principales denrées agricoles, on constate immédiatement qu'à partir de 1815 jusque vers 1840 ou 1845, les cours fléchissent ou restent stationnaires, en dépit des efforts faits à maintes reprises par le législateur pour lutter contre la baisse et protéger la production rurale contre la concurrence étrangère.

Enfin, si nous remontons plus haut encore, nous nous trouvons en présence d'un phénomène économique analogue à celui qui nous préoccupe si vivement à cette heure, et semblable à cette brusque montée des cours signalée après 1850.

La hausse des produits agricoles caractérise au XVIIIe siècle la période qui s'étend de 1760 ou 1770 jusqu'à 1789 et même à 1800 (1).

En France, le cours du froment se relève rapidement à partir de 1780. Nous avons noté ces variations en consultant les mercuriales de la « grenette » de Bourg-en-Bresse.

(1) Voyez nos Études sur les variations du revenu et du prix des terres en France, dans les *Annales agronomiques*, 1888-89, et dans les *Annales de l'École des Sciences politiques*, année 1894.

VARIATIONS DES PRIX DE L'AVOINE, DU SEIGLE ET DU FROMENT, A BOURG-EN-BRESSE

(Prix en sous par coupe de 14 litres 83 centilitres)

	Avoine.	Seigle.	Froment.
1750-1760	10,6	24,3	22,90
1760-1770	13,0	31,4	39,80
1770-1780	14,6	35,2	45,90
1780-1790	14,8	36,6	48,90

C'est là simplement la cote d'un marché régional, mais on observait le même mouvement à Langres, à Soissons, à Grenoble. En ramenant à 100 les cours de la période 1740-49, nous avons obtenu les chiffres suivans pour les années qui ont précédé la Révolution :

	Cours de froment.		
	Langres.	Soissons.	Grenoble.
1740-1749	100	100	100
1750-1759	95	111	120
1760-1769	107	114	117
1770-1779	145	144	145

Ainsi, de la première période à la dernière, c'est-à-dire en trente ans, le prix du froment s'était élevé de 45 pour 100 à Langres, de 44 pour 100 à Soissons, et de 45 pour 100 à Grenoble. En faisant le même calcul pour les grains cotés à Bourg, on trouve une hausse de 45 pour 100 pour l'avoine, de 44 pour 100 pour le seigle, et de 39 pour 100 pour le froment. Tous ces chiffres sont évidemment comparables, et le mouvement ascensionnel des cours a été *général*.

Nous ajoutions à ce propos (1) : « Si, d'ailleurs, on trace les courbes qui permettent de suivre les variations du prix des diverses céréales à Bourg, à Paris, à Rozoy, à Londres, on constate que ces lignes aux inflexions curieuses sont presque toujours parallèles. Les variations du cours des autres denrées vendues habituellement par le cultivateur ont présenté les mêmes caractères. » A Angers, les hospices, qui achetaient les bœufs sur pied pour les débiter ensuite, payaient, par tête, de 127 à 178 francs entre 1760 et 1765. Or, ce cours s'élève à 234 et 240 francs de 1780 à 1785. Au Mans, les hospices paient la

(1) *Annales de l'École des Sciences politiques*, 1894, p. 211.

livre de viande 0 fr. 25 vers 1760 et 0 fr. 35 en 1785. Les animaux achetés sur pied par cet établissement ont subi une hausse considérable de 1770 à 1789. Cette plus-value ressort à 68 pour 100 pour le veau, à 46 pour 100 pour le bœuf, et à 53 pour 100 pour le mouton. Le lait, le beurre, les œufs et même le vin augmentent de prix dans des proportions analogues.

Les résultats de nos recherches personnelles se trouvent confirmés par les notes que le voyageur anglais Arthur Young prenait de 1787 à 1791 (1).

Économiste et agriculteur, Young avait été frappé par la hausse de prix que nous venons de signaler. Il marque d'un trait précis les faits qu'il observe. Dans la Sologne, le Berry, le Limousin, le Languedoc et la Gascogne, en Normandie et en Bretagne, en Champagne et en Lorraine, jusqu'en Franche-Comté et en Bourgogne, il constate la hausse des prix et en observe les conséquences. La cherté de la vie devient générale. Dans le Limousin, « *le bois*, dit-il, *que l'on vendait 50 livres, il y a quinze ans, se vend 150. La terre a haussé beaucoup ; la culture rend le double d'il y a vingt ans.* » — En Lorraine, « *hausse générale d'un tiers en vingt ans.* » — En Franche-Comté, « *la viande qui se paie sept sous la livre n'en valait que quatre il y a quelques années.* » — A Bayonne, « *depuis dix ans, tout, même le loyer des maisons, a beaucoup augmenté.* » A Dijon, « *depuis vingt ans, tout a haussé de 100 pour 100* (1). »

La preuve nous semble donc faite. Les trente ou quarante dernières années de l'ancien régime ont été marquées par une hausse rapide, persistante et générale du prix des denrées agricoles.

Ce sont là précisément les caractères de la marche actuelle des cours ; et durant la période 1850-1875, nous avons vu que la hausse offrait les mêmes particularités.

Il est donc certain que, depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'au début du XXe, on compte trois périodes de hausse auxquelles ont succédé des périodes de baisse ou de stagnation du prix des denrées agricoles. La première des périodes de hausse commence en 1750 et se prolonge jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. La baisse se prononce, s'accentue et persiste de 1815 à 1840 ou

(1) A. Young, *Voyages en France*, Paris, Guillaumin, t. II, p. 272.

1845. La hausse l'emporte et entraîne dans un même mouvement ascensionnel les prix de tous les grands produits ruraux depuis 1850 jusqu'à 1875. La baisse se fait sentir à nouveau vers 1880. Elle provoque une crise douloureuse et persistante que tout le monde connaît sous le nom de *Crise agricole*. Durant cette période, aussi bien que durant la Restauration et le gouvernement de Juillet, le régime protecteur est réclamé, appliqué, aggravé, sans que la marche des cours soit réellement modifiée. La cherté *relative* que l'on réussit à provoquer dans les deux cas, et à soixante ans d'intervalle, n'a jamais assuré au producteur rural le bénéfice des cours élevés qui ont été pratiqués sous un régime de liberté commerciale, mais durant une période de hausse. L'exemple fourni par la marche des cours entre 1850 et 1875 ne laisse aucun doute à cet égard.

Ainsi, nous le répétons, on connaît des périodes de hausse semblables à celle qui s'ouvre sans doute en ce moment. Les faits qui émeuvent l'opinion publique ne sont pas nouveaux. On peut les étudier dans le passé, et cette étude éclaire d'une lumière bien vive le problème qui se dresse aujourd'hui devant nous.

LES CONSÉQUENCES

Le public a déjà constaté l'exceptionnel intérêt des conséquences que comporte la hausse des denrées agricoles. Il est clair que tous les consommateurs sont contraints de subir un sacrifice qui correspond à l'augmentation de leurs dépenses. Pour les salariés notamment, l'élévation du prix des vivres réduit, en fait, le pouvoir d'achat de la rémunération fixe qu'ils reçoivent. C'est leur bien-être général qui diminue puisqu'ils doivent consacrer désormais aux dépenses de nourriture une fraction plus considérable du salaire journalier.

Les protestations violentes des ménagères sont ainsi expliquées.

Ce qui est vrai pour les ouvriers l'est encore pour toutes les personnes qui vivent, en France, d'un revenu fixe, d'une retraite, de l'intérêt produit par une valeur mobilière telle qu'une obligation ou une rente sur l'État.

Toutefois, il convient de ne rien exagérer et de voir les choses telles qu'elles sont. La situation matérielle du salarié

reste supérieure à celle qui lui était faite il y a trente ans. Les salaires, en effet, se sont élevés, et, d'autre part, le niveau moyen des cours actuels ne dépasse pas celui que l'on constatait vers 1875 ou 1880. L'ouvrier ne perd donc nullement le bénéfice de l'augmentation de son salaire *nominal*. Il est simplement contraint de renoncer aux avantages *imprévus* que lui assurait la baisse des denrées alimentaires durant la période prolongée dont nous venons de sortir, et que la dépression des cours a caractérisée.

Il y a plus. Le public paraît oublier que la cherté relative des vivres, depuis quelques années, n'a pas affecté la situation de *tous* les salariés. Un très grand nombre d'employés sont, en effet, nourris par leurs patrons. Ces derniers seuls supportent donc les conséquences du renchérissement des denrées alimentaires. Cette observation ne s'applique pas seulement aux « gens de maison ; » elle reste exacte pour tous les salariés des deux sexes qui travaillent avec leurs patrons, petits commerçans, petits industriels ou artisans. Dans les campagnes notamment, tous les domestiques sont nourris et logés à la ferme. Les tâcherons eux-mêmes reçoivent parfois un repas sur deux. Les répercussions sociales de la hausse sont ainsi atténuées.

Enfin l'étude du passé prouve que l'élévation du prix des denrées agricoles est toujours suivie d'une augmentation des salaires.

Nous venons de voir, cependant, que la hausse pouvait imposer des sacrifices et par suite des souffrances à certaines catégories de consommateurs qui paraissent plus spécialement intéressans.

Il est clair qu'à ces sacrifices correspondent des avantages équivalens dont bénéficient les producteurs agricoles, les entrepreneurs de culture, chefs d'industrie à titre de propriétaires-cultivateurs, de fermiers ou de métayers. La hausse des denrées agricoles a pour conséquence immédiate l'élévation parallèle du montant des recettes, et, d'autre part, les *profits culturaux augmentent*. Rien de plus facile, et en même temps rien de plus instructif que de montrer avec quelle précision se produisent ces répercussions si importantes au point de vue social.

Le produit brut d'une exploitation rurale est représenté par la valeur de tous les produits *vendus* annuellement d'une façon régulière et normale. Ce produit exprimé en francs est égal aux

quantités récoltées, multipliées par le *cours* des denrées. Supposons que le produit brut agricole soit représenté par 100, et que les dépenses correspondantes se montent à 80. Le profit cultural est donné par la différence entre le produit correspondant aux recettes et les frais ordinaires. Il s'élève ainsi à :

$$100 - 80 = 20$$

Depuis quelques années, le *prix* des denrées vendues s'est élevé, par exemple, de 10 pour 100 en moyenne. Par suite, le produit brut a augmenté également de 10 pour 100 puisque les quantités vendues bénéficient d'une plus-value d'un dixième ! D'autre part, les dépenses sont restées constantes dans ce court espace de temps. Le profit est donc représenté par une nouvelle différence qui est la suivante :

$$110 - 80 = 30$$

Le bénéfice cultural passe de 20 à 30 ; il a augmenté de 50 pour 100 ! La répercussion de la hausse des prix sur le profit de l'agriculteur est donc immédiate et singulièrement avantageuse.

C'est là, nous le reconnaissons, une démonstration toute théorique, mais en étudiant la comptabilité d'un cultivateur, on constate que nos conclusions sont exactement vérifiées (1).

L'accroissement des dépenses que provoque la hausse elle-même réduit quelque peu, mais ne fait pas disparaître tous les avantages que l'élévation des cours assure à l'entrepreneur de culture. Sans exposer un capital plus considérable, sans déployer plus d'activité, ce dernier réalise un bénéfice plus grand. Telle est la conséquence certaine d'une hausse des produits agricoles. Elle favorise, dans notre pays, les intérêts de 3 ou 4 millions de cultivateurs. Il est donc superflu d'en faire ressortir la portée sociale.

L'accroissement des profits culturaux exerce à son tour une action décisive, sinon immédiate, sur le revenu et la valeur du sol cultivé. Selon l'heureuse formule de M. Levasseur, la terre est un instrument qui vaut d'autant plus qu'il rapporte davantage. Le loyer agricole d'un domaine s'élève ou s'abaisse selon

(1) Voyez à ce sujet une démonstration complète dans notre ouvrage, *la Crise agricole*, 1 vol. Paris, Masson, 1903.

que les profits attachés à sa culture augmentent ou diminuent. La libre concurrence provoque ces deux mouvemens en sens inverse; et d'autre part, nous venons de le voir, la hausse des prix élève le niveau ordinaire des bénéfices culturaux. Il est donc certain que la valeur locative des biens fonds ruraux augmente pendant les périodes de hausse de même qu'elle diminue pendant les périodes de baisse.

Une expérience séculaire confirme cette vue théorique qui a seulement les apparences d'une simple déduction logique. On a vu grossir le montant des fermages à la fin du XVIIIe siècle aussi bien qu'au milieu du XIXe, c'est-à-dire au moment où le prix des produits subissait la hausse générale, persistante et considérable que nous signalions dans la seconde partie de cette étude.

Enfin, l'élévation des loyers agricoles provoque, à son tour, une augmentation correspondante du *prix* des terres, c'est-à-dire de leur valeur vénale. La terre vaut plus parce que les revenus qu'elle donne, aussi bien que les profits attachés à sa culture, ont augmenté en même temps.

Ainsi les cultivateurs ne sont pas seuls intéressés à voir les prix monter. Les propriétaires fonciers, et notamment les propriétaires qui confient à des locataires le soin d'exploiter leurs domaines, tirent un avantage certain de la hausse des produits agricoles. C'est ce que l'on a constaté dans le passé; c'est ce que l'on constatera sans nul doute d'ici quelques années.

On voit par suite que l'étude historique des variations de prix nous instruit et nous révèle clairement l'exceptionnel intérêt du phénomène économique que nous observons en ce moment. Le revenu des propriétés rurales représente en France 2 milliards de francs, et la valeur du sol dépasse sans doute aujourd'hui 75 milliards. La baisse récente des produits de la terre avait probablement réduit de 20 à 25 pour 100 le revenu antérieur et la valeur énorme du capital correspondant. Il y a trente ans, on estimait, en effet, que les valeurs locatives et vénales de la terre française s'élevaient respectivement à 2,645 millions et à 91 milliards. Si la hausse des cours fait monter le chiffre des loyers et des prix actuels du sol jusqu'au niveau précédemment atteint, on voit qu'elle exercera une influence marquée sur la répartition des richesses. Un accroissement de revenu égal à 600 millions de francs et une plus-value de 15 à 16 milliards assurée à la propriété foncière rurale,

tel peut être, dans quinze ou vingt ans tout au plus, le résultat obtenu grâce à la hausse des produits agricoles.

Est-ce là un espoir chimérique ou une hypothèse invraisemblable? Nous ne le pensons pas. Des faits précis confirment cette opinion. Durant les trente dernières années de l'ancien régime, au moment où le cours des denrées agricoles s'élevait avec cette extraordinaire rapidité que nous avons signalée, le revenu et la valeur des biens fonds ruraux augmentaient à leur tour. Dans le Maine, dans l'Anjou, en Normandie, en Bresse, dans le Languedoc, les fermages que nous avons relevés sur les livres mêmes de la comptabilité des hospices ou des « chapitres » ont augmenté de 36 pour 100 à 87 pour 100 entre 1760 et 1790. Tels sont les faits que l'on constate durant une période de hausse des prix.

La même hausse entraînant les mêmes conséquences, on a observé également une augmentation considérable des revenus de la terre depuis 1850 jusque vers 1880. Deux enquêtes officielles faites précisément à ces deux dates prouvent que les loyers agricoles ont augmenté de 38 pour 100 en moyenne, durant cette période de trente ans.

Comment expliquer ce mouvement si général et la hausse périodique des denrées agricoles?

Nous sommes amenés à rechercher les causes de ce phénomène après en avoir observé les conséquences.

LES CAUSES

L'existence même d'une crise provoquée par la brusque élévation du prix des denrées agricoles n'est discutée par personne. Nous croyons que les esprits réfléchis accepteront sans difficultés nos conclusions au sujet des caractères de cette hausse, et peut-être voudra-t-on bien nous accorder que ce phénomène n'est pas nouveau.

Les faits que nous avons signalés et dont tout le monde peut contrôler l'exactitude, commandent à tout le moins l'attention. La périodicité des mouvemens généraux de hausse ou de baisse pourra paraître étrange à beaucoup, mais elle ne soulève aucune objection de doctrine. Il est toujours possible, en effet, au gré de chaque auteur, de signaler l'influence des saisons, les transformations des moyens de transport, les circonstances poli-

tiques, la hausse des salaires, les exigences croissantes de la consommation, l'action des lois sociales, le développement plus ou moins rapide de la population.

En ce moment, la plupart des économistes ou des hommes politiques qui étudient le problème de la hausse des produits agricoles lui assignent précisément comme causes quelques-uns des faits contingens ou des transformations sociales récentes dont nous venons de parler.

Nous sommes persuadés que leur opinion renferme une part de vérité, et nous l'acceptons sans la moindre hésitation, en nous réservant toutefois le droit de la critiquer et surtout de compléter les conclusions qu'elle comporte.

L'influence des saisons n'est pas douteuse. La mauvaise récolte de 1910 explique assurément la hausse des céréales et surtout celle du blé qui entraîne, à son tour, celle des farines et du pain. La sécheresse extraordinaire de l'été en 1911 explique et justifie la hausse des légumes et de certains fruits, celle du lait et du beurre, l'élévation de la cote du sucre, conséquence immédiate de la diminution fort probable de la récolte des betteraves. Tout cela est vrai. Mais, remarquons-le bien, l'influence des circonstances atmosphériques n'explique que des variations brusques et passagères. Elle ne saurait être assignée comme cause permanente et efficace à un mouvement général et persistant que l'on observe depuis dix ans en France comme à l'étranger. Cette influence du temps et des saisons ne fournit aucune explication acceptable et intelligible en ce qui touche les périodes de hausse ou de baisse que l'on a pu étudier dans le passé.

On paraît oublier que la hausse actuelle, — comme celle des autres périodes antérieures, — coïncide avec une augmentation moyenne et générale de la production agricole et non pas avec une réduction des récoltes. A cet égard, l'exemple du froment est typique.

De 1900 à 1904, la récolte moyenne ne dépasse pas 88 millions de quintaux en France. Cette production s'élève, au contraire, à 93 millions de 1905 à 1909. Or les prix ont augmenté à mesure que le chiffre de la production s'élevait.

La moyenne des cours à Paris est de 21 fr. 30 pendant la première période, et de 23 fr. 41 durant la seconde !

On a parlé récemment des pertes subies par l'élevage français.

Elles sont réelles et déplorables ; c'est entendu. Mais jamais jusqu'à cette année, la puissance productive de l'agriculture française ne s'était révélée aussi grande qu'en ce qui touche précisément la production du bétail. Or les prix se sont élevés bien avant 1911.

La hausse est d'ailleurs générale. On la constate de 1900 à 1910, en Allemagne et en Russie, en Autriche, en Suisse, et jusqu'au Canada. Ni l'influence des saisons, ni les pertes résultant, en France, de la cachexie ou de la fièvre aphteuse ne donnent l'explication de pareils faits.

On a parlé maintes fois, et toujours avec raison, de l'action de la transformation des moyens de transport. Mais la rapidité, le bon marché, et la prodigieuse extension des moyens de communication ne provoquent pas la hausse. Tous ces progrès techniques atténuent la cherté au lieu de la produire.

Remarquons d'ailleurs que le prix des produits agricoles n'a jamais été plus élevé que de 1850 à 1875, c'est-à-dire au moment où les moyens de transports perfectionnés auraient dû vraisemblablement entraîner la baisse des denrées alimentaires ou des matières premières.

« La consommation augmente démesurément, nous répondra-t-on, parce que la richesse s'est développée avec une incomparable puissance. La hausse est la conséquence logique de l'intensité de la demande. »

Cet argument paraît avoir eu quelque succès. Nous avouons qu'il est encore inintelligible pour nous. Le développement de la richesse, — terme général, — correspond au développement de la production. D'autre part, si la consommation augmente *réellement*, il est clair que la production a dû augmenter parallèlement dans la même mesure car on ne consomme pas ce qui n'a pas été produit antérieurement. Si donc l'accroissement de la consommation suppose invinciblement l'accroissement égal et simultané de la production, il est impossible de comprendre pourquoi les prix s'élèveraient, l'offre restant égale à la demande. C'est pour nous l'évidence même.

Nous croyons, en effet, que la richesse générale se développe, mais la hausse contribue à ce mouvement en inspirant une confiance que la baisse fait disparaître. Les périodes de hausse des produits agricoles ont toujours été considérées, notamment, comme favorables à la prospérité agricole. On a,

au contraire, parlé cent fois des souffrances, de la décadence et de la ruine prochaine de notre industrie rurale lorsque les prix baissaient, depuis 1880 jusqu'à 1900 !

On dit encore : « La population augmente ; les besoins grandissent, les exigences de la consommation sont incessantes. La hausse est la conséquence de ce phénomène démographique. »

Nous sommes persuadés en effet, que la population augmente, — ailleurs qu'en France, — et il est fort naturel d'admettre que ce développement contribue à soutenir le niveau des cours. Mais ceux-ci baissaient il y a trente ans, alors que la population des grands pays civilisés s'élevait, et s'élevait même plus rapidement encore qu'aujourd'hui, car la natalité fléchit partout où la richesse grandit. Le développement de cette richesse générale, et de la production agricole plus spécialement, suffit d'ailleurs aux exigences de la consommation. Les statisticiens du bureau de l'Agriculture à Washington (1) ont posé ce problème et soutiennent qu'ils l'ont résolu en prouvant que la production, *par tête d'habitant*, n'a jamais été plus considérable. La hausse, nous l'avons montré, est cependant tout aussi marquée dans l'Amérique du Nord qu'en France et qu'en Europe !

On a parlé encore fort judicieusement d'une véritable transformation résultant de la hausse des salaires et de l'application des lois sociales. Le pouvoir d'achat des classes ouvrières aurait augmenté et la hausse serait la conséquence de l'intensité nouvelle des demandes. Le temps nous manque pour discuter cette opinion, mais ce que nous venons de dire à propos du développement de la production aux États-Unis prouve déjà que l'accroissement de la demande des produits agricoles est compensé par l'augmentation de la production.

L'explication que l'on nous propose ne saurait d'ailleurs être acceptée en ce qui touche les hausses incontestables que l'on a observées autrefois et qui n'ont pas été moins notables que celle dont on parle aujourd'hui.

En vérité, nous pensons qu'il faut chercher ailleurs une cause générale dont l'action *s'ajoute* à l'influence des autres faits économiques. Cette cause est, pour nous, — comme pour bien d'autres, — la dépréciation des métaux monétaires. *Assu-*

(1) Voyez le *Crop Reporter*, nos de janvier et mars 1911

rément nous ne prétendons pas que cette cause agit seule; nous ne songeons pas davantage à lui assigner une importance déterminée et précise. Mais il importe, croyons-nous, de ne pas écarter cette hypothèse, la seule qui explique, — à défaut d'autres raisons suffisantes, — la hausse des prix durant de longues périodes.

Le mécanisme même des répercussions monétaires sur les cours n'est point mystérieux. Le prix des marchandises et des services est représenté par un poids déterminé de métal précieux, et exclusivement, à cette heure, par un poids d'or. Si la récolte de l'or augmente, il est vraisemblable que son pouvoir d'achat diminue, surtout si l'accroissement de cette production métallique est rapide, parce que la masse disponible dépasse alors les besoins *ordinaires* de la circulation ou des dépôts dans les grandes banques. La diminution du pouvoir d'achat de l'or correspond à la hausse, puisqu'il faut donner plus de métal, — en moyenne, — quand on veut acquérir la même quantité de marchandises.

Nous constatons, — et cela est une certitude, — que l'abondance relative des métaux précieux a *toujours coïncidé* depuis cent cinquante ans avec la hausse du prix des denrées agricoles, soit à la fin du XVIIIe siècle, soit après 1850 jusqu'en 1875.

Cette coïncidence est curieuse et suggestive ; elle permet d'admettre qu'il existe une relation, un rapport de cause à effet entre l'afflux des métaux précieux et l'élévation des cours.

On observe, au contraire, — et c'est là une sorte de contre-épreuve, — que les baisses prolongées des cours, de 1815 à 1850, de 1875 à 1900, ont coïncidé avec une diminution de la production des métaux précieux, diminution qui aurait produit comme conséquence une rareté *relative*, car les exigences de la circulation et des échanges auraient continué de croître au moment où l'instrument métallique d'échange était produit moins abondamment. Nous accueillons cette hypothèse, vraisemblable et intéressante, parce qu'elle explique, seule, des faits que les autres causes signalées expliquent mal ou n'expliquent pas !

Depuis 1890, c'est-à-dire depuis vingt ans, il est certain que l'or est beaucoup plus abondant. Sa production dans le monde ne dépassait pas 169 000 kilogrammes, de 1886 à 1890. Depuis 1906, elle est supérieure à 600 000 kilogrammes. Elle a donc triplé. Ce *fait* n'a-t-il aucune importance ? Il nous paraît impos-

sible de l'admettre. Mais, sans nul doute, personne ne peut *prouver* que l'or devenu plus abondant a perdu une partie de son pouvoir d'achat. On ne fait pas d'expériences en matière économique, comme dans un laboratoire. L'histoire seule nous fournit des documens et nous apporte des clartés. Or, nous avons été frappé d'un fait certain. Le prix des produits agricoles s'est toujours élevé, quand la production des métaux précieux a augmenté, et les cours ont fléchi lorsque cette production métallique a diminué ou est restée stationnaire. Nous croyons donc sincèrement que l'influence de ces fluctuations de la récolte du métal blanc ou jaune s'est exercée sur les cours.

C'est l'opinion qu'exprime avec mesure, mais sans hésitation, M. de Foville, lorsqu'il parle de notre stock monétaire (1).

« Pour l'époque actuelle, dit-il, nous constatons que tout concourt à révéler l'existence d'un stock d'or en France supérieur à tous ceux qu'on a pu observer antérieurement. Après l'enquête monétaire de 1903, nous avions indiqué comme vraisemblables les quantités suivantes :

	Millions de francs.
Pièces de 20 francs	4 000
— de 10 francs	650
Autres	150
Total	4 800

« L'or détenu par la Banque de France dans ses caves ou caisses montait alors à 2 milliards et demi. Fin juillet 1910, la Banque en a presque pour 1 milliard de plus (3 393 millions) et la circulation elle-même s'en trouve largement facilitée.

« La douane d'ailleurs a vu ou cru voir entrer de 1904 à 1908 inclus plus de 3 milliards d'or et n'en a vu sortir que pour 600 millions à peine. Il semble donc que nous ne saurions être taxés d'exagération, si nous attribuons à la France d'aujourd'hui un approvisionnement de 6 milliards d'or au moins. Et nous ne sommes plus seuls au monde à collectionner ainsi le métal précieux. L'Allemagne et la Russie accusent des stocks d'or analogues aux nôtres, et, à en croire les statistiques américaines (à vrai dire elles ont paru toujours très suspectes), les État-Unis en posséderaient pour plus de 8 milliards. Et nulle

(1) *Économiste français*, n° du 6 août 1910.

part on ne trouve qu'on en a trop, ni même qu'on en a assez.

« C'est, avec des motifs nouveaux, la résurrection de l'ancienne théorie mercantile. Si les mines des deux mondes continuent à livrer aux hommes plus de 2 milliards d'or par an, la thésaurisation dans les pays riches prendra des proportions extraordinaires, et il est à présumer que le *relèvement général des prix* s'ensuivra. Nous ne songeons pas à aborder ici l'étude de ce grave problème, mais nous le recommandons comme digne de toute leur sollicitude aux hommes d'affaires et aux hommes de science. »

M. de Foville accepte donc, — comme nous, — l'hypothèse d'une influence exercée sur les prix par l'abondance du métal jaune.

On a répondu que cette action, si elle était réelle, devrait entraîner comme conséquence une hausse égale de tous les prix. C'est une erreur. Les prix subissent d'autres influences et, par suite, les variations qu'ils accusent répondent à l'action d'un nombre indéfini de circonstances, de faits économiques ou sociaux, dont il ne faut pas nier la puissance. Pendant toutes les périodes historiques de hausse ou de baisse, la courbe des fluctuations de cours varie avec chaque produit, de même qu'elle change avec chaque région ou chaque pays. Le sens général du mouvement est seul identique, et paraît révéler l'influence persistante d'une même série de causes.

LES REMÈDES

Les hommes d'affaires que la hausse a pu troubler, les hommes politiques qu'elle inquiète, et les consommateurs qu'elle irrite, nous demanderont immédiatement : « Quelle solution proposez-vous? Les dissertations peuvent être intéressantes, mais elles sont stériles si elles n'apportent pas, avec des conclusions précises, des remèdes efficaces. »

Tous nos efforts ont eu malheureusement pour objet de démontrer l'impuissance presque complète des hommes en présence d'un phénomène général tel que la hausse des produits agricoles. Nul pouvoir humain n'a été capable, dans le passé, d'enrayer ce mouvement ascensionnel et à plus forte raison de le suspendre. Nul effort n'a pu substituer la hausse ou la fixité

des cours à la baisse progressive que l'on a observée pendant d'autres périodes.

Ce que l'on peut seulement demander à tous les hommes d'initiative, d'énergie et de bon sens, c'est de favoriser aujourd'hui le développement de la production, la liberté des échanges, la réduction des frais qu'entraînent la production et la circulation des richesses agricoles. Leur rôle consiste surtout à lutter contre des préjugés, des passions et des intérêts de personnes ou de groupes, intérêts qui font précisément obstacle au développement de la puissance productive. Il est clair que la hausse doit être combattue par l'abondance. Il est certain que cette abondance doit résulter, tout d'abord, de l'activité du producteur rural. L'élévation de ses profits va d'ailleurs lui servir de récompense et le pousser à produire toujours davantage.

Il est évident que toutes les restrictions inventées et aggravées depuis vingt ans pour limiter la concurrence étrangère ne sauraient subsister. Le régime protecteur paraîtra bientôt inconciliable avec la cherté de la vie qu'il avait précisément pour objet de produire en assurant aux agriculteurs une plus-value pour leurs denrées de vente. Cette réforme déjà opérée *dans les mêmes circonstances* il y a soixante ans, ne saurait nuire à l'agriculteur puisque la hausse spontanée des cours lui assure et continuera de lui assurer des recettes plus amples et des profits plus élevés.

Il serait injuste de ne pas mentionner ici les efforts déjà accomplis en faveur de la coopération sous toutes ses formes. Ces efforts si souvent couronnés de succès, quand il s'agissait de lutter contre les effets de la baisse, permettront de corriger quelque peu les conséquences de la hausse.

Les coopératives de consommation rendront certains services. Un député, M. Maurice Ajam, faisait dernièrement, à ce propos, une remarque bien intéressante. « Les observateurs impartiaux, disait-il, sont obligés de conclure avec le plus grand des sociologues, Auguste Comte, que tout ce qui persiste dans un organisme social, correspond à un besoin. Entre le paysan et l'ouvrier il semble impossible d'ouvrir un trafic direct. Le troc est un procédé périmé. Les intermédiaires, qui sont d'ailleurs presque tous des industriels transformateurs de matières, correspondent à l'infinie complexité du mécanisme social. » M. Ajam

fait déjà justice de toutes les attaques excessives et dangereuses dont le commerçant est l'objet.

Il ajoute ensuite avec beaucoup de finesse et de bon sens :

« Il n'y a qu'un moyen de calmer la foule ignorante, c'est de lui permettre de contrôler les profits du producteur et des intermédiaires. »

Nous sommes persuadés, en effet, que les coopératives permettront, dans maintes circonstances, de montrer combien les profits du commerçant ont été exagérés par les légendes populaires.

Si ces bénéfices peuvent, d'ailleurs, être réduits par la concurrence loyale et légitime des consommateurs associés, personne ne saurait regretter ce résultat. Tout le monde a le droit de profiter de la liberté et de la concurrence.

Quant aux attaques si souvent renouvelées contre le commerçant et l'industriel, il importe d'en faire justice. Le négociant achète au meilleur marché possible et revend le plus cher qu'il peut. En cela, d'ailleurs, il agit au mieux de ses intérêts sans sacrifier le moins du monde l'intérêt de la société. C'est le commerce qui, en achetant le blé ou le bétail dans les lieux où ils abondent pour les transporter et les revendre dans les lieux où ils font défaut, abrège la durée des crises de subsistances, en atténue les effets, soutient les prix et proportionne partout, avec une précision rigoureuse, les approvisionnemens aux besoins de la consommation. Acheter au meilleur marché et revendre le plus cher possible, c'est tout le secret du commerce. Or il se trouve que c'est là une mission sociale de grande importance, surtout durant une période de hausse, puisque les opérations du commerce tournent en dernière analyse au bien général, et ne servent pas moins les intérêts de la consommation que ceux de l'agriculture. En achetant dans le pays où la denrée abonde, le commerçant y fait monter les prix. En revendant ensuite sur un marché où la denrée est rare et où les prix sont nécessairement élevés, il fait la baisse. Chacune de ces deux opérations est utile : l'achat en désencombrant un marché trop plein et en relevant les prix trop faibles, la revente en approvisionnant un marché trop dégarni et en abaissant les prix trop forts.

Pour produire tous ses effets, ou plutôt tous ses bienfaits, il n'est pas nécessaire que le commerce ait pris livraison d'un

produit agricole et qu'il l'ait transporté et revendu sur le lieu de consommation : il suffit qu'achat et vente aient été effectués ou soient même simplement possibles avant toute opération de livraison ou de transport. Quand un commerçant spécule sur les grains ou sur la farine à terme, il produit identiquement les mêmes effets que s'il opérait au comptant ou sur livraison. En prenant livraison des grains, il équilibre les approvisionnemens et les prix *dans l'espace ;* en opérant à terme, il corrige les inégalités d'approvisionnemens et des prix *dans le temps.* Il prévient les excès de l'avilissement nuisibles à la production, et les hausses exagérées, ruineuses pour le consommateur.

La spéculation elle-même doit rester libre comme le commerce toutes les fois qu'elle n'emploie pas des moyens frauduleux et déloyaux. Elle remplit un rôle analogue, on peut le dire, à celui que joue le volant en mécanique : elle régularise les approvisionnemens et les prix sur un marché en empêchant l'encombrement dans une saison et le vide dans une autre.

Interdire la spéculation, c'est-à-dire la *prévision* des variations des prix et des besoins, c'est aller à l'encontre du but que l'on veut atteindre, et la violence légale produit ici le même résultat que l'émeute, elle crée la cherté en troublant les opérations qui devaient l'atténuer.

Ce qu'il convient donc de dénoncer et de proscrire, c'est l'intervention stérile, déprimante et dangereuse des pouvoirs publics en matière de production et de commerce.

La prétention de décréter la baisse et de taxer les denrées est d'ailleurs une des plus folles que l'on connaisse. En effrayant le producteur ou en ruinant le commerçant, elle organise la disette et augmente la cherté.

Puisque nous avons fait allusion ici aux enseignemens du passé et aux leçons de l'histoire, il nous sera permis encore de rappeler l'impuissance des mesures rigoureuses prises contre les producteurs ruraux ou les négocians *durant une période de hausse*, celle qui a débuté vers 1760 pour se prolonger après 1789.

La Convention avait admis qu'une loi pouvait suspendre la montée des cours et qu'il suffisait de menacer, de taxer et de châtier, pour avoir raison d'un phénomène économique.

Cette même assemblée a dû reconnaître son erreur et affirmer solennellement que seule la liberté était capable de

régulariser les prix, d'en limiter la hausse, et de lutter efficacement contre la cherté par l'abondance.

Il est bon de citer les aveux de ceux qui avaient eu recours inutilement à la violence. Voici la proclamation de la Convention :

SUPPRESSION DU MAXIMUM

Proclamation de la Convention (Nivôse an III)

Français ! la Raison, l'Égalité, l'Intérêt de la République réprouvaient depuis longtemps la loi du maximum. La Convention Nationale la révoque, et plus les motifs qui ont dicté ce décret salutaire seront connus, plus elle aura de droits à votre confiance.

En prenant cette mesure, elle ne se méprend point sur les circonstances difficiles dont elle est environnée ; elle prévoit que la mauvaise foi s'efforcera de persuader à la crédulité que tous les maux causés par le maximum lui-même sont l'effet de sa suppression. Mais vos fidèles représentans ont oublié ces dangers et n'ont vu que l'intérêt public.

Les esprits les moins éclairés savent aujourd'hui que la loi du maximum anéantissait, de jour en jour, le Commerce et l'Agriculture.

Plus cette loi était sévère, plus elle devenait impraticable. C'est cette loi, devenue si désastreuse, qui a conduit à l'épuisement.

Des considérations qui n'existent plus l'ont peut-être justifiée à sa naissance, mais une disette absolue en eût été la suite nécessaire si la Convention, en la rapportant, n'eût brisé la chaîne de l'Industrie.

C'est à l'Industrie dégagée d'entraves, c'est au commerce régénéré à multiplier les richesses et nos moyens d'échange.

Les approvisionnemens de la République sont confiés à la Concurrence et à la Liberté sur les bases du Commerce et de l'Agriculture.

Cette conclusion est précisément la nôtre. La liberté économique n'est pas seulement le régime qui comporte pour le législateur les moindres responsabilités : Elle seule respecte tous les droits et sert tous les intérêts.

D. Zolla.

LETTRES D'UN PHILOSOPHE

ET D'UNE

FEMME SENSIBLE

CONDORCET ET MADAME SUARD

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE (1)

II

LES ANNÉES DE VIE COMMUNE

Voilà donc Condorcet logé chez les Suard, comme d'Alembert, à la même époque, logeait chez Mlle de Lespinasse et Marmontel chez Mlle Clairon, et comme c'était l'usage de vivre les uns chez les autres, dans ce petit monde philosophique où tout se passait vraiment en famille. L'installation date des dernières semaines de 1772. « Il faut que je revienne en novembre, écrivait Condorcet à Suard, et je suis sur le pavé : mandez-moi quand nous logerons ensemble, afin que je puisse prendre des arrangemens. » La vie en commun réalisa tout ce qu'ils s'en étaient promis : ce fut un de ces mariages, auxquels il faut que La Rochefoucauld n'ait pas pensé, pour avoir dit qu'il n'y en a pas de délicieux. Une seule tristesse, celle des séparations. Chaque fois que Condorcet quitte la rue Louis-le-Grand pour retourner en province, ses amis, au seuil de la maison, suivent des yeux, jusqu'au prochain tournant de rue, la chaise qui l'emporte. Et leurs yeux sont humides. « Vous ne pouvez imaginer, mon ami, avec quelle tristesse nous sommes remontés

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1911.

l'escalier, le bon ami et moi, après avoir vu rouler cette chaise qui vous éloignait de nous. Nous nous embrassions pour nous consoler, mais nous n'avons pu dissiper notre mélancolie. Je crois que la mienne durera autant que votre absence. Il est triste de se lever tous les jours sans l'espérance de vous voir et de vous embrasser de toute la journée. » Mais ces départs de Condorcet ont un motif auquel il est impossible qu'on ne souscrive pas, quand on est sensible : il va rejoindre sa mère, à laquelle il consacre trois mois de l'année. « Il faut bien que votre bonne maman possède à son tour ce bon, cet excellent fils. » La bonne maman n'était pas toujours d'accord avec son fils, et il y avait des tiraillemens. Le bon, l'excellent fils ne se sentait guère à l'aise dans ce milieu de province bigote. Raison de plus pour qu'il regrettât son ménage de philosophes.

Quelquefois c'est Mme Suard qui s'absente : elle va à la campagne, ou à Lille, berceau de la famille des Panckoucke, ou auprès de quelque amie malade ou malheureuse à qui elle prodigue ses consolations. Alors c'est au tour de Condorcet de s'affliger : « Je passe sans cesse devant la porte de votre appartement et je n'y entre point. » Comme cette grande maison lui semble vide ! « Hier, en rentrant, j'ai éprouvé un malheur que je ne connaissais pas, celui d'être seul dans une maison. Je n'ai point eu de plaisir à y revenir. Heureusement nous serons bientôt réunis. » Enfin sonne l'heure du retour, impatiemment attendue de Mme Suard qui compte les minutes, et, au moindre retard, ne manque pas une si belle occasion de se forger toute sorte de craintes et de chimères : « J'arriverai samedi sans faute. Mais ne m'attendez point, et n'ayez point d'inquiétude. Je suis dans l'habitude de casser l'essieu de ma chaise. Cela retarde de quinze à dix-huit heures et n'a aucun danger. » Il faut noter, — et sans ombre d'ironie, je le répète, — que Suard est à l'unisson. C'est lui qui dit à Condorcet : « Vous nous manquez le matin ; vous nous manquez le soir. » Donnons-nous donc l'aimable spectacle de cette intimité quotidienne.

I

Il nous est d'autant plus facile de l'imaginer que l'imprévu y a peu de part : c'est ici le domaine de l'habitude. Condorcet s'est imposé cette régularité qui, aussi bien, est indispensable aux

travailleurs de l'esprit. « Sa vie était toujours uniforme. On était sûr qu'il ferait le lendemain ce qu'il avait fait la veille. » C'est la vie du philosophe : le jour où Emmanuel Kant manqua à sa promenade coutumière, les plus insoucians comprirent qu'un grand bouleversement s'était fait dans le monde. Voici donc comment sa journée était ordonnée, au rapport de ce « témoin de sa vie » que fut Mme Suard. « Il se levait à sept heures, travaillait toute la matinée et recevait ses amis et tous ceux qui avaient besoin de lui. Il descendait souvent chez mon ami et moi, comme nous montions aussi chez lui. Quand il ne dînait pas avec nous, il mangeait dans sa chambre. » Après le dîner, la promenade. Nos pères, qui ne dédaignaient pas les sports, leur préféraient pourtant la promenade, et pour la même raison qui fait que nous préférons les sports : c'est que le sport est silencieux et que la promenade invite à causer. Les magnifiques ombrages des Tuileries et du Luxembourg n'abritaient pas alors uniquement des jeux d'enfans et des idylles de nourrices. Les gens de lettres s'y réunissaient pour échanger les nouvelles et s'entretenir de leur cher roi de Prusse. Les femmes elles-mêmes venaient de découvrir l'utilité de l'exercice et les agrémens de la vie au grand air. L' « hygiène » avait parlé — déjà! — et naturellement par la bouche d'un étranger. « Tronchin arrive de Genève; à peine il a parlé, toutes les femmes sortent de leurs maisons; elles courent, avec canne ou sans canne, sur les boulevards, sur les ponts, dans les rues, dans les jardins (1)... » C'est à la promenade que Condorcet rencontrait d'Alembert, et Mme Suard l'accompagnait presque toujours. Le reste de l'après-dîner était consacré aux divers rites de la vie extérieure, travaux dans les bibliothèques et les laboratoires, séances académiques, visites, le tout supposant souvent de longues courses à travers les rues où l'encombrement rendait la circulation de plus en plus difficile. « Je ne pourrai, ma bonne amie, vous voir que dans la soirée. Il faut que les gens qui sont à pied passent dans les rues une grande partie de leur vie, qu'ils ne voient leurs amis qu'une fois par jour et que, lorsqu'ils n'ont qu'un quart d'heure à leur donner, ils le donnent au regret de n'avoir point de chevaux. » L'encombrement des rues a bien augmenté, depuis que Condorcet s'en plaignait. Pou-

(1) Garat, *Mémoires* sur M. Suard.

vons-nous voir nos amis, même une fois par jour, tous les jours?

Arrivait l'heure des théâtres : cinq heures du soir. Paris, — tout Paris, — avait alors la manie des spectacles. Il était rare qu'on y rencontrât Condorcet, même aux marionnettes, qui pourtant faisaient fureur. « M. Suard va aujourd'hui aux comédiens de bois avec Mlle de Lespinasse et beaucoup de nos amis. Je ne sais si j'irai ; j'ai peu envie de rire : j'aime les enfans parce qu'ils sont naturels, et ceux-là sont maniérés. » A l'Opéra, à la Comédie italienne, il ne faisait que de brèves apparitions, quand l'exigeait son service auprès de Mlle de Lespinasse. Non qu'il fût réfractaire à la musique : il en subissait la séduction, comme tous les mélancoliques et les nerveux. Mais il se rendait compte qu'il n'y connaissait rien. D'ailleurs, il n'avait pas l'oreille juste et chantait faux ; c'est même pour cela qu'au lieu de fredonner un air, quand il avait de la tristesse, il préférait se réciter des vers de Voltaire. Restent les Français. Pour le décider à y aller, il fallait la croix et la bannière ; ou plutôt, c'est le contraire qu'il lui fallait : il ne se dérangeait qu'en cas de représentation anticléricale. « Jamais il n'allait au spectacle que lorsqu'on y donnait une pièce où l'on établissait des principes de tolérance et des sentimens d'humanité. » Mais alors il ne quitte plus le théâtre, assiste aux répétitions, suit l'impression sur les publics spéciaux de la « générale » et de la « première, » travaille avec l'auteur, gourmande le parterre et invective la censure.

Nous en avons un bel exemple dans l'agitation qu'il s'est donnée pour les *Druides*. Même au XVIIIe siècle, il n'y a guère de pièce plus sotte et de plus lourd pamphlet que cette tragédie de l'abbé Leblanc. Grâce au changement d'une seule lettre, et à ce travestissement en druides qui ne faisait illusion à personne, l'auteur, sous le nom de religion d'Hésus, y attaquait directement la religion de Jésus. Il y injuriait, tout son soûl, les prêtres « farouches imposteurs..., ministres sanglans..., artisans éternels de discorde et de haine. » En vertu d'un poncif, qui régnait dès lors dans ce genre de littérature, c'est le grand prêtre qui est chargé de stigmatiser, comme elle le mérite, la religion dont il est le représentant. On l'appelle Cyndonax ; son vrai nom est le curé Meslier, partisan des lumières et précurseur du Dieu des bonnes gens. Le pouvoir fit mine d'interdire cette ineptie. Déjà Condorcet s'indignait contre « l'éteignoir de la police ! On ne

veut pas même permettre une tragédie des *Druides*, parce qu'on s'y élève contre les sacrifices de sang humain, ce qui choquerait beaucoup les assassins de La Barre (1). » Le censeur, Marin, — celui que Mlle de Lespinasse appelait « le monstre marin, » — en référa à l'archevêque. Finalement, la pièce fut autorisée sur les instances de Trudaine. La répétition générale, à laquelle assista Condorcet, l'avait tout à la fois enchanté et inquiété : « J'ai trouvé beaucoup de morceaux éloquens et pleins de zèle pour le bonheur des hommes. Mais, de vous à moi, je crains qu'on arrête la pièce après quelques représentations. Le fanatisme de bonne foi y est peint avec des couleurs trop odieuses et trop vraies pour que nos prêtres ne soient pas scandalisés des leçons qu'on leur y donne. » A force d'être beau, c'était trop beau. On en avait trop mis. Il y avait à craindre la protestation du « fanatisme de bonne foi. » La nécessité s'imposait de « faire la salle. » Condorcet distribua des billets, et en offrit aux Suard : ceux-ci, prévenus par l'abbé Arnaud, que la répétition avait assommé, déclinèrent l'invitation. Ils eurent tort : on ne s'ennuya pas du tout. Le public, en ces temps d'oppression, avait le droit de siffler au théâtre et savait en user. Les deux derniers actes surtout furent solidement « emboîtés. » Ce fut un des beaux tapages du siècle. Condorcet en avoue quelque chose : « La pièce d'hier a assez mal réussi. Le public a eu raison dans bien des points. La pièce est trop longue. Beaucoup de morceaux que j'aimais assez ont déplu, parce que les gens de goût qui étaient au parterre ont une imagination moins romanesque que la mienne... » Des coupures s'imposaient. Condorcet s'enferma avec l'auteur et quelques bons esprits, Watelet, Thomas; toute la journée, on fit des béquets. Ainsi allégée, la pièce, qui était tombée le 7 mars, se releva le 9. Jusqu'à Pâques, où elle fut supprimée, elle bénéficia d'un succès de scandale.

Le soir est l'heure intime, propice aux confidences où le cœur se livre. Mme Suard, seule au logis pendant la première partie de la soirée, profite du tête-à-tête avec Condorcet, pour soigner l'âme de son ami, tout endolorie par la récente aventure avec Mme de Meulan. L'amoureux éconduit a fait serment d'oublier cette belle dédaigneuse : on connaît de reste ces grandes résolutions qui ne tiennent pas devant un sourire. Il

(1) Lettres à Turgot, 20 janvier 1771.

est guéri : gare aux rechutes ! Mme Suard qui les redoute pour lui plus que pour tout autre, car il est de caractère faible, s'est avisée d'un moyen pour l'en garantir : c'est de le marier. On sait que l'institution du mariage n'avait pas une « bonne presse » chez les philosophes ; contre ce préjugé à la mode, Mme Suard se cite en exemple ; enfin, dernier argument, elle s'offre à élever les enfans à naître. Condorcet ne fut pas du tout tenté : « Jamais un événement qui me séparerait de vous ne serait, quel qu'il fût, un événement heureux... Quelle autre saurait partager mes peines d'une manière si propre à me consoler? Vous êtes pour le mariage comme ceux qui ont été guéris par un remède et qui le conseillent à tout le monde. Je ne crois pas ce remède bon pour moi. Si j'étais amoureux et que je puisse épouser ma maîtresse, je le ferais avec transport. Mais en cela je satisferais ma passion, sans croire rien faire pour le bonheur de ma vie. Je ne vous mettrai pas non plus à portée de me donner la marque d'amitié dont vous me parlez. Je fais trop peu de cas de la vie pour me déterminer à la donner à d'autres. Vous savez combien de circonstances il faut que le hasard rassemble pour qu'une fille puisse être heureuse; et pour les hommes, il me semble que, dans le siècle où nous sommes, ils n'ont point de bonheur à espérer, à moins d'être sots ou fripons. Ainsi tous les soins que nous prendrions de mon fils ne tendraient qu'à rendre son bonheur impossible. Si jamais il m'arrive d'en avoir, soyez sûre que je ne l'aurai pas fait exprès. » Condorcet a, dans ces cas-là, des façons de dire les choses qui ne sont qu'à lui... Ainsi rebutée, et exclue de l'éducation des enfans que n'avait pas le philosophe, Mme Suard n'insista pas. J'ai des raisons de croire qu'elle ne tenait pas beaucoup à cette idée de mariage. Mais elle était partagée entre une sourde jalousie pour la femme qui lui prendrait Condorcet, et cet instinct de marieuse qui, telle que nous la connaissons, ne pouvait manquer de la travailler, et qui l'achève de peindre.

Suard rentrait sur les neuf heures. La conversation continuait, moins intime, mais toujours familière et cordiale. Condorcet, qui ne courtisait pas la femme, ne se sentait pas gêné par l'arrivée du mari. Quelquefois La Harpe, ou tel autre de l'intimité, venait faire une partie d'échecs. Condorcet la suivait, sans avoir à craindre pour ses mauvais yeux l'éclat des bougies que la sollicitude quasi maternelle d'Amélie Suard avait

entourées de garde-vue. Beaucoup plus tard, on entendait dans l'escalier le pas de l'abbé Arnaud : cet abbé était un peu noctambule. Il apportait sa récolte de nouvelles toujours abondante. Il était l'homme qui sait tout, qui a tout vu, à qui aboutissent tous les bruits de Paris. Il allait, lui, aux marionnettes comme à l'Opéra, et aux tragédies comme aux exhibitions d'animaux savans. Il était le premier informé de tous les potins; il les racontait en les embellissant. La soirée se terminait sur ce dernier épisode. Un verre du punch que Suard confectionnait lui-même. Et on s'allait coucher.

II

J'ai laissé de côté le chapitre des sorties mondaines, dîners littéraires, soupers, soirées, qui étaient, pour les gens du XVIIIe siècle, une des quatre fins de l'existence. Si peu que le philosophe fût porté vers la dissipation, il ne pouvait tout à fait s'en dispenser. Il consentait à paraître dans quelques réunions, et se faisait renseigner sur les autres par Mme Suard qui, elle, n'en manquait pas une.

Les mercredis, souper chez Mme Necker avec De Vaines, Marmontel, La Harpe, etc. « Mlle Clairon y vient et nous joue des actes entiers de tragédie avec un de nos messieurs. Quel regret elle me laisse de ne l'avoir pas vue au théâtre et d'avoir perdu l'espérance de l'y revoir! Elle me transporte d'admiration. C'est le plus beau jeu de physionomie, c'est des attitudes, des gestes d'une noblesse parfaite, c'est une intelligence de détail et un air de passion dans tout ce qui n'est pas de sensibilité douce et tendre, qui surpasse toute expression. » Tout sincère qu'il soit, cet enthousiasme de Mme Suard est un peu un enthousiasme convenu et de commande. Mlle Clairon avait alors la cinquantaine. Depuis sept ans qu'elle avait quitté le Théâtre-Français, dans un coup de tête, et vainement cherché le moyen d'y rentrer, son talent, à jouer dans les salons avec des amateurs qui lisaient les rôles pour lui donner la réplique, s'était alourdi. Mais elle était « philosophe; » on lui pardonnait de manquer un peu de tendresse pour ne voir que la perfection de son art et même un certain naturel qu'elle avait introduit dans la déclamation. Et il est vrai qu'on était à la veille de la perdre. Cette année même, 1772, est celle où elle part pour

l'Allemagne où elle va faire l'admiration d'Anspach et le bonheur de son margrave.

Chez Mme Saurin, femme de l'académicien, auteur de *Spartacus*, on se réunissait jusqu'à trois fois la semaine, dans des dîners ou des soupers. Il y avait là Mmes Broutin et Pourat, l'abbé Arnaud, Delille, Morellet, Collé. Le goût y était aux impromptus. « Nous avons soupé, il y a quelques jours, chez Mme Saurin. Elle aime beaucoup les vers et en fait quelquefois de fort jolis. Elle adressa, après souper, ce petit couplet à M. de La Harpe et à l'abbé Delille qui venait de nous lire un chant de sa traduction de Pope :

Le plaisir de vous entendre
Fait éprouver à mon cœur
Un sentiment doux et tendre
Dont le charme est enchanteur.

La plus touchante harmonie
Anime tous vos accens;
Dons précieux du génie,
Agréez mon faible encens.

M. de La Harpe répondit, la minute d'après, par ce couplet :

Un son de voix aussi tendre
Est fait pour des vers si doux,
Quand on a pu vous entendre,
On ne chante que pour vous.

La plus touchante harmonie
Serait de vous répéter;
Le plus beau don du génie
Serait de vous imiter.

Voilà tout ce que je puis vous envoyer de lui pour le moment. » Pardonnons à Saurin les vers de Mme Saurin, et ceux de ses convives, — et même les siens, — en faveur de celui-ci qu'il avait fait pour mettre au buste de Molière destiné à être placé dans la salle des séances de l'Académie :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

L'abbé Morellet donnait un déjeuner les premiers dimanches du mois. La chère y était maigre, mais les convives étaient de choix. Condorcet, qui y venait, en compagnie de d'Alembert et du chevalier de Chastellux, en écrit à Mme Suard : « Il n'y a rien

de plus aimable que vos déjeuners de l'abbé Morellet, du moins pour ceux qui préfèrent le tour de la table à ce qui est dessus. Je les ai d'abord aimés parce que c'était une occasion de plus de vous voir ; à présent, je commence à les aimer pour eux-mêmes. » L'appartement donnait sur les Tuileries, et la vaste bibliothèque était faite à souhait pour les entretiens et les concerts. Car c'étaient des déjeuners de musique. Des compositeurs et des artistes, Grétry, Hullmandel, Capperon, Traversa, Caillot, Duport y venaient. On y entendit pour la première fois à Paris l'*Orphée* de Gluck. « A côté de son oncle et formée par ses leçons, chantait une jeune nièce de Gluck que l'abbé Arnaud appelait la Petite Muse (1). » C'est de là que partit la dévotion wagnérienne, — je veux dire : gluckiste, — et la grande querelle qui allait mettre aux prises les partisans de la musique italienne et ceux de la musique allemande.

III

L'été, tout ce monde se retrouvait à la campagne. Non pas qu'alors on se crût, à aucun moment et pour des raisons de calendrier, dans l'obligation de déserter Paris. La vie s'y continuait sous la canicule. Et on ne se gênait pas pour donner, en plein mois d'août, un opéra nouveau ou une réception académique. Mais, en ce temps-là, autour de Paris la campagne était charmante. On savait en jouir. Manon Phlipon, les dimanches, allait boire du lait dans une ferme, à Meudon, et revenait l'esprit enchanté de rêves à la Rousseau. Diderot, Marmontel et toute la bande prenaient le bateau, le matin, allaient manger une matelote à Saint-Cloud, qui avait la réputation, et s'en retournaient, le soir, par le bois de Boulogne. Condorcet, en villégiature à La Chaussée, qui n'est plus aujourd'hui qu'une station de tramways, décrit avec enthousiasme les bords verdoyans de la Seine : « Je vous écris de La Chaussée. La situation en est très belle, quoique les propriétaires aient fait tout ce qu'il fallait pour la gâter. Ils ont bien empêché qu'on ne pût rien voir de la maison et du parterre, mais on en sort et on trouve des aspects charmans que j'aurais bien voulu parcourir avec vous. Il y a surtout un point d'où l'on voit un paysage superbe : une vaste plaine où la Seine

(1) *Mémoires* de Mme Suard.

fait de grands circuits et forme des îles charmantes ; les hauteurs de Saint-Germain et de Marly, la machine, l'aqueduc, des coteaux chargés d'arbres et une foule de belles maisons de campagne qui bordent la rivière ou embellissent la pente des montagnes ; et à côté de cette grande vue un petit vallon rempli de grands arbres, au milieu desquels on domine les toits d'un joli village ; un clocher antique en forme de pyramide s'élève au milieu des feuillages. Cette vue repose les yeux fatigués par la magnificence de la plaine, et on est tenté d'y aller chercher le bonheur qui a dû s'y réfugier lorsque le faste de Louis XIV l'a chassé de Saint-Germain et de Marly. » On a rarement trouvé des accens plus lyriques pour célébrer Bougival.

Ces environs de Paris, si joliment champêtres, abritent dans leurs replis de coquettes villas, d'aimables châteaux et des maisons à contrevens verts, où se continue, dans un autre décor, la vie de salon. Mme Suard y est invitée à faire des séjours. En premier lieu, bien entendu, chez les Necker. Ils avaient acheté le château de Saint-Ouen, dont les terrasses ombragées de beaux arbres dominaient la Seine. Mme Suard y rencontra, pour la première fois, Mme Geoffrin qui y était venue dîner. Placée à table en face d'elle, et impressionnée par le voisinage de cette puissance, elle admira de toutes ses forces « sa taille élevée, ses cheveux d'argent couverts d'une coiffe nouée sous le menton, sa mise noble et décente, et son air de raison mêlée à la bonté (1). » On voisinait d'une résidence à l'autre, et chaque maîtresse de maison, à tour de rôle, organisait des fêtes où toute la vallée se donnait rendez-vous. La comédie de société, jouée par des gens du monde, avait été mise à la mode par Mme d'Épinay, sur le théâtre de la Chevrette. La grande attraction était de jouer des pièces « interdites par la censure. » Mme Necker emmena ainsi Mme Suard entendre la *Mélanie* de La Harpe chez Mme d'Houdetot, à Sannois. « C'était Mme de Cassini qui jouait le rôle de Mélanie, et, après Mlle Clairon, je ne connais rien de plus parfait. M. de La Harpe jouait le rôle de Faublas ; celui du curé a été bien rempli par M. d'Épinay. La pièce nous a fait fondre en larmes. J'avais auprès de moi une femme qui, je crois, n'avait d'autre mérite que celui d'une sensibilité vraie et qui répétait sans cesse, en laissant couler

(1) *Mémoires* de Mme Suard.

des larmes : « Qu'elle est touchante, cette pièce ! Mon Dieu, qu'elle est touchante ! » Ce succès a été bien doux à M. de La Harpe et j'en ai bien joui avec lui et pour lui. M. Thomas, qui est à Saint-Ouen, était aussi venu voir *Mélanie*. Ils disaient, Mme Necker et lui, avant la représentation, que la pièce ne serait d'aucun effet. Mme Necker a éclaté en sanglots, pendant tout le temps qu'elle a duré. J'en étais même importunée à côté d'elle : ces éclats de douleur altéraient toutes mes impressions. » Au retour, dans la voiture qui les ramenait à Saint-Ouen, Mme Suard espérait des complimens sur la pièce de son ami. Ni de Mme Necker, ni de Thomas elle ne put tirer un mot. Silence de glace.

Est-ce les larmes surprises par la représentationqui avaient raison? Est-ce l'opinion réfléchie et froide des spectateurs qui s'étaient ressaisis? Ce drame de *Mélanie* n'est pas détestable, ce qui est déjà quelque chose ; et, si on le compare aux *Druides*, il prend tout de suite des airs de chef-d'œuvre. C'est une pièce sur les couvens, c'est-à-dire un réquisitoire contre les couvens. M. de Faublas, homme de robe, afin d'avantager son fils Melcour, veut précipiter dans un cloître sa fille Mélanie. Mais la jeune fille oppose aux ordres d'un père barbare le refus le plus énergique. Elle a, pendant son temps de noviciat, reçu les confidences d'une religieuse qui lui a dépeint sous des couleurs horribles le supplice de la vie recluse, pour qui y a emporté un secret d'amour. Qui encourage Mélanie dans sa résistance ? Vous l'avez deviné : c'est le curé. Ce curé voltairien condamne les vœux et ouvrirait toutes grandes les portes des couvens, ce qui lui vaut de M. de Faublas cette réflexion assez topique :

Ce langage surprend dans la bouche d'un prêtre.

Mais c'était, à cette date, le type admis au théâtre, quand on voulait y représenter un prêtre « sympathique, » comme nous avons aujourd'hui le type du curé brave homme et finaud selon la formule de l'abbé Constantin. Les idées et la sentimentalité du temps sévissent dans la pièce de La Harpe ; mais elles y sont accommodées de manière assez agréable. Condorcet en jugeait sainement. Sans prétendre avec Voltaire que « l'Europe attendît Mélanie, » il convenait que la pièce donnait « de grandes espérances, » mais il lui reprochait d'être plus oratoire que dramatique et de contenir « des scènes très éloquentes qui

feront peu d'effet au théâtre, parce que la foule des beaux vers laisse trop respirer l'auditeur. » Je ne doute guère que parmi ces morceaux éloquens il ne plaçât la tirade de Mme de Faublas sur la paix trompeuse des couvens :

Sous ces lambris sacrés quand nous portons nos pas,
Tout semble calme et doux, jusqu'à l'air qu'on respire...
Mais percez plus avant, pénétrez ces cellules,
Ces réduits ignorés où des esprits crédules,
Désabusés trop tard et voués au malheur,
Maudissent de leurs jours la pénible lenteur!
C'est là que l'on gémit, que des larmes amères
Baignent pendant la nuit les couches solitaires,
Que l'on demande au ciel, trop long à s'attendrir,
Ou la force de vivre, ou celle de mourir...

En écoutant ces vers et aussi la confidence de la religieuse à Mélanie, le souvenir nous revient d'une situation analogue et d'une déclamation qui a le même accent. « Tu me parles d'une religieuse qui me paraît avoir eu sur toi une influence funeste, dit Perdican à Camille. Il y a deux cents femmes dans ton monastère et la plupart ont au fond du cœur des blessures profondes; elles te les ont fait toucher et elles ont coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang... O mon enfant, sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver? Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler l'hostie qu'on leur présente? » On ne joue plus, on ne lit plus *Mélanie*, mais on joue encore et on lira toujours *On ne badine pas avec l'amour*. Ainsi un écho du vieux mélodrame philosophique et larmoyant nous arrive à travers le proverbe du poète toujours jeune.

D'autres fois, c'est à Sannois que Mme Suard est en séjour. Dans la bonne disposition où la met l'accueil qu'elle reçoit, elle ne trouve rien de plus édifiant que l'union de Saint-Lambert et de Mme d'Houdetot, et ne tarit d'éloges ni sur l'exquise politesse du poète, ni sur les grâces de son amie. « Elle a le cœur d'un enfant avec un esprit plein d'agrément. Personne ne saisit ni mieux, ni plus vite, tout ce qu'il y a de bon et d'aimable dans les hommes et dans les choses. Son âme ne paraît remplie que des sentimens d'amour et d'indulgence; elle les répand avec profusion sur M. de Saint-Lambert, dont les constantes et tendres attentions pour elle m'offraient un tableau d'union que je n'avais

guère vu encore hors de ma maison. Ils m'ont l'un et l'autre comblée d'amitiés. Je me trouvais heureuse auprès d'eux. Peu d'hommes ont une conversation qui m'intéresse et m'attache comme celle de M. de Saint-Lambert. L'esprit, l'imagination, une philosophie aimable qui sait cueillir toutes les fleurs que la nature a semées sur la route de la vie, tout cela compose un ensemble qui en fait l'homme de la meilleure compagnie... » A Sannois on professait « qu'il faut s'amuser le plus qu'on peut dans cette petite planète. » Cette religion du plaisir est celle même que tout le XVIIIe siècle a célébrée dans sa littérature et dans son art.

Dans ce peu de jours qu'elle passait « à la campagne de ses amis, » Mme Suard renaissait. Elle était frêle et de santé délicate. Ce que voyant, et bien qu'il eût l'horreur de la campagne, Suard s'occupa d'obtenir un logement à Choisy, à la Muette, ou à Saint-Cloud chez le Duc d'Orléans. Le ménage y passait une partie de la belle saison. Mme Suard allait encore à Boulogne, chez Panckoucke, — ou à Nogent, chez Condorcet. Car l'idée était venue soudain à celui-ci d'avoir une maison près de Paris pour y installer sa mère. Le jardin, tel que nous le décrit Mlle de Lespinasse, était beau, planté de vieux arbres que d'ailleurs Condorcet se proposait d'abattre. A vrai dire, pour que la maison fût habitable, il y manquait divers accessoires, tels que portes et fenêtres; il fallait aussi refaire les planchers et les plafonds. Les Suard y campèrent, pourchassés d'une pièce à l'autre, suivant l'état des réparations et le caprice des ouvriers, dans les plâtras et la peinture. « Êtes-vous bien heureuse à Nogent? » écrivait Condorcet à son amie. Avec son instinct de bourgeoise, elle aspirait à avoir enfin une maisonnette, et un coin de verdure, où elle serait « chez elle. » Mais l'état de leurs finances ne permettait pas encore aux Suard de s'offrir ce luxe.

IV

Ne croyez pas que cette correspondance se tienne uniformément et d'un bout à l'autre dans la teinte idyllique et fade dont nous nous sommes égayés jusqu'ici. Ce serait ne pas connaître Condorcet. Mlle de Lespinasse, qui le connaissait bien, lui écrivait un jour : « Si le bon Condorcet voulait, il serait

méchant comme Pascal dans les *Provinciales*. » Mme Suard fait la même remarque. L'une et l'autre, elles étaient pareillement déconcertées. Il ne leur venait pas à l'esprit de contester la « bonté » de Condorcet, passée à l'état de dogme. Mais qu'il pût à cette bonté allier le trait justement contraire, c'est ce qu'elles n'arrivaient pas à expliquer. Mme Suard note surtout chez lui une humeur caustique, un goût de dénigrement, une tournure d'esprit malveillante, une amertume dans la plaisanterie, une âpreté dans le sarcasme. « Il y avait entre la malice de son esprit qui lui faisait saisir, à l'ouverture d'un livre, ce qui s'y rencontrait de plus ridicule, il y avait, dis-je, entre la malice de son esprit et la bonté de son cœur, un contraste qui m'a toujours singulièrement frappée. » Elle ajoute : « Son intolérance, en fait d'opinions politiques, était incroyable. » Cette intolérance n'était pas moindre en fait d'opinions religieuses, économiques, littéraires, et d'ailleurs de toute espèce d'opinions. Elle apparaît en maints endroits de ces lettres, qui prennent ainsi, au point de vue de l'histoire des idées, une valeur singulière. Elle y éclate de la façon la plus soudaine et la plus imprévue. La disproportion entre la violence des colères de Condorcet et la légèreté du motif qui le plus souvent les a déchaînées, serait ce qu'il y a ici de plus remarquable, si l'étrange effet qu'elles produisent à la place où elles sont, c'est-à-dire dans une correspondance adressée à une femme, n'était encore plus significatif. On a qualifié Condorcet de « volcan sous la neige. » Le volcan est toujours en ébullition, une éruption est toujours à redouter.

L'abbé Arnaud vient d'être reçu à l'Académie française. Au début de son discours de réception, prononcé le 13 mai 1771, il se demande à quoi il doit l'honneur qui lui a été fait, et l'attribuant à « deux ouvrages successivement entrepris pour faire passer dans notre littérature une portion des richesses de la littérature étrangère, » il associe, sans le nommer, Suard à sa fortune littéraire : « Ces travaux furent partagés par un homme de lettres qui, dès longtemps, partage tout avec moi. » C'était poser la candidature de Suard, et le manque de tact était évident. Ce n'est pas cela du tout qui fâche Condorcet. Mais venant à l'inévitable comparaison des Anciens et des Modernes, il s'écriait : « Mais quoi ! n'avons-nous fait que des pertes ? Aurais-je donc oublié que je parle dans un lieu où se fit entendre

la voix des Fénelon, des Bossuet, des Racine, des Despréaux, des Fléchier, des Massillon, que je parle devant vous, Messieurs, devant les maîtres et les modérateurs d'une langue qui règne aujourd'hui sur l'Europe, et dont vos ouvrages éterniseront l'empire? » Ainsi, il avait opposé aux anciens Bossuet, Racine, Boileau, Fléchier : il n'avait rien dit de Voltaire! La raison en était qu'il ne nommait pas les auteurs vivans et que d'ailleurs ce titre de « maître et de modérateur » de la langue désignait Voltaire beaucoup plutôt qu'aucun de ses trente-neuf confrères. Condorcet ne veut voir là qu'une concession faite par le nouvel académicien à l'opinion des gens de lettres qui, pour l'instant, n'est pas favorable à Voltaire et lui tient rigueur d'avoir approuvé le renvoi du Parlement par le chancelier Maupeou. Ce seul nom de Parlement, venu sous sa plume, met aussitôt Condorcet en fureur, évoque à son esprit une série de fantômes, déclanche une kyrielle de récriminations, de réclamations, et de déclamations. La lettre mériterait d'être citée *in extenso*; mais elle est trop longue : je dois me borner aux passages essentiels :

CONDORCET A MADAME SUARD

Je suis fâché que l'abbé Arnaud, qui oppose aux Grecs Fléchier, Bossuet et Boileau, n'ait rien dit de Voltaire. Ce grand homme méritait bien plus d'être comparé aux Grecs qu'un poète sans sensibilité et sans verve, un orateur dont on a peut-être retenu quelques phrases harmonieuses, mais dont on ne cite jamais une pensée, ou qu'un écrivain dont toutes les lignes sont consacrées à la superstition et à l'intolérance. C'est parce que Voltaire est vivant qu'il eût été beau de le louer, et je ne pardonnerai pas aux gens de lettres d'abandonner un grand génie, l'implacable ennemi de la tyrannie et de la superstition, pour admirer la prose gauche des Remontrances, et regretter des assassins, car tout homme qui pense ne peut regarder autrement les Pasquier, les Saint-Fargeau, et les juges de La Barre, et de Lalli, etc. On doit considérer aussi que le Parlement, en protégeant avec le Roi la puissance législative et en gardant l'administration de la Justice tendait à introduire l'espèce de gouvernement la plus tyrannique, comme l'a dit Montesquieu, et comme le disaient tous les philosophes, avant le mois de janvier dernier. Ceux qui, comme Voltaire et moi, vivent dans les provinces, savent combien la justice du Parlement était funeste au peuple, avec quelle impunité ils laissaient voler leurs subalternes, quelle complaisance infâme ils avaient pour les gens d'affaires des princes et des grands; ils savent que c'est à cela seul qu'ils doivent le zèle des subalternes, et les regrets des gens puissans. Je me rappelle que le Parlement de Paris a approuvé la Saint-Barthélemy par un arrêt; qu'il a opposé aux édits de pacification de L'Hospital la résistance

qu'il oppose à M. Maupeou; que celui de Provence a fait saccager par un arrêt quarante-deux villages, et fait massacrer dix-huit mille Vaudois; que celui de Toulouse a fait exécuter, en un jour, deux cents protestans, que celui de Paris a fait pendre la maréchale d'Ancre parce que son médecin lui avait ordonné du bouillon de coq, le prêtre Petit parce qu'il avait fait une chanson sur une aventure, autrefois arrivée en Syrie; le rêveur Morin parce qu'il se disait prophète; qu'il a défendu de rien enseigner contre la philosophie ridicule des écoles, proscrit l'Encyclopédie, empêché l'édit de l'exportation qui enrichissait les provinces, défendu l'inoculation; je n'ai pas oublié que l'abbé de Prades a été décrété à cause de ses liaisons avec les éditeurs de l'Encyclopédie, que M. Helvétius a été forcé par eux à une rétractation humiliante, qu'ils ont décrété Rousseau, condamné aux galères ceux qui vendaient les livres des philosophes, que ces mêmes philosophes ont été traités par eux comme des pestes publiques; que Pasquier dans ces derniers temps a pleuré de rage de ce que, dans le préambule de l'édit, M. de Maupeou les accusait d'être philosophes, apparemment pour se moquer d'eux. Je remarque que ces mêmes gens qui n'ont pas sévi contre le duc d'Olonne prévenu d'assassinat, ont poursuivi avec acharnement le duc d'Aiguillon et que cette seule différence prouve que les intérêts du peuple ne sont rien, et que leur intérêt est tout pour eux. Cela posé, je crois M. de Voltaire excusable d'avoir juré une haine éternelle au Parlement et de regarder sa destruction comme un bien et son rétablissement comme le plus grand des maux.

... Ce que Voltaire ne pouvait prévoir, c'est le zèle des gens de lettres qui criaient contre il y a un an. Je ne sais comment expliquer ce changement, à moins qu'on ne dise que c'est le zèle du martyre qui les a saisis, et que, bien convaincus de l'envie que le Parlement avait de les persécuter, ils aspirent après son rétablissement comme les premiers chrétiens après la persécution. Vous sentez que M. de Voltaire, qui n'a jamais eu un pareil héroïsme, et qui, à l'exemple du grand saint Cyprien, se contentait d'exhorter son peuple à braver la persécution du fond des déserts, n'a aucune envie de revoir les ministres essentiaux (*sic*) de la justice établis dans le droit d'assassiner légalement les philosophes, leurs disciples et leurs colporteurs; ni d'être poursuivi lui-même criminellement, comme coupable de blasphème envers Dieu et le maître Denis Pasquier. Voilà, madame, ce que je crois qu'on pourrait dire pour la défense de M. de Voltaire qui n'a point varié depuis *la Henriade*, qui dans cet ouvrage même a fait dire par Bussi au Parlement :

Mercenaires appuis d'un dédale de lois,
Plébéiens qui pensez être tuteurs des rois,
Lâches qui dans le trouble et parmi les cabales
Mettez l'honneur honteux de vos vertus vénales;
Timides dans la guerre et tyrans dans la paix,
Obéissez au peuple et suivez ses décrets.
Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.

M. l'abbé Arnaud aurait pu sans trop de vanité rappeler ces vers de *Tancrède :*

Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime,
Sur son jugement seul un grand homme appuyé
A l'univers séduit oppose son estime...

et les appliquer à l'illustre auteur de cette pièce.

Voilà une bien longue lettre, madame, mais j'aime la liberté : mon zèle contre les tyrans m'a emporté et je n'en connais point de plus vils et de plus à craindre pour la France

Que ce Sénat barbare et ses horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des lois.

Cette lettre laissa Mme Suard interdite. Comme on fait quand on ne sait que répondre, elle balbutia un remerciement, approuva, fit chorus. Elle venait de découvrir « l'autre » Condorcet.

Quelques semaines plus tard, nouvelle explosion, cette fois provoquée par la suppression de l'Éloge de Fénelon. C'était le beau temps des Éloges académiques. La cérémonie où on les lisait était entourée d'un éclat exceptionnel et extrêmement courue. On se disputait les billets. Le genre même était à la mode. Thomas lui devait toute sa réputation. Il consistait le plus souvent à prendre une figure historique et à la déformer dans le sens des préjugés régnans. La Harpe triomphait dans cet exercice. Lauréat de chaque concours, il était le fort en thème académique. Dans le discours qui lui valut le prix en 1771, il nous peint un Fénelon à la mode du XVIIIe siècle : sensible et tolérant, modeste et doux, vertueux educateur d'un prince à qui il enseigne le pacifisme et la constitution anglaise. Bossuet y est arrangé de la belle manière. « Il est triste, gémit le panégyriste, de représenter le génie persécutant la vertu. Je veux croire que Bossuet était vraiment effrayé des erreurs de Fénelon et non pas de ses succès et de sa renommée, qu'il poursuivit la condamnation avec la vivacité d'un apôtre plutôt qu'avec l'animosité d'un rival, etc. » La séance fut très brillante; la famille de Fénelon y assistait dans la loge réservée; le discours, très bien lu par d'Alembert, obtint un vif succès. Mais le passage sur Bossuet ayant provoqué les réclamations de l'archevêché, l'impression fut suspendue. Aussitôt Condorcet s'emporte :

CONDORCET A MADAME SUARD

J'ai lu avec indignation l'arrêt qui supprime l'Éloge de Fénelon. Quel est donc le capucin qu'on a chargé de le dresser? Comment peut-on accorder quelque crédit aux gens qui ont sollicité un pareil arrêt? Comment,

dans le XVIIIe siècle, dans la capitale de la France, un homme en place a-t-il la patience d'écouter sérieusement l'archevêque de Paris et celui de Reims? Comment a-t-on pu faire prononcer par un souverain l'éloge de l'évêque de Meaux, le vil flatteur des rois, l'apologiste de la tyrannie, le persécuteur de Fénelon son ami, cet homme qui, né avec les plus grands talens, n'a su en faire qu'un usage méprisable et qui, seul entre les hommes de génie, eut la bassesse de dédaigner la gloire et de n'avoir que de l'ambition? Cette injustice m'a fait plus d'impression que celle que Bélisaire a éprouvée. Il faut avouer que Marmontel avait attaqué les théologiens sur leur palier. Il avait osé juger d'une question de théologie, et les docteurs pouvaient lui dire avec raison : « Que vous importe ce que nous croyons sur le salut des païens? Toujours est-il bien sûr que ni Marc-Aurèle, ni Titus, ni vous, n'irez avec saint François d'Assise et saint Constantin. Vous avez trop d'esprit et vous n'avez point assassiné vos femmes et vos enfans ; et, puisque vous croyez que notre enfer et notre Paradis sont des chimères, laissez-nous la liberté de les arranger à notre gré. » Mais ici ce n'est point la même chose : il n'est point question de rêveries sur ce qui arrive aux morts, mais de ce que les prêtres voudraient qu'on fît aux vivans. Qu'ils nous damnent, mais qu'ils nous laissent vivre, et qu'ils se contentent d'être ennuyeux ou ridicules sans vouloir être méchans.

Mme Suard aimait bien La Harpe. Pourtant, l'incident l'avai laissée calme : un zèle si ardent l'étonna.

Ce n'étaient là que de petits accès. Voici la grande colère. L'occasion est encore un Éloge, celui de Colbert. Nous touchons ici à la grande querelle économique, qui devait, pendant tout le règne de Louis XVI, influer si profondément sur le gouvernement de la France. Tantôt les partisans du système de la réglementation l'emportaient, tantôt les théoriciens de la libre circulation étaient appelés à appliquer leurs doctrines. L'Académie, où l'on avait abondamment loué Henri IV et Sully, estima qu'il était équitable de faire quelque chose pour Louis XIV et son ministre. Elle mit au concours l'Éloge de Colbert. Necker eut le prix. Condorcet, et aussi Turgot, tenant pour échec personnel le succès d'un adversaire, n'assistèrent pas à la séance. « Nous boucherons nos oreilles et resterons chez nous. Mais nous espérons que de tout ceci il reviendra quelque *morniffle* à Colbert et qu'on finira par traiter sa mémoire comme la justice populaire voulait traiter son corps. » La justice populaire! N'est-il pas d'un effet poignant de trouver, dès 1773, cette expression sous la plume de Condorcet?

Necker fit un discours de polémique. Il s'attacha surtout à défendre Colbert contre ses modernes contradicteurs. Il le

lavait du reproche d'avoir méconnu l'importance de l'agriculture, et l'approuvait d'avoir, suivant le produit des récoltes dans les diverses provinces et dans les années diverses, autorisé ou défendu la sortie des grains. Il le louait d'avoir été l'homme d'État soucieux des réalités, ce qui, sans doute, était son plus grand tort aux yeux des philosophes férus d'idées abstraites et de principes absolus : cela est si commode d'ignorer les difficultés de la pratique ! « Au sein des principes exagérés, on jouit d'un profond repos ; avec un seul, la liberté parfaite, on gouverne le monde sans la moindre peine ; on dit à l'intérêt personnel et à l'ignorance : « Je me fie à vous, » et ils entraînent ; s'ils heurtent, s'ils fracassent dans leur route, on ne s'en met point en peine ; on demande un ou deux siècles pour en voir l'effet ; si la société bouleversée se refuse à cette expérience, on l'accuse d'impatience ; elle seule devient coupable et le principe garde encore sa gloire ou ses prétentions. » Condorcet était, ou se crut, visé. Il entra dans une colère folle.

Quelques timides objections que Mme Suard s'était permises en faveur de Colbert, ou plutôt de Necker, lui attirèrent incontinent cette verte riposte sur le mode ironique : « Ma colère contre Colbert était réellement bien injuste. C'était réellement un grand homme. J'ai voulu le connaître par ses ouvrages. A l'œuvre on connaît l'ouvrier, comme dit La Fontaine que Colbert laissa mourir de faim parce qu'il avait eu le courage de rester attaché à Fouquet son bienfaiteur. J'ai donc lu les ordonnances de Colbert, car les ministres *traduisent quelquefois leurs hautes pensées en écritures*. [Parodie d'une phrase de M. Necker.] Ces ordonnances sont un chef-d'œuvre. C'est là où on voit Colbert tout entier, son génie lumineux, son amour pour les hommes, ses grandes vues pour le bien public... L'homme de génie qui a loué l'autre [M. Necker] n'avait jamais lu un mot de tout cela. Il a senti que rien ne nuit à l'essor de l'imagination comme d'étudier les choses dont on veut parler. » Et il lui annonce que, pour l'édifier, il lui enverra prochainement un extrait des ordonnances de Colbert qu'il rédige exprès pour elle.

Il le lui envoie en effet. Mme Suard, au moment où elle préparait cette correspondance, avait jugé inutile, pour l'impression, d'y insérer le factum de Condorcet : au lieu d'une copie, c'est l'original que nous possédons. Sans être graphologue, on est tout

de suite renseigné par la vue de cette écriture serrée, pressée, rageuse. « Voici l'extrait que je vous ai promis des Ordonnances de Colbert et d'après lequel vous pourrez juger de son *génie*, de sa *vertu* et de sa *sensibilité* comme homme public. » Suit la transcription ou le résumé des mesures visées, avec indication du Titre et de l'Article : Défendons aux marchands de vins et taverniers... Faisons défense aux bouchers et à tous autres... Défendons à tous hôteliers... Défendons à tous nos sujets, etc., etc. Pour conclure : « Je crois que de tous ceux qui ont loué Colbert, je suis celui qui l'ai le plus étudié, mais je ne l'ai fait qu'après coup. Aussi, quand j'ai relu ce que j'en ai dit dans mes Éloges, j'ai été bien honteux, mais j'ai eu soin de réparer cette sottise, et si j'avais eu le malheur de parler de sa vertu et de son génie, je me croirais déshonoré si je ne faisais une réparation publique à l'humanité et au bon sens que j'aurais outragés, en louant un oppresseur comme un grand homme, et un homme très médiocre comme un grand génie. Adieu, madame. Je n'ai que le temps de vous dire combien je vous aime. » Mais il n'aimait pas Colbert... Cette lettre a quatre pages de l'écriture de Condorcet qui en donneraient bien douze d'impression. C'est un rapport, c'est un mémoire, — et à l'adresse de la seule Mme Suard ! Joli sujet, direz-vous, pour en entretenir une jeune femme ! Et l'opinion de Mme Suard valait-elle qu'on se donnât tant de peine pour la conquérir ? Mais c'est le signe même par où s'accuse l'esprit de prosélytisme : il ne connaît ni la qualité, ni l'âge, ni le sexe ; pour la conversion d'un seul, il bouleverserait l'univers.

Pendant deux mois, Condorcet tempêta. Il jeta feu et flamme, sans se soucier qui il atteignait et qui il blessait parmi ses meilleurs amis. Cette fois, Mme Suard protesta. Est-ce que Condorcet ne savait pas quels rapports elle avait avec les Necker, ce qu'elle leur devait, le service qu'ils lui avaient rendu dans une circonstance toute récente ? Comment alors ne comprenait-il pas qu'il la mettait à la gêne et au supplice ? Il s'excusa. « Je n'écris qu'un mot pour répondre à votre lettre qui m'a vivement affligé. Celle que vous allez recevoir sera la dernière qui contiendra des choses qui vous déplaisent. Je vous ferai sans peine le sacrifice de mes discours et de mes écrits : je voudrais bien vous faire celui de mes opinions. J'écris à M. d'Alembert que je serais au désespoir de l'avoir blessé, et je ne me consolerais jamais si son amitié pour moi en était altérée. » Et dans une autre lettre :

« Il est vrai que M. d'Alembert m'a écrit qu'il n'est plus en colère contre moi et que j'avais tort de l'avoir été si fort. Qu'il ne soit plus question entre nous de toutes ces sottises dont nous nous nourrissons depuis deux mois. Aimons-nous bien tendrement. Je ne veux plus faire que cela. Je n'aurai plus d'avis sur rien. » Serment de philosophe, qui s'humilie, mais non pas qui se repent. Le *bon* Condorcet demande pardon pour le *méchant*, — qu'il sait tout prêt à recommencer.

Ces trois « sorties » nous ont renseignés tour à tour sur les opinions de Condorcet en politique, en religion, en économie politique. Quelques citations nous permettront de préciser ce sujet qui en vaut la peine. D'abord, Condorcet fait profession d'athéisme, non pas de déisme ou de théisme, comme beaucoup de ses contemporains, mais absolument d'athéisme. Il en exprime à Mme Suard quelque regret : « Adieu, madame. S'il m'était permis de croire en Dieu, je serais persuadé qu'une divinité bienfaisante s'est unie à votre corps pour l'exemple du monde et le bonheur de ses élus. » Mais, évidemment, pour croire à l'existence de Dieu, l'existence d'Amélie Suard était une preuve un peu mince. De même Condorcet se résignerait à admettre l'immortalité de l'âme de Mme Suard, mais il ne peut consentir que son âme, à lui, soit immortelle... Je ne prétends pas que ce marivaudage métaphysique soit d'un goût parfait.... Quant à son attitude vis-à-vis du christianisme, voici pour nous en faire juger : « Nous avons à Saint-Quentin une maladie qui fait périr toutes les vaches... Cependant la ville de Ribemont en est exempte et presque seule. On prétend que nous en avons l'obligation à un saint d'Écosse qui a traversé la Manche sur une roue de charrette tout exprès pour se faire enterrer à Ribemont. » Et ailleurs : « Nous disons ici quatre grandes messes par semaine, une à saint Éloi, patron des laboureurs, une à saint Germain, patron du pays et qui étranglait de son temps les dragons avec son étole, une troisième à saint Roch, parce que la maladie est contagieuse, et la quatrième à sainte Cornille, parce que les malades ont des cornes... » C'est la plaisanterie voltairienne dans ce qu'elle a de plus vulgaire et de plus sot. — Sur les tyrans. Mme Suard ayant assisté aux fêtes de la Saint-Louis, à Saint-Cloud, où se pressait le populaire, Condorcet invective ce « peuple lâche en effet et né pour l'esclavage, » et rappelant la fable de La Fontaine, *Le*

cochon, la chèvre et le mouton où le charretier loue et le cochon blâme la résignation du mouton, il déclare : « Moi, je suis de l'avis du cochon. » — Sur l'armée. « J'ai vu hier des manœuvres et j'en ai entendu parler aujourd'hui toute la journée. Notre esprit militaire n'est pas la passion de défendre jusqu'à la mort ses amis et sa patrie, c'est la science de détruire les hommes, d'en faire des esclaves prêts à égorger qui on voudra, au premier coup de tambour, d'anéantir tous les sentimens moraux pour y substituer l'obéissance machinale. » — Sur l'histoire. L'étude en est de nul intérêt, puisqu'on ne s'y occupe pas de l'avenir de l'humanité. Elle est la Tradition, et seul le Progrès importe. — Sur la littérature. Quelle folie d'y voir un art ! Elle ne doit servir que comme moyen de propagande... C'est, en somme, tout le *Credo* philosophique, encyclopédiste, et économiste, mais sans les atténuations qu'y apportaient même un Voltaire, même un Diderot, même un Turgot. Le système s'est simplifié, en passant par un cerveau de géomètre ; il s'est passionné, en traversant une âme de rêveur amer.

Sur tous ces points, Condorcet était en désaccord avec les Suard, « philosophes » sans doute, mais avant tout modérés. Suard, le plus conciliant des hommes, avait horreur de la violence. Mme Suard était contre les abus, mais pour le gouvernement ; contre le tyran, mais pour le Roi ; contre la superstition, mais pour la religion. Entre le « petit ménage » et son pensionnaire, un abîme se creusait...

V

Sur ces entrefaites, on apprit la mort de Louis XV. Mme Suard tomba en pâmoison : ce n'est pas cela qui est intéressant dans les deux lettres qui vont suivre et qui furent écrites sous le coup de l'événement, dans l'émoi d'un changement de règne :

MADAME SUARD A CONDORCET

Avant que je ferme ma lettre, mon ami, le Roi sera mort vraisemblablement, car nous n'attendons pas d'autre nouvelle. Vous avez beau dire, je suis touchée de cet événement qui va peut-être changer la face de tout. Et qui peut répondre que ce sera pour le mieux? Le Dauphin et la Dauphine ont sûrement de bonnes intentions, mais ils sont bien jeunes pour gouverner un si grand Royaume. On craint que M. de La Vauguyon ne soit appelé au ministère ; on craint aussi M. de Muy, qui voulait à Lille faire

donner une lettre de cachet à un homme de ma connaissance, parce qu'il n'allait point à la messe. Dieu nous préserve du règne des bigots et des hypocrites ; c'est le pis de tout. Mme du Barry a eu ordre de quitter Rueil qui était trop près de Versailles et toute la livrée a reçu défense de se montrer dans le pays.

Vous souvenez-vous de la prédiction de l'Almanach de Liège ? *Une dame des plus favorisées jouera son dernier rôle.* On a eu la sottise de défendre cet almanach dans le temps. C'est au mois d'avril qu'était cette prédiction et c'est précisément au mois d'avril que cette maladie attaque le Roi...

Je viens de jeter des cris affreux en apprenant sa mort. Comment les rois ne se croiraient-ils pas immortels, puisque par instinct je le croyais auparavant moi-même ? Un homme qui occupe un poste si élevé au-dessus des autres, qui commande à tout, qui change et bouleverse tout, à son gré, qui est soustrait à toutes les lois, à toutes les règles, nous donne apparemment l'idée confuse qu'il est aussi soustrait aux lois communes de l'humanité. Cette grande puissance anéantie par la mort paraît un coup terrible de son autorité. L'âme se sent saisie, ébranlée comme par quelque catastrophe inattendue. A cette chute se mêle aussi l'idée de l'ébranlement de l'empire. Moquez-vous de moi si vous voulez, je n'en suis pas moins saisie ! Je vais faire partir cette lettre...

De la même au même

Je continuerai de vous dire ce que j'apprends. Le Roi a paru craindre la royauté et la regarder comme un fardeau trop pesant pour son âge ; la jeune Reine a montré les mêmes sentimens. Il s'est occupé de ses devoirs dès que les premiers momens de douleur et d'étonnement ont été passés. Il a écrit à M. de Maurepas, on croit par le conseil de Madame Adélaïde. Il lui dit à peu près : « Je gémis avec tout mon peuple de la perte que nous venons de faire. Je suis roi et ce titre m'impose bien des obligations ; mais je suis jeune et sans expérience ; je connais vos vertus et vos lumières : venez, le plus tôt que vous pourrez, aider mon inexpérience. »

Mme du Barry est exilée au Pont-aux-Dames. On dit qu'on l'a fait rassurer sur cette sévérité, en lui disant qu'elle n'était que passagère. Elle a montré une douleur de la mort du Roi qui a touché tous ceux qui en ont été témoins. C'est un bien mauvais moment pour faire des plaisanteries, mais nous sommes Français. On dit d'elle qu'elle est venue du Pont-aux-Choux, qu'elle a passé sur le Pont-Neuf, de là au Pont-Royal et enfin au Pont-aux-Dames.

Le nouveau règne commença bien : Louis XVI approuva la nomination de Suard qui venait d'être élu à l'Académie *pour la seconde fois*. Cette double élection n'est pas seulement un piquant chapitre de l'histoire académique, c'est encore un curieux épisode de la grande bataille d'idées qui se poursuit à travers le siècle.

Le 7 mai 1772, Suard avait été élu, en remplacement de

Duclos, à une voix de majorité, en même temps que Delille Louis XV, par une intervention dont il n'y avait pas d'exemple depuis l'exclusion de La Fontaine, cassa l'élection. Le reproche : ses liaisons avec les philosophes. Voici comment les choses s'étaient passées. Conduit par d'Alembert, le parti philosophique marchait à la conquête de l'Académie ; il apportait à ce travail d'envahissement son âpreté bien connue, et d'ailleurs une persévérance et une méthode vraiment admirables. Un candidat s'aventure-t-il à se présenter sans avoir montré patte blanche, toute la secte se dresse pour lui barrer la route et l'écarter à grand fracas. Linguet avait fait mine de solliciter le même fauteuil que convoitait l'abbé Arnaud. Écoutez de quelles invectives il est aussitôt accablé, par qui? par la gentille Mme Suard : « Vous savez sans doute que ce vilain homme avait osé porter ses vues jusqu'à l'Académie, qu'il avait fait pressentir M. d'Alembert par son frère qui avait répondu qu'il ne croyait pas les dispositions favorables. Sur cela, cet impertinent coquin écrit mille injures contre M. d'Alembert ; il dit qu'il sait que lui et M. Duclos sont les saint Pierre qui tiennent les clés de ce paradis, et qu'ils n'y laissent entrer que ceux qui sont marqués du signe de la bête. Rien, je crois, n'égale l'insolence de cet homme que sa bassesse. Vous savez aussi, sans doute, que notre abbé Arnaud a obtenu la place que ce maraud demandait. » D'Alembert, à cette date, 1771, n'était pas encore secrétaire perpétuel ; il eut, l'année suivante, cette place que lui avait disputée ce « trigaud de Batteux. » Transporté de joie, Condorcet annonçait la nouvelle à Voltaire en jargon belliqueux et mystique : « Les ennemis de la philosophie ont fait une belle défense ; mais les soldats de Gédéon vaincront toujours les Madianites en les éblouissant à force de lumière. » Un an après, lui-même était élu secrétaire de l'Académie des Sciences, en survivance ; sur quoi Voltaire jugeant « une place de cette nature comme un moyen de faire sourdement le peu de bien que l'on peut faire, » mesurait de son côté tout l'avantage que ne pouvait manquer d'apporter à la philosophie la présence de tels hommes à la tête des deux grandes Académies. « Il ne faut que deux hommes comme vous et M. d'Alembert pour conserver le dépôt du feu sacré que tant d'hypocrites veulent éteindre (1). »

(1) *Correspondance de Condorcet et de Voltaire*, Ed. Arago, t. I, 6 sq.

Le point le plus délicat, dans la stratégie académique, est le choix des candidats. Il parut à d'Alembert que Suard serait un bon candidat, quoique paresseux, dans tous les sens du terme, et peu pressé d'entrer en campagne. Il lui fit écrire par Mlle de Lespinasse, qui enleva son consentement, — et l'élection. La majorité passait à gauche. C'est alors que le pouvoir intervint avec cette maladresse et cette violence qui caractérisent les pouvoirs faibles. Il donnait à entendre d'ailleurs qu'il s'agissait non d'évincer, mais de faire attendre les nouveaux élus, ce qui rendait la mesure prise contre eux bien illusoire.

Un fauteuil étant devenu vacant par la mort de l'abbé de La Ville, évêque *in partibus* de Triconie, le 15 avril 1774, Suard se mit sur les rangs. Cette fois, comme on l'a vu, son élection ne souleva pas de difficultés : Louis XVI donna son approbation. La réception eut lieu le 4 août 1774. L'immortel fort obscur auquel succédait Suard était un fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères. Marmontel qui l'avait connu à Versailles, dans la société des premiers commis, « gens aimables et faisant la meilleure chère du monde, » nous le donne pour l'homme « le plus soigneux de se procurer de bons vins. Tous les ans son maître d'hôtel allait se procurer la mère goutte des meilleurs celliers de Bourgogne et suivait de l'œil ses tonneaux (1). » Mais ce n'est pas un mérite académique. Au surplus, Suard avait mieux à faire que de louer son prédécesseur. Il avait à remercier le parti philosophique dont les persévérans efforts avaient seuls fait réussir son élection. Tout son discours ne fut qu'une défense de la philosophie, sur laquelle brochait un pompeux éloge de Voltaire. Il payait sa dette. Élu des philosophes, il avait voulu que sa réception fût pour le parti une journée.

Gresset lui répondit. A son tour, il trouva que la matière, telle que la lui fournissaient les ouvrages du récipiendaire, était mince. Suard avait peu de titres à l'Académie ; il avait les mêmes que l'abbé Arnaud ; ce qui ne faisait pour chacun qu'une moitié de titres. Il avait surtout donné des traductions. Gresset en prit texte ou prétexte pour parler de la langue française et de la déformation qu'elle était en train de subir, par suite de l'outrance de tous les sentimens et de l'exagération de toutes les idées, qui était un travers d'alors. « A chaque instant, pour

(1) Marmontel, *Mémoires*, livre V.

les choses les plus médiocres, les événemens les plus indifférens, pour des misères, pour des riens, on se dit *charmé*, *pénétré*, *comblé*, *transporté*, *enchanté*, *désolé*, *excédé*, *confondu*, *désespéré*; *on est aux nues* ou *l'on se prosterne;* on est *à vos ordres*, *à vos pieds*... on veut mettre à tout l'air de l'enivrement ou de la détestation. » Ce manque de mesure éclate surtout dans les jugemens que l'on exprime à tout propos. « Il n'y a plus de milieu ni dans la pensée, ni dans l'expression : tout est *charmant*, *merveilleux*, *incroyable*, *divin*, ou *affreux*, *pitoyable*, *odieux*, *exécrable;* tout ouvrage est *beau*, *de toute beauté*, *ravissant* ou *détestable;* tout homme est *admirable*, *excellent*, *délicieux* ou *maussade à donner des vapeurs*, *ennuyeux à plaisir;* toute femme est *radieuse*, *céleste*, *adorable*, ou *ridicule*, *ennuyeuse à la mort*, enfin une *horreur*... » Le discours de Gresset venant après celui de Suard, qui avait été un peu solennel, détendit l'auditoire et fit beaucoup rire. C'est assez l'habitude des auteurs dramatiques qui, à l'Académie comme ailleurs, connaissent leur public. Gresset avait un peu négligé Suard, mais comme Suard avait négligé l'abbé de La Ville. Il eut le succès de la séance. Mme Suard en éprouva un dépit très vif.

Cependant le Roi faisait appeler Turgot au ministère de la Marine, et de là au Contrôle général. Le Contrôleur général appelait Condorcet en qualité d'Inspecteur à la Monnaie, où il allait être logé. C'est une période nouvelle qui s'ouvre dans la vie de Condorcet et dans l'histoire de ses relations avec les Suard. Ils cessent d'habiter en commun, et cette séparation, jointe à de profondes divergences d'opinions, contribuera à amener sinon une brouille, du moins un refroidissement. Mais il y aura une autre cause. C'est ce dernier épisode qu'il nous restera à conter. Il est de beaucoup le plus dramatique et le plus humain, parce que cette fois le premier plan appartient à une autre figure de femme qui, celle-là, par son éclat, rejette dans l'ombre les grâces falotes des Meulan et des Suard, et parce que le tableau a pour fond : la Révolution.

René Doumic.

LE FRISSON SACRÉ[1]

DEUXIÈME PARTIE (2)

X

On avait passé l'été aux Pinchinats, et Mathilde en revenait fiancée avec l'aîné des Ducroc. Ce mariage n'enchantait qu'à demi le professeur, mais Mme Nortillet en était tout à fait heureuse ; son intelligence pratique lui faisait apprécier tous les avantages que sa fille allait en retirer : d'abord, les jeunes gens se plaisaient, et c'était là le point principal ; puis Gustave Ducroc, bien que d'une naissance plébéienne, avait une réelle noblesse d'âme. Lui et son frère étaient vraiment des hommes d'une haute conscience ; la grosse fortune que leur père en mourant leur avait laissée n'avait pas gâté leurs qualités et les aidait seulement à mieux établir le domaine de leur vie morale. Très sérieux en affaires, très ardens aussi au plaisir, ils n'avaient à se reprocher ni ces tripotages d'argent, ni ces débauches vulgaires qui salissent et dégradent ceux qui s'y livrent. Et Gustave Ducroc, à vingt-sept ans, arrivait au mariage avec l'expérience du cœur des femmes sans doute, mais aussi avec tout l'enthousiasme, toute la fraîcheur de sentiment qu'il avait apportés jadis à une première aventure d'amour.

(1) *Copyright by* Jean Bertheroy, 1911.
(2) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1911.

Hélène se réjouissait aussi du prochain mariage de sa sœur. Pourtant tout l'étonnait, tout la choquait presque dans cet imprévu et rapide accord. Elle avait assisté aux préliminaires des fiançailles, à tout le manège de coquetteries, de grimaces et de subtilité que Mathilde avait mis en jeu dans l'intention évidente de surprendre le cœur de Gustave Ducroc. Que ce fût pour le bon motif, cela ne touchait guère Hélène; elle se disait intérieurement qu'elle ne pourrait jamais en faire autant, composer son visage, combiner ses gestes et ses paroles, pour gagner l'affection d'un homme. Un jour, Mathilde s'était fait poursuivre par Gustave Ducroc jusque dans un bosquet des Pinchinats, près duquel Hélène dessinait; elle les avait vus tous deux se prendre aux épaules et se rire aux yeux, s'attaquer, se défendre, et finalement se baiser aux lèvres. Le même soir, le jeune homme demandait la main de Mathilde à son père.

Et depuis, elle les avait suivis chaque jour, s'avançant, enivrés, vers la cérémonie nuptiale. Et tout cela l'inclinait encore davantage vers la forme d'existence, libre et fière, qu'elle s'était choisie. Ah! comme elle se réjouissait, comme elle s'aimait elle-même de pouvoir s'affranchir de la vie conventionnelle et de s'être créé un idéal différent! Elle n'en parlait plus à personne; elle n'avait à subir d'ailleurs aucun assaut de la part de ses parens, qui semblaient la croire entièrement occupée de son examen. Et tout en « piochant » son « bachot, » dont la date maintenant était proche, elle caressait le beau rêve d'art, dont elle s'était juré de faire une réalité.

L'intimité des deux sœurs n'en demeurait pas moins étroite et complète. Mathilde était une de ces personnes qui, vivant à fleur de leur être, ont besoin de se raconter. Le soir, dans leur chambre commune, elle faisait Hélène confidente de tous ses émois.

— L'aimes-tu seulement? demandait Hélène avec inquiétude.

Mathilde riait à grands éclats :

— Es-tu sotte? Est-ce que je l'épouserais si je ne l'aimais pas?

— L'aimais-tu avant de chercher à le conquérir?

— Pour cela non! Mais qu'importe? L'amour, c'est comme l'appétit qui vient en mangeant. Gustave me plaît, m'intéresse

et m'attire; nos goûts se conviennent; nos caractères sont faits pour s'entendre. Que faut-il de plus pour être heureux?

Elle ajoutait avec un soupir :

— Ah! qu'il me tarde, qu'il me tarde d'être la femme de Gustave!

— Tu as bien tort d'attendre si tu es pressée à ce point, disait Hélène, qui ne pouvait se défendre d'un mouvement d'humeur.

Mais Mathilde se récriait :

— Tu verras, quand ce sera ton tour.

— Oh! moi, jamais! Je ne suis pas faite pour le mariage.

— Il ne faut pas dire : fontaine..., concluait Mathilde avec sagacité.

Au fond, elle s'estimait très supérieure à sa sœur et même à ses frères, parce qu'elle avait su « mener sa barque » et s'assurer une existence brillante :

— Être professeur, ma chère, cela n'a rien de si enchanteur! Pour les hommes, cela va encore! Ils sont faits, quoi qu'on dise, pour une vie plus extérieure que la nôtre. Mais quand une femme est obligée à la fois de tenir son ménage, d'élever ses enfans et de pérorer dans un lycée devant une classe de demoiselles qui n'écoutent pas toujours et ne comprennent pas souvent, quand il faut à la fois gagner son pain au dehors et faire bouillir la marmite, c'est trop vraiment, beaucoup trop pour une simple femme!

— Il n'y a qu'à ne pas se marier, disait Hélène, qui revenait à son idée fixe.

— Tu en parles à ton aise. On voit bien que tu n'as pas encore dix-huit ans! Quand tu en auras vingt comme moi, tes idées changeront peut-être. Peut-on sacrifier pendant toute la vie son cœur, son bien-être et le reste? Tiens! Alfred me citait dernièrement le cas d'une jeune personne qui est sortie de l'École normale d'ici, et qui fait maintenant le cours d'histoire dans un lycée de Marseille. Elle est jolie, élégante, distinguée; elle n'a pas pu se marier parce qu'elle n'a pas de dot; et elle est amoureuse folle d'un homme qui l'adore aussi, mais qui ne l'épouse pas, parce que lui non plus n'a pas le sou. Comme elle n'a aucun préjugé, elle ne demanderait pas mieux que de devenir la maîtresse de celui à qui elle a donné son cœur; mais elle ne le peut : si cela venait à se savoir, elle serait

cassée aussitôt de ses fonctions. L'Université est presque aussi sévère que l'Église sur le chapitre des mœurs; elle n'admet pas l'union libre; si elle n'exige pas le vœu de chasteté comme dans les couvens, c'est tout comme : le mariage légal ou la vertu intégrale, on a le choix!

— Es-tu bavarde! disait Hélène, que ces dissertations ennuyaient.

Cependant le jour solennel approchait. Mathilde n'avait plus que quelques semaines à attendre. Malgré sa hâte, elle avait déclaré qu'elle voulait, avant de quitter le domicile paternel pour aller vivre à Marseille avec son mari, assister Hélène jusqu'au bout dans la préparation de son baccalauréat. Et ce double événement, mariage de l'une des filles, examen de l'autre, occupait de l'aurore à la nuit toute la maison du professeur; toilettes et leçons supplémentaires, compositions et essayages mettaient une fièvre jusque dans les yeux aux iris fanés de Mme Nortillet. Elle avait obtenu de son mari de n'envoyer Hélène en Allemagne que l'été suivant, lorsque Mathilde et Gustave reviendraient aux Pinchinats passer la belle saison; perdre ses deux filles à la fois lui eût semblé trop dur. Et la séparation d'avec Hélène surtout, qu'elle n'avait jamais quittée, lui apparaissait comme le plus cruel des sacrifices.

Mais, pour l'instant, elle entrevoyait l'avenir sous des couleurs chatoyantes. Elle espérait que l'exemple de Mathilde déciderait Hélène à prendre la vie par le côté raisonnable. Plus belle, plus distinguée, plus émouvante que sa sœur, pourquoi ne trouverait-elle pas, elle aussi, un établissement avantageux? Mme Nortillet avait beau être imbue des idées de son mari, et penser elle-même que le mariage n'était pas le seul point de vue de l'existence, elle ne pouvait s'empêcher de considérer qu'il était bon, qu'il était désirable pour une jeune fille honnête d'avoir un bras sur lequel s'appuyer et un foyer nouveau pour y constituer une famille. Parce que le mariage lui avait réussi et qu'elle était encore, après tant d'années, une épouse comblée par l'époux, elle estimait que cette solution était encore la meilleure qu'on eût trouvée pour calmer et endiguer les ardeurs inquiètes de l'adolescence féminine. S'il y avait de mauvais ménages, des maris inconstans et des femmes infidèles, si

l'égoïsme, la dureté, l'indifférence venaient se greffer sur l'arbre de la félicité conjugale, c'était qu'il y avait des êtres entachés de tares individuelles, et qui dans le mariage, comme dans toute autre condition sociale, apportaient le ferment de leur fâcheuse nature. A son avis, deux êtres normaux, sachant commander à leurs passions et diriger leur caractère, devaient s'améliorer l'un par l'autre dans cette épreuve mutuelle. Elle était tranquille sur le sort de Mathilde ; pondérée, judicieuse, diplomate, comme l'était la future Mme Ducroc, il n'y avait rien à craindre pour son avenir ; et son mariage aurait la moralité des contes de fées de nos aïeules : elle serait heureuse et aurait beaucoup d'enfans.

En ce moment, dans le salon où Hélène achevait un problème difficile, la jeune fiancée de ses mains adroites préparait elle-même sa couronne de fleurs d'oranger, et, sans craindre de gêner l'application de sa sœur, elle chantonnait tout en chiffonnant les blancs pétales. Sa voix était si pure, qu'on eût dit le murmure cristallin d'une source ; mais une nuance d'ardeur en avivait l'accent ; et ce n'étai pas tout à fait la même voix incolore et virginale qui dans les chœurs de l'*Oratorio* d'Haendel avait exalté le triomphe du Messie. Mathilde chantait une poésie allemande de Ricarda Huch, qu'elle avait entendue bien des fois à Mannheim, et dont elle traduisait les vers à mesure qu'ils repassaient dans sa mémoire :

Belle espérance, tu te poses
Sur les rameaux de mon cœur.
Repose-toi, demeure encore un peu, demeure
Sur les rameaux de mon cœur.
Espérance, ô ramier sauvage,
Ton aile, comme la roue d'un paon,
Étincelle, toute bleue, devant mes regards,
Et elle s'enroule, liane légère, autour de mon cœur !
Espérance, belle espérance !...

— Mon Dieu, dit Hélène en posant sa plume, quel sens peux-tu trouver, Mathilde, à cette poésie fadement sentimentale et dépourvue d'inspiration ?

— On goûte la poésie dans la mesure où elle répond aux dispositions intimes de l'âme, répondit gaiement Mathilde. Le sublime ne convient pas à tout le monde et, pour bercer mon esprit pendant que je tresse ma couronne de mariée, le

petit refrain de la poétesse allemande me paraît tout à fait suffisant.

Chacune, baissant la tête, se remit à son ouvrage ; la fauve chevelure d'Hélène flambait à travers un rayon de soleil d'automne qui avait franchi les vitres de la fenêtre, et le grand salon provincial, plein de la noblesse du passé, était retombé dans le silence. De sa chambre, Mme Nortillet contemplait les deux jeunes filles, et s'étonnait encore une fois de les trouver si différentes d'âme et de visage. Pourraient-elles accomplir l'une et l'autre, comme elle le souhaitait, le même destin heureux ? Malgré son tenace espoir maternel, elle tremblait pour Hélène ; elle tremblait d'apercevoir par instans, sous sa tranquillité apparente, tant de fougue, tant de passion, tant d'impétueux élans ; le bel arc brun de ses sourcils sur ses yeux d'un bleu violet, son front volontaire, sa bouche aux lignes fermes et pleines, tout cela n'indiquait-il pas un tempérament porté aux extrêmes ?

Un éclat de rire tout à coup interrompit les réflexions de Mme Nortillet, et ce fut encore la voix de Mathilde triomphante qui rompit le silence :

— Oh ! maman, venez voir ! Venez voir Hélène !

La fiancée, ayant achevé sa couronne de fleurs d'oranger, venait de la poser sur le front de sa cadette ; et elle s'exclamait, les mains jointes :

— Que cela lui va bien ! Cela lui va encore mieux qu'à moi !

Mais Hélène, impatientée, arracha de sa chevelure le virginal symbole :

— Mathilde ! en vérité, je ne te comprends pas ! Tu vas au mariage avec l'âme d'une petite fille !

— Ah ! que non pas ! dit Mathilde. Je sais très bien au contraire tout ce qui s'attache à cet emblème ; et, si je l'ai posé sur ton front, Hélène, c'est pour te porter bonheur, afin que tu trouves un mari aussi charmant que Gustave.

Hélène ne répondit point. Sur la table, entre les deux filles du professeur, le beau diadème blanc gisait comme un ornement inutile.

X

Pour M. Nortillet, l'examen qu'allait passer sa seconde fille était un événement presque aussi important que le mariage de l'aînée. Il y attachait un peu de sa dignité professionnelle, et l'idée d'un échec toujours possible fustigeait son amour-propre. Certes, Hélène était fort instruite, tout aussi instruite que Mathilde qui avait franchi triomphalement cette épreuve; mais peut-on jamais pronostiquer le résultat d'un examen? Le professeur était le premier à savoir que souvent les questions posées au candidat portent précisément sur des matières qu'on a négligé de revoir, comme si un esprit malin présidait à cette sorte de loterie où les gagnans ne sont pas toujours les plus forts! Dans sa conscience, M. Nortillet estimait qu'il y avait là un abus regrettable; mais, malgré son habitude de railler ce qu'il appelait le formalisme universitaire, il ne pouvait s'empêcher d'en subir le joug. Si Hélène était refusée, certainement il se sentirait mal à l'aise dans sa chaire de la Faculté des lettres pour expliquer à ses élèves l'Individualisme de Montaigne.

Mais Hélène ne partageait pas les inquiétudes paternelles. Sa sérénité était parfaite. Elle se laissait bourrer de documens et de conseils par toute la famille; car tout le monde s'y mettait, jusqu'au jeune Gabriel qui apportait ses compositions de l'École des Arts et Métiers, afin, disait-il, de la « caler » davantage. Le soir, tandis que Gustave venait faire sa cour à Mathilde, elle restait penchée sur la table, à l'autre extrémité du salon, et de temps en temps des paroles brûlantes lui arrivaient aux oreilles : les deux amoureux, blottis l'un contre l'autre dans le fond de la bergère Louis XVI, entrelaçaient leurs doigts et s'entraînaient au bonheur. « Mathilde, disait la voix émue de Gustave, plus que quinze jours! » Et Mathilde, qui savait rester coquette jusque dans ces épanchemens intimes, poussait un soupir et jetait à Gustave un regard à la fois innocent et passionné. Ou bien ils gardaient le silence, et alors Hélène n'osait pas lever les yeux, de peur de les voir plus étroitement enlacés. En vérité, il lui tardait que tout cela fût fini. Elle trouvait indécent que, parce que le mariage était au bout de ces expansions, elles pussent se donner cours librement

dans le salon familial, sous les regards complices des parens, et, mieux encore, sous ses propres regards, quand M. et Mme Nortillet n'étaient pas là. Cela la gênait horriblement. Se reposait-on sur elle pour empêcher les choses d'aller trop loin, ou bien ne comptait-elle pour rien du tout, pas plus que les portraits d'ancêtres pendus aux murailles? Elle rougissait, et sa main tremblait un peu quand elle écrivait des phrases comme celle-ci : « Un individu peut quelquefois être une grande circonstance. » Oui, Mme de Staël avait raison, un individu est quelquefois une grande circonstance, son apparition dans une vie humaine détermine tout le déclanchement de l'avenir. Pour Mathilde, la « grande circonstance » c'était Gustave; pour elle, qui serait-ce? Elle fermait les yeux; elle ne voulait pas le savoir...

Le matin de son examen, elle se réveilla, la tête un peu lourde; elle avait mal dormi, parce que Mathilde, très tard, avait voulu lui faire repasser tout un chapitre de grammaire historique sur la langue de la *Chanson de Roland*. Les mots bataillaient dans son esprit, ressemblaient à ces petits personnages armés de faulx que l'on voit dans les rébus représenter tantôt un sens tantôt un autre, et dont le geste demeure constamment problématique. Elle rêvait aussi qu'elle se débattait parmi un enchevêtrement de brindilles enflammées, tel Moïse au milieu du buisson ardent. Debout, elle avait eu quelque peine à chasser ces images confuses; mais sa combativité naturelle avait bientôt repris le dessus. En se rendant à l'examen escortée par Mathilde, elle ne tremblait plus du tout. Et, causant librement avec sa sœur, elle lui expliquait comment elle s'y prenait pour garder son sang-froid dans les momens les plus difficiles, grâce à cette formule bien simple qu'elle mettait en application : « Si vous avez fait tout ce qui dépend de vous, ne vous inquiétez pas du reste ; Dieu le fera ! »

— Je te croyais l'esprit plus affranchi que cela, fit observer Mathilde en souriant.

— On peut avoir l'esprit affranchi et croire quand même en Dieu ! répondit posément Hélène. D'ailleurs cette formule n'est pas de moi, elle est de celui qu'on a surnommé le « saint laïque; » il avait coutume de la répéter à ses élèves de Fontenay-aux-Roses, la veille des concours qui devaient décider de leur avenir.

Elles se turent toutes deux. La porte ouvragée de l'hôtel de l'Académie était ouverte devant elles ; elles en franchirent le seuil avec respect, comme si elles eussent pénétré dans une église, où allait se célébrer une fonction solennelle. Le recteur, sous la voûte d'entrée, causait avec quelques professeurs...

Hélène avait été reçue brillamment. Ce succès avait fait disparaître du cœur de Mme Nortillet les dernières préoccupations qui s'y logeaient encore au sujet des idées subversives de sa fille. Et, comme elle n'en avait point jusque-là parlé à son mari, dans une sorte de crainte superstitieuse et pour ne pas donner un corps à ces fantômes, elle s'y décida tout à coup ce soir-là, profitant des dispositions optimistes en lesquelles ils se trouvaient tous deux.

— Aristide, tu ne te doutes pas quelle folie a traversé un moment l'esprit d'Hélène, après la visite des Laurent Cerisier. Ne s'était-elle pas mis en tête de se faire artiste, elle aussi, de devenir peintre ou sculpteur, et de perdre sa jeunesse dans cet affreux métier ?

M. Nortillet eut un sursaut brusque :

— Et tu ne m'en as pas prévenu ?

— A quoi bon te faire de la peine et renouveler ainsi nos anciennes inquiétudes ? Nous sommes si heureux depuis quelque temps ! Voilà Mathilde établie, et sa sœur reçue bachelière comme nous l'avions souhaité. C'était sans doute la crainte d'échouer dans cette épreuve difficile qui lui faisait chercher une autre orientation à sa vie.

— Tu ne dis pas toute ta pensée, Noélie, fit gravement M. Nortillet en posant sa main sur l'épaule de sa femme ; tu sais aussi bien que moi que le danger que nous redoutions tant, le danger menaçant, est toujours là. S'il nous a épargnés jusqu'à présent, ce n'est pas une raison pour cesser de le redouter.

— Tu te trompes, mon ami, tu te trompes ! Très sincèrement je te dis toute ma pensée. Hélène, comme ses frères et sa sœur, a échappé maintenant à la tentation qui a pu la hanter un moment. Pourquoi d'ailleurs voudrait-elle nous quitter ? Ne lui avons-nous pas préparé une existence douce et facile ?

— Tu oublies le sang qui coule dans ses veines, le sang de ton père, Auguste Nau ! reprit avec force M. Nortillet. Si l'instinct de la race s'est réveillé en elle subitement, il faut tout

craindre, ma pauvre Noélie, et redoubler de soins pour lutter contre cette hérédité fatale.

— Nous lutterons! Tu parles d'hérédité fatale, mon ami, mais que de fois ne t'ai-je pas entendu aussi développer une théorie tout à fait contraire, celle de l'influence du milieu! Hélène élevée, couvée, comme elle l'a été sous nos ailes protectrices, dirigée constamment vers un but unique, ne respirant auprès de nous que des effluves sains et normaux, notre Hélène bien-aimée ne peut dévier de sa voie; ce mauvais vent qui a soufflé sur elle et qui un instant a réveillé ses instincts obscurs, ce mauvais vent ne la touchera plus désormais. Nous l'aimerons tant, nous l'entourerons d'une si forte tendresse, qu'elle ne nous échappera point, à moins d'être un monstre!

M. Nortillet soupira. Plongé dans des réflexions profondes, les coudes sur les genoux et les joues dans les paumes de ses mains, il réfléchissait: laquelle dans l'âme double de la jeune fille triompherait, ou de la puissance de l'hérédité, ou de la puissance du milieu? Désobéirait-elle à son sang pour obéir aux directions immédiates que l'éducation lui avait appris à respecter? Cette loi de la libre évolution des âmes qui fut reconnue par presque toutes les grandes écoles philosophiques, cette loi qui admet qu'un être peut se développer librement, et échapper, grâce à un effort de sa volonté, à la fatalité de son sang; cette loi, battue en brèche par les doctrines modernes, était-elle juste et acceptable? Et, si le destin des hommes est déterminé par l'hérédité, comme il est de mode de le croire aujourd'hui, dans quelle mesure peuvent-ils s'affranchir, se développer librement?... Le profond mystère des origines et des causes se dressait devant la pensée du professeur dans toute sa rigueur déconcertante; il savait que nul ne peut changer sa nature, ni se créer une âme nouvelle; mais il savait aussi que chacun peut se faire un caractère ferme et un jugement bien assis qui le tiennent au-dessus des abîmes de son propre moi. L'éducation de la volonté, la formation du caractère, voilà, se répétait-il, quel est le grand, le seul remède à opposer aux forces obscures contre lesquelles l'humanité se trouve en lutte depuis le commencement des jours...

— Ne perdons pas courage, dit-il à sa femme en lui prenant tendrement la main, et ayons confiance dans le bon sens d'Hélène. C'est une fille d'une honnêteté morale parfaite et d'un

cœur excellent. Elle ne voudrait point nous causer un chagrin aussi cruel.

XII

Sur le corps un peu court de Mathilde la robe de mariée drapait ses plis somptueux; et Hélène, sans perdre une minute, achevait de parer sa sœur. C'était elle qui l'avait habillée entièrement pour la cérémonie nuptiale. Quand elle eut piqué la dernière épingle au grand voile de tulle, elle dit, un peu railleuse :

— Voilà Iphigénie toute prête pour le sacrifice!

— Un sacrifice qui n'a rien de douloureux! répondit Mathilde. Je suis bien heureuse, va!

Cependant elle ne pouvait se défendre d'une certaine émotion, et le rose de ses joues était moins vif. Dans quelques heures, elle quitterait sa maison, sa famille, pour entrer dans une existence nouvelle; elle se détacherait du passé comme un fruit mûr tombe de l'arbre. Cette crise, la plus décisive de la vie d'une femme, amenait avec soi une mélancolie dont Mathilde se trouvait toute pénétrée. Maintenant, assise sur une petite chaise basse, elle levait ses yeux gris sur Hélène, debout devant elle :

— Ce soir, je ne dormirai pas auprès de toi, ma petite sœur.

Hélène ne répondit rien et détourna un peu la tête; elle se sentait triste et ne voulait pas pleurer. Alors elle plaisanta de nouveau :

— Ce soir, tu ne penseras guère à moi, Mathilde!

— Peut-être! répondit Mathilde en rougissant.

Elles s'embrassèrent avec la tendresse de deux sœurs. Et très calmes, souriantes toutes deux, elles sortirent de la chambre pour descendre dans le salon.

Une foule nombreuse s'y pressait déjà. M. et Mme Nortillet avaient convié à ce mariage presque toute la ville; et, selon la coutume provençale, les invités venaient saluer les fiancés avant de se rendre à l'église. Gustave Ducroc, dès qu'il aperçut Mathilde, s'avança au-devant d'elle et amoureusement la prit par la main : à côté l'un de l'autre maintenant, ils recevaient les félicitations et les vœux de ces amis dont la plupart lui étaient presque inconnus, et dont les visages avaient tous la même

expression de politesse banale. Pendant ce temps, Georges Ducroc s'empressait auprès d'Hélène; il devait lui servir de cavalier durant la journée entière, et un commencement d'intimité s'établissait naturellement entre eux.

Georges Ducroc ressemblait à son frère Gustave, mais il avait plus de finesse et moins de rondeur, plus de sérieux et moins d'entrain. Très joli garçon, avec de grands yeux d'Orient et une bouche un peu dédaigneuse, il était bien pris dans sa taille, élégant et parfumé. Hélène à son bras semblait faite pour s'appareiller à lui. Mince et souple dans une longue robe de soie grise, le cou libre et les poignets découverts, belle d'une beauté un peu tragique, un peu théâtrale, son élégance répondait-elle à celle de Georges Ducroc. Et on les regardait beaucoup, presque autant que le couple des jeunes fiancés; on les regardait d'autant plus qu'ils ne semblaient pas s'en apercevoir. Ils causaient. De quoi pouvaient-ils s'entretenir dans le grand salon qui s'emplissait et se désemplissait sans cesse d'une foule en toilette d'apparat? Georges disait tranquillement à Hélène :

— Je reviens de faire un bien beau voyage. J'ai parcouru toute la Grèce et une partie de l'ancienne Asie Mineure. Si je n'avais pas été obligé de rentrer pour le mariage de mon frère, je crois que je serais resté indéfiniment dans ces contrées, tant j'y trouvais de charme.

— Vous y retournerez peut-être?

— Pas tout de suite; plus tard sans doute, avec un compagnon de route. On est heureux de partir seul; on se croit capable de tout recevoir, de contenir en soi toutes les formes de beauté du monde. Puis il arrive un moment où l'ivresse que l'on éprouve es si grande qu'on voudrait pouvoir la partager; alors on regrette son égoïsme.

— Vous avez sans doute raison, dit Hélène. Cependant il vaut mieux mille fois être seul que de partager son émotion avec quelqu'un qui n'est pas digne de la comprendre.

Le cortège s'organisait pour se rendre à l'église de Sainte-Madeleine. Comme il n'y avait que la place des Prêcheurs à traverser, ce fut à pied que l'on fit ce trajet si court. Un doux soleil d'automne dorait les branches lourdes des platanes; et la fontaine de Chastel, avec son aigle aux ailes éployées sur le sommet de son obélisque, coupait d'un jet net l'air azuré. Dès qu'on ouvrit les portes de l'église, le ruissellement des orgues,

le scintillement des cierges et les fleurs massées en grosses touffes autour des piliers témoignaient qu'un événement solennel allait s'accomplir sous ces voûtes ; les lauriers dont on avait jonché le parvis répandaient leur odeur amère. Hélène, appuyée au bras de Georges Ducroc, se sentait un peu oppressée ; elle avait hâte de gagner sa place. L'assistance, d'ailleurs, n'était pas très recueillie ; on causait à voix basse de chaise en chaise, et cela formait un brouhaha confus qui se prolongeait le long des trois nefs, car les orgues maintenant s'étaient tues, et le clergé venait de se ranger devant l'autel.

Alors le silence devint complet, et l'office commença. Hélène n'avait jamais appris à faire oraison, mais d'habitude elle subissait facilement cette sorte d'apaisement mystique, qui tombe de la voûte des temples. Elle s'étonnait aujourd'hui de se sentir dans une disposition aussi frivole, aussi dispersée, tandis que Mathilde et Gustave, agenouillés sur leurs prie-Dieu de velours rouge, recevaient la bénédiction du prêtre et échangeaient le symbolique anneau qui les rivait l'un à l'autre par une chaîne invisible, mais sacrée. Ses yeux, malgré elle, s'égaraient sur un tableau à demi effacé de la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, une « Annonciation » au charme puéril de quelque peintre primitif ; puis ils allaient se poser, de l'autre côté de la nef, sur la délicieuse figure de Vierge que Chastel avait sculptée dans un marbre plus blanc que n'étaient les voiles de l'épouse. Cette Vierge compliquée et savante, si profane elle aussi et presque païenne par son attitude et son sourire, plaisait infiniment à Hélène. Elle ne put se défendre de se pencher vers Georges Ducroc et de la lui montrer du regard ; mais, moins agité qu'elle, il mit un doigt sur ses lèvres, comme pour l'inviter au recueillement. A cet instant même le prêtre élevait l'hostie, et le seul bruit que l'on entendît dans la vaste église était celui de la clochette argentine qu'un enfant de chœur agitait. Puis bientôt la dissipation recommença ; et, jusqu'à la fin de la messe, il y eut des têtes qui se retournaient, des coups d'œil qui s'échangeaient, des réflexions qui se donnaient libre cours derrière le couple immobile des nouveaux époux. Eux du moins étaient-ils émus ? Hélène se le demandait ; elle surveillait le dos de Mathilde, l'inflexion de son cou tourné légèrement du côté de Gustave ; et un instant, comme ils avaient bougé un peu, elle vit leurs deux profils qui se répondaient, et le même sourire de joie triom-

phante, commencé sur les lèvres de Gustave, s'achever sur celles de Mathilde. Non, décidément, ils ne paraissaient point émus; c'était à peine s'ils avaient l'air d'écouter les derniers *Oremus* que l'officiant récitait. « A quoi bon alors, se disait Hélène, à quoi bon être venus jusqu'ici? » Et, mécontente d'elle-même et des autres, elle s'agenouilla et ferma les yeux sous sa main

Que cette journée lui avait paru abondante et diverse en sensations, et comme elle était lasse le soir! On avait discouru, on avait bu, on avait dansé, et Georges Ducroc, en bon chevalier servant, ne l'avait pas quittée d'une seconde. Elle croyait presque le sentir à côté d'elle encore, tant elle était imprégnée de sa présence; elle gardait sur elle l'odeur ambrée de sa moustache et de ses cheveux lisses; le son de sa voix nette et pénétrante résonnait encore à ses oreilles, et elle le revoyait empressé, réservé cependant avec ce soupçon de mystère qui le rendait attrayant et le sauvait de la banalité.

Pourtant d'autres pensées peu à peu se glissaient en elle; dans la chambre où elle était seule maintenant, le lit de Mathilde, recouvert d'une courte-pointe blanche, restait fermé auprès du sien. Que faisait Mathilde à cette minute? Il était dix heures du soir. Les jeunes époux étaient partis pour Marseille, où ils allaient prendre possession de leur nouvelle demeure. Sans doute ils y étaient entrés en se cachant, comme des amoureux en bonne fortune, afin de n'être point dérangés, ni surpris... Hélène n'allait pas plus loin dans ses conjectures; mais un trouble l'envahissait, et un émoi passait en elle. Vraiment elle n'avait nulle envie de dormir, bien qu'elle fût fatiguée et que ses jambes lui fissent mal. Assise sur la petite chaise basse où le matin même elle avait coiffé sa sœur, elle retrouvait la mélancolie qui les avait prises toutes deux au moment de se quitter. C'était la vie cela, s'aimer, s'habituer les uns aux autres, se séparer et mourir...

Tout à l'heure elle avait contenu ses larmes; maintenant elle les laissait couler; son visage était si brûlant que ces larmes lui semblaient fraîches; son sang battait à ses tempes comme si quelqu'un frappait à la porte. Mais qui donc songeait à elle en ce moment? Elle était seule, bien seule de la plus grande solitude, celle où l'on sent que personne de loin ni de

près ne veille avec vous. Ses parens dormaient dans la chambre voisine; son frère Léon, le seul qui habitât encore la maison, était sorti et ne rentrerait que tard dans la nuit, selon sa coutume; — quelquefois même il ne rentrait pas du tout! A l'étage au-dessous, chez les Champier, tout était mystère et silence : néanmoins, c'était sur eux que la pensée d'Hélène s'appuyait. Elle aurait voulu descendre et leur demander asile. Sans doute ils n'étaient couchés ni l'un ni l'autre; et, assis parmi les bibelots rares et les merveilles du passé, ils évoquaient sans parler les souvenirs d'autrefois. Leur sensibilité était riche et leur imagination féconde. En causant avec ces deux vieillards, on apercevait des aspects nouveaux de toutes choses. Et leur politesse raffinée, leur dédain du mesquin et du banal, déplaçaient l'axe sous lequel on était accoutumé d'envisager l'existence.

Hélène avait essuyé ses yeux et s'était glissée doucement dans son lit. Le repos maintenant était tout proche. Les idées ne lui venaient plus que comme des apparitions falotes, qui s'évanouissaient aussitôt. Son corps étendu était redevenu aussi léger que s'il flottait sur de molles et flexueuses vagues. Et la tête lui tournait un peu, vertige voluptueux qu'elle aimait lorsque, après une excitation trop vive, elle avait conscience de se dissoudre lentement dans l'infini. Elle suivit ainsi quelque temps l'hallucination de ses rêves... Au bras de Georges Ducroc, elle valsa encore éperdument ; elle entendit de nouveau la voix de M. Nortillet, qui portait un toast au bonheur des jeunes époux ; et le pétillement du champagne sur les bords de la coupe où elle allait poser ses lèvres lui chatouilla encore une fois les narines. Puis le sommeil la roula plus étroitement dans ses ondes, et elle ne sut plus rien elle-même du songe qui se continuait aux profondeurs sourdes de sa vie.

XIII

Chaque semaine Hélène et Léon allaient ensemble voir leur plus jeune frère Gabriel à l'École des Arts et Métiers. Cette promenade était charmante. On traversait les grands boulevards plantés d'arbres, établis sur les anciens remparts de la ville, et l'on rencontrait en chemin, sur une stèle de pierre, un buste naïf et charmant du roi saint Louis. Ce quartier verdoyant était

presque la campagne ; on y pouvait causer à l'aise et y marcher à petits pas sans être interrompu par des fâcheux. Quelquefois une charrette de métayer, emportée par des mules au trot inégal, soulevait l'épaisse couche de poussière qui rendait le sol blanc comme de l'albâtre; ou bien quelque mère, traînant sa progéniture, suivait les longues allées silencieuses. En face de l'École, un jardinet public, soigneusement entretenu, offrait un frais abri aux promeneurs. Mais dans ce jardin non plus il n'y avait presque jamais personne.

On aimait mieux aller sur le Cours, le fameux cours Mirabeau, où du matin au soir et du soir au matin on trouvait du bruit, de la gaieté, tout l'imprévu amusant de la vie urbaine.

Léon, depuis qu'il travaillait auprès du comte de Champier, avait pris des allures discrètes et un ton presque aristocratique. Sa personne mince et fragile, aux gestes menus, à l'expression délicate, semblait à peine sortie de l'adolescence, malgré la moustache brune qui ornait ses lèvres, et malgré les profondeurs d'un regard où rayonnait une âme singulièrement vibrante. Le frère et la sœur, qui s'étaient toujours tendrement aimés, avaient cessé de se faire des confidences mutuelles. Ils vivaient l'un près de l'autre sans presque plus se connaître ; et certainement ils sentaient que leur vie secrète, le fond de leur personnalité intime se dérobait sous ces apparences familières. Cette nuit encore Léon n'était rentré que fort tard ; Hélène l'avait entendu au petit jour ouvrir la lourde porte de l'hôtel dont il avait une clef, et gravir lestement le second étage. Sur ses traits fins il portait les stigmates de ses veilles fréquentes ; un peu de bistre soulignait ses paupières ; ses joues étaient légèrement fanées, et déjà une ride verticale se creusait au coin de sa bouche. En marchant, il tenait la tête baissée, songeur...

— A quoi penses-tu ? demanda Hélène tout à coup.

Et aussitôt elle regretta d'avoir jeté cette question indiscrète. Elle sentit le rouge monter à son front. Sans vouloir examiner la conduite de son frère, elle était persuadée qu'il avait une amourette ou une liaison, quelque femme enfin, dans sa vie, et que c'était là le motif de ses fréquentes absences. S'il était franc, s'il lui répondait par une confession dénuée d'artifice, quelle gêne n'en éprouverait-elle pas ? Et combien elle aimerait mieux

un décent et honnête mensonge! Oui, le mensonge est un acte de haute moralité; quand le silence est brusquement rompu, il est l'unique pont qui permette de passer impunément sur l'autre rivage. Mais Léon, aussi bien qu'Hélène, avait le goût inné de la franchise; il lui en coûtait de mentir, et contre cette obligation sociale son orgueil se rebellait vigoureusement.

— A quoi je pense? répondit-il en relevant la tête; à ce que j'ai fait cette nuit, Hélène.

Il passa son bras sous le sien.

— Tu ne te doutes pas de la passion magnifique qui remplit l'âme de ton frère. Eh bien! écoute. Tu es assez grande maintenant pour me comprendre. Et puisque nous voilà tous deux sortis de la coquille et prêts à nous élancer à la conquête de notre destin, il n'est pas mauvais que nous nous connaissions mieux... Qui sait si nous ne pourrons pas nous prêter l'un à l'autre un mutuel appui?

— Oh! fit Hélène, je ne suis guère experte dans les détours compliqués du sentiment!

Le jeune homme rougit à son tour, puis il sourit:

— Il ne s'agit pas de sentiment, ma petite Hélène, mais de l'esprit, de l'esprit uniquement. Les plus fortes passions naissent de là. Si Vauvenargues a dit que les grandes pensées viennent du cœur, il a mis au-dessus d'elles encore les élans de l'intelligence. Te souviens-tu de ses admirables lignes sur les premiers regards de la Gloire? Ces lignes, il les a rêvées, il les a écrites, tout près d'ici, dans les environs d'Aix, où il était venu chez ses parens se remettre d'une maladie grave. Ce fut, dit-on, la lecture d'un chapitre de Plutarque qui les lui suggéra. Il avait vingt-trois ans comme moi, et déjà il cherchait les moyens d'agrandir et de libérer son âme!

— Alors, dit Hélène rassurée, tu es ambitieux, toi aussi?

— Moi aussi! répéta Léon avec force.

Il continua:

— Être ambitieux, qu'est-ce donc si ce n'est se pénétrer de sa propre valeur et vouloir en tirer le meilleur parti possible? se réaliser, selon la loi essentielle imposée à chaque créature? Le plus difficile est de se connaître assez pour savoir dans quel sens diriger ses efforts. Cette étude de soi-même est la base de tout développement, de toute perfection. Je me suis étudié,

Hélène ; je m'étudie depuis que j'ai l'âge du discernement, et je crois bien être certain maintenant de ma vocation.

Les grands yeux violets d'Hélène s'enflammaient d'une sympathie ardente ; elle écoutait son frère et pressentait le secret qu'il allait dire :

— C'est littérateur que tu veux être ? lui demanda-t-elle.

— Littérateur, oui ! Je m'y prépare lentement. Ce n'est pas un métier dans lequel il faille se jeter tout à coup, en faisant abandon de tout le reste, comme la peinture ou la sculpture qui exigent un apprentissage manuel long et difficile. Le poète, le romancier, le critique, l'homme de lettres enfin, doit d'abord ensemencer son esprit et laisser les germes mûrir au soleil. Après seulement il peut essayer de faire la moisson. Je n'en suis pas encore là !

— Mais alors tes soirées, Léon, et souvent tes nuits, où les passes-tu ?

— Je vais te l'apprendre : nous sommes une dizaine de jeunes gens, tous animés du même espoir et qui nourrissons la même ambition, tous sans autres moyens d'existence que la profession où nous nous sommes trouvés engagés par la pente naturelle des circonstances ou la volonté de nos parens. Ce rêve d'art est la seule chose qui embellisse, qui auréole notre vie. Alors presque chaque soir nous nous réunissons pour lire, pour discuter nos idées, et nous griser de poésie et d'idéal ! Personne ne s'en doute ; on nous croit occupés à des plaisirs frivoles. C'est un grand secret que je viens de te confier là, Hélène !

— Oui, dit-elle en souriant, un très grand secret ! Mais ne crains rien, je ne le trahirai pas. Moi aussi, j'ai de beaux projets, des ambitions magnifiques ; je te les dirai peut-être quelque jour.

Elle avait prononcé cette dernière phrase à voix basse, et Léon ne l'entendit pas. Ils étaient arrivés devant les vastes bâtimens de l'École des Arts et Métiers, et le bruit ronflant des machines en marche remplissait l'air, comme le bourdonnement d'énormes abeilles.

— Entre seul, dit Hélène. Pour aujourd'hui, Gabriel se passera de ma visite. Je t'attendrai en face, dans le jardin Rambot. Tu viendras m'y rejoindre tout à l'heure. Le vacarme qu'on fait là dedans me brise la tête.

En réalité, les confidences de Léon venaient de la bouleverser toute. Elle y trouvait le point d'appui qui jusque-là lui avait manqué pour donner un nouvel essor à ses aspirations. Ainsi elle n'était pas seule de la famille à s'être reconnu une vocation esthétique. Sous le toit paternel, le plus aimé de ses frères rêvait, lui aussi, une existence d'art et de liberté! Mais combien pour elle cet affranchissement était plus difficile Combien il lui faudrait plus d'énergie, plus de persévérance pour y parvenir! Une femme, une simple jeune fille, que d'obstacles n'a-t-elle pas devant elle? Encore si elle habitait Paris, ou quelque grande ville pleine de ressources! Mais ici, sous la surveillance immédiate de ses parens, que pouvait-elle faire, sinon essayer de se perfectionner elle-même en dessinant d'après nature tout ce qui se présentait devant ses yeux? Pourtant un moment viendrait où il lui faudrait un maître. Ce maître, déjà elle se l'était choisi dans le secret de son cœur : c'était Laurent Cerisier. Auprès de lui, elle était sûre de trouver une direction pleine de sollicitude. Ne l'avait-il pas devinée et comprise du premier coup? Comme elle pensait à lui avec un respect plein de tendresse! Comme elle retournait vers lui, d'un brusque vol, dès qu'elle pouvait s'échapper des prises de la vie quotidienne! Hélas! il était bien loin, et c'était à peine si à de longs intervalles on recevait de ses nouvelles, quelques mots concis datés de cette ville de Rome, où il avait voulu finir ses jours, « en beauté, » disait-il, ainsi que dans l'apothéose d'un soleil couchant. Que cette vie paraissait à Hélène précieuse et enviable! N'était-ce pas la plus magnifique qu'un être humain pût souhaiter? Cependant quand chez elle on parlait du vieil artiste, on secouait la tête d'un air indulgent, comme s'il eût eu beaucoup à se faire pardonner : un vieil artiste, un vieil enfant, naïf, enthousiaste et ridiculement sincère...

Dans le petit jardin planté de tilleuls et de micocouliers, il faisait si doux, malgré l'automne, qu'Hélène, la tête renversée, la bouche entr'ouverte, respirait suavement l'air embaumé. Un bien-être la pénétrait toute; elle sentait ses poumons s'élargir, son sang circuler plus vite; et cette soif particulière, que seuls les gens du Midi connaissent, cette soif que nulle boisson rafraîchissante ne peut calmer, et qui n'est qu'une des formes du désir de vivre, cette soif à la fois douloureuse et délirante, la gagnait poignante une fois encore. Oh! oui, vivre! connaître

dans leur intensité toutes les joies et toutes les larmes! Ne rien perdre de ce trésor d'émotions qu'un dieu inconnu a caché dans notre poitrine! Vivre! Aimer! Travailler! Être d'un seul coup tout soi-même!

Hélène souriait aux espoirs de sa jeunesse. Demain elle allait avoir dix-huit ans. Cette date, qu'étant enfant elle considérait comme la fin d'un cycle et le commencement d'un autre, arrivait sournoisement, à petits pas, sans apporter aucun changement notable dans son existence. Et pourtant, depuis quelques mois, que de chemin moralement parcouru! Certes, ses énergies, sa volonté avaient pris une assiette plus ferme; elle avait appris beaucoup de choses; — elle avait appris surtout à réfléchir et à comparer. Le mariage de Mathilde, son dernier examen passé, autant d'événemens dont elle avait tiré profit pour son âme; elle apercevait devant elle maintenant un grand champ inculte, qu'il fallait défricher et ensemencer; mais ce champ désormais n'était plus un champ de servage. C'était le champ de sa vie, qui lui appartenait, et dont elle-même recueillerait les fruits. Une lumière d'aurore en caressait l'étendue; il semblait à Hélène que ses dix-huit ans allaient rajeunir la terre, comme si chaque être dans l'évolution de sa vie refaisait la genèse même du monde.

Elle souriait; Léon la retrouva ainsi toute seule sur le banc qu'ombrageaient les frondaisons rousses des tilleuls.

— A quoi penses-tu? lui demanda-t-il à son tour.

Et elle, suspendue à son bras, confiante et gonflée de jeunesse, lui fit en mots abondans la confidence de son rêve; le long du boulevard désert, tous deux s'en allaient d'un pas égal, heureux de s'être retrouvé une parité d'âme, frère et sœur, plus encore que par le sang, par le mystérieux décret qui les avait marqués d'un même signe.

XIV

« Ma chère Hélène,

« Je n'oublie pas que c'est ton anniversaire aujourd'hui. Si tu étais tout à fait gentille, tu viendrais ce soir dîner avec nous, et tu coucherais à la maison. Notre installation est complète maintenant, et hier on a posé les rideaux dans la petite chambre

que je te destine. Car tu viendras souvent, n'est-ce pas? — et longtemps? Je me réjouis de te faire connaître cette grande cité de Marseille, si différente de notre Aix, si vivante et si colorée. Je me réjouis surtout de t'embrasser et de t'avoir un peu à moi seule, — car Gustave ne compte pas : il n'est pas jaloux! Je t'attends. Alfred te conduira tantôt, et notre père te ramènera la semaine suivante, le jour où il viendra faire son cours, si tu crains d'affronter seule les dangers du tramway qui te dépose presque à ma porte.

« A ce soir, petite sœur,

« MATHILDE. »

Cette lettre, qu'Alfred avait apportée en venant voir ses parens, causa une vive joie à Hélène. La pensée de se retrouver avec sa sœur, qu'elle n'avait pas revue depuis le mariage, l'enchantait, et comme Mme Nortillet s'offrait de l'aider à préparer son petit sac de voyage, elle s'aperçut seulement alors que le visage pâle de sa mère était tout imprégné de tristesse.

— Oh! maman, cela vous fait donc tant de peine de me voir partir, même pour si peu de temps! Quand Mathilde s'en est allée pour tout à fait le soir de ses noces, vous n'aviez pas l'air aussi désolé.

— C'est que Mathilde se mariait. Une fille mariée n'appartient presque plus à sa mère. Toi, tu m'appartiens toujours, mon Hélène, et plus que jamais, puisque tu es maintenant comme ma fille unique.

— Alors, si j'allais en Allemagne, ou ailleurs?

— Je souffrirais, mais je ne te le montrerais pas, car il s'agirait pour toi d'accomplir un devoir.

— Voulez-vous que je reste aujourd'hui?

Mme Nortillet fit « non, » en secouant doucement la tête. Elle plia avec soin le linge délicat d'Hélène; puis elle dit :

— A cette heure-ci, il y a dix-huit ans, tu venais au monde.

Et, souriante d'orgueil maternel :

— Quelle belle enfant tu étais déjà! C'était un plaisir de te montrer à demi nue dans tes langes, tant ton petit corps était gras et blanc comme celui du bambino?

Puis, redevenant triste, elle saisit Hélène par les épaules et plusieurs fois l'embrassa passionnément.

— Allons! fit la voix de M. Nortillet dans le salon voisin,

dépêche-toi, Hélène. Ton frère t'attend. L'exactitude est la politesse des femmes.

— Me voici, père. Je suis prête, dit Hélène.

Elle portait un costume de laine blanche et une toque de velours noir. Ses cheveux d'or bruni formaient un lourd chignon sur sa nuque. Alfred prit le petit sac, et tous deux partirent rapidement. On entendit dans l'escalier leurs voix jeunes se répondre.

— Nous voilà tout seuls ce soir, dit Mme Nortillet en s'asseyant à côté de son mari.

— Qu'importe? fit tendrement le professeur. C'est le sort des vieux époux de se retrouver seuls, le soir venu, quand ils ont achevé leur tâche. Il faut laisser les jeunes gens dépenser leurs activités; pour nous, si nous avons acquis la sagesse, nous devons nous suffire l'un à l'autre, comme aux premiers jours de notre union.

Dans sa barbe, où brillaient quelques fils d'argent, sa bouche de philosophe souriait avec mansuétude.

— Lis-moi, dit-il à sa femme, ce chapitre de Montaigne où il est dit que l'homme ne doit pas chercher à s'élever plus haut que lui-même, et qu'il a beau monter sur des échasses, c'est encore avec ses propres jambes qu'il doit marcher.

Et Mme Nortillet lut, d'une voix qui s'affermissait peu à peu, les phrases savoureuses du gentilhomme périgourdin.

Pendant ce temps, Hélène dans le tramway regardait les aspects divers de la campagne, qui devenait moins fertile à mesure qu'on s'approchait de la mer. A chaque village, la voiture s'arrêtait : un jardinet devant, un cabanon rustique, une cour de ferme où des enfans s'ébattaient au milieu des poules, de longs toits de chaume, l'herbe brûlée, la terre brune, les rochers formidables et blancs, les collines ourlées de bleu et de mauve, et le ciel d'un indigo cru d'où le vent chassait des troupeaux de nuages, voilà le panorama qui se renouvelait à chaque station, et dont les yeux étaient éblouis. Alfred, habitué à faire le même trajet constamment, n'y prenait plus garde; mais Hélène restait suspendue à ce paysage mouvant. Au bout d'une heure, le tramway stoppa au coin du vieux port. Des navires dressaient leurs mâts pointus ou leurs cheminées fumantes au-dessus des quais; et toute la vie de Marseille, grouillante et

tumultueuse, commençait là et se continuait dans une note exaspérée sur la Cannebière, dont on voyait la large chaussée couverte de monde et rougie par l'éclat du soleil couchant...

Les deux sœurs s'étaient jetées aux bras l'une de l'autre avec de grands cris de joie; et Mathilde tout de suite avait entraîné Hélène dans un petit salon, orné de japonaiseries, où elle se tenait chaque soir, expliquait-elle, « pour attendre le retour de son maître et seigneur. » Le mariage ne l'avait guère changée; à peine lui avait-il donné un air un peu plus grave, cette sorte d'auréole mystérieuse qui s'étend sur le front des jeunes femmes. Et, comme elle se coiffait autrement, avec ses cheveux partagés par une raie au milieu du front, Hélène, surprise, la considérait attentivement. Mathilde s'en aperçut :

— Tu ne me « remets » pas? lui demanda-t-elle en riant.

— Oh! si, dit Hélène. Ton rire seul me suffirait pour te reconnaître, quand même tu aurais un masque sur le visage.

Et, sérieuse, se rapprochant de la jeune épouse :

— Es-tu heureuse, au moins, ma chère Mathilde?

— Tout à fait! Gustave est le plus charmant, le plus empressé, le plus délicat des maris. Et amoureux à un point! Si tu savais...

Elle n'insista pas, voyant qu'Hélène se détournait un peu.

— Et toi? Qu'as-tu fait depuis mon départ? Que se passe-t-il à la maison? Travailles-tu encore?

— Non, répondit Hélène. Je suis en vacances en ce moment. On m'a donné quelques mois de repos jusqu'au printemps jusqu'à mon départ pour l'Allemagne.

Et elle ajouta tout bas, comme pour elle-même :

— Si j'y vais...

— Alors tu en profiteras, j'espère, pour venir souvent, très souvent, nous voir. Gustave en sera si heureux, et Georges aussi, qui me demande sans cesse de tes nouvelles! Tu as fait sur lui une impression considérable.

Elle riait encore; mais Hélène avait pâli. En accourant vite auprès de sa sœur, elle n'avait pas pensé rencontrer son cavalier servant du jour de la noce, le second fils Ducroc. Et pourtant, c'était bien naturel qu'il fût là, puisqu'il partageait les occupations de Gustave, et qu'il avait toujours vécu dans une intimité étroite avec lui.

— Oui, continua Mathilde d'un ton qu'elle cherchait à rendre indifférent, Georges aussi est un bien charmant garçon, et la femme qu'il épousera n'aura pas à se plaindre de son sort. Veux-tu passer dans ta chambre, Hélène?

Hélène ne demandait pas mieux : elle avait eu chaud en route; avant de se mettre à table, elle voulait rafraîchir son visage, arranger ses cheveux, « faire un petit raccord, » comme disait Mathilde, qui depuis son mariage semblait affectionner les expressions pittoresques. Puisqu'elle n'était plus vouée à l'enseignement, elle pouvait bien se débrider un peu!

— Tu es chez toi, ici; ne l'oublie pas, ma chère Hélène; et, si tu as besoin de quelque chose, ne te gêne pas pour le demander.

— Merci, dit Hélène; j'ai tout ce qu'il me faut dans mon petit sac.

Dans l'un des grands cafés dont les terrasses débordent les deux trottoirs de la Cannebière, quatre consommateurs sont assis, riant et causant. C'est Gustave, Georges, Mathilde et Hélène qui, après dîner, sont venus prendre des boissons glacées qu'ils aspirent lentement au bout de longs tubes de paille. Il fait doux. Une odeur capiteuse d'absinthe, de tabac d'Orient et de femmes, rôde autour des tables encombrées ; car il y a autant de femmes que d'hommes, — plus peut-être, — et, toutes, elles sont élégantes, jolies, bien parées et séduisantes. Beaucoup ont le visage arrangé, et du kohl autour des paupières ; quelques-unes sont décolletées sous le grand manteau de satin ; leurs doigts sont surchargés de bagues, et même les bourgeoises qui sont venues en famille ont cet aspect un peu exotique qui ajoute du piquant à leurs traits.

Hélène considère ce milieu si nouveau pour elle ; une petite ivresse lui monte au cerveau parce que son cocktail est un peu trop chargé de cherry-brandy, et parce que les yeux de Georges fixés sur les siens émettent un fluide étrange. Mathilde, très en beauté, lance à Gustave des regards lourds de passion. Il y a de la volupté, du désir, de la joie de vivre, dans cette atmosphère aux relens frelatés. Ici le visage de la Fortune prend une expression bénévole ; l'argent circule avec le rire ; gaieté superficielle, luxe facile, qui néanmoins flattent agréablement les sens. Des marchandes de fleurs, jolies aussi, passent à travers

les tables, offrent leur étalage parfumé ; tout le monde se fleurit ; pour un peu on se couronnerait de roses comme au temps de Moschus ou d'Anacréon.

Georges a rapproché sa chaise de celle d'Hélène ; il est maintenant tout contre elle, à la toucher ; et comme Mathilde et Gustave se parlent à voix basse, le second fils Ducroc pose sa main sur la main élégante et fine qui tient d'un geste gracieux la longue flûte de paille.

— Quelle admirable soirée ! dit-il ; on se croirait sous le ciel de Grèce !

Hélène le regarde, oppressée, et ne répond pas. Alors le jeune homme ajoute d'une voix brûlante :

— Et vous, vous ressemblez à la Diane d'Éphèse au front blanc qui longtemps fut adorée sur ces rivages méditerranéens. Vous avez la beauté d'une vierge antique ; et toute la poésie de l'Hellade gît dans vos prunelles violettes.

XV

Hélène était revenue assez troublée de son premier voyage à Marseille... Cependant elle y était retournée fréquemment, et chaque fois elle y avait éprouvé un plaisir plus vif. Un charme spécial l'attirait dans cette vieille cité toujours jeune où elle sentait passer un grand souffle de vie qui exaltait sa sensibilité. La somptuosité des monumens, le Musée où les admirables fresques de Puvis de Chavannes accueillaient les visiteurs ; les jardins ornés de portiques et de groupes de marbre qu'elle parcourait avec Mathilde, tout cela mûrissait en elle le désir de devenir une artiste ; les formes, les couleurs, le mirage perpétuel de la lumière lui fournissaient à tout instant de nouveaux motifs d'études ; et secrètement elle travaillait avec une ardeur toujours plus intense.

Un matin, comme sa sœur l'avait amenée du côté de la Joliette, elle vit plusieurs grands navires en partance. Une foule de voyageurs se pressaient sur les pontons d'embarquement. On échangeait les embrassades des adieux. Au loin, la mer aux vagues hautes, d'un bleu cassant, se vallonnait comme une plaine aux durs sillons ; et le rutilant soleil frappant sur elle en faisait jaillir un éparpillement de fusées multicolores.

Le premier navire qui devait quitter le port tanguait déjà,

libéré de ses ancres; un pavillon de trois couleurs, flanqué d'un écusson royal, flottait à sa poupe.

— Où va-t-il, celui-là? demanda Hélène.

— A Civita Vecchia. C'est un navire italien. Beaucoup de gens, pour aller à Rome, préfèrent prendre cette voie maritime. C'est un peu plus long, mais ce doit être bien plus délicieux!

— Certes! — Et combien de temps met-on pour arriver?

— Pas très longtemps : une trentaine d'heures, je pense. Aurais-tu donc envie de t'embarquer, Hélène?

Hélène ne répondit pas; toute son âme était attachée aux flancs de ce navire chargé de passagers qui bientôt allait toucher la terre latine. Ainsi, ce n'était pas plus difficile que cela; il suffisait de vouloir, de dire adieu aux siens et de traverser une passerelle fragile, pour être transporté jusqu'au seuil de cette Rome dont elle rêvait sans cesse. L'image de Laurent Cerisier s'évoqua soudain devant ses yeux; et de grands noms, comme des flambeaux allumés dans l'ombre, surgissaient en même temps dans sa mémoire : Michel-Ange, Raphaël, l'énigmatique Léonard et le pieux Bramante, et le tendre Canova. Que savait-elle d'eux? Que connaissait-elle de leurs chefs-d'œuvre? Rien ou presque! Ah! divin attrait, prestige souverain de la gloire! Hélène rêvait de s'élancer vers ces génies immortels, et, sans se retourner comme la femme de l'Écriture, de tout quitter pour aller à eux!

Rentrée depuis trois jours à Aix, Hélène, cette nuit-là, ne s'était pas couchée; elle veillait dans sa petite chambre de jeune fille où le lit vide de Mathilde demeurait encore. Jamais elle ne s'était trouvée aussi perplexe, aussi divisée, et jamais le besoin d'un conseil ne s'était fait sentir aussi impérieusement dans le vague remous de sa conscience. Au moment de choisir sa vie, ou tout au moins d'en accomplir le premier pas décisif, elle hésitait, prise de cette angoisse que l'on éprouve devant l'inconnu. Le temps passait. On arrivait aux premières journées d'avril. Cet hiver, coupé de fréquens voyages à Marseille, s'était écoulé pour elle comme un songe invraisemblable pendant lequel des sensations fugitives l'avaient tour à tour inquiétée ou charmée. Quelques réalités troublantes s'étaient révélées à son esprit; et l'arbuste de ses illusions d'enfant et d'adolescente avait perdu quelques-uns de ses rameaux, tandis que d'autre part une

vision plus nette naissait en elle de son droit au libre développement et au bonheur. Or, à son point de vue, le bonheur, c'était uniquement suivre l'appel de sa vocation et ne point se refuser à la voix qui ne cessait de parler en elle plus haut que toutes les autres voix. Oui ; mais il y avait aussi le devoir, le devoir austère et intransigeant qu'on lui avait toujours appris à respecter. Il y avait ses parens qu'elle aimait, ce père d'un si noble caractère, cette mère d'une sensibilité si nerveuse. Les quitter, les abandonner, meurtrir leur cœur, décevoir leurs espérances, n'était-ce pas d'un affreux égoïsme ? Et, puisqu'elle leur était redevable de la vie, ne devait-elle pas leur en sacrifier au moins la printanière floraison, comme une dîme payée à des maîtres bons et généreux ? Ces idées, profondément enracinées en elle parce qu'elles étaient celles de sa race, combattaient avec la voix haute, avec la voix impérieuse qui l'appelait à un autre destin. Cette voix, n'était-ce pas celle de l'aïeul qui, lui aussi, revivait dans son sang, dans son âme, et voulait prendre sa revanche des injustices qui l'avaient accablé ? Si elle devenait une grande artiste, elle vengerait la mémoire d'Auguste Nau, elle ferait resplendir, sur le front attristé de l'aïeul, l'auréole radieuse de la gloire. Ce serait avec lui, pour lui, qu'elle travaillerait ; et tout le sentiment de sa force lui viendrait de là...

Deux heures du matin. La porte de l'hôtel vient de s'ouvrir et se referme sourdement. Et bientôt le pas léger de Léon résonne dans l'escalier du second étage. Hélène, dans le désarroi moral où elle se débat, éprouve un soulagement à sentir son frère près d'elle ; lui seul de toute la famille, il pourra évaluer et partager peut-être le poids angoissant de ses scrupules ; et s'il n'a pas l'autorité voulue pour lui donner une impulsion décisive, il pourra du moins l'aider à voir un peu plus clair dans l'horizon immédiat de sa vie. Hélène l'appelle, et tous deux, par un sentiment de convenance qu'ils ne cherchent pas à analyser, se rendent au salon, dont ils allument les grands candélabres.

— Voilà ! confesse Hélène, je ne puis pas dormir ; je ne puis même pas lire, ni travailler. J'ai perdu mon assiette, mon équilibre. Il faut absolument que je me décide à vouloir quelque chose.

— Oui, dit Léon, je sais quel est ton rêve, petite sœur. Alors tu n'y as pas renoncé ?

— Au contraire ! J'ai peur seulement de faire de la peine à nos parens, qui sont si bons, si dévoués pour nous. O Léon, où donc est la justice ? où donc est la vérité ?

— Ce n'est pas moi qui te le dirai, ma chère Hélène. Ces problèmes sont de ceux dont la solution nous échappe, et que l'expérience seule résout. Seulement, alors il est souvent trop tard !... Pourquoi ne consulterais-tu pas des gens désintéressés et prudens ? Le comte de Champier, par exemple, ou sa femme ? Tous deux doivent être d'excellent conseil.

— Je n'oserais jamais leur parler de ces choses intimes !

— Tu aurais tort. Ils sont capables de tout comprendre. Ces gentilshommes qui ont gardé si fortement sur eux l'empreinte du passé ont l'esprit le plus large, le plus libéral qui soit au monde. Bien des individus, férus des idées nouvelles, sont loin d'avoir la même ampleur de jugement. Va les trouver, Hélène, raconte-leur tes secrètes aspirations, et même fais-leur voir tes essais, ces dessins que tu caches si soigneusement et qui m'ont paru si beaux certain soir que tu m'as permis d'y jeter un coup d'œil.

— Oh ! dit Hélène, cela n'en vaut pas la peine ; et puis il y en a trop ! Depuis que j'ai passé mon examen, chaque jour, à Marseille ou ici, j'ai travaillé. J'aurais de quoi tapisser ma chambre avec tous ces bouts de carton !

— Je sais ce que donne la régularité dans le labeur, dit Léon avec un accent passionné ; moi qui suis pris par tant de besognes, j'ai déjà trois manuscrits prêts à être imprimés et qui d'ailleurs attendront probablement longtemps avant de voir le jour...

— Pourquoi dis-tu cela ? Tu doutes donc aussi de toi-même ?

— Oui, de moi et des autres ! Allons ! petite sœur, va te reposer maintenant. Il est tard. Demain j'annoncerai ta visite aux Champier ; — ou, si tu le préfères, je te conduirai moi-même chez eux.

— Non, dit Hélène après avoir hésité un instant. J'irai seule. Merci, Léon.

Ils se donnèrent une poignée de main affectueuse et se quittèrent. Mais Hélène, rentrée dans sa chambre, ne se coucha pas encore. Parmi ses dessins, elle choisissait ceux qui lui paraissaient le moins indignes d'être soumis à la haute compétence

du comte et de la comtesse de Champier. Pourtant, en acceptant à l'avance leur jugement, elle réservait encore sa volonté.

— S'ils me disent que cela ne vaut rien, eh bien ! je me remettrai au travail, je donnerai un nouvel effort jusqu'à ce que je me sente assez débrouillée pour pouvoir suivre avec fruit les leçons d'un maître.

Le seul point qui l'inquiétât était de savoir si *moralement* elle était libre de choisir sa vie.

La comtesse de Champier avait reçu sa jeune voisine dans le petit atelier où du matin au soir elle se tenait, occupée à peindre ses miniatures précieuses. Son accueil avait été si simple, si bienveillant que tout de suite et sans effort Hélène lui avait ouvert son âme. Certes, Léon ne s'était pas trompé ; la mentalité de cette noble femme, qui semblait la sœur jumelle des marquises de Nattier et de Fragonard, était singulièrement moderne et avisée : et sa psychologie, bien qu'elle ne fût pas fondée sur des bases purement rationalistes, eût pu en remontrer à celle de beaucoup des nouveaux prophètes de la conscience contemporaine.

Après une heure d'entretien avec Hélène, la comtesse de Champier était fixée sur son cas : cette passionnée, cette ardente ne ferait jamais rien à demi ; il lui fallait un grand devoir, un grand amour, ou une grande espérance. Si l'art l'avait subjuguée à ce point, c'est qu'elle y voyait une façon de dépenser le surcroît de son affectivité. Mais cette enfant de dix-huit ans ne se trompait-elle pas sur ce qu'elle appelait une vocation irrésistible ? Prudente, la comtesse ne se pressait point de conclure. Elle savait trop ce qu'il en coûte aux âmes exaltées de se tromper sur leur idéal. Elle-même avait parcouru ces étapes douloureuses, et l'art n'était venu que plus tard atténuer pour elle les indicibles tourmens du cœur.

— Je voudrais, dit-elle à Hélène, vous mettre en garde contre une résolution trop prompte. Toute vocation doit être sérieusement éprouvée, et la vôtre n'en est encore qu'à la période de l'enthousiasme. Si, au lieu de vouloir tenir la palette ou l'ébauchoir, vous aviez eu l'idée de prendre le voile, — en admettant que vous fussiez née un siècle plus tôt, et que votre père, au lieu d'être un professeur à la Faculté des lettres, eût été un simple bourgeois enraciné dans les croyances de ses ancêtres ; —

si, dis-je, vous aviez eu l'idée de prendre le voile, que d'obstacles n'auriez-vous pas rencontrés, même au sein du cloître, avant d'être admise à prononcer les grands vœux ! La vraie vocation artistique, au fond, n'a pas tant de différences avec la vocation religieuse ; c'est aussi une donation de tout son être, et les grands artistes sont presque tous de grands possédés. Voilà ce qu'il faut savoir avant d'aborder l'autel.

— Mais, dit Hélène, a-t-on le droit de disposer ainsi de soi-même ? Vous parlez de la vocation du cloître : combien de fois n'a-t-on pas reproché aux futures religieuses d'avoir abandonné le foyer domestique pour répondre à ce qu'elles croyaient être l'appel de Dieu ?

— Chacun est maître de sa vie, répondit lentement la comtesse de Champier ; mais vous n'êtes pas à l'âge des résolutions définitives. A dix-huit ans, on ne lie pas à l'avance tout son destin. Parlez à votre père, examinez avec lui vos chances d'avenir. Il ne peut pas vous refuser de faire ce qu'on appelle un essai loyal.

Elle regarda tendrement la jeune fille.

— Travaillez et attendez !... Attendez que l'amour passe... Là sera la véritable épreuve, à laquelle vous reconnaîtrez votre vocation. Quand l'amour passera avec son flambeau et son sourire, avec sa langueur et ses parfums, si vous ne vous détournez pas de votre chemin pour le suivre, si vous lui préférez l'austère labeur et la solitude, alors seulement vous pourrez dire que vous êtes vraiment appelée, que vous ne vous êtes pas trompée sur vous-même.

Hélène avait saisi la main de Mme de Champier, cette main fine et douce ; elle la baisait avec ferveur ; il lui semblait que le destin lui avait envoyé le guide même dont elle avait besoin pour diriger sa jeunesse. En même temps, le sentiment d'être comprise par cette grande dame mélancolique et discrète, qui savait si bien la vie, lui apportait une de ces joies rares que l'on savoure dévotement quand on a soi-même une âme rebelle aux promiscuités vulgaires.

XVI

M. Nortillet sortait, sa serviette sous le bras, de la Faculté des lettres, quand il eut la surprise de rencontrer le comte de

Champier qui se rendait à l'église du Saint-Sauveur pour y relever une inscription romaine mal transcrite, croyait-il, dans les divers recueils épigraphiques de la ville.

— Venez avec moi, proposa le comte. Je serai enchanté d'avoir votre opinion sur cette lecture difficile.

Ils traversèrent ensemble la place de l'Université. Le vieux portail du Saint-Sauveur, avec ses trois arcades ogivales décorées d'anges ailés, et son tympan aux figures mutilées où l'image seule du Christ transfiguré demeurait encore, ce portail fameux dont la Révolution brisa les emblèmes, mais qui reste malgré tout un des plus beaux ouvrages d'architecture du xve siècle, prenait dans la lumière de ce jour d'avril un si puissant relief que les deux hommes s'arrêtèrent un instant pour en contempler les lignes. Puis ils se découvrirent et pénétrèrent sous la voûte obscure.

— Par ici, dit le comte de Champier, auquel les moindres détours de l'immense édifice étaient familiers.

Dans la nef de gauche, ils s'arrêtèrent devant l'inscription litigieuse gravée dans un fût de colonne, inscription que l'on croyait antérieure à l'église actuelle et qui devait provenir de l'ancien temple d'Apollon; plusieurs lettres en étaient effacées et des abréviations nombreuses en obscurcissaient encore le sens. Ils la déchiffrèrent péniblement, puis, heureux de s'être mis d'accord, ils continuèrent leur promenade à travers la cathédrale. Un peu plus loin, l'ancienne chapelle de l'Université attira l'attention du professeur. C'était là que jadis les étudians, après avoir entendu la messe du Saint-Esprit, venaient, toutes cloches sonnantes, se soumettre à l'examen des docteurs. Cérémonie redoutable et solennelle ! Le candidat reçu était reconduit chez lui en grande pompe par le chancelier suivi de tous les professeurs ; et aussitôt les ripailles commençaient ; on faisait venir « des demoiselles et des tambourins, » — et les bonnets carrés des docteurs ne dédaignaient pas de fraterniser avec les chaperons enrubannés des gentilles Provençales. Dans la ville d'Aix, ces joyeusetés étaient restées célèbres ; le comte de Champier, qui en connaissait long sur ce chapitre, se plaisait à les rappeler à M. Nortillet.

— Les temps sont bien changés, disait-il. Ah ! monsieur le professeur ! La jeunesse dans ce temps-là était plus gaie qu'aujourd'hui !

— Sans doute, approuva M. Nortillet, mais aujourd'hui tout le monde sait lire et écrire; tout le monde peut conquérir ces degrés qui autrefois étaient réservés à une élite.

— En êtes-vous bien sûr? demanda malicieusement le vieux gentilhomme.

Et, ravi de trouver un interlocuteur complaisant, il entraîna M. Nortillet jusque dans une autre chapelle sans autel, où seul se trouvait un vieux banc de granit surmonté d'une table d'ardoise, sur laquelle se lisait la très curieuse apostrophe funèbre consacrée par Pierre Laugier, « advocat au Parlement, à son épouse et fidèle consorte : »

De fleurs ceincte, sainte âme, or ceincte d'esprits saints...

Pendant une heure encore ils rôdèrent ainsi, évoquant l'âme des pierres. Quand ils sortirent, le soleil sur le portail de la Transfiguration ne lançait plus que des flèches tremblantes. Alors le comte de Champier, dont le visage avait pris une expression plus grave, dit doucement au professeur:

— J'ai vu hier un bien beau dessin représentant cette façade ogivale du Saint-Sauveur. Vous ne vous douteriez pas de quel nom il était signé?

— Je ne m'en doute pas en effet; et d'ailleurs, je ne m'occupe guère de choses d'art; je n'en ai ni le goût, ni le temps.

— Ce dessin, reprit M. de Champier, était accompagné de plusieurs autres, tous d'une facture remarquable et qui dénotent chez leur auteur des dispositions singulièrement heureuses.

— En vérité? Et c'est un élève de notre école?

— Non; c'est une jeune fille et elle s'est formée seule, ou à peu près; c'est votre fille Hélène, monsieur Nortillet. Demandez-lui de vous montrer ses cartons; vous serez émerveillé et sans doute vous verrez dans ces essais, encore un peu rudimentaires, la promesse d'un grand talent futur.

— Je ne destine pas Hélène à la carrière artistique.

— Elle s'y destine peut-être elle-même. En tout cas, vous voilà prévenu. J'estime qu'il y a de ce côté une indication très sérieuse. — Revenez-vous avec moi par la rue de la Louvière?

— Merci, dit le professeur; j'ai une course à faire en ville, avant de rentrer.

Un peu brusquement il répondit à la poignée de main de M. de Champier. Il était ennuyé de l'intervention du comte et

dépité de ce qu'Hélène ne l'eût pas mis directement au courant de ses projets. Mais surtout il se demandait avec inquiétude de quelle façon il accueillerait les ouvertures de sa fille. Le moment approchait où elle devait partir pour l'Allemagne; déjà l'aimable famille de Mannheim, chez qui était descendue Mathilde, réclamait sa sœur, qui lui avait été annoncée. Les loisirs de la jeune bachelière touchaient à leur fin; il fallait maintenant qu'elle s'attachât à un travail régulier. Parce que l'aînée s'était mariée richement, était-ce une raison pour que l'avenir de la cadette fût assuré?

Tout en réfléchissant, M. Nortillet s'en allait au hasard par les étroites ruelles du canton Saint-Sauveur. Il avait oublié la course en ville dont sa femme l'avait chargé. Il redoutait presque de rentrer à la maison, d'offrir à ses dames un visage sévère et de provoquer par cela même une explication qui se produirait toujours assez tôt. Mais la fatalité le poursuivait ce jour-là; comme il tournait au coin de la rue des Guerriers, il se buta presque contre Léon et Hélène. Le frère et la sœur profitaient de cette fin de journée nimbée d'un crépuscule orageux pour flâner, en amateurs de pittoresque, dans ces vieux quartiers où ils déambulaient, amusés et ravis, comme s'ils eussent découvert une Pompéi nouvelle. Cette rencontre était celle de la Folie et de la Sagesse. Léon s'esquiva à propos, jugeant que l'heure avait sonné des paroles décisives, et qu'Hélène ne saurait trouver une meilleure occasion de s'expliquer; — et sans doute pensait-elle de même, car déjà elle avait pris le bras de son père et elle se préparait à lui raconter sa visite à Mme de Champier. Mais le professeur ne lui en laissa pas le temps, et ce fut lui qui tout de suite l'interrogea :

— Pourquoi as-tu des secrets pour moi, Hélène?

— Des secrets, mon père? Je n'en ai jamais eu qu'un seul, et je suis prête à vous en faire la confidence.

Sa voix était assurée; elle marchait d'un pas égal, occupant avec lui tout le milieu de la rue étroite.

— Peut-être me pardonnerez-vous d'avoir tardé jusqu'à ce jour lorsque je vous aurai dit que la seule raison de mon silence était la crainte de vous contrarier. Mais cette crainte doit céder devant la nécessité où je me trouve d'être sincère. Ne vous ai-je pas d'ailleurs entendu bien souvent répéter que l'éducation dont les enfans sont redevables à leurs parens n'est

que le point de départ d'une autre culture plus spéciale, plus individuelle, et que chaque être se doit à soi-même de se développer selon ses goûts et ses instincts? Vous avez permis à mon jeune frère Gabriel de quitter le Lycée pour entrer à l'École des Arts et Métiers, et en cela vous avez donné une sanction à ces principes. A mon tour, je voudrais suivre ma voie; or je ne me sens aucune disposition pour l'enseignement, mon père.

— Et tu voudrais être une artiste, dessiner, peindre, sculpter, que sais-je? Parce que tu manies assez gentiment le crayon, tu t'imagines que du jour au lendemain, tu pourras devenir célèbre?

— Non, mon père. Mes raisons sont beaucoup plus hautes et plus décisives. Je vous les expliquerai une autre fois. Pour aujourd'hui, je veux vous assurer seulement qu'il ne s'agit que d'une épreuve, d'un « essai loyal » (elle se souvenait du mot de Mme de Champier); et ce que je voudrais obtenir de vous, c'est qu'au lieu de m'envoyer en Allemagne perdre une année, parmi des gens qui ne comprendront rien à mes aspirations ni à mes goûts, vous me permettiez d'aller en Italie travailler, étudier les maîtres, chercher si vraiment je peux arriver à être une artiste.

— Tu veux aller chez les Laurent Cerisier? J'en étais sûr! Leur visite t'a tourné la tête!

— Ce n'est pas leur visite; écoutez-moi, père, je vous en supplie! C'est dans le Musée, où j'étais restée un instant à l'écart... Après avoir vu et admiré bien des chefs-d'œuvre sans que pourtant ma sensibilité en eût été troublée, je me suis trouvée tout à coup en face d'un fragment de marbre antique, un enfant nu qui reposait, le menton dans la paume de sa main... Alors j'ai éprouvé une émotion nouvelle, indicible qui m'a retournée tout entière; et à partir de cette minute, je me suis juré à moi-même de chercher dans les formes de cette beauté divine la raison d'être de ma vie.

M. Nortillet ne répondit pas. Pourquoi avait-il, lui aussi, les paupières mouillées de larmes et le creux des mains humide? Sans rien plus se dire l'un à l'autre, ils continuèrent à avancer dans la ville drapée d'orangé et de pourpre. Ce fut seulement quand ils furent en face des cariatides de l'hôtel de Champier que le professeur murmura à sa fille d'une voix sourde :

— Ne parle pas encore à ta mère. Je tâcherai d'arranger tout cela.

XVII

Hélène était repartie pour Marseille; sa sœur la réclamait pour les fêtes de Pâques, que d'habitude on passait aux Pinchinats; mais cette année le mariage de l'aînée des filles déplaçait le centre de la vie de famille, et la maison de la nouvelle Mme Ducroc constituait presque pour Hélène un second foyer. Puis l'espoir d'une maternité prochaine réjouissait déjà le cœur de Mathilde, et elle avait hâte d'en faire confidence à sa sœur. C'était tout un avenir riant et doux qui se préparait pour le jeune ménage; plus d'intimité encore, plus de tendresse avivant l'ardente flamme de l'amour.

— Voilà, disait Mathilde à Hélène tout en tricotant de petites brassières de laine blanche, voilà le moment le plus doux de la vie d'une femme, quand, après avoir reçu le baiser de l'époux, elle sent dans ses flancs s'animer une autre présence humaine. Au fond nous sommes créées pour cela, pas pour autre chose.

— Tu n'as pas toujours parlé ainsi, répondit Hélène. Ne te moquais-tu pas assez de tes amies d'Allemagne, les filles du professeur de Mannheim, qui n'avaient pas d'autre idéal que cette existence bourgeoise et honnête dans laquelle tu te délectes aujourd'hui?...

— Parce qu'alors je ne connaissais rien de la vie, ni de l'amour. J'étais comme le renard devant la treille, dont les beau raisins ne mûrissent pas pour lui : ils sont trop verts. Je me croyais condamnée à ne les goûter jamais, ces beaux raisins que le soleil dore doucement pendant les longs jours d'été, et dont la vendange réjouit les soirs brumeux de l'hiver.

— Penses-tu nourrir ton enfant, Mathilde?

— Absolument. Je veux être une mère totale. J'ai lu Jean-Jacques, ma chère! Je connais mes devoirs!

Elle riait de ce rire encore puéril qui remplissait le petit salon, et résonnait au creux des porcelaines de Chine. Très sérieuse, Hélène la contemplait curieusement.

— Donne, que je t'aide à tricoter ces petites machines; j'aurai au moins fait quelque chose pour mon futur neveu.

— Ce sera une fille! Gustave me l'a bien promis; une petite

fille, une petite poupée, avec de grands yeux de velours et des cheveux frisottans. Quel bonheur quand elle pourra sauter sur mes genoux !

— Comment l'appelleras-tu ?

— Noélie, comme sa grand'mère. C'est bien le moins que l'on perpétue le souvenir des vieux parens. Cette pauvre maman, qui nous a si tendrement élevées !... C'est quand on est mariée, Hélène, et qu'on va être mère à son tour que l'on comprend tout ce qu'il y a de touchant et de sacré dans ce grand amour maternel.

Hélène avait baissé le front et ses doigts tremblaient un peu autour des longues aiguilles d'ivoire. N'avait-elle donc pas de cœur, elle, ni d'entrailles, ni plus rien d'humain? Était-elle un monstre tout à fait ?

— Tu ne sais pas? dit-elle à Mathilde. Je vais aller en Italie ce printemps travailler le dessin et la sculpture avec Laurent Cerisier, s'il veut bien consentir à me recevoir.

Mathilde sursauta :

— Est-il possible? Tu quitterais papa et maman?

— Je les quitterais bien si j'allais en Allemagne, Mathilde, comme tu l'as fait toi-même. Et si je me mariais, je les quitterais bien encore, comme tu l'as fait une seconde fois.

— Ce n'est pas la même chose, répondit Mathilde scandalisée. Je ne t'aurais pas crue si égoïste, Hélène !

— Alors tu me blâmes? Tu trouves mauvais que je veuille devenir une artiste ?

— Ma pauvre petite, dit Mathilde qui avait repris son calme, j'avais rêvé pour toi un autre destin. Tu es belle, tu es intelligente, tu as une âme d'une qualité exceptionnelle ; et, avec tous ces dons, tu vas te jeter dans l'inconnu !

— Justement, répondit Hélène en essayant de plaisanter, on n'a pas besoin de tant de choses que cela pour entrer en ménage !

— On a besoin de tout son cœur, de tout son esprit pour aimer et pour être aimée, assura Mathilde.

Elles se turent. Très vite leurs aiguilles marchaient, faisant naître les petits vêtemens douillets, prêts à contenir le corps de l'enfant, et, plus vite que les aiguilles, leurs pensées couraient, bâtissaient la demeure où logerait leur rêve futur. Quelques instans après, Gustave entra, suivi de Georges. Ils

portaient de grosses touffes d'anémones, qu'ils offrirent aux deux jeunes femmes.

Chaque après-midi, quand le temps était beau, Gustave et Mathilde faisaient faire à Hélène une excursion dans les environs de Marseille. Georges Ducroc les accompagnait presque toujours, ainsi qu'Alfred Nortillet; le futur docteur quittait le moins possible ses deux amis, qu'il était fier d'avoir introduits dans sa famille; il se félicitait d'avoir préparé ainsi le bonheur de Mathilde, en frère aîné sagace et avisé. Peut-être oubliait-il trop aisément que Mathilde avait elle-même su conquérir son bonheur par sa grâce souriante et l'adroite mise en valeur de ses séductions féminines.

Ce jour-là on était allé visiter le petit port de Martigues, la Venise provençale, qui sommeille sur l'étang de Berre. C'était dans cet endroit que jadis le père Ducroc avait établi son premier comptoir pour l'exportation de l'huile, source de sa respectable fortune. Ses deux fils y retournaient toujours avec plaisir, se souvenant d'y avoir joué dans leur petite enfance et d'y avoir mangé des tartines de « poutargue, » dont le goût fortement accusé leur laissait aux lèvres comme une exhalaison de toute la vie poissonneuse qui grouillait au fond des étangs. Mathilde et Hélène ne connaissaient pas encore ce lieu dont elles avaient souvent entendu parler; pelotonnées au fond de la voiture, en face de Georges et de Gustave, tandis qu'Alfred, sur le siège, indiquait au cocher le meilleur chemin, elles jouissaient de la beauté de cette contrée, si différente de tout ce qui l'entourait, si enveloppée de silence, si active sous l'engourdissement de ses eaux... Les canaux étroits, bordés de maisons régulières qui se reflétaient dans leur profondeur, les ponts de bois ou de pierre sous lesquels les bateaux passaient sans éveiller aucun écho, — tartanes de la rivière de Gènes, ou gracieuses « allèges » d'Arles, qui semblaient des hirondelles rasant l'humide élément, — cet imprévu d'une civilisation échouée là depuis des siècles, touchaient vivement l'imagination curieuse de Mathilde et la sensibilité d'Hélène. Elles voulurent descendre bien avant que l'on fût parvenu au terme du voyage. D'ailleurs, le chemin se rétrécissait de plus en plus, et la voiture maintenant avait peine à y passer.

Trois petites cités flottantes sur les eaux formaient le vieux

bourg de Martigues, où jadis le consul romain, Marius, accompagné de la prophétesse Martha qui lui avait prédit la gloire, était débarqué un soir d'automne pour balayer de l'ouragan de ses légions les Teutons aux mains brutales. Le nom de la prophétesse était resté depuis attaché à ces rivages. En réalité, les trois petites cités, reliées entre elles par des ponts branlans, avaient gardé chacune sa vie et son expression individuelles. La plus secrète et la plus charmante était celle que l'on appelait l'Isle et où une église à la belle façade arrondie était comme le port où venaient se réfugier les pêcheurs. Elle était pleine d'ex-voto, cette église, de naïfs symboles de foi. Une odeur de goudron de résine y flottait, plus forte que celle de l'encens; et une vierge peinte en couleurs vives sur un fond de moire parsemé d'étoiles y dominait le maître-autel avec l'inscription chère aux femmes des matelots : *Ave Maris stella.*

Hélène était restée agenouillée devant la naïve image. Le besoin d'être seule la reprenait souvent, même au milieu des distractions les plus agréables. En sortant, elle trouva Georges Ducroc qui l'attendait sur le parvis. Les autres promeneurs s'étaient déjà éloignés.

Il lui offrit son bras, qu'elle prit sans hésiter. Ce fut seulement quand elle eut senti la chaleur de ce corps jeune auprès du sien qu'elle eut comme un scrupule léger et comme une légère inquiétude. Devant eux l'entrelacement des canaux, des rues droites et des berges nues s'étendait sous un ciel teinté de lilas. C'était l'isolement et la solitude.

Certainement Georges Ducroc avait, lui aussi, quelque inquiétude secrète. Elle le sentait ému et agité auprès d'elle. Le jour de la noce de Mathilde, alors qu'il la tenait, ainsi que dans cet instant, appuyée familièrement à son bras, il n'avait pas cette attitude prostrée, et un sentiment d'alacrité s'exhalait alors de tout son être. Aujourd'hui, c'était un autre homme, c'était un homme changé... Un trouble, une souffrance réelle s'étaient installés en lui, qui semblaient l'appesantir et le pencher vers la terre. Hélène comprenait confusément tout cela; elle aurait voulu par quelque phrase facile exprimer sa sympathie au beau-frère de Mathilde et mettre fin à ce gênant silence qui se prolongeait entre eux. Mais elle ne trouvait rien à dire. Elle était muette, comme ces eaux incolores le long desquelles ils marchaient...

Enfin Georges se décida à parler :

— Mathilde m'a appris votre prochain départ, prononça-t-il à voix basse. Ainsi, vous allez nous quitter bientôt?

— Oui, répondit Hélène, bientôt, d'ici deux ou trois semaines, je pense, si les choses peuvent s'arranger comme je le désire.

— Vous allez me trouver indiscret, Hélène (il l'appelait par son nom depuis leurs rencontres fréquentes de l'hiver). Vous me pardonnerez, car ce n'est pas la curiosité qui me pousse à agir comme je le fais et à vous demander pourquoi vous avez résolu de partir.

— Mais tout simplement parce que l'heure est venue pour moi de choisir une carrière dans laquelle je puisse établir honorablement ma vie.

— Ah! fit-il en lui jetant un regard oblique, vous êtes préoccupée à ce point de votre avenir?

Elle sourit de sa méprise :

— Pas du tout! L'avenir et le passé sont pour moi des lettres mortes. Je ne prends conscience de moi-même que dans le présent.

— Vous êtes une étrange créature, dit Georges en cessant de la regarder et avec un ton presque menaçant.

Mais en même temps, d'un mouvement brusque du coude, il la ramenait plus près de lui.

— Ah! si vous pouviez ne pas partir! Si vous pouviez rester là, à mon bras, toujours, comme vous êtes en ce moment!

Sa voix vacillait, parce que son cœur battait trop fort dans sa poitrine; et Hélène le sentait prêt à s'affaisser tout d'une masse sur le sol. Elle eut peur de cette démence qui subitement avait gagné le jeune homme. N'allait-elle pas elle-même en subir la contagion dangereuse?

— Pourquoi tremblez-vous ainsi? dit-elle en s'efforçant d'être calme.

— Parce que je souffre horriblement; parce que, si vous partez, je ne suis pas sûr de pouvoir vivre.

Elle avait lâché son bras, et tous deux, maintenant en face l'un de l'autre, se contemplaient avec des yeux agrandis. Le mauve du ciel se reflétait sur leurs visages lisses et pâles d'où le sang s'était retiré. Et ils se défiaient presque, comme deux lutteurs avant de s'étreindre pour un duel mortel.

— Vous resterez? supplia Georges.

— Je ne pense pas, répondit lentement Hélène.

Ils firent encore quelques pas, silencieux, à côté l'un de l'autre; et, comme ils étaient arrivés au bord de la grande nappe grise de l'étang de Berre, ils aperçurent dans une barque de pêcheurs Alfred Nortillet avec Gustave et Mathilde qui de loin leur faisaient des signes.

— Écoutez, dit alors Georges Ducroc, qui avait repris un peu de sang-froid, écoutez-moi bien, Hélène. Je vous aime immensément. Ce ne sont point des mots prononcés à la légère, dans une crise de vertige passionnel, c'est la vérité même de mon âme. Il y a des mois que je vous aime, et que, dans le secret de ma pensée, je vous invoque comme la seule femme avec qui je voudrais vivre. Nous sommes jeunes tous les deux; nous pouvons attendre. Je saurai vous attendre autant qu'il faudra. Que pourrais-je faire d'ailleurs pour vous empêcher de partir? J'ai senti tout à l'heure que votre volonté, comme un mur de glace, s'élevait entre votre poitrine et la mienne; que l'accent brûlant de mes paroles n'avait pas amolli votre cœur. Mais ayez un peu de pitié de ce que je vais souffrir pendant votre absence! Promettez-moi de me considérer comme un ami en qui on place une confiance entière, et vers qui l'on peut toujours revenir...

Il ne trouvait plus les mots exacts, tant la nécessité de tout dire le pressait dans cette minute fugitive. La barque de pêcheurs était maintenant toute proche.

— Je vous promets, dit Hélène, de vous garder toute mon amitié. Que puis-je vous promettre autre chose? Et sait-on jamais de quoi sera fait le lendemain?

XVIII

La réponse de Laurent Cerisier avait été enthousiaste et prompte: il acceptait de prendre Hélène en pension chez lui, et de l'initier aux premières notions de l'art. Il avait d'ailleurs dans son atelier de Rome un groupe important d'élèves des deux sexes, qui voulaient se préparer comme elle à la carrière artistique. Quelques-uns étaient déjà fort avancés et donnaient de belles promesses. Et le sculpteur ajoutait: « Mon excellente femme se réjouit autant que moi d'avoir Hélène à la maison;

nous la traiterons comme notre enfant. Dites à Noélie qu'elle ne se tourmente pas ; cette année passée à Rome sera pour sa fille, quoi qu'il en advienne, une source de nobles émotions qui rayonneront sur toute son existence. »

Malgré le ton optimiste de cette lettre, les parens n'en mesuraient pas moins la grandeur de leur sacrifice. Mme Nortillet d'abord s'était étonnée, indignée presque, de la facilité avec laquelle son mari avait cédé aux sollicitations d'Hélène. N'était-ce pas démoralisant de penser que tant de précautions prises pour sauvegarder leurs enfans d'un dangereux atavisme venaient se briser à la première manifestation de volonté de l'un d'eux, le plus aimé de tous? Mais le professeur, longuement, avait développé sa théorie du libre arbitre et de l'individualisme. Il était convaincu d'ailleurs qu'une résistance n'aurait fait qu'exaspérer le désir violent, presque morbide, de sa fille, et que le meilleur moyen de calmer ce désir était de la mettre directement aux prises avec les difficultés de la carrière où elle souhaitait s'engager. Et Mme Nortillet s'était rendue aux sages raisons de son mari. Le cœur déchiré, mais gardant encore au fond d'elle-même un secret espoir, elle avait préparé le trousseau d'Hélène et tous les objets nécessaires pour cette longue absence. Quelles tristes vacances on allait passer cette année aux Pinchinats! Et comme le bel été semblerait morose! Mathilde cependant avait annoncé qu'elle viendrait s'installer dès le mois de juin dans la vieille propriété familiale pour y attendre l'arrivée du nouveau-né. Et elle comptait que ce grand événement ferait une diversion heureuse à la tristesse de ses parens. Mais Mme Nortillet ne songeait qu'à l'enfant qui s'en allait... Ce départ ressuscitait en elle les inquiétudes un moment apaisées. Elle tremblait pour l'avenir d'Hélène; il lui semblait que tous les malheurs qu'avait endurés Auguste Nau au cours de sa vie d'artiste allaient de nouveau fondre sur la jeune fille, innocente victime de son sang. Ah ! que n'eût-elle pas donné pour que ce fût l'un de ses fils qui payât cette rançon à la loi de l'hérédité! Mais Hélène, la fière, l'imprudente Hélène! Si inconsciente de tous les risques de la vie, si pleine d'illusions et d'enthousiasmes, n'était-elle pas faite pour souffrir plus que les autres, et n'aurait-elle pas mérité, au contraire, un plus beau destin?

Seule dans la chambre de ses filles, qui toutes deux étaient

à Marseille en ce moment, la femme du professeur allait et venait, mettant de l'ordre dans les choses entassées là depuis longtemps. Hélène ne devait rentrer que le lendemain, et elle ignorait encore la réponse de Laurent Cerisier. Mais ses parens avaient décidé qu'elle prendrait le plus vite possible le chemin de Rome, afin de s'accoutumer au climat avant les fortes chaleurs de l'été. « Puis, se disaient-ils tout bas (sans vouloir s'avouer cette pensée l'un à l'autre), plus tôt elle partira, plus tôt elle reviendra, sans doute... »

Les meubles dérangés, les tiroirs ouverts livraient leurs secrets intimes; Mme Nortillet cherchait un petit éventail de nacre qu'elle avait prêté autrefois à Mathilde, et qu'elle désirait reprendre pour le remettre à Hélène avant son départ. Sans doute, pendant les longues journées d'été, cet objet pourrait être utile à la jeune élève de Laurent Cerisier; du moins lui rappellerait-il la tendresse maternelle, si son cœur était assez distrait pour l'oublier. Cependant le petit éventail ne se montrait point au milieu de tous les objets puérils et précieux que pendant dix années les deux sœurs avaient conservés pieusement, naïvement, comme le trésor de leur adolescence heureuse. Les modestes bijoux que Mathilde avait dédaigné d'emporter en se mariant, un collier, un bracelet fermé d'un seul cercle d'or, une croix, étaient restés parmi ces souvenirs. Ceux d'Hélène aussi étaient là, pareils ; et, dans une boîte soigneusement enrubannée de rose et qu'elle ouvrit, Mme Nortillet reconnut les débris de l'éventail, dont la frêle armature était en miettes.

Comment cet accident s'était-il produit, et pourquoi ne l'en avait-on pas informée ? Dans la disposition de tristesse où elle se trouvait, elle attachait une sorte de crainte superstitieuse à voir cet objet ancien, dont elle s'était servie elle-même bien des fois, réduit à l'état de relique inutile. C'était tout ce qui lui restait de son père, Auguste Nau ; elle se souvenait qu'il lui en avait fait présent dans un de ces jours rares où la Fortune lui avait souri ; elle se souvenait qu'en le lui apportant il lui avait dit : « Je désire que tu le conserves toujours. » Et maintenant il était brisé !...

Des feuillets épars, des rubans fanés, des fleurs desséchées gisaient dans le fond des tiroirs. Mme Nortillet ne poussa pas plus loin ses rangemens ; une grande lassitude l'envahissait ;

le parfum âcre du passé lui brûlait la gorge. Elle s'assit sur la petite chaise basse où ses filles avaient coutume d'arranger entre elles leur lourde chevelure ; et longtemps, longtemps elle pleura. Ces larmes, dont personne ne pouvait être témoin étaient comme la dernière concession qu'elle accordait à sa faiblesse ; elle se hâtait de pleurer avant l'heure de la séparation, résolue à se faire ensuite un visage rasséréné. N'avait-elle pas à continuer son rôle d'épouse et de mère ? Son mari, ses autres enfans, ne devaient-ils pas trouver auprès d'elle un souriant réconfort ? Et qui donc, d'ailleurs, si ce n'est une autre mère, pourrait excuser et comprendre la soudaine explosion de son chagrin ?

Sur le quai de la Joliette, Hélène en costume de voyage s'avance, entourée de tous les siens. M. et Mme Nortillet sont venus d'Aix, ses trois frères sont là, et Mathilde avec Gustave qui veulent aussi l'embrasser à la minute même du départ. Il semble que les dieux de l'empire marin soient favorables aux désirs de la jeune fille : une mer heureuse s'étend, unie comme un lac, bleue comme une pierre précieuse, au delà des îles charmantes dont la silhouette se découpe sur les flots. Mathilde a pris le bras de sa sœur ; elle s'étonne de son calme apparent, se sentant elle-même toute remuée :

— C'est toi qui pars, et c'est moi qui suis émue ! Vraiment, Hélène, je ne comprends rien à tes états d'âme ; tu me fais l'effet d'une héroïne d'Ibsen !

— Tais-toi ! dit Hélène d'une voix rauque. Comment peux-tu supposer que je m'éloigne sans regret de vous tous ? Mais il le faut bien. Ce n'est pas en restant à Aix que je saurai si oui ou non il y a en moi l'étoffe d'une artiste.

— Je ne te donne pas trois mois pour être de retour !

— Tu te trompes, Mathilde ; on m'a accordé une année pour essayer ma vocation ; j'irai jusqu'au bout de l'épreuve.

Elles se séparent, car Mme Nortillet veut, elle aussi, causer un peu avec Hélène.

— Ma pauvre petite, ma chérie, que le temps va me paraître long !

— Mathilde sera là pour vous consoler, mère ! Et quand je reviendrai l'an prochain, il y aura sans doute une petite Noélie de plus à la maison.

Elle sourit, devinant bien, avec son instinct de femme, que ce sera ce petit être, encore dans les limbes de sa formation, qui comblera tout le vide de son absence. Et en effet Mme Nortillet sourit doucement à son tour :

— Oui, l'an prochain, tu me retrouveras grand'mère...

Mais aussitôt sa pensée retourne à la voyageuse :

— M'écriras-tu souvent, au moins? Me diras-tu bien tout ce qui t'arrive?

— Chaque semaine je vous enverrai une longue lettre. Ce sera presque comme si j'étais encore près de vous.

— Hélène! mon Hélène!

Le bateau vient de jeter le cri strident de sa cheminée fumante. Et Alfred, qui était monté à bord pour faire ranger le bagage de sa sœur, revient en courant :

— Il faut aller prendre ta place sur le pont. Vous aurez une traversée superbe. Tu as de la chance, Hélène; je voudrais bien que tu me prennes avec toi!

Il essaie d'être gai, dans le dessein évident de masquer la mélancolie du départ; mais lui aussi, comme Léon, comme le petit Gabriel, a des larmes au bord des paupières. Pendant ce temps, Gustave s'est approché de sa femme, et lui dit à voix basse :

— Je m'étonne que Georges ne soit pas ici. Ne devait-il pas venir dire adieu à Hélène?

— Je ne sais pas, répond Mathilde; il m'a dit hier soir qu'il serait peut-être empêché.

— Allons! embrasse-nous, ma fille, dit M. Nortillet d'une voix grave; et n'oublie aucune de tes promesses. Aujourd'hui la vie responsable commence pour toi.

Il se découvre et presse Hélène sur sa poitrine. A la hâte, elle se jette tour à tour dans tous les bras tendus vers elle... Un autre sifflement... Il faut s'arracher à ces étreintes. Seule, d'un pas rapide, elle s'engage sur la passerelle étroite qui la conduit au beau navire impatient. La voici, à l'arrière, debout contre un paquet de cordages; son voile flotte au-dessus de son front; il semble vouloir aussi l'emporter. Les matelots sont à leur poste, crient, halètent, font toute la manœuvre du démarrage... Ces minutes semblent à la fois fugitives et éternelles. Entre ceux que le navire emporte et ceux qui restent sur le rivage, aucune communication n'est plus possible. Mme Nortillet et Mathilde

ont tiré leur mouchoir et l'agitent éperdument; les hommes soulèvent leur chapeau :

— Au revoir! A l'an prochain!

Penchée sur le bastingage, la voyageuse n'a plus la force de répondre à ces adieux. Sous ses pieds passe le vertige du vide; c'est le vaisseau qui tout à coup a quitté le port; il se balance d'un flanc à l'autre avant de prendre son équilibre. Le soleil éclatant prête à ce départ un air de fête. Hélène sent, avec le souffle du large, l'espérance gonfler sa jeune poitrine. Elle respire avec ivresse; elle prend possession de son destin. De la main elle envoie des baisers cueillis à ses lèvres dans le groupe familial qui se rapetisse sur le rivage; encore des baisers, encore des sourires; son front est transfiguré; sa jupe étroite se colle à ses genoux; elle semble la Victoire Palladienne, la *Niké* éblouissante, qui commande aux élémens.

Mais tout à coup elle a cessé de sourire; son bras s'immobilise dans le geste commencé. Elle vient d'apercevoir Georges Ducroc assis sur un des rochers les plus avancés du port. Il est affreusement pâle, courbé sur lui-même comme si une rafale l'avait tordu. Et, quand le beau navire passe, faisant écumer la mer bleue, il se lève et salue lentement celle qui s'en va.

JEAN BERTHEROY.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

CE QU'ÉTAIT UN ROI DE FRANCE

III [1]

LA POPULARITÉ ET LE « BON PLAISIR » DU ROI

VI. — LE « FRONT POPULAIRE » DE LA MONARCHIE

« Quelle haute idée nos pères ne devaient-ils pas avoir de la royauté, écrit Bonald, puisqu'ils respectaient des rois qui marchaient pour ainsi dire au milieu d'eux, dépouillés de tout l'éclat qui les environne aujourd'hui ! » La monarchie avait « un front populaire, » pour reprendre l'expression de Sébastien Mercier.

Dès la fin du XIe siècle, Guibert de Nogent oppose la bonhomie paternelle des rois de France à la hauteur des souverains étrangers : « Chez les rois de France, dit-il, on trouve toujours une naturelle simplicité ; ils sont parmi leurs sujets comme l'un d'entre eux. » Le palais des premiers Capétiens offre le spectacle d'une intimité coutumière entre monarque et sujets. Nous avons vu qu'il était ouvert à tout venant. Le jardin du Roi, à la pointe occidentale de la Cité, est devenu « le Jardin de Paris. » Le souverain, sa femme, ses enfans, sa famille, s'y mêlent à la foule des bourgeois. Les étudians allemands qui fréquentent l'Université de Paris, en raillent Louis VII. « Le roi de France, disent-ils, vit parmi ses sujets à la manière d'un bourgeois,

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre et du 1er octobre.

civilement; il n'a pas l'allure d'un monarque qui doit marcher entouré de soldats et de gardes. » (Lettre de J. de Salisbury à Gérard Pucelle.) Au fait, on voit le Roi se promener à pied par la ville; chacun l'aborde et lui parle, sans plus de façon. Les chroniqueurs nous ont conservé un dialogue qui se serait noué de la sorte entre un jongleur et Philippe-Auguste. L'histrion réclame du prince un secours en argent, parce que, dit-il, « je suis, Seigneur, de votre famille...

— Et comment es-tu mon parent? lui demande le Roi.

— Je suis votre frère, Seigneur, par Adam; seulement, son héritage a été mal partagé et je n'en ai pas eu ma part.

— Eh bien! reviens demain et je te la donnerai. »

Le lendemain, dans son palais, Philippe-Auguste aperçoit le jongleur parmi la foule qui s'y presse. Il le fait avancer et, lui remettant un denier :

— Voilà la portion que je te dois ; quand j'en aurai donné autant à chacun de nos frères descendus d'Adam, c'est à peine si, de tout mon royaume, il me restera un denier.

L'anecdote est-elle authentique? Du moins la transmission par les contemporains en est caractéristique des contingences que nous voudrions définir.

Le Florentin Francesco Barberino vient en France sous le règne de Philippe le Bel. Il est tout surpris de voir le terrible monarque, — qui répandait, comme le dit Dante, son ombre sur l'Europe entière, — se promener dans les rues de Paris, où il rend avec simplicité leur salut aux bonnes gens qui passent. Barberino croise Philippe le Bel arrêté au coin d'un carrefour par trois ribauds qui ne payaient pas de mine. Le Roi restait là, les pieds dans la boue; il était coiffé d'une toque blanche; après avoir écouté patiemment les doléances des compagnons, il conversa quelque temps avec eux. Et l'Italien ne manque pas de noter le contraste que fait la bonhomie de ces façons royales avec la morgue des seigneurs florentins.

Charles V, au témoignage de Jouvenel des Ursins, « vouloit tout ouïr et savoir, et, quelque déplaisance qu'il dût avoir, il se montroit patient ; il s'enquéroit du nom de ceux qui estoient venus, de la manière de les reconnoistre ; il se les faisoit montrer, les appeloit par leurs noms comme s'il les eût connus de tout temps, s'informoit de leur estat, de leur ville, de leur pays et leur donnoit toujours quelque confort. »

Chastellain raconte que Charles VII « mettoit jours et heures de besogner à toutes conditions d'hommes et besognoit de personne à personne, distinctement à chacun, une heure avec ducs, une autre avec nobles, une autre avec estrangers, une autre avec gens mécaniques (artisans), armuriers, voletiers, bombardiers et autres semblables. » Il laissait sa porte ouverte ; pénétrait qui voulait, pour lui parler librement ; les gentilshommes en armes, et jusque dans la chambre du Roi.

« Vous savez que chacun a loi d'entrer qui veut, » disait à Chabannes le futur Louis XI.

Au cours de leurs célèbres dépêches, les ambassadeurs vénitiens du XVIe siècle constatent que « nulle personne n'est exclue de la présence du Roi et que les gens de la classe la plus vile pénètrent hardiment, à leur gré, dans sa chambre intime. » En 1561, l'ambassadeur Michel Suriano parle de ces rapports familiers entre princes et sujets : « Les Français ne désirent pas d'autre gouvernement que leurs rois. De là vient l'intimité qui règne entre le monarque et ses sujets. Il les traite en compagnons. Personne n'est exclu de sa présence, les laquais et les gens de la plus basse condition osent pénétrer dans son cabinet secret. » En 1577, un autre ministre vénitien, Gérome Lippomano : « Pendant le dîner du roi de France, presque tout le monde peut s'approcher de lui et lui parler comme il ferait à un simple particulier. » Et, en 1603, Angelo Badoer : « Le roi de France, quand il est en représentation, donne une plus haute idée de sa grandeur que ne le fait le roi d'Espagne... Mais hors d'apparat il est le monarque le plus affable du monde. » « Cette grande familiarité, note Suriano, rend, il est vrai, les sujets insolens, mais aussi fidèles que dévoués. » Ce qui est également l'opinion de Robert Dallington, secrétaire de l'ambassadeur anglais auprès de Henri IV. Il l'expose en son intéressant *Aperçu de la France en 1598* dont M. E. Émerique a récemment publié la traduction : « Les rois de France sont très affables et familiers, plus qu'il ne convient, écrit le diplomate anglais ; mais c'est la coutume du pays. » Dallington pense aux cours d'Angleterre, de Suède et de Pologne, « où les princes ont plus de majesté et, par suite, plus de respect de la part de leurs sujets. » Duchesne, à son tour, compare sur ce point les rois de France à leurs voisins d'Espagne. Ceux-ci ne se montrent que rarement à leurs peuples. « Si un roy de

France traitoit ses sujets comme cela, s'il se tenoit caché quinze jours à Saint-Germain ou à Fontainebleau, on croiroit qu'il ne seroit plus... Les François veulent presser leur prince, aussi bien en la paix comme à la guerre. » Par la manière dont les rois vivent avec leurs sujets, déclare Fontenay-Mareuil, « ils paraissent plutôt leurs pères que leurs maîtres. » Ce sont les « familiarités » dont parle Choisy.

Les diplomates étrangers sont étonnés de voir Henri IV disposer lui-même les sièges de la Grand'Chambre, où il doit leur donner audience. De même aux soirées de la Cour. Le Roi range son monde : une petite baguette à la main, il fait élargir le cercle des spectateurs au milieu duquel doivent trouver place les comédiens italiens. A quoi Henri IV s'entendait à merveille. « Vous n'auriez vu dans aucune résidence un salon mieux disposé, ajoute Dallington ; mais rien n'est plus dérogatoire à la majesté royale. »

Sous Louis XIII, encore, les divertissemens de la Cour ont des allures populaires : on y danse aux chansons des bourrées et des branles, des tresses et des caroles, jusqu'à des sabotières, — dames et cavaliers formant des rondes, en se tenant par la main et en tournant avec l'entrain des noces de villages. Les distances s'effacent : les femmes engagent les hommes en leur présentant des bouquets ; le Roi même prend part à l'assemblée comme un simple particulier ; la première venue peut le venir inviter à la danse.

Venons à Louis XIV.

« S'il est un caractère singulier en cette monarchie, écrit-il lui-même en ses Mémoires, c'est l'accès libre et facile des sujets au prince ; » et, dans ses fameuses instructions pour le Dauphin : « Je donnai à tous mes sujets sans distinction la liberté de s'adresser à moi, à toute heure, de vive voix et par placets. »

Il écrit encore : « Je m'imposai pour loi de travailler régulièrement deux fois par jour, et deux ou trois heures chaque fois, avec diverses personnes, sans compter les heures que je passais seul en particulier, ni le temps que je pouvais donner aux affaires extraordinaires, s'il en survenait, n'y ayant pas un moment où il ne fût permis de m'en parler, pour peu qu'elles fussent pressées, à la réserve des ministres étrangers, qui trouvent quelquefois, dans la familiarité qu'on leur permet,

de très favorables conjonctures, soit pour obtenir, soit pour pénétrer et que l'on ne doit guère écouter sans y être préparé. »

Ce qui inspire à La Bruyère ces lignes si souvent citées :

« La vraie grandeur est libre, familière, populaire. Elle se laisse toucher et manier; elle ne perd rien à être vue de près : plus on la connaît, plus on l'admire... Son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands, et très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits. »

Façons auxquelles répondent la tenue et l'habillement du Roi. En dehors des cérémonies où il doit se parer d'atours traditionnels, son vêtement est commun et simple. Les visiteurs sont surpris de constater que maître Robert de Sorbon, « fort aimé de saint Louis et toujours proche de lui, est habillé de plus riche camelin que le monarque. » Après être revenu de sa première croisade, le bon Roi ne met plus que des vêtemens de si mince valeur qu'il estime en faire tort aux pauvres qui ont coutume d'en obtenir la « livrée, » et il charge son aumônier de les en indemniser jusqu'à concurrence de 60 livres (6 000 francs de notre monnaie) par an. Sans pousser la modestie de leur garde-robe aussi loin, ses successeurs revêtent également des surcots de petit prix, des pourpoints de futaine. Il était établi par la Cour des Comptes, suivant Bodin, que Louis XI portait un chapeau graisseux et des vêtemens de l'étoffe la plus grossière; en ces registres on rencontre des mentions comme la suivante : « 20 sols pour une nouvelle doublure de laine au vieux manteau du Roi. » Jusqu'à François Ier, prince de la Renaissance, « on trouve personnages de petite étoffe, et quelquefois de vile condition, qui en font autant et plus que lui, » observe l'évêque Claude de Seyssel. Aussi quand était annoncé au palais quelque ambassadeur étranger, vite le Roi se faisait-il apporter une pièce de drap d'or, qu'il se faisait attacher sous les aisselles, afin de paraître un peu. Henri IV porte des habits fripés, délavés par la pluie; Louis XIII des pourpoints aux tons neutres, ternes, en étoffe de bure. Locatelli, qui visite la Cour de Louis XIV, ne peut retenir son étonnement; est-ce vraiment là ce prince si magnifique? les gentilshommes de son entourage sont plus richement vêtus que lui. Il est habillé d'un simple justaucorps tirant sur le brun, avec une mince broderie, et, sur l'épaule le bouton d'or (rubans tenus par un bouton) qui distin-

guait le Roi parmi ses courtisans. Louis XV fut peut-être plus élégant, car il aimait, comme Marie Leszczynska, les belles soieries de Lyon. La tenue de Louis XVI eût convenu au plus obscur de ses sujets : un habit gris le matin ; pour l'après-midi un uniforme de nuance foncée, en drap uni, sans ornement, broderie ni dentelle.

Ainsi qu'au Moyen âge, au XVIIe siècle encore, on entrait dans le palais du Roi comme dans un moulin. Contrairement à ce qui se verrait de nos jours, tout y était banal, hors la chapelle. Les étrangers ne cessent d'en exprimer leur surprise. J'allai au Louvre, écrit Locatelli en 1665, « je m'y promenai en toute liberté et, traversant les divers corps de garde, je parvins enfin à cette porte qui est ouverte dès qu'on y touche et le plus souvent par le Roi lui-même. Il suffit d'y gratter et l'on vous introduit aussitôt. Le Roi veut que tous ses sujets entrent librement. » Dans le jardin des Tuileries, le « jardin du Roi, » avant que Louis XIV ne transférât sa résidence à Versailles, le public coudoie le ménage royal, ainsi qu'il le faisait sous saint Louis et sous Philippe le Bel dans le Jardin de Paris. Locatelli y assiste à de petites scènes intimes entre Louis XIV, Marie-Thérèse et le Dauphin, scènes qu'il rapporte avec beaucoup de grâce :

Un soldat, en passant devant le Dauphin, inclina sa hallebarde, mais l'enfant âgé de cinq ans, irrité de ce que le soldat ne s'était pas découvert, dégaina une petite épée qu'il portait, en criant :

— Holà! bâtonnez-moi cet homme assez hardi pour passer devant moi sans ôter son chapeau!

Mais la Reine fit tendrement remarquer à son fils :

— Suivant les règles militaires, ce soldat ne devait pas ôter son chapeau, mais seulement incliner sa hallebarde, ce qu'il a fait.

Mécontent de ces paroles, dit Locatelli, le Dauphin repousse la Reine de la main et s'enfuit vers le Roi assis derrière la grille du jardin d'où il suivait des yeux la fin d'une revue.

Louis XIV, à l'arrivée de son fils, le prit entre ses bras et le couvrit de baisers, quand la Reine les rejoignit.

« Elle tenait dans ses mains, dit notre Italien, une tige de laitue confite, — sans doute de l'angélique. Son fils s'arrêta court à cette vue, et, saisissant de ses mains les deux bras de sa mère,

il s'efforçait de s'emparer de la friandise. Mais la Reine dit, en la levant en l'air :

« — Si vous la voulez, mon mignon, j'exige d'abord que vous pardonniez au soldat l'injure qu'il ne vous a pas faite. »

Le petit bonhomme était toujours irrité et détournait la tête; alors le Roi :

— Pour vous faire changer d'idée, ne suffit-il donc pas que votre père et votre mère vous disent qu'il n'a pas commis de faute?

« Le Dauphin leva à ces mots les mains et le visage vers son père, comme pour l'embrasser; le Roi se mit tout près de son fils et lui dit :

— Pardonnez-vous au soldat?

— Oui, monsieur, répondit le Dauphin à mi-voix.

— Et pourquoi?

— Parce que papa et maman le veulent.

— Et aussi parce que c'est votre devoir, ajouta le Roi. Puis il se pencha pour recevoir son baiser, et le Dauphin, lui jetant un bras autour du cou, faisait, de l'autre, signe à sa mère de lui donner cette friandise. La cérémonie terminée, le Roi et la Reine se retirèrent, ayant entre eux leur fils, qu'ils tenaient chacun par une main.

Ce jardin des Tuileries, Colbert aurait voulu le réserver à la Cour, l'interdire au public; mais Perrault combattit son opinion : « Les jardins du Roi, disait-il, ne sont si grands et si précieux, qu'afin que tous leurs enfans puissent s'y promener. » Louis XIV se rangea à son avis et le jardin des Tuileries resta ouvert à tout le monde; comme le sera le parc de Versailles. Un peuple si nombreux en remplissait certains jours les allées et les bosquets que Louis XIV ne pouvait plus s'y promener. La foule, qui se répandait dans ces magnifiques résidences, ne laissait pas que de s'y livrer à des excès; au point que le Roi, effrayé des dégâts commis, ordonna en 1685 de ne plus laisser entrer dans les jardins que « les gens de la Cour et ceux qu'ils mèneraient avec eux; » mais bientôt le Roi revient aux traditions. Il va jusqu'à faire enlever les grilles qui entouraient les bosquets, voulant, raconte Dangeau, « que tous les jardins et toutes les fontaines fussent pour le public. » Et les dégâts de reprendre avec un vandalisme nouveau : mutilation des fontaines, plombs volés, marbres brisés, inscriptions d'amoureux gravant sur les chefs-d'œuvre des Coysevox et des Girardon leurs « lettres » l'une

dans l'autre; mais Louis XIV tint bon et ses jardins, comme ses palais, restèrent ouverts à tous.

Locatelli assiste aussi à la toilette de la Reine qui se fait en public. Entre qui veut. « Pendant qu'on la coiffait, elle portait un léger corset de toile blanche, bien garni de baleines, serré à la taille, et une jupe si étroite qu'elle semblait enveloppée dans un sac de soie. La Reine coiffée, des pages apportèrent ses vêtemens de dessus, d'une jolie étoffe à fleurs, alternativement bleues et or sur fond d'argent... Ils la lacèrent et achevèrent de l'habiller; mais les femmes placèrent les bijoux de la tête et du corsage. Sa toilette terminée, elle se tourna vers les étrangers, fit une belle révérence et vola, pour ainsi dire, à l'appartement de sa tante, la Reine mère. »

Comme la Reine et comme la Dauphine, le Roi s'habillait sous les yeux de tous. Certains bourgeois trouvaient une distraction à s'en aller au Louvre « pour le seul plaisir de voir le Roi, ne pouvant se lasser de le considérer, soit pendant son dîner, soit dans la cour du Louvre, lorsqu'il y descendait pour assortir des attelages de différens chevaux. »

La maison du Roi devenait une place publique. On imagine la difficulté d'y maintenir l'ordre et la propreté. Du matin au soir s'y pressait une cohue turbulente et bruyante, où se mêlaient toutes sortes de conditions. Les dessous et les encognures des escaliers, les couloirs, les balcons, les tambours des portes, paraissaient des lieux propices à satisfaire les besoins de la nature. Les couloirs des châteaux du Louvre, de Vincennes, de Fontainebleau, se transformaient en sentines. Pour entrer chez la Reine, les dames relevaient leurs jupes. Jusqu'au troisième tiers du XVIIe siècle, le Louvre est signalé pour ses odeurs et ses « mille puanteurs insupportables » qui faisaient un étrange contraste avec la splendeur des appartemens royaux. C'était une des raisons qui motivaient les déplacemens continuels de la Cour : alors on aérait les chambres, on les désinfectait « en les parfumant de bois de genièvre. » « Louis XIV et Monsieur (le Duc d'Orléans), écrit Madame Palatine, avaient été habitués dès l'enfance à des maisons sales, de sorte qu'ils regardaient la chose comme naturelle, mais sur leurs personnes ils étaient fort propres. » Bussy-Rabutin admire Louis XIV d'être parvenu à mettre un peu d'ordre dans sa demeure et à lui donner « la propreté du particulier. »

Ces traditions de vie commune, il n'était pas possible de les modifier. Les souverains eux-mêmes sentaient qu'ils n'en avaient pas le droit. Ainsi Louis XIV fut amené, en 1671, à la résolution de transférer à Versailles la demeure de la monarchie. A Paris, avec l'accroissement de la ville et la multiplication des rapports entre le Roi et ses sujets, la famille royale en était venue à ne plus pouvoir respirer. Il en fut d'ailleurs à Versailles comme au Louvre. « Un jour, écrit Viollet-le-Duc, que je visitais, étant très jeune, le palais de Versailles avec une respectable dame de l'ancienne Cour, passant dans un couloir empesté, elle ne put retenir cette exclamation :

« — Voilà qui me rappelle un bien beau temps! »

A Versailles comme au Louvre, les appartemens du Roi demeurent ouverts à tout venant. Les étrangers, Madame Palatine, Mme d'Osnabrück, se plaignent du tumulte qui règne à la Cour de France, de la presse, des odeurs dont on y est incommodé : on risque d'y être étouffé. « Nous passâmes, écrit l'Anglais Arthur Young qui en est tout surpris, à travers une foule de peuple et il y en avait plusieurs qui n'étaient pas trop bien habillés. »

Et l'on imagine quel monde finissait par envahir ainsi la demeure royale : des personnages louches, réputés dangereux; en 1682, un « grand prêtre italien, nommé Pitoli, qui a des relations suspectes avec les gouvernemens étrangers ; il se promène tout le long du jour dans le château de Versailles; » des huguenots comme Cottereau : « Il est très souvent à Versailles, approche de fort près Sa Majesté. » Cottereau fait de fréquens voyages en Angleterre, publie des libelles contre Mme de Maintenon ; il se répand à son ordinaire contre le Roi en discours tels qu'il serait à craindre « qu'il ne fît quelque coup qui porterait préjudice à toute la France. »

De temps en temps, à vrai dire, on donnait un coup de balai, quand le palais de Versailles en arrivait à être encombré de mendians qui y exerçaient leur profession comme dans la rue. Nous lisons dans le *Journal* de Dangeau, à la date du 2 juillet 1700 : « On a mis sur pied cinquante Suisses pour chasser du château les gens qui y gueusaient. »

Un filou ne dépouille-t-il pas de ses ornemens le chapeau que Louis XIV vient de déposer sur une table? Sous la Régence, le jeune Louis XV est installé au Louvre. Les voleurs de la

bande de Cartouche se répandent familièrement dans les diverses salles du Palais. A l'un des bals qui s'y donnent, Louison, frère de Cartouche, vole au prince de Soubise son épée à poignée d'or estimée 25 000 livres. Un autre jour, « dans une salle attenant à celle où le Roi mange, » Guillain, Marcant, Ferront et Prévost dit Coste, ce dernier, tailleur de son métier, tous affiliés à la troupe de Cartouche, vident les poches des nombreuses personnes qui se trouvaient là.

En une lettre adressée au lieutenant de police par un certain Nicolas Blondat, le 30 octobre 1765, on voit passer cette cohue bigarrée qui, du matin au soir, se pressait dans les appartemens du Roi :

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que, le 25 août dernier, jour de la fête du Roi, — étant à Versailles avec la dame Millot (cette jeune personne, Marie-Marguerite Millot, était la maîtresse de Blondat), pour y voir les appartemens du château, nous fîmes rencontre du sieur Lardier, exempt de la prévôté de l'hôtel, duquel je suis connu depuis plusieurs années, qui me proposa de rester avec lui jusqu'à ce que le Roi fût passé, que nous découvririons sûrement quelques voleurs de montres et de tabatières. Je lui représentai que cela ne se pouvait guère, attendu que j'étais accompagné d'une dame. Il me répondit qu'il allait la conduire, dans un endroit où elle nous attendrait. Il la conduisit à la porte d'un des appartemens de Mesdames... » On se croirait dans la rue.

Lors des fêtes données à Versailles, au mois de juin 1782, en l'honneur du grand-duc Paul de Russie, fils de Catherine II, les grilles du parc sont ouvertes, et la masse du peuple s'engouffre dans les cours, dans les allées, remplit la terrasse :

« La foule, avide de voir, se pressait avec tant d'indiscrétion qu'à un moment le Roi, se sentant poussé, se plaignit ; le grand-duc, qui était près de lui, s'éloigna un instant :

« — Sire, dit-il, pardonnez-moi, je suis devenu tellement Français, que je crois, *comme eux*, ne pouvoir m'approcher de trop près de Votre Majesté. »

« Il était facile, écrit le docteur Nemeitz, de voir souper Sa Majesté. Elle recevait à sa table toute sa famille et, à moins qu'il n'y eût déjà trop de monde, ce qui arrivait parfois, on était admis. D'ailleurs on pouvait toujours être admis quand on arrivait de bonne heure. » On sait la pudeur farouche de Louis XIII

et qui se traduisait par des brusqueries. Ceci se passe encore au Louvre. Le Roi remarque dans la foule une jeune personne fort décolletée. « La dernière fois qu'il but, lisons-nous dans un livre d'édification de 1658, — où ce trait de vertu est cité avec éloge, — le Roi retint une gorgée de vin en la bouche, qu'il lança dans le sein découvert de cette demoiselle. »

Fréquemment, entre le Roi et les assistans, des gens du peuple, la conversation s'engage gaillarde et familière. Des échos en sont conservés par les lettres de Mme de Sévigné et les *Mémoires* de Saint-Simon. « Il y eut l'autre jour une vieille décrépite qui se présente au dîner du Roi. Elle faisait frayeur, écrit Mme de Sévigné à sa fille. Monsieur (le Duc d'Orléans) la repoussa en lui demandant ce qu'elle voulait. « Hélas ! Monsieur, lui dit-elle, c'est que je voudrais prier le Roi de me faire parler à M. Louvois. » Le Roi dit : « — Tenez, voilà M. de Reims (frère de Louvois), qui y a plus de pouvoir que moi. »

Le public était plus particulièrement admis au « grand couvert, » qui avait lieu régulièrement tous les dimanches et, — ce qui est à noter, — les jours de fête dans la famille royale. Celle-ci s'y trouvait réunie tout entière, y compris les princes du sang.

Louis XIV, qui s'acquitta avec tant d'énergie et de conscience de son métier de Roi, s'astreignit à dîner ainsi en public jusqu'aux derniers jours de sa vie, jusqu'au 24 août 1715, — il devait mourir le 1er septembre. Son état de fatigue ne lui permettait plus de quitter sa robe de chambre. « J'observai, note Saint-Simon, qu'il ne put avaler que du liquide et qu'il avait peine à être observé. »

Sous Louis XV, les Parisiens, les provinciaux, viendront assister au repas du Roi, pour admirer sa prestance, son élégance, mais plus encore son adresse à faire sauter le haut de la coque d'un œuf, d'un seul coup du revers de sa fourchette.

— Attention ! Le Roi va manger son œuf !

Les dames assises auprès du souverain s'écartaient de lui pour que la foule le pût mieux voir. Louis XV savait l'amusement que ses sujets prenaient à ce détail, aussi s'astreignait-il à manger le plus souvent possible des œufs à son grand couvert. « Les badauds, assure Mme de Genlis, qui venaient le dimanche à Versailles, retournaient chez eux, moins enchantés de la belle figure du Roi que de l'adresse avec laquelle il ouvrait ses œufs. »

Quand est apporté le dessert, le Roi fait présenter, aux dames présentes, des fruits et des glaces. Parmi elles se trouve, en 1772, une jeune Genevoise, Rosalie de Courtaut. « On offrit, dit-elle, les glaces du dessert aux dames qui étaient là pour voir. Je les trouvai bien bonnes. »

On allait de même assister au dîner des enfans de France à Versailles, ou dans les villes où ils passaient, quand ils étaient en voyage.

Pour faciliter le transport des habitans de Paris jusqu'à Versailles, avait été organisé un service d'omnibus appelés, les uns, des « carrabas, » les autres des « pots de chambre. » Mercier en donne la description. Ceux qui prenaient place sur le devant étaient appelés des *singes*, et ceux que étaient assis à l'arrière de la voiture étaient appelés des *lapins*. « Le *singe* et le *lapin*, écrit Mercier, descendent à la grille dorée du château, ôtent la poudre de leurs souliers, mettent l'épée au côté, entrent dans la galerie, et les voilà qui contemplent à leur aise la famille royale et qui jugent de la physionomie et de la bonne grâce des princesses. Ils font ensuite les courtisans tant qu'ils veulent. Ils se placent entre deux ducs, ils coudoient un prince trop empressé, qui retient son geste quand il l'a outrepassé, et rien n'empêche le *singe* et le *lapin* de figurer dans les appartemens et au grand couvert comme les suivans de la Cour. »

Aussi, comme le note encore Mercier, dans toute la France on s'entretenait de la cour de Versailles, et il était rare que dans le village le plus écarté il n'y eût quelqu'un qui ne pût dire *de visu*, pour y être venu en carraba ou en « pot de chambre, » comment le Roi était fait, combien la Reine aimait les « pommes d'orange, » si la Dauphine était jolie et si les princesses marchaient d'un bon air.

Il n'est pas douteux que la familiarité de ces façons royales n'ait beaucoup contribué à développer les sentimens que la personne du souverain éveillait dans le cœur des Français et qui demeurèrent très vifs pendant tant de générations. Les ambassadeurs vénitiens en France y voient « une cause de la force de la monarchie en France. » Chacun, dit Retif de la Bretonne, et ceux mêmes qui ne l'avaient jamais vu, considéraient le Roi comme une connaissance intime; » parole remarquable et où se caractérisent profondément les sentimens que les Français éprouvaient pour leur prince.

Ces faits apparaîtront dans leur relief, on les placera dans leur vraie lumière, si l'on compare cette vie populaire de nos vieux rois, à l'existence que mènera aux Tuileries Napoléon devenu empereur, ce Napoléon qui gravira cependant les marches du trône aux acclamations des Français. « L'Empereur et l'Impératrice, écrit M. Frédéric Masson, se laissent encore aborder par les gens de la Cour, mais les gens de la ville sont derrière les balustrades... Quant au peuple, contenu par une double haie de grenadiers, il voit de loin passer ses souverains comme à l'Étoile, ou bien d'en bas il les aperçoit au balcon de la Salle des Maréchaux... L'armée, la Garde même n'a le droit d'acclamer son Empereur qu'en défilant sous les fenêtres de son palais (1)... » Certes, Napoléon aime son peuple et tient à lui témoigner cette affection ; il lui prodigue « des jeux comme à Saint-Cloud et aux Champs-Élysées, des feux d'artifice, des victuailles, du vin, des illuminations ; mais ce qui seul le satisfait, on le lui refuse... C'eût été de voir son Empereur, le suivre, l'acclamer, participer à son triomphe et à sa joie... » « Ce sont les caractères, dit M. Frédéric Masson, du nouveau régime (2). »

La Révolution a passé, un autre monde a vu le jour.

VII. — LA MAISON DE FRANCE

Les événemens qui concernent le Roi, la Reine et leurs enfans sont pour le pays des événemens de famille : la maison royale est la « maison de France. »

Le 17 août 1615, Élisabeth, fille de Henri IV, quitte Paris pour aller épouser le roi d'Espagne. Le prévôt des marchands et les échevins, avec quatre cents chevaux et les archers municipaux, lui font escorte. La bonne ville donne un pas de conduite à l'enfant royale, selon la coutume quand une fille de France s'éloigne de la capitale pour aller prendre mari.

D'autre part, quel événement est l'entrée d'une nouvelle reine dans la ville ! Pour y assister, malgré la lenteur et la difficulté des moyens de communication, et l'insécurité des chemins, on accourt des provinces éloignées. L'entrée de Marie-

(1) Frédéric Masson, *Marie-Louise*, p. 124-25.
(2) Frédéric Masson, *Napoléon chez lui*, p. 264.

Thérèse, en 1660, est contée en une charmante poésie, — s'il est vrai qu'un poète y trouverait à redire :

C'est ainsi que nous arrivâmes,

dit un provincial,

Et qu'à Paris nous nous trouvâmes
Toutes sortes de nations
Et de toutes conditions.

Mais la date fixée pour la cérémonie est retardée :

C'était de semaine en semaine
Que devait entrer notre Reine.

Retards qu'une curiosité impatiente n'est pas seule à déplorer :

Jour et nuit dedans nos auberges
Les pigeonneaux et les asperges,
Les melons et les artichauds
Marchent pour les provinciaux ;
Et quand on fait si bonne chère,
Un peu d'argent ne dure guère...
Qui d'abord avait cent écus,
Aujourd'hui n'en a presque plus ;
Cependant l'hôte impitoyable
Veut toujours voir argent sur table,
Les auberges n'avancent rien,
Il faut toujours payer, ou bien
Il faut songer à la sortie...

Durant le voyage que fait Marie Leszczynska, fiancée à Louis XV, pour venir d'Alsace à Paris, les populations accourent pour la saluer. Des paroisses entières arrivent bannières en tête ; les bonnes gens chantent des cantiques en s'agenouillant devant la jeune Reine dans la poussière du chemin. Les maisons sont parées de tentures et de draps blancs, les routes semées de fleurs et de feuillage. Le même esprit se retrouve dans le discours que les dames de la Halle viennent faire à leur nouvelle souveraine, le 14 novembre 1725, à Fontainebleau. C'est la femme Gellé, — fameuse harangère, dit le baron de Breteuil, — qui prend la parole :

« Madame, j'apportons nos plus belles truffes à Votre

Majesté. Je souhaiterions en avoir davantage. Mangez-en beaucoup et faites-en manger beaucoup au Roi, car cela est fort bon pour la génération. Nous vous souhaitons une bonne santé et j'espérons que vous nous rendrez heureux. »

Voilà du moins qui vient du cœur.

L'union du Dauphin avec l'infante d'Espagne met en liesse tout Paris (février 1745). Ce ne sont que bals et illuminations, des rondes joyeuses : une immense fête populaire. Puis le bal masqué à Versailles, où la foule est admise, « aucun billet n'est exigé. » Aussi les barrières de chêne ne tardent-elles pas à être forcées. A travers les galeries et les salles, vers les buffets, le peuple circule librement : le Dauphin est en jardinier, la Dauphine en bouquetière.

Au bal donné pour le mariage de Marie-Josèphe de Saxe avec le Dauphin, fils de Louis XV (9 février 1747), tout le monde encore est invité, fête de famille. Quelques-uns de ces parens du Roi ne laissent pas d'être assez mal élevés. Pour mieux voir, ils montent sur les banquettes tendues de damas et répondent en termes aussi énergiques que laconiques à l'huissier qui les veut faire descendre.

Le même esprit préside aux noces. Tout le monde indistinctement, à Versailles, entre dans la grande Galerie des glaces où la famille royale est assemblée. Des tables de jeu ont été disposées. Les dames, qui ne jouent pas, ont pris place sur des gradins le long des arcades. En face, du côté des fenêtres, a été disposée une balustrade qui règne d'une extrémité à l'autre de la galerie. Par là passera le peuple. Il n'est personne qui ne soit admis, pourvu qu'on ne soit ni malpropre ni loqueteux, et qu'on suive l'itinéraire. La Dauphine, future reine de France, est assise à côté de Louis XVI ; avec la famille royale ils ont pris place autour d'une grande table, où le Roi, les princes et princesses causent familièrement et jouent bourgeoisement aux cartes, tandis que le peuple défile en dévisageant les jeunes époux. Dans une pareille circonstance le Roi se montrait à son peuple en famille.

Une fois mariée, la Reine ou la Dauphine doit avoir des enfans. Le peuple y compte et ne laisse pas de le venir dire à la princesse, jusqu'à Versailles, assez crûment. Marie-Antoinette tarde à donner un héritier à la couronne, tandis que sa belle-sœur, la Comtesse d'Artois, accouche. Et jusque dans ses ap-

partemens, les poissardes viennent réclamer à Marie-Antoinette, « grossièrement, » dit M. de Nolhac, le Dauphin qu'elle leur doit.

L'accouchement doit se faire en public, devant tout le monde, sous les yeux du peuple à qui l'enfant appartient.

« C'est la grandeur de vous et de votre enfant, » disait Henri IV à Marie de Médicis.

La sage-femme a reconnu les douleurs. Henri IV aussitôt prévient la reine des usages de la Cour de France. Marie lui répond :

— J'ai toujours été résolue de faire tout ce qui vous plaira.

— Je sais bien, m'amie, que vous voulez tout ce que je veux; mais je connais votre naturel, qui est timide et honteux, et je crains que si vous ne prenez une grande résolution, en les voyant cela ne vous empêche d'accoucher.

« Le Roi, écrit la sage-femme, alla ouvrir la porte de la chambre et fit entrer toutes les personnes qu'il trouva dans l'antichambre et grand cabinet. Je crois qu'il y avait deux cents personnes, de sorte que l'on ne pouvait se remuer dans la chambre pour porter la Reine dans son lit. J'étais infiniment fâchée de la voir ainsi. »

Mme Boursier, — c'est la sage-femme, — protesta contre la présence de tant de gens :

« Le Roi m'entendit, qui me vint frapper sur l'épaule et me dit : « Tais-toi, tais-toi, sage-femme; ne te fâche point; cet enfant est à tout le monde, il faut que chacun s'en réjouisse. »

L'enfant vient au jour; c'est un Dauphin.

« Par tout le bourg (Fontainebleau), écrit Mme Boursier, toute la nuit, ce ne furent que feux de joie, tambours et trompettes; tonneaux de vin défoncés pour boire à la santé du Roi, de la Reine et de M. le Dauphin; ce ne furent que personnes qui prirent la poste pour aller en divers pays en porter la nouvelle et par toutes les provinces et bonnes villes de France. »

Le vieux lieutenant général de Fontenay-le-Comte, âgé de quatre-vingts ans, s'approche du berceau. « Il donne mille complimens et des vœux au ciel, puis, s'en retournant au coin de la chambre, s'écrie :

« — Que Dieu m'appelle quand il lui plaira, j'ai vu le salut du monde! »

Le jeune prince est baptisé en public, sous les yeux de tous, à Fontainebleau, le 14 septembre 1606. Comme nulle chapelle, nulle église ne serait assez vaste, on fait la cérémonie dans la grande cour du château. Douze mille personnes. Toutes les fenêtres sont garnies de spectateurs. Au milieu de la cour a été dressée une estrade, où est amené le Dauphin alors âgé de cinq ans, en son manteau de toile d'argent fourré d'hermine. Puis, dans la cour du Cheval-Blanc, ont lieu les réjouissances, courses à cheval, courses de bagues, courses de quintaine, feux d'artifice, ripaille en plein air, fontaines de vin.

A la naissance du Duc de Bourgogne, fils du Grand Dauphin, le 6 août 1682, les gens crient, sautent, rient et pleurent de joie. Une foule immense; Louis XIV paraît et chacun de se jeter au-devant de lui :

« Chacun, écrit l'abbé de Choisy, se donna la liberté d'embrasser le Roi. La foule le porta depuis la Surintendance, où Mme la Dauphine accoucha, jusqu'à son appartement. Il se laissait embrasser à qui voulait et donnait sa main à baiser à tout le monde. Spinola, dans la chaleur de son zèle, la mordit si fort que le Roi se mit à crier :

« — Sire, je demande pardon à Votre Majesté, mais si je ne l'avois pas mordue, Elle n'auroit pas pris garde à moi ! »

« Le bas peuple paraissoit hors de sens; on faisoit des feux de joie de tout; les porteurs et les Suisses brûlèrent les bâtons des chaises et jusqu'aux parquets et aux lambris destinés à la Grande Galerie. Bontemps, en colère, accourut le dire au Roi qui se mit à rire et dit :

« Qu'on les laisse faire, nous aurons d'autres parquets. »

Arrêtons-nous encore à l'accouchement de la dernière reine de France, de Marie-Antoinette. Le garde des Sceaux, les ministres, les secrétaires d'État attendaient dans le grand cabinet avec la « maison du Roi, » la « maison de la Reine » et les « grandes entrées. » Le reste de la Cour emplissait le salon de jeu et la galerie. Tout à coup une voix domine : « La Reine va accoucher ! »

La Cour se précipite pêle-mêle avec la foule. L'usage veut que tous entrent en ce moment, que nul ne soit refusé. Le spectacle est public. On envahit la salle en une telle bousculade que les paravens, qui entourent le lit de la Reine, en sont renversés. La Chambre se transforme en place publique. Des

Savoyards montent sur les meubles. Une masse compacte emplit la pièce : la Reine étouffe.

— De l'air ! crie l'accoucheur.

Le Roi se jette sur les fenêtres calfeutrées et les ouvre avec la force d'un furieux. Les huissiers, les valets de chambre sont obligés de repousser les badauds qui se bousculent. L'eau chaude, que les praticiens ont demandée, n'arrive pas et le chirurgien doit piquer à sec le pied de la Reine. Le sang jaillit. Deux Savoyards, debout sur une commode, se sont pris de querelle et se disent des injures. C'est un vacarme. Enfin la Reine ouvre les yeux : elle est sauvée.

Taine a décrit, d'après les lettres et mémoires des contemporains, la joie du pays quand naquit le fils aîné de Marie-Antoinette. « Ce fut, dit le grand historien, une fête de famille. » Les Parisiens accouraient à Versailles en costumes de fête. Dans les théâtres, les acteurs ne pouvaient plus réciter leurs rôles, interrompus qu'ils étaient à chaque phrase par les cris de « Vive le Roi ! vive la Reine ! vive monseigneur le Dauphin ! »

Et, pour bien comprendre le caractère de ces faits, il faut encore les comparer aux pompes impériales qui fêteront la naissance du Roi de Rome quelque cinquante ans plus tard :

« Rien des cérémonies de jadis, écrit M. Frédéric Masson, rien de cette populaire action de grâces que venait rendre à Notre-Dame, agenouillée aux dalles, comme la plus humble bourgeoise de la Cité, la Reine d'autrefois, et qu'elle portait ensuite à Sainte-Geneviève devant les reliques de la patronne de Paris ; rien de cette promenade glorieuse à travers les rues étroites de la montagne, sentiers fangeux qui, pour un jour, se faisaient royaux ; rien du festin paternel à la maison de Ville ; — tout se passe entre gens titrés, à l'intérieur du Palais, et, pour le peuple qui ne demande qu'à acclamer le fils de son Empereur, c'est assez qu'on lui ait, par des coups de canon, donné part de son heureuse naissance (1). »

Le Roi, ou son fils, tombe-t-il malade, les portes de la chambre s'ouvrent : ils doivent être malades en public. Des délégations populaires non seulement viennent prendre de leurs nouvelles, mais sont admises à leur chevet. Le 14 avril 1711,

(1) Frédéric Masson, *Marie-Louise*, p. 289-90.

le Grand Dauphin s'est alité à Meudon. Son état fait naître des inquiétudes. « Les harengères de Paris, écrit Saint-Simon, arrivèrent en plusieurs carrosses de louage. Monseigneur les voulut voir : elles se jetèrent au pied de son lit, qu'elles baisèrent plusieurs fois et, ravies d'apprendre de si bonnes nouvelles (qu'il allait mieux), elles s'écrièrent dans leur joie qu'elles allaient réjouir tout Paris et faire chanter le *Te Deum*. Monseigneur leur dit qu'il n'était pas encore temps, et, après les avoir remerciées, il ordonna qu'on leur fît voir sa maison, qu'on les traitât à dîner et qu'on les renvoyât avec de l'argent. »

Le Dauphin, fils de Louis XV, atteint du mal dont il mourra, doit accueillir la foule des courtisans. Auprès de son lit se pressent gentilshommes de la Chambre, officiers et menins. Le matin, après la messe, on fait chaque jour entrer « tout le monde. »

Comme le Roi est venu au monde, ainsi il doit mourir : sous les yeux des siens, c'est-à-dire de tous les Français. Louis XIII est à Saint-Germain, dans le château neuf, aujourd'hui presque entièrement détruit. Anne d'Autriche était demeurée au vieux château, celui qui se dresse encore de nos jours sur la jolie terrasse dominant la Seine. Dans les momens où le Roi allait bien, il pouvait jouir de quelque repos, demeurer un peu tranquille, dans une retraite relative; mais, dès l'instant où son état empirait, l'étiquette reprenait ses droits. Cette étiquette, nous la connaissons. Le flot des courtisans qui demeurent avec la Reine dans le vieux château, augmenté d'un flot de Parisiens accourus de la ville, envahissent la chambre où le Roi agonise et se pressent en une masse compacte et remuante. « C'était un piétinement, un entassement, un bruit, une chaleur affreusement pénibles pour le Roi, qui demandait en grâce qu'on s'écartât de son lit, pour lui laisser un peu d'air. »

« A la mort de Louis XV, écrit Norvins en son *Mémorial*, l'artisan, le portefaix, ceux à qui il ne fait réellement rien qu'un Roi soit mort, s'étudiaient à attrister leurs vêtemens. Il semblait que chacun eût perdu son père. »

Avec son profond sentiment social, Napoléon comprendra bien la raison de ces coutumes héréditairement transmises dans la maison de France. Il avait songé à rétablir le grand couvert, c'est-à-dire le repas public de la famille régnante; puis il y avait renoncé : il y eût été gêné. Ni Louis XIII, ni Louis XIV,

ni Louis XV ne l'avaient été. Et l'Empereur ajoute ces paroles qui marquent bien le caractère de ces anciens usages :

« Peut-être aurait-on dû borner cette cérémonie au Prince impérial et seulement au temps de sa jeunesse, car c'était l'enfant de la Nation ; il devait dès lors appartenir à tous les sentimens, à tous les yeux (1). »

*
* *

Car la notion des fonctions royales, qui continuèrent de porter les traits essentiels de leurs origines, demeura très vive, chez le souverain comme chez les sujets, jusqu'aux derniers temps de la monarchie.

Au XVIe siècle Bodin écrivait : « Le monarque est un vrai père de famille. » Aux États de 1614, Savaron, orateur du Tiers, parlait ainsi dans son discours au Roi : « Ceux qui réclament votre justice, ce sont vos enfans desquels vous êtes le père. » Péréfixe, précepteur de Louis XIV, dit dans son *Institutio principis :* « Voici comment vous devez parler : « Tous mes sujets sont autant d'enfans que Dieu m'a donnés à garder... Le Roi aura pour ses sujets l'amour d'un père. » C'est la pensée de La Bruyère : « Nommer un roi père du peuple, ce n'est pas faire son éloge, mais sa définition ; » et celle de Bossuet : « L'autorité royale est paternelle, » dit-il dans sa *Politique tirée de l'Écriture*, et plus loin : « La monarchie a son fondement et son modèle dans l'empire paternel. »

Les souverains ne pensent pas différemment. Voyez l'ordonnance de 1639 : « La naturelle révérence des enfans envers leurs parens est le lien de la légitime obéissance des sujets envers leurs souverains ; » et le Dauphin, fils aîné de Louis XV, disait à son lit de mort : « Le monarque doit être regardé comme le chef d'une nombreuse famille. »

Retif de la Bretonne, né parmi les paysans, paysan lui-même, puis ouvrier jusqu'à l'âge de trente ans ; Retif qui sut exprimer avec une incomparable sincérité les sentimens populaires de son temps, écrit aussi : « Notre constitution nous fait jouir du gouvernement du père de famille. » En 1788 encore, le fameux docteur Guillotin : « Le Roi assemble la nation, comme un bon

(1) Frédéric Masson, *Napoléon chez lui*, p. 261-62.

père, il s'entoure de sa famille. Il va chercher le bonheur où il peut seulement le trouver : dans le bonheur d'enfans chéris qui adorent leur père. »

Enfin, après la chute de la monarchie, l'écrivain du XIXe siècle qui en a le mieux démêlé les traits essentiels, Bonald, dit très nettement : « Les fonctions du Roi sont les fonctions du père; le pouvoir est une paternité. »

Les auteurs qui, au XVIIIe siècle, ne comprenaient plus la société dont ils étaient issus et s'engageaient avec des idées personnelles dans des voies opposées à celles de la tradition, n'en ont pas moins affirmé eux-mêmes, et jusque dans leurs critiques, l'importance de la conception que nous indiquons :

« Convenir avec un souverain, écrit Diderot, qu'il est le maître absolu pour le bien, c'est convenir qu'il est le maître absolu pour le mal : il me semble qu'on a confondu les idées de père avec celles de souverain. »

Idées qui ne répondaient pas seulement à des théories historiques, sociales et littéraires; qui dépassaient même en puissance et en activité le sentiment du peuple tel qu'il vient de se découvrir à nos yeux : après de minutieuses recherches, M. André Lemaire arrive à cette conclusion : « Le droit public lui-même considérait l'État comme une grande famille dont le Roi était le père. »

VIII. — LE BON PLAISIR

Le pouvoir du Roi, comme celui du père au sein de sa famille, était un pouvoir absolu : du moins il n'était borné par aucune législation; en conclurons-nous au despotisme?

Et tout d'abord, le pouvoir absolu du Roi était limité par ce qu'on appelle les libertés et franchises locales, par l'indépendance des provinces, des villes, des seigneuries, des communautés, des corps constitués. De cette indépendance nous ne nous faisons plus aucune idée; elle nous épouvanterait, la prendrions-nous à la veille de la Révolution, c'est-à-dire à une époque où, sur de nombreux points, elle avait déjà subi maintes restrictions. Enfin le pouvoir absolu du Roi était de toutes parts endigué par le caractère même et par la personnalité de ceux de ses sujets qui se trouvaient en rapport avec lui.

C'est l'un des points les moins connus, les moins compris du gouvernement royal dans l'ancienne France et sur lequel nous voudrions encore nous arrêter un instant.

« Si j'étais lieutenant de police, disait Louis XV, je défendrais les cabriolets. »

Parole célèbre, où l'on cherche communément un témoignage de l'insouciance et de la légèreté de celui qui l'a prononcée, au lieu d'y voir un détail caractéristique du gouvernement d'autrefois. Rapprochons-la du trait suivant :

A peine Charles Craon eut-il été nommé gouverneur d'Aigues-Mortes, qu'il ordonna de mettre en liberté tous les prisonniers de la grosse tour, et, comme on lui faisait craindre les conséquences de cette initiative :

« Le Roi, dit-il, est le maître de m'enlever le commandement qu'il m'a confié, mais non de m'empêcher d'en remplir les devoirs selon ma conscience et mon honneur. »

Louis XV pouvait, s'il le désirait, retirer au lieutenant de police les fonctions dont il l'avait chargé, mais tant que Sartine était en place, il ne pouvait pas lui imposer sa manière de voir.

Il en allait ainsi dans la France entière et dans toutes les parties du gouvernement.

Ce gouvernement était « personnel ; » nous voulons dire qu'il s'exerçait par les individus ; aujourd'hui il s'exerce par les règlemens. Un ministre ne connaît plus aujourd'hui de ses subordonnés que les fonctions dont ils ont à s'acquitter ; dans l'ancien temps les règlemens n'existaient pas. On vivait en commun par la puissance des traditions et des coutumes. Il y avait un certain nombre de gens en place qui, dans ces places, agissaient conformément à leurs croyances, à leur caractère, à leurs capacités. De nos jours, les particuliers employés par le gouvernement sont « quelque chose, » et de plus ou moins éminent selon la situation qu'ils occupent; dans l'ancienne France, ils étaient « quelqu'un. »

Ici se présente une observation qui aide à comprendre Louis XIV. Il voulait gouverner par lui-même ; de là, pour lui, la nécessité, étant donné les contingences que nous indiquons, de connaître par lui-même, sinon tous ses sujets, du moins ceux d'entre eux qui étaient dépositaires de l'autorité; de là, le désir qu'il exprimait de voir régulièrement à la Cour prélats, sei-

gneurs, intendans, capitaines... « Louis XIV, dit Saint-Simon, obligeait les prélats qui s'étaient le plus attachés à leurs diocèses, à venir passer chaque année trois ou quatre jours auprès de lui. » Il voulait connaître tout ce qui marquait, voire les gens les plus retirés. Ce n'était pas par vanité; ce n'était pas, ce qu'on croirait plutôt, pour rehausser de leur présence l'éclat de sa Cour, mais par une nécessité de son gouvernement. « C'est un homme que je ne vois jamais, disait-il, je ne le connais pas. » Et il s'efforçait du matin au soir, depuis son lever jusqu'à son coucher, de voir et de connaître tous ceux qui étaient venus auprès de lui. « Il regardait à droite, à gauche, dit Saint-Simon, à son lever, à son coucher, à ses repas, en passant dans les appartemens, dans les jardins de Versailles; aucun ne lui échappait, jusqu'à ceux qui n'espéraient pas même être vus. » L'État ne s'administrait pas par des fonctionnaires: il s'administrait par la personnalité des gens en place et des autorités locales; personnalités que le Roi devait connaître s'il voulait faire son métier.

De ces faits, suivons les conséquences:

Chacun dans sa place avait une liberté d'action dont nous avons perdu jusqu'au sentiment. Selon l'expression de Guy Coquille, sur tous les points du pays, le Roi avait « des compagnons en sa majesté. » « Louis XV en sa propre Cour, écrit le chevalier Déon au comte de Broglie, avait moins de pouvoir qu'un avocat du Roi au Châtelet. » Maurepas, premier ministre, répond à Lauzun: « Je n'ai pu parvenir à faire ce que vous désiriez, vous n'aviez pour vous que le Roi et moi. »

Le « bon plaisir » du Roi était de toutes parts refoulé par d'autres « bons plaisirs » et dont chacun s'exerçait librement entre les limites qui lui étaient assignées.

Combien de fois ne voyons-nous pas la volonté souveraine arrêtée, et directement, franchement, par celle de ses ministres responsables et qui contresignaient jusqu'à ses lettres de cachet, expression de sa volonté personnelle. Du Haillan énumère les parties du gouvernement où le Roi est maître, puis il ajoute: « Mais bien qu'il ait puissance absolue de toutes les choses susdites, si est-ce qu'il en fait bien peu sans l'avis de son conseil; et bien souvent ce qu'il a dit, ordonné et accordé, est révoqué, cassé et rescindé par l'autorité d'icelui. »

Au reste Saint-Simon, en un passage souvent cité, n'a-t-il pas

fait remarquer que jamais prince ne gouverna moins que ce monarque qui passe pour avoir été, parmi tous, le prince le plus absolu ? Ainsi s'expliquent tant de traits conservés dans les annales de notre ancienne monarchie. Qui ne connaît l'histoire du *Secret du Roi*, si bien contée par le duc de Broglie ? En cachette Louis XV dirige une diplomatie opposée à celle de son ministre. Le comte de Broglie en est chargé. L'intrigue coûte 10 000 livres par mois ; car le Roi est impuissant à imposer ses idées à son ministre, d'autant que celui-ci a l'appui du Conseil. Mais pourquoi, dira-t-on, ne changeait-il pas de secrétaire d'État ? C'est qu'on ne changeait pas de ministre aussi facilement au XVIIIe siècle qu'en notre temps, et précisément à cause de la personnalité de ceux qui étaient en place, et à cause du respect des traditions dont toute la vie publique était faite. Or il arriva que le secret du Roi fut dévoilé. On imagine la colère du secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Malheur aux agens du souverain. Le comte de Broglie est disgracié, Dumouriez et Favier sont mis à la Bastille.

Louis XVI entretiendra de même une correspondance secrète avec Vergennes, à l'insu de son Conseil, correspondance cachée par lui dans ses petits appartemens, au-dessus de la pièce des enclumes, où le Roi se livrait à ses travaux de serrurerie.

L'indépendance des gouverneurs provinciaux était encore accrue par la distance et la lenteur des communications. « On voit, en pleine paix, observe M. le vicomte d'Avenel, le souverain chercher à faire révolter ses sujets contre leur gouverneur, afin de chasser celui-ci d'une place ; on le voit traiter avec des bourgeois influens pour surprendre une citadelle que le Roi avait confiée à sa garde. »

Même spectacle si nous passons du grand au petit.

Prenons un exemple entre cent : l'administration du For-l'Évêque. Elle était placée sous l'autorité d'un concierge, — nous dirions d'un directeur, — assisté d'un greffier, — nous dirions d'un secrétaire général. L'un et l'autre une fois nommés conservaient, comme il vient d'être dit, leur liberté d'action. Cependant il fallait garantir les prisonniers contre les abus possibles. Voici ce qu'on avait organisé : l'intérêt du concierge était que les prisonniers restassent très longtemps sous les verrous, à cause du profit que lui procurait la location des chambres occupées par eux ; l'intérêt du greffier, au contraire,

était que les prisonniers sortissent le plus tôt possible, car, à la sortie, il touchait les droits d'écrou et de recommandation. « En sorte que, écrit le concierge Dinant du Verger, si un concierge avide avoit le désir de retarder la liberté d'un prisonnier, il est naturel de penser que le greffier y mettroit obstacle. »

Cette manière de régler l'administration d'une maison de détention paraîtrait à notre génie administratif une vraie extravagance : elle était toute conforme à l'esprit de l'ancien temps.

Et ne voit-on pas le pouvoir royal lui-même encourager les dépositaires de son autorité, dans leur résistance, quand, depuis le XIVe siècle jusqu'au XVIIIe siècle, il enjoint à ses baillis, sénéchaux, gens de justice, conseillers au Parlement, de ne mettre ses ordres à exécution que s'ils n'y trouvent rien qui soit contraire au droit ou aux devoirs de leurs charges, au bien ou à l'équité. Admirable conception du gouvernement d'un pays libre et sur laquelle les modernes ne sauraient assez réfléchir. « y a, disent les remontrances du 9 avril 1753, — nous sommes au XVIIIe siècle, et c'est le Parlement qui s'adresse directement au Roi, — il y a une économie aussi ancienne que la monarchie, qui assure l'observation de l'ordre ; c'est la gradation des pouvoirs intermédiaires qui, dépendant du souverain dont ils émanent, forment l'enchaînement de toutes les parties de l'État ;... dépôt sacré, où l'autorité souveraine et la confiance des sujets s'unissent intimement, degrés nécessaires pour établir la communication entre le trône et les peuples... » Ce que répète Montesquieu, pour lequel ces « pouvoirs intermédiaires » constituent la nature même du gouvernement monarchique.

Ce respect de l'indépendance laissée aux « officiers, » nous dirions aux « fonctionnaires, » tenait à des causes diverses ; à l'hérédité et à la vénalité qui faisaient que chacun était propriétaire de son office. Il tenait aussi à ce qu'un récent historien, M. Mariéjol, appelle très bien « la force d'opinion, » qui résidait dans les personnes en fonction. Sans oublier cette hiérarchie des personnes en groupemens de clientèle, ces liens d'homme à homme, tradition du Moyen âge, qui faisaient de tout personnage en place une puissance avec laquelle les plus puissans devaient compter. Au point que, sous la Régence, le Duc d'Orléans se voit obligé, quoi qu'il en ait, de faire entrer au Conseil des

personnages qui sont notoirement ses ennemis; leur position sociale les y inclinait si fortement, qu'il lui était impossible de les en écarter. « La formation du Conseil de Régence, écrit Saint-Simon, fut très difficile. Il devait être composé d'assez peu de membres pour le rendre plus auguste, et il y avait plusieurs personnes ennemies de M. le Duc d'Orléans que leur état ne permettait pas d'en exclure. »

Contingences qui expliquent aussi l'obligation où était le Roi d'envoyer immédiatement en exil, loin de la Cour et loin de Paris, ceux de ses ministres auxquels il retirait leur portefeuille. Leur situation personnelle aurait créé les plus grands ennuis, s'ils fussent restés dans les entours du gouvernement. On fit exception, sous Louis XVI, en faveur du duc d'Aiguillon. Le duc demeure à Paris « embusqué dans son hôtel, » pour reprendre l'expression de M. le marquis de Ségur. Et entouré d'une cour de fidèles, d'alliés, d'obligés, Aiguillon devient pour la Cour la cause de mille difficultés et embarras.

Et nous n'avons pas parlé de l'organisation même de la famille, de sa constitution si robuste, si indépendante, sous la direction de son chef, où les pouvoirs publics trouvaient des barrières infranchissables et qui ne cessèrent de les faire reculer.

* * *

« L'autorité du Roi, disait Retif de la Bretonne, existe *séparément :* elle laisse les autres autorités tout entières. » Et le marquis de Mirabeau en s'adressant au Roi : « Votre puissance n'est autre chose que la réunion d'une multitude de volontés fortes et actives à la vôtre. » Si bien que, dans l'ancienne France, le « bon plaisir » était l'essence même du gouvernement; par quoi il faut entendre, non pas un régime arbitraire, une tyrannie à la mode du Bas-Empire romain, ou des monarchies orientales, — et sur ce point Robespierre lui-même devait rendre justice à nos rois; — mais une vie publique où chacun conservait sa liberté d'initiative, sa franche allure et son indépendance personnelle. Au sommet de la hiérarchie apparaissait le monarque et, du haut en bas, chacun dans la sphère où il était appelé à se mouvoir, agissait « à son instar, » si l'on veut bien nous permettre de parler ainsi. En ce temps, l'art du gou-

vernement consistait à éviter les heurts, les contestations entre les « autorités, » entre les mille et mille volontés librement agissantes dont le groupement formait la nation, en quoi le rôle du souverain demeura jusqu'à la fin de l'ancien régime ce qu'il avait été dans les premiers siècles où avaient régné les Capétiens : « Accorder ses sujets les uns avec les autres et tous ensemble avec soi. » La force des traditions et des coutumes, la communauté des croyances et des aspirations, facilitaient l'accomplissement de cette grande tâche. La monarchie de France, conclut en quelques lignes, d'une merveilleuse ampleur et clairvoyance, l'évêque Claude de Seyssel, la monarchie de France se conserve « par l'entretenement des sujets de tous états en bon accord et au contentement d'un chacun : cause principale de la conservation et augmentation d'icelle monarchie. Moult est requis de l'entretenir et garder qu'elle ne vienne à discord, car facilement s'ensuivroit la ruine de la monarchie. Et pour ne venir à cet inconvénient ne faut autre chose, fors entretenir lesdits états chacun en ses libertés, privilèges et coutumes. »

Et tel a été durant huit siècles, — spectacle unique dans l'histoire du monde, — tout le gouvernement de notre ancienne monarchie.

*
* *

L'ensemble du régime apparaîtra une fois de plus dans sa vraie lumière, si nous le comparons avec le gouvernement impérial, tel qu'il devait sortir de l'œuvre centralisatrice et administrative de la Révolution :

« C'est par millions, écrit M. Frédéric Masson, que l'on compterait les signatures (données par l'Empereur), car la Correspondance publiée avec ses 22 000 numéros ne contient pas la cent millième partie de ses lettres, de ses ordres, de ses décisions, nul décret, nul brevet, nulles lettres patentes, nul contrat de mariage, nul des actes de nomination et de destitution, nulle des lettres closes ou des lettres de grâce, nul de ces morceaux de papier ou de parchemin qui, chaque jour, dans cet Empire qui était l'Europe, allait récompenser ou punir à tous les degrés des hiérarchies diverses, judiciaire, administrative, financière, militaire. Ce corps immense n'avait qu'un cœur où tout le sang refluait par toutes les veines pour être chassé

ensuite dans toutes les artères : le cœur, c'était Napoléon et le sang c'était sa pensée sans cesse en éveil, que nul n'interrogeait en vain et qui constamment se manifestait par ce signe visible, cette N fulgurante ou la plume écrasée jette des jambages comme une auréole, où, sous la lettre initiale, la vigueur du trait accuse et marque la volonté du maître (1). »

IX. — CONCLUSION

La France, qui vivait de ses traditions, qui se gouvernait d'une manière indépendante sous la direction de ses « autorités locales » et ne connaissait d'autres lois que ses coutumes séculaires, vit, dès le XVIIe siècle, à Paris et dans la plupart des provinces, ces anciennes traditions s'altérer. On cherche des « lois, » selon le mot du cardinal de Retz, on les cherche « à tâtons. » Après la mort de Louis XIV, cette transformation, qui recevait son impulsion du fond de la nation, prit des proportions de plus en plus grandes. L'une des principales causes en était l'altération des mœurs et des sentimens qui avaient formé la vieille famille française, base de l'édifice dont la monarchie était la clé de voûte. Cette base est donc ébranlée et, par contre-coup, les « ordres » qui constituent la nation se lézardent jusqu'à leur sommet, où la royauté même en est atteinte.

Il serait trop long de montrer ici ce mouvement de désorganisation par le détail.

Que si les tentatives de faire pénétrer dans le pays l'autorité centrale où s'employèrent les ministres de Louis XVI, afin de remplacer par elle les traditions altérées, avaient eu le temps de prendre de la force et de se développer, les troubles de la Révolution ne se seraient pas produits. Quand éclatèrent les violences du 14 juillet 1789, la principale force de la monarchie était toujours encore une force morale. Du jour au lendemain, on s'aperçut combien celle-ci était atteinte et la monarchie n'exista plus.

Quand les érudits auront débarrassé les études sur la Révolution des déclamations et des considérations politiques

(1) Frédéric Masson, *Napoléon chez lui*, p. 172.

dont elles continuent d'être encombrées, il apparaîtra qu'on s'est servi de cette expression, — la Révolution, — pour désigner dans l'histoire de France le passage du régime patronal au régime administratif : alors les lois se substituèrent aux croyances et les règlemens administratifs remplacèrent les traditions, transformation que tous les peuples ont subie ou subiront au moment correspondant de leur histoire. L'énergie et le despotisme révolutionnaire, dont l'œuvre a été complétée par le génie de Napoléon, ont ainsi fait chez nous ce que le génie de Jules César et l'habileté d'Auguste avaient fait à Rome. Il est vrai que les Français ont vu, en 1792, la forme républicaine succéder à la forme monarchique, tandis que les Romains avaient vu la forme monarchique succéder à la forme républicaine; mais la transformation sociale a été la même de part et d'autre, rendue inévitable de part et d'autre par la ruine des traditions; et les conséquences en ont été de part et d'autre identiques : parmi les débris du régime patronal, ont jeté leurs racines et se sont développées, chez les Romains comme chez les Français, jusqu'à pénétrer dans les moindres recoins de leur vie publique et privée, la contrainte législative et la bureaucratie.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

REVUES ÉTRANGÈRES

GŒTHE ET LA MUSIQUE

Die Tonkunst in Gœthes Leben, par Wilhelm Bode, deux vol. in-18 illustrés. Berlin, librairie Mittler, 1911.

Un jour, j'entre par hasard dans la chambre de l'un de mes condisciples, qui est en train de prendre une leçon de clavecin, et je trouve là un professeur qui est bien l'homme le plus amusant de la terre. Pour chacun des doigts de la main droite et de la main gauche, il a un surnom particulier, dont il se sert pour désigner ce doigt, avec une drôlerie impayable, toutes les fois que son élève en doit faire usage. Les touches noires et blanches se trouvent pourvues d'appellations non moins pittoresques, et les tons eux-mêmes ne sont jamais mentionnés que sous des noms imagés. De tout cela résulte une étrange et charmante compagnie qui, sous mes yeux, se met à travailler en commun de la manière la plus simple et la plus parfaite. Notes et mesure semblent devenir merveilleusement faciles, et l'élève, dans l'excellente humeur où l'a transporté un enseignement aussi divertissant, constate qu'il n'a qu'à se laisser aller pour bien jouer le morceau qu'il a devant lui !

A peine rentré à la maison, j'insistai auprès de mes parens pour qu'ils prissent désormais au sérieux leur projet de nous faire apprendre le clavecin, à ma sœur et à moi, en les conjurant de nous donner pour maître cet homme incomparable que je venais de rencontrer chez mon condisciple. Mes parens, cependant, ne voulurent pas se décider tout de suite. Ils s'informèrent, et les renseignemens qu'ils reçurent ne furent pas, en vérité, défavorables à l'amusant professeur, mais non plus ne révélèrent rien qui lui fût exceptionnellement favorable. Cependant, je m'étais empressé déjà de raconter à ma sœur toutes les dénominations comiques qui m'avaient ravi : si bien que nous étions tous les deux follement impatiens des leçons espérées, et réussîmes enfin à les obtenir.

Le professeur commença par nous faire apprendre les notes de la

gamme; et comme, décidément, aucune plaisanterie ne survenait à ce propos, nous dûmes nous consoler en supposant que l'amusement arriverait bientôt lorsque l'étude propre du clavecin nous offrirait l'occasion de faire marcher nos doigts. Mais voilà que ni l'emploi des touches, ni le doigté ne parurent donner lieu à la moindre dénomination divertissante! Absolument aussi sèches qu'avaient été les notes, le restèrent également pour nous les touches noires et blanches, sans que nous entendissions une seule syllabe de tous ces noms de Poucet, de Cadet, et de Doigt Doré dont j'avais gardé le vivant souvenir. Notre professeur nous faisait voir, durant ses leçons, une mine aussi grave qu'il m'avait naguère montré un visage joyeux. Ma sœur me reprochait amèrement de l'avoir trompée, et ne doutait pas qu'en effet tout ce que je lui avais raconté ne fût que pure invention de ma part. Et moi-même, sous le coup de ma surprise, je me sentais tout déconfit, ce qui m'empêchait de profiter des leçons, encore bien que notre homme s'acquittât assez consciencieusement de sa tâche. Toujours je continuais à attendre, avec l'idée que les plaisanteries de naguère finiraient, tout de même, par venir. Hélas! les plaisanteries ne venaient toujours pas; et sans doute je n'aurais jamais pu m'expliquer l'énigme si un nouveau hasard ne s'était chargé de m'en apporter la solution.

Un jour, pendant que je prenais l'une de mes leçons, un autre condisciple entra dans ma chambre; et voici que, tout d'un coup, je vis se rouvrir librement tous les conduits de la riche et délicieuse fontaine de drôlerie! Tout d'un coup les Poucet et les Cadet, et les Grattet et les Chatouillet, qui étaient les surnoms assignés aux doigts, comme aussi les Fatet et les Solet, désignant les notes *fa* et *sol*, rentrèrent en scène, et recommencèrent à évoquer devant moi d'adorables figures de petits bonshommes. Mon jeune ami ne s'arrêtait pas de rire, et s'émerveillait que l'on pût apprendre tant de choses d'une façon aussi amusante.

C'est l'auteur de *Faust*, on le devine, qui nous décrit ainsi les débuts de son éducation musicale; et le fait est que, durant toute sa longue carrière, ce grand poète semble avoir toujours inconsciemment conservé, à l'égard de la musique, un peu du mélange d'indifférence et de mauvaise humeur produit en lui par la « sécheresse » inattendue de l'enseignement de son premier maître. Je sais bien que de cela Gœthe lui-même n'aurait voulu convenir à aucun prix, non plus que n'en conviennent aujourd'hui ses biographes et commentateurs. N'est-ce pas précisément pour nous démontrer l'excellence de son goût musical, et l'extrême importance attachée par lui à l'œuvre des compositeurs anciens et contemporains, que l'un des écrivains les plus autorisés à nous parler de lui, M. Wilhelm Bode, vient de publier deux remarquables volumes, tout remplis de documens précieux, sur le *Rôle de la Musique dans la vie de Gœthe?* Mais les documens reproduits par M. Bode suffiraient, à eux seuls, sinon

pour contredire sa thèse, du moins pour en réduire considérablement la portée. Le critique allemand, d'ailleurs, ne cherche pas à nous dissimuler tout ce que l'amour de son héros pour la musique a toujours eu d'étroit et de suranné. Il ne se fait pas faute de nous citer, notamment, cet aveu caractéristique du poète : « La musique n'est rien sans la voix humaine. » Et l'ensemble de ses deux volumes nous prouve assez combien Gœthe, dès sa jeunesse et jusqu'à sa mort, est resté obstinément fidèle à une conception esthétique aussi singulière, excluant du domaine de l'art toutes les formes de la musique instrumentale. « Des mélodies non accompagnées de paroles, — disait-il encore, — sont pour moi comme des papillons ou de jolis oiseaux colorés qui voltigent, çà et là, au-dessus de nos têtes. » Je ne crois pas que jamais il ait pris un plaisir réel à une symphonie, à une œuvre quelconque d'orchestre ou de musique de chambre, voire à une composition pour le piano, — sauf peut-être aux fugues de Sébastien Bach et aux libres fantaisies improvisées, dans sa chambre de Weimar, par l'enfant-prodige Félix Mendelssohn : les premières le séduisant parce qu'il prétendait y découvrir comme des « problèmes mathématiques, avec des données très simples aboutissant à des résultats d'une complication grandiose, » tandis que l'improvisation du petit Mendelssohn devait surtout émouvoir en lui le psychologue, peut-être aussi l'amateur passionné de « curiosités » naturelles. A quatre-vingts ans de même qu'au temps lointain de ces « années d'apprentissage » où le jeune étudiant suivait volontiers ses amis (ou amies) dans les salles de concert de Leipzig et de Strasbourg, toutes les grandes créations instrumentales des Bach et des Hændel, et de Haydn, et de Mozart, et de Beethoven n'étaient pour lui littéralement « rien; » et il n'y avait pas jusqu'aux *ouvertures* écrites pour ses drames, pour les opéras composés sur des livrets de son invention, qui ne lui demeurassent manifestement indifférentes, pour ne pas dire antipathiques, acceptées par lui comme un sacrifice nécessaire à ce qu'il tenait pour une regrettable erreur du goût perverti de sa race.

Encore n'allait-il pas très loin dans son amour de la seule musique qu'il consentît à admirer, celle qui se traduit « par la voix humaine. » Il concédait à son vieil ami Zelter que les oratorios de Hændel et les *Passions* de Bach étaient de belles œuvres ; mais pas une fois l'idée ne lui est venue d'aller les écouter à Berlin, où son ami en donnait des exécutions sans pareilles, ni même de se les faire exécuter chez lui, à Weimar, si ce n'est par manière d'exposition historique. L'opéra, le grand opéra italien, français, ou allemand, l'ennuyait à tel point

qu'il passait des années sans daigner en entendre un seul acte au théâtre grand-ducal, dont il était l'intendant. Toute la musique vocale se limitait, pour lui, à deux genres : l'opéra-comique et le *lied*. Après quoi ses livrets d'opéras-comiques, sur lesquels j'aurai à revenir tout à l'heure, nous révèlent l'idée infiniment petite, et presque enfantine, que cet homme d'un génie souverain se faisait du seul type de musique théâtrale qui lui fût vraiment cher. Sa vie durant, il n'a voulu voir dans l'opéra-comique rien d'autre que l'ancien *singspiel* de sa jeunesse, la comédie « bouffonne » agrémentée de couplets, ou parfois, tout au plus, une tragi-comédie d'un niveau plus relevé, mais n'ayant recours au chant que pour de courts passages épisodiques quasi indépendans de l'action principale. Le *lied*, voilà en somme l'unique emploi de l'art musical qui lui apparût tout à fait légitime : un *lied* où l'accompagnement instrumental fût aussi discret que possible, et où le musicien s'interdît même strictement de composer une musique différente pour les différentes strophes du poème. Toute sa correspondance, l'unanimité des témoignages contemporains, ne nous laissent nul doute sur cet article de sa doctrine esthétique. Jamais Gœthe n'a pu se résigner à reconnaître sincèrement la valeur artistique de la *Violette* de Mozart, ni de la *Chanson de Mignon* de Beethoven, ni du *Roi des Aulnes* de Schubert, non plus que d'aucun des chants immortels composés par ces deux derniers maîtres sur d'autres de ses délicieuses romances ou ballades. Il leur reprochait, à ces maîtres, d'avoir « défiguré » les poèmes qu'ils lui empruntaient; par où il voulait dire tout d'abord qu'ils avaient adjoint à sa poésie, contrairement à tout droit, une quantité au moins équivalente de libre expression musicale : mais, à défaut même d'une telle concurrence d'un génie étranger, devinée par lui dans les *lieds* d'un Schubert ou d'un Beethoven, il n'aurait pu pardonner à ces novateurs la façon dont ils avaient, suivant le mot allemand, *durchkomponiert*, « composé tout au long » le texte de ses poèmes, avec une musique variant de strophe en strophe, alors que le devoir absolu du compositeur était, suivant lui, de trouver une phrase mélodique convenant d'avance à toutes les strophes, et ne formant ainsi qu'une aimable enveloppe musicale toute superficielle, sous laquelle se dessinât, intacte, l'harmonieuse beauté des phrases du poète.

Aussi bien n'est-ce pas seulement de cette manière indirecte, par le choix de ses genres musicaux favoris, que Gœthe nous a signifié l'étrange médiocrité du rôle esthétique assigné par lui à un art dont il se flattait, cependant, d'avoir su pénétrer l'essence la plus secrète.

D'année en année, à mesure que se déroule devant nous sa noble carrière, nous le voyons se rendant mieux compte en soi-même, et proclamant au dehors avec plus de franchise sa répugnance pour toute musique qui ne tâche pas simplement à nous « divertir. » Les deux volumes de M. Bode contiennent, à ce propos, quelques citations bien curieuses : soit que, dans ses propres lettres, le vieux poète se plaigne avec une amertume indignée de la scandaleuse présomption des nouveaux théoriciens, qui osent prescrire à la musique la tâche d'émouvoir profondément les cœurs alors que son unique objet a été et sera toujours de délasser l'esprit en charmant les oreilles ; ou bien qu'il se réjouisse de s'entendre affirmer, dans une lettre de son confident et conseiller Zelter, que les jeunes musiciens, et notamment Beethoven, « emploient la massue d'Hercule pour écraser des mouches. » Durant sa jeunesse, l'auteur « romantique » de *Werther* se croyait encore tenu d'apprécier la forte grandeur des opéras de Gluck : plus tard, le poète « olympien » en arrive à ressentir une irritation passionnée, une véritable colère, — et assez surprenante chez lui, — lorsque l'un de ses correspondans ou quelqu'un de son entourage risque devant lui une allusion à la possibilité, pour la musique, de rivaliser en puissance d'émotion avec la poésie ou l'art dramatique.

D'où vient donc que la musique ait occupé tant de place dans la vie d'un homme qui toujours s'est fait d'elle une idée aussi pauvre ? Notre Victor Hugo, lui non plus, — quoi qu'on en ait dit, — n'a pas beaucoup aimé la musique : mais je ne pense pas que jamais personne s'avise d'étudier ses rapports avec l'art musical de son temps. Tandis que voici deux gros volumes entièrement consacrés au « rôle de la musique dans la vie de Gœthe ; » et non seulement ces deux volumes ne nous offrent point trace de digressions inutiles ou de « remplissage : » mais je ne saurais dire à quel point ils sont instructifs, et même amusans, nous promenant d'un bout à l'autre de la glorieuse carrière du poète allemand sans que jamais il cesse de nous apparaître dans tout le plein relief de sa riche et puissante individualité. Il y a là un petit problème historique, mais beaucoup plus explicable qu'on pourrait le supposer, et dont l'ouvrage de M. Bode nous permet, aujourd'hui d'entrevoir bien aisément la solution.

Car, en premier lieu, il ne faut pas oublier que ce poète qui n'aimait pas la musique, — ou du moins ne l'aimait que sous une forme

et dans des proportions infiniment restreintes, — appartenait et par sa naissance et par toutes les racines de son génie poétique à une nation dont on a pu dire justement que la musique était pour elle un besoin inné, comme le manger et le boire. Si même il avait eu, personnellement, encore moins de curiosité et de goût pour la musique, Gœthe, de par sa race et son éducation, aurait encore été hors d'état de s'en passer pour l'usage quotidien de sa vie intime et sociale. Pareil à l'énorme majorité de ses compatriotes, il s'était accoutumé dès le berceau à ne pouvoir pas concevoir l'existence, et en particulier quelques-uns de ses modes les plus importans, tels que les repas, les réunions d'amis, ou les tête-à-tête amoureux, autrement qu'enveloppés d'une atmosphère musicale. Enfant, il avait été nourri de chansons autant que de lait; collégien, il n'avait pas douté un seul instant de l'obligation pour lui d'apprendre le clavecin; étudiant, il avait dû forcément s'affilier à des sociétés chorales, et c'est encore la musique qui, forcément, avait été le premier sujet de ses entretiens avec ces charmantes jeunes filles de Saxe, de Thuringe, puis d'Alsace, dont il nous a laissé d'inoubliables portraits. Dire de lui qu'il n'aimait pas la musique, cela signifie simplement qu'il ne lui accordait qu'une très petite part de son cœur, en plus du besoin instinctif qu'il avait d'elle pour orner, égayer et remplir ses journées. Si bien que ses biographes, par cela seul qu'il était Allemand et vivait de la vie de son milieu national, ne sauraient s'empêcher de nous rendre compte de ce qu'a été le décor « musical » des diverses étapes de sa carrière.

Mais en outre il faut songer que cet Allemand était un poète, et un poète dont la gloire populaire venait bien moins de ses drames que de ses exquises petites pièces lyriques : sans compter que toujours dans ses drames eux-mêmes comme dans ses romans, le cœur de ses compatriotes est allé avant tout aux nombreux « intermèdes » lyriques qui s'y trouvaient semés, chansons de Claire, de Marguerite, ou de Mignon, strophes ailées jaillissant tout d'un coup parmi des pages de prose ou de solennels grands vers alexandrins. Or, les premiers de ces chefs-d'œuvre du jeune poète francfortois se sont produits en un temps où toute petite pièce de ce genre s'appelait une « chanson, » et évoquait irrésistiblement l'idée, le désir d'une traduction musicale. Lorsque Lamartine, Victor Hugo, ou Musset offraient au lecteur français les recueils de leurs « odes » et de leurs « ballades, » il était entendu que ces poèmes devaient s'accommoder d'être simplement « lus, » avec un élément de mélodie et d'harmonie « parlées » qui

pouvait, le mieux du monde, se suffire à soi-même. Rien de semblable en Allemagne, au moment où ont paru les « chansons » de Gœthe. Chacune d'elles était vraiment comme un texte à « mettre en musique; » et d'avance déjà tout lecteur les « chantait » intérieurement, au lieu de les « lire ; » et toujours le poète, de son côté, les concevait comme ayant à se revêtir de musique, — sauf pour lui à souhaiter que cette musique fût à la fois la plus discrète possible et la plus conforme au sentiment qui lui avait inspiré les paroles. De par sa race, Gœthe n'imaginait pas que l'on pût se passer de musique; de par sa profession, il avait conscience de ne pouvoir pas se dispenser de la collaboration d'un musicien : est-il besoin d'autre chose pour nous expliquer l'extrême importance du rôle de la musique dans sa double vie d'homme privé et de poète « lyrique? »

Et pourtant à ces deux explications s'en ajoute une troisième, que nous révèlent clairement ses écrits, et en particulier l'abondante série de ses lettres intimes. Nous découvrons dans ces lettres que le grand poète a toujours, depuis sa jeunesse, rêvé d'avoir expressément un musicien attaché à son service, — pour des motifs divers que nous laissent fort bien deviner les documens recueillis par M. Wilhelm Bode. Il voulait, tout d'abord, que ce musicien complétât son œuvre de poète lyrique, en revêtant de musique, sous sa direction, les nombreuses « chansons » qu'il avait écrites déjà ou projetait d'écrire. Pas une de ces chansons qui, sitôt publiée, ne se trouvât mise en musique par une douzaine au moins de compositeurs professionnels ou de simples « amateurs : » mais le poète aurait aimé avoir près de soi quelqu'un qui précisément, parmi cette diversité d'interprétations musicales, produisît en quelque sorte la version « officielle, » le complément authentique de la pensée et des paroles de sa « chanson, » donnant à celle-ci sa pleine valeur expressive sans trop nuire jamais, par sa « musicalité » propre, à l'attrait dominant du poème. De plus, Gœthe entendait que son musicien attitré collaborât avec lui, — ou, pour mieux dire, travaillât sous ses ordres, — à « compléter » pareillement les opéras-comiques et autres œuvres accompagnées de chants qu'il se proposait d'écrire pour les scènes allemandes. Après la popularité de ses poèmes lyriques, la gloire du théâtre avait toujours été le principal objet de son ambition ; et en particulier il avait résolu de donner à l'Allemagne un opéra vraiment « national, » équivalent à celui que Gluck d'une part, et de

l'autre les Monsigny et les Grétry avaient donné à la France. Il est vrai que cet opéra allemand, tel qu'il rêvait de le créer, se réduisait surtout à une « adaptation » de l'opéra-bouffe italien : un dialogue en beaux vers allemands, que le musicien traiterait à la manière des *récitatifs* italiens, et qui çà et là serait coupé de « chansons » ou de petits « ensembles. » Mais d'autant plus il désirait avoir auprès de soi un compositeur qui consentît à exécuter, sous sa direction immédiate, la partie musicale de ces œuvres nouvelles. Et ce n'est pas tout. De plus en plus, à mesure que grandissait sa jeune renommée, ce poète de génie aspirait à n'être pas seulement un poète, mais encore un savant et un esthéticien, le maître tout-puissant de la pensée allemande. C'est dire qu'il se promettait également de régner sur la musique nationale, et qu'à cette fin aussi, l'assistance d'un musicien professionnel lui était indispensable, d'un homme qui l'instruisît et le conseillât, lui fournît le fondement « technique » de ses théories, le guidât dans l'appréciation des œuvres musicales, anciennes et modernes, sur lesquelles il aurait à se prononcer.

Pour tous ces motifs, le poète allemand, de très bonne heure, s'est mis en quête d'un musicien qu'il pût s'attacher, presque à la manière dont les princes d'alors attachaient à leur cour un « maître de chapelle. » Mais au contraire de ces princes, qui trouvaient assez aisément l'homme souhaité, on comprend que Gœthe ait eu quelque peine à découvrir un collaborateur musical entièrement conforme à l'image idéale qu'il s'en était faite. Il lui fallait un artiste à la fois très savant et foncièrement médiocre, capable de l'aider dans ses divers travaux esthétiques; capable aussi de comprendre et d'appliquer toutes les indications qu'il recevrait de lui touchant la « mise au point » de ses poèmes, lyriques ou dramatiques; et néanmoins assez modeste (et d'un génie personnel assez mince) pour se résigner à ce rôle effacé de « metteur au point, » sans que jamais son originalité propre risquât d'égaler ou de surpasser celle du poète qui lui faisait l'honneur de l'associer à sa destinée. On s'est souvent étonné que l'auteur de *Werther* et d'*Egmont*, préoccupé comme il l'a été toute sa vie du choix d'un musicien pour « interpréter » ses poèmes, n'ait jamais eu l'idée de s'adresser à aucun des maîtres immortels qui vivaient en son temps ; et vraiment il y a quelque chose d'étrange, au premier abord, dans ce fait incontestable que, pendant que Gœthe réclamait à tous les vents un compositeur pour traduire sa pensée poétique, des compositeurs tels que Gluck, puis Mozart, puis Beethoven et Schubert et Weber suppliaient anxieuse-

ment, — et vainement, — tous leurs amis de leur procurer un beau poème d'opéra ou d'opéra-comique. Mais en réalité la chose n'a rien que de parfaitement explicable. Ce n'était pas un musicien de l'espèce de ceux-là que désirait avoir à son service le poète-philosophe de Weimar. Ces musiciens, il les redoutait et les détestait déjà, comme on l'a vu, pour des raisons théoriques, leur reprochant de « défigurer » ses poèmes; mais par-dessus tout il sentait que des maîtres d'une individualité aussi forte ne sauraient avoir rien de commun avec le docile et zélé serviteur dont il avait besoin.

Si bien que, toute sa vie, il s'est ingénié à découvrir ce musicien idéal, et puis, l'ayant découvert, à le former et à l' « entraîner, » et à tirer ensuite profit de son assistance, en attendant qu'un jour il se vît obligé de le « remercier : » soit qu'il ne réussît décidément pas à l'utiliser avec tout le fruit désirable, ou encore que sa chance lui permît de rencontrer ailleurs un autre musicien plus apte à le servir selon ses souhaits. C'est là ce qui prête à l'ouvrage de M. Wilhelm Bode un intérêt biographique exceptionnel. Autant un livre aurait risqué de nous ennuyer où l'auteur se serait borné à énumérer les œuvres musicales entendues, pendant trois quarts de siècle, par un homme qui n'a jamais profondément aimé la musique, autant nous prenons de plaisir à la lecture d'un récit où cet homme nous est montré, sans arrêt, recherchant de tous côtés le collaborateur musical qu'il a résolu d'avoir auprès de lui, et l'accablant de marques d'affection lorsqu'il l'a trouvé, et le congédiant, tôt ou tard, pour transmettre sa faveur à un rival plus heureux. Car il ne faut pas oublier que ce prétendu « Olympien » était un passionné, ainsi que doit l'être tout poète de race; et à ses relations avec la petite série de ses musiciens « intimes, » notamment, il a apporté toujours une flamme vivante, un mélange fiévreux de tendresse, d'enthousiasme, et de déception, dont la peinture aurait presque de quoi égaler, pour nous, l'attrait romanesque du tableau de ses plus célèbres idylles ou tragédies amoureuses. Hélas! je ne puis songer à raconter ici ce curieux roman « musical » de la vie de Gœthe; tout au plus vais-je essayer d'en résumer très rapidement l'un des chapitres, l'histoire des relations du poète avec le premier des compositeurs qui ont occupé près de lui, tour à tour, l'emploi de ce que l'on a appelé son « maître de chapelle privé. »

Ce premier en date des confidens et serviteurs musicaux de Gœthe, Christian Kayser, était, sans aucun doute possible, le mieux doué de tous. Il était concitoyen de Gœthe, mais d'une origine beaucoup

moins relevée, ayant pour père un pauvre organiste de Francfort. Dès le collège, son double talent de poète et de musicien lui avait valu l'admiration respectueuse de ses camarades ; et lorsque, en 1775, le jeune Gœthe l'avait prié d'adapter, sur des vers allemands qu'il venait d'écrire, un air de Grétry qu'il aimait entre tous, tout de suite Kayser avait procédé à ce petit travail avec une adresse et un goût qui avaient éveillé chez le poète le désir de faire désormais de lui son musicien attitré. Malheureusement, Kayser avait été obligé, peu de temps après, de quitter l'Allemagne pour s'installer à Zurich, où, pendant un demi-siècle, il allait vivre obscurément du maigre produit de quelques leçons de clavecin. N'importe : son ambitieux compatriote n'en restait pas moins résolu à utiliser, même de loin, toute la science et toute l'émotion poétique qu'il avait eu la joie de découvrir en lui. Sans cesse il lui écrivait, à Zurich, de longues lettres remplies d'éloges et d'encouragemens chaleureux. « Je te porte toujours dans mon cœur ! lui disait-il. Envoie-moi souvent quelque chose de ta composition !... Et rassure-toi, prends confiance ! Tu verras que tout finira par nous réussir ! » Comme l'on pense bien, il joignait à ces lettres tous ses petits poèmes, au fur et à mesure de leur achèvement ; et son protégé zurichois les lui renvoyait par la poste suivante, « ornés » d'une musique très simple, mais certes la plus fidèle qu'on pût rêver au sentiment des poèmes, et parfois d'une exquise beauté mélodique. Et de mois en mois, puis d'année en année, nous voyons s'accroître l'estime de Gœthe pour ce parfait interprète de sa pensée, jusqu'à ce qu'enfin le poète imagine d'employer Kayser à la réalisation de ce nouvel opéra allemand dont je parlais tout à l'heure. Il lui envoie, notamment, une sorte d'opéra-bouffe écrit en légers et délicieux petits vers allemands, une pièce en quatre actes intitulée *Plaisanterie, Rancune et Vengeance* où les trois uniques personnages, Scapin, Scapine et le Docteur, échangent des propos d'un comique assez pauvre en une langue qui égale pour le moins la verve harmonieuse d'un Gautier ou d'un Banville.

Confier une œuvre comme celle-là, — déjà « impossible » par soi-même, — à un musicien de la qualité du savant, pensif, et mélancolique Kayser, c'était comme si l'on eût demandé à Schumann ou à Chopin de mettre en musique le livret des *Rendez-vous bourgeois*. Mais Kayser, docilement, se mit aussitôt à l'œuvre ; et pendant plus d'un an cet opéra-comique servit d'occasion à une correspondance où le caractère de chacun des deux amis se montre à nous de la façon la plus significative, pour ne rien dire de l'extraordinaire floraison

d'idées qui jaillit presque de chacune des lettres de Gœthe. J'ajouterai que celui-ci, prenant au sérieux son rôle de protecteur, ne se lasse pas de prodiguer à Kayser les preuves les plus précieuses de l'intérêt qu'il porte à ses progrès musicaux : le contraignant à accepter d'importantes sommes d'argent qui lui permettront d'acheter des partitions, de visiter les diverses capitales artistiques de l'Europe, ou encore de se procurer le loisir nécessaire à la composition de l'opéra-comique. A Rome, en 1787, il n'a pas de repos qu'il ne l'ait fait venir auprès de lui; et peu s'en faut même que le contact familier de son compatriote et ami ouvre décidément le cœur du poète au charme secret de la musique, révélée soudain aux deux « touristes » sous la forme des messes et des *Improperia* de Palestrina.

Forcé de revenir à Weimar, Gœthe y ramène son musicien. Mais bientôt celui-ci, peu fait pour la vie mondaine, aime mieux aller reprendre à Zurich son obscure existence de coureur de cachets; et voici tout d'un coup que l'illustre ami, après une nouvelle série de lettres du ton le plus tendre, lui annonce l'envoi d'une partition musicale que vient de composer, sur un poème d'opéra expressément écrit naguère à l'intention de Kayser lui-même, un jeune musicien berlinois appelé Reichardt ! Sans vouloir longtemps en rien laisser voir à son protégé, Gœthe avait évidemment compris, désormais, que ce dernier n'était pas l'homme dont il avait besoin. La musique écrite par Kayser pour l'aventure « bouffonne » de Scapin et de Scapine, en particulier, n'avait pas réussi à tenter un seul directeur de théâtre ; et l'on s'explique ainsi sans trop de peine que Gœthe, se résignant enfin à accueillir favorablement la requête d'un compositeur qui lui paraissait mieux à même de le satisfaire, ait confié à Reichardt, par manière d'essai, le poème de sa *Claudine de Villabella*. Oui, mais avec tout cela, — étrange ironie de la destinée, — autant le livret de *Plaisanterie, Rancune et Vengeance* était manifestement au-dessus (ou au-dessous) de l'inspiration toute « lyrique » de l'humble et profond musicien-poète zurichois, autant nous serions en droit de supposer que cette *Claudine*, la plus « romantique » des pièces de Gœthe, aurait convenu au génie de Kayser. Qui sait si, en renonçant trop tôt au service d'un « maître de chapelle privé, » dont l' « entraînement » lui avait cependant coûté tant de soins et d'efforts, l'imprudent poète n'a point perdu à jamais une chance exceptionnelle de réaliser le plus cher de ses rêves, — son vieux rêve de conquête de la scène musicale allemande ?

En tout cas, le pauvre Kayser avait, depuis lors, cessé d'exister pour Gœthe; et bien que son successeur Reichardt se soit montré un serviteur infiniment plus souple, et actif, et adroit, lui-même n'a point tardé semblablement à recevoir son congé. Mais, aussi bien, ni Reichardt ni Kayser n'avaient de quoi rivaliser, auprès de Gœthe, en constante et parfaite utilité pratique, avec le troisième de ses « maîtres de chapelle, » le célèbre Zelter. Celui-là était vraiment l'homme qu'il fallait à Gœthe. Musicien « amateur, » il était, de son métier, l'un des plus notables maîtres maçons de Berlin ; avec cela l'honnêteté même, et d'une intelligence très suffisante, surtout dans les sujets de l'ordre pratique. Personne peut-être, entre tous les amis du poète, ne l'a plus respectueusement admiré, ni ne l'a servi plus efficacement. Il est vrai que les limites, très étroites, de son talent lui interdisaient d'aborder les grands genres de l'opéra ou de l'oratorio : il ne savait écrire que des *lieds*, — et c'est sûrement sous son influence que Gœthe, de bonne heure, a renoncé à produire de nouveaux poèmes de musique dramatique, jusqu'au jour où, dans la seconde partie de son *Faust*, il a brusquement transformé sa tragédie en une façon de drame lyrique, offert par lui aux génies musicaux de la postérité. Mais impossible d'imaginer des *lieds* aussi absolument conformes à l'idéal du poète : gracieux et médiocres, se bornant à mettre discrètement en valeur l'expression des paroles. Et pendant un quart de siècle l'excellent maçon berlinois s'est trouvé à peu près seul pour représenter, aux yeux de Gœthe, un art que les deux amis ne goûtaient pas au même degré, mais que tous deux concevaient et rêvaient de la même façon. Lorsque Zelter reprochait à Beethoven d' « employer la massue d'Hercule à écraser des mouches, » ou bien accusait le jeune Berlioz d' « écrire sa musique avec un balai, » il savait bien n'exprimer là qu'un fidèle écho des sentimens esthétiques de son glorieux « patron » et ami de Weimar.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

En dépit des préoccupations qui nous viennent d'ailleurs, notre pensée ne saurait se détacher de l'effroyable catastrophe de la *Liberté*. Les funérailles des victimes ont eu lieu en grande pompe à Toulon. La cérémonie a été touchante : tous ceux qui y ont assisté en ont rapporté, en même temps qu'une émotion profonde, la satisfaction mêlée de tristesse qui accompagne un devoir douloureux mais bien rempli. Le témoignage rendu à nos morts a été digne d'eux. Les discours prononcés sur leurs cercueils ont exprimé le sentiment du pays, et nous pouvons dire du monde entier, car toutes les nations ont été représentées à ces obsèques grandioses, où la députation des officiers et des soldats de la marine anglaise a été particulièrement remarquable et remarquée. La France ne peut qu'être reconnaissante des marques de sympathie données à son deuil. Enfin les abstentions et les exclusions regrettables qui avaient eu lieu après l'explosion de l'*Iéna*, ne se sont pas reproduites. M. le président de la République, entouré des présidens des deux Chambres et des ministres, a paru sur la place publique au moment même où l'évêque de Fréjus donnait l'absoute, et les membres du clergé ont pris la place qui leur avait été assignée dans le cortège qui s'est formé ensuite. La séparation de l'Église et de l'État n'entraîne nullement comme conséquence celle de l'Église et de la patrie française, dont l'État n'est qu'un organe. Les opinions, les sentimens religieux méritent, comme les autres, d'être respectés en tout temps, et doivent l'être encore davantage, s'il est possible, sous le coup d'un malheur qui afflige et unit tous les citoyens. La journée a été ce qu'elle devait être : mais puisse-t-elle ne jamais se renouveler !

C'est le vœu que tout le monde forme : il appartient plus spécialement à M. le ministre de la Marine d'en assurer la réalisation. M. Del-

cassé s'y emploie avec une grande activité. Une commission d'enquête, formée par ses soins, recherche les causes du désastre. Une autre s'applique à l'angoissante question que soulèvent la poudre employée dans la marine et les périls qu'elle recèle. Tout cela est fort bien, mais il faut avoir le courage et la franchise de dire que ce n'est pas seulement par des précautions matérielles qu'on atteindra le but poursuivi. Le danger est moins dans la poudre B que dans le défaut de surveillance qui s'exerce sur elle et, d'une manière plus générale, dans l'insuffisance de la discipline sur nos navires de guerre. L'opinion a été péniblement surprise d'apprendre que, au moment de l'explosion, ni le commandant en premier, ni le commandant en second n'étaient sur la *Liberté :* le commandement y était exercé par un simple lieutenant de vaisseau. Les règlemens permettaient cette double absence, soit, mais les règlemens sont fautifs. M. Delcassé a été le premier à le reconnaître : il vient de décider qu'il y aurait toujours un officier supérieur de service sur nos navires de guerre, décision excellente, mais insuffisante, car elle aura beaucoup plus pour effet de fixer désormais les responsabilités que d'en rendre les résultats préventifs efficaces. Ce sont les mœurs mêmes de la marine qu'il faut changer; ce sont de vieilles habitudes de négligence et de relâchement qu'il faut réformer. La compétence nous manque pour porter un jugement sur la poudre B ; mais, après avoir lu tout ce qu'on en a écrit depuis quelques jours, il ne nous semble nullement prouvé qu'elle soit coupable de l'explosion de la *Liberté.* Cette poudre se dénature, paraît-il, au bout d'un certain temps et elle explose, mais elle ne le fait pas d'une manière inopinée, en vertu d'un travail secret dont il est impossible de constater l'origine et de suivre l'évolution. Des taches se produisent sur la poudre, des odeurs particulières s'en dégagent, de sorte que deux de nos sens, la vue et l'odorat, permettent d'y reconnaître les symptômes avant-coureurs du danger. Que ne les a-t-on surveillés sur la *Liberté ?* On dira peut-être que les inspections réglementaires ont eu lieu et nous répondrons alors une fois de plus que les règlemens sont à refaire. La poudre B est ce qu'elle est ; on connaît ses qualités et ses défauts ; il fallait se servir des unes et prendre ses mesures contre les autres. Si on l'avait fait, l'explosion n'aurait pas eu lieu.

Les inquiétudes de l'opinion ne se sont pas arrêtées là. Après les désastres redoublés qui ont affligé notre marine, une triple remarque a été faite. On s'est demandé pourquoi ces désastres n'arrivaient qu'à nous, pourquoi ils n'arrivaient qu'à Toulon, pourquoi ils ne se

produisaient jamais en pleine mer. Les autres nations ont aussi des navires qui contiennent d'importantes cargaisons de poudre, et sans doute quelques accidens s'y produisent, mais les effets en sont toujours limités, ils ne prennent pas le caractère d'une catastrophe nationale. Les autres ont-ils de la meilleure poudre que nous, ou seulement la surveillent-ils mieux? A cette question, on trouvera peut-être une réponse dans les observations qui précèdent. Mais pourquoi les désastres dont nous gémissons ne se produisent-ils qu'à Toulon? On a dit qu'il y avait dans le climat méridional de cette ville, dans les facilités de vie, les amusemens, les distractions, les séductions qu'on y trouve, enfin dans le milieu particulier qui l'enveloppe, des causes émollientes qui agissent sur nos marins, officiers et matelots, et produisent chez eux ce relâchement de la discipline dont nous avons parlé plus haut. Cela est-il vrai? Tout le monde le croit, mais c'est à M. le ministre de la Marine de le dire. Et enfin nous avons fait la remarque, et nous y insistons, que ces accidens épouvantables qui, en quelques minutes, coûtent la vie à 200 hommes, privent notre escadre de guerre d'une de ses unités les plus importantes et causent une perte de cinquante millions à notre budget, n'arrivent pas en pleine mer. Si la poudre B est dangereuse à Toulon, elle devrait l'être ailleurs et y produire les mêmes effets : si elle ne les y produit pas, c'est qu'il y a à Toulon même une cause spéciale qui les y détermine, et quelle pourrait être cette cause, sinon encore et toujours le défaut de discipline? Elle n'opère pas en mer avec la même intensité parce que ni les officiers, ni les matelots ne peuvent alors descendre à terre ; ils restent tous groupés sur le navire, soumis sans interruption aux principes d'une hiérarchie sévère, tout entiers à leur affaire, sans permissions, sans congés, sans lendemains fatigués d'une journée ou d'une nuit de plaisirs : et cela explique bien des choses. Il y a une autre explication, sur laquelle nous ne voulons pas insister aujourd'hui, mais qu'il est malheureusement impossible d'éliminer comme invraisemblable, depuis surtout que, par une coupable faiblesse, des condamnés de droit commun sont admis dans les troupes de la marine et dans les équipages de la flotte : c'est qu'un saboteur ne pourrait pas s'échapper en pleine mer où il serait la première victime de son crime.

Nous recommandons ces observations à M. Delcassé : s'il veut la fin, qu'il prenne les moyens. Le seul qui, dans la marine comme ailleurs, épargnera au pays des douleurs et des pertes comme celles qu'il vient d'éprouver est de gouverner, c'est-à-dire de mettre l'auto-

rité et la responsabilité en haut et de restaurer la discipline en bas. Quand on aura fait cette réforme, nous ne perdrons plus nos chefs-d'œuvre dans nos musées et nous conserverons nos navires dans nos ports.

Que dire des négociations franco-allemandes? A mesure qu'il s'allonge, le fil en devient de moins en moins distinct : il se perd dans le mystère, d'ailleurs très naturel et très légitime, dont les deux gouvernemens s'entourent. On ne sait plus où nous en sommes. Les notes officieuses, officielles même, nous assurent que la négociation continue de bien marcher, que les pronostics sont favorables, que l'accord est sur le point de se faire, qu'on n'est plus séparé que par des divergences de rédaction. S'il ne s'agissait que de divergences aussi peu importantes, les deux gouvernemens seraient inexcusables de s'y obstiner aussi longtemps. C'est pourquoi l'opinion finit par croire qu'il s'agit de choses plus sérieuses. Mais lesquelles?

Le journal *le Temps* a expliqué, un de ces derniers jours, qu'avant de conclure la première partie de l'arrangement, le gouvernement impérial montrait quelque curiosité de savoir ce que serait la seconde. Peut-être en est-il ainsi : les deux parties de la négociation ne peuvent pas être rendues absolument indépendantes l'une de l'autre, et l'Allemagne n'aurait vraisemblablement pas consenti à s'engager sur l'une, si elle n'avait pas eu déjà quelque notion de ce que serait, ou pourrait être l'autre. C'est cette notion qu'il s'agirait maintenant de préciser. Soit : puisqu'il faudra en venir là un jour ou l'autre, le plus tôt sera le mieux. Nous avons dit que le gouvernement impérial avait commis une faute en faisant durer hors de toute mesure la discussion sur le Maroc, parce que les esprits, chez nous, s'étant énervés, puis excités, la négociation sur le Congo en deviendra plus laborieuse. Ce qui était vrai hier l'est devenu chaque jour davantage, et c'est à quoi on ne paraît nullement songer à Berlin. La conciliation, certes, est désirable, mais il faut qu'on nous la rende possible. Les bruits les plus divers ont couru sur la manière dont la négociation avait été engagée, mais la plupart de ces bruits ont été l'objet de démentis. Des cartes ont été publiées sur les demandes de l'Allemagne et sur les concessions éventuelles de la France, mais elles ont été taxées d'inexactitude. En réalité, nous ne savons rien de certain. Contentons-nous de dire qu'il serait dangereux de prolonger plus longtemps cette incertitude et que, s'il est vrai que le gouver-

nement impérial soit impatient d'entrer dans la seconde partie du débat, nous ne le sommes pas moins que lui.

En attendant, les vacances parlementaires se prolongent au delà de toutes les habitudes, non pas que les Chambres soient habituellement rentrées au moment de l'année où nous sommes, mais elles sont sur le point de le faire, et la date de leur réunion y est déjà fixée et connue. C'est d'ordinaire vers le milieu d'octobre que cette réunion a lieu : or on parle cette année du 24 octobre, ou même du 7 novembre, ce qui est bien tard ! M. Charles Benoist a écrit à ce sujet une lettre publique à M. le président du Conseil. Il attribue aux négociations allemandes ce retard extraordinaire et il se demande s'il est justifié par là. Sans doute des questions indiscrètes, inopportunes, maladroites, pourraient être posées ; mais le gouvernement serait toujours maître de ne pas y répondre, et « au demeurant quelle force, dit M. Benoist, ne lui donnerait pas, pour traiter, la volonté du pays délibérée et solennellement affirmée par ses représentans légaux ? » Il y a du pour et du contre dans cette observation. Nous croyons, quant à nous, que si la négociation franco-allemande était terminée avant la réunion des Chambres, cela vaudrait mieux. Mais pourra-t-elle l'être ? On commence sérieusement à en désespérer, et, en tout état de cause, peut-on arrêter la vie normale d'un pays en la suspendant à une affaire quelconque, même à la plus grave qui soit ? « Je me reprocherais, dit M. Charles Benoist, de faire apparaître ici l'une quelconque des autres questions qui, par elles-mêmes, réclameraient notre convocation. » Pourquoi se le reprocherait-il ? Nous ne comprenons pas très bien son scrupule, qui d'ailleurs ne l'arrête qu'à demi, car il parle du budget et de la réforme électorale. Si urgente soit-elle, et on connaît sur ce point notre opinion, la réforme électorale peut attendre deux ou trois mois de plus, mais en est-il de même du budget ? Lorsqu'elles sont convoquées au milieu d'octobre, les Chambres ont beaucoup de peine à le voter le 31 décembre : elles y réussissent même assez rarement, et on n'a pas oublié le scandale des sept douzièmes provisoires de l'année et du budget courans. La Chambre désire sans doute ne pas en opérer la récidive et c'est de sa part un bon sentiment : mais comment pourrait-elle voter le budget avant le 1er janvier, si elle n'est convoquée que le 7 novembre, et comment le Sénat pourrait-il, à son tour, remplir sa tâche en temps opportun ? Il y aura sans doute des indulgences pour le gouvernement s'il apporte un arrangement avec l'Allemagne et si cet arrangement est satis-

faisant; mais dans l'incertitude où on est à cet égard, le plus sage serait de convoquer les Chambres à la date habituelle de leur réunion. Attendre davantage est faire naître une espérance qui risque fort de ne pas se réaliser et qui, si elle ne se réalise pas, deviendra une difficulté de plus. La mauvaise humeur n'en sera que plus générale, et le gouvernement n'y trouvera aucun profit.

Il y a quinze jours, la guerre nous apparaissait inévitable entre l'Italie et la Turquie, la première voulant la Tripolitaine et la seconde ne pouvant pas en faire le sacrifice bénévole. La guerre a été, en effet, déclarée correctement entre les deux pays, mais il ne semble pas que, soit d'un côté, soit de l'autre, on ait grande envie de la faire à outrance, et elle a été réduite jusqu'ici à un minimum assez rare dans l'histoire. Il faut d'ailleurs s'en réjouir pour l'humanité. L'Italie applique volontiers à la guerre la théorie du moindre effort; elle a traité les défenses de Tripoli et de Benghazi avec les précautions dues à des objets qui doivent vous appartenir demain. Quant aux Turcs, leur malheur est trop grand pour que nous n'ayons pas pour eux les ménagemens qu'ils méritent. La France a toujours eu pour eux des sentimens d'amitié que leur récente tentative de constituer un gouvernement parlementaire et libéral n'a pu que développer, bien que l'entreprise n'ait pas eu encore tout le succès que nous aurions désiré. Dans les circonstances actuelles, les Turcs sont à plaindre. Ils n'avaient rien prévu, rien préparé dans la Tripolitaine et l'apparition de quelques cuirassés italiens les a surpris à peu près désarmés. Aussi ne se sont-ils défendus, au moins jusqu'ici, que pour la forme, et la guerre qu'ils ont subie, plutôt qu'ils n'y ont pris part, a ressemblé quelque peu aux grandes manœuvres où un arbitre décide qu'une troupe doit abandonner un poste quand elle n'est plus en situation de s'y maintenir. Il était d'ailleurs trop tard pour réparer le temps perdu et ravitailler Tripoli. Les Turcs en sont séparés par la mer, et la mer ne leur appartient pas. Quelques coups de canon les ont délogés des fortifications de la ville. Qui pourrait leur reprocher de n'en avoir pas fait davantage ? Leur résistance aurait été certainement impuissante et inutile. Mais nous sommes loin du : « Qu'il mourût ! » du vieux Corneille, et même de son second vers : « Ou qu'un beau désespoir alors le secourût. » Ce genre d'héroïsme semble décidément passé de mode.

La Turquie avait trop compté que l'amitié de l'Allemagne serait pour elle une sauvegarde efficace sur tous les points du monde :

la perte de l'Herzégovine et de la Bosnie n'avait pas suffi à lui montrer ce que cette confiance avait d'exagéré. L'amitié de l'Allemagne est une grande force sans doute, mais ce n'est pas une force absolument libre et qui puisse disposer pleinement d'elle-même dans toutes les hypothèses, car l'Allemagne est enchevêtrée dans des obligations européennes qui sont pour elle une limite et quelquefois un obstacle. Alliée de l'Italie, elle n'aurait pas pu, quand même elle l'aurait voulu, prendre nettement parti pour la Porte sans compromettre son système d'alliances, éventualité à laquelle elle ne devait pas s'exposer. Des conseils, certes, elle pouvait en donner, et il est à croire qu'elle l'a fait; mais on a trop d'intelligence politique à Rome pour n'avoir pas compris qu'on pouvait en prendre à son aise avec les conseils de l'Allemagne, destinés à rester platoniques, et l'activité italienne n'en a pas été un seul moment ralentie. Que pourrions-nous d'ailleurs dire à ce sujet qui n'ait été déjà dit avec une incomparable autorité par l'empereur d'Allemagne lui-même dans le télégramme qu'il a adressé au Sultan. Ce télégramme est un aveu d'impuissance dont la franchise ne laisse rien à désirer. L'empereur Guillaume a donné des instructions à son gouvernement pour qu'il fît de son mieux en faveur de la Porte, mais il reconnaît que les efforts de son gouvernement ont été pour le moment inutiles, et il exprime l'espoir que l'avenir sera plus favorable, car tout arrive, et Allah est grand. Si ce ne sont pas les termes exacts de sa dépêche, le sens n'en est nullement altéré dans cette adaptation.

La Turquie se trouvait donc réduite à ses propres forces en face de l'Italie, et on vient de voir ce qu'étaient ces forces dans la Tripolitaine. Lorsqu'on s'est rendu compte de cette situation, la douleur et aussi l'indignation ont été vives à Constantinople. Le gouvernement d'Hakki pacha, qui avait fait preuve d'une aussi complète imprévoyance, a dû donner sa démission. Hakki pacha avait cru plus fortement que personne que l'amitié allemande était un invincible palladium : cette croyance était même toute sa politique extérieure. Il devait donc disparaître, mais par qui serait-il remplacé ? On a vu alors un spectacle assez curieux. De tous ces Jeunes-Turcs qui remplissaient la scène politique avec tant d'assurance, quelquefois même d'arrogance, il n'a plus été question et on a entendu prononcer de nouveau les plus vieux noms de la Vieille-Turquie, Saïd pacha, Kiamil pacha. C'est au premier que, finalement, le Sultan a confié le grand vizirat : il l'occupe pour la cinquième fois et tout donne à croire que, s'il l'a accepté, c'est par dévouement patriotique, car il ne

peut y trouver que des déboires et de l'ingratitude. Faire la guerre à l'Italie est difficile, impossible sans doute; faire la paix avec elle est une épreuve redoutable pour les hommes d'État, quels qu'ils soient, qui en accepteront la responsabilité. Aussi Saïd pacha a-t-il eu beaucoup de peine à constituer un ministère. Kiamil, à qui il a demandé son concours, n'a pas cru devoir le lui donner. Il comptait, comme ministre des Affaires étrangères, sur Rechid pacha, ambassadeur à Vienne, qui a d'abord accepté le portefeuille, puis l'a refusé. Saïd a eu beaucoup de peine à trouver un remplaçant. Tout le ministère est dans sa personne: ses collaborateurs sont des hommes effacés, qui ne lui apportent aucune force et dont le choix, qui s'imposait sans doute faute de mieux, est au contraire une manifestation de faiblesse au cours d'une crise aussi grave. Que faire? La Porte s'est adressée à tout le monde pour demander soit une intervention, soit une médiation. Le jour viendra sans doute où une médiation pourra être utilement introduite entre les deux belligérans, qu'on hésite à appeler ainsi; mais une initiative de ce genre semble encore prématurée, parce que l'Italie ne l'accepterait pas avant d'avoir pris une possession plus complète, ou du moins plus étendue de la Tripolitaine, et que la Porte, quelque raisonnable qu'elle ait été jusqu'ici, se refuserait sans doute à faire si vite les sacrifices nécessaires. Le sentiment public est, en effet, violemment excité en Turquie; à l'affolement du premier jour a succédé, ou paraît avoir succédé une ferme résolution de résistance; mais où cette résistance peut-elle se produire et quelle forme peut-elle prendre? L'événement le montrera: nous ne pouvons que reproduire ici ce qu'on dit en Turquie en attendant que les faits parlent eux-mêmes.

Le gouvernement et les personnes qui s'y rattachent annoncent qu'il sera sûrement renversé, balayé, s'il fait une paix contraire au sentiment national, et rien effectivement n'est plus probable; mais la question est de savoir si, après que le gouvernement aura été sacrifié comme victime expiatoire, la paix qu'il aura consentie ne sera pas acceptée comme un mal devenu irréparable. S'il en est ainsi, Saïd pacha aura rendu un réel service à son pays, parce qu'il faut qu'une paix soit faite à un moment quelconque et qu'elle ne peut être qu'infiniment douloureuse pour la Turquie. Pour échapper à la fatalité, il faudrait que la Turquie pût résister. Le peut-elle? Elle le croit, elle le dit du moins. A entendre quelques-uns de ses représentans autorisés, elle est en mesure de le faire même dans la Tripolitaine, non pas dans les forts de la côte que quelques coups de

canon devaient réduire, mais dans l'intérieur du pays, où les troupes turques actuellement en retraite encadreraient en grand nombre les Arabes fanatisés et prendraient ensuite l'offensive contre les Italiens. Cela serait possible en effet si les Turcs et les Arabes pouvaient recevoir du dehors des armes et des munitions, mais comment le pourraient-ils? Leur nombre donc, nous parlons de celui des soldats utilisables, est subordonné au chiffre de fusils dont ils disposent dès maintenant et ce chiffre est limité. Les Italiens, au contraire, disposant de la mer, sont maîtres d'envoyer en Tripolitaine tous les hommes et toutes les armes et munitions nécessaires pour assurer l'accomplissement de leur dessein. Ils trouveront des difficultés sans doute, mais ils ont les moyens de les vaincre. L'œuvre leur demandera plus de temps, leur donnera plus de peine, leur coûtera plus d'argent qu'on ne paraît le croire en ce moment; elle n'est pas près d'être terminée, mais elle se terminera à leur avantage. Les Turcs s'en rendent bien compte, puisqu'ils parlent d'employer des armes d'un autre genre, c'est-à-dire de boycotter les marchandises ennemies et même d'expulser tous les Italiens de l'Empire ottoman. De pareilles mesures, à supposer qu'elles soient pleinement réalisables, ce qui est douteux, feraient évidemment du mal à l'Italie, mais elles n'en feraient guère moins à la Turquie : elles pourraient de plus lui aliéner beaucoup de sympathies et la mettre en conflit avec l'Allemagne qui, ayant accepté la protection des sujets italiens, s'acquittera certainement en conscience de la charge qu'elle a assumée. Il est question, en outre, d'enlever aux Italiens le bénéfice des capitulations, ce qui leur sera sans doute assez indifférent si on les expulse, et aura en outre l'inconvénient de soulever de délicates questions de droit public qui intéressent tout le monde chrétien. Mais l'inconvénient principal des mesures de ce genre serait d'irriter les Italiens sans les désarmer et de rendre la paix finale plus onéreuse pour la Turquie. Que la Turquie se défende par les armes, dans la Tripolitaine ou ailleurs, rien de mieux; dans tous les pays où on estime le courage et le patriotisme, on sera sensible à ses efforts; mais le boycottage des marchandises, mais l'expulsion en masse des sujets ennemis auraient quelque chose de barbare dont la brutalité déplairait.

Eh quoi! dira-t-on, tous les moyens ne sont-ils pas bons à la guerre quand ils sont efficaces? La question est précisément de savoir si ceux-là le seraient. Ils n'arrêteraient pas l'élan que les Italiens se sont donné à eux mêmes et qui ne se reposera que dans une victoire

suffisante pour satisfaire chez eux le sentiment national, excité autrement qu'en Turquie, mais non pas avec moins de force. L'Italie ne songeait nullement, il y a quelques semaines, à s'emparer de la Tripolitaine. Le gouvernement y pensait sans doute; il faut bien le croire après l'événement accompli; mais les préoccupations immédiates du pays étaient ailleurs et la conquête de Tripoli était dans les esprits comme un idéal éventuel, destiné à se réaliser un jour ou l'autre, dans un avenir indéterminé. Il y a ainsi, au fond de l'âme des nations, des pensées dormantes, parfois même d'un sommeil séculaire et profond, qui se réveillent soudain, à un premier coup de clairon, avec une puissance d'explosion à laquelle rien ne résiste. C'est ce qui vient d'arriver en Italie. Lorsque la nouvelle s'est répandue que le gouvernement avait préparé en silence une expédition à Tripoli et qu'il était même en voie de l'exécuter, on ne s'est pas demandé si l'entreprise serait facile, si elle ne coûterait pas cher, si elle ne risquait pas de provoquer des complications européennes : ces questions se sont posées peut-être à quelques esprits froids et réfléchis, mais l'enthousiasme populaire les a considérées comme résolues et ne s'y est pas arrêté. Des souvenirs lointains, très lointains, ont sollicité et entraîné ces imaginations latines, après y être restées comme en dépôt pendant des siècles : l'Afrique est le pays des mirages et elle en offre de si glorieux! C'est sans doute pour ce motif que le gouvernement allemand a senti vite que l'Italie lui avait définitivement échappé et qu'il serait vain de vouloir la retenir. Il a témoigné beaucoup de mauvaise humeur, si on en juge par la lecture de ses journaux, mais c'est la seule satisfaction, ou consolation, qu'il ait donnée et sans doute qu'il pouvait donner à la Turquie.

Au reste l'entreprise italienne a soulevé partout, sauf en France, des récriminations très vives, et il faut bien avouer qu'elle a manifesté la plus parfaite indifférence des principes les plus élémentaires du droit des gens. Mais quoi ! Tant d'autres violent ces principes, tout en prétendant les respecter et y mettre des formes protocolaires que nous ne ferons pas un grand crime à l'Italie de son absence complète d'hypocrisie. Le monde actuel est, hélas ! celui de la force pure : les pacifistes sont les seuls à l'ignorer et il faut qu'ils y mettent un aveuglement bien obstiné. Au surplus, nous avions des engagemens réciproques, l'Italie et nous : elle avait tenu les siens, nous devions tenir les nôtres et, laissant à l'avenir les soins qui lui appartiennent, nous montrer dans le présent amis loyaux et fidèles. La presse anglaise et la presse autrichienne, la seconde surtout, n'avaient pas à tenir

compte de pareils sentimens et n'en ont pas tenu compte en effet. On aurait pu croire cependant qu'une expédition destinée à donner à l'Italie des satisfactions en Afrique, et à l'y occuper longtemps, n'était pas pour déplaire à l'Autriche. Mais l'Italie, dès le début, a commis une imprudence en tirant dans la mer Adriatique des coups de canon bien inutiles, puisqu'ils avaient simplement pour objet de couler ou de capturer des torpilleurs turcs et un malheureux bateau qui, ignorant la déclaration de guerre, a cru d'abord qu'on le saluait poliment. Le gouvernement italien avait dit bien haut qu'il ne ferait rien qui fût de nature à troubler l'équilibre balkanique, si instable, si fragile, si incertain ; le canon de Preveza donnait un démenti à ces assurances; il était inopportun et inquiétant. Les puissances qui, de bon ou de mauvais gré, avaient pris leur parti d'une expédition italienne circonscrite à la Tripolitaine entendaient que les éclats ne s'en fissent pas entendre, ni les contre-coups sentir dans le reste de la Méditerranée. A persévérer dans la voie où elle semblait s'être engagée, l'Italie aurait rencontré vite des oppositions. Aussi s'est-elle empressée de renouveler les assurances premières qu'elle avait données et auxquelles il n'y a pas lieu de douter qu'elle se conformera strictement. Elle a d'ailleurs autant d'intérêt que personne, sinon plus, à la tranquillité des Balkans, car, si cette tranquillité était troublée en ce moment, il lui serait difficile d'agir en même temps en Albanie et dans la Tripolitaine, et qui sait même si la Porte ne trouverait pas alors les concours qui lui font défaut aujourd'hui? Un vieux proverbe latin dit : *Age quod agis*, fais ce que tu fais, ne t'en laisse pas distraire par autre chose, sois tout entier à ton affaire. L'Italie s'en inspirera.

Mais enfin, quand et comment se terminera la guerre, ou la pseudo-guerre turco-italienne? Nul ne peut le dire avec certitude : il est pourtant probable que tout le monde s'en préoccupe, et la France ne manquera pas, lorsque l'heure en sera venue, au rôle qui lui appartient comme amie de l'Italie et de la Turquie. L'heure opportune sera celle où ces deux puissances elles-mêmes désireront en finir, l'une parce qu'elle aura réalisé son projet, l'autre parce que, en présence du fait accompli, elle comprendra que le mieux pour elle, en s'inclinant devant une fatalité inexorable, est d'en limiter les pénibles conséquences. L'Italie est maîtresse de deux ou de trois forts, de deux ou de trois ports sur la côte; ce n'est pas assez, elle entend prendre possession du pays lui-même au moyen d'un corps de débarquement qui s'élèvera, dit-on, à une cinquantaine de mille hommes; elle déclare

qu'elle n'admettra une médiation que lorsque la Porte aura reconnu son occupation de la Tripolitaine. Cette dernière exigence semble en contradiction avec l'idée même d'une médiation, qui serait à peu près inutile lorsque la Turquie aurait accepté la perte de sa province africaine. Mais il est à croire que cette condition de l'Italie trouvera des atténuations dans la forme, car le gouvernement de Rome, s'inspirant d'un réalisme intelligent, ne refuse pas, dit-on, de conserver au Sultan sa suzeraineté sur la Tripolitaine à la condition d'avoir lui-même le gouvernement et l'administration de la province. Il va même plus loin et il accepterait de payer une somme d'argent, comme l'a fait l'Autriche-Hongrie au sujet de l'Herzégovine et de la Bosnie.

La paix se fera-t-elle un jour sur ces bases? C'est possible et nous dirions même probable, s'il n'était pas dangereux d'émettre des prévisions en pareille matière. Les nouvelles de Constantinople sont confuses et contradictoires. Des influences en sens opposés s'y exercent sur le gouvernement. Tantôt l'idée d'une résistance à outrance semble prévaloir; tantôt au contraire l'idée de la paix apparaît comme nécessaire; tantôt une folie généreuse agite les cœurs, tantôt une résignation raisonnable s'empare des esprits. Quel parti prendra définitivement Saïd pacha? D'après les dernières dépêches, il a envoyé une nouvelle note aux puissances pour demander une fois de plus leur médiation en faveur de la paix et de la cessation immédiate des hostilités. Mais quelles conditions accepterait-il? S'en remettrait-il aux puissances du soin de les fixer? L'Italie ferait-elle de même? Les puissances ne peuvent interposer leur médiation que si elle doit être respectée et elle ne le sera que si les conditions en sont à peu près acceptées d'avance par l'Italie satisfaite et par la Turquie résignée. Il ne semble pas que nous en soyons encore tout à fait là.

P. S. — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec satisfaction que l'accord s'est fait entre M. de Kiderlen et M. Jules Cambon sur la partie marocaine des arrangemens franco-allemands.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUIÈME VOLUME

SEPTEMBRE — OCTOBRE

Livraison du 1er Septembre.

Pages.

Les Frontières du cœur, première partie, par M. Victor MARGUERITTE. 5

Le Haut Commandement, par M. le général H. LANGLOIS, de l'Académie française. 50

Sur le Nil, par M. Louis BERTRAND. 77

Levasseur, par M. Raphaël-Georges LÉVY. 96

L'Antiquité romaine et la poésie française a l'époque parnassienne, par M. René PICHON. 132

Alexandre de Humboldt et la police royale. — Lettres inédites (1816-1820), par M. Ernest DAUDET. 167

Les enfances de Giacomo Leopardi, par M. Paul HAZARD. 202

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française. 229

Livraison du 15 Septembre.

Les Frontières du cœur, deuxième partie, par M. Victor MARGUERITTE. 241

Mademoiselle de Gournay, par M. Émile FAGUET, de l'Académie française. 290

Lettres d'un philosophe et d'une femme sensible. — Condorcet et madame Suard, d'après une correspondance inédite. — I. L'amitié tendre, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 302

La Peinture wallonne, a propos de l'exposition de Charleroi, par M. FIÉRENS-GEVAERT. 326

En colonne au Maroc. — Impressions d'un témoin. — II. Fez et Meknès, par Pierre KHORAT. 363

La Jacquerie d'Angleterre, par M. Germain LEFÈVRE-PONTALIS. . . . 397

Pages.

Poésies. — Le Rêve des soirs, par M. Léonce DEPONT. 420

Ce qu'était un roi de France. — I. Les Origines du pouvoir royal, par M. Frantz FUNCK-BRENTANO. 431

Revues étrangères. — Le Centenaire de Thackeray, par M. T. DE WYZEWA. 457

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française. 469

Livraison du 1er Octobre.

Les Frontières du cœur, troisième partie, par M. Victor MARGUERITTE. 481

Notre Ronsard. — I. Sa première jeunesse et son évolution, par M. André BELLESSORT. 530

La Femme et la Société française dans la première moitié du XVIIe siècle. — La Vie professionnelle, par M. G. FAGNIEZ, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 557

Le Frisson sacré, première partie, par Jean BERTHEROY. . . . . 58[illegible]

L'Activité souterraine et l'histoire géologique du grisou, par M. Stanislas MEUNIER. 636

Ce qu'était un roi de France. — II. L'autorité judiciaire du roi, par M. Frantz FUNCK-BRENTANO. 668

Revue musicale. — Échos d'Italie, par M. Camille BELLAIGUE. 697

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française. 709

Livraison du 15 Octobre.

Les Frontières du cœur, dernière partie, par M. Victor MARGUERITTE. 721

Notre Ronsard. — II. Son œuvre et son temps, par M. André BELLESSORT. 772

La Hausse des produits agricoles, par M. D. ZOLLA. 805

Lettres d'un philosophe et d'une femme sensible. — Condorcet et madame Suard, d'après une correspondance inédite. — II. Les années de vie commune, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 835

Le Frisson sacré, deuxième partie, par Jean BERTHEROY. 861

Ce qu'était un roi de France. — III. La popularité et le « bon plaisir » du roi, par M. Frantz FUNCK-BRENTANO. 906

Revues étrangères. — Gœthe et la musique, par M. T. DE WYZEWA. . . 935

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française. 947

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 50732.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 1669